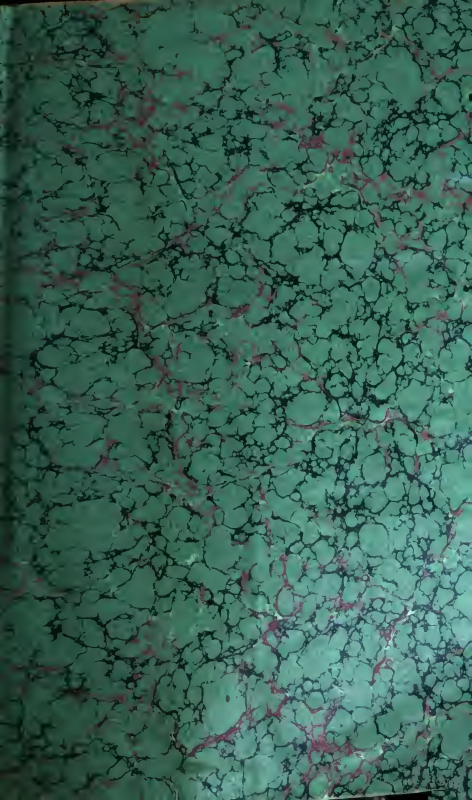






Enc.

Dictionnaire

250ⁿ/6

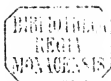
<36627455680018

<36627455680018

Bayer. Staatsbibliothek



RÉPERTOIRE
DES
CONNAISSANCES USUELLES.



cc

DICTIONNAIRE
DE LA
CONVERSATION
ET DE LA LECTURE.

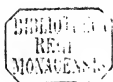
Celui qui voit tout abrège tout.
MONTESQUIEU.

TOME VI.



PARIS.
BELIN-MANDAR, LIBRAIRE,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, 55.
—
MDCCCXXXIII.

G. n. 2833



DICTIONNAIRE

DE



LA CONVERSATION

ET DE LA LECTURE.

B

BESSARION (JEAN), moine grec de Saint-Basile, patriarche titulaire de Constantinople, archevêque de Nicée, ensuite cardinal et légat en France, sous Louis XI, n'était point né à Constantinople comme l'écrivent quelques biographes, mais à Trébizonde, et dans l'année 1389, comme le fait voir son épitaphe, qu'il composa lui-même; il mourut à Ravenne, le 19 novembre 1472. Le philosophe Pléthon avait été un de ses maîtres. Après avoir passé 21 ans dans un monastère du Péloponèse, occupé de l'étude des belles-lettres, qu'il joignait à celle de la théologie, il en fut tiré, en 1438, par Jean Paléologue, qui avait formé le projet de se rendre au concile de Ferrare pour réunir l'église grecque et l'église latine. Il fut fait par lui évêque de Nicée, et suivit son protecteur en Italie, avec Pléthon, l'archevêque d'Ephèse, le patriarche de Constantinople et plusieurs autres Grecs distingués par leurs talents ou par leurs dignités. Il seconda de tout son pouvoir les projets de Jean Paléologue et finit même par se rendre odieux aux Grecs schismatiques, par le zèle avec lequel il travaillait à une réunion qu'ils éloignaient de leurs vœux et de leurs efforts.

Le pape Eugène IV l'en dédommagea et le récompensa de son dévouement à l'église latine, par la dignité de cardinal-prêtre du titre des Saints-Apôtres, qu'il lui conféra. Dès lors, Bessarion reprit sa vie studieuse, et sa maison devint le rendez-vous de tous ceux qui cultivaient ou aimaient les lettres. Il obtint successivement la confiance et les bonnes grâces de plusieurs papes, et fut sur le point d'attendre lui-même cette dignité et de succéder à Nicolas V; mais il aurait fallu acheter pour cela par une injustice la voix du cardinal Orsini, et Bessarion refusa de le faire. Le cardinal de la Rovère, moins scrupuleux, consentit à ce qu'on voulait de lui et fut nommé. Bessarion fut chargé successivement de quatre ambassades délicates et difficiles; il se tira avec honneur et succès des trois premières, mais il échoua complètement dans la quatrième. Envoyé en France, par Sixte IV, pour réconcilier Louis XI avec le duc de Bourgogne et obtenir des secours contre les Turcs, non seulement il ne réussit pas dans ce projet, mais encore on prétend que Louis XI l'humilia en pleine audience par de dures plaisanteries. Bessarion reprit tristement le chemin de Rome, et l'on veut que le

chagrin ait causé sa mort, que l'âge seul (83 ans) suffisait du reste pour amener. — Bessarion a laissé plusieurs ouvrages sur le projet de réunion des deux églises et une défense de la philosophie de Platon, que l'on a réunis dans le t. xvi de la *Bibliothèque des Pères*. Brucker, quoique protestant, a fait de ce cardinal un éloge complet. (*Histoire philosophique*, tome iv, page 43.) E.

BESSES, *Bessi*. Peuples de Thrace, qui habitaient sur la rive gauche du Strymon, au nord du mont Rhodope. Après avoir été long-temps gouvernés par des rois, ils furent soumis par les Romains, dont ils parvinrent à secouer le joug ; mais Octavius, père d'Auguste, les fit rentrer sous la domination romaine. Ils firent une nouvelle tentative sous son successeur, pendant le règne duquel un de leurs prêtres, attaché au culte de Bacchus, souleva tout le pays et ravagea la Chersonèse ; mais ils furent vaincus par Pison, et restèrent depuis attachés aux Romains. E.

BESSIÈRES (JEAN-BAPTISTE), duc d'Istrie, maréchal de l'empire, colonel-général de la garde impériale, président à vie du collège électoral de la Haute-Garonne, grand-aigle de la Légion d'honneur, commandeur de la Couronne-de-Fer, grand-croix des ordres du Christ de Portugal, de Saint-Henri de Saxe, de l'Aigle-d'Or de Wurtemberg, de Saint-Léopold d'Autriche, etc., naquit à Preissac (Lot) le 6 août 1763. Il fut tué par un boulet de canon la veille de la bataille de Lutten dans le défilé de Wessensfels, le 1^{er} mai 1813. — Bessièrès fut admis en 1790 dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Il y trouva l'occasion de sauver la vie à plusieurs personnes de la maison de la reine. Au mois de novembre 1792, il passa avec le grade d'adjudant sous-officier dans les chasseurs à cheval de la légion des Pyrénées. Il s'y battit bravement, et s'éleva rapidement au grade de capitaine. Son régiment était le 22^e. Il se fit remarquer aux belles affaires de Bascara, Basola, Lafluvia, et dans les combats qui furent livrés dans

les plaines de Figuières. On l'envoya quelques années après à l'armée d'Italie. C'était à l'époque où Bonaparte en prenait le commandement. — Bessièrès se fit un grand nom sur ce nouveau théâtre. Suivi seulement de six chasseurs, il enleva deux canons aux Autrichiens, au combat de Roveredo ; un autre jour, s'étant élançé seul sur une batterie ennemie, il perdit son cheval en l'abordant, mais il se releva et courut à pied sur une pièce ; les canonniers ennemis le savaient quand quelques-uns de ses chasseurs, qui avaient aperçu le péril où se trouvait leur capitaine, arrivèrent à son secours ; soutenu par eux, il enleva la batterie. — Ces actions intrépidités fixèrent sur Bessièrès les regards du jeune général en chef, qui les mit à l'ordre du jour et lui donna le commandement de ses guides. Ce beau corps a été l'origine de la garde impériale. Bessièrès s'y éleva par les plus nombreux et les plus brillants faits d'armes, à une haute réputation militaire. Il passa en Égypte et y garda le commandement du même corps. Il servit avec éclat parmi les plus braves et les plus intelligents, et prit une part importante aux batailles de Saint-Jean d'Acre et d'Aboukir. Bonaparte lui confia dans ces journées plusieurs charges décisives dans lesquelles il montra la haute et rapide intelligence du premier commandement. Revenu en France avec Bonaparte, il prêta main-forte à l'entreprise du 18 brumaire. — Il fit la seconde campagne d'Italie, et décida à Mafengo, par une admirable charge de la cavalerie d'élite, la retraite des Autrichiens. C'est dans les derniers moments de cette charge qu'il s'honora par une action digne des temps chevaleresques ; ce fut le mouvement d'une bonté sublime, car ce mouvement lui vint dans l'élan furieux d'une dernière attaque victorieuse, dans un de ces instants où l'humanité semble avoir perdu tous ses droits. Il avait à disperser les Autrichiens foudroyés et battus de toutes parts. La cavalerie de la garde des consuls chargeait à coups redoublés l'arrière-garde ennemie. Bessiè-

res était au milieu du feu, au premier rang. Il aperçoit tout à coup un cavalier autrichien qui tombe, blessé, en suppliant les Français de ne pas l'écraser sous leurs chevaux. Bessières s'élance près de lui, et crie aussitôt : « Ouvrez vos rangs, soldats, épargnez ce brave ! » A ces mots, les rangs s'ouvrent, et la vie du vaincu est épargnée. C'était un jeune homme qui appartenait à une des premières familles de la Moravie. — Bessières fut porté par Napoléon sur la première liste des maréchaux de l'empire (19 mai 1804), et élevé en 1808 à la dignité de duc d'Istrie. L'empereur l'envoya dans cette même année à la cour de Wurtemberg pour y épouser, au nom du prince Jérôme, une des filles du roi. — Bessières resta constamment à la tête de la garde. L'empereur joignit dans plusieurs campagnes à ce commandement celui d'un corps d'armée. — En 1805, en avant de Braun, sur la route d'Olmütz, il défit avec la cavalerie de la garde et la division des cuirassiers d'Hautpoul un corps de six mille Russes, qui formait l'arrière-garde de Koutousof; cela fait, sa cavalerie s'élança sur la garde noble d'Alexandre et l'enfonça; puis elle perça le centre de l'armée russe. Les Russes perdirent dans cette affaire 27 pièces de canon. Dans la campagne de Prusse, le maréchal, placé à la tête du 2^e corps de cavalerie, commanda de la manière la plus brillante aux fameuses batailles de Iéna, Heilsberg et Friedland. A Biezem, en avant de Thorn, il enleva aux Prussiens 5 pièces de canon, 2 étendards et fit 800 prisonniers. A Eylau, l'empereur ayant réuni les divisions Milhaud, Klein, Grouchy et d'Hautpoul à la cavalerie du maréchal, celui-ci exécuta cette terrible charge d'artillerie qui culbuta 20,000 hommes d'infanterie dans des boues glacées. Bessières y prit toute l'artillerie de ce corps; un cheval fut tué sous lui. — En 1808, il fut nommé au commandement du 2^e corps de l'armée qui entra en Espagne. Il établit son quartier général à Burgos. Son administration, juste, vigilante et amie des peuples, apaisa les agitations des po-

pulations qui lui furent confiées. Bessières fut détaché de ces soins par l'arrivée subite d'une armée espagnole ayant à sa tête le général Cuesta. Cette armée s'élevait à 40,000 Espagnols, et avait été équipée par les Anglais. Son général espérait couper la communication entre Madrid et la France. Bessières courut à lui, bien qu'il n'eût à sa disposition que 13 à 14,000 hommes. L'armée de Cuesta, rangée en bataille, sur les montagnes de *Medina de Rio-Secco*, où elle était appuyée par 40 pièces mises en batterie, fut attaquée et culbutée de ces hauteurs, grâce aux habiles mesures du maréchal. Les premiers moments de l'attaque furent sanglants et nous coûtèrent de braves soldats. Les Espagnols s'enfuirent, laissant sur ces montagnes 1,000 tués. L'ennemi fut vivement poursuivi sur Benavente, Leone, etc. Le maréchal trouva dans ces villes des dépôts de fusils anglais et un grand nombre de munitions. Cette belle bataille, gagnée au sommet des montagnes, fut admirée par Napoléon. Il dit : « C'est une seconde bataille de *Villa Viciosa*; Bessières a mis mon frère sur le trône d'Espagne. » — Pendant cette campagne de 1808, Bessières rendit, à la tête de sa cavalerie, d'autres grands services. A la bataille de Burgos, au combat de *Sommo-Sierra*, il commanda des charges terribles. — La nature de son poste l'obligeant à accompagner partout l'empereur, il quitta l'Espagne avec lui, et le suivit à Paris; il se rendit presque aussitôt après en Allemagne (1809) pour prendre le commandement de la cavalerie de la garde et d'un corps de réserve de la même arme. Une nouvelle campagne contre les Autrichiens était décidée. L'empereur ne se fit pas attendre, et les hostilités commencèrent dès qu'il fut arrivé. — Bessières défit un gros corps de cavalerie aux portes de Landshut, et fut chargé de poursuivre le 5^e et le 6^e corps autrichien dans leur retraite sur l'un, avec deux divisions d'infanterie et la brigade Marulaz; puis il contint le général Hiller, qui lui était bien supé-

rieur en forces, par d'habiles manœuvres ; il lui disputa avec avantage le terrain. — A Ebersberg, Bessières appuya vigoureusement les combinaisons de Masséna, qui réussirent toutes. A Essling, au moment où l'archiduc Charles parvenait à se placer au centre de l'armée française qui se trouvait forcément vide entre Essling et Aspern, il s'élança au-devant de lui et l'arrêta ; il l'assaillit avec fureur, car il y allait du salut de l'armée, et Napoléon « en avait appelé dans cette circonstance au dévouement de son vieil ami. » — Bessières foudroya les Autrichiens, les rompit, les repoussa dans un si épouvantable désordre qu'ils ne purent se rallier et revenir sur leurs pas. Il n'épargna pas un moment sa vie dans cette difficile opération. Elle fut décisive. Il voulut rester au milieu du feu pour exalter l'intrépidité du soldat. Le brave général d'Espagne, plusieurs colonels et un grand nombre d'officiers furent tués près de lui. — A la dernière journée, celle de Wagram, il prit encore une belle part à la bataille. Il conduisit toute la cavalerie sur les flancs de l'armée autrichienne et la chargea *constamment avec une fureur froide et habile*. Un boulet atteignit son cheval pendant cette charge, et il fut jeté à terre. Les soldats de Bessières frémirent en le voyant tomber, mais ce n'était heureusement qu'un accident ; il n'avait pas été atteint. — L'empereur apprit que le maréchal avait été renversé de cheval au moment où celui-ci en remontait un second ; il courut à lui et lui dit avec émotion en l'abordant : « Bessières, voilà un beau boulet ; il a fait pleurer ma garde. » — Il y avait plus qu'une bravoure chevaleresque et des sentiments élevés chez Bessières ; il y avait de rares talents pour la guerre moderne. C'était un des officiers les plus éclairés de Napoléon. Il appuyait la pratique par la théorie la plus profonde. — Lorsque cette nouvelle campagne en Autriche fut terminée, Bessières fut nommé au commandement de l'armée chargée de soumettre Flessingue ; il y remplaça Berna-

dotte, qui n'était pas dévoué. Bessières fut bientôt maître de cette place par suite de mesures plus habiles et plus fermement exécutées que les précédentes, et grâce à son dévouement à l'empereur, l'intérêt de la France et de Napoléon remis à ses mains était bien défendu, et Bessières ne s'en est jamais laissé détacher par les misérables pensées de l'ambition personnelle. — L'influence qu'il avait, il la justifiait sans cesse par ses services. Comme il connaissait tous les sentiments de l'empereur, il pensait avec raison que le servir, c'était servir le pays, et il n'a plus eu d'autre guide. Aussi son dévouement était-il sans limites comme la confiance et l'héroïsme. Je ne puis trop le dire, les plus nobles sentiments le dirigèrent dès ses premières armes : toujours à cheval et prêt à payer de sa personne, il tirait un des premiers l'épée dans les moments difficiles. Il était intrépide dans le feu et à la suite de Napoléon. Sa vertu brillait alors des plus belles qualités de l'héroïsme et de la raison. — En 1811, l'Espagne n'étant point conquise le revint sur son territoire à la tête d'une armée, celle du nord. L'empereur réunit à son commandement militaire le gouvernement de la Vieille-Castille et du royaume de Léon. — L'administration précédente du maréchal avait donné une haute idée de sa justice et de ses connaissances : aussi les Espagnols le virent revenir avec joie, et il administra et commanda de nouveau de manière à justifier l'estime qui lui était accordée. — Lorsque l'armée anglaise débarqua en Espagne, il vola au secours de Masséna et partagea sa tâche et ses périls à la bataille de Fuente d'Onéro. — La campagne de Russie étant décidée (1812), l'empereur le rappela et lui donna le commandement de la garde et d'un corps de cavalerie. Il fit très bien exécuter ce qui lui fut ordonné pendant notre marche sur Moscou ; puis au retour, dans la retraite, à travers un océan de neige et sous les coups d'un froid mortel, son ame intrépide et son dévouement firent tout ce qui fut humainement possible.

Chaque obstacle le trouva digne de sa vie passée, et sa pensée tout entière fut pour ses soldats. — Chose remarquable ! les hommes de sa trempe parurent n'être point atteints par les calamités inouïes de la fin de cette campagne, et s'y montrèrent véritablement supérieurs. Il semblait que la Providence les épargnât pour assurer la retraite de quelques débris héroïques, noyau d'armées nouvelles, qui devaient bientôt rentrer en lice. Napoléon, Ney, Bessières, Davoust, Eugène, eurent une résignation sublime, bien qu'active, surtout Napoléon. Les coups dont eux-mêmes triomphèrent les grandirent de tout ce qu'ils eurent de terrible. — Au commencement de la campagne d'Allemagne (en 1813), le duc d'Istrie fut appelé au commandement en chef de toute la cavalerie de l'armée. L'empereur venait d'élever son poste et de lui offrir l'occasion de montrer ses talents actuels comme la guerre les avait développés. La veille de la bataille de Lutzen, le maréchal, chargé de l'attaque, se rendit au défilé de Rip-pach ; l'ennemi le défendait vivement. Bessières commandait lui-même les tirailleurs et était à pied ; il les électrisa. L'ennemi fléchit bientôt et le défilé fut emporté. Dans ce moment un boulet l'atteignit à la poitrine et le tua. Ses officiers prescrivirent le silence aux témoins, afin que ce malheur fût caché un jour à l'armée, qu'il eût pu consterner. Le corps fut enveloppé dans un linceul et caché jusqu'au surlendemain. L'empereur presque seul connut cette fatale nouvelle. Elle l'accabla de douleur. Il perdait un de ses plus habiles officiers et de ses meilleurs amis, un de ceux qui lui avaient ramené de Moscou les vieilles phalanges, que le froid n'avait ni désarmées ni rompues. — Comme on l'a vu, le grade de colonel-général de la garde porté par le duc d'Istrie n'a pas restreint son commandement à ce corps. Il a pris part à toutes les belles affaires de l'ère républicaine et impériale. C'était un bon citoyen, un cœur généreux au milieu des prestiges de sa puissance. Il s'y montra

vrai avec affection et respect, et y fut toujours écouté avec intérêt et reconnaissance, comme nous l'avons dit ailleurs (*Histoire de France, Suite d'Anquetil*). « Son dévouement n'était pas seulement l'effet du devoir compris avec de la générosité et le feu de l'admiration, mais celui d'une affection profonde et toujours expansive, qui s'était formé dans les périls et la gloire de Rivoli en 1796. » Il était avec Lannes, Duroc, Junot, du petit nombre des officiers qui possédaient la confiance absolue de Napoléon. Il devait surtout cet avantage à la beauté de son âme, à une générosité inépuisable, à ce caractère humain qui savait adoucir une scène de combat à laquelle il prenait part. Son but n'avait pas été seulement la réputation, mais la vertu, et par le progrès des études et de l'âme. — Sa perte affecta plus Napoléon qu'une bataille perdue. — Bessières avait le tour d'esprit pur et doux ; sincère et ferme, il n'abandonnait ni ses résolutions mûries, ni ses amis. Il avait la bonté et la simplicité des chevaliers, et cette pensée calme dans l'activité qui médite toutes nos actions. La part de l'étude était facile à faire dans cette belle organisation. Il était facile de voir que les connaissances amassées dans ses veilles n'avaient fait que fortifier et étendre les touchantes vertus qu'il tenait de la nature. Toujours occupé d'intérêts élevés, il avait fait de l'élévation une qualité inséparable de son esprit. Il était désintéressé à la façon de Bayard et de Turenne ; sa vie fourmille de bonnes actions ; quand elles étaient utiles, il ne pouvait les limiter. L'empereur eût été un jour sa ressource contre les imprévoyances de sa générosité : il y comptait comme Junot lui-même ; cet appui ne lui eût jamais manqué, comme l'épée et l'attachement de Bessières n'eussent jamais manqué à l'empereur. Mais c'est la fatalité de la fortune qui n'a pas voulu épargner dans les dernières guerres les amis intimes de l'empereur, en lui laissant les indifférents, les peu capables et les ennemis. — L'empereur écrivit du champ de bataille à madame d'Istrie : *Que son*

mari venait de recevoir la mort pour la France, et qu'il avait terminé sans douleur la plus belle vie. Il la dota ainsi que son fils d'une pension considérable. — Depuis la mort de Mulron, de Desaix, de Lannes, il n'avait pas paru à ses officiers qu'il eût ressenti une peine aussi vive; le lendemain de la bataille de Lutzen, il traversait silencieusement, les bras croisés derrière le dos, quelques rangs de sa garde, quand un vieux soldat voulut lui présenter une demande; un de ses camarades le retint, et lui dit : « Laisse-le aujourd'hui; il ne pourrait t'écouter; vois comme il est triste; il a perdu un de ses enfants. » — La France paya les frais des funérailles du maréchal, qui eussent sans cela anéanti la modeste fortune qu'il laissait. L'empereur à Sainte-Hélène inscrivit sur son testament le jeune duc d'Istrie son fils, aujourd'hui pair de France, pour un don de 100,000 fr.

FRÉDÉRIC FAYOT.

BESSIN, nom d'une ancienne division de la Basse-Normandie, qui avait le Lieuvin à l'orient, l'Avranchin au midi, le Cotentin au couchant et la mer de Bretagne au septentrion. Il se divisait lui-même en *haut* et *bas Bessin*, le premier au levant et l'autre au couchant. — *Bayeux*, sa capitale (*Bajocæ, Bajocum, Bajocassium civitas*), était dans la seconde partie. César (liv. 8, chap. 7) l'appelle *Belocasses* ou *Velocasses*, comme Pline (liv. 4, chap. 18). Bayeux avait titre de vicomté. Aujourd'hui, c'est le chef-lieu d'une sous-préfecture, avec deux tribunaux, un siège épiscopal, un collège, une bibliothèque, une salle de spectacle. Elle est située sur l'Aure, dans une belle vallée, à 2 lieues de la mer; mais elle est mal bâtie. On y remarque néanmoins la grande rue, la cathédrale, l'hôtel-de-Ville, la tour de l'horloge et les places Saint-Patrice et du château. Cette ville possède la superbe tapisserie brodée par la reine Mathilde, épouse de Guillaume, et représentant la conquête de l'Angleterre. Elle commerce en mercerie, quincaillerie, porcelaine, fers et dentelles, beau chanvre, percale, cali-

cot, huile, cidre, beurre et oignons de fleurs; ses teintureries sont renommées. Patrie des célèbres Alain et Jean Chartier, sa population est de 10,000 habitants. — Le Bessin (*Bajocasses* ou *Biducasses*) avait reçu son nom de sa ville principale. On a d'abord dit *Bayossin*, puis *Bayeussin*, *Bayessin*, *Bassin* et enfin *Bessin*. (Du Moulin, *Disc. sur la Normandie*). Huet dit, dans ses *Antiquités de Caen*, que le Bessin est encore appelé *Bajirinum* dans les ordonnances de Charles-le-Chauve. E.

BESSON, vieux mot, qui se disait autrefois dans l'acception de *gêmeau* (*geminus, gemellus*). Ce mot vient, selon Pasquier, des deux mots latins : *bis homines*. On a écrit anciennement *homs* pour hommes, et de là on aurait fait *beshoms*, puis enfin *bessons*. En astrologie, on appelle *bessons* le signe zodiacal qu'on nomme, en astronomie, *les gêmeaux*. E.

BESTIAIRES, *bestiarius*. On appelait ainsi à Athènes et à Rome ceux qui combattaient contre les bêtes féroces. On en distinguait de deux sortes. Les premiers étaient des criminels, des esclaves ou des prisonniers de guerre, que l'on condamnait aux bêtes, et qu'on leur livrait sans armes et sans défense. Il ne leur servait de rien de trouver dans leur courage ou dans leur désespoir la force et les moyens de sortir vainqueurs d'une première lutte; car on les exposait à de nouvelles attaques, jusqu'à ce qu'ils eussent succombé. On conçoit du reste qu'il était assez rare qu'on en vint à une seconde épreuve; la plupart du temps les ordonnateurs de ces cruelles expositions étaient dispensés de faire preuve d'un acharnement aussi inhumain, et les victimes succombaient dans leur premier combat. Bien plus ordinairement, une seule bête féroce suffisait à la destruction de plusieurs hommes. Cicéron, dans l'oraison pour Sextius, parle d'un lion qui, seul, avait suffi contre deux cents *bestiaires*. Les chrétiens furent souvent livrés aux bêtes sous les empereurs, même ceux qui avaient la qualité de citoyens romains, quoique cette qualité fût pour

les Romains un droit qui les exemptât de ce supplice. — La seconde espèce de *bestiaires* se composait de jeunes gens appartenant souvent aux meilleures familles, et qui, pour faire preuve de courage, ou pour s'habituer au rude métier de la guerre, descendaient armés dans l'arène pour y attaquer les bêtes féroces. Auguste excita souvent les Romains des premières classes à ces dangereux combats; Néron s'y exposa lui-même, et Commode, après y avoir remporté de grands succès, se fit proclamer l'Hercule romain.

E.

BESSUS était gouverneur de la Bactriane, dont il usurpa le trône après la bataille d'Arbelles et le meurtre de Darius, qu'il fit assassiner. Étant, quelque temps après, tombé au pouvoir d'Alexandre, ce prince le livra à Oxatres, qui, pour venger la mort de son frère Darius, fit couper les mains et les oreilles de son meurtrier, et le fit mettre en croix. E.

BESTIAUX, BÉTAIL. Ces deux mots ont à très peu près le même sens, quoique l'un ne soit employé qu'au pluriel, et l'autre au singulier. On ne fait point de distinction entre les *bestiaux*; le *bétail* est divisé en deux parties, le *gros* et le *menu*. — Cette distinction fait voir que le mot *bétail* appartient plus spécialement au dictionnaire de l'économie rurale, au lieu que le mot *bestiaux* est d'un usage plus universel, et convient mieux à la littérature. — L'un et l'autre désignent les animaux *domestiques* appartenant à une exploitation agricole, à l'exception des oiseaux de basse-cour, ou les troupeaux, qui font la richesse des peuples pasteurs. Ainsi, dans une ferme européenne, les *bestiaux* sont des chevaux, des bœufs et des vaches, des moutons, des chèvres; dans les steppes de l'Asie, le Tatar ajoute à ces espèces celle du chameau, et sur les côtes de la mer Glaciale, le Lapon leur substitue le renne, etc. — Aucune espèce d'animaux ne s'est perfectionnée sous la domination de l'homme; le chien même n'a rien gagné à devenir notre commensal et notre ami, quoique l'on cite quelques races

dont la force, le courage et la sagacité semblent être le résultat des soins qu'on a donnés à leur propagation et à la culture de leurs facultés. — En général, on observe que le joug imposé par l'homme aux animaux les a fait dégénérer d'autant plus qu'il devenait plus pesant. Ainsi, les bestiaux des peuples asiatiques, moins maltraités par leurs maîtres que ceux de l'Europe, conservent plus de vigueur et plus d'instinct primitif; l'homme peut en tirer un meilleur service. La France est peut-être le pays du monde où les chevaux valent le moins, parce qu'ils y sont plus cruellement frappés que partout ailleurs. Nous avons certainement de très bons écrits sur les moyens d'améliorer chez nous ces serviteurs également nécessaires aux travaux publics et privés; mais on n'aura jamais assez fait pour les chevaux, si on ne parvient pas à réformer les charretiers, entreprise plus difficile qu'aucun perfectionnement dans les arts. — L'économie rurale est déjà parvenue à quelques résultats généraux que l'on peut ériger en préceptes: tel est, par exemple, l'avantage de la nourriture à l'étable, au lieu de laisser vaguer les bestiaux dans les pâturages. Un autre point sur lequel les agronomes sont d'accord, ainsi que les naturalistes, c'est la diverse influence des qualités du mâle et de la femelle sur celle des produits de l'accouplement. Il semble constant que la part du mâle est de déterminer les formes extérieures, et d'agir plus fortement sur tout ce qui tient à la peau; que la femelle exerce sa prépondérance sur la taille des individus procréés, et sur certaines qualités dont les gastronomes savent apprécier l'importance. Ainsi, le croisement des étalons arabes avec des juments de Normandie, d'Angleterre ou du Holstein, pourra produire des chevaux qui réunissent la beauté et l'élégance des formes à la force et aux grandes dimensions des races maternelles. Si l'on recherche l'abondance du laitage, on n'attachera que peu d'importance au choix du taureau; les bonnes qualités de la mère seront le principal objet des investiga-

tions. Toutefois, pour des motifs dont le perfectionnement du laitage n'est pas le but, on donnera la préférence aux taureaux dont la tête est petite et les cornes pen saillantes. S'agit-il de l'amélioration des laines? le choix du bélier est de la plus haute importance; il est décisif pour le succès. Le propriétaire bien conseillé n'épargnera ni soins ni dépenses pour se procurer les individus les mieux pourvus des perfections qu'il veut propager dans ses troupeaux. Mais si l'on voulait avoir des moutons faciles à nourrir, et qui s'engraissent à peu de frais, il paraît que le choix des mères influerait essentiellement sur ces dispositions dans les agneaux, quoique le bélier y participe aussi, en sorte que le croisement des races n'est pas un moyen assuré d'arriver à ces sortes d'améliorations. Sur ce point, comme en tout ce qui tient aux arts, on n'atteint le but qu'en suivant une route bien éclairée; un hasard heureux n'y favorise jamais les tâtonnements. — On voit que dans l'action exercée par l'homme sur les bestiaux qu'il réunit autour de lui pour son usage, il ne s'agit que d'obtenir des variétés, et de les conserver; aucune espèce animale n'est considérée en elle-même par rapport à ses qualités spécifiques. Ainsi, les animaux domestiques ont dû varier prodigieusement, en comparaison de ceux qui n'étaient soumis qu'à l'influence des causes naturelles. Si l'on s'était proposé de perfectionner chaque espèce par la culture de l'ensemble de ses facultés, on aurait fait disparaître quelques variations locales, et en s'approchant de plus en plus de la limite du bien ou du mieux possible, les espèces ainsi perfectionnées eussent été amenées à la plus grande uniformité. Nos arts ont besoin tout au contraire de diversifier leurs moyens, et de les accommoder à leur propre mobilité; ce qui est recherché aujourd'hui sera peut-être négligé à une époque peu distante : à moins qu'on ne parvienne à fixer nos goûts, il faudra bien aussi tolérer quelque inconstance, même dans nos méthodes d'économie rurale.

FERRY.

BÊTE, *bestia*. Ce mot s'emploie dans la même acception que celui d'*animal*, mais de l'*animal privé de raison*. Il s'entend donc de toutes les créatures, de tous les animaux en général, l'homme excepté, et se rend encore en latin par les mots de *bellua* et *pecus*. Il y a plusieurs classes, comme il y a plusieurs espèces de bêtes. Les *bêtes sauvages*, *bêtes féroces*, ou *carnassières*, sont celles qui habitent les forêts, qui vivent dans l'état sauvage, sans communication avec l'homme, et qui se nourrissent pour la plupart en détruisant les autres animaux, tels que le *lion*, l'*ours*, le *tigre*, etc. On comprend sous la dénomination de *bêtes à cornes* les bœufs, les taureaux, etc., en un mot, le grand et le menu *bétail* (v. ce mot). Par *bêtes à laine* ou *bêtes blanches*, on entend les *brebis*, les *moutons*, les *mérinos*, etc. (Voy. ces mots). Les *bêtes de somme* sont les animaux à quatre pieds, dont l'homme se sert, soit pour sa monture, soit pour le transport de ses fardeaux, tels que le *cheval*, le *dromadaire*, le *mulet*, l'*âne*, etc. Nous renvoyons à leurs articles spéciaux, pour faire apprécier leur utilité respective et la valeur des services que l'homme en reçoit. En termes de chasse, on distingue les quadrupèdes sauvages auxquels on fait la guerre, en *bêtes fauves*, telles que le cerf, le chevreuil, le daim; en *bêtes noires* : ce sont les sangliers; en *bêtes rousses* ou *carnassières* : le loup, le renard, le blaireau. On applique aussi la dénomination de *bêtes rousses* aux jennes sangliers, depuis l'âge de six mois jusqu'à un an; quand ils passent de la première année à la seconde, on les appelle *bêtes de compagnie*, parce qu'alors ils vont habituellement par troupes. — On appelle *BÊTE ROUGE* un insecte d'Amérique du genre *acarus* de Linné, qui n'est pas plus gros que la pointe d'une épingle, et qui est tout rouge. Quand les savannes sont un peu sèches, elles en sont remplies, et les chevaux et autres animaux qui y sont en pâture en ont quelquefois la tête et surtout le museau tout couverts et tout rouges. La

démangeaison que ces insectes causent à ces pauvres animaux est tellement insupportable qu'on voit ceux-ci se frotter contre les pierres et contre les arbres, au risque de se déchirer, pour essayer de se débarrasser d'hôtes aussi incommodes. Ils font éprouver aux hommes le même tourment en s'attachant par milliers à leurs jambes, aussi bien couvertes que nus. — Un autre insecte, de la famille des *ricins*, appelé *rouget* ou BÊTE D'AOUT, qui vit dans nos climats, présente beaucoup d'analogie avec celui dont nous venons de parler. Il est également très incommode, surtout dans la saison de l'automne, par les démangeaisons qu'il occasionne et qu'on fait cesser en se frottant avec de l'esprit de vin ou de vinaigre. — Il existe aussi une espèce de *coccinelle*, connue vulgairement sous le nom de *vache* ou de BÊTE-A-BON-DIEU (*coccinella bipunctata* et *coccinella septempunctata*), genre d'insecte coléoptère triméré (v. ce mot), qui a la forme d'une petite demi-boule, et dont la couleur est d'un rouge écarlate. Quand on les touche, elles rendent une petite goutte de liqueur jaune et odorante, qui suffit, dit-on, quelquefois pour éloigner les hirondelles et les autres oiseaux qui veulent en faire leur proie. On leur a, pendant un certain temps, attribué une vertu anti-odontalgique, que l'expérience n'a point confirmée. — Le mot BÊTE s'emploie très fréquemment dans le sens figuré : on dit qu'un homme est *bête* quand il manque de cette intelligence, de cette raison, qui est censée le partage exclusive de l'homme; celui qui joint le manque de sentiment au défaut d'intelligence est *stupid*; et le défaut de lumières, de connaissances, se qualifie par le terme d'*idiot*. — Le mot de *bête* est usité au jeu de l'ombre (jeu de cartes), pour indiquer celui qui, ayant fait jouer son adversaire, perd la partie; cela s'appelle faire la *bête*, et on le dit aussi de la somme perdue. — On appelle populairement la *bête* ce qui est un objet de crainte ou de frayeur. Une nourrice dit à son enfant : Je ferai venir la *bête*. On le dit

dans ce sens d'un homme sévère et chagrin, qui use de son autorité pour entraver les plaisirs des autres, pour troubler leur joie : Voici la *bête* qui vient. — Les artisans, sujets à se voir expropriés pour dettes, et les petits commerçants ambulants, sujets à commettre des infractions envers la police municipale, appellent également l'huissier et le commissaire de leur quartier la *bête noire*. — On dit aussi de deux hommes qui sont ennemis, qui ne peuvent se souffrir, qu'ils sont la *bête* l'un de l'autre; mais, plus généralement encore, on se sert dans ces occasions de la qualification de *bête noire*, par analogie avec l'acception dont nous venons de parler et par allusion à la robe noire que portaient autrefois les huissiers et les commissaires. — L'antechrist est appelé la *grande bête* dans l'Apocalypse. — On dit d'une personne qu'elle fait la *bête*, quand elle refuse avec simagrée une chose qui pourrait lui être avantageuse, et qu'elle fait la *bonne bête* pour dire qu'elle contrefait la sage, la prude; la réservée, ou bien qu'elle affecte des manières sonnées, flatteuses et simples, un faux air de modestie, enfin, qui la ferait prendre aisément pour dupe. — *Remonter sur sa bête*, c'est ressaisir un avantage que l'on avait perdu. — Un homme n'a pas affaire à *bête lâche*, quand il a contre lui, dans un procès, une partie qui est riche et active. — On dit d'un homme adroit : *Plus fin que lui n'est pas bête*; et, dans un sens ironique, qu'un homme est une *bonne bête*, une *fausse bête*, pour dire qu'il est dangereux de s'attaquer à lui, qu'il est plus à craindre qu'on ne pense. — *Morte la bête, mort le venin*, veut dire que ceux qui sont morts ne font plus de mal, ou qu'on ne garde point sa colère contre les morts. — *Prendre du poil de la bête*, c'est boire dès le matin quand on a été incommodé d'avoir trop bu la veille, ce que pratiquent certaines gens, en parlant de ce principe, qu'on se guérit par les mêmes choses qui ont causé le mal, comme on dit de certaines bêtes venimeuses, qu'il faut les écraser sur la plaie qu'elles ont

faite, parce qu'elles portent avec elles le contre-poison de leur venin. — *Haro sur toi et sur ta bête!* était autrefois, en Normandie, une formule dont on se servait en arrêtant quelqu'un, en le faisant prisonnier. — Tout le monde connaît le proverbe : *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent.....*; en voici l'origine : Lorsque César fit la conquête des Gaules, le principal revenu de la Champagne consistait en troupeaux de moutons qui payaient au fisc un impôt en nature. Mais, sur les représentations des cultivateurs d'un pays pauvre, on exempta de la taxe tous les troupeaux au-dessous de cent bêtes. Pour n'avoir rien à payer, les Champenois ne passaient jamais que quatre-vingt-dix-neuf têtes à la fois; mais César, instruit de la ruse, ordonna qu'à l'avenir le berger de chaque troupeau serait compté pour un mouton et payerait comme tel. Il est plus probable néanmoins que ce dicton vient de ce que *Campanus*, qui veut dire Champenois, est l'homonyme de *Campanus*, habitant de l'ancienne Campanie, laquelle passait pour être peuplée de sots. (*Alexand. ab Alex.*, liv. iv, chap. 13.) E. H.

BETEL, plante sarmenteuse, originaire des Indes, qui se cultive comme la vigne. Ses fruits croissent en épis assez longs, et ressemblent à une queue de lézard. Les feuilles de cette plante sont très remarquables; elles ont beaucoup d'analogie avec celle du citronnier, quoiqu'elles soient plus longues et plus pointues, ayant sept petites côtes ou nervures, qui s'étendent d'un bout à l'autre. Elles ont une saveur amère, et produisent une liqueur rougeâtre lorsqu'on les mâche. Aux Indes orientales, elles sont la base principale d'une mixtion dont on fait grand usage, à peu près comme en d'autres pays on fait usage du tabac. Le bétel préparé par les uns avec de la chaux, de l'arêque et des trochisques, par d'autres plus riches avec du camphre, de l'aloès, de l'ambre gris, du musc, donne une odeur très agréable à la bouche, mais il a l'inconvénient de

gâter et de faire tomber les dents. Les hommes et les femmes de tout rang mâchent continuellement du bétel, qu'ils ont coutume de porter dans une petite boîte, et qu'ils s'offrent mutuellement lorsqu'ils se rencontrent, comme nous faisons du tabac à priser. On n'aborde jamais une personne élevée en dignité sans avoir préalablement mâché du bétel, et il est même impoli de se parler entre gens de la même condition sans avoir la bouche parfumée de cet arôme. Le bétel, du reste, est bon pour l'estomac, et renforce les glandes salivaires; il prévient les sueurs trop abondantes, et garantit par là des affaiblissements, qui sont à craindre dans ces pays, où la chaleur est excessive. Le bétel croît naturellement le long des côtes, mais il ne vient dans l'intérieur des terres qu'autant qu'on le cultive. C. L.

BÊTES (Ame des). Les animaux ont-ils une ame, et s'ils en ont une, quelle est-elle? Telle est ici la double question qui se présente. Un grand nombre de philosophes, Descartes à leur tête, ont refusé une ame aux animaux, soit que la psychologie ne fût pas alors assez avancée pour qu'on pût distinguer nettement la nature du principe qui préside à leurs actes, soit que l'opinion qui leur accorde une ame ait paru contrarier certains dogmes du christianisme, qui fit ses efforts pour la rejeter, soit enfin que l'orgueil de l'homme ait été offensé d'une trop grande analogie avec des êtres d'une nature inférieure, et probablement pour toutes ces raisons à la fois. Maintenant les progrès de la science psychologique ne permettent pas de révoquer en doute que les animaux soient mus par un principe qu'il convient d'appeler une *ame*, si l'on veut continuer d'appeler les choses par leur nom. Qu'entendons-nous en effet par *ame humaine*, si ce n'est ce principe constitutif de notre être, en vertu duquel nous sommes capables de sentir, de connaître et de vouloir? Or, l'induction la plus simple nous amène à reconnaître dans les animaux une force autre que la force organique, une force à la fois sensible, in-

telligente, active, qui peut différer par degrés de la force analogue dans l'homme, mais qui n'en diffère pas par son essence, par ses attributs constitutifs, qui sont le *sentir*, le *connaître* et le *vouloir*. — *Sentiment*. Pourquoi sommes-nous assurés que les êtres revêtus d'un corps semblable au nôtre sont susceptibles de plaisir ou de douleur, quoique nous n'ayons aucun moyen d'atteindre directement le plaisir ou la douleur qu'ils éprouvent? C'est uniquement parce que nous leur voyons produire certains gestes et certains sons que nous produisons nous-mêmes quand nous sommes affectés des mêmes sentiments. Or, c'est aussi légitimement que nous sommes autorisés à conclure à l'existence de phénomènes agréables ou désagréables dans les animaux que nous voyons exécuter certains mouvements, que nous entendons émettre certains cris, qui sont pour nous les signes infallibles de leur peine ou de leur plaisir. Quel est l'homme qui ne reconnaît dans l'animal une foule de phénomènes psychologiques dont il a conscience en lui-même, et qui ne les appelle du même nom, comme la souffrance, la crainte, la joie, l'attachement, la jalousie, le ressentiment, la colère? Or, si tous ces sentiments sont dans l'homme le fait de l'âme, et non du principe organique, pourquoi seraient-ils le fait du principe organique dans les animaux? Nous avons également à nous appuyer sur l'analogie de l'organisation, et quand nous voyons, par exemple, les nerfs disposés chez nous de manière à transmettre au cerveau une impression d'où résulte le sentiment, l'emploi des mêmes moyens chez les animaux atteste assez que la nature s'est proposé la même fin, c'est-à-dire l'apparition du phénomène affectif à la suite de l'ébranlement nerveux. — *Connaissance*. Des raisons aussi légitimes nous permettent de constater dans les animaux l'existence du principe intelligent. Voir et distinguer par la vue, c'est connaître. Or, un animal voit, regarde et distingue: comment peut-on dire qu'il ne connaît pas? Assurément, il ne se rend pas compte qu'il connaît, il n'o-

père pas comme nous sur ses connaissances au moyen de l'abstraction; toujours est-il que certaines formes se présentent à ses regards, qu'il se les représente telles qu'elles existent dans la nature, qu'il les distingue entre elles, en un mot qu'il les connaît. Le chien aperçoit son maître, le reconnaît, distingue ses vêtements, ses traits, sa voix, des vêtements, des traits, de la voix des personnes qui ne sont pas lui: il connaît sa cabane, comprend les signes impératifs de l'homme, c'est-à-dire y associe les idées que l'homme y a lui-même associées, exécute les différents ordres attachés à chacun de ces signes. Il y a des animaux susceptibles d'éducation, c'est-à-dire d'apprendre autre chose que ce que leur enseigne la nature; il y en a pour cette raison qu'on a qualifiés de *savants*; il y en a dans lesquels on ne reconnaît que peu d'intelligence, etc., en un mot, toutes les expressions de la langue, prouvent que, sans le savoir, chacun reconnaît dans les animaux l'existence du principe intellectuel. — *Volonté*. Enfin, ils sont doués comme nous d'une activité intelligente, c'est-à-dire de volonté; on dira le mouvement de la pierre qui tombe, de la fumée qui s'élève; on ne dira pas seulement le mouvement de l'animal qui fuit ou qui se jette sur sa proie; on dira son action. C'est qu'en effet son mouvement n'est point imputable à la même cause que le mouvement d'une pierre qui gravite. La force qui fait graviter le caillou ne réside pas dans le caillou lui-même, elle réside au centre de la terre. La force qui fait mouvoir l'animal ne réside qu'en lui, c'est de lui-même que partent les efforts qu'il déploie pour tendre vers son but. De plus, cette forme n'obéit pas, comme dans le végétal, à l'aveuglement et sans motif personnel, sans autre raison que l'impulsion communiquée par la loi générale qui préside à tel ou tel développement. Elle a dans l'animal le sentiment pour condition et pour mobile, et ce sentiment est accompagné de la notion de l'objet aimé ou haï. Menacez un chien d'un bâton, et les mouvements qu'il

produira pour fuir anront pour cause la force qui réside en lui-même. Cette force sera mue par un sentiment de crainte, et ce sentiment supposera le souvenir d'une douleur ressentie et la notion d'un danger présent. — Assurément, malgré l'intervention du sentiment et de la connaissance, il y a dans l'animal une sorte de fatalité qui n'existe pas pour l'homme, comme nous l'expliquerons tout à l'heure, mais ces actions, pour n'être pas libres, n'en sont pas moins volontaires, et, parce que l'animal ne peut pas vouloir atteindre un autre but que celui vers lequel il tend, il ne veut pas moins l'atteindre. Sensibilité, intelligence, activité volontaire, tels sont incontestablement les attributs qui élèvent l'animal au-dessus du minéral, au dessus de la plante, et qui nous obligent à lui accorder une autre force que la force moléculaire ou la force organique, dans lesquelles rien jusqu'à présent ne nous a révélé vestige d'intelligence ou de sensibilité. La plupart des philosophes qui refusent une âme aux animaux ont cru donner une explication suffisante de leur opinion en disant que les bêtes étaient sensibles, à la vérité, mais non point intelligentes, raisonnables, et que c'était là ce qui les distinguait de l'homme et ce qui empêchait de leur accorder une âme. Cette explication prouve seulement un esprit peu psychologique de la part de ceux qui l'ont tenté, car la sensibilité dont les animaux sont doués, l'homme l'a également reçue en partage, et dans l'homme elle est le fait de l'âme et non point du corps, puisque le principe qui connaît est aussi le principe qui sent. De plus, il est entièrement faux que l'animal soit borné à la sensibilité, c'est-à-dire au pouvoir d'éprouver du plaisir ou de la douleur. Car, comment pourrait-il chercher ou fuir ce qui lui fait éprouver un sentiment, s'il ne *connaissait* le sentiment qu'il éprouve et l'objet qui le lui cause? Or, du moment où il connaît quoi que ce soit, par quelque moyen que ce soit, il est intelligent. — Il est vrai que la sensibilité a jusqu'à présent été très mal définie et confondue dans un grand nombre de cas

avec l'élément intellectuel. Ce n'est point ici le lieu d'établir cette distinction et de traiter une question aussi vaste (*voyez SENSIBILITÉ*) ; mais quand on confondrait encore l'élément affectif et l'élément intellectuel, il n'en faudrait pas moins rapporter à l'âme le principe qui sent, car, encore une fois c'est le *moi* et non point l'organisme qui éprouve du plaisir et de la douleur, c'est le *moi* qui est le sujet de la joie ou de la peine ressentie, comme des notions qu'il reçoit, comme des efforts qu'il produit, puisqu'il a conscience de tous ces faits qui se passent dans son sein et point du tout des modifications qui se passent au sein de l'organisme. — Descartes a été plus conséquent lorsque, pour soutenir cette thèse, que les bêtes n'ont point d'âme, il a essayé d'expliquer leurs actes par un mécanisme disposé par la nature de manière à produire tous les mouvements que nous leur voyons effectuer. Mais cette hypothèse, quoique moins contradictoire, n'est pas moins dénuée de fondement, car si l'on suppose que les animaux sont de pures machines, merveilleusement organisées, si l'on veut, et avec infiniment plus d'art et de puissance que le canard de Vaucanson, comment expliquera-t-on une foule de phénomènes, l'éducation de certains animaux, par exemple? Pour changer l'action d'une mécanique, il nous faudrait déranger les ressorts qui la font monvoir. Or, nous ne touchons nullement à ces ressorts : quand, par exemple, nous voulons dresser un chien de chasse, nous nous contentons de nous adresser à sa *sensibilité* et à son *intelligence* ; nous le déterminons à agir d'une certaine manière par la *crainte* d'un châtiment ou l'*espoir* d'un bon morceau. Si ce chien était un assemblage de ressorts disposés de manière à le pousser dans une direction à l'approche de tel animal, il courrait à sa proie sans que rien pût l'en détourner, si ce n'est un obstacle physique. Or, les menaces l'en détournent et les menaces supposent un être sensible et intelligent. Pour nous servir d'un exemple trivial, mais excellent, si l'âne, placé à égale distance de deux paniers

également remplis d'avoine, était une machine, il resterait aussi immobile que le fléau d'une balance que sollicitent deux forces égales. Enfin, si l'on croyait pouvoir expliquer tous les actes des animaux par cette hypothèse du mécanisme, il n'y a pas de raison pour qu'on n'attribuât pas également au mécanisme les actions analogues dans l'homme, et à un mécanisme plus parfait les actions qui nous placent dans l'échelle des êtres au-dessus de l'animal. — C'est donc pour nous une vérité au-dessus de toute contestation, que l'existence chez les animaux d'un principe qui *sente, connaît et veut*, c'est-à-dire d'une âme. Mais si nous sommes forcés d'avouer que les animaux ont avec l'homme une telle analogie, nous devons aussi reconnaître la prodigieuse distance qui sépare leur âme de la nôtre, et constater cette différence essentielle qui met un abîme entre l'animal le plus intelligent et l'homme le plus ordinaire. Par là s'expliquera la répugnance qu'ont eue les meilleurs esprits à admettre une âme chez les animaux, et la comparaison que nous allons établir, en fournissant la solution de la seconde question, servira à jeter un nouveau jour sur la première. — *En quoi l'âme des animaux diffère-t-elle de l'âme humaine?* Quoique l'élément affectif, c'est-à-dire la sensibilité, soit chez les animaux le plus développé de tous, il est loin pourtant de posséder toutes les richesses dont la nature a doué la sensibilité de l'homme, et il est, à peu d'exceptions près, borné aux plaisirs et aux douleurs qui résultent des modifications organiques, c'est-à-dire aux sensations. Remarquez même que, si les sensations de l'animal sont plus vives, elles sont bien moins nombreuses. Ainsi, il n'y aura guères pour lui de saveurs et d'odeurs agréables que celles des substances qui sont appropriées à sa nature et qui ne lui sont pas nuisibles. Pour l'homme, au contraire, il y a des parfums qu'il aimera à respirer pour eux-mêmes, et indépendamment de l'utilité des substances dont ils proviennent. Le café, par exemple, dont l'usage est pour moi pernicieux, me plaira infi-

niment par son odeur et sa saveur; pour l'animal ce sera le contraire, il ne trouvera de plaisir qu'à savonner et à odorer les objets dont il doit résulter un bien pour son organisation. Quant aux plaisirs qui résultent des perceptions de forme, de couleur, de son, de rapport, c'est-à-dire aux plaisirs du beau, ils sont à peu près nuls pour les animaux, si l'on en excepte quelques-uns que l'on voit attirés et agréablement flattés par une musique harmonieuse. Mais on n'en a jamais vu admirer une belle statue, un bel édifice, contempler avec plaisir tel assemblage de couleurs, rire à la vue de certains rapports qui excitent chez l'homme un vif sentiment de gaieté, etc., etc. Cependant, on a remarqué dans certains animaux des sentiments qu'on a qualifiés de moraux chez l'homme, comme l'amour de la progéniture, l'attachement à son maître, le plaisir de la société, etc.; mais on aurait tort de donner ici à ces sentiments la même qualification d'affections morales, car on ne les a appelés ainsi que parce qu'ils sont pour nous les auxiliaires de la morale, et que l'homme, capable de les juger tels, est moralement obligé de ne pas les étouffer, de les nourrir dans son cœur, et dans diriger l'impulsion. Chez les animaux, ces sentiments restent constamment instinctifs, ils ne sont pas plus libres de leur désobéir que de s'y abandonner, et ce manque d'empire sur leurs instincts est précisément ce qui empêche ces sentiments de mériter le nom de moraux. — Mais c'est en comparant l'homme et l'animal sous le point de vue des facultés intellectuelles qu'on pourra mieux apprécier l'intervalle immense qui les sépare. Les animaux perçoivent les formes, les couleurs, les sons; ils sont donc comme nous pourvus de la faculté de percevoir à l'extérieur, c'est-à-dire de la perception externe. On ne peut non plus leur refuser une connaissance instinctive de certaines lois de la nature et la croyance à leur stabilité. Ainsi, l'on cite l'exemple de ce singe qui plaçait une pierre sous la noix qu'il voulait casser avec une autre pierre, parce qu'il avait remarqué que la

terre ne lui offrait pas assez de résistance. Il fallait donc qu'il eût pris connaissance de la qualité de dureté dans les corps, et qu'il sût que les corps qui sont doués de cette propriété la conservent, et que les mêmes effets résultent des mêmes causes, quand ces causes agissent dans les mêmes circonstances. Assurément, et pour des raisons que nous indiquerons tout à l'heure, il ne se rendait pas compte de ce que c'est qu'un effet, une cause, un rapport, une loi de la nature, mais il ne prévoyait pas moins, à peu près comme eût pu le faire un enfant, que l'emploi de tels moyens amènerait tel résultat; et c'est ce que j'appelle connaître instinctivement certaines lois de la nature, et ce qu'on peut appeler aussi *raisonnement*. Je ne parle pas ici de ces instincts industriels, qui jouent un si grand rôle surtout chez les insectes (comme l'araignée, l'abeille, le ver à soie, etc.), l'accomplissement des actes de ces animaux ne peut être attribué à un raisonnement de l'espèce de ceux dont j'ai parlé plus haut, et dans lesquels il y a évidemment un calcul, qui n'est point l'effet d'un instinct aveugle et mécanique. Les raisonnements que suppose la confection d'une toile d'araignée, ce n'est point l'araignée qui les fait, mais la nature qui en est l'auteur, qui raisonne ici pour l'insecte, et à son usage (*voyez* INSTINCT); tandis que ce n'est point en vertu d'un instinct aveugle et fatal que le chien, qui avait remarqué comment on demandait à dîner dans un couvent, tirait le cordon de la sonnette pour obtenir son repas de la même manière.—Nous serons donc forcés d'accorder aux animaux la faculté de percevoir des rapports et de raisonner jusqu'à un certain degré. Ils possèdent également la conception, c'est-à-dire la faculté de se représenter les objets en leur absence. Ainsi, le chien qui se réjouit en voyant son maître revêtir ses habits de chasse, doit nécessairement se représenter des circonstances dont l'idée, associée dans son esprit à celle de ces vêtements, cause maintenant par son réveil la joie qu'il ressent. Les idées peuvent donc aussi s'as-

socier dans les animaux; mais c'est là leur seule mémoire. Je ne sais même si on peut leur accorder la mémoire proprement dite, car le souvenir ne consiste pas seulement dans la représentation d'une notion antérieurement acquise, et qui vient s'associer à une autre dont l'objet est présente; il consiste surtout à se rappeler l'objet d'une notion comme déjà connu et à remarquer son identité avec celui dont la perception a été acquise précédemment. Or, pour cela il faut avoir l'idée distincte du temps *passé*, et cette idée est refusée aux animaux. Tout entier au présent et à un avenir extrêmement borné et qui se rattache au présent qui les occupe, le passé n'existe pas pour eux, et s'ils sont quelquefois occupés par des conceptions de faits antérieurement connus, ces faits leur apparaissent comme actuels. Ainsi, la douleur que redoute l'animal qui se voit menacé par le fouet dont il a été frappé ne se retrace pas à lui comme un fait plus ou moins éloigné dans le passé, mais bien comme un fait actuel et tellement présent qu'il l'indique souvent par ses cris. On peut donc regarder les animaux comme privés de la faculté de la mémoire, et doués seulement de la conception et de la faculté d'association.—Mais ce qui place l'animal à un rang si inférieur relativement à l'homme, ce qui lui interdit le *progrès* et la qualité d'*être moral*, c'est l'absence de la réflexion, et l'on peut dire que c'est cette défectuosité capitale qui entraîne avec elle toutes les autres. Un être incapable de faire un retour sur ses propres idées par la réflexion, et de les distinguer par l'abstraction, est également incapable d'attacher des signes à ces idées, et par conséquent d'avoir un langage. Qu'on ne croie pas en effet que ce soit le langage seul qui permette d'avoir des idées abstraites et générales. C'est le langage, assurément, qui permet de les maintenir dans l'esprit et d'opérer sur elles, mais ce n'est point le langage qui les fait acquérir, c'est la réflexion seule qui les donne; le langage n'est qu'un instrument destiné à favoriser l'action de la pensée. Un animal qui serait doué d'un organe vocal

beaucoup plus perfectionné encore que celui de l'homme ne parlerait pas plus pour cela s'il était privé de la réflexion. C'est ce que prouvent certains oiseaux à qui l'on parvient à faire prononcer un très grand nombre de phrases sans qu'ils puissent néanmoins comprendre jamais un mot de ce qu'ils disent, parce qu'ils sont incapables de *réfléchir*, c'est-à-dire de concevoir les abstractions que ces mots représentent. — On conçoit alors que, privé de langage, l'animal soit incapable de se réunir en société, d'améliorer par conséquent son état physique et intellectuel, de se livrer aux sciences, mères de l'industrie et de la morale, lesquelles ne peuvent être étudiées qu'avec le secours des signes qui prêtent un soutien aux idées abstraites, dont elles ne sont qu'un long enchaînement. On concevra pareillement que, sans le secours de la réflexion, l'animal ne puisse pas s'élever à l'idée abstraite de devoir, c'est-à-dire d'une loi que la créature est obligée d'accomplir pour remplir sa destination; car il faudrait qu'il se distinguât comme individu, comme personne, et qu'il se distinguât de la loi qui lui est imposée. Or, pour envisager distinctement et ses propres actes, et la loi qui y préside ou doit y présider, il faudrait s'élever à des abstractions auxquelles la réflexion peut seule conduire, et cette faculté est refusée à l'animal. Il ne peut donc pas séparer dans son esprit l'idée de ses actes et l'idée de la loi en vertu de laquelle ces actes doivent être produits. Il n'obéit qu'aux suggestions de la nature, dont il a conscience au moment où il les reçoit, mais qu'il ne distingue pas de l'acte même auquel il est poussé. Il n'est donc pas doué de cette liberté morale qui consiste dans l'homme à pouvoir choisir sciemment entre deux actes dont l'un est l'accomplissement de sa loi, et l'autre la satisfaction d'un désir contraire au but pour lequel il a été créé. D'ailleurs, et qu'on remarque bien ceci, l'animal n'éprouve pas de désirs qui ne le mènent à l'accomplissement des lois de sa nature. Ses instincts ont été calculés de manière à ce qu'il ne pût outrepasser com-

me l'homme les limites de ses besoins. — L'homme, au contraire, ressent des désirs dont la satisfaction l'entraînerait loin de son but : il a des instincts qu'il doit régler ou étouffer, des passions auxquelles il doit imposer silence s'il veut accomplir sa loi; et c'est là précisément ce qui lui donne occasion d'exercer sa liberté; autrement il aurait beau connaître sa loi et la distinguer de lui-même, si rien ne l'engageait à l'enfreindre, il ne serait réellement pas libre en l'accomplissant, parce qu'il n'aurait pas de motif pour la violer; il ferait le bien sans vertu et sans mérite. Ce qui constitue le mérite chez l'homme, c'est ce conflit de penchants divers qui se disputent son cœur, et les efforts qu'il produit pour comprimer ceux qui sont un obstacle à l'accomplissement de sa destinée. — Pour l'animal, non seulement il n'a pas la connaissance distincte de sa loi, il n'a pas même besoin de la connaître, puisque rien ne le porte à la transgresser, et il n'est pas le maître de commander à ses penchants, parce qu'il n'en est pas distinct, et que la réflexion n'a pas éclairé sa conscience de manière à le séparer à ses yeux des instincts dont la nature l'a doué. Par là, il est privé de ce qui fait le plus noble attribut de la créature humaine, c'est-à-dire de la liberté, du pouvoir d'acquiescer du mérite par la vertu, et par conséquent de tout droit à l'immortalité. — Nous pouvons donc, sans crainte d'abaisser l'homme ou de blesser son amour-propre, accorder à la bête une âme dont la nature est si inférieure à la nôtre, et dont les facultés, uniquement appropriées à la satisfaction des besoins terrestres, prouvent qu'elle n'a pas d'autre destination que celle de demeurer où elle est condamnée à vivre et à mourir, sans souvenir du passé, sans inquiétude de son avenir, sans autre pensée que celle de ses besoins présents, sans conscience de son être, sans intelligence de l'univers qui l'entoure et du Dieu qui l'y a placée. C. M. PAFER.

BETH ou BETHA, est le nom de la seconde lettre de l'alphabet hébraïque et la même que le *bêta* des Grecs et le B des

Latins. Le *beth* est encore employé en hébreu comme lettre numérale ; sa valeur est 2, et 2,000 quand il est devant une centaine. *Beth* ou *baith*, en hébreu, signifie aussi *maison*. — БѢТ ou БѢД est, de plus, le nom que les Indiens donnent à leurs livres sacrés. Ils prétendent que Dieu donna à Brama quatre livres où toutes les sciences et les cérémonies de la religion des Brackmanes sont comprises, et ce sont ces quatre livres qu'ils appellent ainsi. E.

BÉTHANIE, *Bethania*, bourg et château de la tribu de Benjamin ; il était situé aux environs de Jérusalem au pied du mont des Oliviers. C'est à Béthanie que Jésus-Christ opéra la résurrection de Lazare. — Il y avait encore une autre *Béthanie* au-delà du Jourdain appelée aussi *Béthabara*. E.

BÉTHEL, ville de la Terre-Sainte dans la tribu de Benjamin, environ à 6 lieues de Jérusalem, vers l'orient septentrional, dont le premier nom était *Luz* ou *Lusa*. La vision que le patriarche Jacob eut auprès de cette ville, d'une échelle qui touchait au ciel, la lui fit appeler *Béthel*, c'est-à-dire *maison de Dieu*, de *Beth*, maison, et *el*, Dieu. Jéroboam y ayant élevé un veau d'or, elle fut appelée ensuite *Béthaven*, c'est-à-dire *maison d'iniquité*. E.

BÉTHESDA, étang sacré du pays des Juifs, dont le nom signifie *miséricorde*. Il y avait cinq passages couverts sous lesquels, selon saint Jean l'Évangéliste, les malades attendaient que l'eau se mit en mouvement pour s'y baigner. D'après l'opinion des Juifs, c'était un ange qui opérait ce mouvement et qui faisait jaillir les sources salutaires qui guérissaient immédiatement tous ceux qui s'y plongeaient. L'eau de cet étang paraissait provenir de sources minérales d'une teinte rouge, et tirait probablement son efficacité d'une certaine vase rougeâtre dont le fond était recouvert. Lorsque après avoir cessé de couler, les sources recommençaient à jaillir, la vertu de l'eau était alors dans toute sa force et il fallait se hâter d'en profiter. On lit en-

core proverbiallement : *Attendre aux sources de Béthesda*, pour marquer figurément l'attente d'un emploi qu'on sollicite.

C. L.

BETHLÉEM, petite ville de la Terre-Sainte, de la tribu de Juda, à deux lieues au sud-est de Jérusalem. On l'appelait *Béthléem de Juda* pour la distinguer d'une autre Bethléem située dans la tribu de Zabulon, et qu'on croit être Béthulie. Bethléem signifie *maison du pain*, de *baithou beth*, maison, et *léhlem*, pain. Ce nom lui fut donné par Abraham à cause de la fertilité de son territoire, qui produisait du blé en abondance. Peut-être le saint patriarche était-il poussé par un esprit prophétique, et prévoyait-il que c'était là que naîtrait un jour celui qui devait dire de lui-même : *Je suis le pain ; ma chair est vraiment un aliment et mon sang un breuvage*. — Bethléem était surnommée *Ephrata*, c'est-à-dire *fructueuse*, nouvelle preuve de l'ancienne fertilité de ses terres. Aujourd'hui, grâce à la domination turque, le voyageur ne trouve plus aux environs du village de Bethléem qu'un sol aride et inculte. C'est ainsi que partout où a pu s'étendre l'empire du croissant la misère a fait place à l'abondance, partout la nature la plus forte a expiré sous ce sceptre de fer. — Enfin, cette ville porta aussi le nom de *Cité de David*, car ce prince était de Bethléem, et c'est là que ce grand homme, encore enfant, gardait les troupeaux de son père, combattant les lions avec la fronde et la pierre du torrent ; c'est là que le prophète vint répandre l'huile sainte sur sa tête, et c'est de là qu'il partit pour aller combattre le géant philistin. — Bethléem était bâtie sur un petit monticule qui domine une longue vallée. C'est dans cette vallée, qui court de l'est à l'ouest, qu'Abraham, dit-on, faisait paître ses troupeaux, et l'on croit que c'est dans ce même lieu que les bergers furent avertis par l'ange de la naissance du Sauveur. Conquis par les croisés, Bethléem re tomba avec Jérusalem au pouvoir des infidèles, et depuis sept siècles elle n'a

d'autres défenseurs que quelques pauvres religieux qui, au milieu d'un martyre continu, répandent l'encens de leurs prières dans ces lieux si sacrés et si chers aux cœurs vraiment chrétiens. Les premiers fidèles avaient élevé un oratoire dans le lieu même où le Rédempteur du monde a reçu le jour; Adrien l'ayant profané en y faisant placer une statue d'Adonis, sainte Hélène renversa l'idole impure et fit bâtir une église sur les ruines de l'ancien oratoire. La grande nef est occupée par les catholiques arméniens, les Grecs occupent le chœur et les deux nefs latérales; au fond du chœur s'élève un autel consacré aux mages, et sur le pavé, au bas de cet autel, est une étoile en marbre: la tradition veut qu'elle corresponde au même point du ciel où s'arrêta l'astre miraculeux qui conduisit les trois rois. On sait avec beaucoup plus de certitude qu'elle correspond précisément à l'endroit de l'église souterraine où l'enfant divin fit son entrée dans le monde. Sous le chœur de l'église extérieure s'étend une église souterraine; c'est le lieu à jamais révérend de la naissance du Sauveur, et l'endroit précis est indiqué par un autel en marbre blanc. A sept pas vers le midi, se trouve la crèche, qui est figurée par un bloc de marbre exhaussé d'un pied et demi au-dessus du sol et creusé en forme de berceau. A deux pas, vis-à-vis la crèche, un autel occupe la place où Marie était assise lorsqu'elle présenta l'enfant mystérieux aux adorations des mages. La lumière du jour ne pénètre jamais dans cette église, mais elle est éclairée par trente-deux lampes envoyées par trente-deux princes chrétiens; la plus belle est celle de Louis XIII. L'encens fume sans cesse devant le tombeau du Sauveur; un orgue majestueux résonne sous ces voûtes sacrées, et les murs sont ornés de plusieurs tableaux qui portent les caractères de l'école italienne et espagnole. C'est là que l'Arabe, laissant paître ses troupeaux, vient, comme autrefois les bergers à la voix du messager des cieux, adorer dans sa crèche le roi des rois. — Ainsi cette terre où s'o-

pérèrent autrefois tant de merveilles a renfermé dans son sein les souvenirs de sa gloire et paraît avoir voulu dérober ses mystères aux yeux des profanes; car Bethléem n'est plus aujourd'hui qu'un mauvais petit village composé de quelques masures arabes jetées pêle-mêle dans une solitude profonde et sur une terre frappée de stérilité. — De la grotte de la Nativité on descend dans la chapelle où la tradition place le tombeau des Innocents, lugubre et triste lieu où se vérifia cette prédiction du prophète des douleurs: « Une voix s'est fait entendre dans Rama; une voix, de longs pleurs et des hurlements sans fin; c'est Rachel qui pleure ses enfants, et rien ne peut la consoler, parce qu'ils ne sont plus. » — A quelque distance de là, on trouve la grotte de saint Jérôme, cette grotte du fond de laquelle il entendit la chute de l'empire romain, et qui servit d'asile aux plus illustres débris de ce vieux monde qui se hâtait d'expirer pour faire place à la barbarie. Parmi les nobles exilés se trouvaient deux grandes dames romaines issues des Gracques et des Scipions: c'étaient sainte Paule et sa fille Eustochie; elles dorment ensemble dans le même tombeau. Heureuses d'avoir été contraintes par le malheur des temps d'aller chercher dans cette solitude la paix qu'elles n'auraient point trouvée dans leur palais, — Bethléem a été le berceau de plusieurs personnages célèbres: Abissan, septième juge d'Israël; Élimélec, Obed, Jessé, Booz, David et l'apôtre saint Mathias la reconnaissaient pour leur patrie. Chaque pays énumère avec orgueil les grands hommes qu'il a produits; sept villes se sont disputé l'honneur d'avoir donné naissance à Homère. Mais toute gloire est éclipmée devant la gloire de Bethléem, qui a vu naître l'Homme-Dieu dans son sein. Certes, c'est avec bien de la vérité que le prophète lui disait, long-temps avant l'époque de son illustration: « Bethléem, ville aux riches moissons, tu n'es pas la moins brillante des cités de Juda. »

LOYAU D'AMBOISE.

BETHLEN (GABRIEL), appelé ordi-

nairement *Bethlen-Gabor*, d'après l'ancienne coutume de la Hongrie, de joindre les noms de baptême au nom de famille, naquit en 1580 d'une famille ancienne et considérée de la Haute-Hongrie, qui possédait beaucoup de biens en Transylvanie et avait embrassé la religion protestante. Pendant les troubles qui désolèrent cette dernière province, sous le gouvernement de Sigismond et de Gabriel (de la maison Bathori), Bethlen sut se faire des amis et des partisans parmi les grands du pays, et, après la mort de ces deux malheureux princes, en 1613, il réussit, avec l'assistance de la Turquie, à se faire élire prince souverain de Transylvanie, alors que la maison d'Autriche n'était pas en position de faire valoir ses droits contre lui. Lorsqu'en 1619 les états de Bohême se liguèrent contre l'Autriche, Bethlen se joignit à eux, pénétra en Hongrie à la tête d'une armée, conquit Presbourg, menaça Vienne et se fit enfin proclamer roi de Hongrie, le 25 août 1620. Mais le sort ayant favorisé les armées impériales, Gabor fit la paix avec Ferdinand, renonça à ses droits à la couronne de Hongrie, ainsi qu'au titre de roi, et reçut en échange sept palatinats de Hongrie, la ville de Kaschau et les principautés d'Oppeln et de Ratibor, en Silésie. Trois ans après, ce prince turbulent prit de nouveau les armes et pénétra jusqu'à Brunn, en Moravie, à la tête d'une armée de 60 mille hommes. N'ayant pu opérer sa jonction avec les troupes du duc Christian de Brunswick, il fut contraint de conclure un armistice, avec condition expresse de faire ensuite la paix. Une nouvelle rupture, concertée en 1626 entre Bethlen et le comte de Mansfeld, n'eut pas un meilleur résultat, ce dernier ayant été complètement battu par Wallenstein et contraint de fuir en Transylvanie, dans un état de dénuelement absolu. Bethlen mourut le 5 novembre 1629, dans la cinquantième année de sa vie turbulente et féconde en faits d'armes, laissant un testament dans lequel il recommandait son pays et sa veuve sans enfants, née princesse de

Brandebourg, à la protection de l'empereur Ferdinand II. Il nommait l'empereur des Turcs exécuteur testamentaire de ses dernières volontés, et lui faisait don, ainsi qu'au roi des Romains, Ferdinand III, d'un beau cheval richement caparaçonné, accompagné d'une somme en or de quarante mille ducats. C. L.

BETHSAMITES, habitants de la petite ville de Bethsamès, en Palestine, dont plusieurs périrent au passage de l'arche d'alliance. — Sous le pontificat d'Héli, l'arche était tombée au pouvoir des Philistins. Ceux-ci, lassés des maux qu'attirait sur leur pays la présence de ce symbole sacré, résolurent de s'en défaire. L'arche fut donc renvoyée, chargée de présents expiatoires, sur un chariot traîné par des animaux qui se dirigèrent d'eux-mêmes vers le pays des Hébreux, et s'arrêtèrent non loin de Bethsamès. A la vue de cet objet de la vénération publique, les habitants de la ville, alors occupés aux travaux de la moisson, s'empressèrent de courir à sa rencontre, et bientôt l'arche fut entourée d'une foule immense qui poussait des cris de joie. Quelques Bethsamites, poussés par une profane curiosité, osèrent, au mépris de la loi (*Num.*, iv, 20), porter des regards indiscrets jusque dans l'intérieur de l'arche : ils tombèrent sur-le-champ frappés de mort. — On a porté à 50,000, d'après la Vulgate, le nombre de ceux qui périrent en cette occasion. De là, des critiques ont cru pouvoir accuser le dieu des Juifs d'inhumanité, pour avoir tiré une telle vengeance d'une faute en apparence si légère. Quand le fait serait certain, il ne nous resterait qu'à nous incliner devant la volonté du souverain arbitre de la vie et de la mort, qui peut atteindre ceux qu'il lui plaît, sans que nous ayons à lui demander raison de la rigueur de ses jugements. Mais rassurons-nous, il n'en est pas ainsi : il y a évidemment erreur dans la traduction latine. Car, 1° il eût été difficile à 50,000 personnes de regarder dans l'arche ; 2° la petite ville de Bethsamès ne comptait pas 50,000 habitants (ce qui en eût fait

une ville fort considérable), et toute la population ne fut pas frappée; 3^e le texte original dit clairement que dans 50,000 personnes qui étaient venues des pays circonvoisins au-devant de l'arche, 70 hommes périrent pour avoir bravé la défense du Seigneur. Ainsi, au lieu de *septuaginta viros et quinquaginta millia plebis*, il faudrait lire : *septuaginta viros et quinquaginta millibus*, ce qui est bien différent. (*Joseph. Antiq. lib. vi, cap. 2*). La terreur et la consternation des Israélites après ce funeste événement ne sont point contraires à la réduction que nous faisons ici : la mort de 70 personnes, dans une semblable circonstance, est sans doute un malheur assez grand pour mettre tout un peuple en deuil.

L'abbé C. BANDEVILLE.

BÊTHULIE, *Bethulia*, ville de la Terre-Sainte, dans la tribu de Zabulon, et qui était située sur une montagne, est célèbre par l'action hardie de Judith (la mort d'Holoferne) et la défaite des Assyriens, qui assiégeaient cette ville. — Les Francs ont eu aussi leur *Béthulie* : c'était une forteresse que les chrétiens avaient fait bâtir sur le sommet d'une montagne, on plutôt d'un rocher, et que les Arabes appellent *Bethli-el-Franki*. E.

BÊTHYLE, genre d'insectes, de l'ordre des hyménoptères, section des portetarière, auquel le *béthyle hémiptère* de Fabricius sert de type. Z.

BÊTHYLES ou **BÊTYLES**, autrement *abbadirs*, pierres que l'on regardait comme descendues du ciel : elles étaient, disait-on, remplies d'un esprit divin, et on les prit bientôt pour des divinités : aussi les appela-t-on pierres animées : on leur attribua le don de la parole et la spontanéité des mouvements. On conserva d'abord les plus grosses dans les temples, puis de plus petites dans les temples et dans les demeures particulières. Elles servirent de talismans, d'amulettes, de préservatifs contre les maléfices et les maladies. Les jongleurs les employaient dans leurs impostures; quelquefois on les consultait comme des oracles domestiques. L'origine de ce culte

se perd dans la nuit des temps : il se retrouve en différents lieux. Il paraît certain que les *béthyles* principaux n'étaient autre chose que des aérolithes. A. S—A.

BÉTIQUE, *Bætica* (Andalousie et royaume de Grenade), une des trois grandes contrées de l'Espagne, ainsi nommée du fleuve Bétis (*voy. ci-après*), qui la traversait dans toute sa longueur. Elle était bornée à l'ouest par l'Anas, qui la séparait de la Lusitanie, à l'est par la mer et au nord par la Tarraconaise, et avait cinq sous-divisions principales (Béturie, Turdétains, Turdules, Bessutules et Bastitains). Le sol de la Bétique était extraordinairement fertile, et elle offrait des sites délicieux. Ses ports excellents attiraient les navigateurs des contrées les plus lointaines, et les Carthaginois y menèrent de nombreuses colonies. Du temps des Romains, la Bétique, au dire de Pline, comprenait 175 villes. E.

BÉTIS, *Bætis* (aujourd'hui le Guadalquivir), l'un des principaux fleuves de l'Espagne, prenait sa source à l'est, sur les frontières de la Bétique et de la Tarraconaise, dans les monts Gropsèdes, coulait vers l'Océan, arrosait plusieurs villes, entre autres Corduba et Hispalis, et se jetait dans l'Océan, auprès de Gaddès, par plusieurs embouchures qui formaient l'île délicieuse de Tartesse (aujourd'hui l'île *Mayor*). E.

BÉTISE (subsidiairement *Bêta* et ses synonymes). La *bétise* est chez l'homme le défaut d'intelligence, l'opposé de cette précieuse faculté qu'on nomme *esprit*; et pour l'homme la *bétise* n'est pas moins que l'esprit un attribut qui le distingue de la bête, douée seulement de l'instinct. Une bête des forêts n'est pas plus bête qu'une autre : tous les animaux de même espèce (il nous le semble du moins) ont la même dose d'instinct; l'homme, au contraire, reçoit le don de l'esprit à doses plus ou moins fortes, et il existe autant de distance d'une intelligence humaine à une autre qu'il peut s'en trouver entre l'instinct de l'huître et celui du chien. — Sur le mot *bétise*, et sur la chose, que ne

pourrait-on pas dire? Tandis que l'esprit court, dit-on, les rues, la *bêtise*, presque toujours privilégiée dans ce monde, en attendant la béatitude qui lui est promise dans l'autre (*beati pauperes spiritu*), s'est réfugiée dans les conseils des rois et des nations, voire dans les académies et dans les collèges. Pour indiquer tous les lieux où règne la bêtise, pour exprimer tous les cas où, à l'exclusion du bon sens et de la raison, elle trône, se prélassa, péroré, disserte, professe, il faudrait reprendre de haut et de loin l'histoire des institutions humaines, en religion, en politique, en administration, et dans tous les usages de la vie. — A ne le considérer que sous le rapport grammatical, le sens littéral du mot *bêtise* est d'une vaste étendue : il renferme même les divers sens des autres mots qui lui sont joints en qualité de synonymes. — Il n'est personne dans le monde qui n'ait été à portée de faire la distinction entre la *bêtise* et la *sottise*. L'homme qui n'est que *bête* peut être ennuyeux, ridicule ; mais quand la vanité s'en mêle, quand une *bête* s'imagine avoir de l'esprit, alors elle devient incommode, importune, insupportable ; en un mot, elle tombe dans la *sottise*. On peut être une bonne *bête*, on n'est jamais bon quand on est *sot* ; car la *sottise* suppose à la fois un défaut d'esprit et un vice de caractère. — *Il est plus bête que méchant ; il est si bon qu'il en est bête*, voilà deux proverbes dont personne ne conteste la justesse. Les *bêtes* de cet acabit se confondent avec les *bénêts*, gens qui trouvent tout bon, tout bien ; *bénêt est*, voilà leur devise, d'où est tiré leur nom. — L'*idiot* est la *bête* par défaut de connaissance et d'aptitude à rien apprendre. Le *stupide* est la *bête* renforcée. La *brute* est l'homme qui à la bêtise joint des manières grossières et brutales : il y a là, comme dans la *sottise*, défaut d'esprit et vice du cœur. On adressera plutôt l'épithète d'*animal* à l'homme bête brute que celle de *bête* tout court. L'*imbécille* est le faible d'esprit : être encore plus négatif que la *bête*, il n'a pas d'idées, il ne conçoit pas celles

des autres ; la *bête* au moins a le triste avantage d'avoir des idées à elle, des idées telles qu'elle peut les concevoir. Le *niais*, le *nigaud*, ne doivent pas non plus être confondus avec la bête. Le *niais* est un être novice sur tout, qui se laisse mener comme à la lisière par le premier venu ; mais une fois *déniaisé*, grâce à l'expérience, il peut quelquefois n'être plus une *bête*. Le *nigaud* (*nugator*) est un grand innocent, qui ne s'occupe que de niaiseries. L'esprit du *nigaud*, comme celui du *niais*, est susceptible de se réveiller. Je pourrais citer des *niais* qui sont toujours restés tels et qui ont fait des livres, des journaux, des constitutions, et jusqu'à des révolutions, pour ne pas s'en trouver ni plus riches, ni mieux gouvernés. Il y a plus : en politique, les véritables gens d'esprit sont presque toujours les *niais* de la comédie ; et ce sont des fripons assez bêtes, mais à la tête froide, qui emboursent la recette. — L'histoire n'est autre chose que les annales de la *bêtise* des rois et de leurs ministres : sous ce rapport elle est parfois assez divertissante, du moins pour la postérité. Il doit manquer aux rois une foule d'idées pratiques qui sont à l'usage du plus mince bourgeois : voilà pourquoi le sens commun est encore plus rare sur le trône que l'esprit et le génie. C'est en effet par un homme de génie que commencent d'ordinaire les races royales ; elles finissent le plus souvent par des *bêtes* méchantes et sottes. Ceci me remet en mémoire le trait par lequel de jeunes auteurs ont buriné dans un drame historique le personnage impérial de Claude : *Gros, gras et nêre* ! ces trois mots résumaient 20 pages de Tacite : aussi ont-ils fait fortune. — Il faut le reconnaître, l'homme du peuple, qui, à la faveur d'une convulsion politique, devient un homme en place, contracte bientôt ce penchant à la *bêtise*. On a fait un volume entier des *âneries révolutionnaires*. Bien digne assurément était de figurer dans ce recueil, cet officier municipal qui fit incarcérer comme patriote tiède un malheureux joueur de violon, pour avoir, dans un concert pa-

triotique, observé les pauses. « Je vous apprendrai, lui dit le fonctionnaire, à rester les bras croisés la moitié du temps, quand les autres jouent. » Il était de la même école, ce savetier clubiste, qui crut faire merveille en rejetant le nom de Brutus pour se décorer de celui de César. N'avons-nous pas entendu de nos jours un courtisan de Louis XVIII répondre à ce roi fin railleur, qui lui avait dit : « Vous venez de parler comme un Démosthène : — Sire, je n'en ai pas l'éloquence, mais Démosthène n'avait pas assurément plus d'amour pour son roi. » Ce trait me rappelle ces seigneurs de la cour de Louis XV, dont l'un demandait si Cicéron avait fait ses études chez les jésuites, et l'autre, par galanterie envers des dames, priait l'illustre Cassini, à l'Observatoire, de vouloir bien pour l'amour d'elles recommencer l'éclipse. — *Il n'y a rien, dit-on, de si bête que les gens d'esprit.* Il est en effet des bêtises que la préoccupation, la distraction, l'habitude de se complaire à ses propres idées, font commettre à un homme d'esprit, et que ne commettrait pas une bête renforcée. Qui ne se rappelle le mot de la garde-malade de La Fontaine au confesseur de ce poète : « Laissez-le donc en paix ! Dieu n'aura pas le courage de le condamner, il est plus bête que méchant. » Si je voulais citer toutes les *bêtises* des gens d'esprit consignées dans leurs livres, la matière serait encore assez riche : je reproduirais certaines épithètes qu'Homère applique aux yeux de Junon ; le *fortemque Giam fortemquem Cloanthum* de Virgile me reviendrait en mémoire ; je reproduirais les fades éloges que Cicéron se prodiguait à tout propos dans ses oraisons au sujet de son consulat et surtout ce vers :

O fortunatam, natam me consule, Romam!

O Rome fortunée, sous mon consulat née!

Je citerais cette ode dans laquelle Horace, voulant consoler un père, lui dit : *Plutôt que de pleurer votre fils, chantez César!* Je rappellerais la plupart des épigrammes si plates de Boileau, et les vers

marotiques de Jean-Baptiste, et les comédies de Jean-Jacques; je n'épargnerais pas l'*écrasons l'infâme* de Voltaire, dicton si absurde en parlant d'une religion qui, à ne la considérer que comme institution humaine, a tant amélioré l'ordre social. Au surplus, l'esprit de parti, tout aussi bien que la flatterie, a toujours fait commettre les plus étranges bévues aux hommes d'esprit. Voyez, lecteur, vos journaux quotidiens. — Qui dans le monde a dit plus de bêtises en ses livres que madame de Genlis, cet Aristarque femelle des Fénelon et des Voltaire, à qui cependant on ne peut refuser d'avoir fait de très jolis romans? Un philosophe de l'école de Voltaire, Ginguené, dont on ne contestera ni le talent ni l'esprit, ne termina-t-il pas une analyse assez méchante du *Génie du christianisme* en demandant pardon au public de l'entretenir d'une production déjà oubliée? — On connaît le trait de ce professeur de morale à l'école normale de 1798, qui débuta en annonçant à ses auditeurs qu'il avait planté un arbre, bâti une maison et fait un enfant. — Que de bêtises n'ont pas dites les premiers hérésiarques du christianisme, depuis celui qui s'est attaché à nous faire connaître les joies permises aux deux sexes dans le paradis, jusqu'à cet autre qui avait mesuré la taille d'Adam, celle de Jésus, même celle du Saint-Esprit? Mais je laisse Bayle et Voltaire moissonner dans le champ des *bêtises* sacrées. — A la cour, les flatteurs réussissent quelquefois par des *bêtises* dites à propos. Le courtisan qui répondait à Louis XIV : « Sire, il est l'heure qu'il plaira à votre majesté ; » le cardinal d'Estrées, montrant sans le vouloir les plus belles dents du monde, en disant au même monarque, qu'il se plaignait de la perte des siennes : « Sire, qui est-ce qui a des dents? » ont su plaire au maître. Mais de nos jours, furent sifflés, baffoués par tous les partis, ces sénateurs parvenus, dont l'un haranguant l'impératrice-mère, la comparait à la mère du Christ, et l'autre, en offrant à Napoléon 300,000 conscrits de 17 ans, vantait l'*exercice salutaire* qu'ils allaient

prendre en allant laisser leurs os sur la route de Moscou ou de Madrid. — Si des hauteurs du trône et de l'autel nous descendons aux usages des peuples, nous ne trouverons pas le genre humain en masse moins sujet à la bêtise que l'homme pris individuellement. Hérodote nous apprend que chez certain peuple d'Asie, les Tibaréniens, quand la femme accouchait, le mari se mettait au lit, puis se faisait soigner et recevait des visites comme une accouchée. Cela n'est pas assurément plus *bête* que de faire servir un somptueux repas pendant huit jours au cadavre d'un roi ou d'un évêque, assis, couvert d'oripeaux et de fard, sur un lit de parade. — Dans les fastes judiciaires, est-il rien de plus atrocement *bête* que la question, que les épreuves de l'eau, du fer et du feu, que le congrès? — Mais je m'aperçois que plus j'exploite la matière de cet article, moins je l'épuise, et plus elle s'étend. Après avoir parlé des rois, des princes, et de leur entourage, il ne me reste plus qu'à indiquer la *bêtise* observée, reproduite avec esprit par certains acteurs si aimables et si chers au public : depuis Janot, avec son fameux *c'en est*, qui fit fureur à la cour de Louis XVI, et qui eut même l'honneur de passer dans la belle bouche de Marie-Antoinette; depuis Jocrisse-Brunet, jusqu'à Potier, toujours divers et toujours si risible, jusqu'à Odry, toujours le même et toujours si divertissant, on a vu se succéder en France quatre générations de rois de la *bêtise*. Ceux-là du moins n'ont fait qu'un bonheur : plus fortunés que Titus, chaque soir ils ont pu dire : *Je n'ai pas perdu ma journée*. Personne que je sache n'a été tenté de leur redemander son argent à la porte.

CR. DU ROZIER.

BÊTOINE, *betonica*, genre de la famille des labiées et de la didynamie gynospérme, plante vivace, dont les fleurs sont en gueule. Sa racine est grosse comme le doigt et garnie de plusieurs fibres longues et chevelues. Les feuilles qui en partent sont oblongues, bosselées, velues et portées sur des queues longues d'un

pouce ou deux. Sa tige est carrée, rarement branchue, haute d'un pied et demi, chargée par intervalle de quelques feuilles opposées, plus allongées que celles du bas et plus étroites. Cette tige se termine par un épi de fleurs purpurines, assez pressées, dont chacune est un tuyau découpé par devant en deux lèvres, la supérieure relevée, pliée en gouttière et échancrée, et l'inférieure divisée en trois parties. Le calice est un cornet verdâtre, au fond duquel sont contenues quatre petites semences oblongues. — La *bétoine commune* (*B. officinalis*) était très renommée chez les anciens, qui employaient ses fleurs et ses feuilles en décoction contre la goutte, la sciatique, la céphalalgie, etc. Antonius Musa, médecin de l'empereur Auguste, a énuméré les vertus de cette plante dans un traité spécial qu'il nous a laissé. On a tant attribué de vertus à la *bétoine* que les Italiens disent proverbialement d'une personne qu'on veut louer beaucoup, qu'elle a autant et plus de mérite que la *bétoine* : *Tu hai piu virtù che non ha la betonica*. Ce qui est resté de certain de toutes ces vertus que l'on se plaisait à prêter ainsi à la *bétoine*, c'est que les racines de cette plante, qui a une odeur pénétrante, sont purgatives; et que ses feuilles sont sternutatoires et peuvent être prises en guise de tabac. — Quant au nom de *bétoine*, il paraît qu'il provient de celui d'un peuple d'Espagne, les *Vettones* (aujourd'hui habitants du Béarn), qui ont les premiers fait usage de cette plante. Pline dit qu'elle s'appelait *vettonica* dans les Gaules, *serratula* en Italie, et *castron* ou *psycotrophon* en Grèce, et que les Gaulois la qualifiaient quelquefois de *vettonica* à *Vetonibus*. — Le nom latin de la *bétoine* (*betonica*) a été donné aussi par quelques auteurs anciens à deux véroniques, à deux scrofulaires, à un stachys, aux *dianthus Carthusianorum* et *superbus*, et à la *scutellaria peregrina*. L.

BÊTON. On nomme ainsi une composition ou sorte de mortier destiné à être employé principalement dans l'eau, et qui est susceptible de prendre corp

presque instantanément. Des bétons placés, immédiatement après leur fabrication, sous une eau chaude à 40 degrés R., parviennent, en dix à douze heures, au même point de consistance que s'ils étaient placés sous une eau courante à 7 degrés pendant sept à huit jours. C'est un mélange de chaux, de sable et de gravier, dont voici le mode de composition. On prend de la chaux le plus récemment tirée du four; on l'éteint dans un bassin proportionné à sa quantité, et ce bassin n'est autre chose que de gros gravier mêlé de sable, disposé circulairement pour contenir l'eau. Dès que la chaux est éteinte, et lorsqu'elle est encore chaude, très chaude, c'est-à-dire qu'elle est bien infusée, plusieurs hommes, armés de *broyons*, mélangent cette chaux, cessable et ce gravier, et lorsque ce mélange est bien fait, c'est le moment de l'employer. S'il s'agit d'un édifice à l'air libre et sur le sol, on commence par ouvrir les tranchées ou fondements, à la profondeur, à la longueur et à la largeur convenables, non seulement pour les murs de face, mais encore pour ceux de refend; toute la terre étant enlevée et le tout étant bien préparé, on place de distance en distance des bassins de sable ou de gravier, où l'on éteint la chaux. Aussitôt qu'elle a été broyée de la manière que nous avons indiquée, les mêmes ouvriers, armés de pelles, poussent le tout dans les tranchées, se hâtent d'éteindre la nouvelle chaux; et, procédant de la même manière, continuent l'opération jusqu'à ce que la tranchée soit remplie. Pendant ce temps, d'autres ouvriers armés de longues pioches, tassent sans cesse le béton dans la tranchée afin de chasser l'air qui pourrait rester entre les différentes couches. Enfin, quand la tranchée est remplie, elle est aussitôt recouverte de deux à trois pieds de terre, et reste ainsi pendant un an, ou, ce qui vaut mieux encore, pendant deux ans. Dans cet intervalle, la masse totale se cristallise tout d'une pièce, et, quelques années après, elle est si dure que la scie ne peut y mordre. Il n'est pas nécessaire, pour cette

opération, de choisir du gravier fin; lors même qu'il serait gros comme le poing, quand bien même à la place du gravier, on emploierait des retailles de pierres, elle n'en serait pas moins parfaite. Enfin, lorsque la cristallisation, ou, pour parler vulgairement, lorsque la prise du mortier est faite, on enlève la terre ou surface, et l'on élève le reste de la maçonnerie. C'est ainsi qu'ont été faites les fondations de toutes les maisons qui couvrent actuellement les Brotteaux, vis-à-vis de Lyon.—Le point essentiel pour faire un bon béton est qu'il soit encore chaud au moment où on le jette dans la tranchée.—S'agit-il d'élever un quai, d'empêcher qu'un ruisseau n'emporte le terrain, de faire enfin des constructions sous l'eau, le béton fournit encore le moyen le moins dispendieux et le plus sûr. Lorsque les pilotis sont enfoncés, on conle sur le devant et contre eux des revêtements formés de vieilles planches qui servent d'encaissement pour la partie extérieure. Si le courant est rapide et profond, on plante en avant quelques pilotis, qu'on enfonce peu. Ces premiers pilotis retiennent les planches d'encaissement comme le ferait une coulisse. Tout étant ainsi disposé, on se hâte de remplir l'intervalle en béton, jusqu'à la hauteur voulue. Il prend aussitôt de la consistance, et, quelques années après, il faut faire jouer la mine pour le détruire. Il est inutile de faire remarquer que c'est la chaux *maigre* qui doit servir pour la fabrication du béton qui est destiné à être employé sous l'eau, et non la chaux *grasse*. Il y a dans un béton à pouzzolane et à chaux grasse tous les principes qui se trouvent dans un béton à pouzzolane et à chaux maigre; la seule différence vient de ce que, dans l'un, la chaux, d'abord isolée, a été combinée aux autres matières par la voie humide, tandis que dans l'autre une certaine portion de ces matières était combinée d'avance à la chaux par la voie sèche. L'eau dissout la chaux grasse qui est en excès dans les bétons quand la pouzzolane est de médiocre qualité, d'où résulte une détérioration. L'expérience démontre

qu'une colonne de béton de trois mètres de diamètre pourrait, dans une eau courante, et dans le cas le plus défavorable, disparaître entièrement au bout de 100 ans.

BETTE, plante potagère; genre de la famille des atriplicées et de la pentandrie digynie, dont nous allons énumérer les principales espèces:

BETTE MARITIME, *beta maritima*, plante de la famille des arroches, indigène et croissant sur les bords de la mer, où ses feuilles servaient anciennement et servent quelquefois encore, de nos jours, aux mêmes usages en cuisine, que parmi nous la bette ou poirée vulgaire, *beta vulgaris*, qui n'en est vraisemblablement qu'une variété produite par la culture, ainsi que le pensent actuellement le plus grand nombre des botanistes. La remarque de Linnée touchant le *beta maritima*, qui donne des fleurs dès la première année, tandis que le *beta vulgaris* ne fleurit, dit ce grand botaniste, que la seconde année, tombe devant l'observation souvent faite depuis, et que j'ai faite moi-même, que le *beta vulgaris* et même le *beta cyclo*, abandonnés aux seules forces de la nature, et sans aucune culture, fleurissent dès la première année, comme le *beta maritima*. Ce fait, joint à beaucoup d'autres, semble établir que les *beta maritima*, *vulgaris* et *cyclo*, sont une seule et même plante qui a été modifiée par la culture, vraisemblance qui ne peut être affirmée ou infirmée qu'en appliquant à la bette maritime, longuement et avec patience, tous les procédés de culture des diverses bettes et betteraves.

BETTE COMMUNE OU PETITE POIRÉE, *beta vulgaris*, herbacée légumière indigène, très commun dans tous les potagers, ou l'on voit la *bette commune à feuilles vertes* et la *bette commune à feuilles blondes* ou *poirée blonde*, l'une et l'autre, la seconde surtout, cultivées pour entrer dans les mélanges culinaires de l'oseille, afin de corriger l'acidité de cette dernière. — La bette commune se sème en tout temps et réussit toujours. On en connaît les usages dans la cuisine et l'emploi fréquent qu'on fait de ses feuilles pour en-

tretenir la suppuration des cautères.

BETTE A FOURRAGE, *beta vulgaris altissima*. Quoique je conserve à cette plante la dénomination d'*altissima*, qu'elle reçut il y a une cinquantaine d'années, époque à laquelle elle fut recommandée comme fourrage, ce n'est pas qu'elle soit, comme on le pensait alors, une espèce particulière; il est certain au contraire qu'elle n'est autre que le *beta vulgaris*, ou bette commune, car si au lieu de casser à la main ou de couper à la faucille les feuilles jeunes et petites de la poirée ou bette commune pour les avoir plus tendres et les joindre, comme nous l'avons dit, à celles d'oseille, pour adoucir l'acidité de cette dernière, on abandonne cette bette à elle-même, on obtient dès la première année plusieurs coupes à la faux de feuilles de bette, et la deuxième année quatre ou cinq coupes de ses tiges, qui s'élèvent jusqu'à 6 pieds de hauteur, mais qu'il faut conper à 4 et 5 pieds pour obtenir un fourrage plus tendre. Ce fourrage est une nourriture un peu aqueuse et molle, mais douce et sucrée, qui peut être utile dans beaucoup de circonstances, et sur laquelle les animaux, les bêtes bovines surtout, se jettent avec avidité. On sème la bette à fourrage au printemps dans la proportion de 12 à 15 kilogrammes de graines par hectare.

BETTE A GRANDES FEUILLES OU POIRÉE A CARDES, *beta vulgaris latifolia*. Variété de la bette vulgaire beaucoup plus grande dans toutes ses parties, surtout dans ses feuilles, et qui offre plusieurs variétés, qui sont la *bette ou poirée à cardes blanches*, la *bette ou poirée à cardes rouges*, la *bette ou poirée à cardes jaunes*, dont les pétioles et les nervures épais et charnus ont souvent une largeur de 2 à 3 pouces sur une épaisseur proportionnée, s'accroissent et se mangent comme le cardon d'Espagne. — Mais tout le monde connaît la poirée à cardes, à laquelle nous n'avons consacré quelques lignes que pour appeler l'attention des zélés cultivateurs du jardinage sur la *bette ou poirée à cardes jaunes blanches*, que les horticulteurs de Paris ont portée à une dimension vraiment outrée, et très remarquable

dans les pétioles et nervures de ses feuilles, ou, pour parler plus *culinairement*, dans ses côtes ou *cardes*. J'ai parlé de pétioles de 2 pouces, mais on en voit de 4 pouces quand la qualité du jardin potager et les arrosements donnés à temps et avec abondance le permettent; je ne suis pas de ceux qui disent que les cardes-poirées ne sont et ne sentent que le savon; il me semble au contraire que quand ce mets est préparé comme le cardon, il l'égalé presque en qualité, et il est certain que la poirée à larges fenilles est d'une culture plus facile et surtout beaucoup moins dispendieuse que celle du cardon.

C. TOLLARD aîné.

BETTERAVE ou **BETTE-RAVE**, *beta cycla* (considérations générales). Je conserve à cette plante le nom de *beta cycla*, qui lui a été donné par un grand nombre de botanistes, qui considèrent la betterave comme étant une espèce primordiale, tandis que d'autres botanistes pensent qu'elle provient de la bette commune ou poirée, *beta vulgaris*, qui sortirait elle-même, selon le sentiment de Dumont de Courset, très compétent sur la matière, de la bette maritime, *beta maritima*, sentiment que je partage moi-même. Ainsi, le genre *beta* de Linnée, qui se compose du *beta maritima*, du *beta vulgaris* et du *beta cycla*; les variétés et sous-variétés de bettes et de poirées, si différentes par la forme et la couleur de leurs fenilles; les betteraves potagères, les betteraves cultivées pour fourrage et les variétés de la betterave plus spécialement cultivées pour en extraire du sucre, sortiraient toutes du *beta maritima*, qu'il faudrait considérer comme étant leur type véritable. — M'étant livré depuis long-temps à des cultures considérables de betteraves, pour en obtenir les graines, dont il me faut chaque année une très grande quantité de toutes les variétés, j'ai eu occasion de faire beaucoup d'observations sur la betterave; et dans un mémoire lu à l'académie des sciences, j'ai parlé des heureuses et diverses modifications qu'une culture soignée dans un sol généreux fait subir à la betterave *beta cy-*

cla et des divers abâtardissements, je dirais presque changements et transformations pour ainsi dire méconnaissables auxquels l'absence de toute culture de cette plante peut la réduire, abandonnée à elle-même et aux seules forces de la nature, dans un sol ingrat surtout. Parlant, par opposition et comparaison, de la bette poirée, ou bette commune (*beta vulgaris*) cultivée dans un sol généreux et profond, j'ai fait la remarque que ses racines peuvent parvenir à un très gros volume, et qu'elles présentent toutes les couleurs observées dans la betterave; seulement, et cette considération est importante, jamais elles ne manifestent, même dans leur état de meilleure culture, la présence du principe sucré d'une manière fort sensible, au lieu que la betterave manifeste ce principe d'une manière très prononcée, petite ou grosse, quelle que soit sa couleur, dans toutes les circonstances et à toutes les époques de son existence, et même quelle que soit la terre où elle se trouve, sans exception de la terre calcaire pure, qui paraît être la circonstance où elle est le plus dégradée, la circonstance où elle semble toucher de plus près au *beta vulgaris*, j'allais presque dire au *beta maritima*. — Sans invoquer une physiologie fertile en explications favorables à l'opinion de Dumont de Courset, et quelle que soit la présence plus ou moins grande du sucre dans les bettes et dans les betteraves, circonstances qui s'expliquent d'ailleurs par les modifications que la longue culture d'une plante lui fait subir, sans nous prononcer en ce moment entre les botanistes, que la matière qui nous occupe a divisés, quoiqu'ils cherchassent la vérité de la meilleure foi du monde, nous remarquerons succinctement qu'une multitude de faits visibles à tous les yeux, intelligibles à tous les esprits, se présentent plus curieux et plus disparates peut-être que ne le sont la physionomie des diverses bettes et betteraves comparées en famille, pour témoigner en faveur du sentiment de Dumont de Courset, homme d'un savoir profond et l'un de ceux, en très petit nombre,

qui ont de nos jours le mieux observé en botanistes cultivateurs, les modifications que la culture fait subir aux plantes. Quine sait combien dans un seul homme, le génie, qui n'est souvent que la patience appliquée avec persévérance à un objet, a produit de merveilles dans les plantes, et combien les inspirations fécondes, combien une étincelle de ce feu divin, se succédant de génération en génération, ont produit de choses toujours plus admirables en agriculture et en horticulture, ainsi que les faits en témoignent partout? Qui ne sait qu'une culture assidue et long-temps continuée des plantes change leur constitution primordiale? Si la laitue, qui dans l'état de nature ne présente que quelques petites feuilles couvertes de poils et d'une saveur désagréable, a été modifiée par l'imagination et le travail de l'homme en 60 sortes connues sous les deux noms génériques de *laitues pom-mées* et de *laitues romaines*, toutes de formes, de couleurs, de saveurs et même de constitutions différentes, se reproduit semblable dans toutes les modifications qu'elle subit tant que l'homme ne l'abandonne pas, pourquoi la bette maritime ne se serait-elle pas modifiée en bette vulgaire et en betterave? Mais le chou (*brassica arvensis*), l'une des petites plantes sauvages de nos campagnes, présente de plus grandes anomalies, dans ses variétés, qu'il n'y a de dissemblance entre toutes les bettes et betteraves, car la culture l'a élevé à la hauteur d'un arbuste dans le chou cavalier, qui a 8 à 10 pieds, a transformé ses feuilles en une pomme énorme dans le chou *quintal*, l'a modifié en chou-rave par le renflement de la partie inférieure de sa tige, en chou-navet par la distension très volumineuse de sa racine, en une monstruosité très remarquable dans les choux-fleurs et les brocolis, en une plante potagère, fourragère et d'ornement tout à la fois dans le chou panaché, en chou à mille têtes dans le chou de Bruxelles! Les cucurbitacées offrent de bien plus grandes différences encore, dès la première année, car des graines de concombre extraites

du concombre le plus doux produisent quelquefois, semées le même jour et dans les mêmes circonstances, des concombres doux et amers, non seulement sur des individus différents, mais sur le même individu. Ne possédons-nous pas des centaines, des milliers de variétés du poirier et du pommier de nos forêts, depuis qu'ils ont été transportés dans nos jardins, ainsi que du prunier et du cerisier? et plusieurs de ces variétés ne diffèrent-elles pas plus par leurs formes et leur constitution que les bettes et les betteraves ne diffèrent entre elles?

BETTERAVE DES JARDINS, *beta cycloole-racea*. Le jardin potager possède la *betterave rouge ordinaire*, dont les racines allongées sont d'un rouge tirant sur le pourpre et entrent dans la composition des salades, et surtout de la salade barbe de capucin; la *grosse betterave rouge de Castelnaudari*, encore plus foncée en couleur et plus volumineuse; la *petite betterave rouge ronde précoce*, variété nouvelle et plus petite dans toutes ses parties que les deux précédentes, et que j'ai obtenue dans mes cultures en 1816, et signalée dans la *Bibliothèque physico-économique*, numéro de février 1817; la *betterave jaune ordinaire*, de forme allongée, d'une saveur sucrée prononcée et sans aucun mélange d'âcreté; la *betterave jaune de Castelnaudari*, plus grosse, également d'une saveur douce; la *betterave jaune à chair blanche*, approchant beaucoup plus de la couleur plus blanche et beaucoup plus riche en principe saccharin; la *betterave jaune ronde*, née de la betterave de Castelnaudari, mais qui a la chair presque blanche, et dont la racine très grosse a une tendance marquée à croître hors de terre. — La betterave a été proposée par Venner de Coblenz, et depuis par beaucoup d'autres, pour remplacer le café, au moyen de ses racines réduites en poudre, la rouge surtout; mais si l'infusion de cette poudre prise comme du café n'a rien de désagréable, il est certain qu'elle n'a sur l'estomac qu'une action alimentaire ordinaire, à la ma-

nière de beaucoup d'autres racines et semences torrifiées et moulues, et qu'elle ne donne aucune fécondité au cerveau, sur lequel le café d'Arabie a jusqu'aujourd'hui conservé un empire exclusif. Un emploi plus utile de la betterave serait d'imiter plus qu'on ne le fait en France les habitants du Nord, qui conservent la betterave crüe dans le vinaigre pour en jouir pendant toute l'année, et en faire ainsi un supplément de nourriture très sain et très économique. — Olivier de Serres, l'un des plus grands hommes d'agriculture de France, est le premier qui, en 1599, ait parlé de la betterave, qui venait d'être apportée d'Italie.

BETTERAVE A SUCRE, *beta cycla alba*. Le caractère principal de cette sorte est d'être de la plus grande blancheur possible. On en connaît 3 variétés, qui sont : la *betterave blanche de Silésie*, née des betteraves acclimatées dans le Nord, d'un blanc mat dans toutes ses parties, mais très sujette à dégénérer en betterave rose; la *betterave blanche de Prusse à collet rose*, plus sujette encore à dégénérer en betterave entièrement rose-rouge panachée, dégénération qui paraît pouvoir s'expliquer dans cette betterave et dans celle de Silésie, en réfléchissant qu'il est vraisemblable qu'elles proviennent toutes deux de la betterave champêtre, cultivée en Allemagne depuis de très longues années; la *betterave jaune blanche de France*, que j'ai obtenue en 1816 de la betterave jaune de Castelnaudari, et que j'ai signalée dans la *Bibliothèque physico-économique* (février 1817). Cette espèce est d'une blancheur parfaite dans l'intérieur et d'un blanc tirant sur le jaune à l'extérieur; elle est la plus sucrée, la plus riche en sucre de toutes les betteraves du nord ou du midi de la France et de l'Europe entière, et nous paraît être le terme le plus élevé du perfectionnement saccharifère dans la betterave. — Si on se reporte à la bette maritime, petite production végétale croissant çà et là sur les bords de la mer, où elle est à peine apercevable, et qu'on mette ses racines, qui

sont aussi petites qu'un fil, en regard avec celles de la betterave, qui parviennent à une grosseur telle qu'on en voit souvent qui pèsent 15 à 20 livres; si surtout on admet, avec Dumont de Courset, que l'une provient de l'autre, que la betterave provient de la bette maritime, on concevra d'abord l'importance des modifications que le mouvement organique fait subir aux plantes, et combien l'étude de ces sortes de matières a de charmes. En effet, une humble plante, oubliée sans doute depuis le commencement des siècles, élabore le sucre dans une de ses métamorphoses, et le sucre seul peut entretenir la vie (*nihil alit nisi dulce*); mais je m'arrête en contemplation devant un sujet aussi grand, tant il m'impose de respect et d'admiration! N'est-il pas évident que c'est à développer la matière sucrée que doivent tendre les plus grands efforts des hommes? L'âge d'or commence réellement donc enfin! J'ai toujours pensé que la science de l'analyse et de la synthèse des végétaux était la plus faite pour améliorer la condition de l'homme sur la terre. Si la théorie, d'accord avec des faits déduits de l'expérience, a établi que la couleur blanche dans la betterave était la circonstance la plus heureuse pour la production du sucre, il ne faut pas en conclure que cette couleur soit exclusive à la production de la matière sucrée, car beaucoup de manufacturiers emploient toutes les betteraves indistinctement pour l'extraction du sucre, et d'autres ne rejettent les betteraves colorées que parce que leur matière colorante est souvent un embarras qui donne lieu à quelques frais pour la faire disparaître. On sait que Margraff, qui eut la gloire il y a 100 ans de découvrir le premier le sucre dans les betteraves, fit cette découverte dans la betterave champêtre, et que l'illustre Acharde, qui répéta les expériences de Margraff 50 ans plus tard, employa la même betterave; et il est vraisemblable qu'à mesure que les procédés se perfectionneront, pour se débarrasser ou neutraliser la matière colorante, on attachera moins

d'importance, pour l'extraction du sucre, à la couleur blanche propre aux variétés de betteraves que nous venons de signaler, car elles sont toujours plus délicates et plus susceptibles de dégénérer que les betteraves jaunes, rouges, colorées et panachées, qui, étant plus près de l'état de nature, sont par conséquent plus rustiques. — Au reste, si le procédé d'extraction du sucre de betterave par la macération est admis, ainsi qu'il est vraisemblable qu'il le sera généralement en petite et en grande exploitation, la circonstance de la couleur des racines devient presque indifférente, et il ne resterait plus qu'à s'occuper des calculs nécessaires pour arriver à connaître exactement la quantité relative de sucre contenu dans les betteraves de toutes les couleurs, comparées entre elles. Le procédé d'extraction du sucre par la macération consiste à mettre les betteraves dans un milieu qui dissolve le sucre contenu dans la betterave, et non pas la betterave. Or, l'un de ces milieux, le seul qui puisse être employé en grand avec l'économie que commande le sujet, est l'eau pure, pesant sur la betterave, l'enveloppant de toutes parts jusqu'à ce que cette eau ait dissous toute la matière sucrée de cette racine et s'en soit emparée. Le procédé de la macération dans l'eau est dû à M. Boucher; ce moyen double le produit du sucre. — MM. de Beaujeu et Payen ont beaucoup travaillé sur ce sujet, et font espérer de grandes améliorations dans l'extraction du sucre par la macération. Avant que la fabrication du sucre de betterave occupât en France tous les esprits, avant que le gouvernement en ordonnât la culture pour remplacer le sucre des colonies, j'avais, dès 1804, annoncé, dans mon *Traité des végétaux*, la présence du sucre dans cette plante, et parlé des fabriques établies en Prusse par Achard, directeur de la classe physique de l'académie des sciences de Berlin; et à cette occasion cet illustre savant m'ayant écrit, le 4 avril 1804, une lettre détaillée, que je conserve, de sa terre de Cunern, près Stei-

nau, en basse Silésie, où étaient ses cultures et sa fabrique, j'insérai des notes à ce sujet dans la *Bibliothèque physico-économique* et dans le *Journal des propriétaires ruraux*. Ainsi, j'ai, le premier en France, indiqué et proposé la culture en grand de la betterave pour en obtenir du sucre, et, depuis ce temps-là, j'ai concouru de toutes mes forces à la propagation de cette culture, à laquelle j'ai toujours pris le plus vif intérêt. — Tout ce que nous avons dit des autres betteraves, concernant leur culture, est applicable à la betterave sucrée, dont il faut semer 6 à 8 kilogrammes de graines par hectare.

BETTERAVE CHAMPÊTRE, *beta cycla campestris*. Racine très grosse, longue et croissant plus de moitié hors de terre, rose en dehors et panachée à l'intérieur, ou bien quelquefois seulement marquée de stries rouges très peu prononcées, beaucoup plus volumineuse dans ses racines, plus abondante en feuilles, d'une constitution plus robuste et d'un produit plus considérable que les autres betteraves, dont elle a néanmoins toutes les qualités, dont elle contient tous les principes, tout en les surpassant par son immense produit, circonstance qui l'a fait plus spécialement rechercher pour la nourriture des animaux. Ce serait une erreur de croire que parce qu'elle est plus grosse que les autres betteraves, elle soit moins nourrissante, car, indépendamment de ce qu'elle contient les mêmes principes, les faits les plus véridiques, les expériences les plus avérées, se présenteraient pour repousser une proposition aussi contraire à la vérité. La betterave champêtre est une plante d'une constitution réellement privilégiée, que tout cultivateur doit admettre dans son exploitation, s'il ne la possède déjà; car, indépendamment de ce qu'elle est un objet de culture générale dans tout le nord de l'Europe, en France, en Angleterre et aux États-Unis, les Espagnols et les Italiens ayant compris toute son utilité, toute son importance, l'ont également admise dans les cultures, ac-

tuellement plus soignées, de l'Espagne, et de l'Italie. D'autres attributions heureuses se rattachent encore à cette plante : elle s'accommode plus facilement qu'aucune autre plante de sa famille d'un terrain qui serait peu généreux, ou auquel les circonstances n'auraient pas permis de donner les cultures et les façons nécessaires avant et après la semaison des graines de betteraves. On concevra facilement ces avantages, en considérant que cette betterave saillant la moitié et même souvent les deux tiers de la longueur de ses racines hors de terre, et celles-ci étant d'ailleurs surmontées d'un feuillage plus nombreux et plus épais que les racines des autres betteraves, elle couvre plutôt la superficie entière du sol et empêche ainsi l'évaporation de l'humidité terrestre, étouffe les mauvaises herbes, intercepte l'action des rayons solaires, et s'oppose nécessairement au dessèchement de la terre, circonstances, je le répète, qui sont moins prononcées dans les autres betteraves, toutes moins abondantes en feuilles et s'enfonçant beaucoup plus en terre que la betterave qui fait l'objet de cet article. — La betterave champêtre est, non seulement la plus productive de toutes les betteraves en nourriture pour les animaux, mais encore entre toutes les racines des autres plantes. Les essais comparatifs faits avec la pomme de terre sont en sa faveur, et il n'est pas douteux que sa culture ne devienne universelle, surtout si on réfléchit que cette racine est alimentaire au même degré à toutes les époques de son existence; que c'est une plante de jachères, qui donne tout son produit entre le printemps et l'automne, et que les conditions et les soins attachés à sa culture nettoient et améliorent la terre, la disposent à une plus grande fécondité, la rendent apte à toutes les cultures, le jour même que ses racines sont ôtées des champs. Enfin, il faut ajouter en faveur de la betterave champêtre que ses racines se conservent beaucoup plus facilement que celles des autres betteraves sans se geler, et qu'il suffit de les mettre

dans un trou ouvert dans le champ même, si le sol est sain, pour qu'elles se conservent saines pendant tout l'hiver, avec le soin de les couvrir d'assez de terre pour qu'elles ne soient pas atteintes par la gelée; ou bien on les entasse dans l'intérieur des bâtiments, dans tout local où il ne gèle pas. Or, les autres betteraves sont loin de posséder cet avantage au même degré. On utilise aussi les feuilles de la betterave champêtre. On a beaucoup écrit sur le moment propre à faire cette effeuillage pour ne pas fatiguer les racines, tout en utilisant les feuilles, qu'il ne faut séparer de la plante que dans des proportions raisonnables. Dans une instruction que j'ai publiée dans la *Bibliothèque physico-économique*, numéro de mars, année 1813, j'ai posé en principe qu'il fallait casser à la main, et non pas couper les feuilles; que cette opération devait être faite seulement aux feuilles qui se trouvent au-dessous de la ligne horizontale, parce qu'alors elles ont encore tous leurs sucs, et que n'étant néanmoins presque plus en communauté de vie et d'action avec la plante entière, elles lui sont désormais inutiles et même à charge. J'espère en avoir dit assez pour faire sentir l'importance de la culture de la betterave champêtre, dont il faut employer 6 à 8 kilogrammes de graines par hectare, et dont le produit sera d'autant plus abondant que le sol sera plus généreux, mieux cultivé, et que les jeunes betteraves auront reçu les binages nécessaires. Il faut semer les graines, et jamais il ne faut planter les betteraves, car les racines plantées, quelque jeunes qu'elles soient, ne viennent pas aussi belles que celles de betteraves qui ont été semées en place. Ainsi, on ne doit employer la transplantation de la betterave que pour regarnir des places du champ semé, où il manquerait du plant, et toutes les fois que les plants de semis ne sont espacés que de dix à onze pouces on peut se dispenser d'en repiquer entre eux, quoiqu'il soit de règle que les betteraves qui garnissent le champ doivent être laissées à la

distance de six à dix pouces. Plus les betteraves sont espacées, plus elles sont belles et plus elles ont de qualité, puis- qu'elles ont pu s'approprier et combiner en elles une plus grande quantité de lumière et de principes aériformes. — Le premier auteur français qui ait écrit sur la betterave champêtre est l'abbé de Commerel, qui a parlé avec feu et conviction, il y a une cinquantaine d'années, de cette racine, qu'il a appelée *disette*, *racine d'abondance*, *racine de disette*, et qu'il a beaucoup contribué à faire connaître et à répandre partout. Après cet auteur, le baron de Thosse s'est livré à de très grandes cultures de cette racine, sur laquelle il a également écrit. Depuis cette époque, aucun écrivain n'a manqué de célébrer les grands avantages de la betterave champêtre et d'en conseiller la culture.

C. TOLLARD aîné.

BEUGNOT (Le comte JACQUES-CLAUDE), né à Bar sur-Aube, et qui en 1788 exerçait les fonctions de lieutenant-général du présidial de cette ville, est, à coup sûr, un des hommes qui, depuis la révolution, ont traversé le plus de places et d'emplois. Procureur-syndic du département de l'Aube, en 1790, il y fut nommé, l'année suivante, député à l'assemblée législative. C'est là qu'il commença à se faire connaître comme orateur distingué. Deux circonstances signalèrent honorablement ce début de sa carrière politique. Zélé défenseur de la liberté des cultes, M. Beugnot, dans une discussion sur cet objet, proposa, tout en accordant des traitements aux seuls prêtres assermentés, de laisser aux communes la faculté de salarier elles-mêmes les autres prêtres qu'elles désiraient conserver, en bornant l'action du pouvoir, dans ce cas, à la répression des perturbations de l'ordre public. Nous n'étions pas alors à une époque de tolérance, et cette proposition fut rejetée. Plus tard, M. Beugnot ne montra pas moins de sagesse, et fit preuve de courage en demandant contre le sanguinaire Marat un décret d'accusation, qu'il obtint de l'assemblée, mais qui n'eut point de résultat. Un tel

sonvenir devait être, en 1793, sa sentence de mort. En effet, il fut arrêté au mois d'octobre de cette année, mais il eut le bonheur d'être oublié dans l'immense population des prisons jusqu'au 9 thermidor, qui lui rendit la liberté. Le 18 brumaire ramena M. Beugnot sur la scène politique. Tour à tour préfet de la Seine-Inférieure, conseiller d'état, président du collège électoral de la Haute-Marne, ministre des finances du royaume de Westphalie, puis du grand-duché de Berg et de Clèves, il fut en outre nommé comte de l'empire et grand-officier de la Légion-d'Honneur. La restauration le trouva préfet du Nord par *intérim*, et l'appela à la direction générale de la police du royaume. On se rappelle sa fameuse ordonnance sur la stricte observation du dimanche, qui donna lieu à tant de plaisanteries critiques. Il était d'autant plus étonnant que M. Beugnot eût ainsi prêté le flanc à la raillerie, qu'il a lui-même, outre ses autres talents, beaucoup de cet esprit français, fécond en saillies et en bons mots. Un des meilleurs est sans doute celui qu'il laissa, dit-on, échapper dans un comité secret de la chambre de 1815, où il eut l'honneur de faire partie de la minorité. Un des *introuvables* demandait que la figure du Christ sur la croix fût placée au-dessus du président : « Je demande de plus : » dit alors le caustique orateur, « que l'on inscrive au-dessous ses dernières paroles : « Mon « Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » — Pendant la restauration, le comte Beugnot devint successivement ministre de la marine, directeur général des postes, ministre d'état, membre du conseil privé, président de plusieurs collèges électoraux ; de plus, député presque inamovible, il fut aussi, dans beaucoup de sessions, rapporteur de la commission du budget. Pair de France en expectative, depuis le règne de Louis XVIII, et ayant dès lors dans sa poche, à ce que l'on a prétendu, sa lettre de nomination, sans que l'ordonnance officielle l'en fit sortir, M. le comte Beugnot a pu souvent se

faire l'application de ces vers si connus :

Belle Phillis, en désespère
Alors qu'on espère toujours.

— Une fille de M. le comte Beugnot avait épousé le général comte Curial, qui est mort en 1829. O.

BEURRE, en latin *butyrum*, formé du grec *bouturon*, *bouturou* (fromage de vache), composé de *bous*, vache, et de *tuross*, lait, fromage; substance grasse et onctueuse que l'on obtient du lait ou de la crème épaissie par le battage. Le lait a trois substances ou parties : le fromage, le beurre et le lait de beurre, nommé encore petit-lait ou babeurre. (*Voy. ce mot.*) Les Grecs n'ont connu le beurre que fort tard : Homère, Théocrite, Euripide et les autres poètes grecs parlent souvent de lait et de fromage, jamais de beurre. Aristote a réuni plusieurs choses remarquables touchant le lait et le fromage dans son *Histoire des animaux* (L. III, c. 20 et 21); il n'a pas dit un mot du beurre. Il paraît que les Grecs durent la découverte du beurre aux Scythes, aux Thraces ou aux Phrygiens, et que ce seraient les Germains qui en auraient fait connaître l'usage aux Romains. Plin (L. XVIII, c. 9) dit que le beurre était un mets délicieux chez les nations barbares, et qui faisait distinguer les riches d'avec les pauvres; mais il paraît que les Romains ne s'en servaient que comme remède et non comme aliment, de même que les Espagnols, qui n'en firent pendant très long-temps que des topiques pour les plaies. Dans les ordonnances indiennes de Wistnou, écrites douze siècles avant l'ère chrétienne, il est question, dit Beckmann, de beurre pour certaines cérémonies religieuses; il en est parlé aussi dans la Genèse (chap. XVIII, v. 8), mais le même auteur prétend que c'est une méprise de traducteur, et que le mot devait être rendu par celui de crème ou de lait aigri. Durant les premiers siècles de l'église, dit Clément d'Alexandrie, on brûlait du beurre dans les lampes au lieu d'huile; cette pratique s'observe encore

dans l'Abyssinie. Comme nos provinces méridionales sont les seules où l'olivier puisse croître avec un certain avantage, il ne s'est jusqu'ici que peu multiplié en France; aussi la quantité que produisaient ces provinces n'a-t-elle jamais été suffisante, à beaucoup près, pour la consommation du royaume. Ce fut cette disette qui, en 817, porta le concile d'Aix-la-Chapelle à permettre aux moines l'usage du jus de lard; plus tard, en 1491, le souverain pontife permit à la reine Anne, puis ensuite à la Bretagne, et successivement à nos autres provinces, l'usage du beurre en assaisonnement pour les jours maigres. Il a existé long-temps dans les églises un tronc pour le beurre, c'est-à-dire pour la permission qu'on obtenait d'en manger dans le carême. La cathédrale de Ronen a une tour appelée la *tour de Beurre*, nom qui lui vient de ce que Georges d'Amboise, qui était archevêque de cette ville en 1500, voyant que l'huile manquait dans son diocèse pendant le carême, autorisa l'usage du beurre, à condition que chaque diocésain paierait six deniers tournois pour obtenir cette permission. L'argent qu'on recueillit ainsi servit à la construction de cette tour. Notre-Dame de Paris et la cathédrale de Bourges ont aussi une tour du même nom, dont la construction doit être sans doute attribuée à la même source et au même principe.

Analyse chimique du beurre.

Le beurre est la partie grasse, huileuse et inflammable du lait. Cette espèce d'huile est distribuée naturellement dans toute la substance du lait, en molécules très petites, qui sont interposées entre les parties caséuses et séreuses de cette liqueur, entre lesquelles elles se tiennent suspendues à l'aide d'une très légère adhérence, mais sans être dissoutes. Cette huile est dans le même état où est celle des émulsions; et c'est par cette raison que les parties butyreuses contribuent à donner au lait le même blanc mat qu'ont les émulsions, et que, par le repos, ces mêmes parties se séparent de

la liqueur et viennent se rassembler à sa surface, où elles forment une crème. Tant que le beurre est seulement dans l'état de crème, ses parties propres ne sont point assez unies les unes aux autres pour qu'il se forme une masse homogène; elles sont encore à moitié séparées par l'interposition d'une assez grande quantité de parties sereuses et caillées. On perfectionne le beurre en exprimant; par le moyen d'une percussion répétée, ses parties hétérogènes d'entre ses parties propres; alors il est en une masse uniforme et d'une consistance molle. Le beurre récent, et qui n'a éprouvé aucune altération, n'a presque point d'odeur; sa saveur est très douce et agréable; il se fond à une chaleur très faible et ne laisse échapper aucun de ses principes au degré de l'eau bouillante. Ces propriétés, jointes à celles qu'a le beurre de ne pouvoir s'enflammer que lorsqu'on lui applique une chaleur bien supérieure à celle de l'eau bouillante, capable de le décomposer et de le réduire en vapeurs, prouve que la partie huileuse du beurre est de la nature des huiles douces, grasses et non volatiles, qu'on retire de plusieurs matières végétales par la seule expression. La consistance demi-ferme qu'a le beurre est due, comme celle de toutes les autres matières huileuses concrètes, à une quantité assez considérable d'acide qui est uni dans ce corps composé à la partie huileuse; mais cet acide est si bien combiné qu'il n'est aucunement sensible lorsque le beurre est récent et tant qu'il n'a reçu aucune altération. Lorsque le beurre vieillit et qu'il éprouve une sorte de fermentation, alors cet acide se développe de plus en plus, et c'est la cause de la rancidité qu'acquiert le beurre avec le temps, comme les huiles douces de son espèce.

Fabrication du beurre.

Cette fabrication intéresse vivement l'économie domestique, et n'est pas un des produits les moins importants de la ferme dans certaines contrées. On aura sur-le-champ une idée de cette importance pour

les environs de Paris, quand on saura que cette ville consomme annuellement pour environ sept millions de beurre. Nous voyons en effet dans les *Recherches statistiques* de 1819, que ce chiffre s'est élevé à 7,105,531 fr. La fabrication du beurre est d'ailleurs facile et ne demande que des soins et une propreté qui malheureusement ne sont pas aussi communs qu'on pourrait toujours le désirer. Le beurre, comme nous l'avons dit en tête de cet article, s'obtient ou du lait ou de la crème; la première méthode est moins économique; cependant on l'emploie dans quelques localités, surtout dans les départements du nord, où le petit-lait sert à la nourriture des gens de la ferme. L'usage de tirer le beurre de la crème est plus général et permet d'employer ce lait à faire des fromages maigres. Pour opérer la séparation de la crème d'avec le lait, il faut mettre ce dernier, au sortir de l'étable, dans des vaisseaux de terre évases, tenus proprement et dans un lieu frais; en été, cinq ou six heures suffisent pour opérer l'ascension des parties crémeuses; en hiver, il en faut au moins vingt-quatre pour que cette séparation soit complète; on s'en assure en posant le doigt légèrement sur la surface, et dès qu'on l'en retire intact, c'est un signe certain que toute la crème est montée. L'écémage se fait de diverses manières, mais la pratique la plus générale et la plus simple consiste à l'enlever au moyen d'une cuillère presque plate et assez large. On trouvera à l'article BARATTE le détail des diverses machines employées au battage et à la fabrication du beurre. Nous ferons seulement remarquer ici que, dans l'hiver, le beurre est lent à se séparer, et qu'on fera bien, pour en hâter la formation, d'envelopper la baratte d'un linge chaud en opérant près du feu et en ajoutant à la crème une certaine quantité de lait chaud. Quant aux matières étrangères, conseillées quelquefois dans le même but, il vaut mieux s'en abstenir que de risquer de nuire à la qualité du beurre, ce qui s'est vu très souvent. En été, et dans les grandes cha-

leurs, il faut procéder tout différemment, ne travailler à la fabrication du beurre que le matin, dans un lieu frais, en observant même de placer, au besoin, la machine dans une cuve pleine d'eau fraîche, précaution nécessaire pour empêcher la crème de s'aigrir. Lorsque le beurre est fait, ce dont on s'aperçoit aisément à une sorte de granulation qui se précipite, on retire le petit-lait. Si le beurre doit être consommé frais, surtout pour la table, et qu'il ait été fait avec de la crème nouvelle, on se contente de le pétrir légèrement avec une cuillère de bois et de le laver à l'eau fraîche. Dix-huit livres de lait donnent environ une livre de beurre; ce qui est à peu près le produit d'une vache par jour. Le beurre d'automne est généralement préféré, parce que le lait est meilleur dans cette saison, qui est aussi plus favorable à sa conservation. Il est à remarquer aussi que la qualité des fourrages influe sur la couleur et le goût du beurre, de même que ce produit offre souvent la saveur des plantes dont la vache a fait sa pâture. M. Bosc fait observer que la fane des pommes de terre produit un beurre très mauvais, que celui qui est fourni par les vaches nourries de luzerne et de trèfle est de qualité inférieure, et enfin que le meilleur est celui que donnent les vaches qui paissent dans les prairies naturelles. — *Coloration du beurre.* Le beurre a une couleur jaune naturelle, plus ou moins foncée, selon la saison; mais celui d'hiver est presque blanc, et la préférence qu'obtiennent en général les beurres jaunes a amené l'habitude de colorer ceux qui ne le sont pas. On se sert ordinairement à cet effet de la fleur de souci, que l'on recueille et que l'on entasse dans des vases de grès, où elle dépose une substance jaune et épaisse, dont une très petite quantité, délayée dans un peu de lait et jetée dans la baratte, suffit pour donner la couleur à une certaine quantité de beurre. On emploie aussi au même usage différentes autres matières colorantes, moins innocentes, telles que le safran, la graine

d'asperge, les baies d'alkekenge, espèce de coqueret comestible ou concombre (*physalis pubescens*, *P. edulis*), de la famille des solanées; mais souvent la qualité du beurre en est altérée et il se conserve moins long-temps. — *Conservation du beurre.* Le beurre frais peut se conserver quelques jours en été, et plus long-temps en hiver; le seul soin à prendre pour cela, c'est de le tenir sous une eau fréquemment renouvelée et dans un lieu frais et aéré; il suffit même de l'envelopper d'un linge humide, en observant que ce linge soit toujours tenu fort propre. Cette conservation du reste peut être plus ou moins longue, selon que la séparation du petit-lait aura été plus ou moins complète. Quant à la conservation du beurre pendant un temps plus long, qui peut s'étendre jusqu'à une et deux années, on l'obtient en le salant ou en le fondant, ce qui le rend en même temps propre à être transporté au loin. De ces deux méthodes, la première devrait sans aucun doute obtenir partout l'avantage, car le *beurre salé* perd moins de sa qualité et de son bon goût, et il peut se servir sur la table, tandis que le *beurre fondu* n'est guère propre qu'à l'usage de la cuisine. La cherté excessive du sel a pu seule faire choisir si souvent la seconde méthode, et l'on remarque en effet que dans les cantons désignés autrefois sous le nom de *pays de gabelle* l'usage de saler le beurre était à peine connu, tandis que cette pratique était constamment employée dans ceux qui jouissaient d'une franchise à l'égard de cet impôt. — La *salaison du beurre* se fait ordinairement au printemps ou à l'automne; les chaleurs de l'été, qui nuisent toujours plus ou moins à la qualité du beurre, doivent faire préférer cette seconde époque. On emploie communément le sel blanc pour le beurre fin, et le gris pour le beurre commun; mais il est toujours nécessaire que l'un et l'autre soient bien secs: il faut même faire sécher le sel gris au four et le broyer grossièrement avant de s'en servir. On emploie le sel dans la proportion de une

à deux onces par livre pour le beurre qui doit voyager, et moins pour celui qui doit être consommé sur les lieux. Pour bien saler le beurre, on l'étend par couche, que l'on saupoudre à mesure de sel, et que l'on manipule ensuite partiellement et en masse pour rendre le mélange bien complet et saler également. On le met ensuite dans des pots de grès ou des tonneaux, et il doit y être foulé avec force et ensuite recouvert d'une saumure très épaisse. M. Tessier a en l'occasion de se convaincre que la qualité supérieure du *beurre dit de la Prévallais* ne tenait ni à la nature des herbages ni à l'espèce des vaches, mais à la manière dont il est préparé. « Ce beurre, dit-il, est d'une excellente nature, parce qu'on le fait avec de la jeune crème, et généralement en grande quantité à la fois; dès qu'il est fabriqué et lavé, on le met, après l'avoir arrosé de lait frais, par gâteaux aplatis plus ou moins gros, mais rarement de moins de trois et de plus de six livres, sur une espèce de tourtière placée sur des cendres chaudes, et on le couvre d'un four de campagne en cuivre, couvert également de cendres chaudes. Il y reste quelques minutes, plus ou moins, selon la force du gâteau, et sa nature est changée. » — Voici maintenant les diverses pratiques indiquées par le célèbre Parmentier pour obtenir le *beurre fondu*. La première attention qu'il recommande d'avoir, c'est de ne pas attendre que le beurre que l'on a intention de fondre soit ancien, parce qu'il aurait pu contracter un état de rancidité que la chaleur nécessaire à cette opération ne parviendrait jamais à lui faire perdre entièrement. Pour opérer, on prend un chaudron de cuivre jaune, extrêmement propre, d'une capacité proportionnée à la quantité de beurre qu'on veut fondre; on a soin que le feu auquel il est exposé soit clair, égal, modéré, et d'éviter, autant qu'il est possible, la fumée, qui, par suite de son contact avec la surface du beurre fluide et chaud, finirait par se combiner entièrement avec lui et lui communiquer un goût dés-

agréable. Au moyen d'une chaleur douce et uniforme, le beurre se liquéfie très facilement, et dès qu'il commence à frémir, il ne faut plus le perdre de vue. On l'agite pour favoriser l'évaporation de l'humidité, empêcher qu'il ne monte, et pour enlever à la matière caséuse interposée dans le beurre son adhérence, sa fluidité et sa solubilité. Bientôt une portion de cette matière recouvre la surface comme une écume; on la sépare à mesure qu'elle se forme; l'autre, pendant la liquéfaction, se concrète, se précipite au fond du chaudron, y adhère, et présente une matière connue sous le nom vulgaire de *gratin*. Dès que cette matière est formée, il faut se hâter de diminuer le feu, car elle se décomposerait et communiquerait au beurre une mauvaise qualité; l'indice le plus certain pour juger si le beurre est parfaitement fondu, c'est lorsque la totalité a une transparence comparable à celle de l'huile, et qu'il s'enflamme sans pétiller quand on en jette quelques gouttes sur le feu. On achève alors d'écumer le beurre, et on retire le chaudron de dessus le feu. On laisse ensuite reposer un instant la liqueur sur le feu, puis on la verse par cuillérées dans des pots bien échaudés et séchés au feu, qu'on recouvre après que le beurre est tout-à-fait refroidi. Une autre méthode, que beaucoup de personnes préfèrent, parce qu'elle entraîne moins d'embarras et qu'elle exige moins de soins, est d'exposer le beurre au four, après que le pain en est retiré. Pour cet effet, on emploie tout simplement des pots de terre : le beurre se fond insensiblement, et du soir au lendemain matin, on le retire, on l'écume et on le laisse se refroidir. Mais on sent facilement que, par cette méthode, le beurre n'est souvent pas assez dépouillé de son humidité, qu'il est mal écumé, et qu'enfin la séparation de la matière caséuse ne s'opère pas assez complètement. Un troisième procédé, que l'on doit à M. Berysson, consiste à tenir le beurre en liquéfaction pendant un certain temps au bain-marie, et à le verser ensuite par inclinaison dans des pots de terre. La

matière caillée, en se déposant, entraîne avec elle une portion de beurre : pour l'en séparer entièrement, on ajoute au dépôt une quantité proportionnée d'eau bouillante, et on remue un instant le mélange; après quoi on le laisse en repos jusqu'au parfait refroidissement. Le beurre vient surnager à la surface du liquide, d'où on le retire facilement lorsqu'il est entièrement figé. On mêle à ce beurre, lorsqu'il n'est encore qu'à demi figé, une quantité proportionnée de sel séché, parfaitement égrugé; et, lorsque son refroidissement est complet, on met dans des pots, dont on couvre la surface d'une légère couche de sel pareillement pulvérisé. Ce beurre, fondu et salé en même temps, s'exporte au loin sans se détériorer. — On fait du beurre, non-seulement avec le lait de vache, mais aussi avec le lait de brebis et de chèvre, et même avec le lait de cavale et d'ânesse. — Il y a encore plusieurs autres espèces de beurre : le *BEURRE D'ANTIMOINE* ou *chlorure d'antimoine*, le *BEURRE D'ARSENIC* ou *chlorure d'arsenic*, le *BEURRE DE BISMUTH* ou *chlorure de bismuth*, le *BEURRE D'ÉTAIN* ou *chlorure d'étain*, le *BEURRE DE ZINC* ou *chlorure de zinc*. (Voy. l'article *CHLORURE* pour ces diverses préparations chimiques). Le *BEURRE DE RAMBOUC* est une huile concrète que les nègres et les maures, à l'est du Sénégal, tirent de l'amande d'un arbre qui croit dans leur pays, et dont Mungo-Park a parlé; ils l'emploient contre les douleurs nerveuses et rhumatismales. Le *BEURRE DE CACAO* est une matière grasse, solide, d'un blanc jaunâtre, d'une saveur douce et agréable, que l'on obtient en broyant les amandes du *theobroma cacao*, dépouillées de leur écorce et de leur germe, et en les mettant dans l'eau bouillante : le beurre fond et vient à la surface, et on le coule alors dans des moules. On en fait des suppositoires, des pommades, des bols, etc., et on le prend quelquefois aussi en potion. Le *BEURRE DE COCO* est une substance grasse et concrète, qui se sépare spontanément du lait contenu dans le fruit du *cocotier*. Ce beurre est

très doux, fort agréable, et sert à l'assaisonnement des mets. Le *BEURRE DE CALAM* est une matière grasse, concrète, jaunâtre, grenue, d'une saveur douce et peu agréable, qui nous vient par le commerce de l'Afrique, où elle sert d'assaisonnement aux mets, et que l'on retire, suivant quelques auteurs, du fruit du palmier, *avoiira*, et, selon Jussieu, de la graine d'un arbre de la famille des sapotilliers. Le *BEURRE DE MONTAGNE* ou *DE PIERRE* est une matière onctueuse, de couleur jaunâtre, qui forme de petits amas, et quelquefois des espèces de stalactites dans les cavités des montagnes schisteuses de Sibérie. Enfin le *BEURRE DE MUSCADE* est une huile solide et très odorante que l'on retire des muscades bonillies dans l'eau, et que l'on emploie en médecine comme stimulant. Z.

BEURRE, sorte de poire qui mûrit en septembre et en octobre, ainsi appelée parce qu'elle a la chair douce et fondante. (Voyez *POIRE*.) Z.

BEUVE (Sainte-), ou sainte *Bove*, que les étrangers appellent sainte *Bonne*, par corruption, tirait son origine d'une race si illustre qu'on la croyait, dit Baillet, issue de sang royal et parente de Dagobert. Elle fut élue, en 639, première abbesse du monastère de Saint-Pierre, bâti par Baudri, son frère. E.

BÈVÉRARIEN. (Voy. *BESSARIEN*.)

BEVERINGK (*JÉRÔME DE*), d'une famille noble de Prusse, né en Hollande, le 25 avril 1614, dans la petite ville de Tergon, où son grand-père s'était marié et établi. Sa ville natale le députa, en 1646, aux états de la province et reconnut ses services en le nommant honnremestre deux années après. La haute capacité qu'il déploya dans sa mission aux états provinciaux fixa sur lui l'attention du gouvernement, qui le députa, en 1651, à l'assemblée extraordinaire des Provinces-Unies qui eut lieu à La Haye. En 1653, il représenta la ville de Tergon à l'assemblée des états généraux. Envoyé la même année auprès du fameux Cromwell, peu après il fut accrédité près la république d'Angleterre en qualité d'am-

bassadeur extraordinaire. Là, il eut l'honneur de la paix entre cette puissance et la Hollande le 28 avril 1654. Ce fut pendant cette glorieuse mission qu'il fut nommé à la charge importante de trésorier-général des Provinces-Unies (premier ministre), dont il se démit volontairement, en 1665, malgré les instances des états-généraux. Beverningk fut alors rappelé dans la carrière à laquelle il avait dû, en Angleterre, sa première illustration. Il fut sans contredit l'un des plus habiles et le plus heureux négociateur de cette époque difficile. Les historiens contemporains lui donnent le surnom de *Pacifique*, homme né, disent-ils, pour donner la paix au monde. En effet, en 1666, il fut envoyé deux fois à Clèves, et y réconcilia avec les Provinces-Unies l'électeur de Brandebourg et l'évêque de Munster. En 1667, il conclut avec l'Angleterre le traité de Breda. En 1668, ambassadeur extraordinaire à Aix-la-Chapelle, il contribua au traité qui, le 2 mai, rétablit la paix entre la France et l'Espagne. Les états-généraux lui firent présent d'un beau service d'argenterie en reconnaissance de ce dernier traité. L'influence qu'il y avait obtenue le fit, en 1671, envoyer en Espagne, comme ambassadeur extraordinaire, pour décider cette cour à faire de ses différends avec la France l'objet d'une négociation; cette mission obtint un plein succès. Enfin, en 1672, Beverningk avait suivi le prince d'Orange à l'armée, en qualité de député des états, et il se disposait à rentrer dans le repos de la vie privée quand il fut sollicité de nouveau par ce prince et par les états de se rendre en 1673 aux conférences de Cologne, avec le caractère d'ambassadeur extraordinaire. Il eut encore le talent et le bonheur d'y rendre un grand service à la Hollande, en ramenant à son alliance l'électeur de Cologne et l'évêque de Munster. De retour de cette importante négociation, dont les conférences n'avaient été rompues que par rapport à la France, les états récompensèrent leur ambassadeur par l'importante charge de curateur de l'académie

de Leyde, faveur réservée aux grands services dans les grands emplois. Beverningk dut se croire alors investi de fonctions qui semblaient lui garantir le repos si long-temps désiré, libre de tous engagements avec la vie politique; mais les états mirent tant d'instance pour l'engager à aller traiter en leur nom à Nimègue de la paix générale, qu'en bon citoyen il crut devoir se rendre aux vœux de son pays. La prise de Gand ayant ajouté une nécessité de plus aux négociations, Beverningk reçut ordre de se rendre à Wetteren, au camp de Louis XIV, qui l'accueillit avec une distinction telle qu'il fut possible de croire à un heureux résultat de cette mission. En témoignage de sa satisfaction, le roi fit remettre au négociateur hollandais deux tabatières ornées de son portrait, entouré de diamants, et une lettre par laquelle il informait les états *que la conduite et la personne de M. de Beverningk lui avaient été très agréables*. L'ambassadeur refusa les portraits. Cet exemple a peu trouvé d'imitateurs parmi les diplomates. Le désintéressement était aussi naturel à Beverningk que le talent. Aussi eut-il la gloire d'avoir signé la paix entre la France et la Hollande le 10 août 1778, et de contribuer au même résultat entre la France et l'Espagne le 11 septembre de la même année. Un traité de paix et de commerce entre la Suède et les états-généraux terminèrent, en 1679, la vie politique de cet habile négociateur. Ce fut en reconnaissance de ce traité que la ville de Tergon lui fit présent de deux genêts d'argent. M. de Beverningk put alors se retirer dans une campagne auprès de Leyde, où il se livra à la culture des lettres et à celle des plantes exotiques les plus rares, qu'il recevait de toutes les contrées du monde. Il ne jouit pas long-temps d'une retraite dont la jouissance avait été la constante espérance de sa vie. En 1690, il fut emporté par une fièvre ardente à l'âge de 76 ans. Son épithaphe consacra à Tergon, dans une chapelle de marbre qu'il avait fait construire, la carrière glorieuse et irréprochable

d'un homme dont la vie fut un bienfait et un honneur pour sa patrie. J. Neuvins.

BÉVUE. Ce mot est employé à la fois dans le langage usuel et en pathologie. Il signifie dans cette science *vue double* (de *bis*, deux fois, et *visus*, vue). Il est donc synonyme de diplopie (de *diploos* double, et *ops*, œil, vue). De ces deux termes introduits dans le langage pathologique pour désigner le même phénomène, le premier est inusité : sans prétendre pouvoir déterminer exactement les motifs de cet abandon, nous croyons devoir présenter les réflexions suivantes à ce sujet. — Le mot *bévue*, dans le langage usuel, est regardé comme synonyme des substantifs *méprise*, *erreur*. — La *bévue* tient à l'insuffisance de réflexions, à un défaut de combinaison ; elle est opposée à la prudence. La *méprise* est l'action de mal prendre ; elle est un mauvais choix. L'*erreur* est un écart de la raison ; elle est tantôt un faux principe, tantôt une fausse application de principe, tantôt enfin une fausse conséquence ; elle est donc toujours en opposition à la vérité. — D'après ce que nous venons de dire, on voit que la signification du mot *bévue* dans le langage des pathologistes ne ressemble nullement à celle du langage usuel. Néanmoins, serait-ce parce que ce terme de médecine aurait pu donner lieu à des équivoques offensantes qu'il est tombé en désuétude ? On conçoit en effet que tout malade et surtout un hypochondriaque qui voit les objets doubles n'aimera nullement à entendre dire qu'il est atteint de *bévue*, puisque toute expression qui peut prêter au ridicule éveille ou excite sa susceptibilité ombrageuse. Aussi les médecins prudents et instruits ont dû éviter l'emploi de ce mot, et donner la préférence au terme *diplopie*, qui ne fait aucune allusion, et auquel nous renvoyons les considérations physiologiques et pathologiques relatives au phénomène de la *vue double*. L.—r.

BEY, *Bek* ou *beigh*. (Voy. BÉG.)

BEZBORODKO (ALEX., prince de), secrétaire d'état en Russie, sous les gou-

vernements de Catherine II et de Paul I^{er}, fut d'abord secrétaire du feld-maréchal Roumiantsof, qu'il accompagna dans son expédition contre les Turcs. Il fut ensuite employé comme secrétaire de cabinet à la chancellerie. Son talent le plus remarquable était la connaissance approfondie de la langue russe, qu'il écrivait très purement, et il possédait en outre une facilité remarquable de rédaction, dont nous citerons un exemple. Un jour il reçut l'ordre de rédiger un projet d'oukase et se présenta sans l'avoir fait. L'impératrice demanda son oukase. Bezborodko, sans se déconcerter, tira de sa poche un portefeuille dont il déchira une feuille blanche, et lui lut l'oukase projeté d'un bont à l'autre, comme s'il eût été rédigé d'avance. L'impératrice, satisfaite de la teneur de l'oukase, prit la feuille pour la signer et fut bien surprise de la trouver entièrement blanche. Elle n'en fit aucun reproche à Bezborodko ; mais, au contraire, elle le nomma le lendemain son conseiller privé, et, en 1780, secrétaire d'état au département des affaires extérieures. Il jouit alors de toute la confiance de Catherine, devint très riche et très puissant, et se lia à la famille Voronzof, au moyen de laquelle il devint un antagoniste secret de Potemkin. En 1791, l'impératrice l'envoya à Jassy pour négocier avec la Porte les négociations de paix que Potemkin avait rompues. Bezborodko conclut la paix au contentement de l'impératrice. A son retour, sa puissance et la considération dont il jouissait s'accrurent encore ; mais, poursuivi sans cesse par les intrigues de Platon Zoubof, il perdit bientôt son influence, sans cependant tomber tout-à-fait en disgrâce. Lorsque Paul I^{er} monta sur le trône, il l'éleva à la dignité de prince et le choisit, en 1797, pour conclure avec la cour d'Angleterre un traité d'alliance contre la France. Il mourut à Saint-Pétersbourg le 6 avril 1799. — Son frère, le comte Elie, mort conseiller privé, avait servi avec distinction contre la Porte ; et cette famille distinguée s'est entièrement éteinte.

te dans la personne de sa femme, morte à Saint-Petersbourg, le 10 août 1824.

BÈZE (THÉODORE DE), un des principaux piliers de la réforme (Bayle), qui fut à Calvin ce que Mélanchton fut à Luther, et que ses coreligionnaires avaient surnommé le *Phénix de son siècle*, prouva par l'immense succès de son apostolat calviniste combien les partis, même religieux, sont peu délicats sur le choix de leurs chefs et de leurs instruments, et qu'à leurs yeux les talents et l'utilité d'un homme obtiennent le pas sur les bons sentiments et sur les vertus. — Né à Vézelay dans le Nivernais, au même lieu où saint Bernard avait prêché la seconde croisade, Bèze fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique. Sa famille était riche et noble; il avait fait avec succès les plus brillants progrès dans les lettres sacrées et profanes. A peine âgé de 25 ans, sans avoir encore pris les ordres, il était pourvu de deux ou trois riches bénéfices, entre autres le prieuré de Lonjumeau. *Beau comme Adonis, fort comme Hercule*, éloquent, doué de la *prestance d'un prince* et de l'*esprit d'un ange*, pour me servir des expressions de ses contemporains, il pouvait prétendre aux premières dignités de l'église catholique, mais dès son enfance il avait été imbu des principes de la réforme par Melchior Wolkmar de Rothweil, jurisconsulte et helléniste, qui professa pendant plusieurs années à Orléans et à Bourges. L'indépendance des nouvelles doctrines convenait merveilleusement à l'esprit fier, fougueux et emporté du jeune Théodore, qui, malgré les écarts d'une adolescence très dissipée, était parvenu presque en se jouant à en savoir autant que son docte maître. Mais, par une loi de la nature, qui admet peu d'exceptions, elle n'avait pu départir tant de dons à un mortel sans y mêler le germe des passions les plus orageuses. Homme complet, s'il en fut jamais, Bèze les eut toutes. Il ne connaissait dans sa vie privée que cette autre loi, appelée par les épicuriens la *bonne loi naturelle*, et il s'y livra sans frein et ouvertement. Celui qui, par la

séduction de la parole, devait un jour faire tant de prosélytes à la réforme, commença par faire, chez l'un et l'autre sexe, *maintes conquêtes à Satan*; c'est l'expression dont plus tard il se servit lui-même pour faire allusion à cette époque de sa vie. — Toutefois, dans l'infâme diversité de ses goûts, une femme Claudine Denosse, épouse d'un tailleur, et un jeune homme de famille, d'esprit et de talent, Audebert, depuis président à l'élection d'Orléans, inspirèrent à Bèze une double passion, qu'il s'est plu à immortaliser dans des vers latins, par lui sans pudeur livrés à l'impression. Je veux parler de cette fameuse pièce qui a toujours été contre lui un si grave sujet d'accusation, et qui a donné lieu à une polémique qui remplirait des *in-folio*. En vain Bayle, ordinairement plus impartial, a voulu le défendre de ce méfait; en vain a-t-il rassemblé toutes les preuves à côté de la question pour innocenter son *pape calviniste*, il n'a pu y parvenir. Un seul moyen existait, c'était de citer la pièce et de dire : « Lisez, elle est irréprochable »; mais c'est ce dont il s'est bien gardé, car le style et les détails en sont accablants pour son auteur. Dans ces vers, qui figurent parmi ses *épigrammata*, Bèze s'adresse collectivement à sa *Candidula* et à son *Audebertule*; les hémistiches les plus passionnés, les expressions les plus caressantes, les termes les plus lascifs, ne sont pas pour sa maîtresse; c'est pour le rival de *Candida* que sont toutes les préférences du poète. On en jugera au reste par les citations suivantes, qui n'ont besoin ni de traduction ni de commentaires.

At est Candida sic avara, novi,
Ut totum cupiat tenere Besam :
Sic Besam est cupidus sui Audebertus
Besam ut gestiet integro potiri.
Amplector quoque sic et hunc et illum,
Ut totus cupiam videre utrumque...

Et plus loin, en terminant :

Priores tibi defero, Audeberte.
Quod si Candida fortè couqueratur,
Quid tùm? basileo tacebit ille,

Ces vers, et diverses autres pièces érotiques, écrits avec le mol abandon de Catulle et toute la licence de Pétrone, parurent pour la première fois en 1548, avec le portrait de l'auteur, alors âgé de 29 ans. Depuis quatre ans, Bèze vivait avec sa Candida, qui voulait à toute force se faire épouser; mais pour y parvenir, l'un et l'autre devaient, en apostasiant, rompre les liens qui attachaient Claudine à un honnête artisan, et Bèze à l'église catholique. « Cette femme, dit Bayle, avait beau lui parler de noces, le revenu des bénéfices auquel il eût fallu renoncer réfutait fortement toutes ses instances. » Mais il rompit enfin *cette ligature*. Une maladie grave le fit sortir de cet état d'irrésolution, il eut peur de l'enfer, et il abandonna ses bénéfices, ses espérances et sa famille pour se rendre à Genève, où il épousa sa concubine, après avoir bien et dûment abjuré, comme il le dit lui-même, *la papauté, ainsi qu'il l'avait voué à Dieu depuis seize ans*. — Bayle admire son désintéressement, d'avoir ainsi, pour faire un mariage de conscience et embrasser la réforme, sacrifié la douce opulence que lui promettait la prélature romaine; mais il ne dit pas d'abord que la publication de ses *Juvenilia* allait lui attirer, de la part du parlement de Paris, un procès pour adultère et vice contre nature; en second lieu, qu'il sut, en quittant la France, vendre à beaux deniers ses bénéfices, « commençant ainsi, dit Mézerai, la réforme de sa vie par une simonie et par un adultère. » Le cardinal de Richelieu, dans un écrit théologique intitulé *La Méthode*, s'exprime absolument de même au sujet de Bèze. « Le parlement le fit assigner, dit-il, pour être ouï sur une poésie qu'il avait composée, extraordinairement impie et scandaleuse. Il ne répondit à cet auguste sénat que par la fuite. Pour apprendre ce qu'il a été, nous n'avons pas besoin d'autre témoignage que le sien. Ayant publié, par les vers mêmes qu'il a faits à l'imitation de Catulle et d'Ovide, qu'il s'était abandonné à des impuretés énormes et monstrueuses,

en considération de quoi il est appelé par ses propres confrères la honte de la France, simoniaque, rempli de tous vices, et de celui même qui attire le feu du ciel. » On trouve en outre dans Bayle, indépendamment de ses réticences et de la faiblesse de ses arguments, une preuve plus positive de la culpabilité de Bèze, ce sont les insinuations mêmes que cet auteur, entraîné par la force de la vérité et la justesse de son esprit, a glissées dans les notes de son élogieux article. Il tance vertement les maladroits apologistes de Bèze : l'un d'eux, par exemple, pour prouver que la *Candida* des *Juvenilia* n'était pas Claudine Denossé, enlevée à son mari, soutenait que les vers sur *l'agrafe qui voilait le sein de Candida* ne pouvaient s'appliquer à la femme d'un tailleur, comme si la femme d'un tailleur de Paris n'était pas dans le cas, en ce temps-là, « de porter une agrafe, dit Bayle, qui empêchât qu'on ne lui vît à son aise ses appas. » D'ailleurs, n'était-elle pas en même temps la maîtresse entretenue d'un riche bénéficié? Enfin, Bayle reconnaît lui-même dans une autre note que pour ne voir qu'un *jeu d'esprit* dans la fatale épigramme, pour la voir *nette et pure des horreurs que les missionnaires* (catholiques et luthériens) *prétendent y découvrir*, il faut être des amis de l'auteur. Cela n'équivaut-il pas à un aveu? — Après son changement de religion, Bèze fut nommé professeur de grec à Lausanne : c'est là qu'il publia sa tragédie française d'*Abraham sacrifiant* (1550), qui fut bientôt traduite en latin et partout répandue. Quiconque essaiera de la lire aujourd'hui aura peine à concevoir ce qu'en dit Estienne Pasquier : « qu'Abraham est si bien retiré au vif, qu'en le lisant il me fit autrefois tomber les larmes des yeux. » — Mais un ouvrage qui étendit bien davantage la renommée de Bèze, et qui prouve qu'il n'y avait alors pas plus de philosophie et d'esprit de tolérance chez les réformateurs que chez leurs adversaires, c'est son fameux traité *De hæreticis à civili magistratu*

puniendis. C'est l'apologie du jugement et du supplice de Servet, condamné au bûcher comme hérétique par les magistrats de Genève, le 27 octobre 1553. Les réformés de Genève venaient de se permettre la plus révoltante anomalie. Cette religion à peine née de l'esprit de discussion voulait comprimer par le fer et par le feu l'esprit de discussion contre tout ce que n'avait pas renversé, attaqué sa nouvelle église. Ainsi, dès lors les chefs de la réforme refusaient aux autres une liberté qu'ils réclamaient pour eux-mêmes. Telle a toujours été la marche de l'esprit de parti. D'opprimé, si l'on arrive au pinacle, on devient oppresseur à son tour. Bèze n'était au surplus que l'interprète des sentiments et de la doctrine des hommes les plus importants de son parti. Ils applaudirent vivement à son ouvrage, qu'ils regardaient comme *publié à propos pour refréner les esprits flottants*. « On ne peut nier, observe Bayle, que la crainte du dernier supplice n'ait beaucoup de force pour faire taire ceux qui auraient des doutes à proposer contre la religion dominante, et pour maintenir l'unité de communion extérieure; mais il y va du dogme qui autorise cette pratique comme de l'invention des bombes, des carcasses et de toutes sortes de machines de guerre : ceux qui s'en servent les premiers en retirent de grands avantages, et pendant qu'ils sont les plus forts, cela va le mieux du monde; mais quand ils sont les plus faibles, on les accable de leurs propres inventions. » Plus loin, Bayle ajoute que l'utilité momentanée dont put être cet écrit est bien peu de chose en comparaison du mal qu'il produisait tous les jours : « Car, dit-il, dès que les protestants veulent se plaindre des persécutions qu'ils souffrent, on leur allègue le droit que Calvin et Bèze ont reconnu aux magistrats. » Quoi qu'il en soit, Bèze devint dès lors un homme très important parmi ses coreligionnaires. Il fut chargé en 1558 d'aller en Allemagne solliciter l'intercession de quelques princes auprès du roi de France, en faveur des protestants

de ce royaume. Dans cette mission, ses avantages extérieurs ne le servirent pas moins bien que son éloquence, sa dextérité, son zèle infatigable. — L'année suivante, il quitta Lausanne pour aller s'établir à Genève. Était-il, dans cette circonstance, guidé par le seul désir de se fixer dans la métropole de la réforme, ou l'aventure scandaleuse d'un enfant fait à sa servante lui rendait-elle impossible un plus long séjour à Lausanne? Car voilà encore contre lui une accusation que ses ennemis ont su fort bien établir, et que ses apologistes n'ont pas victorieusement réfutée. A l'article *Bèze*, Bayle, en la rapportant sans commentaire, ajoute que dans ce départ il y eut *quelque chose de caché*. Il est vrai que dans l'article *Calvin* il avance que ce déplacement n'eut d'autre motif que des *factions consistoriales et académiques*. A cet époque, Bèze était devenu l'ami intime de Calvin. Ce réformateur, malgré l'âpreté de son caractère, avait cédé comme tous les autres à la séduction que Bèze exerçait sur ceux qui l'approchaient. « En comparant l'aigreur sauvage de Calvin, sa sécheresse caustique et atrabilaire, dit un moderne, avec la douceur affable et enjouée de Théodore de Bèze, son plus constant ami, on disait qu'on aimerait mieux être en enfer avec Théodore de Bèze qu'en paradis avec Calvin. » — On cherchait alors à Genève à perfectionner les études et à répandre le goût des lettres. Une académie venait d'être formée (1559) : Calvin voulut que Bèze en fût nommé recteur, et y occupât une chaire de théologie. L'éclat de son cours, qu'il interrompit pour aller en France convertir le roi de Navarre, Antoine de Bourbon; le succès de sa mission calviniste dans le Béarn, avaient fixé sur lui les yeux de l'Europe politique et lettrée, lorsque le colloque de Poissi vint ajouter à sa célébrité. Bèze y fut envoyé avec onze docteurs de la réforme. Si l'on en croit les mémoires du temps, le cardinal de Lorraine, avant d'entrer en lice avec Bèze, tenta inuti-

lement de le conquérir à la foi catholique par l'appât des honneurs. Bèze résista avec une fermeté modeste. Le jour de la conférence arrivé, Bèze et ses collègues, avant d'exposer leur doctrine, tombèrent à genoux, et il récita à voix hante une fervente oraison dans laquelle il implora les lumières du ciel. Il expliqua ensuite avec modération, et d'une manière aussi peu polémique que possible, les points sur lesquels les calvinistes s'accordaient avec l'église romaine, et ceux sur lesquels ils en différaient. Mais quand il vint à dire qu'encore bien que ses frères confessassent la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, ils croyaient que son vrai corps, formé dans le sein d'une vierge, était aussi éloigné du pain et du vin après la consécration *que le plus haut ciel est éloigné de la terre*, cette parole parut si choquante aux évêques « qu'ils commencèrent à bruir et murmurer, dont les uns disoient : *blasphemer*; entre autres le cardinal de Tournon, doyen des cardinaux, qui étoit assis au premier lieu, requist au roy et à la reine que l'on imposât silence à de Bèze, ou qu'il fust permis à sa compagnie de se retirer. » (Bèze, *Hist. ecclésiastique*.) Catherine ne céda point à ce conseil violent, et Bèze fut écouté jusqu'au bout. Cependant elle ne laissa pas de blâmer Bèze « de s'être oublié en une comparaison si absurde et tant offensive des oreilles de toute l'assistance. » — On ne doit pas s'étonner de cette susceptibilité à propos d'une phrase qui n'étoit que l'expression de la doctrine bien connue de toute la secte calviniste. Les termes dont Bèze s'étoit servi faisaient image et burlaient, même pour les esprits vulgaires, le point de doctrine jusqu'alors si abstrait qu'il avait exposé. Le cardinal de Lorraine, qui répondit à Bèze quelques jours après, montra plus de modération : « Plût à Dieu, s'écria-t-il, que cet homme eût été muet, et que nous eussions été sourds ! » Tout cela est sans doute bel et bien; mais, comme on l'a dit avec esprit, puisqu'on voulait des colloques, il fallait y apporter des oreilles plus aguerries. On sait

quel fut le résultat du colloque : il fit briller les deux orateurs de chaque parti, et enflamma davantage le fanatisme des deux partis. — Bèze ne retourna point alors à Genève : l'édit de janvier 1562 ayant permis aux réformés l'exercice public de leur culte, il prêcha à Paris et se distingua dans toutes les occasions par la ferveur de son zèle. Ses adversaires disaient alors de lui qu'il étoit la trompette de discorde dans les guerres civiles. Il assista à la bataille de Dreux, où les protestants firent défaites (1563). On l'accusa de s'être battu, mais il se défend d'avoir jamais quitté la houlette du pasteur pour le glaive de l'homme de guerre. Poltrot de Méry, assassin du duc de Guise, dans son premier interrogatoire, nomma Bèze avec l'amiral de Coligni comme lui ayant inspiré son exécrable projet. Il se rétracta ensuite devant le président de Thon. On doit dire que sa première déclaration paraît avoir obtenu peu de créance parmi les contemporains. — Bèze quitta la France lors de la pacification de 1563, et revint prendre sa place dans l'académie de Genève. A la mort de Calvin, en 1564, il succéda à tous les emplois de son ami et de son maître, et fut dès lors regardé comme le chef des réformés en France et à Genève. Il ne revit désormais que rarement la France, et toujours pour l'intérêt des calvinistes. Au synode de La Rochelle, toutes les églises réformées de France lui déférèrent l'honneur de présider l'assemblée. Il fut encore employé à une négociation importante en Allemagne, dans l'année 1574, et assista à différentes époques à des conférences tenues en Suisse et en Allemagne pour l'éclaircissement de quelques points de doctrine. En 1586, il eut à Montbelliard une conférence publique avec Jacques André, théologien de Tübingne. Le succès de cette dispute « fut comme toujours, observe Bayle : chaque parti se vanta d'avoir triomphé, et publia des relations victorieuses. » — Dans la discussion orale, Bèze conservait de la dignité, de la grâce, de la modération; il n'en est pas de même de ses

écrits polémiques. Quel amas d'injures et de trivialités! avec quelle avidité il recueille et reproduit, en les envenimant, les bruits les plus hasardés qui couraient contre ses adversaires! *Vilain, effronté, misérable pédant, puant, loup déguisé, serpent, singe*, telles sont les épithètes qui reviennent fréquemment sous sa plume. Dans son enjouement déplacé, il s'arrête à des futilités, il se rit des choses les plus respectables; aussi, selon Bayle, « plus tard il passa l'éponge sur je ne sais quelles railleries. » Les écrivains réformés, entre autres Jurieu et Claude, ne lui ont pas reproché moins sévèrement que les catholiques « les médisances bouffonnes, impures, qui ne pouvaient convenir qu'à ceux qui n'ont point eu d'autre école que des lieux de prostitution; » et Bayle observe encore que ce que Conrad Schusselburgius a dit là-dessus a été recueilli *comme de la manne* par l'auteur du *Calvino-Turcismus*. — Au surplus, si Bèze ménageait peu ses adversaires, ceux-ci le lui rendaient bien. Dans un de ses écrits, il avait témoigné quelques doutes sur le 8^e chapitre de saint Jean, dans lequel Jésus-Christ est représenté restant seul avec la femme adultère. Il n'est pas étonnant, observe Scioppius, que Bèze ait trouvé ce fait invraisemblable, car, sachant bien ce que lui avait coutume de faire *seul à seule* (*solus cum solâ*) avec sa Candida, il ne veut pas que Jésus-Christ ait pu, sans offense pour la pudeur, se trouver dans la même position avec la femme adultère. Ce seul exemple, que je cite entre mille, prouve que jamais, malgré la légèreté qu'on leur impute, les gens du monde n'ont parlé avec autant d'irrévérence des choses de la religion que des théologiens si zélés. Rappellerai-je encore ce G. Fabricius, qui, dans une réponse *ad Bezam Vezeliam, Euboliam* (à Bèze de Vézelay, la prostituée), ne lui parle que comme à une femme perdue et livrée à la plus sale débauche. On a beaucoup blâmé les injures du jésuite Garasse, qui fut aussi un des antagonistes de Bèze, mais Garasse et ses

coreligionnaires ne sont pas plus violents dans leurs invectives que les théologiens de la réforme : intolérance, impudence, mensonge, voilà ce qui, des deux côtés, préside à la forme, et même au fond de la controverse. — On doit regretter qu'un esprit aussi distingué que Bèze, qu'un homme qui avait tant de grâce dans la vie privée, ne se soit pas sous ce rapport élevé au-dessus de ses fanatiques amis et de ses fanatiques adversaires. Aucune philosophie dans ses écrits polémiques, rien qui décèle l'esprit de justice, de sagesse, de charité. La liberté ne s'y montre que sous les traits de la licence; l'obéissance y est servilité. Ainsi, tout ce qui procède de Rome et de l'épiscopat n'est qu'infamie, dissolution, prostitution; tout ce qui émane des ministres de Genève et de leurs adhérents est la loi, la raison vivante; il faut se soumettre, sans réserve, sans arrière-pensée. Souvent, que de mauvaise foi dans la discussion! Le synode de Genève avait condamné au bannissement Ochin, pour je ne sais quelles nuances d'opinions : les formes de la procédure avaient été aussi acerbes que peu régulières envers cet accusé septuagénnaire. Bèze approuve, défend tout cela : « Plus Ochin était âgé, dit-il, et plus il était criminel; donc il avait droit à moins d'égards. » Il est vrai, ajoute-t-il ailleurs, qu'on n'a pas approfondi chaque point de l'accusation, mais *par l'effet d'une grande clémence*. S'agit-il de miracles? Bèze ne montre pas dans la discussion plus de philosophe et d'impartialité. Ceux qu'il enlève à l'église catholique, il les donne à l'église protestante. Dans l'entraînement de son zèle, ses injures ne sont pas seulement pour les théologiens, les évêques et les pontifes; elles montent jusqu'aux souverains temporels. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, est sous sa plume un *Julien l'Apostat*, Marie-Stuart une *Médée*. Ses adulations furent pour la reine d'Angleterre Elisabeth et pour Jacques I^{er} son successeur. Il leur a dédié à l'un et à l'autre plusieurs de ses écrits; et l'on a reproché justement à Bèze, Français de naissance,

d'avoir dans une de ses dédicaces donné à Elisabeth le titre de *reine de France*. — Si personne n'eut de plus ardents ennemis que Bèze, personne aussi n'a eu de partisans plus enthousiastes. De Genève, il guidait, il animait tous ses disciples, accoutumés à ne jurer que par lui. Quelques écrivains catholiques ont même fait des partisans de Bèze une secte à part, les *bézanites* ou *bézanien*s, calomnie qui ne semble aujourd'hui que ridicule, mais qui du vivant de Bèze l'exposait au bûcher. Gregorio Leti nous apprend que Sixte-Quint, qui se connaissait en hommes, songea sérieusement aux moyens d'ôter aux protestants « l'appui et le grand ressort qu'ils avaient en la personne de Bèze. » Des calvinistes ont écrit que la cour de Rome avait voulu employer le poison ou le poignard pour se débarrasser de lui. Toutefois, il est prouvé que, soit de bonne foi, soit pour faire croire à la méchanceté de ses ennemis, Bèze prenait des précautions pour sa sûreté : il ne sortait jamais sans être accompagné de quelques disciples. Son caractère s'était fort adouci dans ses dernières années; et lorsqu'il eut le bonheur de voir Henri IV dans un village de la Savoie près de Genève, ce prince lui ayant demandé ce qu'il pourrait faire pour lui, Bèze, qui avait alors 81 ans, n'exprima qu'un seul vœu, celui de voir la France entièrement pacifiée. Il jouissait alors en France d'une considération universelle : Sully le comble d'éloges dans ses mémoires, et dit que le suffrage de ce vieillard vénérable suffit seul pour le consoler de la perte de tous les autres suffrages protestants. Bèze, malgré son âge et ses infirmités, conservait toute sa verdeur. Il avait perdu en 1588 sa première femme, et à l'âge de 70 ans, il se remaria avec une jeune personne, mieux apparentée que la défunte, Catherine de la Plane, qu'il appelait sa *Sunamite*. « C'était, dit Étienne Pasquier, un vieux coq qui ne pouvait se détacher du char de Vénus, auquel il avait été attelé dès sa jeunesse. » Il n'eut pas plus d'enfants de cette seconde épouse que de la première. On a dit sans fonde-

ment qu'il s'était marié trois fois, et l'on fit à cette occasion cette épigramme, assez dans le goût de l'antiquité :

Uxoribus ego tres vario sum tempore nactus,
Quùm juvenis, tùm vir factus, et indè senex :
Propter opus prima est validis mihi juncta sub onnis,
Altera propter opes, tertia propter opem.

— Que de mensonges n'a-t-on pas débités sur les mariages de Bèze ! Un de ses apologistes n'a-t-il pas voulu que sa première épouse ne fût pas la Claudine, mais Françoise de Saint-Marcel d'Arençon, sœur d'un évêque de Grenoble. Bèze ne discontinua qu'en 1600 ses leçons à l'académie de Genève. « Son meilleur titre à la gloire, dit M. de Barante père, celui qui doit lui assurer la reconnaissance de tous les amis des lettres et des sciences, c'est l'heureuse direction qu'il a donnée pendant 40 ans à toutes les études dans l'académie de Genève, dont il fut le premier recteur. Le malheur des temps ayant obligé le conseil de Genève de supprimer deux chaires de professeurs, dont on ne pouvait payer le traitement, Bèze, âgé de plus de 70 ans, et sans négliger aucun de ses autres travaux, suppléa les professeurs supprimés pendant plus de deux années. Quand on songe au nombre d'hommes illustres ou utiles que l'académie de Genève a produits pendant les deux derniers siècles, et à la renommée qu'ont procurée à cette petite cité ses institutions, ses lumières et les succès de l'enseignement qu'on y reçoit, on ne peut se défendre d'un sentiment vif d'estime et de reconnaissance pour Théodore de Bèze. C'est lui qui fut le véritable fondateur de cette académie, qui lui donna des règles, et légua à ses successeurs la tradition et les exemples dont l'utilité se fait encore sentir. Si l'on considère Théodore de Bèze sous ce point de vue, on sera plus disposé à lui pardonner les torts de sa jeunesse et ceux de l'esprit de parti. » — Je ne m'arrêterai pas à présenter la liste des écrits de Bèze : elle est immense. J'ai déjà parlé de quelques-uns. La *Comédie du Pape malade*, par *Thrasymbule-Phénice* (1561); *L'Histoire de la Mappemonde papistique*, par *Frangi-*

delphe Escorche-Messes, sont des pamphlets mordants, mais sans délicatesse : il y avait là de quoi transporter d'aise la plèbécule calviniste. On ne les lit plus depuis long-temps. Dans ses *Icones virorum illustrium*, ouvrage d'un genre plus sérieux, et qui a été traduit en français, Bèze lance des coups de foudre contre l'épiscopat : il y proclame que l'égalité des pasteurs est de droit divin, et représente la hiérarchie ecclésiastique comme un abus et un monstrueux sacrilège ! Dans son *Histoire ecclésiastique des églises réformées au royaume de France, depuis l'an 1521 jusqu'en 1563*, écrite en français et publiée en 1580, il se montre plus modéré, plus impartial que dans ses écrits polémiques. Il avait fait imprimer, en 1556, sa version du *Nouveau-Testament* avec des notes. Cette traduction eut sept éditions du vivant de l'auteur, mais toujours avec de nouveaux changements dans les annotations, ce qui lui a attiré de grands reproches de la part de ses contemporains. Bayle a soutenu que « se fâcher de cela c'était se fâcher contre la nature, qui a voulu que nos lumières fussent très bornées et qu'elles ne s'augmentassent que peu à peu. » D'accord, mais raison de plus pour ne pas se presser de faire imprimer ce dont on n'est pas bien certain, surtout quand les changements et corrections touchent au fond de la doctrine. — Ces perpétuelles variations ont autorisé un théologien de la réforme, Sturmius, à affirmer que Théodore de Bèze pouvait dire avec vérité : *Je ne crois qu'une chose, c'est que je ne crois rien.* Marot avait traduit en vers français les cinquante premiers psaumes de David. Bèze, d'après le conseil de Calvin, entreprit de compléter cette version, et donna les cent autres psaumes, traduits, dit un contemporain, *non avec la même joliveté* que Marot. Les révolutions de la langue ont rendu cette *joliveté* bien ridicule. La traduction de Marot et de Théodore de Bèze fut admise dans la liturgie protestante, et par-là devint plus odieuse aux catholiques ; dans la suite,

elle fut rajeunie par Conrad et la Bastide, et long-temps les églises protestantes, suivant leur degré de pédanterie, se partagèrent entre l'ancienne traduction et la nouvelle, toutes deux assez vieilles aujourd'hui. Pendant que Bèze mettait la dernière main à la publication des psaumes, il fut attaqué de la peste qui régnait à Genève en (1605), ce qui donna lieu au quatrain suivant :

Bèze fut lors de la peste accueilli
Qu'il retouchait cette harpe immortelle ;
Mais pourquoi fut d'elle Bèze assailli ?
Bèze assaillait la peste à tous mortelle.

Par cette seconde peste, le poète entendait l'église romaine. A propos de la peste de Genève, Bèze publia un écrit en latin, fort rare, et qui prouve qu'alors comme aujourd'hui il y avait, eu fait d'épidémie, des contagionistes et des non-contagionistes. En voici le titre en français : *Solution de deux questions sur la peste : Est-elle ou non contagieuse ? Est-il permis aux chrétiens de s'y soustraire par l'éloignement ?* — En 1597, à 78 ans, il retrouva toute la valeur de sa jeunesse, pour faire la petite guerre aux jésuites. Clément Dupuy, l'un d'eux, avait écrit que Bèze était mort après avoir fait profession de la foi romaine. « Ne fallait-il pas, s'écria Bayle, être de la dernière bêtise pour s'imaginer que les protestants laisseraient perdre une si belle occasion de crier contre les impostures et les fourberies monacales, et de tirer cent conclusions foudroyantes de la hardiesse qu'on aurait eue de débiter une fausseté dont la conviction était si facile?... Il y a des étonnés dans toutes les communions. » — Sous le titre de *Beza redivivus*, le prétendu mort publia une satire en vers latins qui produisit tant d'effet que les jésuites, habiles à se retourner, n'eurent d'autre ressource que de soutenir que la prétendue lettre à eux imputée, sur la mort et la conversion de Bèze, était une pure imposture de Bèze et des bézanites de Genève, forgée par ceux-ci pour le plaisir de la leur imputer. Il est assez remarquable qu'un des derniers

écrits de Bèze rappelle, par le feu de la composition, toute la verve qui avait présidé à la composition de ses *Juvenilia*. Cet étonnant vieillard, beau encore à 86 ans, n'eut pas, comme tant d'autres, le malheur de se survivre à lui-même. Seulement, comme dit Bayle, sa mémoire était « fort bonne et fort mauvaise : fort bonne à l'égard des choses qu'il avait apprises pendant la force de son esprit, car il pouvait réciter par cœur tous les psaumes et tous les chapitres de saint Paul; et fort mauvaise à l'égard des choses présentes, car après avoir dit une chose il ne s'en souvenait point. » Le testament de Bèze, qui est imprimé, respire partout l'amour de la France et de la paix, mêlé au souvenir et au regret de ses fautes. Les chefs de secte auraient-ils donc, avec maint souverain, ce trait de ressemblance, que leurs dernières paroles fussent la condamnation du mauvais usage qu'ils ont pu faire de leur pouvoir sur leurs contemporains ? CH. DU ROZOIS.

BEZENVAL (PIERRE-VICTOR, baron de), né à Soleure, en 1722, d'une famille noble de la Savoie, mériterait à peine d'être ici nommé si, après avoir traversé le règne de Louis XV et de Louis XVI, il n'avait assisté, dans ses derniers jours, au début de la révolution française; s'il n'en eût été le plus ridicule adversaire, et si enfin la petitesse de certains hommes ne servait à mesurer la grandeur d'une époque. Le Baron de Bezenval entra dès l'âge de neuf ans dans les gardes suisses, fit en 1735 et en 1748 les campagnes de Bohême et de Hanôvre, fut nommé maréchal-de-camp en 1757, et après la paix de 1762 lieutenant-général, inspecteur-général des Suisses et des Grisons, grand-croix de St-Louis. Ajoutez à toutes ces dignités une brillante réputation d'esprit et de courage, des succès de cour, succès de femmes et de chansons, la faveur de Marie-Antoinette, le renvoi de quelques ministres, le titre, fort honorable alors, d'officier suisse, une confiance illimitée en son heureuse étoile, et vous aurez une idée

complète de l'arrogance du vieux courtisan, qui voulait lutter corps à corps avec la révolution française. Le baron de Bezenval la menaçait des mesures les plus énergiques dans le conseil privé, dans ce que le peuple appelait éloquentement le comité autrichien. Au 14 juillet, la cour, dans son embarras, jeta naturellement les yeux sur le baron suisse, et le fit commandant de l'intérieur. Bezenval, qui n'avait pas compté sur tant d'énergie populaire, perdit contenance, prit la fuite, fut arrêté à Villenauve, et mis en jugement, malgré toutes les démarches de Necker. Il ne pouvait nier ses intelligences avec le gouverneur de la Bastille, mais la cour et Necker redoublèrent d'instances et d'intrigues; Mirabeau s'employa pour lui, et Bezenval fut absous. Depuis ce jour, il vécut dans la plus profonde obscurité, guéri sans doute de son fanatisme, et mourut en 1794, cachant également sa vie et sa mort à ces révolutionnaires qu'il avait tant méprisés. Les mémoires de Bezenval ont été publiés en 1806, par son héritier, le comte de Ségur. T. T.

BEZOARD. Les Arabes ont désigné sous ce nom (dérivé de l'hébreu ou du persan, et signifiant *maître ou vainqueur des poisons, qui chasse les poisons*) des concrétions calculeuses formées dans l'estomac ou les intestins de divers animaux, et auxquelles ils attribuaient la vertu de prévenir ou de guérir une foule de maladies, de préserver des contagions et de neutraliser les poisons. Ces propriétés merveilleuses, et généralement reconnues sur la foi des médecins arabes, faisaient des bezoards des objets très précieux, que les grands recherchaient avec ardeur et payaient au poids de l'or. A l'époque de la découverte de l'Amérique, on apporta de ce continent de nouveaux bezoards, dont les voyageurs vantaient les vertus, mais qui cependant n'atteignirent jamais la réputation des bezoards arabes, nommés dès lors bezoards *orientaux*, par opposition à ceux d'Amérique, que l'on réunit avec d'autres, trouvés en Europe, sous la dénomination

commune de bezoards occidentaux. — Les bezoards orientaux présentent une surface lisse et brillante, nne couleur brune ou d'un vert foncé; ils ont une saveur un peu âcre et chaude, et dégagent, quand on les chauffe, une odeur forte et aromatique. Ils sont composés, comme on le reconnaît en les cassant, de conches concentriques, et ont ordinairement pour noyau un fruit, une graine ou quelque autre corps étranger. Leur forme est variable ainsi que leur grosseur : on en trouve quelquefois du volume d'un œuf de poule; mais ils sont ordinairement beaucoup plus petits. Ce sont des concrétions résino-biliueuses, solubles dans l'alcool et précipitées par l'eau de cette dissolution, qui se fondent à une chaleur douce, mais s'enflamment quand on les chauffe fortement. C'est dans la quatrième des cavités gastriques de l'antilope des Indes qu'on les trouve le plus ordinairement; toutefois, d'autres ruminants, et même, à ce qu'il paraît, toutes les chèvres et antilopes des montagnes de l'Asie et de l'Afrique, fournissaient jadis à l'Europe cette drogue précieuse. La famille des ruminants n'est pas la seule dans laquelle on l'ait prise : le bezoard de porc-épic, par exemple, qui se reconnaît à son toucher et à son aspect gras et savonneux, passait pour un préservatif infaillible contre toute espèce de contagion. Quant à la manière dont on employait les bezoards, nous nous bornerons à dire qu'on les portait en amulettes, qu'on les appliquait sur les plaies ou les parties malades, et qu'on les prenait à l'intérieur, soit en poudre, soit associés à d'autres substances. Est-il nécessaire d'ajouter que cette panacée merveilleuse est complètement tombée en désuétude, du moins chez les nations éclairées de l'Europe, et qu'elle ne fournit plus aujourd'hui qu'un fait assez curieux à l'histoire naturelle des animaux, et un article à l'histoire, malheureusement si longue, des erreurs de l'esprit humain? — Les bezoards occidentaux sont fournis par différents animaux herbivores des hautes montagnes de l'Eu-

rope et surtout des parties élevées de l'Amérique méridionale, tels, par exemple, que le chamois, la vigogne, les cerfs des montagnes de la Nouvelle-Espagne. Ils sont formés, comme les bezoards orientaux, de conches concentriques, et il est bien difficile de les distinguer par des caractères précis, ce qui d'ailleurs est tout-à-fait naturel, puisque leur origine est semblable. Toutefois l'on a rangé également parmi les bezoards occidentaux des composés salins, blancs ou gris, formés de carbonate de chaux ou de phosphate ammoniaco-magnésien, et qui paraissent venir de la vessie plutôt que du canal intestinal. Quoi qu'il en soit, les bezoards de l'Occident, bien qu'employés dans diverses maladies, et préconisés surtout pour les cas de blessures empoisonnées, n'ont jamais eu ni la réputation ni la valeur des bezoards de l'Orient, et même on ne cherchait souvent à s'en procurer que pour mieux les distinguer des anciens et vieux bezoards. Les uns comme les autres ne figurent plus que pour mémoire dans nos matières médicales. DENEZIL.

BHADRAKALI (mythol. ind.), femme ou fille de Siva. On la confond souvent avec Bhavani. (V. ce nom.) Douze ans de suite, le géant Darida avait accompli une pénitence en l'honneur de Brahma; il reçut de ce dieu, en récompense, un livre et quelques bracelets. Brahma lui apprit aussi quelques prières, au moyen desquelles il pouvait augmenter immensément ses forces, et lui donna le privilège de ne pouvoir être tué ni même blessé par quelque homme que ce fût. Le géant crut que désormais les dieux étaient seuls des antagonistes dignes de lui. Il défia au combat Içouara (Siva) : celui-ci envoya contre le géant une femme nommée Sorga, qui lui abattit aussitôt la tête. Mais cette tête n'était qu'apparente, il en avait un grand nombre de semblables, et dès que l'une d'elles était coupée, une autre venait la remplacer. Aussi le lendemain provoqua-t-il de nouveau Içouara, qui détacha contre lui cinq femmes saintes : elles lui cou-

pèrent cinq autres têtes imaginaires. Le lendemain il renouvela son défi. Içouara délibérait avec Vichnou, quand tout à coup une force particulière, s'échappant du corps de celui-ci, passa dans le corps d'Içouara, sortit de son front par son œil, et se changea en une femme gigantesque que l'on nomme Bhadrakali, ou Pétrakari-Pagoda. On la représente avec huit visages et seize mains très noires, avec de grands yeux ronds, avec des dents qui ressemblent aux défenses d'un sanglier. Au lieu de pendants d'oreille, elle porte à chaque oreille un éléphant; des serpents entrelacés enveloppent son corps. Sa chevelure consiste en plumes de paon. Elle porte une épée, un trident, une jatte, un sabre, un javelot, une pique, un singe avec la tchakra ou roue mystique. — Sept fois en sept jours elle abat la tête du géant Darida; mais jamais elle n'atteignit la tête réelle. Pour triompher de lui, elle recourut à la ruse, le priva du livre et des bracelets qu'il avait reçus de Brahma. Elle lui trancha enfin véritablement la tête. Son père la reçut froidement à son retour; elle lui fit sentir toute sa colère. Içouara, pour se réconcilier avec elle, lui donna deux jeunes suivants, Virapatra et Kouétrakouéla, et un vaisseau de bois de santal, sur lequel elle pouvait voyager sans être vue, et grâce auquel elle séjourne parmi les hommes. Puis elle demeura quelque temps dans le corps d'un singe, et, à la faveur de cette enveloppe grossière, triompha de tous ses ennemis. Plus tard, elle se maria à un simple mortel, mais resta vierge. Son époux, ruiné par des pirates, fut ensuite accusé de vol et empalé. La déesse éplorée alla à la recherche de son mari, trouva son cadavre: avec l'aide d'Içouara, elle tira de ses meurtriers une éclatante vengeance. — La légende de Coromandel diffère de celle que nous venons de donner: là, Bhadrakali est aussi appelée Mariatale. Elle est la grande divinité des impurs tchandalas ou parias, qui, presque tous se consacrent spécialement à son culte. C'est elle qui guérit de la petite-vérole. Presque tous

les Indiens de condition moyenne ont un extrême effroi de cette déesse. Partout on rencontre de ses temples. A sa fête, ceux qui lui ont fait vœu de se faire pendre en l'air exécutent leur promesse: ils souffrent avec constance de grandes douleurs, qui toutefois amènent rarement la mort.

A. S—a.

BHAGAVAD-GITA, est le nom d'un des deux célèbres épisodes du *Mahâbhârata* (voy. ce mot), grande épopée indienne de la plus haute portée poétique et philosophique, qui ne contient pas moins de cent mille vers, et dont l'origine se perd dans une si haute antiquité qu'il a été impossible jusqu'à présent de lui fixer une époque précise. Les calculs les plus modérés font remonter la composition de ce poème au moins au ^x siècle avant l'ère chrétienne. Le Bhagavad-Gita (chant divin) en est l'épisode le plus important sous le point de vue philosophique; il mérite toute l'admiration qu'on lui a dès l'abord manifesté, et il jouit dans l'Inde même d'une telle considération qu'on le met sur la même ligne que les Védas ou les livres saints des Indiens. M. Guillaume de Humboldt en a donné une excellente analyse dans son écrit sur l'épisode du *Mahâbhârata*, connu sous le nom de *Bhagavad-Gita* (Berlin 1826), et suivant lui il est au moins certain qu'il appartient à une époque de beaucoup antérieure à la première philosophie grecque. L'épisode fut traduit pour la première fois en anglais par le célèbre Wilkins, Londres, 1785. La traduction française de l'abbé Parraud, Paris, 1787, a été faite d'après celle de Wilkins, mais sans goût et d'une manière très inexacte. Les extraits que Frédéric de Schlegel en a donné dans son livre: *Sagesse et langue des Indiens* (pag. 286), ont été faits dans l'original. L'original même parut à Calcutta (1808), et Guillaume de Schlegel en publia de nouveau le texte avec des notes critiques et une traduction latine parfaitement littérale. Une critique étendue de cette édition, faite par Langlois, dans le *Journal asiatique*, tom. IV, pag. 105,

contient plusieurs jugements erronés, mais elle a le mérite de suivre d'une manière lumineuse la marche des idées de cet épisode. M. Cousin a fait mention de ce poème dans son cours de l'histoire de la philosophie, et en a donné plusieurs extraits. — Le Bhagavad-Gita peut être considéré comme la source principale de la philosophie de la religion de l'Inde ; il est fondé sur le système philosophique du Sanhhya, qui a aussi servi de base à la doctrine religieuse de *Boudha*. (*Voy. ce mot.*) Le poème est écrit dans un style classique, plein de dignité et éloigné du style bouffi des poètes postérieurs ; l'auteur se sert de nobles métaphores et de comparaisons hardies et spirituelles pour rendre plus attrayant un sujet abstrait ; et son poème, qui tient compte de plusieurs systèmes philosophiques représentant le combat entre le déisme et l'athéisme, entre les unitaires et les idolâtres, révèle ainsi un haut degré de culture intellectuelle. L'auteur est monothéiste pur, fait qui peut rectifier les opinions de ceux qui ne voient dans les systèmes indiens qu'un vague panthéisme ; mais, tolérant envers toutes les autres doctrines, et même envers la polyatrie, il les juge et apprécie toutes avec impartialité, sans pourtant laisser de doute sur celle qu'il préfère comme la véritable et la juste. Hastings, dans une lettre qui précède la traduction de Wilkins, se prononçait déjà avec raison très favorablement sur le Bhagavad-Gita. « Je n'hésite pas, dit-il, à déclarer que le Gita est une œuvre d'une haute originalité, d'une inspiration sublime, d'une force de jugement et d'une diction presque sans exemple, et contenant entre toutes les autres religions connues, une théologie qui est la plus en harmonie avec celle de l'église chrétienne et explique la base de celle-ci d'une manière glorieuse. » — La marche des idées du poème est celle qui suit : Le dieu Krishnas a accompagné sous une forme invisible le héros Arjounas au combat qui va se livrer. L'épisode commence au moment où les deux armées ennemies sont déjà rangées en bataille. Krishnas devient

alors visible à Arjounas, qui commence au premier chant à détester le combat et à peindre tous les dangers d'une guerre civile. Krishnas le console au chant second, par des considérations philosophiques. Le sage, dit-il, ne se désole jamais de la mort de l'homme, car l'âme ne meurt pas, elle est éternelle, et une partie de la Divinité. Il faut donc faire son devoir sans avoir égard aux récompenses, ni dans cette vie, ni dans l'autre, mais en même temps il faut avoir garde de l'âme et retirer les sens des impressions extérieures, comme la tortue retire ses membres ; car l'âme qui s'abandonne aux passions est comparable au vaisseau assailli par les flots : c'est le système du Sanhhya-Yoga de Patanjali, et la doctrine de la vie contemplative. Le poète soulève la question, si cette vie est en contradiction avec la vie active ? Elle est résolue négativement, pourvu que le principe de l'action soit actif dans l'homme sans passion. De cette sorte, le Gita s'ouvre un chemin pour discuter de la vertu, du culte de Dieu, en faisant consister le mal dans les passions et la sensualité dont tous les êtres sont enveloppés comme le feu dans la fumée, comme l'œil dans les larmes et l'embryon dans ses membranes, et dont il faudrait se débarrasser de toutes ses forces. — De la tranquillité d'âme du pieux, le poète arrive à la gnose, ou la cognition supérieure des choses (*vijnâna*), où il devient plus difficile de le suivre. Les idées principales sont celles-ci : Krishnas n'est pas l'âme personnifiée, universelle du monde ; il n'est pas étranger à la matière, et il n'est pas seulement la partie active, mais aussi passive ; il contient deux natures, l'une qui est simple et universelle (*âtma*), l'autre qui se compose d'éléments (*prakriti*). Ces deux principes sont liés entre eux, mais le premier est le principe vivifiant : ainsi, cet être est à la fois la force de création, de conservation et de destruction ; il est le père, le conservateur du monde, vers qui tous les êtres se réfugient, pour disparaître en lui. La Divinité est la vie du monde ; sa force pénètre l'univers ; quant

à son essence, elle est immatérielle (asat), et ce n'est que dans ses œuvres qu'on peut lui attribuer de la matière (sat.) « Je suis, continue Krishnas, l'origine et la destruction de l'univers : il n'y a aucune chose plus grande que moi Arjounas ; tout est attaché au moi, comme des perles au cordon qui les retient. Je suis la saveur dans le fluide, la lumière dans le soleil et dans la lune, la dévotion dans les livres saints, le son dans l'air, l'esprit dans l'homme ; je suis le doux parfum, la force terrestre, l'éclat dans le foyer des rayons, la vie dans tout ce qui est vivant, le zèle dans le zélé, la semence éternelle dans toute la nature ; je suis la sagesse dans le sage, la puissance dans les puissants, qui est libre de l'ambition et de l'orgueil ; dans les êtres animés, je suis l'amour ; n'étant limité par aucune loi. » (Voy. SCHLICKER, *ibid*, 303, et Cousin.) — Les trois qualités, vérité, passion et ténèbres, répandues dans les êtres, modifient et changent par leur mélange réciproque les œuvres de la création ; et le poète reconnaît dans ce mélange l'origine de cette image magique et trompeuse qui est appelée *Maya*, qui consiste dans la multiplicité des formes, et qui trompe notre contemplation dans le monde physique et moral, où tout naît pour périr et pour renaître, où le bien et le mal se disputent l'empire, où des forces ennemies et cachées se combattent sans cesse et triomphent réciproquement. C'est aussi le motif pour le poète déiste d'excuser l'idolâtrie, qu'il n'ose pas attaquer ouvertement : « Les hommes, dit-il, sont trop faibles pour s'élever à la cognition de l'Être Suprême, mais celui qui a saisi le mystère de Krishnas, c'est-à-dire du principe qui agit sous l'extérieur changeant et trompeur de la Maya, a trouvé le plus grand bonheur. » Un autre fait bien remarquable, c'est que le Bhagavad-Gita s'est placé au-dessus de la tradition et des livres sacrés des Védas. « Les livres saints, dit-il, ne sont bons qu'à celui qui ne s'est pas encore élevé par sa propre force à la contemplation divine ; quand on y est arrivé, les livres

saints sont tout-à-fait inutiles... Autant un puits avec ses eaux, qui viennent de tous côtés, est inutile quand on a sous sa main une source vive, autant tous les livres sacrés sont inutiles au vrai théologien » ; et cette opinion du Gita ne vient pas d'un mépris de la science véritable et de la méthode rationnelle ; au contraire ; elle ne rejette que la source incertaine et dérivée de la tradition, et l'autorité extérieure des livres sacrés ; insistant sur sa propre intelligence. Le Gita n'admet pas non plus une distinction de castes ; il considère tous les hommes comme étant égaux, et voit dans le brachmane et dans l'homme le plus abject le même être ; l'homme le plus infime n'est pas exclu de la félicité, et le pécheur qui s'amende peut espérer le même bonheur que le vertueux. Enfin, c'est toute la doctrine que le grand réformateur Gautama - Buddha suivait, lorsqu'il rejetait les Védas et toute révélation, abolissait la distinction des castes et cherchait à franchir la religion des cérémonies fatigantes du brachmanisme. Le point décisif du poème se trouve dans la dernière partie, où la question est enfin soulevée ; si le culte de la Divinité doit se faire en image ou spirituellement, et où la réponse se décide pour un culte purement spirituel. Les autres chapitres ne contiennent que des définitions et des répétitions. (Voy. Bohlen, *l'Inde antique* ; Königsberg ; 1830, tom II, 353.)

H. ARNOLD.

BHAVANI, (mythol. ind.), celle qui donne l'existence, est aussi appelée *parvati* ; la reine des monts. C'est une déesse hindoue, fille, sœur et épouse tout à la fois de Siva. Elle est la cause, la suprême créatrice, la grande ouvrière. Près d'elle est souvent une vaste corbeille renfermant les modèles des êtres. Elle se présente aux regards sous deux faces, l'une malfaisante et destructive, l'autre créatrice et féconde en biens réels. Elle est le principe femelle de la création. Unie à Siva ; elle forme le mystique symbole de l'union des deux pouvoirs générateurs. Elle préside aux enfantements, à

toute espèce de production , à l'exploitation des mines , etc. Elle est encore une puissante guerrière. Elle est l'Isis hindoue. Elle se prend : 1^o pour la lune, source de l'humidité primitive , emplie de germes par le soleil , et inondant de germes notre globe ; 2^o pour le Gange idéalisé , qui a sa source dans les cieux , d'où elle descend sur la terre pour y faire naître tous les fruits. Elle représente enfin la combinaison de l'onde avec la flamme , véritable principe du monde , selon la mythologie hindoue. C'est l'hermaphrodite primitive , qui présente l'union des deux sexes. Bhavani a encore une fonction remarquable : elle intervient entre les mortels qui plaisent aux dieux et les dieux mêmes. La description que nous avons donnée de Bhadrakali convient de tout point à Bhavani.

A. S—n.

BIA , en grec signifie *violence*. Les Grecs en avaient fait une divinité allégorique , à laquelle ils donnaient le *Styx* pour père et *Pallas* pour mère.

BIA est aussi le nom que les Siamois donnent à ces petits coquillages blancs qui viennent des Maldives , que l'on nomme *coris* presque par toutes les Indes orientales , et qui y servent de monnaie. A Siam , on donne 800 *bias* pour un *souang* , qui est la huitième partie d'un *tical* , en sorte que 8 *bias* ou *coris* ne représentent pas tout-à-fait un denier. E. H.

BI-ACUMINÉ , *biacuminatus* , épithète donnée , en botanique , aux poils des plantes qui ont deux branches opposées par la base , et qui semblent attachées par le milieu , tels que ceux du *malpighia*. (Voyez ce mot). Z.

BIAIN ou BIAN , terme de coutume par lequel on indiquait , dans les anciennes provinces d'Angoumois , d'Anjou , de Bretagne , de Poitou et de Saint-Jean d'Angeli , les corvées d'hommes ou de bêtes (*operarum præbitio*) , auxquelles les paysans étaient sujets envers leurs seigneurs. M. de Laurière pense que ces corvées étaient ainsi nommées de ce qu'elles se proclamaient ou se publiaient au *ban*. E. H.

BIAIS , *obliquus* , mot formé du gauchois *bihay* , et qui se dit de tout ce qui n'est pas taillé , coupé à angle droit. On entend par là , en architecture , les obliquités qui se rencontrent dans la construction d'un bâtiment , dans un mur de face ou mitoyen , et qu'on ne peut éviter , à cause des coudes que forment souvent les rues d'une ville ou d'un grand chemin , ou le terrain d'une maison voisine. « Le talent d'un architecte , dit M. Quatremère , est de les éviter , de les faire disparaître , et de savoir quelquefois même en tirer parti. » Les jeunes architectes ne sauraient trop , dans les projets qu'ils font pour leurs études , se proposer de semblables difficultés pour apprendre à les surmonter. Elles se présentent si fréquemment dans la construction des édifices civils que celui qui ne saurait opérer que sur des superficies régulières éprouverait à tout moment , dans la plupart des villes , des obstacles au développement de ses talents. Le grand art en architecture est de savoir mettre à profit les défauts mêmes et les irrégularités du terrain. Cependant on ne peut que blâmer certains projets modernes , dans lesquels on a gratuitement , et sans nécessité , disposé de biais certains édifices. Paris offre plus d'un exemple de ce défaut volontaire , et le Théâtre-Italien , par exemple , du côté qui donne sur le boulevard , est peut-être le plus révoltant de tous. On distingue plusieurs sortes de *biais* , et ce terme se caractérise , selon les cas , de la manière suivante : *biais gras* ou *biais maigre* ; le premier a lieu lorsque l'angle est obtus , le second lorsqu'il est aigu. *Biais par tête* , ou déviation d'un plan qui provient de ce que le mur de l'entrée d'une voûte droite ou rampante n'est pas d'équerre avec ceux qui portent cette voûte ; *biais passé* , ou fermeture d'un arc ou d'une voûte sur les pieds droits de travers par leur plan. Selon l'explication qu'a laissée Frézier , on donne ce dernier nom , dans une voûte , à un berceau *biaisé* par devant et par derrière , dont les joints du lit ne sont pas parallèles aux côtés du passage , comme dans

les voûtes ordinaires *biaises*, mais dont la direction tend à des divisions des voussours inégaux, en situation inverse du devant au derrière, c'est-à-dire de l'entrée à la sortie, de sorte que les joints de lit à la droite ne doivent pas être droits. On dit aussi *biais passé*, selon le même auteur, lorsque dans les bâtiments, certaines sujétions obligent à faire des portes ou des fenêtres de *biais*, et cela s'appelle ainsi à cause du trait géométrique, qui se fait ou par équarrissement ou par panneaux; on dit *corne de bœuf* ou *corne de vache*, quand les ouvertures ou les passages que l'on fait de cette sorte sont seulement de *biais* d'un côté. Les expressions de *biais par tête*, *biais par dérochement*, *biais par équarrissement*, s'emploient également dans la coupe des pierres. — En termes d'arpentage et de jardinage, le *BIAIS* (*obliquitas*), s'entend des alignements irréguliers et des formes bizarres d'un terrain. — En termes de manège, on dit *aller en biais*, *faire aller un cheval en biais*, c'est-à-dire les épaules avant la roupe, ou les parties de devant toujours avant celles de derrière. Pour cela, il faut aider à toutes mains le cheval de la rêne de dehors, et soutenir, c'est-à-dire le tenir ferme, sans lui donner aucun temps, en l'aidant aussi de la jambe de dehors, de façon que la rêne et la jambe soient du même côté, et toujours en dehors. — *Biais* s'est dit aussi anciennement d'une sorte de linge ou morceau de toile taillé en biais, *lintheum obliquè sectum*, dont les femmes se couvraient le sein. — *BIAIS* se dit par extension en morale, ou dans le sens figuré, avec la même acception que dans le sens propre et direct, et s'entend alors des diverses faces sous lesquelles on peut envisager une chose, des divers moyens, des divers expédients dont on peut se servir pour y réussir, des diverses manières enfin de tourner, de regarder une affaire, une entreprise. Mais c'est surtout en politique que ce mot reçoit son acception la plus fréquente et la plus étendue. L'adresse et la ruse font plus en politique, en effet,

que la force et la violence; l'habileté consiste souvent à savoir y tourner les difficultés, à les aborder de *biais* et non en face : il n'est pas donné à tout le monde de trancher le nœud gordien comme Alexandre ou comme voulait le faire Napoléon, à qui ce moyen n'a pas réussi jusqu'au bout, ainsi que nous l'avons vu. Le grand art de savoir mettre les obstacles à profit s'exerce certainement avec non moins de succès et avec plus d'honneur encore en politique et en morale que dans les applications physiques et matérielles. On peut donc, jusqu'à un certain point, adresser les mêmes conseils, les mêmes recommandations aux régulateurs des destinées d'un état qu'à l'ordonnateur d'un bâtiment; mais il faut leur dire aussi, comme à ce dernier, qu'on ne doit jamais user de pareils moyens *sans nécessité absolue*, recourir à la ruse quand on peut employer la franchise, aller en *biaisant* quand on peut marcher droit, tourner la difficulté quand il est aussi sûr et plus honorable de l'aborder de face. Il faut leur répéter jusqu'à ce qu'ils l'entendent et qu'ils le comprennent, que la vieille politique commence à s'user, qu'il est temps d'essayer un peu de la franchise, que les peuples en sont devenus dignes, qu'ils méritent de ne plus être traités non seulement en esclaves, mais peut-être même en enfants; qu'ils sont, sur beaucoup de points, plus avancés que leurs maîtres, ou ceux qui ont des prétentions à le devenir; que s'entourer de gens *fins*, ou réputés tels quand ils ne sont souvent que faux et corrompus, les employer comme intermédiaires entre le trône et la nation, c'est travailler à ruiner encore plus sûrement celui-là que celle-ci; car, pour qui a l'habitude de tromper, il faut qu'il trompe à tout prix, et c'est une victime digne de lui que celui qui a prétendu en faire un instrument aveugle et docile de ses volontés. — Il ne faut pas dire et proclamer partout qu'on vent s'appuyer sur les honnêtes gens en faisant tout le contraire, c'est-à-dire en jetant les emplois, et les fonds secrets, cette

plaie honteuse des états, à tout ce qu'il y a de taré, de flétri, de perdu dans l'opinion publique; car ce mépris de l'opinion publique a pour résultat infaillible d'éloigner sans retour d'un pouvoir corrompateur les honnêtes gens, qui ne se vendent jamais, mais qui se donnent à ceux qui savent exciter de nobles sympathies. Montesquieu a dit quelque part que *l'honneur est le principe des monarchies*; il ne faut pas qu'elles l'oublient; aujourd'hui, plus que jamais, c'est à ce titre seul, c'est à cette condition indispensable qu'elles peuvent se soutenir. Il faut que les monarques de l'Europe se persuadent bien qu'ils peuvent encore émanciper les peuples et les élever à leurs propres yeux; mais qu'ils ne peuvent plus les abaisser et les abrutir pour mieux les dominer. Il faut se résigner à ne plus régner sur des esclaves, ou sur des sujets, mais à commander à des hommes, et celui-là sera le plus digne du commandement qui saura leur donner le plus de valeur. E. H.

BIANOR, roi d'Étrurie, surnommé *Ocnus*, était fils du Tibre et de la dévineresse Manto. On lui attribue la fondation de la ville de Mantoue, à laquelle il donna le nom de sa mère. Son tombeau se voyait encore du temps de Virgile le long du grand chemin qui menait de cette ville à Rome. — Il y a eu un centaur du nom de **BIANOS**, tué par Thésée (*Métam.*, 12, v. 342), et un guerrier du même nom tué par Agamemnon. E.

BIARIS, espèce de baleine qui a des dents, plus ordinairement nommée *cachalot*. (*Voy. ce mot.*) Z.

BIARQUE, *biarchus*, nom d'un officier des empereurs de Constantinople. C'était l'intendant des vivres, comme le marque son nom, composé de deux mots grecs, *bios*, vie, et *archê*, autorité, puissance. Chez les Latins, cet officier était appelé *præfectus annonæ*. E.

BIAS, l'un des sept sages de la Grèce, naquit à Priène, ville d'Ionie, vers l'an 570 avant J.-C. Il s'attacha principalement à l'étude de la morale et de la politique, et, philosophe pratique avant tout, il resta étranger aux spéculations

hasardeuses qui caractérisent la métaphysique de l'école ionienne, disant que nos connaissances sur la Divinité se bornent à savoir qu'elle existe, et qu'on doit s'abstenir de raisonner sur son essence. Aussi éloquent que déintéressé, il consacra ses connaissances en législation à plaider devant les tribunaux, mais sans exiger de rétribution, et seulement pour les causes qu'il croyait justes. Aussi disait-on, pour désigner une cause excellente: *C'est une cause dont se chargerait Bias*. Lors de la conquête de l'Ionie par les généraux de Cyrus, les Priéniens, voyant leur ville assiégée, la quittèrent en emportant ce qu'ils avaient de plus précieux; et comme on demandait à Bias pourquoi il ne faisait pas comme les autres: « C'est, dit-il, parce que je porte tout mon bien avec moi. » Il resta dans sa patrie dans un âge très avancé, avec la réputation d'orateur habile, de bon politique et d'excellent citoyen. Les Priéniens lui élevèrent un magnifique tombeau, et lui consacrèrent une enceinte, qu'on nommait le *Teutamium* (il était fils de Teutamus). Il composa un poème de deux mille vers, où il enseignait les moyens de rendre un état heureux et florissant. On nous a conservé de lui un grand nombre de maximes, qui attestent la finesse de son esprit; l'austérité de sa morale, et les sentiments d'une piété sage et élevée. C.-M. P.

BIAS, roi d'Argos, fils d'Amythaon et d'Idomène, et frère de Mélampe, célèbre devin, qui partagea le trône avec son frère Mélampe et Anaxagore. — C'était aussi le nom d'un roi de Bithynie, fils de Botryas, père de Zypoètes, qui régna de 378 à 328 ans avant J.-C., et qui se maintint contre Caranus, général d'Alexandre. — Un des princes athéniens qui marchèrent contre Troie portait également ce nom. — Enfin, c'est celui d'une rivière de Messénie, qui coule au sud d'Andanie et se jette dans le golfe de Messénie. E.

BIASSE, sorte de soie crue, que les Hollandais tirent du Levant. E.

BIBARS, connu dans les anciennes

chroniques des croisades sous le nom d'*Al-Bondoudary*, *Al-Salehy*, 4^e sultan de la dynastie des Mamlouks Baharytes, était un esclave du Capichac, amené en Syrie et vendu à Ikdyn, *bondoudâr* ou général des arbalétriers de Melik-el-Saleh, qui l'affranchit bientôt pour le récompenser de son courage et de son habileté. Il vivait dans le xiii^e siècle, et fut proclamé sultan par la milice, le 17 de djoul-candah, 658 de l'hégire (24 octobre 1260 de notre ère), après avoir assassiné Kothour, contre lequel il s'était révolté. Il prit alors le surnom d'*Al-Melik-al-Dhaher* (roi illustre), fit rentrer sous sa domination Alep et Damas, qui étaient tombés au pouvoir des Moghols, et se fit donner la consécration par un certain Ahmed, qui arriva en Égypte en 1264, se donnant pour un descendant de la maison des abassides. Bibars, dit un biographe, alla au-devant de lui avec tous les cadhys (juges); ses officiers, les Juifs avec la Bible, et les chrétiens avec l'Évangile. Ahmed fit son entrée au Kaire, fut proclamé khalife, sous le nom de *Mostanser-Billah*, et rendit un décret solennel, par lequel il conférait à Bibars le titre de sultan, et l'investissait de l'empire des Mamlouks. Ils entreprirent ensuite de concert une expédition pour arracher Bagdad des mains des Moghols, expédition qui n'eut aucun succès, et qui coûta même la vie au khalife. Bibars donna son titre à un autre abasside, mais il lui ôta toute autorité et ne lui laissa que le soin de faire la prière. Après avoir donné une forme stable à l'empire des Mamlouks, repoussé les Tatars, rétabli la puissance des Musulmans et combattu les Francs avec succès, excepté devant Saint-Jean-d'Acre, où il échoua, Bibars, superstitieux comme tous les Orientaux, s'appliqua un horoscope que les astronomes avaient tiré d'une éclipse de lune qui eut lieu alors, en la regardant comme le présage de la mort d'un grand personnage. Voulant détourner la prophétie de sa tête en la faisant tomber sur un autre, il fit prendre à un prince de la maison de Saladin un breu-

vage empoisonné; mais s'étant servi lui-même ensuite par erreur du vase qui le contenait, les restes du poison eurent encore assez de force pour lui donner aussi la mort à lui-même, et il périt ainsi de ses propres mains, le 27 de moharem 676 (30 juin 1277), après 19 ans de règne. Ses expéditions militaires lui avaient encore fait donner le surnom d'*Aboul-Foutouh* (père des victoires): sa sollicitude pour les intérêts de ses sujets lui fit donner celui de *Melik-el-Ohaher* (prince illustre), et sa sollicitude pour la religion celui de *Rokn-Eddyn* (soutien de la religion). Il donnait tous les ans, ajoute le biographe que nous avons déjà cité, 100 mille mesures de blé pour les pauvres, entretenait les enfants des soldats tués à l'armée, et prenait soin des veuves. Il fit construire un magnifique collège au Kaire, bâtir un caravansérail à Jérusalem, jeter un pont superbe sur un bras du Nil, réparer plusieurs mosquées, et élever plusieurs bâtiments dans toute l'étendue de son empire. — *Béréké-Khan*, son fils, qu'il avait fait reconnaître long-temps avant sa mort, lui succéda. — *BIBARS II*, 2^e sultan des Mamlouks-Baharytes, était d'origine circassienne, avait été l'esclave de Kélaoun et de ses fils Khalyf et Mohammed, qui l'affranchirent et l'élevèrent aux premières dignités de l'empire. Ce dernier ayant été privé du trône pour la troisième fois, les Mamlouks-Bordgytes forcèrent Bibars à accepter la couronne, le 23 de chewâl 708 de l'hégire (26 mars 1309 de J. - C.). Meilleur guerrier que politique, il ne sut pas contenir les partisans qui s'agitaient en faveur de leur ancien maître, et ne garda la couronne que 10 mois et 24 jours, après lesquels il fut forcé de la rendre à Mohammed, dont il implora vainement la clémence, et qui prit, avec son pouvoir, la vie de celui qui s'en était laissé investir. E.

BIBASIS. Nom d'un jeu en usage parmi les jeunes Lacédémoniens; c'était un exercice propre à donner de l'agilité et de la souplesse, une espèce de danse. Les jeunes garçons et les jeunes filles qui s'y lis-

vraient étaient nus, comme dans la gymnopédie. La *bibasis* consistait principalement en sauts, dans lesquels il fallait, en se repliant sur soi-même, frapper son derrière avec ses talons. Celui qui faisait les plus beaux sauts et les plus nombreux remportait le prix. Les peintures d'Herculanum et les pierres gravées offrent des sauteurs de *bibasis*; il y en a même qui l'exécutent sur la corde. Au reste, cet exercice est de tous les pays et de tous les temps : il n'y a guère d'écolier qui ne le connaisse. D.

BIBBY, espèce de palmier de la Terre-Ferme d'Amérique, dont les fruits sont ronds, de la grosseur d'une noix, blanchâtres, et fournissent une huile que les naturels mêlent avec les couleurs dont ils se teignent le corps. Son tronc, qui est épineux, laisse écouler, par incision, une liqueur douce, acidule, analogue au petit-lait. Z.

BIBERACH (Batailles de) — 2 octobre 1796. — Afin de ne pas être cernée par toutes les forces autrichiennes, l'armée du Rhin-et-Moselle était rentrée en France au mois d'octobre 1796. Il ne lui était plus possible de continuer sa retraite, ni de forcer le passage des montagnes Noires qu'après s'être débarrassée, au moins pour quelques jours, du général Latour, qu'il fallait rejeter à une certaine distance. Les Français avaient pour unique avantage de posséder des forces concentrées. Ils ne pouvaient point se dissimuler cependant qu'ils étaient environnés de dangers. Mais ils avaient la faculté, dans cette position, de porter à leur gré leur masse réunie contre les divers corps qui les pressaient isolément de tous côtés; ils pouvaient ainsi battre l'ennemi successivement et en détail. Le général Moreau garantit son armée d'une perte certaine en profitant habilement de cette situation. — Le corps de Nœndorf marchait dans les vallées de la Kingzig et de la Renchen pour couper le passage des Français; il avait déjà passé Tubingue, avait trop d'avance, et se trouvait trop éloigné du général Latour, pour que celui-ci pût en recevoir

des secours. Dans cet isolement, Moreau résolut d'attaquer ce général. Sa seule ressource était dans une bataille : ce parti était audacieux peut-être, mais la constance admirable des troupes semblait l'y convier. Il fit donc tous ses préparatifs en conséquence : l'aile droite était commandée par le général Férino, qui devait laisser un corps de troupes destiné à être opposé au général antrichien Frœlich sur l'Argen. Dans le même moment, le surplus se porterait sur le village d'Essendorff, en poursuivant l'ennemi, après avoir passé par Waldsée. — Le général Saint-Cyr, commandant le centre et la réserve, était chargé d'attaquer les impériaux vers Steinhausen, et ses instructions portaient de faire ses efforts pour pousser l'ennemi jusqu'à Biberach, ville considérable de la Souabe sur la Reuss, en avant de Buchau; dans le même temps, Desaix, à la tête de l'aile gauche, devait attaquer de l'autre côté du lac, par la route de Riedingen à Biberach. Il lui était expressément ordonné de tâcher de précéder le général Latour sur les hauteurs près de Steinhausen. La principale attaque fut commencée par le centre, le 2 octobre 1796, vers 7 heures du matin, sur la route qui conduit de Reichenbach à Biberach. Une seconde colonne fut commandée pour marcher à l'ennemi par la droite de Schussenried; une autre attaque enfin était disposée, et fut exécutée sur Oggelthausen. Les Français, après un combat très animé de part et d'autre, eurent la gloire de culbuter les Autrichiens, qui furent aussitôt vivement poursuivis. Tous les divers mouvements avaient été calculés, et tout fut exécuté avec une précision qui coopéra beaucoup au succès que nous obtinmes. L'aile gauche, s'étant mise en mouvement plus matin, devait arriver au centre à l'instant désigné pour l'attaque entre Seekirk et Ala. Alors, l'aile droite des impériaux, pour soutenir leur centre, fut obligée de plier ainsi que son corps de bataille, qui supportait tout le choc des Français, dont la victoire fut complète. Les trophées de cette brillante

journée qui tombèrent en notre pouvoir, et qui attestèrent nos succès, furent 5,000 prisonniers autrichiens, 18 pièces de canon et deux drapeaux. — 9 mai 1800. — Le cabinet de Vienne avait profité de l'absence de Bonaparte, qui était en Égypte, pour reprendre son ancienne domination en Italie et en Allemagne; mais Bonaparte, à son retour d'Égypte, placé à la tête du gouvernement, en qualité de premier consul de la nation française, réorganise ses armées, qui s'étaient ressenties de son éloignement. Son imagination le reporte encore vers l'Italie; il se repaît des souvenirs glorieux dont il pense à ramener les instants; il en médite de nouveau la conquête d'un côté, tandis que d'un autre ses généraux entraînent en Allemagne. — Déjà les impériaux avaient été vaincus à Engen et à Moëskirk par l'armée du Rhin. Ces deux batailles sanglantes avaient fait penser que le général Kray se retirerait derrière l'Iller. Cependant, on le vit se porter, par des marches forcées, sur les hauteurs en avant de la Riss. Le lieutenant-général Lecourbe marcha sur l'Atrachi le 9 mai 1800. Il dirigea la droite à la hauteur de Lenkirk, le centre à Welishoffen et Arnaeh, la gauche était portée à Wurtzach; la réserve se dirigeait sur Biberach, par la route de Pfullendorff, tandis que le lieutenant-général Saint-Cyr s'y rendait également en suivant la route de Buchau, avec les deux divisions Baraguay d'Hilliers et Thurreau. La première de ces divisions fut rencontrée par l'ennemi; on en vint aux mains; mais ces escarmouches ne retardèrent presque point sa marche. Les impériaux, forts de 10 bataillons, virent arriver à eux, devant les hauteurs qu'ils occupaient, les deux divisions françaises. L'ennemi avait, sur cette position, 15 pièces d'artillerie, et un corps nombreux de cavalerie. Le général Kray avait placé le reste de son armée en arrière de Biberach; le grand ravin formé par la rivière de la Riss couvrait le front de ses troupes. — A peine arrivés en présence, les bataillons du général

Saint-Cyr se précipitent avec une telle impétuosité sur les Autrichiens qui occupaient les hauteurs, que du premier choc ceux-ci furent culbutés dans le ravin, et que, bien loin de chercher à se remettre dans leurs lignes pour résister, ils jetèrent en partie leurs armes. Le général Kray se hâta d'envoyer des secours assez puissants pour protéger la retraite ou plutôt la déroute des siens. Il fit aussi diriger son peu d'artillerie dans la même intention; sans cela on aurait fait un grand nombre de prisonniers sur ce point. — L'ennemi avait aussi été rencontré par le général Richepanse dans la direction de Pleinheiss, à un myriamètre de Biberach; il s'était avancé en combattant toujours depuis Indelfingen, et à peine il arrivait sur les hauteurs en-deçà de Biberach, que le général Saint-Cyr, à la tête de ses troupes, pénétrait dans la ville. Bien que les impériaux occupassent un plateau en arrière de la ville, et eussent une artillerie considérable et un corps nombreux, le général Richepanse résolut de les attaquer. La situation des rives de la Riss est peu favorable aux marches: elle est encaissée dans un terrain bourbeux, et bordée par des marécages; et c'est sur ce point que l'artillerie ennemie vomissait ses boulets et sa mitraille. Ces obstacles n'effrayèrent point les troupes françaises, et la Riss fut traversée par l'infanterie ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; les hussards du 5^e régiment la suivirent: ils eurent de la peine, car le terrain était devenu trop mou; il fut donc ordonné à deux régiments de cavalerie d'aller au galop traverser la Riss à Biberach; et, comme l'ennemi se repliait directement sur Memmingen, Richepanse leur prescrivit de prendre ensuite le chemin de cette ville. D'après ces dispositions, dont l'exécution ne laissa rien à désirer, les hauteurs furent gravies, la baïonnette en avant, par les généraux Digonet et Durut. Au moment de leur arrivée, la cavalerie débouchait sur la route de Memmingen; alors les Autrichiens furent chargés par la division entière, qui les accabla, qui les bat-

tit avec cette impétuosité que les Français apportent dans toutes leurs attaques. On vit les impériaux, loin de pouvoir résister, abandonner précipitamment le champ de bataille, couvert de morts et de blessés. — Cependant un débris de leur armée était encore sur le prolongement du plateau qui se dirige vers Mitembach, tandis que Digonet et Durut venaient de battre les Autrichiens auprès de Biberach, le général Saint-Cyr ordonnait d'attaquer ce débris sur le plateau, auquel on n'arrive que par un seul débouché, ce qui rendait au premier coup d'œil cette position inexpugnable; mais l'intelligence du général Saint-Cyr, égale à sa valeur, eut bientôt surmonté ces difficultés locales. Ses dispositions furent si bien prises, et son attaque fut exécutée avec tant de vigueur, que les impériaux se défendirent à peine, et que la déroule fut bientôt dans leurs rangs; ils finirent par abandonner le champ de bataille aux Français, qui trouvèrent dans Biberach des magasins immenses. — Cette brillante journée, où toutes les armes se distinguèrent, coûta 4,000 hommes aux Autrichiens, dont 2,000 prisonniers. E.

BIBERON, en latin *bibax*, dérivé de *bibere*, terme bas et populaire, pour désigner un homme qui aime à boire. — On appelle aussi *sissaon*, *guttus*, *gut-tulus*, un petit vase d'argent, de verre, ou d'autre matière, qui a un petit bec ou tuyau, par lequel on aspire la liqueur que contient ce vase, et qui sert plus spécialement pour l'allaitement artificiel des enfants. Cet allaitement peut s'opérer encore à l'aide d'une cuillère, ou d'une petite bouteille, dont le goulot est muni d'une éponge. Plusieurs médecins préfèrent le second mode, c'est-à-dire celui de la cuillère, comme plus simple et offrant moins d'inconvénients que les deux autres. Cependant il a aussi le sien; l'enfant avec lequel on l'emploie étant forcé d'avaler tout d'un trait le lait qu'on lui entonne, l'air se trouve poussé et ingéré dans l'estomac avec le liquide; aussi, après plusieurs cuillerées, le gaz fait irruption, et l'enfant reste tour-

menté par des éructations et des hoquets. Une main soigneuse et habile peut sauver en partie cet inconvénient à l'enfant, en retenant la cuillère, et en modérant l'action de l'ingestion, de manière à ce qu'elle n'ait pas lieu brusquement et qu'elle s'opère pour ainsi dire goutte à goutte; mais la main seule d'une mère peut remplir convenablement cet office. On ne saurait trop répéter aux mères qui ne peuvent point nourrir elles-mêmes de leur lait, que l'éducation de la première enfance ne se compose pas seulement de cette fonction à laquelle la nature les a toutes destinées, et dont leur séjour et leur genre de vie dans les villes les éloigne trop souvent, mais qu'il est mille autres soins, qui concourent avec l'allaitement au bien-être et au développement physique et intellectuel de leur chère progéniture, qu'il ne faut pas abandonner à des mains mercenaires. — Quant aux autres moyens, celui du *biberon*, ou de la *bouteille*, voici ce qu'ils ont de plus dangereux. A défaut d'une seconde ouverture, l'air ne peut pénétrer dans le vase au fur et à mesure que le liquide s'en échappe; l'enfant s'épuise alors en efforts pour attirer le lait, qui vient d'abord en très petite quantité, et qui bientôt cesse entièrement de couler. On a vu souvent de malheureux enfants, confiés à des personnes ignorantes ou peu soigneuses, allaités de cette manière, ne prendre que quelques onces de liquide dans toute leur journée. D'un autre côté, la coutume de garnir l'embouchure des biberons avec une éponge a, en outre, cet inconvénient, que l'enfant aspire beaucoup d'air, qui, introduit dans l'estomac, se dilate et occasionne des flatuosités, suivies quelquefois de vomissements. D'ailleurs, quelque soin que l'on apporte à entretenir l'éponge propre, on ne peut guère éviter qu'il n'y séjourne un peu de lait, qui s'aigrit très promptement, et altère bientôt toute la nourriture de l'enfant. On fait usage, en Italie, pour l'allaitement artificiel, d'un vase plutôt large que long, garni d'un couvercle façonné en mamelon et percé, à son

sommet, d'un trou correspondant à un tube ereux qui plonge jusqu'au fond du vase. La succion la plus légère suffit pour attirer le liquide dans la bouche de l'enfant. Ce petit appareil, très simple, est facile à disposer, et on peut le varier infiniment. Un médecin, M. Delacour, a essayé de l'introduire en France, il y a quelques années, avec des modifications qui l'ont encore amélioré. Son biberon est en porcelaine; l'ouverture principale est assez grande pour permettre de remplir et nettoyer facilement le vase, et pour laisser pénétrer l'air au fur et à mesure que le biberon se vide par la succion : celle-ci se pratique au moyen d'une seconde ouverture, qui traverse le bec, et celui-ci est garni d'une tétine, afin que les lèvres de l'enfant puissent mieux le saisir et le mouler. D'autres perfectionnements ont été tentés depuis, d'autres le seront encore sans doute; mais il est douteux qu'ils atteignent parfaitement le but qu'on s'en propose. Le biberon fût-il rendu parfait, il restera toujours une difficulté pour ce mode d'allaitement artificiel, difficulté qui consiste dans la nature même du liquide dont on remplit le vase, et auquel il sera toujours difficile, pour ne pas dire impossible, de donner les qualités que prend successivement le lait destiné par la nature à chacune des périodes de l'allaitement, et surtout de lui maintenir ce degré de chaleur si important, qui est toujours le même dans le sein de la mère. — Nous concluons donc en conseillant à celle qui ne peut accomplir le vœu de la nature d'avoir recours au lait d'une nourrice plutôt qu'à tout autre moyen artificiel, qui sera toujours plus ou moins imparfait, plus ou moins insuffisant, et nous renverrons les lecteurs à l'article *nourrice*, pour la direction à donner à un pareil choix et pour toutes les conditions à exiger de celle qui se charge d'une mission aussi délicate, et dont l'importance est souvent si peu sentie. Z.

BIBÉSIE, *Bibesia*, et **ÉDÉSIE**, *Edesia*, dont les noms viennent des deux mots latins *edere*, manger, *bibere*, boire,

étaient les déesses des banquets à Rome : la première présidait au vin, et la seconde à la bonne chère. E.

BIBIANE, *Bibiana*, nom propre de femme, dont nous avons fait Vivienne. Sainte Bibiane, ou Vivienne, vierge et martyre, souffrit la mort sous Julien. E.

BIBI MARIAM. C'est ainsi que les dames du Mogol appellent la sainte Vierge, pour laquelle elles ont de la dévotion, et dont elles recherchent et conservent volontiers l'image. Elles racontent à son honneur une infinité d'histoires apocryphes. (*Observat. sur les écrits mod.*, t. xiv, p. 164.) E.

BIBION, *bibio*, genre d'insectes diptères, de la famille des *sarcostomes*, (*V. ce mot*), qui renferment des mouches dont les mœurs n'ont pas encore été bien étudiées, et qu'on sait seulement n'être ni nuisibles ni utiles à l'homme. Z.

BIBITORIUS MUSCULUS, c'est-à-dire *muscle buveur* : c'est le nom latin et scientifique donné par les médecins et les anatomistes au *muscle adducteur* de l'œil. Z.

BIBLE, en latin *Biblia*, et en grec *Biblion*, livre, fait de *biblos*, papier. On a donné ce nom de *Bible* à l'Écriture-Sainte, comme étant le type de tous les livres, le livre par excellence. Il est composé du *Vieux* et du *Nouveau-Testament*; l'église catholique, dont il est le principal fondement, a pris des Juifs l'Ancien-Testament, et le Nouveau est l'œuvre des évangélistes et des apôtres. L'original de l'Ancien-Testament est en hébreu, à la réserve de quelques livres qu'on n'a que dans la langue grecque. Écrit avant la venue de Jésus-Christ, il contient, outre la loi de Moïse, l'histoire de la création du monde, celle des patriarches et des Juifs, les prédictions des prophètes, et différents traités de morale. Le Nouveau-Testament renferme, comme nous venons de le dire, les livres qui ont été écrits depuis la mort de Jésus-Christ par ses apôtres ou par ses disciples. L'index ou table des livres que contient la Bible s'appelle *Canon* (*voy. ce mot*); le concile de Trente l'a donné

dans la session 4. Tout ce qu'on y ajoute par une ancienne coutume concerne l'*Oraison* de Manassès; le troisième et le quatrième livre d'Esdras ne sont point de la Bible. Nos lecteurs trouveront au mot TESTAMENT l'énumération des livres de l'Ancien et du Nouveau, conformément à l'index dont nous venons de parler. Nous parlerons à l'article ÉCRITURE-SAINTÉ de l'inspiration des livres sacrés, de leur autorité en matière de foi, des règles que l'on doit suivre pour en acquérir l'intelligence, et de l'usage que doivent en faire les théologiens; enfin, nous réserverons pour l'article LIVRES SAINTS la comparaison des écrits que les Chinois, les Indiens, les Persis, les mahométans, etc., nomment *livres sacrés* et veulent opposer à la Bible, et nous n'envisagerons celle-ci, dans le présent article, que comme un objet d'histoire littéraire et de critique. — La plus grande partie des livres de l'Ancien-Testament ont été reçus comme sacrés et canoniques par les Juifs, aussi bien que par les premiers chrétiens. Il y en a cependant quelques-uns que les Juifs n'ont pas reconnus comme tels, et que les chrétiens des premiers siècles ne paraissent pas avoir reçus non plus comme canoniques; mais ils ont été placés ensuite par l'Eglise dans le canon : tels sont les livres de Tobie, de Judith, la Sagesse et l'Ecclésiastique, et les deux livres des Machabées. Quelques anciens même ont douté de l'authenticité des livres de Baruch et d'Esther. Tous les livres anciennement reconnus pour sacrés sont écrits, comme nous l'avons dit, en hébreu et en caractères samaritains. Après la captivité de Babylone, les Juifs trouvèrent les caractères chaldéens plus commodes et les adoptèrent. Les livres écrits en hébreu ont été plusieurs fois traduits en grec : la version la plus ancienne et la plus célèbre est celle des *Septante*, qui a été faite avant Jésus-Christ, et dont il est vraisemblable que les apôtres se sont servis. — Bien que la plupart des livres du Nouveau-Testament aient été reçus également pour canoniques dès les premiers

temps de l'Eglise, il y en a cependant quelques-uns dont on a douté d'abord : tels sont l'*Épître de saint Paul aux Hébreux*, celle de saint Jude, la seconde de saint Pierre, la seconde et la troisième de saint Jean, enfin l'*Apocalypse*. Tous ces livres ont été écrits en grec, à l'exception de l'*Evangile de saint Matthieu*, que l'on croit avoir été originairement composé en hébreu, mais dont le texte ne subsiste plus : c'est le sentiment de saint Jérôme. Quelques critiques modernes ont voulu soutenir que tout le Nouveau-Testament avait d'abord été écrit en syriaque, et le P. Hardouin a cherché à établir que les apôtres avaient écrit en latin; mais l'opinion des uns et des autres est dénuée de preuves et de vraisemblance. — On conçoit que les exemplaires de la Bible ont dû se multiplier beaucoup; non seulement les textes originaux ont été copiés à l'infini, mais il s'en est fait des versions dans la plupart des langues mortes ou vivantes. Sous ce double rapport, on distingue les Bibles hébraïques, grecques, latines, chaldaiques, syriaques, arabes, coptes, arméniennes, persanes, moscovites, etc., et celles qui sont en langue vulgaire. — Nous allons donner une courte notice des unes et des autres.

BIBLES HÉBRAÏQUES. Elles sont ou manuscrites ou imprimées. Les meilleurs exemplaires *manuscrits* de la Bible en hébreu sont ceux qui ont été copiés par les juifs espagnols. La Bibliothèque du roi à Paris en possède plusieurs. Les copies qui ont été faites par les juifs allemands sont en plus grand nombre; mais elles ont moins d'exactitude. Les premières sont en beaux caractères carrés, comme les *Bibles hébraïques* de Bomberg, d'Étienne et de Plantin; celles d'Allemagne, dont un grand nombre se trouvaient dans la bibliothèque de Colbert, ou sont encore dans celle de la Sorbonne, ont des caractères semblables à ceux des éditions de Munster et de Gryphe. Richard Simon, dans son *Grand dictionnaire de la Bible* (1703), a prétendu que les plus anciennes Bibles hé-

braïques manuscrites ont tout au plus 6 à 700 ans d'antiquité ; mais le rabbin Menahem, dont on a imprimé quelques ouvrages à Venise, en 1618, en cite un grand nombre qui, dans son temps, dataient déjà de plus de 600 ans. Jean Morin, dans les *Exercitationes biblicæ*, etc. (1633 et 1669), ne donne que 500 ans d'antiquité au fameux manuscrit d'Hillel, qui est à Hambourg. Le père Houbigant, dans sa *Biblia hebraica* (1753), dit qu'il n'en connaît point qui remonte au-delà de 6 à 7 siècles ; cependant il a pensé que celui de la bibliothèque des pères de l'Oratoire, à Paris, pouvait avoir près de 700 ans. Ceux de la bibliothèque du roi ont paru moins anciens à l'abbé Sallier, mort en 1761. Les dominicains de Bologne, en Italie, ont une copie du *Pentateuque*, dont le père de Montfaucon, célèbre bénédictin, a parlé, et dont l'antiquité peut être estimée à 900 ans. La bibliothèque bodléienne, en Angleterre, possède également une copie du *Pentateuque* et une autre qui contient le reste de l'Ancien-Testament, auxquelles on attribue 700 ans. Le plus fameux manuscrit du *Pentateuque* en caractères samaritains, que gardent les Samaritains de Naplouse (l'ancienne Sichem), n'a, dit-on, que 500 ans. Celui de la bibliothèque ambrosienne, à Milan, passe pour être plus ancien. Enfin, la bibliothèque du Vatican, à Rome, possède un manuscrit hébreu que l'on dit avoir été copié en 973. — Les plus anciennes Bibles hébraïques imprimées sont celles qui l'ont été par les juifs d'Italie, principalement à Pesaro et à Brescia. Les juifs de Portugal avaient aussi imprimé quelques parties de la Bible hébraïque à Lisbonne avant d'en être chassés : on en trouve un exemplaire dans la Bibliothèque du roi. En général, on a fait la remarque fondée que les meilleures Bibles hébraïques sont celles qui ont été imprimées sous les yeux et par les soins des juifs, qui ont poussé l'exactitude on ne peut plus loin. Daniel Bomberg a imprimé à Venise, au commencement du xvi^e siècle, plusieurs Bibles hébraïques in-4^o

et in-fol. estimées des juifs et des chrétiens, dont une des meilleures, bien que peu estimée des juifs en général, est celle dont il publia la seconde édition in-fol. (en 1526) avec les points massorétiques, les commentaires de divers rabbins et une préface en langue hébraïque de Jacob-Ben-Chajim ; la première édition, qui est de l'année 1517, porte le nom de son éditeur, ou de celui qui avait soigné son impression, de Félix Pratensis, de qui Bomberg avait appris la langue hébraïque. En 1548, Bomberg imprima une nouvelle et dernière édition de la Bible in-fol., du rabbin Jacob-Ben-Chajim, qui est la meilleure et la plus parfaite de toutes, et qui est distinguée de la précédente par l'addition du commentaire de R. David Kimchi sur les Chroniques ou Paralipomènes. C'est sur cette dernière que Buxtorf le père a fait imprimer à Bâle, en 1618, sa *Bible hébraïque* des rabbins, dans laquelle malheureusement il s'est glissé quelques fautes, et où l'on remarque d'ailleurs un assez grand nombre de corrections ou d'altérations faites par l'éditeur dans des passages qui lui avaient paru peu favorables aux chrétiens. Elle est néanmoins préférable à celle qui fut publiée la même année, à Venise, par Léon de Modène, et qui, outre les corrections de son éditeur, eut encore à subir la censure des inquisiteurs. — On a une Bible in-4^o de Robert-Étienne, estimée à cause de la beauté de ses caractères, mais peu exacte. Plantin en a imprimé à Anvers plusieurs avec de beaux caractères, semblables à ceux de Bomberg, dont la meilleure est de 1566. Ménassé-Ben-Israël, savant juif portugais, en a publié une à Amsterdam en 1635, qui est à deux colonnes. Enfin, Jacob Lombroso en a donné une à Venise, en 1634, avec de petites notes au bas des pages pour expliquer les mots hébreux difficiles par des équivalents empruntés à la langue espagnole, ce qui la rend précieuse aux juifs de cette nation. — De toutes les éditions de la Bible hébraïque in-8^o, les plus belles et les plus exactes sont les deux de Joseph Athia,

juif d'Amsterdam, la première de 1661, et la seconde, qui est la plus exacte, de l'année 1667; il en a été fait une troisième à Amsterdam, en 1705, par les soins de Vander Hoogth, qui vaut encore mieux, et qui est accompagnée d'une fort bonne préface de l'éditeur. Nous ne devons pas omettre ici les travaux de trois hébraïsants protestants, qui, depuis Athia, ont travaillé à la révision de la Bible, et qui en ont publié chacun une édition in-4° : ce sont Clodius, Jablonsky et Opius. L'édition du premier, faite à Francfort en 1677, contient au bas des pages des variantes tirées des éditions précédentes, mais il s'y est glissé beaucoup de fautes d'impression. Celle de Jablonsky a paru à Berlin, en 1699; l'auteur y a joint une savante préface; mais quelques critiques ont remarqué avec raison que cette édition différait peu de l'édition in-4° de Bomberg, quoique le nouvel éditeur dise avoir profité de celles d'Athia et de Claudius. Celle d'Opius, qui a paru à Kiel en 1709, est faite avec beaucoup de soin, mais sur les seuls manuscrits de la bibliothèque allemande, et l'auteur malheureusement n'a pas eu à sa disposition les manuscrits des bibliothèques de France, qui lui auraient fourni les meilleurs secours. — Enfin, il y a une petite Bible hébraïque in-16 de Robert-Etienne, qui est fort estimée à cause de la beauté de ses caractères, et avec laquelle il faut bien prendre garde de confondre une édition toute semblable, faite à Genève, qui lui est bien inférieure, tant sous le rapport de l'impression que sous celui de la correction du texte. — Outre toutes ces Bibles hébraïques, il y en a quelques éditions sans points-voyelles, *in-octavo* et *in-vingt-quatre*, fort recherchées par les juifs, non pas qu'ils les croient plus exactes que les autres, mais parce qu'elles sont plus commodes, plus portatives, et qu'ils s'en servent dans les synagogues et dans les écoles. Il en existe entre autres deux fort belles de Plantin, dont l'une in-8° à deux colonnes, et l'autre in-24 : cette dernière a

été réimprimée à Leyde en 1610. Il y en a aussi une édition in-8°, en plus gros caractères, publiée par Henri Laurens à Amsterdam, en 1681, et dont on a fait une nouvelle édition *in-douze* à Francfort, en 1694; mais nous devons prévenir que cette dernière, à laquelle est jointe une préface de Leusden, est remplie de fautes.

BIBLYS GRECS. Il y a un grand nombre d'éditions de la Bible en grec; mais elles peuvent être toutes réduites à trois ou quatre principales. La première est celle qui a été publiée à Venise, en 1515, par le cardinal Ximénès, et qui a été insérée par lui dans sa Bible polyglotte; on la nomme ordinairement *Bible de Complute* ou d'*Alcala de Hénarès*. Quoique l'illustre éditeur ait eu de bons manuscrits grecs de la Bible, et qu'il ait employé à ce travail des savants également versés dans la langue grecque et dans la critique, son édition n'est pas très fidèle, parce que le grec des Septante a été retouché en plusieurs endroits sur le texte hébreu. Cette édition a été réimprimée dans la Bible polyglotte d'Anvers, dans la Bible polyglotte de Paris, et dans la Bible à quatre colonnes connue sous le nom de *Bible de Vatable*. La seconde édition remarquable de la Bible grecque est celle de Venise (1518), imprimée avec le texte grec des Septante, tel qu'il existe dans le manuscrit, et par conséquent avec un grand nombre de fautes provenant des copistes, qu'il a été aisé du reste de vérifier. On l'a réimprimée à Strasbourg, à Bâle et à Francfort, et en plusieurs endroits avec quelques changements, dans l'intention de la rendre plus conforme à l'hébreu. La plus commode est la dernière, c'est-à-dire celle de Francfort; on y a joint de petites scholies, où sont marquées les diverses interprétations des anciens traducteurs grecs. L'auteur de cette édition n'y a pas mis son nom, mais on croit communément qu'elle est de Junius. La troisième édition de la Bible grecque est celle de Rome (1587), appelée *édition sixtine*, qui contient les

scholies grecques, recueillies de divers manuscrits des bibliothèques de Rome, par Pierre Morin. Cette belle édition a été réimprimée à Paris, en 1628, par le père Jean Morin, de l'Oratoire. Il y a joint l'ancienne version latine de Nobilius, qui avait été ainsi imprimée à Rome séparément, avec des scholies. On a inséré cette dernière dans la Bible polyglotte de Londres, avec des additions au bas des pages, des variantes du manuscrit d'Alexandrie. Les Anglais l'ont aussi fait imprimer in-4° et in-12, avec quelques légères modifications. Un protestant, nommé Boz, l'a fait aussi imprimer in-4° à Franeker, en 1709, avec toutes les variantes qu'il a pu trouver, et une fort bonne préface. Pour avoir une bonne Bible grecque, on doit recourir à l'édition de Rome ou à celle de Paris, qui a été faite exactement sur celle-là; mais il faudrait y ajouter les variantes du manuscrit d'Alexandrie et celles du manuscrit de M. Séguier, que le père Montfaucon a données dans ses *Hexaples* d'Origène. La quatrième édition enfin est celle qui a été faite en Angleterre sur le manuscrit d'Alexandrie, et qui a été commencée à Oxford, en 1707, par M. Grabe. Un défaut essentiel de cette édition, c'est qu'on n'a pas suivi le manuscrit assez fidèlement, et qu'on y a changé des passages où l'on a cru reconnaître des fautes de copistes, au lieu de réserver les conjectures sur ces leçons dans de courtes scholies, et au bas des pages, comme il eût été plus convenable de le faire.

BIBLES LATINES. Quoique leur nombre soit encore plus grand que celui des Bibles grecques, on peut les réduire à trois classes, savoir : à l'ancienne Vulgate, qui a été faite sur le grec des Septante; à la Vulgate moderne, dont la plus grande partie est traduite du texte hébreu; et aux nouvelles versions latines qui ont été faites également sur l'hébreu dans le xvi^e siècle. Il ne reste plus de l'ancienne Vulgate, qui a été en usage dans les églises d'Occident dès les premiers siècles, que les Psaumes, la Sagesse et l'Ec-

clésiastique, et des fragments épars dans les écrits des Pères, d'où Nobilius a tâché de la tirer tout entière, projet qui a été exécuté de nos jours par dom Sabatier, bénédictin. — On connaît un grand nombre d'éditions de la Vulgate moderne (version de saint Jérôme faite sur l'hébreu), qui sont assez différentes les unes des autres. Le cardinal Ximénès en a inséré dans la Bible d'Alcala une édition corrigée et retouchée en beaucoup d'endroits. Robert-Etienne, et, après lui, les docteurs de Louvain, se sont appliqués à cette correction avec un très grand soin. La meilleure édition des Bibles latines de Robert-Etienne est celle de 1540, qui a été réimprimée en 1545. Il y a marqué à la marge les diverses leçons de plusieurs exemplaires latins qu'il avait consultés. Les docteurs de Louvain ont revu après Robert-Etienne l'édition Vulgate sur plusieurs manuscrits latins, dont ils ont aussi marqué les variantes en marge de leurs éditions. Les meilleures sont celles à la fin desquelles on a ajouté les notes critiques de François-Luc de Bruges. Pour suppléer aux éditions des Bibles de Louvain, où ne sont point ces notes critiques, on peut prendre un volume in-4°, où se trouvent les mêmes notes imprimées séparément, et qui a été publié à Anvers en 1580. Toutes ces réformations de la Bible latine ont été faites avant les corrections de Sixte V et de Clément VIII. Depuis ce temps, on n'a plus osé prendre une telle liberté, si ce n'est dans des commentaires et dans des notes séparées. Les corrections ordonnées par Clément VIII, en 1592, servent aujourd'hui de loi dans toute l'église latine, mais des deux réformes qu'a faites ce pontife, on s'est toujours tenu à la première. Les Bibles de Plantin ont été faites d'après elle, et ont servi à leur tour de texte pour toutes les autres; en sorte que nous n'avons point, dans nos Bibles ordinaires, les secondes corrections de Clément VIII. Les Bibles de Plantin, et, par conséquent, celles qui ont été publiées depuis, ne sont donc point entièrement conformes à l'édition romaine

de 1592. (*Voyez VULGATE.*) Au reste, ces corrections de la Bible n'ont point été faites d'une manière arbitraire, et sans raison, ou pour y intercaler des passages favorables au dogme catholique. Ils y étaient avant la correction, du moins pour le sens, comme ils y sont aujourd'hui. Par exemple, le célèbre passage de saint Jean : *Tres sunt*, etc., se trouve dans la Bible de Théodulphe, évêque d'Orléans, qui mourut au commencement du 11^e siècle; il n'y a qu'un mot de différence, qui ne change rien au sens. Ce rare manuscrit était autrefois dans la bibliothèque de M. de Mesmes, premier président du parlement de Paris. — Les bibles latines de la troisième classe, qui comprennent les versions faites depuis près de deux cents ans sur les originaux des livres sacrés, sont en très grand nombre : mais, comme elles n'ont aucune autorité dans l'église, on se contente de les consulter pour éclaircir quelques endroits de la Vulgate. M. Simon en a traité à fond dans ses *Histoires critiques du Vieux et du Nouveau-Testament*. La première de toutes est celle de Pagnin, religieux dominicain, qui a été imprimée à Lyon en 1528 (in-4°), et qui est fort estimée des juifs. L'auteur la perfectionna dans une seconde édition, et, en 1542, il en parut une nouvelle, toujours à Lyon, et dans le format in-folio, avec des scholies et une préface, sous le nom de *Michael Villanovanus*, qui n'est autre que Michel Servet, brûlé depuis à Genève, et qui avait pris ce nom de la ville de Villanueva, en Aragon, où il était né. Il en fut publié plus tard une édition in-4° à Zurich. Enfin, Robert-Étienne la réimprima en 1586 dans le format in-folio, avec la Vulgate et sur quatre colonnes, sous le nom de Vatable, et elle fut insérée dans la Bible en quatre langues de l'édition de Hambourg. Cette même version de Pagnin, retouchée et rendue littérale par Arias Montanus, avec l'approbation des docteurs de Louvain, a été insérée ensuite, par ordre de Philippe II, dans la Bible polyglotte de Complute; puis dans celle de

Londres, où elle est placée entre les lignes du texte hébreu. On a fait encore différentes éditions dans les formats in-folio, in-4° et in-8°, auxquelles on a joint le texte hébreu de l'Ancien-Testament et le grec du Nouveau : la meilleure est celle de 1571, qui est in-folio. — Depuis la réformation, les protestants ont aussi plusieurs versions latines de la Bible sur les originaux. Les plus estimées sont celles de Munster, de Léon de Juda, de Castalio, ou Chastillon, et de Tremellius : ces trois dernières ont été réimprimées plusieurs fois, et la meilleure est celle de Chastillon, qui a paru en 1573; quelques critiques ont néanmoins reproché à sa version une élégance et une recherche qu'ils jugent déplacée dans les livres saints, et les calvinistes lui préférèrent celle de Junius et de Tremellius. — Enfin, on pourrait faire une quatrième classe de Bibles latines, qui comprendrait l'édition de la Vulgate retouchée sur les originaux, celle, par exemple, d'Isidore Clarus, ou Clair, évêque catholique et évêque de Foligno, dans l'Ombrie, qui ne s'est pas contenté de réformer l'ancien exemplaire latin, mais qui a corrigé l'interprète en un grand nombre d'endroits, qu'il a cru mal traduits. Son ouvrage, imprimé à Venise en 1542, fut d'abord mis à l'index, ensuite permis, et réimprimé à Venise en 1574, à l'exception de la préface et des prolégomènes. A son exemple, plusieurs autres protestants, entre autres André et Luc Osiander, ont publié de nouvelles éditions de la Vulgate, avec des corrections faites aux originaux.

BIBLES ORIENTALES. On peut mettre à la tête de ces Bibles la version samaritaine, qui, dans tous les livres de l'Écriture, ne renferme que le Pentateuque. Cette version est faite en samaritain moderne, peu différent du chaldaïque, sur le texte hébreu écrit en caractères samaritains, et qui est différent en quelque chose du texte hébreu des juifs. Le père Morin de l'Oratoire est le premier qui ait fait imprimer le Pentateuque hébreu des samaritains avec la version. L'un et l'autre se

trouvent dans les polyglottes de Londres et de Paris. Les samaritains ont encore une version arabe du Pentateuque, qui n'a point été imprimée, et qui est fort rare; il y en a deux exemplaires dans la Bibliothèque du roi. L'auteur de cette version se nomme *Abusaïd*, et a mis en marge quelques notes littérales. Ils ont aussi l'histoire de Josué, qu'ils ne regardent point comme canonique, et qui est différente du livre de Josué renfermé dans nos Bibles.

BIBLES CHALDEENNES. Ce ne sont point de pures versions du texte hébreu, mais des gloses ou paraphrases de ce texte, que les Juifs ont faites en langue chaldaique lorsqu'ils la parlaient. Ils les nomment *Targumim*, interprétations. Les plus estimées sont celle d'Onkelos, qui ne comprend que le Pentateuque, et celle de Jonathan, sur les livres que les Juifs nomment *prophètes*, tels que Josué, les Juges, les livres des Rois, les grands et les petits prophètes. Les autres paraphrases chaldaïques sont la plupart remplies de fables. On les a mises dans la grande Bible hébraïque de Venise et de Bâle, mais elles se lisent plus aisément dans les polyglottes, où la traduction latine se trouve à côté. Voyez TARGUM.

BIBLES SYRIQUES. Les Syriens ont deux versions de l'Ancien-Testament dans la langue de leurs ancêtres; l'une faite sur le grec des Septante, qui n'a point été imprimée, l'autre faite sur le texte hébreu, qui se trouve dans la polyglotte de Paris et dans celle d'Angleterre. Parmi les versions orientales de l'Écriture, celle-ci est l'une des plus précieuses. — Elle paraît avoir été faite ou du temps même des apôtres, ou immédiatement après, pour les églises de Syrie, où elle est encore en usage. — Les maronites, et les autres chrétiens qui suivent le rite syrien, attribuent à cette version une antiquité fabuleuse. Ils prétendent qu'une partie a été faite par ordre de Salomon, pour Hiram, roi de Tyr, et le reste par ordre d'Abgar, roi d'Edesse, contemporain de Notre-Seigneur. La seule preuve qu'ils en donnent est que saint

Paul dans son *Épître aux Ephésiens*, c. iv, v. 8, a cité un passage du psaume 68, v. 18, selon la version syriaque. Il dit de Jésus-Christ qu'il a mené captive une multitude de captifs, et a donné des dons aux hommes; l'hébreu et les Septante portent seulement : *Il a reçu des dons pour les hommes*. Cette preuve est trop légère pour établir un fait aussi important. — La vérité est que cette version est fort ancienne, qu'elle a précédé toutes les autres, excepté celle des Septante, les *targums* d'Onkelos et de Jonathan. C'est le sentiment de Pocock, dans sa *Préface de Michée*; de l'abbé Renaudot, dans sa *Collection des liturgies orientales*; de Walton, *Proleg.*, 13, etc. Il paraît que son auteur est un chrétien, d'origine juive, qui savait très bien les deux langues; elle est fort exacte, et rend avec plus de justesse qu'aucune autre le sens de l'original. Le génie de la langue y contribue beaucoup : comme c'était la langue maternelle de ceux qui ont écrit le Nouveau-Testament, et un dialecte de l'hébreu, il y a plusieurs choses qui sont plus heureusement exprimées dans cette version que dans aucune autre. Elle n'est pas moins fidèle sur le Nouveau-Testament que sur l'Ancien; il n'en est donc aucune de laquelle on puisse tirer plus de secours pour l'intelligence des livres sacrés. Gabriel Sionite a publié à Paris, en 1525, une très belle édition des Psaumes en syriaque, avec une traduction latine. — La première édition du Nouveau-Testament syriaque est celle que Widmanstadius fit paraître à Vienne en Autriche, l'an 1555, aux frais de l'empereur Ferdinand. Dans le manuscrit apporté d'Orient, et dont on se servit, il manquait la seconde épître de saint Pierre, la seconde et la troisième de saint Jean, celle de saint Jude et l'Apocalypse. On en conclut assez légèrement que ces livres n'étaient pas admis dans le canon des Écritures par les jacobites, quoiqu'ils fussent entre leurs mains. Mais Louis de Dieu, aidé de Daniel Heinsius, fit imprimer en syriaque l'Apocalypse en 1627, sur un manuscrit

que Joseph Scaliger avait légué à l'université de Leyde. En 1630, le savant Pocock, âgé seulement de vingt-quatre ans, trouva dans la bibliothèque bodléienne un très beau manuscrit *syriaque*, qui contenait plusieurs écrits du Nouveau-Testament, et en particulier les quatre épîtres qui manquaient dans le manuscrit de Vienne. Il joignit aux caractères *syriaques* les points selon les règles données par Gabriel Sionite, le texte grec, une version latine comparée avec celle d'Étzelius, des notes savantes et utiles, et fit imprimer cet ouvrage à Leyde; ainsi, l'on est parvenu à nous donner une version très complète de l'Écriture-Sainte dans une langue qui a été celle de notre Sauveur et des apôtres. Elle est dans la polyglotte d'Angleterre, tome v. — Comme on ne peut pas prouver que cette version des différentes parties de l'Écriture-Sainte ait été faite en divers temps et par des auteurs différents; il en résulte que quand elle a été faite, les églises de Syrie regardaient comme canoniques les livres que les protestants ont trouvé bon de rejeter, et dont ils s'obstinent encore à méconnaître la canonicité. — Assemani (*Biblioth. orient.*, t. II, ch. 13), attribue cette version à Thomas d'Héraclée, évêque de Germanicie, qui écrivait en 616. — C'est donc très mal à propos que Beausobre a triomphé de ce que l'Apocalypse ne se trouvait pas dans le manuscrit mis au jour par Widmanstadius, et qu'il en a conclu que les églises orientales ne reconnaissent pas ce livre pour canonique. Les autres preuves négatives qu'il allègue de ce même fait ne sont certainement pas plus concluantes. (*Voyez APOCALYPSE.*)

BIBLES ARABES. Elles sont en très grand nombre, les unes à l'usage des juifs, les autres à l'usage des chrétiens, dans les pays où les uns et les autres parlent cette langue. Les premières ont toutes été faites sur l'hébreu, les secondes sur d'autres versions. Ainsi, la version *arabe* des Syriens a été prise du *syriaque*, depuis que cette dernière langue n'a plus été entendue du peuple; celle des coptes a

pris pour original la version *égyptique*, dont nous parlerons ci-après. — En 1516, Augustin Justiniani, évêque de Nébio, donna à Gênes une version *arabe* du Psautier, avec le texte hébreu et la paraphrase chaldéique, et y joignit l'interprétation latine. On trouve dans les polyglottes de Londres et de Paris une version *arabe* de toute l'Écriture-Sainte, mais l'abbé Renaudot a observé que cette version n'est qu'une compilation de plusieurs autres, qui n'ont rien de commun avec celles dont se servent les chrétiens orientaux, soit Syriens, soit coptes; qu'ainsi elle n'aurait chez eux aucune autorité. (*Liturg. orient. collectio.*, tome I, p. 208.) — Il y a une édition complète de l'Ancien-Testament en *arabe*, qui fut imprimée à Rome, en 1671, par ordre de la congrégation de *propaganda fide*; mais on a voulu la faire cadrer avec la Vulgate, et par conséquent elle n'est pas toujours conforme au texte hébreu. — Plusieurs savants pensent que celle qui est dans les polyglottes a été faite par Saadias Gaon, rabbin qui vivait au commencement du x^e siècle; en effet, Aben-Ezra, grand antagoniste de Saadias, cite quelques passages de sa version qui se retrouvent dans celle des polyglottes; mais d'autres pensent que la version de Saadias ne subsiste plus. — En 1622, Erpénius fit imprimer un Pentateuque *arabe* qui fut appelé le *Pentateuque de Mauritanie*, parce qu'il était à l'usage des juifs de Barbarie; la version en est très littérale et passe pour exacte. Déjà en 1716 il avait publié à Leyde un Nouveau-Testament complet en *arabe*, tel qu'il l'avait trouvé dans un manuscrit. Avant lui, en 1591, l'on avait imprimé à Rome les quatre Évangiles en *arabe*, avec une version latine *in-folio*. Cette version a été réimprimée dans les polyglottes de Paris et de Londres, avec quelques changements faits par Gabriel Sionite.

BIBLES COPTES. Ce sont les *Bibles* des chrétiens d'Égypte que l'on appelle *coptes* ou *coptes*; elles sont écrites dans l'ancien langage de ce pays-là, qui est

un mélange de grec et d'égyptien. Presque tous les livres de la *Bible cophte* sont imprimés; on les trouve aussi manuscrits dans les grandes bibliothèques, surtout dans celle du roi. Comme la langue *cophte* n'est plus entendue par les chrétiens d'Égypte, depuis qu'ils sont sous la domination des mahométans, ils lisent l'Écriture dans une version arabe. Quant aux leçons tirées de l'Écriture, qu'ils lisent dans leur liturgie, ils les prennent dans une version *cophte* qui a été faite sur celle des Septante. — L'abbé Renaudot juge que leur version *cophte* du Nouveau-Testament est très ancienne; il lui paraît certain que les anciens solitaires de la Thébàide n'entendaient que le *cophte*, et ne pouvaient lire l'Évangile que dans cette langue. Il serait bon d'avoir plus de connaissance que nous n'en avons de cette version, de savoir si elle renferme tous les livres que nous recevons comme canoniques; ce serait un argument de plus contre les prétentions des protestants. Nous pouvons le présumer ainsi, puisque les Abyssins ou Ethiopiens, qui ont reçu des patriarches d'Alexandrie leur croyance et leurs usages, ont dans leur *Bible* le même nombre de livres que nous: c'est du moins ce que rapporte le père Lobo. (*Voyez Lebrun, Expl. des Cérém.*, t. 4, p. 535.)

BIBLES ÉTHIOPIENNES. Les chrétiens d'Éthiopie, que l'on appelle *abyssins*, ont traduit quelques parties de la *Bible* dans leur langue, les Psaumes, le Cantique des Cantiques, quelques chapitres de la Genèse, Ruth, Joël, Jonas, Malachie et le Nouveau-Testament. Ces divers morceaux ont été d'abord imprimés séparément, et ensuite recueillis dans la polyglotte de Londres. Cette version peut avoir été faite ou sur le grec des Septante, ou sur le *cophte*, qui a lui-même été tiré des Septante. Le Nouveau-Testament *éthiopien*, imprimé d'abord à Rome, en 1548, est très inexact; on n'a pas laissé de le faire passer avec toutes ses fautes dans la polyglotte de Londres. Walton (*Proleg.*, 15) pense que cette version du Nouveau-Testament a été faite sur le texte

grec, et non sur aucune autre version; il est persuadé avec raison que les Éthiopiens ont une version complète de la *Bible* dans leur langue, qui ressemble beaucoup au chaldéen, par conséquent à l'hébreu; mais il n'avait pas pu parvenir à en avoir un exemplaire complet. Leur Nouveau-Testament renferme l'Apocalypse et les quatre épîtres dont certains critiques modernes ont voulu contester l'authenticité. Nous parlerons ailleurs de leur croyance et de leur liturgie. (*Voy. ÉTHIOPIENS.*)

BIBLES ARMÉNIENNES. Il y a une très ancienne version *arménienne* de toute la *Bible*, qui a été faite d'après le grec des Septante, par quelques docteurs de cette nation, dès le temps de saint Jean-Chrysostôme, vers l'an 410, et long-temps avant que les Arméniens fussent engagés dans le schisme. Comme les exemplaires manuscrits étaient rares et chers, Oscham ou Useham, évêque d'Uschoüanéh, l'un de leurs docteurs, fit imprimer la *Bible arménienne* entière, in-4°, à Amsterdam, en 1664, et le Nouveau-Testament in-8°. Le Psautier *arménien* avait déjà été imprimé long-temps auparavant. Il ne paraît pas que les Arméniens aient rejeté aucun des livres que nous appelons *deutéro-canoniques*.

BIBLES PERSANES. Comme le christianisme a été florissant dans la Perse dès le 1^{er} siècle de l'église, on présume que l'Écriture-Sainte fut traduite de bonne heure en langue *persane*, et quelques-uns des pères semblent l'insinuer; mais il ne reste rien de cette ancienne version, que l'on suppose avoir été faite sur le grec des Septante. Le Pentateuque *persan*, que l'on a imprimé dans la polyglotte de Londres, est l'ouvrage de R. Jacob, juif persan. Les quatre Évangiles, que l'on y a mis dans la même langue, avec une traduction latine, ont été traduits plus récemment; plusieurs critiques ont jugé que cette version était très inexacte, et ne valait pas la peine d'être publiée.

BIBLES GOTHIQUES. On croit généralement que Ulfilas ou Gulphilas, évêque

des Goths qui habitaient dans la Mœsie, fit dans le iv^e siècle une version de la Bible entière pour ses compatriotes; qu'il en retrancha cependant les livres des Rois; il craignit que la lecture de cette histoire ne fût dangereuse pour une nation déjà trop belliqueuse, que les guerres et les combats dont il y est fait mention ne fussent pour elle un prétexte d'avoir toujours les armes à la main. Quoi qu'il en soit, on n'a plus rien de cette ancienne version que les quatre Évangiles, qui furent imprimés, à Dordrecht en 1665, d'après un très ancien manuscrit.

BIBLES MOSCOVITES. En 1551, Constantin, prince d'Ostrog, fit imprimer la Bible en langue slavonne dans sa terre de Volhynie. Il dit, dans sa préface, qu'il n'y avait point d'exemplaire de la Bible traduite en slavons qui contiennent tous les livres du Vieux-Testament; que le seul exemplaire complet, traduit du temps de Vladimir, grand-duc de Russie, se trouvait chez Michel Haraburda, protonotaire de Lithuanie, et que c'est sur cet exemplaire précieux, obtenu après d'instantes prières, que lui, prince d'Ostrog, a fait imprimer sa nouvelle édition. C'est en effet la première Bible slavonne qui ait été imprimée dans l'Orient; mais la Bible polyglotte en sept langues, parmi lesquelles se trouve le slavons, imprimée en Espagne l'an 1515, à Alcalá de Hénarès, ou *Complutum*, et celle de Venise (1518), sont d'une date plus ancienne. Il paraît que le prince d'Ostrog ignorait leur existence. Quant à l'authenticité de l'original qui a servi de prototype à la Bible d'Ostrog, on ne peut en fournir de preuves tirées des marques extérieures de la bibliographie, parce que ce manuscrit n'existe plus; mais l'imperfection même de la version, qui répond à la pauvreté de la science philologique à peine naissante dans le siècle de Vladimir, en est un sûr indice. Ce manuscrit avait dû être conservé précieusement dans la bibliothèque de Kiovie (Kief), à une époque où la Russie ne connaissait pas encore la typographie. Ce qu'il y a de certain, c'est que Kiovie

fut le foyer de la lumière de l'Évangile, qui se répandit ensuite dans tout le pays, et que c'est également d'après les autres ouvrages de sa bibliothèque qu'ont été rédigées les annales de Nestor, moine qui vécut dans cette ville, et y mourut en 1116. Le prince Constantin employa à la révision de cette version des hommes malheureusement peu instruits, par la difficulté sans doute d'en rencontrer qui fussent plus dignes de ce travail. Aussi, lorsqu'en 1663 le besoin de répandre la Bible dans l'empire se fit sentir au grand-duc Alexis Mikhaïlovitch, père de Pierre I^{er}, on reconnut l'incorrection de la Bible d'Ostrog, qui devait servir de texte, et la nécessité de la réviser sévèrement; mais les troubles qui survinrent alors ne permirent pas de donner suite à ce projet, qui ne reçut son exécution que sous le règne de l'impératrice Élisabeth. La version de la Bible d'Ostrog, soigneusement revue, fut alors imprimée à Moscou pour la première fois, en 1751, et les corrections nombreuses qu'on y a faites se trouvent indiquées dans la quatrième édition, publiée dans la même ville, l'an 1762, au commencement du règne de Catherine II.

BIBLES EN LANGUES VULGAIRES. Le nombre en est prodigieux, et ces traductions sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en traiter en particulier. Au mot *Vxation*, nous dirons quelque chose de celles qui ont été faites par les protestants. — Sur les différentes Bibles dont nous venons de parler, voy. Kortholt, de *variis Biblior. edit.*; R. Elias, *Levita*; le père Morin, *Exercitationes biblicæ*; Simon, *Hist. crit. du Vieux et du Nouveau-Testament*; Dupin, *Bibliot. des auteurs ecclés.*, tom. 1; *Bibliothèque sacrée* du père Lelong, et celle que don Calmet a jointe à son *Dictionnaire de la Bible*. — Il nous reste deux mots à dire de la division de la Bible en livres, en chapitres et en versets. Dans l'origine, le texte était écrit de suite sans aucune division; l'an 396, un auteur dont on ne sait pas le nom partagea en chapitres les Épîtres de saint Paul, et y mit des titres qui indi-

quent le sujet en abrégé, comme l'on fait encore. L'an 458, Euthalius, diacre d'Alexandrie, fit la même chose sur les Actes des apôtres et sur les Épîtres canoniques; il distingua même ces différents ouvrages en versets. D'autres ont introduit les mêmes divisions dans le texte des Évangiles, avant et après Euthalius, mais on n'en sait rien de certain. (*Voy. Zacagni, Collect. veter. Monum. ecclesiæ græcæ et latinæ, in-4^o, Romæ, 1698.* — Quant à la division des livres de l'Ancien-Testament en chapitres et en versets, elle est beaucoup plus moderne; elle n'a été faite qu'au *xiii^e* siècle, lorsque l'on a dressé les concordances de la Bible. (*Voyez CONCORDANCE.*) — Par conséquent, cette division ne fait pas loi; si pour trouver le vrai sens d'un passage il faut réunir deux versets séparés, on diviser par une nouvelle ponctuation une phrase réunie dans un seul verset, cela est très permis, à moins que le sens différent ne soit fixé par la tradition. L'Église, en déclarant la Vulgate authentique, n'a pas décidé que la ponctuation et l'arrangement des versets sont une chose sacrée, à laquelle il n'est pas permis de toucher. E.

BIBLIA, dame romaine, femme de Duilius (tribun du peuple), célèbre par sa chasteté. E.

BIBLIOGNOSTE. Ce mot signifie une personne versée dans la connaissance historique et littéraire des livres, et dans celle de leurs parties intrinsèques. Il a été créé par l'abbé Rive, qui croyait mériter avant tout autre une pareille épithète. Le *bibliographe* diffère du *bibliophile* en ce que la passion de celui-ci pour les livres n'est pas nécessairement accompagnée de science; du *bibliomane* en ce que celui-là cherche plutôt à satisfaire une vaine manie, une curiosité frivole, qu'à ajouter aux véritables lumières; du *bibliographe* enfin, qui doit posséder le savoir du bibliographe, mais qui perdrait son nom s'il gardait pour lui le savoir sans le communiquer au public par la voie de l'impression. — Une des fonctions principales du *biblio-*

gnoste est le classement méthodique des livres; sous ce rapport il devient *bibliotacte*. — Les Allemands considèrent avec raison la *bibliognosie* comme la clé de toutes les sciences; aussi, quand ils traitent un sujet quelconque en donnent-ils ordinairement la *littérature*: c'est ainsi qu'ils appellent l'énumération des ouvrages que l'on peut consulter sur la même matière. — La France a possédé de tout temps des bibliognostes profonds. Qui ne connaît aujourd'hui M. Renouard, l'historien des Aldes; le laborieux et modeste Gabriel Peignot, le bon, savant et infatigable Van Praet, et ce Nodier, dont la brillante imagination répand sur les arides détails de la bibliologie une grâce et un attrait dont on ne les croyait pas susceptibles? L'Angleterre a son Richard-Heber, l'illustre Spencer et le bibliothécaire Dibdin; la Belgique, MM. Van Hulthem et Lammens; la Hollande, M. le baron de Vestreenen, de Tiellandt et M. Koning; l'Allemagne, les Grimm, les Pertz, les Mone, les Ebert, le Danemarck, les Abrahamson, etc.

DE REIFFENBERG.

BIBLIOGRAPHIE. Ce mot, formé de deux mots grecs, *biblos*, livre, et *graphô*, j'écris, signifia d'abord la connaissance et le déchiffrement des anciens manuscrits sur écorce d'arbres, sur papyrus et sur parchemin. Cette science matérielle, qu'on acquérait autrefois sans maître, par tradition et par la pratique, est celle que deux professeurs enseignent aujourd'hui à l'école des chartes et aux frais de l'état. On appelait alors *bibliographes* les hommes qui joignaient à cette science la connaissance de tous les livres tant manuscrits qu'imprimés. Tels étaient les savants Allatius, Scaliger, Saumaise, Casaubon, Boulliau, Mabillon, Montfaucon, Oudin, Petau, Sirmond, etc., dont la vaste érudition ne se bornait pas à ne connaître les ouvrages que par leur titre. Aujourd'hui, la bibliographie n'exige ni autant de savoir ni autant d'étude. Son domaine est limité à la connaissance des livres et des éditions, ou, littéralement parlant, à celle des éditions de livres, et on

donne spécialement le nom de bibliographes à ceux qui, possédant cette connaissance, la mettent en pratique en publiant, soit des ouvrages sur cette matière, soit des catalogues de livres spéciaux ou de bibliothèques particulières. L'objet de la bibliographie est d'observer un ordre méthodique dans le classement des livres, et d'indiquer les bonnes éditions, ainsi que leur degré de mérite et de rareté, les signes, les caractères qui les distinguent, et leur prix. C'est elle qui a créé les divisions et les subdivisions de toutes les productions de l'esprit et du génie, pour les classer méthodiquement, comme les naturalistes classent les différentes familles de plantes et d'animaux. La bibliographie est donc le flambeau qui éclaire les amateurs, les savants eux-mêmes, dans le choix, dans l'acquisition et dans l'arrangement des livres. C'est une langue universelle entre les libraires et les savants de toutes les parties du monde scientifique et littéraire. — Toutefois, cette science moderne ne jouit pas universellement de l'estime qu'elle mérite. Bien des gens s'imaginent que pour l'acquiescer il ne faut que des yeux et de la mémoire; qu'on pourrait à la rigueur se passer de savoir lire; qu'il suffirait de connaître les lettres majuscules pour savoir exactement le titre d'un ouvrage, le nom de l'imprimeur, la date et le lieu de l'édition, et qu'enfin la bibliographie n'est qu'une routine. Il y a là certainement de l'exagération, de la mauvaise plaisanterie; mais il y a aussi du vrai. Combien ne voyons-nous pas en effet de prétendus bibliographes qui, ne connaissant le contenu d'aucun livre, qui, n'en ayant pas même lu les préfaces, s'avisent de publier des catalogues de bibliothèques par ordre de matières? Aussi combien de bévues et de méprises n'y remarque-t-on pas dans le classement des ouvrages, dans les noms des auteurs, lorsqu'ils sont homonymes? Il serait trop long de les signaler ici. Nous nous bornerons à en citer une qui tient moins à l'ignorance qu'à l'habitude, et peut-être à l'amour-propre, à un peu de va-

rité; à l'esprit de corps et de métier. Dans toutes les bibliographies, dans tous les catalogues de livres par ordre de matières, c'est dans la division de l'histoire, et après les subdivisions des antiquités, de la numismatique, de l'histoire des sciences et des arts, des mémoires académiques et des journaux, que l'on range ce qui concerne l'imprimerie et la bibliographie; et c'est toujours à la suite de ce dernier chapitre que se trouve celui de la biographie. Sans examiner s'il ne vaudrait pas mieux ranger les livres relatifs à l'art typographique dans la classe des sciences et des arts, et les journaux dans la division des mélanges, ou dans celles des sciences et arts, des belles-lettres ou de l'histoire, suivant qu'ils sont scientifiques, littéraires ou politiques, nous ne pouvons nous empêcher de déclarer qu'il y a tout à la fois anachronisme, désordre, hérésie, manque de goût, à ranger la subdivision de la biographie, après toutes celles que nous venons de citer, à la mettre en un mot à la queue, non seulement de l'histoire, mais de diverses matières qui, à proprement parler, ne sont pas du domaine de l'histoire. La biographie au contraire est l'histoire particulière des hommes; elle doit être placée immédiatement après celle des peuples. Les monuments antiques, les médailles, les traités de politique et de gouvernement, les histoires littéraires, les mémoires académiques, les journaux, les ouvrages sur l'imprimerie et la bibliographie, et les catalogues de livres, ont été bien évidemment, à des époques plus ou moins reculées, l'ouvrage des hommes; il est donc incontestable que, les hommes ayant existé avant toutes ces choses, il faut faire connaître la vie des hommes avant de donner la liste de leurs travaux. La découverte de l'imprimerie ne date pas de quatre siècles; il n'y a guère plus de 200 ans qu'on a écrit sur la bibliographie et publié des catalogues; la création du *Mercur* et de la *Gazette de France* est plus moderne encore: et il y a quinze et dix-huit cents ans que la biographie, en publiant ses

premiers essais, a offert ses plus illustres modèles. Peut-on mettre Tacite, Quinte-Curce, Plutarque, Cornelius Nepos, les écrivains de l'histoire Auguste, et même notre Brantôme, après les lourds mémoires où l'on discute tant bien que mal quelques points de chronologie ou de géographie négligés par eux, après les livres qui se bornent à décrire la liste aride des diverses éditions de leurs chefs-d'œuvre? Quoi! Épaminondas, Alexandre, Annibal, Phocion, Jules-César, figureraient obscurément sur un catalogue après les énigmes du *Mercurie galant*, après les insipides détails du cérémonial de la cour de nos rois! Ces réflexions suffiront sans doute pour engager nos libraires les plus instruits à introduire quelques réformes dans la bibliographie, et à la sortir enfin de l'ornière où leurs prédécesseurs l'ont laissée s'enfoncer. — Il ne nous reste plus maintenant qu'à citer les noms des plus célèbres bibliographes anciens et modernes, et les ouvrages les plus remarquables qu'ils ont publiés. Nous ne parlerons pas ici de plusieurs imprimeurs non moins savants en bibliographie qu'habiles dans leur art, tels que les *Alde-Manuce*, les *Junte* ou *Giunta*, en Italie, au xv^e et au xvi^e siècle; les *Coline*, les *Estienne*, en France, au xvi^e et au xvii^e siècle; les *Gryphe*, en France, en Allemagne et en Italie, aux mêmes époques, etc. : ces noms appartiennent plus à la typographie qu'à la bibliographie. Nous nous bornerons à citer les hommes qui se sont spécialement occupés de cette dernière science et les meilleurs ouvrages en ce genre qui sont sortis de leurs plumes : *Bibliotheca bibliothecarum*, par le P. Labbe, jésuite, Paris, 1664, in-4^o, revue et augmentée par Ant. Teissier, Genève, 1786, in-4^o. — *Bibliographie instructive*, ou *Traité de la connaissance des livres rares et singuliers*, par G.-F. Debure, 1763 à 1769, 9 volumes in-8^o, et le 10^e par Née de La Rochelle, 1793; *Dictionnaire typographique, historique et critique des livres rares, singuliers, estimés et recherchés en tous*

genres, par Osmont, 1768, 2 volumes in-8^o. — Cet ouvrage a été surpassé par le suivant : *Dictionnaire bibliographique, historique et critique des livres rares, précieux, singuliers, curieux, estimés et recherchés, soit imprimés, soit manuscrits, avec leur valeur*, par l'abbé Duclos, et le supplément par Brunet, 1790 à 1802, 4 vol. in-8^o. — *Nouveau Dictionnaire portatif de bibliographie, précédé d'un précis sur les bibliothèques et la bibliographie*, par Fr.-Ig. Fournier, 1809, in-8^o. — *Manuel du libraire et de l'amateur de livres, contenant un Dictionnaire bibliographique et une table en forme de catalogue raisonné*, par M. J.-C. Brunet, 1814, 4 vol. in-8^o. — Parmi les ouvrages bibliographiques spéciaux, nous citerons : *Dictionnaire bibliographique choisi du xv^e siècle*, ou *Description par ordre alphabétique des éditions les plus rares et les plus recherchées*, etc., par de La Serna-Santander, bibliothécaire à Bruxelles, 1805, 3 vol. in-8^o. — *Dictionnaire critique, littéraire et bibliographique des principaux livres condamnés au feu, supprimés ou censurés, précédé d'un Discours sur ces sortes d'ouvrages*, par Gab. Peignot, 1806, 2 vol. in-8^o. L'auteur, bibliothécaire de la ville de Vesoul, et depuis proviseur au collège royal de Dijon, a publié d'autres ouvrages bibliographiques. — *Essai bibliographique sur les éditions des Elzeviers les plus précieuses et les plus recherchées, précédé d'une notice sur ces imprimeurs célèbres*, par M. Bérard, membre de la société des bibliophiles, vice-président de la chambre des députés et conseiller d'état, 1822, in-8^o. — *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes, composés, traduits ou publiés en français et en latin, avec les noms des auteurs, traducteurs et éditeurs*, par Ant.-Al. Barbier (voy. ce nom), 1806-1809, 4 vol. in-8^o; 2^e édit., 1822-1827, 4 vol. Le mérite et l'utilité de cet ouvrage sont suffisamment constatés. Nous n'entrerons pas dans le détail des bibliographies spéciales sur chaque

science et en diverses langues ; nous nommerons seulement : La *Bibliothèque sacrée*, par le P. Lelong, oratorien, 1709, 2 vol. in-8°. — La *Bibliothèque historique de la France*, par le même, augmentée et publiée par Fontette, Paris, 1768, 5 vol. in-fol. — La *Bibliothèque latine* de Fabricius, revue par Ernest. — La *Bibliothèque arabe*, de Schnurrer. — La *Bibliothèque orientale* de Hottinger (toutes deux en latin). — La *Bibliographie astronomique* de Lalande. — La *Bibliographie des Voyages*, par Beckmann. — La *Bibliothèque américo-septentrionale*, par M. Warden (en latin). — Le *Catalogue des dictionnaires, grammaires et alphabets de toutes les langues*, par Marsden (en anglais). — La *Bibliothèque orientale du Vatican*, par Assemani (en latin). — La *Bibliothèque arabe de l'Escurial*, par Casiri. — Le *Catalogue de la bibliothèque du sultan Tippou* (en anglais). — La *Bibliothèque italienne* de Haym. — La *Bibliothèque bodléienne* d'Oxford, par Ury et Nicholl, etc., etc. Louis Jacob, carme, né à Châlons-sur-Saône en 1608, mort à Paris en 1670, a publié un *Traité des plus belles bibliothèques publiques et particulières*, in-8°, 1655. Il donna pendant quelques années (en latin) une *Bibliothèque parisienne* et une *Bibliothèque française*. On y trouve la liste de tous les ouvrages imprimés à Paris et en France depuis 1643 jusqu'en 1653. Les journaux suppléèrent long-temps au défaut de continuation de ces deux ouvrages bibliographiques ; le *Journal de Verdun*, le *Journal des Savants*, le *Mercure de France*, le *Journal encyclopédique*, le *Journal de Trévoux*, l'*Année littéraire*, le *Journal de Bouillon*, l'*Almanach des Muses*, l'*Almanach littéraire*, et divers journaux de sciences spéciales, etc. ; et depuis : le *Magasin encyclopédique*, la *Décade philosophique*, la *Revue encyclopédique*, ont publié périodiquement des listes analytiques plus ou moins complètes d'ouvrages imprimés en France et dans les pays étrangers. Le *Journal asiatique* donne aussi des listes

d'ouvrages sur l'Orient, imprimés tant en Europe qu'en Asie. Mais depuis que la politique et l'esprit de parti envahissant tous les journaux, les simples annonces même y devenaient une affaire de parti et de coterie, la publication d'un journal spécial pour les productions de l'esprit, du génie et de l'érudition, était indispensable. MM. Beuchot et Pillet l'ont senti, et ils ont créé la *Bibliographie de la France*, ou *Journal général de l'imprimerie et de la librairie*, qui, depuis la fin de 1811, continue à paraître, et dont les ouvrages, oubliés, du P. Jacob leur ont fourni l'idée. Ils ont rendu service à un grand nombre d'auteurs, dont les noms seraient absolument ignorés, ainsi que les écrits invendus et mis au pilon, s'ils n'étaient pas mentionnés dans cet estimable journal. La *France littéraire*, ou *Dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France, et des littérateurs étrangers qui ont écrit en français pendant le XVIII^e et le XIX^e siècle*, par J.-M. Quérard, Paris, 1827 et années suivantes, 5 vol. in-8°. Cet ouvrage se continue avec succès, — Nous ne finirons point cet article sans faire mention de quelques catalogues de bibliothèques particulières recherchés des amateurs, tels que celui de la *Bibliothèque du cardinal Dubois*, 4 v. in-8° ; — de celle de M^{me} de Pompadour ; — de celle de *Falconnet*, par Barrois, 1763, 2 v. ; — du *président Lamignon*, par Delatour, 1770, in-f., tiré à 15 exemplaires seulement ; — du *duc de La Vallière*, par G. Deburc et Van Praet, 1783, 4 vol. in-8° ; — du *comte d'Artois*, par Didot l'ainé, 1783, in-8° et in-4°, tiré à très petit nombre ; — de *Caillard*, archiviste des affaires étrangères, par Deburc, 1805-1808, 2 vol. in-8° ; — du *comte de Mac-Carthy-Reagh*, par Deburc, 1815, 2 vol. in-8° ; — de *Paignon-Dijonval et Morel de Vindé*, par le même, 1822, in-8° ; — de *Langlès*, par Merlin, 1825, in-8°, etc., etc. H. AUDIFFERT.

BIBLIOLITHES, de *biblion*, livre, et *lithos*, pierre. On appelle ainsi les pierres qui portent l'empreinte des feuil-

les des végétaux, parce que ces pierres, divisées en lames minces, ressemblent aux feuillets d'un livre. E. H.

BIBLIOLOGIE, de deux mots grecs, *biblion* et *logos*, partie de la *bibliographie* (voyez ce mot) qui renferme plus spécialement les éléments de cette science, dont elle donne la définition des mots et des principes. Elle fournit des renseignements exacts et positifs, en même temps que clairs et précis, sur le format, l'impression, le papier, le caractère et la reliure des livres; indique le nombre des éditions et leur différente valeur, et connaît enfin de tout ce qui est relatif aux procédés typographiques, à l'art du fondeur, de l'imprimeur, du papetier, du relieur, etc. — On appelle *bibliologue* celui qui restreint ses travaux et ses recherches à cette partie de la science. E. H.

BIBLIOMANCIE, de deux mots grecs, *biblos* ou *biblion*, livre ou bible, et de *manteia*, divination; espèce de divination qui s'exerce au moyen et par le secours de la Bible, pour connaître les sorciers et pour éviter les embûches du démon. E. H.

BIBLIOMANIE. Toutes les manies ne sont pas ridicules et mauvaises; il en est de bonnes et de respectables, celle des livres par exemple. L'amour devient passion; un bibliophile sera bientôt bibliomane. On aime les livres, on se passionne pour eux, à tout âge, dans toute position de vie et de fortune; mais, contrairement aux habitudes de l'amour, c'est la possession qui échauffe, active et développe la passion des livres, passion obstinée et fidèle, inquiète et dévorante, infatigable et jalouse. La bibliomanie s'empare d'une existence, la tourmente et la remplit, l'enivre de jouissances douces et paisibles, la stimule de désirs capricieux et la concentre pour ainsi dire dans le corps d'une bibliothèque. On aurait tort de faire la bibliomanie contemporaine de l'imprimerie; elle existait peut-être avant les manuscrits d'écorce d'arbre, de peau de serpent et de papyrus; ceux qui recueillaient soi-

gneusement les oracles des sibylles tracés sur des feuilles de chêne et jetés au vent, n'étaient-ils pas un peu bibliomanes et amateurs d'autographes? Il y eut de véritables bibliomanes quand on s'occupa de former des bibliothèques, et celle d'Alexandrie atteste la patience, le zèle, le goût des prêtres égyptiens, qui cherchaient à rassembler le plus grand nombre de volumes et le meilleur choix d'ouvrages. Ce n'était pas l'usage des anciens Grecs, qui confiaient la garde de leur littérature à la mémoire de leurs rhapsodes. — Cependant, de tous les temps et en tous les pays, la bibliomanie a été l'apanage des esprits délicats et cultivés. En France, à une époque où l'ignorance pesait sur les masses, qui ne connaissaient de livres que le Missel public enchaîné derrière un grillage à l'entrée des églises, les moines entassaient dans la *librairie* de leur monastère, avec autant de soins que les tonneaux dans leurs celliers, ces vieux *codices* grecs et latins, ces manuscrits en vélin, dorés et éblouissants, qui sont encore les plus précieux ornements de nos bibliothèques. — Il semble que la bibliomanie soit la distraction des grands hommes et même des héros. Alexandre, il est vrai, ne composait sa bibliothèque de conquérant que d'un exemplaire des poèmes d'Homère, enfermé dans le cèdre, au milieu des parfums; mais Charles V et François I^{er} fondaient la Bibliothèque royale; mais Louis XIV envoyait acheter des livres en Orient et jusqu'en Chine; mais Bonaparte se délassait de sa rude guerre d'Espagne en dressant avec M. Barbier le plan, en feuille, d'une bibliothèque portative. Ici Mazarin charge le savant Naudé de créer sa bibliothèque, dont il ne posséda que le catalogue complet; là, le gouvernement républicain se fait bibliothécaire des 1,500,000 volumes sauvés de la ruine des couvents. — N'étaient-ils pas bibliomanes, ces imprimeurs du xvi^e et du xvii^e siècle, qui eussent sacrifié à leurs livres tout, excepté l'honneur de les avoir faits? cet Antoine Vérard, qui, pour conserver à son art les riches-

ses de la calligraphie, imprimait sur vélin et faisait peindre ses romans de chevalerie? ce Robert-Étienne, qui mettait son orgueil à ne pas voir ses publications défigurées par un *erratum*? ces frères Elzeviers, qui se distinguèrent encore de tous les typographes par la netteté des caractères et la sonorité du papier? Hélas! aujourd'hui les bibliophiles ne sont plus bibliomanes. — La bibliomanie peut aller jusqu'au délire, jusqu'au suicide. Feule marquis de Chababre est mort, dit-on, du noir chagrin qu'il conçut à la recherche infructueuse d'une Bible imaginaire. Combien d'infortunés n'ont pu survivre à la perte de leurs livres chéris! Certainement plus d'un bénédictin s'éteignit de douleur avec l'incendie de la Bibliothèque Saint-Germain-des-Prés pendant la révolution. Le père Jacob, qui a laissé le *Traité des plus belles bibliothèques du monde*, fut sans cesse irrité du mépris où étaient tombés les anciens livres originaux, « dont on fait des fusées, dit-il avec amertume, et dont les charcutiers parent leurs boutiques. » C'est ce mépris qui tua ce bon religieux, que l'on mit, aussitôt après sa mort, dans un carrosse, avec ses livres, pour être transporté à son couvent des Billettes. — La Bibliomanie commence de bonne heure, quelquefois avant les autres passions: Je me rappelle le temps, dit un camarade de classe de M. Barbier, où il rentrait tous les soirs au collège avec ce que nous appelions un *bouquin*. » Et moi je me rappelle aussi que j'aimais les livres avant de savoir lire; j'aimais d'avance à les examiner, à les toucher, à les caresser comme des amis d'enfance. — Le bibliomane n'est pas le bibliographe. « Ce dernier, dit l'auteur du *Dictionnaire des anonymes et pseudonymes*, sera celui qui, préférant les bons ouvrages à ceux qui ne sont remarquables que par leur rareté ou leur bizarrerie, aura puisé une véritable doctrine dans les meilleurs auteurs anciens et modernes. » Le bibliomane ne s'attache qu'à certains livres curieux, rares et chers, qu'il ne connaîtra jamais qu'en de-

hors, si vous voulez, mais qu'il léguera un jour à des dépositaires non moins religieux, qui ne dissiperont pas ce trésor. C'est une sorte d'avarice, je l'avoue, qui s'affiche au lieu de se cacher, et qui tient dans ses mains une sorte de propriété nationale des monuments intellectuels et typographiques, la plupart enlevés à l'oubli et à la destruction. Le bibliomane est le dragon du jardin des Hespérides. — Il y a des bibliomanes de toute espèce. Les fous ne sont pas plus variés, et bien des bibliomanes pourraient compter parmi les fous: l'un ne rêve qu'Elzeviers, et surtout Elzeviers non rognés, dont la marge se mesure au compas; l'autre n'estime des livres que l'habit, et se montre docte en fait de reliures, ne confondant jamais Padeloup et Derome, se pâmant d'aise à lorgner un filet et une nervure: celui-ci paie autant que des chevaux anglaises bagatelles imprimées qui n'ont de mérite que leur rareté et leur bêtise; celui-là s'identifie en quelque façon à un auteur favori dont il pourchasse les moindres pièces fugitives, s'enquérant d'une variante comme s'il s'agissait de la pierre philosophale: En général, chaque bibliomane a son genre, sa fantaisie: tel passera 50 ans à ramasser tout ce qui concerne la révolution; tout ce qui touche à l'histoire, à la géographie, à la philosophie, aux sciences occultes; les éditions *princeps*, les pièces de théâtre; les facéties, quelque matière spéciale enfin qui puisse faire collection. Tel s'intriguera enfin pour découvrir des livres de *bonne maison*, dont la condition généalogique soit constatée, ces livres qui portent les armes et les signatures de d'Urfé, de Gaignat, de Gontard et de Lavallière. — Pour comprendre le bibliomane, il faut avoir vu le vénérable Boulard longer les quais, été comme hiver, gelée ou soleil, analyser d'un coup d'œil l'étalage d'un bouquiniste, et tirer la perle du fumier en homme qui sait la valeur de la perle, puis le soir rentrer dans son vaste sérail de livres pour débarrasser ses poches gonflées de leur butin journalier... Il se

fût arrêté découragé à l'idée que ce travail lent et progressif de 40 années de recherches et de bonheur serait dilapidé deux ans après sa mort ! car le bibliomane aime ses livres comme un père ses enfants ; il les choisit, il les contemple, il leur rit ; il s'exagère leurs qualités pour mieux s'aveugler sur leurs défauts ; il se préoccupe de leur avenir. Heureux quand il espère que sa collection ira sous son nom s'engouffrer dans les catacombes de la Bibliothèque du roi ! C'est en cet illustre tombeau que reposent Dupuy, Baluze, Cangé et Lavallière.

P.-L. JACON, *bibliophile*.

BIBLIOMAPPE ; du grec *biblion* ; et du latin *mappa* ; carte. C'est le nom que l'on donne à un recueil de cartes géographiques.

E. H.

BIBLIOPHILE. Ce titre convient particulièrement à celui qui ne cherche les livres ni par état ni par passion, mais simplement dans le but de s'instruire et pour former une collection intéressante par le nombre et la variété des ouvrages. Le bibliographe, le bibliomane et le bibliotaphé peuvent aussi avoir droit à ce titre, mais avec moins de raison, puisque, assembler des amas de livres sans discernement n'est pas prouver qu'on les aime. Le bibliophile, par sa collection des ouvrages les plus précieux pour la science, est très utile aux travailleurs et aux gens instruits, qui trouvent dans sa bibliothèque les sources les plus pures et les bons auteurs dont ils ont besoin. Le titre de bibliophile appartient donc avec plus de raison à la personne qui aime les livres capables d'entretenir et de servir à la science qu'à celle qui, par une aveugle passion, recherche des ouvrages dont la fantaisie fait centupler le prix. Les services que le bibliophile rend aux savants doivent aussi être préférés à ceux que l'on doit au bibliomane, et qui n'intéressent que le commerce des livres, auquel ils sont très utiles en conservant à des livres sans importance réelle une valeur arbitraire qui augmente les capitaux de ce commerce.

A.-C. F.

BIBLIOPOLE, de *biblion* ; livre, et

de *pôlein*, vendre, c'est-à-dire, littéralement, vendeur de livres. Plusieurs libraires anciens et quelques libraires modernes se sont distingués de leurs confrères par des qualités et une érudition qui sembleraient devoir être toujours inséparables de leur profession et de celle des imprimeurs ; mais il faut bien avouer que les savants et les gens de lettres rencontrent trop rarement de ces véritables libraires, dans toute l'acception honorable du mot, des hommes qui veuillent enfin et qui sachent les comprendre, et la plupart du temps, malheureusement pour eux et pour la science, ils n'ont affaire qu'à des *bibliopoles*. Et nous voulons parler ici des véritables gens de lettres, de ceux qui sont dignes de ce titre et qui ne peuvent que l'honorer ; car, malheureusement aussi, une foule d'individus se donnent pour tels, qui suffiraient à faire tomber les lettres dans le plus profond discrédit. Ce sont ceux-là qui, ne sachant pas se faire respecter, et ne se respectant pas eux-mêmes, dévouent leur plume et leur réputation à tous les caprices et à toutes les spéculations purement mercantiles de quelques bibliopoles, se vendant ainsi à eux corps et âme, et devenant pour eux une espèce de matière taillable et corvéable à merci. Nous aurons occasion de revenir plus d'une fois sur ce sujet, que nous essaierons, par exemple, de traiter avec tous ses développements à l'article *Gens de lettres*, et nous tâcherons également, à l'article *Libraires*, de prouver que ceux-ci auraient souvent à gagner, sous tous les rapports, à ce que ceux-là fussent moins faciles et conservassent un peu plus d'indépendance et de dignité.

E. H.

BIBLIOTACTE. C'est ainsi qu'on appelle celui qui s'occupe spécialement du classement des livres. (*Voyez* BIBLIOTHEQUE.)

E. H.

BIBLIOTAPHIE. C'est le nom que les savants donnent à ceux qui ont quelques livres rares et curieux, qu'ils ne communiquent à personne et qu'ils enferment dans leur bibliothèque, sans leur laisser voir le jour. On les appelle *biblio-*

taphes, des deux mots grecs, *biblion*, livre, et *taphos*, tombeau, parce qu'ils sont, en effet, comme le tombeau de leurs livres, qu'ils enterrent chez eux. Il n'y a toutefois dans leur fait que de l'avarice : ainsi que les avarés, ils enlèvent à la circulation des richesses qu'ils refusent de partager, et dont souvent ils ne savent point faire usage pour eux-mêmes, rappelant parfaitement en cela la fable du chien qui était couché sur un gros tas de foin, dont il ne voulait pas laisser approcher un bœuf, qui lui témoignait humblement le désir d'en faire sa pâture. Mais que dire de ces dépositaires des richesses communes, de ces conservateurs de bibliothèques ou de *museum* appartenant à l'état, qui, trompant les vues généreuses de leurs fondateurs, ferment l'entrée du sanctuaire dont ils devraient être les guides fidèles et obligeants, à ceux qui ont soif d'instruction, et dans lesquels ils pourraient craindre de rencontrer des rivaux de gloire et de travaux ? Celui qui accepte un pareil emploi ne devrait-il pas se dire qu'il est là pour les autres plus que pour lui-même, et que si l'état, en lui donnant une existence honorable, a voulu récompenser en lui le savant ou l'homme de lettres, il n'a pas prétendu restreindre à son seul usage la nourriture intellectuelle que d'autres lui enverraient cent fois, avant de songer à lui disputer la faveur ministérielle ? Et cependant, que d'exemples n'a-t-on pas vus de ce lâche et honteux égoïsme, qui a souvent arrêté dans leur carrière des jeunes gens à qui une main amie, ou simplement l'exécution d'un devoir sacré, eût ouvert la source du savoir et de la réputation ! Paul-Louis Courier n'est pas le seul qui ait eu à se plaindre de ces dépositaires envieux ou ignorants, et les *Furia* ne sont pas tous en Italie. (*Voyez dans les OEuvres complètes de P.-L. Courier* [Paris, 1830, 4 vol, in-8°] la fameuse *Lettre à M. Renouard, libraire, sur une tache faite à un manuscrit de Florence.*) E. H.

BIBLIOTHÉCAIRE. On appelle ainsi celui qui est chargé de la conserva-

tion, du soin, de la classification et du service d'une bibliothèque. Sous les rois carlovingiens, les bibliothécaires écrivaient, dataient et expédiaient les actes de l'autorité royale. Les mêmes fonctions leur étaient confiées par les papes, et leur charge tenait le premier rang à la cour pontificale. Il en était de même des bibliothécaires des archevêchés, etc., surtout en Italie. — Toutes les qualités nécessaires à un bon bibliographe le sont aussi à un bibliothécaire, puisque cette science est celle à laquelle il doit surtout s'adonner. L'histoire littéraire et le mécanisme de la typographie lui sont essentielles pour décider du format, du caractère et de l'impression de certaines éditions des xv^e et xvi^e siècles. La gravure sur bois et sur cuivre et l'écriture des différents siècles doivent être connues de lui pour qu'il puisse juger du mérite des miniatures qui ornent la plupart des livres imprimés ou manuscrits, déchiffrer les textes contenus dans le volume dont il est aussi tenu de donner une description exacte, qui consiste à rendre fidèlement la lettre, la date, le nom de la ville, de l'imprimeur et de l'auteur d'un ouvrage, notions que l'on est obligé de chercher parfois, soit à la tête ou à la fin d'une dédicace, soit dans la préface ou dans le prologue pour les manuscrits, soit dans le privilège, dans les acrostiches, éloges, devises, emblèmes, etc.; il doit aussi compter les feuillets de l'ouvrage, ceux qui le précèdent ou le suivent en désignant leur emploi, indiquer si le livre est imprimé ou écrit à longues lignes ou à colonnes, si le caractère est romain, gothique, italique, etc.; si les chiffres, les réclames et les signatures s'y trouvent exactement; compter et examiner les miniatures, et annoncer les index, tables, répertoires, etc. : tous ces renseignements font partie d'une description utile pour reconnaître complètement, soit un manuscrit, soit une édition *princeps*, et distinguer celle-ci des éditions postérieures. Le bibliothécaire ne doit pas être étranger à la numismatique, parce que cette science prête son

secours à l'explication des faits les plus marquants rapportés par les historiens classiques. Après s'être familiarisé avec la connaissance des livres, il doit se faire un système de classification simple, facile, et qui, suivant l'origine et la filiation des connaissances humaines et les rapports qu'elles ont entre elles, doit présenter au premier coup d'œil un résultat capable de plaire à l'imagination sans fatiguer l'esprit. — Parmi les bibliothécaires les plus fameux de l'antiquité, dont les noms nous ont été conservés, on cite d'abord : Démétrius de Phalère. Ce savant présida à l'organisation de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, sous Ptolémée-Philadelphie, et eut pour successeurs Zénodote, Ératosthène, Apollonius, Aristonyme, Aristophane, etc. — On rapporte ainsi les circonstances qui firent choisir ce dernier pour occuper cette charge à la bibliothèque des rois grecs d'Égypte. Lorsque Ptolémée-Épiphanes eut nommé six juges pour examiner les ouvrages envoyés au concours des jeux institués par lui en l'honneur d'Apollon et des Muses, le septième manquant, les juges déjà désignés proposèrent à ce roi de leur adjoindre un certain Aristophane, occupé depuis longtemps à lire les livres de la bibliothèque. Cette proposition fut agréée, et Aristophane, contre l'avis des six autres juges, décerna le prix à un poète que l'on avait à peine écouté, accusant tous les autres concurrents de plagiat, ce dont il les convainquit en allant lui-même chercher les ouvrages, et en leur faisant voir les passages pillés par eux. L'on ne connaît aucun bibliothécaire des diverses villes de la Grèce. Asinius Pollion organisa le premier une bibliothèque à Rome; la mort de Jules-César arrêta le plan qu'il avait conçu pour la réunion de livres grecs et latins, et dont le soin avait été confié par lui à Varron. Les deux grammairiens Melissus et Lucius Hygenus furent les bibliothécaires des bibliothèques Octavienne et Palatine. Un nommé Antiochus et un certain Julius Félix furent aussi chargés de conserver tous

les ouvrages latins de la bibliothèque du temple d'Apollon, et l'autre les livres grecs de la Palatine. Dans le moyen âge, la première personne qui fut chargée en France de ranger la bibliothèque des rois, devenue publique, fut, sous Charles V, Gilles Malet, valet de chambre de ce roi, à qui l'on donna le titre de *maître de la librairie du roi*. Il eut pour successeur Antoine des Essarts, Jean Manlin, Garnier de Saint-Yon. Robert-Guain, ministre des Matburins, a été, selon plusieurs auteurs, bibliothécaire sous Louis XI, mais on n'en a pas de preuves bien certaines. Laurent Palmier était alors garde en titre de la bibliothèque royale. Guillaume Budé fut le premier bibliothécaire en chef; François I^{er} créa cette charge pour lui. Après Budé, les provisions en furent expédiées par les rois à Pierre Chastelin, Pierre de Montdoré, Jacques Amyot, Jacques-Auguste de Thou, François de Thou, Jérôme Bignon, Jérôme Bignon fils du précédent, Camille Le Tellier, Jean-Paul Bignon, Jérôme Bignon, et Armand-Jérôme Bignon fut le dernier bibliothécaire du roi. Une loi de l'an IV organisa nationalement ce vaste établissement, supprima cette charge et nomma des conservateurs qui, à droits égaux, partagèrent la responsabilité et l'administration. Depuis cette époque, plusieurs noms célèbres dans la littérature, les sciences et la bibliographie, sont venus contribuer de leurs lumières et de leur zèle à augmenter ce dépôt si précieux. De ce nombre sont l'abbé Barbélemy, Millin, Langlès, la Porte du Theil, Legrand d'Aussy, Caperonnier, Gail, A. Rémusat, Chézy, Dacier. — La science du bibliothécaire devrait être pour ainsi dire universelle : Parent, dans son *Essai sur la bibliographie*, trace ainsi les devoirs de ce fonctionnaire : « Le bibliothécaire doit être exempt de préjugés politiques et religieux; il n'est le prêtre d'aucun culte, le ministre d'aucune secte, l'initié d'aucune coterie, le partisan idolâtre d'aucun système. Il se doit au public, et surtout à la foule des vrais amateurs qui trouveront en lui une

bibliothèque parlante, qui tireront plus de secours de sa vaste et complaisante érudition que de ses registres d'ordre. Il se doit à une jeunesse studieuse, curieuse et avide d'instruction, pour qui il sera un guide sûr, qui les conduira aux sources les plus pures. Il doit être pour les professeurs des écoles publiques un confrère utile, un ami éclairé, un conseil permanent, qui, de concert avec eux, travaillera au succès de l'instruction publique. » Ce n'est donc pas sans raison que l'on compare le bibliothécaire ignorant à l'eunuque chargé de la garde du sérail. C'est un bibliothécaire de cette espèce qui, trouvant un livre hébreu, le porta ainsi sur son catalogue : *Item*, un livre dont le commencement est à la fin. L'académicien et ambassadeur Guill. Bautru, ayant visité la bibliothèque de l'Escurial, dont le bibliothécaire était si ignorant qu'il ne connaissait pas même la plupart des livres de sa collection, dit au roi d'Espagne qu'il devrait donner l'administration de ses finances à son bibliothécaire de l'Escurial. Le roi en demanda la raison : « C'est, lui répondit Bautru, parce qu'il n'a jamais touché à ce que votre majesté lui a confié. » Si l'on veut, au contraire, citer le modèle du bibliothécaire, pour la science, le zèle, l'obligeance et le dévouement le plus complet et le plus désintéressé, tout le monde nommera le vénérable Van Paret.

A. CHAMPOLLION-FIGEAC.

BIBLIOTHÈQUE. Ce mot vient du grec *biblios*, livre, et de *thékê*, boîte, lieu où l'on serre quelque chose. Il se prend dans trois acceptions différentes : 1° lieu qui renferme des livres ; 2° collection de livres ; 3° ouvrage contenant une collection spéciale des ouvrages relatifs à la même matière, et ayant pour titre *Bibliothèque*, comme *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, etc. Chez les Romains, il s'entendait aussi dans les deux premiers sens. Pendant le moyen âge, l'on donna encore le nom de bibliothèque à la *Bible*, réunion des livres sacrés, et le mot *Bible* lui-même emporte l'idée de *livre par excellence*. — La plus ancienne

bibliothèque sur laquelle il nous soit resté quelques renseignements est celle que le roi Osymandyas avait rassemblée à Thèbes d'Égypte, où il régnait près de vingt siècles avant J.-C. Diodore de Sicile rapporte que l'inscription MÉDECINE DE L'ÂME avait été placée sur la porte qui lui servait d'entrée. Les observations que l'on a pu faire de nos jours sur les ruines de Thèbes ont fait reconnaître un palais très analogue par sa construction au monument décrit sous le nom de tombeau d'Osymandyas par cet historien. Il est reconnu aujourd'hui que ce monument est d'une époque postérieure à Osymandyas, et il fut le palais de Sésostris, l'un de ses successeurs, au XVI^e siècle avant l'ère chrétienne. Diodore de Sicile paraît donc avoir rapporté d'après un écrivain plus ancien, et attribué au monument d'Osymandyas, la description du palais de Rhamsès-Sésostris. Champollion le jeune, dans son voyage en Égypte, a eu l'occasion de vérifier ce fait : le passage suivant, que nous avons extrait d'une de ses lettres écrites d'Égypte, et relative à la bibliothèque du Rhamesseion, en est une preuve certaine de plus. Il s'exprime ainsi au sujet de l'emplacement qu'occupait autrefois la bibliothèque de Thèbes : — « La porte qui, de cette salle (celle où commencent la partie privée du palais et les salles qui servaient d'habitation au roi), conduisait à une seconde, également décorée de colonnes, dont quatre subsistent encore, mérite une attention particulière, soit sous le rapport de son exécution matérielle, soit pour les sculptures qui la décorent. — Les bas-reliefs qui couvrent le bandeau et les jambages sont d'un relief tellement bas qu'il est évident qu'on les a usés avec soin pour en diminuer la saillie ; j'attribuais ce travail au temps et à la barbarie, lorsqu'ayant fait déblayer le bas des montants de cette porte, j'ai lu une inscription dédicatoire à Rhamsès-le-Grand, dans les formes ordinaires pour les dédicaces des portes ; mais il y est dit, de plus, que cette porte a été recouverte d'or pur (ce que Diodore rapporte aussi).

— Les deux tableaux qui ornent cette porte offrent un intérêt bien plus piquant encore. Le bandeau et le haut des jambages sont couverts d'une douzaine de petits bas-reliefs représentant le roi Rhamsès adorant les membres de la triade thébaine. Ces divinités tournent toutes le dos à l'entrée de la porte en question, parce qu'elles sont seulement en rapport avec la première salle, et non avec la seconde, à laquelle cette porte sert d'entrée. Mais au bas des jambages et immédiatement au-dessus de la dédicace sont sculptées deux divinités, la face tournée vers l'ouverture de la porte, et regardant la seconde salle, qui était par conséquent sous leur juridiction. Ces divinités sont, à gauche, le dieu des sciences et des arts, l'inventeur des lettres, Thôth à tête d'Ibis, et à droite, la déesse Saf, compagne de Thôth, portant le titre remarquable de *Dame des lettres et présidente de la bibliothèque* (mot à mot la salle des livres). De plus, le dieu est suivi d'un de ses parèdres, qu'à la légende et à un grand œil qu'il porte sur la tête, on reconnaît pour le sens de *la vue*, tandis que le parèdre de la déesse est le *sens de l'ouïe*, caractérisé par une grande oreille tracée également au-dessus de sa tête, et par le mot *sôlens* (l'ouïe) sculpté dans la légende; il tient de plus en mains tous les instruments de l'écriture, pour écrire tout ce qu'il entend. — Jedemande s'il est possible de mieux annoncer que par de tels bas-reliefs l'entrée d'une bibliothèque? et à ce mot, la controverse qui divise nos savants sur le fameux monument d'Osymandyas et sur ses rapports avec le Rhamesseion se présente naturellement à ma pensée. — Dès le premier jour, en lisant au milieu des ruines de Rhamesseion la description que Diodore a conservée du monument d'Osymandyas, je fus frappé de trouver autour de moi et dans le même ordre, les parties analogues et presque les plus menus détails du grand édifice dont Diodore emprunte à Hécatée une notice si complète. — (Suit la comparaison du palais d'Osymandyas, décrit par Dio-

dore, avec le Rhamesseion). Après le promenoir, a dit Diodore, venait la *bibliothèque*, et c'est effectivement sur la porte qui du promenoir du Rhamesseion conduit à la salle suivante que j'ai trouvé des bas-reliefs si convenables à l'entrée d'une bibliothèque. — La salle de la bibliothèque est presque entièrement rasée; il n'en reste que quatre colonnes d'une portion des parois de droite et de gauche de la porte : sur ces murailles on a sculpté des tableaux représentant le roi faisant successivement des offrandes aux plus grandes divinités de l'Égypte, à Amon-Ra, Mouth, Chous, Phré, Phtha, Pascht, etc., et en outre la plus grande partie de la surface de ces parois est occupée par deux énormes tableaux divisés en nombreuses colonnes verticales, dans lesquels sont trois longues séries de noms des divinités et leurs images de petites proportions : c'est un panthéon complet, et c'est encore ici un rapport avec le monument d'Osymandyas. » « On voit dans la salle de la *bibliothèque*, dit en effet la description grecque, les images de tous les dieux de l'Égypte; le roi leur présente de la même manière des offrandes convenables à chacun d'eux, etc. » On a donc, par le texte de Diodore et les observations de Champollion, des renseignements certains sur l'emplacement ordinaire des bibliothèques en Égypte. Elle était dans le palais de Sésostris, comme elle avait été dans le palais d'Osymandyas : les livres, en Égypte, ornaient l'habitation du souverain. — Chez les Phéniciens, comme en Égypte, la conservation des archives était confiée aux prêtres. Les nombreuses connaissances que ce dernier peuple acquit par la navigation et le commerce lui firent recueillir de bonne heure et avec soins les livres les plus utiles. Les historiens, cependant, parlent peu des bibliothèques des Phéniciens : les ouvrages de géographie et d'astronomie, sciences auxquelles on dit qu'ils s'adonnèrent surtout, devaient en former la plus grande partie. Ces livres étaient déposés, dit la tradition, dans une ville appelée d'abord Kirjath-

Sephyr (la ville des monuments de la nation), ensuite Dabir (parole, éloquence). — Les Hébreux n'avaient pas de livres avant Moïse (quoique des bibliographes parlent de la bibliothèque enfermée dans l'arche avec Noé), et ce ne fut qu'après la mort de Moïse que l'on songea à recueillir ses écrits. Un exemplaire du livre de la loi était déposé dans le temple de Jérusalem; plus tard, on y ajouta les écrits de Josué et des prophètes; on les plaça dans la partie la plus secrète du sanctuaire, que le grand-prêtre avait seul le droit de visiter. Mais à la prise de cette ville par les Babyloniens, le temple et la bibliothèque furent brûlés. Néhémie, au retour de la captivité de Babylone, rassembla de nouveau, en forme de bibliothèque, et avec l'aide d'Esdras, les livres de Moïse, les livres des Rois et les livres des Prophètes. Chaque synagogue possédait aussi des livres sacrés. — Du reste, fort peu de renseignements nous ont été conservés sur ces temps reculés, et les Hébreux n'ont jamais cultivé activement les sciences. — Quant aux Persans, Ctésias assure que les annales de la Perse étaient écrites par l'autorité des rois; que les familles étaient forcées par les lois de déposer dans des archives l'histoire de leurs ancêtres, et que c'était de ces monuments qu'il avait tiré la partie ancienne des fastes de cette nation. Aucun historien postérieur n'a démenti ce récit, et l'on sait que le grec Mégasthène se rendit à la bibliothèque de Suze, pour y composer aussi une histoire des Perses. Diodore de Sicile et l'Écriture-Sainte parlent de la bibliothèque de cette ville, que l'on considérait plutôt comme un dépôt de lois et d'ordonnances royales que comme une collection de livres destinés à l'étude. — La Grèce dut ses progrès dans les beaux-arts, qu'elle perfectionna après les avoir reçus de l'Égypte, à l'affranchissement de l'influence sacerdotale, dont elle se débarrassa promptement. Polycrate à Samos et Pisistrate à Athènes formèrent les premières collections de livres. Du temps de ce dernier, il existait un grand

nombre de monuments de l'ancienne histoire, des poèmes en vers, que les peuples chantaient généralement. On trouvait dans les temples les actes et contrats des donations faites aux prêtres et soigneusement conservés par eux. La bibliothèque de Pisistrate était nombreuse pour le temps où il vivait. De plus, il entretenait des savants préposés à la garde de ses livres, et ce sont eux, dit-on, qui nous ont conservé les poèmes d'Homère et d'Hésiode, dont il n'existait alors que des copies défectueuses. — Après la mort de Pisistrate et de ses enfants, les Athéniens continuèrent d'enrichir cette bibliothèque des ouvrages qui parurent successivement. Xerxès l'enleva lorsqu'il brûla Athènes, et elle fut transportée en Perse, où elle était encore du temps d'Alexandre. Aulu-Gelle rapporte (*Aul.-Gell.*, vi, ch. 1) qu'elle fut renvoyée à Athènes par Seleucus Nicator. Sylla la pillà de nouveau, et l'empereur Adrien la rétablit. Dans l'origine, elle était formée, selon toute probabilité, de poèmes historiques, des titres et actes de l'autorité, et de recueils d'inscriptions, qui servirent à composer les grands ouvrages historiques, que l'on ne connaissait pas encore à la mort de Pisistrate, arrivée, selon la chronique de Paros, l'an 528 avant Jésus-Christ. — Le retour de ces matériaux fut donc d'une grande utilité pour les Grecs, dont l'histoire fut alors vérifiée sur les monuments originaux. Malheureusement, de tous ces documents chronologiques, la chronique de Paros est la seule qui nous soit parvenue presque entière; les autres ne nous sont restées que par fragments. Ils ont cependant fourni les moyens de constater que la plupart des chronologistes de ce temps s'accordaient entre eux sur les points principaux; ce qui donne à croire que tous avaient travaillé sur des monuments authentiques. — La précieuse collection d'ouvrages de médecine rassemblés dans la bibliothèque de Cnide la rendit également célèbre vers le même temps. — Parmi les bibliothèques particulières des Grecs, on citait celles d'Eu-

clide, de Nicocrate, d'Euripide, d'Aristote, etc. Cette dernière n'était onverte qu'àux péripatéticiens, et passa, après la mort d'Aristote, à Théophraste, qui la joignit à la sienne. Ptolémée l'acheta de Nélée, héritier de Théophraste, et la fit porter en Égypte. — Mais la bibliothèque d'Alexandrie, qui est due à la munificence des rois grecs d'Égypte de ce temps, l'emportait sur toutes les autres. La fondation en est généralement attribuée à Ptolémée-Soter, sous l'influence de Démétrius de Phalère, qui conseilla d'abord à ce prince de la former seulement de livres politiques et d'autres traités du gouvernement des royaumes, où il trouverait, lui disait-il, des conseils que ses meilleurs amis ne lui donneraient pas. Une bibliothèque publique, contenant les livres d'histoire de toutes les nations, devint bientôt nécessaire pour faciliter les recherches des savants. Aussi le roi s'hâta-t-il, à l'exemple de Pisistrate, de faire venir de toutes parts les livres nécessaires à une collection de ce genre. Démétrius, nommé bibliothécaire, fut chargé de ce soin et fit bientôt de la bibliothèque d'Alexandrie le plus riche dépôt d'ouvrages alors connu, en y réunissant tous les chefs-d'œuvre des hommes illustres que ces princes attiraient à leur cour, et dont la réunion en société prit le nom de *Musée*. — C'est donc au goût des Ptolémées pour les lettres et au zèle de Démétrius que l'on est redevable de posséder aujourd'hui un grand nombre d'ouvrages que nous n'aurions peut-être jamais connus sans ce magnifique monument de l'opulence des rois d'Égypte. — Il était placé dans le quartier de la ville appelé Bruchion, dans lequel se trouvaient des temples magnifiques et le palais des rois, consacré en partie au Musée. — A la mort de Ptolémée-Soter, le nombre des volumes était déjà très grand. Les uns le portent à cent mille, d'autres à quatre et même cinq cent mille. La haine de Ptolémée-Philadelphie pour Démétrius, long-temps dissimulée, éclata ouvertement après la mort de Soter. Philadelphie le chassa de sa cour et l'exila

dans un lieu écarté, où il mourut misérablement. Cependant la protection de ce prince pour les savants et sa munificence ne cessèrent d'attirer dans la capitale de l'Égypte les personnes les plus distinguées : son goût pour les sciences l'empêcha aussi d'abandonner le plan que Démétrius avait conçu pour le Musée et la Bibliothèque ; Zénodote fut chargé de le continuer. — Ce savant fit acheter des livres à Athènes, à Rhodes et dans d'autres pays, ainsi que les bibliothèques d'Aristote et de Théophraste. Ce fut sous Philadelphie que la traduction grecque des livres hébreux fut commencée, et que Manéthon écrivit, d'après les manuscrits originaux, son histoire de l'Égypte, et les tables chronologiques de ses rois. Eratosthène était à Athènes lorsque sa réputation parvint jusqu'à Evergète, premier successeur de Ptolémée-Philadelphie. Evergète appela Eratosthène à sa cour, et le nomma son bibliothécaire. Il dut long-temps exercer cette charge, puisqu'il vécut, au dire de Lucien, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans. — Le règne paisible de ce roi favorisa ses goûts littéraires, et la bibliothèque de Bruchion reçut de nombreux accroissements. — A Eratosthène succédèrent Apollonius, puis Aristonyme : du temps de ce dernier, Eumènes fonda à Pergame une bibliothèque rivale de celle d'Alexandrie. Ptolémée-Épiphanes régnait alors ; il crut pouvoir se débarrasser de la rivalité des rois de Pergame, pour l'achat et la copie des livres, en faisant défendre l'exportation du papyrus d'Égypte. — Mais l'on perfectionna l'art déjà connu d'écrire sur les peaux d'animaux, et le parchemin (*Pergamena charta*) fut mis en usage. — Evergète II établit une seconde bibliothèque à Alexandrie. Elle fut nécessaire à cause des nombreuses acquisitions faites par ses prédécesseurs, le local de la première étant devenu insuffisant. La passion d'Evergète pour les livres et le désir d'augmenter la bibliothèque dont il était le fondateur lui faisaient exiger des voyageurs qui abordaient au port de la ville la communica-

tion des livres qu'ils possédaient, sous prétexte d'en faire faire des copies; mais il gardait les originaux et renvoyait seulement les copies à la place. Par ce stratagème, ce roi obtint des Athéniens les originaux des œuvres de Sophocle, d'Euripide et d'Eschyle, qu'il s'était engagé de rendre fidèlement, et pour caution de sa parole il avait déposé une somme considérable entre les mains des Athéniens : il la leur abandonna en échange. Vitruve dit aussi qu'il institua un musée des jeux en l'honneur des Muses et d'Apollon, et qu'il proposa des récompenses aux écrivains dont les ouvrages seraient couronnés; enfin, que ce fut de cet autre expédient qu'il se servit pour augmenter le nombre de ses livres. Du reste, son goût décidé pour les lettres et un traité de zoologie qu'il avait composé firent donner à ce roi le surnom de *Philologue*. — C'est le temple de Sérapis, appelé le Sérapeion, qui fut l'emplacement de la seconde bibliothèque, et comme elle était moins nombreuse que celle du Bruchion, on l'appela *la fille*. — César, assiégé dans un quartier de la ville, fit incendier la flotte des Égyptiens et amena une catastrophe à jamais déplorable pour la science. Le feu, poussé par les vents, se communiqua malheureusement aux maisons voisines du port, puis au quartier Bruchion, et les palais et les bibliothèques des Ptolémées furent consumés. — Paul Orose porte le nombre des volumes qu'elle contenait au moment de l'incendie à 700,000, et dit que 400,000 seulement périrent dans les flammes. D'autres au contraire pensent que la bibliothèque du Sérapeion fut épargnée, mais ceci n'a jamais été connu avec certitude. Cependant il est probable que ce qui put échapper à l'incendie servit de base à la nouvelle bibliothèque du Sérapeion, qui s'accrut rapidement et fut enrichie de celle de Pergame, donnée à Cléopâtre par Marc-Antoine. Au sujet du nombre de volumes, il est à remarquer qu'il s'agit ici de rouleaux de papyrus ou de parchemin, rarement écrits des deux côtés, contenant peu de matière

sur l'espace égal à une de nos pages in-8°, d'où il résulte, ainsi que de l'examen d'un assez grand nombre de manuscrits grecs sur papyrus qui nous sont parvenus, et qui sont du temps même des Ptolémées, que les 700,000 volumes de la bibliothèque d'Alexandrie n'égaleraient point en étendue ce que contiennent 300,000 volumes de nos jours. Après avoir été pillée et rétablie plusieurs fois pendant la domination romaine en Égypte, la dernière bibliothèque d'Alexandrie fut totalement ruinée vers l'an 650 de l'ère vulgaire, par Amrî, maître d'Alexandrie, et ses Arabes s'en servirent pour chauffer les bains publics de cette ville, d'après la sentence si connue portée à ce sujet par le calife Omar. Du reste, il paraît certain qu'à cette époque il restait peu de livres des anciennes bibliothèques. — Celle de *Pergame* a été fondée, comme nous l'avons dit plus haut, par Eumènes, vers la quatorzième ou la quinzième année du règne de Ptolémée-Epiphanes, et selon Pline vers la septième du même roi. Ce même auteur rapporte qu'elle contenait deux cent mille volumes, lorsque Marc-Antoine la donna à Cléopâtre, qui la réunit à celle du Sérapeion. Plutarque en avait été le bibliothécaire. — Les Romains ne prirent le goût des lettres et des arts qu'après avoir vaincu les Grecs, qu'ils voulurent imiter en tout; aussi n'établirent-ils des bibliothèques que sur l'exemple de ce peuple. L'*atrium* du temple de la Liberté, situé sur le mont Aventin, reçut la première qu'Asinius Pollion fonda à Rome avec les livres qu'il avait pris chez les Dalmates et chez les autres peuples conquis. — L'empereur Auguste réunit un grand nombre de livres grecs et latins, et les plaça dans le temple d'Apollon du mont Aventin et dans le portique du temple de sa sœur Octavie. — Les deux incendies qui détruisirent en partie la ville de Rome, sous Néron et Titus, consumèrent la bibliothèque établie par Tibère dans son palais. Domitien voulut réparer ces pertes en faisant copier les manuscrits d'Alexandrie. Une bibliothèque fut pla-

cée dans le temple de la Paix par Vespasien et brûlée par un troisième incendie pendant le règne de Commode. — Enfin, le nom d'Ulpienne fut donné par Trajan à celle qu'il rassembla : elle l'emportait sur toutes les bibliothèques de ses prédécesseurs par sa richesse et son luxe. — Pline le jeune avait un grand nombre de livres dans sa maison de campagne à Laurentium. Ce favori de Trajan, en fondant une école publique à Côme, sa ville natale, la dota d'une bibliothèque dont il célébra l'ouverture par un discours prononcé devant les magistrats. — La pièce qui contenait la bibliothèque de Pline, dans sa maison de campagne, était circulaire, voûtée et percée de fenêtres qui suivaient le cours du soleil. Dans l'épaisseur des murs étaient des armoires en forme de bibliothèque. — On a trouvé dans une maison de campagne d'Herculanum une petite bibliothèque autour de laquelle régnaient des tablettes élégantes au-dessus du plancher, de la hauteur d'un homme ; d'autres tablettes isolées coupaient en deux ce cabinet par le milieu ; elles étaient de la même hauteur, et on pouvait en faire librement le tour. — Les bibliothèques des Romains étaient composées d'armoires dans lesquelles on plaçait des volumes ou rouleaux, et on les distinguait par des numéros. On les décorait des statues et des bustes des hommes célèbres ; et lorsqu'on ne pouvait point se procurer leurs véritables portraits, on les restituait d'après la tradition ou d'après l'idée que leurs ouvrages laissaient présumer de leur figure : c'est à cette supposition qu'on doit le portrait d'Homère. — Le médecin Sammonius Serenus légua soixante-douze mille volumes qu'il avait ramassés, à l'empereur Gordien le jeune. — Constantin, en portant le siège de l'empire romain dans la ville qu'il fonda sur les ruines de Byzance, et à laquelle il donna son nom, y construisit des bâtimens dont le luxe et la somptuosité pouvaient rivaliser avec celle de Rome. Il y réunit aussi une bibliothèque qui, de son vivant, renfermait six mille volumes. Successi-

vement augmentée par les héritiers de son empire, elle comptait plus de cent mille volumes à la mort de Théodose. Mais Léon l'Isaurien ne pouvant réussir à entraîner dans son parti les savants proposés à sa garde, les enferma dans le bâtiment où elle était rangée, et y fit ensuite mettre le feu. C'était l'an 727 de Jésus-Christ. Constantin-Porphyrogénète, protecteur des sciences et des lettres, forma de nouveau une bibliothèque, à l'arrangement de laquelle il travailla lui-même. Elle n'éprouva aucune perte lors de la prise de Constantinople par les Turcs ; mais l'on rapporte que, dans la suite, Amurath IV la sacrifia, dans un accès de dévotion, à sa haine contre les chrétiens. L'abbé Sévin confirma cette opinion dans le xvii^e siècle. Ce savant ayant appris par des voyageurs qu'il existait encore quelques manuscrits grecs et latins dans la bibliothèque du sérail à Constantinople, entreprit ce voyage par ordre du roi. Mais, arrivé dans cette capitale, tous les renseignements qu'il put se procurer par les personnes attachées au palais lui apprirent que la bibliothèque du grand-seigneur ne renfermait que quelques volumes turcs, arabes et persans. Cependant, les recherches que l'abbé Toderini fit, à peu près à la même époque, pour avoir des renseignements positifs sur le sort de cette ancienne collection n'amènèrent pas les mêmes résultats. Il apprit en effet qu'indépendamment des manuscrits turcs, arabes et persans, on y trouvait encore, mais enfermés dans des caisses, une infinité de livres grecs et latins et quelques manuscrits apportés de Jérusalem. Ils s'étaient procurés ces renseignements par Ismaël-Bey, savant turc, qui avait été page du sérail, et par le drogman de Venise, François Franchini ; il en avait aussi eu d'un grand de la Porte, ancien garde de cette bibliothèque. — Pour compléter les renseignements relatifs à la prétendue fameuse bibliothèque de Constantinople, nous donnerons ici plusieurs passages extraits du journal de Girardin, ambassadeur de France près la Porte, de l'année 1689 à 1718, qui nous paraissent devoir fournir des données plus

certaines que celles des deux savants précités. Ce journal est conservé en manuscrit à la Bibliothèque du roi (*Supplément français*, n° 2, 14 vol. in-f°). Les désordres qui s'étaient élevés de toutes parts dans l'empire ottoman, en 1687, et qui se terminèrent par la déposition de Mahomet IV, permirent à notre ambassadeur français de se procurer plusieurs manuscrits du sérail. A cette époque, il écrivait au marquis de Louvois qu'au moyen « d'un renégat italien, homme d'esprit au service du seliktar, premier officier du sérail et favori du grand-seigneur, » qui avait obtenu la permission de visiter et de communiquer les livres de cette bibliothèque, il s'était fait apporter en différentes fois tout ce qu'il y avait d'auteurs grecs, et qui ne consistaient qu'en deux cents volumes, et le père Besnier fut chargé par lui du soin de les examiner. Parmi ces volumes, quinze seulement furent mis de côté, et la beauté ou l'ancienneté du caractère déterminèrent plutôt ce choix que l'ouvrage lui-même. Ils étaient en partie sur vélin et en partie sur papier, et tous marqués du sceau des empereurs ottomans. « Cet échantillon, écrivait encore notre ambassadeur à Maurepas, suffira pour détromper le public de la grande réputation de la bibliothèque ottomane, qui, véritablement, est fort nombreuse en livres arabes, turcs et persans, mais ne contient de grecs que ce que j'ai l'honneur de vous envoyer. » — Ces quinze manuscrits grecs et un latin furent déposés à la Bibliothèque du roi par le père Besnier, à son retour de Constantinople, comme le porte le catalogue manuscrit de cette époque. Il est cependant à présumer que le choix trop restreint de ce savant jésuite a privé la Bibliothèque du roi de plusieurs manuscrits précieux, puisque les 185 autres volumes furent tous vendus sur le pied de 100 francs chacun. Il n'en doit donc plus rester de cette écriture dans le sérail. Du reste, c'est ce qui a été à peu près confirmé plus récemment encore par le voyage du général Sébastiani, qui, chargé de défendre Constantinople, où il était ambassadeur de l'empereur, contre le

bombardement des Anglais, choisit pour l'un de ses points de défense le sérail du grand-seigneur, qu'il fit fortifier. Il profita de cette circonstance pour faire examiner la bibliothèque de Constantinople, et le seul ouvrage qu'il choisit fut un magnifique manuscrit de l'*Almageste* de Ptolémée, manuscrit qui a été vu à Paris, et est passé depuis en Angleterre. Quant à la bibliothèque actuelle du sérail, exclusivement réservée pour le service de la maison impériale, on attribue généralement sa fondation à Achmet III et à Mustapha III, au commencement du XVIII^e siècle; ils l'enrichirent ainsi que leurs successeurs. On croit qu'elle renferme aujourd'hui 15,000 volumes, et leur nombre s'augmente continuellement, soit par les acquisitions, soit par les présents faits au grand-seigneur par les Turcs de distinction, soit enfin par les confiscations que le sultan fait souvent des biens des fonctionnaires publics, parmi lesquels on trouve toujours quelques livres. Cette bibliothèque est construite en forme de croix grecque, dont une des branches sert d'antichambre; dans les trois autres et le centre de l'édifice sont rangés les livres. Au-dessus de la porte d'entrée on lit en arabe : *Entrez en paix*. Le milieu de la croix est couvert par une coupole, supportée par quatre colonnes de marbre; les trois branches ont six croisées, dont trois en haut et trois en bas, et les portes sont en fil d'archal avec un cadenas et le sceau du bibliothécaire. — Outre cette bibliothèque du sérail, on en compte encore plusieurs autres à Constantinople, toutes assez riches en manuscrits. Dans les bibliothèques turques, les volumes sont élégamment reliés, et, de plus, enfermés dans des étuis pour les préserver de la poussière, et c'est sur les étuis que sont écrits les titres des ouvrages. Il y a encore en Égypte quelques bibliothèques dans les couvents *cophites* qui subsistent dans cette contrée. Pendant l'expédition française, on visita le couvent dit de la *Sortie*; on vit des manuscrits oubliés dans une ancienne tour; on prit quelques volumes qui se gâtèrent plus tard. Le père Vaisslab

raconte comme une heureuse fortune, durant sa visite dans les couvents cophtes, la découverte d'un grand nombre de volumes anciens et écrits en *écriture diabolique*, c'est-à-dire qu'il ne savait pas lire, et qu'en conséquence il fit brûler devant lui pour la plus grande gloire de Dieu. Il est vraisemblable que ces couvents de l'Égypte ne renferment que des livres de la liturgie de leur église, mais il faudrait d'abord s'en assurer, et dans ce cas même les recueillir soigneusement. L'étude de la langue cophte est aujourd'hui la clé de l'archéologie égyptienne; on connaît d'ailleurs des livres cophtes qui ne sont pas de la liturgie, et on peut y rencontrer de très utiles documents inconnus jusqu'ici. — Pendant les querelles de théologie, la Grèce vit son génie national s'éclipser; plus heureuse cependant que l'Occident, elle échappa aux invasions des Barbares. Les chrétiens grecs, en fondant des monastères, y réunirent aussi des bibliothèques dans lesquelles passèrent probablement des volumes de l'ancienne bibliothèque des empereurs. On comptait treize maisons religieuses près de Tricala, appelées en grec *météora*, parce qu'elles étaient bâties sur des rochers escarpés où l'on ne pouvait monter que dans des filets. Des manuscrits précieux, grecs, sacrés et profanes, y étaient conservés, d'après ce que rapportaient les moines Daniel et Grégoire Thessalien, dans leur Géographie moderne (Venise, 1791, in-8°, grec moderne), mais des voyageurs français qui visitèrent ces maisons n'en trouvèrent aucun digne d'intérêt, et virent toutes les bibliothèques dans un état de désordre complet, et disposées dans des lieux dont l'insalubrité devait infailliblement détruire le peu de volumes qui s'y trouvaient encore. L'abbé Fourmont a laissé dans ses papiers relatifs à son voyage en Grèce, conservés à la Bibliothèque du roi, des renseignements sur les monastères de *Nea-Moni* dans l'île de Chio, et sur celui de *Mega-Spilæon*. La bibliothèque de ce dernier monastère ne contenait que 130 volumes, imprimés ou manuscrits, en

mauvais état, et aucun n'offrait des éléments de rareté assez grands pour mériter d'être acquis par le savant français. Le père Montfaucon lui reprocha cependant d'avoir négligé d'acheter de ces religieux, puisqu'il le pouvait, le manuscrit des *Hérésies* de saint Épiphane, dont on ne connaissait alors aucun exemplaire complet. Les couvents de l'île de Pathmos possédaient aussi d'assez belles bibliothèques et en bon ordre. Les religieux de cette maison se rappelaient y avoir vu brûler d'anciens fragments de manuscrits grecs rongés par les vers et l'humidité, pour que l'on ne profanât pas, disaient-ils, l'Écriture-Sainte. Enfin, l'on sait aussi que le chancelier Séguier tira une partie de ses plus précieux manuscrits grecs des monastères du mont Athos, d'où est venu le fameux manuscrit d'*Alexandrie* de l'Ancien-Testament traduit en grec, et cette riche collection faite par Séguier a été apportée à la Bibliothèque du roi avec les autres manuscrits de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. — Bagdad servit de retraite aux savants grecs que les querelles de religion portèrent à abandonner leur patrie pendant le vi^e et le ix^e siècle. Le calife Haroun-al-Raschid et surtout son fils et successeur Adallah-al-Mamoun les employèrent à traduire en arabe et en syriaque les livres de sciences et de philosophie. Tous deux dépensèrent des sommes énormes pour faire recueillir et envoyer dans leurs palais des livres d'Égypte, de Syrie, d'Arménie, etc. On rapporte que ce dernier prince exigea, lors d'un traité avec l'empereur de Byzance, Michel III, que des auteurs grecs de toute espèce lui fussent donnés. On citait surtout de son temps les bibliothèques de Fez et de Maroc, dont la première comptait plus de 100 mille volumes. — Pendant que les sciences s'étaient réfugiées en Orient, sous la protection des khalifes, l'instruction disparaissait de l'Occident par les invasions des peuplades du Nord. La perte des monuments et de presque toutes les bibliothèques de cette contrée la plongea dans l'ignorance, et la conquête de l'É-

gypte par les Arabes l'augmenta encore en rendant le papyrus très rare, et les livres d'une cherté excessive. L'on se mit, alors à écrire sur les peaux d'animaux; mais leur prix élevé força souvent les moines à gratter d'anciens manuscrits, et à convertir ainsi des *Tituli* et des *Cicéron* en de longues et souvent très peu lucides dissertations mystiques. De là les manuscrits *palimpsestes*, où peuvent être retrouvés les livres des historiens classiques qui nous manquent, et que l'on a vainement cherchés dans les bibliothèques de l'Orient. Déjà des essais assez fructueux et d'un résultat certain ont été faits sur quelques vieux volumes *palimpsestes* de la Bibliothèque du roi, et ils promettent que bientôt l'on pourra savoir ce que contenaient ces précieux manuscrits. Cet heureux résultat est dû à un artiste français, M. Simonin, qui, après de nombreux essais, est enfin parvenu à composer un caustique capable de faire ressortir la vieille écriture sans détériorer ni le vélin ni la partie écrite après le regrattage, ce que l'abbé Majo à Rome n'avait pu obtenir. — La barbarie fut toujours croissante, et devint encore plus grande en Occident pendant les 11^e, 12^e et 13^e siècles. Quelques seigneurs puissants et les principaux monastères possédaient seuls un petit nombre de livres. On citait alors comme magnifique en France la bibliothèque de Charlemagne, celle de l'abbaye de Pontivi en Bretagne, contenant 200 volumes; en Angleterre, celle que fonda, à York, Egbert, archevêque de cette ville, et celle du monastère de Saint-Alban, rassemblée par Richard de Bury, évêque de Durham, et chancelier d'Angleterre. En Italie, l'abbaye du mont Cassin avait 90 volumes; celle de Pompose, près de Ravenne, 60 volumes; et en Belgique, au commencement du 11^e siècle, celle de l'abbaye de Gimblours contenait 100 volumes. — Les Arabes, maîtres de l'Espagne méridionale, y firent fleurir leur littérature et leurs arts, en établissant des académies et des écoles à Cordoue, à Gre-

nade, à Valence et à Séville. L'Andalousie possédait 70 bibliothèques, dont les débris passèrent dans celle de l'Escurial, et les Arabes seuls cultivaient les sciences, pendant que le reste de l'Europe chrétienne était sans livres, sans lettres, et plongée dans la barbarie. — L'invention du papier de chiffé, en fournissant d'abondantes matières à l'écriture, vint heureusement remplacer dans le 13^e siècle le papyrus et le vélin, et multiplier ainsi les moyens de reproduire les livres jusque là enroulés dans les monastères, et que l'on ne pouvait que très-difficilement se procurer. Les commentateurs sur l'Écriture-Sainte et les traités ascétiques se multiplièrent alors. Saint Louis, de retour de la Terre-Sainte, fit copier les meilleurs ouvrages conservés dans les monastères, pour en former une bibliothèque, qu'il ouvrit aux savants. Des poètes, des historiens et des traducteurs s'étaient déjà essayés à cette époque à écrire en langue vulgaire; mais malheureusement le roi et ses successeurs disposèrent, par une clause de leur testament, des livres déjà rassemblés pendant leur règne. — On peut voir au cabinet des titres de la Bibliothèque du roi l'inventaire de la bibliothèque de la reine Clémence de Hongrie, deuxième femme de Louis X, morte au Temple le 13 octobre 1338. Il peut servir à indiquer de quoi se composait une bibliothèque royale à cette époque, où les livres étaient à un prix si élevé. 40 volumes formaient cette collection, et l'inventaire la divise en deux parties: les *livres de chapelle* et les *roumans*. — Cet inventaire est le plus ancien que nous connaissions; il est resté inconnu jusqu'ici, et s'il était possible d'en retrouver en assez grand nombre de semblables et de différentes époques, leur utilité pour l'histoire de la littérature du moyen âge serait très grande, puisqu'ils pourraient probablement servir à déterminer l'âge de certains romans, dont il est quelquefois difficile de préciser l'origine. Il est aussi à présumer que l'on y trouverait des titres d'ouvrages qui ne

nous sont pas parvenus ou qui sont encore enfouis dans la poussière de quelques bibliothèques. — Parmi les *roumans* de la reine Clémence, dont quelques-uns furent vendus au roi, se trouvent ceux des *Enfances Ogier*, de la *Peinchère*, de la *Rose*, de la *Conquête de Césaire*, des *vn Sages* et d'*Esopet*, et du *Reclus de Moliens*; il y a aussi des chansons notées, etc. Des recherches plus exactes feront trouver, nous n'en doutons pas, la partie des livres comprise dans les inventaires faits après les décès des princes, et leur examen fournira des notes utiles pour l'histoire de la littérature du moyen âge. Charles V fut le premier qui fonda en France une bibliothèque publique; ses livres servirent de base à la Bibliothèque royale, devenue de nos jours la plus riche de l'Europe. (Voyez BIBLIOTHÈQUE DU ROI.) Le pape Nicolas V établit à Rome, vers 1450, une bibliothèque composée de 6,000 volumes des plus rares, et qui fut l'origine de la fameuse bibliothèque du Vatican. Dispersée sous le pontificat de Calixte III, Sixte IV, Clément VII et Léon X travaillèrent à la rétablir. Mais elle fut de nouveau détruite en partie par l'armée de Charles-Quint, qui saccagea la ville de Rome. Sixte-Quint lui rendit son ancienne splendeur, et l'enrichit d'un grand nombre de livres et de précieux manuscrits. Cette bibliothèque passa avec le saint-siège à Avignon, sous Clément V, puis fut rapportée au Vatican par Martin V. Ce local lui avait été consacré par Sixte IV, et elle y est toujours restée depuis. Les manuscrits du cardinal Altemps et une partie de la bibliothèque de l'électeur palatin, les livres grecs du collège des Grecs de Rome, furent les principaux accroissements qu'elle reçut dans le commencement. Outre un grand nombre de précieuses éditions, cette bibliothèque compte encore 10,000 manuscrits, dont quelques-uns sont du plus grand prix. — Les autres principales bibliothèques de Rome sont celles du cardinal François Barberini, 25,000 volumes imprimés et 5,000

manuscrits; celle du palais Farnèse, du prince Borghèse, de Pamphili et de plusieurs autres princes de Rome, ainsi que celles de plusieurs maisons religieuses. — La bibliothèque d'Allemagne la plus célèbre est sans contredit celle de l'empereur à Vienne, fondée en 1430 par Maximilien. Elle fut enrichie de plusieurs collections particulières, entre autres de celle de Mathias Corvin, puis de la bibliothèque du prince Eugène. Aujourd'hui elle est riche de plus de 100 mille volumes. Les bibliothèques de Francfort-sur-l'Oder, de Leipzig, de Dresde, d'Augsbourg et celle du duc de Wolfenbutel, prennent rang après la bibliothèque impériale. — Ce fut le pape Clément VII qui fonda au commencement du xvi^e siècle une bibliothèque dans l'église St.-Laurent à Florence. Côme de Médicis, de la même famille que ce pape, en réunissait aussi une dans l'église de Saint-Marc de la même ville, où elle est connue sous le nom de *Medico-Laurenziana*. La bibliothèque de Saint-Ambroise de Milan, fondée par Frédéric Borromée (voy. BIBLIOTHÈQUE AMBROISIENNE), celles de Mantoue, Turin, Ferrare, Bologne, de Saint-Marc à Venise, de Saint-Juste, Saint-Antoine et Saint-Jean-de-Latran à Padoue, celle du roi et des dominicains à Naples, sont les plus célèbres d'Italie. — La bibliothèque *bodléienne* est la plus riche de toutes celles d'Angleterre. Elle fut ainsi appelée du nom de son principal fondateur Thomas Bodley, qui la légua à l'université d'Oxford. Elle commença à être publique en 1602, et a été depuis augmentée par Robert Cotton, Savil, le docteur Poscock, et beaucoup d'autres. Dans le xvi^e siècle, le duc de Gloucester avait donné à l'université d'Oxford sa bibliothèque, composée de 129 volumes, et ce fut le premier fonds de la bibliothèque devenue depuis si célèbre par les soins de Thomas Bodley. — Georges III en établit aussi une au château de Buckingham, qui contient aujourd'hui plus de 80,000 volumes. Elle a été aussi augmentée par Georges IV, qui l'a léguée par son tes-

tament au *British-Museum*. Le catalogue en a été rédigé en 2 volumes in-folio ; un exemplaire de ce catalogue a été donné par le roi d'Angleterre à la bibliothèque royale de Paris. Celles de la société royale , du collège des hérauts , de Lambeth et du collège des médecins , sont aussi fort nombreuses. — Les débris des bibliothèques des Maures d'Espagne furent apportées au couvent de Saint-Laurent , et servirent à fonder la bibliothèque de l'Escurial , que Charles V établit , et qui fut considérablement augmentée par Philippe II. Le local de cette bibliothèque est surtout cité pour le luxe de ses décorations. Des manuscrits en assez grand nombre , et dont quelques-uns très précieux , forment cette collection , dans le nombre desquels on en compte 3,000 arabes. Les bibliothèques du roi de Fex et de Maroc furent , dit-on , achetées par Philippe II , lors du pillage de la forteresse de Caracha , où elle était enfermée. Le tonnerre détruisit en partie celle de l'Escurial en 1670. — Frédéric-Guillaume fonda à Berlin la bibliothèque des rois de Prusse , devenue depuis l'une des plus riches d'Europe. Le monastère de la Marche de Brandebourg et de nombreuses acquisitions l'enrichirent sous le règne de ce roi. La plus importante augmentation du règne de Frédéric I^{er} furent les 9,000 volumes vendus à ce prince par Ézéchiél Spanhein. Plus de 250,000 volumes imprimés et 4,609 manuscrits composent aujourd'hui cette bibliothèque. — L'empire de Russie dut à Pierre I^{er} l'établissement des académies et des bibliothèques. Le premier , il encouragea les sciences et les arts tout-à-fait ignorés jusqu'à lui dans ce pays encore barbare. Sous son règne , la bibliothèque de l'académie de Pétersbourg reçut un assez grand nombre de volumes ; que Catherine II augmenta considérablement en y ajoutant ceux qu'elle acquit de Diderot et de Voltaire. La bibliothèque impériale de Pétersbourg est aujourd'hui très belle , et son cabinet de curiosités et de bijoux infiniment précieux. —

En 1721 , les Russes trouvèrent chez les Tatars-Kalmouks une bibliothèque dont les livres étaient extrêmement longs , et n'ayant presque point de largeur ; les feuillets étaient fort épais et composés d'une espèce de coton ou d'écorce d'arbres enduits d'un double vernis ; l'écriture en était blanche sous un double fond noir. Le lieu où ces débris littéraires furent découverts se nomme Abilaïki , et des fragments de ces manuscrits ont été donnés à diverses autres bibliothèques d'Europe. On en voit quelques feuilles dans celle du roi à Paris.

— Les autres principales bibliothèques d'Europe sont , en *Suède* , celle du roi à Stockholm , et celle de l'université d'Upsal ; la bibliothèque royale et celles des universités de *Copenhague* et de *Kiel* , dans le Holstein , en *Danemark* ; dans les *Pays-Bas* , celles d'Amsterdam , de Leyde , d'Utrecht , etc. ; en *Belgique* , celle de Bruxelles ; et celles de Berne , Bade , Zurich , Saint-Galles et Genève en Suisse. Les bibliothèques de l'Inde étant celles sur lesquelles il nous est parvenu le moins de renseignements positifs , nous donnerons ici quelques notes relatives à celles des Birmans et des Chinois , d'après différentes relations de voyages. — La bibliothèque impériale établie à Ummerapoura , capitale du royaume d'Ava , ou empire des Birmans , est placée dans un bâtiment construit en briques , élevé sur une terrasse et couvert d'une toiture très compliquée. Il est composé d'une chambre carrée , qui est entourée d'une galerie : l'ambassadeur anglais ne put entrer dans la chambre carrée ; mais le bibliothécaire lui assura qu'elle ne contenait rien autre chose que ce qu'on voyait dans la galerie , où plusieurs grands coffres , entièrement ornés de dorures et de jaspe , étaient régulièrement rangés contre le mur. Il y en avait à peu près cent. Les livres étaient classés par ordre , et le contenu de chaque coffre était écrit en lettres d'or sur le couvercle. Le bibliothécaire en ouvrit deux , et en tira de minces planches d'ivoire qui présen-

taient une très belle écriture; les marges étaient ornées de fleurs d'or, et artistement travaillées. Il y a aussi plusieurs livres écrits en ancien pali, langue sacrée des Birmans. Tout parut à l'ambassadeur dans le plus grand ordre. On dit qu'il y a des livres sur divers sujets, mais plus sur la théologie que sur aucun autre. L'histoire, la musique, la médecine, la peinture et les romans y tiennent aussi leur place. Les volumes sont bien distribués et numérotés; et si les autres caisses, qui n'ont point été ouvertes devant l'ambassadeur, sont remplies avec autant d'ordre que celles qu'on lui montra, il y a apparence que sa majesté birmane a une bibliothèque plus nombreuse qu'aucun potentat, depuis les rives du Danube jusqu'aux frontières de la Chine. C'est de cette bibliothèque que l'on tira deux superbes ouvrages, dont l'empereur fit présent à l'ambassadeur, savoir : un exemplaire du Naza-wayn, c'est-à-dire de l'histoire des rois birmans, et un autre du Dhermasath, c'est-à-dire du code des lois. Chaque ouvrage forme un gros volume supérieurement écrit, et orné de peintures et de dorures. Sir John Shore, gouverneur-général du Bengale, fit présent à l'empereur d'un manuscrit samscrit, très bien enluminé et écrit avec une netteté admirable : c'était une copie du Bhagavad-Gita, renfermée dans un étui d'or. Il y a dans chaque kioum ou monastère une bibliothèque ou dépôt de livres conservés ordinairement dans des caisses en laque. Les livres en caractère pali sont quelquefois faits de minces filaments de bambou, artistement tressés et vernis de manière à former une feuille solide, unie et aussi grande qu'on le veut. Cette feuille est ensuite dorée, et on y trace les lettres sacrées en noir et en beau vernis du Japon. La marge est ornée de guirlandes et de figures en or, sur un fond rouge, vert ou noir. — Les Chinois passent pour avoir cultivé les sciences de temps immémorial; les particuliers témoignent cependant peu d'empressement à rassembler des livres. Il n'en est pas de même du

gouvernement; il met tous ses soins à former de vastes dépôts et à les accroître sans cesse. Dès la dynastie de Lean, la bibliothèque impériale comptait 370,000 volumes (les volumes chinois sont en général assez minces). Beaucoup, il est vrai, se sont perdus depuis l'époque de l'avènement de ce prince, qui est de l'an 502 de l'ère vulgaire, mais combien d'autres ont été publiés depuis! Les dépôts de livres existent non seulement dans la capitale et dans les palais des empereurs, mais encore dans toutes les métropoles de provinces; et de tout temps, dans le but de prévenir les pertes que pourraient occasionner les guerres ou les révolutions, un exemplaire de tous les ouvrages exécutés aux frais du gouvernement est envoyé dans les grandes bonzeries (monastères), et cet usage s'observe aussi pour les manuscrits et autres livres les plus précieux. Les volumes d'un ouvrage chinois sont toujours très nombreux : ainsi, il existe une encyclopédie divisée en quatre-cent-cinquante parties, et qui n'est que l'abrégé d'un ouvrage imprimé en six mille volumes. Mais ces volumes ne sont point en rapport avec la grosseur des nôtres, puisque l'on regarde comme tel un cahier de l'épaisseur du doigt; et une vingtaine de ces cahiers peut former un de nos volumes ordinaires : cette réunion de cahiers étonne par sa légèreté, qu'aucune des productions de notre presse ne peut égaler. Leur papier est fait avec de la soie, et tous les feuillets d'un livre sont doubles et réunis au dos. Leur écriture étant idéographique, les Chinois peuvent rendre dans un très petit espace l'idée que nous ne pouvons exprimer qu'en plusieurs mots. Mais le désavantage de leur écriture, dont le nombre de signes s'élève, dit-on, à 80 mille, est de ne pouvoir être comprise que par les personnes d'une même classe, et qui, par conséquent, ne s'occupent que d'un même genre d'étude. Aussi, les *lettrés* jouissent-ils chez eux des plus grandes dignités, et il n'est pas étonnant qu'un de ces hommes sortis de la plus basse classe

s'élève, par son savoir, au premier rang dans l'état. Dans cette vieille société, où les distinctions de naissance n'existent pas, toutes les carrières, à l'exception de la succession au trône, sont ouvertes au mérite et au savoir : le temps consacré hautement ce principe, qui touche à la fois à l'intérêt et à l'honneur des souverains.

BIBLIOTHÈQUES DE PARIS. — Après la Bibliothèque du roi, les principales de la capitale sont : 1^o la *bibliothèque Mazarine*, fondée par le cardinal dont elle porte le nom, et par les soins du savant Gabriel Naudé, qui, chargé d'exécuter les plans de Mazarin, et après avoir fait un choix nombreux de livres chez les libraires de Paris, parvint à la Hollande, l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre, où il se procura facilement, grâce à ses lettres de recommandation, les livres les plus rares et les plus précieux. Elle devint publique en 1648, et se composait déjà de 40,000 volumes. — Par ses dispositions testamentaires, le cardinal la légua au collège qu'il fondait, et qui devait porter son nom. Elle compte aujourd'hui 90,000 volumes imprimés, et 3,437 manuscrits. — Cette bibliothèque possède la collection la plus complète d'anciens livres de droit, de théologie, de médecine et des sciences physiques et mathématiques. On y remarque aussi une grande quantité de recueils contenant des pièces détachées et des opuscles qui remontent jusqu'au xv^e siècle et qui n'existent pas ailleurs. Dans une de ses salles sont placés les modèles en relief des monuments pélasgiques de l'Italie et de la Grèce, collection formée par M. Petit-Radel, administrateur de cette bibliothèque, et qui a publié de savants mémoires sur ces monuments, dits *cyclopéens*. On voit dans une autre un globe terrestre de dix-huit pieds de diamètre, en lames de cuivre, exécuté par ordre de Louis XVI, mais qui est resté inachevé. — 2^o La *bibliothèque de l'Arsenal*, qui fut créée par le marquis de Paulmy, ancien ambassadeur de France en Pologne. Le comte d'Artois en fit l'acquisition en 1781. A

cette époque, il y réunit la plus grande partie de l'ancienne bibliothèque du duc de la Vallière. Aujourd'hui, elle compte 175,000 volumes, sur lesquels il y a environ 6,000 manuscrits. Elle est riche surtout en romans, depuis leur origine ; en ouvrages de littérature moderne, en pièces de théâtre, depuis l'époque des moralités et des mystères, et en recueils de poésies françaises, depuis le commencement du xvi^e siècle. — Ses collections historiques sont journellement consultées par les savants, et leur réunion est d'une très grande utilité aux sciences historiques. — 3^o La *bibliothèque Sainte-Geneviève*, dont la fondation ne remonte qu'à 1624 : elle se compose aujourd'hui de 160,000 volumes, et de 3,500 manuscrits. Elle avait reçu, en don, du cardinal de Larochefoucault, un fonds de 600 volumes ; en 1687, elle en comptait déjà 20,000, et en 1710 Letellier, archevêque de Paris, lui légua tous ses livres. Sa collection typographique du xvi^e siècle est assez précieuse, et celle des Alde, qui s'y trouve aussi, est une des plus complètes. — 4^o La *bibliothèque de l'Institut* : son premier fonds provient de l'ancienne bibliothèque de la ville de Paris, qui contenait alors à peine 20,000 volumes ; celle de l'Institut en compte aujourd'hui plus de 80,000. Cette bibliothèque est réservée aux membres de l'Institut ; mais tous les étrangers présentés par eux y sont admis. — 5^o La *bibliothèque de la Ville*, composée en grande partie de livres modernes au nombre d'environ 45,000. La bibliothèque que légua à la ville le procureur du roi Moreau, en 1759, servit de base à l'ancienne collection ; Romany, qui en fut le premier conservateur, y réunit, en 1760, sa bibliothèque particulière. A la révolution, cette ancienne bibliothèque de la ville fit le fond de celle de l'Institut ; celle qui existe aujourd'hui a été tirée des dépôts littéraires nationaux. — Voici un aperçu des sommes que l'état consacre annuellement à chacune des bibliothèques publiques de la capitale, à compter de l'année 1834.

Bibliothèque du roi. 239,000 fr.

Cette bibliothèque est divisée en quatre départements, et les dépenses du personnel sont ainsi réparties :

Livres imprimés.—Deux conservateurs à 6,000 fr. . . 12,000 fr.

Un conservateur adjoint. 3,000

Dix employés dont le traitement varie de 1,500 à 3,000 fr. 21,000

Deux auxiliaires à 1,200 fr. 2,400

Total pour le personnel de ce département. 38,400

Manuscrits. — Trois conservateurs à 6,000 fr. . . 18,000

Trois conservateurs adjoints à 3,000 f. . . 9,000

Quatre employés, dont le traitement varie de 2,000 à 3,000 fr. 8,600

Total pour ce département. 35,600

Médailles et anti- Deux conservateurs à 6,000 fr.. . . 12,000

ques. Deux adjoints à 3,000 fr. 6,000

Deux employés 5,400

Un auxiliaire 1,200

Total de ce département. 24,600

Estampes et car- Deux conservateurs à 6,000 fr. . . 12,000

tes. Un adjoint. 3,000

Trois employés. 7,400

Un auxiliaire 1,200

Total de ce département.. . . . 23,600

Indemnité au directeur, à son secrétaire, au trésorier, aux surnuméraires, gages de portiers et garçons de salle. 27,000

Matériel. — Entretien des bâtiments et du mobilier, et dépenses générales. . . 12,400

Acquisition de livres, de manuscrits, d'estampes, cartes, médailles, anti-

ques, etc. ; reliures. 77,400

Total général des dépenses de

la Bibliothèque du roi. 239,000

Bibliothèque Mazarine. — Personnel 30,000

Matériel. 5,000

Arsenal. — Personnel 20,000

Matériel. 7,000

Ste-Geneviève. — Personnel 34,500

Matériel 6,000

Total général pour les

bibliothèques royales de

Paris 350,500 fr.

BIBLIOTHÈQUES DES DÉPARTEMENTS. — On compte dans les départements de la France plus de cent quatre-vingt bibliothèques publiques : les plus considérables sont : celle de *Lyon*, qui contient 117,000 volumes. D'abord placée au collège de la Trinité, elle reçut un assez grand nombre de volumes que lui envoyèrent Henri III, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, sur la demande des pères Auger, Coton et Lachaise. Une partie des livres et du bâtiment furent détruits par un incendie, en 1644 ; mais cette bibliothèque put promptement réparer ses pertes par une allocation de 4,500 livres que lui accorda le consulat de Lyon. Les bienfaits de plusieurs particuliers y contribuèrent aussi puissamment. De ce nombre sont ceux de l'échevin Mazenot, sieur de Pavesin, qui légua sa bibliothèque particulière en 1659 ; l'archevêque de Lyon Camille de Neuville et l'avocat Perrachon suivirent cet exemple, l'un en 1693, et l'autre, qui y joignit une rente de 300 liv., en 1700. Placée dans les bâtiments de l'Oratoire, elle perdit un assez grand nombre de volumes lors de la suppression des jésuites. Ses principaux bibliothécaires furent : A. Milieu, le père Labbe, Ménétrier, Dominique de Colonia, etc., et le dernier, Roubiès, périt en 1793. A cette dernière époque, pendant le siège de la ville, les boulets attaquèrent le bâtiment de la bibliothèque, fracassèrent les tablettes et détruisirent un grand nombre de livres. Un bataillon de volontaires y fut logé, qui, sous prétexte de faire disparaître les livres d'église, en brûlèrent et en dispersèrent une grande partie. Des commissaires du comité de salut public y vinrent aussi faire un choix des ouvrages imprimés et manuscrits les plus précieux pour être envoyés à la Bibliothèque nationale de Paris. Quatorze caisses furent emballées, mais la plupart n'arrivèrent pas à leur destination ; quelques-unes descendirent le Rhône, d'autres se perdirent en chemin. Bientôt après, la bibliothèque de Lyon reçut, pour réparer ses pertes, 1^o la bibliothèque des avocats, fondée

par P. Aubert, Claude Brossette, etc. ; 2^o celle de P. Adamoli, riche en manuscrits, en vieilles éditions et en estampes ; 3^o celle du monastère de Saint-Jean ; 4^o celle des cordeliers de Saint-Bonaventure ; 5^o celle des augustins ; 6^o celle du séminaire de Saint-Irénée ; 7^o celle des carmes ; 8^o celle de Picpus de la Guillotière ; 9^o celle des minimes ; et 10^o celle des dominicains. Le vaisseau de cette bibliothèque est fort beau ; sa longueur est de cent cinquante pieds ; plusieurs pièces collatérales renferment des collections de différents genres ; les manuscrits et les vieilles éditions occupent une pièce au-dessus. Une grande terrasse réunit les salles du premier étage, et rien n'est aussi beau que le point de vue que l'on découvre de cet endroit et du balcon de la bibliothèque. Le catalogue des manuscrits et des imprimés a été publié par Antoine-François Delandine, bibliothécaire, (Lyon, 1812, et années suivantes,) en six volumes in-8^o. M. Péricaud, savant littérateur, en est aujourd'hui le conservateur. — La *Bibliothèque de Bordeaux* contient 110,000 volumes. — Après elle, la plus riche, dans nos départements, est celle d'*Aix en Provence*, qui possède 80,000 volumes. Cette ville en est redevable à la libéralité de Piquet de Méjanes : ce magistrat, après avoir passé une partie de sa vie et dépensé la plus grande partie de sa fortune à réunir une très belle collection de livres, la légua à la Provence par disposition testamentaire, en 1786. On y remarque un choix des plus belles productions des Alde, des Estienne, de Plantin, des Elzevir ; enfin des Didot, Rignoux et autres typographes de nos jours. Elle s'est accrue depuis d'une partie de la bibliothèque de Fauris de Saint-Vincent et d'un assez grand nombre de manuscrits du célèbre Peiresc. — La *bibliothèque de Strasbourg*, riche en manuscrits et en livres des premiers temps de l'imprimerie, compte 60,000 volumes. Sa fondation remonte à l'an 1531, et la ville la doit au zèle éclairé du célèbre Jean Sturm. Elle s'enrichit, en 1692, de la bibliothèque de Marcus

Otto; et en 1783 d'un grand nombre de manuscrits légués par Winckler et Garus. La bibliothèque laissée par Daniel Schœpflin, avec son cabinet d'antiquités et de médailles, en est une des parties les plus précieuses; et la collection de Silbermann, relative aux antiquités et à l'histoire de Strasbourg et de l'Alsace, figure dignement à côté des travaux de l'illustre professeur. — La suppression des couvents et des maisons religieuses, en 1793, mit à la disposition des communes et des districts tous les ouvrages rassemblés par les religieux qui les avaient habités. Tel fut le premier fonds de l'établissement d'une bibliothèque publique à Marseille. Les couvents de Sainte-Marthe, des Bernardins, et les bibliothèques du Bon-Pasteur et des frères des écoles chrétiennes lui fournirent 27,000 volumes: de nombreuses acquisitions et les dons du gouvernement en ont, de nos jours, porté le nombre à plus de 50,000. — A Rouen, la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Ouen possédait non seulement un grand nombre de livres, mais encore une riche collection de manuscrits précieux, qui servirent de base à la bibliothèque de la ville, lorsque les religieux abandonnèrent leur maison au commencement de la révolution. Le second étage des bâtiments de la mairie de Rouen, qui ont remplacé le réfectoire de l'ancienne abbaye, est le local qu'occupent aujourd'hui la bibliothèque et le musée de cette ville. Son étendue le fait remarquer plutôt que sa beauté, et l'escalier qui y conduit est montré comme un modèle unique d'architecture. L'un des volumes les plus précieux de cette bibliothèque est un *Graduel*, ouvrage qui coûta trente ans de patience, de soins et d'adresse au moine d'Anbonne qui en fut l'auteur. Parmi les manuscrits, on remarque un *Missel* du XI^e siècle, appelé le *Livre de Guthlac*. Ce beau volume est écrit en caractères semi-saxons; ses bordures et lettres capitales sont décorées d'ornements d'architecture en couleur et en or; les miniatures, enfermées dans un cadre, sont d'une exécution vrai-

ment magnifique. On y trouve aussi un *Bénédictionnaire* qui ne le cède pas en antiquité au précédent, et les miniatures, bordures et ornements de ce dernier ne sont ni moins belles, ni moins délicates, ni moins nombreuses. Onze cents manuscrits forment cette collection, dans laquelle bien d'autres se font encore remarquer, soit par leur antiquité, soit par leur mérite historique ou le travail des peintures. Les plus anciennes éditions que possède cette bibliothèque sont: 1^o *Sancti Jeronimi epistolæ*, imprimé par Sweynheym et Pannartz en 1468, 2 vol. in-fol.; 2^o *Sancti Augustini De civitate Dei*, sorti des presses de J. de Spire en 1470, in-fol.; 3^o *Manipulus curatorum*, in-fol., Paris, Coesaris, 1473; 4^o *Speculum historiale Vincentii bellocacensis*, 4 vol. in-fol., Mentelin, 1473; 5^o *Justinus*, imprimé par Philippe Condam Petri, 1479; 6^o *La légende dorée*, de 1468; 7^o *Horatius*, 1492; 8^o *Flos sanctorum*, Toledo, 1482, in-fol., très curieux. — Bien d'autres productions des imprimeurs du XV^e siècle se trouvent encore dans les 50 mille volumes de la bibliothèque de cette ville. — La fondation de la bibliothèque de Grenoble est de l'année 1772, et les livres de Jean Caulet, évêque de la ville, acquis par les Grenoblois, au moyen d'une souscription, en furent le premier fonds. Bientôt après, l'ordre des avocats y réunit la sienne, et les bâtiments occupés anciennement par les jésuites furent en partie cédés par l'administration du collège de la ville. Ce fut le 5 septembre 1773 que la bibliothèque devint publique, et la commune lui accorda plus tard une somme de 600 livres pour qu'elle continuât de l'être. Elle reçut en assez grand nombre des livres, cartes géographiques et antiquités, de Claude Rabi, et, plus tard, la bibliothèque des chanoines de Saint-Antoine, qui y joignirent un médailler assez riche, lorsque leur ordre fut réuni à celui de Malte. La révolution l'augmenta de plusieurs raretés bibliographiques, et d'un assez grand nombre de manuscrits. Les principales

collections apportées à cette époque sont celles : 1° de la Grande-Chartreuse, dans laquelle se trouvent 90 volumes imprimés à la Correrie, maison dépendante de ce monastère, et tout-à-fait inconnus aux bibliographes, plus de 300 volumes imprimés dans le xv^e siècle, enfin, 500 manuscrits, dont quelques-uns très anciens. Plus récemment, elle reçut encore 500 volumes italiens, espagnols et anglais, légués par Gattel, proviseur du lycée de Grenoble. La ville consacre ordinairement au moins 3,100 francs par an pour cette bibliothèque, dont le nombre des volumes s'élève aujourd'hui à 43 mille et 1,100 manuscrits. Les bibliothécaires furent l'abbé Davau, l'abbé Ducros, Chalvet, Dubois-Fontanelle, Champollion-Figeac et Champollion jeune. M. Ducoin en est le bibliothécaire actuel. Le premier volume du catalogue de cette bibliothèque a été imprimé à Grenoble chez Baratier en 1831; le deuxième est sous presse. — La ville d'Amiens possède aujourd'hui une bibliothèque riche de plus de 42 mille volumes, dont la plupart ont été fournis par la suppression des abbayes; elle compte aussi 1,500 manuscrits. A Versailles, la principale richesse de la bibliothèque consiste en un grand nombre d'éditions des Estienne, Plantin, Elzevir, Baskerville, etc.; 42 mille volumes y sont réunis. — La ville d'Arras en compte 34 mille, et quelques manuscrits, dont le plus remarquable est un *Evangelie* du x^e siècle. — La bibliothèque de Cambrai a beaucoup de manuscrits; le catalogue en a été publié par M. Le Glay, bibliothécaire (Cambrai, Hurez, 1831, in 8°). Elle possède aussi plusieurs raretés bibliographiques. Elle s'accrut à la révolution des collections du chapitre métropolitain, et de celles des abbayes du Saint-Sépulcre, de Saint-Aubert de Vaucelles, de Saint-André du Cateau, des Guillemains de Walincourt; et le nombre de ses volumes s'élève aujourd'hui à plus de 30 mille, dont 1,000 manuscrits, parmi lesquels on distingue un *Grégoire de Tours*, que D. Bouquet croit être du vii^e et du viii^e

siècle. Ce précieux manuscrit renferme plusieurs leçons inédites, et a été cité dans la *Nouvelle Diplomatique* des bénédictins comme autorité pour établir la forme et la valeur des quatre lettres que Chilpéric voulut introduire dans l'alphabet. Son écriture est, au commencement du volume, la mérovingienne onciale, massive et rustique, et à la fin la semi-onciale mérovingienne. Le fac-simile que l'on trouve dans le catalogue de M. Le Glay nous a rappelé l'écriture du manuscrit de Grégoire de Tours du fonds de Notre-Dame, H. 3, maintenant à la bibliothèque du roi, et qui a servi à D. Ruinart pour son édition de cet historien; c'est celui qu'il cite sous le nom de *Codex S. Petri bellouacensis*. L'on trouve encore à la bibliothèque du roi un autre *Grégoire de Tours* plus ancien que ceux dont nous venons de parler, et qui paraît avoir été inconnu aux bénédictins; il a été apporté pendant la première révolution. C'est un volume in-4° d'une assez belle conservation, et qui fournit aussi un assez grand nombre de variantes utiles à rassembler à côté de celles que nous ont données les savants bénédictins, éditeurs de ce chroniqueur. On remarque encore dans la bibliothèque de Cambrai, parmi les manuscrits du viii^e et du ix^e siècle, 1° l'*Apocalypsis Sti. Joannis*, in-4°. Ce volume est un monument intéressant de calligraphie et de peinture du ix^e ou du x^e siècle. Un sujet tiré de l'Apocalypse se trouve peint en face de chaque page du texte, mais ils portent tous le caractère de la décadence de l'art. 2° *Expositio Bedæ in Apocalypsim*, in-4°: ce beau manuscrit est du viii^e siècle; 3° *Omilia Beati Joannis in Evangelium Sti. Matthæi*, du ix^e siècle; *Decretalia pontificum*, des vii^e ou ix^e siècle; *Codex canonum*, de la même époque, et un *Glossarium latinum*, écrit en caractères longobards, aussi du viii^e ou du ix^e siècle, et que l'on attribue à Ansileubus, évêque goth, ouvrage dont on ne connaît qu'un second exemplaire, autrefois conservé à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, et qui a passé avec les

autres manuscrits de cette bibliothèque dans celle du roi à Paris. — L'on trouve aussi parmi les chartes conservées à Cambrai plusieurs vieux documents précieux et quelques fragments de la langue des trouvères, entre autres une datée de l'an 1131. Enfin, dans d'autres bibliothèques moins nombreuses que celles dont nous venons de parler, il serait possible de trouver des manuscrits précieux oubliés jusqu'ici, ou négligés, comme le sont encore la plupart des anciennes archives départementales. Espérons que de l'école des chartes, où plusieurs provinces ont déjà envoyé des élèves pour se former à ce genre d'études, sortiront des sujets dont le zèle et l'activité feront enfin jouir le monde savant de ces documents si précieux, pour retracer fidèlement, non pas l'histoire comme l'entend le pouvoir, mais celle de la lutte continuelle du progrès de l'intelligence contre les obstacles que lui ont suscités de puissants intérêts. — Le local affecté aux bibliothèques publiques d'Europe est rarement en rapport avec le caractère et la bienséance d'un établissement de ce genre. Voici quelques détails sur les principaux monuments consacrés à des collections de livres dont nous avons omis de parler en leur lieu, et que nous ont fournis différentes dissertations de Millin et autres savants. — La bibliothèque du Vatican offre une suite de pièces en enfilade, qui comprend une des ailes du Vatican. Les livres sont dans des armoires fermées, sur lesquels se trouvent des vases grecs, dits étrusques, du plus beau choix et de la plus grande rareté. On ne peut admirer dans cette bibliothèque que sa grandeur et sa belle position; mais l'édifice en lui-même ne porte pas le caractère convenable à cet établissement. — La bibliothèque de *Médicis*, à Florence, fut bâtie exprès pour cet usage, par Michel-Ange. Son intérieur porte un caractère sérieux, qui provient plus peut-être de la couleur que du style de l'architecture. L'ensemble de la salle et sa proportion ont quelque chose de grand

et d'harmonieux; l'extérieur de l'édifice n'offre rien de remarquable. — La bibliothèque de *Saint-Marc*, à Venise, bâtie par Sansovino, présente l'idée d'un monument plus riche et plus analogue à son sujet. La décoration extérieure est aussi magnifique et noble que pure et sévère. La pièce qui précède la bibliothèque est un salon qui servait jadis pour les leçons publiques; on en a fait depuis un cabinet ou muséum, enrichi de statues et de bas-reliefs antiques. De là, on passe dans la bibliothèque, qui occupe sept arcades du bâtiment dans sa longueur, et trois dans sa largeur. Son plafond est orné de compartiments peints par les plus fameux artistes du temps. — Parmi les bibliothèques de Paris, le bâtiment de celle du Panthéon, autrefois de l'abbaye de Sainte-Geneviève, est la seule qui se distingue par une disposition adaptée à son usage, et par une décoration non moins conforme à la nature du monument. Une grande croix grecque forme quatre vastes salles réunies par une petite coupole; les bustes des grands hommes, anciens et modernes, placés sur des gaines, y rappellent l'usage antique d'orner les bibliothèques, et offrent un coup d'œil intéressant. — Un monument digne en tout d'une bibliothèque est encore un de ceux que l'intérêt des arts et des lettres sollicite depuis long-temps en France, et qui n'ont jusqu'à présent exercé qu'en projet l'imagination des artistes et le zèle de nos nombreux ministres.

A. CHAMFOLLION-FIGEAC.

BIBLIOTHÈQUE AMBROISIENNE. Cette bibliothèque, devenue célèbre à Milan, dans les temps modernes, par les découvertes d'Angelo Majo, fut ouverte au public en 1609, par le cardinal-archevêque de Milan, Frédéric Borromée, parent de saint Charles Borromée. Cet amateur des arts l'avait fait acheter par des savants qu'il envoya dans toute l'Europe, et jusqu'en Asie. Toutefois, elle ne compta d'abord qu'environ 35,000 volumes imprimés et 15,000 manuscrits. Elle contient aujourd'hui 60,000 livres

imprimés (selon Millin, 140,000). On lui donna le nom de *Bibliothèque ambrosienne*, en l'honneur de saint Ambroise, patron de Milan. Angelo Majo, dans sa préface aux fragments de l'*Iliade*, fait connaître la grande importance que cette bibliothèque gagna depuis, et surtout par l'acquisition des manuscrits de Pinelli. Le cardinal voulut attacher à cette bibliothèque, pour laquelle il avait choisi un local favorable, un collège de savants fixé au nombre de 16 membres, dont chacun devait se distinguer dans une certaine branche de la littérature et des sciences, pour prendre soin de la publication des ouvrages concernant sa partie et en donner les explications nécessaires aux étrangers; mais le manque de fonds fit réduire ce collège à deux membres, qui portent encore le titre de *Doctores bibl. ambros.*, et se distinguent par une médaille d'or avec l'inscription : *singuli singula*. Parmi tant de richesses renfermées dans cette bibliothèque, nous citerons, outre les *palimpsestes* publiés par Majo, un *Virgile* dans lequel Pétrarque nota sa première rencontre avec Laure. La bibliothèque communique avec une galerie des ouvrages de l'art par une place où se trouve un palmier artificiel de cuivre, que Lalande prit pour la production naturelle de ce doux climat. Cette galerie contient plusieurs bustes et tableaux de Breughel, de Barocci, de Luini, et d'Albert Durer; mais ce qui attire particulièrement l'attention, ce sont le carton de l'école d'Athènes par Raphaël, les études de Léonard de Vinci, ainsi que les premières copies de la Cène, par ce grand artiste. On y voyait autrefois 12 volumes avec des morceaux écrits de la main de Léonard de Vinci, que le patriote Galeazzo-Arconatto avait donnés à cette galerie : il n'en reste plus qu'un seul, qui est le plus intéressant par ses dessins. Quant aux autres, ils se trouvent toujours à Paris.

BIBLIOTHÈQUE DE BOURGOGNE. On appelle encore ainsi le dépôt de manuscrits conservés à Bruxelles dans le bâtiment qui fut d'abord l'hôtel de

Duvenvoorde; puis le palais d'Orange et enfin celui des gouverneurs-généraux des Pays-Bas antrichiens. Cette bibliothèque est formée d'un grand nombre de manuscrits précieux et magnifiquement exécutés qui ont appartenu aux princes des maisons de Bourgogne et d'Autriche, et de beaucoup d'autres moins somptueux, mais peut-être d'un usage plus utile, lesquels proviennent de diverses maisons religieuses, ou ont été achetés autrefois par l'académie, et depuis par le gouvernement néerlandais. Le tout compose un véritable trésor, qui, par malheur, est entassé dans un cabinet étroit et obscur, qui peut à peine le contenir; et où plus de six lecteurs ne sauraient être admis à la fois. — Philippe-le-Bon avait beaucoup augmenté la *librairie* de ses prédécesseurs. Voici ce qu'on lit dans le prologue de la *Chronique inédite de Naples*, écrite en 1443 par David Aubert, natif de Hesdin : « A cestui présent volume este grosse et ordonne pour le mettre en sa librairie ou autrement et nonobstant que ce soit le prince sur tous autres, garny de la plus riche et noble librairie du monde, si est il moult enclin et désirant de chascun jour l'accroistre comme il fait, pourquoi il a journellement et en diverses contrées grands clercs, orateurs, translateurs et escripvains à ses propres gages occnpez..... » Raphaël de Marcatel, son fils naturel, hérita de ce goût si digne d'un prince, et la bibliothèque de Gand en fournit encore aujourd'hui la preuve. — Maximilien, surnommé *sans argent*, engagea, pour se procurer des fonds, ses livres les plus rares et d'autres joyaux, car alors les livres étaient désignés aussi sous ce nom. Sa fille Marguerite d'Autriche, la *gentle damoiselle*, tâcha de réparer ces pertes. Malgré ses efforts, la librairie de Bourgogne, sous Charles-Quint, fut presque réduite à rien. Ce fut, on le croira peut-être difficilement, le terrible Philippe II qui, vers l'époque des troubles du xvi^e siècle, en ordonna le rétablissement. Après la mort des archiducs Albert et Isabelle, elle fut de nouveau négligée, et

les victoires des Français sous Louis XV et la république achevèrent de l'anéantir. Néanmoins, dans l'intervalle, et sous l'administration éclairée du comte de Cobentzl, elle était en quelque sorte sortie de ses ruines. L'année 1815 commença pour l'histoire des lettres en Belgique une ère nouvelle; depuis lors, cette bibliothèque n'a fait que s'accroître. — Les curieux y admirent un magnifique missel qui a appartenu à Mathias Corvin, roi de Hongrie, et dont l'abbé Cbevalier a donné la description; une traduction en français de Jacques de Guyse, *La Fleur des histoires*, *La Toison-d'Or* de Guillaume Fillastre, ainsi qu'une foule d'autres manuscrits enrichis de miniatures superbes, et qui révèlent, sinon le pinceau, du moins l'école de Van Eyck et de Memling. — Plusieurs hommes célèbres ont rempli les fonctions de *gardes de la librairie* ou de *gardes-joyaux* de Bourgogne : tels furent Jean Molinet, Jean Le Maire, Agrippa, Viglius, Aubert Le Mire. — On trouve des renseignements sur l'objet dont nous parlons dans un mémoire exprès de M. de Laserna-Santander (1809), dans les introductions des mémoires de Vander Vynekt et de Duclercq, les *Archives historiques*, la *Bibliothèque prototypographique* de M. J.-B. Barrois, la *Bibliotheca manuscripta* de Sanderns, les catalogues de M. Gustave Haenel et les *Notices de M. Van Praet sur Colard Mansion et Louis de la Gruthuse*. M. Mone a donné de nombreux extraits des manuscrits dans les langues du Nord. M. le professeur Bekker et M. Beving s'occupent en ce moment des *Codices græci*. M. Pertz et autres ont consulté avec fruit les documents historiques, et, en 1829, celui qui écrit cet article avait été chargé par l'académie de faire sur la bibliothèque de Bourgogne un travail analogue à celui qu'exécute à Paris l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il a paru un seul *fasciculus* de cette publication, que les événements politiques ont suspendue, et qui devait être restreinte à l'histoire nationale. DE REIFFENBERG.

P. S. Les journaux ont annoncé récemment que la reine des Belges venait de donner à la bibliothèque de Bourgogne un manuscrit précieux, qui avait été transcrit pour cette bibliothèque, et qu'elle avait perdu depuis plus de trois siècles. Ce manuscrit est une copie de la traduction française de la *Cyropédie* de Xénophon, qui était, à ce qu'on croit, dans les bagages du duc Charles-le-Téméraire, lorsqu'il fut tué devant Nanci, le 5 janvier 1477, et dont on avait ignoré le sort depuis ce moment.

BIBLIOTHÈQUE DU ROI, rue de Richelieu, ouverte pour les travailleurs tous les jours de 10 à 3 heures, et le mardi et le vendredi seulement pour les curieux. Ses vacances commencent le 1^{er} septembre et finissent le 15 octobre. — C'est la plus riche et la plus vaste bibliothèque de l'Europe. Elle est divisée en quatre départements :

- 1^o Dép. des livres imprimés ;
- 2^o Des livres manuscrits, chartes et diplômes ;
- 3^o Des médailles et antiques ;
- 4^o Des estampes, cartes et plans.

La réunion des conservateurs et des conservateurs-adjoints, qui ont voix consultative, forme, d'après la dernière organisation donnée en 1832, l'administration responsable de cet établissement, sous le nom de *conservatoire*. Un directeur-président, un vice-président et un secrétaire sont élus chaque année à la majorité des voix, et forment le bureau d'administration. Le directeur, nommé pour 5 ans, est confirmé par le ministre. — L'état consacrait annuellement une somme de 205 mille francs, tant pour les acquisitions que pour le personnel de cette bibliothèque. Mais les pertes qu'elle a éprouvées par le vol de son cabinet des médailles et la nécessité de tenir ses collections au courant des productions nouvelles de la littérature étrangère ont engagé le ministre à demander aux chambres une augmentation d'allocation, que le développement toujours croissant des sciences rend de jour en jour plus nécessaire. Les fonds pour 1834 ont été portés

à 230 mille francs. — L'origine réelle de cette bibliothèque est comme celle de la plupart des grands établissements publics, assez obscure et incertaine; elle eut de faibles commencements, et ce n'est qu'après de longues suites d'années et de nombreuses révolutions qu'elle est parvenue à ce degré de magnificence qui en fait aujourd'hui le plus vaste dépôt des connaissances humaines. — Il serait assez difficile de déterminer auquel de nos rois elle dut sa fondation. — Charlemagne avait une bibliothèque; il ordonna qu'elle fût vendue, et que le prix en fût distribué aux pauvres. — Ses successeurs disposèrent aussi de leurs livres comme du reste de leur mobilier. — Saint Louis forma aussi une bibliothèque, dont il permit l'usage aux savants; il la dispersa encore par une clause de son testament. — Philippe-le-Bel et ses trois fils imitèrent cet exemple; Philippe de Valois s'occupa peu des sciences et des livres; le roi Jean, au contraire, ramassa quelques volumes; Charles V en hérita et en réunit avec soin un assez grand nombre d'autres: ce fut là l'origine et la base primitive de la Bibliothèque royale comme établissement public. — 1373. Premier inventaire par Gilles Malet, valet de chambre de Charles V, garde de la librairie du Louvre: 910 volumes. — Cet inventaire se trouve à la Bibliothèque du roi, dans la collection de Colbert, sous le n° 8,854. Il nous apprend que les Bibles, les ouvrages de théologie, d'astrologie, de géomancie et chiromancie formaient la plus grande partie de cette bibliothèque. — 1380. Récolement des livres par ordre de Charles VI sur cet inventaire. Il s'en trouva plusieurs qui manquaient: Charles V les avait donnés à diverses personnes. — 1410-1411. Mort de Gilles Malet; Antoine des Essarts lui succède dans cette charge. Inventaire dressé par deux officiers et un greffier de la chambre des comptes: 900 volumes à peu près. — La bibliothèque du Louvre se trouva ainsi diminuée par les dons que ces rois avaient faits à différentes personnes, et par les dépôts de livres d'église dans les mai-

sons royales, dépôt ordonné par Charles V. — Jean Maulin, clerc du roi à la chambre des comptes, et Garnier de Saint-Yon, échevin de Paris, paraissent avoir occupé successivement, et après la mort d'Antoine des Essarts, la charge de garde de cette bibliothèque. — 1423. Il y avait 850 volumes, estimés 2,323 liv. 4 sols. — 1429. La Bibliothèque du roi, qui était à la tour du Louvre depuis Charles V, fut achetée par le duc de Bedford, régent du royaume, pour 1,200 livres, et ce seigneur l'envoya en Angleterre. — Charles VII ne répara point la perte de la Bibliothèque; il se contenta d'un petit nombre de livres qui lui sont dédiés. — 1475. Louis XI ramasse les débris de la Bibliothèque, épars dans les maisons royales; il acquiert beaucoup de livres. Deux libraires de Mayence faisaient débiter des livres à Paris; le facteur étant mort, les livres sont confisqués au profit du roi. Louis XI les fait estimer, et fait restituer aux libraires le prix, qui était de 2,420 écus. — L'invention de l'imprimerie apporte de nouvelles richesses à cette bibliothèque, qui s'augmenta encore de celle de Charles de France, frère du roi, et, selon toute apparence, de celle des ducs de Bourgogne, dont le duché fut réuni à la couronne de France. — Elle eut pour garde en titre Laurent Palmier, et pour enlumineur Jean Fouquet de Tonrs. — 1495. Une grande partie de la bibliothèque de Naples fut transportée dans celle du Louvre, après la conquête de ce royaume par Charles VIII. — La Bibliothèque du roi, transportée à Blois par ordre de Louis XII, est augmentée, 1° de celle que Charles, duc d'Orléans, père du roi, avait formée au retour de sa captivité d'Angleterre: il s'y trouvait des livres que le duc de Bedford avait enlevés de la tour du Louvre; — 2° de celle de Jean, comte d'Angoulême; — 3° de celle que les ducs de Milan avaient formée à Pavie; — 4° des livres qui avaient appartenu à Pétrarque; — 5° et de ceux du cabinet de Louis de la Gruuthuse, seigneur flamand. — Elle contenait dès lors ce que nous avons de meilleurs

auteurs latins, avec quelques anciens auteurs grecs. — 1527. On y fit entrer les livres des princes de la maison de Bourbon, et les livres français acquis par les dédicaces, ou compris dans les successions de Louise de Savoie et de Marguerite de Valois. — François I^{er} n'avait pas plus de 200 volumes imprimés. — Deux catalogues sont rédigés par ordre de ce roi, l'un par Vergèce, retrouvé depuis parmi les manuscrits de Baluze ; l'autre par un Grec nommé Palæocappa. Le premier est fait à la hâte, et contient les titres et les principales indications d'environ 540 volumes. On ne dit plus rien du second. — 1529. Jérôme Fondule, chargé de chercher des manuscrits grecs, en remet 60 à la bibliothèque de Fontainebleau. Le catalogue des manuscrits grecs remis par différentes personnes, est dressé par Ange Vergèce, habile copiste pour le grec : 260 volumes. — 1544. François I^{er} réunit la bibliothèque de Blois à celle qu'il avait formée à Fontainebleau. Inventaire dressé à Blois : 1800 volumes. Il est aussi conservé à la Bibliothèque du roi, sous le n° 10,279 de l'ancien fonds. — Jean de la Barre était chargé de la garde de la bibliothèque de Blois, et Mathieu de La Bise de celle de Fontainebleau. — 1544-45-46. Manuscrits grecs ramassés de divers endroits, lesquels, avec les précédents, allaient au nombre de 400 volumes, avec 40 manuscrits orientaux. François I^{er}, pour donner plus d'éclat à sa bibliothèque et encourager les sciences, créa la charge de *maître de la librairie du roi*, qu'il donna à Guillaume Budé, vers l'an 1522, comme récompense de son zèle et de son mérite. Ce fut Pierre du Chastel ou Chastellain qui succéda à Budé. Ce savant servit utilement les lettres par son crédit, et, grâce à son amour pour les livres, la librairie du roi reçut de notables accroissements tant qu'il occupa cette charge, sous le règne de François I^{er} et de Henri II. Il la conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Orléans en 1552. — Mellin de Saint-Gelais et le savant mathématicien Pierre de Montdoré furent successive-

ment investis de cette charge : le premier jusqu'en 1554, et le dernier jusqu'en 1567. — 1556. Ordonnance de Henri II pour qu'il soit remis à la Bibliothèque du roi un exemplaire, en vélin et relié, de chaque livre imprimé par privilège. Ce tribut augmente de beaucoup le nombre des imprimés. On connaît 15 volumes manuscrits seulement reliés à la marque de François II, et 140 à la marque de Charles IX, sans les imprimés. *L'Histoire de France* par du Tillet est le seul ouvrage qu'on sache bien certainement être entré dans la Bibliothèque du roi sous le règne de Charles IX. — On conjecture qu'une partie de la bibliothèque d'Aymar de Ranconnet (mort à la Bastille en 1559) y est entrée sous ce règne, et quelques volumes seulement sous le règne d'Henri III. — 1570. Jacques Amyot, qui avait été le précepteur de Charles IX, succéda à Montdoré, bibliothécaire, et exerça cette charge jusqu'en 1593. — 1593. Jacques Auguste de Thou, maître de la librairie du roi. — 1594. La Bibliothèque du roi fut pillée du temps de la ligue. — 1595. Henri IV la fait transporter à Paris, au collège de Clermont. Elle acquiert la même année, et par l'autorité du roi et de son parlement, la grande Bible de Charles-le-Chauve, qui s'était conservée à Saint-Denys, et dont les religieux voulaient se défaire. — 1599. Près de 800 manuscrits de la bibliothèque de Catherine de Médicis sont réunis à celle du roi. C'était une succession du maréchal Strozzi, qui les avait acquis d'un neveu du pape Léon X. — 1604. La Bibliothèque du roi est transportée aux Cordeliers ; puis, sous Louis XIII, à la rue de la Harpe. Il en fut alors fait un catalogue suivant l'ordre où elle se trouvait rangée dans cette dernière maison ; il existe manuscrit à la Bibliothèque dans le fonds de Baluze, n° 10,010⁶. — 1617. François de Thou, âgé de 9 ans, hérite, après la mort de son père, de la charge de maître de la librairie. Pendant sa minorité, Nicolas Rigault eut seul la direction de la Bibliothèque du roi, dont il était garde

depuis 1615.—1622. 418 volumes, dont 150 manuscrits grecs, sont achetés de la succession de Philippe Hurault, évêque de Chartres.—1635. Nicolas Rigault quitta la garde de la librairie, pour se faire conseiller au parlement de Metz. Sa place est donnée aux savants frères Pierre et Jacques Dupuy.—1642. Jérôme Bignon est nommé maître de la librairie après la mort de Thou, décapité cette même année. Il obtient la survivance de sa charge pour son fils, nommé comme lui Jérôme; mais la considération que les Bignon portaient aux Dupuy ne les fit pas se prévaloir de leur autorité sur la Bibliothèque, et tous deux les laissèrent indépendants. Dès lors la charge de maître de la librairie se borna à faire deux visites de cérémonie par an à la Bibliothèque; du reste, personne plus que les Dupuy ne méritait la confiance des Bignon.—Mais Pierre Dupuy étant mort en 1651, Jacques, son frère, demeura seul garde de la Bibliothèque jusqu'à la fin de ses jours; et en 1652 Nicolas Colbert reçut de son frère cet emploi devenu vacant.—1657. Plus de 200 manuscrits sont vendus au roi par les frères Dupuy. Plus de 9,000 volumes imprimés sont légués par les mêmes.—Hippolyte de Béthune fait présent au roi d'une collection de manuscrits modernes, en 1,923 volumes, dont plus de 950 remplis par des pièces originales sur l'*Histoire de France*.—1661. La bibliothèque ne consiste qu'en 16,746 volumes, tant imprimés que manuscrits.—1662. Les manuscrits de Loménie de Brienne sont remis à la Bibliothèque après la mort du cardinal Mazarin. C'était un grand recueil de pièces originales, concernant des affaires d'état. Il s'en était fait des copies.—Environ 10,000 volumes imprimés ou manuscrits sont achetés de la veuve de M. Dufresne, fils d'un avocat de Bordeaux, et l'homme de son temps qui se connaissait le mieux en librairie.—1666. La bibliothèque est transportée à la rue Vivienne.—1667. On y transporte le cabinet des médailles, les livres et manuscrits de Gaston d'Orléans. Les ma-

nuscrits étaient au nombre de 50, et contenaient l'original de l'*Histoire de France*, que du Tillet avait présenté à Charles IX. On y transporta aussi le recueil d'estampes en 224 grands volumes, et les antiquités du tombeau de Childéric, découvert en 1653, ainsi que les livres de M. Carcavi.—13,000 volumes au moins de la bibliothèque de M. Fouquet sont incorporés à la Bibliothèque du roi, y compris un recueil de pièces imprimées et manuscrites, concernant l'*Histoire d'Italie*, qui avait été acheté du sieur Dufresne, de Bordeaux.—1668. Échange de plusieurs livres doubles de la Bibliothèque du roi contre les manuscrits et un nombre d'imprimés choisis de la bibliothèque Mazarine. Les manuscrits étaient au nombre de 2,156, dont 102 en langue hébraïque, 343 en diverses langues orientales, 229 en grec, 1,422 en latin, en français, italien, espagnol, etc., etc. Il s'y trouvait aussi 3,600 livres imprimés pour lesquels la Bibliothèque donna 2,341 de ses volumes doubles.—Acquisition d'une partie des livres de Jacques Galois, en langues orientales, et d'une partie de la bibliothèque de Gilbert-Gaulmin, consistant en 461 manuscrits arabes, persans et turcs; 127 hébreux, 2 grecs et 615 volumes imprimés en diverses langues.—1669. 62 manuscrits grecs sont envoyés du Levant par M. de Monceaux. La Bibliothèque du roi était alors de 30,000 volumes.—1670. Acquisition de la bibliothèque de Jacques Mentel, célèbre médecin de Paris, laquelle consistait en 10,000 volumes de toute espèce, et 50 manuscrits, dont 6 seulement étaient grecs.—246 volumes imprimés et 4 manuscrits concernant l'histoire d'Asie, d'Afrique, d'Amérique, d'Espagne et de Portugal, sont envoyés de Portugal par l'ambassadeur de France en cette cour.—1670 et suiv. Chaque année la Bibliothèque du roi reçoit des envois des livres qui s'imprimaient dans les principales villes de l'Europe, et des copies des manuscrits les plus rares.—44 ballots (340 volumes in-fol.) de co-

pies de titres pour servir à l'histoire sont envoyés de Béarn et de Languedoc par le président Doat. — 1670. Gravure des planches qui servent aux présents d'estampes. — 1671-5. Près de 620 manuscrits, en langue hébraïque, arabe, syriaque, copte, etc., avec une trentaine de manuscrits grecs qui arrivent du Levant par les soins du père Vansleb, dominicain. Les actes du concile de Jérusalem, avec les confessions de foi des églises grecques, sont envoyés à Louis XIV, par M. de Nointel. Le roi les fait communiquer à Arnaud, qui travaillait à son ouvrage de la *Perpétuité de la foi*. Ce ne fut qu'en 1697 qu'ils furent remis à la Bibliothèque du roi. — 1672. Acquisition de 67 manuscrits latins et de 18 volumes d'anciennes impressions tirés de la bibliothèque des carmes de la place Maubert. — 1673. On choisit, parmi les doubles de la Bibliothèque du roi, 660 volumes imprimés, pour être remis dans l'endroit du Louvre où s'assemblait l'académie française. Jusqu'à la mort de Colbert, il ne se fait plus d'acquisition que de livres de privilège, et autres de peu d'intérêt. — 1676. Louis Colbert, fils du ministre de ce nom, est pourvu de la charge de garde de la Bibliothèque du roi, à laquelle est réunie celle d'intendant du cabinet des médailles, après la mort de Nicolas Colbert, évêque d'Auxerre. — 1678. M. Cassini fait remettre gratuitement à la Bibliothèque plus de 700 volumes, presque tous imprimés, concernant l'astronomie et les mathématiques. — 1681. Louis XIV visite la Bibliothèque. — 1683. Acquisition des papiers et manuscrits trouvés dans le cabinet de Mézerai. — 1684. Les charges de maître de la librairie du roi et d'intendant du cabinet des médailles sont réunies, après les démissions volontaires de Colbert fils et de Bignon, et les provisions en sont expédiées à l'abbé de Louvois; mais comme le nouveau bibliothécaire n'était pas en âge d'exercer par lui-même, l'abbé Vares et le médecin Rainssant, habile antiquaire, firent pour lui les fonctions de garde sous les ordres de son père. — Ré-

colement de livres de la Bibliothèque : les manuscrits, sans compter ceux de Brienne et ceux de Mézerai, étaient au nombre de 10,542; les imprimés, sans compter les livres doubles, recueils d'estampes, etc., d'environ 40,000. — 1685-6-7. Louvois fait venir, pour des sommes considérables, des livres d'Angleterre, de Hollande, de Suède, de Madrid, de Lisbonne. Dom Mabillon, qui voyageait en Italie, procure à la Bibliothèque du roi, en moins de deux ans, près de 4,000 volumes imprimés, achetés à Rome, à Naples, à Florence, à Venise, à Milan, et à Lyon. — 1685. Titres et actes tirés du trésor des chartes du château de Nantes, en 2 volumes, magnifiquement reliés, portés à la Bibliothèque du roi par ordre de Le Pelletier, contrôleur-général. — Acquisition des manuscrits et papiers de Chantereau-Lefèvre, concernant les duchés de Lorraine et de Bar. — 1688. 35 manuscrits grecs envoyés du Levant par M. Galland, 17 par le père Régnier, jésuite, qui les avait tirés de la bibliothèque du grand-seigneur. La bibliothèque du roi était, en 1688, de 43,000 volumes imprimés. — 1689. Arrêt du conseil pour faire remettre à la Bibliothèque du roi un exemplaire de tous les livres imprimés depuis 1652. — 1692. Découverte des singularités d'un manuscrit de S. Ephrem, coté alors 1905. (C'est le premier manuscrit palimpseste signalé à l'attention des savants). — 1697. Échange de livres doubles contre d'autres bons livres qu'on fait venir d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne. Volumes chinois, au nombre de 49, envoyés au roi par l'empereur de la Chine, et apportés par le père Louvet, jésuite. — 1699. 169 planches gravées par le chevalier de Beaulieu, rappelant les événements militaires du règne de Louis XIV, sont envoyés à la Bibliothèque. — 1700. Un rouleau où tout le Pentateuque est écrit en hébreu, et 3 manuscrits arabes, contenant une histoire des Druses, sont présentés au roi par un médecin arabe de la ville de Damas. — 500 manuscrits sont remis en pnr don à la Biblio-

thèque par l'archevêque de Reims, Le Tellier, dont : 306 latins, 111 grecs, 53 français, 16 italiens, 14 hébreux. Ils venaient la plupart de Monlebal, archevêque de Toulouse. Après la mort de l'archevêque de Reims, on remit encore 58 manuscrits de livres de liturgie. — Achat de 35 volumes manuscrits, reliés aux armes de Bretonvilliers. 12 gros volumes, les uns chinois, les autres tatais, sont remis au roi par le père Fontenai, jésuite. — 1701. Acquisition de 275 manuscrits, presque tous modernes, de M. Faur, célèbre docteur de Sorbonne. L'abbé de Louvois ramasse des livres pour la Bibliothèque dans ses voyages d'Italie. — 1701-6. Deux manuscrits, dont l'un est une relation de voyages en langue russe, sont donnés par Sparwenfeld, maître des cérémonies de la cour de Suède. Manuscrit de Pétrone trouvé à Traw en Dalmatie, acheté à Rome pour la Bibliothèque du roi par dom de la Barre. Manuscrit grec en lettres onciales, présenté par l'abbé de Camps. Acquisition des manuscrits de M. Linéry-Bigot, au nombre de 450 volumes, avec un manuscrit des quatre Evangiles semblable au précédent. — 1706. Enlèvement du Concile de Jérusalem par un prêtre apostat du Dauphiné, nommé Jean Aymont; il fut restitué en 1709 par les états-généraux. Le voleur avait endommagé d'autres volumes en arrachant des feuilles; le mal a été réparé peu à peu, les morceaux ayant été rendus. — 1708. Une caisse, restée à la douane depuis 15 ans, sans que personne l'eût réclamée, contenait 14 portefeuilles de livres tartares. Le roi les fait porter à la Bibliothèque avec quelques autres livres pareils, qui étaient dans son garde-meuble. — 1709. Livres et papiers de Jean Haudiquier confisqués au profit du roi, et remis à la Bibliothèque. Il y avait 79 volumes ou portefeuilles, dont 55 d'André et François du Chesne, les uns et les autres remplis de titres de généalogie; une trentaine de liasses, restes des débris d'autres papiers du même, furent remises en 1725. — Une topographie d'Irlande, trouvée en 1707 dans un vais-

seau pris par des armateurs français, fut envoyée à M. de Valincourt, secrétaire de la marine, et donnée par celui-ci à la Bibliothèque du roi. C'était un recueil de 300 cartes faites à la main et sur les lieux par un commissaire du roi Jacques II. Après avoir été égaré quelques années, ce recueil fut découvert, en 1727, parmi les papiers de M. Delisle et remis par sa veuve. 23 livres grecs, arabes, turcs, persans, sont donnés par le comte de Pont-Chartrain; ils avaient été apportés en France par Paul Lucas. — 1712. Le sous-bibliothécaire Clément lègue à la Bibliothèque une collection de dix-huit mille portraits gravés. Acquisition des manuscrits orientaux et autres de Thévenot, 290 volumes. Achat de 800 volumes d'excellents livres d'histoire, imprimés, de M. Bulleaud, doyen des secrétaires du roi. — 1713. 100 volumes imprimés donnés en présent à la Bibliothèque par Wetstein, fameux imprimeur et libraire d'Amsterdam. Cet exemple est suivi par d'autres imprimeurs, et par des auteurs des pays éloignés. Legs d'un inventaire des titres de Lorraine et de Bar, en six grands portefeuilles, avec portefeuilles pour des tables, par M. Caillé-Dufourny. Il avait donné l'année précédente un cartulaire de Langres commencé en 1329. — 1715. L'abbé de Targny, qui voyageait en Italie, y amassa pour la Bibliothèque du roi un grand nombre de livres curieux, dont le prix lui fut remboursé. — Galland, professeur royal et membre de l'académie des inscriptions, fait don à la Bibliothèque du roi de ses manuscrits, dont 23 arabes, 25 turcs ou persans, 12 vocabulaires, etc. — Gaignières avait fait donation de son cabinet; la Bibliothèque du roi en fut mise en possession cette année. A la mort de Louis XIV, la Bibliothèque était de 70,000 volumes, sans compter le fonds des planches et des estampes gravées. Au commencement de son règne, elle n'était que de 50,000 volumes. — 1717. Donation du cabinet de d'Hosier, contenant un nombre presque infini d'armoriaux, nobiliaires, généalogies, etc. —

1818-19. Mort de l'abbé de Louvois. L'abbé Bignon lui succède et reçoit cette même année : 1^o les livres imprimés et manuscrits donnés par son prédécesseur ; les manuscrits consistaient en 300 portefeuilles, boîtes, etc., contenant des pièces toutes modernes ; 2^o les manuscrits de Philibert de La Mare ; 3^o ceux de Baluze, mort l'année précédente ; 1,000 volumes, sans compter les chartes originales et autres pièces détachées. A ces précieuses acquisitions, il faut ajouter une curieuse collection de 350 livres chinois, tartares et indiens, que Bignon donna lors de son entrée à la Bibliothèque du roi. — 1720. Acquisition de plus de 800 volumes chinois, apportés par MM. des missions étrangères. — 1723. La compagnie des Indes en fait entrer plus de 1,300. On en reçoit encore beaucoup d'autres envoyés par le père de Prémare, jésuite, missionnaire à Canton. — Acquisition des livres de M. Dacier, et réunion de ceux qui se conservaient au Louvre, parmi lesquels 60 manuscrits latins et français. — 1724. La Bibliothèque du roi est placée à l'hôtel de Nevers, rue de Richelieu. Les deux grands globes de Coronelli, présentés à Louis XIV par le cardinal d'Estrées en 1683, y avaient été apportés en 1722. — Acquisition de 30 volumes in-folio de copies de manuscrits du concile de Bâle. 129 planches gravées des tableaux de Vander-Meulen, qui regardent l'histoire de Louis XIV, s'y trouvent aussi. Tous les cuivres gravés ont été ensuite placés au Louvre. — 1726. Cabinet de livres de musique de Brossart, chanoine de Meaux. — 1727. Livres de liturgie du père Lebrun, de l'Oratoire. — Missel de Marseille, imprimé en 1550, envoyé par un officier. — 1728. Réunion d'un recueil de 2,403 feuilles de miniatures, de fleurs, d'oiseaux, d'animaux et de papillons, lequel avait été formé par le duc d'Orléans — On y place aussi un recueil d'environ 600 volumes de toutes grandeurs, contenant soixante mille pièces fugitives, de M. Morel de Thoisy. — Beaucoup de livres imprimés sont en-

voyés de Lisbonne ou des foires du Nord ; on achète à la vente des livres imprimés de la bibliothèque de Colbert plus de 1,000 volumes. On s'assure qu'il n'y a plus de manuscrits grecs ou latins dans la bibliothèque du grand-seigneur. Livres grecs, arméniens et autres en langues orientales, envoyés de Constantinople par M. l'abbé Sévin ; il en vient ensuite toutes les années par les mesures qu'il a prises. — 1729 et suiv. Livres indiens reçus par le moyen de la compagnie des Indes. — 1730. Legs au roi d'un précieux manuscrit intitulé : *Registre de Philippe-Auguste*, par M. Rouillé de Coudray, conseiller d'état. Acquisition des manuscrits du chapitre de Saint-Martial de Limoges, 240 volumes ; de ceux du premier président de Mesmes, au nombre de plus de 600 volumes. On y remarque 22 volumes de mémoires originaux de la ligue. — 1731. Acquisition du cabinet d'estampes de Béringham, consistant en plus de 8,000 estampes de toutes grandeurs, de toute espèce et de tout pays. — 1732. Les manuscrits de la bibliothèque de Colbert sont placés dans la Bibliothèque du roi. Il s'en trouvait plus de 10,000, sans compter les chartes et autres pièces originales. Voici les principales sources des manuscrits de cette bibliothèque : 1^o Des envois considérables de manuscrits grecs et orientaux en 1673 ; 2^o les manuscrits de M. Chandelier, achetés en 1674 ; 3^o ceux de Duchêne, fils du célèbre André Duchêne, donnés en 1675 ; 4^o ceux de Claude Hardi, célèbre avocat, achetés en 1675 ; 5^o ceux de M. Balesdens, de l'académie française, achetés en 1676 ; 6^o ceux du chapitre de Metz, parmi lesquels la *Bible* originale et les *Heures* de Charles-le-Chauve, en 1676 ; 7^o ceux de l'abbaye de Moltemer en 1677 ; 8^o ceux que vendirent Villery et Ambouin, libraires, en 1677 ; 9^o ceux de M. de Marente d'Alge, envoyés de Normandie en 1677 ; 10^o ceux de l'abbaye de Moissac, envoyés par l'intendant de Montauban en 1678 ; 11^o plusieurs, envoyés par l'intendant du Dauphiné en 1679 ; 12^o par l'évêque de St.-

Malo en 1679; 13^e ceux qui furent donnés par la duchesse de Vivonne en 1679; 14^e 140, envoyés du Languedoc par le secrétaire de M. d'Aguesseau en 1680; 15^e ceux du collège de Foix de Toulouse, par M. d'Aguesseau, 950 volumes, en 1680; 16^e ceux de M. de Bignac de Montpellier; 17^e de l'abbaye de Foucarmont; 18^e quelques-uns tirés de l'hôtel-de-ville de Rouen; 19^e ceux de la bibliothèque de M. de Montmort, achetés; 20^e d'autres envoyés par le secrétaire de M. d'Aguesseau, intendant du Languedoc; 21^e ceux de M. Paget, envoyés par M. d'Aguesseau, le tout en 1682; enfin 22^e ceux de l'abbaye de Bomport, au nombre de 87 volumes, en 1683. — Médailles frappées en mémoire des embellissements de la Bibliothèque du roi sous le règne de Louis XV. — 1733. On prend du cabinet de M. de Cangé les livres qui conviennent à la Bibliothèque du roi, avec 170 manuscrits. M. Jamelot, inspecteur du collège royal, fait présent à la Bibliothèque de ses recueils et manuscrits. — 1734. 50 manuscrits modernes, théologiques et historiques, sont achetés des héritiers de l'abbé Drouin, conseiller au parlement. Acquisition de 400 chartes. — 1735. Traduction de la Bible en langue malaie, imprimée à Amsterdam, et présentée par deux directeurs de la ville à l'ambassadeur de France pour la Bibliothèque du roi. La Bibliothèque du roi reçoit des livres de tous côtés par les soins des ambassadeurs et des consuls français dans les villes de commerce. — 1737. 128 volumes manuscrits et 40 imprimés sont achetés des héritiers de M. l'abbé de Targni. — 1741. L'abbé Bignon, âgé de près de 80 ans, se retire de la bibliothèque, et meurt deux ans après. Son neveu le remplace dans cet intervalle, mais sa mort, arrivée six jours avant celle de Bignon son oncle, l'empêcha de profiter de la survivance de cette charge, qui lui avait été concédée en 1722. Son frère, maître des requêtes, élevé sous les yeux de l'abbé Bignon, fut alors nommé par le roi maître de sa librairie. — 1754. Mort de

de Boze, garde du cabinet des médailles; acquisition de son cabinet d'antiquités et de ses manuscrits. L'abbé Barthélemy lui succède. — 1756. Les manuscrits de Du Cange et 300 volumes de l'église de Paris, la plupart des x^e et xi^e siècle, sont vendus à la Bibliothèque du roi. Quelques années auparavant, elle avait reçu un grand nombre de pièces sur la Lorraine, apportées de Nancy après la mort de Lancelot. — 1762. 11 mille volumes choisis dans la bibliothèque de Falconnet sont apportés à celle du roi après la mort de ce célèbre médecin. Il les avait offerts à Louis XV en 1742, et s'en était réservé la jouissance jusqu'à sa mort. — 1765. Envoi des livres de Huet, évêque d'Avranches: 8,271 vol., dont 200 manuscrits. De nombreuses acquisitions sont faites à la vente de la bibliothèque des jésuites. — 1766. Le cabinet de Fontanieu est acheté pour la Bibliothèque. Il consiste en un grand nombre d'estampes, de livres imprimés et manuscrits. L'on remarque surtout, parmi ces derniers, 60,000 titres de pièces ou pièces sur l'histoire générale de France. Plusieurs manuscrits et livres imprimés extrêmement rares sont vendus par le duc de la Vallière. 100 boîtes contenant des titres généalogiques sont vendues par Blondeau de Charnage. Copie du livre d'Enoch, apportée d'Abysinie, et donnée au roi par le chevalier Bruce, Anglais. — 1772. Mort de Bignon; son fils, pourvu de la survivance de son père, entre en fonctions, et signale son entrée par les acquisitions, 1^o du précieux cabinet des médailles de Pellerin; 2^o d'une partie du cabinet d'estampes de Mariette; 3^o d'environ 300 volumes imprimés en langue russe, et de 100 manuscrits indiens, persans, etc., apportés du ministère des affaires étrangères; 4^o de 300 manuscrits arabes, persans, etc., donnés au roi, et de nombreux livres chinois envoyés par le père Amyot, missionnaire. — 1781. A la vente de la précieuse bibliothèque du duc de la Vallière, on acquit pour celle du roi 252 manuscrits des plus précieux

et un grand nombre de livres imprimés sur vélin. — Le règne de Louis XVI n'eut pas les mêmes résultats pour la Bibliothèque du roi que celui de ses prédécesseurs, à qui elle était redevable de tant de richesses de tous les genres. Les embarras du gouvernement l'empêchèrent de songer à l'accroissement de ce trésor littéraire, et quelques acquisitions seulement de peu d'importance furent faites jusqu'en 1793. A cette époque de bouleversement général, commença pour la Bibliothèque, devenue nationale, une suite d'augmentations qui l'enrichirent d'une infinité de documents historiques et de monuments précieux, qu'elle n'aurait vraisemblablement pas possédés sans tant de circonstances extraordinaires; ce qui n'empêche pas qu'on ne lise souvent encore, dans les ouvrages nouveaux, de longues et fréquentes lamentations sur les Barbares de cette époque, qui ordonnèrent et effectuèrent le *brûlement* des titres et chartes, passèrent des marchés pour enlever l'écu de France de dessus les reliures des manuscrits, et lorsque des blasons se trouvaient appliqués sur un feuillet du volume, cette feuille devait être coupée. La vérité est toutefois, quant à la Bibliothèque nationale, qu'elle ne perdit rien sous le régime des Barbares, même lorsqu'elle avait un comédien pour conservateur. Des notes authentiques nous ont aussi appris qu'une réunion de gens de lettres et d'académiciens procéda, par ordre de l'assemblée constituante, au triage des titres qui formaient les différents dépôts nationaux, et qu'un choix d'une collection de pièces intéressantes pour l'histoire de France, remplissant sept à huit cents cartons, furent envoyés à la Bibliothèque, où ils existent encore, et le choix de cette commission ne fut pas aussi exclusif qu'on pouvait le présumer à cause des circonstances, pour qu'elle n'hésitât pas à y envoyer aussi plusieurs volumes de blasons, des livres de prières et d'autres ouvrages, dont l'histoire pouvait se passer, et que l'on admire aujourd'hui comme monument de pein-

ture des siècles passés. La table générale du cabinet des titres et généalogies est la seule perte regrettable que fit la Bibliothèque pendant ces temps d'orages politiques. Le comité d'instruction publique de la convention fit aussi déposer plusieurs pièces historiques ou manuscrits précieux. De ce nombre sont des lettres-patentes de Charles IX et de François I^{er}, les manuscrits des campagnes de Louis XIV, les Heures de ce même roi, celles d'Anne de Bretagne et autres chefs-d'œuvre de peinture. Cet exemple fut imité dans les départements par les commissaires de la république, qui choisirent dans les monastères les monuments les plus précieux pour les envoyer à la Bibliothèque de la rue de la Loi. Le nombre des livres imprimés, comptés un à un, ne s'élevait, en 1793, qu'à 152,868. Les conservateurs de cet établissement ne furent pas à l'abri des soupçons politiques, et sur la dénonciation de Villebrune, que sa conduite avait fait chasser du collège de France, six d'entre eux furent emprisonnés pendant près de huit mois. Un seul, M. Van Praet, put échapper aux sbires du comité révolutionnaire et continuer de donner ses soins à la Bibliothèque avec le comédien Béliassin, alors garde des manuscrits et des imprimés, à la place de l'abbé de Targui, retenu prisonnier. — Enfin, le 25 vendémiaire an IV, la convention dota la Bibliothèque d'une organisation capable de lui procurer de grands avantages, et en confia l'administration et la conservation aux personnes les plus marquantes de la littérature : c'étaient Langlès, La Porte du Theil, Legrand-d'Aussy, Barthélemy, Millin, Caperonnier, Van Praet, Joly. — Quelques mois après, la Bibliothèque reçut 9,100 manuscrits provenant de l'abbaye St-Germain-des-Prés. Dans ce nombre, il s'en trouvait 756 orientaux, 515 grecs, 1642 latins, et le reste en français et autres langues modernes. Dans ces derniers sont compris les travaux des bénédictins sur la *Champagne* et la *Picardie*. Les personnes qui avaient le plus contribué à enri-

chir la Bibliothèque de ce monastère avant sa réunion à celle du roi étaient : l'abbé d'Estrées, archevêque de Cambrai, l'abbé Renaudot, le cardinal de Gèvres, dont les manuscrits forment encore, à la Bibliothèque du roi, un fonds particulier portant son nom ; le duc de Coislin, évêque de Metz, en donnant les manuscrits qui avaient appartenu au chancelier Séguier ; le premier président de Harlai, dont la collection forme aussi un fonds à part, et enfin M. de Caumartin. — L'on eut à regretter la plus grande partie des livres imprimés de ce monastère, que l'on perdit par un incendie, en 1793. Cependant les volumes les plus précieux, échappés aux flammes, furent alors apportés à la Bibliothèque nationale par les soins de M. Van Praet, qui les préserva ainsi du pillage. Les manuscrits n'eurent pas à souffrir de cet incendie, mais un grand nombre avaient été emportés par les religieux lorsqu'ils quittèrent cette maison. C'est D. Poirier et M. Van Praet qui rédigèrent alors l'inventaire des volumes trouvés dans cette abbaye. — Quelque temps après s'être enrichie de cette précieuse collection, la Bibliothèque s'accrut encore du cabinet Bertin, composé d'estampes et de manuscrits mandchoux ou chinois ; des manuscrits de la Belgique, premier trophée de nos armes, déposés à la Bibliothèque nationale ; d'un assez grand nombre de volumes choisis dans les bibliothèques d'Italie, et des pièces historiques relatives à l'histoire de France rassemblées à Londres par Brequigny et données par La Porte du Theil, qui les avait reçues de Brequigny lui-même. — Ce fut l'année suivante, an v, que le conservatoire reçut l'autorisation de faire retirer des dépôts littéraires les ouvrages manuscrits et imprimés provenant des différents monastères de Paris. — Lorsqu'ils arrivèrent, il fut impossible au conservatoire de vérifier si ces envois avaient été faits avec exactitude et fidélité ; le local n'était point préparé à la Bibliothèque pour recevoir un si grand nombre de volumes, et la confusion, qui déjà

était grande dans les dépôts, fut encore augmentée par ce transport. Les conservateurs purent cependant constater que des 121 volumes choisis par eux dans la collection de Navarre, il ne s'en trouva pas un de ceux qu'ils avaient désignés. Pour les manuscrits du collège de Sorbonne, que l'on devait apporter en entier, le catalogue en ayant été égaré ou soustrait à dessein, il devint impossible de vérifier si cet ordre avait été ponctuellement exécuté. — Les collections apportées du dépôt des jésuites, furent celles.

Des Grands-Augustins.	83
Barnabites.	31
Carmes.	56
Carmes, place Maubert.	16
Célestins.	54
Saint-Martin-des-Champs.	118
De la Mercj.	2
Minimes.	72
Missions-Étrangères.	380
Navarre.	112
Sorbonne.	1883
Oratoire.	1274
Saint-Victor.	1121

5202

Ces 5202 articles formèrent un bien plus grand nombre de volumes. — On retira encore, quelque temps après, du dépôt de Thorigny, 409 articles manuscrits provenant de bibliothèques d'émigrés ; du dépôt de la rue de Lille, 567 articles de la bibliothèque du prince de Condé, formant un bien plus grand nombre de volumes. 104 manuscrits sont encore apportés de la maison de Colbert, et 8 du château de Versailles. — De nombreux et précieux monuments de tout genre, conquis par nos armes, arrivent à la Bibliothèque dans le courant de l'an v. Bologne, Mantoue, Modène, Padoue, Vérone, Lorette, et le Vatican, paient successivement leur tribut à la gloire de nos armes. Et pendant que le sang français cimente la liberté dans les pays étrangers, la mère patrie s'enrichit des plus beaux monuments de l'Europe, qui doivent faire, mais temporaire-

ment, de la capitale de la France celle du monde civilisé. Le cabinet d'antiquités de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, les volumes du dépôt de l'hôtel de Nesle, et les médaillons de Louis XIV, tirés du garde-meuble, furent également déposés vers la fin de l'année. — Parmi les manuscrits arrivés de l'an vi à l'an x, on remarquait : une collection de pièces sur la jurisprudence de la chambre des comptes donnée par Blavette, de nombreux volumes tirés des dépôts et d'autres envoyés par la commission du triage des titres, 21 manuscrits que l'on croit venir de Huet, évêque d'Avranches ; les mémoires originaux de mademoiselle de Montpensier, les manuscrits autographes de Bossuet, Winkelmann, Pacott, Cointreux, Dupuy, Ste-Palaye, D. Poirier ; des lettres de Voltaire, etc. Des chartes, cartulaires et autres pièces choisies dans les bibliothèques sont envoyées de tous les départements. — L'étranger contribue encore à augmenter la Bibliothèque nationale : de ce nombre, la bibliothèque de Venise, les pierres gravées du pape, Munich et le reste de l'Allemagne. La table isiaque, l'épée de la religion (ordre de Malte) et une infinité d'autres objets précieux, y compris la madone de Lorette et son mobilier, sont encore apportés des pays conquis. — La Bibliothèque perdit en l'an viii l'un de ses conservateurs les plus distingués, l'abbé Barthélemy. Gosselet le remplaça. L'an ix, Lucien Bonaparte voulut changer l'organisation de la Bibliothèque ; mais, ayant reconnu les avantages du mode administratif qu'il avait modifié, son arrêté fut rapporté quelque temps après. Cette même année, Dacier et Chézy furent nommés, l'un conservateur des manuscrits en langues modernes, et l'autre employé aux manuscrits orientaux. Des instructions sont données à plusieurs commissaires pour un choix d'objets à faire dans les musées et bibliothèques des pays réunis à la France. — Dans le courant de l'an xi, les manuscrits de l'abbaye de Sainte-Corneille de Compiègne, ceux de Corbie, arrivèrent à

la Bibliothèque ; et bientôt après furent achetés, la correspondance de l'abbé Bosquillon et le recueil de chansons historiques, depuis 1380 jusqu'en 1747, fait dans le temps pour le comte de Maurepas, et formant 44 volumes in-4°. — L'an xii, la Bibliothèque eut à regretter les pertes qu'éprouva son cabinet des antiques par le vol qui y fut commis le 26 pluviose. — Les principaux objets volés furent : 1° la grande sardonix, connue sous le nom d'*Agate de la Sainte-Chapelle* représentant l'*apothéose d'Auguste* ; 2° un vase de sardoine onix, vulgairement connu sous le nom de *vase de Ptolémée*, orné de bas-reliefs ; 3° un calice de sardonix monté sur vermeil, orné de médaillons, et attribué à l'abbé Suger ; 4° un vase de prase, (émeraude) en forme de cuve, entouré d'un filet d'or, dans lequel il y avait du verre coloré ; 5° la couronne d'or d'Acchurs, roi des Lombards, dans le vii^e siècle, et cinq autres objets de moins d'importance. Quatre mois après, les cinq pièces capitales avaient été retrouvées à Amsterdam, entre les mains mêmes des voleurs, et furent réintégrées à la Bibliothèque. — L'empereur Napoléon conçut à cette époque le projet de transporter la Bibliothèque au Louvre ; mais l'examen des localités fit abandonner ce projet à cause de l'insuffisance des surfaces. Des sommes considérables sont allouées par ses ordres pour l'acquisition des livres imprimés depuis 1785, et qui n'avaient pas été déposés. Les envois des départements et de l'étranger continuèrent durant les années suivantes. La collection des manuscrits du président Boubier fut l'un des envois les plus précieux. Le conservateur acheta aussi vers cette époque les manuscrits d'Anquetil du Perron, ceux de Villolson et ceux de l'ambassade de M. de Villeneuve à Constantinople. Les papiers de Mouchet, les recueils des bénédictins Ville-Vieille, dom Caffiaux et Berthier vinrent encore grossir les travaux littéraires sur la France que l'on y réunissait. Enfin, les manuscrits choisis à Vienne, et le su-

perbe volume orné de très belles peintures contenant la *Généalogie de la maison de Sandoval*, furent les derniers présents que la Bibliothèque reçut de l'empereur. — La collection de pièces historiques sur l'histoire de France, de l'abbé de Camps, et celle du président Levrier sur le Vexin, le Pinserais et les environs, léguées depuis plusieurs années à la Bibliothèque par ces deux savants, y sont déposées vers cette époque. Les puissances étrangères, maîtresses de la France après les désastres de 1814, réclamèrent les objets d'art choisis dans leurs capitales, et dont la plupart avaient été stipulés comme conditions des traités antérieurs. L'Autriche, la première, se fit restituer les différents monuments apportés de Vienne, en 1809. L'ordre en fut expédié à l'administrateur de la Bibliothèque par l'abbé de Montesquiou, et les objets furent rendus le 14 septembre. Le retour de Napoléon mit fin, pour cette année, aux réclamations des autres puissances; et en mars 1815, la Bibliothèque reprit son ancienne inscription de Bibliothèque impériale. Deux mois après, elle perdit l'un de ses conservateurs, La Porte du Theil : les études du moyen âge eurent à regretter en lui leur plus zélé promoteur. — En 1815, le baron de Muffling, redevenu gouverneur de Paris, au nom des puissances alliées, expédia promptement des ordres sévères pour faire restituer aux autres puissances les objets enlevés de leurs musées et bibliothèques. — Il fit aussi réclamer au nom de l'Autriche les monuments d'Italie conquis par nos armées. Mais M. Dacier, alors administrateur, refusa de les rendre avant d'avoir reçu des instructions du ministre; sa fermeté et ses démarches réitérées auprès des autorités préservèrent alors la Bibliothèque des malheurs inséparables d'une invasion. — Les ordres expédiés quelques jours après par M. de Barante, ministre de l'intérieur, avertissaient les conservateurs de ne céder qu'à la force, puisqu'aucun traité ne mettait l'Italie sous la domination de l'Autriche. Le commissaire de

cette puissance renouvella sa visite le 4 octobre, accompagné d'un officier d'état-major, et ce ne fut que pour éviter les désordres et les dégâts qui pouvaient résulter de l'introduction des troupes dans un établissement littéraire, que l'administrateur céda aux injonctions des plus forts, et laissa enlever les objets que naguère encore l'on venait voir en rappelant avec orgueil les noms des victoires qui les avaient procurés à la France. — Pendant la restauration, la Bibliothèque conserva son administration, que les ministres modifièrent successivement. De nombreuses acquisitions furent faites comme par le passé; et parmi les plus précieuses, l'on peut citer les manuscrits autographes de La Porte du Theil, ceux de Millin et ceux de Visconti. Le duc de Mortemart vendit une collection assez nombreuse de pièces sur l'histoire de France, en 1819; et en 1821, l'abbé Llorente, des pièces sur l'inquisition d'Espagne. Le zodiaque de Denderah, des papyrus alors très rares, sont acquis pour le cabinet des antiques à peu près à cette époque, ainsi que la collection rapportée d'Égypte par Cailliaud. Enfin, ce fut en 1831 que la Bibliothèque eut de nouveau à regretter le second vol fait dans son cabinet des antiques, malheur à jamais funeste aux sciences historiques, et dont la perte a justement retenti dans le monde savant. Ce vol, commis durant la nuit du 5 au 6 novembre, enleva à l'archéologie des moyens nombreux d'instruction, à l'étude de l'art de précieux modèles, et à la France un capital considérable. — Dès avant le jour, les conservateurs, avertis de ce désastre, se rendirent en toute hâte au cabinet et trouvèrent toutes les armoires ouvertes; une partie des montres placées sur le bureau étaient forcées, et un grand nombre de tablettes et de cartons avaient été entassés ou jetés pêle-mêle sur le parquet, quelques-uns de ces cartons étaient encore chargés de médailles d'or ou de bijoux, que les malfaiteurs n'avaient pas eu le temps d'emporter. — La crainte principale du conservateur se

portait sur le médailler qui contenait la suite impériale romaine; il y courut d'abord, et reconnut une des plus grandes pertes que le cabinet eût souffertes. Toutes les tablettes de ce médailler étaient enlevées, jusqu'au règne de Justin II. L'armoire qui renfermait les grandes médailles de la suite historique de nos rois, depuis Charles VII jusqu'à Napoléon, était pareillement ouverte, et quelques-uns des cartons, encore chargés de médailles, abandonnés sur le parquet. Il restait cependant un assez grand nombre des plus grandes médailles d'or de Louis XIV et de Napoléon, ainsi que des bijoux antiques, et surtout les médaillons des rois d'Égypte, parmi lesquels il en est du plus grand prix par le poids du métal et la valeur historique, et qui se trouvaient placés presque immédiatement au-dessous de la suite de Napoléon, qui venait d'être pillée. — La grande armoire vitrée, renfermant tant d'objets antiques d'un prix inestimable, avait aussi été visitée. Il y manquait : 1^o la belle patère ou coupe antique d'or massif, ornée, dans le fond, d'un bas-relief et de médailles romaines, du siècle des Antonins, incrustées dans les bords; 2^o une coupe montée en or et ornée d'un portrait de roi sassanide; 3^o un ciboire d'or avec des pierres précieuses incrustées, ouvrage du moyen âge. L'on put cependant se féliciter de ce que d'autres monuments uniques, et que rien n'aurait pu remplacer, tel que le grand camée de la Sainte-Chapelle et le vase dit de Mithridate, placés près des objets enlevés, n'avaient éprouvé aucun accident. — La perte considérable de temps qu'exigèrent l'effraction de deux portes et l'examen du grand meuble renfermant les monnaies romaines de bronze, composé de cent-soixante-dix tablettes, tirées dehors à moitié, dans l'espoir sans doute d'y trouver de l'or, préserva le cabinet d'un plus grand malheur. C'est à une circonstance semblable que l'on doit aussi attribuer la conservation des médailles rares d'or et d'argent de la collection Pellerin, renfermée dans une

armoire chinoise, dont toutes les tablettes avaient été également tirées. Ce meuble est placé dans le cabinet particulier du conservateur, dont la fenêtre, donnant rue de Richelieu, servit aux voleurs pour faire descendre leur butin et pour s'échapper eux-mêmes, au moyen d'une corde de vingt-neuf pieds de long, qu'ils avaient fixée par un crochet de fer. La perte la plus fâcheuse est donc la disparition de 94 médaillons et d'environ 2,780 médailles romaines en or, de la suite impériale, à partir de Jules-César jusqu'à Justin II. Leur valeur métallique se monte à environ 65,000 francs, et en tenant compte de la rareté et du mérite archéologique de cette collection, la plus nombreuse et la mieux choisie de l'Europe, cette perte pouvait s'élever au moins à 300,000 francs. Dans le nombre, il ne se trouvait que quatre pièces véritablement uniques. — La suite des médailles de peuples et de rois grecs, y compris celle des impériales grecques, est une des richesses les plus précieuses du cabinet. Cette collection a perdu cinquante-trois médailles de Syracuse; celles de Tarente ont heureusement échappé à ce désastre. — Parmi les médailles et objets plus modernes, on avait à regretter, outre les grandes médailles d'or de la suite de nos rois, depuis Charles VII jusqu'à Napoléon, quelques médailles des hommes illustres de France, soixante-trois médailles de la suite des papes, vingt-quatre des princes d'Italie, trente-six de l'empire, et un certain nombre de pièces de villes et de princes d'Allemagne, de Hongrie, d'Espagne, de Portugal et d'Angleterre; la bulle d'or antique qui provenait d'un tombeau romain d'Aix en Provence; le sceau d'or de Louis XII, en qualité de duc de Milan, et les objets d'or trouvés dans le tombeau de Childéric à Tournai. — Cependant, après de longues recherches, la police parvint enfin à trouver la trace des voleurs, et, sur la déclaration de l'un d'eux, une partie de ces richesses a été repêchée au fond de la Seine, où les malfaiteurs les avaient jetées; l'autre partie

avait été fondue. Voici les principaux objets repêchés et réintégrés à la Bibliothèque : 1° la patère antique en or, dite de Rennes ; 2° une partie des objets trouvés dans le tombeau de Childéric ; 3° le ciboire d'or, orné de pierres précieuses, 4° la coupe ayant un portrait de roi sassanide ; 5° le sceau d'or de Louis XII ; 6° douze médailles grecques, parmi lesquelles se trouvent le *Néoptolème*, le *Pyrrhus*, l'*Antiochus*, etc. ; 7° 660 médailles romaines ; 8° 506 médailles modernes ; 9° 75 objets divers, la plupart bijoux antiques. Postérieurement, une trentaine d'autres morceaux antiques, dont 25 médailles, ont encore été retrouvées. En résultat, le poids des objets volés s'élevait à 170 livres environ ; on en a recouvré en nature 81 livres pesant et 80 livres en lingots, estimés 120,000 francs, réalisés par le trésor et affectés à de nouvelles acquisitions en médailles. — Lors du sacre de Napoléon, l'on vint chercher, par ses ordres, au cabinet des médailles, un assez grand nombre de camées, destinés à être montés en parures pour l'impératrice. Depuis cette époque, ils étaient toujours restés au garde-meuble de la couronne. Un article de la loi d'organisation de la liste civile, en 1832, en ordonna la réintégration à la Bibliothèque. Sur les 82 pierres, 67 seulement ont été retrouvées ; les 25 autres, que l'on croit avoir été montées, n'ont pu être recouvrées, malgré des recherches et des demandes réitérées. — La dernière acquisition faite pour le cabinet des antiques est trop importante, sous le rapport de l'art, pour négliger de la citer en terminant ici les faits généraux qui se rapportent à l'histoire de l'accroissement de la Bibliothèque : c'est la collection des antiquités en argent, découvertes à Bernay en Normandie. — La classification des différents dépôts de la Bibliothèque étant spéciale à chacun d'eux, nous en parlerons à leur article respectif ; elle pourra servir quelquefois de guide dans l'arrangement de semblables collections. Dix volumes de catalogue ont seuls été pu-

bliés en 1742 et années suivantes. Ce travail n'a pas été continué. Du reste, il de vint de jour en jour plus difficile par l'augmentation prodigieuse de la Bibliothèque. De ces dix volumes, quatre comprennent les manuscrits, savoir, le premier, les manuscrits orientaux ; le deuxième, les manuscrits grecs, et le troisième et quatrième les manuscrits latins. Les six autres sont pour les livres imprimés, dont trois pour la théologie, deux pour les belles-lettres et un pour le droit. La mort de Caperonnier, l'oncle, interrompit l'impression du 11^e volume, et l'ouvrage est resté incomplet. — Les libraires, imprimeurs, graveurs, etc., étaient tenus, par une loi de 1793, de déposer à la Bibliothèque nationale 2 exemplaires des ouvrages sortis de leurs presses. En 1811, un décret ordonna le dépôt de 5 exemplaires au ministère de l'intérieur. De ces 5 exemplaires, un était destiné à la Bibliothèque, un second restait à la police de la librairie, et les trois autres étaient distribués à des ministres. Sous le ministère Martignac, le dépôt exigé fut réduit à 2 exemplaires, dont un pour la Bibliothèque ; mais une décision des tribunaux, rendue dernièrement, statuant que le titre de propriété d'un ouvrage ne pouvait être valable que sur le certificat du dépôt légal de 2 exemplaires fait entre les mains du conservateur de la Bibliothèque, conformément à la loi de 1793, les libraires font provisoirement ce nouveau dépôt, indépendamment du dépôt au ministère ; mais la question est encore à décider. Le dépôt légal produit annuellement environ 4,000 volumes et 3,000 brochures ou pièces fugitives ; il faut y ajouter 3,000 autres volumes provenant d'acquisition. — Le département des imprimés, dont MM. Van Praet et Magnien sont les conservateurs, occupe la plus grande partie des bâtiments de la Bibliothèque et trois côtés de la grande cour, où l'on compte jusqu'à 4 étages. Les bâtiments qui composent aujourd'hui la Bibliothèque du roi faisaient anciennement partie de l'hôtel Mazarin, échu en partage au duc de Nevers ; ils en por-

tèrent le nom pendant long-temps. Le roi en fit dans la suite l'acquisition et y plaça la banque. En 1721, la Bibliothèque fut transportée dans cet hôtel par ordre du roi. La porte royale donne rue de Richelieu, et conduit à une cour. Les bâtiments ont à l'extérieur l'aspect le plus triste et sont dénués de toute élégance ; on les prendrait plutôt pour une maison de correction que pour une bibliothèque. A l'intérieur, les proportions en sont vicieuses et manquent de symétrie. Le rez-de-chaussée est occupé par les bureaux. Un grand escalier précédé d'un vestibule conduit au premier étage ; le grand espace qu'il occupe et sa rampe de fer, citée comme un des plus beaux travaux de ce genre, attirent l'attention des visiteurs. De cet escalier on entre dans une première grande salle d'environ 17 toises et demie de longueur, de là dans une seconde de 7 toises et demie, et enfin dans une galerie formant deux retours d'équerre d'environ 91 toises de longueur, sur 4 toises et demie de largeur. Quarante-six croisées donnant sur la cour éclairent ces galeries, dont les plafonds étaient autrefois ornés de peintures ; la hauteur est divisée par un balcon en saillie qui se continue dans toute la longueur de cette partie de la Bibliothèque. Les corps d'armoiries sont d'une menuiserie riche et bien travaillée. Différents objets ont été exposés pour les curieux qui parcourent cette partie des bâtiments. Le premier que l'on trouve est une *cave de porphyre*, qui était jadis dans l'église de Saint-Denis, et dans laquelle on dit que *Clovis reçut le baptême des mains de saint Remi*. — Dans le premier retour d'équerre, on voit le *Parnasse français*, ouvrage de *Titon du Tillet*. Il est exécuté en bronze et a été élevé à la gloire des poètes français les plus connus depuis la renaissance. Sur le sommet de la montagne, Louis XIV est représenté sous la forme d'Apollon ; un peu plus bas se trouve la Seine personnifiée par une nymphe. Au-dessous d'Apollon sont mesdames de La Suze, Deshoulières et Scudéri, sous la forme des

trois Grâces. Corneille, Molière, Racan, Segrais, La Fontaine, Chapelle, Racine, Despréaux, Crébillon, Voltaire, Rousseau et le musicien Lully, occupent la terrasse qui règne autour du Parnasse. Vingt-deux génies sont répandus dans cette composition, et forment divers groupes avec les principales figures. Quelques-uns portent des médaillons de poètes et de musiciens ; un bien plus grand nombre sont appendus à des branches de laurier et de palmier. Entre Racan et Racine est placée l'inscription dédicatoire ainsi conçue :

A LA GLOIRE DE LA FRANCE
ET
DE LOUIS-LE-GRAND,
ET A LA MÉMOIRE IMMORTELLE
DES ILLUSTRES POÈTES
ET DES ILLUSTRES MUSICIENS FRANÇAIS,
TITON DU TILLET A INVENTÉ ET FAIT ÉLEVER
CE PARNASSE FRANÇAIS,
DÉDIÉ A LOUIS XV,
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.
M. DCC. XXVIII.

Au pied de la montagne, se trouve le figure de Titon du Tillet ; il est debout, tenant dans ses mains une lame de cuivre où est écrit : *Le Parnasse français, par M. Titon du Tillet, dédié au roi*. C'est Louis Garnier qui fut chargé de le fondre en bronze. — Les bustes des Bignon ont été placés dans cette galerie. Au second retour d'équerre est le plan en relief des Pyramides d'Égypte fait par le colonel Grobert. Sur un des côtés on lit l'inscription sur un morceau de pierre qui a fait partie de la pyramide. — Les deux grands globes faits par Corneilli, ayant chacun 11 pieds 11 pouces et quelques lignes de diamètre, et 34 pieds 6 pouces et 6 lignes de circonférence, sont dans un salon à gauche de la galerie. Enfin, l'on a placé au fond de cette même galerie une statue en plâtre bronzé de Voltaire, moulée sur celle de Houdon. En face de la dernière croisée, se trouvait dans un cadre le premier plan topographique de la mer Noire qui donna une idée de ces parages. Il a été dressé

sé par la main même du tsar Pierre-le-Grand, qui le donna au roi lors de son passage à Paris. Il a été depuis porté au département des cartes et plans, ainsi que la machine uranographique qui précédait la statue de Voltaire. — La classification adoptée pour ce département est le système de Debure, qui comprend les cinq grandes divisions : 1° la théologie ; 2° la jurisprudence ; 3° les sciences et arts ; 4° les belles-lettres ; 5° l'histoire, qui sont elles-mêmes subdivisées suivant l'étendue des matières. L'ordre est indiqué pour les divisions par des lettres, et pour les volumes par des chiffres et des sous-chiffres, qui se rapportent au catalogue par nom d'auteurs, qui consiste aujourd'hui en 22 vol. manuscrits, sans compter les 40 cartons de supplément et les 6 volumes imprimés ; il y a de plus un catalogue par ordre de matières. Ce département contient aujourd'hui 720,000 volumes imprimés. La collection des ouvrages des premiers temps de la typographie est la plus belle et la plus riche qui existe en Europe. En effet, sur 2,700 ouvrages imprimés sur vélin connus, elle en possède à elle seule plus de 1,470. Dans ce nombre, il s'en trouve d'un prix inestimable, et dont la beauté attire journellement l'attention des curieux et des amateurs. L'on peut citer, en première ligne, la *Bible* imprimée à Mayence, vers 1455, par J. Guttemberg et J. Fust, 2 vol. in-fol. C'est l'édition la plus ancienne que l'on connaisse, et dont il est fait mention dans la *Chronique de Cologne*. Cet ouvrage donne des détails très curieux sur l'invention de l'imprimerie, et rapporte que l'impression des trois premiers cahiers de cette Bible coûta 4,000 florins à J. Guttemberg, véritable inventeur de l'imprimerie. On ne connaît que 5 exemplaires de cette édition, dont 2 à Londres et 2 en Allemagne. Celle de Paris a long-temps appartenu aux bénédictins de Saint-Jacques de Mayence ; la Bible imprimée aussi à Mayence par J. Fust et Pierre Schœffer, en 1462, in-fol., ne jouit pas d'une moindre célébrité que celle de

1455. C'est le premier ouvrage connu portant une date certaine et le nom de son imprimeur, ce qui la rend encore plus précieuse pour l'histoire de la typographie. — La Bible historiée de Vêrard, Paris, 1496, 2 vol. in-fol., se distingue par une infinité de belles miniatures, dont l'une représente Charles VIII, à qui elle fut dédiée par Vêrard. On n'en connaît que 3 exemplaires imprimés sur vélin. Il n'existe qu'un même nombre d'exemplaires du *Psautier* et du *Bréviaire* imprimés encore à Mayence en 1474, in-4°, in domum fratrum commun. vitæ vallis sanctæ Mariæ. — *Psalmorum codex, Moguntia*, J. Fust et Schœffer, 1457, in-fol. Ce volume passe pour un chef-d'œuvre de typographie ; c'est le premier portant une date clairement exprimée. Il a eu 4 éditions, dont un exemplaire de toutes se trouve à la Bibliothèque du roi ; on n'en connaît que 7 de la première édition imprimée sur vélin, la deuxième est de 1459, il n'en existe que 10 exemplaires ; la troisième, de 1490, et le volume de la Bibliothèque est le seul connu ; et la quatrième, de 1502. — *Modus et Ratto de divinâ contemplatione*, Paris, Antoine Verard, vers 1506, in-4°. 21 miniatures enrichissent ce superbe volume ; une d'elles représente le roi Louis XII et Anne de Bretagne. Un second exemplaire est au musée britannique. — *Constitutiones Clementis papæ V, unâ cum apparatu J. Andree*, Moguntia, J. Fust et Pierre Schœffer, 1460, grand fol. — *M. T. Ciceronis de officiis lib. un*, Moguntia, J. Fust et P. Schœffer, 1465, fol. — *Aristotelis et Theophrasti opera, græcè, Venetiis, Aldus Manutius*, 1495-98, fol. 5 vol. — Les éditions princeps de ces différents ouvrages sont fort rares et des plus précieuses. Le recueil des *Constitutions Clémentines* est le 4^e ouvrage connu portant une date certaine. L'*Aristote* a appartenu à Henri II, à qui il a été dédié. — *Commentarii linguæ græcæ, Guillelmo Budæo auctore, Parisiis, Jodocus Badius*, 1529, in-fol. — Ce livre est une des plus belles productions ty-

pographiques de son temps. Son vélin se fait remarquer par sa blancheur éclatante; le frontispice est richement décoré, et au milieu se trouvent les armes de François I^{er}, ayant pour support deux salamandres. C'est la première édition de cet ouvrage qui a été offerte au roi de France. — L'ouvrage suivant, sorti des presses de Jean Guttemberg, établies à Mayence, ne se fait pas moins remarquer; ce volume a pour titre : *Summa quæ vocatur Catholicon, edita à Johanne de Januâ, Moguntinæ*, grand in-fol. — *Il Dante, col commento di Cristoforo Landino, in Firenze, Nicolo Lorenzo*; 1481, grand in-fol. — Cette première édition se recommande non seulement par le nom de l'imprimeur et du commentateur, mais encore par les gravures en taille-douce qui ornent les deux premiers chants de l'Enfer, et que l'on attribue à Baccio Baldini, orfèvre de Florence, d'après les dessins de Sandro Boticello. Le cabinet des estampes possède en portefeuille les vignettes que l'on croit avoir été destinées à orner les commencements des autres chants. — L'édition de la *Danse macabre* de Guy-Marchand, 7 juin 1486, a long-temps passé pour la plus anciennement connue, on dire des plus fameux bibliographes, mais M. Champollion-Figeac a trouvé en 1811, dans la bibliothèque de Grenoble, un exemplaire daté du mois de septembre 1485, sorti des presses du même imprimeur, et relié, au milieu d'un recueil de poésies manuscrites. Les planches et les caractères de cette première édition ont servi à la seconde; seulement, on en compte 17 dans la première et 23 dans la seconde. L'exemplaire de 1485 de la bibliothèque de Grenoble est le seul connu; celui de la bibliothèque du roi, imprimé par Verard, n'est que de l'an 1500 ou environ. — *Le Mystère de la passion de Jésus-Christ*, par person-nages, Paris, par Antoine Verard, 1490, in-fol., est aussi la première édition connue d'un volume devenu très rare; l'on n'en connaît qu'un second exemplaire, mais moins parfait que celui-ci. — *Lance-*

lot du Lac, Paris, Antoine Verard, 1494; 3 vol. in-fol. — C'est la deuxième édition de ce roman, dont la première sortit des presses du même imprimeur en 1488. Les belles miniatures de celui-ci, au nombre de 53, le rendirent en tout digne d'être offert, comme il l'a été en effet, à Charles VIII. — C'est avec regret que nous nous voyons forcé par les bornes de notre article, d'abréger nos citations de ces éditions si rares, si précieuses et si recherchées. Le connaisseur qui se trouve dans la deuxième salle, où sont renfermés tant d'éditions *princeps* et autres livres des xv^e et xvi^e siècles, a sous les yeux la plus précieuse réunion de monuments typographiques qu'il puisse rencontrer en Europe. — La collection des ouvrages littéraires du moyen âge est des plus complètes, celle des différents historiens ne lui cède cependant pas, et nous devons mentionner dans cette faculté les ouvrages suivants : *Généalogie, faits et gestes des papes*, traduit du latin, de Platine, en français; Paris, Pierre Vidoue, par Galliot-Dupré, 1519, fol. : cet exemplaire unique, de la plus grande beauté, est enrichi de 228 portraits des papes, peints en miniature dans les lettres initiales. — *La Légende dorée*, traduite en français par Jean de Vignay, Paris, Antoine Verard, 1493, in-fol. — Les magnifiques décorations que Verard fit lui-même à ce volume pour l'offrir à Charles VIII le rendent très précieux; c'est la deuxième édition publiée par ce même imprimeur; la première était de 1490, et la troisième fut de 1496. Les feuillets du volume dont il est ici question sont ornés de 177 miniatures, représentant les martyres des saints; de riches bordures entourent ces miniatures, parmi lesquelles on distingue surtout la première, représentant Charles VIII, Anne de Bretagne sa femme, saint Louis et d'autres personnages vêtus des riches costumes du temps et diversement groupés. Cet ouvrage a anciennement fait partie de la bibliothèque de Blois. — *Josephus : de la bataille judaïque*, Paris, Antoine Verard, 1492, grand in-fol.

L'on connaît deux exemplaires seulement de cette traduction, attribuée à Seyssel; la belle conservation et la richesse des peintures de celui de la Bibliothèque du roi le rendent encore plus rare. On y voit Charles VIII monté sur un cheval richement caparaonné; le roi est couvert d'une armure d'or et suivi d'un grand nombre d'hommes à cheval, au milieu desquels on distingue le porte-oriflamme; 142 miniatures suivent celle dont nous venons de parler. — Les deux éditions de l'*Histoire de François Sforçe, duc de Milan*, ne sont pas moins remarquables: la première, divisée en xxxi livres, est de *Johannes Simoneta, Mediolani, Antonius Zarotus*, 1480, in-fol. L'exemplaire sur vélin de la Bibliothèque est unique. La deuxième, traduite du latin de l'auteur précédent, in *lingua fiorentina da Christoforo Landino*, a été imprimée aussi à Milan et par le même imprimeur en 1490. Il fut offert à Ludovic-Marie Sforce; il est orné d'initiales peintes en or et en couleur, de bordures; des portraits en médaillons des ducs de Milan, etc., etc. — Les chroniques de France figurent en grand nombre dans la partie *Histoire* des livres imprimés sur vélin. La première édition fut de 1476, Paris, Paquier-Bonhomme; mais la Bibliothèque ne possède jusqu'à présent que la deuxième, qui est de Verard, Paris, 1493, 3 vol. Cet exemplaire a été offert à Charles VIII, comme la plupart des ouvrages de cet imprimeur; 951 miniatures, bordures, etc., ornent ces volumes, qui ont fait partie de la bibliothèque de Blois, sur le catalogue de laquelle ils sont portés. — Après la chronique dont nous venons de parler, et qui portait le nom de *Chronique de Saint-Denis*, vient aussi la première édition du célèbre chroniqueur dont la naïveté des narrations offre plus d'agrément aux personnes qui veulent étudier dans ces compilations les mœurs et usages du moyen âge qu'à celles qui y voudraient puiser des faits historiques certains. La chronique de Jean Froissart, ornée de miniatures; Paris, Antoine Verard, pa-

rut vers 1495. Elle fut suivie de dix autres, dont quelques-unes, quoique d'une même impression, portent des dates différentes. — *Boccace: des nobles et célèbres femmes*, Paris, Antoine Verard, 1493, in-fol. On ne connaît que trois exemplaires de cette édition: celui de notre Bibliothèque a été offert à Charles VIII, et ses miniatures, ornements et initiales, sont de la plus grande beauté. S'il fallait citer tant d'autres ouvrages du premier ordre, capables de justifier en tout le premier rang que tient cette collection d'ouvrages primitifs de la typographie, nous serions obligés de nous écarter de beaucoup des bornes qui nous sont prescrites. Ceux qui figurent dans cette liste très abrégée suffiront, du moins nous l'espérons, pour donner aux vrais amateurs une haute idée de la richesse de la Bibliothèque dans ce genre de monuments, et ils pourront aussi prouver aux artistes qu'à défaut des estampes et manuscrits, les livres imprimés leur fourniraient tous les détails qui leur seraient nécessaires pour l'étude des costumes et des usages des xv^e et xvi^e siècles. — Parmi les classiques latins imprimés dans le xv^e siècle, dont la collection de la bibliothèque est si riche, deux seulement ont échappé jusqu'ici aux recherches actives des conservateurs; ce sont: le *Lucrèce* de 1471 et l'*Horace sans date*. Des acquisitions faites en 1832 ont procuré le *Martial* de Ferrare, 1471, le *Pline* de 1470 en 2 vol. — Les deux ouvrages suivants, quoique modernes, ne sont pas moins d'un très grand prix. — *Homeri opera, græcè*, 1808, imprimé par Bodoni; 2 vol. in-fol.; exemplaire unique sur vélin, offert à Napoléon par l'imprimeur. L'exécution typographique en est vraiment magnifique, et le vélin d'une blancheur éclatante: ces volumes passent pour une des plus belles productions de l'imprimerie moderne; ils ont deux pieds de longueur. — *La charte d'Angleterre*, exemplaire imprimé grand in-fol., avec tout le luxe de la typographie anglaise, et orné de dessins et de portraits peints.

Département des manuscrits. — Conservateurs : MM. Champollion - Figeac, Hase et baron Silvestre de Sacy.

L'entrée de ce département est à gauche du grand escalier des imprimés; mais il communique aussi avec les livres par une pièce récemment ouverte au premier étage; l'escalier particulier est étroit et d'assez mauvaise apparence; il conduit à une grande et belle suite de salles où on a réuni la plus belle collection de manuscrits de tout âge, de tout genre et de toutes langues. En entrant, l'on trouve trois grandes pièces dont les plafonds sont peints à fresque. Ils représentent différents sujets, et la plupart sont des fleurs, des oiseaux, des paysages, etc., que l'on croit avoir été peints par des élèves de Romanelli, d'après les cartons de ce maître. La cinquième pièce est une grande et superbe galerie, dite *Mazarine*, de 23 toises 2 pieds de longueur, sur 3 toises 4 pieds de largeur. Elle a fait partie des appartements du cardinal dont elle porte le nom; huit croisées en voussure éclairent cette salle dans sa longueur, et en face de chacune d'elles était une niche en coquilles décorée de paysages peints par Grimaldi Bolognese; mais elles sont maintenant masquées par les corps de tablettes remplies de manuscrits. Le plafond en voûte de cette galerie est très beau, surtout pour l'époque de son exécution : il fut peint à fresque, en 1651, par Romanelli, qui y a représenté divers sujets de la Fable, tels qu'Apollon et Daphné, au-dessus de la porte d'entrée, puis Vénus dans son char; le Parnasse, à gauche; le Jugement de Paris, vis-à-vis; Vénus éveillée par l'Amour, Narcisse de l'autre côté, au milieu Jupiter foudroyant les géants, l'embarquement de Troie, l'enlèvement d'Hélène; en face celui de Ganimède, Remus et Romulus allaités par une louve, etc. Ces sujets ont été distribués dans différents compartiments, et, quoique exécutés depuis bientôt plus de deux siècles, leur conservation est encore assez belle. — Dans cette galerie, l'on a

exposé dans des montres vitrées des manuscrits chinois, persans, anciens et modernes, éthiopiens, birmans, turcs, arabes, etc., et plusieurs autres des différents siècles du moyen âge, depuis le vi^e jusques et y compris le xvi^e siècle; des écritures autographes y sont en grand nombre, et l'on remarque celles d'Agnès Sorel et de Molière, deux pièces tout-à-fait uniques; des lettres d'Henri IV à Sally, de Voltaire, J.-J. Rousseau, Boileau, Corneille, Racine, mesdames de la Vallière, Maintenon et Sévigné; des manuscrits de Fénelon, Bossuet, Montesquieu, Pascal et saint Vincent de Paul. A l'extrémité nord de la galerie Mazarine est l'ancienne chambre à coucher du cardinal, occupée par la réunion des manuscrits orientaux. Les deux premières pièces du département des manuscrits sont occupées par les ouvrages en langue moderne; les deux suivantes par les manuscrits grecs, et la galerie par les manuscrits latins et français. Au-dessus de ces pièces se trouvent encore deux étages également garnis de manuscrits, la plupart venus depuis la révolution. — Les manuscrits orientaux de l'ancien fonds forment autant de divisions que de langues différentes, mais chaque série est rangée systématiquement, et le catalogue en est imprimé en 1 vol. in-fol. Voici à peu près le nombre des volumes écrits dans ces diverses langues orientales, qui composaient ce fonds à l'époque de l'impression du catalogue (en 1739), savoir : hébreux 510, samaritains 6, syriaques 154, coptes 56, éthiopiens 7, arméniens 145, arabes 1846, persans 392, turcs 400, siamois 9, indiens 287. — Les suppléments comprennent tous les volumes venus depuis l'impression du catalogue, soit par don ou acquisition, et leur nombre est déjà très grand. C'est ainsi que les volumes chinois dépassent 3,000. Une acquisition très récente faite par le conservatoire de la Bibliothèque, et qui se compose de près de 2,000 manuscrits orientaux, augmentera très utilement cette collection déjà si précieuse, et qui vient de s'enrichir de plusieurs

historiens ou géographes arabes qui lui manquaient. — La collection des manuscrits grecs contient plus de 4,000 ouvrages divisés en trois fonds, et compris, comme les livres imprimés, dans les quatre grandes divisions de la théologie, sciences et arts, littérature et histoire. Ceux de l'ancien fonds sont rangés sous 3,281 numéros; le fonds de Coislin en comprend 396, et le supplément le reste des 4,000; ces derniers volumes seulement ne sont point classés par ordre de matière. Dans la première collection se trouve le manuscrit grec que D. Bernard de Montfaucon a cru être le plus ancien de ceux qui nous sont parvenus. Il n'a que 22 feuillets, dont 7 pour l'Exode, 13 pour le Lévitique et 2 pour les Nombres. Les lettres en sont presque carrées, et on en trouve un *fac simile* dans la *Paléographie*, livre III, page 186. Ces fragments faisaient autrefois partie de la bibliothèque de Colbert, et portent aujourd'hui le n° XVII de la Bibliothèque du roi. L'un des plus précieux et aussi des plus anciens manuscrits grecs de ce même fonds est celui qui porte le n° CVII, et que D. Montfaucon a jugé être du vi^e siècle, à cause de la forme de ses lettres onciales et du style de son dialecte grec. Il contient les Épîtres de saint Paul en grec et en latin; 35 feuillets de ce précieux manuscrit furent coupés dans le xvii^e siècle par le renégat Aymon, et rachetés plus tard. On le voit aujourd'hui dans la troisième montre de la galerie Mazarine. Le plus ancien manuscrit après celui dont nous venons de parler est un *Recueil de vies des Saints* que l'on croit avoir été écrit vers la fin de l'an 890. Les caractères de ce manuscrit, sur deux colonnes, sont moins beaux que ceux du précédent; il porte le n° MCDLXX de l'ancien fonds: il est venu de la bibliothèque de Colbert. — Nous citerons encore un beau Psautier remarquable par sa belle écriture du x^e siècle en lettres d'or, venant de la même bibliothèque, et portant aujourd'hui le n° XXXI de l'ancien fonds: des miniatures ornent plusieurs de ses feuillets. — De

nombreux manuscrits *palimpsestes* se trouvent dans cette collection: d'autres volumes se font remarquer par la beauté de leur écriture; ils sont numérotés CCXVI et CCXIX. Le premier, du commencement du x^e siècle, contient différents actes des apôtres, avec des commentaires, aussi très bien écrits et de manière à former des figures différentes, telles que des croix, des colonnes, des tours, etc.; le second, du commencement du xi^e siècle, ne le cède en rien au premier. Il a de plus quelques pages écrites en caractères d'or, et entourées d'ornements. Il y a aussi des volumes de ce même fonds qui offrent à côté du grec la version arabe, tel que celui qui contient les trois livres de la Médecine de Paul Éginète, n° 2293; d'autres enfin sont cités comme contenant de beaux morceaux de peinture du Bas-Empire. Nous donnerons ici les numéros de quelques-uns, qui offrent des exemples de cet art à différentes époques. — Le n° 510 est sans contredit le plus beau de tous les manuscrits grecs à miniatures de la Bibliothèque; et si sa conservation était meilleure, aucun ne pourrait lui être comparé; malheureusement les peintures ont prodigieusement souffert des injures du temps, et peut-être de celles des hommes, ce qui diminue de beaucoup le prix de ce superbe volume. Il s'en trouve un seul dans le fonds de Coislin, que son meilleur état de conservation lui fait préférer: nous en parlerons plus bas. Mais qu'il nous soit permis de citer celui-ci comme le plus bel exemple de peinture du ix^e siècle, et en cela, du reste, nous nous conformons à l'opinion des savants qui l'ont examiné. C'est un volume grand in-folio, sur beau vélin, de 465 feuillets, contenant un grand nombre des traités de saint Grégoire; il vient de la bibliothèque des Médicis, et, comme nous l'avons dit, c'était un véritable chef-d'œuvre de peinture, autant qu'on peut en juger par les beaux restes qu'on y admire encore. On peut cependant étudier sur ces pages en mauvais état de superbes costumes impériaux de ce temps, ceux

des autres classes du peuple et ceux des sociétés religieuses. Ce beau manuscrit est enrichi de plus de 40 miniatures offrant un bien plus grand nombre de sujets et fournissant des exemples des différents caractères d'architecture et d'ornements, des sacrifices, des cérémonies religieuses et funéraires, des vases, des candelabres, des coupes et autres ustensiles d'un usage général, tels que sièges, lits, armes, etc., etc.—Le n° 70, manuscrit sur vélin, in-12, présumé de l'an 964, contient les quatre Évangiles, précédés de l'image des évangélistes. Ces peintures ne manquent pas d'élégance pour l'époque où elles ont été exécutées; l'écriture en est très belle, et quelques pages sont en lettres d'or.—N° 74. Ce manuscrit, qui paraît être du xi^e siècle, renferme aussi les quatre Évangiles, et l'on trouve presque à toutes les pages de fort jolies petites peintures, dont le sujet est emprunté au texte qu'elles précèdent. Les costumes des personnages des différentes classes rappellent ceux des derniers temps de l'empire grec; on y voit aussi le genre d'architecture alors en usage, et les formes des meubles dont on se servait habituellement, ainsi que la représentation de cérémonies religieuses. Ce volume est assez bien conservé.—On retrouve encore dans le manuscrit n° 1208 de belles peintures du xi^e siècle, qui se font remarquer par la variété de leurs couleurs et le brillant des fonds d'or qui leur donnent encore plus d'éclat. Le sceau du sultan, que l'on voit sur le premier feuillet du texte, indique assez que ce volume a été tiré du sérail de Constantinople, et qu'il était du nombre de ceux qui furent apportés à la Bibliothèque en 1687.—Il serait facile de suivre à la Bibliothèque du roi l'art de la peinture dans sa décadence et dans son progrès d'améliorations, au moyen d'une suite de manuscrits des différents siècles, choisis parmi ceux que l'on regarde comme la plus fidèle expression de l'état de l'art à ces époques. En donnant les numéros des manuscrits où l'on peut trouver des exemples de

peinture des siècles passés, notre projet n'a pas été de les classer de manière à ce que l'on puisse suivre cet art dans ses variations : ce travail demanderait trop de temps et surtout plus d'espace que notre article n'en comporte. Nous nous bornerons donc à continuer de citer quelques-uns des plus beaux manuscrits à miniature, des siècles dont nous n'avons pas encore parlé; en observant cette même règle pour les manuscrits orientaux, grecs, latins et français, on pourrait au besoin prendre une idée bien générale des différents caractères de l'art dans différents pays.—Les manuscrits dont nous avons déjà parlé nous ont conduit de ix^e au xi^e siècle : pour le xii^e nous trouverons dans le volume grec n° 1528 des peintures moins belles et moins caractéristiques que dans celui du xi^e siècle. Il contient les vies et les martyres de plusieurs saints et saintes, 1 vol. sur vélin, in-fol. Les miniatures du n° 889, qui sont aussi du xi^e siècle, sont meilleures que celles du volume précédent, et paraissent devoir donner une plus haute idée de la peinture de ce siècle. Ce volume, in-fol. sur vélin, qui contient des commentaires et des variantes sur les Évangiles, avec le texte même, est orné de la représentation des quatre évangélistes : devant chacun d'eux sont placés des pupitres sur lesquels on voit tous les instruments alors employés pour l'écriture.—Les couleurs paraissent plus variées et moins dures dans les manuscrits du xiii^e siècle, ainsi qu'on le voit par le volume n° 550, orné d'un assez grand nombre de peintures bien conservées et assez belles. C'est un recueil d'écrits de saint Grégoire, exécuté en 1263. Un encadrement entoure presque toutes les miniatures; ce volume, dans le format in-4^o, est d'un très beau vélin.—Les n° 95, 1128 et 135 sont du xiv^e siècle; les deux premiers sur vélin, et le troisième sur papier; ils offrent des miniatures, mais d'une exécution bien faible et peu soignée; le n° 135 surtout, qui a été exécuté en 1368, et écrit par Manuel Tzycandylus, est d'une très mauvaise exé-

tion, et annonce tout-à-fait la décadence de l'art. Il contient un commentaire sur le livre de Job. Le n° 95 est un évangélistaire orné de la figure des quatre évangélistes, mais leurs têtes sont sans expression ; les couleurs, fort mauvaises, sont appliquées sur un fond d'or très brillant. Le n° 1128 a été apporté de Constantinople : c'est une histoire de Barlaam et de Joasaphi, roi de l'Inde, que l'on attribue à Jean Damascène. Ses peintures passent pour assez belles, mais relativement à l'époque où elles ont été exécutées. — Le n° 1242 est un beau manuscrit de la fin du xiv^e siècle ; il a été apporté aussi de Constantinople ; il contient l'un des plus beaux morceaux de peinture de ce siècle. Si les volumes précédemment cités en offrent la partie faible, celui-ci présente deux très belles miniatures, mais la troisième est moins bien exécutée. Le sujet de la première est l'empereur Jean Paléologue assis sur son trône, couvert de tous les insignes royaux ; des patriarches et des évêques se trouvent à sa droite et à sa gauche. L'on admire dans la troisième deux belles têtes que l'on présume être celles de Jean Paléologue et du moine Cantacuzène : ce précieux manuscrit, bien conservé, a été exécuté en 1375, et fut long-temps gardé au couvent de Saint-Anastase. — Le fonds des manuscrits grecs de Saint-Germain se compose des volumes donnés à l'abbaye par M. de Coislin ; ils avaient été autrefois rassemblés par le président Séguier, et la plupart apportés des monastères de la Grèce chrétienne. Dans ce nombre, il s'en trouve de très précieux et surtout de très anciens. Le catalogue raisonné de cette collection a été publié en 1715 par Montfaucon. Les notices de chaque manuscrit y sont fort étendues, et quelques-uns y sont analysés page par page et ligne par ligne. Nous n'en citerons cependant que deux, que l'on regarde à juste titre comme les plus précieux. — N° 1. *Octateuchus*. Ce superbe manuscrit, in-fol. à deux colonnes, passe pour l'un des plus précieux des collections d'Europe, tant

pour son antiquité, qu'on croit remonter au vi^e ou, au plus tard, au viii^e siècle, que pour sa belle écriture et sa parfaite conservation. Sur le bord des pages se voient des commentaires écrits de trois mains différentes, et aussi à différentes époques. On trouve un *fac simile* de son écriture page 5 du catalogue de D. Montfaucon. — Le n° 79, sur vélin, in-fol., contient un abrégé des ouvrages de saint Jean Chrysostôme, et a été à l'usage de l'empereur Nicéphore, qui régna de l'an 1078 à 1081. Il est orné de quatre miniatures très élégamment peintes. La première, sur un fond d'or, occupe tout le feuillet, et représente l'empereur Nicéphore assis sur son trône ; devant l'empereur est placé un pupitre sur lequel se trouve un livre, et devant le pupitre le moine Sabas, dont le nom est écrit dans l'inscription placée au-dessus de lui : cette peinture est un peu endommagée. La deuxième représente Jésus-Christ tenant de la main droite la couronne de l'empereur et de la gauche celle de l'impératrice : ces deux personnages portent le sceptre. La troisième peinture montre l'empereur assis sur son trône d'or ; au-dessus de lui sont représentées la *vérité* et la *justice*, et entre les deux figures on lit le nom de l'empereur ; à sa droite et à sa gauche se trouvent encore quatre des grands ministres de sa cour. Enfin, la quatrième miniature représente Nicéphore ayant à sa droite saint Jean Chrysostôme lui offrant son livre, et à sa gauche, l'archange saint Michel. Ces quatre peintures ont été très fidèlement gravées dans la description de ce manuscrit, et ce qu'on y dit des costumes impériaux nous a dispensé de les donner ici. — Comme nous l'avons déjà dit, le meilleur état de conservation de ce volume est la seule raison qui puisse le faire préférer à celui de l'ancien fonds, n° 510, dont les peintures sont plus anciennes, mieux exécutées, mais malheureusement très endommagées. — La même classification des manuscrits grecs a été adoptée pour les *latins* de l'ancien fonds seulement, dont

le catalogue est imprimé en deux volumes. Tous les autres manuscrits en cette langue, achetés et arrivés depuis cette époque (1744), forment un supplément ; l'on a cependant continué à laisser dans des fonds à part les grandes collections apportées pendant la révolution, sans mélange, ni classification, ni distinction de langues, à l'exception cependant des manuscrits orientaux, qui occupent une salle à part à la Bibliothèque. — Les 10,000 ouvrages environ qui composent l'ancien fonds sont ainsi répartis : théologie, 3,835 ; droit français et étranger, sciences et arts, 1,964 ; belles-lettres et histoire, 4,200. — L'un des plus anciens, comme aussi des plus rares manuscrits latins des collections, est un *Prudentius*, que Mabillon croit être du iv^e siècle. Son écriture est la capitale rustique ; les trois derniers feuillets seulement sont en onciales ; il est incomplet à la fin ; du reste, son état de conservation est parfait et son vélin des plus beaux. C'est la copie la plus ancienne des écrits de cet auteur que possède la Bibliothèque, en fixant même son âge au vi^e siècle, comme l'ont fait les auteurs du catalogue imprimé, contre l'opinion de D. Mabillon. Il porte le n^o 8,084 de l'ancien fonds, et provenait de la collection de Dupuy. Le manuscrit n^o 2,630, et qui contient les 12 livres du *Traité de la Trinité* de saint Hilaire, etc., est à peu près aussi ancien que le volume dont nous venons de parler. On l'estime du vi^e ou vii^e siècle ; il est écrit à deux colonnes, et ses lettres ont la forme onciale ; sa conservation est parfaite. Il a anciennement appartenu à Colbert, et c'est un des plus anciens manuscrits de la Bibliothèque. Parmi ceux des auteurs classiques, qui y sont en grand nombre, il s'en trouve aussi de fort anciens : tels sont le *Titus-Livius*, n^o 5,730, écrit aussi en lettres onciales du viii^e siècle, dont il manque malheureusement quelques feuillets au commencement et à la fin ; *Terentius*, n^o 7,309 : ce manuscrit est du ix^e siècle ; ses marges sont chargées de variantes, et l'on voit peints sur ses

feuillets des personnages dans des attitudes analogues aux scènes de ses comédies. Leur exécution est des plus mauvaises et indique assez l'état de décadence où était alors tombé l'art du dessin. Tous ces personnages ont été gravés dans l'édition de madame Dacier. Les deux *Horaces*, n^{os} 7,971 et 7,972, d'une écriture du x^e siècle : les marges du premier volume sont couvertes de gloses, et à la fin l'on trouve la vie de ce poète, et des notes sur les différentes césures dont il se servit dans ses ouvrages. Le second contient des gloses et des variantes. — L'on peut citer parmi les accroissements les plus précieux dont s'enrichit la collection des manuscrits latins, grace aux libéralités des rois de France et à l'intérêt qu'ils mettaient à augmenter leur Bibliothèque, les nombreux et surtout très précieux manuscrits des rois de Naples et des ducs de Milan, dont on peut encore reconnaître les volumes par les armes de ces anciens seigneurs, qu'ils portent dessinées sur les premiers feuillets des volumes, comme aussi par une plus grande beauté du vélin, une exécution plus soignée dans les miniatures et les ornements, toutes les fois qu'il s'en trouve, et enfin par leur écriture, qui est moins gothique que celle des manuscrits exécutés dans d'autres pays. Cette dernière collection, celle des ducs de Milan, apportée à Paris, par ordre de Louis XII, comme le rappellent assez ces mots, écrits sur le dernier feuillet des volumes : « *De Pavye au roy Loys XII^e* », était surtout riche en classiques latins de la plus grande beauté. L'on aura cependant peine à croire que dans le nombre de ces manuscrits, ajoutés à ceux qui se trouvaient déjà à la Bibliothèque de Paris, et même aux autres aussi nombreux arrivés depuis la première révolution, dans cette quantité de volumes, l'on chercherait en vain un Pèdre, et que la Bibliothèque du roi ne possède aucune copie manuscrite parfaite ou im- parfaite des ouvrages de cet auteur. — Si l'on peut signaler ainsi une lacune dans la collection des classiques, il faudrait

peut-être chercher bien long-temps dans les manuscrits de théologie qui y sont en nombre prodigieux pour en trouver d'importantes. Outre l'intérêt qu'inspire cependant ce grand nombre de volumes, qui ont perpétué le souvenir de l'avidité, de la jalousie et souvent des trop basses tracasseries du clergé pendant ces siècles reculés, et toute la peine qu'il s'est donnée pour réunir en lui tous les pouvoirs, outre cet intérêt, dis-je, on les examine avec bien plus de soin encore, lorsque l'on pense qu'ils sont les plus vieux monuments de la monarchie française, et que dans leurs peintures on retrouve l'état des arts à des époques où les monuments sont si rares. Peut-on en effet voir sans admiration les pages noircies d'un évangélistaire de dix siècles d'ancienneté, lorsque sur sa couverture l'on admire une vieille production de la sculpture si barbare de ce temps, et que l'on voit retracées sur l'ivoire, et d'une manière quelquefois si naïve, les scènes de dévotion de la primitive église, si différentes quelquefois de celles d'aujourd'hui, les figures vénérables des vieux patriarches et leur simplicité toute pastorale? peut-on s'empêcher de s'arrêter à déchiffrer dans les calendriers qui précèdent ordinairement nos vieux missels ces notes historiques si pleines d'intérêt pour les annales de notre histoire, dont elles corrigent quelquefois les erreurs propagées involontairement par des savants qui avaient travaillé sur des monuments qu'ils croyaient authentiques, sans avoir préalablement vérifié si la cupidité ou tout autre intérêt n'avait pu engager les prêtres et quelquefois les seigneurs à faire imiter, dans des temps plus modernes, l'écriture, les signatures et tous les caractères d'antiquité d'un acte dont ils devaient se servir, ainsi falsifié, pour appuyer leurs prétentions, soit à un droit de suzeraineté, soit à une possession territoriale qu'ils enlevaient ainsi frauduleusement à leur véritable propriétaire! — Mais peut-on toucher sans un respect religieux ce vieux manuscrit, ce Psautier antique, dont les pages

ont été tournées par un descendant de Charlemagne, par Charles-le-Chauve lui-même? Son portrait se voit dans la deuxième peinture; au-dessus du trône, encadré dans des monuments d'architecture, se trouvent ces deux vers :

*Cum sedes Karolos magno coronatus honora,
Est Ionias similis parque Theodosio.*

Le roi est représenté assis portant de la main droite son sceptre, et de la gauche le globe impérial; sur le feuillet suivant on voit saint Jérôme, dont le costume, ainsi que celui du roi et tous les ornements accessoires, rappellent le style et la décadence des arts du Bas-Empire. Comment ne pas admirer aussi ce morceau de sculpture si riche de détails, de finesse et de style, dont est reconvert ce Psautier, et la belle écriture onciale en lettres d'or appliquées sur un vélin dont la blancheur étonne encore? — Peut-on donner une description assez fidèle de deux autres monuments de calligraphie et de dessin non moins anciens et non moins riches de souvenirs, qui ont aussi appartenu à ce même roi, de ces Bibles si précieuses de Charles-le-Chauve, dont la première lui a été offerte par le comte Vivien, supérieur de Saint-Martin de Tours, et onzième abbé de cette église en l'année 850? Au commencement et à la fin de ce volume sont des épîtres en vers, en l'honneur de ce roi, écrites sur du vélin pourpre et en lettres d'or. La deuxième de ces Bibles commence aussi par une épître dédiée au même prince; mais l'époque de son exécution n'est pas connue positivement. Si elle ne contient aucune peinture comme la précédente, cette Bible est cependant infiniment plus riche de détails d'une élégance remarquable, et l'on admire surtout les magnifiques lettres capitales si riches d'ornements qui se trouvent à la tête des chapitres. Ces deux manuscrits portent les n^{os} 1 et 2 de l'ancien fonds latin, et peuvent être cités comme les plus beaux monuments du ix^e siècle que possèdent la Bibliothèque du roi : l'un provient de la collection Colbert, et l'autre fut donné par Charles V à l'abbaye de Saint-Denis;

puis, par un arrêt du parlement, apporté à la Bibliothèque le 23 octobre 1595, comme l'indique une note écrite sur le premier feuillet par Ème de Veeluz, religieux et garde des chartes de l'ancienne abbaye royale de Saint-Denis. — C'est vainement que la curiosité vous retient longuement sur ces volumes écrits en signes *tachygraphiques*, dont il ne nous a pas été donné de pouvoir fixer aujourd'hui la valeur, quoique l'on possède cependant le texte entier dont ils sont la transcription. C'est un de ces exemples que nous offre un petit volume latin in-12, n° 1,327, du fonds du roi, et qui contient des psaumes de David, écrits dans le x^e siècle. Malgré toute la peine que les bénédictins et autres ont prise pour rédiger un alphabet de ces signes, nommés *notes tyronniennes*, il est de toute impossibilité de leur assigner une valeur positive que justifieraient plusieurs exemples de ce même signe employé avec la même valeur. Cette difficulté, du reste, n'a rien d'étonnant, puisque les signes étant tout-à-fait arbitraires, il était tout naturel que certaines classes de scribes pussent leur assigner une valeur qui l'était aussi. Plusieurs chartes conservées à la Bibliothèque du roi offrent également la transcription entière ou abrégée de leur texte en notes tyronniennes, et comme il se trouve dans ce texte un assez grand nombre de noms propres, aussi reproduits par ces signes, il était facile alors d'appliquer à la lecture de ces noms bien éloignés les uns des autres, et de manière à ce qu'un signe de l'un ne pût être mêlé avec celui de l'autre nom, les différents systèmes établis par les bénédictins et d'autres savants qui se sont occupés de cette matière; mais aucun d'eux n'a pu amener à une lecture certaine. La prétention de lire en entier les notes de Tyron est donc encore de nos jours tout-à-fait chimérique, aussi bien que le serait peut-être aussi dans plusieurs siècles celle de lire l'écriture tachygraphique de nos *sténographes* modernes, si les livres qui l'enseignent venaient à se perdre. Heu-

reusement les monuments de ce genre n'abondent pas dans nos collections; et ceux qui nous sont restés intéressent par leur sujet les matières ecclésiastiques. La collection des manuscrits latins n'est pas moins riche en livres de droit, et l'on y trouve en assez grand nombre les décrétales de tous les papes, les statuts et règles des différents ordres monastiques, les codes des empereurs romains, les coutumes des villes d'Italie, les lois des Lombards, les recueils sur la loi salique, les capitulaires, les ordonnances des rois de France, le style des parlements et leurs arrêts, et les coutumes des provinces de ce royaume; les lois des Visigoths et les coutumes des provinces espagnoles; les lois et coutumes du royaume d'Angleterre; elle forme une partie des manuscrits indispensables à l'étude du moyen âge, dont elle nous a conservé toutes les lois et les différentes formes de l'administration de la justice. Le plus ancien de tous ces manuscrits ne remonte pas au-delà du viii^e siècle, mais il s'en trouve beaucoup de cette époque, et quelques-uns même contiennent à la fin du volume quelques notes historiques; d'autres, des épitaphes de seigneurs morts probablement dans le temps où l'on finissait la transcription du volume. — L'on admire surtout, dans les manuscrits traitant de la géographie et cosmographie, le beau volume de Ptolémée, du xv^e siècle, orné de figures et vignettes très élégantes, traduit du grec en latin, par Jacob Angelus, Florentin, et possédé autrefois par le pape Alexandre V. Déjà nous avons eu occasion de signaler la beauté des manuscrits d'histoire, et surtout celle des classiques pris par Louis XII dans la bibliothèque que les Visconti et Sforza, ducs de Milan, avaient établie à Pavie. Rien en effet n'est plus propre à prouver tout le soin, le luxe et l'élégance d'exécution apportés dans ces manuscrits, que ceux dont nous allons parler, et choisis au milieu de tant d'autres provenant de la même bibliothèque, et qui ne le cèdent en rien à ceux-ci. Sur le premier

feuille du manuscrit, n° 5,888, qui contient une généalogie des vicomtes de Milan, précédée du discours prononcé aux funérailles de Jean Galéas, en 1402, est une superbe miniature d'une grande finesse d'exécution, représentant ce vicomte de Milan couronné par l'enfant Jésus, que la Vierge tient dans ses bras. Les armes de ce seigneur se remarquent en plusieurs endroits, et toutes sont d'argent à la guivre tortillée d'azur. Après le discours, commence la généalogie des Visconti, que l'on fait descendre en droite ligne et sans interruption, d'Anchise fils d'Énée, petit-fils de Priam. Au-dessous du portrait de chacun des ancêtres du prince régnant, se trouve l'indication du nombre d'années du règne de chacun, et le nombre de ses fils. Le dernier portrait est celui du comte Philippe-Marie. — La beauté du vélin, la belle écriture, comme aussi l'élégante bordure des deux manuscrits n° 5,791 et 5,837, dont l'un est un L. A. Florus, et l'autre un Cornelius Nepos, indiquent assez qu'ils furent exécutés en Italie, et les armes du duc de Milan, qu'ils proviennent de la bibliothèque de Pavie. L'exécution de ces manuscrits, tant sous le rapport des ornements que de l'écriture, est de la plus grande beauté : le premier fut écrit en 1458, et le second en 1459. L'on trouve aussi un beau portrait de F. Pétrarque en tête des quatre livres des *Choses mémorables* de cet auteur. Ce manuscrit du xiv^e siècle, n° 6,069, porte aussi les armes des ducs de Milan. Les deux volumes suivants se font encore remarquer par la grâce infinie et le goût exquis des bordures de plusieurs de leurs feuillets ; dans le premier volume, elles se composent de fleurs, de fruits, de vases, d'oiseaux et autres animaux ajustés avec la plus grande élégance ; le second dont la simplicité est peut-être préférable, rappelle en tout les ornements adoptés en France lors de la renaissance. Tous deux sont du xv^e siècle, et ont probablement été faits par un artiste italien. Au bas des

premières pages, se voient les armes des seigneurs à qui ils ont appartenu. Le premier porte le n° 6,310, et renferme plusieurs traités d'Aristote ; et le second, n° 8,016, les quinze livres des *Métamorphoses* d'Ovide. Enfin, en terminant nos citations de quelques manuscrits latins, remarquables, soit sous le rapport de l'antiquité, des notes historiques, des variantes qu'ils fournissent, ou considérés sous le rapport de l'art, dont leurs miniatures nous ont indiqué le point de décadence ou de perfectionnement successif, nous parlerons d'un volume n° 7,939, contenant les œuvres de Virgile, avec les commentaires de Servins, qui nous a paru recommandable, soit par ses miniatures, soit par la réunion de tous les ouvrages de cet auteur, ce qui se rencontre assez rarement. Ce beau manuscrit est parfaitement écrit sur un vélin de la plus grande blancheur ; son format est l'in-4^o ; les sommaires sont écrits en lettres d'or, et les lettres capitales, parfaitement historiées, renferment un sujet analogue au texte qui suit. Au bas des feuillets qui contiennent l'Énéide se trouve un grand nombre de petites miniatures très élégamment peintes et représentant les traits principaux de l'histoire retracée par ce poète. A la fin de ce précieux volume se trouve la Vie de Virgile par Donat ; il fut écrit et enluminé en 1458, et la forme de l'écriture et le style de ses miniatures indiquent assez que c'est à des artistes italiens que l'on en est redevable. — Dans les manuscrits français, l'on retrouve la traduction d'un grand nombre des ouvrages dont nous venons de parler ; quelques-uns nous ont conservé les formes primitives de la langue gallicane ; aussi sont-ils d'une grande utilité pour les personnes qui veulent étudier nos antiquités littéraires et la forme ainsi que les variations successives de cette langue dans les différentes provinces qui forment aujourd'hui le royaume de France. Les classiques latins, les vieilles chroniques et les poètes les plus marquants des pays étrangers ont eu dans notre idiome leurs

traducteurs et commentateurs. La première traduction qui parut fut, à ce que l'on croit, celle du poème de Marbodius *De Gemmis*, mis en français par un contemporain de l'auteur, et dont le manuscrit, du fonds de Saint-Victor, n° 310, nous a conservé une copie de cette même époque. C'est sous Louis-le-Gros, au commencement du XII^e siècle, que vivait Marbodius, évêque de Rennes. Sous le règne de Philippe-Auguste, Mickius de Harnes traduisit la chronique latine de l'archevêque Turpin. Par les ordres de saint Louis, un auteur italien, Brunetto Latini, après avoir reproduit en langue vulgaire les *Morales d'Aristote*, entreprit vers le milieu du XIII^e siècle de traduire aussi en français les livres de la Bible : c'était la première traduction complète de ce livre sacré, qui fut bientôt suivie de celle de Guyart des Moulins, chanoine d'Aire, achevée en 1294. A cette même époque parurent encore d'autres traductions de plusieurs livres de l'Écriture-Sainte; et la dédicace que Henri de Gauchi fit à Philippe, fils aîné de Philippe roi de France, c'est-à-dire à Philippe-le-Bel, avant qu'il fût roi, nous indique à peu près l'époque où il traduisit le livre du Gouvernement des rois, de frère Gilles de Rome. — Vers le commencement du XIV^e siècle, parurent les traductions de la *Chronique de Saint-Denis* et des *Métamorphoses d'Ovide moralisées*; la première par le moine Guillaume de Nangis; on ignore l'auteur de la seconde. Jean de Meung, continuateur du roman de la Rose, avait traduit, au temps de Philippe-le-Bel, le traité de Végèce, le livre de Boèce et quelques autres. Ce dernier fut aussi traduit en prose, l'an 1336, par un dominicain que Falconet croit être Jean de Langres, et mis en vers par Renaud de Louens, autre dominicain. Jean de This, qui vivait aussi sous Charles VIII, en fit également une traduction. Jean de Vignay, hospitalier en 1330, et Jean Ferron, dominicain en 1347, et, sous le roi Jean II, Pierre Bercheure, bénédictin, s'essayèrent en reproduisant en français, les deux pre-

miers, le *Traité du jeu des Echecs* de Jacques de Cossoles ou de Cossolis, et le dernier, les *Décades* de Tite-Live, dont il se déclare le traducteur dans son prologue. Le confesseur de Charles V, Raoul de Praelles, s'était fait connaître par sa traduction des livres de *La Cité de Dieu*, et Falconet lui attribue encore celle de la Bible que l'on a crue mal à propos être de Nicolas Oresme, qui traduisit en effet quelques livres de l'Arioste, de Cicéron et de Pétrarque. Charles V protégea et encouragea les lettres, et son règne fut l'un des plus féconds en productions littéraires et en traducteurs; du nombre de ces derniers furent encore Simon de Headin, traducteur du Valère-Maxime, Jean Gaulin, du *Rational* de Durand; Jean Corbichon du *Propriétaire* de Bartholomeus Anglius; et Jean Lefèvre de Bordeaux, du poème de *Vetula*. A partir de cette époque les traductions se multiplièrent beaucoup. Notre intention n'a été que d'indiquer ici les premiers et les plus distingués traducteurs dont les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous. Pendant cet intervalle l'on avait vu paraître des productions bien autrement intéressantes, puisqu'elles étaient l'expression du génie et du caractère national, et que dans leur poésie des Français avaient retracé, avec les mœurs et usages de ce temps, plusieurs faits historiques que les dissertations de nos savants ne sont pas toujours parvenues à expliquer d'une manière positive, tant sont rares les monuments primitifs de notre monarchie. — C'est la réunion de ces poèmes, romans, chroniques et traductions, qui forme l'ancien fonds français de la Bibliothèque du roi, dans lequel l'on compte plusieurs volumes qui ont appartenu à Charles V. On y a aussi compris tous les ouvrages en d'autres langues modernes, comme les manuscrits italiens, espagnols, portugais, allemands, etc. Cette collection est une des plus riches et des plus complètes qui existent dans les bibliothèques de l'Europe; on y trouve plusieurs volumes de poésies des troubadours provençaux, publiés et expliqués

avec tant de science et de goût par M. Raynouard; une autre collection, à peu près complète, comprend : les romans de la Table-Ronde, ceux de Charlemagne et ses douze pairs; de Pépin et de Berthe, de Sidrac, de Tristan, de Perceforêt, d'Artus, de Meliadus, de Florimond, de Giron le Courtois, du chevalier au Signe, et une infinité d'autres, où l'on peut retrouver l'expression fidèle des mœurs de la chevalerie. Les rondeaux, virelais, ballades, lais, chansons annotées, etc., n'y sont pas en moins grand nombre, ainsi que les traités des tournois et faits d'armes; ceux de la chasse; les chroniques depuis le commencement du monde, et d'autres commencées à des époques plus ou moins rapprochées de nous; les traductions des classiques latins en différentes langues, les livres de médecine, de chirurgie, de cabale, les voyages, les productions les plus remarquables des poètes étrangers, soit dans leur langue originale, comme les troubadours allemands ou *meneisingers*, ou traduits en français; enfin les pièces historiques qui forment de nombreux recueils de la plus grande importance pour nos annales nationales, n'offrent pas moins d'intérêt à l'archéologue qu'à l'historien. L'on trouverait difficilement dans les autres bibliothèques de l'Europe des collections aussi riches en monuments historiques et en productions de la langue primitive, que dans la Bibliothèque du roi. Quoique les catalogues laissent encore à désirer, à cause de leur rédaction irrégulière dès leur commencement, et que le temps et le travail permettraient seuls de régulariser, dans aucune bibliothèque étrangère, le public n'obtient plus facilement la communication des monuments qu'il désire d'examiner, lorsque toutefois l'intérêt de la conservation des objets d'étude n'exige pas de restriction. Il n'est pas, du reste, fort étonnant que des manuscrits uniques, de la plus grande rareté, soit comme monuments historiques, ou comme productions des arts, ne puissent être journellement communiqués et indistincte-

ment à toutes les personnes, sans risquer de les voir bientôt détériorer, et sans priver par là le monde savant de monuments dont il peut seul apprécier tout le mérite et toute la valeur. C'est ce que l'on a été obligé de faire pour les beaux manuscrits de la Chronique de Froissart de l'ancien fonds, dont quelques-unes des miniatures avaient déjà souffert par l'usage trop souvent répété qu'en faisaient les artistes. De même les livres de prières de Louis XIV, de Marie-Stuart, d'Anne de Bretagne, Saint-Louis, Charles-le-Chauve; les manuscrits autographes de Fénelon, les lettres de Henri IV, de Voltaire, et beaucoup d'autres encore, commandent la même réserve, afin d'assurer leur parfaite conservation. — Outre les fonds ou collections particulières réunies à la bibliothèque des manuscrits, qui viennent d'être cités, il en existe encore un assez grand nombre d'autres, dont nous indiquons ici les plus importants. — De *Dupuy*, très riche en pièces sur l'histoire politique, celles qui concernent la France y sont en plus grand nombre : cette collection se compose de 957 volumes renfermant environ 18,000 pièces. — De *Béthune*, 1,923 volumes : dans ce nombre, 1,200 ne renferment que des pièces sur l'histoire de France depuis 1,300 jusqu'au XVIII^e siècle. On y compte plus de 1,000 lettres autographes des rois, reines, princes et seigneurs d'Europe. — L'on trouve dans la collection de *Brienne* de nombreux renseignements sur les affaires de France. Cette collection formant 362 volumes serait bien plus précieuse s'il n'en existait plusieurs copies. Elle renferme environ 6,000 pièces historiques. Le nombre prodigieux de titres rassemblés par *Gaignières* a été fondu dans des boîtes, et forme aujourd'hui la partie la plus importante des titres généalogiques des familles de France. Enfin, les collections de *Colbert*, de *Louvois*, *La Mare*, *Baluze*, de *Mesmes*, et surtout les fonds de *Fontanier* (60,000 titres de pièces sur l'histoire de France) forment des recueils non moins importants et utiles à consulter

pour les documents historiques concernant la France et les pays étrangers. — Les bibliothèques de toutes les *maisons religieuses* supprimées à Paris ont été, comme nous l'avons déjà dit, réunies à celle du roi. Les plus riches collections sont celles de St-Germain-des-Prés, des Missions-Étrangères, du collège de Navarre, de l'Oratoire, de la Sorbonne et de St-Victor. Outre tous les fonds dont nous venons de parler, il en existe d'autres encore renfermant peu de volumes, dans le nombre desquels cependant il n'est pas rare de trouver des pièces ou des monuments du plus haut intérêt. Les suppléments français et latins réunissent tous les volumes qui sont nouvellement arrivés. Leur nombre est déjà considérable, et comme beaucoup ont été acquis dans les pays étrangers, par les commissaires de la Bibliothèque, à des époques où la suppression des couvents fit passer dans le commerce tant de monuments précieux, il n'est pas rare d'y rencontrer des volumes aussi importants que dans les vieilles collections de la Bibliothèque. On peut évaluer le nombre des manuscrits, tant orientaux que latins, et en d'autres langues modernes, à 80 mille volumes, non compris plusieurs centaines de milliers de pièces historiques, telles que les collections déjà citées, et de plus les lettres des papes copiées à Rome, les pièces historiques et diplomatiques copiées à Londres, celles qui sont venues des Pays-Bas, copiées aussi dans les archives, et remplissant 225 volumes in-folio; celle de Foutette, Blondeau, Targni, dom Calmet, Lamare, etc., etc.

Département des médailles et antiques.

— Conservateurs : MM. Raoul-Rochette et Letronne.

Nous avons rarement parlé, dans la notice générale sur la Bibliothèque, de l'accroissement du cabinet des antiques. Nous donnerons donc ici une idée des faits les plus marquants depuis sa fondation, ainsi que de ses principales acquisitions. L'origine de son établissement remonte à Henri IV. Ce

roi choisit le gentilhomme provençal Bagarris pour former ce cabinet. Louis XIV, après l'avoir considérablement enrichi, le fit transporter au Louvre; plus tard, on le plaça près de la Bibliothèque, *pour le mettre plus en sûreté*. L'abbé Bruneau, successeur de Bagarris et de Jean Chaumont, qui avait été assassiné, en eut alors la garde. Des achats considérables furent faits à cette époque par ordre du roi, et des savants distingués parcoururent les pays étrangers pour enrichir cette collection : de ce nombre furent de Monceaux, Petis de Lacroix, Nointel, Paul Lucas et l'infatigable Vailant. En 1775, on y réunit la célèbre collection formée par Pellerin, qui consistait en plus de 11,000 médailles; puis le cabinet de Caylus, riche d'un nombre prodigieux de monuments en marbre, bronze, etc.; celui de Foucaut; enfin, la collection de Sainte-Geneviève apportée en 1796. De Boze, Barthélemy et Millin ont à jamais illustré leurs noms par les services rendus à ce cabinet, et leur mémoire sera toujours chère aux antiquaires. L'entrée de ce cabinet est au bout de la première galerie des imprimés. Dans la salle où le public est admis (les mardis et vendredis seulement), une infinité d'objets curieux sont exposés sous verre ou à nu. Des deux côtés de cette salle sont des tableaux de Natoire et Van Loo, représentant Apollon et les Muses; les dessus de porte sont de Boucher, les portraits de Louis XIV peint par Pellier, d'après Rigaud, et celui de Louis XVIII par Scheffer, s'y voyaient avant 1830. — Les pierres gravées sont rangées dans des montres : la première à droite est garnie de scarabées égyptiens, étrusques et grecs; ceux des Égyptiens sont les plus anciens exemples connus de la gravure sur pierre fine. Dans la deuxième montre se trouvent des camées représentant des sujets religieux gravés pendant le moyen âge; des portraits de rois et autres personnages illustres, tels que Charles II d'Angleterre, Cromwell, Marie-Stuart, Henri IV, Elisabeth d'Angleterre, Louis XII, Anne d'Autriche, Louis

XIII, Louis XIV, Richelieu, Mazarin, Louis XV, Charles-Quint; les portraits de madame de Pompadour et de Laure et Pétrarque, etc. Des empereurs et différents personnages romains sont figurés sur les camées rangés dans la troisième montre, parmi lesquels quelques-uns se distinguent surtout par la finesse du travail et la beauté de la matière, et on ne peut se dispenser de citer l'*apothéose de Germanicus*, sardonix à trois couches, conservée pendant plus de sept cents ans par les bénédictins de Saint-Evre de Toul. Ces religieux avaient cru que ce camée représentait saint Jean enlevé par un aigle et couronné par un ange, mais lorsqu'ils connurent son véritable sujet, ils l'offrirent au roi en 1684. La quatrième montre est aussi remplie par des camées représentant des personnages romains, Agrippine, la vestale Néria, Claude, etc., et nous prenons ici le mot camée dans son acception générale, indiquant à la fois, quoique abusivement, les pierres gravées en relief et celles qui le sont en creux, qui se nomment proprement *intailles*. Le casque, le bouclier, l'épée et deux masses d'armes, qui ont appartenu à François I^{er}, sont suspendus à la porte d'un cabinet, à la droite duquel on voyait autrefois l'épée de ville de Henri IV, ornée de camées, et son épée de chasse, portant un pistolet. L'épée de ville avait été tirée du cabinet, lorsque les commissaires nommés par le peuple pour parcourir la Bibliothèque pendant la révolution de juillet vinrent chercher des armes pour l'insurrection. Cette épée fut fidèlement rendue quelques jours après par les personnes qui l'avaient emportée en présence des conservateurs. An-dessous de cette armure est le fauteuil dit de Dagobert, autrefois conservé à Saint-Denis. Les quatre pieds sont d'un travail meilleur que le reste de ce meuble; il ressemble assez à la chaise curule des Romains, et a été transporté à Boulogne pour la distribution des croix de la Légion-d'Honneur faite par l'empereur; il servit encore à Napoléon lors de la cérémonie du champ-de-mai, en 1815. La

sixième et la septième montre vitrée contiennent encore des camées et des intailles, sur la plus grande partie desquels sont figurés les dieux du paganisme; enfin, la huitième est occupée par des pierres gravées représentant des princes de l'antiquité et du moyen âge. Dans une grande armoire vitrée, on remarque parmi les objets antiques de premier ordre, 1^o le plus grand camée connu: il vient de la Sainte-Chapelle, où on le conservait à cause de son sujet, que l'on croyait être le triomphe de Joseph. Il a été apporté en France par Baudouin II, qui vint, en 1224, implorer le secours de St-Louis pour recouvrer Constantinople; et il fut donné à la Sainte-Chapelle par Charles V. — Ce monument, d'un prix inestimable, nous offre l'apothéose d'Auguste, dans sa partie supérieure; et, dans la ligne du milieu, Tibère sur son trône, Agrippine près de lui, etc. Il a été volé en 1804, et il perdit alors sa monture gothique en forme de reliquaire, qui a été remplacée par une autre, en cuivre doré, portant les armes de Napoléon. — 2^o Un vase de sardonix, vulgairement connu sous le nom de *vase de Ptolémée*, représentant les objets consacrés aux mystères de Cérès et de Bacchus. Charles III l'avait donné à l'abbaye de Saint-Denis, et à chaque couronnement les reines y bivaient le vin consacré. — 3^o Un disque d'argent, trouvé dans le Rhône en 1556, et représentant Briséis rendue à Achille. Il est improprement nommé le *bouclier de Scipion*. — 4^o Un autre disque d'argent, trouvé en Dauphiné, et appelé, sans plus de fondement, *bouclier d'Annibal*. — 5^o Une coupe, composée de pièces de rapport, en verre, et entourée d'une monture en or des premiers siècles de la monarchie française. Au milieu est le *portrait d'un roi sassanide*. — 6^o Un vase d'argent, du xv^e siècle, dont les sujets sont: la mort de Lucrèce, Pyrame et Thisbé, Jndith et Holopherne, etc. — 7^o Un vase d'un seul morceau d'ivoire, sculpté avec beaucoup de délicatesse, et représentant un combat entre les Turcs

et les Polonais. — 8° Un Mercure en argent de 21 pouces de haut, et trouvé à Berney, en 1830, ainsi que plusieurs autres objets en argent, placés près de là, et dont nous avons déjà parlé. — Sur le grand bureau, qui occupe le milieu de la salle, se voient des montres vitrées; dans la première, du côté de la porte d'entrée, sont placées les premières monnaies de Rome; dans la seconde, des objets antiques, tels que aiguilles, dés, stylets, un coin à frapper les monnaies, etc. Les trois montres qui suivent étaient garnies des objets trouvés dans le tombeau de Childéric; aujourd'hui, des peintures grecques du Bas-Empire remplacent ces objets, qui ont été volés. Des colliers, des chaînes, des bagues et autres ornements sont placés dans la montre suivante; les autres renferment des médailles, soit des empereurs romains, soit de la Grèce, de l'Asie-Mineure, quelques-unes du moyen âge, et les médailles modernes les plus récemment frappées. — Deux ibis embaumés, un simulacre de tombeau égyptien de très petite dimension, une vache antique trouvée à Pompeïa, deux sphinx égyptiens, le buste en marbre de Paros, d'un médecin grec portant une inscription, une urne d'albâtre, une tête de momie, deux momies de chat, etc., occupent le milieu de ce bureau. Sur les médailliers sont exposés des papyrus égyptiens, des vases grecs peints, une rone de bronze antique trouvée à Nîmes, une tête de Tibère, aussi en bronze, etc., etc. — Les médailles sont divisées en deux classes principales, médailles anciennes, médailles modernes : les unes et les autres forment plusieurs subdivisions. — Les médailles antiques se subdivisent d'abord en médailles de villes et de rois, puis en médailles romaines. — La suite des *villes*, contenant les plus anciens monuments connus, a été placée en tête. Elle comprend les médailles portant des noms de peuples ou de villes sans celui du souverain. Celles d'Athènes, de Lacédémone, de Thèbes, de Corinthe, etc., tiennent le premier rang : on en trouve

aussi des anciennes républiques établies en Grèce, sur la côte de l'Asie-Mineure, dans la Sicile, en Crète et en Chypre, et d'autres pièces frappées en Italie, dans les Gaules, en Espagne, sur les côtes d'Afrique, de la Syrie, etc. Parmi les médailles de villes, les unes sont assez communes, d'autres, au contraire, de la plus grande rareté. Toutes peuvent servir à éclaircir des points importants de géographie ancienne et d'histoire, et donner des notions précises sur les usages des anciens, et l'état de leurs arts. Cette division est classée sans distinction de métaux, parce qu'il n'y a pas un assez grand nombre de ces différentes pièces pour en faire une suite particulière. — La suite des *rois* est encore extrêmement précieuse, malgré quelques pertes qu'elle a éprouvées; c'est dans cette collection que l'on trouve les monnaies des rois de Macédoine, d'Égypte, de Syrie, des Parthes, de Cappadoce, du Pont, de Thrace, etc., ainsi que celles d'Alexandre, de Mithridate et de beaucoup d'autres princes non moins célèbres. On y mêle les métaux comme dans la suite précédente. — Après ces deux collections, viennent les médailles romaines *consulaires*. Ce sont celles qui ont été frappées dans les derniers temps de la république romaine, et elles nous donnent les noms des principales familles de Rome. Elles forment la troisième suite, qui est assez belle. La quatrième comprend les médailles des *empereurs*, en or; elle était la plus précieuse de toutes celles du même ordre. Malheureusement, les pertes énormes que cette suite a éprouvées, il y a deux ans, l'a fait descendre du premier rang qu'elle tenait, et il est à craindre que de long-temps ces pertes ne puissent être réparées. La collection du duc de Blacas est maintenant la plus riche dans ce genre de médailles. Celle des *rois* commençait à Jules César, et se continuait jusqu'aux derniers empereurs de Constantinople. La perte la plus regrettable pour cette suite, et dont nous avons déjà parlé en rapportant les cir-

constances de ce funeste accident, est la disparition des *médallions* des mêmes empereurs, placés en tête de la collection. Ce nom était donné aux médailles du plus grand module, toutes infiniment rares et du plus grand prix. Cinq ou six au plus se trouvaient dans les cabinets les plus riches; le cabinet du roi en possédait, à lui seul, plus de quarante. — De la cinquième à la neuvième suite, l'on a rangé les médailles des empereurs en argent et en bronze, de différents modules. La suite d'argent est une espèce de répétition des médailles en or, mais elles sont plus nombreuses. Les bronzes sont extrêmement précieux par le nombre et la rareté des pièces. — Les médailles modernes sont comprises dans trois divisions, savoir : *médailles* proprement dites, *monnaies* et *jetons*. On y a rassemblé celles de toutes les monarchies, et les jetons frappés tant pour nos rois que pour ceux des pays étrangers, ainsi que pour des corps ou des particuliers. Les deux premières divisions ne contiennent que des pièces en or; la dernière est fort négligée. — Les *pierres gravées* ne furent réunies à la Bibliothèque qu'en 1791. La collection est assez belle. — Quant aux *antiques*, cette partie a toujours été regardée comme accessoire, parce que le Louvre en possède une très belle. Cependant il se trouve à la Bibliothèque quelques morceaux antiques du premier ordre, et d'autres dont l'intérêt scientifique a été prodigieusement diminué par des découvertes modernes. De ce nombre est le zodiaque de Denderah, qui a si longuement exercé la critique des érudits, et que les découvertes de Champollion jeune ont mis à sa véritable place chronologique : c'est un monument égyptien de l'époque romaine. Ce zodiaque est déposé dans une salle publique du rez-de-chaussée avec d'autres monuments de sculpture antique. — La collection des médailles comptait, avant le vol de 1831, bien au-delà de 100 mille pièces, tant en or qu'en argent et bronze. Les savants, pour leurs recherches sur l'histoire, la

chronologie, etc., les gens de lettres pour y trouver des portraits des hommes illustres, dont ils enrichissent les éditions de leurs ouvrages, et les artistes, pour y étudier les arts, les costumes des anciens, fréquentent journellement ce cabinet, réunion de monuments d'un si grand prix.

Département des estampes, cartes et plans. — Conservateurs : MM. Thévenin et Jomard.

Quoique ce département soit un des plus importants de la Bibliothèque, et celui où les artistes viennent journellement consulter les chefs-d'œuvre des arts du dessin, reproduits par la gravure, nous ne dirons cependant que quelques mots des monuments de tout genre qu'il renferme, et nous renverrons, pour plus de détail, à l'article *ESTAMPES*, dans lequel on trouvera les renseignements les plus certains, tant sur les différentes et si précieuses productions de ce genre que sur celles du cabinet de la Bibliothèque en particulier. Quant à la seconde section de ce département, celle des cartes et plans, elle n'est créée que depuis 1828, et l'on travaille avec beaucoup de zèle à l'enrichir. On y trouve quelques cartes anciennes, de précieuses cartes étrangères dessinées et gravées, et avec le temps la collection sera d'un grand secours pour l'étude de l'histoire et de la géographie. — L'établissement du cabinet des estampes ne remonte pas au-delà du règne de Louis XIII, et l'on en est surtout redevable à la protection de Colbert pour les sciences et les arts. La première collection importante, dont l'acquisition fut faite par le roi, est de l'année 1667; ce fut celle de l'abbé de Marolles, composée de 440 volumes, contenant 125 mille estampes. On plaça d'abord ce recueil parmi les livres imprimés, et ce ne fut qu'après d'autres acquisitions non moins importantes que l'on songea à établir le cabinet des estampes. Les collections de Gaignières, Bérighen, du maréchal d'Uxelles et de Bignon, successivement achetées dans

un espace de 59 ans (de 1711 à 1770), outre les acquisitions faites par les soins du conservateur Hugues-Adrien Joly, ne laissèrent pas que de donner une certaine importance à ce cabinet. — L'ordre de classification d'abord adopté par Joly fut celui qu'avait développé Heineken dans son ouvrage intitulé : *Idée générale d'une collection d'estampes*, système suivant lequel était rangé le cabinet de Dresde ; mais l'accroissement prodigieux de celui du roi de France en 1797, époque à laquelle Joly fils avait succédé à son père dans la charge de garde des estampes, rendit bientôt nécessaire une nouvelle classification, à laquelle le développement des sciences et des arts et des suites nombreuses d'acquisitions apportèrent de nos jours plusieurs modifications. Et c'est surtout au zèle infatigable de M. Duchesne que l'on est redevable du bon ordre de cette collection, et des changements importants, devenus si nécessaires pour pouvoir retrouver, au milieu de tant de pièces, les ouvrages demandés, et pour intercaler ceux que l'on pourrait acquérir par la suite. — Cette méthode de classification a pour base le système de Heineken : elle comprend 24 grandes classes, subdivisées en plusieurs autres, selon l'importance des matières. On peut évaluer au-delà de 1,200,000 le nombre des estampes contenues dans près de 6,000 volumes ou portefeuilles. Cette collection est la plus riche en œuvres des vieux maîtres d'Italie et d'Allemagne, ainsi que de Rembrandt ; des eaux fortes des peintres hollandais et des œuvres des graveurs allemands et français. Si d'autres cabinets possèdent de plus riches collections de portraits, aucun ne renferme des collections historiques, mythologiques et topographiques aussi considérables, et nulle collection d'Europe n'offre autant de diversité que celle de Paris. — L'exposition des gravures faite dans ce cabinet attire de tout temps l'attention des curieux ; on y voit les plus belles estampes au burin ; d'autres se font remarquer par leur ancienneté ; on y trouve

aussi des gravures à l'eau forte et les plus belles estampes modernes. Enfin, dans le but de satisfaire en tout à la juste curiosité du public et des amateurs, on travaille dans ce moment à former une série plus nombreuse d'estampes exposée dans les salles publiques de ce département, et leur ensemble fournira des exemples de toutes les productions de ce genre ; de sorte qu'en parcourant cette galerie l'on y pourra suivre toutes les phases de l'art de la gravure, depuis les plus vieilles productions jusqu'à celles de nos jours. Dans le but aussi de faciliter les recherches et les études des artistes qui fréquentent en si grand nombre ce département, et pour assurer aussi la conservation des estampes, des dispositions plus analogues à ce genre de travail viennent d'être adoptées pour les bureaux des travailleurs : c'est une nouvelle preuve de la sollicitude de l'administration pour faciliter au public l'étude de ces précieuses productions des arts du dessin. — Nous ne devons pas oublier de mentionner parmi les acquisitions récentes celle de quelques planches originales de Nielles, ouvrages du x^v siècle et extrêmement rares. On peut consulter à ce sujet l'important ouvrage publié sur cette matière par M. Duchesne.

A. CHAMPOLLION-FIGEAC.

BIBLIQUES (Sociétés). Il en existe aujourd'hui plus de 3,000, tant grandes que petites et auxiliaires, réparties dans une foule de contrées diverses, et fondées dans le cours des 25 dernières années. Un ecclésiastique de la principauté de Galles, que le besoin de se procurer une Bible conduisit à Londres, donna, dit-on, occasion à la fondation de la première société biblique, créée dans cette ville le 7 mars 1804. Elle tira sa dénomination du but qu'elle se proposait, et qui était la propagation de la Bible parmi les classes pauvres de la Grande-Bretagne. Plus tard, ses ressources et son cercle d'action s'agrandissant, elle la fit traduire dans une foule de langues étrangères, afin de l'envoyer dans tous les pays du monde. Pour qu'elle fût

d'un usage plus général, la société résolut de ne la faire accompagner d'aucun commentaire ni d'aucune espèce d'explications. Déjà en 1815 on comptait, dans les diverses provinces d'Angleterre, 584 établissements semblables, tous correspondant avec la société mère, qu'ils soutenaient par des envois d'argent, contre lesquels ils recevaient les livres dont ils avaient besoin. Il existe en outre aujourd'hui en Angleterre une quantité d'autres sociétés bibliques parmi les classes inférieures du peuple. Chacun des membres de ces associations paie un penny ou un demi-penny par semaine pour procurer une Bible à ses enfants ou à d'autres plus pauvres que lui. Depuis, des sociétés bibliques se sont établies sur le même plan en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en Prusse, en Russie, en Suède, en Norvège, en Danemarck, et dans d'autres pays : toutes correspondent avec la société mère de Londres, qui entretient sur presque tous les points habités du globe des agents voyageant à ses frais, pour chercher les meilleurs moyens de répandre les lumières de la Bible, et trouver d'habiles traducteurs ou des manuscrits d'anciennes traductions. Ainsi Pinkerton acquit pour elle à Paris des traductions toutes faites dans les dialectes du nord de l'Asie et du Thibet, ainsi que les manuscrits apportés des archives de la Propagande de Rome sous Napoléon. Elle a également contribué à l'impression de la Bible traduite en langue serbe, qui s'est faite à Leipzig. Mais de toutes ces entreprises, la plus difficile sans contredit a été la traduction de la Bible dans la langue des Esquimaux. — La dépense annuelle que nécessite cette immense distribution de la Bible, qui du reste est entièrement couverte par les revenus de la société, se monte à environ 2 millions de francs. De 1814 à 1821, la société de Londres avait distribué 3,201,978 Bibles, Nouveaux-Testaments et livres bibliques détachés, en plus de cent langues différentes. Les distributions faites de leur côté par les sociétés affiliées n'avaient pas été moins

dres. Il n'entre pas dans notre plan de citer ici en détail les travaux des diverses sociétés bibliques; nous nous bornerons à remarquer que tout ce que la civilisation a gagné, par cette voie, tant chez les peuples chrétiens que chez les païens qui ont embrassé le christianisme, est incalculable sous le rapport de la piété et de l'amélioration des mœurs. Dans l'histoire de la civilisation morale et religieuse du genre humain, une semblable propagation de la Bible sur tous les points du globe devra nécessairement faire époque. Et si l'on considère que beaucoup de ces traductions ont été faites dans des langues qui n'avaient aucune espèce de littérature, et auxquelles manquait même l'art d'écrire, on conviendra que de tels résultats sont d'une grande importance dans l'histoire de l'humanité. Toutes les sociétés bibliques se sont accordées sur ce point fondamental, que les traductions devaient être en tout conformes au texte, sans notes explicatives ni commentaires. Cette idée n'est pourtant pas peut-être le moyen le plus sûr pour faire des prosélytes au christianisme; car, quoique l'on admette que le sens est partout exactement rendu, qui pourrait assurer que des peuples grossiers et ignorants n'y mêleront pas des interprétations merveilleuses et des idées totalement étrangères? Les nouveaux chrétiens gagnés à l'église par la propagation de la Bible sont pour la plupart des élèves des missionnaires évangéliques, et appartiennent par conséquent à l'église protestante. Les protestants s'étaient flattés que la lecture de la Bible engagerait beaucoup de catholiques romains à abandonner leur croyance pour embrasser la religion réformée : rien, jusqu'à présent du moins, n'a sous ce rapport paru confirmer leurs espérances.

C. L.

BIBLIS, genre d'insectes de l'ordre des lépidoptères et de la famille des diurnes.

Z.

BIBLIS et **CAUNUS**, enfants de Miletus et de la nymphe Cyanée. La jeune Biblis, ayant conçu pour son frère une

passion criminelle, l'obligea par ses coupables importunités à chercher loin d'elle une tranquillité qu'il ne pouvait plus trouver dans la maison de son père. Biblis le chercha long-temps inutilement, et s'arrêta enfin dans un bois, où, à force de pleurer, elle fut changée en une fontaine intarissable, qui prit son nom, et qu'on voyait encore dans le territoire de Milet du temps de Pausanias. Antonius Liberalis raconte que Biblis, ne pouvant triompher de sa passion criminelle, résolut de se précipiter du sommet d'une montagne, mais que les nymphes, ayant pitié de son sort, lui communiquèrent leur immortalité, et l'admirent au milieu d'elles en qualité d'hamdryade. (*Mét.*, ix, v. 662.)

BIBLISTE, *Biblista*, *hæreticus solis Bibliis inhærens*. C'est le nom que quelques auteurs ont donné aux hérétiques qui n'admettent pour règle de leur foi que le texte de la Bible et de l'Écriture-Sainte, sans aucune interprétation, et qui rejettent l'autorité de la tradition et celle de l'église pour décider les controverses de la religion. Ce mot revient à peu près à ce que les juifs entendent par *caraites*; mais d'ailleurs ceux-ci diffèrent des *biblistes* en ce qu'ils reconnaissent l'autorité de l'église, et ne rejettent que les traditions. Les *caraites* cependant sont regardés aussi par les juifs comme des hérétiques. Plusieurs protestants sensés ont condamné les *biblistes*, dont ils qualifient l'erreur de fanatisme, et l'abbé Bergier observe à ce sujet que c'est une absurdité de prétendre que tout fidèle qui sait lire est suffisamment en état d'entendre le texte de l'Écriture-Sainte pour y conformer sa croyance. « C'est un excellent moyen, ajoute-t-il, pour former autant de religions que de têtes. » N'oublions pas d'ailleurs que l'Écriture même recommande les traditions, et qu'elle enseigne clairement l'infailibilité de l'église dans ses décisions. E.

BIBRACTE, ancienne ville des Eduens, aujourd'hui Autun (*Augustodunum*). On a trouvé dans cette dernière une inscription avec ces mots : *Deæ Bi-*

bracti, ce qui a fait penser à quelques-uns que la ville de Bibracte avait été personnifiée par ses habitants et mise au rang des déesses. E.

BIBUS, ancien terme assez trivial et peu usité, dont on ignore l'étymologie. Il se dit des choses vaines, futiles, de peu d'importance (*nullius nominis, ponderis*), et pour lesquelles on veut témoigner du mépris : un avocat, un poète de *bibus*, sont un mauvais avocat et un mauvais poète; des raisons de *bibus*, ce sont des raisons vaines et peu solides; une affaire de *bibus* enfin, c'est une affaire de nulle importance. E. H.

BICAUDALIS MUSCULUS. C'est le nom latin et scientifique donné en anatomie au *muscle auriculaire postérieur*, parce qu'il est ordinairement formé de deux faisceaux. Z.

BICEPHALIUM, du latin *bis*, deux, et *képhalê*, tête; épithète dont on a qualifié une espèce de sarcôme ou d'excroissance très volumineuse, développée sur la tête, et qui paraît en quelque sorte en former une seconde. Z.

BICEPS, du latin *bis* et *ceps* pour *caput*, tête, c'est-à-dire qui a deux têtes. — C'est ainsi que les Romains avaient surnommé Janus, auquel ils attribuaient deux visages, l'un par devant, et l'autre au derrière de la tête, d'où ils en concluaient qu'il avait également la connaissance de l'avenir et du passé. Ils le nommaient aussi *bifrons*, de *bis* et de *frons*, front. Les Athéniens mirent aussi sur leur monnaie une tête de femme unie à celle de Cécrops, qu'ils regardaient comme l'auteur du mariage, et appelèrent cet emblème *Bifrons*. — **Biceps** est, en anatomie, le nom spécial de deux muscles, dont l'un appartient au bras et l'autre à la cuisse. Le premier, nommé aussi *muscle scapulo-radial*, est situé à la partie antérieure du bras allongé, et sert à faire fléchir l'avant-bras; épais à sa partie moyenne et mince à ses extrémités, dont la supérieure est divisée en deux portions sur le bras, et *vice versa*. Le second, *biceps de la cuisse*, ou *muscle ischio-fémoro-péronnier*, est

situé à la partie postérieure de la cuisse; il est alongé, aplati, divisé supérieurement en deux portions, une longue et une courte, et sert à fléchir la jambe sur la cuisse, ou celle-ci sur la jambe; il sert aussi à tourner la jambe en dehors. Z.

BICÊTRE. Le nom et l'aspect de cette maison ne rappellent que des idées tristes, ne font éprouver que des sensations pénibles. De temps immémorial, toute la partie sud, en dehors de Paris, depuis les catacombes jusqu'à l'emplacement où est situé le château de Bicêtre, était, dans la croyance populaire, le théâtre des loups-garous, des revenants et du sabbat; et c'était dans les carrières voisines que des fourbes, des fripons, montraient le diable aux imbécilles qui les payaient. Au milieu du *xvii^e* siècle, le mot Bicêtre était synonyme de malheur,

Il va nous faire encore quelque nouveau Bicêtre.

a dit Molière dans *l'Étourdi*, mais d'autres écrivant *bissêtre* pour *bissext*, appliquent l'allusion à l'année bissextile.—Bicêtre est situé à une demi-lieue au sud des barrières de Paris. Il fait partie du département de la Seine, de l'arrondissement de Sceaux, du canton de Villejuif, et de la commune de Gentilli. On a dit que le nom de Bicêtre vient de la rivière de Bièvre (*Biberis*), qui coule au bas du coteau; mais il a une autre origine. Louis IX ayant acquis un terrain pour des chartreux qu'il établit près de Paris, Jean, évêque de Winchester, en Angleterre, acheta une partie de ce terrain, sous Philippe-le-Bel, et y fit construire ou agrandir une maison qu'il voulait habiter. En 1294, le monarque confisqua cette maison et tous les biens du prélat, mais il lui en donna main-levée en 1301. Le peuple appela cet édifice *Winchestre*, d'où sont venus par corruption *Bischestre*, *Bicestre*, et enfin *Bicêtre*, nom sous lequel il était inscrit, en 1523, sur les comptes de la prévôté de Paris. Ce lieu appartint plus tard à Amédée-le-Rouge, comte de Savoie, auquel il fut cédé probablement pour prix des secours qu'il avait amenés à Charles VI. C'est

de son fils, Amédée VIII (qui fut depuis le pape Félix V), que Jean, duc de Berri, oncle du roi de France, ayant acquis, en 1400, Bicêtre, qui n'offrait que des ruines, le fit rebâtir avec magnificence; mais l'évêque de Paris, en sa qualité de seigneur de ce territoire, qui dépendait de Gentilli, s'opposa à ce que le duc y fit des fossés et des ponts-levis. En 1411, la faction du duc de Bourgogne s'empara de ce bel édifice, et le détruisit de fond en comble. La perte fut irréparable sous le rapport des arts. On voyait dans la grande salle les portraits originaux du pape Clément VII et de ses cardinaux, des rois et princes de France, des empereurs d'Orient et d'Occident, etc. Il ne resta d'entier que deux petites chambres enrichies de superbes mosaïques. En 1416, le duc de Berri légua ce lieu tel qu'il était, avec quelques dépendances, au chapitre de Notre-Dame de Paris, en échange de quelques obits et de deux processions; la donation fut confirmée par Charles VII en 1441, et par Louis XI en 1464. Mais le chapitre n'y fit aucune réparation, et 45 ans plus tard les ruines de ce bâtiment étaient devenues un repaire de brigands, sur lesquels on le reprit en 1519. Dans un dialogue satirique du temps, Bicêtre est qualifié de mesure où l'on a établi un hôpital d'hôtes languissants et de courtisans estropiés. En 1632, le cardinal de Richelieu le rasa jusque aux fondements, et le fit rebâtir pour y recevoir des soldats invalides. Cet hospice n'était pas encore terminé lorsqu'on y célébra l'office en 1634, dans une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste, qui, vers 1670, fut remplacée par une église, sous le même nom. En 1648, saint Vincent de Paul obtint de la reine Anne d'Autriche une partie de Bicêtre pour servir d'asile aux enfants-trouvés, qui y restèrent peu de temps, parce que l'air y était trop vif. Louis XIV, songeant à fonder un véritable hôtel pour les invalides (qui fut commencé en 1672), réunit à l'hôpital général l'hospice de Bicêtre, et dès l'année 1657, on y reçut les pauvres qui s'y rendirent

volontairement, et les vagabonds qui furent arrêtés, après plusieurs publications d'une ordonnance qui prohibait la mendicité. Sous Louis XVI, Bicêtre fut destiné à recevoir les hommes et les filles publiques atteints du mal syphilitique. Avant de les panser, dans les deux salles qui leur étaient spécialement consacrées, les chirurgiens les faisaient fustiger, contume barbare, quoique souvent assez juste envers plusieurs individus croupis dans les vices les plus honteux. Les aliénés, hommes et femmes, y étaient traités aussi dans un local particulier. On appelait *petite correction* une autre partie de la maison, où des jeunes gens étaient renfermés pour cause d'inconduite, de fainéantise ou de sévices envers leurs parents; ceux que leur famille avait fait mettre à Bicêtre payaient pension; ceux qu'on y conduisait par ordre supérieur ne payaient rien. On les employait tous aux travaux les plus rudes; on ne les nourrissait que de pain et d'eau avec un potage. On y ajoutait un peu de viande et quelques rafraîchissements quand ils s'amendaient. Ceux à qui l'on administrait le fouet étaient attachés, la face contre le mur, à cinq crampons de fer. Tout cela n'existe plus. — Bicêtre est aujourd'hui prison, hospice et maison de retraite. Le plan de cet édifice, sans quelques additions, offre un carré d'environ 150 toises de chaque côté, renfermant trois principales cours. La première sert d'entrée par une avenue aboutissant à la grande route de Fontainebleau. Dans la seconde, on voit, au sud, l'église, fort simple et en forme de croix, avec la prison, et au nord le principal corps de bâtiment, où est placée l'infirmerie générale. La face opposée de cet édifice donne sur un jardin qu'entourent des bâtiments moins élevés, occupés par des vieillards infirmes. La troisième cour est formée par un grand nombre de constructions non symétriques. Là, sont la porte d'entrée de la division des aliénés et le logement de l'agent de surveillance. — Ce n'est réellement qu'au moral que l'on est affecté en voyant Bicêtre. Sa posi-

tion sur une colline et en pleine campagne le rend très favorable à la guérison des malades, et aucun hospice de la capitale ne lui serait comparable sous le rapport de la salubrité, si l'on pouvait y conduire la Seine. On a remplacé cet avantage inappréciable par des canaux qui amènent l'eau d'Arenail, et par deux puits, dont le principal, que tous les étrangers vont admirer, peut être placé parmi nos plus beaux monuments d'architecture. Il fut construit, de 1733 à 1735, sur les dessins du célèbre Boffrand. Son diamètre est de 15 pieds, sa profondeur de 171, et la hauteur de l'eau intarissable est de 9 pieds, tout le fond ayant été creusé dans la roc. La machine qui fait monter l'eau est fort simple. Une charpente tournante de 36 pieds de diamètre est fixée horizontalement autour d'un gros arbre, au sommet duquel est un tambour qui sépare deux câbles de 228 pieds de long, filant en sens contraire; à ces deux câbles sont attachés deux seaux garnis de fer, pesant environ 1200 livres, et dont l'un monte tandis que l'autre descend. Ils contiennent chacun un muid d'eau, et en tirent environ 500 par jour. Cette eau se rend dans un réservoir voûté, de 60 pieds en carré, sur 8 pieds 8 pouces de profondeur, et contenant 4,000 muids d'eau. Douze chevaux furent long-temps employés à faire mouvoir cette machine; on en attela quatre, et quelquefois huit. Depuis le lieutenant-général de police Lenoir, des prisonniers vigoureux sont employés à ce travail, qui les arrache à une dangereuse oisiveté, entretient leurs forces et leur santé, et leur procure un supplément de nourriture. Avant la construction de ce puits, plusieurs voitures à tonneau allaient chercher de l'eau de la Seine au port de l'Hôpital, pour la consommation de la maison. — Bicêtre est administré par deux autorités distinctes, la préfecture de police et la préfecture de la Seine: l'une a sous sa direction la prison et tout ce qui tient à la sûreté, le greffe, la conciergerie, les guichetiers, etc.; l'autre dirige l'hospice et nomme les régisseurs, les commis, les

officiers de santé, l'aumônier, les hommes de peine. — PRISON. Elle se compose de six corps de bâtiments à plusieurs étages, dont toutes les fenêtres sont garnies d'énormes barreaux de fer. Une compagnie de vétérans y est logée pour le maintien de l'ordre. Là ont été long-temps confondus ensemble des prisonniers d'état, des hommes suspects à la police, des détenus par voie correctionnelle, des réclusionnaires, des condamnés à mort, des forçats attendant le départ de la chaîne. On a fait depuis un triage, et les trois dernières classes ont été seules conservées. Un parloir unique, à double grille, sert pour la communication de tous les détenus avec leurs parents et leurs amis. Les cachots noirs existent encore : on y descend avec des flambeaux par un escalier qui conduit à deux longs et sombres corridors, où sont de chaque côté 17 portes épaisses, roulant sur d'énormes gonds. Ces cachots, construits en pierre de taille, sont étroits, humides et malsains. Un faible rayon de jour y pénètre à peine à travers des piliers percés obliquement. Les malheureux qu'on précipite dans ces antres funèbres n'ont pour nourriture que du pain noir et de l'eau, d'autre société que les insectes et la vermine, et si l'un d'eux est englouti dans le dernier de ces abîmes, trente-trois portes sont fermées sur lui. Avant la révolution, chacun des habitants de ces tombeaux était retenu par quatre chaînes : on en voit quelques restes rouillés, suspendus à la muraille. Quand on fait sortir un prisonnier de son cachot, l'air pur l'enivre ; il chancelle comme s'il avait bu. Il faut le mettre dans un lien moins obscur. Ce n'est que par une gradation de cachots qu'il peut échapper à la mort. Et pourtant, privé d'air, de lumière et d'espérance, l'homme peut vivre dans les cachots souterrains de Bicêtre ! Le complice, le délateur de Cartouche, y vécut quarante-trois ans : comme, deux ou trois fois, il avait contrefait le mort, pour qu'on lui fît respirer un peu d'air au haut de l'escalier, lorsqu'il mourut tout de bon, on eut

peine à y croire. Vers 1789, on trouva dans un de ces cachots un nommé Isidore, menuisier, voleur de profession, qui, pour avoir menacé le lieutenant de police Sartine de le tuer, y avait été enterré vivant ; depuis quatorze ans, il jouissait, dans son tombeau, d'une santé parfaite. Les prisonniers qui travaillent dans divers ateliers de la maison, établis depuis 1775, occupent des cabanons étroits, où ils couchent deux à deux dans un lit *administratif*. Leur nourriture consiste en une livre et demie de pain, un demi-litre de bouillon, un demi-litre de légumes secs, et deux fois par semaine quatre onces de viande désossée. On les emploie à polir les glaces, à faire des boutons, des souliers, des bas, des ouvrages en paille. Sur le produit des travailleurs, un tiers leur est compté, un tiers leur est remis à leur sortie de la maison ; l'autre tiers appartient au gouvernement comme indemnité. Les non-travailleurs habitent un rez-de-chaussée malsain, couchent sans draps et sans matelas, et n'ont que du pain de munition et du bouillon à la Rumfort. Les condamnés à la réclusion couchent sur la paille humide, et sont vêtus, en tout temps, d'une grosse toile noirâtre d'un côté et blanchâtre de l'autre. On leur fournit par semaine une chemise et une paire de bas de laine, et tous les six mois une paire de sabots — Les prisonniers malades sont traités dans des infirmeries particulières. On y a établi un appareil pour le traitement des maladies de la peau. Deux vastes salles, l'une pour la médecine, l'autre pour la chirurgie, reçoivent 90 à 100 malades qui couchent seuls. Les nombre des détenus malades forme le dixième environ de la population ; car cette prison, instituée pour contenir quatre cents individus, en renferme aujourd'hui plus de mille. On y retient les condamnés à une peine infamante, jusqu'à leur départ pour le bagne, ou jusqu'à l'expiration du terme de leur réclusion. Les condamnés à mort y sont transférés de la Conciergerie aussitôt après leur pourvoi en cassa-

tion, et n'en sortent que pour subir la peine capitale, ou pour être conduits devant une autre cour d'assises. Il y avait autrefois un lieu particulier pour les mouchards, dits *observateurs*: l'un d'eux fut crucifié dans une révolte, en 1774. Ces révoltes, qui ont pour but des tentatives d'évasion, sont assez fréquentes à Bicêtre. En 1756, les prisonniers du local appelé la *petite fosse* forcèrent la sentinelle et se saisirent des armes du poste : mais la garde s'étant rassemblée à un coup de sifflet, un combat s'engagea : deux archers et quatorze mutins furent tués. Ceux qui s'échappèrent, reconnus à leur costume, furent bientôt rattrapés ; et comme ils dirent que, las de la vie, ils n'avaient écouté que leur désespoir, on les prit au mot : plusieurs furent pendus et les autres fouettés et resserrés plus étroitement. — En septembre 1792, Bicêtre fut compris dans les fameux massacres de cette époque sanglante. Une troupe d'assassins munis d'armes et d'artillerie se présenta devant cette maison. Le concierge fut tué au moment de mettre le feu à deux pièces de canon qu'il avait fait braquer contre eux. Les prisonniers, conduits par leurs gardiens, se défendirent avec courage, armés de pierres, de barres de fer arrachées de leurs cachots. Plusieurs se servirent des fers qu'on n'avait pas en le temps de leur ôter. On vit alors des insensés recouvrer la raison et vendre chèrement leur vie. Les assaillants pointèrent enfin leur artillerie sur une cour où les détenus avaient établi leur principale défense, et tirèrent à mitraille. Pétion, arrivé au moment où l'on poursuivait dans les cours et dans les cabanons quelques fugitifs échappés à cette boncherie, et qu'on allait inonder avec des pompes dans leurs asiles, fit d'inutiles efforts pour arrêter le carnage. La mort plana pendant trois jours et trois nuits sur Bicêtre ; les meurtriers n'épargnèrent personne : prisonniers, malades, gardiens, tout périt, excepté 200 individus, qui n'avaient pas été flétris, et qui furent enfermés dans l'église. La spécialité de cette exception et de cet

asile a lieu d'étonner de la part des sectembrisateurs. Le nombre des victimes monta, dit-on, à six mille, mais il a été indubitablement exagéré. En 1794, on fit à Bicêtre l'essai d'une machine à neuf tranchants, destinée à moissonner autant de têtes à la fois, afin d'assouvir la soif de sang de Robespierre et de ses collègues. Depuis 1801 jusqu'en 1813, et particulièrement en 1806, plusieurs tentatives d'évasion eurent lieu. A la dernière, quelques détenus montèrent sur les toits ou gagnèrent les champs. L'un d'eux se sauva, un autre fut tué et le reste fut promptement ressaisi ; un seul, prisonnier d'état, assis encore sur un toit d'où il criait qu'il se rendait, fut précipité du haut en bas par un féroce guichetier. Un autre prisonnier d'état, qui, malade dans son cabanon, n'en était pas sorti, fut arraché de son lit, frappé avec une barre de fer, et mourut trois jours après. Dans une semblable circonstance, des gardiens, armés de nerfs de bœuf, descendirent pendant la nuit dans les cachots où les prévenus d'évasion étaient renfermés, les fers aux mains, serrés avec barbarie, et se relayèrent tour à tour pour les frapper pendant cinq heures. Si, par un temps de pluie, les détenus, se promenant dans la cour, cherchaient un abri sous l'avent des guichets, les gardiens les en chassaient avec des fouets de poste, pour les forcer de faire le *manège*, parce que la cour n'était pas assez vaste pour qu'ils pussent courir en droite ligne. On a vu des vieillards tomber sous les coups de ces furieux. Le concierge est le juge-de-paix des différends qui s'élèvent parmi les prisonniers de Bicêtre ; mais le juge-de-paix se change souvent en juge criminel, et sur le rapport malveillant des gardiens ou des guichetiers, le cachot s'ouvre arbitrairement pour le détenu réputé coupable. En cas d'appel ou de cause grave, le maire de Gentilly intervient, et quelquefois le chef de la police juge en dernier ressort. Un ancien capitaine de navire, âgé de 76 ans, détenu par mesure de haute police, eut une altercation avec

le concierge, qui le fit mettre au cachot, dans le cœur de l'hiver. Le lendemain, il fut transporté au greffe, où la chaleur fit crever la peau de ses jambes gelées, qui répandirent une grande quantité d'eau. D'autres prisonniers perdirent leurs pieds, qui avaient été gelés. C'est à Bicêtre que mourut, en 1812, Hervagot, fils d'un tailleur de Saint-Lô, qui pendant plusieurs années s'était fait passer pour le fils de Louis XVI. En juillet 1815, on transféra les détenus de Bicêtre à Paris, à cause de l'approche des armées ennemies. En 1818 et 1819, beaucoup d'abus furent réformés dans cette prison. Il en existe d'autres, principalement sous le rapport des mœurs, qu'il est inutile de signaler, parce qu'ils ne disparaîtront qu'après la révision de notre code criminel. — HOSPICE. Il n'a aucune espèce de communication avec la prison. Avant la révolution il contenait des individus des deux sexes et de tout âge, atteints de toute espèce d'infirmités ou de maladies. Il y avait des lits où six malheureux couchaient ensemble et se communiquaient leurs principes morbifiques. Madame Necker, lorsque son mari était ministre, fut frappée de ce hideux spectacle, en visitant les salles; elle employa tout son crédit pour faire construire des lits où il ne coucha plus que deux malades, qu'une séparation en bois préservait, tant bien que mal, des miasmes pestilentiels. En 1801, il y avait 1505 lits où les malades couchaient seuls, 262 où ils couchaient deux, § 144 à double cloison, qui séparait les pauvres couchés ensemble; 172 lits à senl, scellés dans le mur, 126 lits appelés auges, pour les galeux, et 36 lits de réserve. Les lits, où quatre coucheurs, passant la moitié de la nuit, étaient ensuite remplacés par quatre autres, n'existaient plus depuis la révolution. En 1803 et après, de nombreux et utiles changements ont été faits dans cet hospice; des plantations, des constructions, y ont été exécutées. Destiné aux infirmes pauvres, aux vieillards sans moyen d'existence, aux aliénés dont les familles ne sont pas

dans l'aisance, on n'y admet plus les femmes depuis cette époque, ni les enfants au-dessous de 16 ans. Il n'y a que la caducité et l'infirmité qui soient oisives. En 1813, le nombre des travailleurs pris parmi les indigents ordinaires, les fous et les épileptiques, y montait à 680. Sa population était de 3,000 individus en 1801, et de 2,500 en 1814. Partagée aujourd'hui en cinq divisions, elle forme un total d'environ 2,800 hommes, mais elle en contiendrait 4 à 500 de plus si l'on faisait rentrer les hommes momentanément en congé dans leurs familles, et les *hommes en pension* vivant aussi chez leurs parents, auxquels on accorde une pension de 120 francs. La première division comprend 500 vieillards valides. La seconde est occupée par l'infirmerie générale, où l'on reçoit annuellement 200 malades. La troisième se compose de vieillards valides, en nombre égal à celui de la première division. La quatrième, dite *la grande infirmerie*, est formée de 700 vieillards atteints de diverses infirmités. La cinquième est destinée aux aliénés, dont le nombre s'élève annuellement à 800. Chaque infirmité a ses salles, et chaque malade son lit. La nourriture et le coucher y sont bons. La propreté y est fort bien entretenue; enfin, les vieillards y sont traités avec bienveillance et avec des égards et des soins multipliés. Les aliénés y sont bien mieux qu'autrefois; peu d'entre eux nécessitent des mesures de rigueur. Cette division s'est agrandie d'une pièce de terre du côté de Gentilli, ce qui a permis de reculer les murs d'enceinte, du côté de la section des imbécilles et de la subdivision des furieux. Des bâtiments construits depuis 1821 ont entièrement remplacé les anciens, dans la troisième cour à gauche. Ils sont vastes, bien disposés, et renferment tout ce qui peut contribuer au bien-être des aliénés, dont plus de la moitié sont susceptibles de guérisons. Chaque section de ces infortunés a son promenoir particulier. Parmi eux, on a vu, en 1801, l'abbé Fournier, renfermé avec les fous maniaques, par ordre du préfet de

police Dubois, mis en liberté en 1804, à la recommandation du cardinal Fesch, et nommé depuis chapelain de Napoléon et évêque de Montpellier. Son délit était d'avoir, dans un sermon, fait allusion à la mort de Louis XVI. — Comme *maison de retraite*, Bicêtre sert d'asile à des vieillards qui, en attendant leur tour pour entrer à l'hospice de Montrouge ou de La Rochefoucault, paient la pension qu'on exigerait d'eux dans cette dernière maison. C'est dans l'un ou l'autre de ces établissements que viennent terminer leur triste existence des peintres, des musiciens, des comédiens, des poètes, des compilateurs, des auteurs mal payés par les libraires et des libraires ruinés par les auteurs : parvenus au déclin de l'âge sans avoir eu la volonté ou la possibilité de faire des économies pour leurs vieux jours, ils se trouvent heureux encore de trouver un asile où ils sont à l'abri des premiers besoins. Une redingote de même couleur les couvre également. Des jardins disposés avec goût et simplicité des deux côtés de la vaste cour d'entrée, procurent de l'ombrage et de la fraîcheur à ces vieillards débiles que des revers de fortune et une résignation philosophique ont conduits dans cette demeure. La liste de ces infortunés, sur laquelle on verrait figurer des noms qui n'ont pas été sans célébrité, serait trop affligeante. — Ce qu'on appelle le *petit Bicêtre* se compose de plusieurs maisons près de l'ancien château, et dont une sert au logement de la brigade de gendarmerie.

H. AUDIFFRET.

BICHAT (XAVIER). Il est des êtres privilégiés qui tirent avantage de toutes les circonstances de leur vie : d'une naissance sans éclat, de l'époque pleine d'agitation où ils paraissent, des personnages incultes et farouches auprès desquels ils ont accès, et même des malheurs publics qui désolent la patrie ; qui, jeunes, méconnaissent ces passions enchanteresses par lesquelles l'existence est infructueusement consumée ; qui tout d'abord savent discerner la carrière la mieux appropriée à leur gé-

nie ; qui ne se laissent ensuite ni décourager par les censures des envieux, ni enivrer par les applaudissements des enthousiastes ; et qui, à la suite de nombreux succès, voyant tout près d'eux la fortune, lui préfèrent noblement la gloire, non parce qu'elle est le plus inaliénable et le plus brillant des biens, mais parce qu'on ne la peut conquérir que par des actions ou des pensées profitables aux progrès ou au bien-être des hommes. Tel fut Bichat, qui, mort à l'âge de trente-trois ans, a laissé une réputation au moins égale à celle de Galien. — La vie de Bichat n'est connue que par ses travaux incroyables, par ses ouvrages et ses découvertes : c'est une vie pleine de choses, sans aucune aventure. — Bichat naquit à Thoirette, en Bresse, et il est, sans contredit, le plus beau génie de cette province, où reçurent le jour en même temps que lui MM. Richerand et Brillat-Savarin. Né en 1771, deux années après Humboldt, Cuvier et Bonaparte, il se trouvait en âge de choisir un état à l'époque où la révolution française venait d'éclater. Il n'y avait alors que trois carrières praticables avec probabilité de succès et d'utilité : proclamer à la tribune les droits du peuple, courir aux frontières pour les défendre, ou bien secourir humblement les blessés : il fallait opter entre ces rôles, et c'est au dernier des trois que se destina Bichat. Aussitôt voilà son parti pris, son plan conçu : « Comme Bordeu, je suis fils de médecin ; c'est un grand avantage. J'ai appris à lire dans Hunter et dans Sydenham ; je sais le langage de la profession presque aussi bien que ces mots plus doux dont ma mère a bercé mon enfance ; et de bonne heure, sous le toit paternel, j'ai été initié à des secrets précieux, qu'il serait long de deviner soi-même et qu'aucun maître ne peut enseigner. J'ai fait de bonnes études, puisque j'ai obtenu des couronnes ; j'en obtiendrai de plus brillantes, ou j'y perdrai la vie. En philosophie, j'ai rivalisé mes professeurs et brûlé mes cahiers ; il doit exister une

autre philosophie; je veux l'apprendre ou la faire. Je vais à Lyon. J'étudierai là, sous un maître habile, sous Antoine Petit, à la fois chirurgien, médecin et poète, consolant le soir, d'une voix harmonieuse, les douleurs qu'il a causées le matin. Ah! le beau théâtre d'observation qu'un hôpital de grande ville! que de douleurs à adoucir, que de misères dues à l'imprévoyance, que d'infirmités engendrées par les vices! mais aussi, quel champ fertile en découvertes! quel musée! quel panorama! que de moissons j'y ferais, si la France était tranquille, si Lyon n'était pas assiégé, et si ma jeunesse même n'y paraissait pas un crime digne de l'échafaud! — Courons donc à Paris! il est bien vrai que le crime et l'horreur sanglante y prévalent (1793); mais l'obscurité est une protection, et la foule un refuge assuré. J'irai m'enfermer à l'Hôtel-Dieu; j'y suivrai là le célèbre Desault, j'écouterai ses leçons, et saurai mettre à profit son expérience et son habileté. C'est d'ailleurs le seul lieu de Paris où règnent l'ordre et la tranquillité, et où l'on voit l'image d'un état gouverné par une seule volonté à qui tous obéissent avec empressement et sans murmures. Desault a déjà remarqué mon zèle et ma personne : c'est à moi, dans son immense amphithéâtre, qu'il adresse de préférence ses paroles; sans doute, le feu de mes regards lui aura révélé combien je sympathise avec son génie. Mais le voilà qui vient à moi!.... il m'écoute, il m'accueille, il m'adopte! me voilà donc certain de la gloire : il a son trône, j'aurai le mien. Quelle révolution nous allons faire! Nous allons renouveler la science, l'éclairer et la féconder. Sans cesse occupé de malades et d'opérations, Desault n'a pas le temps d'écrire; je composerai pour lui des ouvrages, et les doterai et de l'érudition et de ce vernis de philosophie générale dont il n'aurait pu les empreindre; je lui ferai don de mon savoir en retour de ses conseils et de sa protection. Même je veux éviter tout motif de désunion entre nous; ne voulant nullement faire ombre à mon

maître, dès ce jour je quitte la chirurgie pour la médecine. Plutôt né pour une science de méditation que pour un art d'adresse, j'avouerai d'ailleurs que mon cœur s'agite toujours à la vue de ces chairs palpitantes que les instruments divisent et d'où le sang jaillit par flots saccadés : les cris du patient me remplissent d'émotion; je prends trop de part à ses souffrances. Il faut au chirurgien une dureté de caractère et une énergie de volonté dont le ciel ne m'a pas assez pourvu, et qui, après tout, ne sont point compatibles avec des méditations habituelles. — Ainsi, je serai médecin : mais il faut qu'à moi seul j'opère en médecine une révolution équivalente à celle qui s'accomplit en politique. D'abord j'effacerai jusqu'aux dernières traces de l'*humoriste*, qui règne encore, et pour mieux établir le *solidisme*, j'omettrai presque entièrement les humeurs dans les ouvrages d'anatomie que je médite. Puisque j'ai déjà découvert les *membranes synoviales*, je m'autoriserai de cette découverte pour composer un *traité complet des membranes*, que je rendrai incomparable à tout ce qu'on a fait jusqu'à ce jour en anatomie. En outre, je dois affranchir la médecine de la tyrannie des sciences physiques; je veux la soustraire aux théories de Boërhaave comme aux idées mesquines de Fourcroy; tous ces dons qu'on veut lui faire l'appauvrissent de jour en jour, outre qu'ils la rendent méconnaissable. D'ailleurs les fonctions de la vie n'ont rien d'indéfini avec les phénomènes de la physique et de la chimie; et même je défie les meilleurs chimistes de mon temps de composer une seule goutte de sang ou de salive. — Il faut donc en revenir au vitalisme de Borden et de Barthez, mais je veux être plus clair que l'un, plus lié et plus complet que l'autre, plus utile que tous les deux. J'étudierai chaque propriété vitale dans chacun des tissus élémentaires, et j'éluiderai l'écueil de ces généralités d'abstraction qu'une simple objection fait crouler. — Aristote et Buffon ont eu raison, il existe en nous deux sortes de

fonctions : les unes, purement automatiques, s'effectuent sans repos, sans interruption, à notre insu, dans le sommeil comme pendant la veille; les autres sont arbitraires, intermittentes; le sommeil les interrompt, et elles ne sont pas indispensables à la vie (les *sensations*, les *mouvements*, etc.) Les premières servent à nourrir, à conserver les organes; les autres, à nous éclairer, à multiplier nos rapports. Or, les instruments des unes diffèrent beaucoup des organes des autres : je noterai scrupuleusement ces différences. Je m'approprierai le *trépied vital* de Bordeu (*cœur, poumon, cerveau*), et j'analyserai avec tant de soin le jeu concordant de ces trois organes, leurs influences respectives, leurs synergies, que cette partie de la physiologie paraîtra désormais aussi évidente que le mécanisme d'une machine des arts et métiers. — Je composerai sur ces différentes idées, ainsi que sur la manière dont les fonctions de la vie s'embarassent et s'interrompent à l'instant de la mort, un ouvrage rempli d'expériences curieuses, et presque aussi étonnant par son exécution même que par la hardiesse des vues. — Mais ces premiers ouvrages ne seront encore qu'un essai de mes forces, que le prélude d'une composition plus vaste à laquelle j'attacherai mon nom. — Jusqu'à présent on s'est borné à étudier les organes un à un et tour à tour, les os, les muscles, les vaisseaux, puis les nerfs, puis les viscères et les entrailles : voilà ce que je veux changer. Je réduirai le corps humain, à peu près comme Montesquieu a réduit le corps social, dont il voulait scruter les lois, je veux dire en ses plus simples éléments. Je prendrai les uns après les autres chaque espèce de fibre, chaque tissu analogue, tissu cellulaire, diverses membranes, veines, artères, os, cartilages, muscles, nerfs, peau, épiderme, glandes et organes à parenchyme, vaisseaux lymphatiques; j'en aurai 20 ou 25, n'importe, j'en voudrais avoir 50 au lieu de 20; car ce seront-là autant de cases où viendront se ranger sans désordre mes observations

et mes pensées, assez nombreuses pour les remplir toutes. A l'occasion de chaque genre de fibre, je dirai ses propriétés, sa sensibilité vive ou obscure, ses mouvements volontaires ou automatiques, les organes qu'elle concourt à former, ses douleurs, ses altérations malades, les remèdes qui agissent sur elle, son développement chez l'enfant, son degré d'usure chez le vieillard, et cent autres choses souvent nouvelles, toujours vraies, et toujours utiles au praticien comme au savant. Un tissu simple je remonterai ensuite à l'organe même, que plusieurs tissus composent, et dont j'étudierai les fonctions et les sympathies, les maladies, et leurs moyens de curation. Je grouperai enfin les organes par familles, par appareils, dans le même ordre où ils coopèrent aux fonctions de la vie, et j'en ferai la description sous le titre d'*anatomie descriptive*. — Ainsi, j'aurai soigneusement analysé les éléments du corps dans l'*anatomie générale*, groupé et fait l'histoire des organes dans la *descriptive*, exposé dans mes *Recherches sur la vie et la mort* mes opinions sur les organes des *deux vies* (expression qu'on critiquera sans doute, mais dont j'ai besoin pour peindre une idée grande et neuve). — Quelques années m'auront donc suffi pour reconstituer la médecine sur des bases solides, et peut-être alors me trouverai-je entraîné malgré moi, à cause de ma réputation et de mes élèves, à faire de la médecine ailleurs qu'à l'hôpital.... mais en attendant, il me faut redoubler d'activité : j'ai des cours à faire, des dissections à multiplier, mes observations cliniques à suivre, des essais thérapeutiques à tenter. J'ai d'ailleurs à étudier les grands résultats de l'histoire naturelle : je sais peu la chimie, il me faut l'apprendre. J'aurai beau faire, beaucoup de choses me manqueront : je ne suis pas assez érudit, je n'ai le loisir de lire ni du latin ni de l'anglais; l'allemand me demanderait dix années d'études, et j'aime mieux employer ce temps précieux à ma science personnelle. On criera si l'on veut, mais, pour ne point

commettre d'erreur, je ne citerai que quelques grands noms pour les idées les plus importantes. — Mon projet est d'une exécution d'autant plus facile que la médecine ne compte aujourd'hui presque aucun auteur éminent, et qui doive au travail et à l'étude moins qu'au génie. L'anatomie de Boyer n'est qu'exacte, profitable au chirurgien, mais sans vues capitales; celle de Gavard est un sommaire, celle de Sabatier une compilation. La physiologie est négligée ailleurs qu'à Montpellier; mais Barthéz l'obscurcit et Dumas la morcelle. Reste l'illustre ouvrage de Haller, que personne ne consulte, et les tableaux synoptiques un peu arides de Chaussier, plutôt faits pour guider ou rappeler que pour instruire. En thérapeutique, Desbois de Rochefort est sans portée, Peyrilhe sans instruction. Quant aux médecins, Pinel suit trop servilement les naturalistes; Hallé, esprit vaste, s'occupe d'hygiène; Corvisart, le grand médecin de nos jours, n'a ni le loisir ni la patience de faire des livres ou de lier des idées en doctrine; d'ailleurs, le médecin de Bonaparte ne doit prendre aucun souci de sa gloire : la postérité saura son nom, quoi qu'il arrive. Pour Cabanis, il ne laissera jamais que des paraphrases, quelques secours que Locke lui prête. — J'espère donc à moi seul tout embrasser, et faire plus que tous ensemble. Si je réussis, je mériterai qu'on dise un jour : « Vers la fin du XVIII^e siècle, la médecine était en France comme esclave de la chirurgie. Livrée aux systèmes, et, ce qui est pire, à la médiocrité, seule, entre les connaissances humaines, elle restait sans progrès. Un jeune homme la sortit de cette ornière; il se nommait Bichat, et n'avait pas 30 ans. Inconnu hors de l'Hôtel-Dieu, sa demeure habituelle, il n'était ni médecin titulaire de cet établissement, ni professeur à l'école de médecine, ni membre d'aucune académie; il n'était pas même docteur. » — Voilà ce qu'aurait pu dire Bichat; mais il avait trop de modestie ou plutôt trop d'habileté pour agir de la sorte. Il se borna à éclipser ses rivaux et ses maîtres,

sans montrer jamais ni présomption ni morgue. Il avait tant de simplicité dans ses mœurs, si peu d'attache pour le lucre, et si peu de connaissances de la valeur numéraire de ses ouvrages, qu'il abandonna au libraire Gabon pour 25 louis le manuscrit de l'*Anatomie générale*, ouvrage qui a valu aux éditeurs près d'un demi-million. — Si jeune que soit mort Bichat, l'anatomie lui doit plus qu'à Chaussier, plus qu'à M. Cuvier, qu'à Soemmering, et peut-être plus qu'à Scarpa, lui cependant à qui sont dues tant de découvertes et d'admirables productions. — Corvisart, âme noble et sans envie, écrivit au premier consul lorsque Bichat eut cessé d'exister : « *Bichat vient de mourir. Il est resté sur un champ de bataille qui veut aussi du courage et qui compte plus d'une victime. Personne en si peu de temps n'a fait tant de choses et aussi bien.....* »

— Cette lettre fait le plus grand honneur à Corvisart; car elle est la preuve, puisqu'il n'ajoute aucun commentaire, qu'il n'avait pas attendu la mort de Bichat pour entretenir Bonaparte de ce talent illustre. — Quelques jours après, le 2 août 1802 (Bichat était mort le 22 juillet ou 3 thermidor), on grava sur une table de marbre les noms réunis de Desault (mort dès 1795) et de Bichat. On voit encore ce monument sous les dômes de l'Hôtel-Dieu, où il fut placé dès l'origine. La ville de Paris a depuis donné son nom à l'une de ses rues : le département de l'Ain lui a consacré un monument : Miquel a fait son éloge et David son buste; mais ce n'est pas assez, la France lui doit une statue : Bichat est l'un de ses plus grands hommes. — Au nombre des vérités qu'on doit à Bichat, il faut mettre au premier rang la découverte des membranes synoviales, comme aussi celle du feuillet adhérent des séreuses; découvertes d'autant plus belles qu'elles sont dues non au hasard, mais au raisonnement. L'anatomie des tissus est de sa création. Il a fait de l'anatomie pathologique une science toute française, qu'avant lui Morgagni avait

concentrée dans l'Italie. Il a pour ainsi dire renouvelé toute la médecine, non par des conjectures et des systèmes, mais par des faits avérés et péremptoirs. Si l'on n'admet plus de fièvres essentielles, sans altérations d'organes ou d'humeurs, la première idée en est due à Bichat. Le promoteur de cette innovation, jadis disciple zélé de Bichat, et toujours son admirateur, est le premier à la lui attribuer. Si l'on n'emploie plus tant de médicaments à l'aventure, si la pharmacie souffre, si les populations s'accroissent dans tous les états de l'Europe, et si la vie devient plus longue, cette heureuse réforme thérapeutique vient aussi de l'école de Bichat; elle est le résultat de l'*Anatomie générale*. — Les ouvrages de Bichat seraient presque irréprochables s'il n'avait pas ignoré l'action de la moelle épinière (voy. LEGALLOIS), supposé, puis décrit les vaisseaux exhalants, omis le tissu érectile, trop négligé l'histoire des humeurs, exagéré son idée des *deux vies*, et déraisonné sur les passions, causes malheureusement fécondes en erreurs de toute espèce. — La mort de Bichat fut vivement sentie; plusieurs milliers de personnes assistaient à ses funérailles: rien peut-être de semblable ne s'est vu pour aucun médecin de nos jours, si ce n'est pour le vénérable Hallé, au convoi duquel j'ai vu répandre des larmes abondantes, qui, cette fois, venaient du cœur. — La fin si prématurée de Bichat laissa un vide immense dans la science. Il n'y avait là personne pour remplacer cet homme étonnant: on fut réduit à partager ses dépouilles scientifiques, ses conquêtes. Ses principaux élèves, et il en comptait de remarquables, se conduisirent en quelque sorte comme les lieutenants d'Alexandre. MM. Roux et Marjolin s'emparèrent de l'anatomie; MM. Laënnec, Broussais, Bayle et Dupuytren s'adjugèrent l'anatomie pathologique; MM. Alibert et Barbier d'Amiens, chacun à sa manière, se réservèrent la matière médicale et la thérapeutique, comme Legallois et Nysten la physiologie. D'autres, plus paresseux à le suivre, ou per-

dant l'espoir de l'égaliser, prirent pour eux le rôle plus facile de joindre à ses œuvres des critiques mesquines ou de vulgaires annotations. — On s'étonne avec raison lorsqu'on envisage la vaste carrière qu'a fournie Bichat en si peu d'années, mais il faut faire attention qu'il ne gaspillait point son temps comme on le fait si universellement de nos jours. On ne le voyait dissiper sa facilité et son esprit, ni dans ces journaux remplis des productions mal élaborées de la veille, et qu'attend l'oubli du lendemain, ni dans ces dictionnaires que la médiocrité compose pour la paresse, ni dans ces concours où préside le népotisme ou l'amitié, et d'où la brigade sort presque toujours victorieuse du vrai mérite. Je me trompe, Bichat concourut une fois, et s'il eut la douleur d'être vaincu, du moins lui préféra-t-on un de ses plus sincères admirateurs, homme que tout le monde bonore. — Sans doute l'époque où parut Bichat fut propice à ses travaux. La liberté de penser était alors à son comble: point de censeurs, si ce n'est les émules; une foule de rivaux de gloire dans toutes les carrières, et nuls préjugés qui vinssent entraver les investigations ou les expériences. Dans ces temps de révolution, les esprits, plus exaltés, sont plus féconds; l'ambition plus ardente, convoite et ose davantage: le cliquetis des armes et le bruit des tambours électrisent les imaginations et communiquent au génie plus de persévérance et de ferveur. Chacun alors veut accomplir personnellement sa révolution à l'exemple du peuple, que ses préventions contre les choses établies disposent d'ailleurs à accueillir les innovations de toute nature... On voit alors plus de puissance dans l'éloquence parlée, plus d'originalité dans la poésie; les écrivains, souvent plus inégaux, sont aussi plus sublimes, les savants plus inventifs. Dante, Corneille et Milton composèrent leurs glorieux écrits à la suite de révolutions ou de guerres civiles; les conquêtes d'Alexandre, sans parler d'une protection plus directe, stimulèrent le génie laborieux d'Aristote; enfin Harvey, l'in-

venteur de la circulation du sang, vécut sous Cromwell, comme Bichat sous la convention. — Bichat eut un autre avantage sur ses contemporains : il profita, sans jamais en abuser, de l'excessive liberté de la république, et, ne répudiant aucune de ses croyances de jeune homme, il resta spiritualiste jusqu'au dernier jour. Aussi, que l'on compare la moindre de ses productions avec le plus connu des ouvrages de Cabanis!... — On peut se demander ce que fût devenu Bichat si sa vie se fût prolongée jusqu'à la vieillesse. Bichat, s'il vivait encore, aurait 64 ans et serait apparemment le premier des médecins de l'Europe. L'homme qu'à 29 ans les Allemands comparaient à leur Boërhaave, sans doute n'aurait pu décroître dans sa maturité; et des réputations ont grandi depuis sa mort qui peut-être se fussent éclipsées au vif foyer de son génie. — Mais Bichat, s'il vivait, serait-il encore médecin? Il est permis de penser que sa puissante intelligence aurait fini par s'occuper des affaires publiques; car, après tout, arrivé où nous en sommes, c'est encore là qu'on trouve le plus d'éléments de gloire et d'utilité. — D'ailleurs, Napoléon, ce judicieux rémunérateur des talents, n'aurait pu omettre dans les longues listes du sénat un nom tout aussi digne d'y figurer que ceux des Daubenton, des Chaptal et des Berthollet.

ISIDORE BOURDON.

BICHE, en latin *cerva*, ou *bicula*, femelle du cerf. (*Voy.* ce mot). La biche n'a point de bois sur la tête; elle est d'une couleur tirant sur le bai-rouge; elle court d'une très grande vitesse et a la vue fort bonne. La biche entre en rut au mois d'août et de septembre; elle porte son *faon* huit mois et n'en fait qu'un à la fois. Le père Jourdan raconte qu'une biche montra un gué à Clovis, qui y fit passer la Vienne à son armée; d'où cet endroit fut nommé *le Pas de la biche*. Cet animal est le symbole de Junon conservatrice, parce que de cinq biches aux cornes d'or, et plus grandes que des taureaux, que Diane poursuivit à la chasse dans la Thessalie, elle n'en prit que

quatre, qu'elle attacha à son char; la cinquième fut sauvée par Junon. — On donne aussi le nom de *biche* à un insecte coléoptère du genre du *cerf-volant*, avec lequel il ne faut pas le confondre; il faut surtout se donner de garde de croire que l'un soit la femelle de l'autre; la principale différence qui existe entre eux est dans les pinces : celles du cerf-volant sont longues, rameuses, très fortes et garnies de plusieurs denticules; celles de la biche sont petites, faites en croissant et garnies seulement d'un petit denticule. Leur couleur est la même, noir-rougeâtre; mais leur grandeur est bien différente. La grande biche est un peu moins grande que le cerf-volant, et la petite biche n'a que la moitié de sa longueur. La biche doit sa naissance à une cbrysalide, formée elle-même par une de ces espèces de gros vers que l'on trouve dans l'intérieur des vieux arbres, surtout au-dessous de l'écorce. La plus jolie espèce, nommée *platycère*, habite spécialement le bois mort. Ces insectes ne volent que le soir.

Z.

BICHENAGE, ancien terme de coutume, *vectigal ex frumento, nucibus*, etc. On connaît ce que c'est que le *bichenage* par un extrait du dénombrement fait au roi, l'an 1522, par le châtelain de la terre et seigneurie de Bussi en Bourgogne. « Le droit de *bichenage* de tous grains, y est-il dit, et de toutes autres choses qui se vendent au boesseault (boisseau), au marché dudit lieu, et non à autre jour, est tel : c'est à savoir que d'un boesseault l'on ne doit rien; de deux boesseaults l'on doit pour le *bichenage* une écnelle; de trois boesseaults, l'on ne paye qu'une écnelle; de quatre boesseaults, deux éculées; de cinq boesseaults, l'on ne paye que deux éculées; de six boesseaults, l'on paye trois éculées, et ainsi de plus le plus, et du moins le moins, sans rien payer de non pair... Item est à savoir que ledit *bichenage* se prend et lève au dit marché des noix, des oignons et de toutes autres choses qui se mesurent au boesseault en la forme et manière que dessus... Item est encore à savoir que ceux qui payent ledit

bichenage ne doivent rien de vente ni de péage, à cause de ce dont ils auront payé le *bichenage*. » (Galland.) E.

BICHERÉE, mesure de terre dans certaines provinces; la bicherée lyonnaise est de 80 pas sur chaque face (le pas de 2 pieds $\frac{1}{2}$); la bicherée du Beaujolais est composée de 1,600 pas. Ce mot est sans doute venu de celui de *bichet*, ou de la mesure de grains nécessaire pour ensemençer la superficie de la bicherée. E.

BICHET, ancienne mesure de grains, dont la consistance variait selon les lieux, que l'on évaluait en général au minot de Paris. Le bichet était particulièrement en usage en Bourgogne et dans le Lyonnais. A Montereau, le bichet de froment pesait 40 livres, celui de méteil 38 livres, de seigle 36 livres, et d'orge 32 livres. Huit bichets formaient le septier du pays, lequel était de la valeur de 16 boisseaux de Paris; 12 septiers formaient le muid; mais on y ajoutait d'ordinaire 4 bichets pour faire le compte rond de cent bichets pour un muid. Le septier de Meaux était de 50 livres, c'est-à-dire de 10 livres plus pesant que celui de Montereau. Ceux des autres localités variaient également, et il existait ainsi dans les poids et mesures une bigarrure et un chaos inextricable, que le nouveau système métrique est venu fort heureusement débrouiller. — On disait aussi un *bichet* de terre, en parlant de la mesure d'une terre qui avait besoin d'un *bichet* de blé pour être ensemençée. E.

BICHIR, genre de poissons de l'ordre des malacoptérygiens abdominaux, famille des cluipés, dont on ne connaît qu'une seule espèce, qui habite le Nil. Z.

BICHIO, mot portugais qui signifie ver, par lequel on désigne communément, au Brésil, une espèce de petit ver ou dragonneau qui s'attache aux pieds et aux jambes des habitants, et surtout des Nègres, qui y sont plus exposés parce qu'ils ne portent point de chaussures: cet insecte cause de cruels maux à ceux qu'il attaque et leur occasionne même une maladie à laquelle on a donné le même

nom. — Il ne faut pas confondre avec cette maladie celle que l'on appelle *bicho di culo*, qui est endémique au Brésil, et qu'on attribue généralement à la mauvaise nourriture, et principalement à l'usage immodéré du piment. Cette dernière consiste en une dilatation considérable de l'anus, que l'on combat avec succès par les astringents. Z.

BICHON, *catellus*, petite et jolie race de chiens, qui a le nez court, le poil long, blanc et très fin, et dont la femelle se nomme *bichonne*. Les bichons ont été long-temps à la mode chez les dames, qui les portaient dans leur manchon. Ce mot est le diminutif de celui de barbet; on a dit d'abord *barbiche*, *barbichon*, puis *babiche*, *babichon*, et enfin, par contraction, *biche* et *bichon*. E. H.

BICHOT, mesure de grains anciennement en usage à Dijon, et qui pesait 336 livres, regardées comme la charge d'un cheval. On comptait à Dijon par *quartances*, *quarteaux*, *bichots* et *hémimes*. Le *quartance* de froment était de la contenance de 13 pintes et demie (grande mesure); le *quartea*u tenait 4 quartances, le *bichot* 2 quarteaux, et l'*hémime* 2 bichots, ou la charge de deux chevaux. E.

BICIA, nom d'une plante haute de 8 à 9 pieds, qui croît naturellement aux Indes occidentales, et qui ressemble au cottonnier. Ses fruits sont enfermés dans des gousses semblables à celles de cet arbre, à l'exception qu'elles sont revêtues en dehors d'une espèce de toile veinée, qui reproduit la figure des compartiments de l'intérieur. Ces gousses contiennent des petits grains rouges, adhérents comme la cire et très visqueux, dont les sauvages font de petites boules, auxquelles ils mêlent de la gomme, et qui leur servent à se peindre le visage. Z.

BICONJUGUE, *biconjugatus*, épithète donnée aux familles dont le pétiole commun se divise en deux rameaux, chargés chacun de deux folioles. Telles sont celles du *mimosa unguis cati*. Z.

BICOQUE, du latin *vicus*, qui signifie bourg (*vile oppidulum*), petite place

pen fortifiée et sans défense; mot que l'on a appliqué depuis à toute petite maison, pauvre et sans apparence, et qui s'entend également au propre et au figuré. L'origine de ce mot vient d'une place sur le chemin de Lodi à Milan, qui était une simple maison de gentilhomme, entourée de fossés, dans laquelle les impériaux, sous le règne de François I^{er} (1552), soutinrent l'assaut de l'armée française, conduite par Lautrec : cette bataille s'appela la journée de la Bicoque. E. H.

BICORNE, *bicornis*. C'est ainsi qu'on appelle en botanique la partie des plantes qui est surmontée ou terminée par deux prolongements en forme de cornes, telles que sont la silice du *thlaspi ceratocarpon*, la capsule du *martynia*, les anthères du *vaccinium*, et celles des bruyères, dont la famille a pris spécialement le nom de *bicornes*. — En termes d'anatomie, le nom de *bicornis* a été donné au muscle extenseur du bras. Z.

BICOTYLÉDONE, se dit en botanique des semences qui ont deux cotylédons ou lobes, et des plantes qui portent ces sortes de semences. Z.

BICUSPIDÉ, *bicuspidatus*, c'est-à-dire qui a deux pointes. En anatomie, on appelle *dents bicuspidées* les petites molaires. — En botanique, *bicuspidé* se dit des feuilles et des autres parties qui sont divisées au sommet, de manière à être terminées par deux pointes divergentes et dressées. Z.

BIDACTYLE, c'est-à-dire qui a deux doigts; on ne connaît que l'autruche à qui l'on puisse appliquer ce nom. Z.

BIDASSOA, petite rivière d'Espagne qui prend sa source dans les Pyrénées, aux environs de Pampelune, sépare la province de Guipuzcoa du département des Basses-Pyrénées, et se jette dans la baie de Biscaye, au-dessous de Fontarabie. Elle forme, vis-à-vis d'Irun, l'île des Faisans ou de la Conférence. Ce fut dans cette île que le cardinal Mazarin et don Luis de Haro, ministre d'Espagne, conclurent en 1659 la paix qu'on nomma des Pyrénées, à la suite de laquelle Louis XIV épousa, à Saint-Jean de Luz, l'infante

d'Espagne, Marie-Thérèse d'Autriche. Un siècle et demi plus tard, le 6 avril 1823, l'avant-garde d'une armée française, commandée par un descendant de Louis XIV, et marchant, d'après les ordres de la sainte alliance, à la destruction des libertés espagnoles, parut sur la rive droite de la Bidassoa. Au même instant, deux cents proscrits français, après avoir fraternisé à Irun avec le régiment espagnol impérial Alexandre, se montrèrent sur la rive gauche, en uniforme de la vieille garde, commandés par le brave colonel Caron, portant tous la véritable cocarde française, et faisant flotter dans leurs rangs ce drapeau tricolore témoin de tant de victoires. Ils essayaient vainement sept ans trop tôt ce mouvement national qui devait réussir à Paris dans les immortelles journées de juillet. Vive la France! vive l'artillerie! s'écriaient-ils unanimement en marchant vers la rivière, et tendant les bras à l'armée française, dont ils n'étaient séparés que par un étroit espace. Il y eut un moment d'indécision parmi les braves qui ne suivaient qu'à regret l'étendard des Bourbons, que la France avait reçus avec répugnance; mais la voix du général Valin se fit entendre : A vos pièces, artilleurs! s'écria-t-il; à vos armes, voltigeurs! feu, camarades! vive le roi! et une décharge à mitraille, soutenue par la mousqueterie, abattit douze malheureux proscrits; huit expirèrent sur le coup, quatre furent emportés blessés, quelques autres furent traduits plus tard devant les tribunaux royalistes et livrés à la vengeance du vainqueur. Déjà ses séides proclamaient dans toute la France que le canon de la Bidassoa avait tué la révolution. Et cependant ce succès avait tenu à bien peu de chose : l'armée qui marchait contre l'Espagne comptait dans son sein près de dix mille chevaliers de la liberté; il n'y en avait pas moins de mille dans la seule garde royale. Un moment d'indécision avait tout perdu et retardé de sept ans la délivrance de la patrie. E. DE MONGLAVE.

BIDAUCT, nom que les teinturiers donnent à la suie de cheminée, dont ils

se servent pour les-couleurs brunes ou tirant sur le brun. Z.

BIDENT, *bidens*, genre de plantes de la famille des corymbifères et de la syngénésie polygamie, dont les graines sont surmontées de deux dents très marquées : telle est l'*eupatoire femelle* ou *chanvre aquatique* (B. *tripartita*, L.), qui pousse en France naturellement dans les fossés et les lieux marécageux, passe pour sternutatoire, et sert, dans la teinture, à colorer en jaune. — On applique en botanique l'épithète de *bidente* aux organes qui présentent ce caractère : tel est, par exemple, le calice de quelques labiées, dont le bord ou limbe a deux dents. Z.

BIDENTALES, anciens prêtres institués chez les Romains pour faire certaines cérémonies et expiations prescrites lorsque la foudre était tombée quelque part. La principale consistait dans le sacrifice d'une brebis de deux ans, appelée en latin *bidens*, d'où le lieu frappé s'appelait *bidental*, et les prêtres chargés de le purifier *bidentales*. Il n'était point permis de marcher dans ce lieu avant sa purification. On l'entourait de palissades, et l'on y dressait un autel pour le sacrifice expiatoire, après lequel seulement il était rendu libre. E.

BIDET, cheval de petite taille, cheval de main, cheval de monture, *man-nus*. On appelle *double bidet* un cheval de taille médiocre au-dessus de celle du *bidet* ordinaire.

BIDIGITÉ-PENNÉ, *bidigitato-pin-nus*. On a donné ce nom aux feuilles des composées, dont les pétioles secondaires, sur les côtes desquels sont attachées les folioles, partent au nombre de deux du sommet du pétiole commun : telles sont celles du *mimosa purpurea*. Z.

BIDON, terme de marine, vaisseau de bois, ou espèce de broc, dont on se sert sur mer pour mettre et distribuer la ration de vin aux équipages; il contient sept chopines pour sept personnes, et on l'appelle autrement *canette*. On appelle aussi *bidon* un vase de fer-blanc dans lequel les soldats vont chercher leur

provision d'eau. Il a été pris en 1805 un brevet de perfectionnement pour un *bidon-filtre*, qui reçoit un gobelet en fer-blanc, tantôt au-dessus pour le voyage, tantôt au-dessous pour recueillir l'eau filtrée. Ce gobelet s'adapte au bidon de la même manière qu'une baïonnette au bout du fusil. Les matières filtrantes sont contenues entre deux fonds percés de trous, et soudés contre les parois intérieures : celui d'en bas est double, et l'inférieur a la forme d'un entonnoir, afin de ramener plus sûrement l'eau filtrée dans le gobelet qui sert de réservoir. (*Descript. des brev. expirés*, tome 2, p. 69.) Z.

BIDPAÏ, fabuliste indien. Sa vie est moins connue que celle d'Ésope; elle est surtout moins amusante. Pour prouver l'existence de l'un et de l'autre, les biographes s'appuient sur des preuves également douteuses. Toutefois, il est une chose certaine à notre sens, c'est qu'Ésope n'est point Bidpaï, ainsi que l'ont prétendu quelques lettrés. Nous ne trouvons nul rapport entre l'esclave phrygien qui porta le nom d'Ésope et le fabuliste de l'Inde, nommé par les uns *Bidpaï*, par les autres *Pilpay*, par ceux-ci *Baidaba*, *Vischnou-Sarmon*, *Sandebbar*, *Sanbader*; par ceux-là *Ben* ou *Ibn Almokaffa*. Quel que soit le nom de l'auteur du *Pantcha-Tantra*, cet auteur était assurément originaire de l'Inde; et si l'on rencontre dans Ésope ou dans le fabuliste phrygien connu sous ce nom des apologues qui se trouvent dans Bidpaï, cela démontre seulement que l'auteur des fables grecques avait pris connaissance des fables orientales durant quelque voyage qu'il fit en Asie. — Au reste, soit qu'en passant d'un siècle à un autre, d'un traducteur à un traducteur nouveau, les fables de Bidpaï aient subi des changements, des additions sans nombre, toujours est-il que ses apologues, ayant perdu en chemin le parfum oriental, bien des gens ont pu facilement s'en dire les auteurs. Celui qui semblait avoir le plus de droits à s'attribuer les fables de Bidpaï, c'est l'Arabe *Ben* ou *Ibn-Al-*

mokaffa. M. de Sacy, en tête de la curieuse édition qu'il nous a donnée de *Catila* et *Dimma*, cette copie du *Pantcha-Tantra* original, ne laisse à Ben-Almokaffa que la gloire fort modeste d'avoir traduit Bidpaï. Nous avons trop de confiance dans les lumières du célèbre orientaliste pour émettre une opinion contraire à la sienne. Ben-Almokaffa, occupé de magisme, fut mis à mort par le calife Mansour. Nous voulons croire, pour l'honneur de Mansour, qu'il n'aurait pas ordonné le supplice de l'auteur presque divin à qui nous devons tant de merveilleux apologues. Mais, tout en purgeant de ce crime la mémoire de Mansour, il nous faut dire que Dabschelim faillit à s'en rendre coupable sur la véritable personne de l'auteur des fables, sur Bidpaï lui-même. Voici à peu près en quels termes le premier, j'allais dire le seul des auteurs anciens qui parle de Bidpaï, raconte cette bistoire dans l'introduction de sa version arabe du livre de *Catila* et *Dimma* : « Alexandre venait d'achever la conquête de l'Inde, dit Ali, fils d'Alschab-Faresi; le roi Four, vaincu, avait cédé son trône à l'un des officiers d'Alexandre. Mais bientôt le vainqueur s'éloigna, et les Indiens, mettant à profit le repos qu'il leur laissait, renvoyèrent l'élu d'Alexandre, et choisirent à sa place, pour les gouverner, Dabschelim, issu de race royale. Dabschelim ne se vit pas plus tôt maître du souverain pouvoir qu'il se livra à toutes ses passions, et commit à l'endroit de ses sujets les actes de la plus cruelle tyrannie. Or, en ce temps-là vivait un brahmane fort sage, fort savant et en grande estime par toute l'Inde. Ce brahmane avait nom Bidpaï. Après avoir assemblé ses disciples, il leur représenta combien la conduite de Dabschelim était odieuse. « Il est de votre devoir, leur dit-il, d'éclairer le roi, et de lui faire comprendre les périls où il nous précipite. Ce n'est pas avec la force et la violence que nous parviendrons à le convaincre; la ruse peut nous aider utilement. » Comme les disciples de Bidpaï semblaient douter que le suc-

cès fût possible même avec la ruse, le savant brahmane imagina la fable des grenouilles, qui, à l'aide des oiseaux, viennent à bout de se venger de l'éléphant, qui les écrasait sous ses pieds. Les disciples, à ce qu'il paraît, eurent peu de confiance en la moralité de cet apologue, et ils refusèrent net d'être les oiseaux qui vengeraient les grenouilles des injures de l'éléphant. Le brahmane, indigné de leur refus, se décida à affronter seul la colère du roi. Il entre dans le palais du tyran; Dabschelim s'étonne, car un long temps s'écoule, et le brahmane, les bras croisés sur sa poitrine, la tête penchée, garde un profond silence. « Pourquoi ne parles-tu pas? » lui demande enfin Dabschelim. « Grand roi, répond Bidpaï, les sages m'ont instruit à me taire. » Cela dit, le brahmane adresse au roi toutes les remontrances que lui a méritées sa conduite depuis le jour où il est monté sur le trône. Le roi l'écoute avec impatience, mais le courageux brahmane n'en continue pas moins de lui reprocher sa tyrannie. Dabschelim, outré de colère, ordonne qu'on le mette en croix. « Tu périras! » s'écrie-t-il. La voix terrible du tyran n'a pas fait trembler le brahmane. Il se laisse entraîner à la mort. Mais, par bonheur, le roi se ravise. « Je lui fais grâce de la vie, dit-il à ses gardes; qu'on le jette dans un cachot! » — Bien long-temps après, une nuit que Dabschelim ne pouvait dormir, il se mit à chercher la cause de l'univers. Il pensa aux étoiles, au soleil, à la lune, et ne put se rendre compte de toutes ces merveilles. Bidpaï lui revint en mémoire, et il l'envoya chercher. — Le brahmane venu, Dabschelim lui demanda comment et pourquoi avait été fait l'univers. Les réponses de Bidpaï furent si sages, si concluantes, que le roi, charmé, voulut, après l'avoir délivré de ses chaînes, lui confier l'administration de son empire. Le brahmane hésita beaucoup à prendre cette charge périlleuse, mais, vaincu par les instances du roi, il consentit. L'Inde fut heureuse. — Cet événement remontait déjà à plu-

sieurs années, lorsque le roi, voyant son règne tranquille, songea à le remplir de gloire comme avait été précédemment remplis de gloire les règnes des souverains ses ancêtres. « Les rois mes prédécesseurs, dit-il au brahmane, ont été célébrés par les grandes et merveilleuses choses qui furent écrites sous leur règne. Je veux être célèbre comme eux. Fais un livre qui puisse me couvrir d'une illustration éternelle. Je te donne un an pour accomplir cette glorieuse tâche. » Le brahmane s'empessa d'obéir. Enfermé dans sa maison avec un de ses disciples, il lui dictait et revoyait à mesure tout ce que celui-ci venait d'écrire. C'est de cette façon que l'ouvrage fut fait. Il le composa de quatorze chapitres, dont chacun renfermait une question, suivie d'une réponse. Après quoi tous les chapitres étant réunis dans un seul livre, il nomma ce recueil *Calila et Dimma*. Une foule d'animaux de toute espèce y jouaient un rôle, parlant et discutant sur les choses du gouvernement et de la vie. Bidpai n'était servi de cette enveloppe pour faire parvenir la vérité aux hommes. Le roi, fort content de cet ouvrage, demanda au brahmane quelle récompense il voulait obtenir ? « Je ne souhaite qu'une chose, répondit Bidpai, c'est que mon livre prenne place à côté des livres qui ont illustré les règnes de vos ancêtres ; c'est qu'on le garde comme un trésor, de peur qu'il ne tombe entre les mains des Perses. » — Le vœu de Bidpai n'a pas été rempli. La première traduction a été faite en langue pehlvi, d'où on l'a traduite en arabe, pour passer de là en presque toutes les langues. Le rabbin Joël a traduit Bidpai en hébreu, Pierre-Alphonse-Jean de Capoue en latin, Firenzuola en italien, Gaulmin en français. — Dix-huit fables de La Fontaine sont des imitations plus ou moins rapprochées des fables de Bidpai. Nous citerons entre autres : *Les deux Amis*, *La Lionne et l'Ours*, *Les deux Perroquets*, *le Roi et son Fils*, *La Souris métamorphosée en fille*, *La Tortue et les deux Canards*, *Le Marchand*, *le Gentilhomme* et *le Fils de roi*. Quel-

ques orientalistes ont même découvert dans Bidpai la fable des *Deux Pigeons*. Nous avons mis peu d'empressement à vérifier le fait, assuré que nous sommes de ne découvrir dans Bidpai ni la grace naïve ni la mélancolique sensibilité du *bonhomme*. E. DE VAULABELLE.

BIEN. Le mot *bien* sert à exprimer plusieurs idées : en faisant connaître ses acceptions diverses, nous montrerons ce qu'ont de distinct et de commun à la fois les idées qu'il représente ; car, lorsqu'un même mot est le signe de plusieurs idées, la raison de cette confusion de langage doit se trouver dans les rapports d'analogie que ces idées ont entre elles, rapports qui sont d'autant plus intéressants à remarquer qu'ils servent à mieux faire apprécier les rapports de différence. — Le bien, dans son acception la plus générale, le bien absolu, c'est l'accomplissement régulier et harmonieux de toutes les lois qui régissent l'univers, c'est l'ordre sage et bienfaisant qui préside à l'ensemble des phénomènes dont la succession et l'enchaînement constituent la nature. Le *bien* diffère du *vrai* en ce que le *vrai* est la pensée même des lois et de l'ordre, et que le *bien* en est l'accomplissement. Ainsi, dans la pensée du Créateur, la terre doit tourner autour du soleil, les corps doivent s'attirer en raison inverse du carré de leur distance, l'homme ne doit pas nuire à son semblable et lui prêter assistance : voici le *vrai*. Mais si nous considérons ces pensées du Créateur, ou, si l'on veut, ces lois de la nature recevant leur exécution, ce ne sera plus seulement le *vrai*, ce sera le *bien*. Ainsi, il est *bien* que la terre accomplisse sa révolution autour du soleil, *bien* que l'homme porte secours aux maux de son semblable, etc. Le *bien* est donc la mise en œuvre de la pensée suprême, la réalisation du *vrai*. Le principe du vrai est dans la *sagesse* éternelle, celui du *bien* dans la *puissance* dont cette sagesse est armée pour réaliser ses pensées. L'homme ne peut connaître le *bien* dans tout son développement ; il sait seulement qu'il existe ; de même qu'il ne

peut connaître le *vrai* dans toute son étendue, à cause des bornes de son intelligence; mais de même aussi qu'il lui suffit de voir un seul côté de la vérité pour s'élever aussitôt à son principe, pour affirmer son immobilité et sa sagesse, et pour étendre ensuite son affirmation à tout ce qu'il ne connaît pas comme à tout ce qu'il connaît, de même il lui suffit de voir un seul exemple de *bien* pour s'élever à l'idée de *bien* en général, pour affirmer que la sagesse bienveillante du Créateur préside à l'ensemble de l'univers. Voilà comme il se forme l'idée du *bien absolu*, au moyen de la raison, qui généralise. — Le *bien* d'un être en particulier, c'est l'accomplissement régulier et sans obstacle de la fin pour laquelle cet être a été créé. Ainsi, le bien pour une plante, c'est son développement facile et complet; le bien pour un organe, c'est l'accomplissement régulier de ses fonctions; le bien pour un animal, c'est la satisfaction de tous les besoins que la nature a mis en lui; le bien pour l'homme, c'est le développement régulier et harmonieux de ses facultés physiques, intellectuelles, affectives et morales, développement qui a pour but l'accomplissement de sa destinée, c'est-à-dire son bien. — On voit par là que l'idée du bien absolu ne diffère de l'idée du bien particulier que du plus au moins. Le bien d'un être, c'est toujours l'accomplissement régulier des lois qui président au développement de cet être, et qui doivent le conduire à sa fin. La somme de tous les biens particuliers doit donner le bien absolu, c'est-à-dire l'accomplissement régulier de toutes les lois de l'univers; seulement, il ne nous est point possible de connaître jamais la totalité de cette somme, tandis que nous pouvons connaître quelques-unes de ses parties. — On peut remarquer aussi pourquoi l'homme confond l'idée de son bien avec celle de son bonheur. C'est qu'en effet la nature a attaché un vif sentiment de plaisir à la satisfaction de chacun de ses besoins, et que l'homme le plus réellement heureux est celui qui sa-

tisfait ses penchans les plus importants et se développe de la manière la plus conforme à sa destinée. Le bonheur n'est pas identique avec le bien, il en est le résultat et le complément. Mais l'homme les a confondus dans sa pensée, parce que l'un le conduit à l'autre. Aussi se trompe-t-il toujours en poursuivant le bonheur, s'il ne le cherche pas dans son bien, c'est-à-dire dans la satisfaction des besoins les plus nobles et les plus essentiels de sa nature, dans l'accomplissement de sa loi dernière, et s'il prend pour le bonheur les plaisirs que procure la satisfaction d'un besoin moins important et qui peuvent entraver le développement de ses facultés principales, empêcher l'accomplissement de sa véritable destinée, c'est-à-dire son bien, et par conséquent son bonheur. — Il est encore facile d'expliquer pourquoi on appelle du nom de *biens* les richesses de toute nature qui sont en la possession de l'homme; c'est que ces richesses sont pour lui des moyens de développement, et que les ressources dont elles accroissent sa puissance peuvent l'aider, s'il sait en faire usage, à accomplir plus aisément les lois de la nature, c'est-à-dire son bien. Ainsi, c'est le *moyen* auquel, par analogie, on a donné le nom de la fin elle-même. — Le mot *bien* a encore une autre acception, la plus importante de toutes, je veux parler du *bien moral*, *æquum*, *honestum*, et que nous définirons l'accomplissement du devoir. Le bien moral ne diffère du bien en soi que parce qu'il est imputable à l'homme lui-même, qui l'accomplit librement. En effet, quand l'homme pratique le bien, *honestum*, il ne fait autre chose qu'exécuter les lois de la nature et réaliser la pensée du Créateur, que sa conscience et sa raison lui révèlent, et dont il lui a réservé l'accomplissement. Seulement, il y a cette différence entre le bien qui s'accomplit directement par le fait de la nature et le bien qui s'accomplit par le fait de l'homme, que c'est à l'activité humaine qu'a été confiée l'exécution d'un grand nombre de lois, et que ces lois ne

s'exécutent qu'autant que l'homme se prête et consent librement à le faire. Aussi, le bien moral n'est autre chose que le bien fait sciemment et librement par l'homme. — Ainsi, c'est une loi de la nature que l'intelligence d'un individu se développe en raison des moyens qui lui sont fournis, et du bnt particulier auquel il est appelé ; c'est une loi de la nature que la mère nourrisse son enfant et lui procure, pour opérer son développement physique et moral, toutes les ressources qu'il ne possède pas par lui-même. Mais ces lois ne recevront leur exécution qu'autant que l'homme les connaitra, et emploiera son activité à en assurer l'accomplissement. Le bien en soi est hors de l'homme, le bien moral seul lui appartient, il constitue son mérite : car l'homme qui fait le bien concourt avec le Créateur à effectuer les lois qu'a établies la sagesse éternelle ; il devient le réalisateur de la pensée suprême. Remarquons, en terminant, que ce qui rend le bien obligatoire pour l'homme, c'est précisément parce qu'il consiste dans des lois qui ne sont point son ouvrage, qui préexistent dans la pensée de l'auteur de la nature, et qu'il a seulement reçu mission d'accomplir librement par un privilège qui en fait la plus noble de toutes les créatures. C.-M. PAFPE.

BIEN (Homme de). C'est, selon la définition de Diderot, dans l'*Encyclopédie* (tom. 11, p. 244), celui qui satisfait exactement aux préceptes de la religion ; l'*homme d'honneur* est celui qui suit rigoureusement les lois et les usages de la société, et l'*honnête homme* celui qui ne perd pas de vue, dans chacune de ses actions, les principes de l'équité naturelle. « L'*homme de bien*, ajoute-t-il, fait des aumônes ; l'*homme d'honneur* ne manque point à sa promesse ; l'*honnête homme* rend la justice même à son ennemi. L'*honnête homme* enfin est de tout pays. L'*homme de bien* et l'*homme d'honneur* ne doivent point faire des choses que l'*honnête homme* ne se permet pas. » Roubaud, dans ses *Synonymes*, définit beaucoup mieux, selon nous,

les deux premiers, en disant de l'*homme de bien* que c'est celui qui passe sa vie dans la pratique du bien ou l'exercice des bonnes œuvres, et de l'*homme d'honneur* que c'est celui qui se fait remarquer par la hauteur, la fermeté et la délicatesse des sentiments, incompatibles avec toute idée de bassesse. Quant au troisième, nous dirons avec La Bruyère (*Caract.*, chap. xii.) qu'il est plaisant d'imaginer que tout *honnête homme* n'est pas *homme de bien*. Nous reviendrons du reste, avec plus de développement, sur ces matières aux articles *HOMME* et *HONNÊTÉ*, et nous tâcherons de ne pas réduire la question à une simple définition de mots. E. H.

BIEN-DIRE, langage poli et élégant, manière de s'exprimer agréable et engageante, mais qui doit être naturelle pour conserver une acception favorable : lorsqu'elle est accompagnée d'affectation, elle touche au ridicule, et c'est dans une acception défavorable, par exemple, qu'on dit d'une personne qu'elle se met sur son *bien-dire* ; on fait entendre par là qu'elle se sert dans le langage de tons forcés, d'expressions recherchées et apprêtées, qui manquent leur but bien plus souvent qu'elles ne l'atteignent. — Il y a aussi des différences marquées entre *bien penser*, *bien dire* et *bien faire*. L'axiome de Cicéron : *vir bonus dicendi peritus*, n'est que trop souvent en défaut, et il ne suffit pas toujours de *bien penser* et de *bien agir* pour *bien parler*. Le *bien-dire* tient de qualités pour ainsi dire toutes physiques, qui sont le résultat de la plus ou moins grande perfection de l'organe de la parole et d'une étude attentive et suivie, à laquelle les hommes d'action dédaignent quelquefois de donner un temps qu'ils pensent pouvoir mieux employer. Le *bien-dire* dépend davantage aussi de la rectitude de l'esprit, le *bien-faire* de la force de caractère. Bien des gens, par exemple, sont d'excellents donneurs de conseils qui ne savent pas toujours les mettre en pratique pour eux-mêmes. Il ne faut pas croire pour cela

qu'ils manquent de franchise dans leurs paroles ; ils peuvent sentir ; apprécier la force et la vérité de leurs propres discours, ils peuvent parler enfin avec conviction ; mais c'est l'énergie, la force d'exécution qui leur font fante. En général, les paroles perdent beaucoup de leur poids et de leur autorité dans la bouche de ceux qui ne peuvent y joindre l'action. Il ne suffit pas de dire comme certain prédicateur : *Faites ce que je vous dis ! ne faites pas ce que je fais !* L'exemple est ici le plus grand maître, et il faut que la pratique réponde à la théorie. Voilà pourquoi les leçons de tant de pères et de tant de pédagogues portent si généralement à faux, et sont presque toujours perdues. En voyant si souvent la morale dans les livres et dans les discours, et si peu dans les actions des hommes, les jeunes gens se persuadent que c'est un habit de convention qu'il faut revêtir en entrant dans le monde, et cela produit cette hypocrisie de mœurs à laquelle quelques moralistes, fort indulgents assurément, ont donné le nom de *pudeur publique*. Ne dites pas que si les hommes se montraient les uns aux autres tels qu'ils sont réellement ils ne pourraient vivre entre eux ; faites, au contraire, que tous puissent penser, parler et agir comme ce Romain, qui voulait que sa maison fût de verre ! les actions cadreront alors plus souvent avec les paroles ; la législation et la morale seront plus indulgentes dans leurs préceptes ; et plus sévères sur l'exécution. E. H.

BIEN-ÊTRE, situation, état d'une personne qui vit commodément, à qui rien ne manque pour être heureuse dans sa condition : *Sors hominis cui nihil deest*. Furetière a dit avec raison que la nature a donné l'être aux enfants, et que leurs parents leur doivent le *bien-être*, c'est-à-dire une bonne éducation, de bons conseils et une bonne direction, qui les mettent à même de se le procurer. Celui qui n'a que le nécessaire n'a cependant pas encore ce qu'on peut appeler le *bien-être*, à moins qu'il ne sache se contenter du nécessaire ; et dans ce cas,

qui est certainement fort rare, on peut même encore avancer que le *bien-être* se compose d'un peu plus. Sans doute Horace comprenait dans son *aurea mediocritas*, non seulement la possibilité de satisfaire les désirs personnels d'un homme modéré, mais encore la faculté de pouvoir quelquefois donner ou partager son superflu, pour participer au *bien-être* d'autrui. Proscrire ce désir si louable et si naturel chez l'homme dont le cœur n'est pas corrompu par une fausse civilisation, ce serait le réduire à l'état d'égoïsme, pour lequel il n'est pas fait, et qui est d'ailleurs opposé à l'état social. C'est donc dans la bienfaisance et dans les occupations utiles à la société que l'homme qui a plus que le nécessaire doit chercher son *bien-être*. Ceux qui le trouvent dans des jouissances égoïstes sont presque aussi nuisibles à la société que ceux qui le font consister dans le mal ; car ils sont vis-à-vis d'elle dans un même état d'hostilité, avec cette différence seule qu'on ne se tient pas en garde contre eux comme on pourrait le faire avec un ennemi déclaré. — L'amour du *bien-être* est moins une passion que la source naturelle de toutes les passions nobles. S'il l'emporte quelquefois sur l'amour de la patrie, c'est la faute de celle-ci ; car un état bien constitué ne doit pas seulement protéger et sécuriser aux individus, il leur doit encore les moyens de mettre en œuvre les talents et les facultés dont ils sont doués pour leur propre avantage et celui de la société dans laquelle ils vivent. Quand les gouvernements comprendront cette grande vérité, ils auront des amis et des citoyens, au lieu d'avoir des sujets et des créatures, et ils n'auront plus de *dépenses secrètes*, parce qu'ils pourront avouer tous leurs actes. — La langue française est redevable du mot *bien-être* à Antoine d'Urfé, qui s'en est servi le premier dans son épître au roi Henri IV. A quel roi devrions-nous la chose ? E. H.

BIENFAISANCE, de toutes les vertus de l'homme la plus active. Pour accomplir les œuvres qu'elle s'impose, les

jours lui paraissent souvent trop courts, elle prend sur ses nuits; elle souffre du repos. La bienfaisance fait plus que de donner; elle se dépouille avec joie, et si les ressources lui manquent, elle apporte toujours la fertilité de ses conseils et la chaleur de son dévouement; elle n'est pas que la raison du bien, elle en est la passion. — Un de ces caractères propres à la bienfaisance, c'est qu'elle possède toutes les vertus dont elle a besoin; elle est tour à tour patiente et impétueuse, vive et insinuante; elle compose avec les obstacles, elle sait aussi les franchir. Un premier succès la conduit infailliblement à un second. Commandant par les sacrifices qu'elle s'impose, elle en profite pour augmenter à l'infini tous les genres de soulagement et de consolation. Enfin elle parvient toujours à réunir en sa faveur une force d'opinion devant laquelle s'inclinent les riches et les puissants; elle reflète sur eux quelque chose de sa considération : c'est un encouragement qu'elle leur offre. — Telle est la bienfaisance dans les temps ordinaires; mais à son issu elle exerce une tout autre importance lorsque la société touche au plus haut degré de la civilisation. Sans être un rouage de l'état, elle se glisse entre ceux-ci et empêche qu'ils ne se choquent et ne se brisent. En effet, la fortune établit alors des distances si prodigieuses et des disparates si désolants qu'une guerre civile permanente existerait entre les citoyens; mais la bienfaisance réussit à rétablir l'équilibre, et, sans qu'on s'en aperçoive, amène à un partage continu. Elle constitue en définitive un pouvoir d'autant plus irrésistible qu'à la différence des autres, il donne au lieu de demander. — On peut dès ses premières années habituer l'enfant à la bienfaisance; c'est une vertu à laquelle on s'attache et dont on ne peut plus se séparer; ce devrait être là la partie essentielle de l'éducation; sur ce point, on abandonne trop les enfants à leur propre sensibilité; le cœur est comme l'esprit; il a besoin à certaine époque d'une culture constante. — La bienfaisance, pour

mieux s'introduire dans les capitales, est forcée de revêtir des formes qui lui coûtent : elle séduit les uns pour venir au secours des autres; le plaisir est son agent, mais, en l'approchant, elle le purifie. — Il n'y a pas d'acte de bienfaisance où les femmes ne soient mêlées; dans ce genre, elles devinent tout ce qu'on peut entreprendre, et elles ont si bien toutes les grâces du succès qu'elles séduisent ceux qu'elles ne peuvent toucher. — Un érudit a prétendu que le mot de *bienfaisance* datait déjà de loin, et que l'abbé de Saint-Pierre n'en était pas l'inventeur; à cet égard, Roubaud ne fournit aucune preuve dans ses *Synonymes*. Il est vrai que Balzac s'est servi dès le *xviii* siècle des expressions *bienfaisant* et *bienfaisante*, mais il s'est arrêté là. Au reste, le *Dictionnaire de l'académie française* n'a reconnu que fort tard la plus charmante des appellations. On trouve la remarque suivante dans une édition de Richelet, qui a paru en 1759 : « *Bienfaisance*, l'académie française n'a point reçu ce mot, et ceux qui écrivent le mieux refusent de le recevoir. » Il n'en est pas de même aujourd'hui : dissertations, discours de tribune, textes, dictionnaires, la bienfaisance est partout : cela la mènera peut-être à entrer dans nos actions; alors son triomphe sera complet.

SAINT-PROSPER.

BIENFAITS DE DIEU. L'Écriture-Sainte nous dit que Dieu a béni tous ses ouvrages, qu'il ne néglige aucune de ses créatures, qu'il est bon et *bienfaisant* à l'égard de tous les hommes, que ses miséricordes se répandent sur tous, sans exception. (*Genèse*, c. v, v. 2. — *Sap.*, c. 11, v. 25. — *Psaum.* 144, v. 9.) C'est une des vérités dont il nous importe le plus d'être persuadés. — Il faut distinguer les *bienfaits de Dieu* dans l'ordre physique et dans l'ordre moral : ces derniers sont ou naturels ou surnaturels. Tout ce qui peut contribuer au bien-être d'une créature sensible, dans l'ordre physique, est sans doute un *bienfait*. Indépendamment de la multitude des êtres destinés dans l'univers à notre usage, il est des

bienfaits personnels accordés à chaque particulier, tels que des organes sensitifs bien conformés, un tempérament robuste, une santé constante, un caractère toujours égal, etc., sans lesquels un homme ne jouit qu'imparfaitement des choses créées pour lui. Un esprit juste et droit, des passions calmes, un goût inné pour la vertu, sont, dans l'ordre moral, des avantages inestimables. Tous ces dons sont distribués aux hommes avec beaucoup d'inégalité; il n'est peut-être pas deux individus qui les possèdent dans la même mesure. Les tempéraments sont aussi variés que les visages, mais il n'est personne qui ne participe plus ou moins aux *bienfaits de Dieu*, dans l'ordre physique et dans l'ordre moral. Quand on y regarde de près, l'inégalité ne se trouve plus aussi grande qu'elle le paraît d'abord : Dieu a tellement ménagé et compensé ses dons que personne n'a lieu de se plaindre. Quel est l'homme sensé qui voudrait changer son existence contre celle d'un autre homme quelconque? En général, chacun est content de soi; il n'a donc pas droit d'être mécontent de Dieu. Mais ses *bienfaits* sont nuls pour qui n'en sent pas le prix : c'est la sagesse, la reconnaissance, le bon esprit, et non la quantité des biens, qui nous rendent heureux. Les désirs vagues du *mieux-être* sont un égarement de l'imagination; presque toujours nous aurions sujet de nous affliger si Dieu exauçait nos vœux. — Les *bienfaits surnaturels* sont tous les moyens intérieurs ou extérieurs de parvenir au salut éternel. (Voy. GRACE.) — L'essentiel est de savoir, à l'égard des uns et des autres, que la bonté infinie de Dieu n'exige point qu'elle nous les accorde plus abondamment qu'elle ne fait, que sa justice ne consiste point à les distribuer également à tous, mais à ne demander compte à chaque individu que de ce qui lui a été donné. Ces deux vérités bien comprises épargneraient au commun des hommes une infinité de murmures injustes et aux philosophes un grand nombre de faux raisonnements. (Bergier, *Dict. de théol.*, t. 1^{er}, p. 457.) E.

BIENHEUREUX. C'est celui qui jouit de la béatitude (v. ce mot), *beatus, beati, cœlicives, cœlites*. On dit la *bienheureuse* vierge Marie, les *bienheureux* apôtres. Le paradis est le séjour des *bienheureux*, c'est-à-dire de ceux auxquels une vie pure et sainte a mérité le royaume des cieux; de ceux qui sont morts en odeur de sainteté, de ceux que l'église a destinés à être canonisés ou dont elle permet que le nom soit en vénération, auxquels elle décerne, ou permet qu'il soit décerné un culte public, subordonné à celui qu'il rend aux saints qu'elle a canonisés, c'est-à-dire enfin qui jouissent de la *béatification*, qui est un degré pour arriver à la *canonisation*. (Voyez ces mots.) Le titre de *bienheureux* ne peut être donné que par l'église; quand il est donné à quelqu'un par celui qui en parle, ou qui écrit sa vie, ce n'est qu'un pur témoignage qui n'a nulle autorité; un évêque particulier ne peut pas même conférer ce titre, et quand l'église le donne, elle fait faire une enquête qui prouve les mérites et les vertus de celui qu'elle veut sanctifier ou simplement honorer. E.

BIENNE (Lac de). Ce lac, assez rapproché de celui de Neuchâtel, dont il fut peut-être l'extrémité nord-est, à une époque très reculée, est traversé par la Thielle, qui en sort près de la petite ville de Nidau et tombe dans l'Aar? Sa longueur est d'environ quatre lieues, et sa largeur moyenne n'excède guères trois mille mètres. Beaucoup moins profond que le lac de Neuchâtel, dont il reçoit les eaux, il se comble sensiblement à l'embouchure des torrents et des ruisseaux qu'il reçoit, en sorte que la capacité de son bassin diminuant sans cesse, tandis que les eaux y affluent quelquefois avec abondance lors de la fonte des neiges, ses bords sont exposés à de fréquentes inondations. Nidau et ses environs en souffrent beaucoup, car les eaux y séjournent assez souvent jusqu'à trois mois. Malgré cet inconvénient très grave et l'insalubrité qui en est la suite inévitable, Bienne et son lac sont visités par tous les voyageurs en Suisse; aucun ne se dispense

de parcourir l'île de Saint-Pierre, devenue si célèbre par le séjour qu'y fit J.-J. Rousseau. Il ne fallait rien moins que la plume de cet écrivain pour répandre quelque charme sur ces lieux, que la nature n'a pas favorisés de ses dons plus qu'une multitude de contrées qui n'excitent pas la curiosité, quoique les sites y soient encore plus pittoresques que sur les bords du lac de Biemme.—La ville de *Bienne*, ou *Biel*, située à l'embouchure de la Suse, dans ce lac, sert d'entrepôt au commerce de Neuchâtel.

FERNY.

BIENNE, ou **BISANNUELLE**, terme de botanique, pour désigner la durée d'une plante qui embrasse deux ans : tels sont le persil, le salsifis, etc. Le caractère botanique pour annoncer cette qualité est $\mathcal{N}$, qui est celui de la planète de Mars, dont la révolution autour du soleil est de deux ans. — *Biennal* se dit d'un office, d'un emploi, d'une autorité, d'un privilège, etc., qui ne dure que deux ans.

Z.

BIEN PUBLIC (Ligue et guerre du). C'est sous ce nom qu'est connue dans l'histoire l'opposition armée contre laquelle Louis XI eut à combattre quelques années après son avènement au trône de France. La *pragmatique-sanction* (voyez ce mot) fut un des prétextes que saisaient les principaux seigneurs de sa cour pour se ligner contre lui. Plus il voulait abaisser les grands, dont la puissance lui faisait ombrage, plus il s'attirait leur haine. Le duc de Bourgogne lui avait envoyé Chimai pour se plaindre de plusieurs infractions du traité d'Arras. Louis XI, dans un mouvement d'humeur, demanda à cet envoyé si le duc était d'un autre métal que les autres princes? *Il le faut bien*, répondit celui-ci, *puisqu'il vous a reçu et protégé quand personne n'osait le faire*. Philippe-le-Bon était trop pacifique pour troubler l'état. Mais Charles, comte de Charolois, son fils, violent, impétueux, haïssant le monarque, à qui le duc avait restitué, pour quatre cent mille écus d'or, les villes de Picardie cédées par le traité d'Ar-

ras, Charles cherchait avec ardeur l'occasion d'éclater. Le duc de Bretagne, aussi mécontent, parce qu'on s'opposait à ses injustes prétentions, excitait ce jeune prince à la révolte. Ils entraînèrent dans leur parti le duc de Bourbon et enfin le duc de Berri, frère du roi, dangereux par la faiblesse de son caractère, qui le rendait souple aux impressions de la cabale. Tout à coup les rebelles se déclarèrent, sous le prétexte ordinaire de réformer l'état et de soulager les peuples, couvrant leurs desseins ambitieux du beau nom de *ligue du bien public*. Le fameux Dunois entra lui-même dans cette ligne. Il ne l'eût point fait sans doute sous un gouvernement équitable : malheur aux princes lorsqu'ils fournissent des prétextes de révolte à ceux qui seraient le plus ferme appui de leur trône ! On armait de tous côtés. Le roi prit de si bonnes mesures que le comte de Charolois tenta vainement de surprendre la capitale. Les deux armées se rencontrèrent près de Montlhéry ; la bataille fut sanglante. Louis et le comte y signalèrent également leur bravoure, sans pouvoir décider la victoire. Les rebelles vinrent assiéger Paris, mais désespérèrent bientôt d'y entrer. Cependant le roi suivit le conseil de François Sforce, duc de Milan, qui lui manda que, pour dissiper la ligue, il fallait tout promettre et voir ensuite ce que les circonstances obligeraient de tenir : maxime très conforme à sa politique artificieuse. Il signa donc un traité honteux, par lequel il cédait la Normandie à son frère, et plusieurs terres du domaine aux principaux chefs. On parla ensuite du *bien public*, sans autre fruit que de fouler davantage les peuples, de sorte que cette ligue, après l'événement, fut appelée avec raison la *ligue du mal public*. Ce ne fut malheureusement ni la première ni la dernière fois que, sous le prétexte du *bien public*, ceux qui sont appelés à protéger l'ordre, le troublèrent dans l'intérêt mal entendu de leurs passions ou de leurs haines ! — Ce fut aux fossés de l'abbaye Saint-Antoine, qui était alors environnée de fortes murailles, et for-

maît, dit Dulaure, une espèce de bourg, que Louis XI conclut, en 1465, cette trêve qui ne pouvait être sincère de part ni d'autre, et qui fut bientôt violée par lui-même, ce qui ne l'empêcha pas de faire élever dans ces lieux une croix, dont on déterra plus tard (en 1562) une pierre portant l'inscription suivante : *L'an M. UCCC. LXV fut ici tenu le landit des trahisons, et fut par unes tresves qui furent données : maudit soit-il qui en fut cause !* Ce monument, ajoute M. Dulaure, ne fut dressé qu'en 1479, comme le prouve le compte du domaine de cette année (fol. 378), où on lit : « A Jean Chevrin, maçon, pour avoir assis, par ordonnances du roi, une croix et épitaphe près la grange du roi, au lieu que l'on appelle le fossé des trahisons, derrière Saint-Antoine-des-Champs. » E.

BIENS, *bona*, *divitiæ*, *fortuna*, *opes*. On comprend sous ce nom, en termes de législation et de jurisprudence, tout ce qui peut composer la fortune des hommes, tout ce qui est susceptible de propriété ou de possession. Les biens se divisent en deux classes principales, les **MEUBLES**, *res moventes*, *mobiles*, et les **IMMEUBLES** ou **BIENS-FONDS**, *res non moventes*, *immobiles*. Parmi les *biens meubles*, il en est qui sont tels de leur nature, et d'autres qui le deviennent par la détermination de la loi. On comprend dans les premiers tous les corps qui peuvent se transporter d'un lieu à un autre, soit qu'ils se meuvent par eux-mêmes, comme les animaux, soit qu'ils ne puissent changer de place que par l'effet d'une force ou d'une volonté étrangère, comme les choses inanimées. Les seconds se composent des obligations et actions qui ont pour objet des sommes exigibles ou des effets mobiliers, les rentes et les actions ou intérêts dans les compagnies de commerce, de finance ou d'industrie. Les *biens immeubles* se subdivisent également dans ces deux catégories et dans une troisième, qui est l'*objet auquel ils s'appliquent*. Les fonds, les bâtiments, les moulins à vent et à eau fixes, sur pilers, et faisant partie d'un bâtiment, et

les récoltes qui sont encore sur pied, sont *immeubles de leur nature*; on considère comme *immeubles par destination* les animaux que le propriétaire livre au fermier ou au métayer, pour la culture, et généralement tous les objets que le propriétaire du fonds y a placés pour le service ou l'exploitation de ce fonds, tels que les ustensiles aratoires, les pressoirs, les pailles et engrais, les lapins, les colombiers, etc.; enfin, on comprend dans cette classe les objets mobiliers que le propriétaire d'un bâtiment y a attachés à perpétuelle demeure, de telle sorte qu'ils ne puissent être détachés sans être détériorés, ou sans détériorer la partie du bâtiment à laquelle ils sont attachés. L'usufruit des choses immobilières, les servitudes foncières et les actions qui tendent à revendiquer ces immeubles, sont considérés comme *immeubles par l'objet auquel ils appartiennent*.—Considérés dans leurs rapports avec ceux qui les possèdent, les biens appartiennent aux particuliers, à l'état, aux communes ou aux établissements publics. Les particuliers ont la libre disposition des biens qui leur appartiennent, sous les modifications établies par la loi. Des lois particulières déterminent de quelle manière doivent être administrés les biens qui appartiennent à l'état, dans quelles circonstances et avec quelles formalités ils peuvent être aliénés. (Voir les articles **DOMAINE PUBLIC** et **DOMAINE DE LA COUSONNE**.) Enfin, des dispositions spéciales régissent également les biens possédés par les communes et les établissements publics. Depuis que les ministres des cultes sont salariés par l'état, comme les fonctionnaires publics, la division des **BIENS ECCLÉSIASTIQUES** a disparu; les anciennes lois leur attribuaient de tels privilèges qu'ils se trouvaient en quelque sorte exclus du commerce. Nous avons pensé qu'un article spécial sur cet objet était de nécessité dans un dictionnaire où nous avons à cœur de faire marcher de concert la partie *historique* avec la partie *scientifique*. Nos lecteurs l'y trouveront ci-après

avec des articles sur les BIENS COMMUNAUX et les BIENS NATIONAUX, dont l'importance est également très grande sous ces deux rapports, et un article sur les BIENS-FONDS, qui exigent aussi qu'on établisse entre eux des distinctions. — Il ne nous reste plus ici qu'à énumérer quelques autres classes ou divisions de biens, dont la plupart même ont disparu de la législation moderne. Les biens se sont subdivisés ou se subdivisent encore en PROPRES, *avita, paterna, hæreditaria*; en ACQUISITS, *alio quàm hæreditatis jure acquisita, adepta*; en CONQUÊTS, *à viro et uxore, stante societate, acquisita*; en DROITS RÉELS, *jura realia, quæ personam afficiunt*; en NOBLES, *nobilis, immunia*; et en ROTURIS, *non immunia*. — Les BIENS PROPRIETAIRES, *profectitia*, sont ceux qui viennent de succession directe; leurs possesseurs sont désignés, dans la pratique, sous le nom de BIENS-TENANTS. — Les BIENS ADVENTICES, *adventitia*, sont ceux qui procèdent d'ailleurs que de succession de père ou de mère, d'aïeul ou d'aïeule. — Les BIENS DOTAUX, *dotalia*, procèdent de la dot, et leur aliénation n'est pas permise au mari. (Voy. l'article DOT.) — Les BIENS PARAPHERNAUX, *paraphernalia* (des deux mots grecs *para*, au-delà, et *phernè*, dot), et qu'on pourrait appeler aussi *ultra-dotaux*, sont ceux dont la femme, par son contrat de mariage, s'est réservé la jouissance et la disposition, à l'exclusion de son mari, sans l'autorisation duquel, ou celle de la justice, elle ne peut néanmoins les aliéner ni paraître en jugement à leur occasion. Lorsque tous les biens de la femme sont paraphernaux, elle doit, en l'absence de conventions à cet égard, contribuer aux charges du mariage jusqu'à concurrence du tiers de ses revenus. La loi prévoit le cas où le mari aurait administré les biens paraphernaux de sa femme en vertu de la procuration qu'il en aurait reçue, celui où il en aurait joui avec ou sans opposition de sa part, et elle détermine les obligations dont il est tenu dans ces divers cas. (Code civil, liv. III, titre v, chap. 3,

sect. 4.) — Outre les biens paraphernaux, il y avait encore autrefois les BIENS AÉCAPTICES, *receptitia*, qui étaient ceux que les femmes pouvaient retenir en pleine propriété, pour en jouir à part, et qui étaient distincts des biens paraphernaux et des biens dotaux. — Enfin, les BIENS VACANTS, *vacantia*, sont ceux qui se trouvent abandonnés, soit que leurs possesseurs, en mourant, ne laissent point d'héritiers, soit par renonciation de la part de ceux-ci. Ils tombent alors dans le domaine de la couronne, avec tous les autres biens *ad fiscum spectantia*, tels que chemins publics, fleuves et rivières navigables, etc. (Voy. l'article spécial sur cet objet.) E.

BIENS COMMUNAUX. On comprend sous cette dénomination ceux à la propriété ou au produit desquels les habitants d'une ou plusieurs communes ont un droit acquis. — Telle est la définition qui nous en est donnée par l'article 542 du code civil. — Dans l'ancien droit, on appelait *communaux* les marais, prés, pâis, bois et autres biens qui appartenaient aux communautés d'habitants ou communes. — Indépendamment des biens communaux proprement dits, on distinguait les *usages*, qui consistaient dans les droits que les communes possédaient sur certains biens dont elles n'avaient pas la propriété. — Le droit intermédiaire, c'est-à-dire celui qui fut établi par les lois de la révolution, différait peu des dispositions actuelles; l'article 1^{er}, section 1^{re} de la loi du 10 juin 1793, définissait les *biens communaux*: « Ceux sur la propriété ou le produit desquels tous les habitants d'une ou de plusieurs communes, ou d'une section de commune, ont un droit commun. » — On voit que toute la différence consiste dans les mots *section de commune*, dont le code civil ne fait pas mention. — Mais il est évident, ainsi que le reconnaît M. Merlin, que, par son silence, la loi ne dépouille pas les sections de communes des propriétés ni des droits d'usage qu'elles possédaient légitimement avant la publication du code civil. — Et, en effet,

si l'on recourt à l'article 2 de la loi du 10 juin 1793, on voit qu'il s'explique sans ambiguïté : « Une commune est une société de citoyens unis par des relations locales, soit qu'elle forme une municipalité particulière, soit qu'elle fasse partie d'une autre municipalité ; de manière que si une municipalité est composée de plusieurs sections différentes, et que chacune d'elles ait des biens communaux séparés, les habitants seuls de la section qui jouissait du bien communal anront droit au partage. » — Quelle était l'origine des biens communaux, ou, pour parler plus exactement, d'où provenait la propriété des communes ? c'est ce qu'il n'est pas toujours facile de déterminer. — Si l'on examine les lois qui ont été rendues à diverses époques, notamment sur la matière du *triage*, il paraît certain que le principe de la féodalité, qui dérivait de la conquête, ayant attribué aux seigneurs la totalité du territoire, ceux-ci l'ont concédé quelquefois à titre onéreux, mais plus ordinairement à titre gratuit, à leurs vassaux, à la charge de le cultiver ou de le faire valoir : et telle fut, pour un grand nombre de communes, la cause de leur établissement ou la source de leur prospérité. — D'autres fois, le seigneur n'abandonnait pas la propriété des biens qu'il concédait aux habitants, et il se bornait à leur en permettre l'*usage* d'une manière indéfinie. — Au premier cas, la concession étant considérée comme gratuite, et faite non seulement dans l'intérêt des vassaux, mais dans celui du seigneur lui-même, puisqu'il était membre de la commune, on supposait qu'il avait conservé son droit à la chose, dans la proportion des besoins de sa famille ou de sa maison, et on lui attribuait une part très considérable, qui était ordinairement fixée au tiers de la totalité des biens concédés ; c'est ce qu'on appelait le *droit de triage*. Alors, il devenait propriétaire exclusif de ce tiers, et la commune conservait exclusivement les deux autres tiers. — Lorsque le seigneur n'avait concédé qu'un *droit d'usage* dans les biens de la seigneurie, il pouvait, à

son choix, s'en affranchir ou le faire régler. — Pour s'en affranchir, il cédait aux habitants une portion déterminée de la terre, et cette autre espèce de triage était connue sous le nom de *cantonement*. Pour modifier simplement le droit, ou le rendre moins onéreux à la seigneurie, moins nuisible à l'agriculture, le seigneur pouvait reconrir à la voie de l'*aménagement*, c'est-à-dire qu'il faisait régler l'usage du droit qui, en conséquence, s'exerçait tantôt sur une partie, tantôt sur une autre, de telle sorte que ce droit en lui-même n'était point altéré, et que de son côté le seigneur ne cessait pas d'être propriétaire du fonds. — Il résulte de ce qui vient d'être dit que le droit de *cantonement* ou d'*aménagement* ne pouvait être réclamé que par le maître du sol, puisque lui seul était propriétaire et que lui seul avait un intérêt véritable à l'affranchissement de la propriété. Cependant la loi du 19 septembre 1790 a interverti sur ce point les anciennes règles, en accordant aux *usagers* le droit de réclamer eux-mêmes le *cantonement*. — Du reste, quelle était l'étendue de ce droit, c'est-à-dire quelle était la portion attribuée aux communes ? A cet égard, il n'existait rien de bien précis : généralement il en était comme en matière de triage, et le *tiers* était la base ordinaire ; mais cette mesure n'était pas invariable, elle pouvait être augmentée ou diminuée suivant les titres, les circonstances et les besoins bien constatés des communes. — Au surplus, tous les droits dont nous venons de parler ont été supprimés par les lois de la révolution, et si nous avons cherché à en donner une idée, c'est moins à cause de leur ancienne importance que pour constater des faits et pour ne pas laisser une lacune dans le *Dictionnaire*. — Il est essentiel de faire remarquer encore que non seulement les lois ont aboli les droits dont il s'agit, mais que, par un effet rétroactif que le mot *révolution* peut seul expliquer, elles ont anéanti les jugements et transactions qui avaient réglé les droits des anciens seigneurs à l'égard

des communes, et ont attribué à celles-ci la propriété pleine et exclusive de tous les biens qui avaient fait l'objet de ces transactions. — « Avant la loi du 28 août 1792, dit M. Merlin, les jugements passés en force de chose jugée, les transactions sur procès et la prescription avaient contre les communes, relativement aux biens communaux, les mêmes effets en faveur des seigneurs de leur territoire qu'en faveur des simples particuliers. Mais l'article 8 de cette loi en a disposé autrement : suivant cet article, les communes qui justifieront avoir anciennement possédé des biens ou droits d'usage quelconques dont elles auront été dépouillées, en totalité ou en partie, par des ci-devant seigneurs, pourront se faire réintégrer dans la propriété ou possession desdits biens ou droits d'usage, nonobstant tous édits, déclarations, arrêts du conseil, lettres-patentes, jugements et possessions contraires, à moins que les ci-devant seigneurs n'en représentent un acte authentique qui constate qu'ils ont légitimement acheté lesdits biens. » — Indépendamment de cette disposition législative, qui a ouvert la porte à une foule de prétentions et donné naissance à de nombreux procès, la même loi investit tout à coup les communes de toutes les terres vaines et vagues, landes, biens vacants situés dans l'étendue de leur territoire, alors même qu'elles ne pouvaient justifier qu'elles les avaient anciennement possédés, et il leur a suffi de les réclamer dans le délai de cinq ans pour en obtenir l'adjudication. — Ce n'est pas tout : la loi du 28 août 1792 avait établi une exception, et elle avait maintenu les anciens seigneurs dans la propriété des terres vaines et vagues, landes, marais et biens vacants, lorsqu'ils justifiaient les avoir possédés depuis 40 années : la loi du 10 juin 1793 supprima encore l'exception, en statuant que la possession de 40 ans ne pourrait, en aucun cas, suppléer le titre légitime, et en ajoutant que ce titre légitime devait être un acte authentique constatant que les ci-devant seigneurs avaient réellement et réguliè-

rement acheté lesdits biens. — Ainsi, par un renversement de tous les principes, c'était à celui qui possédait de prouver qu'il avait droit de posséder, tandis qu'il suffisait aux communes de dire : Nous n'avons ni titres ni possessions, et cependant les immeubles sont à nous, par cette seule raison qu'ils sont situés dans les limites de notre territoire. — On conçoit qu'une semblable législation ait dû susciter de nombreuses difficultés; et, en effet, les tribunaux ont long-temps retenti des plaintes et des contestations auxquelles l'application des lois dont on vient de parler a donné lieu. Aujourd'hui toutes ces discussions ont cessé, tous ces débats ont disparu, et si nous en avons fait mention, c'est dans la vue de ne pas être infidèles à l'histoire, et d'indiquer, au moins par aperçu, un sujet qui, pendant de longues années, a occupé une place importante dans les annales de la justice. — Mais cette matière des *biens communaux* était difficile à régler : il ne suffisait pas d'attribuer aux communes la propriété de certains corps d'héritages, il fallait déterminer un mode de jouissance, et là s'élevèrent de sérieuses contestations ; là, les prétentions individuelles se montrèrent à découvert. — La jouissance en commun ne satisfaisait guère l'intérêt personnel ; car, aux yeux des individus, quelle est la valeur d'une possession qui appartient à tous, et dont aucun ne peut disposer ? Aussi la convention nationale se hâta-t-elle de décréter (14 août 1792) que tous les terrains et usages communaux, autres que les bois, *seraient partagés* entre les citoyens de chaque commune ; que ces citoyens jouiraient en toute propriété de leurs portions respectives ; que les biens connus sous le nom de *surcis et vacants* seraient également divisés entre les habitants, et que, pour fixer le mode de partage, le comité d'agriculture présenterait, *dans trois jours*, un projet de décret. — Ce terme de *trois jours* annonçait assez l'impatience des prétendants au partage ; mais il était évident qu'une loi de cette importance exigeait un peu plus de matu-

rité. Aussi, le 11 octobre, fallut-il déclarer que le travail n'était pas achevé : la convention nationale prorogea le délai. — Mais, le 10 juin 1793, la loi fut présentée, et le partage des biens communaux fut décrété. — Tout habitant domicilié y fut appelé, quel que fût son âge ou son sexe, qu'il fût présent ou absent, qu'il eût le titre de maître ou qu'il fût simple domestique : chacun dut y recueillir part égale. — Et, pour être réputé domicilié, il suffisait d'avoir habité la commune pendant un an avant la promulgation de la loi. — Toutefois, il fut dit que le partage serait facultatif et que les habitants auraient le droit de s'assembler pour décider si les biens communaux devaient être partagés en tout ou en partie. — Mais cette disposition, qui pouvait avoir un résultat avantageux, fut paralysée par celle qui déclara que le tiers des voix serait suffisant pour déterminer le partage. — Et pourtant il arriva que, dans plus d'une circonstance, l'intérêt bien entendu de la commune prévalut sur l'avidité des individus ; et c'est ainsi que plusieurs communes ont conservé les biens dont elles jouissent aujourd'hui. — N'oublions pas de remarquer que la convention, qui s'était montrée si jalouse de faire rentrer dans les mains des communes ceux de leurs biens dont elles pouvaient avoir été dépouillées par l'effet ou l'abus de la puissance féodale, ne parut plus aussi empressée quand il fallut appliquer le principe aux biens communaux dont la nation était devenue propriétaire par l'effet de la confiscation opérée sur les ordres monastiques ou sur les émigrés. A cet égard, elle décida formellement que la partie des *communaux* possédée par les communautés ecclésiastiques ou les émigrés appartenait à la nation et ne serait point restituée aux communes. — L'Assemblée nationale avait sagement excepté le sol des bois du partage des biens communaux ; mais il restait à régler le mode du partage, en ce qui concernait le produit de ces bois ou leur superficie : sur ce point, la convention nationale n'eut pas autre

chose à faire qu'à appliquer le principe posé dans la loi du 10 juin, et il fut dit, par le décret du 26 nivose an II, que les bois coupés seraient partagés, non par feux, mais par têtes. — On alla même jusqu'à soutenir que cette disposition devait avoir un effet rétroactif ; mais la prétention fut rejetée par le décret du 28 ventose an II. — On voulut pousser plus loin encore le système de réaction : une commune du département de l'Yonne, interprétant de la manière la plus large la loi du 28 août 1792, qui avait réintégré les communes dans les biens dont elles avaient été dépouillées par l'effet de la puissance féodale, demanda la restitution des fruits précédemment perçus par les ci-devant seigneurs. Peut-être cette prétention eût-elle été accueillie si les anciens seigneurs eussent été en possession de tous leurs biens ; mais les lois sur l'émigration en avaient attribué une grande partie à la république ; c'était donc sur la nation qu'en définitive la réclamation devait porter. Aussi la convention décida-t-elle (6 germinal an II) : « qu'on ne pourrait ordonner une pareille restitution de fruits sans donner lieu contre le trésor public à des réclamations dont l'effet serait aussi onéreux à la nation que la cause en serait injuste. » — De ce qui a été dit plus haut, on a pu tirer la conséquence que les partages furent souvent effectués avec empressement, avec précipitation ; et, en effet, il paraît que, dans plus d'un cas, il n'en fut pas même dressé un acte par écrit. C'est pour remédier à cet état de choses et pour empêcher les perturbations qui pouvaient en résulter que fut rendu le décret du 9 ventose an XII. Par ce décret, il fut dit que tous les partages de biens communaux dont il avait été dressé acte seraient exécutés, et qu'à l'égard de ceux qui n'avaient pas été rédigés par écrit, les détenteurs des biens seraient maintenus en possession provisoire et pourraient devenir propriétaires incommutables, à la charge par eux, « 1° de faire la déclaration, devant le sous-préfet, du terrain qu'ils occupent, de l'état dans lequel ils

l'ont trouvé et de celui dans lequel ils l'ont mis ; 2° de se soumettre à payer à la commune une redavance annuelle, rachetable, en tout temps, pour vingt fois la rente, et qui sera fixée, d'après estimation, à la moitié du produit annuel du bien ou du revenu dont il aurait été susceptible au moment de l'occupation. — Par cette espèce d'amnistie furent terminées toutes les contestations auxquelles les partages irréguliers des biens communaux avaient donné lieu, et, de ce moment, on entra dans un meilleur système d'administration. — Une première loi du 19 ventose an x, confirmée par une autre du 9 floréal an xi, régla l'administration de l'espèce la plus précieuse de ces biens, c'est-à-dire des bois et forêts, et en confia la surveillance à l'agence forestière. Une autre loi, du 22 mars 1806, attribua à cette agence la poursuite des délits commis dans les bois. — Bientôt on sentit la nécessité de revenir sur les dispositions de la loi du 26 nivose an ii, qui, du reste, avait été confirmée par un arrêté du 19 frimaire an x, et qui décidait que le partage des bois devait se faire par tête d'habitants. En conséquence, il fut ordonné, par un décret impérial du 26 avril 1808, que les partages se fissent par têtes, c'est-à-dire par chef de famille ayant domicile : tel est le mode qui s'exécute encore aujourd'hui. — Une autre décision avait mis obstacle à un abus qui avait semblé vouloir s'introduire : par un arrêté des consuls, en date du 7 germinal an ix, il fut établi qu'aucun bien rural appartenant aux hospices, aux établissements d'instruction publique, aux *communautés d'habitants*, ne pourrait être concédé à bail à longues années qu'en vertu d'arrêté spécial des consuls. — Ce n'était pas assez de pouvoir, par des règlements sévères, à l'administration des biens communaux, il fallait veiller à ce que ces biens ne fussent pas compromis par des procès entrepris ou soutenus témérairement. Aussi, l'arrêté des consuls du 17 vendémiaire an x défendait-il aux créanciers des communes d'intenter contre elles au-

cune action sans en avoir préalablement obtenu la permission par écrit du conseil de préfecture. Et cet arrêté ne fut, d'ailleurs, rendu que par une conséquence des lois des 14 décembre 1789, 29 vendémiaire an v et 28 pluviôse an viii, qui voulaient que les communes ne pussent plaider sans l'autorisation de l'administration supérieure. — A plus forte raison devait-on interdire aux communes de *transiger* sans une garantie expresse et formelle de l'opportunité de la transaction ; c'est pourquoi l'arrêté du 21 frimaire an x consacra les dispositions suivantes : — Article 1^{er}. Dans tous les procès nés ou à naître qui auraient lieu entre des communes et des particuliers sur des droits de propriété, les communes ne pourront *transiger* qu'après une délibération du conseil municipal, prise sur la consultation de trois jurisconsultes désignés par le préfet du département et sur l'autorisation de ce même préfet, donnée d'après l'avis du conseil de préfecture. — Article 2. Cette transaction, pour être définitivement valable, devra être homologuée par un arrêté du gouvernement, rendu dans la forme prescrite pour les règlements d'administration publique. — Il va sans dire que les communes ne peuvent consentir aucune vente ou aliénation de leurs biens ni emprunter aucune somme sans y être autorisées dans la forme légale. L'édit du mois d'avril 1683, la déclaration du 2 août 1687, et l'arrêt du conseil du 24 juillet 1775 contenaient, à cet égard, des prohibitions expresses. Aujourd'hui les dispositions de la loi sont encore plus précises, et, pour qu'une commune puisse aliéner ou emprunter, il faut, 1° que la demande en soit faite par le conseil municipal ; 2° que, sur cette demande, il intervienne un avis du préfet, le sous-préfet entendu ; 3° qu'une loi soit rendue sur la proposition du gouvernement. — Nous n'avons pas besoin de dire que l'amodiation des biens communaux rentre dans le système de l'administration ordinaire et qu'elle est placée dans les attributions des maires des communes. — Enfin, pour complé-

ter cet aperçu de la législation sur les biens communaux, nous devons ajouter que, chaque année, les recettes que les communes doivent effectuer et les dépenses qu'elles peuvent faire, sont réglées d'avance par un acte que l'on est convenu d'appeler du nom étranger de *budget*. Aux termes d'un arrêté du gouvernement, en date du 4 thermidor an iv, les budgets, après avoir été préparés par les maires, assistés des conseils municipaux, sont arrêtés par les préfets pour les communes qui n'ont pas plus de 20,000 fr. de revenu, et par le gouvernement pour les communes dont les revenus excèdent cette somme. — Chacun sait, d'ailleurs, que les comptes de l'administration des deniers communaux sont soumis à la vérification de l'autorité supérieure, et que la cour des comptes est même appelée à exercer son contrôle sur la gestion des receveurs municipaux; en sorte que le système légal de garantie paraît complet et assuré.

D—D.

BIENS ECCLÉSIASTIQUES. Jésus-Christ avait dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Il avait enseigné au prêtre de ne posséder rien en propre, de vendre ce qu'il avait et de le distribuer aux pauvres, s'il voulait arriver à la perfection. Il lui défendait expressément de thésauriser sur la terre, et il ne rencontra parmi ses apôtres qu'un seul homme qui osa transgresser sa loi. Judas volait la bourse commune, dont il était chargé, et il vendit son maître lui-même pour accroître son pécule. Cet exemple fut peu suivi des chrétiens pendant les deux premiers siècles de l'église : on y compta peu d'usuriers et de fripons. La masse des fidèles observait scrupuleusement les préceptes du divin législateur. On ne cherchait pas à posséder quand la persécution était toujours présente et qu'elle menaçait à chaque instant d'une confiscation soudaine. Les collectes et les offrandes étaient les seuls revenus de l'église. L'évêque était chargé de la distribution; et quand la multiplication des chrétiens eut augmenté les charges et les devoirs de l'épiscopat, les diacres furent

ordonnés pour avoir soin de recueillir et de distribuer les aumônes. Ils furent institués dans toutes les églises d'Occident et d'Orient; et celles qui prospéraient plus que les autres venaient au secours des plus pauvres. Saint Paul raconte qu'il faisait des collectes en Macédoine et en Grèce pour subvenir aux besoins de l'église de Jérusalem : — C'est vers le milieu du III^e siècle que la corruption se glissa parmi les chrétiens. Les évêques cherchaient dès lors à s'enrichir à leurs dépens, et faisaient l'insure pour augmenter leurs richesses. Saint Cyprien le remarque comme un abus assez ordinaire, et leur prédit une persécution comme une punition divine. L'empereur Dèce se chargea d'accomplir cette prophétie. Cependant l'église ne possédait encore aucun immeuble : les lois romaines s'y opposaient. Aucun collège, aucune communauté ne pouvait avoir de biens communs sans l'approbation du sénat ou de l'empereur; et les chrétiens n'étaient pas alors en position d'obtenir ces sortes de dispenses. L'exemple d'Ananie et de Saphire, qu'on a tant cité, est un témoignage irrécusable de la non-possession. Ils n'apportèrent pas leurs biens à saint Pierre; ils les vendirent et lui en remirent la valeur. Cependant, les débats perpétuels des Césars, leurs guerres sanglantes, les révoltes de leurs soldats, ayant produit partout le relâchement de la discipline et la violation des lois, les prêtres chrétiens osèrent accepter des donations d'immeubles, et ces donations furent considérables; mais, en 302, Dioclétien et Maximien en ordonnèrent la confiscation; et le décret fut exécuté partout, hormis dans les Gaules, dont le gouverneur Constance-Chlore désobéit sur ce point aux deux empereurs. Huit ans après, ces biens furent rendus à l'église par Maxence; et cette indulgence fut bientôt convertie en droit par Constantin et Licinius, qui permirent aux ecclésiastiques d'acquérir et de posséder. Cet édit ou constitution est de l'an 321, et de cette époque datent la cupidité, l'ambition, la tyrannie, la corruption et

tous les vices qui ont déshonoré l'église. Les prêtres oublièrent les enseignements du Christ, les paroles de saint Paul sur l'avarice, et ne se souvinrent plus que de celle du *Lévitique*, sans considérer que la loi de Moïse avait été abrogée par l'Evangile. Il y a d'ailleurs tant de contradictions dans cette partie de l'Ancien-Testament que chacun peut y puiser des raisons à l'appui de sa doctrine; et les versets qui interdisent la possession y sont en assez grand nombre pour balancer un ou deux mots qui se trouvent dans les 21, 28 et 29^e versets du dernier chapitre. Ainsi le *Lévitique* règle les offrandes, les sacrifices, et la part qui doit en revenir aux enfants d'Aaron. Ces offrandes étaient des bœufs, des moutons, des agneaux, des tourterelles, du pain, de la farine. L'épaule et la poitrine des animaux étaient attribuées au prêtre; mais le *Lévitique* ordonne que tout soit mangé dans la journée, et qu'il n'en soit rien réservé pour le lendemain. Il permet aussi de recevoir de l'argent et des dîmes; mais il prescrit de vendre les maisons données, et de n'en remettre que la valeur aux enfants d'Aaron. Il parle aussi de champs, mais à condition de les vendre. Il est vrai que dans le 28^e verset il ajoute que rien de ce qui est consacré au Seigneur ne peut être vendu, et il est difficile de concilier les deux préceptes. Quand on pourrait même les accorder à l'avantage du prêtre, il n'en résulterait pas pour lui une possession perpétuelle, puisque le verset 24 dit que dans l'année du jubilé le champ consacré retournera à l'ancien propriétaire. — Au milieu de tant d'obscurités, il fallait en revenir à la loi de Jésus-Christ, qui ordonne sans ambiguïté au prêtre de ne rien posséder en propre, de vivre d'offrandes et d'aumônes, et surtout de les distribuer aux pauvres. Il avait pu être permis à l'empereur Aurélien d'adjudger à l'église d'Antioche une maison que lui disputait Paul de Samosate, évêque déposé de ce siège, et de consacrer ainsi pour les églises le droit de possession. Aurélien n'était pas obligé d'observer les

lois du christianisme, qu'il ne professait pas. Mais Constantin, orthodoxe, violait ouvertement les préceptes de la religion qu'il adoptait; et les évêques, plus éclairés que cet hypocrite, auraient dû refuser le privilège qu'il leur accordait. Ils usèrent au contraire de la permission avec une telle avidité, ils furent des acquisitions si scandaleuses, si outrageantes pour la morale publique, que, 50 ans après l'édit de Constantin, Valentinien I^{er} se vit dans l'obligation d'y mettre ordre; et les termes de ce nouvel édit n'attestent que trop les moyens illicites dont les prêtres se servaient pour accroître leurs richesses. Valentinien défend aux clercs de fréquenter les maisons des veuves et des pupilles, livre les délinquants au bras séculier, leur interdit d'accepter le legs d'une femme avec laquelle ils auraient eu des liaisons particulières, casse les testaments de ce genre, et confisque les biens qu'ils en auraient reçus. Six ans avant cette loi, en 364, saint Jérôme avait remarqué ces désordres. Il écrivait à Enstochie : « Quand vous voyez les prêtres aborder d'un air doux et sanctifié les riches veuves qu'ils rencontrent, vous croiriez que leur main ne s'étend que pour leur donner des bénédictions, c'est au contraire pour recevoir le prix de leur hypocrisie. » — Le scandale ayant continué, l'édit de Valentinien fut renouvelé en 390 par Théodose; mais toutes ces ordonnances restèrent sans effet. Les évêques étaient déjà les maîtres du monde romain, et leur cupidité n'avait plus de bornes. Saint Jean-Chrysostôme leur reprochait, vers l'an 404, d'abandonner leurs fonctions ecclésiastiques pour vendre leurs denrées, pour soigner leurs métairies, de passer leur temps à plaider au lieu d'instruire le peuple. Dix ans plus tard, saint Augustin prêchait aussi contre les acquisitions immodérées des ecclésiastiques. Il publiait qu'il était mieux de laisser les biens aux héritiers naturels que de les donner aux prêtres; et il joignait l'exemple au précepte, en refusant un grand nombre de donations pour son église

d'Hippone, disant en chaire qu'il aimerait mieux vivre d'offrandes et de collectes, suivant la loi du Christ, et qu'il aurait plus de temps à donner à ses devoirs spirituels. Il ne cherchait pas ainsi dans les lois de Moïse ce qui était favorable à l'avarice; il imitait au contraire les prêtres hébreux, qui se plaignirent un jour à leur législateur que le peuple leur donnait au-dessus de leurs besoins; et Moïse défendit au peuple de donner davantage. Jésus-Christ n'avait d'ailleurs demandé pour ses apôtres que le vivre et le vêtement, *victum et vestitum*; et les successeurs des apôtres voulaient des châteaux, des palais, des fermes, des chars et des pierreries. La corruption avait fait tant de progrès que ces biens, destinés primitivement à la nourriture des pauvres, étaient détournés de leur origine par les évêques. Ce nouveau désordre nécessita un nouveau règlement. Il fut statué, en 470, dans les églises d'Occident, que les biens ecclésiastiques seraient divisés en quatre parts : la première était pour l'évêque, la seconde pour les prêtres, la troisième pour l'entretien des églises et des maisons cléricales, la quatrième, enfin, pour les pauvres. Ce règlement fut compensé par l'édit de Marcien, qui, rapportant vers la même année ceux de Valentinien et de Théodose, remit les orphelins et les veuves au pillage; et de peur que les gens d'église ne l'eussent pas compris, l'édit de Marcien fut confirmé en 527 par Justinien. L'empereur Anastase avait fait plus : en 491, il avait déclaré que les legs faits à l'église ne se prescrieraient que par 40 ans; l'année suivante, il recula la prescription jusqu'à un siècle; et une seule de testaments, de donations périmées furent tirés de la poussière par les ecclésiastiques pour recevoir leur effet : il s'ensuivit des spoliations sans nombre; la fraude même y ajouta des spoliations nouvelles. On falsifia des titres, et l'abus fut si criant que Justinien fut forcé d'abréger le second édit d'Anastase et de fixer la prescription à 40 années. C'était trop encore : les richesses du clergé s'accrurent à tel point

que le roi de France, Chilpéric, disait, en 563 : « Nos coffres sont vides, nos richesses passent aux églises : les prélats deviennent des reïs, et nos honneurs sont transférés aux évêques. » — A cette époque, une nouvelle espèce d'ecclésiastiques vint prendre part à la curée. Les moines, inventés en Égypte, sous le nom de *solitaires*, pour prier dans le désert, voulurent jouir des joies du monde. Saint Basile les réunit en communauté dans la Grèce, où ils ont survécu même aux conquêtes des Musulmans. Saint Athanase les introduisit, vers 370, en Italie; mais cette institution n'y fit de progrès que vers le vi^e siècle, par les prédications de saint Eusèbe et les fondations de saint Benoît, qui s'établit au mont Cassin, et leur transmit le nom de *bénédictins*. Saint Maur, son disciple, les amena en France, et un siècle après ils avaient englouti le quart des propriétés de la Gaule. L'abbé Trithème écrivait que de son temps on comptait 15 mille maisons de bénédictins sur la terre chrétienne, et toutes possédaient des biens immenses. Ceux qui embrassaient la vie monastique apportaient leurs biens à la communauté, c'était le nouveau droit remain établi par les papes. Les rois de France les enrichissaient par des donations de toute espèce, par les confiscations même qu'ils ordonnaient dans leurs états. Les superstitions dont les moines et les prêtres avaient rempli le monde étaient une source féconde d'acquisitions et de larcins. Ils refusaient la sépulture en terre sainte aux chrétiens qui mouraient sans laisser à l'église une portion de leur héritage. La terreur des mourants était telle qu'une pauvre femme, n'ayant rien à donner, légua son chat à l'église pour attraper les souris qui la pillaient, énonçant dans son testament que le chat était de bonne race. La cession était un des moyens les plus productifs qu'ils eussent mis en œuvre : elle leur procura des bénéfices sans nombre. On eut arrêté le mal en réglant la part que les mourants devaient laisser à l'église : cette part fut fixée au 10^e des biens, et

ce règlement devait , au bout de 10 générations, donner aux prêtres la totalité des biens de la chrétienté; mais les obsessions des confesseurs avançaient ceterne en arrachant beaucoup plus des malheureux, dont ils tourmentaient l'agonie. Les ecclésiastiques allèrent plus loin, ils s'arrogèrent les exécutions testamentaires; ils prétendirent que l'exécution des volontés du défunt leur appartenait, par la raison singulière que les morts avaient déjà subi leur jugement au tribunal de Dieu. Les papes confirmèrent ce droit; saint Louis souffrit qu'il leur fût déferé, sous peine d'excommunication, et cette décision fut ratifiée plus tard par le concile de Trente. A défaut de testament, l'évêque nommait des arbitres qui réglaient ce que le défunt aurait dû donner à l'église. Les curés eux-mêmes se mêlèrent d'augmenter leur pécule par des inventions fiscales. Ils s'attribuèrent le droit d'être invités à toutes les noces qu'ils célébraient et d'y occuper la première place. Ce droit fut bientôt converti en argent, et les abbés et les évêques en réclamèrent leur part; les mariés ne pouvaient même coucher ensemble pendant les trois premières nuits sans la permission des curés, qui la vendirent le plus cher qu'ils purent. La collation de tous les sacrements fut alors une occasion d'augmenter ce casuel. Quelques personnes pieuses avaient fait des dons volontaires pour les baptêmes et les enterrements, les curés finirent par les exiger de tous leurs paroissiens. — C'est au 11^e siècle que ces prétentions se manifestèrent. Les fidèles eurent beau dire que c'était pour cela qu'ils payaient la dime; il fallut payer encore le casuel, sous peine de n'être ni baptisé, ni marié, ni communiqué, ni enterré. Le pape Innocent III mit fin à ces contestations vers l'an 1200, et il le fit à sa manière, c'est-à-dire à l'avantage du fisc ecclésiastique. Il défendit bien aux prêtres de refuser les sacrements sous prétexte de non-paiement, mais il leur permit d'employer la voie des censures et de l'excommunication contre les fidèles qui refuseraient d'ob-

server ce qu'il appelle dans sa bulle une *coutume louable*. La dime dont je viens de parler, et qui faisait entrer le dixième des biens chrétiens dans les trésors de l'église, n'était pas une prescription de l'Évangile; c'est dans les lois de Moïse que les prêtres allèrent la chercher vers le 1^{er} siècle. Jusque là elle n'avait pas été obligatoire, et Fra-Paolo prétend, dans son *Traité des bénéfices*, que la France donna la première cet exemple. Mais les papes et les conciles ne tardèrent pas à généraliser cet usage. — Les croisades furent une occasion merveilleuse pour accroître les richesses du clergé. Les seigneurs lui cédaient leurs biens en partant ou les lui vendaient à vil prix. On leur faisait croire qu'ils recevraient dans le ciel autant d'arpents qu'ils en donneraient à Dieu sur la terre, et sur cette espérance ils se dépouillaient de leur patrimoine pour augmenter les biens de l'église. Ceux qui ne voulaient point partir se rachetaient de leur vœu par des sommes considérables ou des fondations pieuses. Les prélats se faisaient les curateurs, les gardiens des biens que les croisés ne leur donnaient point, et, non seulement ils héritaient de ceux qui mouraient en Palestine, mais ils plaidaient encore contre ceux qui réclamaient à leur retour les héritages de leurs pères. Cette moisson du clergé fut des plus abondantes, et le patrimoine des églises s'en accrut outre mesure. Ce patrimoine n'était pas renfermé dans les limites de leur juridiction. Les abbayes, les évêchés, eurent des biens dans toutes les parties de l'Europe. Les églises de Milan et de Ravenne en possédaient dans la Calabre, dans la Sicile, dans les autres contrées de l'Italie. Celle de Rome en avait partout. L'ingénieuse rapacité des ecclésiastiques inventa, vers 887, le contrat appelé *précatoire*, que nous nommons aujourd'hui constitution de rente viagère. Les chrétiens qui ne voulaient pas, de leur vivant, se dépouiller de leurs biens, et qui étaient sans héritiers directs, les cédaient à l'église pour le double du revenu, et quand les moines ou les prêtres étaient pressés

de jouir d'un domaine qui était à leur convenance, ils portaient ce revenu au triple en faveur du cédant. — Une chose étonnante, c'est que pendant le moyen âge la libéralité des chrétiens s'accroissait en proportion de la démoralisation du clergé. Mais la peur des anathèmes avait fait alors de tels progrès, même chez les hommes les plus vicieux et les plus sanguinaires, que tout cédait à cet épouvantail, que l'hypocrisie avait imposé à l'ignorance. A l'exemple des églises et des monastères, les évêques et les abbés voulurent posséder plus d'un bénéfice. On a dit qu'un certain Ébrouin, évêque de Poitiers, avait été le premier à cumuler ainsi un évêché et un abbaye avec la permission de Charles-le-Chauve. Voltaire remarque avec raison que c'est une erreur, et il cite Alcuin, favori de Charlemagne, qui était à la fois abbé de Ferrières, de Saint-Martin de Tours et autres abbayes. Si ce premier des Césars d'Occident n'avait pas trouvé en effet cet abus établi, il n'eût pas publié un capitulaire pour le réprimer; mais il est remarquable que l'auteur de cette réforme ait permis à son favori de s'en exempter. — Les jubilés furent encore une grande ressource pour Rome et pour ses prêtres. Les pèlerins affluaient dans la capitale du monde chrétien et l'enrichissaient de leurs offrandes, après avoir gratifié les églises et les monastères qui se trouvaient sur leur route. Quelque impure que fût la source des biens que l'église convoitait, elle ne se fit aucun scrupule de les dévorer. Les canons avaient défendu d'accepter aucun legs ou donation des sacrilèges, adultères ni autres pécheurs de ce genre. Les gens d'église revinrent de cette délicatesse, et reçurent indistinctement de toute main. Ils allèrent plus loin, vers l'an 1200, ils imposèrent la dîme sur les aumônes que les mendiants recueillaient de porte en porte et sur les produits de la prostitution des courtisanes. A la dîme le pape Alexandre II ajouta les *prémices*, nouvelle imitation de la loi des Hébreux, et ces prémices, longtemps contestés, furent enfin fixés au qua-

rantième, qu'on nommait en Italie le quart, par allusion au dixième, d'où la dîme était venue. — Les prêtres ne se contentèrent pas d'acquiescer et d'augmenter leurs biens, ils prirent des mesures pour les conserver par des défenses d'aliénation. La défense était contraire aux commandements des versets 14 et 16 du chapitre xxvii du Lévitique; mais le verset 28 défendait de vendre les biens consacrés au Seigneur, et ce fut la loi que les gens d'église adoptèrent. L'empereur Léon interdit toute aliénation en 470. Basilius Cœcina, préfet de Rome, sous Odoacre, appliqua cette règle, en 483, aux églises d'Occident, pendant la vacance du saint-siège; mais, en 501, le pape Symmaque et son concile s'indignèrent qu'un laïque eût fait des constitutions dans l'église; ils cassèrent son décret et en firent un pareil. Les successeurs de ce pape, qui n'avait stipulé que pour le diocèse de Rome, souffrirent cependant que Justinien étendit à toute la chrétienté l'exécution du décret de Léon, à moins que l'aliénation n'eût lieu pour racheter les captifs ou nourrir les pauvres dans une disette extraordinaire. Saint Ambroise déclare que, dans ces deux cas, l'église vendait non seulement ses biens, mais les vases sacrés; et pendant deux siècles cet usage fut généralement suivi, jusqu'au pontificat d'Adrien I^{er}. Quand l'Occident eut passé sous les lois de Charlemagne, l'édit de Justinien n'y fut plus observé, et les biens ecclésiastiques furent fréquemment aliénés pour servir à la dissipation des gens d'église ou aux révoltes qu'ils suscitaient contre les imbécilles carlovingiens. Mais la cour de Rome s'occupa de réprimer cet abus, et depuis l'an 1000 jusqu'en 1250 plusieurs bulles furent lancées contre les prélats qui aliénaient les biens de l'église. Innocent IV annula même toutes les aliénations contraires à l'édit de Justinien, et dans le concile de Lyon, en 1274, Grégoire X cassa toutes celles qui pourraient être faites sans la permission du saint-siège, qui finit par ne plus l'accorder sous aucun prétexte. Il en résulta que les biens ecclésiastiques furent à perpétuité des

biens de main-morte, et qu'il n'y eut plus moyen de rendre au monde ce que les legs et donations faisaient entrer dans le domaine de l'église.—Les plus fameuses de ces donations furent faites au pape, ou, comme on disait, au patrimoine de saint Pierre. Nous ne parlons pas de celle de Constantin, qui est une fable ridicule inventée par la cour de Rome. Mais celle du roi Pépin est réelle. C'est par lui que fut créé le patrimoine de saint Pierre, origine de la puissance temporelle des papes, et comme, parmi les biens donnés par ce roi de France, qui les avait conquis par la voix des armes, se trouvait l'exarchat de Ravenne, il répondit aux ambassadeurs de Constantin—Copronyme, qui le revendiquait, que c'était pour l'amour de l'apôtre qu'il s'était exposé à tant de combats, et que tous les trésors du monde ne lui feraient pas ôter ce qu'il lui avait donné. Après la bataille de Pavie, le même Pépin ajouta 22 villes à ce patrimoine, qui s'accrut dès lors par toutes sortes d'usurpations et de violences. La séduction même y contribua sous Grégoire VII, en attirant dans ce gouffre les biens de la comtesse Mathilde, dont l'histoire est tellement liée à celle de ce pape qu'il est difficile de croire à la pureté évangélique de cette liaison. Charlemagne ne fit que confirmer la donation de son père, mais il songea dans son testament aux églises de France, et légua l'or, l'argent et les pierreries de son trésor aux vingt et un sièges métropolitains de son empire.—On ne finirait pas si l'on voulait signaler toutes les sources qui contribuèrent à alimenter les biens ecclésiastiques. Ils s'accrurent à tel point que l'évêque Jean de Palafos, canonisé par Clément XIII, écrivait à Innocent X, vers 1650, qu'il avait trouvé chez les jésuites de Portugal presque toutes les richesses du royaume; que deux de leurs collèges possédaient à eux seuls 300 mille moutons, de riches mines d'or et d'argent et six grandes sucreries, dont quelques-unes valaient un million d'écus. On sait quels biens les templiers avaient amassés pendant le court espace de deux siècles qu'a-

vait duré leur ordre. Le clergé de Castille possédait presque toutes les propriétés de ce royaume. En France, suivant le dénombrement fait en 1655 par l'ordre de Louis XIV, le clergé avait en sa possession 6,429 abbayes grandes ou petites, 9,000 châteaux, 252,000 métairies et 20,000 arpents de vigne. La totalité de ces biens lui rapportait 312 millions sans compter les produits des bois, moulins, forges, scieries, tuilerie et fours banaux, dont le revenu n'avait pu être estimé; ce qui ferait aujourd'hui près de 600 millions: et la France n'avait encore acquis ni l'Alsace, ni la Franche-Comté, ni la Lorraine, ni la Flandre! On évaluait enfin au quart des propriétés de la terre chrétienne celles que possédaient les seuls monastères, et Montesquieu, qui examine en législateur si le clergé, considéré comme une famille qui ne doit pas s'accroître, ne doit pas être borné dans ses acquisitions, estimait que, sous les trois races des rois de France les ecclésiastiques avaient reçu trois fois les biens du royaume.—On sait quel effet produisit sur les mœurs du clergé cette opulence extraordinaire. Les déclamations de saint Bernard, du moine Glaber et de tant d'autres en font foi, et les plaintes des peuples forcèrent souvent les monarques d'arrêter le cours de ces spoliations, qui avaient élevé en Allemagne quelques archevêques au rang de princes souverains et d'électeurs du saint-Empire. Chilpéric fut le premier qui, en 604, entreprit de modérer la rapacité des gens d'église; il défendit les institutions d'héritiers qui se faisaient à leur profit; mais ce capitulaire ne fut exécuté que pendant sa vie, et après lui les acquisitions reprirent leur cours. Charles-Martel adopta une voie plus efficace, mais en introduisant un abus d'une autre espèce. Les seigneurs du royaume étaient au moins aussi avides que les ecclésiastiques, et comme les premiers lui semblaient alors plus redoutables, comme le pape avait besoin de lui pour lutter contre les Lombards, il distribua un grand nombre de biens de l'église à ceux

de ses capitaines qui l'avaient servi dans la guerre contre les Sarasins. On vit alors des comtes et des barons abbés de Saint-Denis ou de Saint-Germain-des-Prés, comme on vit bientôt après des évêques et des abbés prendre les titres de barons et de comtes, et marcher à la tête de leurs vassaux contre l'ennemi. La confusion amenait la confusion, et le ridicule usage de conférer à des laïcs les bénéfices de l'église, quoique condamné par Charlemagne, se prolongea jusqu'à la minorité de Louis XIV, qui n'eut que la gloire de prêter son nom à l'abolition de cet abus. Presque en même temps que Charles-Martel reprenait sur l'église une partie de ce qu'elle avait usurpé, Léon l'Isaurien, empereur d'Orient, attentait en 732 sur les biens ecclésiastiques, en faisant saisir les patrimoines que le clergé d'Italie avait en Calabre et en Sicile. Charlemagne fit à son tour restituer aux curés ce que les évêques s'étaient approprié de leurs possessions. Mais sa race dégénérée laissa tout envahir par les prêtres comme par les seigneurs, et les cinq premiers capétiens montrèrent la même indulgence. Philippe-Auguste enfin recommença à y mettre ordre, et saint Louis, tout saint qu'il était, ne se gênait pas pour saisir le temporel des évêques, toutes les fois qu'ils empiétaient sur son autorité, ou qu'ils exécutaient les ordres de Rome qui étaient contraires à sa politique. Le Vatican n'était pas moins âpre à attaquer les biens ecclésiastiques ; mais c'était moins pour réprimer les usurpations du clergé que pour les attirer à lui. — On agita dans le moyen âge la question de savoir si les domaines de l'église étaient de droit divin ou humain. Les jurisconsultes et les canonistes se divisèrent, et Rome fit ce singulier raisonnement : Dieu étant le maître absolu des biens de l'église, le vicaire de Dieu sur la terre doit en être également le maître. Une décrétale de Clément IV établit cette proposition vers le milieu du XIII^e siècle, époque féconde en controverses du même genre. Mais saint Thomas d'Aquin la combattit, en disant que le pape n'était

que le dispensateur principal des bénéfices ecclésiastiques, sans qu'il pût en inférer qu'il en fût le maître ou possesseur. Le cardinal Cajétan, expliquant la pensée de saint Thomas, ajoute que le pape ne pouvait ni donner les biens de l'église ni en disposer d'aucune manière, mais qu'il pouvait seulement en faire l'application convenable. Cette dispute en produisit une autre. Le pape s'étaya du principe qu'il avait établi pour enlever aux rois la collation des bénéfices ecclésiastiques, et de là naquit la querelle des *investitures* (voy. ce mot), qui ne tient pas absolument à mon sujet. Mais les disputes sur la régale y rentrent, puisqu'il s'agit de la jouissance des biens vacants pendant la première année. — Ce fut pour se venger de l'ordonnance de saint Louis, qui avait défendu aux clercs de rien payer à la cour de Rome sans son consentement, que l'altier Boniface VIII contesta à Philippe-le-Bel le droit de régale, dont les rois de France étaient en possession depuis 511, par décision du concile d'Orléans. Cette querelle fut de longue durée. Les monarques français exercèrent ce droit malgré les anathèmes du saint-siège, et Innocent XI le leur disputait encore en 1681. Les évêques, assemblés par Louis XIV, n'osèrent en décider. Il fallut convoquer un concile, et le droit de régale fut maintenu. Boniface VIII avait inventé un nouveau droit pour l'opposer à celui des rois. Il s'était approprié, sous le nom d'*annates*, le même privilège sur les bénéfices qui viendraient à vaquer dans le monde catholique, et comme les annates et la régale devaient s'exercer sur les mêmes biens, la question était de savoir à qui des rois ou du pape resterait la jouissance des bénéfices vacants pendant une année. — Ce mot d'*annates* n'était pas inconnu dans l'église. Matthieu Paris rapporte qu'en 746 l'archevêque de Cantorbéry les levait dans toute l'étendue de son diocèse, et dans le XI^e et le XII^e siècle, les évêques et abbés de France avaient levé cet impôt sur les biens vacants de leurs subordonnés. Boniface VIII voulait tra-

vailler plus en grand, mais il ne travailla que pour ses successeurs. Clément V fut le premier qui obtint la jouissance de ce droit en 1305. Il réussit à faire payer les annates par le clergé d'Angleterre, et les porta même à deux ans de revenu, et d'autres royaumes se soumirent à cet impôt sur les biens ecclésiastiques. Les papes l'aggravèrent encore en demandant aux monastères, dont les bénéfices ne vquaient jamais, la quinzième année de leur revenu. Ils exigèrent bientôt le droit d'annates sur les bénéfices transférés ou résignés en cour de Rome, comme ceux des cardinaux, légats, officiers de cour et autres. Ces sortes d'annates furent appelées *réserve*. — Mais toutes ces nouveautés excitèrent de violentes réclamations. Boniface IX essaya de les calmer en réduisant les annates à la moitié du revenu, et en fixant à trois ans la durée de ce privilège. Les oppositions continuèrent, et le pape Alexandre V y renonça dans le concile de Pise, en 1409. Elles furent bientôt après condamnées par les conciles de Constance et de Bâle. Vains efforts! Le saint-siège reprit cette prétention avec plus de ténacité. Charles VII fut forcé de renouveler les défenses de Charles VI son père, et de signer enfin, le 7 juillet 1439, la pragmatique-sanction délibérée dans l'assemblée de Bourges, et dans laquelle fut insérée l'abolition des annates. Louis XI, les états de Tours, François 1^{er} lui-même, résistèrent à leur tour à cette tentative du saint-siège. Mais le dernier de ces rois céda sottelement à la cour de Rome en signant avec Léon X le concordat qui abolit la pragmatique : ce fut un grand scandale dans le royaume, qui paya à la chambre apostolique, pendant tout le règne de François 1^{er}, une somme annuelle de 100,000 écus, qui vaudrait aujourd'hui des millions. Le clergé, les parlements, l'université, réclamèrent avec force le maintien de la pragmatique. Henri II, cédant aux cris de son peuple, renouvela, en 1551, la défense de payer les annates. Mais le concordat fut rétabli en 1562 par Charles IX. Henri

III consentit comme lui à payer; Henri IV lui-même confirma ce tribut par son édit du 22 janvier 1596, et la vanité royale se contenta de stipuler que le pape n'en jouirait que par la permission du roi. — Le temps était cependant venu où les empiétements et les usurpations du clergé devaient rencontrer de plus puissants obstacles, et attirer de grands châtimens sur l'église. Les cinq ou six cents conciles qui avaient essayé de réprimer ces désordres n'avaient rédigé que des canons inutiles. Le mal fut attaqué dans sa racine. La vente des indulgences, qui donnaient un grand revenu au saint-siège, prodnisa la révolte de Luther, et enleva la moitié de l'Allemagne à l'autorité de la cour de Rome. Calvin, Muncer et autres, augmentèrent ces defections. Henri VIII, entraîné par un motif peu honorable, sépara l'Angleterre de la communion romaine, et s'appropriâ les immenses biens des monastères; mais il avait besoin des évêques, et leur laissa leur patrimoine, qui s'est scandaleusement accru jusqu'à nos jours. Henri III de France se contenta d'interdire aux religieux de disposer de leurs biens en faveur des convents où ils étaient admis. Deux siècles plus tard, en Allemagne, le philosophe Joseph II supprima les monastères de ses états, assura la subsistance des moines, et consacra leurs biens à l'instruction du peuple. — Les biens ecclésiastiques avaient donné lieu à une autre querelle, qui dura quinze siècles. Les prêtres prétendirent que ces biens ne devaient pas payer l'impôt; ils se fondaient sur l'édit de Constantin qui les en avait exemptés, et sur le caractère divin de leurs domaines. Mais ils oublièrent que cet empereur avait inséré dans son édit les mots *propter paupertatem* (à cause de leur pauvreté), et, ce qui est plus encore, que Jésus-Christ avait payé lui-même son tribut à César. Il est vrai qu'après avoir enfreint sa défense d'acquiescer et de posséder, ils pouvaient pousser l'avarice jusqu'à méconnaître le plus commun de ses préceptes, qui était de rendre à César ce qui était à César. Mais

les successeurs de Constantin lui-même les en firent souvenir, et l'église était devenue assez riche pour faire disparaître la condition de cette immunité. Constant, Honorius et Théodose le jeune, les soumièrent donc à l'impôt comme les autres sujets de l'empire. Saint Ambroise déclara que c'était juste, et que, pour avoir le droit de réclamer le privilège des apôtres, il fallait rester pauvres comme eux. Les évêques répondaient, il est vrai, que leurs biens étaient les biens des pauvres, et qu'on ne pouvait rien imposer sur ceux qui n'avaient rien. Mais c'étaient eux qui jouissaient de ces biens, et ils ne servaient qu'à leurs fastueuses dissipations. Saint-Hilaire répliquait que s'ils ne voulaient pas être tributaires de César ils ne devaient pas posséder les biens du monde. St. Augustin ne voyait qu'un droit humain dans leurs possessions. Hincmar, archevêque de Rheims, écrivait que le paiement du tribut était l'accomplissement des préceptes de l'apôtre saint Paul, qui en avait fait un devoir de conscience. Plus près de nous enfin, Bossuet, le seul moderne qu'on fût tenté d'inscrire au rang des Pères de l'église, enseigna qu'il fallait payer le tribut au prince pour contribuer aux besoins de l'état, et pour avoir le droit de jouir en paix du reste. Aussi les biens ecclésiastiques furent-ils soumis à l'impôt dès les premiers temps de la monarchie française, comme ils le furent en Orient jusqu'au dernier empereur. Clovis n'exempta les prêtres que des tributs personnels; mais il leur imposa même des subsides extraordinaires. Clotaire et tous les mérovingiens suivirent cet exemple. Pépin régla cet impôt au décime; Charlemagne et Louis-le-Débonnaire l'imitèrent. Charles-le-Chauve y ajouta cette clause, que les biens des clercs qui ne le paieraient pas seraient rendus aux véritables héritiers. En 1298, les clercs d'Angleterre tentèrent de refuser la taille sous prétexte que Boniface VIII leur avait défendu de la payer. Edouard 1^{er} les déclara déchus de sa protection, et, comme leurs

biens furent alors exposés à toute sorte de pillage, ils vinrent lui offrir le cinquième de leurs revenus. La même résistance se manifesta partout à cette époque; les conciles l'encouragèrent. La bulle de Boniface VIII, *Clericus laicos*, ayant parlé de don gratuit, au lieu de taille obligatoire, le clergé de France s'empara de ce mot, et, après avoir payé la taille sous tous les règnes, il essaya de faire prévaloir cette nouvelle appellation de l'impôt, qui lui offrait l'espérance de s'en affranchir tôt ou tard. Mais Philippe-le-Bel força les successeurs de Boniface à lacérer la bulle qui avait causé les révoltes du clergé, et leva jusqu'au cinquième des revenus ecclésiastiques. Ses enfants se contentèrent du dixième; mais leurs successeurs fixèrent le tribut au quart, sans préjudice des subsides que la guerre les obligeait à demander. François 1^{er} porta cette espèce de subsides à quatre décimes, avec la permission du pape; mais il fit payer son concordat au saint-siège en s'affranchissant, en 1535 de cette humiliante autorisation, et réclama sur-le-champ le tiers du revenu des évêchés et des collégés et la moitié des autres bénéfices. Le clergé résista comme à son ordinaire. Il fut puni par la saisie de ses biens; mais celui de Chartres ayant offert de payer sa part sous le nom de don gratuit, tous les autres s'empressèrent de suivre cet exemple; et cette forme, ayant dès lors été convenue, fut définitivement arrêtée, en 1561, sous Charles IX, par l'assemblée générale de Poissy. Le clergé y gagna de ne pas voir les biens ecclésiastiques exposés à l'investigation des agents du fisc, et il ne donna que ce qu'il voulut. A chaque demande de subsides, il se hâtait d'offrir un abonnement, conservait les apparences d'une composition volontaire, et ne payait jamais dans la proportion des autres sujets du royaume.—Ce ne fut plus à partir de cette époque qu'une lutte de finesse, de tours de passe-passe entre les rois et le clergé, les uns pour imposer les biens ecclésiastiques, l'autre pour s'en défendre. Ainsi, Henri IV créa, en

1594, 17 offices de receveurs provinciaux des décimes, et fit payer leurs appointements sur les biens de l'église. En 1596, il ordonna la revente de ces offices, força le clergé d'y consentir, et n'en accorda la suppression en 1606 que pour un nouveau subside. Louis XIII et Louis XIV en créèrent de nouveaux, qui furent mis encore à la charge des biens du clergé, malgré son opposition et ses remontrances. — La *capitation* fut une nouvelle invention de ce règne ; mais les évêques trouvèrent encore le moyen de s'en affranchir par une transaction et un don gratuit de 4 et 6 millions par année. Le dénombrement de 1655, dont j'ai parlé plus haut, fit voir clairement que ces sacrifices, dont le clergé exagérait l'importance, étaient au fond peu de chose pour lui. Qu'était en effet une somme de 12 millions, la plus forte qu'il consentit à payer sous Louis XIV, en 1710, pour un revenu si considérable ? A cette époque, la France avait acquis trois riches provinces de plus, et le revenu des biens ecclésiastiques dépassait 500 millions de livres : c'était à peine le quarantième qu'il s'imposait, tandis que les autres sujets du royaume payaient jusqu'au tiers. Aussi, lorsqu'en 1760, Louis XV publia son édit du vingtième, le clergé ne manqua point de recommencer ses oppositions et ses doléances. Mais alors c'était en présence d'une philosophie qui attaquait de toutes parts les abus du sacerdoce, et jamais sa résistance n'avait été plus impolitique. Elle le fut beaucoup plus encore au moment de la révolution. Ce n'était plus à des rois bigots, à des parlements timides, qu'il avait affaire ; c'était à une nation éclairée et déterminée à en finir avec les abus de toute espèce. Le clergé ne comprit ni sa position ni celle de ses adversaires. Qu'était pour la noblesse et pour lui un déficit annuel de 56 millions à combler ? Mais sa vanité se révolta contre l'égalité des charges, il parla encore du caractère divin des biens ecclésiastiques, et l'origine n'en était déjà que trop bien démontrée. On lui répondit qu'il n'en était pas le propriétaire, que

ces biens appartenaient à la nation, et il n'eut point assez d'esprit pour aller au-devant de cette observation ruineuse. L'assemblée nationale commença cette grande réforme par l'abolition des annates, de la dime et de la pluralité des bénéfices, et finit par s'emparer de tous les biens ecclésiastiques. — Il est remarquable que ce fut un membre du clergé, Talleyrand-Périgord, alors évêque d'Autun, qui en fit la proposition. Il prouva qu'il résultait de tous les titres de fondation et des diverses lois de l'église, que le bénéficiaire n'avait droit qu'à la portion de ces biens nécessaires à sa subsistance, et qu'il n'était qu'un administrateur du reste. Mirabeau survint avec sa grande voix pour établir la propriété réelle de la nation ; Thourret l'appuya de sa dialectique serrée. Barnave ajouta que le clergé n'existait que par la nation, que les biens du clergé ne lui avaient été donnés que pour elle, pour l'utilité générale. L'abbé Maury essaya vainement de repousser leurs arguments ; il défendit avec son éloquence ordinaire les titres de son ordre ; il offrit même de venir enfin au secours du trésor. L'offre était trop tardive ; l'opinion publique s'était prononcée ; l'assemblée nationale prononça le décret d'aliénation, et le prêtre, devenu salarié de l'état ou de la communauté des fidèles, rentra dans les conditions de son origine. Il n'y eut de changé que le titre des collecteurs. Au 11^e siècle, on les avait appelés diacres, au 17^e on les appela percepteurs, mais le clergé vécut de collectes, comme Jésus-Christ l'avait décidé.

VIENNET.

BIENS-FONDS. Quoique sous cette acception on entende en général les biens immobiliers, il est nécessaire de les définir plus exactement. Tous les biens-fonds sont des immenbles, mais tous les immeubles ne sont pas des biens-fonds. Les biens-fonds sont plus particulièrement connus dans le langage des légistes sous le nom d'*immeubles corporels* ; ce sont les fonds de terre, les vignes, les bois, les édifices, etc. D'autres immeubles, et ce sont ceux désignés sous le nom

d'incorporels, ne peuvent être rangés dans la classe des biens-fonds. Ainsi, les actions qui tendent à la poursuite ou à la revendication d'un immeuble sont de la même qualité que l'immeuble lui-même, et cependant on ne doit pas les comprendre sous la dénomination de *biens-fonds* : la faculté de rachat, les actions hypothécaires, les actions en rescision pour cause de lésion, constituent bien évidemment des droits immobiliers; on peut donc les qualifier *immeubles*, mais ce ne sont pas des *biens-fonds*. Les servitudes mêmes, qui sont établies pour l'usage ou l'utilité des fonds, participent de la nature immobilière de ceux-ci; mais, il faut encore le dire, les servitudes ne sont pas des biens-fonds. —Autrefois en reconnaissait un bien plus grand nombre d'immeubles de l'espèce de ceux que nous venons de désigner : tels étaient les droits de seigneurie, de justice, de cens, de terrage, de dime, de banalité, etc. Tous ont été supprimés, et nous n'en faisons mention que par forme d'exemple; mais nous aurions pu citer les *rentes constituées*, qui, meubles dans certaines provinces, étaient immenses dans d'autres, si le code civil ne les avait pas définitivement classées parmi les choses mobilières. En cette matière, il régnait une si grande divergence parmi les coutumes du royaume qu'il en résultait une sorte de confusion; le code civil a fait disparaître cet inconvénient; mais il n'a pu établir une uniformité absolument complète, on plutôt il a cru devoir consacrer une exception au chapitre du contrat de mariage. La faveur due à ce contrat, la nécessité d'assurer le repos ou la tranquillité des familles, ont dû faire admettre dans les lois destinées à le régir un certain nombre de dispositions qui ne sont pas permises dans d'autres cas. C'est pourquoi on reconnaît en contrat de mariage des immeubles qu'on appelle *fictifs*, parce qu'ils ne tiennent cette qualité que de la fiction ou de la convention. — Ces distinctions paraîtront subtiles, peut-être même puériles aux yeux des gens du monde, par-

ce que les motifs qui les ont fait établir ne sont pas toujours faciles à pénétrer. Mais il suffira d'indiquer une de ces causes pour faire sentir combien la prévoyance du législateur est digne de louange et de respect. Aux termes de la loi, le mari est maître de la communauté. A ce titre, il en administre seul tous les biens; il peut les aliéner, les vendre ou les hypothéquer sans le concours de sa femme. Il exerce seul toutes les actions mobilières et possessoires; et comme la communauté enveloppe tout le mobilier que les époux possédaient au jour de la célébration du mariage, et tout celui qui leur est échu depuis par forme de succession ou même de donation, il s'ensuit qu'une femme dont toute la fortune est mobilière peut être ruinée par la volonté ou par la mauvaise administration de son mari. C'est pour remédier à ce grave inconvénient qu'il a été permis de conférer, en contrat de mariage, la qualité d'*immeubles* à certaines choses mobilières de leur nature, parce que, dans ce cas, le mari, limité dans son pouvoir, ne peut les aliéner sans le consentement de sa femme : et s'il n'est pas sans exemple que ce consentement ait été obtenu par surprise ou même par violence, du moins le cas est rare; la femme a droit de refuser, et, en effet, elle a souvent trouvé une sauve-garde dans cette faculté que lui réserve la loi. Du reste, ces meubles, qui, par la fiction conventionnelle ou légale, acquièrent le titre d'immeubles, ne peuvent certainement être qualifiés *biens-fonds*; mais ils participent de l'essence de ceux-ci, quant à certains effets, et c'est ce qu'il importait d'établir. D....D.

BIENS NATIONAUX. Voici une matière grave, délicate et difficile à traiter. On appelait autrefois *biens domaniaux* ceux qui constituaient le patrimoine ou la dot de la couronne; c'était le *domaine royal*. Quand la révolution vint changer l'ordre des idées politiques, et bouleverser tout à la fois la fortune de l'état et celle des particuliers, le domaine royal devint celui de la nation, ou, pour parler plus exactement, on le désigna sous le nom de

biens nationaux, quoiqu'à vrai dire le corps de la nation n'en ait guère profité. Nous allons donc présenter un aperçu de cette matière importante : nous en tracerons plutôt un abrégé historique qu'un traité destiné à recevoir les développements de la science. Le plan dans lequel est conçu ce *Dictionnaire* ne permettrait pas des discussions dont la place est réservée aux répertoires du droit, et d'ailleurs on ne peut se dissimuler que la tâche que nous nous imposerions serait fort épineuse. Dans un temps où l'esprit de parti exerce encore une si grande influence, il n'est pas aisé d'apprécier exactement les causes des lois qu'un système de révolution a enfantées, ou qui du moins sont nées pendant la tourmente révolutionnaire. Cependant, s'il est quelquefois nécessaire de donner des explications, nous ne reculerons pas devant la crainte de déplaire à quelques opinions : nous tâcherons de n'embrasser que celles qu'avoue la justice, et, fort de cette intention, nous parlerons avec modération sans doute, mais avec cette liberté qu'approuve la conscience. — La première loi date du 2 novembre 1789. Un décret de la célèbre assemblée constituante plaça les biens ecclésiastiques sous la main de la nation, et, par compensation, mit à la charge de celle-ci les pensions et traitements qui furent alloués au clergé dépouillé, pour lui tenir lieu de ces biens. Il y avait dans cette disposition législative une raison apparente et un motif d'intérêt général ; car ces biens, inaliénables entre les mains du clergé, étaient devenus une valeur morte ; ils étaient du moins sortis du commerce, et il pouvait paraître d'une bonne politique de les rendre à cette destination. Du reste, un décret du 17 mars 1790 pourvut à l'entretien du clergé par la disposition qui attribua les biens de ce grand corps aux municipalités jusqu'à concurrence de 400 millions, à la charge par elles de subvenir aux besoins du culte, et deux autres décrets, en date du 14 mai et 16 juillet suivants, permirent aux municipalités de revendre ces mêmes

biens aux particuliers. Quel que fût le motif qui avait déterminé la dépossession du clergé, c'était évidemment une violation des lois de la propriété ; et, quand on est entré dans le chemin de l'arbitraire, la pente est rapide, il n'est pas facile de s'arrêter. Toutefois, on dut croire un instant à un esprit de conservation ; on ne pouvait pas se dissimuler que si la masse des forêts était vendue et entrainée dans le domaine des particuliers, il ne dût en résulter une destruction presque complète de cette nature de propriétés ; et cependant il était essentiel de la conserver dans l'intérêt de l'état et de l'économie publique. On dut nécessairement penser que le grand nombre de forêts qui allaient être abattues avilirait le commerce des bois, et anéantirait une ressource précieuse. En conséquence, le 6 août 1790, il fut décrété que les grandes masses de bois et les forêts nationales seraient exceptées de la loi qui avait aliéné les domaines nationaux aux municipalités. Mais bientôt le mouvement révolutionnaire reçut une impulsion qui sembla s'être accrue en raison de cette sorte de résistance. Dès le 15 août de la même année, un décret fut rendu sur la vente des biens nationaux ; et pourtant, le 16 octobre, l'esprit de conservation parut faire encore un nouvel effort en produisant le décret qui statua sur l'emploi des bâtiments et édifices publics dépendant des domaines nationaux, et sur l'emplacement des tribunaux et corps administratifs. Le 3 novembre, nouveau décret sur la vente de certains biens nationaux ; mais, le 22 novembre, loi qui statue dans les termes suivants (articles 8 et 9) : « Les domaines nationaux et les droits qui en dépendent sont et demeurent inaliénables sans le consentement ou le concours de la nation ; mais ils peuvent être vendus et aliénés à titre perpétuel et incommutable, en vertu d'un décret formel du corps législatif, sanctionné par le roi, en observant les formalités prescrites pour la validité de ces sortes d'aliénations. Aucun laps de temps, aucune fin de non-

recevoir ou exceptions, hormis celles résultant de l'autorité de la chose jugée, ne peuvent couvrir l'irrégularité connue et bien prouvée des aliénations faites sans le consentement de la nation. — Assurément on ne peut contester la sagesse du principe posé dans cette loi ; néanmoins, il est déjà facile d'y apercevoir cet esprit de partialité et de haine qui reçut plus tard un si grand développement ; car le dernier paragraphe a bien évidemment pour but d'annuler toutes les concessions qui pouvaient avoir été faites par le souverain, à quelque titre, à quelque époque que ce fût, et sous quelque motif que la concession eût été accordée. Le 3 décembre, un décret fut rendu sur l'ajournement de la vente des biens des séminaires, collèges, hôpitaux et autres établissements ; mais, dès le 6 mai de l'année suivante, il fut statué sur la vente des églises, édifices et autres biens du culte qui, par l'effet des suppressions nouvelles, nous voulons parler des ordres monastiques, se trouvaient sans emploi. Toutefois, ce n'était encore qu'un essai (justifiable à certains égards) du vaste système de confiscation qui ne tarda pas à se développer. — Il n'entre point dans notre intention de nous constituer juges de cette résolution presque subite, qui porta tant de Français, presque tous appartenant au corps de la noblesse, à sortir du royaume. Si un sentiment d'honneur mal compris sembla commander cette démarche à quelques-uns, on ne saurait nier que plus tard le système de terreur qui s'étendit sur la France la rendit nécessaire pour le plus grand nombre, et que la majeure partie fut déterminée par un motif réel et pressant. Ajoutons au reste que si l'émigration n'eût pas été si complète, des maux partiels fussent arrivés sans doute, mais de grands malheurs, une funeste calamité surtout, n'eussent pas désolé le pays. Mais, loin de nous la pensée d'incriminer une action qui naquit d'un motif honorable ; nous ne faisons pas un traité historique, nous ne traçons qu'un simple aperçu des lois ; et si la nécessité d'en faire connaître l'origine et

les motifs nous amène quelquefois à des réflexions politiques, nous nous hâtons de reprendre le rôle qui nous est indiqué. — Dès le 9 février 1792, les biens des émigrés furent saisis par la nation, et de ce moment fut réalisé le vaste système de confiscation dont jusqu'alors on n'avait fait que quelques essais, et qui donna lieu à la réunion dans les mains du gouvernement de cette masse immense de propriétés plus ordinairement connues sous le nom de *biens nationaux*. Nous ne retracerons pas les conséquences de cette résolution hardie ; nous ne dirons rien ni du déplacement des fortunes, ni de ces scandaleuses richesses acquises si promptement, et souvent avec un peu de papier presque sans valeur ; nous nous taisons sur la notable atteinte portée par-là aux mœurs publiques ; nous ne parlerons pas même des ressources que le gouvernement trouva dans les ventes nationales, ressources qui, bien que diminuées par le pillage et la mauvaise administration, fournirent à la nation les moyens de soutenir une lutte prodigieuse contre toutes les puissances coalisées ; nous nous bornerons à rapporter les faits, et ces faits consistent dans l'historique de la législation. — Nous avons dit que, le 9 février 1792, la confiscation fut décrétée. La vente en fut la conséquence nécessaire ; mais il paraît que parfois cette mesure rencontra des obstacles, et que, soit scrupule, soit crainte de l'avenir, soit tout autre motif, les fonctionnaires publics ne se pressèrent pas toujours d'obéir à la loi révolutionnaire. Alors, et le 11 septembre 1793, la terrible convention nationale, qui avait hâte de commencer son œuvre, décréta les dispositions suivantes : « Art. 1^{er}. Les administrateurs qui, sous quelque prétexte que ce soit, refuseront de mettre en vente les biens immeubles des émigrés et autres domaines nationaux, dans la quinzaine des soumissions faites pour lesdits biens, seront punis de dix années de fers. — Art. 2. Les préposés des domaines nationaux qui refuseront d'affirmer lesdits biens, sous prétexte que les sou-

missions ne sont pas suffisantes, ou sous quelque autre prétexte que ce soit, seront punis de dix années de fers. Les représentants du peuple veilleront à l'exécution du présent décret, et nommeront dans la société populaire des citoyens zélés pour faire vendre ou affermer les biens des émigrés. » — Le 13 du même mois, nouveau décret pour accélérer la vente de ces biens. En exécution de ces violentes mesures, qui du reste furent puissamment secondées par la cupidité, les ventes ne rencontrèrent plus d'obstacles. Mais ce n'était pas assez d'avoir saisi tous les biens des émigrés et des corporations religieuses, il fallait pousser le principe de la confiscation jusqu'à ses dernières conséquences : et d'ailleurs l'esprit des révolutions modernes renfermant toujours un principe de haine contre la religion chrétienne, il était tout naturel qu'on enlevât aux églises les moyens de se soutenir ou de se relever. C'est pourquoi, le 13 brumaire an 11, il fut décrété que l'actif des fabriques et fondations serait propriété nationale. Il va sans dire que les presbytères furent compris dans la confiscation ; mais là ne s'arrêta pas la marche du système, et le 22 frimaire an 11, les biens des associations de piété et de charité furent déclarés *nationaux*. Et lorsque ces immenses richesses furent englouties dans le gouffre révolutionnaire, lorsqu'il n'y eut plus ni prêtres ni nobles à dépouiller, et qu'on se trouva en face d'exigences nouvelles ou de besoins sans cesse renaissants, il fallut bien jeter encore quelques miettes dans la bouche du géant affamé. C'est pourquoi les biens des tribunaux de commerce furent frappés de la condamnation : un décret du 4 nivose an 11 les déclara aussi *nationaux*. Biens plus, au mépris du droit des gens, on comprit dans la fatale dénomination les biens des corporations étrangères situés en France (13 pluviôse an 11). Ce n'est pas tout : dès le 19 mars 1793, on avait confisqué les biens des personnes condamnées pour crimes contre-révolutionnaires. Le 1^{er} août suivant, il devint suffisant, pour encour-

rir la peine de la confiscation, d'être mis hors la loi. Bientôt la mesure fut étendue au simple délit d'avoir laissé subsister sur ses propriétés des signes de la royauté. Mais le comble de l'absurdité et de l'atrocité tout ensemble fut d'ordonner la confiscation contre tout accusé qui se donnerait la mort ; car, il faut le dire pour l'honneur de la nature humaine, et, dans ces temps de perversité et de barbarie, on vit quelquefois la vertu portée jusqu'à l'héroïsme. Il se trouva des pères qui, pour laisser à leurs enfants les moyens de subsister, et parce que la confiscation n'avait lieu dans les premiers temps qu'après la condamnation, il se trouva, disons-nous, des pères de famille qui se donnèrent la mort avant la sentence révolutionnaire. Et c'est pour paralyser l'effet de ce noble dévouement que la loi du 29 brumaire an 11 décréta qu'il suffisait d'être *accusé* pour encourir la confiscation. Et, par un semblant d'humanité, qui n'était en effet qu'une dérision cruelle, il fut ordonné que les enfants de ceux dont les biens seraient frappés de confiscation seraient envoyés aux hospices des enfants trouvés!!! (16 brumaire an 11). — Cessons de retracer ces horreurs, et bâtons-nous d'arriver à des temps moins déplorables. Un premier décret du 14 floréal an 11 ordonna la restitution des biens confisqués par suite des jugements révolutionnaires ; mais il établit de si nombreuses exceptions que ce n'était, à vrai dire, qu'une apparence de retour aux idées de justice. Un autre décret du 21 prairial an 11, en expliquant le premier, lui donna une certaine extension ; mais ce ne fut que sous le gouvernement consulaire que la réparation devint réelle. Un arrêté du 9 floréal an 11 ordonna d'abord une surséance à la vente des biens nationaux. Une autre décision du 7 messidor an 11 affecta certains de ces domaines à l'indemnisation de ceux des hospices dont les biens avaient été vendus. Et enfin, le 6 floréal an 11, intervint le sénatus-consulte qui prononça sur les effets de l'amnistie accordée aux émigrés : tous

ceux de leurs biens qui étaient encore entre les mains de la nation, autres que les bois et forêts, les immeubles affectés à un service public, et les droits sur les grands canaux, durent leur être restitués, et dès ce moment l'on put connaître ce qu'il fallait définitivement comprendre sous la dénomination de *biens nationaux*. Toutefois, il intervint encore quelques modifications à la règle. C'est ainsi que le 29 floréal an x, par la création de la Légion-d'Honneur, 200 mille livres de rentes en *biens nationaux* furent affectées à chaque cohorte. Mais presque en même temps, c'est-à-dire le 18 germinal de la même année, parut le célèbre concordat, qui, en ratifiant définitivement la vente des biens ecclésiastiques, remit les églises non aliénées nécessaires au culte à la disposition des évêques, et les presbytères entre les mains des curés. Cependant le système de confiscation n'était pas entièrement abandonné; car c'est presque à la même époque, c'est-à-dire le 20 prairial an x, qu'intervint un arrêté des consuls sur la suppression des ordres monastiques, congrégations régulières, etc., dans les quatre nouveaux départements situés sur la rive gauche du Rhin. Les biens de ces ordres et corporations furent réunis au *domaine national*, et les lois relatives à l'administration, aux baux et à la vente des domaines nationaux leur furent appliquées. — La réparation dont Napoléon avait conçu la pensée, mais que l'empereur ne put effectuer, devenait possible pour le roi. Ce fut, quoi qu'on en ait dit dans le temps, une idée grande, politique et généreuse, que celle d'indemniser les anciens possesseurs des *biens nationaux*. Elle tendait à réconcilier les partis, à déponiller ces biens de l'espèce de tache qui les couvrait, à leur donner toute la valeur vénale qui leur manquait, en un mot à effacer la trace d'une origine qui les frappait de défaveur, et en même temps à dédommager les anciens propriétaires de la perte qu'ils avaient éprouvée. La *loi d'indemnité* fut pourtant un des griefs qu'on adressa dans

la suite au gouvernement de Charles X qui l'avait fait rendre. Aux yeux des libéraux d'alors toute réparation d'une spoliation, née dans un temps de désordre, paraissait une accusation personnelle dirigée contre eux-mêmes. Au dire des gens de parti, toute justice rendue à des hommes qu'ils considéraient comme leur étant hostiles était une injustice; toute restitution faite à ceux qu'ils avaient vu dépouiller leur semblait abusive, et surtout toute mesure qui tendait à replacer ces hommes dans un rang honorable, à leur procurer une sorte d'influence, prenait le caractère d'une réaction. On ne peut nier en effet que dans l'opposition que la *loi d'indemnité* a rencontrée, soit en dedans, soit en dehors des chambres, il ne soit entré quelques sentiments peu louables, notamment une crainte jalouse de voir les anciens émigrés reprendre dans les affaires publiques la place que donne la propriété. Et peut-être eût-elle n'a-t-il pas médiocrement influé sur les causes de la dernière révolution, par la haine que les classes moyennes ressentaient en général contre les *indemnités*. Peut-être aussi faut-il convenir que plusieurs de ceux-ci n'ont pas apporté dans leur triomphe toute la modération que la prudence leur commandait, et dont la disposition des esprits leur faisait une loi. — Ce n'était pourtant pas la première fois que des réparations de ce genre avaient eu lieu. On avait vu des rois de France, pressés par les besoins de l'état, et ne pouvant trouver des ressources suffisantes dans le trésor public, aliéner, à *titre d'engagement*, des biens de la couronne. Et plus tard, à diverses reprises, sous le règne même de Napoléon, on avait imposé de fortes redevances aux possesseurs de ces biens. Le recouvrement de cet impôt n'avait point rencontré d'obstacles. Et cependant un long espace de temps s'était écoulé, une longue prescription s'était acquise, et l'on ne s'est jamais avisé ni d'attaquer cette mesure ni d'en faire un crime à ses auteurs. C'est qu'elle portait principalement sur l'ancienne

aristocratie, et que les ennemis de celle-ci voyaient d'un œil favorable tout ce qui pouvait diminuer ses moyens ou sa puissance. Et remarquons bien que le chef de l'état, en frappant les *domaines engagés*, avait agi directement contre les possesseurs de ces domaines. On n'avait pas appelé tous les Français à réparer des torts que, par fiction et pour ne pas blesser la classe des *acquéreurs*, on a fait de nos jours supporter à la France entière. Qu'auraient donc dit ces acquéreurs, dont le plus grand nombre avait acquis à vil prix, si on n'eût demandé qu'à eux seuls le juste supplément de ce prix ? Ce moyen eût sans doute paru plus équitable ; peut-être même eût-il rencontré moins d'opposition réelle ; mais on dut et l'on voulut ménager le principe d'irrévocabilité des ventes nationales ; le prince demeura fidèle à ses serments. Il crut être plus juste, il parut plus faible ; on feignit de ne pas croire à sa bonne foi, et, au lieu de la reconnaissance qui lui était due pour avoir voulu fermer les plaies de la révolution, il ne put satisfaire les uns et s'attira la haine des autres. Il est permis de supposer que si Napoléon eût entrepris lui-même cette grande réparation, il l'eût exécutée sans obstacle, parce que sa volonté était puissante, et qu'on savait qu'il ne reculait pas devant les difficultés. — Du reste, nous ne devons pas terminer cet article sans faire remarquer que la régie des *biens nationaux* a toujours été confiée et se trouve encore entre les mains de cette administration de l'enregistrement et des domaines, si recommandable par son zèle, sa parfaite connaissance des lois de la matière, et la régularité de son travail.

D....s.

BIENSÉANCE, conformité d'une action avec les temps, les lieux et les personnes. Les bienséances ne se devinent pas, elles s'apprennent ; l'éducation du monde vous les inculque, et encore ce n'est que d'une manière restreinte et tout-à-fait personnelle. En effet, chaque classe a ses bienséances particulières, qui varient à leur tour avec les localités.

Sur un même point, tout est contradiction. Il y a néanmoins une exception à faire pour certaines bienséances qui tiennent aux sentiments du cœur ; toutes les classes de la société les rencontrent par instinct, il n'y a de différence que dans les formes. Les hommes les plus vertueux comme les plus instruits sont sujets à négliger quelques bienséances de détail ; ils ne les aperçoivent pas, ils portent leur vue plus haut. Quand on vise à faire fortune, il faut avant tout avoir la mémoire des bienséances ; par-là, on plaît et on attache : ce n'est pas qu'une condescendance, c'est une flatterie qui est d'autant plus sûre de réussir qu'elle est générale et de tous les instants. Auprès des gens en place, manquer aux bienséances, c'est abjurer leur protection, c'est même une espèce de déclaration de guerre ; avec ses égaux, négliger quelques bienséances n'est qu'une faute de bon goût ; avec ses véritables amis, c'est une légère imperfection que l'habitude de se voir fait oublier. A la suite d'une grande révolution règne une sorte de guerre civile entre les bienséances anciennes et les bienséances nouvelles ; mais, comme dans les modes, ce sont toujours les dernières qui ont raison. Il n'y a jamais à hésiter entre les devoirs essentiels et les bienséances du moment ; les uns tiennent à la moralité, les autres ne dérivent que de l'usage.

SAINT-PROSPER.

BIENVEILLANCE, heureuse disposition du cœur qui nous fait entrer dans les peines des autres et nous inspire la pensée de les adoucir. Il n'est pas toujours possible de donner ni même de s'offrir à des périls pour sauver ceux qui souffrent, mais du moins on les console par la démonstration d'une véritable sympathie : telle est la bienveillance. On allègue contre elle qu'à force d'être générale, il lui arrive quelquefois de n'être utile à personne en particulier : c'est une grave erreur. Il est une foule de circonstances qui n'exigent ni secours ni sacrifices ; la vie ne se compose pas que d'intérêts ou de besoins ; on est déchiré dans ses sentiments et ses affections, c'est

déjà un allègement que d'être compris : qu'est-ce donc quand la bienveillance pleure avec nous ! Mais là ne s'arrête pas son rôle ; elle intervient avec délices entre les prétentions et les haines, et si elle ne réussit pas toujours à les désarmer, souvent elle les apaise d'abord pour les réconcilier ensuite. — Aux époques de crises et de désastres, la bienfaisance sans doute est d'une utilité plus immédiate ; je conviendrai même que dans les temps ordinaires son activité embrasse les classes les plus nombreuses de la société : elle est toute en action. C'est dans un autre cercle que se ment la bienveillance ; elle ne va pas qu'au-devant du malheur, elle est la mise en œuvre de la félicité ; elle répand le calme, la douceur et le bien-être sur tout ce qui l'entoure : c'est son soin continuel. On reçoit avec empressement les dons de la bienfaisance ; encore une minute peut-être, ils seraient arrivés trop tard. Mais, dans toutes les positions, c'est avec ravissement qu'on agréé l'aspect de la bienveillance : elle s'associe tout ce qui l'approche. — On confond quelquefois la politesse avec la bienveillance ; il est pourtant bien facile de les distinguer : c'est pour soi qu'on possède la première ; on la regarde comme l'apanage du rang que l'on occupe ou de l'éducation que l'on a reçue. La politesse est souvent haute et froide ; la bienveillance, au contraire, a quelque chose de tendre et de caressant ; elle laisse de côté tout ce qui est distinction ; elle oblige à sa mesure, mais sans jamais classer.

SAINT-PROSPER.

BIENVENUE, *bonne arrivée*, *heureuse arrivée*, ne se dit proprement que de la première fois qu'on arrive en quelque endroit, ou qu'on est reçu en quelque corps : c'est, en style familier, ce que les Romains appellent sur leurs médailles *felix adventus*, ou simplement *adventus*. L'usage veut que celui qui est admis dans une compagnie offre un repas ou une collation à ceux qui en font partie et qui le reçoivent parmi eux ; cela s'appelle *payer sa bienvenue*. Cet usage s'exerce principalement entre écoliers, entre mi-

litaires ou entre prisonniers, et il doit être fort ancien, comme il paraît aussi avoir donné lieu à plus d'un abus, puisqu'une ordonnance du roi, pour les matières criminelles, datée de 1670, défend, à peine de punition exemplaire, aux géoliers, greffiers, guichetiers, et à l'*ancien des prisonniers*, sous prétexte de *bienvenue*, de rien prendre des nouveaux arrivants, en argent ou en vivres, quand bien même il leur serait volontairement offert.

E. H.

BIÈRE, cercneil de bois, en latin *feretrum*, *sandapila*, *capulus*. Ce mot est dérivé de l'allemand *baar*, qui signifie *civière*, et dont les Italiens ont fait *bara* et les Anglais *beer*.

E. H.

BIERRE. Les liqueurs fermentées sont recherchées par presque tous les peuples : celle qui provient du raisin est généralement préférée, et les pays où la bière est la boisson ordinaire de toute la population ne sont pas ceux où les classes aisées font le moins d'usage du vin que le commerce peut leur procurer. — La bière est, après le vin, la meilleure liqueur fermentée ; on la prépare avec l'orge germé, auquel on associe le houblon, sans lequel la liqueur serait très promptement altérée. — L'orge, ainsi que les autres graines, renferme une substance amilacée qui ne peut directement subir la fermentation, mais qui se transforme en partie en sucre, lorsque la graine germe, et peut alors fermenter. (*Voy.*

FERMENTATION.) Trois conditions sont nécessaires pour que la germination ait lieu : de l'humidité, une certaine température et la présence de l'air. Alors la graine se gonfle, et bientôt de petites feuilles paraissent. Si la germination était poussée plus loin, le sucre formé se détruirait ; on l'arrête par des moyens que nous décrirons, et on peut alors employer la graine à la confection de la bière. Pour arriver à ce but, on verse dans un grand bassin en bois ou en pierre une assez grande quantité d'eau pour que le grain en soit recouvert à deux ou trois pouces d'épaisseur et on y jette peu à peu l'orge ; si des grains viennent nager à la surface,

on les retire, parce qu'ils donneraient un mauvais goût à la bière. L'orge est assez trempé quand les grains se laissent écraser entre les doigts. On renouvelle deux ou trois fois l'eau du bassin pendant le cours de l'opération, qui dure environ quarante heures, et quand les grains sont arrivés au point convenable de gonflement, on soutire toute l'eau et on en passe une dernière pour les bien laver; on laisse égoutter les grains, qui continuent à se gonfler, et, au bout de huit heures à peu près en été, et de quinze heures à peu près en hiver, on retire l'orge, que l'on réunit en tas, dans lesquels il se développe bientôt de la chaleur, et, peu de temps après, on voit se former à l'extrémité du grain de petits points blancs qui sont produits par la germination. Il faut alors retourner de temps à autre les tas pour en exposer toutes les parties à l'action de l'air. Après un certain temps, qui dépend de la température, des racines se sont développées, et le grain est devenu sec et a pris une saveur sucrée. Arrivée à ce terme, si la germination continuait, la matière sucrée se décomposerait et l'on ne pourrait plus se servir de l'orge pour fabriquer la bière. On le porte alors dans un atelier nommé *touraille*, où il se trouve exposé à une température suffisante pour le torréfier légèrement; le germe se détache et le grain peut se conserver pendant plusieurs mois sans éprouver d'altération. La touraille est formée d'un plancher en tôle, percé d'un grand nombre de petites ouvertures et placé au-dessus d'un fourneau dans lequel on fait du feu avec un combustible qui donne très peu de fumée; on étend l'orge en couches minces, afin que l'action de la chaleur s'exerce plus rapidement sur lui, et on le remue avec des râbles en fer pour en exposer toutes les parties à l'action de la chaleur. On l'agite ensuite dans des cribles, au travers desquels passent tous les germes desséchés: l'orge reste sur le crible. On broie l'orge sous des meules, de manière à obtenir une farine très grossière, que l'on place dans des cuves en bois, munies d'un

double fond percé d'un grand nombre de trous coniques, dont la base est tournée vers le bas, afin qu'ils ne puissent jamais se boucher, et l'on fait arriver au-dessus du double-fond de l'eau à 40 degrés à peu près en agitant toute la masse pour la bien mêler avec l'eau. Après l'avoir laissée reposer pendant quelque temps, on y ajoute de l'eau plus chaude, de manière que la masse marque environ 50 degrés. On continue à l'agiter, et, après un certain temps, on jette à la surface une certaine quantité de farine de malt très fine; on couvre bien la cuve, et on abandonne la liqueur à elle-même pendant quelques heures; on la retire par le double fond et on la porte dans une chaudière, après quoi on fait arriver à deux fois dans la cuve une quantité d'eau semblable à celle que l'on avait employée la première fois. À mesure que la liqueur qui sort de la cuve, et que l'on appelle *moût* de bière, arrive dans la chaudière, on y jette du houblon et on porte la liqueur jusqu'à l'ébullition; on la fait ensuite écouler dans de vastes cuves appelées *bacs*, qui présentent une très grande surface pour faciliter le plus possible le refroidissement. Le moût s'aigrit facilement lorsque la température est élevée; il est de la plus grande importance d'éviter cet inconvénient, et, malgré tous les soins que l'on donnait autrefois à cette partie de l'opération, il n'arrivait que trop souvent qu'une altération plus ou moins sensible de la liqueur avait lieu pendant les chaleurs de l'été. On a employé différents procédés pour obvier à cet inconvénient: celui qui a donné les meilleurs résultats consiste à faire passer la liqueur dans un appareil où elle se trouve refroidie par un courant d'eau froide qui circule dans une double enveloppe en sens inverse du moût. Ce système présente de grands avantages par le refroidissement très rapide du moût, qui ne risque pas de s'aigrir, et procure en même temps une grande quantité d'eau chaude, utile pour diverses opérations de la brasserie. La quantité d'eau nécessaire pour abaisser la température du moût au degré convenable

ble n'excède pas celle du moût lui-même; il n'y a pas de brasserie où on ne puisse se la procurer facilement. Le moût de bière, reçu dans une grande cuve destinée à cet usage, étant abaissé à une température convenable, on y ajoute de la levure; bientôt une fermentation s'y développe, et, selon la température de la saison, elle est achevée plus ou moins rapidement, ce qu'on reconnaît à la cessation du mouvement très rapide que présente la liqueur. (Voy. FERMENTATION.) On la soutire alors dans des tonneaux, où la fermentation présente ses dernières phases, après qu'une écume épaisse qui est formée de la levure (voy. ce mot) s'est déversée au dehors. Il suffit alors, pour que la bière puisse être bue, de la clarifier avec de la colle de poisson et de la tirer en bouteilles. — Pour coller la bière, on délaie dans dix fois son poids de la colle de poisson gonflée et divisée le plus possible en la malaxant entre les doigts, et on passe la liqueur dans un linge. On délaie cette liqueur avec un volume égal de bière, et on en verse une bouteille dans un quart de bière; on agite fortement avec un bâton; on laisse reposer et on tire la liqueur après 24 heures. Si on veut avoir une bière très mousseuse, on laisse les bouteilles couchées pendant 24 heures et on les relève ensuite; si on les gardait trop longtemps couchées, un grand nombre se briseraient, parce que le gaz acide carbonique qui se développe dans la liqueur, ne trouvant aucune issue, acquerrait bientôt assez de force pour surmonter la résistance des parois. Il y a peu de temps qu'on connaît l'action qu'exerce la colle de poisson quand elle clarifie la bière: elle forme en s'étendant un réseau qui, en descendant, entraîne toutes les substances qu'elle rencontre en suspension dans la liqueur, et cet effet remarquable explique bien pourquoi la gélatine, quelque pure qu'elle fût, n'a jamais pu servir à cet usage: cette dernière substance ne présente pas une organisation qui lui permette d'agir de la même manière, et il est certain que cette substitution ne

pourra jamais avoir lieu. — La bière soumise à la distillation donne une liqueur alcoolique d'un goût désagréable, qui est dû à une substance âcre qui l'accompagne constamment. — Dans les pays où cette liqueur sert de boisson habituelle, comme en Angleterre, en Flandre, en Belgique, etc., on prépare des bières extrêmement fortes, qui enivrent très promptement ceux qui en font usage, et on a même remarqué que cet enivrement par la bière est beaucoup plus dangereux que celui qui est dû au vin. — Les bières épaisses qu'on boit dans quelques pays donnent souvent lieu à des accidents qui sont dus à une quantité plus ou moins considérable de levure qu'elles tiennent en suspension. H. GAULTIER DE CLABRY.

BIÈVRE. (V. CASTOS.)

BIÈVRE (MARÉCHAL, marquis de), né en 1747, entra, fort jeune encore, dans les mousquetaires. Sa facilité à produire des *rébus*, des jeux de mots, des calembourgs, lui créa parmi ses camarades une sorte de réputation, qui bientôt s'étendit dans le monde. Pour la société frivole du règne de Louis XV, tous les genres d'esprits étaient bons, même dans leurs abus. Se voyant un homme fameux à si bon marché, de Bièvre voulut augmenter sa renommée en faisant des ouvrages avec ses mauvais mots, et de la littérature avec ses coq à l'âne. En 1770, il publia une *Lettre à la comtesse Tation*, suivie bientôt de quelques autres chefs-d'œuvre de la même espèce, tels que la tragédie burlesque de *Vercingétorix*, *Les amours de l'ange Lure et de la fée Lure*, l'*Almanach des calembourgs*, etc., etc. Ces sottises imprimées eurent assez de succès et de vogue pour effrayer Voltaire, indigné, suivant son expression, de voir « un tyran si bête (le calembourg) usurper l'empire du monde. » La mode avait prononcé, et il fallait attaquer son protégé avec ses propres armes. C'est ainsi que lorsqu'il lui convint de quitter son nom de famille, Maréchal, pour se donner un titre: « Pourquoi, lui dit-on, ami goguenard, ne vous faites-vous pas ap-

peler, au lieu du marquis, le *maréchal de Bièvre*? » Le fait est que son grand-père, Georges-Maréchal, avait dû à ses talents la place de premier chirurgien de Louis XIV, et cette illustration en valait bien une autre. Un railleur amusa aussi la capitale aux dépens du marquis par une plaisanterie d'un goût moins délicat. M. de Chambre (c'était son nom), fit circuler une lettre dans laquelle il l'invitait à dîner, en ne lui promettant que *la fortune du pot*, phrase immédiatement suivie de sa signature. Une leçon plus ingénieuse fut donnée au grand faiseur de calembourgs par une dame chez laquelle il dînait. A chaque mets demandé par lui, elle feignait de chercher dans les mots qu'il avait prononcés un double sens. En vain se tuait-il à protester du contraire. Je n'entends pas celui-là, répétait la maîtresse de la maison, qui s'amusa à le désespérer ainsi pendant tout le repas. — M. de Bièvre, approchant de la quarantaine, s'avisait enfin de penser qu'il était temps de produire, à l'appui de son titre d'homme de lettres, quelque ouvrage plus important et plus sérieux. Il fit jouer au Théâtre-Français, en 1783 *Le Séducteur*, prétendue comédie de caractère, mais drame écrit en général avec assez de légance, et parfois d'un style assez maniéré pour que Dorat en fût soupçonné le véritable auteur. Quoi qu'il en soit, la pièce eut un succès prononcé, et quelques jours après, la tragédie des *Brames*, de La Harpe, éprouva un échec; aussi le *calembourgiste* ne manqua-t-il pas de dire: « *Le Séducteur* réussit, les bras me (*Brames*) tombent. » L'irascible La Harpe ne lui pardonna pas ce mot: un de ces *bons arrêts...., bien justes*, dont parle Figaro, fut rendu dans le *Cours de littérature* contre le *Séducteur* du marquis. En 1788, ce dernier fit représenter au même théâtre une autre comédie en cinq actes et en vers, *Les Deux réputations*; mais elle éprouva une chute complète, et ce fut à qui répèterait que les *Deux réputations* ne lui en feraient pas une. — Lorsque la révolu-

tion éclata, l'année suivante, M. de Bièvre, en sa double qualité de marquis et d'ancien mousquetaire, crut devoir suivre un des premiers le torrent de l'émigration. Les graves événements qui occupaient alors les esprits le firent oublier plus encore que son absence, à tel point qu'il reste encore quelque incertitude sur le lieu et l'époque de sa mort: suivant les uns, elle eut lieu peu de temps après son départ, en 1789, à Spa, où il prenait les eaux, et ils ajoutaient que, fidèle encore au calembourg à ce moment suprême, il dit aux personnes qui l'entouraient: « Mes amis, je m'en vais de ce pas (de Spa). » Mais les auteurs de ce récit pourraient bien avoir cédé au besoin d'ajouter un nom de plus à la liste des hommes fameux morts en plaisantant, qui a fourni le sujet d'un ouvrage. La seconde version, d'après laquelle de Bièvre mourut à Anspach, dans le Palatinat, en 1792, paraît plus probable. Ce qu'on n'eût guères soupçonné alors, c'est que cet homme, si profondément oublié, et le détestable genre qu'il avait créé, auraient, quelques années plus tard, ce qu'on pourrait appeler une *reprise de vogue*; mais, dans la réaction qui suivit la terreur, sous le directoire, un égal dévergondage détériora le goût et les mœurs. Cet abus de l'esprit reprit faveur: le *Bievriana*, collection des prétendus bons-mots du marquis, eut jusqu'à trois éditions en peu de temps; lui-même fut mis sur la scène, comme on y montrait alors, avec accompagnement de couplets, tous les hommes célèbres de la nation, et pour renchérir sur les facéties du maître, le théâtre des Variétés nous offrit celles de son *portier*. — Les personnes qui ont connu particulièrement de Bièvre assurent que son caractère valait beaucoup mieux que ses ouvrages, et que, souverainement bon et obligeant, il n'a guères moins rendu de services qu'il n'a dit et publié de *rébus* et de *niaiseries*. On ne saurait, en compensation des torts de son esprit, faire un plus grand éloge de son cœur.

OUBRY.

BIEZ (hydraulique), canal élevé et *biaisé*, qui contient et conduit des eaux, pour les faire tomber dans les roues d'un moulin. On écrit aussi *bief*; on disait autrefois *bier*, ce qui a fait croire à quelques auteurs que ce mot venait de *bière* (cercueil), dont le biez a la figure. Du Cange le derive de *bédale*, qu'on a dit dans la basse latinité en la même signification; mais son étymologie la plus probable est le mot *biais*, dont cet espèce de canal affecte la forme, et qui est dérivé lui-même de l'Italien *biéco*, fait du latin *obliquus*. (Voyez **BIAIS**.)

BIFÈRE, en latin *bifer*. On qualifie de ce nom les plantes qui fleurissent et fructifient deux fois dans l'année. Z.

BIFIDE, *bifidus*, qualité du calice divisé longitudinalement en deux portions étroites jusqu'à la moitié, ce qu'on remarque dans la pédiculaire des marais. Les pétales du *draba verna* sont bifides, ainsi que le stigmate du *salix alba* et de la plupart des labiées. Z.

BIFLORE, *biflorus*, qui porte ou renferme deux fleurs : tels sont le pédoncule du *geranium phæum* et la glume de l'*aira cariophyllæa*. Z.

BIFORMIS, de *bis* et de *forma*, sur-nom donné à Bacchus, de ce qu'on le représentait tantôt comme un jeune homme, et tantôt comme un vieillard, avec ou sans barbe; ou bien parce que le vin rend triste ou gai, selon le caractère de ceux qui en boivent avec excès.

BIFORE, *bifordus*, qui s'ouvre par deux pores : telles sont les anthères des morelles. Z.

BIFRONS. (V. **BICRFS**.)

BIFURCATION, *bifurcatio*, de *bis* et de *furca*, fourche. On appelle ainsi la séparation d'un tronc en deux branches, qu'on nommait anciennement *fourc* : telle est, par exemple, la disposition des tiges du gui. On le dit aussi de la séparation d'une artère, d'une veine ou d'un vaisseau, telle que celle de l'artère aorte abdominale. — Les poils sont *bisurqués* dans le *thrinicia hispida*; les filets des étamines le sont dans la brunelle. Z.

BIGAILLE, terme générique sous lequel on comprend tous les insectes volatiles, comme mouches, moucheron, etc. « Les naturalistes, dit M. Charles Nodier dans son *Examen des dictionnaires*, ont à se féliciter de cette expression, qui a échappé à tous leurs lexicographes et à tous leurs méthodistes; mais j'ai peur qu'elle ne soit pas propre à tous les insectes volatiles, si elle vient, comme je le pense, de *bis-aillés*, qui se sera corrompu dans quelque patois. On conçoit que les tétrapères ne seront pas classés sous ce mot, et c'est une petite imperfection, car ils l'emportent beaucoup en nombre sur les autres. » Z.

BIGAMIE. D'après la définition de l'art. 340 du code pénal, la bigamie est l'état, le crime d'une personne qui, étant engagée dans les liens du mariage, en a contracté un autre avant la dissolution du précédent. — On conçoit que, chez les peuples chrétiens, le mariage étant considéré comme une institution tout à la fois civile et religieuse, celle-là qui se joue d'un titre sacré, d'un contrat sur lequel reposent les fondements de la société, doit être soumis à une punition sévère. — Les empereurs romains avaient poussé la rigueur jusqu'à prononcer la peine de mort contre la femme et son complice. (Voy. les lois 18 et 30 au code *ad legem Juliam de adulteris*; l'authentique *Hodien* au code de *répudiis*; et la *Novelle 117*, chap. II.) Puis ils s'étaient relâchés de cet excès de sévérité, et ils en avaient tempéré la rigueur. Mais la loi, bien qu'adoucie, paraît encore à nos yeux passer les bornes d'une juste répression : suivant ses dispositions, la femme, assimilée à l'adultère, était fouettée et renfermée dans un monastère, d'où il était cependant permis au mari de la retirer, pourvu qu'il usât de ce droit avant l'expiration du délai de deux années. Que s'il ne pardonnait pas, ou s'il mourait dans ce délai, et avant d'avoir pardonné, la femme alors était définitivement retranchée de la société : obligée de recevoir la tonsure, on la revêtait de l'habit de re-

ligieuse, et elle restait pendant toute sa vie renfermée dans le couvent. Quand il ses biens, on en donnait les deux tiers à ses enfants, si elle en avait, et l'autre tiers était réservé pour le monastère. Si, n'ayant point d'enfants, elle avait des parents qui n'eussent point approuvé son crime, on devait leur laisser le tiers des biens, et les deux autres tiers étaient attribués à la maison religieuse. Enfin, ce monastère recueillait la totalité des biens si la femme n'avait ni enfants ni ascendants. Dans tous les cas, le mari conservait les avantages qui résultaient pour lui des conventions dotales. (Voyez l'authentique qui suit la loi 30 au code; ci-dessus indiquée.) — En France, et avant le code pénal de 1791, il n'existait aucune loi spéciale sur le crime de bigamie. Les parlements, juges souverains du fait et de sa gravité, appliquaient la peine qui leur paraissait proportionnée à son importance, et, il faut le dire, le dernier supplice a plus d'une fois été infligé aux coupables. L'exemple le moins ancien qu'on en puisse citer date de l'année 1626 : par arrêt du 12 février, le baron de Saint-Angel fut condamné à être pendu à Paris, pour avoir épousé plusieurs femmes alors encore vivantes. — A partir de cette époque, on exposait le coupable au carcan ou au pilori, avec autant de quenouilles qu'il avait de femmes vivantes, ou, si c'était une femme, avec autant de chapeaux qu'elle avait de maris vivants. — On aggravait ordinairement cette peine en y ajoutant celle des galères ou du bannissement à temps pour les hommes; et à l'égard des femmes, on les condamnait aussi au bannissement ou à être renfermées pendant un certain temps dans une maison de force. — Quelques nations de l'Europe punissent encore le crime de bigamie du plus cruel châtiment : c'est ainsi qu'en Suède on inflige la peine de mort, et qu'en Angleterre on condamne le bigame à rester en prison après avoir eu la main brûlée. Mais rien n'égale l'atrocité de la législation helvétique : lorsque deux femmes réclamaient le même mari,

et que le crime de bigamie est prouvé, les tribunaux ordonnent que le corps du bigame sera coupé par la moitié. — Nous avons peine à croire que cette barbare, qui pourtant nous est attestée par les plus graves auteurs, se commette encore de nos jours. Quelle que soit la nécessité pour les républiques de veiller à la conservation des mœurs et d'effrayer les coupables par la sévérité des châtimens, on ne peut se persuader que, dans l'état actuel de la civilisation, une telle législation puisse être tolérée, et nous aimons mieux croire que, si la disposition pénale continue à être inscrite dans les lois criminelles, elle est depuis long-temps tombée en désuétude. — La loi du 25 septembre 1791 avait enfin établi parmi nous une règle uniforme : elle avait statué que toute personne engagée dans les liens du mariage et qui en contracterait un second avant la dissolution du premier serait punie de 12 années de fers. — Le code pénal de 1810, qui nous régit actuellement, n'a pas changé la nature de la peine; mais il a converti le terme fixe de 12 années de fers en une période de 5 à 20 ans, variable à la volonté des juges, suivant le degré de culpabilité du bigame, et les circonstances de son crime. — Il a de plus ordonné que la même peine serait infligée à l'officier public qui aurait prêté son ministère au mariage, bien qu'il connût l'existence du précédent. — Ainsi, la législation étant enfin positive, et la limite étant nettement tracée, il ne peut plus s'élever de difficultés sur l'application de la peine. — Mais c'est une question de savoir si l'on doit punir comme bigame celui qui s'est marié deux fois, et dont le premier mariage est nul. — Assurément l'auteur de cette double action peut paraître grandement répréhensible aux yeux de la morale, et il est surtout inexcusable s'il a profané le sacrement de mariage en se faisant donner la bénédiction nuptiale; mais devant la loi, le premier mariage étant nul, est considéré comme s'il n'avait point existé. Et quant au sacrement, beaucoup de gens re-

garderont sans doute comme un malheur public qu'il puisse être outragé scandaleusement et impunément ; mais telle est la conséquence qui résulte d'un code où le mot de religion ne se trouve pas même inscrit. — Maintenant, il s'agit d'examiner quels sont les effets de la bigamie à l'égard des enfants qui peuvent être issus de l'un ou de l'autre mariage. — En ce qui concerne le premier, il est clair que la légitimité ne saurait être contestée. — Et quant au second mariage, le lien étant illégitime, il n'a pu en provenir que des enfants naturels ou bâtards ; d'où dérive la conséquence qu'ils ne peuvent hériter ni de leur père ni de leur mère. Cependant, si l'un des deux époux avait ignoré l'existence du premier mariage de son conjoint ; si, pour nous servir des expressions adoptées par les jurisconsultes, il avait été dans la *bonne foi*, alors cette exception profiterait à ses enfants, et ceux-ci pourraient être admis à sa succession. Grand nombre d'arrêts l'ont décidé de la sorte. Le code pénal de 1791 admettait d'ailleurs, en matière de bigamie, la preuve de cette bonne foi. — Mais résulte-t-il de là que la bonne foi puisse dispenser un des époux qui veut contracter un second mariage de rapporter la preuve du décès de son premier conjoint ? Il est très vrai, comme on l'a énoncé plus haut, que l'exception de *bonne foi* peut être admise quand il s'agit de l'appréciation du crime de bigamie. Si l'officier public ne s'est pas montré sévère sur la production des preuves de la mort du premier époux, aucun reproche, aucune imputation grave, ne peut être faite à cet égard au bigame. Mais si le fonctionnaire, se renfermant dans la ligne exacte de ses devoirs, a exigé que la preuve légale de la mort du premier époux lui fût rapportée, rien ne peut dispenser de cette production, et le juge même ne peut y suppléer par ses ordonnances. — C'est à la société, qui est blessée dans une de ses lois les plus essentielles, qu'appartient la poursuite du crime de bigamie, et le ministère public doit agir d'office pour en obtenir la ré-

pression ; les personnes qui en ont ressenti du dommage ont la faculté de se rendre parties civiles dans l'instance ; mais en aucun cas elles ne peuvent être contraintes d'y prendre qualité, encore moins de se charger de l'initiative. — Du reste, la prescription de l'action publique et de l'action privée s'acquiert par le laps de dix années, ainsi qu'il résulte de l'article 637 du code d'instruction criminelle ; mais de quelle époque le délai commence-t-il à courir ? C'est à partir du jour du second mariage, à moins que la prescription n'ait été interrompue par des actes d'inscriptions ou des poursuites, cas auquel il faut compter les dix ans du jour de l'interruption. Ainsi l'ont décidé plusieurs arrêts de la cour de cassation, notamment celui du 30 décembre 1819. D....D.

BIGARRADE, BIGARRADIER. La *bigarade*, ou *bigarrade* est une sorte d'orange aigre, *malum aureum*, qui a sur la peau plusieurs pointes ou excroissances. Il y a aussi une espèce de poire, grosse, plate et d'un gris jaunâtre, qui a la chair cassante, que l'on nomme *bigarrade*. — Le *bigarradier*, ou l'arbre qui porte l'orange à laquelle on donne le nom de *bigarrade*, vit très long-temps. Il existe un bigarradier sauvage, dit le *Grand-Bourbon*, dans le parc de Versailles, dont la hauteur en caisse est de vingt-deux pieds ; le tronc de quatre pieds et demi de circonférence et la tête de quarante-cinq pieds. Cet arbre est originaire de Pampelune ; il est venu de graine dans les jardins d'une reine de Navarre, en 1421 ; il a appartenu ensuite au connétable de Bourbon, qui lui a donné son nom. Après la mort du connétable, sous le règne de François I^{er}, cet oranger fut transporté (en 1532) de Moulins au château de Fontainebleau. Louis XIV le fit venir à Versailles en 1684. Il avait donc plus de 400 ans lorsque le *Journal des savants* lui a consacré une notice dans son cahier de mai 1817 (p. 276). Z.

BIGARREAU, *cerasus duracina*, espèce de cerise, de la grosseur des guignes,

mais dont la chair est beaucoup plus ferme ; sa figure, moins ronde que celle des cerises, approche de la forme du cœur ; il a reçu son nom de la bigarrure de sa peau, qui est mêlée de blanc et de rose, ou de la basse latinité *bigarella*, fait de *bis* et *varellus* ou *varius*, qui emporte avec lui la même acception. L'arbre qui porte ce fruit s'appelle *bigarrotier* ou mieux *bigarreaulier*. Z.

BIGARRURE. Variété de couleurs mal assorties : *inepta varietas*. Ce mot se prend toujours en mauvaise part, excepté en termes de fauconnerie, où il se dit de la diversité des couleurs (*versicolor*) que l'on remarque sur le pennage de quelques oiseaux. — *Bigarrure* se dit aussi des ouvrages de l'esprit qui n'ont aucune liaison, ni relation ensemble, *mal congeries*, *farrago*, et c'est un peu, il faut l'avouer, le défaut des ouvrages du siècle. — Il existe un vieux recueil publié sous le titre de *Bigarrures* par Et. Tabourot, lequel y prend le nom du sieur des Accords (Paris, 1662, in-12) ; c'est un assez mauvais livre, quoi qu'en aient dit Pasquier, qui prétend (livre 8 de ses lettres, f. 245), qu'il est « plein de gentillesse et de naïveté d'esprit, bigarrées et diversifiées d'une infinité de beaux traits, » et le célèbre Bayle, qui écrit quelque part que l'auteur « avait beaucoup d'esprit et d'érudition, mais qu'il donnait trop dans la bagatelle. » E. H.

BIGAT et BIGE. Le *bige*, en latin *biga*, était un chariot à deux chevaux, appelé aussi par les Romains *bijuga*, parce que les deux chevaux y étaient attelés au même joug, et qui était spécialement consacré à la Lune. Les biges, comme les quadriges, étaient employés à la course, dans la lice. Dans des temps plus anciens, cette espèce de chariot avait été aussi d'un usage fort commun à la guerre et dans les combats. Dans Homère, Hésiode, Virgile, tous les héros combattent en *bige*, c'est-à-dire sur un char attelé de deux chevaux soumis au même joug. Plusieurs médailles, surtout celles de Syracuse et celles qu'on nomme consulaires, portent des biges pour effigie ;

et c'est de cette même empreinte qu'une ancienne monnaie d'argent des Romains avait reçu le nom de *bigat* (*bigatus*). Plinie dit (liv. xxxii, ch. 3) que ce fut aussi le nom du dénier, dont la marque fut, au temps de la république, un char conduit par une Victoire et tiré ou par deux chevaux ou par quatre, d'où cette monnaie fut appelée ou *bigat* ou *quadrigat*, *bigatus* ou *quadrigatus*. — Quelquefois, sur le bigat, au lieu de deux chevaux, le char était tiré par deux cerfs, comme sur les médailles de la famille *Axsia*, ou par deux hippopotames, portant un Neptune sur leurs queues, comme sur celles de la famille *Crepercia*. E.

BIGAYE, ou **BIZIGAYE**, insecte diptère, de la forme du cousin, mais plus gros, qui habite l'île de France et Madagascar, et dont la piqure cause une douleur très vive. Z.

BIGE. Voyez **BIGAT**.

BIGLE, en latin *strabo*, *distortis oculis*, mot composé de *binus* et *oculus*, c'est-à-dire œil double : on appelle ainsi celui qui a un œil ou les deux yeux tournés en dehors, qui ne peut regarder droit et fixement. Il est synonyme de *louche*. — C'est aussi le nom d'une espèce de chien de chasse, de race anglaise, propre à la chasse du lièvre et du lapin. Z.

BIGNE, *tuber*, *tuberculum*, du grec *bounos*, petite éminence ; mot ancien et peu usité, pour dire une contusion à la tête, une bosse, une enflure, une tumeur occasionnée par un coup ou une chute. Z.

BIGNON (JEAN-PAUL), abbé de Saint-Quentin, de l'académie française, et membre honoraire de celles des sciences et des inscriptions, né à Paris en 1662, mort à Belle-Ile, près Melun, en 1743, à l'âge de 81 ans, était petit-fils de l'avocat-général Jérôme Bignon, qui avait été aussi bibliothécaire du roi. Il a été l'un des plus laborieux et habiles collaborateurs du *Journal des Savants*. Ses *Explications historiques* des médailles sur les événements du règne de Louis-Le-Grand se font remarquer par leur précision et une juste appréciation des faits. On lui doit aussi une description du sa-

ere de Louis XV, une *Vie du père François, l'évêque oratorien* (in-12, Paris, 1684); *Les Aventures d'Abdalla* (2 vol. in-12), Paris, 1713. Les gens de lettres, les savants, consultaient souvent l'abbé Bignon, qui n'affectait pas avec eux un orgueilleux patronage : érudit sans pédantisme, obligeant par caractère et par goût, il les accueillait avec tout l'abandon d'une franche amitié. Sa maison de plaisance de Saint-Côme était le rendez-vous des savants et des artistes. Les poètes ont célébré ce séjour champêtre avec plus de zèle que de talent. La chanson de Moreau de Mautour nous apprend que

C'est là que l'eau de la Seine
Se change en eau d'Hippocrène.

Ce froid chansonnier n'a trouvé la fontaine classique des poètes de toutes les époques ni là ni ailleurs. La Motte-Houdard a été plus heureux : la reconnaissance et l'amitié l'avaient mieux inspiré que le chansonnier Moreau de Mautour. Voici l'épithaphe qu'il a composée en l'honneur de l'abbé Bignon :

Les sciences, les arts, lui durent des hommages ;
Il en fut l'honneur protecteur ;
S'il fut né dans les premiers âges,
Il en eût été l'inventeur.

D—Y.

BIGNONE, BIGNONIÉES, *bignonia*, famille de plantes exotiques, ligneuses, la plupart remarquables, à feuilles opposées, à fleurs irrégulières, dont les étamines sont ordinairement au nombre de quatre et didynames, appelées ainsi par Tournefort, du nom de son contemporain et ami, l'académicien Bignon (voyez ci-dessus). Il y en a plusieurs espèces, 1^o la *bignone catalpa*, de la Caroline, arbre superbe de 30 pieds de haut, à tête arrondie, grandes feuilles cordiformes (en cœur aigu), d'un beau vert, fleurs en larges girandoles, blanches, veinées de pourpre et de jaune, et disposées en corymbes; dont le bois est léger, d'un gris blanc et lustré quand on le polit; 2^o la *bignone de Virginie* (*B. radicans*), de l'Amérique septentrionale, dont les feuilles sont ailées, impaires, à folioles nombreuses, ovales, aiguës, den-

tées et velues en dessous, les fleurs en cime, longues et d'un rouge cinabre; 3^o la *bignone de la Chine* (*B. grandiflora*), dont les feuilles sont semblables à la bignone de Virginie, mais glabres, et les fleurs de même couleur, mais à tube plus court et à limbe beaucoup plus large, et sont disposées en grand panicule; 4^o la *bignone à vrilles* (*B. capreolata*) de Virginie, dont les feuilles sont geminées, ovales, aiguës, les pétioles terminés en vrilles et les fleurs, axillaires, d'un jaune orangé en dedans et couleur cannelle en dehors; 5^o la *bignone équinoxiale* (*B. æquinoctialis*), du Brésil, dont la tige est d'une longueur qui varie de 6 à 15 pieds, dont les feuilles sont à 2 et 3 folioles ovales, lancéolées, et qui donne, en août, des grappes axillaires de 4 à 6 fleurs, opposées deux à deux, longues de 2 pouces, à tube jaune-orange et limbe jaune-soufre; 6^o la *bignone de l'île de Norfolk* (*B. pandorea*), dont les feuilles sont ailées, à folioles entières, ovales-oblongues, poreuses en dessous, avec pétiole ailé, et qui donne au printemps, en serre tempérée, de longues grappes terminées de fleurs à fond blanc rosé, rayé de pourpre; 7^o la *bignone à cinq feuilles* (*B. pentaphylla*), des Antilles, arbrisseau de 12 à 15 pieds de hauteur, dont les feuilles sont à 5 folioles ovales et inégales, et les fleurs grandes, purpurines et en grappe; 8^o la *bignone à feuilles de frêne* (*B. stans*), dont les tiges sont de 7 à 8 pieds de haut, les feuilles persistantes, à 3 ou 5 folioles, et les fleurs jaunes en grappe; 9^o enfin la *bignone du Cap* (*B. capensis*), arbrisseau droit de 3 à 5 pieds, dont les feuilles sont ailées à 5 ou 9 folioles ovales, arrondies et dentées en scie, et les fleurs d'un rouge coquiné, en grappe terminale. Toutes ces espèces sont à tige sarmenteuse et grimpante, et plus ou moins armées de vrilles, ce qui les rend propres à être employées dans la décoration des berceaux (voy. ce mot), et elles se multiplient par boutures ou par marcottes.

Z.

BIGORRE, *Bigerensis* ager ou tractus, comté et ancienne province de Fran-

ce, qui faisait jadis partie du duché de Gascogne, et plus anciennement de la Novempopulanie, ou 3^e Aquitaine. Le Bigorre, qu'arrosent le Gave, l'Adour et l'Arroz, est borné au nord par l'Armagnac, au sud par les Pyrénées, qui le séparent de l'Aragon; à l'est par les quatre Vallées, le Nébouzan et l'Astarac, et à l'ouest par le Béarn. Tarbes (*Tarba*, *Turba oppidum*) est la capitale de cette province. Elle est assise au bord de l'Adour, sur les ruines de l'ancienne *Begorra*, dont le pays avait tiré son nom. Le Bigorre n'a guères plus de 80 lieues légales de superficie. Le climat y est tempéré dans les plaines et froid dans les montagnes. Le sol y produit de très beaux bois de charpente, de construction et de mâture, des vins excellents, des grains et des fourrages en abondance, et des pâturages qui nourrissent le plus beau bétail qu'il y ait en France. Ce pays est surtout renommé pour ses eaux minérales et les beaux marbres qu'on extrait de ses carrières. — Il formait trois divisions ou contrées principales, savoir : la *Plaine*, où se trouve Tarbes, siège d'un évêché suffragant d'Auch, d'une sénéchaussée et d'une maîtrise des eaux et forêts, aujourd'hui chef-lieu du département des Hautes-Pyrénées; les *Montagnes*, comprenant la vallée de Lavedan, pays avec titre originaire de vicomté situé dans les Pyrénées, et dont la ville de Lourdes (*Lapurdum*), près du gave de Pau, était le chef-lieu; la *vallée de Campan*, où l'on distingue Bagnères, *Aquensis vicus*, *Aquæ Convenarum*, sur l'Adour, dont les bains et les eaux minérales étaient déjà célèbres du temps des Romains. Non loin de cette ville (à 2 lieues au sud-sud-ouest), s'élève le pic du Midi, l'une des plus hautes montagnes des Pyrénées. On y trouve abondamment ce lin incombustible appelé amiante, dont les montagnards industrieux se faisaient des bourses et des jarretières, long-temps avant qu'on imaginât de fabriquer des toiles et du papier avec ce filament minéral; la vallée de Barrèges, ayant pour chef-lieu le bourg du même nom, dont les eaux mi-

nérales jouissent aussi d'une grande réputation; enfin le *Rustan*, contrée dont la petite ville de Saint-Sever est le chef-lieu. — Le Bigorre était un pays d'états. Ce sont ces états ou assemblées générales de la province qui votaient les impôts. Leurs sessions étaient annuelles et la durée de huit jours seulement. Le sénéchal de Bigorre en faisait la convocation et l'ouverture en qualité de gouverneur du pays et de commissaire du roi. L'évêque de Tarbes en était président-né. En son absence, c'était l'abbé de Saint-Pé de Gèneset qui présidait les états. Les trois ordres y étaient représentés comme il suit : le clergé par l'évêque de Tarbes, quatre abbés, deux prieurs et un commandeur de l'ordre de Malte; la noblesse, par douze barons, c'est-à-dire par les possesseurs des douze baronies du pays qui donnaient ce droit politique, fussent-ils roturiers (le marquis de Lavedan était le 1^{er} de ces 12 barons); le tiers-état par les consuls et jurats des villes de Tarbes, Vic, Bagnères, Lourdes, etc., et des députés des sept vallées. Les trois chambres délibéraient séparément, après quoi elles s'assemblaient pour résoudre chaque question à la pluralité de deux voix contre une. Chaque député avait la liberté de faire ses représentations, en observant de parler debout. — *Histoire.* Lorsque Crassus, lieutenant de César, força le Bigorre à se soumettre à la puissance romaine, ce pays était habité par les *Bigerri* ou *Bigerro-*
nes, peuple dont dépendaient les *Tornates* et les *Camponi*. Pline (liv. iv, chap. 19) les appelle *Begerri*. Ces peuples furent inconnus à Ptolémée et aux autres géographes. Saint-Paulin les désigne sous le nom de *Pellitos Bigerros*, sans doute parce qu'une partie de leur pays, située dans les Pyrénées, les obligeait de se vêtir d'une fourrure que Sulpice-Sévère, dans la *Vie de saint Martin*, appelle *bigerrica vestris hispida*. — Les Visigoths conquièrent le Bigorre sur les Romains au v^e siècle. Les Francs s'en emparèrent après la mort d'Alaric; mais les Gascons envahirent ce pays et l'incorporè-

rent à leur territoire. Gisèle, fille unique d'Amand, duc des Gascons, ayant épousé Caribert, frère puîné du roi Dagobert I^{er}, en eut deux fils, Boggis et Bertrand, ducs de Toulouse et d'Aquitaine. Soit que Gisèle eût transmis à ses enfants ses droits sur la Gascogne, comme le pense D. Vaissète (*Histoire générale du Languedoc*, t. 1, p. 689), soit que les peuples de cette contrée eussent consenti à reconnaître pour leurs souverains des princes issus du sang de Mérovée, les descendants de Boggis ont possédé la Gascogne pendant plus de 130 ans, jusqu'à la déchéance et l'exclusion de leur maison en 819. Une longue suite de révoltes et de perfidies avaient autorisé Louis-le-Débonnaire à cet acte de sévérité et de politique. Cependant ce prince juste et humain, ne voulant pas envelopper les enfants de Loup-Centule, dernier duc mérovingien de Gascogne, dans la disgrâce de leur père, sépara de ce duché le pays de Bigorre, dont il investit comme comte bénéficiaire Donat-Loup, fils aîné de Loup-Centule. Donat-Loup vivait encore en 845. On ne connaît pas ses successeurs jusqu'à Raimond, comte de Bigorre, qui vivait en 947, et fit réédifier le monastère de Saint-Savin, dans la vallée de Lavedan. Garcie-Arnaud I^{er} (983); Louis (1009) et Garcie-Arnaud II (1032), furent successivement comtes de Bigorre. Gersende, sœur et héritière de Garcie-Arnaud II, porta le comté de Bigorre, vers 1036, à son mari Bernard-Roger, comte en partie de Carcassonne et de Foix. Bernard I^{er} (1038) et Raimond I^{er} son fils et son successeur en 1065 ont été les seuls comtes de Bigorre de la maison de Carcassonne. Ce comté fut porté, en 1080, par Béatrix I^{re}, sœur du comte Raimond II, dans la maison de Béarn. Centule, vicomte de Béarn, son mari, porta du chef de Béatrix le titre de comte de Bigorre, qui passa vers 1096 à Bernard II son fils aîné. Celui-ci fut père de Centule II, comte de Bigorre en 1113, lequel contribua à la conquête de Saragosse sur les Maures d'Espagne en 1118.

Béatrix II, fille unique de Centule II, lui succéda en 1127, avec son mari, Pierre, vicomte de Marsan, fondateur, en 1141, de la ville de Mont-de-Marsan. Centule III, fils de la comtesse Béatrix II, et de Pierre, vicomte de Marsan, et leur successeur (1163), soutint une guerre malheureuse contre Richard d'Angleterre, duc d'Aquitaine, qui le fit prisonnier en 1178, et ne lui accorda la liberté qu'après en avoir obtenu la ville de Clermont et le château de Montbrun. Béatrix III de Marsan, sa fille unique (nommée aussi Stéphanie), fut mariée d'abord à Pierre, vicomte de Dax, ensuite à Bernard IV, comte de Comminges. Elle eut de ce second mariage une fille nommée Pétronille de Comminges, comtesse de Bigorre, mariée : 1^o en 1196 à Gaston VI, vicomte de Béarn, mort sans enfants en 1215; 2^o à Nugnès-Sanche, comte de Cerdagne, mariage déclaré nul presque aussitôt; 3^o en 1216 à Gui, fils du fameux Simon de Montfort; 4^o avec Aimar de Rancou; 5^o avec Boson de Mathas, qui promulgua une loi portant que tout meurtrier volontaire serait enseveli vivant sous le cadavre de celui qu'il aurait assassiné, loi qu'il fit exécuter avec la plus active et la plus inflexible attention. Pétronille avait eu deux filles de Gui de Montfort. L'aînée, appelée Alix, épousa Jourdain III, prince de Chabonais. Eschivat (on prononce Eskivat) de Chabonais, leur fils, se porta, en 1251, pour héritier de son aïeule, la comtesse Pétronille, au comté de Bigorre. Mathe de Mathas, sa tante, née de Boson, et femme de Gaston VII, vicomte de Béarn, revendiqua ce comté, se prétendant seule héritière légitime de la comtesse Pétronille, sur le prétexte que le mariage de cette comtesse avec Gui de Montfort, dont était issue la mère d'Eschivat, ayant été contracté du vivant de Sanche-Nugnès de Cerdagne, était illégitime. Guerre entre les parties contendantes. Elle se termine, en 1256, par la médiation de Roger IV, comte de Foix. Par le traité qu'il conclut, la vicomté de Marsan et le pays de Rivière-

Basse furent distraits du Bigorre et donnés à Mathe; le surplus du comté fut garanti à Eschivat. Celui-ci étant mort sans postérité en 1283, ce fut sa sœur, Lore de Chabanaïs, qui lui succéda avec Raimond VI vicomte de Turenne, son mari. Il y eut bientôt après six concurrents pour la succession du comté de Bigorre, tous issus de la comtesse Pétronille de Comminges. Les états du pays étaient partagés. Cette affaire ayant été évoquée au parlement de Paris, le roi Philippe-le-Bel séquestra le comté litigieux, et comme Jeanne, reine de Navarre, sa femme, y formait aussi des prétentions, elle en rendit hommage l'année suivante à l'église du Puy. Dans la suite, Philippe-le-Bel ayant éteint par des indemnités les droits des autres prétendants, il fit porter le titre de comte de Bigorre au troisième de ses fils, qui fut depuis le roi Charles-le-Bel. En 1368, Édouard III, roi d'Angleterre, donna comme duc de Guienne le comté de Bigorre à Jean II seigneur de Grailli; mais ce dernier en fut presque aussitôt dépouillé par Charles V, roi de France, qui investit de ce comté et de celui de Gaure Jean I^{er}, comte d'Armagnac. Ce monarque retira le comté de Bigorre par un échange en 1374, et Charles VI le donna en 1389 à Gaston-Phébus, comte de Foix, descendu de Roger-Bernard III, qui avait épousé en 1262 Marguerite de Béarn, fille de Gaston VII, vicomte de Béarn, et de Mathe de Mathas-Bigorre, vicomtesse de Marsan, alliance qui avait réuni dans la même maison les pays de Foix, de Béarn, de Bigorre et de Marsan. Cependant, ce ne fut qu'à partir de 1425 que les comtes de Foix jouirent paisiblement du comté de Bigorre. Un arrêt du parlement de Paris mit fin à toutes les difficultés relatives à l'investiture de ce pays, qui depuis ce temps a suivi le sort de Béarn. Ils passèrent, en 1484, dans la maison d'Albret. Henri IV, les ayant recueillis de Jeanne d'Albret, sa mère, les réunit à la couronne de France par lettres-patentes du mois d'octobre 1607. LAÏNÉ.

BIGOT. Ce mot, qu'il serait beaucoup plus rationnel d'écrire *bygot*, par égard pour l'étymologie anglaise, *by god*, ou l'étymologie allemande, *ley gott* (de par Dieu), qui prouverait que dans l'origine il n'était pas pris absolument en mauvaise part, ne se dit aujourd'hui que dans ce dernier sens, et s'applique aux faux dévots. Camden rapporte, dans sa *Britannia*, que les Normands ont été appelés *bigots*, et voici, selon lui, comment la chose arriva. Lorsque Charles eut résolu de donner la Normandie, avec sa fille Gissa, à Rollon, les courtisans ayant averti ce duc qu'il fallait qu'il baisât les pieds du roi, en reconnaissance d'un si grand bienfait, il répondit en anglais : *No so, by god*, c'est-à-dire : *Non, de par Dieu*. Aussitôt, le roi et les siens, en se moquant, l'appelèrent *bigot*, et cette qualification passa à tous les Normands. Plusieurs autres histoires et chroniques rapportent la même chose sur l'origine du mot *bigot*, que Pasquier semble aussi avoir adoptée. D'autres auteurs, entre autres Etienne Guichard, et après lui le père Thomassin, veulent que *bigot* vienne de l'hébreu *bagad*, qui signifie transgresser, prévariquer. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans les procès de la canonisation de J. Wernher (*Acta SS. April*, t. I, p. 772), on trouve le mot *begutæ*, employé en bonne part, pour qualifier des filles animées d'une véritable dévotion, et Guillaume de Nangis rapporte que les Normands, désirant se faire chrétiens, s'écriaient *Bigot! bigot!*—Quoi qu'il en soit, ce mot, comme nous l'avons dit plus haut, ne se prend plus aujourd'hui qu'en mauvaise part, et sert à qualifier ceux qui n'ont pas une véritable dévotion. Il y a cependant cette différence entre les *bigots* et les *çagots*, que ceux-ci sont bien réellement de faux dévots, des hypocrites, des tartufes, tandis que la *bigotterie* ou le *bigotisme* est plutôt le vice des petits esprits, des esprits faibles, étroits et superstitieux, qui font consister la religion dans de menus pratiques, indignes souvent du caractère

élevé qu'elle doit avoir. — En termes de marine, on appelle *bigot* une petite pièce de bois percée de plusieurs trous, par lesquels on passe les bâtardeaux, ou cordes des *racages*. (V. ce mot.) — On appelle aussi *bigot*, en italien *bigontia*, une mesure de liquides dont on se sert à Venise, qui est la quatrième partie de l'*amphora* et la moitié de la *botte*. E. H.

BIGOTELLE, de l'espagnol *bigotera*, nom que nos ancêtres donnaient à une espèce de bourse dans laquelle ils enfermaient le soir leur barbe, après l'avoir peignée et parfumée. F.

BIGOURNEAU, nom vulgaire d'une coquille du genre *sabot*, que l'on a donné aussi aux *nérites*. (Voyez ces mots.) Z.

BIGRE est le nom qu'on donnait autrefois à de certains individus riverains des forêts, qui avaient soin d'y chercher des abeilles, de les rassembler et de les élever dans des ruches, pour y faire du miel et de la cire. Les bigres avaient le droit de couper et d'abattre les arbres où elles se trouvaient, à leur profit, sans pouvoir être recherchés ni inquiétés pour ce fait. Depuis, et agrandissant toujours de plus en plus leur pouvoir, selon la tendance naturelle de l'homme, ils en vinrent à s'arroger le droit de prendre dans les forêts tout le bois dont ils avaient besoin pour le chauffage, d'où ils furent appelés dans quelques endroits *francs bigres*. Un édit royal de 1669 ayant supprimé tous les droits de chauffage, à quelques exceptions y mentionnées, les *bigres*, qui n'avaient d'autre titre que l'usage, durent renoncer à cet avantage. — On lit dans le *Mercur* de février 1729 une explication du mot *bigre*, dont l'auteur tire l'étymologie du mot latin *apiger* ou *apicurus*, c'est-à-dire qui gouverne les mouches, qui a soin des abeilles. Selon ce qui est très probable, en effet, on aura retranché d'abord l'*a*, et de *piger*, qui reste, en changeant le *p* en *b*, comme il est arrivé fort souvent, et comme nous l'avons démontré du reste à l'article qui concerne cette lettre (voyez p. 1, du tom. 4 de ce *Dictionnaire*), on aurait fait *biger*, et *bigre* en français; ce

que l'on a pu faire également du mot *apicurus*, par abréviation et par contraction ou synérèse. E. H.

BIGUES, terme de marine; longues et grosse pièces de bois, que l'on passe dans les sabords aux côtés des vaisseaux, soit pour les soulever, soit pour les coucher. On appelle aussi de ce nom les fourches à mâter. E.

BIHAI, *heliconia*, genre de la famille des musacées et de la pentandrie monogynie, qui croît en Amérique, principalement aux Antilles; où on le trouve dans les lieux humides. Les branches du bihai des Antilles (*H. caribæa*) sont assez semblables à celles du platane; elles jettent des rameaux et des verges, au milieu et autour desquels sont les feuilles, qui sont assez grandes et assez larges pour que les Indiens les emploient à couvrir leurs maisons. Ils s'en servent aussi pour eux-mêmes en guise de parapluie, et font avec ses jeunes branches des paniers ou corbeilles, qu'ils nomment *havyas*. Dans le besoin, ils en mangent aussi les racines ou jeunes pousses, qui sont blanches, tendres, et ressemblent assez à la partie du jonc qui est en terre, avec cette différence qu'elles ont une légère saveur qui n'a rien de désagréable. Z.

BIJON est le nom que l'on donne en quelques localités, dans le Lyonnais par exemple, à la térébenthine comme (*terebinthina resina*), qu'on tire par incision, ou qui découle naturellement en été des pins et des mélèzes, et que quelques pharmaciens vendent pour le baume blanc du Pérou, dont elle a du reste toutes les qualités. Z.

BIJOU. Ce mot, ainsi que ceux de *joyau* et *joujou*, dérive de la racine *jo*, *joc*, *jou*, d'où sont aussi venus les mots *jeu*, *joie*, *jouir*; il exprime l'idée de tout ce qui réjouit, amuse et procure du plaisir. Bijou, composé des syllabes *bi* ou *bis* (deux fois) et *jou*, est donc tout à la fois synonyme et en quelques sorte homonyme de *joujou*, car ils signifient tous deux *double jeu*, avec cette différence que le *joujou* n'amuse que les petits enfants, et qu'un bijou sert à divertir les grands

enfants, tant les femmes que les hommes, qui en raffolent et y attachent un grand prix. Matériellement parlant, un bijou est un ouvrage d'orfèvrerie, moins nécessaire à l'habillement qu'accessoire; plus ou moins recherché, pour l'ornement et le complément de la toilette. Pour les femmes, ce sont des bracelets, des boucles d'oreilles, des aigrettes, des ceintures, des colliers, des boîtes et papiers à ouvrages, des peignes, etc.; pour les hommes, des tabatières, des pommes de cannes, des cachets, des boucles de souliers et de jarretières, etc.; pour les deux sexes, des agrafes, des bagues, des bombonnières, des brloques, des boutons, des croix, des étuis, des épingles, des flacons, des lorgnons, des lunettes, des montres, des nécessaires, des tablettes, etc., etc. Cette nomenclature, quoique assez longue, est pourtant bien loin d'être complète, car il est difficile de se souvenir de tout ce que le caprice et la mode ont produit en tous temps, en tous lieux, et de prévoir ce qu'ils peuvent inventer encore; mais nous laissons le soin d'y suppléer aux amateurs des deux sexes, plus versés que nous dans la connaissance et l'usage de ces colifichets. Il serait plus curieux et plus intéressant d'apprendre à nos lecteurs l'origine et l'histoire des bijoux chez toutes les nations anciennes et modernes, le nom de celui qui en fut l'inventeur, l'époque et le pays où il vivait, le premier ouvrage en bijouterie qui ait été fabriqué par la main des hommes, etc. On voudrait savoir en quoi consistaient les bijoux qu'Isaac envoya à Rébecca; la forme, la manière et les ornements des diadèmes de Sémiramis et de Didon, du collier qui coûta la vie à Eriphyle et à son époux Amphiaras, de celui que portait le Gaulois qui fut tué par Manlius, surnommé depuis Torquatus, etc.; mais un pareil travail exigerait plus de temps, plus d'espace que celui qui est réservé à notre article dans ce *Dictionnaire*, et surtout de longues et pénibles recherches; il en a été déjà question à l'article ANNEAU, où l'on a pourtant oublié de parler de l'anneau de Salomon, de celui de Polycrate,

de ceux qui servaient de cachet à Mahomet et aux khalifes, ses successeurs, et qui généralement étaient d'argent, comme le sont encore ceux des Turcs; de la prétendue bague de la sainte Vierge, ou plutôt d'Agrippine, épouse de Germanicus, qu'on voit au cabinet des médailles de la Bibliothèque du roi; des anneaux que des femmes indiennes et sauvages portent aux narines ou à la membrane intermédiaire du nez; de l'anneau de chasteté de certains kalanders, etc. — Il est certain, du reste, que l'usage et le luxe des bijoux sont fort anciens; et si l'on réfléchit que l'art de découvrir, d'extraire et de travailler l'or et l'argent, et de mettre en œuvre les pierreries, fait supposer un degré assez avancé de civilisation, et qu'avant de fabriquer des bijoux, avant de s'occuper des superfluités du luxe, les hommes ont dû songer d'abord à se nourrir, à se loger, à se vêtir, à inventer, à perfectionner tous les objets nécessaires, non seulement aux premiers besoins, mais à l'aisance de la vie, on pensera avec nous que l'antiquité du monde remonte beaucoup au-delà des quatre mille ans qu'on lui donne communément et sans preuves, avant l'ère chrétienne. C'est une vérité que le *Festin de Balhasar, roi de Babylone* nous a rappelée. — Les bijoux, les ornements d'or, d'argent et de pierres précieuses, ont été adoptés principalement par les femmes, dans tous les temps et dans tous les pays. L'Orient, Athènes, Rome, virent des excès en ce genre. On cite Cornélie, la mère des Gracques, comme ayant su s'affranchir de cette vanité ridicule, et préférant ses enfants aux bijoux les plus précieux: mais les Cornélies sont rares, même de nos jours. On se souvient des fameuses perles que Cléopâtre fit dissoudre dans un festin. Sous les empereurs d'Orient au *v^e* siècle, les dames, outre leurs boucles d'oreilles, avaient d'autres bijoux pour orner l'extrémité de leurs joues; elles portaient des lames d'or au-dessus de leurs mains. Les jeunes gens avaient des bracelets d'or. Comment le luxe n'aurait-il pas gagné toutes les clas-

ses, lorsque les pontifes de la religion en montraient l'exemple, eux qui auraient dû, comme Jésus-Christ, être des modèles de modestie et de simplicité. Sans parler des mitres, des crosses, des croix des évêques, en or et en argent, de la belle améthiste qu'ils portaient au doigt, on sait que le pape Grégoire IX, à son couronnement, en 1227, était couvert de pierreries, et que le faste de la cour de Rome, sauf quelques rares exceptions, n'a pas diminué, car ce pontife n'avait encore que deux couronnes à sa tiare, et la troisième fut ajoutée depuis. Le luxe des bijoux n'est pas général dans l'Orient; les Turcs et leur sultan affectent beaucoup de simplicité dans leur costume, mais le schah de Perse est resplendissant de diamants et de pierreries. Là aussi, ce sont les femmes qui poussent la manie plus loin que les hommes : en Turquie, elles ont des colliers de sequins d'or et des bagues à tons les doigts. — Autrefois, en France, les bijoux étaient un des attributs de la puissance et de la noblesse; les vilains n'avaient pas le droit d'en porter; aujourd'hui, c'est presque le contraire, et l'usage en est devenu si commun, si avili, que certaines femmes qui attirent le plus les regards par l'éclat de leurs diamants ne sont pas, pour cela, les plus considérées. Agnès Sorel est, dit-on, la première, en France, qui ait eu un collier de diamants bruts, car on ne savait pas encore les tailler. Comme ce collier la gênait beaucoup, elle l'appelait un *carcan*, et ne le portait que pour plaire à Charles VII. Les dames de la cour de ce prince imitèrent la favorite, et les diamants furent en crédit. Le goût varia depuis. Françoise de Foix, comtesse de Châteaubriant, préférait l'or; elle fit fondre ses bijoux en lingots avant de les envoyer à la duchesse d'Étampes, sa rivale, par ordre de François I^{er}. La belle Féronnière portait sur le front une plaque de pierreries dont la mode s'est renouvelée de nos jours. Catherine de Médicis et Diane de Poitiers préférèrent les perles. Marie Stuart, épouse du dauphin, qui fut François II, ayant apporté

de superbes diamants, ce luxe reprit faveur. Après son départ pour l'Écosse, on revint à l'usage des perles. Au couronnement de Marie de Médicis, femme d'Henri IV, les dames de sa suite en portaient dans leurs cheveux et sur leurs robes. Sous Louis XIV, on reprit les diamants et les pierreries, dont l'usage devint plus général en raison des relations que les voyageurs Tavernier, Chardin et Paul Lucas, joailliers, et d'autres, entretenirent avec la Perse et l'Inde. Les actrices qui figuraient aux spectacles de la cour, ne voulant pas se laisser éclipses par les marquises, parsemèrent leurs robes de pierres fausses, qui brillaient au théâtre comme des pierres fines. Les dames du haut rang adoptèrent les diamants comme parure distinctive. Elles eurent des bracelets, des boucles d'oreilles, des colliers, des aigrettes, même des pièces, en diamants, placées sur le devant du corsage des robes. La reine en avait à sa ceinture, à ses épaulettes, à l'agrafe de son manteau. On se rappelle le fameux collier acheté par le cardinal de Rohan pour la reine Marie-Antoinette. Ce luxe gagna les hommes, et peu d'années avant la révolution de 1789, on fit des garnitures d'habits, des boutons, des gancs de chapeaux, des nœuds et des poignées d'épées, des montres et des tabatières enrichies de diamants. On portait deux chaînes de montres qui descendaient jusqu'à mi-cuisses, et garnies de breloques dont le frémissement se faisait entendre de loin; on avait des boîtes pour chaque saison, pour tous les jours de l'année. Le marquis de Crochant, à Avignon, possédait 365 bagues plus précieuses les unes que les autres. On tirait vanité d'amasser à force d'argent une foule de superfluités dispendieuses, et d'en faire un brocantage perpétuel. Quel noble emploi des richesses! Sans pousser l'extravagance à ce point-là, de simples particuliers portaient à leurs doigts des bagues énormes, octogones, ovales, à lozange, qu'on appelait des firmaments, parce qu'elles étaient composées de diamants montés sur une pierre fausse bleue

ou violette. Tandis que les hommes faisaient la belle main, celles des femmes étaient des baguiers qui absorbaient un ou deux patrimoines. L'anneau conjugal y était totalement éclipsé. La révolution fit disparaître ce luxe aussi insolent que bizarre, et ramena des idées plus saines et des goûts plus simples. — Il reparut, avec quelques modifications, sous Napoléon ; mais ses progrès n'ont plus été aussi rapides ni aussi scandaleux, et ses écarts ont été moins ridicules. La mode des boucles de souliers, quoique plus petites qu'autrefois, n'a pas pu se soutenir. Celle des pantalons a fait disparaître les boucles de jarrettières. A l'exception des épingles de chemises, pour lesquelles on a employé diverses pierres précieuses, et qui ont été remplacées par des boutons, les hommes ne portent presque plus de bijoux. Les femmes seules ont conservé ce privilège, mais elles n'en abusent pas trop. — On appelle joaillier l'homme qui fabrique ou vend des joyaux, et bijoutier le marchand et le fabricant de bijoux. L'un et l'autre trafiquent et montent toutes sortes de pierres précieuses. Comme cette profession est basée sur un talent de mode et de goût, elle ne peut avoir d'autres règles fixes que le caprice de l'ouvrier ou de l'acheteur. Les bijoutiers ont choisi pour patron saint Louis; ils auraient aussi bien pu prendre tout autre saint couronné. Ils ne faisaient qu'un corps avec les orfèvres, qui souvent cumulaient les deux états. Il fallait trois ans d'apprentissage pour être reçu bijoutier ou joaillier. Le prix de l'or ou de l'argent étant fixé, ce n'est pas sur le prix qu'un bijoutier ou un orfèvre peut gagner, mais sur la façon, sur les échanges, et sur la matière, en l'altérant, en la diminuant, quand il ne sont pas honnêtes. Tous les bijoux, tous les ouvrages d'orfèvrerie sont soumis à un droit qu'on nomme contrôle : le bijoutier, l'orfèvre qui contre-fait le poinçon s'enrichit en peu de temps; mais s'il est découvert, il encourt des peines bien plus sévères que le contre-facteur d'ouvrages imprimés. En termes

d'argent, on appelle *saint-esprit* le faux poinçon, et celui qui s'en sert observe de le cacher avec le plus grand soin. Les bijoutiers, les orfèvres, sont tenus d'enregistrer exactement les objets qu'ils achètent des particuliers, avec les prix qu'ils ont payés; mais ils éludent souvent les ordonnances. Nous avons connu un bijoutier du Palais-Royal qui fit fortune en vendant pour de l'or du cuivre doré ou plaqué. Découvert, il échappa aux poursuites en passant dans les colonies, où il est mort, dit-on, dans l'indigence. Un autre, pour avoir acheté une partie fort considérable de superbes diamants, volés à une princesse napolitaine par des gens qui se disaient *comme il faut*, parce qu'ils étaient comtes ou marquis, fut condamné aux galères, et nous l'avons vu au bagne de Brest, où il se cachait aux regards curieux. Il ne cessait d'envoyer des mémoires à Paris pour réclamer la révision de son jugement; il insistait sur ce qu'il n'avait pas acheté à des gens pauvres, obscurs, et il avait raison; son seul tort était d'avoir payé ces diamants fort au-dessous de leur valeur, ce qui devait le convaincre qu'ils avaient été volés. Au reste, si l'on est quelquefois trompé par les bijoutiers, on trouve aussi chez eux des garanties contre les voleurs, et nous rapporterons ici un fait qui plaira aux propriétaires de bijoux, et que la plupart d'entre eux ignorent indubitablement. Une princesse de Nassau ayant eu besoin, il y a environ 30 ans, de 40,000 francs, offrit pour sûreté une paire de boucles d'oreilles, composées de quatre gros diamants jaunes. Le prêteur ayant montré ces pierres à un des premiers joailliers de Paris, celui-ci les reconnut, et en trouva le dessin sur son livre d'ordre, ainsi que la date et le prix de l'acquisition que le prince de Nassau en avait fait en Russie, à l'époque de son mariage. Le joaillier assura que ces mêmes notes avaient été envoyées à tous les principaux lapidaires et bijoutiers de l'Europe; qu'on en usait ainsi pour tous les bijoux de grand prix, qui, de cette manière, ne pouvaient pas être volés, et n'avaient à

craindre que le feu et l'eau. Les bijoutiers, les orfèvres, sont rarement exposés à des actes de violence, à des vols avec effraction, qui pourtant ne sont pas sans exemple; mais ils sont souvent dupés par des filous des deux sexes aux grands airs et à équipage. Nous pourrions citer un prince, qui passait, de plus, pour espion de police, et dont le frère a été pair de France sous la restauration. L'état d'orfèvre et de bijoutier occupe une foule de ciseleurs, guillocheurs, polisseurs et graveurs; mais il a produit un nouveau genre d'industrie. Le lendemain d'une revue, d'une fête publique, d'un grand rassemblement, des gens font métier de sortir avant le jour, et ne manquent guère de trouver des bijoux perdus dans la foule. Ils voient en tous sens, et comme les araignées, ils semblent avoir des yeux derrière la tête. Rien n'égale leur adresse pour ramasser en courant ce qu'ils aperçoivent, et comme s'ils l'avaient perdu eux-mêmes. Ces trouveurs, rivaux, à certains égards, des chiffonniers, ne sont pas des filous, des escrocs, mais ils marchent immédiatement après eux; car ce qu'ils trouvent, ils ne le déclarent pas à la police; ils ne s'enquerraient pas des propriétaires. Si quelquefois, par pudeur ou par crainte, ils rendent les objets de grande valeur, ils ne sont pas gens à refuser la récompense honnête.—Le mot de joyau entraîne toujours l'idée du grand, du beau, du précieux, comme les bijoux de la couronne. Le bijou est généralement plus petit, plus mignon, plus curieux; aussi emploie-t-on souvent, par métaphore, le nom de bijou pour exprimer tout ce qui est propre, commode, agréable et gentil : on dit d'une maison bien distribuée, d'un appartement décoré avec goût, d'un meuble élégant, d'une femme charmante, d'un enfant plein de grace, d'un jeune cheval, d'un petit chien, d'un serin, etc. : c'est un vrai bijoux, c'est un joli bijou; mais *joli*, dans cette locution, est un pléonisme, car il a la même étymologie que bijou. Comme ce dernier mot s'applique à tout ce qu'il y a de plus aimable,

il n'est pas étonnant qu'on en ait fait un terme d'amitié, de tendresse. On dit à son amie, à sa maîtresse; à son enfant, plus rarement à sa femme : *mon bijou*, *mon petit bijou*. Les dames de la halle même font un fréquent usage de ce mot, en tâchant d'adoucir leur voix de rogomme, pour amadouer les chalands : *Écoutez donc, bijou; prenez-moi ça, mon bijou!* — On appelle aussi *bijoutier* un homme qui, ayant le goût ou plutôt la manie des tableaux, des choses curieuses, n'est parvenu à rassembler qu'une collection d'objets médiocres. H. AUDIFFRET.

BIJOUTIER. (*Voy. JOAILLIER et ORFÈVRE.*)

BIJUGUÉ, *bijugatus*, formé de *bis* et de *jugum*, se dit en botanique des feuilles pennées, dont le pétiole commun porte deux paires de folioles, telles que celles des *mimosa nodosa* et *sagifolia*. Z.

BILABIÉ, *bilabiatus*; on appelle ainsi, en botanique, les organes ou rudiments qui ont deux parties principales disposées comme les lèvres des animaux, et désignées, l'une par le nom de *lèvre supérieure*, l'autre par celui de *lèvre inférieure* : les calices et les corolles de la sauge, du phlomis, etc., ont cette conformation, ainsi que les pétales de la nigelle et de l'ellébore. (*V. LABIÉS.*) Z.

BILAMELLÉ, *bilamellatus*, c'est-à-dire composé de deux lames : tels sont, en botanique; le stigmate du *martynia* et les cloisons dont sont pourvues les capsules de la digitale. Z.

BILAN. L'étymologie de ce mot si connu, mais si souvent mal interprété, indique parfaitement la chose qu'il exprime. Le mot *bilan* sonne très mal aux oreilles des gens du monde, parce que la plupart n'y attachent pas d'autre idée que celle de *faillite*; et pourtant le mot latin *bilanx*; d'où l'on a formé celui de *bilan*, n'a pas d'autre expression, dans notre langue; que celle de *balance*. — Le *bilan* est donc la *balance* des gains et des pertes des négociants, de leur actif et de leur passif, ou, pour parler un langage plus clair, c'est l'acte ou l'inventaire dans lequel ils inscrivent tout ce qu'ils

doivent, tout ce qu'ils possèdent et tout ce qui leur est dû. — C'est dans cet acte que l'on doit trouver la mesure de leur bonne foi, la juste appréciation de leur position : aussi le code de commerce renferme-t-il un chapitre spécial sur les dispositions relatives au bilan. — Quand un commerçant, forcé par l'état malheureux de ses affaires de suspendre ses paiements, se présente à la justice et lui dévoile sa situation véritable; quand il a, pour nous servir de l'expression consacrée par l'usage, déposé son bilan, tableau exact et sincère de cette situation, on doit naturellement éloigner le soupçon de fraude, puisque le *failli* rend un compte fidèle de ses opérations commerciales et fait connaître les motifs de l'inexécution de ses engagements. — Mais s'il ne s'est pas mis en devoir de remplir cette obligation, ou s'il n'a pu s'en acquitter, la présomption favorable n'existe plus, et la loi veut qu'il soit suppléé, dans le plus bref délai, à la déclaration que devait fournir le failli, parce qu'en effet rien n'est plus pressant pour les créanciers que de savoir, au moins par aperçu, ce qu'ils doivent attendre du résultat de la faillite, ce qu'ils peuvent espérer de recouvrer. C'est pourquoi, aussitôt après l'entrée en fonctions des *agents de la faillite*, c'est-à-dire immédiatement après le jugement qui a déclaré cette faillite ouverte, et nommé des *agents* pour la gérer provisoirement, ceux-ci doivent procéder à la formation du *bilan*, au moyen des livres et papiers du failli, et à l'aide des informations et renseignements qu'ils auront pu se procurer auprès de la femme du failli, de ses enfants, de ses commis et autres employés. (Art. 473 du code de commerce.) — Le même jugement du tribunal de commerce qui nomme les *agents* doit désigner un des membres de ce tribunal qui, sous le nom de *commissaire à la faillite*, est chargé de surveiller les agents, d'accélérer la confection du bilan et de recueillir tous les renseignements qui parviendront à sa connaissance. — Au reste, la durée des fonctions des agents

étant limitée à quinze jours, et ne pouvant être prolongée au-delà de quinze autres jours, il s'ensuit que tel est le terme fixé pour la rédaction du bilan; sauf les adjonctions ou les rectifications auxquelles une plus ample connaissance des affaires du failli peut donner lieu par la suite. — Enfin, cet acte étant dressé, et les créanciers étant connus, c'est à ceux-ci qu'il appartient de choisir les personnes chargées de pourvoir en leur nom à l'administration de la faillite; en conséquence, le bilan est remis par les agents au juge-commissaire, qui rédige ensuite la liste des créanciers et convoque chacun d'eux, à l'effet de procéder à la nomination des *syndics*, qui, aux termes de la loi, doivent remplacer les agents. — Ainsi, la rédaction du *bilan* est la première opération importante de la faillite, et c'est elle, en effet, qui fournit les principaux éléments d'où l'on induit le caractère véritable de la chute du négociant. On trouvera au mot *FAILLITE* la suite et le développement de cette grave matière, sur laquelle nous n'insisterons pas davantage quant à présent, le mot *bilan* ne nous paraissant pas comporter un plus longue explication. D....D.

BILAN D'ENTRÉE ET BILAN DE SORTIE. (*Voy.* BALANCE D'ENTRÉE et BALANCE DE SORTIE.)

BILATÉRAL, *bilateralis*, c.-à-d. appartenant à deux côtés opposés, placé sur deux côtés opposés, mais partant de points différents : telles sont, par exemple, les feuilles de l'if, en botanique. Z.

BILATÉRAL. L'on dit d'un acte qu'il est bilatéral lorsqu'il contient des conventions réciproques de la part de plusieurs parties dont chacune s'engage à faire quelque chose, comme dans tout contrat synallagmatique, tandis qu'il n'est qu'*unilatéral* lorsqu'une seule partie souscrit l'obligation dans laquelle ne figure point celui au profit de qui elle est souscrite. Ainsi, une reconnaissance d'un prêt, un simple billet, un billet à ordre, sont des actes unilatéraux; un contrat de bail, un contrat de vente, sont, au

contraire, des actes bilatéraux. Aussi doit-il en être fait, à peine de nullité, autant de copies qu'il y a de parties qui y figurent : chacune d'elles devra avoir sa copie portant la mention que chacune des autres parties obligées a également la sienne. T. A.

BILBAO. (*Voy.* BISCAYE.)

BILBOQUET, est le nom qu'on donne, en architecture, à tout petit carré de pierre qui, ayant été scié d'un plus gros, reste dans le chantier. On appelle aussi *bilboquet* les moindres carreaux de pierre provenus de la démolition d'un bâtiment. — Le *bilboquet* des monnayeurs est un morceau de fer, en forme d'ovale, très allongé, au milieu duquel est un cercle en creux et au centre un petit trou. — Celui des perruquiers est un petit morceau de bois tourné, sur lequel ils roulent les cheveux pour les friser. — En termes de doreur, *bilboquet* est un petit morceau de bois carré où est attaché un morceau d'étoffe fine pour prendre l'or et le mettre dans les endroits les plus difficiles, comme dans les filets carrés, dans les gorges et dans les autres endroits creux. — Les imprimeurs appellent *bilboquets* certains petits ouvrages de ville, tels que les billets de mariage, d'enterrement, les adresses, cartes de visite, avis au public, etc. — Le *bilboquet* est enfin un jonet d'enfant fort connu, creusé par un bout et pointu par l'autre, au milieu duquel est attaché une gance ou ficelle, terminée par une boule percée d'un trou, et que l'on doit chercher, en la lançant, à faire retomber et à fixer sur l'un de ces deux bouts. Le journal de Henri III nous apprend que ce prince portait quelquefois un *bilboquet* à la main. Cet exercice était, en effet, très commun de son temps, comme il l'était redevenu en 89, après quoi il fut remplacé par le jeu de l'*émigrant*. — Guipatin, prenant le mot de *bilboquet* dans une acception figurée, appelait des gens que la fortune avait élevés subitement, et dont la position ne paraissait pas bien assurée, les *bilboquets de la fortune*. Ce jeu, tout ancien qu'il est, pourra

passer de mode et cesser de plaire aux enfants pour faire place à une nouvelle distraction, mais jamais probablement les hommes ne seront assez sages pour se contenter d'une condition en rapport avec leur valeur réelle et pour refuser de servir de jouets à la fortune, en briguant des positions trop élevées. C'est surtout au sortir d'une révolution que se font ces expériences, souvent plus coûteuses au pays qu'à ceux-là mêmes qui les tentent, et qui, si elles ne guérissent point les ambitieux, devraient au moins servir de leçon à ceux qui donnent trop facilement les mains à leurs projets. Ajoutons, toutefois, pour être vrais, et pour montrer en même temps que la fortune ne défait pas toujours ce qu'elle a fait mal à propos, qu'on a vu de tout temps des ambitieux et des intrigants assez souples ou assez heureux pour rester à leur poste, en dépit des événements contraires, et pour se retrouver toujours sur leurs pieds, au milieu des plus grands naufrages. Ceux-là sont comparés à ces petites figures qui ont aux jambes des plombs dont le poids les fait toujours se retourner et se trouver debout, quelque autre position qu'on essaie de leur faire prendre, et qu'on appelle aussi du nom de *bilboquets*. — Il ne nous reste plus qu'à indiquer l'étymologie du mot *bilboquet*. M. Roquefort veut qu'elle vienne de *billé*, en latin *pila*; M. Ch. Nodier (*Examen critique des dictionnaires*, pag. 68) le fait venir de *bambin*, *bimbeloterie*, *bimbeloquet*; puis il remarque encore qu'il est parlé dans Rabelais d'un jeu de *billoboc*, dont le nôtre est probablement renouvelé. « On choisira, » dirons-nous avec lui; mais nous avouons que si cette dernière étymologie nous paraît en effet très probable pour le jeu, nous n'apercevons pas aussi distinctement les rapports qu'elle peut avoir avec les autres acceptions du mot *bilboquet*. E. H.

BILDERDYK (GUILLAUME), né à Amsterdam en 1750, vit actuellement à Leyde, où il passe pour un des plus fameux jurisconsultes de la Hollande, pour un savant dans toute l'étendue du mot,

et d'après l'opinion des critiques hollandais pour l'un des premiers poètes de l'époque. Après avoir étudié la littérature ancienne à Leyde, sous les professeurs Ruhnken et Valkenaer, il reçut, en 1776, des mains de la société académique de cette ville, dont les décisions sont fort respectées, le premier prix de poésie, dont le sujet était *De l'influence de la poésie sur l'art de gouverner les hommes*. L'année suivante, il remporta encore deux autres prix dans un concours dont le but était *le véritable amour de la patrie*, et dont il fit l'objet d'un poème didactique et d'une ode. On trouve dans ses ouvrages une grande pureté de style, une rare élégance de diction, unies à beaucoup de chaleur; mais ce qui le distingue surtout, c'est une richesse inépuisable d'images et de figures poétiques, qui ont pu faire croire que la Hollande allait voir renaître le siècle de Vondel, Hooft et Cats. Dans cette nouvelle ère poétique, on voit briller à côté de Bilderdyk, Feith et Launoy, Bellamy, Helmers, Tolens, Loots de Hall, Kinker, Klyn et quelques autres. Bilderdyk a introduit dans la poésie hollandaise les vers iambiques et les hexamètres, plutôt cependant pour exercer son talent, en surmontant des difficultés de tout genre, que par amour pour ces formes poétiques, qu'il juge au contraire devoir être rejetées de la littérature hollandaise. Il obtint de nouveau un prix en 1780, pour son poème sur *l'Alliance de la poésie, de l'éloquence et de la philosophie*, qu'il accompagna quelque temps après d'un commentaire fort intéressant, qui le fit connaître comme savant et philologue distingué. Il se voua enfin à la profession d'avocat, qu'il exerça avec beaucoup de succès à La Haie. — Après la prise de la Hollande par les Français, il quitta sa patrie par amour pour la légitimité, et vint à Brunswick, où il se rendit familières la langue et la poésie allemandes. Il alla ensuite à Londres, où il ouvrit un cours de littérature en langue française, qui fut très suivi. Les événements politiques ayant donné quelque consis-

tance à la Hollande, il revint en 1799 dans sa patrie, où bientôt il publia de nouveaux chefs-d'œuvre. Nous citerons particulièrement un *Poème didactique sur l'astronomie*, et des imitations précieuses de *L'homme des champs*, de Delille, et de *l'Essai sur l'homme*, de Pope. Louis Bonaparte, à son avènement au trône de la Hollande, le nomma son professeur de langue et l'un des principaux membres de l'institut national qu'il venait de fonder. Après l'incorporation de la Hollande à l'empire français, la muse de Bilderdyk resta muette, mais elle reprit son essor après la délivrance de sa patrie. Il n'existe peut-être pas un poème qui soit comparable à *Hollands Verlossing*, pour la chaleur, la force et l'inspiration. Bilderdyk a été aidé dans la composition de cet ouvrage par sa femme, qui a pris aussi un rang distingué dans la littérature de son pays. Lorsque Napoléon s'échappa de l'île d'Elbe, Bilderdyk publia de nouveaux chants patriotiques, qui appartiennent à ce qu'il y a de mieux en ce genre dans la littérature hollandaise. On a de lui un recueil de poésies fugitives (*Mengelpoezy*, Rotterdam, 1823, 2 vol., 2^e édition), qui se composent en grande partie de romances et d'imitations ossianiques. On remarquera toutefois que Bilderdyk est l'un des plus violents adversaires de la littérature allemande.

C. L.

BILE, en latin *bilis* et en grec *kôlê*; liquide provenant de la sécrétion du foie, d'une grande utilité dans la digestion. La bile chez l'homme, d'après les recherches de M. Thénard, sur 1,100 parties contient, 1,000 d'eau, 43 d'albumine, 41 de substance résineuse, 2 à 10 de matière jaune, 5 à 6 de soude libre, 4 à 5 de phosphate, d'hydrochlorate et de sulfate de soude, de phosphate de chaux et d'oxyde de fer. La bile contenue dans la vésicule biliaire chez l'homme est verte, d'un brun jaunâtre, rougeâtre ou incolore; elle n'est pas très amère, peu limpide. Chauffée, elle répand l'odeur du blanc d'œuf. On se sert de la bile du bœuf dans les arts pour

dégraissier les étoffes de laine. Cette substance doit cette propriété de dissoudre les matières grasses à la soude libre, et au composé ternaire de soude, de picromel et de résine qu'elle contient.

HALMA-GRAND.

BILEDULGERID ou **BHELAD-ALDSHERID**, contrée du nord de l'Afrique, située au sud du mont Atlas, entre les 28° et 32° degrés de latitude nord, et les 2° et 8° de longitude est. Elle s'étend au nord jusqu'à Tunis, à l'ouest jusqu'à Alger et le désert de Sahara, et à l'est jusqu'à Tripoli. Dans le désert, il n'y a que des oasis, qui sont cultivées et arrosées comme des jardins. La température est rafraîchie par les vents qui soufflent du pied du mont Atlas. Les principaux produits des oasis sont l'orge et les dattes. Ces dernières sont si belles et si abondantes que quelques voyageurs ont surnommé cette contrée le *pays aux dattes*. Il y a peu de pluie, mais en revanche beaucoup de rosées. Tous les produits des tropiques y croissent à merveille, pourvu qu'ils puissent y sécher sans pluie. Les Berbères, les Nègres et les Arabes, qui forment la population du pays, font le commerce, et voyagent par caravanes. Ils sont décimés par les fièvres endémiques occasionnées par les variations fréquentes de l'atmosphère et la mauvaise nourriture. Ces fièvres font sentir leur maligne influence principalement sur les jeunes gens : c'est pour cela que le nombre des vieillards y est comparativement plus grand. Le Biledulgerid appartient à différentes régences. Maroc possède Daira, Taflet et Segelmesse; Alger, Wadray; et Tunis, Tozer. Les pays suivants sont indépendants : Gademès, Welled-Sidi et Mosselemis. On sait fort peu de chose sur l'origine, les mœurs et les habitudes des peuples qui habitent ces contrées. La plupart sont nomades et vivent à la manière des bergers. C. L.

BILIAIRES (Calculs). Ce sont des calculs plus ou moins volumineux qu'on rencontre souvent dans le foie ou ses dépendances. Ces concrétions sont communes, mais il est rare que leur présence

détermine des accidents; elles n'emportent jamais avec elles l'idée d'une altération matérielle du foie. Les personnes sédentaires y sont plus sujettes que celles qui se livrent à des exercices fréquents; on les trouve plus souvent chez les femmes. Ces calculs sont tantôt d'un blanc grisâtre, tantôt jaunes, bruns ou noirs, mais le plus ordinairement foncés. Ils offrent le plus souvent plusieurs facettes très lisses; cubiques, triangulaires, pyramidaux, prismatiques, pentagones, octogones, plus ils sont nombreux, moins ils sont volumineux. Hunter cite des observations d'individus qui avaient un millier de ces petits calculs. Dans les *Actes des curieux de la nature*, on cite un individu à la mort duquel on en trouva 3,646. Il y en a de striés, d'autres lamellés et d'autres revêtus d'une sorte d'écorce. M. Thénard pense que la plupart de ces calculs sont formés de 88 à 94 pour 100 de cholestérine, de 6 à 12 de principe colorant ou matière jaune de la bile. M. le professeur Orfila a découvert dans ces concrétions une petite quantité de picromel. — Toutes les circonstances qui favorisent l'accumulation de la graisse favorisent également la formation des calculs biliaires, ainsi que l'hiver et les régions froides. — La mélancolie, avec penchant au suicide, a été regardée par quelques médecins comme causée par l'espèce d'affection qui nous occupe, mais l'ouverture de cadavres d'hommes suicidés n'ayant pas constamment présenté ces concrétions, force a été de renoncer à cette opinion. — On recommande comme devant s'opposer à leur formation les aliments tirés du règne végétal, les extraits de chicorée, de fumeterre, de cerfeuil, etc.; les fruits bien mûrs, le raisin, les poires, etc. Toujours est-il convenable aux personnes affectées de calculs biliaires de prendre de l'exercice, d'user d'aliments de facile digestion et de recourir de temps à autre à de légers purgatifs. HALMA-GRAND.

BILIAIRES (Voies). On donne ce nom à la série des parties qui servent à sécréter, à conserver et à excréter la bile.

Ces parties sont le foie, les pores biliaires ou les radicules des conduits hépatiques, la vésicule biliaire, son conduit cystique et le canal cholédoque. (*Voyez Foie*). H.-G.

BILIEUX (Tempérament). Chaque homme a dans sa constitution physique, comme dans son caractère moral, quelque chose qui le différencie des autres hommes. L'un a de vastes poumons, un cœur prompt à palpiter, le pouls vif et le teint vermeil (*sanguin*) ; un autre a des nerfs de poète, une susceptibilité excessive, une âme que tout impressionne (*nerveux*) ; ailleurs, les chairs sont molles et spongieuses, la peau d'un blanc mat, les nerfs comme impassibles (*lymphatique*) ; enfin, si le foie prédomine, le teint paraît jaune ou bâsané, les yeux sont vifs et les mouvements brusques : ardent est l'esprit, la volonté ferme et persévérante ; c'est là ce qu'on nomme *tempérament bilieux*. — Les anciens ont étudié avec soin les tempéraments, et même ce sont eux qui ont créé les dénominations qui nous servent encore à les distinguer. Comme ils étaient par-dessus tout humoristes, ils admirent quatre tempéraments, par la raison qu'ils comptaient quatre humeurs principales : le tempérament *sanguin*, le *pituiteux* (celui que nous appelons maintenant *lymphatique*), le tempérament *bilieux*, et l'*atrabilaire* ou *mélancolique* (c'est-à-dire engendré par l'atrabile ou bile noire). — Si nous ne voyons point figurer dans cette liste le tempérament *nerveux*, gardons-nous d'en conclure que les nerfs fussent à Athènes ou à Rome plus insensibles qu'à Paris : les amis de Périclès et d'Auguste avaient une sensibilité tout aussi délicate que nos gens d'esprit ou nos femmes du monde. Mais le climat des Romains et des Grecs, plus ardent que le nôtre, multipliait chez eux le tempérament bilieux ; et lorsque cette constitution se trouvait associée à une sensibilité vive, il en résultait cette espèce de tempérament que nous nommons *mélancolique*, à leur imitation. — L'hom-

me d'un tempérament bilieux a souvent le foie volumineux et quelquefois malade, tuberculeux ou enflammé. La vésicule du fiel est chez lui ordinairement remplie d'une bile épaisse et noirâtre, ce qui résulte de ce que le foie en fabrique ou en sécrète plus que la digestion n'en consomme. D'autres fois le cours de ce liquide est entravé, soit par des calculs biliaires, soit par l'inflammation et l'épaississement des tuniques de l'intestin, soit par le rétrécissement du conduit *cholédoque*, canal qui exporte la bile du foie dans l'intestin *duodénum*. Cela peut même aller jusqu'à causer l'*ictère* (ou jaunisse). — Le bilieux a le teint pâle, la peau olivâtre, sèche et rugueuse ; ses traits sont expressifs, ses yeux bruns, ardents, et souvent enfoncés ; il en jaillit des regards éclatants ou de sombres éclairs. Le nez du bilieux est fréquemment aquilin ; ses lèvres sont minces et pincées ; l'oreille est bien située, bien découpée, et le lobule a peu d'épaisseur. Ses cheveux sont noirs ou brunâtres, gros et rudes, souvent hérissés ; la barbe est dure et épaisse, et voilà même d'où vient le proverbe, *vir pilosus, aut fortis, aut libidinosus* ; car les bilieux sont doués d'une force remarquable, et leurs passions ont une grande énergie. Ordinairement pourvus de peu d'embonpoint, leurs veines superficielles sont fort apparentes, leurs muscles nettement dessinés, et leurs formes angulaires, plutôt athlétiques que belles, s'adaptent moins à Antoine qu'à Brutus, moins à Démosthènes qu'à Alcibiade. Les os des bilieux laissent apparaître sous la peau leurs vives arêtes et leurs apophyses, de même qu'on rencontre de nombreuses aspérités dans un sol tourmenté par des volcans. Nos meilleurs peintres et nos sculpteurs n'ont pas toujours su assortir ces caractères des tempéraments, et telle est la source de ces légers défauts qui frappent aussitôt l'homme de goût dans des compositions d'ailleurs irréprochables à ses yeux. L'acteur aussi doit savoir que l'attitude d'un bilieux, comme Marius, comme Néron ou Crom-

well, est tantôt celle d'une sombre et tranquille méditation, tantôt celle de l'emportement : sa voix est dure et sourde, quelque puissante ; sa parole, brève et saccadée, est souvent paresseuse. Enfin toutes les impressions des bilieux sont tellement caractéristiques que l'étude seule ne suffirait pas pour les imiter ; il faut être né, pour les rendre, avec cette constitution physique que la nature leur associe. Talma, tout admirable qu'il était, ne produisait une entière illusion que dans les rôles assortis à son tempérament : Néron, Sylla, Joad, Manlius et Tibère étaient tous bilieux comme lui. — Mais les artistes ne sont pas les seuls à qui puisse profiter une pareille étude ; le médecin et le moraliste y puisent surtout d'utiles renseignements. Le sang des bilieux circule rapidement, leur digestion est prompte et facile ; mais, comme ils sécrètent peu d'humeurs, leurs membranes intérieures sont aussi arides que la peau même, et de là résultent quelques dispositions malades et des goûts dangereux. Leurs excréments sont souvent difficiles ; ils ont le ventre paresseux, et cela même excite l'ardeur déjà trop vive du sang. Plus actifs que les autres hommes, ils consomment plus de forces, ils ont en conséquence l'appétit très vif, une soif souvent excessive, une extrême propension aux excès de table ; les aliments de haut goût, les aromates et les épices, dont ils devraient éviter l'usage, sont les objets de leur prédilection. Ils abusent de même familièrement des boissons excitantes, du vin, du café, du thé, et surtout des alcooliques ; cela les amargrit, cela exaspère leurs passions, et ces premiers excès en suscitent d'autres encore plus pernicioeux. Epuisés par les jouissances avant d'en être rassasiés, leur jeunesse est orageuse et courte ; une vieillesse anticipée est leur partage et leur punition, mais une punition presque toujours vaine, le cœur du bilieux conservant ses passions explosives et ses jeunes désirs, même sous des cheveux blanchis à leur service, et sous les rides profondes qui en retracent fidèlement l'empreinte.

Des fièvres ardentes et dangereuses, de vives inflammations, que la médecine ne parvient pas toujours à éteindre, des hémorroïdes, quelquefois la jaunisse, quelquefois des calculs urinaires, la gravelle, la goutte, la sciastique, ainsi que l'épuisement des forces, sont les châtimens les plus ordinaires de ces excès de toute sorte, conseillés par un tempérament malheureux. Les dartres vives, incurables de leur nature (quoi qu'on puisse dire de contraire), les *psoriasis* et la folie, affligent plus souvent les bilieux que les hommes d'un autre tempérament. Ce qu'un bilieux a de mieux à faire, si de bonne heure il a su donner à sa volonté quelque ascendant sur sa conduite, c'est de se priver de ces choses excitantes qui flatteraient tant ses goûts. Qu'il préfère à tout le reste les viandes légères, les légumes herbacés et frais, les fruits acides, les boissons rafraîchissantes et acidules ; qu'il évite soigneusement l'abus du vin, des liqueurs fortes et des aromates, de même que le fréquent usage des aliments gras, du porc, du lait et de tout ce qui provient du lait ; surtout, qu'il s'accoutume dès sa jeunesse aux bains frais et prolongés : je ne parle pas des bains d'eaux minérales, presque toujours nuisibles aux personnes de ce tempérament, mais des bains simples, formés de l'eau de rivière. Il est certain que les bilieux retirent de meilleurs effets des bains et de la diète que des saignées et des exutoires : ces derniers surtout leur sont souvent très préjudiciables. — Le tempérament bilieux est presque toujours une disposition native, c'est un héritage transmissible ; le bilieux naît ordinairement de l'union de deux bilieux, ou bien l'un des auteurs est sanguin, l'autre mélancolique. Le lait des nourrices a aussi beaucoup d'influence sur le tempérament. Il est bien de donner des nourrices brunes, aux cheveux noirs, aux enfans presque tous scrofuleux des Parisiens ; mais quand il arrive que les parents sont forts et bilieux, et que l'enfant paraît bien constitué, il ne faudrait pas alors préférer une nourrice

brune à celle qui serait à la fois blonde et saine. Le ciel, l'air, le climat, les aliments, les premières impressions, la saison même, où l'enfant naît, toutes ces choses ont de l'influence sur les tempéraments : naître durant les vives chaleurs de l'été est une circonstance propice au développement du tempérament bilieux. — Rien ne forme ce tempérament, rien ne l'exaspère autant que les climats méridionaux ; on le voit prédominer chez les Espagnols, chez les Orientaux, les Brésiliens, etc. Un français né bilieux qui séjourne quelques années en Égypte en rapporte une peau toute bronzée, une ambition plus vive, des passions plus ardentes, et, sans aller chercher nos preuves dans la première expédition d'Égypte, cette glorieuse entreprise, à laquelle les Égyptiens devront une régénération véritable, je me contenterai de citer l'exemple de M. Clot, notre compatriote, que nous avons vu dernièrement parmi nous. Or, si l'ardeur du soleil exaspère à ce point les dispositions bilieuses, on ne saurait trop approuver le régime des juifs et des musulmans : les préceptes restrictifs de Moïse et de Mahomet ne paraissent d'une grande sagesse. — Le tempérament dont nous parlons est plus familier aux hommes qu'aux femmes. Pour des centaines d'hommes célèbres dont l'histoire se rattache à cette espèce d'organisation, on citerait à peine quelques femmes remarquables, si ce n'est dans le midi de l'Europe. Madame de Staël et Catherine II figureraient parmi ces exceptions, rares dans les climats tempérés ou septentrionaux. Au reste, quand nous parlons du nombre proportionnel des bilieux, nous faisons abstraction des peuples situés hors de l'Europe ; car, comme nous manquons de renseignements et d'habitude pour les bien juger, les nègres et les cultivés nous paraissent tous du même tempérament, et d'un tempérament fort analogue à celui dont nous faisons l'histoire. Il est ordinairement, ainsi que le caractère moral, presque imperceptible aux deux extrémités de la vie ; il ne com-

mence à se bien dessiner que vers la puberté, à l'aurore des passions, et les vieillards n'en conservent pour toute empreinte que les infirmités. Les personnes ainsi constituées n'ont à redouter que la seconde jeunesse et l'âge mûr ; les limites de ce dernier âge une fois franchies, les bilieux peuvent vivre long-temps, et l'on en voit beaucoup qui parviennent à l'extrême vieillesse. Leur jeunesse n'a ordinairement qu'une courte durée : hâtive est leur maturité ; mais les progrès de l'âge sont ensuite moins sensibles. L'embonpoint chez les bilieux avancés en âge est d'un mauvais augure, il est presque toujours suivi de maladies dangereuses. Les bilieux ont ordinairement plus de jugement que de mémoire, plus de raison que d'esprit, plus de force que d'agréement : il est dans leur nature de réfléchir et de méditer, mais toute pensée qui veut de l'action a des droits à leur préférence : toute théorie chez eux doit nécessairement conduire à quelque projet ; les entreprises leur réussissent mieux que les découvertes. Ce n'est ni la profondeur ni la persévérance qui leur manquent ; mais ils agissent trop pour inventer. — Le bilieux veut avec fermeté, avec suite, avec constance ; la discrétion lui est naturelle, et la dissimulation facile : la couleur basanée de la peau est d'ailleurs un voile propice. L'hypocrisie serait donc aisée aux bilieux, si leur fierté pouvait descendre à d'indignes stratagèmes. — Nonobstant tant de qualités solides, la destinée des bilieux est souvent incertaine, leur existence pleine d'orages et de vicissitudes : ils sont rarement heureux. Les rivaux les craignent ; la société redoute leurs dispositions dominatrices ; chacun les écarte, de sorte que leur jeunesse s'use souvent à la vaine poursuite d'une position sortable. C'est qu'aussi beaucoup d'entre eux ont un physique dur et disgracieux, une élocution brusque et sans charme, et généralement trop de dédain pour cette politesse minutieuse et pour toutes ces conventions imperceptibles comme l'air, mais aussi indispensables que lui à quiconque veut parvenir.

L'homme bilieux paraît peu ouvert, peu bienveillant, et on le croit difficile à vivre : il ne sait ni montrer ni inspirer beaucoup de confiance, et cela même le rend difficile à classer, tout patronage lui est insupportable. Tenant donc moins encore à dominer qu'à n'avoir point de maître, le bilieux, s'il n'a ni liens ni possessions, va fréquemment se réfugier dans les capitales, soit qu'il aille y grossir la foule innombrable des artistes indépendants, soit qu'il y vienne recruter ceux qui éclairent, qui créent ou qui dénaturent l'opinion, soit qu'il brigue les faveurs du gouvernement établi ou qu'il en médite le renversement. Ce sont les bilieux qui font les révolutions ou qui les préparent ; ils sont toujours en majorité dans ce qu'on nomme *opposition*, et tout gouvernement qui redoute les hostilités dangereuses doit les choisir pour auxiliaires. Il y aurait à cela double avantage, car leur grande aptitude pour les affaires rend précieuses leur concours. — Le bilieux lui-même a besoin du concours d'autrui : son activité veut être secondée et servie avec un dévouement qui ressemble à de l'abnégation ; son ame ardente veut pour plusieurs ; il lui faut en conséquence des instruments dociles. Vous ne verrez jamais le bilieux porter dans l'amitié cette douce égalité qui en fait le charme. Il prendra donc pour amis des hommes sanguins ou pituiteux, qui trouveront un appui dans sa force, en retour de leur soumission à sa volonté : ce sera une association, un échange, plutôt qu'une réciprocité. Pilade sera l'ami d'Oreste, Jonathas celui de David, Clytus conviendra à Alexandre, Atticus à Cicéron, Thiriôt à Voltaire, et Berthier à Napoléon. — Jamais vous ne verrez deux bilieux rester long-temps unis uniquement par l'amitié. L'amitié parfaite veut de l'épanchement et un dévouement réciproque ; et le bilieux se doit tout à lui-même et à ses projets d'avenir. Si donc vous voyez régner une grande intimité entre deux hommes de ce tempérament, augurez-en qu'ils ne sont unis que pour projeter en commun, que pour agir de

concert : l'événement rompra ce bon accord. — Si le bilieux ne sait pas aimer d'amitié, il porte souvent l'amour jusqu'à l'idolâtrie, et son inimitié ressemble à de la haine. Offensé, en amour, de toute apparence d'hésitation ou de partage, son cœur est enclin à la jalousie, et, quand il l'éprouve, c'est à la manière d'Orosmane ou d'Othello. D'autres jouent pour se distraire, gagnent ou perdent sans en être émus, quittent le plaisir ou le recherchent d'un air d'indifférence ; mais le bilieux porte dans ses goûts, comme dans ses actions, la violence de son ame. S'il écrit, ses pages sont brûlantes et profondément pensées, son style plein d'énergie : il dédaigne les pensées indécises comme les caractères équivoques. Si le bonheur était proportionné au sentiment et au vouloir, le sort des bilieux serait digne d'envie. ISID. BOURDON.

BILL, en latin *billa*, mot par lequel on désigne dans le parlement d'Angleterre ce qu'en France on appelle un projet de loi. Dans le langage juridique anglais, tout engagement est un bill : ainsi, on dit : *a bill of exchange*, une lettre de change ; *a bill of sale*, un contrat de vente, etc. ; on fait dériver ce mot du latin *libellus*. Lorsque le grand jury pense qu'une accusation criminelle est recevable aux assises, il écrit au revers de l'acte : *a true bill*, un vrai bill (quand la langue latine était seule en usage dans les tribunaux, les termes consacrés étaient *vera billa*), sans préjuger d'ailleurs rien de la réalité des faits qui servent de base à l'accusation, et uniquement en réponse à la question qui lui est adressée : si des faits rapportés il résulte quelque charge contre l'accusé. Quand, au contraire, le jury ne trouve pas les faits suffisamment prouvés, il écrit : *not a true bill*, ou *not founded* (mal fondé). — En langage parlementaire, il y a cette différence entre un bill et une motion, que l'une n'est que la proposition préparatoire de l'autre. Une motion n'a pas d'ailleurs toujours pour but la confection d'un bill ; souvent elle se borne à demander une enquête, à pro-

poser une adresse au roi, ou la nomination d'un comité, etc., etc. — Toute motion, pour que la chambre s'en occupe, doit être appuyée par un autre membre que celui qui l'a présentée. Les bills d'intérêt particulier (*private bills*), c'est-à-dire contenant des dispositions ayant pour objet de favoriser des individus isolés ou des corporations (comme demandes de lettres de naturalisation, d'autorisations à l'effet de construire des ponts et d'y percevoir des droits de péage, de percer des routes, creuser des canaux, etc., etc.), ne peuvent être introduits qu'après une pétition adressée à cet effet par les intéressés. Il faut que cette pétition soit présentée par un des membres de la chambre. Celle-ci, s'il est nécessaire, renvoie la pétition à l'examen d'un comité, lequel décide alors si elle doit être transformée en bill ou bien écartée. Les projets de loi sur les affaires publiques (*public bills*) doivent, au contraire, toujours être précédés par une motion, c'est-à-dire par la demande de présenter un bill faite verbalement par l'un des membres de la chambre. Si cette permission est accordée, la proposition est présentée plus tard par écrit. — Jadis, toutes les propositions étaient faites sous la forme de suppliques au roi. Dans la copie de cette proposition écrite, on laisse un grand nombre d'espaces en blanc (*blanks*) pour y insérer les fixations que le parlement seul a droit d'arrêter, comme les époques, les sommes et les quantités. Le bill est ensuite lu à la chambre, à trois reprises successives. Lors de la première lecture, il ne s'agit que du rejet pur et simple du bill. Il est discuté après la seconde lecture, soit par une commission, soit par la chambre elle-même, qui se transforme en comité si l'affaire a quelque importance. Dans ces occasions, l'orateur (*the speaker*, le président de l'assemblée) quitte son fauteuil, discute et vote; et la chambre choisit un autre membre pour la présider momentanément, et qu'on appelle tout simplement *chairman*. On remplit alors les blancs;

on fait au bill des additions ou des amendements, et souvent on le bouleverse tout entier. Cette tâche terminée, l'orateur remonte au fauteuil, et son remplaçant provisoire met aux voix le bill tel qu'il vient d'être arrêté. Si la majorité l'adopte, on le transcrit en gros caractères sur du parchemin, et on procède à la troisième lecture. S'il est alors fait une nouvelle addition, on la consigne sur une feuille de parchemin séparée, appelée *riders*. En cet état, le bill est envoyé à l'autre chambre, où on observe encore la même série de formalités, à l'exception toutefois de la transcription sur parchemin. Si le bill ne réussit pas à cette seconde épreuve, il n'en est plus question. Si on y fait de nouvelles additions ou de nouveaux amendements, on les communique à l'autre chambre; et, au besoin, il s'établit, pour leur adoption, des conférences entre des délégués de l'une et de l'autre chambre. Si les deux chambres ne peuvent tomber d'accord, la chose est dès lors regardée comme non avenue : *the bill is dropped*. — La sanction royale se donne de deux manières : tantôt le roi en personne se rend à la chambre haute, et mande la chambre des communes à la barre. Un secrétaire donne lecture des titres des différents bills, puis des réponses du roi, qui se sert toujours des vieilles formules en langue franco-normande, usitées depuis l'époque de la conquête. Pour un bill relatif aux affaires publiques, la formule de sanction est : *Le roi le veut*; pour les bills particuliers : *Soit fait comme il est désiré*; pour les bills qui accordent au gouvernement des taxes, impôts ou emprunts (*money-bills*) : *Le Roi remercie ses loyaux sujets, accepte leur bénévolaunce, et aussi le veut*. La formule polie du refus de sanction est : *Le Roi s'avisera*. En affaires de grâce, comme actes d'amnistie, lettres de grâce, etc., etc., le parlement répond par l'organe de son secrétaire : *Les Prélats, Seigneurs et Commons, en ce présent parlement assemblés, au nom de tous Vos autres subjects, remercient très humblement*

Votre Majesté et prie[n]t à Dieu Vous donner en santé bonne vie et longue. Quelquefois le roi fait connaître ses résolutions par écrit sous le grand sceau du royaume : l'origine première de cet usage remonte au temps de Henri VIII, qui l'invita pour donner sa sanction au bill portant condamnation à la peine de mort contre son épouse la reine Catherine (Howard, décapitée en 1542), circonstance où ce débonnaire prince se fit un cas de conscience de donner sa sanction en personne. — La reine Élisabeth usa fréquemment du droit de refus de sanction ; les princes de la maison de Hanovre, au contraire, n'y ont jamais eu recours. Le dernier exemple qu'offre l'histoire date de 1692, sous Guillaume III. C'est en maniant habilement les majorités parlementaires et en les faisant servir à ses vues que le gouvernement préfère aujourd'hui arriver au but qu'il s'est proposé. C. L.

BILLARD, de bille, *pila*, en latin. Ce jeu, qui est fort ancien, tire probablement son origine de celui de *boule*. En effet, il n'est pas absurde de supposer que le tapis vert est une imitation du gazon. Le billard, aujourd'hui fort en vogue, se compose, comme on sait, d'une table ayant en largeur la moitié de sa longueur, laquelle varie ordinairement entre huit et douze pieds. Le dessus d'une table de billard doit présenter constamment un plan horizontal, quelles que soient les variations de température, de sécheresse ou d'humidité de l'atmosphère. Pour leur donner autant que possible cette qualité, les constructeurs les font en bois vieux choisi avec soin, débité en petits morceaux, qu'il assemblement de façon que leurs fils se croisent. La table représente donc un large feuillet de parquet divisé en plusieurs compartiments. Quoique cet assemblage soit fort ingénieux, et que les boisaient beaucoup d'épaisseur relativement à leur longueur et largeur, néanmoins la table travaille sans cesse, tellement que si l'on tient à ce qu'elle soit à peu près régulière, on est obligé de la redresser presque tous les

mois au moyen d'une longue varloppé et du niveau. Cette opération nécessite quelques frais (à Paris, environ 150 francs par an). Pour obvier aux inconvénients des tables en bois, on en a fait en marbre. Cependant ces sortes de billards n'ont pas obtenu beaucoup de faveur, malgré les avantages qu'ils auraient sur les tables en bois, par la raison qu'un marbre de douze pieds de long sur six de large, par exemple, devrait être épais en proportion, ce qui le rendait fort pesant et fort coûteux. Enfin, les Anglais ont dernièrement exposé à Londres un grand billard dont la table, d'une seule pièce, avait été coulée en fer. On l'avait dressée au moyen d'un instrument fait exprès. — Les billards ont reçu dans ces derniers temps quelques légers perfectionnements. Il en a été exposé au Louvre dont on pouvait soi-même enlever et replacer le tapis en très peu de temps. Un autre, fabriqué par Chereau, jouait un air quand la bille tombait dans la blouse ; enfin, d'autres avaient des blouses qui se terminaient en gueules de lion, dont la mâchoire inférieure était mobile, ce qui permettait de retirer la bille sans mettre la main dans la blouse. On a vu aussi aux expositions des billards circulaires, dont les blouses s'ouvraient sur la circonférence. — Ce serait ici le lieu de parler de la théorie des mouvements des billes, de la manière de les frapper pour leur faire décrire tel ou tel angle, etc. Mais comme ces matières seront plus convenablement et plus complètement traitées à l'article CHOC DES CORPS, nous renvoyons à cet article. Nous parlerons seulement d'un coup extraordinaire, dont il n'est pas aisé de rendre raison. C'est celui par lequel le joueur frappe la bille de façon qu'elle décrive une ligne courbe ;



ce qui semble tout-à-fait contraire à la théorie, qui veut que toute bille A (fi-

gure ci-dessus) se rend directement en B, au lieu que, dans le cas dont il est question, elle décrit une courbe ACB, tellement fermée quelquefois qu'elle fait le tour d'un chapeau placé sur le tapis. Une personne qui fait ce coup n'a pas pu expliquer clairement à l'auteur de cet article de quelle manière elle frappait la bille; mais il est évident qu'elle doit recevoir du même coup deux impulsions dont une lui imprime un mouvement de translation, et l'autre, la renversant, pour ainsi dire, vers l'un de ses pôles, fait qu'elle ne roule plus sur son équateur, mais bien sur une zone qui en est plus ou moins rapprochée. Elle doit donc décrire alors une courbe à la manière du disque dont on fait usage au jeu de Siam. (V., pour les effets des queues à procédés, l'article CHOC DES CORPS.) T.

BILLARD DU MONCEAU, trésorier-général des postes, doit moins sa triste célébrité au hasard qui le fit parrain de madame du Barry, qu'à ses relations avec le fameux abbé Grisel, et à la sentence qui l'a condamné comme banqueroutier frauduleux. L'abbé Grisel, sous-pénitencier du chapitre de Paris et confesseur de l'archevêque, cachait, sous l'apparence d'une grande sévérité de mœurs et d'une fastueuse dévotion, une insatiable cupidité. Il était à la piste de tous les vieillards riches et dévots, et directeur titulaire de toutes les douairières opulentes; il recevait des dépôts qu'il ne rendait jamais s'ils étaient considérables; il se ménageait une place dans tous les testaments de ses pénitents et pénitentes, non sous son nom, mais sous celui de son digne ami Billard. Ainsi, les legs n'étaient que des *fidéi-commis*, et chaque fois l'officieux Billard se parjurait en justice. Le partage venait ensuite, à quelques exceptions près; car si le legs était d'une quotité trop séduisante, le prête-nom éprouvait des scrupules et gardait tout. L'autorité fut informée; une pareille spéculation devait faire naître les plaintes des héritiers légitimes. L'association fut rompue, et l'abbé Grisel fut emprisonné. Soit que cette dé-

couverte eût fixé l'attention des fermiers-généraux sur la gestion du caissier-général des postes, soit toute autre cause, Billard du Monceau fut arrêté bientôt après l'abbé Grisel. Ses registres furent examinés, et il résulta de l'examen de ses livres et de sa caisse la preuve d'une soustraction de plusieurs millions. — Billard du Monceau ne témoigna ni surprise, ni crainte; sa réputation de piété était bien établie, et la protection de sa filleule, favorite déclarée, ne pouvait lui manquer. Il entendait chaque jour une ou plusieurs messes à sa paroisse et communiait tous les deux jours. On a dit dans le temps qu'il communiait avec une grande hostie, et qu'un jour le prêtre, pris au dépourvu, ne pouvant lui donner qu'une hostie ordinaire, lui aurait dit : « Excusez, monsieur, il faut aujourd'hui vous contenter de la fortune du pot. » Cette anecdote n'est ni vraie ni vraisemblable, et ne peut être qu'une de ces mauvaises plaisanteries dont on égayait les oisifs des salons; mais ce qui est aussi incontestable qu'étonnant, c'est le mémoire justificatif qu'il rédigea lui-même, et que tout Paris a voulu lire. C'est lui seul qui parle; il n'invoque point de texte de loi, il n'élève aucune question d'irrégularité de procédure ou d'incompétence; il ne met en avant aucun avis de jurisconsulte; il convient tout bonnement des soustractions qui lui sont reprochées. Ses aveux se confondent avec des citations des Saintes-Écritures et des décisions de casuistes; il trace un tableau peu édifiant des mœurs des fermiers-généraux, ses chefs; il déplore l'emploi qu'ils font de leurs énormes bénéfices, dont ils prodiguent la plus grande partie à des prostituées, et à leurs passions pour les pompes et les vanités du monde. Il en conclut que, s'il leur a soustrait des sommes considérables, c'était pour le bien des pauvres, pour consacrer à des œuvres pies une partie de l'or que ces grands pécheurs auraient employé aux œuvres du démon. — C'était sur de pareils arguments qu'il fondait la preuve de son innocence. Il n'avait, disait-il,

en devoir prendre aucune précaution pour cacher ses soustractions. Le plus léger examen de ses écritures suffisait pour s'en convaincre, et si MM. les fermiers-généraux ne les avaient pas découvertes plus tôt, c'était sans doute parce que la Providence les avait frappés d'imprévoyance et d'aveuglement. *Ces erreurs si claires* se renouvelaient chaque jour depuis plusieurs années. Il en concluait, « Qu'il pouvait à bon droit se regarder sous la garde de Dieu, d'autant plus que ses soustractions de deniers n'avaient pas pour objet de favoriser le libertinage, de fomentier des passions criminelles, d'afficher un luxe insolent, mais de faire des charités, de bonnes œuvres, de soutenir les défenseurs et les martyrs de la religion. — Le prince de Conti avait fait le pari que Billard ne serait point pendu, ni même condamné à une peine quelconque. Il le perdit. Le vol était si énorme, si évident, le procès avait eu une si grande publicité que madame du Barry ne put le sauver; le chancelier lui-même, qui lui était tout dévoué, n'osa pas soustraire le coupable, ni arrêter le cours de la justice. — Billard fut condamné au pilori et au bannissement. » Le fameux banqueroutier Billard, écrivait madame Dudeffand, a été au pilori à la Grève, une seule fois, pendant deux heures, avec un écriteau : *Banqueroutier frauduleux, commis infidèle*. Il était en bas de soie, en habit noir, bien frisé, bien poudré; quand le bourreau vint le chercher à la Conciergerie, il voulut l'embrasser, l'appela son frère, le remercia de ce qu'il lui ouvrait la porte du ciel, bénit Dieu de son humiliation, et récita des psaumes tant qu'il resta au carcan. Il fut conduit après hors de Paris, et comme sa sentence porte le bannissement, on ne doute pas qu'il n'aille à Rome auprès du général des jésuites; et comme sa banqueroute est de cinq millions, il aura eu la précaution de faire passer des fonds dans les pays étrangers. Il aurait été juste de le condamner aux galères. » (Madame Dudeffand, corresp., t. II, p.

289.) — Les prévisions de madame Dudeffand se réalisèrent. Une berline bien attelée attendait Billard du Monceau à la barrière; il prit la route de Rome. Il était jésuite de robe courte, et soutint son rôle jusqu'à la fin. Il avait été arrêté et conduit à la Bastille le 17 décembre 1769; il y resta jusqu'au 18 février 1772, où il fut transféré à la Conciergerie, pour être de là conduit au pilori. — L'abbé Grisel avait été plus heureux: il en avait été quitte pour quelques mois de séjour à la Bastille. D—r.

BILLARDIÈRE SARMENTEUSE, *billardiera sarmentosa*. Introduite en France, il y a vingt-cinq à trente ans, dans nos collections de plantes de serre tempérée, la *billardièrè sarmentèuse* y fut accueillie avec empressement, ainsi qu'un grand nombre de végétaux de la Nouvelle-Hollande, tels que les aotus, les calea, les candollea, les eriostemon, les eucalyptus, les melaleuca, les prostanthera, les pimelea, les adenanthera, les hakea, les persoonia, les opereularia, les mimosa, les exacum, les scaevola, les cyatodes, les pogonia, les actinotus, les coprosma, les podocarpus, les frankenia, les spinifex, les lomandra, les boronia, les pomaderis, etc., etc., parce que ces plantes sont la plupart remarquables par leurs formes, la beauté de leurs fleurs, la singularité de leur feuillage, et, pour parler d'une manière générale, par leur ensemble, qui a peu d'analogie avec nos végétaux de France et même de l'Europe entière. La *billardièrè sarmentèuse* est ligneuse, grimpante, et s'élève à deux à trois pieds; ses rameaux sont grêles, ses feuilles dentées, velues et ovales, et ses fleurs, tirant sur le jaune, sont remarquables par leurs longs pétales, qui, quoique divisés profondément, donnent par leur rapprochement une disposition tubuleuse à cette fleur, de forme, de couleur et d'un aspect réellement peu communs. Ses fruits, inclinés et tombants, sont charnus et de forme oblongue. Cette plante fait partie (*Smith, New-Holl., pl. 1*) du genre *billardiera*, institué par M. Smith, président

de la Société royale de Londres en l'honneur de M. de la Billardière de l'académie royale des sciences de Paris, qui a enrichi la botanique d'un grand nombre de plantes décrites dans son *Novae-Hollandiæ plantarum specimen*, l'un des ouvrages les plus remarquables qui aient été publiés de nos jours.—On voit encore dans les collections de plantes de choix pour la serre tempérée la *billardièr variable* (*billardiera variabilis*), également originaire de l'Océanie, moins forte dans toutes ses parties que la précédente, et néanmoins fort recherchée par les amateurs; enfin, ce genre renferme six autres billardières, qui, ainsi que tant d'autres plantes, attendent dans la collection botanique générale une classification spéciale dans l'une des nombreuses ramifications de la botanique appliquée aux besoins ou aux jouissances de l'homme.—Les billardières, étant originaires de l'une des parties froides de la Nouvelle-Hollande (le cap *Van-Diemen*), pourront sans doute, ainsi que les autres plantes qui ont été rapportées de ce point de l'Océanie, être cultivées un jour en pleine terre en France.—Les billardières se multiplient par boutures et par leurs graines: on les tient en pot comme l'oranger: la terre qui leur convient le plus est celle de bruyère, ou toute autre terre douce et légère. Le genre *billardiera* fait partie de la famille des euphorbiacées.

C. TOLLARD aîné.

BILLAUD-VARENNE, né à La Rochelle en 1760, vint à Paris à l'âge de 25 ans, et fut reçu avocat au parlement de cette ville. Il épousa quelque temps après une fille naturelle de M. de Verdun, fermier-général. Il avait fait une étude approfondie de notre histoire et de notre droit public, et, avant l'ouverture des états-généraux, il avait manifesté hautement son ardent amour pour la liberté et son horreur pour tous les genres de tyrannie. Son premier ouvrage ne fut point, comme on l'a dit et répété dans toutes les biographies, un pamphlet éphémère, une diatribe fugitive et passionnée, mais un grand tableau histori-

que des révolutions dont la France avait été le théâtre depuis l'origine de la monarchie. Cet ouvrage, en 3 vol. in-8°, est intitulé: *Despotisme du ministère de France, ou Exposition des principes et moyens employés par l'aristocratie pour mettre la France dans les fers*. Amsterdam, MDCCLXXXIX. Son nom n'est indiqué que par les initiales B. V. Mais Billaud-Varenne a depuis quitté le voile de l'anonyme, dont il avait cru devoir s'envelopper en 1789. Cet ouvrage, écrit sous l'influence d'une conviction profonde et de la plus vive irritation, se faisait remarquer par l'énergie du style et par une rare érudition. L'auteur ne raconte point, ne discute point; il accuse, et cependant son livre ne produisit point tout l'effet qu'il s'était promis. Les abus, les fautes, les usurpations de pouvoir, les crimes qu'il signalait, étaient connus. On demandait aux publicistes comme aux hommes d'état les moyens de remédier à des maux généralement sentis; on leur demandait d'en indiquer les remèdes et une législation nouvelle et forte pour en prévenir le retour. Ses premières opinions admettaient la forme monarchique, mais telle que Bodin l'avait proposée aux états de Blois, et subordonnée au principe de la souveraineté nationale. Son premier ouvrage, dont je n'ai cité que le titre, avait paru avant que la première assemblée eût été réunie; il n'avait accusé des maux de la France que les ministres qui avaient abusé de l'autorité que les rois leur avaient confiée. « Quand le règne de l'arbitraire est enfin détruit, il est temps, disait-il, que celui de la justice et du bon ordre commence. Au surplus, tout aujourd'hui semble le promettre, et moi, je dois me refuser à le croire moins qu'un autre. L'ensemble des vérités alarmantes que je viens de réunir dans cet ouvrage, la nécessité de jour en jour plus grande d'en reconnaître l'importance, après les avoir trop long-temps perdus de vue, et les besoins accrus par tant d'opérations insuffisantes manquées et ruineuses, forceront infailliblement de rendre

aux lois leur vigueur, au peuple sa liberté, à l'état sa substance, que les abus dévorent, et à la France sa splendeur, que l'inconduite de l'administration a su anéantir. Déjà la force de la crise a obligé de faire un premier pas vers le bien, puisqu'on paraît déterminé à employer au plus tôt le seul remède spécifique qui reste maintenant, c'est-à-dire la convocation d'une assemblée nationale. Mais il ne suffirait pas que les états-généraux vinssent à se réunir uniquement pour accorder de nouveaux secours; ce serait alimenter le mal au lieu de le détruire. Il faut qu'en recouvrant leurs droits, ils brisent le sceptre du despotisme des ministres, il faut qu'ils prennent les mesures les plus justes pour empêcher que de pareilles horreurs puissent jamais se commettre. Quel tableau, grand Dieu, que celui que je viens de tracer! et cependant tout s'est réduit à réunir sous le même point de vue les opérations du ministère, ses principes, ses actions et ce qui se trouve parsemé dans les différents ouvrages qui en ont rendu compte. C'est donc dans le ciel qu'il a fallu tremper la plume toutes les fois qu'on a voulu parler en France de l'administration! Et pas un seul éloge en compensation de tant de reproches, et même il y en aurait sans doute un de plus à ajouter si je ne gardais l'anonyme. Le ciel est témoin pourtant dans quel esprit j'ai travaillé : appelé par état à réclamer contre l'oppression, j'ai cru ne pouvoir défendre une plus belle cause que celle de ma patrie. O mes concitoyens, jugez-moi : est-ce un crime d'avoir voulu arracher les rênes de l'empire à des mains qui ne sont ni assez augustes ni assez pures pour les tenir? d'avoir voulu qu'il n'appartint plus à un roi de Prusse seulement, de laisser, comme un autre *Henri IV*, des épargnes et le cœur de ses sujets à son successeur? » Tel est le résumé de l'ouvrage de Billaud-Varennes : il peint lui-même ses opinions, ses antipathies et ses espérances. Le voilà tel que l'a trouvé la révolution de 1789 : il soutint d'abord les mê-

mes doctrines; il montra la même indépendance d'opinions et de caractère à la tribune de la société des amis de la constitution, si connue depuis sous le nom de société des jacobins. Il y fut admis dès l'origine. Il prit une part très active à l'insurrection du 10 août. On lui a reproché de s'être associé aux auteurs des massacres des 2 et 3 septembre, de les avoir publiquement félicités en présence des cadavres de leurs victimes, de les avoir encouragés à continuer leurs épouvantables exécutions, et enfin d'avoir fait compter à chaque égorgé un salaire de 24 fr. — Dans les derniers jours de l'orageuse session de l'assemblée législative, il fut envoyé en mission dans les départements; il ne dépendit pas de lui que les habitants et la municipalité de Châlons ne devinssent l'objet de mesures sévères et terribles de la part de l'assemblée et de la municipalité de Paris. Il fut à cette époque élu substitut du procureur de la commune. Billaud-Varennes dut son élection à la part qu'il avait prise à l'insurrection du 10 août. Il était membre du club qui siégeait alors à l'ancien hôtel Soubise, occupé maintenant par l'imprimerie royale. Ce club eut une très grande influence sur les élections des députés à la convention nationale : les girondins étaient alors en majorité au club des jacobins, qui avaient une couleur républicaine moins prononcée que le club des cordeliers. Il était facile de prévoir les conséquences de l'ascendant de la commune de Paris sur l'assemblée nationale et les départements. La nouvelle municipalité de Paris s'arrogea une véritable et toute puissante dictature. Les fédéralistes ou girondins et les montagnards se dessinèrent dès les premières séances de la convention. Billaud, député de Paris, et membre de cette municipalité, appelée commune du 10 août, appartenait par sa position, ses relations et ses doctrines politiques, au parti des montagnards. Une nouvelle carrière s'ouvrait devant lui, il s'y jeta corps et âme; c'était l'homme des partis extrêmes : en 1789, il s'était prononcé avec la

plus véhémement énergie contre le *despotisme ministériel*. Député à la convention nationale, il se constitua l'accusateur des rois et de la royauté. Mais, dans cette seconde période de sa vie politique, comme dans la première, il ne parlait et n'agissait que par conviction; il ne voyait de moyen possible pour consolider la liberté que dans la destruction de tout ce qui pouvait lui faire obstacle. Il n'était arrêté dans ses actions par aucune considération même d'intérêt personnel. On l'a vu marcher à la suite de Danton et de Robespierre tant qu'il les crut sincèrement dévoués à la cause qu'il avait embrassée, et se porter leur accusateur dès qu'il soupçonna la sincérité de leurs actes. Dans le procès de Louis XVI, il proposa, le 13 décembre 1792, d'ajouter à l'acte d'accusation présenté par Barrère l'article suivant : « La nation t'accuse d'avoir fait prêter aux Suisses, dans la matinée du 10 août, le serment de soutenir ta puissance. La nation t'accuse d'avoir établi au château des Tuileries un bureau central, composé de plusieurs juges de paix, où se fomentaient les desseins criminels. La nation t'accuse d'avoir donné ordre à Mandat, commandant de la garde nationale, de tirer sur le peuple par derrière, quand il serait entré dans les cours du château. Enfin, la nation te reproche l'arrestation du maire de Paris dans l'intérieur du château, pendant la nuit du 9 au 10 août. » La convention ayant, malgré son opposition, décidé que toutes les pièces dont Louis XVI pourrait avoir besoin pour sa défense lui seraient remises, et qu'il lui serait permis de choisir ses défenseurs, Billaud-Varennes *s'indigna* de ces formes dilatoires, s'emporta contre ceux qui en avaient appuyé la proposition, qu'il qualifiait d'*amis du tyran*, et termina son impétueuse harangue, en proposant de briser la statue de Brutus, placée dans la salle des séances. « Cet illustre Romain, s'écriait-il, n'a pas balancé à détruire un tyran, et la convention ajourne la justice du peuple contre un roi. » Il s'opposa avec la même véhémence à l'ap-

pel au peuple, et demanda si dans le cas où ce *ridicule appel* serait prononcé, les Français des Grandes-Indes, de l'Amérique et des îles seraient aussi convoqués pour prononcer sur cet appel, comme faisant partie du gouvernement français. Il vota en ces termes : « La mort dans les vingt-quatre heures. » — La convention hésitait à livrer à la publicité les pièces relatives à la trahison de Dumourier; Billaud s'écria qu'il ne fallait rien cacher au peuple : « C'est à la nouvelle de la prise de Verdun qu'il s'est levé et qu'il a sauvé la patrie. » Le décret qui instituait le tribunal révolutionnaire était à peine adopté que Billaud-Varennes n'hésita pas à témoigner ses craintes sur le pouvoir exorbitant et vraiment arbitraire conféré à cette redoutable juridiction. Il pensa que les accusés auraient une puissante garantie dans les jurés, s'ils étaient choisis par tous les départements de la république, et souvent renouvelés. Sa proposition fut rejetée; les jurés furent choisis dans le département de la Seine et les quatre départements les plus voisins de la capitale, et la convention s'en attribua la nomination. La liste fut arrêtée les 13 et 15 mars 1793. Ces jurés devaient rester en fonctions jusqu'au 1^{er} mai seulement. A cette époque, la convention devait procéder à leur remplacement en choisissant leurs successeurs dans tous les départements. Des décrets ultérieurs ont étendu les attributions de ce tribunal. Le jour même où Billaud-Varennes proposait un jury départemental, il dénonçait à la convention Clavière, ministre des finances, et le fameux Fournier l'Américain. Il signala celui-ci comme le provocateur et le chef de toutes les émeutes populaires, et l'autre comme son complice. Il était impossible de réunir dans une même accusation deux hommes plus opposés de caractère et d'opinion, et entre lesquels il ne pouvait y avoir aucun rapport. Billaud-Varennes, envoyé en mission dans le département d'Ille-et-Vilaine, ne se fit point illusion sur le caractère, les forces et l'intensité de cette déplorable

guerre de la Vendée, sur l'insuffisance des moyens adoptés pour en arrêter les progrès ; il se hâta de transmettre à la convention le résultat de ses observations, et réclama avec instance l'envoi de nouvelles forces. Sa réclamation n'obtint aucun succès, et, convaincu de l'impuissance des moyens mis à sa disposition pour remplir sa mission, il revint prendre sa place à la convention nationale, pour lui rendre, disait-il, son énergie républicaine. Il ne s'était pas dissimulé les résultats possibles du gouvernement révolutionnaire, s'il dépassait le but de son institution, si, abusant de l'immense pouvoir qui leur était conféré, les chefs de ce gouvernement se laissaient entraîner par le mouvement qu'ils devaient diriger. « Dans une démocratie, disait-il, où l'opinion publique est en même temps la puissance qui gouverne et le flambeau qui dirige, tout serait perdu le jour où des soupçons, couvrant l'ensemble de la société d'un voile funèbre, ne permettraient plus de croire à la vertu de qui que ce soit ; le jour où l'innocence intacte pourrait être travaillée des mêmes alarmes que la perversité ardente : car, dès ce moment il n'y aurait plus de sûreté, ni confiance, ni rapprochement, ni accord, ni esprit public ; dès lors, plus de tranquillité, plus d'allégresse, plus de bonheur, plus de liberté, plus de patrie, et la crainte, imprimée universellement, ne deviendrait qu'une arme de plus remise entre les mains de l'ambition pour renforcer tour à tour les factions qui se succèdent et qui s'entrechoquent, jusqu'à ce qu'enfin le despotisme survienne et sache mettre tout d'accord. » (*Discours sur le gouvernement révolutionnaire.*) Les tristes prévisions de Billaud-Varennes sont devenues de l'histoire. Les événements de 1793 n'ont été funestes qu'à la démocratie ; ils ont préparé le retour du despotisme militaire, qui a su mettre tout d'accord, c'est-à-dire qui a enchaîné toutes les libertés, toutes les existences dans la main d'un heureux et habile usurpateur. Le 17 mai, le conseil exécutif présenta à la convention un

travail sur l'organisation des états-majors. Billaud adressa les plus vifs reproches au conseil sur la présentation de plusieurs officiers généraux ; il déclara ne vouloir prendre aucune part à une délibération qui aurait pour objet la nomination des généraux Custine et Houchard au commandement en chef des armées du Nord et du Rhin. Le 27 du même mois, il soutint avec la même acrimonie son opposition : il accusa formellement le général Custine d'avoir fait battre 30,000 Français par 6,000 ennemis. La journée du 31 mai 1793 occupe une grande place dans les fastes de la convention nationale : les deux partis qui la divisaient ont cessé de s'observer. Le combat s'engage, et c'est un combat à outrance : d'un côté, les girondins, sans autre appui que leurs talents et leur courage ; de l'autre, la montagne avec ses doctrines radicales, son audace et l'immense pouvoir de la commune de Paris et des sections armées. Lanjuinais se prononça contre la commune et ses partisans, contre ce qu'on appelait déjà la révolution du 31 mai, à l'instant où elle ne faisait qu'éprouver ses forces. Billaud répondit à Lanjuinais par une accusation ; il lui reprocha d'avoir favorisé le parti de la contre-révolution à Rennes, et d'avoir protégé ouvertement les royalistes de cette ville. Il proposa le lendemain l'accusation des députés de la Gironde et de leurs partisans, le renvoi de sa motion au comité de salut public pour faire, séance tenante, le rapport d'une pétition des autorités révolutionnaires de Paris, qui proposaient diverses mesures de salut public. La pétition se terminait en ces termes : « Citoyens, le peuple est las d'ajourner sans cesse l'instant de son bonheur ; il le laisse encore un moment entre vos mains : sauvez-le, ou nous vous déclarons qu'il va se sauver lui-même. » — Billaud-Varennes avait considéré le gouvernement révolutionnaire « comme moyen nécessaire pour comprimer tous les partis opposés au système démocratique. » Il combattait avec la même violence tous ceux qui, par la modération

ou l'exagération de leurs opinions politiques, pouvaient compromettre le succès de la révolution du 10 août. Il s'éleva avec le sentiment de la plus vive indignation contre les doctrines anarchiques de Jacques Roux, à l'occasion d'une adresse contre les riches. Il renouvela le 15 juillet ses attaques contre les girondins, et fit décider leur mise en jugement. Le lendemain, il fit comprendre dans la même accusation Polverel et Santonax, par le seul motif qu'ils étaient partisans de Brissot. Quinze jours après, il partit en mission pour les départements du Nord et du Pas-de-Calais. La guerre civile ensanglantait les départements de l'Ouest; de nombreuses armées ennemies menaçaient ceux du Nord. Billaud se hâta de revenir à Paris, et, après avoir exposé le tableau des dangers qui menaçaient l'indépendance nationale, il proposa de faire marcher vers le nord toutes les troupes de l'intérieur, et la mise en réquisition de tous les Français depuis l'âge de 20 jusqu'à 30 ans. Le 25 décembre, quelques sections de Paris demandèrent la formation d'une armée révolutionnaire; il appuya leur pétition, et fit révoquer le décret qui défendait les visites domiciliaires pendant la nuit. Un décret d'accusation fut rendu le même jour contre les ministres Clavière et Lebrun. « Il faut, disait-il, que le tribunal révolutionnaire les juge; toute affaire cessante, et qu'ils périssent avant 8 jours. Lorsque leurs têtes seront tombées, ainsi que celle de Marie-Antoinette, dites aux puissances coalisées contre vous qu'un seul fil retient le fer suspendu sur la tête du fils du tyran, et que si elles font un pas de plus, il sera la première victime du peuple. » Il fut le même jour nommé président de la convention. L'ancien calendrier fut aboli et remplacé par le calendrier républicain. L'ère nouvelle datait du 21 septembre 1792, et ne fut mis en usage qu'un an après. Le comité de salut public fut presque entièrement renouvelé le 23 frimaire de l'an II. Billaud fut élu et ne cessa d'en faire partie qu'un mois après le 9 thermidor. On lui

a reproché d'avoir écrié à Joseph Lebon une lettre confidentielle ainsi conçue. — « Paris, le 26 brumaire an II. Le comité de salut public applaudit aux mesures que vous avez prises; il vous observe que les autorisations que vous lui demandez seraient surabondantes; toutes les mesures vous sont non seulement permises, mais commandées par votre mission. Rien ne doit faire obstacle à votre marche révolutionnaire; abandonnez-vous à votre énergie! vos pouvoirs sont illimités. Tout ce que vous jugerez convenable au salut de la chose publique, vous devez le faire sur-le-champ. Nous vous adressons un arrêté qui étend votre mission aux départements voisins. Armé de ces moyens et de votre énergie, continuez à renverser sur eux-mêmes les projets des ennemis de la république. » — Cette lettre, citée comme confidentielle et comme l'œuvre de Billaud-Varennes seul, par Geoffroy, dans son mémoire accusateur contre le comité de salut public, était l'œuvre de tout le comité; elle accompagnait l'envoi d'un arrêté, et elle était signée Billaud-Varennes, Carnot, Barrère et Robert-Lindet, membres du comité de salut public chargés de la correspondance. Ce comité avait pour maxime de laisser aux représentants en mission la plus grande indépendance: c'était leur laisser en même temps toute la responsabilité de leurs actes; mais il se réservait la faculté de mettre un terme à leur mission et de les faire rappeler si, par quelque motif que ce fût, ils compromettaient les intérêts ou la sûreté de la république. Carrier et Lebon ont payé de leur tête l'abus de leur pouvoir. Billaud-Varennes fut aussi accusé après le 9 thermidor, et lorsqu'il était encore membre du comité de salut public; et avant cette époque il avait été obligé de défendre ce comité contre les attaques dont il était l'objet. Il attribuait ces attaques aux ennemis mêmes de la république. — Il avait proposé l'établissement du tribunal criminel extraordinaire et du gouvernement révolutionnaire: ce fut encore lui qui proposa que ce tribunal prit aussi le nom

de révolutionnaire. Le gouvernement nouveau n'avait été que provisoire; il fut déclaré permanent jusqu'à la paix générale. Il s'opposa à ce que le comité de salut public prit le nom de *comité de gouvernement*. « C'est la convention, disait-il, qui seule doit gouverner. » Il fit décréter, en nivose an II, que tout général ou fournisseur condamné serait exécuté à la tête des armées. Le 2 pluviose, anniversaire de la mort de Louis XVI, il fit décréter que la convention assisterait en corps à la fête de l'abolition de la royauté. Il s'était séparé de Danton dès qu'il l'avait soupçonné de vouloir substituer un nouveau patriciat à l'ancienne noblesse. Le système d'Hébert ne lui parut pas moins dangereux, et il se rendit l'accusateur de ce parti. « L'art le plus profondément machiavélique, avait-il dit dans une circonstance remarquable, n'est-il pas celui qui brise les nœuds de la sociabilité en isolant tous les individus par des défiances? » Nul ne proposa plus d'accusations. — Vilatte, dans ses *Révélations sur les causes secrètes du 9 thermidor*, peint Billaud-Varennès « bilieux, inquiet et faux, pétri d'hypocrisie monacale, se laissant pénétrer par ses efforts mêmes à se rendre impénétrable, ayant toute la lenteur du crime qui médite, et l'énergie concentrée pour le commettre.... Son ambition ne peut souffrir de rivaux : morne, silencieux, les regards vacillants et convulsifs, marchant comme à la dérobée, sa figure, au teint pâle, froide, sinistre, montre les symptômes d'un esprit aliéné. » Ce portrait est-il aussi fidèle que hideux? L'histoire a prononcé. Billaud-Varennès disait de la tragédie de Timoléon : « Elle ne vaut rien, elle n'aura pas l'honneur de la représentation. Qu'entend Chénier par ce vers contre-révolutionnaire :

N'est-on jamais tyran qu'avec un diadème?

— En littérature comme en politique, Billaud-Varennès avait toujours une opinion tranchée. Il croyait sans doute que l'auteur faisait une application à

Robespierre, et alors Robespierre était pour Billaud-Varennès la personnification de toutes les vertus politiques. Le style est tout l'homme, a dit Buffon : Billaud-Varennès, en provoquant des mesures terribles, ne s'est-il pas peint lui-même dans ces phrases? « Le sommeil est passé; le lion n'est pas mort parce qu'il dort; le moment où il s'éveille est celui où il étouffe et déchire ses victimes. » Quel sens attachait-il au mot *acéphalocratie*, qu'il avait écrit et placé en tête d'un ouvrage sur la félicité publique, et qu'il publia en 1791? Les utopies de Billaud-Varennès ne se présentaient point sous une forme séduisante; sa philanthropie était effrayante. — Robespierre, qui, jusqu'à l'époque de la fête de l'Être-Suprême, avait suivi avec la plus grande exactitude les séances de la convention et des jacobins, ne s'y montrait plus que rarement, et enfin cessa tout-à-fait d'y paraître. Ce changement de conduite fixa l'attention de ses collègues du comité de salut public. La confiance fut ébranlée; enfin, il rompit le silence par le fameux discours prononcé le 8 thermidor à la convention, et répété le même jour à la séance du soir de la société des jacobins. Cette brusque réapparition après une longue absence, et manifeste menaçant après un silence d'un mois, ne permettaient plus d'incertitude sur les nouveaux projets de Robespierre, de Saint-Just et de Couthon, ses inséparables confidents. De nouvelles proscriptions menaçaient les autres membres du comité et la convention elle-même. Mais dès le 22 floréal précédent, Billaud-Varennès avait rompu avec Robespierre; il lui reprochait vivement d'avoir proposé à la convention, au nom du comité, un projet de décret sur lequel il n'avait pas même été consulté. Robespierre s'était excusé sur ce que jusqu'alors tout s'était fait de confiance, et qu'il avait cru pouvoir agir seul avec Couthon. Billaud-Varennès, après lui avoir rappelé que jamais aucune mesure en matière grave n'avait été proposée à l'assemblée qu'après avoir été soumise

aux délibérations du comité et approuvée par la majorité de ses membres, ajoutait : « Le jour où un membre du comité se permettra de présenter seul un décret à la convention, il n'y a plus de liberté, il n'y a plus l'opinion de plusieurs, comme dans les pays libres, mais la volonté d'un seul pour proposer la législation. — Robespierre. Je vois bien que je suis seul ; personne ne me soutient.... (et il s'emporte avec fureur contre tous les membres du comité; il les accuse de conspirer contre lui ; ses cris retentissent jusqu'au dehors, et on est obligé de fermer la fenêtre; il continue.) Je sais qu'il y a dans la convention une faction qui veut me perdre, et tu défends ici Ruamps. — Billaud-Varenes. Il faut donc dire, d'après ton décret, que tu veux guillotiner la convention nationale ? — Robespierre (dans la plus vive agitation). « Vous êtes tous témoins que je ne dis pas que je veuille faire guillotiner la convention nationale. Je te connais maintenant, Billaud.... — Billaud-Varenes. Et moi aussi, je te connais comme un contre-révolutionnaire. » — Robespierre continue de se promener avec une extrême agitation ; mais il tempère l'éclat de sa voix. Il regrette vivement de n'avoir plus la confiance, l'amitié de ses collègues ; des larmes s'échappent de ses yeux. — Il fut convenu qu'on proposerait la révocation du décret du 22 floréal après s'être concerté avec le comité de sûreté générale, et chaque membre prit l'engagement de garder le silence sur les divisions intestines du comité, dont pourraient se prévaloir les ennemis de la convention et du gouvernement révolutionnaire. Robespierre, depuis cette époque, s'était montré plus rarement au comité et à l'assemblée, et semblait s'être réfugié aux jacobins, où il parlait peu. Mais la scène du 23 floréal avait été le signal d'une crise terrible et plus ou moins prochaine. On a fait d'étranges contes sur la fête à l'Être-Suprême. Robespierre était le grand-prêtre du jour ; mais à qui persuadera-t-on que ce grand jour devait être celui de son intronisa-

tion au souverain pouvoir ? que ce jour-là la fille de Louis XVI avait quitté ses habits de deuil et s'était parée avec une recherche extraordinaire ? Le nom de roi à cette époque était une injure, et Robespierre eût été poignardé sur la première marche de ce trône improvisé. La seule pensée de se faire roi eût été une preuve de démence, et l'on ne conçoit pas comment il a pu se rencontrer des gens d'une foi assez robuste pour croire à une aussi absurde allégation. Billaud, en le traitant de *contre-révolutionnaire*, n'entendait parler que d'une dictature absolue, indéfinie, d'une usurpation des droits de la nation. — Une dernière scène, plus vive, plus passionnée, plus décisive, se passa au comité de salut public dans la nuit du 8 au 9 thermidor. Le 8, Robespierre avait prononcé à la convention le discours de *rentrée*, qui annonçait de nouvelles proscriptions ; il l'avait répété le soir à la séance des jacobins. Des ordres extraordinaires avaient été donnés par Henriot ; toute la garde nationale et la garde soldée devaient prendre les armes. Saint-Just était resté au comité jusqu'à minuit et demi ; il avait beaucoup parlé d'un rapport qu'il devait faire le lendemain ; il avait promis à ses collègues de le leur communiquer le lendemain avant la séance. Il était sorti après avoir échangé des paroles vives avec Carnot et les autres membres du comité, qui restèrent en permanence pour rédiger et envoyer des ordres contre Henriot et les membres de la municipalité de Paris. La conspiration était flagrante. Ils délibéraient et travaillaient encore le matin, lorsque Couthon entra au comité ; et un instant après un huissier lui remit un billet de Saint-Just ainsi conçu : « L'injustice a fermé mon cœur ; je vais l'ouvrir tout entier à la convention. » On veut garder ce billet, Couthon le déchire et sort. Rulhière se lève : « Allons, dit-il à ses collègues, allons démasquer ces scélérats, ou présenter nos têtes à la convention. » Saint-Just n'avait encore prononcé que les premières phrases de son discours ; il est

interrompu par Billaud-Varennes et par d'autres députés, il ne peut continuer. On a cru ce discours perdu. Saint-Just avait laissé le manuscrit à la tribune; mais il a été publié dans un recueil de l'époque. Saint-Just y accusait tous ses collègues du comité et beaucoup d'autres membres de la convention. Voici le passage relatif à Billaud, qu'il plaçait sur la même ligne que Collot-d'Herbois. « Collot et Billaud prennent peu de part depuis quelque temps aux délibérations; ils paraissent livrés à des intérêts et des vues plus particulières. Billaud assiste à toutes les séances sans parler, à moins que ce ne soit dans le sens de ses passions, ou contre Paris, contre le tribunal révolutionnaire, contre les hommes dont il paraît souhaiter la perte. Je me plains que lorsqu'on délibère, il ferme les yeux et feint de dormir, comme si son attention avait d'autres objets. A sa conduite taciturne a succédé l'inquiétude depuis quelques jours. » Il rappelle ensuite que lorsque les premiers bruits de dictature commencèrent à circuler, Billaud avait dit à Robespierre : « Nous sommes tes amis, nous avons toujours marché ensemble, » et que la veille il l'avait traité de Pisistrate; il concluait de ces contradictions que Billaud-Varennes conspirait pour un nouvel ordre de choses, et cherchait à faire perdre aux plus ardents défenseurs de la république leur popularité. C'était, selon St-Just, un système de diffamation imaginé pour concentrer dans les mains de deux ou trois hommes tous les pouvoirs du comité. « Car, ajoutait-il, en même temps que Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois ont conduit le plan, ils ont manifesté depuis quelque temps leur haine contre les jacobins; ils ont cessé de les fréquenter et d'y parler. » (*Voyez SAINT-JUST ET COMITÉ DE SALUT PUBLIC.*) — Billaud-Varennes fut un des premiers qui accusèrent Robespierre dans la séance du 9 thermidor. Six jours après il donna sa démission de membre du comité de salut public. Et le 16 fructidor, il fut, ainsi que Collot-d'Herbois, Barrère, Vadier, Amar, Vouland et David, dé-

noncé à la convention nationale par le comité de Versailles, comme complice de Robespierre. Un décret déclara que sa conduite avait été conforme au vœu national. Une autre accusation fut peu de temps après portée contre lui à la tribune de la convention par Legendre; elle fut écartée par un ordre du jour. Billaud-Varennes ne tarda pas à se convaincre que le parti de la contre-révolution s'était emparé des résultats de la journée du 9 thermidor pour l'exploiter à son profit. La réaction en était venue au point de ne plus dissimuler ses projets. Billaud-Varennes n'avait point cessé de se rendre aux séances des jacobins. Son silence depuis le 9 thermidor avait été remarqué; il le rompit enfin le 14 brumaire an III (4 novembre 1794). Il retraça sous les plus sombres couleurs le tableau des progrès de la contre-révolution. « Le lion que l'on croit mort, dit-il, n'est qu'endormi; il est temps qu'il se réveille, qu'il se précipite sur ses ennemis, qu'il les déchire; le temps est venu d'écraser les ennemis de la république. » Son discours produisit la plus vive sensation. Le lendemain, il fut accusé à la tribune d'avoir provoqué l'insurrection contre la convention nationale. Il ne rétracta pas ses paroles de la veille. Bentaïole le somma de s'expliquer sur cette expression, le *réveil du lion*. Billaud éluda la question en se jetant dans les généralités. « Tant que je n'ai vu ici, dit-il, que des querelles personnelles, j'ai gardé le silence; mais maintenant je vois l'aristocratie relever sa tête, je vois les patriotes plongés dans les cachots, et les contre-révolutionnaires mis en liberté. » Et il cita madame de Tourzel, gouvernante du dernier fils de Louis XVI : l'exemple était mal choisi. Il lutta encore quelque temps contre ses infatigables adversaires, et succomba enfin. Il fut condamné à la déportation, ainsi que Collot-d'Herbois, Barrère et Vadier, sur le rapport de Saladin, au nom de la commission des vingt-et-un, le 12 germinal an III (1^{er} avril 1795). Il fut arrêté le lendemain, et conduit avec Barrère et

Collot-d'Herbois au Château de Ham et ensuite à Oléron. Vadier s'était soustrait par la fuite au décret lancé contre lui. L'ordre d'embarquer les autres pour Cayenne fut envoyé à Oléron : Barrère était malade, il ne partit point. Et le navire qui transportait Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois était à peine en pleine mer qu'un autre décret rendu dans l'orageuse séance du 1^{er} prairial, et qui rappelait les déportés, parvint à Oléron ; il était trop tard. Les deux déportés arrivèrent à leur destination. Le nouveau décret ne les aurait pas rendus immédiatement à la liberté ; ils devaient, ainsi que Barrère, être traduits devant le tribunal de la Charente-Inférieure pour y être jugés. — Arrivé à Cayenne, Billaud-Varennes fut envoyé dans l'intérieur du pays et séparé de Collot-d'Herbois, qui mourut bientôt après. Billaud-Varennes était encore à Sinnamari quand les déportés du 18 fructidor y arrivèrent. On conçoit que les nouveaux prisonniers n'aient pas voulu se lier avec Billaud-Varennes ; mais la conformité de malheur aurait dû, sinon détruire, du moins modérer leur antipathie pour l'ancien membre du comité de salut public. L'abbé Brottier, qui, dans une opinion tout-à-fait opposée à celle de Billaud-Varennes, montrait la même exaltation, se rapprocha de celui-ci, et bientôt une liaison intime s'établit entre le fougueux *jacobin* et le fanatique défenseur de la royauté absolue. Jusqu'alors, Billaud-Varennes avait passé son temps à élever des perroquets. Le décret de déportation ayant été révoqué, Billaud-Varennes ne devait plus être prisonnier à Cayenne. Il avait pu l'ignorer jusqu'à l'arrivée des déportés de fructidor ; mais alors il avait pu l'apprendre, il avait pu savoir aussi qu'une loi d'amnistie pour tous les délits politiques avait été rendue le 4 brumaire an iv, et qu'elle avait été exécutée. Il pouvait donc revenir en France. On ne sait s'il obtint sa liberté, ou s'il s'évada de Cayenne. Il préféra rester sur le continent américain. Depuis qu'il avait été frappé de

déportation, sa carrière politique était finie, il n'appartenait plus qu'à l'histoire. Quelques journaux ont assuré qu'il était allé à Saint-Domingue, et qu'il y avait fondé une maison d'éducation. Cette version, si elle n'est pas vraie, est au moins vraisemblable. On a publié en 1823 deux volumes in-8°, intitulés *Mémoires de Billaud-Varennes* : il en résulte qu'il aurait parcouru en missionnaire religieux et politique l'Amérique du sud et les Antilles ; il aurait pris une part très active aux révolutions de l'Amérique méridionale et de Saint-Domingue. L'éditeur de ces mémoires, vrais ou supposés, donne quelques fragments d'une lettre que lui aurait écrite l'abbé Grégoire. Cette lettre ne cite, 1^o que le premier ouvrage de Billaud-Varennes, *Despotisme des ministres de France*, Paris, in-8°, 1793 (l'exemplaire que je possède est en trois volumes in-8°, 1789, sous la rubrique d'Amsterdam) ; 2^o et un autre ouvrage intitulé : *Question du droit des gens : Les républicains d'Haïti possèdent-ils les conditions requises pour obtenir la ratification de leur indépendance ? Par un observateur philosophe. Au Port-au-Prince, 1818, an xv de l'indépendance.* « On m'a dit, ajoute Grégoire dans la lettre citée, que le gouvernement avait empêché d'en continuer l'impression, et les pages que j'ai l'occasion de voir sont, à ce qu'on m'assure, un des exemplaires les plus complets de ce qui a été déjà imprimé.... J'entends dire qu'il a laissé des manuscrits dont une partie seulement a été importée en France. » — Dans la *Biographie des hommes vivants*, de Michaud, édition de 1818, on lit à l'article Billaud-Varennes : « On prétend qu'il avait écrit des mémoires sur la révolution, et l'on ajoute que ces mémoires ont été par lui cachés dans le mur d'une maison. Enfin, on va jusqu'à désigner cette maison : ce serait celle qui porte aujourd'hui le n° 55, rue St-André-des-Arcs, où sont établis en ce moment les bureaux du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, et la librairie de M. Belin-Mandar. Ces mémoires ne peuvent

être ceux qui ont été publiés en 1823; il n'y est question de la révolution française que dans les premières pages, et la narration ne commence qu'à l'évasion de l'auteur de Cayenne, en l'an 1 (1802). L'ouvrage, histoire ou roman, ne se rattache qu'aux événements des révolutions de l'Amérique. Billaud-Varennes, pendant le cours de la révolution française, a publié : 1° *Plus de ministres, ou point de grâce; avertissement donné aux patriotes français, et justifié par quelques circonstances de l'affaire de Nanci*, in-8°, 1790; 2° *Le dernier coup porté aux préjugés et à la superstition*, in-8°, 1790; 3° *Le peintre politique, ou tarif des opérations actuelles*, brochure in-8°, 1790; 4° *L'Acéphalocratie, ou le gouvernement fédératif démontré le meilleur de tous pour un grand empire, par les principes de la politique et les faits de l'histoire*, in-8°, 1791; 5° *Éléments du républicanisme*, 1^{re} partie, in-8°, 1793. On reproche avec raison à Billaud-Varennes un style amphiatique et boursoufflé, un grand luxe de métaphores. Des pensées souvent justes surgissent quelquefois de ce chaos : ces défauts sont moins sensibles dans son premier ouvrage que dans ceux qui l'ont suivi. C'était le style obligé de la polémique politique de l'époque. D—r.

BILLAUT (Maitre ADAM), menuisier à Nevers, mort en 1662, est un de ces exemples que nous offre chaque siècle, d'hommes qui, d'une condition inférieure de la société, sans excitation produite par l'éducation première ou par l'exemple, se livrent tout à coup à l'inspiration poétique plus ou moins heureusement, mais dont les travaux paraissent devoir donner lieu à l'étude de l'observateur. En effet, on devrait s'attendre à trouver dans leurs conceptions et dans l'exécution même de leurs ouvrages des moyens et des résultats nouveaux, et il peut paraître extraordinaire qu'il n'en soit pas ainsi : l'expérience, au contraire, a prouvé qu'aucun de ces poètes, dans quelque langue qu'il ait écrit, ne s'est distingué de ses contemporains,

soit par le choix des sujets, soit par la manière dont il les a traités. Le sentiment poétique, renfermé souvent à leur insu, leur a presque toujours été révélé par la lecture fortuite d'une pièce de poésie que le hasard leur présente, et dont ils s'efforcent de reproduire le fonds comme la forme. Tout est nouveau pour ces esprits naïfs et ignorants : ils s'attachent à ce qui leur plaît, et ils tentent par le même procédé de plaire aux autres. Les novateurs, ou, pour parler plus correctement aujourd'hui, les rénovateurs sont toujours les hommes qui connaissent beaucoup, ennuyés, blasés, fatigués, qui cherchent et parfois trouvent du neuf à tout prix. Sauf donc une certaine rudesse d'expressions, un choix de locutions et d'images triviales, mais relevées par leur étrangeté même dans un siècle galant et gourmé, les œuvres du menuisier de Nevers se distingueraient difficilement des poésies de ses contemporains. Les éloges fastueux que ceux-ci ont donné à maître Adam, et qu'il a eu la bonne foi d'imprimer, sous le titre d'*Approbation du Parnasse*, avec ses poésies, sont évidemment inspirés la plupart par une ironie et un persiflage qui font ressortir la candeur du bon menuisier, bien plus que l'esprit de ces messieurs. J'avoue que ce n'est pas sans un sentiment de tristesse que je me représente ce brave homme, ne voulant plus être menuisier et ne pouvant être poète que par la permission de ces distributeurs de gloire, plus ignorés aujourd'hui que maître Adam, et dont la maligne protection excitait une verve qui presque jamais ne s'exerçait que pour réclamer des secours d'argent que son métier lui eût fait gagner sans bassesse. — La célèbre chanson, *Aussitôt que la lumière*, le fit connaître. Parmi les incorrections, les mauvaises rimes, les vers faux qui indiquent une plume peu exercée, on y remarque justement une verve et une force bachiques qui devaient en assurer le succès : ce fut alors qu'il composa des stances, des odes, pour le cardinal de Richelieu, le président Molé,

Louis XIV lui-même, au moment de sa naissance, demandant des pensions, des secours et jusqu'à des habits. Plus tard, désabusé et philosophe à ses dépens, il refuse avec dignité les offres qu'on lui fait d'aller à la cour :

Vo, ne me parle plus des grandeurs de la Terre !
Le brillant des grandeurs est un éclat de verre,
Un ardent qui nous trompe aussitôt qu'on y court ;
Ce n'est pas qu'en passant je ne le remercie,
Mais pourtant tu sauras que le bruit de ma scie
Me plaît mille fois mieux que le bruit de la cour.

Deux volumes, intitulés, l'un, les *Cheilles*, l'autre, le *Villebrequin*, contiennent les poésies de maître Adam ; il en avait annoncé un troisième, le *Rabot*, je ne crois pas qu'il ait été imprimé.

VIOLETT-LEBUC.

BILLE, du latin *pila*, globe, ou *billus*, bâton, selon l'acception qu'on lui donne. Autrefois ce mot signifiait en effet un bâton, ce que témoignent les mots de *billier* et de *débillier*, dont on s'est long-temps servi, et dont on se sert encore quelquefois aujourd'hui, sur les rivières, pour dire attacher la corde du bateau aux *billes* ou bâtons qui sont au bout des traits des chevaux qui tirent. C'est dans ce sens qu'il faut prendre aussi, 1° la *bille* ou rouleau dont se servent les boulangers pour aplatir la pâte ; 2° la *bille* ou morceau de fer ou de bois rond, gros et long à volonté, qui sert aux chamoiseurs pour tordre les peaux et pour en faire sortir toute l'eau, la gomme ou la graisse qu'elles peuvent contenir ; 3° la *bille* ou bâton qui sert surtout aux emballeurs pour serrer les cordes de leurs ballots ; 4° les *billes*, ou réjetons, enlevés par les jardiniers du pied des arbres pour être mis en pépinière ; 5° les *billes à moulure*, ou morceaux de fer plat modelés dans le milieu, entre lesquels les orfèvres tirent la matière où ils veulent faire des moulures. — La signification du mot de *bille*, comme dérivé de *pila*, et rappelant la forme d'un globe, est beaucoup plus restreinte, et ne s'applique guère qu'aux boules d'ivoire avec lesquelles on joue au billard, ou aux petites boules de pierre ou de

marbre qui servent de jouets aux enfants. C'est en faisant allusion à la stricte égalité de poids et de volume que doivent comporter les premières, que l'on a dit quelquefois, dans le style figuré, de deux hommes qui n'ont pu remporter d'avantage l'un sur l'autre, qu'ils sont *billes pareilles*, qu'ils sont sortis d'une affaire *billes pareilles*. E. H.

BILLET. C'est un de ces mots qui reviennent à tout propos dans les conversations et les lectures, et dont les acceptions varient à l'infini. Dans la langue commerciale, il a plusieurs significations, dont la spécialité est déterminée par un mot. Les *billets au porteur* ne sont plus aussi protégés qu'ils l'étaient avant la réformation de notre droit commercial ; ils ouvraient une voie trop large à la fraude, parce que le nom du porteur n'y était pas indiqué ; c'était un attrait pour les voleurs et les faussaires. Ces sortes de billets ont cependant été long-temps admis dans la négociation. — Le *billet à ordre* ne diffère de la lettre de change que parce que la somme qu'il énonce peut être payable dans le lieu même où il a été souscrit, tandis que la lettre de change suppose toujours une remise d'argent de place en place. — Les *billets de naissance*, de *mariage*, de *décès*, sont maintenant désignés sous le nom commun de *billets de faire part*, quelle que soit la spécialité de leur destination. — Les *billets doux* jouent un grand rôle dans les romans et dans les premiers rêves d'amour du jeune âge. C'est alors l'expression naïve et brûlante d'un sentiment ardent, exclusif, porté au plus haut degré d'exaltation : un billet doux serait froid s'il n'exprimait tout le délire de la passion. Plus tard, ce délire n'est plus que simulé, c'est un des plus puissants moyens d'une séduction bien calculée. Il y a des exceptions, mais elles sont rares. — La Châtre était de bonne foi quand il exigeait de Ninon l'engagement de lui rester à jamais fidèle. Elle riait en le signant. La Châtre avait plus d'amour, Ninon plus de raison. Elle riait encore en s'écriant à quelque temps de

là et dans une circonstance décisive: *Ah! le bon billet qu'a La Châtre!* Une autre n'aurait pas même donné un souvenir à l'absent. — L'usage des *billets doux* se maintient encore, mais il n'est plus aussi répandu. La jeunesse d'aujourd'hui vaut-elle mieux que celle d'autrefois? C'est aux dames à décider la question. — On peut sans grave inconvénient laisser protester un *billet d'amour*, mais il en est tout autrement d'un *billet de commerce*. Il y va de l'honneur et souvent de la liberté. — J'aurais dû commencer par indiquer l'étymologie du mot *billet*. Les savants varient dans leurs opinions, et ne vont pas au-delà des conjectures. Ce mot n'est-il que la traduction de *libellus*, petit écrit? Le mot latin est un peu long; il y a là une syllabe de trop. *Billet* vient-il de *bulletin*, ou *bulletin* vient-il de *billet*? Cet autre problème n'est pas moins grave ni moins embarrassant, mais personne ne se méprend sur sa véritable signification, et c'est là le point important. J'abandonne le reste aux savantes investigations des grammairiens, qui se sont fait un point d'honneur de controverser sur tout. Et le jour où sur vingt, deux tomberont d'accord sur un seul point, sera pour moi un grand jour, *albo notando lapillo*. — *Billet de banque*. (Voy. BANQUE.) — *Billet de confession*. (Voy. CONFESSION.) D—Y.

BILLEVESÉE, et non pas *billevisée*, signifie littéralement une balle soufflée et remplie de vent. Ce mot est composé de *bille* ou *boule*, et de *vèse*, nom que l'on donne en plusieurs provinces de France à l'instrument que nous appelons *musette* ou *cornemuse*. *Vèser*, c'est jouer de cet instrument, et *vèsou*, c'est l'homme qui, pour en jouer, souffle et remplit de vent l'outre de peau qui est la principale partie de la vèse. On dit dans ce sens d'un homme ventru : *c'est un gros vèsé*. Le nom de *billevesée* a été appliqué à tous les discours frivoles et inutiles, aux sottises, aux folies, aux niaiseries, à toutes les paroles vides de sens.

Tous les propos qu'il tient sont des *billevesées*,

a dit, dans *Les Femmes savantes*, Mo-

lière, qui s'était servi dans *Les précieuses ridicules* de l'expression *sottes billevesées*, en parlant des vers, des romans et des chansons. Le mot de *billevesée* est donc synonyme de *baliverne*, de *fade* et de *sornette*. Mais il exprime mieux le vide, la redondance, l'enflure ridicule d'un discours, d'un ouvrage littéraire quelconque. *Baliverne* s'applique plus spécialement à un discours, à un ouvrage dont l'inutilité résulte de son obscurité, de son style énigmatique et amphigourique. *Je n'entends rien à toutes ces balivernes; je suis étourdi de vos balivernes*. Le mot *fade* a plus de rapport à tout ce qui se dit ou s'écrit de fade, de niais, de plat et d'insipide. Quant au mot *sornette*, il signifie plus spécialement un discours ou un ouvrage frivole, qui trompe, qui ment sans le vouloir, et sans autre but que d'amuser celui qui le fait, un peu aux dépens de ceux qui l'entendent ou qui le lisent, mais sans tirer à conséquence. *C'est un conteur de sornettes*, dit-on d'un homme qui en donne à garder, qui fait des contes en l'air. — Après cette définition de la *billevesée*, et sa comparaison avec ses synonymes, que nous n'avons trouvée nulle part, il convient de citer un exemple assez ancien. Du temps de Ramus, et par conséquent sous le règne de Charles IX, il y eut à l'université de Paris de violents démêlés, pour savoir si l'on n'adopterait pas une prononciation univoque de ces trois mots latins : *quanquam*, *quisquis* et *quòdquòd*. Certains docteurs voulaient qu'on prononçât *kamkam*, *kiskis*, *kòdkòd*; d'autres savants préféraient *kuàmkuàm*, *kuiskuis*, *kuòdkuòd*; d'autres enfin opinaient pour *kouàm-kouàm*, *kouiskouis*, *kouòdkouòd*. Après de longs et sérieux débats, tant en paroles qu'en écrits, on ne décida rien, et l'usage a prévalu, du moins en France, de prononcer chacun de ces trois mots d'une manière différente : *kouàmkuàm*, *kuis-kuis* et *kòdkòd*. Cette dispute fut une fameuse *billevesée*, qui serait aujourd'hui totalement oubliée, si elle n'eût donné naissance au mot populaire *cancan*, qui

ne se doute guère de son origine pédantesque. Nous faisons grâce à nos lecteurs de ces ennuyeuses billevesées sur le quietisme, sur le jansénisme, sur la bulle *Unigenitus*, sur la chronologie, les finances, l'économie politique; mais nous ne pouvons nous dispenser de leur signaler, comme billevesées, ces discours présentés au concours des prix académiques, et dont le sujet, imposé pendant plus d'un demi-siècle aux prétendants, était obligatoirement de louer une des vertus ou des qualités de Louis XIV. Nous citerons encore ces panégyriques de saint Louis, retournés de tant de manières différentes, et prononcés pendant tant d'années et par tant d'orateurs ou faiseurs d'antithèses, le 25 août, devant l'académie française; et ces discours de réception à la même académie, si féconds en lieux-communs, en politesses banales, pour remplir, bon gré malgré, l'inévitable tâche de louer tant bien que mal le membre défunt et son successeur récipiendaire. Il faut mettre aussi au rang des billevesées ces cours de littératures, d'éloquence, d'histoire, et d'antiquités, où le professeur, rabattant des idées usées, jugeant arbitrairement ou par routine les auteurs ou leurs ouvrages, les peuples et les rois, le génie et les talents, les siècles et les monuments, donnant orgueilleusement son exemple ou son opinion comme autorité, ou s'appuyant sur des systèmes et des témoignages que l'on connaît aussi bien que lui; en un mot, n'approfondissant rien et disant dans une séance le contraire de ce qu'il a avancé dans un autre, perd son temps à arranger des phrases, et le fait perdre à ses bénévoles auditeurs, qui ne retiennent rien de ces prétentieuses leçons que des termes techniques, des faits isolés et de grands mots insignifiants.

Sunt verba et voces, prætereque nihil.

— Et ces longs articles politiques, où cent journaux s'obstinent à dire et à répéter ce que leurs devanciers ont dit en moins de mots depuis plus de quarante ans; ne sont-ce pas des billevesées? Et ces pro-

lixes discours, écrits à loisir, ou composés par un secrétaire, et lus à la tribune législative, sur un même point de discussion, et tous calqués à peu près les uns sur les autres, qu'est-ce encore, si ce ne sont des billevesées? Et ces discours plus concis de la couronne, prononcés à l'ouverture des chambres, et promettant presque toujours le contraire de ce qu'elle veut ou de ce qu'elle peut tenir; et ces adresses des chambres en réponse aux discours de la couronne, n'ont-ils pas été souvent, et ne seront-ils pas peut-être encore des billevesées?

H. AUDIFRANT.

BILLON, mélange de substances métalliques pour la fabrication de menue monnaie, d'un titre inférieur à l'argent et supérieur au cuivre. Le billonnage, considéré comme altération des monnaies ayant cours, par un mélange au-dessous du titre légal, est considéré comme crime de fausse monnaie: ce crime entraîne la peine capitale s'il s'agit de fabrication de pièces d'or et d'argent, et la peine des travaux forcés à perpétuité s'il s'agit de monnaies de cuivre ou de billon. — Les gouvernements, dans les crises financières où le trésor ne peut suffire aux dépenses, ont eu souvent recours à la fabrication des pièces d'or ou d'argent au-dessous du titre légal. L'opinion en a fait bonne et prompte justice. On fabrique encore dans les grands et les petits états du Nord de la monnaie de billon. Il faut placer dans ce genre les pièces de 10 centimes fabriquées sous le consulat et l'empire; elles ont encore un cours légal. Mais cette fabrication n'a plus lieu. Notre système monétaire est très simplifié, et c'est un grand avantage. La France seule en jonit, tandis que dans tous les pays du Nord la circulation est encombrée d'une grande quantité de petite monnaie de billon, dont le relief a été presque entièrement effacé par le temps. — Il faut une longue habitude pour ne pas se tromper sur son appréciation, même nominale. Dans le style figuré, on appelle billon tout ce qui n'est pas de bon aloi. Lorsque, sous

l'ancien gouvernement, on soumit à une révision générale les titres de noblesse, on découvrit une foule de titres faux ou usurpés; on disait alors que la noblesse avait été mise au billon. On a, dans le sens positif, appelé *billonneurs* les hommes préposés par Charles VI, en 1385, pour retirer de la circulation les pièces démonétisées et les mettre au billon. Ces billonneurs tenaient leur boutique dans la rue au *Feurre*, aujourd'hui place du marché des Innocents. Cette portion de la rue s'appelait *Petite-Place-du-Billon*. On a depuis appelé *billonneurs* ceux qui faisaient un trafic illicite sur la valeur des espèces. Les anciennes ordonnances les assimilaient aux faux monnayeurs. (*Voy. MONNAIE.*) D—r.

BILLON, en agriculture, a deux significations, la première relative à la vigne, la seconde au labourage. Le mot *billon*, dit l'abbé Rosier, est usité en Bourgogne par les vigneronns pour indiquer un sarment taillé court, à 3 ou 4 doigts seulement. Cette taille est particulière à toute espèce de plant de vigne qui porte ses raisins près le cep, et non sur l'avant du sarment. Le *meunier*, par exemple, dont les feuilles sont blanches en dessous et le grain plus long que rond, a besoin d'être taillé court, tandis que le *cionnier*, raisin blanc, cultivé au territoire de la Côte-Rôtie, exige une taille longue, parce qu'il ne charge bien qu'à l'extrémité du sarment. — Quant à la pratique du *billonnage*, usitée en agriculture dans les terrains humides, et en général dans tous les sols qui ont peu de profondeur, elle consiste à labourer le terrain avec une charrue à deux versoirs, qui rejette la terre à droite et à gauche, et forme ainsi, quand toute la surface est labourée, une suite d'ados, plus ou moins larges, et qui sont séparés par des raies profondes, lesquelles se nomment *billons*. Le billonnage est un bienfait pour des pays entiers qui, sans son secours, ne connaîtraient pas le blé. Labourer en planches ou labourer en billons est presque synonyme; la seule différence est que la planche a plus de superficie que

le billon : elle peut avoir jusqu'à 10 pieds de largeur, et ce dernier n'en a que d'un à trois. Il ne faut pas perdre de vue que la méthode du billonnage doit être interdite pour tous les champs où l'on ne craint pas la submersion. Dans tous les sols qui sont d'une nature sèche et exposés à manquer d'humidité, il faut semer à plat, parce que toute culture à raies tendrait à faciliter l'écoulement des eaux, et serait par conséquent plus nuisible qu'utile. Dans les autres, elle fait obtenir des produits qu'on aurait difficilement sans cela; mais on ne peut pas dire, en cette circonstance même, qu'elle soit améliorante, puisqu'elle n'entame point le sol vierge, et qu'ainsi son action ne tend jamais à augmenter par la culture l'épaisseur de la couche végétale. Aussi est-elle destinée à disparaître insensiblement, à mesure que les prairies artificielles et les cultures pivotantes, approfondissant le sol, permettront d'employer partout avec succès le labourage à plat. Jusque là, elle est appelée à rendre des services essentiels à l'agriculture. — Voici pour le billonnage des terres légères la méthode généralement en usage dans le centre de la France, telle qu'elle est décrite dans un excellent *Mémoire* de M. Sageret, sur *l'agriculture du Loiret*. Le champ étant disposé en billons d'un pied de large, avec des raies intermédiaires de pareille largeur, la charrue attaque d'abord parallèlement à sa longueur un des côtés du billon; au second labour, on attaque l'autre côté du billon, et enfin au troisième on le prend par le milieu. On herse ensuite dans tous les sens pour briser les mottes et niveler le terrain; et quand le semencier a répandu la semence sur cette surface plate, une charrue à deux versoirs, traçant une raie de deux pieds en deux pieds, relève la terre à droite et à gauche, comme nous l'avons dit plus haut, et forme les billons. La longueur des billons dépend surtout de la pente et de la nature plus ou moins humide du terrain. Si la pente est considérable, et si le terrain est très humide,

de longs billons formeraient de petits torrents qui entraîneraient la terre et les engrais. Sir John Sinclair pense qu'en pareille situation, 75 toises sont une longueur suffisante, qui peut d'ailleurs être augmentée dans des terres plus sèches et moins inclinées. Mais au-delà de 175 à 200 toises, le labour devient fatigant et pénible pour les chevaux, et il est nécessaire, pour prévenir la stagnation des eaux, de pratiquer des rigoles transversales. La largeur des billons varie depuis 1 jusqu'à 2, 4, 6, 8, et même 12 et 24 pieds en Angleterre; mais alors ce sont de véritables planches séparées par des rigoles, avec cette différence qu'elles sont plus ou moins bombées. — Le billonnage du reste n'est passeulement propre à dessécher les terres consacrées à la culture des céréales; il a été employé avec succès par M. Sageret, que nous venons de citer, sur 40 arpents de bois dont le sol était constamment humide. Z.

BILLOT, grosse pièce de bois d'un ou de deux pieds de haut, faite le plus ordinairement d'un tronc d'arbre gros et court, sur laquelle les bouchers découpaient autrefois leur viande, et qui sert aujourd'hui dans les cuisines, et à différents autres usages, dans divers arts et métiers. Ainsi, l'on appelle *billot* la pièce de bois sur laquelle les boisseliers et les tourneurs travaillent, celle sur laquelle repose l'enclume des maréchaux et des serruriers, celle que l'on met sous les pinces ou leviers pour mouvoir quelque fardeau. — Le mot *billot*, comme celui de *bille* (voy. ce mot) est dérivé de *pila* (globe) ou *billus* (bâton), selon l'acception qu'on lui donne. C'est dans ce dernier sens, par exemple, qu'il faut entendre *billot*, quand il se dit, 1° de ces bâtons que l'on met le long des flancs des chevaux pour les conduire à la file les uns des autres, ou au cou des chiens qu'on veut empêcher de chasser et d'entrer dans les vignes; 2° de ces pièces de bois courtes qu'on met entre les fourcats des vaisseaux pour les garnir en les construisant. Enfin, on appelle *billots*, en librairie, ces livres courts et épais, qui

n'ont point de grâce, parce qu'on a réuni plusieurs volumes en un seul, au lieu de les brocher ou de les relier séparément. — On dit, dans le style figuré : J'en mettrais ma tête sur le *billot*, pour dire qu'on est assuré d'une chose, jusqu'au point d'en répondre par sa tête en faisant allusion au *billot* sur lequel s'exécutaient autrefois les sentences à mort par la décollation. E. H.

BILOBÉ, *bilobatus* ou *bilobus*. On nomme ainsi les parties des végétaux qui offrent deux lobes ou des divisions élargies, séparées par un sinus obtus, plus ou moins arrondi à son fond. Cette épithète, attachée à la graine, signifie la même chose que dicotylédone : ainsi, les *plantas bilobées* sont dicotylédones. Z.

BILOCULAIRE, *bilocularis*. On appelle ainsi, en botanique, les plantes ou organes qui ont deux loges : telles sont la baie du trône, la capsule du lilas, le noyau de la jujube, les anthères des orchis, etc. Z.

BIMACULÉ, *bimaculatus*, en histoire naturelle, est le nom spécifique d'un chétodon et d'un cycloptère, deux poissons, et de quelques insectes; mais il n'y a point de genre proprement appelé *bimaculé*, comme le veut le *Dictionnaire de Boiste*. Z.

BIMANE, en latin *bimanus*, c'est-à-dire ayant deux mains. On a donné le nom de *bimanus*, en histoire naturelle, à un ordre de la famille des mammifères dans laquelle l'homme est compris, et qui a pour caractère spécial des membres séparés et onguiculés, deux mains à pouce opposable placées aux extrémités antérieures, et trois sortes de dents réunies; les incisives, les molaires et les canines. M. Bory de Saint-Vincent a proposé de diviser cet ordre en deux genres et d'y comprendre l'*orang*, qui a, comme l'homme, deux mains antérieures et une allure habituellement verticale. — Quelques naturalistes, et parmi eux M. Cuvier, ont encore établi entre les reptiles un autre ordre de *bimanes* pour de petits *sauriens*, de la famille des *urobènes*, munis seulement de deux pattes antérieures.

res et caractérisés par l'absence des pattes postérieures, qui renferme une espèce du Mexique (*chersites Mexic*); mais nous pensons, avec M. Bory de Saint-Vincent, déjà cité, que le rapprochement de l'homme et du reptile doit cesser, au siècle où nous vivons, d'appartenir à la science de l'histoire naturelle, et qu'il faut laisser au moraliste la faculté d'en contester ou d'en poursuivre la comparaison. Z.

BIMATER, de *bis* et de *mater*, mère; surnom de Bacchus, à qui Jupiter, après Sémélé, servit de mère, puisqu'après la mort de celle-ci, il le garda, dit la Fable, le reste des neuf mois nécessaires à la gestation, dans sa cuisse, où il l'avait fait mettre par Vulcain et coudre par Sabasius. De toutes les fables des Grecs, qui en ont de si gracieuses et dont l'interprétation est souvent si philosophique, il faut avouer que celle-ci est la plus folle et serait la plus obscure si l'on n'en trouvait l'explication naturelle dans le mot de *méros*, qui signifie *cuisse*, et qui est en même temps le nom d'une montagne située près de la ville de *Nisa*, où Jupiter fit transporter Bacchus, aussitôt après sa naissance prématurée, et où les filles d'Atlas, à la prière de Mercure, prirent soin de son enfance. E. H.

BIMBELOTIER, de *bimbelot*, jouet d'enfant. L'art de bimbelotier est, en quelque sorte, le diminutif d'une foule d'autres, puisqu'il fait en petit des habits, des carrosses, de petits meubles, etc.; il fond en étain de bas aloi ou en plomb toutes sortes d'ustensiles de ménage, des soldats à pied et à cheval; il fait aussi en petit de la poterie, etc., etc. Autrefois, les bimbelotiers fondaient les balles et grenailaient le plomb pour la chasse; aujourd'hui, cette opération se fait en grand dans des tours élevées, comme celle dite de Saint-Jacques-la-Bouche-rie à Paris. (Voyez *Plomb*.) T.

BINAGE, **BINER**, **BINETTE**. En agriculture, le binage est un second labour donné aux terres déjà labourées une première fois. Le but de cette opé-

ration est non seulement d'ameublir de plus en plus le sol, mais aussi d'enterrer les fumiers ou autres engrais que l'on a eu soin de répandre sur les champs, entre les deux labours. Par extension, on nomme aussi *binage* une opération qui n'est pas un labour, et qui n'a pas été faite une première fois : tel est le *herbage* des prairies artificielles, et même des céréales, que certains cultivateurs font au printemps, et que les agronomes les plus dignes de confiance recommandent. — En horticulture, le *binage* est un *béchottage*, expression usitée et descriptive qui devrait être généralement adoptée. Il y a cependant entre les deux opérations, dont le but et le résultat sont absolument les mêmes, une différence qui consiste dans les instruments avec lesquels on les exécute : on *bine* avec une *binette*, et on *béchet* avec un *béchet*. Le premier instrument est une petite pioche en fer, armée d'un long manche; un des côtés est à deux pointes, et l'autre est tranchant. L'autre outil est une petite bêche, comme son nom l'indique. Ainsi, le binage ou béchottage est un travail léger et superficiel pour diviser et ameublir la terre autour des plantes cultivées, arracher et détruire les plantes adventices, etc. — La culture en grand emploie très fréquemment le binage horticole : le travail du sol autour des vignes, des pommes de terre, du maïs et de plusieurs autres plantes ne diffère point de celui qu'on exécute dans les jardins. Les cultivateurs anglais sont parvenus à le rendre plus facile et plus fructueux en semant en rangées parallèles et équidistantes non seulement les céréales et les prairies artificielles, mais presque toutes les plantes qu'ils cultivent. C'est ainsi qu'ils sont parvenus à avoir des blés toujours exempts de mauvaises herbes. — Le mot *biner* a dans notre langue une autre acception : un prêtre *bine* lorsqu'il dit deux messes dans la même journée. La permission de *biner* doit être obtenue de l'évêque, qui ne l'accorde qu'en raison des besoins des paroisses confiées à un seul curé, qui ne

peut se faire assister par un vicaire. La faculté de biner est, dit-on, un privilège du clergé français; on ne voit pas pourquoi les autres pays catholiques en seraient privés. F—Y.

BINAIRE (arithmétique), de *bis*, deux. On appelle ainsi le plus simple de tous les systèmes de numération, puisqu'il n'emploie, pour exprimer tous les nombres possibles, que deux caractères, 1 et 0; nous en avons donné une idée au mot ARITHMÉTIQUE. Voici la méthode la plus commode qu'il faudrait suivre pour lire ou pour exprimer un nombre quelconque; suivant ce système, on écrirait dans une table les puissances du nombre 2, qui sont 2, 4, ou 1, 2, 4, 8, 16, 32, 64, 128, 256, 512.... Cela fait, soit donné à écrire, suivant l'arithmétique binaire, le nombre 63, je cherche quelle est la plus grande puissance de 2 contenue dans 63: c'est 32; d'où je conclus que le nombre 63 sera exprimé par huit chiffres, par la même raison que *cent-onze mille cent-dix* doit avoir six chiffres, étant écrit suivant l'arithmétique vulgaire: puisqu'on écrirait 111,110. Je mets donc 1 pour la puissance 32, et après avoir retranché 32 de 63, j'ai le reste 31 qui contient 16, la plus grande puissance de 2 après 32; j'écris donc 1 pour exprimer 16, que je retranche de 31; il me reste 15, nombre dans lequel est contenu 8, la plus grande puissance de 2 après 16; j'écris donc 1 pour exprimer 8, que je retranche de 15; il reste 7, qui contient 4, la plus grande puissance de 2 après 8. Après avoir retranché 4 de 7 il reste 3, qui contient 2, puissance qui suit immédiatement 4; je retranche 2 de 3, et il reste 1, de sorte que le nombre 63 décomposé en puissances de 2 donne 32, 16, 8, 4, 2 et 1, qu'on exprimerait, suivant l'arithmétique binaire, par six 1 ou par 111,111.—Soit demandé de lire le nombre 10,011,010, suivant le même système: je dis, en commençant par la droite, 1, 2, 4, 8, 16, 32, 64, 128, comme nous disons unité, dizaine, centaine, mille... D'où il suit que le premier chiffre à gauche vaut 128, les

deux zéros qui suivent m'indiquent que les périodes 64, 32, manquent; 11, qui viennent après, valent 16 et 8; la période 4 manque; l'avant-dernier chiffre vaut 2, et le dernier est un zéro; donc le nombre proposé vaut 128, 64, 32, 16, 8, 2, qui étant ajoutés, font 250.—Leibnitz, dans le XVII^e siècle, donna à cette arithmétique une sorte de célébrité; le père Bouvet, savant missionnaire à la Chine, à qui il en fit part, écrivit qu'il était très persuadé que c'était là la vraie solution d'un livre énigmatique que l'empereur Fohi, fondateur de l'empire chinois, avait écrit il y avait 4,000 ans, et auquel on n'entendait rien depuis plus de 1000 ans, malgré tous les efforts que les *lettrés* avaient faits pour en retrouver la clé. L'écrit de Fohi, dont on voit un spécimen dans l'histoire de la Chine par le père Du Halde, est rempli uniquement de deux petites lignes, dont une droite et l'autre brisée, combinées diversement entre elles, de façon que si l'on admet que l'une de ces lignes représente 1 et l'autre 0, ou réciproquement, il sera aisé de lire les nombres contenus dans le livre attribué à Fohi. T.

En chimie, on désigne par le mot de **BINAIRE**, en latin *binarium*, les composés de deux corps simples: le cinabre, par exemple, qui est formé de soufre et de mercure, est un composé binaire. Z.

BINET, du latin *binus*, second; bout de chandelle ou de bougie qu'on lève sur le haut du chandelier ou du flambeau, afin qu'il s'y consume tout-à-fait. On a donné aussi ce nom à un petit instrument d'argent on de fer-blanc qu'on introduit dans la bobèche du chandelier pour supporter le bout de chandelle ou de bougie qu'on veut faire servir ainsi jusqu'à la fin; d'où est venu, au figuré, l'expression de *faire binet*, pour dire se livrer à une épargne mesquine. Pasquin, dans la comédie du *Dissipateur*, de Destouches (acte III, scène 2), dit, par exemple, de Cléon :

..... Mon maître,
Sans s'en apercevoir, est ruiné tout net,
Il brille, mais, ma foi, c'est en faisant binet.

E. H.

BINGESLOCH. (V. RHIN.)

BINGLEY. Ce *Garrik* de la scène nationale hollandaise naquit en 1755, à Rotterdam, de parents d'origine anglaise et qui possédaient quelque fortune. Après avoir achevé ses études, il fut destiné au commerce et placé immédiatement dans un comptoir. Mais bientôt se manifesta en lui un penchant irrésistible pour le théâtre. Il entra, à l'âge de 18 ans, dans la société de l'estimable Corver, qui fut son premier maître. En 1779, il débuta sur le théâtre d'Amsterdam. Il avait alors 24 ans, et fut fort mal accueilli parce qu'on le croyait Anglais de naissance, et que les Hollandais avaient dans ce temps de graves sujets de mécontentement contre cette nation, qui, sans déclaration de guerre préalable, faisait saisir tous les vaisseaux hollandais qu'elle pouvait atteindre. Mais bientôt il sut vaincre tous les préjugés qui s'élevaient contre lui, en jouant le rôle d'Achille dans la tragédie du même nom, avec un talent fort supérieur. Il avait trouvé occasion de développer dans ce rôle la plus brillante intelligence, ainsi que toutes les connaissances dramatiques, qu'il avait acquises par une étude opiniâtre et assidue. Dès ce moment il devint le favori du public. Bien que la tragédie fût pour son genre de talent l'élément le plus favorable à sa gloire, il ne joua pas moins avec grand succès plusieurs rôles comiques. Il possédait la langue française presque aussi bien que la sienne propre, et des comédiens français étant venus en tournée à Amsterdam et à la Haie, il prit plusieurs rôles dans leur répertoire, qu'il joua fort souvent, sur les théâtres français de ces deux villes, avec un succès très remarquable; principalement, en 1811, ceux de Philoctète et de Léar. En 1796, il était directeur d'une troupe de comédiens qui donnait des représentations à Rotterdam, à La Haie et dans beaucoup d'autres villes de la Hollande. Il n'en était pas moins toujours disposé à être utile à la direction théâtrale d'Amsterdam dans les rôles qui ne pouvaient être convenablement remplis que par lui. Dans une des der-

nières représentations qu'il donna, en 1818, et où il remplit le rôle de Farnèse, dans *Marie*, tragédie de Lalande, en présence de la famille royale, il fut habilement secondé par la célèbre tragédienne Wattier Ziezenls. C. L.

BINOCLE, en latin *binoculus*, formé de *bis* et *oculus*, œil. C'est ainsi qu'on appelle, en chirurgie, un bandage qu'on applique sur les yeux, et qui est fait avec une longue bande roulée, à deux globes, et à laquelle on donne aussi les noms d'*œil double* ou de *diophtalme*. — En zoologie, le nom de *binocles* a été donné à un genre de crustacés qui vivent dans les eaux douces. Z.

BINOCLES ou *jumelles*, nom dérivé de deux mots latins, *bini oculi*. Le mot et la chose n'ont rien de nouveau. L'usage des binocles ou jumelles date de l'autre siècle; Mercier leur a consacré le 96^e chapitre de son *Nouveau Paris*. Du temps où écrivait Mercier, ce qu'on appelait *binocles* ou *besicles* n'était en réalité que des lunettes sous un nom nouveau. La peur de la réquisition, nommée depuis conscription, en avait introduit l'usage; tous les fashionables prétendaient avoir la vue basse; on ne rencontrait que de jeunes myopes, et les lunettes étaient devenues partie obligée d'une mise élégante et de bon goût; elles s'appellèrent *binocles* ou *besicles*. Ces nouveaux mots ont fait fortune; mais on est convenu depuis quelques années de ne donner le nom de *binocles* qu'à ces lorgnettes à tube double, inventées pour le spectacle. Les lorgnettes d'autrefois fatiguaient l'organe visuel; elles ne s'appliquaient qu'à un œil, et on était obligé de cligner l'autre. Cette contraction forcée faisait grimacer les plus jolis visages. Le succès des binocles a été rapide et complet. On parviendra sans doute à diminuer leur poids et leur dimension, et alors elles seront parfaites. Les objets de luxe et de simple agrément ont toujours été en progrès, et les opticiens se sont souvent distingués par d'ingénieuses innovations. L'inventeur des lorgnettes à la reine a dû faire une rapide et brillante

fortune; on sait qu'à tort ou à raison, il était défendu avant 1789 de lorgner la reine au spectacle. L'art déjoua les sévères prohibitions de la police, et, par une nouvelle combinaison d'optique, un amateur pouvait tout à son aise examiner les traits de sa majesté, sans braquer en ligne directe sa lorgnette sur sa loge royale; et ces nouveaux instruments s'appellèrent *lorgnettes à la reine*. Il n'a pas fallu depuis un aussi grand effort de génie pour la confection des binocles; il a suffi de placer horizontalement deux tubes de lorgnettes ordinaires. C'est encore une invention comme tant d'autres: le fisc y a gagné le coût d'un brevet d'invention, le fabricant un privilège très contestable, la mode un hochet nouveau; et un mot oublié a repris son rang dans le vocabulaire français du XIX^e siècle. D—Y.

BINOME, de *bis*, deux, et *nomos*, terme, est une expression algébrique (*voy. ALGÈBRE*) composée de deux termes séparés par les signes $+$ ou $-$; $a + b$ est un binome tout comme $a - b$. Il peut y avoir aussi des binomes numériques, tels que $7 + 3$, $11 - 4$. Des calculs des binomes résultent des formules extrêmement commodes pour les opérations mathématiques: s'agit-il de montrer comment se forme le carré d'un nombre, on représente ses dizaines par a et ses unités par b , et l'on multiplie $a + b$ par $a + b$ (*voy. MULTIPLICATION*); il vient:

$$a^2 + 2ab + b^2$$

d'où l'on conclut que le carré de tout nombre contient le carré de ses dizaines a , plus 2 fois ses dizaines a multipliées par ses unités b . Soit, par exemple, le nombre 15: représentons ses dizaines par a et ses unités 5 par b . a^2 , dans la formule ci-dessus, représente 100, parce que 15 n'a qu'une dizaine et que dix fois 10 font 100:

$$a^2 = 100$$

2 a vaudront 20, qui, multipliés par b ou 5, feront encore 100

$$2ab = 100$$

Enfin b^2 , représentant 5, vaudra 25:

$$b^2 = 25$$

On pourra donc écrire la formule avec les valeurs que représentent ses termes, comme il suit:

$$\frac{a^2}{100} + \frac{2ab}{100} + \frac{b^2}{25} = 225$$

225 est en effet le carré de 15. On démontrerait de la même manière comment se forme le cube d'un nombre: en multipliant $(a + b) \times (a + b) \times (a + b)$, il viendrait

$$a^3 + 3a^2b + 3ab^2 + b^3$$

d'où l'on conclut que le cube de tout nombre se compose,

du carré de ses dizaines,	a^2
de 3 fois le carré de ses dizaines par ses unités,	$3a^2b$
de 3 fois les dizaines par le carré des unités,	$3ab^2$
et du carré des unités,	b^3

— Le célèbre Newton donna une formule très commode pour élever directement un binome à une puissance quelconque, d'où on a dit depuis le fameux *binome de Newton*. T.

BINOT, petite charrue qui sert à enterrer la graine semée avant le dernier labour. L'emploi de cette charrue est avantageux dans les terres légères, où le grain peut être enterré sans inconvénient; dans les terres humides, la herse est préférable. — MM. Dessaux frères, de Saint-Omer, ont obtenu, en 1810, un brevet de cinq ans pour un binot à trois socs, composé d'un cadre en bois de trois pouces d'équarrissage et de quatre pieds de longueur, sur trois de largeur. Ce cadre est coupé dans sa longueur par une pièce de bois de même dimension, que les inventeurs appellent *la haie du milieu*; les deux autres côtés, parallèles à cette pièce, ont le nom de *haie de droite* et de *haie de gauche*. Sur la partie antérieure de la haie du milieu est attaché un étançon, un cep et un soc, et les mêmes pièces sont également fixées sur les parties

postérieures des haies latérales. Lorsque cette machine est mise en action, le premier soc ouvre un sillon au milieu, et les deux autres, qui le suivent, en tracent chacun un à la droite et à la gauche du premier. Avec cette charrue on peut labourer six arpents de cent verges de vingt pieds de terre dans un jour, et faire dans cinq jours les travaux que l'on n'exécute ordinairement que dans quinze; ainsi il y a dans l'emploi de ce nouveau binot une économie de six chevaux, de deux conducteurs, et il donne lieu à un travail deux fois moins long. Il peut être employé avec avantage dans toutes les terres légères, dans celles qui contiennent de la craie et des cailloux, ainsi que dans les terrains argileux qui ne sont pas trop compactes. Dans les champs situés sur le penchant des coteaux, les trois socs, par leur position en trépied, ne restent jamais inactifs. Quant aux terres fortes, ce binot peut également servir aux seconds labours, surtout lorsqu'on aura employé la charrue à versoir dans les premiers.

Z.

BIOCOLYTES. On appelait de ce nom, chez les Grecs, de *bia*, violence, et de *kolob*, j'empêche, certains officiers ou soldats chargés du soin d'empêcher qu'il ne se commît aucun excès, aucune violence, aucun attentat contre la vie ou la sûreté des individus. C'étaient, à ce qu'on voit, ce qu'ont été depuis, en France, les archers de la maréchaussée, puis les gendarmes, et ce qu'a voulu que fassent les sergents de ville le magistrat municipal auquel nous en devons l'institution. E. H.

BIOGRAPHIE, BIOGRAPHIE, termes composés des mots grecs, *bios*, vie, et *graphein*, écrire. La biographie est l'art de recueillir le personnel de l'histoire, celui des sciences, des lettres, des arts, de la société. Universelle ou contemporaine, la biographie appelle à son tribunal ceux qui dans les temps anciens ou modernes sont devenus célèbres par leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes. Dans ce vaste répertoire de l'égalité philosophique sont confondus les rois, les législateurs, les prêtres, les

conquérants, les philosophes, les savants, les artistes, les littérateurs, les citoyens, qui ont honoré ou déshonoré leur position, leurs facultés, leur industrie, leur vie publique ou privée. Les dictionnaires historiques sont les appendices des biographies. A peu de chose près, ils ne présentent que la nomenclature des hommes et des choses qui s'y rattachent, tandis que le biographe consciencieux et philosophe est un véritable historien, qui saisit les renommées corps à corps, et dépouille, comme dans une vallée de Josaphat, les hommes célèbres de tout l'éclat extérieur de leur vie, pour mettre à nu ou leurs services, ou leurs erreurs, ou leurs attentats envers la société. Ainsi, le biographe, dans son indépendance et dans sa justice, frappe du même arrêt les souverains, les conquérants qui ont abusé de leur pouvoir ou de leurs armes pour le malheur des peuples, et les brigands qui ont abusé de leur audace et de leurs forces physiques pour piller et détruire les citoyens. Il reconnaît juste la réponse du pirate à Alexandre, et il le prouve en plaçant la vie du pirate en regard de celle du conquérant de l'Asie. Il est vrai aussi qu'après avoir flétri du même jugement ceux qui, sous la pompe, sous les lauriers, sous la tiare, sous la toge sénatoriale, ont été les bourreaux et l'exécution de leur siècle, il élèvera un même autel à Solon, Socrate, Aristide, à Marc-Aurèle, à Trajan, à Louis XII, à Henri IV, à Molière, à Malherbes, à l'évêque Belzunce, à Vincent de Paul, à Franklin, à Washington, à Bolivar, etc., dont la vie a été un bienfait et un exemple pour les hommes. Par le même sentiment d'équité, à côté de ces types des plus hautes facultés de l'âme et de la grandeur morale de l'homme, il placera les génies supérieurs et sublimes qui ont éclairé le monde par les miracles de l'esprit humain, depuis Homère jusqu'à Voltaire, depuis Archimède jusqu'à Fulton, depuis Apelles jusqu'à David, depuis Praxitèle jusqu'à Canova, depuis Démosthène jusqu'au général Foy, depuis Plin jusqu'à Cu-

vier, depuis Orphée jusqu'à Rossini. Audessus de ces deux catégories des supériorités humaines, s'élèvera tontefois ce petit nombre d'hommes privilégiés, dont la mémoire est immortelle, que la nature est averse de produire, et qui donneront leur nom à leur siècle. L'histoire n'en compte que cinq : Alexandre, César, Charlemagne, Louis XIV et Napoléon, qui ont subjugué le monde par la puissance de leur génie et de leur fortune, mandataires spéciaux d'une mission inconnue, dont la grandeur devait s'éteindre avec eux, et laissant dans un profond vengage le monde, qu'ils ont rempli tout entier. Chacun de ces êtres merveilleux fut une époque de laquelle sortirent les destins de la postérité. Leur vie renferme l'histoire du monde contemporain. La tâche de leurs biographes est immense. Elle devient plus facile en descendant les degrés des facultés et des conditions humaines. C'est là que l'art de Molière, de Boileau, de Juvenal et de tous les moralistes a puisé les leçons énergiques qu'ils ont laissées à la société. L'histoire de ses mœurs instruit encore plus une nation que l'histoire de ses grands hommes. Placé au milieu d'elles, le biographe en sera le censeur domestique. C'est lui qui tient le greffe du tribunal de famille. Il y dénoncera la corruption, les scandales, la perversité, introduites dans son sein par ceux mêmes dont la destinée eût été de la diriger et de l'instruire. Ainsi, les littérateurs, les artistes qui auront prostitué leurs talents à des œuvres infâmes seront aussi coupables à ses yeux que les prêtres qui auront abusé de leur ministère pour l'égarer et la troubler. Les uns et les autres auront trahi, auront perverti leur mission. Le biographe doit également rechercher les vertus inconnues de la vie privée et dénoncer à l'estime, à la vénération publique, les anachorètes de la société, dont le bienfait est partout, dont le nom n'est nulle part, et dont quelquefois la mort seule a révélé la vie. Il ouvrira ses colonnes au bienfaiteur Beaujon, qui a doté les pauvres

d'un hospice; au manufacturier Ternaux, qui pendant quarante ans les dota du travail, et qui est mort pauvre lui-même, mais pleuré par eux. Le devoir du biographe, et c'est celui que la philosophie lui impose spécialement, sera aussi de démasquer les hypocrisies de l'histoire, et de n'être point le courtisan héréditaire de ses grandes renommées. Aussi, quand il citera le mot si célèbre de Titus : *Amis, j'ai perdu un jour*, il citera également le massacre ou l'esclavage d'un million de Juifs à la prise de Jérusalem. Alors, le lecteur pourra peser le regret d'un empereur, d'avoir passé un jour sans répandre un bienfait, avec la férocité d'un vainqueur qui immola et vendit tout un peuple. Le biographe est le véritable juge instructeur de ce grand procès qui s'appelle ou l'histoire, ou la société. Aussi, les esprits les plus élevés se sont livrés à cette grande étude. Les plus célèbres biographes, parmi les anciens, sont *Plutarque* et *Cornélius Népos*, et aussi l'immortel *Tacite*, par la *Vie d'Agricola*; parmi les modernes, on distingue surtout *Bayle*, *Moréry*, *Fléchier*, *Voltaire*, *La Bletterie*, *Marsollier*, etc. De nos jours, où l'état de la société révèle hautement les besoins et les passions, les biographies et les mémoires du temps ont dû nécessairement envahir ou protéger le domaine de l'opinion publique. Sous la restauration, quatre principaux recueils biographiques se sont simultanément disputé le jury politique de notre corps social : celui des frères Michaud, de Feller, la *Galerie des contemporains* fondée à Bruxelles par des exilés de la restauration, et la *Biographie nouvelle des contemporains*, par Arnault, Jouy, Jay, et l'auteur de cet article. Ces quatre derniers ouvrages portent le caractère du temps où ils ont paru. Les deux premiers appartiennent au système de la restauration : les deux autres à celui de l'opposition. Tous quatre ils ont présenté sous des couleurs bien tranchées les vainqueurs et les vaincus de cette époque du bon plaisir. Les journées de juillet ont prononcé depuis

entre les dissidents et ouvert un nouveau champ d'exploration aux biographies. Toutefois, il est résulté de cette sublime commotion de la France indignée une vérité impérissable et consolante pour elle : c'est que ceux qui prendront hautement pour eux la cause de la patrie s'élèveront tôt ou tard avec celle qui ne peut jamais périr, et, comme elle, survivront glorieusement aux intrigues, aux tyrannies que leur courage civique aura su combattre et braver. Malheur aussi à ceux qui, avertis par de solennelles leçons, et investis des intérêts d'une nation généreuse, auront oublié ou dénaturé leur mandat ! Tous sont au moins responsables devant l'histoire. La biographie contemporaine les attend. J. NOUVEL.

BIOLOGIE, terme physiologique composé de deux mots grecs, *bios*, vie, et *logos*, discours. Par exemple, la *Biologie* de G.-R. Treviranus est un traité sur la vie, les facultés et les fonctions des animaux et des plantes. C'est de toutes les questions la plus compliquée par l'immense variété des causes, et l'obscurité des principes qui ont pu concourir à produire tant d'êtres différents à la surface du globe, et jusque dans les profondes entrailles des mers. Sans doute, par l'impossibilité où nous nous trouvons d'expliquer les phénomènes de la formation des êtres organisés avec nos sciences, une sorte de nécessité existe de recourir à l'intervention divine. La création dans la *Genèse* s'explique par l'acte ineffable de la toute-puissance et de la sagesse suprême. Les merveilles de l'organisation du plus chétif insecte prouvent des rapports de causes et d'effets tellement inexplicables par les lois du hasard que l'hypothèse des épicuriens sur la production spontanée des êtres vivants ne peut aucunement satisfaire l'esprit humain ; elle n'a conservé que peu de partisans. On admet un concours de circonstances heureuses, une nature intelligente pendant une suite de longs siècles pour parvenir à développer, soit des moisissures (*mucor, mucedo*), soit des animalcules, des expansions gélatineuses, des chauchés

d'organes, dans les eaux croupissantes et la fange des marécages. Ainsi, Telliamed (ou Demaillet), héritant du système de Thalès, qui fait sortir tous les êtres vivants de l'eau et des mers, nous représente la longue série des animaux comme émanée d'espèces aquatiques, s'élevant par des degrés successifs de perfectionnement jusqu'à la faite de la plus haute élaboration organique, qui est l'homme. Cette généalogie assez ridicule des carpes ou des requins pour atteindre le rang d'un Homère, d'un Newton ou d'un Voltaire, n'a pas pris une grande faveur. Toutefois ce roman a été repris avec beaucoup plus de science en histoire naturelle par Lamarck, dans ce siècle. Ce naturaliste suppose que dans l'origine des choses une matière gélatineuse informe, soumise aux influences de la chaleur, de l'électricité et d'autres agents impondérables, en des eaux stagnantes, élabore peu à peu des formes convenables aux circonstances dans lesquelles elle se trouve placée ; qu'il s'y établit des courants électriques, des mouvements de fluides, des contractions et des dilatations ; que ce corps tend à s'accroître par intussusception ; qu'il s'opère ainsi une nutrition ou réparation. Ensuite il y a possibilité de reproduction par divisions ou boutures, comme chez les zoophytes. Bientôt, ce corps tendant à maintenir l'intégrité de ses parties, ou son individualité, aspire à se coordonner convenablement avec les choses environnantes : l'huître se colle au rocher, elle enveloppe sa chair molle d'un test calcaire, afin d'échapper à la fureur des vagues ; le poisson, éprouvant le besoin de s'avancer à travers les ondes, tend à déployer ses nageoires, à se renfler pour se rendre plus léger, et pour remonter à la surface des mers ; l'oiseau nageur, élargissant les doigts de ses pattes, y étend, par ses efforts, des membranes natatoires sous la forme de rames ; enfin, d'après ce système de Lamarck, il se créerait au sein des animaux des tendances, des besoins instinctifs capables de former, de développer les organes nécessaires à l'individu,

comme les cornes au front des ruminants, les griffes, les becs aux oiseaux de proie, etc. — On reconnaît ici un constant paralysisme de ce savant, puisqu'il faudrait admettre avec lui que l'animal le plus informe, le plus dépourvu de tout intellect, se créât par degré ces instincts inventifs, cette intelligence prévoyante pour toutes les circonstances, ce qui ferait supposer le plus haut génie dans la matière la moins organisée. En effet, les plantes elles-mêmes sont constituées relativement aux lieux où elles croissent spontanément. L'herbe grasse ou succulente conserve son humidité nourricière dans les sables les plus arides; l'arbre conifère se garantit contre la froidure en sécrétant une résine qui le protège, etc. On ne peut supposer que ce soit par l'effet d'une savante industrie, résidant, comme une dryade, dans les troncs de ces végétaux. Qui expliquerait encore les fonctions reproductives, chez les fleurs dioïques surtout? Enfin, les merveilleuses structures de l'œil, de l'oreille, etc., si bien appropriées aux rayons lumineux, aux ondes sonores de l'air (ou de l'eau pour l'oreille des poissons), sont au-dessus de tous nos moyens d'investigation. — La biologie renferme donc une foule infinie de problèmes insolubles à notre intelligence dans l'état actuel des sciences. Nous voyons, à la vérité, cette échelle ou cette série d'animaux et de végétaux de plus en plus compliqués ou perfectionnés, depuis l'hydre ou polype jusqu'à l'homme. Nous en avons présenté le tableau à l'article ANIMAL. On a pu en conclure que le mouvement organique, d'abord très simple, chez des races inférieures et imparfaites, se complique, se perfectionne de lui-même, et crée des races mieux conformées, jouissant de facultés plus étendues, à mesure que leurs sens se multiplient, et que leurs fonctions deviennent plus composées; mais ce perfectionnement graduel n'est-il pas le résultat d'une puissance intelligente, supérieure ou hyperphysique, dont la sage prévision sait ordonner de nouveaux rapports entre toutes ses pro-

ductions? En effet, tel insecte est pré-disposé pour telle espèce de plante sur laquelle il vit en parasite, tel quadrupède, comme la gerboise sauteuse, est formé pour s'élancer d'un milieu du sol sablonneux, et le chameau est constitué pour l'aridité des déserts, comme le phoque pour les rivages des mers glacées. S'il y a prédisposition harmonique des êtres les uns par rapport aux autres, ou appropriation aux localités, sans qu'on puisse raisonnablement en faire honneur à l'industrie et à la sagesse de l'individu, il faut donc reconnaître qu'une plus sublime intelligence organisa l'aile emplumée de l'aigle et la trompe du papillon, qui pompe le nectar des fleurs. Dès lors, il y a providence ou prévoyance supérieure sur ce globe, et il n'est point déshérité de la Divinité. Galien peut alors célébrer dans un hymne la gloire du créateur de tant de prodiges, et les seuls principes matériels ne suffisent plus dans la biologie ni dans la cosmogonie physique. On pourrait, à l'occasion de la biologie, rechercher quelles sont les principales conditions qui entretiennent la vie, comme l'air (ou l'eau aérée), les aliments, une chaleur tempérée. Les animaux et les végétaux ne peuvent en effet subsister sous un froid qui congèlerait leurs liquides, ni à une température trop ardente. On a vu cependant des poissons et des plantes dans des sources thermales très chaudes de l'île de Luçon; et le froid épouvantable des hivers du Groënland et du Spitzberg n'y détruit pas tous les êtres.

Considérations sur le développement biologique, ou les forces de la vie.

Notre dessein n'est pas d'entrer ici dans les hypothèses établies par des physiologistes sur les causes de l'existence, mais seulement d'exposer quelques-unes de ses lois principales. — La force vitale en effet est toujours en rapport avec l'organisation qu'elle attribue aux êtres. Dans les tissus simples des végétaux, des zoophytes ou animaux-plantes, la vitalité n'est guère développée et guère apparente, mais si elle agit lentement, obs-

curement, elle est par cela même plus tenace, plus inhérente chez ces êtres; elle peut se partager, se subdiviser dans leurs parties : c'est ainsi qu'un arbre se multiplie de boutures, de surgeons, et qu'un polype coupé, taillé en morceaux, recompose autant d'individus de chacune de ces pièces séparées, et semble être plus indestructible que l'hydre de la Fable. — Au contraire, chez les êtres formés de tissus différents ou très compliqués, tels que l'homme ou les quadrupèdes, sans doute la puissance vitale est bien autrement complète, active et sensible, mais elle n'est plus inhérente ni tenace dans l'organisation : aussi un seul coup peut tuer l'homme, le quadrupède, l'oiseau ; la sensibilité, la contractilité musculaire s'éteignent chez eux plutôt encore que dans les reptiles, les poissons, les animaux à sang froid, chez lesquels la vie était déjà moins intense et moins impétueuse. Ainsi, la force vitale se dépense d'autant plus qu'elle s'exerce avec plus de vigueur, et elle manifeste d'autant plus d'énergie et d'activité que l'organisation est plus compliquée, plus centralisée; mais aussi elle devient susceptible alors d'une destruction rapide, instantanée. Un homme peut périr en très peu de temps, par la peste ou une maladie violente; un arbre, un vermisseau, ne prennent pas des affections si ardentes, et résistent plus longtemps. Comme il y a moins d'unité de structure chez eux, toutes leurs parties ne prennent point part avec autant de chaleur et de vivacité aux objets qui les affectent que chez les animaux les plus sensibles et les plus accomplis dans l'échelle de l'organisation. La vie végétale est toute paisible et presque uniforme; celle des animaux, de ceux à sang chaud surtout, est bouillante, inégale, passionnée. — Depuis le végétal, en remontant jusqu'à l'homme, par tous les degrés successifs de complication d'organes des animaux, on voit ainsi la force vitale devenir de plus en plus énergique, ou active et sensible au dehors, mais diminuer en même proportion pour sa ténacité ou son adhérence

particulière à chaque portion intérieure du corps. En effet, en descendant la série des animaux, de l'homme jusqu'au polype, on voit que le système nerveux diminue dans son étendue et ses fonctions, en sorte que la sensibilité décroît dans la même proportion; alors s'élève, au contraire, l'irritabilité ou la faculté contractile, qui prend la place et tient lieu de cette ardente sensibilité. Les animaux à sang froid jouissent de cette contractilité plus que les animaux à sang chaud, et enfin on voit parmi les insectes et les vers la contractilité et diverses actions vitales survivre longtemps après la destruction partielle de ces animaux. Il en sera de même d'une autre propriété de la force vitale, celle de la génération et de la fécondité des êtres. Dans l'espèce humaine, il n'y a pour l'ordinaire qu'un individu produit à chaque gestation; chez plusieurs mammifères et les oiseaux, chaque portée, déjà plus nombreuse, peut aller à une vingtaine d'individus; chez les reptiles, le nombre peut s'élever à une ou deux centaines ou même davantage; chez les poissons à des milliers. Parmi les coquillages, les insectes, les individus produits sont presque incalculables; enfin, dans les zoophytes et la plupart des végétaux, outre leur génération d'œufs ou de graines sans nombre, chaque partie séparée, chaque bourgeon, chaque branche ou scion peut reproduire un nouvel être par une fécondité incomparable. Il semble que moins un être organisé présente de vitalité active au dehors, plus il la ramasse, la concentre dans lui de manière à multiplier ses germes de vie, à devenir tout entier une collection de graines innombrables. — La quantité biologique peut donc se mesurer par la force de reproduction ou de génération; il suit encore de là que plus les animaux présentent de simplicité dans leur organisation, plus la vitalité s'y montre inhérente, et plus ils sont féconds ou capables de se multiplier, de se propager, même par bouture et par division de leurs parties. Aussi, l'homme et les animaux perfectionnés étant les plus sensibles, les plus

actifs, deviennent amoureux, libidineux, lascifs; ils consomment souvent en pure perte, dans les transports de la jouissance, leurs facultés vitales; mais les espèces d'animaux des classes inférieures sont plus tempérées, plus indolentes aux plaisirs, plus rebelles aux émotions, plus disposées à l'indifférence et à l'ennui, parce qu'après avoir tout senti, l'on est blasé, l'on ne trouve plus le piquant de la nouveauté dans les impressions. — Pareillement nos maladies se mettent à l'unisson de nos facultés vitales; elles étaient éminemment rapides et aiguës, pour la plupart, dans l'enfance; elles deviennent de plus en plus lentes avec la vieillesse. Ainsi, un catarrhe, dont le caractère est très inflammatoire dans le jeune âge, deviendra languissant, inexpugnable, hors d'état de parvenir à une crise ou à une solution complète chez le vieillard eadue, faute d'énergie biotique. — Après avoir examiné comment la force vitale était répartie chez tous les êtres organisés, animaux et végétaux, suivant que leur structure est plus ou moins centralisée, après avoir fait voir comment l'existence active la plus énergique était en rapport inverse de la ténacité, de l'adhérence de la vie chez les êtres les plus simples, et combien leur fécondité devenait d'autant plus abondante, inépuisable, qu'ils dissipaient moins leurs facultés dans la vie extérieure; enfin, après avoir observé que la durée naturelle de l'existence, en chaque espèce, se prolongeait par le peu de dépense qu'on en faisait selon l'âge, le sexe, le climat, passons à d'autres considérations non moins importantes. — Les oiseaux et les poissons, parmi tous les animaux, ont une longue durée de vie; cependant les premiers sont excessivement ardents, amoureux, et dépensent beaucoup de facultés; les seconds sont froids, apathiques à la vérité, mais ils prodigent surtout leurs forces par une immense fécondité; et l'on sait que tous les êtres très féconds sont peu vivaces. Il semblerait donc que la longévité des oiseaux et des poissons devrait être accourcie par ces sortes de

profusions vitales, ou que la règle établie ici par nous est sujette à de grandes exceptions. Mais divers auteurs, et Buffon en particulier, ont montré que l'uniformité presque toujours constante du milieu habité par les poissons, que l'absence des grandes variations atmosphériques, desquelles ils sont en effet exempts, que la mollesse, l'apathie, l'inertie même de leurs facultés, devaient beaucoup prolonger leur existence, s'ils en dissipaient une grande partie par la génération. Il n'est donc pas surprenant de voir des brochets et d'autres poissons vivre quelquefois plus d'un siècle, bien que tous ne subsistent pas si long-temps d'ordinaire. — A l'égard des oiseaux, le milieu dans lequel ils existent est (quoique dans un sens opposé aux précédents) la source de leur longévité. On sait combien leur respiration est vaste et fréquente; que l'air s'étend jusque dans des sacs abdominaux, outre leurs larges poumons, qui ne sont jamais bornés par un diaphragme; que cet air pénètre jusque dans les cavités de leurs os, jusque dans les tuyaux de leurs plumes, en sorte qu'il sont pour ainsi dire tout poumons, ce qui les allège aussi pour le vol, et ce qu'on remarque à peu près de même parmi les insectes. Or, cette grande respiration, foyer perpétuel de chaleur, qui rend leur sang plus chaud, plus animé que le nôtre, augmente extrêmement en eux l'excitabilité vitale; leur circulation est plus rapide, leurs muscles sont plus mobiles et plus forts, effets qu'on retrouve pareillement chez les insectes ailés ou volants. Nous voyons combien l'oxygène atmosphérique contribue à la vigueur, à l'activité chez tous les êtres; combien, au contraire, les hommes deviennent pâles, flasques, inertes, débiles en tout, parmi ces lieux étouffés, ces caves, ces mines, ces antres obscurs, remplis d'un air méphitique ou vicié; combien, en revanche, ils deviennent vifs, colorés, ardents, secs et tendus, sur les montagnes, dans les lieux exposés à l'air pur et agité. Il a suffi d'ordinaire d'insuffler de l'air pur dans les poumons chez les asphyxiés, chez les noyés, chez plusieurs

individus même empoisonnés, pour les rappeler à la vie. Ainsi, l'air est véritablement le *pabulum vitæ*, l'aliment de l'existence, comme le disaient les anciens. Par la raison que les oiseaux jouissent d'une longue vie, Bacon en a conclu que les habitants des lieux élevés, ou les montagnards, devaient leur longévité à la même cause, à l'air qui répare sans cesse les profusions continuelles que l'on fait des forces vitales. Mais il est encore d'autres causes qui, fortifiant ou diminuant la puissance vitale, rendent un homme plus robuste, plus vivace, plus énergique qu'un autre. Il faut mettre sans doute au premier rang une bonne constitution. A cet égard encore, l'on peut errer lorsqu'on établit comme la meilleure complexion celle qui paraît la plus vigoureuse, la plus solidement construite; car ces hommes s'usent bientôt, pour la plupart, dans les excès et toutes les jouissances. En effet, on peut, chez certains êtres, prolonger indéfiniment la vie en ne la consommant pas. Par exemple, chez les insectes, les mâles périssent d'ordinaire aussitôt après avoir engendré, comme s'ils léguaient leur vitalité tout entière dans l'acte génital; mais on peut les conserver très longtemps vivants lorsqu'on les empêche de s'accoupler. Il en est de même des herbes annuelles dont on retarde la floraison, et que l'on fait ainsi durer une seconde année; car, généralement parlant, tous les êtres animés astreints à la continence sont plus vivaces. De plus, l'existence se prolonge en diminuant son mouvement. Ainsi, Haller observe que les personnes à pouls languissant, ou ayant une circulation naturellement lente, vieillissent plus tard. De même, le froid, concentrant les facultés vitales à l'intérieur, en diminue la dissipation et retarde les périodes du développement. C'est ainsi qu'on peut conserver par le froid les insectes à l'état de chrysalides pendant un ou deux ans, sans qu'ils se développent; tandis que, suivant le cours ordinaire, ils achèveraient dans l'année leur période vitale, et que plus la chaleur est vive, plus ils

se hâtent d'éclore et d'engendrer, comme les végétaux, dont une température élevée précipite la floraison et la maturation des graines. Pareillement, les animaux que le froid engourdit en hiver, comme les loirs et les marmottes, les serpents et les lézards, etc., pourraient prolonger leur existence par la continuité de cet état d'hybernation et de torpeur. Une tortue ne dissipe presque rien pendant six mois d'engourdissement, sans manger en hiver. — Enfin, il est des intermissions parfois complètes de la vie chez les êtres les plus simples, et des ressuscitations de son mouvement. Jos. de Necker a vu des mousses desséchées pendant près d'un siècle dans de vieux herbiers, reprendre vie et repousser à l'ordinaire dans l'eau; la tremelle-nostoc peut à volonté se dessécher ou mourir, puis reprendre sa verdure, sa faculté végétative, dans l'humidité; les lichens, crustacés sur les pierres, se dessèchent, ensuite reprennent la végétation par les pluies cent fois par an, mais ce fait s'est remarqué même chez des animaleules. On connaît le vorticelle rotatoire ou le rotifère observé par Spallanzani. Cet animal, aussi bien que de petits polypes d'eau douce, se dessèche pendant des années même, et peut ressusciter dans l'humidité. La vie ne semble être chez eux qu'un simple mouvement organique facilité par l'eau et déterminé par une douce chaleur. Sans ces conditions, il se suspend, comme on voit une montre s'arrêter par le froid, ou faute d'être remontée. Il y a pareillement une vie en puissance, non en acte, capable de se conserver très longuement dans des semences de plantes et des œufs d'animaux. On a semé des haricots tirés des herbiers du célèbre Tournefort, et ayant au moins un siècle; ils ont germé à l'ordinaire. Cependant, d'autres graines, contenant des huiles capables de rancir, comme celle du café, du thé, etc., ne germent pas si on ne les sème bientôt. Pareillement des œufs conserveraient long-temps la faculté d'éclore s'ils étaient soustraits exactement aux influences de l'air et de la chaleur, qui peuvent les faire

gâter. L'on a vu du frai de poisson se conserver sous la boue des étangs desséchés pendant quelques années, puis éclore de lui-même au retour des eaux. — Chez les animaux à sang chaud, la vie est ordinairement trop intense pour éprouver ces intermissions qui la prolongent, et l'on ne voit plus d'Epiménide dormir pendant 40 ans, puis se réveiller comme du soir au lendemain; mais la consommation générale de la vie n'est pas uniforme pendant toute sa durée active. — Depuis l'époque de la naissance jusqu'à l'extrême caducité, parmi les végétaux, comme dans tous les animaux, la force biotique marche constamment vers son décroissement. Chez les enfants en effet le pouls est très rapide, la croissance prompte; la réparation par des aliments a lieu presque à chaque instant; ces individus sont toujours en action, en excitation; ils sentent avec vivacité, ils sont bouillants, téméraires, même fougues et emportés, jusqu'à ce que, avançant en âge, ou après avoir joui, sentent l'expérimenté de toutes choses et dépensé une grande partie de leurs facultés, ce qui leur reste ne se prodigue plus avec autant de profusion. Alors, la raison commande des ménagements et une sage économie; en même temps, nos organes, devenus moins sensibles aux stimulants, restent lents, inertes, froids, comme chez les vieillards. Les animaux peu sensibles, froids et inactifs, ont d'autant plus de fécondité qu'ils éprouvent ou manifestent moins de volupté; ils ne dépensent rien en plaisirs sans but, mais font tourner tout au profit de la reproduction, de même que chez les végétaux. L'on voit pourquoi les facultés vitales seront moins consommées chez l'homme froid, tranquille, passant des jours uniformes comme les anachorètes, évitant les passions et les excès, les grands plaisirs et les grandes peines, ainsi que les philosophes le recommandent; la carrière de l'existence devra être alors, toutes choses d'ailleurs égales, plus prolongée. — C'est ainsi que vivent long-temps encore les êtres insoucians ou toujours contents et gais, ré-

fléchissant peu, sentant peu, tels que les hommes apathiques, endurcis par un froid modéré, les montagnards, tous ceux que la médiocrité, qu'une pauvreté satisfaite de son sort, écarte des excès du luxe, de l'intempérance ou des délices qui accompagnent l'opulence. Aussi, les climats modérément froids retardent non seulement la puberté, mais l'écoulement de la vie, tandis que l'ardeur des climats du midi et de la torride en développe rapidement toutes les phases. De même, dans la vieillesse nous sentons moins; le mouvement organique étant ralenti, l'excitabilité moins active, la chaleur presque éteinte, le sentiment moins expansif ou plus concentré par l'égoïsme et l'avarice (qui augmentent alors), on dépense moins l'existence, on retarde le plus qu'on peut la chute fatale. Les femmes, après l'âge critique surtout, ayant une constitution plus langoureuse, plus débile, plus molle que l'homme, subsistent par cela seul très longuement dans la vieillesse. C'est pour elle que l'épithète de *sempiternelle* (qu'on ne passe cette expression) semble avoir été créée. C'est aussi dans la vieillesse que les affections deviennent chroniques, pour se conformer à la langueur du mouvement biotique, tandis qu'elles étaient d'autant plus aiguës et plus enflammées dans la jeunesse que la force et la chaleur vitale étaient plus ardeutes et plus impétueuses. Ainsi, à mesure que l'énergie vitale sera plus active et plus intense, moindre sera sa ténacité, son adhérence et sa durée dans l'organisation. De là vient encore que les arbres sont en général plus vivaces que les animaux, parce qu'ils dépensent moins leur existence. — Les athlètes, ces Hercules, étant pour l'ordinaire portés à faire abus de leur puissance en tout genre, défiant même les autres à diverses vaillances (par exemple en excès vénériens ou de boisson, ou de table, ou d'efforts musculaires), se ruinent, se brisent, pour ainsi parler, la santé; et plusieurs périssent tout cassés des suites de ces extravagances. Mais quand même ils vivraient dans une sage modération, cette

plénitude de vigueur et de santé athlétique, parvenue surtout à l'extrême, est toujours redoutable, comme l'avait déjà remarqué Hippocrate. Les maladies que l'on peut alors éprouver déploient une affreuse énergie : par exemple, les fièvres se développent avec une impétuosité extraordinaire dans tous leurs symptômes ; elles attaquent avec une vigueur digne de l'individu auquel elles ont affaire. Nous avons vu dans les hôpitaux, et l'on voit en Égypte ou les autres pays exposés à la peste, à la fièvre jaune, que les personnes les plus fortes, dans toute la fleur et la puissance de la vie, sont précisément plus frappées, par exemple, du *typhus*, plus dangereusement foudroyées par la contagion ou les violentes maladies. Ainsi, dans ces corps robustes, le choc devient terrible, le combat mortel ; résultat impitoyable, parce que leur constitution mâle et résistante ne cède pas à l'effort morbifique, comme ces constitutions grêles, délicates, toujours subjuguées, toujours soumises ou se pliant à tous les empires. La peste est comme ces conquérants, ces Romains, qui avaient pour principe : *parcere subjectis et debellare superbos*. Voilà donc pourquoi les constitutions les plus énergiques ne sont pas les plus vivaces ; mais bien les faibles et languissantes, pourvu que celles-ci ne soient pas minées sourdement par quelque vice organique, et pourvu qu'elles ménagent leurs forces en évitant tout excès. De plus, la longévité ou la force vitale inhérente dépend principalement de l'énergie native qu'on a reçue de ses parents. Il est d'expérience que certaines familles sont beaucoup plus vivaces que d'autres ; et parmi les recueils de centenaires, on voit d'ordinaire que ceux-ci étaient nés la plupart de parents qui vécurent long-temps. Certaines constitutions se développent naturellement plus tard ou plus tôt que d'autres ; elles ont par là des périodes d'existence ou plus rapides ou plus prolongées. Ainsi, un individu pubère, dès 12 ou 14 ans, précoce dans ses amours, dans son intelligence, comme l'est une fleur prin-

tière pour s'épanouir, se hâte de vivre ; mais dès 40 à 50 ans, le voilà cassé, décrépité. Il a beaucoup joui, beaucoup dépensé, agi, vécu en peu d'années. Au contraire, d'autres hommes sont encore de grands enfants à 20 ou 25 ans, comme ces campagnards nigauds et non formés ; leur système nerveux, leurs forces vitales stagnantes, non excitées, non sollicitées par des stimulants physiques et moraux, demeurent dans une sorte de virginité et d'ingénuité qui les conserve intacts. C'est ainsi que leur existence se prolonge ; et si des travaux forcés de corps, si la mauvaise nourriture ou des excès ne ruinent pas leur constitution, elle se trouvera verte et jeune encore, même en amour, au-delà de 70 ans. — On peut ajouter de plus que si la vie de beaucoup d'hommes se trouve raccourcie ou débilitée si fréquemment chez les citadins opulents et dans les hautes classes de la société, ce n'est pas toujours parce que ces individus ont prodigué leurs forces dans les jouissances ; au contraire, plusieurs se ménagent, non par sagesse, mais par crainte. La débilité ne vient pas d'eux ; ils paient les péchés de leurs parents. Ainsi, un homme vieux et à moitié épuisé se marie en vain à une jeune épouse ; sa progéniture se ressentira de la faiblesse paternelle. Si les deux époux sont trop âgés ou trop jeunes, les fruits de ces époques n'auront ni la vigueur natale, ni la ferme constitution des enfants nés pendant la fleur des années de leurs parents. Ce fait se remarque pareillement dans les races d'animaux qu'on multiplie, comme dans les haras des chevaux. — Tout tempérament d'ailleurs ne manifeste point au même degré des forces biotiques naturellement. Voyez cet individu flasque, épais et blond, ayant une chair mollesse et pâteuse, le teint blême, des membres lourds, un ventre tombant, une structure grossièrement maconnée ; il parle, il se traîne péniblement ; on dirait que l'esprit et la vie ne peuvent pas se dépêtrer chez lui de cette masse stupide et inerte d'animalité ; il est bientôt accablé du

moindre travail, soit corporel, soit intellectuel : aussi est-il souverainement paresseux, dormeur ; cette inertie ajoute encore à la masse de ses humeurs, à leur stase, à la langueur de ses fonctions. Quoiqu'il dépense lentement sa vie, on peut dire qu'il est comme mort avant de mourir. Tel est le lymphatique ou le pituiteux : il se trouve plus fréquemment dans les pays humides et bas, où croupit un air épais, nébuleux, tel que la Hollande ; il est entretenu dans cet état par des nourritures trop débilitantes, le laitage, le beurre, les pâtisseries, les farineux gluants, comme les bouillies, et par les boissons mucilagineuses, telle que la bière. Voyez, au contraire, ce mince et sec individu, noir de cheveux et d'un teint brun ; toute sa structure est allègre, toutes ses fibres sont tendues, mobiles ; ses muscles, solides, ont des formes anguleuses, maigres et comme décharnés en comparaison du précédent ; il n'a point de ventre ; ses pieds et ses mains sont dans une inquiétude et un mouvement perpétuels ; il parle toujours avec feu et volubilité ; il est turbulent, agile, ou plutôt il ne saurait vivre en repos. Son esprit s'élance toujours au-delà du présent, et son corps n'est bien que là où il n'est pas. Il se dessèche ; il se ronge pour la moindre contrariété ; constamment fougueux et passionné dans son inconstance, à peine s'il peut dormir et s'arrêter longtemps quelque part. Voilà le bilieux ; et cette chaleur qui le dévore, qui stimule incessamment son esprit ou son caractère, mine son corps, le détruirait bientôt si elle ne changeait pas d'un instant à l'autre le sujet de son enthousiasme et de sa haine. Ainsi, cet être impétueux ne se repose que par la diversion, qui laisse du répit à quelques facultés, tandis que les autres sont tour à tour exercées. Les pays secs et chauds, les terres arides et montagneuses exposées au midi, à un air vif, aux vents piquants ; des sèlements secs, épicés ; des spiritueux, des échauffants, des salaisons, et autres substances âcres ou stimulantes, entretiennent, exaltent cette constitution, qui vit avec une

prodigieuse intensité, en peu de temps, et qui s'use rapidement. (V. BILIEUX.)—Entre ces deux extrêmes, on comprendra toutes les nuances intermédiaires. L'homme tient davantage du tempérament sec, actif et bilieux ; la femme, de la complexion molle et lymphatique : ainsi, leurs forces vitales éprouveront les mêmes relations que ces tempéraments : aussi, la femme vit généralement plus long-temps que l'homme. Enfin, nulle constitution n'est également active en tout sens, et n'emploie pareillement en tout ses puissances vitales. Le savant ou l'homme de lettres, le philosophe, exerçant beaucoup leur intelligence, s'useront principalement par le cerveau ; le gourmand ou gastronome, l'ivrogne, fatiguent surtout la capacité et l'énergie de leur estomac, de leurs viscères digestifs ; le voluptueux, le libertin, épuisent sans cesse leurs organes sexuels ; des hommes de peine, des manouvriers robustes, employés à de fatigants travaux du corps, se cassent ; ils énervent enfin leur contractilité musculaire. Voilà donc des pertes différentes, relativement à la force vitale, et des dissipations diverses auxquelles elle s'accoutumerait par des habitudes plus modérées. Ainsi, la vie se répartit ou s'écoule surtout dans les organes les plus employés ; elle les fortifie, les agrandit, les développe ; elle en facilite les actions, mais en même temps elle diminue d'autant les autres organisations, et néglige à proportion les autres fonctions. Le gastronome ramasse tout son esprit dans son estomac, pour bien digérer, pour bien savourer d'excellents morceaux ; le voluptueux attire tout à l'organe de ses jouissances, c'est la son centre ; aussi tout le reste languit : il survit aux plus nobles fonctions de l'âme ; il n'est plus désormais qu'un cadavre attendant le cercueil. J.-J. VIREY.

BIOLYCHNION, mot grec qui signifie *chaleur innée*, et que les physiologistes donnent à la chaleur dont jouit le fœtus dans le corps de sa mère. Z.

BIOMÉTRIE, formé de deux mots grecs, *bios*, vie, et *metron*, mesure,

On a cherché le moyen d'évaluer la quantité de vie d'un être, soit en intensité, soit en durée : 1^o quant à l'intensité, s'il est vrai que certains animaux, comme la *vorticella rotatoria* ou le rotifère de Spallanzani, puissent renaître long-temps après avoir été desséchés; s'il est avéré que des mousses reprennent la vie après une longue interruption; si des haricots et autres semences conservent la faculté de germer après un siècle, la ténacité de leur vie doit être évaluée haut. De même, les polypes et les autres zoophytes, qui se reproduisent, comme l'hydre de la Fable, à mesure qu'on les coupe en morceaux, de même que plusieurs plantes sont multipliées par boutures, tous offrent une vie moins destructible que celle des animaux et végétaux plus perfectionnés.—Au contraire, l'homme, les mammifères et les oiseaux, qui jouissent d'une existence multiple par l'étendue de leurs sens, leur mobilité, leurs passions et tous les degrés d'une vive sensibilité, manifestent beaucoup d'intensité dans leurs fonctions vitales; ils ont plus de chaleur, de respiration; ils élaborent plus d'aliments, ils exercent dans le monde un plus puissant empire; l'homme surtout agit en maître à la surface des continents, et il sait traverser l'Océan. Sa vie est donc la plus vaste de toutes; cependant, il peut succomber d'un seul coup, tandis que l'animalcule peut résister. On voit même les reptiles, les poissons, mutilés en tronçons, conserver encore long-temps des mouvements d'irritabilité: des grenouilles coupées en deux ont survécu trois jours; une tortue dont on avait enlevé le cerveau vivait encore six mois après.— 2^o La longueur de l'existence est une autre mesure qui n'est point en rapport avec l'intensité ni avec la ténacité de la vie. Les poissons passent pour vivre fort long-temps; plusieurs reptiles s'accroissent presque indéfiniment, ce qui est un symptôme de longévité, et l'on a trouvé des crapauds renfermés en des trous de pierre ou d'arbre, d'où leur grosseur les empêchait de sortir; ils y subsistaient en

ermite depuis bien des années sans doute. L'indolence, le sommeil, prolongent en effet la vie.—La durée de la croissance est communément un indice biométrique de longévité correspondante; les animaux et les végétaux qui arrivent promptement au terme de leur grandeur et à leur reproduction vivent proportionnellement moins de temps. Ce qui hâte l'une abrège l'autre: c'est la *biométrie* la plus certaine. Plus on retarde l'époque et la fréquence de l'acte reproductif, plus on économise les éléments de la vitalité; c'est ainsi que l'on peut rendre bisannuelles les plantes annuelles en les empêchant de fleurir et de fructifier. La continence dans les plaisirs de l'amour est ainsi un moyen de prolonger l'existence, et de résorber les principes de la force vitale, comme on en a vu des exemples chez les individus voués par la religion à la chasteté.—Du reste, il y a des familles de centenaires et d'autres peu vivaces. La *biométrie* est un art qui se subordonne à diverses chances, selon les nourritures, les climats, les tempéraments des individus; les sages paraissent prolonger la vie de ceux qui y placent des fonds, parce que les rentiers ménagent leur existence avec plus de modération que la plupart des autres hommes; les faibles, craignant les excès, vivent souvent plus que les robustes, qui abusent des jouissances. (Voyez BIOLOGIE.)

J.-J. VIREY.

BION, célèbre philosophe de la secte cynique. Né à Borysthène, ville grecque, sur les bords du fleuve de ce nom, aujourd'hui le Dniéper. Bion quitta sa patrie et vint s'établir à Athènes, où il s'attacha à Cratès et reçut des leçons de Théodore l'athée, puis de Théopraste. Il se fit remarquer par son indifférence pour les discussions sur la nature des dieux, sur la Providence et les autres questions de ce genre qui divisaient alors les philosophes. Quelques fragments de ses ouvrages, que l'on retrouve dans Stobée, roulaient principalement sur la morale, et sont de nature à nous faire regretter la perte des autres. Eratosthène disait

de lui qu'il avait le premier revêtu de pourpre la philosophie ; ce qu'il y a de plus certain, c'est que, sans s'attacher à aucune secte, il philosopha à sa manière, fut traité d'athée et eut beaucoup d'ennemis, qui cherchèrent à le perdre dans l'esprit d'Antigone-Gonatas, son protecteur. D'abord ils répandirent mille bruits injurieux sur sa naissance, et Antigone lui ayant demandé des informations à cet égard, Bion lui répondit : « Mon père était un affranchi, marchand de poisson salé ; ma mère, une fille publique, qu'il avait épousée. Mon père, ayant commis quelques prévarications dans la perception des deniers publics, fut vendu comme esclave avec toute sa famille. Je tombai en partage à un orateur, à qui j'eus le bonheur de plaire, et qui me laissa tous ses biens en mourant. Je vendis tout et vins à Athènes pour me livrer à la philosophie. Que mes ennemis s'épargnent donc des recherches inutiles, puisqu'ils peuvent apprendre tout cela de moi. » Tant de franchise plut à Antigone, qui lui conserva toujours de l'attachement et de l'amitié. On citait de lui mille mots ingénieux : « Pour punir réellement les Danaïdes, disait-il, il aurait fallu les condamner à porter de l'eau dans des vaisseaux entiers et non pas dans des vaisseaux percés. » Les grammairiens, disait-il encore, se donnent beaucoup de peine pour expliquer les erreurs d'Ulysse, sans s'apercevoir de l'erreur plus grande dans laquelle ils tombent en perdant ainsi leur temps. — A un âge assez avancé, Bion tomba malade à Chalcis. Antigone, qui sut qu'il manquait de tout, alla le voir et lui donna deux esclaves pour le servir. Il mourut de cette maladie. — Un autre Bion, mathématicien d'Abdère, et le quatrième de dix philosophes qui ont porté le même nom, était de la famille de Démocrite. On sait très peu de chose sur ce philosophe ; seulement, selon Diogène-Laërce, c'est lui qui a le premier tiré la conséquence fort juste de la figure sphérique de la terre et de l'obliquité de l'écliptique, en avançant qu'il est des lieux sur la terre où l'année

ne se compose que d'un seul jour et d'une seule nuit, dont la durée est également de six mois. On présume qu'il a vécu trois ou quatre cents ans avant notre ère.

Camille LEYNADIER.

BION, poète grec, né à Smyrne. On ne peut fixer qu'une date conjecturale sur l'époque où il vécut ; cependant, si l'on tient compte d'une élégie touchante que composa sur sa mort Mochus, son maître et son ami selon les uns, et selon M. Gail, son disciple, il paraîtrait avoir été contemporain de Théocrite et avoir vécu vers la cent-vingt-deuxième olympiade, c'est-à-dire 285 ans avant Jésus-Christ. On ne connaît pas d'une manière plus précise le lieu où il passa sa vie et celui où il mourut ; néanmoins, dans la dixième idylle de Mochus, on trouve une apostrophe au fleuve Mèlès, ce qui ferait présumer que Bion est mort à Smyrne, que baignait ce fleuve. « O Mèlès, dit-il, ô le plus harmonieux des fleuves ! une nouvelle blessure est faite à ton cœur : la mort te ravit autrefois Homère, ce célèbre interprète des Muses.... Pour un autre fils, tes pleurs vont couler encore ! » — Bion avait de grands talents et dut avoir des envieux ; aussi mourut-il empoisonné. On connaît le genre de sa mort, mais l'époque et l'âge qu'il pouvait avoir alors sont totalement inconnus. Une longue et savante dissertation sur ce poète, que l'on trouve dans l'édition de Manso (Gotha, 1784, in-8°), n'apprend rien de positif à cet égard. — Il nous reste de lui dix *idylles* et quelques fragments. Ses poésies, toutes dans le genre bucolique, sont correctes, naïves et très gracieuses ; il se plaisait en quelque sorte à embellir la nature et à lui donner une parure recherchée. Elles sont aussi généralement regardées comme des chefs-d'œuvre de grâce, de délicatesse et de sentiment. Sa troisième, qui a pour titre *L'Ecolier-Maître*, est un modèle de naïveté. En voici la traduction telle qu'on la trouve, sans indication de nom d'auteur, dans le *Journal de Trévoux*, du mois d'octobre 1759.

Je ris, un jour, en songe Cythérée,

Qui par la main tenait Amour, son fils.
 Rejoignant les yeux, berger, dit-elle, agréé
 • Ce jeune enfant pour élève et l'instruis.
 Moi, bonnement, je me mis à lui dire
 Mes premiers airs : comment un tel dieu sut
 Trouver la flûte, un tel autre la lyre,
 Tel le hautbois, tel la harpe au le luth.
 De tout cela rien au galand ne plut.
 Berger, dit-il, tu ne t'y connais guère,
 Ecoute-moi, je l'entends un peu mieux.
 Lors m'entraîna les bons tours de sa noire,
 Et les amours des hommes et des dieux.
 Je fus, pour moi, si charmé de l'entendre
 Qu'en ce moment me sortit de l'esprit
 Ce qu'à ce dieu je prétendais apprendre,
 Et n'oubliai rien de ce qu'il m'apprit.

Les poésies de Bion ont été imprimées pour la première fois en 1565, chez Hubert Goltzius-Bruga. Cette édition in 4^e est excessivement rare ; elle a en regard une traduction latine et les notes d'Adolphe Mekkerchus. On les trouve aussi dans le *Recueil des petits poètes grecs*, par Crispin, Genève, 1569. Cette édition a été souvent réimprimée depuis. — Les meilleures éditions modernes sont celles de Schwebeilius, in-8°, Venise, 1746 ; d'Esquin, in-8°, Oxford, 1748 ; de Walckenaer, in-8°, Leyde, 1779 ; et de Manso, in-8°, Gotha, 1784. Cette dernière est accompagnée d'une version allemande en vers héroïques. On y trouve aussi une dissertation sur l'époque, la vie, le caractère, les ouvrages et les éditions des poésies de Bion et de Moschus. Bion a été traduit en vers français par Longepierre et par Poinsinet de Sivry, et en prose par Moutonnet de Clairfons et par M. Gail. La traduction de Longepierre est à peine lisible ; mais ses notes sont estimées et ont été soigneusement recueillies par les traducteurs suivants. Camille LEYNAUDIER.

BIOTHANATE, du grec *bios*, violence, et *thanatos*, mort ; c'est-à-dire mort d'une fin violente. Fleury dit que les pontifes appelèrent de ce nom les sept fils de sainte Symphorose, ainsi que le lieu où ils furent jetés après leur mort. Philastrius appelle de même ceux qui se donnent la mort, et que nous nommons *suicides*, et Forestus ceux qui passent subitement de la vie à la mort. — Dans la croyance des païens, ceux qui avaient

cessé de vivre par une mort violente étaient arrêtés aux portes des enfers jusqu'à ce que la durée naturelle de leur vie fût remplie. E. H.

BIPARTI, *bipartitus*, partie des végétaux divisée de manière que la scissure excède le milieu de leur longueur, en s'avancant plus ou moins de la base. Ce mot diffère de celui de *bifide*, seulement en ce qu'il indique une division plus profonde : le calice est *biparti* dans l'orobanche et les pétales sont *bipartits* dans le mouron des oiseaux. — On appelle **BIPARTIBLE** ce qui est susceptible de se partager spontanément en deux parties, telles que les capsules de la digitale et de la véronique. Z.

BIPÈDE, nom par lequel les naturalistes désignent, en général, tous les animaux qui sont munis de deux pieds seulement. M. Lacépède, d'après Pallas, applique aussi spécialement ce nom à un genre de reptiles de l'ordre des sauriens et de la famille des urobènes, qui manquent de pattes antérieures, et pour lesquels M. Duméril a proposé celui d'*hystérope*. Z.

BIPENNE, on bache à deux tranchants (du mot *penna*, qui signifie quelque chose d'aigu), était aussi quelquefois tranchante seulement d'un côté et aiguë de l'autre ; mais la bipenne à deux tranchants est la forme la plus ordinaire sous laquelle cette arme est représentée sur les monuments, principalement sur ceux des temps moins reculés. La bipenne paraît avoir été particulièrement à l'usage des habitants de la Thrace et de la Scythie. Homère l'appelle *axinê* (ἀξίνη), Pisander attaque Agamemnon avec une bache dont l'airain est à deux tranchants. Cette arme est rarement citée dans les poèmes d'Homère, les héros grecs ne s'en servant que dans les combats sur les vaisseaux. Quoiqu'elle soit plus ordinairement attribuée aux peuples du nord de l'Asie et de l'Europe, les artistes ont cependant quelquefois donné cette arme à des héros grecs dans des représentations de faits antéhomériques. Ainsi, Pausanias rap-

porte qu'Alcamène avait sculpté sur le fronton postérieur du temple d'Olympie une célèbre centauiromachie dans laquelle Thésée combattait avec une hache les ravisseurs de l'épouse de Pyriothous. Un bas-relief publié par Buonarrotti offre encore un guerrier combattant un centaure avec une bipenne. — Ce fut l'Amazone Penthésilée qui inventa cette arme, d'après ce que rapporte Pline. Mais Plutarque fait remonter son usage chez les Amazones avant l'expédition d'Hercule : selon lui, ce héros, après avoir tué Hippolyte, enleva sa bipenne et en fit présent à Omphale, princesse de Lydie ; celle-ci la transmit aux rois ses successeurs, qui la portèrent avec vénération comme une chose sacrée, jusqu'à Candaule, qui, ayant dédaigné cet usage, la remit à un de ses officiers. Lors de la révolte de Gygès, Arselis, qui était venu à son secours, défit Candaule et le tua, ainsi que celui qui portait sa bipenne ; il emporta cette arme dans la Carie et la fit remettre dans les mains d'une statue de Jupiter, qu'il avait fait faire, et lui donna le nom de Jupiter Labradien, parce qu'en Carie *labras* signifie hache. Quelques médailles rares de Mylassa en Carie nous ont conservé la représentation de ce Jupiter Labradien, et cette hache se trouve encore figurée sur un autel de marbre dédié à Jupiter, et conservé parmi les marbres d'Oxford. — Sur les monuments anciens, il est rare de trouver des Amazones portant une hache à la main, et ce n'est que sur des monuments d'un âge postérieur, principalement sur ceux où elles ont le costume dorique, qu'elles sont ainsi représentées, comme on le voit sur quelques médailles de villes que l'on dit avoir été fondées par ces guerrières. La bipenne a tellement servi à caractériser les Amazones que les Thyatiriens, qui attribuaient à l'Amazone Thyatira la fondation de leur ville, ont mis ce signe sur leurs médailles, ou seul, ou dans les mains d'Apollon, leur protecteur. Les Égyptiens se sont servis de cette même arme dans les combats maritimes, et la Minerve égypt-

tienne est représentée sur des médailles d'Égypte, frappées sous Adrien et sous Antoine, armée de la bipenne. Quelques figures de la mythologie étrusque sont caractérisées par cette arme dans leurs mains. Les Romains ne s'en servirent guère que pour les sacrifices, la charpente et les combats sur mer. Dans la Gaule et la Germanie, l'on se servait de la hache dans les combats ; les Francs la connaissaient aussi, et c'est la raison qui lui a fait donner le nom de *francisca* par les historiens de la Gaule. Clovis fendit avec sa francisque la tête d'un soldat qui avait brisé à Reims des vases qu'il voulait s'approprier, et l'on conserve à la Bibliothèque du roi une francisque que l'on croit être celle de Childéric, mais cette dernière est une hache simple : il paraît cependant que les Français ont fait usage de la bipenne, puisque Grégoire de Tours et d'autres historiens lui donnent le nom de francisque. Les peuples orientaux font souvent usage de la hache dans les combats, et c'est aussi avec cette arme et le pistolet que les marins vont encore aujourd'hui à l'abordage. — La bipenne était ordinairement de bronze avec un manche de bois. Le bronze était quelquefois incrusté d'argent, et les haches d'armes asiatiques sont ordinairement damasquinées en argent.

CHAMPOLLION-FIGEAC.

BIPINNATIFIDE, *bipinnatifidus*, se dit des feuilles qui ont plusieurs coupures, et dont les lobes affectent la même disposition. Z.

BIPINNÉ, *bipinnatus*, s'applique aux feuilles qui, sur un pétiole commun, portent des pétioles particuliers, sur lesquels les folioles sont insérées et disposées en forme d'ailes. Z.

BIQUE et **BIQUET**, noms vulgaires de la chèvre et du chevreau, que le P. Thomassin fait dériver, ainsi que *bouc*, du mot grec *béké*, qu'on trouve dans Hétychius, pour désigner une chèvre. — On a donné aussi le nom de *biquet*, en termes de monnayage, à une sorte de trébuchet qui sert à peser l'or ou l'argent. E.

BIRAGUE (René de), chancelier de

France, cardinal, était Milanais ; Galéas de Birague, son père, était patrice, à l'époque où Louis XII et François I^{er} occupaient le duché de Milan. Il destinait son fils au barreau, mais ce fils abhorrait l'étude ; il prit le parti des armes et entra au service de la France, dont les armées couvraient le Piémont et le Milanais. Homme de plaisir et d'intrigue, Birague se maintint dans la plus grande faveur sous le règne du successeur de François I^{er}. Lorsque la paix fut conclue entre la France, l'Espagne et la Sardaigne, il fut nommé gouverneur du Lyonnais, puis conseiller au parlement de Paris. Il obtint toute la confiance de Catherine de Médicis, à laquelle il se dévoua corps et âme. Il savait que rien n'est à négliger pour gagner la faveur des princes ; il était tout à tous ; c'était l'homme indispensable pour les affaires et les plaisirs. Il avait introduit à la cour la mode des bichons ; les dames et les courtisans portaient partout des petits chiens de Malte et de Lyon. Henri III en avait toujours quelques-uns dans une élégante corbeille suspendue à son cou avec des nœuds de ruban. Les bichons avaient fait oublier la chair d'ânon, que le cardinal Duprat avait mise à la mode sous le règne de François I^{er}. Aux bichons succédèrent les confréries de pénitents et les processions. Toutes ces folies, que partageait Birague, moins par goût que par spéculation, n'étaient pour lui qu'un moyen de parvenir au pouvoir et de s'y maintenir. Il ne reculait devant aucun crime nécessaire à son ambition ; la ligue n'eut point de chef plus audacieux et plus effréné. — Ce fut lui qui provoqua et organisa le vaste massacre de la Saint-Barthélemi (*voy. ce mot*). Michel L'Hospital avait donné pour la dernière fois sa démission de chancelier en 1568. Sa retraite était une bonne fortune pour le parti des Guises. — Birague partageait à l'égard de cette famille la haine et la faiblesse de Catherine de Médicis ; tous deux tremblaient devant les Guises et les détestaient. Aussi, dans le plan de massacre, les Guises et les Montmorencys

étaient destinés à périr, et de leur côté les Guises ne voyaient dans la reine mère et dans son confident intime Birague que des instruments nécessaires et dociles. On peut voir à l'article de la *Saint-Barthélemi* comment Henri de Guise se joua, dans ce grand désastre, des projets de Catherine et de Birague. Les chefs de la ligue n'avaient pas osé braver l'opinion au point de donner à Birague, si décrié pour ses mœurs, et dont l'ignorance était notoire, la charge de chancelier vacante par la démission de Michel L'Hospital. Les sceaux avaient été provisoirement donnés à Jean de Morvilliers, évêque d'Orléans, qui n'avait accepté que dans l'espoir de les remettre à L'Hospital. La qualité d'étranger était un obstacle à ce que Birague exerçât une grande charge en France ; on avait pris la précaution de le faire naturaliser par Charles IX. Morvilliers ne garda les sceaux que deux ans. La ligue avait pris une grande consistance. Tout était disposé pour l'entière extermination des huguenots. Morvilliers n'était plus qu'un obstacle. — Il reçut l'ordre de remettre les sceaux à Birague en 1570, et s'estima heureux de quitter un ministère qu'il ne pouvait plus garder sans se rendre complice des attentats que l'on méditait, et dont il prévoyait la prochaine exécution. — La charge de chancelier était avant le règne de François I^{er} une grande magistrature élective et vraiment nationale ; elle était à vie. Aussi Morvilliers et Birague avaient la garde des sceaux, mais non le titre de chancelier. — Birague ne prit ce titre qu'après la mort de Michel L'Hospital, en 1573. Henri III, dévot et libertin, passait sa vie avec ses mignons et en processions. Il avait, dans un voyage à Lyon, assisté à une procession de pénitents appelés *flagellants*. Il s'était fait initier à ces confréries, et, de retour à Paris, il en avait fondé de semblables. On les distinguait en pénitents blancs, noirs et bleus. Les statuts, confirmés par le roi, sont datés du 13 mars 1583 ; et le 25 du même mois, fête de l'Annonciation, Paris eut, pour la première fois, le spectacle d'une proces-

sion générale des nouvelles confréries. Le roi, ses ministres, les princes, les grands seigneurs, toute la noblesse, les principaux magistrats, y assistèrent en habit de pénitent. Birague, alors chancelier, y parut couvert du sac et armé de la discipline. Il est présumable qu'il assista aussi à la fameuse procession qui eut lieu aux flambeaux dans la nuit du vendredi-saint suivant. Le temps était froid et humide; plusieurs courtisans payèrent de leur vie cet acte de complaisance. Ils étaient pieds nus. Georges de Joyeuse en tomba malade et mourut peu de jours après. Henri III avait cru se concilier le respect public par ses fastueuses démonstrations, et n'obtint que le mépris. — Les laquais, s'emparant des sacs et des disciplines de leurs maîtres, avaient parodié la grande procession des confréries. Henri III les fit arrêter et *fouetter jusqu'au sang*. Sans respect pour la majesté royale, un valet avait représenté le roi dans cette insolente parodie. — Birague, devenu veuf, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé évêque de Lavaur. Le saint-siège ne fut point ingrat envers lui, et récompensa ses services par le chapeau de cardinal. Birague vivait en prince, et sans souci de l'avenir. Il lui eût été facile de se faire donner de gros bénéfices; il n'y songea pas. Le trésor public n'était-il pas celui des ministres? Mais depuis qu'il avait remis les sceaux au comte de Chiverni, son successeur, le trésor lui avait été fermé. Il n'avait plus qu'une grande dignité ecclésiastique sans profit. L'autorité royale était pour lui une sorte de culte; il répétait souvent qu'il était chancelier du roi et non pas chancelier de la France. Envoyé par Henri III au parlement de Paris pour y faire enregistrer de nouveaux édits bursaux, il s'embrouilla dans son discours, et répéta souvent: « Les impôts demandés sont injustes, mais nécessaires, et tout le monde sent cette nécessité. — Il s'arrêtait à cette phrase comme à une idée fixe. S'il eût montré un dévouement aussi exclusif aux prétentions du saint-siège, il en aurait obtenu des faveurs, et aurait pu

soutenir sa dignité de cardinal. Quelque temps avant sa mort, il disait qu'il était cardinal sans titre, prêtre sans bénéfice et chancelier sans chancellerie. Dans le temps de sa prospérité, il avait fait réparer et avait richement doté l'église Sainte-Catherine du Val des écoliers. On lui devait aussi l'érection d'une grande fontaine monumentale dans le même quartier. Cet édifice, qui devait perpétuer son nom, fut démoli par la population du quartier en haine de son fondateur. Le nom de Birague rappelait le souvenir des massacres de la St-Barthélemi. Cette fontaine fut démolie et rebâtie sur un nouveau plan en 1627. Les grandes inscriptions en l'honneur de Birague disparurent. La tradition populaire a substitué le nom de Sainte-Catherine à celui de Birague. — Le magnifique tombeau qu'il avait fait élever à Valencia Babiani, son épouse, dans l'église Sainte-Catherine, avait été respecté: Birague y fut inhumé. Ce monument a été depuis transféré au musée des monuments français, supprimé pendant la restauration. (V. BEAUX-ARTS [ÉCOLE DES].) Le cardinal de Birague mourut à Paris le 6 décembre 1582, âgé de 76 ans; ses obsèques furent magnifiques; le parlement y assista en corps. Il n'avait eu de son mariage avec Valencia Babiani qu'une seule fille, qui fut mariée trois fois et mourut dans l'indigence. Depuis la mort de son troisième époux, elle n'avait vécu que des secours qu'elle recevait de quelques personnes de la cour qui avaient eu des relations d'intérêt ou d'affection avec son père. DUFY (de l'Yonne.)

BIRD-GRASS. A une époque qui ne remonte guère au-delà d'un demi-siècle, quelques hommes d'un bon esprit, de sages économistes, véritables bienfaiteurs de l'humanité, philanthropes dans toute l'acception du mot, s'élevant au-dessus des idées du temps, rivalisèrent d'efforts pour faire sentir aux cultivateurs, soumis encore la plupart à l'habitude des jachères, l'utilité des ensemencements pour créer des prairies dans des terres jusqu'alors entièrement consacrées aux céréales. Parmi les plantes en assez grand nom-

bre qui furent appelées à fixer le plus l'attention des cultivateurs pour former des prairies, le bird-grass de l'Amérique septentrionale fut indiqué comme fournissant d'abondantes récoltes, du foin de première qualité, et comme étant doné de la propriété de pouvoir être introduit avec avantage dans toutes les terres; mais, comme on n'indiqua pas le nom botanique de cette plante, dont on ne donna même aucune description véritable, si ce ne sont quelques aperçus vagues et incomplets; comme depuis, même en annonçant que le bird-grass était passé de l'Amérique en Angleterre et en France, on n'a pas fourni de meilleurs documents de cette plante, on ne sait pas positivement si le bird-grass appartient aux genres *agrostis*, *poa* ou *phleum*; seulement, on trouve dans les notions qui en ont été données, quelqu'incomplètes qu'elles soient, des motifs suffisants pour penser qu'il appartient à l'un de ces trois genres. — Le *phleum pratense* ou *thimoty* étant dans ce temps-là comme aujourd'hui l'une des plantes les plus communément cultivées pour fourrage, et l'une de celles qui donnent le meilleur foin aux États-Unis, quelques agronomes en ont conclu que c'était le bird-grass. Mais si le thimoty a composé de tout temps de bonnes prairies dans l'Amérique septentrionale, s'il a été introduit avec avantage depuis de longues années en Angleterre et en France, où, cultivé seul, il fournit un fourrage abondant et de bonne qualité, il est d'observation pratique qu'il réussit mal dans les terrains très secs : or, on a dit que le bird-grass réussissait partout. D'autres auteurs ont pensé, et c'a été l'opinion dominante pendant long-temps, que le bird-grass était le *poa compressa*, qui est à la vérité une herbe excellente, de même que le *poa pratensis* et les autres *poa*; mais le *poa compressa* n'est ni assez élevé ni assez abondant en tiges et en feuilles pour être cultivé seul avec un grand avantage, et il paraît n'être réellement très bon que lorsqu'on l'associe avec discernement à d'autres plantes. Il s'ensuit donc

que le *poa compressa* ne paraît pas pouvoir résoudre la difficulté plus facilement que le *phleum pratense*. Des hommes d'une autorité respectable, en tête desquels est Haller, ont prétendu que le *poa angustifolia* étant abondant en Virginie, où il fournit un fourrage fin et de bonne qualité, était le bird-grass. Ce *poa* est à la vérité l'une des meilleures espèces du genre *poa*, entièrement composé lui-même de bonnes plantes, ainsi que nous l'avons dit, mais les tentatives faites pour cultiver le *poa angustifolia* seul avec succès n'ont pas justifié les promesses faites par les écrivains agronomes de l'Angleterre au nom du bird-grass. Ce *poa* à feuilles étroites est indubitablement une très-bonne plante, mais il faut le faire entrer dans une combinaison ternaire en lui adjoignant le *lolium aristatum* et le *lolium perenne*. Ainsi, ne pouvant être cultivé seul avec avantage, le *poa angustifolia* n'est pas le bird-grass. L'opinion la plus récente est en faveur de l'agrostide capillaire (*agrostis capillaris*), qui serait le véritable bird-grass; mais cette plante ne s'élève guère qu'à la hauteur d'un pied, et se trouve plus communément dans les terres hantes arides et sablonneuses que dans les sites bas et humides, qui composent ou qui conviennent de préférence pour composer des prairies graminées. Bosc, qui a rapporté cette opinion sans l'affirmer ni la désapprouver, passe si rapidement à un autre sujet qu'il est vraisemblable qu'il a voulu éloigner la difficulté que présente l'examen d'une question si difficile à résoudre, toujours remise et toujours reproduite, sans qu'on ait pu en obtenir la solution entière. Ainsi, tout en admettant que non seulement l'*agrostis capillaris*, mais encore tous les autres *agrostis*, et surtout les *agrostis stolonifera*, *repens*, *fascicularis*, *stricta*, *littoralis* et *nivea*, sont plus riches en matière nutritive que beaucoup d'autres graminées, ainsi qu'il est prouvé par l'analyse chimique de plus de 200 espèces de graminées dont l'*agrostis capillaris* fait partie, nous ne pensons pas

que cette plante soit plus particulièrement qu'aucun autre *agrostis* le bird-grass, car elle ne promet pas un produit assez abondant pour être cultivée seule, et ne peut, selon nous, entrer dans la composition d'une prairie que jointe à d'autres plantes de sa famille, ou même d'une autre famille. — Que penser, si ce n'est qu'une plante, un *phleum*, un *poa* ou un *agrostis*, connu sous le nom de bird-grass, et croissant plus abondamment que d'autres herbes dans les prairies de la partie septentrionale du Nouveau-Monde, a donné son nom à la prairie entière, de même qu'en France on donne souvent aux prairies le nom de la plante qui s'y fait remarquer davantage? C'est ainsi que, selon que l'une des plantes suivantes domine dans une prairie, on dit : prairie de ray-grass, de boulque, de dactyle, d'*alopecurus*, d'*anthoxanthum*, de trèfle, de luzerne, de cretelle, de fromental, de *poa*, etc., etc. Une considération milité néanmoins en faveur d'un *agrostis* quelconque, mais non pas très certainement plus en faveur de l'*agrostis capillaire* que d'un autre *agrostis* : c'est le nom du bird-grass, mot anglais, qui signifie *herbe d'oiseau* ; or, les oiseaux recherchent avec un soin très remarquable toutes les espèces du genre *agrostis* pour en manger les graines, qui paraissent être leur mets de prédilection. On les voit surtout s'abattre avec empressement sur l'*agrostis spica venti*, dont les tiges nombreuses, surmontées d'une panicule ample, alongée et penchée, ont deux à trois pieds de hauteur, et sont continuellement agitées par le moindre vent ou par la présence des oiseaux qui s'en disputent les semences. Je ne dis pas cependant que l'*agrostis spica venti* soit le bird-grass : au contraire, seulement j'observe que les oiseaux aiment indistinctement les semences de tous les *agrostis*, soit que ces plantes se trouvent dans les champs ou dans les prairies ; que toutes ou presque toutes les espèces d'*agrostis* se trouvent tout à la fois sur les montagnes, dans les plaines et dans les prairies de la France, de l'Amérique et de l'Angleterre ; que

toutes ont une physionomie bien caractérisée de famille ; que plusieurs se ressemblent tellement qu'elles paraissent se confondre l'une dans l'autre ; que si les semences de l'*agrostis spica venti* et celles des autres *agrostis*, qui, ainsi que cet *agrostis*, croissent plus habituellement sur les hauteurs, en Europe, en Amérique et en Angleterre, sont semées par la main de l'homme, ou portées par les eaux ou les vents dans un fond humide et généreux, elles produisent une herbe abondante, élevée, fine, et toujours de première qualité, soit en vert ou en foin ; car, je le répète, les *agrostis* de France, d'Angleterre et de l'Amérique septentrionale sont presque tous les mêmes et jouissent de la propriété de se modifier, de s'élever, de s'amoindrir, de s'annihiler pour ainsi dire, selon la pauvreté ou la richesse du sol, et de ne périr dans aucune circonstance, soit la chaleur, le froid, la sécheresse ou l'humidité, et de fournir à l'analyse chimique un principe alimentaire saccharin et abondant. On sait que l'*agrostis stolonifera* vient partout ; que lorsqu'il croît en sol élevé et même en sol moyen, c'est une mauvaise herbe tout aussi importune que le chiendent, et que s'il se trouve en sol bas et généreux, où on le voit souvent en grande quantité, il devient une herbe excellente, qui tapisse de ses tiges stolonifères le fond des prairies humides, et nous ajoutons que cette plante est, de tous les *agrostis*, la plus riche en principe doux et sucré, qui seul a le pouvoir de produire la nutrition, et que c'est, en quelque lieu qu'elle se trouve, l'herbe la plus recherchée par les animaux, par le cheval surtout. — Les diverses considérations dans lesquelles nous avons dû entrer à l'occasion du bird-grass nous conduisent à faire remarquer, avant de terminer cet article, que ce n'est pas toujours l'abondance ou la hauteur de l'herbe qu'il faut considérer ; car en Normandie, par exemple, et plus particulièrement dans le pays de Brai, si célèbre par la qualité de ses pâturages, et par le beurre des environs de Gournai

surtout, où les prairies, en sol moyen, contiennent souvent beaucoup d'agrostis, de poa, de boulque, de flouve, de petit trèfle, de lotier et de jacé, plantes qui ne s'élèvent pas en général à la première hauteur, ces prairies se louent quelquefois plus cher, et se vendent surtout presque toujours mieux sur pied que les prairies du même pays en sol hant et en sol bas, qui contiennent, particulièrement celles en sol bas, de grandes herbes; non que ce soit néanmoins, et nous nous empressons de le remarquer, une règle générale, car beaucoup de plantes de la seule famille des graminées ont le double et précieux avantage de fournir un fourrage abondant et de bonne qualité, ainsi que l'expérience l'a prouvé pour le fromental ou *avena elatior*, que l'abbé Rozier et dom Miroudot ont les premiers fait connaître. Les deux *avena*, *flavescens* et *canescens*, qui sont avec raison signalés aux agriculteurs comme des fourrages dignes d'attention, parce qu'ils jouissent des doubles avantages d'être tous à la fois alimentaires au premier degré et d'une haute stature; le dactyle, le *poa pratensis*, le *poa aquatica*, l'*alopecurus*, le *ray-grass*, le *lolium perenne*, et surtout la variété de ce dernier à nœuds rouges, qui parvient à une plus grande hauteur que le ray-grass ordinaire; le ray-grass, dit d'Italie ou *lolium aristatum*, devenu depuis peu d'années un objet de grande culture et multiplié partout, parce qu'en effet la culture de ce fourrage justifie toutes les promesses et toutes les remarques faites à son avantage sur divers points de la France, au midi et dans le nord de l'Europe, que je cultive moi-même, et auquel il est juste d'accorder une grande supériorité, quant au produit et à l'empressement des animaux pour cette plante; le brome des prés, le *phleum pratense* ou *thimoty*, le *festuca elatior*, et beaucoup d'autres, qui jouissent également des heureuses attributions de fournir un fourrage abondant et de bonne qualité, entrent dans ces exceptions, dont il serait facile d'augmenter le nombre si

nous sortions de la famille des graminées : la luzerne se présenterait d'abord, ensuite les trèfles, mais ce serait sortir de notre sujet, qui n'a dû avoir pour objet que le bird-grass, les plantes prises pour lui et ses analogues, que nous n'avons dû chercher que dans la famille des graminées. — Que conclure donc sur le sujet qui nous occupe, si ce n'est que très probablement le bird-grass est un *agrostis* encore inconnu; et que ce mot voulant dire *herbe d'oiseau* est applicable à tous les *agrostis*, puisque les semences de tous les *agrostis* sont recherchées par les oiseaux; que certaines prairies de l'Amérique septentrionale étant très abondantes et dominées par les *agrostis* ou bird-grass, car dans notre opinion ces deux mots sont synonymes, les Américains, imitant en cela les poètes, qui prennent souvent une partie pour le tout, ont donné à la prairie entière le nom de *bird-grass*? (Voyez PRAIRIES, POA, PHLEUM et THIMOTY.)

C. TOLLARD aîné.

BIRÈME, *birenis*, terme de marine ancienne, formé de *bis* et de *ramus*; vaisseau qui avait deux rangs de rames l'un sur l'autre, de chaque côté, et dont on retrouve la figure et la représentation fidèle sur la colonne trajane. E.

BIREN (ERNEST-JEAN), duc de Courlande, né en 1687, était, à ce qu'on prétend, petit-fils d'un valet d'écurie du duc Jacques de Courlande, et fils d'un propriétaire courlandais nommé Bühren. Il étudia à Königsberg, et sut par son élévation rapide faire oublier la bassesse de son extraction. Son extérieur agréable et son esprit cultivé lui méritèrent les bonnes grâces de la duchesse de Courlande Anna, nièce de l'empereur de Russie; cependant il ne réussit point à se faire agréer parmi la noblesse courlandaise. Lorsque Anna monta sur le trône des tsars, en 1730 (voy. l'article RUSSIE), elle combla Biren d'honneurs, malgré les conditions qui lui avaient été imposées, et l'introduisit à la cour de Russie. C'est alors qu'il prit le nom et les armes du duc de Biron en France, et que, sous

cette nouvelle dénomination, il commença à gouverner, étendant son esprit de domination jusque sur sa souveraine. Plein d'orgueil et de dureté, il s'abandonna sans aucun frein à toutes les passions haineuses qu'il nourrissait contre les rivaux de son ambition. Les princes Dolgorouki furent ses premières victimes. Onze mille personnes furent mises à mort par ses ordres, et plus du double envoyé en exil. On assure que l'impératrice se jeta plusieurs fois à ses pieds pour le supplier d'adoucir sa fureur, mais que ni prières ni larmes ne pouvaient l'attendrir. — Après avoir blâmé ses excès, il est juste de dire aussi que la force et l'activité de son caractère apportèrent de grandes améliorations dans toutes les branches de l'administration de ce vaste empire. Anne força en 1737 les Courlandais à reconnaître pour leur due souverain ce favori, qui avait épousé, en 1722, une Courlandaise nommée Treyden, issue de la famille Trotta. Enfin elle le nomma régent de l'empire, après avoir préalablement désigné pour son successeur le prince Ivan. Anne mourut le 28 octobre 1740. Le régent se comporta alors avec prudence et modération ; mais il se forma bientôt une conjuration contre lui. De concert avec la mère du jeune empereur, le feld-maréchal Munich le fit arrêter pendant la nuit par Mannstein, qui le surprit au lit. On le conduisit à la forteresse de Schlussemburg, et on instruisit son procès ; mais, comme on ne put prouver qu'il eût conçu le projet de s'emparer du trône pour lui et sa famille, la peine de mort, qu'on voulait lui infliger, fut commuée en une prison perpétuelle. On le déporta en Sibérie avec toute sa famille, qui fut destinée, ainsi que lui, à habiter une prison construite à cet effet à Pelim, sur le plan qu'en avait donné lui-même le feld-maréchal Munich. L'année suivante, Elisabeth, fille de Pierre-le-Grand, étant montée sur le trône par suite d'une révolution, Biren fut rappelé le 20 déc. 1741, et Munich fut incarcéré à sa place dans la même prison qu'il avait fait

bâtir. A Kazan, les deux traîneaux se rencontrèrent ; Munich et Biren se reconnurent, mais ne se dirent pas un seul mot. La famille de ce dernier vécut alors à Iaroslaf d'une manière convenable ; après un exil et une captivité de 22 ans, Pierre III rappela Munich et Biren. Lorsque Catherine II monta sur le trône, elle rendit, en 1763, le duché de Courlande à Biren, qui le gouverna avec beaucoup de justice et de douceur. Il remit ensuite la direction des affaires à son fils aîné, en 1769, et termina sa vie agitée le 28 décembre 1772. Il a paru une *Vie de Biren*, en deux parties, à Brême, 1742.

BIRIBI, nom d'un jeu de hasard qui, selon le *Dictionnaire des origines*, nous est venu d'Italie, dont les instruments sont un grand tableau qui contient 70 cases avec leurs numéros, et un sac dans lequel sont 64 petites boules qui contiennent autant de billets numérotés. Chaque joueur tire à son tour une boule du sac, et si le numéro du billet répond à celui de la case du tableau sur laquelle il a mis son argent, un banquier lui paie 64 fois sa mise. On conçoit que l'avantage du banquier est toujours de 6 sur 70, sans compter qu'il a 6 cases nulles à chaque coup. On relira sans doute avec plaisir les vers suivants d'une épître de Voltaire sur le *biribi* :

Il est au monde une aveugle déesse
Dont la police a brisé les autels :
C'est du Acra la fille eschantaressa,
Qui, sous l'appât d'une feinte caresse,
Va séduisant tous les cœurs des mortels,
De cent douleurs bismement oruée,
L'argent en main, elle marche la nuit.
Au fond d'un sac elle a la destinée
De ses suivants, que l'intérêt abduit.
Le froide Crainte et l'Espérance aride
A ses côtés marchent d'un pas timide.
Le Repentir à chaque instant la suit,
Mordant ses doigts et grondant le perfide.
Belle Phélie, que votre aimable cour
A nos regards offre de différence !
Les vœux plaisirs brillent dans ce séjour ;
Et, pour jamais bannissant l'Espérance,
Toujours vos yeux y font régner l'Amour.
Du *Biribi* la déesse infidèle
Sur mon esprit n'aura plus de pouvoir :
J'aime encore mieux vous m'offrir l'Amour
Que d'espérer stoïc et jour avec elle.

BIRMAN (Empire). Cet état asiatique est maintenant au pouvoir des An-

glais, et, quelle que soit sa destinée, il ne peut que gagner en changeant de maître. Ses limites ont varié à plusieurs époques depuis sa fondation, qui remonte au-delà du x^ve siècle. Elle fut le résultat d'une victoire qu'une armée mougole remporta sur une armée cinq ou six fois aussi nombreuse, que le roi de *Mien* (ancien nom de la Birmanie) avait envoyée pour couvrir ses frontières. Le Bengale, les royaumes d'Aracan et d'Ava furent soumis au vainqueur. Vers le milieu du xvi^e siècle, les Birmans firent la conquête du royaume de Pégu; un aventurier portugais, Fernand Mendez-Pinto, fut témoin de cet événement et en a donné la relation. Les aventures de cet homme singulier sont si étranges et si multipliées que le lecteur se défie malgré lui de l'exactitude et de la sincérité du narrateur; cependant, on a reconnu de nos jours que sa description d'Ava est assez conforme à l'état actuel de cette capitale de la Birmanie. — Ainsi, l'empire birman s'étendait autrefois depuis le Boutan jusqu'au golfe de Martaban, et une centaine de lieues plus au sud, le long des côtes orientales du golfe de Bengale; à l'est, il confinait à l'empire chinois et au royaume de Siam; traversant le Gange, il occupait le Bengale. Ce temps de haute prospérité avait déjà disparu lorsque les Anglais fixèrent à Calcutta le siège de leur domination dans l'Hindoustan. Ils avaient essayé plusieurs fois d'étendre leurs relations commerciales dans la Birmanie, sous la garantie d'un traité contracté avec le *monarque aux pieds dorés*, mais ce monarque se contenta de recevoir les présents qu'on lui envoyait pour entamer les négociations, et ne répondit à aucune des propositions qu'on lui faisait. L'orgueil du despotisme asiatique ne s'est montré nulle part avec autant d'arrogance que sur le trône des Birmans; voici les titres des souverains de ce pays : « Des lieux où le soleil se lève, et de la contrée orientale nommée *Chabudu*, le maître de la terre et des eaux, l'empereur des empereurs (et si l'un d'eux était assez insensé pour oser l'attaquer,

mieux vaudrait pour lui que le feu du ciel l'eût anéanti!), le seigneur le plus humain et le plus heureux, l'espoir de toutes les nations, le possesseur des éléphants, des chevaux et de tous les trésors, roi des palais d'or, le plus grand et le plus puissant des souverains, le seul dont les pieds dorés reposent sur la tête du peuple. » — En 1795, les Anglais, ayant à se plaindre de l'empereur des Birmans, s'emparèrent d'Aracan, et il fallut bien que la fierté du monarque s'abaissât jusqu'à recevoir l'ambassadeur du gouverneur général. Le colonel Symes fut chargé de cette ambassade et publia ses observations sur le pays, les mœurs des habitants, les forces et les ressources de l'état. Lorsque de nouvelles provocations de la part des Birmans décidèrent les Anglais à se débarrasser définitivement de ces obstacles que leur opposait sans cesse un gouvernement à demi barbare, l'expérience fit voir que la puissance réelle de ce gouvernement était fort au-dessous des estimations faites trente ans auparavant par le colonel Symes, et ou l'accusa d'exagération, sans tenir compte de ce que les rigueurs et les extravagances du despotisme, jointes aux autres causes dévastatrices, dont l'action est quelquefois si terrible dans les régions équatoriales de l'Asie, avaient pu détruire depuis 1795. — En 1827, lorsque *la majesté aux pieds dorés* fut contrainte à se soumettre aux conditions de paix qui lui furent imposées à Yamtabo, ville de ses états occupée par l'armée anglaise, M. Crawford fut chargé par le gouverneur général de se rendre à la cour d'Ava, et de faire accepter un traité de commerce, en exécution du traité de paix qui mettait entre les mains des Anglais une grande partie du pays, les côtes dans toute leur étendue; et par conséquent toutes les places de commerce maritime, outre le tribut annuel que le monarque birman devait payer. Placé dans une position tout-à-fait semblable à celle où le colonel Symes s'était trouvée, le nouvel ambassadeur a publié sa relation, comme avait fait le colonel, et ses récits diffèrent beaucoup de ceux de son devancier.

Ainsi, par exemple, suivant le colonel, la population birmane s'élevait en 1795 jusqu'au nombre de 14,400,000; M. Crawford la réduit à 4,000,000. Cette dernière évaluation paraît trop faible. En effet, la superficie de l'empire birman, réduit aux royaumes d'Ava et de Pégou, équivalait au moins à la moitié de la France, en sorte que sa population ne serait guère que le quart de la population moyenne de nos départements, ce qui est peu vraisemblable, car tout semble concourir à multiplier les habitants de la Birmanie : la terre y est si fertile et l'homme y consomme si peu ! D'un autre côté, le climat, quoique pernicieux aux Européens, convient très bien aux indigènes, car ils sont en général d'une excellente santé, plus forts et plus vigoureux que leurs voisins, avantages qui ont peut-être entretenu parmi eux l'humeur belliqueuse, le mépris des arts pratiqués par des populations de chétive apparence, un sot orgueil qui s'est opposé aux progrès de la civilisation. Cependant, les observations de M. Crawford semblent confirmées par des faits irrécusables. Cet ambassadeur partit de Rangoun et remonta l'Irawadi, fleuve dont la navigation se prolonge jusqu'aux murs d'Ava; il parcourut d'abord plus de quarante lieues sans apercevoir aucune trace d'industrie commerciale ou agricole, dans une contrée où tout favoriserait l'une et l'autre. Dans les villes, les temples occupent plus de place que les maisons; dans les édifices consacrés à la religion, la dorure éclate de toutes parts, tandis que les habitations ne sont construites qu'avec des bambous et des feuilles de palmier. Si un Birman acquiert quelque fortune, comme il est sans cesse exposé à se voir dépouillé par les agents du fisc, il préfère porter lui-même son or aux ministres de ses dieux, moins inexorables que ceux de l'empereur, et qui promettent au moins la protection céleste en échange des offrandes qu'ils reçoivent. Les temples sont donc excessivement multipliés dans la Birmanie; mais comme chacun de ces édifices est une entreprise particulière, rien ne

garantit sa durée ni même son achèvement. Ainsi, les villes de ce pays offrent, en nombre à peu près égal, des temples en bon état, d'autres qui tombent en ruines sans que l'on songe à les préserver des ravages du temps, et d'autres qui sont en construction.—Le traité de paix d'Yamtabo avait été conclu à 12 lieues de la capitale, en présence d'une armée victorieuse prête à couronner sa conquête par l'incorporation de toute la Birmanie aux possessions anglaises, mais sa majesté aux pieds dorés n'en tenait pas moins à l'observation scrupuleuse de l'étiquette de sa cour. Mille chicanes furent faites à M. Crawford, parce qu'il avait choisi pour son logement à Ava une maison plus élevée que le palais impérial. D'autres scrupules sur les formalités interrompaient souvent les discussions les plus importantes; toutes les clauses du traité de commerce furent débattues par les négociateurs birmans avec une obstination dont le plénipotentiaire anglais eut souvent à se plaindre. De vingt-deux articles qui composaient le projet qu'il avait apporté, il ne put en faire admettre que quatre, encore furent-ils tronqués et rédigés d'une manière incomplète. Il crut cependant devoir pousser la complaisance aussi loin qu'il était possible sans compromettre les intérêts qui lui étaient confiés : il savait que les ministres birmans tomberaient dans la disgrâce de leur maître, et cette disgrâce est ordinairement suivie du supplice. Les courtisans avaient persuadé au monarque que l'ambassadeur anglais était chargé d'implorer la clémence de sa majesté, de désavouer les victoires remportées par les armées de sa nation, de restituer les provinces conquises, de le décharger du tribut stipulé par le traité d'Yamtabo, en un mot, de tout remettre sur l'ancien pied. Lorsque le résultat des conférences lui fut présenté, il se mit en fureur, accusa ses ministres de haute trahison, et, la lance à la main, sortit pour punir lui-même ces grands coupables. Dès qu'il fut aperçu, tout prit la fuite; les moins lestes se précipitèrent du haut du balcon

de la salle d'audience, et ceux qui purent gagner l'escalier accélérèrent leur retraite et cherchèrent des asiles où ils fussent en sûreté jusqu'à la fin de l'ouragan. Quoique le courroux du monarque contre ses ministres fût loin d'être calmé, la légation anglaise était traitée avec distinction; les divertissements lui furent prodigués, et M. Crawford eut lieu d'être satisfait du goût et de l'adresse que les Birmans déploient dans leurs fêtes nationales, dont plusieurs furent célébrées en sa présence. Malheureusement, cette sorte de civilisation ne s'étend pas hors des villes, au lieu que la barbarie des mœurs, l'arbitraire substitué à la justice, l'atrocité des peines, les exactions et tous les vices du despotisme, sont des fléaux qui ravagent tout, et principalement les campagnes. — Dans l'état actuel, les Birmans ne naviguent plus que sur leurs fleuves et quelques rivières qui peuvent recevoir leurs barques. Leurs rameurs sont très habiles; ils ne mettent que quatre jours pour se rendre d'Ava à Rangoun, en descendant l'Irawadi, dont les eaux coulent assez lentement, et ils remontent en dix jours. Cette navigation est de plus de 200 lieues, en tenant compte des sinuosités du fleuve. Aucun ouvrage d'art n'ajoute aux ressources que les eaux offrent pour les communications intérieures et les irrigations dans les vastes plaines de la Birmanie. Si quelque jour ce pays est traversé de canaux, comme il peut l'être presque partout, sa fertilité deviendra prodigieuse, et il pourra recevoir une population aussi pressée que celle des provinces les plus peuplées de la Chine. — L'armée permanente est beaucoup réduite; sa force réelle ne peut être évaluée d'après des documents dignes de foi. Les Birmans seraient les meilleurs soldats de l'Asie s'ils étaient exercés à l'européenne, organisés suivant les principes d'une tactique moins ignorante que celle des Asiatiques. Les Anglais ne manqueront pas d'opérer ce changement, qui leur fera connaître tout le prix de leur nouvelle conquête. Aujourd'hui, le simulacre d'empereur qu'ils ont

laissé sur le trône d'Ava, pour le malheur de son peuple, n'entretient plus d'autre force militaire que celle qui est indispensable pour sa garde, la police des villes et la perception des impôts. La cavalerie est peu nombreuse, quoique son service soit le plus actif et le plus utile. — Quoique la Birmanie ait été entourée dans tous les temps de voisins industrieux, les arts utiles y ont fait moins de progrès que dans aucune autre contrée de l'Asie méridionale. Le faible Hindou sait tirer plus de produit de ses rizières que le robuste Birman, quoique la nature ait tout fait en faveur de celui-ci. La fabrication des étoffes y est presque généralement abandonnée aux femmes. Quant aux arts exercés par les hommes, ils se sont arrêtés à ce que les besoins exigent, en tout ce qui est d'un usage commun, et n'ont reçu quelque perfectionnement que pour le service du luxe. Les sciences et les lettres n'ont pas été moins négligées que les arts utiles, et cependant presque tous les Birmans savent lire et écrire, sorte de contradiction qui ne peut être expliquée que par la funeste influence du despotisme. Peu de livres sont écrits en langue birmane: la littérature de ce pays consiste principalement en chansons, hymnes religieux, chroniques en vers, compositions confiées à la mémoire, et qui peuvent être conservées sans qu'on les écrive. La langue birmane est un mélange de chinois et de pali, et la religion est le bouddhisme mêlé de quelques dogmes hindous. Une des croyances de ce peuple est, en quelque sorte, le système des compensations, agrandi et généralisé. L'univers, dit-on, est rempli, de toute éternité, d'âmes qui s'unissent aux corps vivants et qui, durant ces réunions successives, éprouvent une somme de biens et de maux également répartis dans le temps, mais qui est la même pour toutes, suivant la loi d'une justice immuable. Une âme qui aurait traversé des siècles de félicité constante devrait s'attendre à des souffrances d'une aussi longue durée. Celle qui jouit des faveurs célestes éprouvera plus tard les tortures de l'enfer; mais, pour cha-

que ame, cette existence mêlée de douleurs et de plaisirs a un terme que chacun atteint plus ou moins promptement, pour aller habiter un monde doré où elle jouit d'un calme parfait. Cette croyance, comme on voit, porte plutôt à la résignation qu'à la vertu; le despotisme s'en accorde très bien et ne s'avisera pas de la remplacer par des opinions plus conformes à la raison et plus favorables à la morale. — Les Anglais établis dans l'Hindoustan attachent beaucoup de prix à la conquête de la Birmanie; ils pensent que les établissements dans la rade de Martaban, joints à celui de Singapore, dont la prospérité va toujours croissant, leur assureront le commerce de la Chine, en dépit des efforts de toutes les nations rivales. La rade de Martaban est assez vaste pour contenir à la fois toutes les flottes de la Grande Bretagne. Trois fleuves, le Saluen, le Gain et l'Ataxum, y portent leurs eaux après avoir formé un grand lac semé d'îles verdoyantes, et se réunissent sous les murs de la ville. Le cours entier de l'Ataxum est sur le territoire nouvellement acquis; c'est le moins large, mais le plus profond des trois, et les vaisseaux peuvent le remonter jusqu'à 20 lieues de son embouchure. Ses bords sont tellement escarpés et chargés d'une végétation si luxuriante, que les vaisseaux, ayant toutes leurs voiles déployées, peuvent y manœuvrer sous des berceaux de verdure. Des forêts s'étendent au loin sur ses rives, et sont remplies de bois propres aux constructions navales. Le Saluen, fleuve mitoyen, est aujourd'hui l'une des limites du territoire concédé. Quoique tout son bassin soit d'une admirable fertilité, il était presque entièrement inhabité, mais dès que la cession en fut connue dans les pays adjacents, des familles birmanes traversèrent le fleuve par centaines avec leurs bestiaux et leur mobilier, et vinrent s'établir sur la rive opposée. Des lois très sages leur garantissent une sécurité, une liberté, un bonheur, dont elles n'eussent point joui sous le sceptre de *sa majesté aux pieds dorés*. Tout promet à cette colonie le plus heureux avenir. A l'imitation de

sir Stamford Raffles, qui a formé le bel établissement de Singapore, M. Crawford a fondé la ville d'Hamerst dans une charmante position, sur un cap qui domine la rade de Martaban. Cette ville nouvelle est destinée à devenir l'entrepôt d'un commerce très important et à seconder l'établissement de Singapore. — La Birmanie n'offrira point d'objets nouveaux aux naturalistes, si ce n'est une espèce de perruche qui n'est pas plus grande qu'un moineau, dont la tête, le dessus du cou, le dos et le dessus des ailes sont d'un beau vert, ainsi que le dessus de la queue; le dessous des ailes est d'un bleu brillant, et tout le reste du plumage du plus beau cramoisi. Ce gentil oiseau ne peut être une acquisition pour l'Europe; il ne supporte pas la captivité. On doit aussi faire mention des sources de pétrole du Renan-Khyaung, les plus abondantes que l'on connaisse, dont le produit suffit pour l'éclairage de tout l'empire, et dont on enduit les bois de charpente pour les préserver des attaques des insectes. Ces sources ou puits occupent un espace de plus de deux lieues carrées; leur profondeur moyenne est d'environ deux cents pieds, et leur ouverture n'a pas plus de quatre pieds carrés. L'huile qui en sort est recueillie dans des bassins dont le fond est un tamis qui laisse passer l'eau, tandis que le pétrole se congèle en se refroidissant. On l'extrait des bassins pour la mettre dans de grandes terrines que l'on transporte sur des chariots jusqu'aux bords de l'Irawadi, où des bateaux s'en chargent pour la distribuer dans tout l'empire. M. Crawford estime que le produit annuel de ces deux sources s'élève à 465 millions 552,000 livres d'huile. — Comme le climat de cette contrée est très humide, les insectes y abondent et sont fort incommodes. Six à sept semaines avant la saison des pluies, la lumière des appartements attire des légions de fourmis ailées, de punaises vertes et d'une multitude d'autres insectes qui couvrent les tables, les meubles, les personnes. « J'étais invité, dit un agent de l'administration, arrivé depuis peu dans ce pays, à

une partie de plaisir préparée par des officiers cantonnés au bord d'un lac ; on devait y faire bonne chère, et, après une longue abstinence, à laquelle j'ai été réduit, cette bonne fortune venait très à propos. Le soleil se couche, on se met à table : quel désappointement ! en un moment tous les plats furent couverts de ces maudits insectes et de leurs ailes, on n'avait pas même le loisir de remplir un verre de vin et de le boire, à moins qu'on ne se résignât à avaler, en même temps une douzaine d'insectes qui s'y étaient précipités. » Les Birmans font provision de fourmis ailées, comme d'autres peuples de l'Asie profitent de l'arrivée des sauterelles comme d'une manne que la Providence leur envoie ; mais en Birmanie les fourmis ailées sont un luxe gastronomique et non pas un aliment populaire. On dit que certains gourmets européens trouvent ce mets délicieux, et leur jugement est sans appel. — Un autre fléau de ces contrées, c'est la multitude prodigieuse de corneilles, qui, perchées sur les arbres, les rochers, les édifices, étourdissent par leurs cris et y guettent sans cesse l'occasion de piller. La poule la plus vigilante ne réussit point à en préserver ses poussins. Si ces brigands ailés s'introduisent dans une maison, ils n'y laissent que ce qu'ils ne peuvent emporter. Laisse-t-on les fenêtres ouvertes pendant quel'on est à table, des corneilles viennent enlever effrontément ce qui leur convient, sans être effrayées par le nombre des convives. Ces incommodités, jointes à l'insalubrité du climat pour les Européens, sont un grand obstacle à la prospérité des établissements qu'on y formera, jusqu'à ce qu'on puisse les peupler de créoles acclimatés. La race vigoureuse des Birmans prouve que cette acclimatation est possible, et même facile ; ces peuplades, sorties de régions extrêmement sèches, jouissent aujourd'hui de la santé la plus florissante, dans un pays où, pendant la saison des pluies, on ne peut quitter une paire de bottes sans l'exposer à pourrir en peu de jours. La bonne constitution des Birmans est surtout remarquable aux en-

virons de Tavoi, contrée plus humide qu'aucune autre partie de la presqu'île de l'Inde. Le teint de ces peuples est moins basané que celui des Hindous, et ils estiment beaucoup la blancheur des Européens. Lorsque des dames anglaises arrivèrent pour la première fois à Tavoi, les habitants de cette ville les prirent pour des anges descendus du ciel, et ne furent désabusés que lorsqu'ils virent que ces créatures étaient soumises aux besoins et aux infirmités de la nature humaine.

FERRY.

BIRMINGHAM. Cette ville, située dans le comté de Warwick, en Angleterre, à 27 lieues de Londres, n'était, il y a à peu près un siècle, qu'un bourg assez considérable, renommé pour ses manufactures en fer et en acier. Quant à son importance actuelle, à ses cent mille habitants, ces résultats d'un grand mouvement industriel, qui lui-même est peut-être le principe d'une grande révolution sociale, tout cela était encore renfermé dans cette suite de causes et d'effets que le vulgaire appelle le hasard, et où les esprits éclairés savent reconnaître l'enchaînement logique et nécessaire des événements. — Le premier manufacturier qui donna une certaine impulsion à l'industrie de Birmingham fut John Taylor. Mais ce n'était là qu'une petite cause, une cause individuelle de prospérité. Cependant, comme il y établit une manufacture de boutons, d'ouvrages vernis et émaillés, et que les habitants de Birmingham en conçurent beaucoup de goût pour la fabrication d'un grand nombre d'objets de luxe, il est facile de comprendre le mot de Burke sur cette ville : « C'est, disait-il, le magasin de bijoux de l'Europe. » Les colliers, les bracelets, les boîtes et les épées de cour, sortis de Birmingham, artistement travaillés, justifiaient le mot de Burke. — La richesse et la grandeur actuelles de cette ville s'expliquent par deux faits : sa situation dans le voisinage de la plaine de Wednesbury et de Wolverhampton, et la révolution de 89 : une circonstance de lieu et une circonstance de temps, dont la

dernière devait se produire tôt ou tard et utiliser la première.—Cette plaine dont nous venons de parler offre l'aspect d'une stérilité profonde. Le sol en est entrecoupé par des mines de houille. Les routes qui la traversent sont pavées de scories et comme ensevelies sous une poussière noire qui, s'attachant au vêtement, au linge et à la peau des habitants, donne à leur extérieur quelque chose de cyclopéen : aussi a-t-on surnommé cette plaine la plaine des Cyclopes. Mais des fosses énormes qu'on rencontre de distance en distance, Birmingham a tiré le puissant mobile qui donne l'action et la vie à la plupart de ces machines, le charbon, ou plutôt la vapeur, dont il est le principe.—Les guerres qui furent le résultat de notre première révolution créèrent pour Birmingham une branche d'industrie si considérable que le nombre de ses machines et sa population de travailleurs en furent beaucoup augmentées, et que ses richesses suivirent la même proportion. Pendant vingt ans, Birmingham fabriqua des armes pour toute l'Europe contre la France révolutionnaire. Quinze mille fusils par mois sortaient de ses manufactures, et le besoin d'ouvriers était si grand que femmes et enfants travaillaient à cette fabrication. A la paix, cet excédant de population est resté sans ouvrage. De là, des branches d'industrie la plupart nouvelles, les unes légitimes, les autres très peu licites, mais que la misère et le nombre des ouvriers forcent presque le gouvernement de tolérer. — Dans les premières, on adoptées, on conservées, ou reprises depuis 1814, il faut rayer la préparation des feuilles de cuivre qui servent à doubler les vaisseaux, la fabrication des armes blanches et des coutellerie de toute espèce, comme aussi celle des ressorts de voitures et de parapluies, des tuyaux de conduite pour les eaux et pour le gaz, et enfin du gaz lui-même, dont le résultat est d'affranchir l'Angleterre de la nécessité de tirer ses huiles de l'étranger.—Il faut ajouter que Birmingham étant bâti au point de réunion de plusieurs canaux, ces canaux lui appor-

tent les productions des autres comtés, et entretiennent ainsi son industrie. C'est le plus souvent du fer en barre, du cuivre, de l'argent en lingots, matières premières qui, livrées aux cylindres, aux ciseseaux et aux meules, sont réduites à l'état de feuilles, de bandes et de fils de toute dimension. On voit à Birmingham beaucoup de manufactures de quincailleries : l'acier, le verre, se montrent taillés sous mille formes diverses, et la plupart de ces travaux si achevés sont le produit des machines. Là, les pompes à feu remplacent les chevaux et mettent en mouvement des marteaux d'une force prodigieuse, qui paraissent plutôt écraser les métaux que leur imprimer une forme nouvelle. C'est dans un local immense, qu'on appelle *Eagle Foundry* (Fonderie de l'Aigle), que l'on fabrique les machines à vapeur elles-mêmes, dont la force égale quelquefois celle d'un cheval et demi, point de comparaison assez bizarre, mais dont on se sert communément pour préciser le degré de force d'une mécanique.—Eh bien ! malgré toutes ces industries légitimes, rassemblées dans Birmingham, aujourd'hui, comme au commencement de la révolution française, où le nombre des ouvriers s'était sensiblement accru, cette ville renferme beaucoup de faux monnayeurs, et ces hommes regardent presque comme un état ce qui, aux yeux de la loi et de la société, est la plus grave atteinte qu'on puisse porter à la propriété la plus universellement répandue, celle de l'argent. — Ce fut d'abord contre la France que s'exercèrent les faux monnayeurs de Birmingham, et le nombre d'assignats qu'ils fabriquèrent fut énorme. Il n'est pas impossible que le gouvernement anglais ait fermé les yeux sur ce moyen d'achever notre ruine financière, déjà commencée par la révolution et par la mesure des assignats eux-mêmes. Maintenant, c'est surtout dans cette ville que l'on s'adonne à la contrefaçon des billets de la Banque d'Angleterre. La sécurité avec laquelle s'opère cette contrefaçon a quelque chose de curieux dans un pays où le vol d'un mouton est puni

de mort. « Des officiers de police, dit un voyageur, sont informés d'un rassemblement de faux monnayeurs, et se transportent dans le lieu de leurs travaux. A leur grande surprise, ils trouvent les deux premiers étages entièrement vides. Cependant ils montent au grenier, où ils voient un homme occupé à travailler sur une plaque de métal, et qui, se tenant dans la salle la plus éloignée de la porte principale, était instruit de leur entrée dans la première pièce. Cet homme, au moyen d'une trappe, descend sur-le-champ à l'étage au-dessous; les officiers de police s'y portent aussitôt, mais avant qu'ils y soient arrivés, le faux monnayeur s'est soustrait à leur poursuite au moyen d'une seconde trappe; et alors la descente leur devenant impossible, en raison de la profondeur, ils se bornent à le voir tomber ainsi d'étage en étage, jusqu'à ce que, parvenu à la cave, il échappe entièrement à la vue et disparaisse dans quelque passage souterrain. »— Ceci est le résultat, comme nous l'avons indiqué, de l'énorme, nous ajouterons de la menaçante agglomération d'ouvriers de toute profession sur un seul et même point. On est presque obligé de respecter leurs ateliers de fausse monnaie, pour que, en violant une des lois de l'état, ils continuent à respecter les autres. L'avenir dira si ce calcul a été juste de la part du gouvernement. — Dès 1819, une assemblée de radicaux se tint à Birmingham, et son but politique était, pour le moment, l'établissement de parlements annuels, et le droit de suffrage conféré à tout Anglais âgé de vingt-un ans. Cette assemblée alla même jusqu'à nommer un représentant au parlement pour Birmingham, qui n'en avait pas. Les magistrats parvinrent heureusement à la dissoudre, lorsque Manchester, autre métropole de l'industrie, était prête à suivre cet exemple. — Depuis la révolution de juillet et la réforme, la situation où ces immenses rassemblements d'ouvriers plaient l'Angleterre est devenue encore plus critique. Qu'on pense à ce que peuvent produire les passions révolutionnaires parmi une

population de travailleurs dont le pain est aventuré par la moindre fluctuation du commerce; qu'on pense à ces mineurs endurcis par les plus rudes travaux, et qui ne voient qu'une chose dans la réforme, ce que précisément elle ne leur donnera pas, un salaire plus élevé, une nourriture meilleure et plus abondante. Et puis, qu'on se souvienne que Birmingham est à vingt-sept lieues de Londres!

F. NETTEMMENT.

BIRON (CHARLES DE GONTAULT, duc de), pair et amiral de France, maréchal général des camps et armées du roi, gouverneur de Bourgogne et de Bresse, fit ses premières campagnes dans les armées de la ligue. Les protestants n'avaient point d'ennemi plus redoutable, et il décida de la fortune d'Henri IV en passant dans son parti après la mort d'Henri III. Il se distingua aux batailles d'Arques, en 1589, d'Ivry et d'Aumale, aux sièges de Lagny, de Paris, de Rouen; en 1592. Henri lui donna, en 1594, le bâton de maréchal et le gouvernement de Bourgogne; il devait à Biron la soumission de cette grande province. — Le nom de Biron se rattache à toutes les grandes opérations militaires de l'époque. Il contribua plus qu'aucun autre aux succès qui valurent à Henri IV le trône de France. Il était ambitieux, et ses services semblaient lui donner le droit de tout obtenir. Ayant fait un roi, il prétendit se faire une principauté indépendante. Son ambition le perdit. — Henri IV lui avait conféré le commandement de l'armée envoyée par lui contre le duc de Savoie, qui s'obstinait à se maintenir en possession du marquisat de Saluces. Biron s'empara de la capitale de cette principauté. — Ce fut pendant cette courte campagne que le roi d'Espagne et le duc de Savoie hasardèrent une négociation avec Biron. Ce ne fut qu'un premier essai. Henri érigea en duché-pairie la baronnie de Biron, et l'envoya en ambassade auprès de la reine Elisabeth; mais le roi d'Espagne n'avait point renoncé à ses prétentions à la couronne de France. Il

n'avait soutenu la ligue que pour l'obtenir ; il avait échoué sous les derniers Valois. Henri, qui leur avait succédé, n'avait point d'enfant légitimé ; à sa mort le trône se trouvait encore vacant. On promit à Biron la main de la fille du duc de Savoie et la principauté d'une province de France. On lui persuada que la politique avait eu plus de part que la reconnaissance aux dernières libéralités d'Henri, et que l'ambassade de Londres n'était dans le fait qu'un véritable exil. Enfin, gentilhomme attaché à Biron, était l'agent secret de cette perfide et mystérieuse négociation. Il révéla à Henri IV le complot, et lui remit toute la correspondance de Biron. Le maréchal était de retour de son ambassade de Londres. Il avait été rejoindre Henri IV à Lyon. Ce prince lui fit l'accueil le plus amical, lui rendit, ou parut lui rendre toute sa confiance, et lui remit le gouvernement de Bourgogne. Cependant Henri et son conseil ayant décidé de faire arrêter et juger Biron, l'exécution de ce projet fut ajournée au retour de la cour à Fontainebleau. Tout fut concerté entre le roi et Sully. Celui-ci fit préparer un bateau couvert pour conduire le maréchal à la Bastille, où il se rendit lui-même afin de tout disposer pour le recevoir. Henri avait mandé le maréchal, qui était au jeu de la reine ; il vint, et, après un court entretien, il sortit. Vitry, capitaine des gardes (le même qui, sous le règne suivant, fit assassiner le maréchal d'Ancre), l'attendait dans l'antichambre, et, portant sa main gauche à la droite de Biron, et de l'autre saisissant son épée : « Monsieur, lui dit-il, le roi m'a dit de lui rendre compte de votre personne ; baillez votre épée ! — Tu te railles, Vitry, dit le maréchal étonné. — Monsieur, le roi me l'a commandé. — Eh ! je te prie, que je parle au roi ! — Non, monsieur, le roi est retiré. » Biron remit son épée en s'écriant : « Ah ! mon épée, qui as tant de fois fait de bons services ! » Il resta sous la garde de Vitry, et fut conduit au bateau qui le transporta à la Bastille. Le comte d'Au-

vergne, son co-accusé, fut en même temps arrêté par Praslin, autre capitaine des gardes, et conduit à la même prison. La double opération terminée, Henri IV partit pour Paris, où il entra par le faubourg Saint-Marceau. Il était à Saint-Maur-les-Fossés quand la famille du maréchal vint se jeter à ses pieds, et implorer sa clémence. Le duc de la Force parla au nom de tous. D'autres seigneurs, amis de Biron, se joignirent à ses parents. La réponse d'Henri IV leur laissa peu d'espérance. « J'ai toujours reçu, dit-il, les requêtes des amis du sieur Biron en bonne part, ne faisant pas comme mes prédécesseurs, qui n'ont jamais voulu que non seulement les parents et les amis du coupable parlissent pour eux, mais non pas même les pères et mères, ni les frères. Jamais le roi François ne voulut que la femme de mon oncle, le prince de Condé, lui demandât pardon ; quant à la clémence dont vous voulez que j'use envers le sieur Biron, ce ne serait miséricorde, mais cruauté. S'il n'y allait que de mon intérêt particulier, je lui pardonnerais comme je lui pardonne de bon cœur, mais il y va de mon état, auquel je dois beaucoup, et de mes enfants que j'ai mis au monde, car ils pourront me le reprocher et tout mon royaume. Je laisserai faire le cours de justice, et vous verrez le jugement qui en sera donné. J'apporterai ce que je pourrai à son innocence ; je vous permets d'y faire ce que vous pourrez, jusqu'à ce que vous ayez connu qu'il soit criminel de lèse-majesté. Car alors le père ne peut solliciter pour son fils, le fils pour son père, le frère pour le frère ; ne vous rendez pas odieux à moi pour la grande amitié que vous lui portez. Quant à la note d'infamie, il n'y en a que pour lui. Le connétable de Saint-Pol, de qui je viens, le duc de Nemours (Jacques d'Armagnac), de qui j'ai hérité, ont-ils laissé moins d'honneur à leur postérité ? Le prince de Condé, mon oncle, n'eût-il pas en la tête tranchée le lendemain, si le roi François II ne fût mort ? Voilà pourquoi, vous autres, qui

estes parents du sieur Biron, n'aurez aucune honte, pourvu que vous continuiez en vos fidélités, comme je m'en assure, et tant s'en faut que je veuille vous ôter vos charges, que s'il en venait de nouvelles, je vous les donnerais. Voilà Saint-Angel qu'il avait éloigné de lui, parce qu'il était homme de bien. J'ai plus de regret à sa faute que vous-mêmes. Mais avoir entrepris contre son bienfaiteur, cela ne se peut supporter. » — Le frère du maréchal insista sur ce que Biron n'avait rien entrepris contre la personne du roi. « Faites ce que vous pourrez, répondit Henri, pour son innocence, je ferai de même. » La suite de cette déplorable affaire prouvera s'il s'est rappelé cette promesse. Biron comptait beaucoup sur l'ancienne amitié du roi et sur le crédit de sa famille. Cette confiance l'abandonna lorsqu'il vit qu'on entraînait dans sa chambre sans armes, et qu'on le servait avec des couteaux sans pointe. « Ah ! je vois bien, dit-il alors, qu'on veut me faire tenir le chemin de la Grève. » — Il circula à cette époque une longue lettre de Biron au roi ; il demandait à être exilé en Hongrie, pour y combattre encore et y rétablir sa fortune ; il affirmait que là, comme partout ailleurs, *il servirait et paraîtrait toujours Français*. Il terminait ainsi : « Laissez-vous toucher, sire, à mes soupirs, et détournez de votre règne ce prodige de fortune, qu'un maréchal de France serve de funeste exemple aux Français, et que son roi, qui le voulait voir combattre dans les périls de la guerre, ait permis durant la paix qu'on lui ait ignominieusement ravi l'honneur et la vie ! Faites-le, sire, et ne regardez pas tant à la conséquence de ce pardon qu'à la gloire d'avoir pu et voulu pardonner un crime punissable ; car il est impossible que cet accident puisse arriver à d'autres, parce qu'il n'y a personne de vos sujets qui puisse être séduit comme j'ai été par les malheureux artifices de ceux qui aimaient plus ma ruine que ma grandeur, et qui, se servant de mon ambition pour corrompre ma fidélité, m'ont conduit au danger où

je me trouve. Voyez cette lettre, sire, de l'œil que Dieu a accoutumé de voir les larmes des pécheurs repentants, et surmontez votre juste courroux pour réduire cette victoire à la grâce que vous demande, sire, votre très humble, etc. Biron. — Le maréchal avait été arrêté dans la nuit du 13 au 14 juin 1602. Il avait été interrogé le 17 par les présidents Harlay et Blanchemin et les deux plus anciens conseillers, Fleury et Thurin. Le parlement s'assembla le 6 juillet, et s'ajourna au 11 pour assister à la *confection du procès*. Les pairs ne se présentèrent point, quoiqu'ils en eussent reçu l'ordre exprès du roi, qui était venu de Fontainebleau à Paris pour leur ôter tout sujet d'excuse. La plupart alléguèrent que la cour ne les avait point appelés au procès du duc d'Aumale ; d'autres, qu'ils étaient alliés ou amis de l'accusé. — Enfin, dénonciateur de Biron, arriva à Paris le 13 ; il ne paraissait dans les rues qu'accompagné de quinze à vingt cavaliers, tous armés ; le roi l'avait autorisé à se faire ainsi escorter pour sa sûreté. Le 15, il fut confronté avec le maréchal, *qui lui dit pouille*. Le parlement ne procéda à l'instruction que le 23. Le conseiller Fleury, rapporteur, communiqua une requête de la maréchale de Biron, tendant à ce que son fils fût assisté d'un conseil, *attendu qu'étant homme de guerre*, il était peu versé en telles affaires. Mais, sur les conclusions des gens du roi, la cour rejeta sa demande, et continua l'examen du procès. Les audiences des 24, 25 et 26 furent employées à cet examen. Le chancelier était au palais à six heures du matin. Le 27, le maréchal y fut conduit dans un bateau couvert, avec quinze ou vingt soldats à bord ; suivait un autre bateau rempli de gardes du corps et du chevalier du guet ; d'autres détachements marchaient sur les quais jusqu'à l'île du palais, où le maréchal descendit, et fut conduit à la grand'chambre, où il subit un interrogatoire de deux heures, assis sur une *basse et petite sellette*. A neuf heures, il fut ramené à la Bastille, comme il était ve-

nu, et avec la même escorte. Le palais, les quais, les rues, étaient remplis de troupes.—Le 29, à six heures du matin, le chancelier ouvrit la dernière séance, composée de 127 juges. Le maréchal fut condamné à *estre décapité en place de Grève, comme atteint et convaincu d'avoir attenté à la personne du roi, et entrepris contre son estat; tous ses biens confisqués, sa pairie réunie à la couronne, et dégradé de tous honneurs et dignités.* Le 30, une foule immense était réunie sur la place de la Bastille et à la Grève, et ne se sépara que le soir. On s'attendait que l'exécution aurait lieu ce jour-là. « Le lendemain, le roi adressa des lettres-patentes par lesquelles il déclarait qu'aux instances et prières des parents du sieur de Biron, et pour l'amitié qu'il lui avait autrefois portée, et pour plusieurs autres grandes considérations, son plaisir estait qu'il fût exécuté dans la Bastille, quoique l'arrêt portât qu'il le serait dans la place de Grève, voulant par ce moyen l'exempter de l'infamie d'un spectacle public. » La cour néanmoins délibéra si elle adresserait au roi des remontrances sur un changement apporté à son arrêt. Mais, comme ces changements ne concernaient que le lieu de l'exécution, les lettres-patentes furent enregistrées.—La principale question du procès n'était pas, quant à la culpabilité, de savoir si Biron avait conspiré, mais s'il avait renoncé à son projet. Or, il résultait d'une de ses lettres produites au procès et adressées à Lafin, qu'il avait tout-à-fait abandonné son dessein. « Puisqu'il a plu à Dieu, lui écrivait-il, de donner un fils au roi, je ne veux plus songer à toutes ces vanités; ainsi, ne faites faute de revenir! » Et depuis, rien n'indiquait qu'il eût agi dans le sens de la conspiration. Aucun fait nouveau ne l'accusait. Il avait vu depuis le roi à Lyon, et en avait été bien accueilli; il avait conservé son rang, ses grades, son gouvernement de Bourgogne. Il hésitait cependant à revenir à la cour. Il ne se détermina à s'y rendre qu'après plusieurs conférences avec le

président Jeannin, qui lui avait été envoyé par le roi; et sans doute il n'était parti que sur la garantie de n'être point inquiété. Il y avait eu de sa part tentative de crime, mais le crime n'avait pas été consommé, mais l'exécution en avait été suspendue par une circonstance dépendante de sa volonté. Il n'était donc pas coupable. Il y avait eu abolition de fait en sa faveur; mais cette abolition n'avait pas été sanctionnée dans les formes d'usage, et ce fut ce défaut de forme qui entraîna sa condamnation. Cette grave question de droit n'avait pas subi l'épreuve d'une discussion contradictoire, parce qu'on lui avait refusé l'assistance d'un conseil. Il entendit à genoux la lecture de l'arrêt, et entendant les mots *avoir conspiré contre le roi et son estat*, il s'écria : *C'est faux! c'est faux! ôtez cela!* Après les mots *en Grève*, il répéta : « *En Grève!* voilà une belle récompense de mes services, de mourir ignominieusement devant tout le monde. » Le chancelier l'avertit que le roi lui faisait la *grace* d'être exécuté à la Bastille. « Est-ce là la *grace* qu'il me fait, dit Biron; ah! ingrat, méconnoissant, sans pitié, sans miséricorde, qui n'eurent oncques de lieu en lui, car si quelquefois il semble en avoir usé, c'a été plutôt par crainte qu'autrement.... Eh! pourquoi n'use-t-il pas de pardon envers moi, vu qu'il l'a fait à beaucoup d'autres qui l'ont beaucoup plus offensé que je ne l'ai fait? » Il nomma d'Épernon et Mayenne. « La reine d'Angleterre, ajouta-t-il, eût pardonné au comte d'Essex, s'il l'eût voulu demander. Et pourquoi non à moi, qui le demande si humblement, sans mettre en ligne de compte les services de feu mon père et les miens, mes plaies, qui le demandent assez d'elles-mêmes..... Il (le roi) a regardé à peu de chose, tant sa haine est grande contre moi. Eh quoi! on me fait donc mourir sur la déposition d'un sorcier et le plus grand *négronancien* du monde, qui s'est servi à la malheure de mon ambition, m'ayant souvent fait voir le diable en particulier, et même parlant par une

image de cire, qui aurait bien articulément prononcé ces mots : *Rex impie, peribis, et sicut cera liquescit morieris.* » — « Et après il se desborda en injures contre M. le chancelier, l'appelant homme injuste, sans foi, sans loi, statue, image plâtrée, *grand nez*, qui seul l'avait condamné à mort iniquement, sans aucune raison, et tout innocent et nullement coupable. » (*Journal du règne de Henri IV*, tom. 1^{er}, 2^e p., p. 194.) — Averti de mettre ordre à sa conscience et à ses affaires, il dit qu'il devait 30,000 écus, et que, pour s'acquitter il en avait 50,000 au château de Dijon; que le roi disposerait du reste; qu'il laissait une fille grosse de son fait (Sebillotte, fille du procureur du roi de Dijon), et à l'enfant de laquelle il laissait une maison qu'il avait achetée près de Dijon, et 6,000 écus. Il chargea un des secrétaires de Sully d'assurer son maître qu'il avait toujours été son bon ami, et qu'il mourait tel; que ceux qui lui avaient fait entendre qu'il avait eu dessein de le tuer, l'avaient trompé. Il recommanda son enfant à ses deux frères. Il donna au secrétaire de Sully une bague qu'il le pria de remettre à sa sœur, la comtesse de Roussi; il en donna une autre au capitaine de la Bastille. — L'échafaud avait été élevé au niveau d'une chambre de la Bastille. L'épouse de M. de Rumigny, concierge de la Bastille, le voyant passer pour aller au supplice, *se mit à pleurer ayant les mains jointes*; et, s'adressant au chancelier, Biron s'écria : « Quoi ! monsieur, vous qui avez le visage d'un homme de bien, avez souffert que j'aie été si misérablement condamné ! Ah ! si vous n'eussiez témoigné devant ces messieurs que le roi voulait ma mort, ils ne m'auraient pas ainsi condamné; vous avez pu empêcher ce mal, et ne l'avez pas fait ! vous en répondrez devant Dieu, oui, devant lui, où je vous appelle dans l'an et tous les juges qui m'ont condamné. » — Parvenu sur l'échafaud, il se banda les yeux, en ôta deux fois le bandeau, se leva en protestant de son innocence; il se relevait pour la troi-

sième fois, quand le bourreau l'invita à dire son *In manus*; et, tandis qu'il priait, il lui fit sauter la tête, qui tomba en bas de l'échafaud; elle fut jetée avec le corps dans un cercueil qui fut porté à Saint-Paul. — Biron était de moyenne taille; il avait le visage d'un brun très marqué, les yeux enfoncés, le regard sinistre; son orgueil égalait son ambition; il avait foi à l'astrologie judiciaire; mais brave jusqu'à la témérité, son corps était tout sillonné de blessures. Son fils naturel hérita d'une partie de ses biens, prit son nom et ses armes, et continua la famille des Biron. Presque toutes les grandes familles historiques de France se sont ainsi perpétuées par la légitimation des bâtards, et cela n'a point empêché qu'elles ne se soient ensuite tout-à-fait éteintes.

DREY (de l'Yonne).

BIROSTRITE, genre de mollusques fossiles dont on ne connaît qu'une espèce, le *B. inæquiloba* de Lamarek.

BIS, mot latin, depuis long-temps francisé au théâtre, et par lequel les spectateurs demandent à entendre une seconde fois la phrase ou le couplet qui ont excité vivement leur approbation. Très ambitieux autrefois de ce genre de succès, les vaudevillistes avaient créé pour le désigner un mot (*bisser*) qui n'a pas encore reçu la sanction de l'académie. Quelques-uns d'eux obtinrent même les honneurs du *ter*; mais une seule fois la flatteuse demande du *quater* eut lieu pour un couplet d'une pièce de Désaugiers, qui se terminait par ces deux vers :

Le Français au vainqueur, il le salue encore,
Il le salue toujours.

C'était en 1816, époque où les armées de la coalition occupaient encore notre territoire; ce qui explique facilement le témoignage éclatant de la sympathie nationale pour cet avis à l'étranger. Plus tard, l'emploi continu, dans les vaudevilles, des inévitables rimes de *guerriers* et *lauriers*, de la *gloire* et de la *victoire*, entraîna un abus fastidieux du *bis* approbateur. Maintenant, on ne de-

mande plus le *bis* dans nos théâtres, en général, que pour un trait saillant ou un couplet ingénieux : c'est dire qu'il est beaucoup moins prodigué. OUVRY.

BISAILLE ou **BINAILLE**. Mélange de pois des champs (*pisum arvense*) et de vesce commune (*vicia sativa*) pour la nourriture des animaux, auquel le nom de bisaille a été donné, selon les uns, parce que la farine de ce mélange est bise, et selon d'autres parce que les pigeons bisets s'en nourrissent. Cette composition binaire est annuelle et se sème sur les jachères : c'est un mélange excellent et très productif qui se consomme en vert et en sec, et dont on ne peut trop recommander la culture dans les terres à blé et même dans les terres à seigle. — Les combinaisons binaires de plantes propres à la nourriture des animaux s'étant multipliées avec les progrès de l'agriculture, on a proposé d'étendre le mot *bisaille*, non seulement aux plantes annuelles autres que le mélange de pois et de vesce, mais encore à toutes les autres combinaisons de plantes bisannuelles et vivaces cultivées deux à deux pour la nourriture des animaux ; d'autres ont proposé avec plus de raison encore de remplacer le mot *bisaille* par celui de *binaille*, qui est évidemment meilleur ; ainsi, adoptant ces idées et l'emploi déjà répandu du mot *binaille*, et sans nous arrêter aux prétendues étymologies du mot *bisaille*, qui se rapporteraient, l'une un peu burlesque peut-être et hasardée, au pigeon *biset*, et l'autre à la couleur *bise* de la farine du mélange de vesce et du pois gris des champs, ce mélange étant lui-même un composé binaire, nous lui continuerons, au lieu du nom de *bisaille*, celui de *binaille*, qu'il a dû recevoir comme une conséquence de sa composition binaire : c'est ainsi qu'on dit *binaille* de pois et de vesce, *binaille* de trèfle et de luzerne, lorsque, selon l'usage des cultivateurs des environs de Paris, le trèfle et la luzerne sont semés ensemble ; *binaille* de mélilot de Sibérie lorsqu'on emploie la combinaison indiquée par André Thouin de ces deux végétaux herbacés,

le premier, élevé, fort, droit et odorant, servant de soutien à la vesce et lui abandonnant le superflu de son arôme, et donnant ainsi un maintien à cette plante naturellement tombante, molle et diffuse, en même temps qu'elle reçoit du mélilot le principe odorant qui surabondait en lui, et qui est venu augmenter de son parfum la qualité de la vesce, que les animaux mangent avec plus d'empressement que dans son état ordinaire, tout en mangeant avec un égal plaisir le mélilot, dont l'odeur un peu forte les éloigne quelquefois, quand ce fourrage leur est donné seul, ou qu'ils n'en ont pas encore contracté l'habitude. Les combinaisons binaires, souvent mises en pratique, très bonnes et très productives, du ray-grass d'Angleterre avec le trèfle blanc, du même ray-grass avec le trèfle-fraise ou avec le lothier, du ray-grass d'Italie avec celui d'Angleterre, du fromental avec le ray-grass d'Italie ; ou bien de l'un ou de l'autre ray-grass avec le trèfle blanc, ou le trèfle-fraise ou le lothier ; l'heureuse combinaison qui produit sans contredit le meilleur foin ; du thimoty avec le *poa angustifolia*, ou bien la combinaison de l'une ou de l'autre de ces plantes avec le *lolium aristatum* ; celle du sainfoin avec le fromental ou avec *l'avena flavescens* ou bien avec *l'avena canescens* ; celle du gros navet long de Berlin, qui s'enfonce en terre, et du navet plat dit *turneps*, qui tient à peine au sol, et qui semblent vivre, l'un aux dépens de la terre, l'autre aux dépens des émanations terrestres et de l'humidité atmosphérique ; la combinaison du rutabaga et du chou-navet de Laponie, variétés nées du chou *turneps*, qui n'est lui-même qu'une hybride du chou et du navet, et qui sont douées, comme le chou *turneps*, leur type, d'une telle force de constitution qu'ils ne gèlent jamais, même dans le nord de l'Europe, où ils procurent comme en France et en Angleterre une nourriture abondante et fraîche aux animaux dans la rude et dure saison ; les mélanges deux à deux de la carotte rouge, qui croît en s'enfon-

çant en terre, où elle parvient à une grosseur d'autant plus considérable que la terre est plus profonde, avec la carotte blanche à collet vert, l'une des plus grosses espèces, et qui croît dans une direction contraire, et qui, semblable en cela à la betterave champêtre et au navet turneps, semble ne tenir au sol que comme à un point d'appui; de la boulque, ou de l'*alopecurus*, ou des *eynosurus* avec le *trifolium repens*, et toutes les autres combinaisons binaires de plantes propres à la nourriture des animaux, sont, pour parler exactement, autant de binailles, ainsi que la raison l'indique, car le mot *binaille*, qui représente deux unités, est plus significatif, plus indicatif, plus rationnel, et par conséquent beaucoup plus en harmonie avec une combinaison binaire, que le mot *bisaille*, qui doit disparaître, une nomenclature bien faite étant le procédé le plus certain pour arriver au perfectionnement d'une science quelconque. Nous reviendrons sur ce sujet aux mots POIS, PRAIRIE, VESCE. (Voyez ces mots.) TOLLARD aîné.

BISANNUEL, *biennis*, nom donné aux plantes qui ne vivent que deux années, et qui ordinairement ne portent fruit que l'année de leur mort. On peut néanmoins prolonger leur durée en les empêchant de fleurir, ce qui n'arrive que la seconde année, car, la première, elles ne donnent que des feuilles sans tige. On les désigne communément par le signe ♂, comme nous l'avons dit au mot *bienné*, synonyme de *bisannuel*.

BISCAINO (BARTHÉLEMI). Les productions de cet artiste sont assez rares, parce qu'il mourut avant sa 25^e année, enlevé en même temps que son père, dont il avait reçu les premières leçons, dans une épidémie qui ravagea la ville de Gênes, en 1657. Il y était né en 1632. On voit de lui trois tableaux dans la galerie de Dresde et une *Adoration des bergers* au muséum de Paris, et l'on s'accorde à louer le contour de ses figures, le fini de son exécution, et surtout l'excellence de ses draperies. Il a aussi gravé à l'eau forte une quarantaine

de sujets de piété, d'une pointe ferme et spirituelle, et dont les têtes sont remarquables par la beauté de leur caractère. — *André Biscaino*, son père, était assez bon peintre de paysages.

BIS CANTARE, *chanter deux fois*, exprime le droit accordé à un curé de desservir deux paroisses et de dire ainsi deux messes par jour, dans des paroisses différentes. Autrefois, c'était à l'évêque diocésain qu'appartenait le droit de donner de semblables autorisations; aujourd'hui il ne le peut qu'avec l'agrément de l'autorité civile; du reste, l'on conçoit qu'un prêtre ne peut quitter son diocèse pour aller desservir dans un autre sans la permission de son évêque: c'est la disposition formelle de l'art. 34 du concordat du 15 juillet 1801.

T., s.

BISCAYE, en espagnol *Vizcaya*, l'une des trois provinces basques, est bornée au nord par le golfe de Gascogne, à l'est par la province de Guipuzcoa, au sud par celle d'Alava, à l'ouest par celle de Burgos. Elle a quinze lieues de long sur vingt-cinq de large. On évalue sa population à 200,000 âmes. Quatre rivières l'arrosent, l'Ansa, la Mundaca, le Saladon et le Queytis, qui se jettent dans la mer. La température est un peu humide et cependant salubre. Le sol est montueux, peu fertile, et le blé qu'on y recueille ne suffit pas au besoin des habitants; le vin n'y est pas de garde, mais les fruits y sont excellents. Le cerisier y atteint la hauteur de l'orme. On y élève beaucoup de châtaigniers, dont une partie des produits est consommée et le reste exporté. Les pêches et les poires y sont savoureuses, le cidre délicieux; le pommier y semble être dans son pays natal, et l'on fait grand cas des reinettes, surtout de celles de Durango. Les Biscayens sont fort entendus aux plantations et à la tenue des pépinières. Vers la côte, la température, adoucie par la mer, permet la culture des orangers et des citronniers. Les montagnes, hautes et boisées, sont couvertes de chênes, de hêtres, de noyers.

Elles renferment des carrières de beau marbre et d'abondantes mines de fer, surtout à Somorostro et à Mondragon. Les côtes sont très poissonneuses. Tout est riant en Biscaye. C'est le dernier asile de l'industrie et de la liberté espagnole; les vallées sont cultivées, les coteaux couverts de villages et de hameaux. De la Bidassoa à Vittoria, dans un espace de trente lieues, on ne passe pas un quart d'heure sans en apercevoir quelqu'un. Les Biscayens sont robustes, actifs, gais, ouverts, hospitaliers. Ils semblent sentir leur bonheur et vouloir le faire partager à ceux qui les visitent. Descendants des Cantabres, ils ont conservé beaucoup de traits caractéristiques de ce peuple brave, indépendant, et ils parlent encore sa langue. Les femmes sont jolies, grandes, bien faites, et leurs tresses de longs cheveux noirs, leurs beaux yeux, leur sourire, offrent un mélange de volupté impossible à décrire. — La Biscaye a eu ses souverains particuliers depuis la fin du 9^e siècle jusqu'en 1479. Philippe II anoblit tous les Biscayens et leur octroya de nombreux privilèges. On assure qu'on n'y compte pas moins de 54,000 hidalgos. Ce peuple, exempt de régie et d'intendance, reconnaît les monarques d'Espagne, non pour ses rois, mais pour ses seigneurs, et affecte d'appeler ses communes *republicas*. Chargé lui-même de la défense de ses foyers, il ne tire point à la milice, n'est point passible du casernement, et ne reconnaît d'autre loi que celle du grand juge de sa province. Il ne doit au roi que ce qu'il devait à ses anciens seigneurs, et ne paie d'autre impôt que quelques cens, des droits sur le fer, la dime dans quelques villages, et des contributions locales. Enfin il décide lui-même de ses intérêts les plus importants dans des assemblées générales qui sont convoquées tous les deux ans, et où toutes les communes ont une voix, à quelques exceptions près. — BILBAO, capitale de la Biscaye, en latin *Amanes-Portus*, est située dans une belle plaine sur la rive droite de l'Ansa, que l'on passe sur un

pont de bois d'une seule arche et d'une grande élévation. Elle est à deux lieues trois quarts de la mer, et à quatre-vingt-quatre lieues de Madrid. Sa latitude nord est de 43 degrés 11 minutes, sa longitude ouest de 5 degrés 21 minutes. On n'y compte pas plus de 850 maisons. Aussi ses 13,000 habitants s'y logent-ils difficilement, quoiqu'elles soient hautes et bien bâties. Les rues sont droites et bien pavées. On y amène l'eau à volonté, et elles sont en général fort propres. On ne peut y faire usage de voitures, la ville étant en grande partie construite sur pilotis. On y remarque la jolie promenade de l'arsenal, une belle place, un beau quai, l'hôtel-de-ville, l'hôpital et la boucherie. Les environs sont couverts de jardins délicieux et de charmantes maisons de plaisance. Rien de plus agréable que la perspective dont on jouit en remontant la rivière. Ce sont à chaque instant de nouveaux objets de plus en plus attrayants, des groupes de maisons, des massifs de verdure, et à gauche la ville, qui se déploie en un majestueux amphithéâtre et anime tout ce tableau. — Bilbao est très commerçante. Elle est le grand entrepôt des marchandises importées des diverses contrées de l'Europe dans le nord de la péninsule hispanique. On y embarque aussi la plus grande partie des laines d'Espagne. Ce sont en général des navires anglais, français, hollandais et des villes anséatiques qui viennent les charger. Les plus considérables sont obligés de s'arrêter à Ola-Voaga, ou à Portugalète, à l'embouchure de l'Ansa. E. DE MONGLAVE.

BISCAÏEN, mot d'abord employé comme adjectif, et qui se retrouve dans les mots : *mousquet biscaïen* ou de *Biscaye*, c'est-à-dire mousquet à fort calibre ou fusil de rempart. On a, par abréviation, nommé biscaïen la balle du mousquet biscaïen, et elle est devenue, depuis l'invention du fusil ordinaire, le plus petit des boulets de canon. — Dans le siècle dernier, on tirait les biscaïens par grappes de mitraille. G^d BARDIN.

BISCUIT, de deux mots latins, *bis*,

deux fois, et *coctus*, cuit. On donne ce nom à une sorte de pain auquel on a fait subir une double cuisson pour prévenir son altération et pouvoir le conserver plus long-temps, par exemple, dans les voyages de long cours sur mer, d'où est venue l'expression proverbiale : *Il ne faut pas s'embarquer sans biscuit.* (Voy. ci-après l'article BISCUIT DE MER.) On appelle aussi BISCUITS, dans l'usage ordinaire, des pâtisseries délicates faites avec des œufs, de la farine et du sucre, et aromatisées avec de l'eau de fleur d'orange ou de la vanille. On en fait habituellement la nourriture des enfants et des convalescents, parce qu'on les regarde comme étant d'une digestion très facile; mais les blancs d'œuf battus et concrétés qui entrent dans la composition de ces pâtisseries nous semblent de nature à combattre cette opinion. — On fait des *biscuits de carême* sans œufs. — Enfin, on appelle encore Biscuit un ouvrage de porcelaine qui reçoit deux cuissons, et qu'on laisse dans son blanc mat, sans peinture ni couverte.

BISCUIT DE MER. C'est le nom que l'on donne à une espèce de pain employé particulièrement dans la navigation à cause de la facilité qu'on a de le conserver des années entières. On le nomme *biscuit* (cuit deux fois) probablement parce qu'il est plus cuit que le pain ordinaire. L'usage d'un pain qui peut se garder long-temps sans altération remonte bien haut dans l'antiquité; les Romains le connaissaient; Pline le nomme *panis nauticus*, mais il ne paraît pas qu'ils le fissent cuire deux fois. Il est évident que la première condition à observer dans sa préparation, c'est qu'il soit très dur, très sec, et mis sous une forme qui le rende facile à emmagasiner. Pour sa conservation, il doit être renfermé dans des endroits qui soient à l'abri du contact de l'air et surtout de l'humidité. — *Préparation.* Le biscuit dont on se sert dans la marine militaire est fait de farine de froment épurée à 25 ou 30 pour cent; celui qu'on emploie dans la marine marchande est ordinairement plus délicat, sans doute

parce que les armateurs ont à l'égard des matelots plus de ménagements à garder que le gouvernement. 160 livres de farine pétries dans 40 livres d'eau ne fournissent, après l'évaporation produite par la cuisson, que 133 rations de 18 onces chacune, la ration d'un homme étant évaluée à 18 onces par jour. Aujourd'hui, on se sert pour le biscuit d'un levain plus jeune que pour le pain ordinaire, et on en met une plus grande quantité; ce levain, d'ailleurs, doit être de pâte de biscuit : la levure de bière et tout autre levain semblable sont proscrits. L'eau destinée à le pétrir doit être bien chaude : c'est un moyen de faire sécher la pâte plus aisément. Le pétrissage est très difficile et exige des boulangers forts et adroits, et quelquefois on emploie un levier en bois pour briser la pâte. La pâte pétrie et ramenée à une consistance ferme, on la bille avec des rouleaux en bois; on l'aplatit jusqu'à n'avoir plus que 15 à 16 lignes d'épaisseur, puis on la coupe en galettes de 6 onces environ, à l'aide d'un instrument armé de pointes en fer, qui façonne le biscuit en même temps qu'il le perce de plusieurs trous, afin de faciliter l'évaporation de l'eau et d'éviter les boursoufflements. Ces galettes sont jetées dans un four plus chaud que les fours à pain ordinaire, car moins il y a d'eau dans une pâte et plus difficilement elle cuit. Après les y avoir laissées environ deux heures, on les en retire pour les mettre à ressuer dans une étuve et achever de les priver de toute humidité : peut-être est-ce le ressuage, qu'on a pris pour une seconde cuisson, qui lui a fait donner le nom de biscuit. On sent combien il est important pour le maintenir sec de ne pas mettre de sel dans l'eau qui sert à le pétrir. — *Conservation.* Le biscuit ainsi préparé peut se conserver un an et souvent davantage; on reconnaît qu'il est bon à sa cassure brillante et à son odeur suave; en vieillissant il perd de ses qualités et se réduit en poussière. On l'embarque ordinairement dans des barriques ou des soutes enduites de goudron pour le préserver de l'humidité;

mais comme le goudron communique une certaine amertume aux galettes avec lesquelles il est en contact, et que d'ailleurs il est très difficile d'obtenir dans ces soutes une sécheresse parfaite, on a proposé l'usage des caisses en fer, dans lesquelles il se conserve très bien : les Anglais, les premiers, ont fait usage de ces caisses quand ils destinaient du biscuit à des missions éloignées. — L'avantage que présente le biscuit dans la navigation, c'est qu'il permet d'embarquer une quantité considérable de pain sous un petit volume. Quand il est bon, les matelots s'en accommodent volontiers; néanmoins, ainsi que les pains azymes ou mal levés, il est d'une digestion difficile et fatigue à la longue l'estomac; aussi est-on obligé souvent de substituer le pain frais au biscuit dans les rations des matelots malades et surtout de ceux qui sont affectés du scorbut, car cette maladie, qui attaque les gencives, ne laisse pas de force aux dents pour brayer le biscuit. Il est évident que ce n'est que l'impossibilité où l'on se trouve à bord d'avoir toujours du pain frais qui a fait adopter l'usage du biscuit; par conséquent on devra suspendre cet aliment dès que les circonstances permettront de donner du pain ordinaire aux matelots. À cet égard, on a introduit de grandes améliorations dans notre marine : dès que nos navires arrivent dans un port, les équipages reçoivent des vivres frais, et l'on embarque aujourd'hui à bord de nos bâtiments une certaine quantité de farine qui permet de distribuer aux matelots quatre rations de pain frais par semaine à la mer. Tout en regrettant qu'on ne puisse encore leur en donner davantage, nous devons nous féliciter d'être ici en avance sur les Anglais, dont les matelots ne mangent presque jamais de pain frais, et qui n'ont pas adopté l'usage d'embarquer des fours à pain à bord de leurs bâtiments. — À Portsmouth, dans les magasins du gouvernement, on a remplacé les bras des hommes par la vapeur pour le pétrissage et la manutention de la pâte destinée à faire du biscuit. Une machine met

en mouvement un pétrisseur mécanique composé d'un cylindre armé de plusieurs rangs de lames, lesquelles opèrent l'union de l'eau et de la farine; la pâte qui en résulte est brisée par des cylindres qui roulent horizontalement sur de forts madriers en bois, et on la fait passer et repasser sous ces cylindres jusqu'à ce qu'elle ait atteint le degré d'homogénéité nécessaire. La division en biscuits se fait au moyen d'un réseau de petits moules à bords tranchants et affilés, qui la coupent par un mécanisme fort simple et fort ingénieux. Le biscuit est ensuite mis au four, et un quart d'heure suffit pour le cuire; de là il est placé pendant trois jours dans un séchoir chauffé à 32° centigrades. — Le biscuit d'Amérique est plus blanc, plus affriolant et d'une pâte plus fine que le biscuit français, mais il se conserve moins long-temps. — Nous ne dirons rien du biscuit de pomme de terre; il ne pourrait être employé que dans le cas où il y aurait disette de blé. T. P.

BISCUITS MÉDICAMENTEUX.

La pâte légère des biscuits, le goût agréable qu'on leur communique au moyen du sucre et de différents aromates, ont induit à croire que ce comestible pourrait servir d'une enveloppe séduisante aux substances médicinales qu'on a de la peine à faire prendre aux enfants. On crut avoir trouvé ainsi le moyen de les faire vivre par une supercherie salutaire, comme le Tasse l'a exprimé si gracieusement en disant :

*Coni all'egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso:
Succchi amari, ingannato, intanto si beva
E dell'inganno suo vita riceve.*

Ce sont principalement des médicaments propres à détruire les vers intestinaux qu'on a voulu associer aux biscuits, parce que ces parasites causent la majeure partie des maladies de l'enfance, selon l'opinion vulgaire, opinion souvent erronée, et qu'il conviendrait de discuter en temps opportun. La poudre de santoline, *semen contra vermes*, a surtout été mélangée avec les biscuits, parce qu'elle expulse énergiquement les vers

des voies digestives, principalement les lombrics, ceux dont la forme est pareille à celle des vers de terre. Les épreuves qu'on a faites de cette préparation n'ont pas réalisé les résultats qu'on en espérait. L'amertume de la santoline n'était point assez masquée dans le biscuit pour que les enfants s'y trompassent deux fois : en fait de goût, ils sont de grands docteurs, et ils déconvrent instinctivement le chicotin dans la dragée. Aussi toute la rhétorique des mères ou des nourrices ne peut les engager à prendre ainsi le *semen-contra*, pas plus que dans le pain d'épices, où on avait aussi imaginé de l'introduire. De plus, le sucre employé à grandes doses, détruisant en grande partie l'amertume des médicaments, anéantissait par ce même effet son efficacité. Ces désavantages ont fait à peu près abandonner les biscuits préparés avec la santoline. Cependant les biscuits vermifuges ont paru si nécessaires pour les personnes chargées d'élever les enfants qu'on s'est ingénié à chercher d'autres médicaments dont la saveur n'altérât pas le goût agréable de l'appât. Le mercure doux, autrement appelé calomel, ayant les propriétés désirées, a été choisi, et il sert à préparer les biscuits anti-vermineux qui sont aujourd'hui en usage : chacun contient à peu près six grains de calomel. On a aussi imaginé de confectionner des biscuits purgatifs, et toujours pour tromper les enfants dans leur propre intérêt : c'est avec le jalap en poudre qu'on prépare ceux-ci, en incorporant quatre grains de cette résine éminemment purgative dans chaque biscuit. — Récemment, on a imaginé d'allier encore l'art du pharmacien à celui du pâtissier pour composer des biscuits propres à guérir les accidents que le culte de la Vénus cloacine engendre trop communément, et dont plusieurs enfants sont affligés en recevant la vie. C'est encore le mercure doux qui sert à préparer ces biscuits anti-siphilitiques, inventés par M. Ollivier. L'académie royale de médecine, de chirurgie et de pharmacie, chargée par le ministre des travaux pu-

blics d'examiner ces biscuits nouveaux, a porté un jugement qui les recommande comme un médicament efficace et d'une administration facile ; elle a même sollicité pour l'inventeur la récompense d'une somme de 6,000 fr. On trouvera donc bientôt dans le commerce les biscuits anti-siphilitiques de M. Ollivier ; ils offriront un moyen pour cacher facilement le traitement d'une maladie dont on est plus ou moins honteux ; ils pourront encore servir à traiter les enfants victimes de l'imprudence de leurs parents. Ces biscuits pourraient encore être employés comme vermifuges, et de préférence à ceux indiqués ci-dessus, car le mercure doux, qui en forme la base médicatrice, s'y trouve dans un état de division extrême, ce qui est un avantage. D'après le rapport des commissaires de l'académie de médecine, qui ont consommé en expériences plus de douze cents de ces biscuits, le calomel s'y trouve dissous au moyen d'une matière animale à un degré équivalent à une solution complète. — Si les biscuits qu'on vient de faire connaître sont utiles pour administrer aux enfants des médicaments qu'ils repoussent avec une opiniâtreté d'autant plus grande qu'ils sont beaucoup plus dominés par l'instinct dans l'état de maladie qu'ils ne le sont étant en santé, ces préparations sont reprochables sous le rapport de leur composition et surtout sous celui des substances pharmaceutiques qu'elles renferment. Comme aliment, ce biscuit met en jeu les organes digestifs ; comme médicament, il trouble leur action, il rend ainsi la digestion pénible : aussi les enfants témoignent-ils très souvent du malaise après cette médication. L'expérience n'est pas perdue pour eux ; l'appât employé ne les séduit pas longtemps. Les médicaments qu'on administre sous cette enveloppe exposent les enfants à des dangers plus grands. Le jalap est un purgatif qui irrite violemment les intestins ; le calomel, qui n'est appelé mercure doux que par sa comparaison avec d'autres combinaisons mercurielles qui sont des poisons violents, est aussi

une substance irritante et déterminant des coliques vives, comme on en voit trop d'exemples depuis qu'on fait en France un abus déplorable de cesel, à l'imitation des Anglais. Si les personnes étrangères aux connaissances de l'anatomie et de la physiologie pouvaient comprendre combien les organes de la digestion sont impressionnables chez les enfants, elles se garderaient bien de leur administrer des purgatifs tels que le jalap et même le calomel, comme elles le font trop communément, sans avis de médecin et avec une détermination prise aussi légèrement que pour les moindres affaires de la vie. Plusieurs mères creusent ainsi le tombeau de leurs enfants, car c'est dans les irritations de l'estomac et des intestins qu'elles font habituellement usage des purgatifs qui attisent un feu qu'il faudrait éteindre. C'est en grande partie par ce motif qu'on voit mourir, à la suite de gastrites et d'entérites, des enfants dans une proportion qu'il est nécessaire de mentionner ici, afin d'attirer l'attention des lecteurs auxquels ce livre est destiné. En faisant le relevé des décès à Paris en 1830, on a compté sur 2,452 individus, morts à la suite de la première de ces maladies, 1,045 enfants, plus des trois quarts de la totalité. Et au nombre de 1,997 autres individus, morts à la suite de la seconde maladie, se trouvent 1,123 enfants, près des deux tiers. Au premier aperçu, les biseuits anti-vermineux paraissent être plus convenables que les biseuits purgatifs, mais à ce sujet, il existe dans le public des erreurs qu'il importe de signaler ici. Les vers intestinaux, dont l'origine première est encore inexplicquée, sont moins la cause des maladies des enfants qu'on ne le suppose; ils en sont au contraire très fréquemment un effet: ainsi, on voit l'existence de tels hôtes se manifester dans les intestins quand ces organes sont échauffés par l'irritation, et quand le mucus intestinal est altéré. C'est pour ce motif qu'on voit les vers pulluler et se succéder, quoiqu'on en expulse journellement quelques-uns par des vermifuges irritants. Il doit en

être ainsi quand un médicament entretient l'irritation qui favorise la naissance des ennemis que l'on veut détruire. Par le même motif, on ne doit pas être non plus surpris de voir les vers abandonner les intestins et cesser de s'y reproduire quand l'irritation de ces organes est calmée par des moyens rafraîchissants. Les vers naissent encore chez les enfants qu'on nourrit avec de la bouillie, avec des soupes; chez ceux qu'on veut fortifier avec des bouillons gras et même du vin, au lieu de les alimenter avec le lait, qui est le seul aliment approprié au premier âge. — D'après ces considérations, on voit que les biseuits médicamenteux peuvent être dangereux, et on peut même regretter qu'ils fournissent les moyens de tromper l'instinct des enfants, qui les défend souvent contre les erreurs et les préjugés de ceux qui les soignent. On ne préconisera donc point ici ces préparations, qui d'ailleurs favorisent l'administration des médicaments par des personnes incompetentes. Néanmoins, on ne prétend pas proscrire ici d'autres remèdes plus convenables pour expulser et détruire les vers, tels que les substances huileuses et d'autres qui seront indiquées à l'article VERS INTESTINAUX. Quant aux biseuits *anti-siphilitiques*, le temps démontrera la valeur qu'on peut leur assigner. Déjà le jugement de l'académie de médecine autorise à croire qu'on doit les préférer à ceux où le calomel est seulement mélangé, et dans des proportions trop souvent inégales pour qu'on puisse les employer sans défiance.

CHARBONNIER.

BISE, *bisa*, *aquilo*, *boreas*, l'un des vents cardinaux, noir, sec, pénétrant, qui règne dans le fort de l'hiver, et souffle entre l'est et le septentrion. La *bise* est un vent très dangereux sur la Méditerranée. On l'appelle *nord* sur l'Océan, et *tramontana* chez les Italiens. La bise suspend l'action de la sève dans les plantes, sèche les fleurs et fait geler les vignes. Aussi dit-on, par analogie et par allusion à tout le mal dont elle est cause, qu'un homme a été frappé

du vent de *bise*, pour dire qu'il est ruiné.

BISEAU, extrémité coupée en talus.

En architecture, la plus grande partie des moulures se taille en biseau avant de recevoir l'arrondissement qui leur convient. Dans les plus anciens monuments de l'ordre dorique, on remarque que l'échine du chapiteau est taillée en biseau ; cette forme s'arrondit dans la suite, et vint à former un quart de rond. Les profils laissés ou taillés en biseau donnent à l'architecture un caractère de force et de sévérité.—*Biseau* se dit en parlant de la taille des verres, des diamants, des pierres précieuses, des glaces de miroir, lunettes à facettes, etc. : c'est l'angle formé de leurs surfaces qui rejoignent (*lingula angulata*). On voit les objets doubles quand on les expose au biseau des deux côtés.—La plupart des outils des ouvriers en fer et en acier sont aussi taillés en *biseau*, c'est-à-dire qu'ils ont un petit talus pratiqué le long de leur tranchant (*obliquè angulata ferri acies*).—Chez les tourneurs et quelques autres, le *biseau* est un outil dont le tranchant forme un angle aigu.—En termes d'orfèvre et de metteur en œuvre, le *biseau* est ce qui tient et arrête la pierre de la bague dans le chaton.—En termes de facteur d'orgues, le *biseau* est le diaphragme, ou petit morceau d'étain ou de plomb, qui couvre le tuyau et sert au résonnement de l'orgue, ainsi que dans les autres instruments à vent.—Le *biseau* ou *chanfrein* est encore une surface inclinée, ou plate-bande, faite par l'arête rabattue d'une pièce de bois équarrie ; on dit également, *taillé en chanfrein* ou *en biseau*, et l'on se sert aussi de ce terme dans la description de certains fruits.—En termes d'imprimerie, les *biseaux* sont les morceaux de bois en glacié qui servent à entourer les pages des formes.—Enfin, *biseau* se dit, dans une acception toute différente, de l'endroit du pain où la croûte ne s'est point formée, ce qui provient du contact et de la réunion des pains dans le four, partie que l'on appelle en latin *pans pars mollior*, et dans la basse lati-

nité *bisellus*, d'où l'on a fait le mot *biseau*, auquel on substitue vulgairement celui de *baisure*.

E. H.

BISELLIAIRE, *bisellarius*. Ce mot vient de *bisellium*, qui est synonyme de *sella curulis* (siège curule), mais qui s'appliquait à un siège plus grand, plus commode, plus honorable, qui se donnait à certaines personnes aux spectacles et dans les assemblées publiques chez les anciens. Le droit à ce siège s'appelait *honores bisellii* et correspondait à ce que nous appelons chez nous le droit de *fautueil*.

E.

BISET, *palumbus*, espèce de pigeon sauvage, plus petit que le ramier, dont la chair est plus noire que celle des autres pigeons, et qui a été ainsi nommé de la couleur de son plumage, tirant sur la rouille. Il vient de la Flandre et des pays septentrionaux, et l'automne est la saison où il abonde. Le biset ne fait des petits qu'une fois l'an. Il a le bec entièrement rouge, de la longueur de celui du pigeon privé, et pointu par le bout. Sa tête, son ventre et ses ailes sont cendrés, mais ses grandes plumes sont noirâtres ; le sommet de la première est verdâtre et mélangé de plumes noires ; sa queue, à son origine, est cendrée, et noire vers ses extrémités. Ses pieds sont rouges, raboteux et munis d'ongles noirs. Sa femelle a le bec et les pieds d'un rouge moins éclatant. Le biset fend l'air avec une grande vitesse. On fait cas de sa chair, qui est plus délicate et plus serrée que celle du pigeon.—On dit aussi un caillou *biset* et quelquefois même on emploie ce mot substantivement pour désigner une espèce de caillou brisé, brut et noirâtre, qui entre dans les constructions rurales.—On a nommé encore *biset* une grosse étoffe bise, dont les moines s'habillaient assez ordinairement ; et une petite dentelle de peu de valeur, faite avec du fil de lin, et dont l'usage est restreint aux femmes de la campagne, a été appelée *bisette*. On appelle aussi *bisets* les citoyens qui, par goût ou par nécessité, font leur service de garde nationale sans porter d'uniforme. L'origine de ce sobriquet in-

dique assez qu'il a d'abord été appliqué à ces prudents et timides bourgeois, coiffés à l'oiseau royal ou à ailes de pigeon, qui ne font leur service dans la grande armée de l'ordre public qu'à leur corps défendant. Ils sont de l'opinion de Figaro : « *Qui sait si cela durera trois semaines ?* aussi, pour ne pas compromettre leur avenir ou leur bourse en cas de licenciement imprévu, font-ils leur station au corps-de-garde en habit maron et en chaussons de lisière. (Voy. GARDE NATIONALE.) E. H.

BISHOP. On nomme ainsi en Hollande et dans quelques autres contrées septentrionales un punch vineux dont on fait usage aux spectacles, aux bals et autres réunions dont le plaisir est le but. Ce mot *bishop* signifie évêque en anglais ; il désigne probablement une boisson de prélat ou de luxe. On le prépare avec autant de promptitude que de facilité en versant dans de bon vin rouge, chauffé et sucré, une quantité de la teinture suivante, qu'on proportionne en goûtant le mélange : prenez écorce d'orange deux onces, girofle une once, muscade une once ; faites infuser durant un mois et dans un vase soigneusement fermé. — On pourra reprocher à un desservant des temples d'Hygie de propager la connaissance d'une boisson qui n'est pas conforme aux préceptes de cette déesse. On reconnaît la justesse de ce reproche, et ces lignes auraient été condamnées à l'oubli par un scrupule de conscience, si on n'eût pas réfléchi que le *bishop* est une boisson moins enivrante que les punches au rum, au rack et à l'eau-de-vie ; qu'à des agents dangereux il est utile d'en substituer de moindres. On a même pensé qu'il y aurait de l'avantage à faire connaître le moyen de varier des boissons qui ne sont pas sans utilité sous les températures froides et durant les nuits qu'on consacre à des plaisirs qu'Hygie n'approuve pas non plus entièrement, plaisirs sur lesquels ses prêtres se montrent cependant indulgents, dans la crainte de passer pour des censeurs trop austères, toujours mal vengés, surtout aux yeux

de la plus belle moitié de notre espèce.

CHARBONNIER.

BISMUTH. Ce métal, qui est employé dans plusieurs arts, et qui entre principalement dans la composition des caractères d'imprimerie, est d'un blanc argentin, à peu près aussi fusible que l'étain, et d'une pesanteur spécifique un peu moindre que celle de l'argent. Quoiqu'il soit très oxydable, on le trouve natif dans quelques mines en Bohême, en Saxe, en Suède et dans la Transylvanie ; il accompagne ordinairement le cobalt. Mais les mines les plus abondantes sont celles de *bismuth sulfuré*, où ce métal est quelquefois allié au cuivre, au plomb et même à l'argent. En Sibérie, les mines d'or contiennent ordinairement du minerai de bismuth sulfuré, avec un alliage quadruple de plomb, de cuivre, de nickel et de tellure. Quant au bismuth oxydé, il est très rare ; on ne l'a trouvé jusqu'à présent que disséminé, quelquefois en couche ou en masse. Ainsi, le bismuth répandu dans le commerce provient presque en entier des sulfures de ce métal. — Le bismuth est tellement oxydable qu'il perd très promptement son éclat métallique lorsqu'il est exposé à l'air. Tous les acides le réduisent plus ou moins promptement à l'état d'oxyde ; 100 parties de métal absorbent 22 parties d'oxygène. L'oxyde de bismuth est volatilisé à une haute température. De quelque manière qu'on l'ait obtenu, il est d'un beau blanc, et a mérité le nom de *blanc de fard*, quoique l'antimoine puisse le lui disputer à tous égards, et surtout en faisant valoir les droits d'une très ancienne possession. On sait que l'une des femmes de Job, après l'épreuve à laquelle ce serviteur de Dieu fut soumis, portait un nom que l'on a traduit en latin de la Bible par celui de *cornu sibirii*. — Le bismuth est le plus dur des métaux après le tungstène, le fer, le manganèse, le titane, le nickel et le platine. Il augmente la dureté des métaux auxquels il s'allie, tels que l'étain, qu'il rend en même temps plus sonore ; le plomb, qui devient plus solide et plus

tenace par l'addition d'une petite dose de bismuth ; le cuivre, qui est décoloré et rendu cassant. L'oxyde de bismuth donne une couleur jaunâtre aux verres dans lesquels on le fait entrer. Comme cet oxyde est très fusible, et vitrifie aisément ceux des autres métaux oxydables, on regarde le bismuth comme plus propre que le plomb pour opérer la séparation de l'étain dans la coupellation. — L'antimoine et le bismuth sont encore en rivalité pour la composition des caractères. Le premier de ces deux métaux eut long-temps la possession exclusive de cet emploi, comme de servir à la toilette des femmes qui ne se contentent pas de la blancheur naturelle de leur visage. Il est probable que le bismuth finira par l'emporter, parce que ses mines sont plus abondantes, qu'il n'est propre qu'à l'art du fondeur, au lieu que l'antimoine peut être réservé pour plusieurs autres destinations.

F—r.

BISON, *bos americanus*, nom d'une espèce de bœuf sauvage de l'Amérique septentrionale, qui a une bosse sur les épaules, une longue barbe et la tête couverte d'une laine épaisse. (V. Bœuf.) Z.

BISQUE, terme du jeu de paume, pour exprimer l'avantage qu'un joueur fait à un autre en lui donnant un quinze, que celui-ci peut prendre dans le cours de la partie, quand il le juge à propos. Ce mot vient de l'italien *bisca, biscassa*, qui signifie académie de jeu, d'où *biscassiere*, joueur de profession, faits l'un et l'autre de *bis* et de *casus*, c'est-à-dire double *chance*. — On nomme aussi *bisque* une sorte de potage ou coulis fait d'écrevisses et de divers ingrédients, et ce mot, dans cette acception, est formé de *bis* et de *coctus*, qui signifient deux fois cuit, parce qu'il faut que ce potage soit bien réduit au feu.

E. H.

BISSAC, fait de deux mots latins, *bis* et *saccus*, sorte de sac double, ou divisé intérieurement en deux parties, dans lequel les paysans et les compagnons ouvriers mettent leurs effets, et qu'ils portent en route sur leur dos. C'est à tort que l'on a dit quelquefois, dans le style figuré,

être réduit au *bissac*, comme on dit ; dans le même sens, être réduit à la *besace* (voy. ce mot), pour dire : être ruiné, perdu, réduit à la misère et à demander l'aumône. Il faudrait éviter de confondre une noble indigence, combattue par l'amour du travail, avec la molle insouciance, la paresse ou la lâcheté qui portent des corporations ou des individus à mendier un pain qu'ils pourraient devoir à leurs bras et à leur industrie. Honorons la pauvreté, pour lui conserver ce caractère de modération et d'honnêteté qui en fait une vertu ; cherchons à élever le pauvre à ses propres yeux, au lieu de l'humilier par notre orgueil, et de l'écraser par une supériorité qui n'est souvent due qu'au hasard. Laissons, en un mot, la *besace* aux moines et aux guenx, et rappelons-nous que dans le *bissac* de l'ouvrier et de l'habitant des champs il y a quelquefois plus d'honneur, de vertu et de véritable dignité que dans les coffres-forts de la finance et les parchemins de la noblesse. E. H.

BISSÉRULE, *bisserula*, genre de la famille des légumineuses et de la diadelphie décandrie, dont le fruit a ses deux bords dentelés. Z.

BISSEXTILE (Année). Le soleil met 365 jours 5 heures 49 minutes à revenir au même point de l'écliptique, mais, comme dans l'usage on ne peut donner à l'année qu'un nombre de jours complet, on l'a fixée à 365 : il y a donc, par an, un excédant de 5 heures 49 minutes, ce qui fait à peu près un jour au bout de quatre ans. Toutes les quatrièmes années ont donc un jour de plus que les trois qui les ont précédées et les trois qui les suivent, et ces quatrièmes années sont *bissextiles*. Ce jour qu'elles ont en plus s'applique au mois de février, qui, dans les années communes, n'a que 28 jours, et qui en compte par conséquent 29 dans les années bissextiles. Cette réforme est due à Jules-César, qui l'effectua, en sa qualité de souverain pontife, l'an 46 avant la naissance de Jésus-Christ, d'où ce nouveau style prit le nom de *style julien*. Il ordonna, suivant la forme in-

ventée par Callipe de Cyzique et Aristarque de Samos, que, le soleil mettant 365 jours et 6 heures à faire son tour, l'année serait désormais de 365 jours ronds, et que des 6 heures, qui font la quatrième partie d'un jour, il s'en intercalerait, de quatre en quatre ans, un jour entier dans l'année. Il fit donc tous les mois de 30 et de 31 jours, comme nous les avons, et voulut que le jour intercalaire s'ajoutât le 24 février : de façon que, comme l'on comptait cette année-là deux fois le 24 février, qui, à la mode de compter des Latins, est le sixième de devant les calendes de mars, et que l'on disait, la seconde fois, *bis sexto calendas*, l'année en prit le nom de *bissextile* ou *bissextile* (*bis*, deux fois, et *sex*, six). Ce compte n'était pas encore juste, car la longueur d'une année n'est pas de 365 jours 6 heures, mais, comme nous l'avons dit plus haut, seulement de 365 jours 5 heures 49 minutes, ce qui fait un excédant de 11 minutes par an ou de 44 en quatre ans : l'année bissextile est donc trop longue de 44 minutes. Cette erreur avait produit un mécompte de dix jours dans le calendrier, lorsque le pape Grégoire XIII le corrigea en 1582 : de là vient le nom de *style grégorien*, que toute l'Europe, à l'exception de la Russie, suit aujourd'hui. Pour remédier à ce que le style julien avait de défectueux, il fut dit qu'à l'avenir on retrancherait une année bissextile tous les cent ans, excepté à la fin de chaque quatrième siècle, époque où l'erreur n'est plus que de 1 heure 20 minutes, dont on tient compte dans la suite. Ainsi, l'année 1600 était bissextile, mais 1700 et 1800 ne l'ont pas été et 1900 ne le sera point, l'année 2000 le sera, parce qu'elle vient à la fin de la période des quatre siècles. (Voy. ANNÉX.) E.

BISSUS. Voy. BYSSUS.

BISTORTE. *Polygonum bistorta*. Depuis long-temps employée dans la Suisse en superficies plus ou moins étendues, sur les points les plus élevés des montagnes, où elle forme des prairies épaisses et touffues, composées d'une herbe de pre-

mière qualité (la remarque ayant été faite que les animaux la préfèrent aux autres herbes), la bistorte est encore de nos jours cultivée, comme autrefois, en ce pays, pour le fourrage, en de pareilles circonstances, et surtout dans des terres qui, bien qu'élevées, ont un peu d'humidité; mais, quoique les sites d'élection pour la bistorte, quoique la spécialité de cette plante, considérée comme fourrage, paraissent être de changer en prairies plus productives et fauchables les superficies les plus élevées des montagnes, et surtout les plateaux que ces montagnes forment à leur sommet; quoique la destination plus particulière de la bistorte soit de changer ces lieux d'une dépaissance aussi ancienne que le monde en prairies presque égales en abondance, mais toujours composées d'une herbe pour laquelle les animaux ont une appétence marquée, parce qu'elle est plus savoureuse que celles des plaines basses cultivées de vieille date, et auxquelles la nature a ainsi enlevé leur arôme, leur odeur et leurs sucs primitifs, qui sont en possession d'imprimer la plus grande force musculaire possible aux animaux, vérité dont les prairies vierges ayant seules le pouvoir de faire de bons chevaux, et de restaurer les chevaux de cavalerie, fourniraient la preuve matérielle, si la raison ne l'indiquait d'abord; quoi qu'il en soit, dis-je, de toutes ces circonstances, il convient de cultiver la bistorte, non seulement en des localités semblables à celles où la nature l'a placée, mais encore dans les plaines où, apportant son caractère spécial de plus grande force nutritive, en compensation de son volume moindre que celui des herbes des prairies basses, qui donnent du ventre aux animaux de travail et non pas assez de forces, la bistorte, dis-je, vient au contraire augmenter en ces animaux la puissance musculaire, et leur donner, comme on dit, du nerf et du jarret, parce qu'elle est douée d'un pouvoir nutritif plus actif et plus prononcé en elle que dans les plantes aqueuses et molles, qui croissent dans les prairies basses, qui donnent, je le rappelle,

en beaucoup de circonstances, trop de volume aux animaux, et non pas assez d'énergie, considération importante surtout pour le cheval. — La bistorte, considérée dans ses propriétés nourrissantes, fortifiantes et toniques, a sous ce triple rapport de l'analogie avec les deux jonc-marins, *ulx europæus* et *ulx nanus*, dont les jennes pousses sont employées en Normandie pour l'élevé des poulains, chez lesquels cette nourriture développe de belles formes, une taille svelte, la vivacité, la vitesse et l'élégance. Gilbert, l'un des écrivains agronomes les plus érudits et les plus instruits, et dont une mort prématurée a privé la science de l'agriculture, est l'un des premiers qui aient écrit sur la bistorte, qu'il a observée en Suisse et en France, et qu'il a mentionnée favorablement dans son *Mémoire sur les prairies artificielles*, qui a été couronné par la Société d'agriculture de Paris. — On sème la bistorte en tout temps. C. TOLLARD aîné.

BISTOURI, instrument de chirurgie, ainsi nommé parce qu'il est retourné, et qui sert à couper et à faire des incisions dans les chairs; en latin, *novacula incurva*, ou, selon Huet, *pistoriensis gladius*, du nom de la ville de Pistoie ou Pistori, renommée autrefois pour la fabrication des instruments de chirurgie, et dont on aurait fait, en français, *bistouri*, par corruption. Le bistouri a remplacé le scalpel (*scalpellus*, de *scalpere*, inciser) des anciens. Il a ordinairement la forme d'un petit couteau, composé d'une lame et d'un manche ou chaise. La lame, qui est le plus souvent mobile sur le manche, peut être assujettie par un bonton, un ressort, un anneau coulant ou tout autre moyen, et quand elle est fixée sur le manche, elle donne au bistouri le nom de *bistouri à lame fixe* ou *dormante*. Les dimensions, la forme et les usages du bistouri sont fort variables; il y en a de grands, de moyens, de petits, de plats, de courbes, qu'on emploie suivant les cas, et dont nous ne donnerons pas ici l'énumération et la description, qui ne peuvent intéresser que les chirurgiens.

BISTOURNAGE, sorte de castration usitée à l'égard des animaux. (*Voy. CASTRATION.*) Z.

BISTRE, couleur d'un brun roussâtre, que l'on tire ordinairement de la suie, broyée et dissoute dans le vinaigre, puis mélangée avec de l'eau gommée. On en faisait autrefois beaucoup d'usage. Les peintres s'en servaient habituellement pour faire leurs croquis, et les architectes leurs dessins; mais cette couleur a été remplacée depuis plusieurs années par la *sépie*, dont la couleur un peu rougeâtre est plus agréable, et l'emploi plus facile. Lorsque l'on commençait à faire usage de la gravure au lavis, ou à l'*aqua-tinta*, on imprimait souvent ces planches avec une encre bistrée, pour leur donner davantage l'apparence d'un dessin; c'est ainsi que furent publiés, il y a cinquante ans, les croquis de Le Prince sur la Russie, et le voyage de Houel en Sicile. D^r.

BISULCE ou **BISULQUE**, *bisulcus*, mot dérivé de *bis*, deux fois, et *sulcus*, sillon; nom collectif de tous les mammifères ruminants, à pied fourchu; tels que les cerfs, les bœufs, les moutons, etc. Les Hébreux n'osaient manger que des animaux *bisulques*; les Russes, au contraire, ont été fort longtemps avant de permettre qu'on servît sur leurs tables ces animaux, qui leur paraissaient, par la conformation de leurs pieds, être un produit de l'enfer. E. H.

BITAUBÉ (PAUL-JÉRÉMIE), né à Königsberg, en 1732, d'une famille de protestants français, que la révocation de l'édit de Nantes avait forcé de s'expatrier, s'annonça dans le monde littéraire par son excellente traduction de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*. Il fut reçu membre de l'académie de Berlin, fondée par Frédéric; ce prince l'avait admis dans son intimité, et lui avait assuré une existence honorable et indépendante. La mort de Frédéric, en 1786, priva les savants et les artistes de leur puissant et unique appui. Bitaubé vint se fixer à Paris; il se fit, disent quelques annalistes, naturaliser. Cette assertion, d'ail-

leurs vaguement exprimée, ne précise aucune date, et Bitaubé avait conservé ses pensions; il n'est donc pas prouvé qu'il se fût fait naturaliser Français. Cette formalité n'était d'ailleurs point nécessaire pour lui garantir son séjour en France; les deux puissances étaient en paix depuis la désastreuse guerre de sept ans. Il est plus vraisemblable que Bitaubé fut, comme tous les descendants des protestants proscrits par Louis XIV, réintégré dans son titre et dans ses droits de citoyen français par la loi du 9 décembre 1790, qui rappela les descendants des religionnaires dans la patrie de leurs ancêtres, et les réintégra dans tous leurs droits civils et politiques. Il publia successivement son *Examen de la profession de foi du vicairé savoyard de l'Émile de J.-J. Rousseau*, son *Traité de l'influence des lettres sur la philosophie*, etc. — Bitaubé fut le créateur et le modèle d'un nouveau genre littéraire, qui réunit à la vérité historique tout le charme, tout l'intérêt de la poésie épique. Cette innovation était un progrès; il intitula son *Joseph, poème*, et divisa son ouvrage en neuf chants. Ce premier ouvrage obtint un succès brillant et mérité; enfin, en 1790, parut *Guillaume de Nassau ou Les Bataves*, en dix chants. C'était le tableau animé du grand drame politique de la première révolution de Hollande. Le succès ne pouvait être douteux, il surpassa les espérances de l'auteur, et lui assura une place distinguée parmi les meilleurs écrivains de l'époque. Il lui eût été facile d'obtenir de grands emplois; ses relations avec les hommes les plus distingués par leurs talents et les plus influents par leur position politique lui permettaient de prétendre à tout. Il n'avait qu'une ambition, celle d'être utile; tous ses vœux étaient pour le succès de la révolution. Il a fourni d'excellents articles à plusieurs journaux, et notamment au *Patriote français*, dirigé alors par Brissot. Tolérant par caractère et par principes, il voyait le triomphe de la révolution dans la marche progressive

de la civilisation. Il ne voyait point de liberté durable pour un peuple sans instruction, et ses vœux comme ses efforts étaient d'arriver à une régénération politique et morale, par les bienfaits d'une éducation vraiment nationale; et l'éducation d'un peuple ne peut être improvisée. On n'a jamais compris qu'une révolution politique faite par la génération qui l'a fondée ne peut être consolidée que par la génération qui la suit. — Bitaubé ne se plaisait qu'au milieu de ses livres et de sa famille; on ne le rencontrait que dans la réunion de quelques amis. Il fréquentait assez régulièrement la maison de Julie, première femme de Talma, réunion paisible, où se rencontraient les savants, les artistes, les publicistes, les hommes d'état les plus distingués. J'ai vu ces hommes si graves partager souvent nos joies et nos jeux d'enfants. Deux fils de Julie étaient mes camarades de collège, et j'allais souvent passer avec eux nos jours de congé. Les traits de Bitaubé sont toujours restés présents à ma pensée. Il parlait peu, mais toujours bien, et je l'ai vu souvent entre Mirabeau et Chénier les étonner tous deux par la justesse et l'élévation de ses pensées. Il s'exprimait avec une élégante simplicité; sa bonhomie contrastait avec le ton caustique et tranchant du premier orateur des communes et de l'auteur de *Charles IX*, qui s'était donné à lui-même le titre de *poète de la nation*. Les députés de la législature, devenus plus tard les chefs de la Gironde, étaient liés avec Bitaubé; ils se rencontraient souvent dans le joli et modeste pavillon de Talma et dans les salons non moins modestes de madame Roland. Bitaubé et sa famille n'avaient d'autres revenus que ceux de ses biens en Prusse, et ses pensions comme académicien de Berlin. Mais, dès que la guerre eut éclaté entre la Prusse et la France, les biens avaient été séquestrés, et les pensions supprimées. Tous ses ouvrages publiés en France avaient réussi, mais alors un succès littéraire n'était pas un succès de fortune. Dans une circon-

stance grave , son libraire , M. Lami , se montra plus que généreux ; il ne se borna pas seulement à pourvoir à ses besoins , il ne recula devant aucun danger pour acquitter la dette de la reconnaissance et de l'amitié. La convention , dès les premiers jours de sa session , se divisa en deux partis très prononcés. Les girondins ou fédéralistes semblèrent d'abord dédaigner leurs adversaires. Leur imprévoyance leur coûta la vie. Malheur à qui avait eu les moindres relations avec les pros crits ! Un ami offrit aux époux Bitaubé un asile à St-Germain ; ils acceptèrent et y passèrent toute la belle saison. Un comité révolutionnaire s'y établit. Bitaubé et sa femme revinrent à Paris. Un mois après ils furent arrêtés et conduits au Luxembourg ; ils étaient aimés , respectés de tous leurs voisins ; leur section avait adressé plusieurs pétitions en leur faveur , mais qui restèrent sans réponse ; elle avait envoyé aux comités de salut public et de sûreté générale plusieurs députations. La liberté de Bitaubé et de sa femme leur fut promise ; mais une main invisible et puissante s'opposait à leur délivrance. Ils restèrent au Luxembourg jusqu'au 9 thermidor. Le chevalier Pougens et le libraire Lami ne les avaient pas abandonnés un seul instant , et leur avaient fait parvenir pendant leur longue détention des vivres , du linge , de l'argent. Leur vieux domestique Leclerc et sa nièce Julie se chargeaient de toutes leurs commissions , et stationnaient tour à tour devant la grille du Luxembourg. Leur sortie de prison fut un jour de fête , ils furent délivrés les premiers. « Nous nous rendimes à notre section , dit madame Bitaubé ; mon mari exprima à la section notre reconnaissance pour l'intérêt qu'elle avait pris à notre situation. Le président l'embrassa et le fit asseoir à côté de lui. Une voix s'élève et dit : « Ne » témoignerons-nous pas nos sentiments » au bon vieillard , ce fidèle domestique ? » Le président embrassa Leclerc , et le plaça à sa gauche..... On ne peut exprimer les applaudissements d'une section si vivement touchée de nos mal-

heurs et de notre délivrance. » Bitaubé et son épouse se trouvaient fort gênés , hors d'état de rembourser à leurs amis ce qu'ils avaient avancé pour eux. La somme s'élevait à 8,000 fr. Ils n'avaient compté ni l'un ni l'autre sur la possibilité d'un remboursement. Lami avait refusé un billet que lui avait envoyé Bitaubé pendant sa détention au Luxembourg. C'était un titre pour qu'il fût payé par sa famille dans le cas où il subirait le sort de tant d'autres prisonniers. Le vieux Leclerc lui-même ne voulut pas être payé de ses gages. — Bitaubé vit enfin cesser sa détresse. La paix fut signée entre la république et le roi de Prusse ; le séquestre mis sur ses biens en Prusse fut levé , et il reçut le paiement de ses pensions. Cette affaire fut promptement terminée par Sieyès , alors ambassadeur de la république à Berlin , et le ministre prussien Hardenberg. Madame Bitaubé , dans une lettre à ses frères , publiée par Toulonjeon (*Histoire de France*, tom. 4 , pièces just. , p. 17 à 39) , raconte toutes les circonstances de sa longue et douloureuse captivité. « C'est ainsi , dit-elle en finissant , que nous passâmes du mal au bien , de l'excès de la crainte à la parfaite tranquillité de l'ame. Heureux d'avoir appris à l'école du malheur que nous portons en nous-mêmes toutes les ressources nécessaires pour le soutenir et même le surmonter ; qu'enfin plus les ressources de la Providence se sont fait attendre à l'infortune , plus elles en acquièrent de prix à ses yeux. » — La dénonciation faite au comité de salut public contre Bitaubé et sa femme était ainsi conçue : « 1^o Amis de Roland , Brissot et de leurs complices ; 2^o avoir souscrit au journal de Brissot ; 3^o Bitaubé a été membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris ; 4^o il s'est retiré de la société des jacobins. » — Bitaubé fut nommé membre de l'institut national dès sa formation ; chaque année l'institut devait rendre compte de ses travaux à l'assemblée nationale. En l'an iv , Bitaubé , à la tête de ses collègues , vint s'acquitter de ce devoir à la barre du con-

seil des cinq-cents. L'empereur Napoléon nomma Bitaubé membre de la Légion-d'Honneur, et le dota d'une sorte pension.—Bitaubé est mort en novembre 1808. Ses ouvrages ont été souvent réimprimés. Il a terminé sa carrière littéraire par une traduction d'*Hermann et Dorotheë*, ouvrage de Goëthe. Cette traduction a paru en 1802. Les œuvres complètes de Bitaubé, réunies en 9 volumes in-8°, ont paru en 1804. Cette édition a été suivie de plusieurs autres. *Joseph et Guillaume de Nassau* sont dans toutes les bibliothèques. D—y.

BITERNE, *biteratus*, se dit, en botanique, des feuilles dont le pétiole commun se termine par trois pétioles secondaires, dont chacun porte trois folioles; telles sont celles de la fumeterre bulbeuse. Z.

BITHIES, sorcières célèbres chez les Scythes. Elles avaient, dit-on, à l'un des yeux la prune double, à l'autre la figure d'un cheval, et le regard si dangereux qu'elles tuaient ou ensorcelaient ceux sur qui elles l'attachaient. E.

BITON et **CLÉOBIS**, étaient deux frères célèbres par leur piété envers leur mère, qui était prêtresse de Junon. Un jour qu'il fallait, pour un sacrifice, qu'elle fût menée au temple sur un char, et qu'on manquait de bœufs, ils s'y attelèrent eux-mêmes et le traînèrent ainsi l'espace de quarante stades jusqu'au temple. Touchée de cette preuve de piété filiale, leur mère pria Junon de leur accorder *le plus grand bien que les mortels pussent recevoir des dieux*. Après cette prière, ils sacrifièrent, soupèrent avec leur mère, s'endormirent dans le temple, et le lendemain furent trouvés morts. Les habitants d'Argos leur élevèrent des statues, qu'ils placèrent dans le temple de Delphes. E.

BITHYNIE. Dans l'antiquité, c'était un royaume de l'Asie-Mineure, qui avait pour limites au nord le Pont-Euxin, le Bosphore de Thrace et la Propontide, au sud la Phrygie. Ce royaume portait originellement le nom de Bébrycie, des Bébryces, qui l'habitaient, et qui tiraient leur, sui-

vant la tradition d'Arrien, consacrée par Eustathe, de Bébrycé, fille de Danaüs. Ce pays des Bébryces prit ensuite le nom de Bithynie d'un fleuve de Thrace appelé Bethyas. Avant Crésus, la Bithynie était un état indépendant, gouverné par un prince de son choix. Lorsque Prusias 1^{er} perdit la vie en combattant contre Crésus, elle tomba au pouvoir des Lydiens l'an 560 avant Jésus-Christ, et fut ensuite conquise par les Perses. Mais elle sut résister aux armes d'Alexandre, et finit par secouer le joug de la Perse. Le restaurateur du trône de Bithynie était Bias ou Bas, prince indigène. Ce fut chez le successeur de celui-ci, Prusias II, qu'Annibal se réfugia et s'empoisonna 183 ans avant Jésus-Christ. Nicomède, dernier roi de cette race, légua son empire aux Romains 75 ans avant Jésus-Christ. Les fameuses villes de Nicomédie, Nicée et Héraclée, étaient situées en Bithynie. Les Ottomans y fondèrent un nouvel empire en 1298, dont Prusa, capitale, florissait en 1327. — Maintenant, cet ancien royaume forme une province de l'Anatolie, dont Bursa est la capitale. Cette ville, très considérable, était autrefois (de 1356 à 1452) la capitale de l'empire turc. On suppose que c'est la même que Prusa, dont il vient d'être fait mention plus haut, qui fut bâtie par Prusias, roi de Bithynie. C'est près de là que se livra la fameuse bataille que perdit Bajazet, vaincu par Tamerlan, et où périrent plus de 400 mille hommes. C. L.

BITTAQUE, *bittacus*, genre d'insecte de l'ordre des névroptères, famille des planipennes, tribu des panorpates, dont le *B. tipularius*, nommé aussi *panorpa tipularia*, est le type. Z.

BITTERN, nom que l'on donne, en chimie, à l'eau mère qui reste lorsqu'on fait cristalliser le sel contenu dans l'eau de la mer. Z.

BITTERS PATH, chaux carbonatée magnésifère, qui avait été regardée par les minéralogistes comme une simple variété de la chaux carbonatée rhomboïdale d'Islande, jusqu'aux belles expériences de Wollaston. M. Biot, qui désirait

depuis long-temps examiner si ces deux substances différaient aussi dans leurs propriétés optiques, s'étant procuré, en 1820, des échantillons parfaitement limpides, les cliva lui-même avec beaucoup de soin, et en tira un grand nombre de rhomboïdes, dont les arêtes et les faces étaient d'une netteté parfaite. Les angles de ces rhomboïdes, mesurés par la réflexion de la lumière, se trouvèrent de 106 deg. 15 min. et de 73 deg. 45 m. M. Biot détermina ensuite la pesanteur spécifique des mêmes morceaux, à la température de 21 deg. 25 m. de la division centésimale, et la trouva de 2,9264, et par conséquent plus forte que celle de la chaux carbonatée pure, qui est de 2,71409, suivant les expériences de Malus. L'analyse de ces échantillons donna :

Chaux carbonatée.	51' 00
Magnésie carbonatée.	44' 32
Fer carbonaté.	4' 68
	100' 00

On peut lire la suite de ces expériences de M. Biot dans les *Annales de chimie et de physique* (tom. XIV, p. 192). Z.

BITUME, bitumen (de *pilus*, pin, ou de *pitta*, poix). On donne ce nom collectif à des matières de consistance liquide, molle ou solide, que l'on trouve toutes formées dans le sein de la terre. Les bitumes, avec lesquels on confondait autrefois plusieurs autres substances, comme la houille, le jayet, le succin, mais que les minéralogistes en ont séparés depuis avec raison, sont électrisables par le frottement, très odorants, d'un poids spécifique généralement plus léger que celui de l'eau, et susceptibles de brûler avec flamme, en répandant une fumée épaisse, accompagnée d'une odeur toute particulière, à laquelle on a donné l'épithète de *bitumineuse*. — Les caractères par lesquels ils diffèrent essentiellement des trois autres corps indiqués plus haut sont les suivants : 1° frottés ou exposés à une légère chaleur, ils exhalent une odeur qui se rapproche de celle de la poix, ce qui ne se rencontre ni dans la houille, ni dans le jayet ou le succin ; 2° ils n'ont pas besoin d'être

isolés pour acquérir l'électricité résineuse par le frottement, comme il est nécessaire de le faire pour la houille ; 3° le plus compacte d'entre eux est ordinairement facile à briser entre les doigts, ce qui n'arrive pas avec les pseudo-bitumes ; 4° enfin, ils ne donnent point d'ammoniaque à la distillation, tandis que la houille en fournit. — On connaît cinq variétés de bitume : nous allons les examiner successivement, et indiquer aussi brièvement que possible leur histoire, leurs propriétés et leurs usages divers. —

1. *Bitume liquide ou naphte*. Il est très fluide, transparent, quelquefois incolore, mais le plus souvent d'une teinte légèrement ambrée, lorsque on le regarde à travers les parois des vases de verre dans lesquels il est contenu, et dans ce cas, néanmoins, réfléchissant quelquefois la couleur bleue à la surface. Par son exposition à l'air, il perd l'odeur qui lui est propre, devient brun et s'épaissit beaucoup. Il est très volatil et très inflammable ; aussi peut-il prendre feu par l'approche d'un corps en ignition, même lorsqu'il en est encore séparé par une certaine distance ; sa flamme est bleuâtre ; il ne laisse pas de résidu après sa combustion. — Cette variété ne se trouve que rarement dans la nature, et c'est surtout de la suivante qu'on l'extrait par le moyen de la distillation. Les localités qui fournissent le naphte pur sont la Sicile, la Calabre, les bords de la mer Caspienne, le Caucase, la Perse et le Japon. On l'a employé en médecine comme vermifuge excitant, antispasmodique, mais il est peu usité sous ce rapport. Il n'en est pas de même dans les arts et dans l'économie domestique, où ses usages sont d'autant plus multipliés qu'on peut se le procurer plus abondamment : ainsi, sans parler de l'avantage qu'il offre aux chimistes pour la conservation du potassium et du sodium, ni de son emploi pour la fabrication des vernis, il suffira de signaler l'utilité qu'il peut offrir comme combustible. La ville de Parme, par exemple, est éclairée maintenant avec celui qu'on retire d'une source

découverte en 1802, dans le duché du même nom, auprès du village d'Anciano; cependant, il est bon d'observer ici que ce mode d'éclairage exige les plus grandes précautions, en raison de l'excessive inflammabilité de la matière. C'est à Bakou, dans une presque île appelée *Apcheronn*, sur le rivage nord-ouest de la mer Caspienne, que le naphte se trouve en plus grande quantité, et qu'il rend le plus de services, parce qu'il y est exclusivement employé comme moyen de chauffage. En différents points de ce lieu, il ne faut que gratter la terre de quelques pouces pour déterminer bientôt le dégagement de vapeurs bitumineuses, que l'on enflamme en approchant un corps embrasé : la flamme, qui ne fait éprouver d'autre changement au sol qu'une élévation de température, monte jusqu'à deux ou trois pieds lorsqu'il n'y a pas de vent, et peut être éteinte à volonté, soit par la simple agitation de l'air, soit en recouvrant de terre la cavité d'où elle part. Les habitants du pays emploient ces *feux perpétuels* (c'est le nom qu'ils leur donnent) à la cuisson de leurs aliments, et même à la préparation de la chaux; et, en outre, ils retirent du naphte de puits creusés à quelque distance de là, et d'une profondeur de 30 pieds environ. Ce naphte, qui est ensuite transporté dans l'intérieur de la Perse, où le peuple s'en sert pour s'éclairer au lieu d'huile végétale, de cire ou de suif, devient pour le khan de Bakou la source d'un bénéfice annuel de plus de 200,000 francs. Cependant le prix en est très peu élevé dans le pays : une mesure de sept à huit livres (le *batmann*) ne s'y vend qu'un asas et demi, environ trente sous de notre monnaie, encore faut-il pour cela qu'il soit de la plus belle qualité, car celui qui est de couleur noire n'a que le dixième de cette valeur. — 2. *Bitume oléagineux*, ou *pétrole*, *huile de Gabian* du commerce. Il est d'une consistance grasse et onctueuse, quelquefois visqueuse; sa couleur varie du brun au noirâtre; exposé à l'air, il acquiert une densité plus considérable, et, avec le

temps, il finit même par devenir tout-à-fait solide. Chauffé en un vase clos, il donne pour produit une grande quantité de bitume liquide ou naphte; il s'enflamme avec facilité et brûle en répandant une fumée très épaisse. Ce bitume, qui est beaucoup plus répandu que le précédent, se trouve en Amérique, au Japon, dans les Indes orientales, en Grèce, en Moldavie, en Transylvanie, en Pokucie, en Gallicie, en Crimée, en Suède, en Sicile, en Italie et en France, où il est assez abondant. La principale source de ce pays existe dans le département de l'Hérault, à peu de distance de Pésénas, dans le village de Gabian, ce qui a valu au produit le nom commercial qu'il porte. — Le savant minéralogiste M. Brongniart a fait, au sujet de ce bitume, une observation fort curieuse, c'est que les sources qui le fournissent sont presque toujours accompagnées de sources salées. — Le pétrole a été employé quelquefois en médecine dans les mêmes cas que le naphte, qui lui est préféré; aujourd'hui, il est à peu près inusité. Dans l'économie domestique et dans les arts, on le met en usage comme combustible, mais seulement après l'avoir purifié. Il est susceptible d'être employé pour les besoins de la marine, en remplacement du goudron; il paraît même qu'il l'emporte sur ce dernier pour l'entretien des cordages. — 3. *Bitume glutineux* ou *piciforme*. Cette variété, plus connue sous les noms vulgaires de *goudron minéral*, *malthe*, *pissosphalte*, est d'une consistance visqueuse et semblable à celle de la poix, mais devenant solide dans les temps froids, sa couleur est noire. Distillée, elle donne du naphte, mais en quantité beaucoup moindre que le pétrole, et elle laisse pour résidu une matière qui paraît identique avec la variété suivante, ou asphalte; elle brûle en répandant une fumée noire très épaisse. Ce bitume se trouve constamment dans les gisements du pétrole, et, en outre, dans les localités où ce dernier ne se rencontre point. En France, c'est dans les montagnes de l'Auvergne, au lieu dit

Puy-de-la-Pèze, près de Clermont, et dans le département de l'Ain; aux environs de Seyssel, qu'on l'exploite particulièrement. Il est employé pour la fabrication de certains vernis destinés à préserver le fer de la rouille, et entre dans la composition de la cire à cacheter noire. En Suisse, on s'en sert pour graisser les roues des charrettes; on peut également le substituer au goudron pour les embarcations de toute espèce. — 4. *Bitume résinoïde noir*, ou *asphalte*. Ce bitume, que l'on connaît encore sous les noms de *bitume de Judée*, *karabé de Sodome*, *gomme des funérailles*, *poix de montagne*, *baume de momie*, etc., est solide, très fragile et à cassure vitreuse; examiné en masse, il paraît complètement opaque et d'une couleur noire, mais vu en fragments très minces, on remarque parfois qu'ils sont translucides vers leurs bords, et que leur couleur est le rouge obscur. On le tirait anciennement du lac Asphaltide, ou mer Morte de Judée, d'où lui viennent plusieurs dénominations qu'il a reçues; et à cette occasion, il convient de faire observer que, bien qu'il surnage les eaux de ce lac, il est cependant d'une pesanteur spécifique moindre que celle de l'eau pure; on en trouve la raison dans la quantité considérable de sel que ce lac contient, ce qui augmente la densité du liquide. — Des mines d'asphalte ayant été découvertes en Suisse, près de Neuchâtel, et en France, dans les départements de l'Ain et du Bas-Rhin, c'est de ces divers endroits qu'il nous arrive aujourd'hui. Quoique ces mines puissent en fournir au-delà des besoins du commerce, il est cependant certain que la plus grande partie de celui qui est vendu n'est, en réalité, que le résidu de la distillation du succin. Les Hollandais, propriétaires des mines de succin qui existent dans la Hongrie, et qui ne fournissent que des produits de qualité inférieure, en retirent le sel acide, l'huile légère, et une partie de l'huile épaisse qu'ils débitent sous le nom d'huile d'ambre pour l'usage des vétérinaires; puis ils nous expédient, sous le nom d'as-

phalte, le résidu charbonneux et huileux de cette opération. — Un des usages les plus remarquables de la variété du bitume dont nous parlons est celui qu'en ont fait les anciens Égyptiens pour embaumer et momifier les cadavres. Du reste, il est probable qu'ils la dissolvaient préalablement dans le naphte, afin de la rendre assez fluide pour pouvoir l'injecter dans les différentes cavités du corps, où il était nécessaire de la faire pénétrer, et que c'est au temps et aux combinaisons qu'elle a pu former avec les substances animales qu'elle est redevable de la dureté qu'elle possède dans les momies qui nous sont envoyées. On en retire, par distillation, une huile d'un blanc clair, regardée comme anti-spasmodique par les médecins allemands, qui la prescrivent quelquefois, mais inusitée chez nous. — Dans les arts, les usages de l'asphalte sont assez étendus, et il n'est pas douteux qu'ils ne le deviennent davantage encore par la suite. En Arabie et en Judée on n'a pas d'autre ciment pour joindre les briques des maisons. Mélangé avec un dixième de poix noire, il donne un mastic complètement impénétrable à l'eau, et dont on se sert avec le plus grand succès pour luter les jointures des pierres ou des dalles dans la construction des bassins et des terrasses. Uni à des matières grasses, on l'emploie pour oindre les rouages des machines et les roues des voitures, pour goudronner les bateaux et bâtiments de toutes sortes, ainsi que les portes des écluses; pour enduire les charpentes, le fer, les pierres, et pour recouvrir les terrasses. On le fait entrer dans la composition des vernis servant à imiter les laques de Chine, ou destinés aux ouvrages en fer employés dans l'intérieur des maisons, comme les serrures, les tringles, les espagnolettes, les rampes d'escaliers, etc. Enfin, les artificiers l'emploient pour la préparation des pièces pyrotechniques qui doivent brûler sur l'eau. — 5. *Bitume élastique* ou *Caoutchouc minéral*. — Cette dernière variété est solide, de consistance molle, compressible et élastique, d'une couleur

brune nuancée de verdâtre, principalement à l'intérieur, luisante, opaque en masse, mais translucide vers les bords, se laissant couper et déchirer à peu près comme le caoutchouc, avec lequel elle a beaucoup de rapports (elle enlève comme lui les traces de plombagine, mais elle a l'inconvénient de salir le papier); inflammable et brûlant avec une flamme claire. — Ce bitume, qui n'a encore été rencontré que dans deux endroits, en Angleterre, dans le Derbyshire, et en France, aux environs d'Angers, a été analysé par M. Henri fils, qui a trouvé parmi ses éléments une très grande quantité d'oxygène. Ce résultat est en faveur de l'opinion émise par Scherrer et par M. Hatchett, sur l'origine de ce bitume : ces savants ont pensé qu'il était le résultat de l'oxygénation du pétrole, et sa consistance est, suivant eux, proportionnée à la durée de son exposition à l'air. — Après avoir ainsi parlé de toutes les variétés de bitume, il conviendrait sans doute de dire quelques mots de leur origine; mais les auteurs qui s'en sont occupés sont loin d'être d'accord sur ce point. On les a considérés comme des produits de l'organisation, et spécialement des végétaux; Patrin les a regardés comme résultant de la combinaison de certains gaz, et de réactions opérées dans le sein du globe; d'autres, enfin, ont cru que le naphte et le pétrole étaient dus à une distillation de la houille par des feux souterrains; mais toutes ces opinions sont hypothétiques, et ne reposent sur aucun fait positif : il est donc préférable d'avouer franchement que nous ne savons rien à cet égard.

P.-L. COTTEURAU.

BITURIGES, *Bituriges*, nom d'un ancien peuple de la Gaule, qui occupait ce qu'on a appelé ensuite le diocèse de Bourges, c'est-à-dire le Berri, et une partie du Bourbonnais, et dont Bourges était la capitale. César et Tite-Live, Plin, Lucain et Florus disent toujours *Biturix* et *Bituriges*; la table de Peutinger dit *Beturiges*, Grégoire de Tours *Biturici*, et d'autres enfin disent *Betorici* et

Betorices. — Entre tous les peuples de la Gaule, ceux qui portaient particulièrement le nom de Celtes ont été les premiers connus parmi les nations étrangères, et, depuis que les Bituriges se furent mis en possession de lui donner des rois, elle fut si heureusement gouvernée qu'elle devint bientôt la plus florissante. Lorsque le premier Tarquin était roi de Rome, Ambigat, l'un des Bituriges, était roi des Celtes. Ce prince, pour soulager le pays, qui était trop peuplé, envoya un très grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants, sous la conduite de Sigovèse et de Bellovèse, enfants de sa sœur. Le sort donna à Sigovèse la forêt Hercynie, dont une partie a été appelée depuis la forêt Noire. Plusieurs auteurs pensent qu'entre les peuples qui suivirent Sigovèse, il y eut des Bituriges; des Volscs-Tectosages, des Boïens, des Sénonois, des Audes et des Bellovaciens; ce qui le ferait croire, en effet, c'est qu'on a trouvé dans la Germanie des nations et des pays qui portaient le nom de ces peuples. Suivant cette conjecture, les Bituriges auraient occupé l'espace qui est entre la Frise et le Weser, d'où ce fleuve aurait même été appelé *Viturgis* ou *Biturgis*, du nom de ce peuple. — La colonie de Bellovèse, composée de Bituriges, d'Arvernes, de Sénonois, d'Eduens, d'Ambarres, de Carnutes et d'Aulerques-Cénomans, se partagea en deux bandes, dont l'une tourna vers les Pyrénées et l'autre vers les Alpes : tous les peuples voisins s'enfuirent devant eux. Quelque temps après, les Toscans, ayant voulu s'opposer à ces Gaulois, furent défaits, et les vainqueurs se rendirent maîtres de toute la partie occidentale de l'Italie, qu'on a nommée depuis *Gaule cisalpine*. (Voyez ce mot.)

E.

BIVAC. Ce mot rappelle une punition qui jadis était ignominieuse dans la milice romaine; mais il ne sera mentionné ici que par rapport au bivaquement et au campement des troupes modernes. L'orthographe du terme *bivac* est équivoque. Il est écrit par Pierre Borel bi-

voie, par M. Boiste et quelques ordonnances *bivouac*, par Court de Gebelin *bihouac*, par Grassi *bivouacq*. L'académie a préféré *bivac*. On trouve dans les différents auteurs, *biouac*, *bivaque*, *biwac*, *biwouac*, *biwacht*. Ce dernier terme est la racine de tous les autres.—Gebelin traduit *beywacht* par : en sentinelle. Ménage et l'*Encyclopédie* décomposent ainsi ce mot : *bey*, auprès, et *wacht*, garde, veille; parce que autrefois les gardes seules restaient exposées à l'inclemence de l'air; le reste de la troupe campait sous la toile, ou dans les huttes.—Furetière tire *bivac* de *zwey-wacht*, double garde; Guillet le fait dériver de l'allemand *wey-wacht*, qui n'est pas allemand; tout cela est peu satisfaisant, puisque les impériaux ont fait de notre *bihouac* le mot barbare *biwakiren*, et qu'en bon allemand, *bivac* se traduit par *feldwach*. — Montécuculi use du verbe *serenare*, pour signifier *bivaquer* et *coucher en plein air*; Machiavel emploie dans le même sens les mots : *guardia doppia*, faire la garde double.—Le mot *bivac* provient de la langue hollandaise; il prit naissance dans les sièges de Maurice de Nassau; notre armée l'adopta bientôt. A toutes les attaques où assista Louis XIV, il parut, disent ses historiens, au *bivac*; c'est-à-dire qu'il se montra à la garde de nuit, à la veille extraordinaire. — Il y avait des cas où l'on tenait debout une quantité de troupes; quelquefois l'armée entière faisait faction le long de ses lignes de circonvallation. Cette prise d'armes s'appelait *bivac*; à la pointe du jour, on levait le bivac, c'est-à-dire qu'on renvoyait l'armée dans ses huttes et baraques, ou dans ses tentes. — Durant les guerres plus modernes, les piquets des troupes campées passaient quelquefois la nuit au bivac.—Jusqu'à la guerre de la révolution, *bivac* n'était qu'un terme de service, non l'indication d'un gîte à la belle étoile. Le *bivac* était un des postes avancés dont on couvrait les abords d'un camp, ou bien c'était un poste qui, par défaut de temps ou pour des motifs militaires,

devait rester sans abrivent, et quelquefois sans feux : aussi disait-on, *monter, descendre le bivac*; cependant il s'était vu maintes fois que la veille d'une bataille, ou à la suite d'une action, on faisait bivaquer l'armée, et qu'en des circonstances difficiles, elle passait ainsi la nuit ayant les tentes à bas. On a cité comme une merveille la résolution que prit l'armée française de coucher au bivac pendant plus de quinze jours quand, en 1734, le prince Eugène, s'approcha des lignes de Philisbourg. On a également regardé comme mémorable qu'en la même année la garnison de Dantzick ait bivacqué toutes les nuits, pour se tenir en garde contre un assaut des Russes.—En 1793, le mot *bivac* perdit son ancienne signification; il commença à exprimer un établissement en plein champ. Le nombre prodigieux d'individus qu'on n'aurait su comment loger, le mépris qu'on faisait de la vie des hommes, la facilité de renouveler l'infanterie française, l'altération de l'art militaire, mirent en vogue cette pratique de sauvage, plus prompte et plus commode que tout autre campement, à ce que disaient des novateurs qui s'installaient dans des châteaux; ainsi agissaient les commissaires de la convention près les armées; ils se vantaient d'une découverte économique, et d'un progrès dans la science des marches, parce qu'ils avaient ordonné qu'à l'avenir les armées bivaqueraient en toute saison; il ne restait qu'à prescrire aux soldats français de combattre nus, puisque les Gaulois nos ancêtres avaient su aller à la guerre sans vêtements. Ce sont donc les proconsuls de ces temps qu'il faut accuser de cette homicide invention, et non pas Hoche, quoique son historien cherche à lui en faire honneur, quand il avance que dès son arrivée à l'armée de la Moselle ce général supprima les tentes comme embarrassantes et indignes de soldats républicains. L'ordonnance de 1792 (5 avril) disposait que: si les troupes couchaient au bivac, les officiers généraux y devaient demeurer avec elles; cette obligation, si on s'y fût

conformé, eût rendu les bivacs plus rares, et les généraux plus soigneux du bien-être de leurs troupes. On peut induire de cette ordonnance, qu'elle ne regardait encore le bivac que comme une force de service, non un genre de stationnement. — Des décisions plus modernes ne considéraient plus, par la force de l'usage, le mot *bivac* que comme signifiant *campement* : ainsi, un décret de 1806 (25 février) voulait qu'une troupe en marche fût toujours pourvue de ce qui lui est nécessaire pour établir à tout instant et dans tout lieu son bivac. — M. le général Rogiat, M. Ch. Dupin, M. Xilander, se sont élevés contre l'usage du bivac; ils l'ont accusé de ces consommations de fantassins « qu'on ne pouvait pas faire durer plus de deux campagnes. » — L'existence des hommes, la sûreté, la gloire des armées, se rattachent à ces questions. Si l'on descend à des idées d'un ordre inférieur, si l'on envisage ce qui a trait à la conservation du matériel, ne peut-on intéresser au moins l'avarice, si l'on trouve muette la philanthropie? Ne peut-on appeler l'attention des administrateurs et des guerriers sur la dégradation inévitable de tous les effets du militaire au bivac, sur le prompt délabrement de leurs armes restant exposées en plein air, sur l'affaiblissement d'une armée hors d'état de faire feu, si, pendant les nuits, ses armes ne sont garanties. — L'armée anglaise, si savante dans l'art de conserver les hommes, ne bivaqua pour ainsi dire jamais dans les dernières guerres, comme le témoigne M. Ch. Dupin. Notre inconscience s'apitoie sur la mise à mort de quelques assassins, sur les sneris de quelques esclaves noirs, et notre insouciance sacrifie par troupeaux les naturels libres, les enfants blancs de la cité. — Invoquons la publication d'un code militaire qui prononcerait sur d'aussi graves intérêts.

G^{al} BARDIN.

SCÈNES DE BIVAC. A des choses nouvelles, des mots nouveaux. Les anciens, dans leurs marches militaires, allaient de villes en villes ou de campements en cam-

pements. Les camps des Romains étaient les forteresses et les places d'armes des légions; ceux des Barbares étaient des cités mobiles, les seules qu'ils eussent. Dans les temps féodaux, la guerre, étant partout, n'entraînait que peu de grands déplacements d'hommes : caravanes d'exacteurs ou de pèlerins terribles, les *Compagnies* trouvaient dans les abbayes et les châteaux leurs quartiers. — Avec la guerre régulière, la guerre tacticienne et savante des deux derniers siècles, les camps reprirent, séjours de plaisance de l'armée, où tout le luxe de la cour et de la ville suivait, dans la carrière frayée par les Condé, par les Turenne, par les Luxembourg, par les Villars, par les Broglie, par les Richelieu, les *importants* de Paris, les *petits-maitres* des châteaux, les *roués* de Versailles, transformés à la vue des périls en héros. — Quand vinrent nos guerres prime-sautières de la révolution, et nos guerres géantes de l'empire, adieu le luxe des tentes innombrables et l'appareil des camps méthodiques! C'étaient les pèlerinages guerriers du moyen âge avec quelques cent mille hommes de plus, et Dieu de moins; c'étaient les invasions des Bellovèse et des Brennus par les enfants armés du peuple le plus policé de l'univers. Le moyen de mettre des tentes dans nos bagages, quand nous étions 500 mille, et qu'on pouvait partir des colonnes d'Hercule pour les confins des Tartares! le moyen de planter des tentes quelque part au temps de nos prospérités, quand nous courions comme la victoire! le moyen encore dans nos revers, quand nous ne cheminions que de bataille en bataille et ne couchions que sur le champ d'honneur! D'un autre côté, quelles villes, quels villages eussent contenu ces masses formidables? A de telles armées il fallait pour couche la terre, et pour tente le firmament. Lorsque nous serons courbés sous le poids des années, et que les jeunes générations regarderont comme des monuments et comme des trophées les derniers témoins de la longue et magnifique Odyssée de nos campagnes, nous ra-

conterons à nos enfants étonnés cet abri, ce repos, ces joies du bivac, quand, à la fin de journées remplies par des marches surhumaines et charmées seulement par des périls renaissants, un signal de l'Agamemnon, de l'Ajaj de notre épopée nous permettait de faire halte où nous étions, de nous jeter sur un sol détrempe par des pluies ou chargé de frimas, de fermer la paupière sous le ciel brûlant des Castilles ou sous les neiges glacées de la Moscovie ! On avait cheminé tout le jour, tantôt pour atteindre l'ennemi qui fuyait, tantôt pour dépasser ses colonnes dispersées, quelquefois en combattant, la baïonnette au bout du fusil, mèche allumée, au pas de course des canons, comptant les bataillons prisonniers et non pas les lieues franchies ; d'autres fois aussi, car toute médaille a un revers, toute prospérité une revanche, toute conquête une réaction, d'autres fois, ai-je dit, nos aigles repliées, le cœur brisé, ayant derrière nous l'étranger, devant nous la patrie ! — « Allons, conscrits, disait le vieux sergent, vous n'allez pas. Tu tires la semelle, l'enfant, parce que tu es venu de Lisbonne en Silésie par Moscou ! belle misère ! c'est pour ton bien ce qu'il en fait cet autre. Au moins avec lui on ne moisit pas. » — Le conscrit l'enfant marchait douloureusement : c'était un enfant en effet ! il n'avait pas 20 ans sonnés, et on voyait ses yeux se remplir d'une grosse larme quand il lui fallait, pliant sous le poids de son sac et de son fusil, courir une demi-lieue durant, afin de suivre le mouvement de la colonne qui se serrait. — « Hé bien ! conscrit, reprenait le vieux grognard, qu'est-ce qui t'arrive ? tu fais le clampin, parce que tu as couru 14 lieues aujourd'hui pour n'en pas perdre l'habitude. Tu sauras, mon ami, qu'un Français ne compte pas les étapes de la gloire. » — Le conscrit répondait souvent pour son excuse qu'il était blessé, et si on lui demandait pourquoi il ne restait pas à l'hôpital à se faire guérir : « Ah bien oui ! répondait-il sans se douter d'être un héros, pour qu'on dise que je suis un *fainnant* ! » — Puis la colonne

reformée entonnait quelques chants de guerre, quelques airs de caserne, qu'officiers et soldats répétaient en chœur, en s'interrompant par un long éclat de rire si le refrain parlait aux soldats des ennemis ou des belles, en langage fait pour eux. Ainsi se faisait la route d'Iéna à Friedland, ou de Mojaïsk à Champ-Aubert. Cependant, un frémissement accouru dans les rangs. Ils se sont ouverts pour laisser passage. Une voix crie au conscrit affaîssé qui se débat dans la boue profonde sans rien voir et rien entendre : « Gare donc, ami ! » — Cette voix, d'un mot elle remplit le monde : c'est l'empereur ! Il fend au galop les colonnes ; ses officiers ont un air affairé ; on a vu des aides-de-camp courir en avant ; d'autres étaient allés et venus ; un maréchal s'installe déjà, avec son état-major, dans le château prochain, et voilà deux généraux qui vont se loger dans une abbaye qu'on aperçoit plus loin. — « C'est bon ! dit le grognard, nous ne tenons pas le septième jour, car nous ne sommes pas près de nous reposer comme Dieu le père ; mais celui-ci toujours est fini : c'est un de moins. Allons, conscrit, ton lit de plume et ton traversin sont-ils prêts ? Tu peux faire ta prière, mon ami, et dire bon soir à madame ta mère : nous allons nous concher. » — Et comme il railait, on traversait une ville, un hameau, un bourg, suivant les temps. Ici, à la fenêtre du plus beau des hôtels, là, sur la porte de la moins étroite des chaumières, la troupe voyait déjà arrivé, déjà établi, déjà babillé, avec son uniforme de chasseur à la place de la redingote grise, la culotte courte, les bas de soie blancs, les souliers à boucles, toute la toilette des Tuileries enfin, l'empereur qui prenait son tabac, montrait sa blanche main, donnait ses ordres au prince de Neufchâtel pour les opérations suivantes, et souriait à la grande armée. — « Tiens ! reprenait le vétéran, il n'a pas été long le tondu. Dis donc, conscrit, ton valet de chambre ne t'habille pas si vite ; c'est un maladroit, mon ami. Je te conseille de mettre sous la remise

ce drôle-là. » — Et, ce disant, il se retournait vers son peloton, répétait les commandements, et, prêt à défilier devant l'empereur, il criait avec toute la troupe, en regardant son général d'un air attendri : *Vive l'empereur !* — *Vive l'empereur !* en effet. L'avant-garde prise par les champs, sur la droite, une belle et vaste plaine, on n'en voit pas un village, pas un arbre, pas une vigne à trois lieues à la ronde. Le bon Dieu les bénisse ! Non au contraire, nous tournons vers la gauche. — Camarades, vive l'empereur ! voilà quatre clochers bien comptés, un peu loin, mais c'est égal ; il y aura du vindans les caves... — Parbleu oui, du vin ! ces Allemands, ça n'en a jamais bu : ils auraient peur de se fêler la voir. C'est des virtuoses. La vendange est là, sergent, pendue à ces pommiers. — Hé bien, nous les brûlerons, cela fera le même effet... Oh ! voyez donc ce joli bois de sapin ! on se chauffera, que je dis. *Vive l'empereur !*... Et un vignoble encore, un vrai vignoble de vigne. Il y aura des sarments, plus les échalas, de bon bois sec. Allons, conscrit, la broche ira bien. Tu peux lécher tes barbes. *Vive l'empereur !* — Cependant, on passait tour à tour devant les *eldorado* qu'on avait convoités : c'était l'autre division du corps d'armée, l'autre brigade de la division, l'autre régiment de la brigade, qui avait les bonnes fortunes qu'on venait de se promettre. A chaque mécompte, les rangs devenaient mornes et silencieux. Puis un aide-de-camp apportait un ordre ; on faisait halte. — « *Vive l'empereur !* Nous ne sommes pas malheureux tout de même ! Voilà trois chaumières qui ont de fiers toits, de bonne paille fraîche. Qu'est-ce qui est de corvée ? Ah ça soyez lestes, les bons enfants ! Arrivez là-dessus vivement, avant les dragons, qui reluquent d'un air teindre les trois chaumines, et que cette toiture soit enlevée proprement, comme il convient à des grenadiers de la... Suffit. Notre colonel aura le meilleur lit de l'armée. Cela fera plaisir au bon bonr-guemestre qui habite là-dedans, et ça nous fera honneur. » — C'étaient là les

bonheurs de l'armée. Il me souvient qu'une fois, en France, aux derniers jours de la campagne de 1814, au terme de la longue marche, qui, commencée à Vitry, ne se termina qu'à Es-aonne, nous eûmes la fausse joie d'un séjour en-deçà de la jolie et vieille petite ville de Moret. Le temps était effroyable : il pleuvait d'une façon horrible. Nous fûmes établis le long de la grande route. Je pus m'emparer d'un de ces lits de cailloux qui garnissent le bord de la chaussée. Ce me fut un triomphe. Je jouissais de mon sort : je n'aurais de l'eau que d'un côté ! des cailloux pour couche au lieu de boue ; ce sont là de ces fortunes qu'on ne peut comprendre dans les habitudes douces et uniformes de la cité ; dans les camps, il n'en fait pas plus. Il y a un sybaritisme relatif dans toutes les situations de la vie. L'existence des armées, pleine d'émotions et de troubles, entourée de périls, est une longue ivresse. On porte en soi-même une exaltation où les peines ne sont pas mesurées, où les jouissances le sont fidèlement. Temps heureux ! drame admirable ! qui ne menace la trame fragile de notre vie d'un redoublement et en quelque sorte d'une fièvre de fragilité, qu'en l'agrandissant sans mesure par toutes les facultés nouvelles qu'elle développe en nous ! De ces facultés, la première est l'instinct généreux qui nous fait sentir, non point les sacrifices, mais les biens ; qui nous fait voir, non point la mort, mais la gloire. Si cet instinct héroïque fait le soldat, le Français est plus soldat que tout autre. Nulle part ailleurs, on ne trouve comme dans ses rangs la vivacité des saillies, la gaieté insouciant et moqueuse, qui oppose un sarcasme à tous les maux, salue d'une folie les moindres biens, rit de la mauvaise fortune, croit à la bonne, fronde la discipline en s'y asservissant, respecte les chefs, quoiqu'on les aime et qu'on les raille, est enfin mobile, variée, inépuisable, renaît d'elle-même, et fait, on peut dire, le génie, l'âme, la force des armées françaises. Il fallait voir, les rangs rompus, les armes

misés en faisceau et les emplacements fixés, ces cent mille hommes, oubliant joyeusement pour un moment de repos, et quel repos ! les fatigues du jour, celles du lendemain, et l'Enrope en armes qui les pressait à deux lieues plus loin ! Déjà *la corvée* est partie dans tous les sens. Ceux qui restent ont déjà promené l'œil de tous côtés, et vu tout ce qui pent se conquérir sur cette terre qui leur est donnée pour demeure. Les arbres tombent, les haies sont coupés, la vigne court de grands hasards. Il faut du feu à tout prix : la soupe l'exige. Que serait d'ailleurs la nuit, sans la flamme du foyer qui réchauffe et console le soldat ?.... Voilà les feux allumés ! chaque compagnie a le sien ; quelquefois elle en a plusieurs, dans les temps de luxe. Dans les temps d'indigence, malheur à la contrée ! tout y passe. Qui n'a vu, et cela dans nos bivacs de France, les meubles du paysan venir, après les portes de sa chaumière, faire les frais de la cuisine des régiments ? C'était pitié de voir les vantaux ciselés et luisants de l'armoire séculaire pétiller dans l'âtre improvisé, pitié surtout de voir la douleur, d'entendre les cris des habitants dévastés. Les hommes en général se regardaient ruiner silencieusement. Mais qui dira les cris des femmes, leurs sanglots, leurs malédictions ? Cruel à son insu pour autrui, parce qu'il l'est pour lui-même, le soldat plaisante, Socrate qui s'ignore, jusque sous l'orage de Xanthippe. Il offre un baiser, à la vieille qui l'outrage, pour payer sa dépense, et poursuit sa course en disant, pour s'affermir dans sa cruauté : « Bah ! la mère, on traite comme ça ma cabine à l'heure qu'il est. Quand je retournerai chez mon père, je n'y trouverai pour récompense de mes services à la patrie que ce que les Cosaques y auront laissé. Chacun son tour. Il faut bien que le soldat vive. Vive l'empereur ! — Et il courait, laissant derrière lui la rage et le désespoir. Je n'oublierai jamais que dans les plaines de la Champagne, près de Méry-sur-Seine, j'avais pu, ainsi que quelques autres officiers, me jeter sur un lit dans une

vaste ferme encombrée de soldats. Tout à coup des cris, les flammes, la fumée, me réveillèrent : c'était la fermière qui, dans l'ivresse de sa douleur et de sa vengeance, avait elle-même mis le feu à son propre toit ; et quand on voulait sortir du milieu de l'incendie, on trouvait cette malheureuse, la fourche à la main, essayant de fermer les passages et de rejeter dans l'incendie les coupables de ses malheurs. Les coupables ? elle se trompait ; ils étaient ailleurs ; ses coups ne pouvaient pas porter jusqu'à eux ! — Au milieu de tant et de si tristes scènes, l'insouciance militaire n'en était pas ébranlée plus que des propres maux de la troncpe. Ce qui l'attristait un moment, c'est quand la pluie, tombant à torrents, étouffait le feu du bivac ; contre ce malheur, on était sans défense, et alors on traitait la gloire comme elle le mérite, et l'empereur n'était pas mieux traité que la gloire. Mais, dans les temps ordinaires, c'était un beau spectacle, à la nuit tombante, que ces lignes de feux sans nombre, qui couvraient d'un bout à l'autre de l'horizon comme des festons de lumière, s'élevant sur les collines, redescendant au fond des vallées, et renvoyant au ciel les clartés qu'il verse à la terre. Cela fait, deux pieux, plantés dans le sillon, en portaient un troisième auquel pendait la marmite. Le cuisinier de service la remplissait comme il pouvait : l'eau du ruisseau, du puits, de l'étang voisins ; puis, le bœuf et le pain, quand il y avait *distribution* ; autrement, le pain blanc du paysan, les légumes qu'on lui avait arrachés, la pomme de terre des cantines, le salé, dont, le matin, à la hâte, le vieux grognard avait eu la précaution de charger victorieusement son sac. Quand tout manquait, on attendait une heure ou deux la picorée. — « Ah ! vous voilà ! vous y avez mis le temps. Vous êtes donc allés chercher du macaroni chez les Napolitains, et le piment chez les Espagnols ? — Soyez tranquilles, mon officier ; il n'y a pas de misère. Quand vous allez voir ce qui sortira de cette botte de paille, vous nous en direz des nouvelles. Vous ne diniez

pas mieux chez votre comtesse de Canifarshtein. » — On se pressait. Quelquefois des miracles, poules, canards, montons tout entiers, qui criaient encore. — « Mille bombes ! vous avez ruiné la compagnie, vous autres. Toutes ces têtes de gibier ont dû coûter un argent fou. — Ne t'inquiète pas, mon vieux ; c'est moi qui régale. » — Quelquefois rien, ou peu s'en fallait. D'autres partaient aussitôt, se croyant plus habiles. Ou bien la lassitude l'emportait, et on en passait par ce que le sort avait voulu. Il se trouvait bien toujours, dans l'arrière-fond des cantines, un quartier de veau, ou de porc, ou de mouton, qu'on suspendait sur le foyer comme on pouvait, et qu'on regardait rôtir avec recensement. C'était le moment du silence pour la troupe. Elle contemplait d'un air religieux le *palladium* de la compagnie. Dans cette attente, on procédait à d'autres soins, on nettoyait les armes, on préparait la toilette du lendemain, on réparait les ravages de celle du jour, on faisait les lits. — « A l'ouvrage ! criait le sergent. La paille est belle et bonne. Nous aurons une nuit de rois. Voyons ! la chambre du capitaine. » — Une ligne d'échalas était établie à l'entour du foyer, marquant les limites du nouvel état, plus haute du côté du vent et de la pluie, opposant aux intempéries le rempart débile d'une étroite cloison de paille ou de branchages. Souvent on allait, s'il y avait abondance de matériaux, jusqu'à projeter, pour le capitaine et les officiers, un toit ni plus ni moins solide, à trois pieds de terre en avant de la haie commune. Alors la paille fraîche était étendue sans tarder sous l'abri protecteur. Et déjà le capitaine, ou du moins ses jeunes lieutenants, sortis la veille des écoles et plus ardents que robustes, goûtaient un premier sommeil, quand, tout à coup : « Mon lieutenant, la soupe ! vous n'entendez pas la cloche du château de M. votre père ? Vous êtes servi. » — Alors, tout le monde est sur pied. Joie universelle. C'est un coup de feu, un assaut de quolibets, de dictons, de réminiscences. — « La soupe ! mon capitaine, à vous l'attaque. » — Il se

trouvait souvent une assiette, toujours une cuiller pour lui ; cuiller de bois ou d'étain, qui voyage attachée au shako du chef des grognards. L'assiette est de bois, de fayence, de porcelaine, suivant la statistique du voisinage ou la fortune de la compagnie. Quoi qu'il en soit, le capitaine et les officiers ont donné le signal. Alors, on s'arrête ; la dime doit être levée en faveur des sentinelles. Car à l'armée les absents n'ont jamais tort. Leur part faite, à chacun la sienne. Plus heureux que les chefs des cuisines opulentes, le cuisinier de la troupe assiste à son succès. Il est témoin de l'appétit qu'il excite et qu'il satisfait. Il entend ses louanges ; il en jouit. Son confrère des cités est obligé de s'applaudir lui-même, de se complaire seul dans son ouvrage, d'imaginer à part lui tout ce qui se passe, à l'autre étage ; dans l'âme charmée de convives qu'il ignorent ; c'est toute une poésie de fatuité dont il s'enivre, aliment incomplet et vide, auquel est condamné son orgueil, faute de mieux. Ici ce sera autre chose : des réalités seront offertes au cuisinier du bivac. L'un est comme l'auteur inconnu dont l'œuvre reste ignorée de son vivant, et qui est réduit à rêver les admirations lointaines de la postérité. L'autre est le poète qui assiste à la représentation de sa tragédie et à son succès ; le succès est toujours grand, quelles que soient les censures dont la malignité des convives l'assaisonne. Car rien ne reste, la marmite est vidée. Le rôti a la même fortune. Les bouteilles qui courent à la ronde, quand il y a des bouteilles, donnent au succès l'éclat bruyant de ces cinquièmes actes romantiques, où il ne reste sur le théâtre que des cadavres, et où il n'y a plus que le public de vivant ; aussi sont-ce des transports comme si on était heureux d'avoir échappé. Tel est le public des banquets du bivac. Ce public aussi a échappé à bien des périls. Son drame, dont il est auteur à la fois et parterre, lui promet quelques heures de repos ; et c'est par de bienfaisantes libations qu'il y prélude. Le vin manque-t-il ? l'eau-de-vie ne manque jamais. Paraît-

sez, cantinières, avec vos tonneaux de poche, qui tiennent enfermée la moitié de l'âme et de l'esprit de l'armée; paraissez, vous qu'on ne peut oublier quand on parle de guerre, de marches et de batailles! Venez à la ronde verser, avec la *goutte*, les joyeux propos, les gais souvenirs, les mémoires improvisés, les récits de l'Espagne et de l'Égypte, les parallèles entre toutes les beautés de l'univers, les hommages à la vôtre. La cantinière est aimée de tout le monde; aimée dans le sens sérieux du mot. Elle n'est pas seulement l'amazone, elle est aussi la sœur grise de l'armée. Son ambulance mobile ne l'abandonne jamais. On trouve toujours de la charpie dans ses paniers et de la commisération dans son cœur. Le conscrit, quand il se traîne sur les chemins, boiteux et malade, sait qui aura pitié de lui, qui prendra son fusil et son sac pour en charger ses mulets; qui, au besoin, l'y établira lui-même, raillé par ses camarades, mais porté au terme de sa course, et sûr d'assister, malgré tout, à la bataille du lendemain. La cantinière mêle une femme à cette société de célibataires armés. C'est l'Ève des régiments. Elle a mêmes allures, mêmes mœurs, même langage. Mais sous son langage grossier, sous ses allures guerrières, se cache un cœur de femme. Sa gaieté s'accroît par le péril. Son courage reste tout entier quand celui des soldats molit et qu'il lui en faut pour le bataillon comme pour elle. Les hommes entre eux se secourent, ils ne se plaignent pas. Elle plaint, en secourant. Elle ranime par ses exemples, comme par ses paroles. Elle a toutes les intrépidités, celle de la retraite de Russie, comme celle de la mêlée d'Eylau et de Friedland. Les hommes n'en ont qu'une souvent, celle du danger. Ils puisent toutes les autres dans son assistance. Flenrange disait: «Si ma belle me voyait!» le grenadier est plus heureux. Sa belle le voit. Aussi sait-elle les exploits de chacun. Elle ne suscite pas seulement des hauts faits nouveaux; elle se rappelle ceux qui ont illustré le régiment. Elle était là, elle a tout vu. Il y a quelqu'un

qui se souvient des morts, qui parle d'eux, qui redit leur nom oublié et leur histoire digne de ne pas l'être. Les faits de guerre ne sont pas seuls restés dans son souvenir; elle s'amuse de tout. Elle est Brantôme comme Joinville, et Dieu sait les braves qui accueillent ses reminiscences héroïques! Sous la pluie, sous les frimas, sa verve est plus animée que jamais. — «Ils ont froid, eux autres. Moi, c'est comme à la journée des Pyramides. La terre me brûle, et c'est comme cela qu'il faut être. Qui faiblit pour une averse peut faiblir partout. Qui tremble au froid peut trembler devant l'ennemi. — Et, ainsi disant, elle verse son brenvage heureux. La souffrance s'oublie. On pense à trouver le sommeil comme on pourra. On répartit ce qu'on a de paille autour du foyer. On met le sac sous la tête, les pieds au feu; le silence s'établit de foyer en foyer, de bataillon en bataillon; les chevaux s'avancent au-dessus des héros, leur tête sur la tête des compagnons de leurs travaux; intrépides combattants, qui donnent leur vie avec la même ardeur que le soldat, et, en échange, n'ont point la gloire. Gloire, péril, fatigue, voilà tout oublié.

... tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

Oh! oui, mais Napoléon ne dort pas. Il s'est levé du lit de camp où il s'était jeté. «A cheval! a-t-il dit, à cheval!» Son étamajor vole par tous les chemins. Sa parole est arrivée aux trois cent mille hommes dont il est l'âme et la volonté. Les tambours, les trompettes, remplissent les airs. — «Allons, conscrit, dit le grognard, tu as assez dormi, mon enfant; prends garde que le sommeil t'engraisse comme un chanoine. Allons, te dis-je, mets ton casque à même dans l'armoire. Prends ta flûte d'acier, nous avons encore à en jouer un air aujourd'hui.» — Le conscrit n'entend pas. Le bruit des tambours n'ébranle pas ce sommeil de plomb. Mais voilà le canon qui gronde. — «Une, deux, trois; oh! oh! cela va bien, dit la cantinière, en rechargeant son mulet; nous allons rire, les bons enfants. La chasse aux Cosaques doit bien

faire la nuit. Celui qui m'en rapportera un... »—Voilà l'empereur ! les sacs sont repris, les faisceaux sont rompus, le régiment est en bataille. Le conscrit, agitant son shako au bout de sa baguette, crie plus haut qu'un autre : *Vive l'empereur !* On rompt en colonne. Toute l'armée se précipite sur les pas de son chef. Elle court à Lutzen, à Bautzen, à la victoire. Les feux continuent à éclairer au loin la nuit profonde ; il ne reste de l'armée que ces feux décevants, les abris abattus, la paille que le vent emporte, la terre dévastée, une ruine de bivac au milieu de tant d'autres ruines. C'est tout l'image de la guerre : ces débris représentent les ravages ; cette paille qu'un soufle disperse et brise, les armées ; ces feux qui brillent un moment après elles, la gloire !

N.-A. DE SALVANDY.

BIVALVE, *bivalvois*, c'est-à-dire qui est composé de deux valves ou battants. C'est, en conchyliologie, le nom que l'on donne aux coquillages qui sont formés de deux pièces, pour les distinguer des *univalves*, coquillages à une seule pièce, et des *multivalves*, coquillages à plusieurs pièces. L'huître, la moule, et un grand nombre d'autres mollusques acéphales sont *bivalves*. — On qualifie également du nom de *bivalves*, en botanique, les végétaux ou parties des végétaux qui ont deux capsules, tel que le lilas, le noyau de la pêche, etc., et l'on appelle *bivalvulées* les anthères, qui ont deux pores fermés par des valvules qui s'ouvrent au moment de l'anthère, c'est-à-dire du parfait accroissement et de l'émission du pollen, telles que celles du *berberis*. Z.

BIVENTER, c'est-à-dire qui a deux ventres. On appelle ainsi le sixième muscle de la mâchoire, qui a deux ventres à ses deux extrémités et un tendon dans son milieu. Il prend son origine dans une scissure qui est entre l'os occipital et l'apophyse mastoïde, et, passant son tendon par un trou qui est au muscle styloïdien, va s'insérer à la partie inférieure et interne du menton. Z.

BIVIA, *BIVIAIRE*, *BIVIAL*, et *BIVOIE*, mots dérivés de *bis*, deux fois, et de *via*,

chemin. On appelle *bivial* un chemin qui se partage en deux, et *biviaire* ou *bivoie*, le lieu, la place où s'opère cette séparation. Une ancienne ordonnance des eaux et forêts, qui n'a point cessé d'être en vigueur, veut que dans les angles des places ou lieux croisés, *biviaires* ou *triviaires*, des grandes routes ou chemins royaux des forêts, on plante des croix, poteaux, ou pyramides, avec une inscription qui enseigne le lieu où ils conduisent. On connaît, à ce sujet, l'excellente bêtise placée par Picard dans la bouche d'un de ses personnages de la comédie du *Collatéral* (ou *La Diligence de Joinville*), qui prétend que, dans son pays, on a poussé l'attention pour les voyageurs jusqu'à mettre cette inscription au bas des poteaux destinés à leur indiquer la route qu'ils ont à suivre : « Ceux qui ne savent pas lire sont priés de s'adresser au cabaret voisin. »—*Bivia* était chez les anciens la déesse qui présidait aux lieux où deux chemins se croisaient : quels autels ne devrions-nous pas à celle qui voudrait se charger de nous guider aussi au moral, lorsque deux chemins divers s'offrent à nous dans la vie ! La conscience est là, nous dira-t-on ; mais ses avis sont si mal écoutés, en général, qu'on peut croire qu'ils ne sont pas compris. E. H.

BIZARRERIE. Jadis on disait *bigare* ce qu'on a depuis appelé *bizarre*, on *bizarre*, car ces termes dérivent du mot *bigarré* et de *bis variare*, comme ces étoffes changeant selon leur aspect à la lumière ou la bigarrure de leurs couleurs. C'est donc à cette mobilité des teintes ou à la variété des nuances qu'on a comparé la bizarrerie des caractères de quelques personnes. Elle diffère du *caprice* en ce que celui-ci veut ou ne veut pas, dans une disposition instantanée résultant de réflexions ou d'impressions rapides, telles qu'il en survient dans l'inconstante sensibilité des êtres délicats, des femmes ou des enfants. La bizarrerie est une sorte de désordre ou même de dépravation dans les idées et les actions. Tantôt c'est une légère folie, une monomanie partielle, tantôt cette espèce

d'orgueil visant à l'originalité ou qui cherche à se distinguer ; il est des génies fantasques ou vaniteux qui se croient neufs et ne sont que bizarres par l'accoutrement, la démarche, la tournure, etc. Diogène avait ses prétentions, non moins que le fastueux Aristippe.

§ I. Bizarries malades.

Néanmoins, la plupart des bizarreries de l'esprit qui ne sont pas de commandement peuvent naître d'une espèce de maladie, c'est-à-dire d'une dépravation dans l'état ou le mode de la sensibilité. Elles tiennent souvent à de vrais *idiosyncrasies* (voy. ce mot) de la constitution. Elles résultent parfois de vices d'organisation, d'inégalité d'action d'un sens interne ou externe par rapport à d'autres sens ; de là des impressions peu justes ou des idées fausses. — On comprend, par exemple, que de jeunes personnes dont la menstruation n'est point encore régulière éprouvent des pléthores partielles de sang qui se porte sur diverses régions de l'économie, l'utérus, le système de la veine-porte, le foie, les poumons, le cerveau, etc. Il en résulte de profondes anomalies dans la sensibilité, comme on en observe chez les filles chlorotiques atteintes d'hystérie. Les hypocondriaques manifestent de même d'étonnantes irrégularités dans leurs fonctions, par les spasmes, les laborieuses digestions, accompagnées de flatulence, de constipation, de coliques, de tensions, de battements de cœur, de resserrements de la gorge, d'agitations inquiètes pendant le sommeil, etc. Alors l'ennui fermente dans l'esprit, la vie déplaît jusque dans les plaisirs ; on se tourmente, on aspire même aux douleurs pour sortir de cette position insupportable qui *tourne la cervelle*. C'est alors que le goût se dégrade ; on voit des filles aux pâles couleurs et des négresses, atteintes du mal d'estomac, dévorer du plâtre, des cheveux, ronger la cire à cacheter, avaler de la terre ou du charbon, ou des poignées de sel. Ces bizarreries sont involontaires, comme les appétits de certaines femmes

grosses. Telle est l'affection connue sous les noms de *pica* et *malacia*. On a des preuves que ces dépravations du goût ont porté jusqu'à ingérer des excréments, et l'on citait, au milieu du siècle dernier, un financier opulent atteint de cette dégoûtante bizarrerie, à Paris. Rien de plus extravagant que certains appétits pour les chairs infectes, etc. Plusieurs empereurs romains portèrent jusqu'au délire la passion de la gourmandise : Héliogabale fit apprêter, dit-on, de la chair humaine et des excréments ; il poussa d'autres passions jusqu'aux plus révoltants excès, ainsi que les Tibère, les Néron, les Commode, les Caligula, etc., monstres armés de la toute-puissance et inondés de délices. Rien, en effet, ne dispose davantage aux bizarreries que la facilité de satisfaire tous ses désirs, puisque les jouissances assouvies amènent le dégoût avec la recherche des nouveautés les plus inusitées. Il en résulte des vices infâmes, hideux, surtout dans les climats ardents, où les passions s'allument avec plus de fureur, et où la fertilité du sol multiplie les plaisirs. — D'autres températures exigent certaines coutumes qui paraissent bizarres à des nations situées sous d'autres cieux : ainsi, l'habitude de s'enduire la peau de graisse ou de boire de l'huile de baleine est un besoin pour les habitants des zones glaciales. L'art de tatouer la peau est pour les peuplades nues des régions brûlantes un moyen de se distinguer, et une décoration, soit militaire, soit civile, imprimée dans la peau en l'absence de vêtements. — On ne doit accuser de bizarrerie que les actes résultant de volontés dépravées, soit par quelque affection de nos organes, soit par le délire des passions. Le sexe masculin, dit-on, paraît moins sujet aux bizarreries, parce que, doué d'une sensibilité moins vive et moins délicate que la femme, ses nerfs obtus jouent faiblement et n'éprouvent point ces élans d'agacement qui exaltent à un si haut degré les êtres plus impressionnables. La colère devient impétueuse chez les personnes mobiles, mais, sujette à l'exaspération. Ainsi, l'on

voit des enfants, des jeunes filles, pleurer et rire presque à volonté; d'autres, non moins flexibles, peuvent s'endormir ou s'éveiller sous l'influence de l'imagination, ou par les pratiques du prétendu magnétisme animal. Rien n'égale les bizarreries qu'on peut susciter en quelques têtes légères ou folles, tandis qu'une forte et constante volonté raffermi le caractère et dompte même les perturbations les plus passionnées. On a vu des hommes résolus surmonter la douleur du corps et commander à des maladies, arrêter avec virilité les affections spasmodiques, suspendre les accès ou paroxysmes fébriles, etc. Au contraire, toute bizarrerie, toute habitude malade qu'on laisse pénétrer, qu'on accueille avec complaisance, par mollesse, finit par se loger obstinément dans l'économie animale, de même que les vices. N'avons-nous pas adopté la bizarre coutume des sauvages de fumer une herbe narcotique? Un fakir s'accoutume à tenir ses mains croisées au-dessus de sa tête; après des mois et des années, ses bras, ainsi suspendus, deviennent paralytiques, et sa bizarre manie est une nécessité. — Que dira-t-on de bizarres rétro-versions de la sensibilité? L'on a connu des personnes ayant pris en aversion la musique, et préférant le coassement des grenouilles ou les bruits discordants. Il s'en voit d'autres qui pleurent, comme les chiens burlent quand on joue du violon. Un maître d'école ne pouvait alors retenir ses urines:

Toccia vesica non imperat, Appula gannit.

On sait quels bizarres mouvements suscitent plusieurs genres de spectacles. La puissance d'imitation transmet les douleurs comme les voluptés. Rien ne peut dépeindre les agitations grotesques que nos habitudes font naître chez les populations stupides et ignorantes des îles de l'Océanie : ces hommes nous trouvent ridicules de ne pas percer nos lèvres ou notre nez, et de nous couvrir de vêtements. Les Hottentots ne regardent point comme bizarre de lâcher leur urine sur la tête des époux qu'ils marient. — Il est

enfin des esprits tellement organisés que le bizarre, le grotesque, le laid, l'absurde même, ont seuls le droit de leur plaire. On a dit que tous les goûts sont dans la nature, mais il est plus convenable d'affirmer qu'il n'y a qu'un seul bon goût, puisqu'il n'y a qu'une vérité, tandis que l'erreur est multiple. Sans doute la peinture ou l'imitation des objets les plus bideux appartient de droit à l'art du peintre et du poète, comme celles des beautés. Homère place à côté de son Achille le difforme et lâche Thersite, comme contraste; mais, faire son héros d'un être dégoûtant ou affreux, mais s'entourer de magots et d'objets bizarres, c'est prouver un goût dépravé, malade, comme si l'on préférerait la fièvre à la santé. Il est des temps de désordre politique ou social comme des âges de corruption littéraire, où l'on méconnaît le vrai et le beau; époques funestes de décadence des empires, dont on a vu le long règne dans la chute de l'empire romain et sous les princes successeurs d'Alexandre. Les talents se dépravaient avec les mœurs sous la régence et le siècle de Louis XV. Au lieu des beaux modèles du grand siècle, on retrouve encore les formes contournées, bizarres, des ornements de sculpture et de peinture qui régnaient à ces époques de dégradation. — La simplicité, l'unité, le naturel, guérissent ces goûts malades et rappellent au culte de la beauté. Tel est l'instinct du génie qu'il puise ses nobles inspirations dans la pure source du vrai, du naïf. Ainsi, tous les sentiments émanés de la seule nature sont droits, justes, conformes à l'ordre, et par là remplis d'une beauté divine. C'est le faux qui rend hideux, bizarre ou difforme.

§ II. Des bizarreries de l'esprit.

Cette disposition fantasque à des boutades, à des saillies extravagantes, est plus que la mobilité instantanée du caractère, si souvent remarquée dans les tempéraments grêles et légers, soit chez les femmes, soit chez les hommes doués d'une complexion éminemment hypochondriaque. Le caprice n'est pas folie, mais

la bizarrerie y touche souvent. Tel homme qui vise à l'originalité ne rencontre d'ordinaire que le baroque, s'il manque d'une intelligence un peu supérieure au commun. L'homme bizarre par caractère peut être *timbré*, par rapport à sa marotte; il a son genre de manie. C'est la débilité du moral ou celle de l'appareil nerveux cérébral qui le rend susceptible de ces soudaines et vives agitations, comme des agacements désordonnés. Telle impression, à peine coupable d'ébranler les muscles épais et robustes d'un athlète, d'un guerrier endurci aux fatigues et aux combats, va terrasser de convulsions, émouvoir des idées bizarres chez une femmelette. Toujours dominée ou plutôt tyrannisée par la sensibilité, l'impressionnabilité de ses sens, cette complexion délicate est exposée à ces tiraillements étranges. La femme, l'enfant, sont précipités dans leurs penchants et succombent aux émotions plutôt qu'ils ne peuvent suivre la saine raison. Il ne faut pas les accuser s'il y a peut-être plus d'esprits désordonnés parmi le sexe faible que parmi les hommes. Les femmes même qui montrent le plus de vigueur dans le caractère subissent nécessairement, par certains états du physique, comme aux approches des règles, ou dans la première période de la grossesse, et surtout par l'hystérie, cette multitude d'idées disloquées ou les irrégularités les plus extravagantes dans leurs sentiments. — S'émouvant de tout avec force, les plus petits chocs doivent paraître douloureux ou même révoltants pour des organisations aussi frêles. De là naissent également et l'ardente curiosité et ce goût si violent pour tout ce qui est singulier, éclatant, précieux; de là ce besoin d'émotions, cette exagération de sensibilité qui les précipite sans cesse vers des démarches immodérées. — Cependant, cette même délicatesse d'organes qui rend les impressions si dominantes produit la flexibilité, la finesse, la subtilité du tact et des aperçus. Comme le microscope, elle grossit tous les objets. On comprend qu'une machine mince, ne pouvant pas résister à de puissants

efforts, plie pour s'y dérober, qu'elle aspire à les varier, à les disperser, afin de les affaiblir. Il existe à cet égard beaucoup de diversité suivant les constitutions. Tel homme hypocondriaque, telle femme hystérique, d'une structure sèche, brune, ferme, tendue, mélancolique, fera paraître plus d'opiniâtreté, moins de légèreté dans ses sensations que les individus d'un tempérament spongieux, blond, sanguin, humide. Les bizarreries des premiers pourront être plus folles, celles du second moins profondes ou moins tenaces. Une bilieuse ardente se porte communément à des écarts plus outrés de bizarreries que l'indolente et froide flegmatique. Bien qu'il en soit à peu près de même chez l'homme, la femme, en général, est beaucoup plus changeante.

...Varium et mutabile semper
Femina.

Cette légèreté, ce babil indiscret, dit-on, qui la fait voltiger, ou plutôt papillonner à la superficie de tous les objets, qui l'éblouit par l'éclat des choses présentes, l'empêche de percer jusqu'au fond de leur nature. Cette versatilité éternelle d'idées et de penchants retiendra toujours la femme au-dessous de la perfection dans les sciences, les lettres et les arts. Mais si elle ne s'élance pas à cette hauteur divine, dont la chute est d'autant plus dangereux que l'élévation est plus sublime, le lot que la nature lui départit n'en est pas moins brillant. Ces aperçus d'une exquise sensibilité, cet art de dé mêler un ridicule, ce talent charmant de conversation, qui sait deviner d'un coup d'œil, pénétrer des sentiments qu'on se cache à soi-même, ouvrir, intéresser le cœur, tout cela n'est donné qu'à l'être mobile et excitable au plus haut degré. Sans cette disposition, qui s'élance jusqu'à la bizarrerie même, qui pique, qui stimule les désirs ou la curiosité, la femme ne serait ni si aimable, ni si parfaite; ce défaut donne en quelque sorte plus de sel à l'amour. N'est-ce pas ainsi que la femme dit vrai en mentant avec tant de grace ?

Et fugit ad salices, et se cepit amplexibus.

Il faut même des vapeurs, des migraines, des nerfs agacés à cette jolie nymphe élevée dans les délices et une molle oisiveté. Tout sourit à ses moindres caprices, à sa gracieuse impertinence; mais, lorsque le temps, *cet insigne larron*, lui dérobe ses charmes, lorsqu'elle voit décroître les hommages et les plaisirs, quel douloureux mécompte pour sa fierté qu'il en coûte pour se résoudre à ne plus pouvoir plaire, et que les miroirs deviennent perfides. Heureuse alors la femme modeste et sensée qui sait se résoudre à sa destination de mère de famille et remplacer par des soins plus importants ceux des ruines de sa beauté. — Il serait injuste d'attribuer principalement la bizarrerie aux femmes seules, ou de n'en voir que les effets nuisibles et déplaisants dans la société. Disons au contraire que cette mobilité du système nerveux en atteste souvent les plus brillantes qualités. Vous ne trouverez jamais un grand poète, un musicien sublime, un artiste supérieur au vulgaire, qui ne soit pas doté de cette exquise sensibilité et qui n'éprouve pas de ces agacements involontaires. Qu'est-ce que l'inspiration ou cet état d'exaltation morale qui tout à coup se montre et improvise quelquefois de sublimes pensées? Croyez-vous l'obtenir par une froide volonté et à point nommé? Il faut que la machine intellectuelle et sensible éprouve cette mobilité vive, capricieuse, qu'Horace reconnaît être l'apanage du poète et du musicien; il faut être tourmenté de cette divine flamme qui embrase lorsqu'on s'y attend le moins. Les plus belles productions du génie jaillissent tout à coup d'un pur essor, on ne sait ni pourquoi ni comment. Telle est cette verve sacrée qui prophétise l'avenir et qui le voit comme s'il était présent. Telle est aussi cette fureur inspiratrice des grands acteurs, non moins que des héros dans tous les genres. — Sans doute, un simple effort d'un moment ne suffit pas pour faire éclater de hautes pensées, ces profonds sentiments qui forment le destin des vrais artistes et la vocation des grands génies; mais c'est le

début ou le germe de ces productions passionnées. On ne peut jouer d'entraînement si l'on ne possède pas ces cordes tendues et mobiles qui vibrent à l'unisson de l'âme et qui transportent les cœurs. Pour cet effet, une heureuse sensibilité est une condition admirable; elle annonce l'élan poétique et allume le feu sacré, et, comme la Sibylle, on s'écrie : *Ecce Deus!* Cependant, on peut dire que c'est une maladie, puisque le parfait équilibre de la santé est une assiette tranquille, froide, imperturbable. L'artiste, inconstant ou bizarre, n'est qu'un malade fiévreux, pétri de passions, comme Voltaire et le Tasse. Les poètes lyriques, comme les musiciens, semblent être surtout les plus extravagants, les plus impressionnables des mortels; ils s'enflamment aisément de colère et presque tous crachent le sang, comme Grétry, après avoir fait des efforts de composition dans leurs plus ravissantes inspirations. — La bizarrerie est une disposition commune également aux personnes menacées de phthisie, maigres, vives, irritables, disposées aux plaisirs, ou qui consomment trop ardemment leur jeunesse. Les personnes âgées, au contraire, plus froides et plus constantes, sont bien moins exposées à ces inégalités d'humeur, qui sont comme d'utiles décharges d'électricité vitale pour le jeune âge. Ces extravagances, en effet, deviennent parfois un besoin pour l'économie et la débarrassent d'une pléthore de sensibilité qui l'opprime. On sait que des femmes éprouvent l'inévitable besoin de pleurer ou de rire, même sans motif; elles en étouffent si elles sont contraintes de renfermer ces débordements de leur sensibilité. La vie a besoin de s'épancher au dehors; il y a des personnes qui aiment mieux souffrir de la douleur que de subsister dans l'apathie; à l'un il faut la guerre, à l'autre l'amour, à chacun sa folie, heureux quand on n'a pas le hideux besoin d'un crime! N'a-t-on pas vu des filles hystériques tentées du diabolique désir du meurtre, et leurs mains si douces s'armer du couteau pour massacrer d'innocents enfants!

On a vu même naître la fureur de l'anthropophagie, et des femmes grosses avoir l'envie de manger de la chair vivante et mordre des hommes avec rage pour en sucer le sang avec délices. C'est que le mal comme le bien peuvent également sortir du jeu désordonné d'un système nerveux détraqué dans ses bizarres extravagances.

J.-J. Vixxy.

BLACAS (Blacas de), seigneur d'Aulps, surnommé le *grand guerrier*, et l'un des neuf preux de la Provence, naquit au milieu du XII^e siècle. Sa naissance était illustre, car les chartes du temps prouvent qu'il tenait le rang de haut baron. Sa valeur, son esprit et sa magnificence lui donnèrent un grand crédit à la cour d'Alfonse II et de Raimond-Bérenger, comtes de Provence. Les contemporains de Blacas, éblouis par ses grandes qualités, ont peut-être cru qu'il manquait quelque chose à sa gloire s'ils n'inscrivaient son nom parmi ceux des troubadours. Mais le peu de tençons qu'on a recueillies de lui ne donne pas une idée fort avantageuse de son imagination poétique. Sa renommée guerrière était assise sur des fondements plus solides; aussi son caractère est-il passé à la postérité comme le type de la générosité et de la vaillance. Les vieux historiens nous en ont transmis le portrait suivant : « Noble haron, riche, généreux, bien fait, il se plaisait à faire l'amour et la guerre, à dépenser, à tenir des cours plénières. Il aimait la magnificence, la gloire, le chant, le plaisir et tout ce qui donne de l'honneur et de la considération dans le monde. Personne n'eut jamais autant de plaisir à recevoir que lui à donner. Il nourrit toujours les nécessiteux; il fut le protecteur des délaissés, et plus il avança en âge, plus on le vit croître en générosité, en courtoisie, en valeur, en richesse et en gloire, plus aussi il se fit aimer de ses amis et redouter de ses ennemis. Il fit les mêmes progrès en esprit, en savoir, en habileté à composer et en galanterie. » Ces derniers traits, s'ils ne sont pas outrés, peuvent faire supposer que les chansons

les plus remarquables de Blacas ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Blacas mourut dans un voyage à Rome en 1235. Bertrand d'Alamanon, Richard de Noves et Sordel (poète du Mantouan), ses amis et ses frères d'armes, ont célébré sa mémoire par plusieurs chants funèbres. Celui de Sordel est surtout remarquable par la hardiesse d'une apostrophe qu'il adresse nommément à tous les princes de la chrétienté, en les conviant à venir manger du cœur de Blacas, s'ils veulent être animés de son courage. Blacas eut deux petits-fils également célèbres dans les armes, Blacuset de Blacas, qui composa le poème *De la manière de bien guerroyer*, et Guillaume de Blacas, l'un des preux que Charles d'Anjou, comte de Provence, choisit pour le combat en champ clos que ce prince, à la tête de cent chevaliers, devait soutenir contre Pierre III, roi d'Aragon, dans la ville de Bordeaux, le 1^{er} juin 1283, mais où l'Aragonais ne jugea pas à propos de paraître.

L.

BLACK, chimiste et physicien anglais, qui a mérité que Fourcroy l'appelât *l'illustre Nestor de la révolution chimique*, est un de ces hommes de talent qui font époque dans l'histoire des sciences, moins par le nombre que par l'à-propos de leurs découvertes. L'école de Boyle (*voyez* ce mot) avait légué à ses successeurs, avec les germes d'une chimie toute nouvelle, un excellent esprit d'observation. Plusieurs savants étaient à la poursuite du nouvel ordre de vérités que laissaient entrevoir les aperçus donnés par Boyle et Hales. Black eut le bonheur de rencontrer un des premiers la riche veine qui a produit la chimie moderne. Mais, à l'habileté qui découvre, il ne joignait pas le génie qui féconde; cette gloire fut celle de Lavoisier. — Joseph Black, né à Bordeaux, de parents écossais, fit ses études à l'université de Glasgow, et y apprit la profession de médecin sous le docteur Cullen. Des discussions s'étant élevées entre divers professeurs sur quelques points de la médecine lithognostique, et particu-

lièrement sur l'eau de chaux, Black fut conduit à rechercher les causes de la causticité de cette terre. Déjà Vanbelmont avait reconnu que les pierres calcaires laissent dégager quelquefois un air auquel il donna le nom de *gas*. Hales vit ensuite que cet air faisait une partie essentielle de ces pierres. Black vint bientôt après (1752) annoncer que ce gaz était capable d'être absorbé par la chaux et les alcalis, de les neutraliser et de leur donner la propriété de faire effervescence avec les acides. Enfin il prouva que la calcination de la chaux lui donnait de la causticité, parce que la chaleur en expulsait l'air fixe, et que la chaux amène les alcalis du commerce à l'état caustique, en leur enlevant ce gaz (aujourd'hui l'acide carbonique). — Frédéric Hoffmann avait entrevu la magnésie en 1722; mais ce fut Black qui, en 1755, ayant examiné avec le plus grand soin la base du sel d'Epsom, démontra que c'était une substance particulière, qui devait être rangée parmi les terres. — Ces découvertes étaient importantes, mais elles avaient bien moins de portée que celle à laquelle il parvint en 1762, étant professeur de médecine à Glasgow. Il essaya de mesurer la quantité de chaleur qu'absorbe la glace en se liquéfiant, et cette simple expérience fut une grande découverte. Quand les corps passent de l'état solide à l'état liquide ou gazeux, ce changement est accompagné d'une absorption de chaleur que le thermomètre ne révèle pas : c'est ce phénomène que Black a découvert, et qu'il a nommé *calorique latent*. Sa théorie ne fut pas plus tôt connue dans le monde savant qu'elle reçut un grand nombre d'applications importantes. Black lui-même s'occupa de déterminer la chaleur latente de la vapeur d'eau; mais ses expériences ne le conduisirent pas à des résultats précis; la solution de ce problème était réservée à James Watt, son illustre disciple. — Ce qu'il y a de singulier dans l'histoire de ces découvertes de Black, c'est qu'il combattit pendant dix ans la doctrine que les chimistes français avaient

en grande partie fondée sur ses travaux. Ses recherches sur l'air fixe avaient ouvert la voie aux expériences de Priestley, Cavendish et Lavoisier; sa théorie de la chaleur latente, en expliquant la haute température qui se développe au moment de la combustion par le calorique latent contenu dans l'oxygène, coupait court aux objections que les partisans de Stahl élevaient contre la chimie pneumatique. Ainsi, les déconvenues de Black avaient grandement contribué à la connaissance des fluides élastiques, connaissance qui venait de changer la face de la chimie, et l'on ne peut que s'étonner de voir Black, professeur de chimie à Édimbourg depuis 1765, enseigner à ses élèves la doctrine du phlogistique de Stahl. Il finit cependant par se rendre aux preuves que chaque jour accumulait en faveur des chimistes français, et si la durée de son erreur fait peu d'honneur à son génie, la franchise avec laquelle il la reconnut en fait beaucoup à son caractère. Il ne démontra plus dès lors dans ses cours que la chimie pneumatique. Jamais professeur ne sut mieux faire aimer la science qu'il enseignait; aussi ses leçons contribuèrent-elles beaucoup à répandre en Angleterre le goût de la chimie. Black mourut en 1799. Il était associé de l'académie des sciences.

A. DES GENEVEZ.

BLACK-DROPS, ou *gouttes noires*, préparation d'opium par l'acide acétique, très usitée en Angleterre, où elle passe pour jouir de propriétés supérieures aux autres composés d'opium, parce qu'elle tend moins à occasionner les phénomènes nerveux, qui suivent souvent l'administration des opiacés. (*Voy.* ce mot). On en donne de deux à six gouttes dans une potion : six gouttes contiennent un grain d'opium.

Z.

BLACKSTONE (WILLIAM), célèbre juriconsulte, né à Londres en 1723. Découragé par son peu de talent pour l'improvisation, il quitta le barreau de la capitale après sept ans de pratique, pour faire à l'université d'Oxford, comme agrégé, des leçons publiques sur la

constitution et les lois anglaises. Son cours, le premier qui eut lieu en Angleterre sur ce sujet, fut si généralement applaudi, et l'on en sentit si bien l'utilité, malgré la préoccupation presque exclusive qu'on avait dans les écoles pour les études classiques, que le jurisconsulte Viner laissa par testament, en 1758 (cinq ans après l'ouverture de cet enseignement), une somme destinée à la fondation d'une chaire spéciale de *droit commun*. Personne n'était plus digne de la remplir que Blackstone, qui continua de professer avec un succès toujours croissant. Il fut dans la suite appelé à différentes charges élevées, et il siégea même pendant plusieurs parlements dans la chambre des communes; mais son véritable titre à la gloire et à la reconnaissance de ses compatriotes, c'est l'ouvrage qu'il publia comme résumé de ses leçons : *Commentaries on the laws of England* (Commentaires sur les lois anglaises). L'auteur y réunit un jugement philosophique plein de rectitude à la connaissance exacte des détails du droit positif, ainsi que de son histoire; et le style pur, élégant, dans lequel ces commentaires sont rédigés, en ont fait le livre le plus recommandable, l'ouvrage classique, en quelque sorte, sur le droit anglais. Il y en eut différentes éditions du vivant de Blackstone, qui profita de cet avantage pour perfectionner sans cesse ce qu'il avait écrit. La première parut à Oxford en 1768, 4 vol. in-4°, et la plus récente que nous en connaissons est la 17^e, publiée à Londres, 1826, 4 vol. in-8°. M. Chompré a donné de ce bel ouvrage, en 1821-1822 (Paris, 6 vol. in-8°), une traduction française qui fit oublier celle de Bruxelles, 1774. Blackstone mourut en 1780, au milieu de ses travaux littéraires. Nous ne parlons point ici de ses autres productions, parce qu'elles ont moins de réputation que ses *Commentaires*, surtout hors de l'Angleterre.

M—z.

BLADAGE, vieux terme de féodalité. C'était un droit consistant en une certaine quantité de grains que l'emphy-

téote était tenu de payer suivant le nombre de bêtes de labourage qu'il employait sur le fonds inféodé. Le droit de bladage devait résulter de titres, et pouvait se prescrire.

SAINT-PROSPER.

BLADIE, *bladhia*, genre de la famille des *sapotées*. Le *bladhia japonica* est recherché surtout à cause de la bonne odeur de ses fleurs.

Z.

BLAIR (HUGUES), orateur et écrivain religieux, petit-fils de Robert Blair, qui défendit sous Charles I^{er} les droits de l'église presbytérienne avec beaucoup de force et de courage. Il naquit à Edimbourg le 7 avril 1718, et se prépara par ses études assidues à l'université de cette ville à un emploi religieux. Son professeur remarqua ses dispositions pour l'état ecclésiastique dans une dissertation qu'il avait composée sur le *beau*. Il encouragea alors son penchant à la belle littérature, que Blair cultiva dans la suite conjointement avec l'étude de la théologie. Il atteignit dans sa ville natale aux plus hautes dignités de l'église presbytérienne d'Écosse (1751). C'est alors que, satisfait du résultat de ses efforts dans le cercle d'action de sa vocation religieuse, il se voua avec ardeur à la littérature, et commença à mettre au jour les produits de son travail et de son expérience en rhétorique. Il ouvrit donc un cours sur cet objet dans l'hiver de 1759. Le gouvernement, remarquant l'influence de ses lectures publiques, créa une chaire particulière de rhétorique, qu'il lui confia. On connaît sa théorie de l'éloquence par son *Cours de littérature et de belles-lettres* (*Lectures on rhetoric and belles-lettres*, 1783, 2 v. in-4°), ouvrage qui a été traduit quatre fois en français, savoir, par MM. Cantwell (1797, 4 vol. in-8°), Prévost (4 vol. in-8°, 1808), Quénot (sous le titre de *Leçons*, 3 vol. in-8°, 1821), et S.-P.-H. Hortode (in 18, 1825). Blair soutint et encouragea les efforts de Macpherson, pour réunir et publier les poésies d'Ossian, dont il fit ressortir les beautés par une dissertation remarquable qu'on trouve dans la traduction allemande d'Ossian, publiée par

Denis, en 3 volumes. Les *Oraisons de Blair*, qui ont été aussi traduites en français par Froissard, Prévost et l'abbé de Tressan, sont regardées comme des chefs-d'œuvre d'éloquence pastorale. Quoique très pur et très consciencieux dans la composition de ses sermons, il n'en publia néanmoins que ceux qui lui semblaient les meilleurs. Ils portent l'empreinte d'une conviction intime, d'une donc persuasion, qui attirent l'âme et subjuguent la raison par la clarté et la concision des arguments. La base de ces oraisons est entièrement établie sur les vérités morales qui distinguent l'église anglicane. C'est en 1777 seulement que parut la première partie de ses oraisons, qui déjà l'année suivante avait atteint sa 10^e édition. Blair avait alors 60 ans. Il donnait lui-même l'exemple de ses leçons de morale par sa conduite. Dans les emplois dont il fut revêtu, il travailla constamment pour le bien-être et la liberté de son église. Sans cesse disposé à aider ses semblables de ses services et de ses conseils, il était à la fois père tendre et indulgent, ami délicat et fidèle époux. Il jouit jusqu'à la mort d'une tranquillité et d'un bonheur inaltérables, que lui avaient valu une grande égalité d'humeur et une modération exemplaire dans sa manière de vivre. Il mourut le 27 décembre 1800. E.

BLAIREAU (*meles, storr*), genre d'animaux mammifères, appartenant à l'ordre des carnassiers et à la tribu des plantigrades. (*Voyez* CARNASSIERS.) Leur système dentaire présente les caractères suivants : ils ont une très petite dent derrière la canine, puis deux molaires pointues, suivies en haut d'une que l'on reconnaît pour dent *carnassière* au vestige de tranchant qui se montre sur son côté externe ; derrière elle est une grosse tuberculeuse carrée ; en bas, l'avant-dernière commence aussi à montrer de la ressemblance avec les carnassières inférieures ; mais, comme elle a à son bord interne deux tubercules aussi élevés que son tranchant, elle ne joue que le rôle de tuberculeuse. La dernière dent d'en

bas est très petite. Ce sont des animaux nocturnes, dont la queue est très courte, les doigts très engagés dans la peau, et qui se distinguent particulièrement par une poche située sous la queue, et d'où sort une humeur grasse et fétide. Leurs ongles de devant très allongés, les rendent habiles à fouir la terre ; leurs poils sont longs et soyeux. On n'en connaît avec certitude qu'une seule espèce : c'est le *blaireau d'Europe*, vulgairement aussi nommé le *taisson*, qui a la taille d'un chien de médiocre grandeur et la physionomie du mâtin, mais est beaucoup plus bas sur jambes. Ses poils, qui sont longs, rares et durs, présentent dans leur longueur trois couleurs différentes, du blanc, du noir et du roux, et c'est l'étendue relative de ces trois couleurs sur chaque poil qui produit la coloration diverse de chaque partie du corps. Il est grisâtre en dessus, noir en dessous, la tête blanche en dessus, avec deux tâches noirâtres sur les côtés, qui naissent entre l'extrémité du museau et l'œil, et vont en s'élargissant de manière à envelopper l'œil et l'oreille, derrière laquelle elles se terminent. Le blaireau est un animal solitaire, qui passe la plus grande partie de sa vie au fond d'un terrier oblique et tortueux, qu'il tient toujours très propre, et dont il ne sort guère que la nuit pour chercher sa nourriture, ou pour se réunir à sa femelle au temps des amours. Il vit à la fois de viande et de fruits, comme l'indique la conformation de ses dents, à la fois propres à diviser la chair et à mâcher des substances végétales. La femelle met bas en été trois ou quatre petits, pour lesquelles elle a soin de préparer d'avance, au fond de son terrier, un lit d'herbe et de mousse, et qu'elle nourrit, à l'époque où ils cessent de téter, de lapereaux, de mulots, de lézards et de miel, quand elle en peut découvrir. Ces animaux pris jeunes s'approprient facilement ; ils s'habituent à suivre, comme les chiens, la personne qui les nourrit. On en trouve dans presque toutes les contrées de l'Europe, en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne ;

mais ils sont partout assez rares. Leur chair n'est pas désagréable à manger, et leur peau s'emploie comme fourrure grossière. C'est avec le poil de blaireau que l'on fait les meilleures brosses à barbe.

DENEZIL.

BLAIRIE, ancien terme de coutume. C'était un droit qui appartenait au seigneur haut-justicier pour la permission qu'il donnait aux habitants de faire paître leurs troupeaux sur les terres et prés dépouillés, ou dans les bois et héritages non clos et fermés. Ce droit se levait tant sur les nobles que sur les roturiers, à proportion des héritages qu'ils possédaient et du nombre de bestiaux qu'ils avaient.—On appelait seigneur *blayer* celui qui jouissait de ce droit. E.

BLAISE, *Blasius*, nom propre d'homme. Saint Blaise fut fait évêque de Sébaste, en Arménie, du temps de l'empereur Dioclétien. Il souffrit le martyre sous Licinius (30 février 320), sous le gouverneur Agricola, et eut les côtes déchirées avec des peignes de fer; d'où les cardeurs l'ont pris pour leur patron.—*L'ordre de Saint-Blaise* est un ordre militaire que les rois d'Arménie, d'autres disent de Palestine, établirent à l'honneur de ce saint, comme étant le patron de leur royaume. Cet ordre était composé d'ecclésiastiques et de laïcs; l'emploi de ces derniers était de s'opposer à main armée aux hérétiques, et les premiers devaient faire l'office divin et prêcher la foi. La marque de cet ordre était une croix rouge, au milieu de laquelle était une image de saint Blaise. Ils la portaient sur une robe de laine blanche toute simple. On ignore l'époque de la création de cet ordre; on croit seulement qu'elle eut lieu en même temps que celle des Templiers et des Hospitaliers. Les profès de l'ordre de Saint-Blaise faisaient vœu de défendre la religion catholique et l'église romaine, et leur règle était celle de Saint-Basile. E.

BLAKE (ROBERT), né dans le Somerset en 1599, mort en 1657. Les honneurs que les rois et les nations elles-mêmes rendent à certains hommes don-

nent rarement la mesure du mérite de ceux-ci; mais on est heureux de voir la reconnaissance des peuples payer en distinctions les services qu'on leur a rendus. L'amiral Blake eut ce bonheur. Doué d'une imagination forte et d'une âme ardente, il aima par-dessus tout la gloire et la patrie, et c'est cette noble passion qui, en exaltant sa valeur, l'a placé si haut parmi les hommes illustres de son pays. Dès sa jeunesse, il accueillit avec enthousiasme les idées d'affranchissement qui se répandaient dans toutes les classes de la société. Bientôt son amour pour la liberté se tourna en haine contre la royauté, et jusqu'à sa mort il conserva les principes purs d'un fier républicain des beaux temps de Sparte et de Rome. Aussi, dans la lutte que le parlement engagea contre les rois, Blake fut un des premiers à soutenir les indépendants; il leva une compagnie de dragons à ses frais, et vint appuyer de son bras une cause qu'il avait toujours adorée dans son cœur. En 1649, il fut improvisé amiral après la mort du comte de Warwick, et dès 1650, quand l'escadre du roi Charles se retira à Lisbonne, il fut nommé commandant de la flotte parlementaire. Dans cette position, si nouvelle pour lui, il déploie une vigueur extraordinaire; il fait voile vers les côtes de Portugal, somme le roi Jean de lui remettre entre les mains la flotte royale, qu'il réclame au nom du gouvernement de son pays, et, sur le refus et les menaces de ce prince, il va croiser à la hauteur des Açores, attaque une riche flotte portugaise qui revenait du Brésil, prend quinze navires et retourne passer l'hiver en Angleterre.—Les années suivantes présentent le tableau d'une lutte sanglante entre les deux premières puissances maritimes du siècle. De part et d'autre on soutint vaillamment l'honneur national, et Blake, qui commandait la flotte britannique, trouva dans Tromp un digne rival de gloire; il serait difficile en effet de décider entre ces deux grands hommes. Cette époque est surtout remarquable dans les annales de la marine par

l'immense développement que prit tout à coup l'art des combats sur mer. Blake y contribua considérablement, et, en le suivant dans les divers engagements où il s'est trouvé, nous essaierons de lui assigner le rang qu'il mérite comme marin. En 1651, Blake se trouvait avec 26 vaisseaux de guerre dans la rade de Douvres, lorsque Tromp vint parader devant la ville, à la tête d'une escadre de 42 bâtimens. Le parlement anglais, désirant la guerre avec la Hollande, avait donné l'ordre à ses amiraux de faire baisser pavillon à tous les navires hollandais qu'ils rencontreraient. Tromp refusa de se soumettre à cette humiliante formalité, et un combat furieux s'engagea. Blake, quoique inférieur en nombre, non seulement résista avec courage au choc de son ennemi, mais encore il sut lui faire plus de mal qu'il n'en reçut lui-même, et c'est à lui que revint l'honneur de la journée. Cependant on ne trouve ici aucune manœuvre qui annonce un grand génie de la guerre dans l'un ou dans l'autre de ces deux amiraux : les escadres s'attaquèrent navire à navire et le courage résista au courage. Comme Tromp ne sut pas tirer parti de sa supériorité numérique, les Anglais durent avoir l'avantage, car leurs navires étaient d'une construction plus forte que celle de leurs ennemis. — Une expédition de 40 vaisseaux, qu'en 1652 Blake dirigea contre les pêcheries hollandaises, lui acquit alors beaucoup de réputation ; l'Angleterre en tira de grands avantages : les pertes de l'ennemi furent immenses ; mais aux yeux de la postérité, ce ne peut être un titre de gloire, puisque l'amiral n'eut qu'à détruire avec des forces considérables des marchands presque sans défense. — Au mois de février 1652, Tromp convoyait, avec 76 bâtimens de guerre, une flotte de 300 navires marchands, qu'il ramenait en Hollande ; Blake l'attaqua dans la Manche avec 150 voiles, et Tromp, trop engagé pour reculer, accepta le combat ; il fut long et sauglant ; pendant trois jours on se battit avec acharnement. Des deux côtés on essaya des pertes considérables ;

celles des Hollandais furent les plus grandes, et néanmoins l'honneur de la bataille appartient à Tromp, car Blake laissa échapper toute la flotte marchande, quoiqu'il eût pu à la fois lui couper le chemin avec une partie de ses nombreux vaisseaux, et avec le reste écraser la flotte hollandaise ; mais cette manœuvre, simple de nos jours, eût été dans ces temps d'ignorance une inspiration de génie. — Au mois de décembre de la même année, Blake essaya de nouveau le sort d'une bataille contre Tromp ; là encore aucune combinaison savante ou hardie ne vint tout à coup donner à l'un ou à l'autre une supériorité marquée ; la fortune seule et de petites circonstances imprévues décidèrent du succès. Blake fut malheureux ; blessé lui-même, il vit le désordre se répandre dans sa flotte, mais il se retira à temps, et malgré des pertes considérables, il parvint à rallier une grande partie de ses navires, soit aux Dunes, soit dans la Tamise. Tromp triompha cette fois avec un insultant orgueil ; il fit planter un balai au haut de son grand mât, pour indiquer qu'il avait nettoyé les mers des pirates d'Albion ; mais sa victoire n'était pas de nature à soutenir l'excès de cette fanfaronnade, et dès l'année suivante il fut vaincu à son tour : Blake était un des amiraux qui commandaient l'escadre anglaise. — Mais si dans les combats d'escadre à escadre à la voile, Blake ne déploie pas les ressources d'un talent supérieur, il n'en est pas ainsi des attaques contre les forts élevés à terre ; c'est là qu'est sa véritable gloire. Blake, le premier, apprit aux marins à mépriser les forteresses, qui jusqu'alors avaient été leur épouvantail ; c'était un préjugé adopté en principe : le bois ne peut avoir raison contre les pierres ; et, en détruisant cette prévention, il étendit la terreur des expéditions navales. Alors les châteaux qui protégeaient les forts n'étaient pas comme de nos jours, au niveau des batteries des vaisseaux, et couverts par des plans de défilement, mais bâtis sur le rivage et souvent même avancés jusque dans la mer, où ils dominaient à

une grande hauteur, et alors leurs houllets passaient par-dessus les navires, et ils pouvaient être détruits par le feu supérieur d'une flotte nombreuse; ou les navires eux-mêmes dominaient les forts, et alors le feu de leur mousqueterie et leurs grenades empêchaient les batteries de terre de tirer. Malgré les préjugés de son siècle, Blake sentit tous ces inconvénients lorsqu'il fut envoyé dans la Méditerranée pour châtier l'insolence des puissances barbaresques. Tunis était protégée par deux châteaux, Porto-Farina et le fort de la Goulette. Blake fit avancer successivement sa flotte sous les deux forts, les écrasa du tonnerre de son artillerie, et, opérant un débarquement dans ses chaloupes et quelques barges longues qu'il avait fait construire à dessein, il incendia tous les navires ennemis, qui s'étaient réfugiés dans le port; puis, se rappelant son premier métier d'officier de l'armée de terre, il fit une charge sur un corps de 1,200 Turcs, campés près du rivage, et les dispersa en un instant. Son audace fit sa force: l'ennemi épouvanté ne résista nulle part, et le succès ne lui coûta que peu de monde. Cet exploit eut du retentissement dans tout l'univers. La marine anglaise y gagna beaucoup de considération, et les puissances barbaresques fléchirent humblement devant le pavillon de la Grande-Bretagne. — Dans l'année 1655, il satisfit à sa haine invétérée contre les rois en attaquant une flotte française qui portait des munitions à Dunkerque. Outré de ce que la France laissait au roi Charles une place pour reposer sa tête, il oufrepassait les ordres de son gouvernement, et fut cause que la ville tomba entre les mains des Espagnols, qui l'assiégeaient. — L'année 1656 mit le comble à la gloire de Blake et termina sa vie. Il commandait avec Montagu une flotte anglaise, et croisait sur les côtes d'Espagne, lorsqu'ils rencontrèrent près de Cadix 8 navires espagnols revenant des Indes avec une riche cargaison; ils les attaquèrent, en prirent deux, en firent échouer quelques autres et expé-

dièrent leur capture à Portsmouth. L'arrivée de ce trophée d'une victoire facile fut cependant reçue en Angleterre avec des transports de joie; le peuple célébra le nom de Blake, et le Protecteur, qui voyait que la gloire et la puissance de son ilereposaient sur sa force navale, donna un éclat extraordinaire à ce triomphe. Il fit transporter avec la plus grande pompe sur des chariots l'argent et les marchandises de Portsmouth à Londres; il invita le parlement à voter des récompenses publiques au brave marin, et les représentants, unanimes dans leurs vœux, et d'accord avec Cromwell, lui adressèrent des remerciements, et lui envoyèrent un diamant de grand prix, en témoignage de la reconnaissance nationale. Quel homme ne se fût pas senti embrasé soudain d'un immense amour pour la gloire, quand sa nation lui votait d'enthousiasme tant d'honneurs? Aussi Blake chercha-t-il tous les moyens de les mériter, et l'occasion ne lui manqua pas long-temps. Une flotte espagnole, forte de 16 navires, et beaucoup plus riche que la première, avait relâché aux Canaries; Blake l'apprend, et sur-le-champ il fait voile pour ces îles. Il trouve l'escadre ennemie dans la baie de Santa-Cruz, où l'amiral don Diègue Alvarez, qui craignait une surprise, n'avait négligé aucune précaution pour se mettre à couvert contre toute attaque. La baie de Santa-Cruz était défendue par un château fort et sept redoutes, élevées à peu de distance les unes des autres, et disposées de manière à croiser leurs feux; elles étaient liées en outre par une ligne de communication qu'on avait pris soin de garnir de fusiliers; de sorte que la côte semblait hérissée de canons. De plus, l'amiral avait fait amarrer ses petits navires au rivage; quant aux galions, qui tiraient plus d'eau, il les avait embossés le travers au large. Cette double ligne de défense était réellement imposante: la mort menaçait de tous les côtés. Blake ne vit que la gloire; il résolut de vaincre. Le vent soufflait au large et portait en rode; il rangea rapidement au

flotte en ligne serrée, força de voiles, et en un instant se trouva au milieu des ennemis. Alors un terrible combat s'engagea ; de part et d'autre on se battit avec acharnement, et pendant 4 heures ce ne fut qu'horreur et carnage ; enfin, les Espagnols furent détruits, leurs vaisseaux brûlés et les trésors qu'ils renfermaient consumés avec eux. Mais le danger devint encore plus grand pour les Anglais quand la flotte fut anéantie ; les forts et le château, qui jusqu'alors avaient ménagé leurs feux dans la crainte de foudroyer à la fois amis et ennemis, commencèrent une canonnade extrêmement vive, et la position des assaillants fut très éritique. Les éléments les favorisèrent : après l'instant de calme que produit ordinairement un combat, la brise, qui précédemment avait régné du large, changea de direction et souffla de terre. Blake avait compté sur ce secours, qui parut inespéré et miraculeux à ceux qui ignoraient les localités ; il appareilla sur-le-champ, et bientôt il fut hors des atteintes de l'ennemi. — Dans les exploits si glorieux de Blake, nous ne cherchons pas des leçons de tactique navale ; il ne fit pas de savantes combinaisons pour disposer son escadre, et attaquer la ligne ennemie ; toute sa gloire consiste dans sa valeur et dans l'audace de l'entreprise. Il osa croire, encore une fois, contre l'opinion de son siècle, qu'une escadre bien embossée n'était pas invincible ; il brava le feu d'une ligne de fortifications soutenue d'une ligne d'embossage. La fortune couronna son intrépidité, et néanmoins ce n'est pas par le succès seul que nous jugeons son action ; il s'est conformé en cette circonstance aux principes naturels de l'art ; sa combinaison fut hardie, mais il avait mesuré ses moyens, et ses efforts furent supérieurs aux obstacles. Voilà le vrai talent de l'amiral. Blake, pour cette raison, sera toujours un modèle. La tactique navale a fait un grand pas depuis son siècle ; mais, sans entrer dans le détail de ses manœuvres, nous devons admirer l'habileté avec laquelle il sut mettre à

profit toutes les circonstances qui lui étaient favorables. La nouvelle de ce beau fait d'armes fut accueillie en Angleterre avec de nouveaux transports, car dès lors la marine élevait le pays au premier rang parmi les nations. Blake, attaqué d'hydropisie et tourmenté depuis quelque temps par le scorbut, résolut de hâter son retour dans sa patrie, où le peuple se préparait à le recevoir avec des acclamations. Quoique abattu et souffrant, il était arrivé en vue des côtes de la Grande-Bretagne, et il espérait au moins rendre le dernier soupir sur le sol de cette patrie qu'il avait si tendrement chérie et servie avec tant de valeur ; mais ce bonheur ne lui fut pas réservé, et comme Moïse il expira en contemplant la terre promise. Blake se fit toujours gloire de ses principes républicains : en vain le Protecteur le combla-t-il de caresses et d'honneurs ; en vain inventa-t-il pour lui des illustrations inconnues jusqu'alors ; tout le monde resta persuadé que l'amiral répugnait aux dernières usurpations, mais le sol et l'honneur du pays furent toujours sacrés pour lui. Quel bel ordre du jour que celui-ci pour une armée navale, quand des troubles civils déchirent la terre natale ! « Marins, nous devons combattre jusqu'à la mort pour notre patrie, en quelques mains que soit le gouvernement. » Aussi, quoique animé d'un zèle ardent pour le parti qu'il avait embrassé, fut-il toujours estimé et respecté des partis opposés. Du reste, désintéressé, généreux, libéral, il n'eut d'autre ambition que l'amour de la gloire, et sa valeur ne fut terrible qu'aux ennemis de la patrie. On lui fit de pompeuses funérailles. Ses cendres furent déposées dans les tombeaux des rois ; mais les larmes de ses compatriotes l'honorèrent bien davantage encore que tout l'éclat de ces cérémonies. Qu'on s'étonne maintenant que l'Angleterre possède la plus glorieuse marine du monde, quand à chaque pas, un monument, un trophée, apprend aux enfants mêmes que la patrie décerne une apothéose à ceux de ses fils qui ont assuré son triomphe sur les mers ! T. P.

BLAKE (WILLIAM), graveur, peintre et poète anglais d'une étonnante imagination, d'un talent plein de magie, l'un des artistes les plus originaux de cette Angleterre, si féconde en génies d'un type unique. William Blake naquit le 28 novembre 1757, à Londres, d'un père bonnetier, fort entêté de son commerce, et qui voulut, bon gré malgré, y dresser son fils dès sa plus tendre enfance. Le digne père ne lui épargna point en conséquence les maîtres de calcul, d'arithmétique et de tenue de livres; mais l'enfant n'en profita guère. Son goût était ailleurs, et il s'était de lui-même choisi d'autres maîtres moins coûteux, et avec lesquels il se plaisait davantage. C'étaient quelques figures de Raphaël et de Reynolds, qui lui étaient tombées sous la main, et qu'il se mit à copier avec une incroyable ardeur et à varier de cent façons. Le blanc des factures, les planches de la boutique, les marges des livres de compte, reçurent de fréquents témoignages de cette passion du petit William pour le dessin. Son père s'en affligea d'abord; mais enfin, après quelques vains efforts, il eût consenti, au gré de l'enfant, à le mettre en apprentissage chez un peintre en renom alors, si le haut prix que celui-ci exigea pour ses leçons n'eût été au-dessus de la portée de sa fortune. William en cette circonstance fit preuve de bonne volonté et de déférence filiale en entrant jusqu'à un certain point dans les idées paternelles; il se borna à vouloir être graveur; et, pour que son père cédât plus volontiers à son désir, il lui fit envisager tous les avantages d'une profession très lucrative, pour peu qu'on voulût y rechercher le gain. En lui-même, le jeune homme pensait sans doute qu'il valait mieux s'adonner à la gravure, qui du moins tenait par un côté direct à l'art dont il s'était si fort épris, que de retourner aux ennuyeux devoirs d'un commerce de bonneterie. Son père céda en effet; une plus longue résistance n'aurait pu que nuire aux excellentes dispositions que l'enfant avait montrées. Il était né artiste; cela

était évident, et il n'eût servi de rien à l'honnête boutiquier de contrarier plus long-temps un penchant si vif et si prononcé. William Blake avait à peine alors atteint 14 ans. Une vocation si énergiquement manifestée donnait les plus belles espérances, et son père fit sagement de lui laisser prendre une direction qui pût le mener à quelque chose. William entra donc comme apprenti, engagé pour sept années, chez Bazire, graveur en grande réputation à Londres, à cette époque. Il travaillait avec la plus grande assiduité chez son patron, auquel il rendit les plus grands services, ayant fait en peu de temps des progrès tels que beaucoup de clients préféraient les ouvrages de l'élève à ceux du maître. Cependant, il ne négligeait, pour la gravure, son occupation ordinaire, ni le dessin, ni la peinture, ni même la poésie, à laquelle il se livrait rarement, mais non toutefois sans abandon et sans verve. Quand il lui était possible, sans manquer à ses devoirs d'apprenti, de disposer de quelques instants, il allait aussi prendre des leçons de dessin et de modelé chez Flaxman et chez Fuseli, qui l'avaient pris en grande affection. De 14 à 20 ans enfin, que dura ce glorieux apprentissage, il ne cessa de travailler joyeusement et courageusement; ses heures de repos même se passaient en études diverses. Outre ce qu'il acquit d'expérience et de finesse de main dans la pratique de son art et de ceux qui s'y rattachent, ou plutôt qui en sont la base, il trouva encore le temps de composer un assez grand nombre de poésies, chansons, odes, ballades et sonnets, et même un essai dramatique, pleins de sentiments naïfs et profonds, et où brillaient des qualités si heureuses et d'un ordre si peu commun que John Flaxman, à qui il les communiqua plus tard, à 30 ans, en fut charmé et lui conseilla de les publier, se chargeant lui-même de faire les frais de cette publication. — Au sortir de son apprentissage, qui avait duré un peu moins de sept ans, Blake fit deux parts de son temps : la première, par esprit d'ordre, il la consacra religieusement

à la gravure, qui lui rapportait de quoi vivre dans une honnête aisance; la seconde, il la donnait avec effusion à la peinture ou au dessin et à la poésie, qu'il cultivait simultanément, et qui se mêlaient et se confondaient ensemble dans un grand nombre de ses compositions, s'entraïdant et s'éclairant l'un l'autre, si bien qu'ils n'y formaient souvent qu'un seul et même tout. Sa première jeunesse s'écoula ainsi. Tout ce qui le détournait du travail lui paraissait futile et vain. L'amour du gain excitait ses mépris : « Si j'aimais l'argent, disait-il souvent, je perdrais toute puissance d'imagination; l'amour du gain est mortel au génie. Je pourrais, tout comme un autre, vivre splendidement, avoir une voiture, pour peu que je voulusse écouter la voix de l'avarice; mais mon affaire, à moi, ce n'est point d'amasser une fortune, mais bien de composer de glorieuses figures, qui respirent des sentiments divins. » Il ne recherchait l'argent que pour assurer son indépendance. L'argent n'est bon qu'à cela : c'est un instrument qui nous permet de disposer de notre personne et de notre temps à notre gré et selon notre humeur. — Cependant, avec l'âge, le désir de trouver une ame qui répondît à la sienne lui était venu. Il touchait à 26 ans; un vague ennui le suivait partout, à l'atelier, son heureuse retraite, où il s'oubliait naguère si doucement, et à la promenade, qui était la plus douce récréation pour lui. Ce fut dans ces dispositions qu'il vint à connaître une naïve jeune fille, d'une naissance fort humble et d'une grande beauté, Catherine Boucher, dont sa plume et son crayon retracèrent mille fois depuis le nom et les traits. On trouve dans un ouvrage récemment publié à Londres sous le titre : *Lives of english artists*, par M. Allan Cunningham, que nous avons mis à contribution pour cette notice, de curieuses et intéressantes révélations sur les amours de Blake et de celle qui fut sa fidèle compagne, et avec laquelle il vécut heureux plus de 40 années. Nous regrettons de ne pouvoir rapporter ici le récit plein de naï-

veté et de charme qu'il fait de leur façon de s'aimer, singulière entre les singularités dont la vie de Blake fut toute remplie. — Peu après la mort de son père, auquel ce délicieux mariage n'avait pas été agréable, à ce qu'assure le biographe anglais, notre artiste revint à la maison paternelle, qu'il n'avait presque plus habitée depuis son entrée en apprentissage chez Bazire. Il vint s'y établir avec sa Catherine. Puis, voulant essayer un peu du négoce, il prit un associé qui avait été son camarade d'atelier, et ouvrit un magasin de marchand d'estampes. Ce commerce, quelque fort du goût de sa femme, qui s'y adonnait volontiers, ne lui réussit point. Il y renonça, quitta de nouveau la maison de son père, et se retira dans un quartier tranquille pour s'y livrer tout entier et avec abandon à ses travaux de prédilection. Dès lors, les productions de tous les genres sortirent en foule de ses mains. — Peu d'artistes ont mené une vie intérieure aussi douce que celui-ci. Dans cette retraite qu'il s'était choisie, ayant toujours sa femme à ses côtés, qui l'inspirait, qui l'encourageait, qui prenait part à tous ses travaux, à ses joies infinies, à ses rares ennuis, il s'oubliait de longues heures, ou, pour mieux dire, du matin au soir, auprès d'elle, à graver, à dessiner, à peindre ou à composer des vers, faisant parfois même de la musique d'un tour singulièrement heureux, au dire de ceux qui furent admis au secret du foyer de l'artiste. — Il conçut vers ce temps l'idée d'une publication d'un genre nouveau et original, fort estimée des gens de goût, et qui lui fit le plus grand honneur, et à la fois une réputation de peintre et de poète. Nous voulons parler de l'ouvrage intitulé : *Les chants de l'innocence et de l'expérience*, titre assez bizarre. C'est un œuvre du plus grand mérite, qui se compose de 65 pièces : poésie et dessin y sont réunis, selon l'habitude que l'artiste avait contractée dès ses premiers essais. Le même sujet se trouve ainsi traité de deux façons, au moyen de deux arts différents, bien qu'étroitement liés, et qui se ressemblent comme les deux sœurs dont

parle Ovide. — Ces sujets sont des scènes diverses où l'auteur peint les hommes comme il les voyait au moment de l'inspiration. L'enfance joueuse y est surtout représentée avec une simplicité qui charme. Joies et soucis domestiques, pleurs et ris, toute la vie intime, avec ses alternatives de peines et de plaisirs, tout cela y est retracé avec une grande vérité et une singulière énergie d'expression. Le seul reproche qui ait été fait à cet ouvrage, c'est d'être, peut-être, en quelques parties, d'une poésie trop haute, trop céleste, trop pure, qui se complait à prêter aux hommes beaucoup de ce qu'on est convenu de n'attribuer qu'aux anges, dans les formes non moins que dans les sentiments. Les personnages de Blake sont en général dans ce recueil d'une nature meilleure et plus relevée que la nôtre. Il y manifeste aussi déjà en plus d'un endroit cet esprit mystique et de seconde vue, si l'on peut ainsi dire, qu'il répandit profusément depuis, surtout dans ses derniers ouvrages. On dit que dès lors il éprouvait dans la contention d'esprit où le jetait la composition une sorte d'illumination qui le tourmentait jusqu'à ce que l'œuvre fût faite, et où sa raison se perdait. Il se croyait alors sous l'influence toute puissante d'esprits supérieurs. Dans ces moments, il voyait les figures, il écoutait les voix des héros de l'histoire et de la religion; le voile qui dérobe à nos yeux vulgaires les choses du passé et de l'avenir se levait devant lui, et il lui semblait parfois même entendre *cette voix terrible qui appela Adam parmi les arbres du jardin*. — D'une imagination ardente et aventureuse, quoique certainement d'un génie moins grandiose, Blake appartient à cette famille des Dante et des Milton, qui ont beaucoup vécu par l'imagination en paradis et en enfer, et qui sont venus ensuite nous raconter, vous savez dans quel admirable style, les merveilles qu'ils y ont vues. Notre artiste était puissamment doué de cette faculté de voir par les yeux de l'âme. Il avait des hallucinations et des visions fréquentes, qu'il traduisait sur le

papier indifféremment à l'aide de la plume ou du crayon avec une merveilleuse force de réalisation. — Il dut sans doute à la fréquence de cet état d'abstraction rêveuse ses défauts et aussi peut-être ses qualités. Il y tombait régulièrement à certaines heures. Dans les intermittences, entre les paroxismes, pour ainsi parler, de cet état fiévreux de l'esprit, le matin d'ordinaire, Blake se livrait avec un grand calme et une exemplaire assiduité à ses travaux de graveur. Puis, ce travail fait, qui lui procurait honorablement, comme nous l'avons dit, son pain quotidien, il laissait là la gravure, et se retirait en quelque sorte dans son monde idéal et fantastique. Là, c'étaient des scènes de féerie d'une éblouissante splendeur, où bien d'étranges et ténébreuses visions. C'étaient des entrevues avec des esprits de toute nature, anges et démons, fées, déesses, sylphides. Et tout cela très sérieusement : il y croyait. Bien différent d'Hoffmann, qui se jouait avec ses créations, et n'y croyait pas lui-même au-delà du moment de transport où elles se formaient dans son esprit, Blake avait foi, et toujours, dans ses propres fantômes. Il en avait peur; il causait, il riait, il pleurait avec eux; il visitait, dans leur compagnie, des mondes mystérieux, qu'il ne fut donné à aucun autre d'entrevoir; et il nous en a laissé de ravissantes images et d'incroyables récits. — Il est principalement curieux à étudier par ce côté, dans cette partie toute exceptionnelle de sa vie d'artiste. C'était, au fond, une espèce de folie, mais c'était une folie souvent sublime, pleine de rêves d'une exquise douceur et d'un fantastique au-delà duquel il n'y a rien. — « Avez-vous jamais vu les funérailles d'une fée? demanda-t-il un soir à une dame assise près de lui dans un salon. — Jamais, monsieur. — Pour moi, je les ai vues, pas plus tard que la nuit dernière. Je me promenaïs dans mon jardin; il y avait un grand repos parmi les branches et les fleurs, et dans l'air une douceur peu commune. J'entendis un son bas et agréable; j'ignorais d'où venait ce son. A la fin, je

vis se mouvoir une large feuille de fleur, et au-dessous je vis une procession de créatures de la grosscur et de la couleur verte et grise des sauterelles. Elles portaient un corps étendu sur une feuille de rose ; elles l'enterrèrent avec des chansons, puis disparurent. C'étaient les funérailles d'une fée. » — L'ouvrage de M. Allan Cunningham, dont nous avons ouï dire qu'il va être publié une traduction française, et où nous avons choisi ce trait entre plusieurs du même genre, contient les plus extraordinaires détails sur les visions de Blake. Il en raconte des choses inouïes, et dont toutefois on ne peut douter après l'avoir lu. C'est ce commerce de visionnaire avec des êtres d'un ordre surnaturel, créatures de la fantaisie, qui a empreint ses œuvres d'un caractère et d'une couleur qui leur sont propres, sans exemple jusque là, et qui se reproduisent plus ou moins dans tout ce qu'il fit depuis l'époque où il commença à s'y laisser entraîner, vers trente ans. C'est évidemment aussi à ces emportements extatiques qu'il faut attribuer les fréquentes obscurités qu'on rencontre dans la plupart de ses compositions ultérieures, obscurités parmi lesquelles la plus forte intelligence humaine se perd et ne voit rien. Dans sa *Jérusalem*, par exemple, qu'il composa au bord de l'Océan, pendant un séjour assez long qu'il fit à Felpham, dans les premières années de ce siècle, il règne un esprit de ténèbres vraiment désespérant. Vous perdez là votre temps comme à chercher un problème sans solution possible. *L'Urizen*, venu plus tard, est de même une œuvre sans nom, une énigme indevinable, où brillent cependant çà et là de gigantesques beautés. A vrai dire, plus il avançait en âge, plus se manifestait dans ses publications cet esprit d'égarement, non sans génie toutefois, aux endroits mêmes les plus ténébreux, et comme de magnifiques traits de lumière au milieu d'une nuit profonde. — Il serait trop long de donner ici la nomenclature exacte de tout ce que l'infatigable artiste a successivement pu-

blié pendant sa longue carrière ; nous mentionnerons seulement, outre les *Chants de l'innocence et de l'expérience*, *Les portes du paradis*, en seize dessins ; ses gravures pour l'édition des *Nuits d'Young* que publia le libraire Edwards ; *Les illustrations du tombeau de Blair* ; *Les inventions du livre de Job*, et *Les prophéties sur l'avenir de l'Europe et de l'Amérique*. Ces prophéties, *L'Urizen* et la *Jérusalem*, sont de tous les ouvrages de Blake les plus entachés de ses défauts habituels. Les nombreuses peintures qu'il exposa, en 1809, dans une salle de la maison de son frère, ne sont pas plus exemptes que ses dessins de cette étrangeté dont on lui reprochait vivement l'abus, surtout dans les derniers temps. Dans presque toutes, et principalement dans *Le pèlerinage de Cantorbéry*, on retrouve la même main qui traça les scènes bizarres et indéfinissables de *L'Urizen* et de la *Jérusalem*, impossibles à décrire, et dont on ne saurait se faire une idée sans les avoir vues. Quoi qu'on pût lui dire cependant, il faisait toujours selon sa fantaisie, s'inquiétant peu du public et en appelant à la postérité de la sévérité de quelques jugements contemporains. — Il parvint ainsi à un âge très avancé, n'ayant peut-être jamais passé un seul jour sans produire et mettre dehors quelque chose, selon l'expression anglaise. Enfin, plus que septuagénaire, il sentit que la vie allait lui échapper, cette vie si active, que l'art avait toute consumée. Plein de force d'ame et artiste jusqu'au bout, il voulut peindre encore sur son lit de mort. Son dernier ouvrage, qui est remarquable par une expression de tête naïve et mélancolique fortement saisie, est le portrait de sa femme, encore belle et respirant, malgré l'âge, un grand air de jeunesse, de Catherine, que seule il regrettait au monde, et qu'il reconnaissait à cette heure suprême avoir été toujours un bon ange pour lui. Et ce fut dans ces dernières préoccupations d'une ineffable tendresse, dont il y a malheureusement de si rares exemples, que Blake mourut

à Londres, presque sans douleur, le 12 août 1828, dans la 71^e année de son âge. — L'œuvre de Blake est fort rare, même en Angleterre; notre cabinet des estampes, si riche d'ailleurs, ne le possède pas. Celui qui écrit ces lignes est parvenu à grand-peine à se procurer, par les soins d'un ami qui habite Londres, la collection à peu près complète de ces curieuses productions. La gloire de Blake n'est pas encore faite en France; nous nous estimerions heureux si cet article pouvait porter nos artistes à se mettre en quête des ouvrages de ce génie original. L'art y gagnerait à coup sûr. CH. ROMER.

BLARQUEL, *blackwellia*, genre de la famille des rosacées, qui a reçu son nom d'*Elisabeth Blackwell*, auteur d'un ouvrage de botanique, à laquelle il a été dédié; il renferme quelques arbres et arbrisseaux de Madagascar et de l'île de France. Z.

BLAME, peine infligée par un jugement, qui consiste dans une simple réprimande adressée à l'accusé, auquel il est enjoint d'être plus circonspect à l'avenir. Cette peine était autrefois d'un usage ordinaire; le *blâme* emportait infamie, mais on finit par en faire un tel abus qu'il n'avait plus aucune efficacité. L'on connaît le mot d'un cocher de fiacre qui, ayant été *blâmé* par le parlement de Paris, demanda au premier président, après avoir entendu la sentence, si cela l'empêcherait de conduire ses chevaux; l'on sait aussi que Beaumarchais (voy. son article), ayant été *blâmé* dans son procès contre le conseiller Goetzmann, reçut aussitôt la visite de toute la cour; ce qui fit dire que le *blâme* mettait en honneur. — Aujourd'hui, cette peine a disparu de nos codes; elle n'est plus admise que comme un moyen de discipline intérieure, soit à l'égard des officiers publics, soit à l'égard des officiers ministériels, ou autres, soumis à des conseils de discipline; le juge, lui-même, qui est traduit devant un tribunal supérieur pour y rendre compte de sa conduite, peut être *blâmé*; mais le *blâme* n'est alors qu'un simple avertissement, qui n'em-

porte aucune tache d'infamie. Le *blâme* a également été admis comme moyen de discipline, sous le nom de réprimande, avec ou sans mise à l'ordre, dans la dernière loi sur la garde nationale. — Autrefois, l'on donnait, en droit féodal, le nom de *blâme* à l'action par laquelle le seigneur demandait la réformation de l'aveu ou dénombrement qui lui était présenté par son vassal; l'on disait alors que le seigneur *blâmait* le dénombrement.

T., a.

— En éducation comme en morale, le *BLÂME* est un moyen extrême; sa puissance tient à une sorte de publicité: c'est une flétrissure qui, suivant les circonstances, se conserve plus ou moins longtemps. Aux premières fautes que commet un jeune homme, ses plus proches parents lui adressent des reproches; s'il persiste dans sa mauvaise conduite, on ne lui épargne pas le *blâme* en présence de toute la famille réunie. Il en est de même dans les établissements consacrés à l'instruction publique: c'est au milieu de ses condisciples qu'on appelle l'élève coupable et qu'on le frappe de *blâme*. C'est donc une dernière ressource qui ne doit être employée qu'avec beaucoup de réserve: elle s'énervé quand on la prodigue. — En morale, avant d'atteindre un homme par le *blâme*, c'est un devoir de scruter ses intentions. Paraissent-elles véritablement coupables, on est encore tenu de demander de nombreuses explications; enfin, on ne saurait trop s'entourer de lumières; car il s'agit de prononcer un arrêt dont les conséquences peuvent être funestes pour celui qu'il condamne. En effet, le *blâme* ne vit que d'éclat; il amène la foule et les témoins. Il peut cependant arriver à la vertu la plus pure d'être séduite par de fausses apparences; alors elle ne fait pas que se tromper, elle trompe la conscience publique et imprime une tache que rien ne pourra désormais effacer. Le *blâme* doit donc être non seulement attentif et prudent, mais se mesurer aussi à l'autorité du caractère, ou à l'importance du rang. Convaincu qu'il a été trop loin,

c'est en pure perte qu'il cherchera à se modifier : on n'a fol qu'à sa première parole. — Il y a un genre de *blâme* qu'on se permet tous les jours dans les rapports habituels et que j'appelle secondaires : comme il ne porte que sur des détails sans importance, il n'est reçu qu'à titre de première impression, ou tout au plus de jugement précipité ; on l'abandonne du jour au lendemain. C'est une habitude qui entretient le mouvement dans la société, mais qui n'emporte pas la conviction. Ainsi, on jette le *blâme* sur des hommes d'état dont on connaît à peine les projets ; on flétrit des actions qu'on ne comprend pas, et des démarches qu'on n'a pas étudiées ; enfin, on déverse à pleines mains le *blâme* sur des ouvrages qu'on n'a pas lus. A tout cela il n'y a pas grand danger : mieux vaut dans bien des cas une certaine témérité de jugement qu'une indifférence profonde : la contradiction qu'on éprouve force à recourir aux preuves ; on s'éclaire et l'on finit par admirer sincèrement ce qu'on avait d'abord poursuivi avec tonte la légèreté d'un *blâme* irréfléchi.

SAINT-PROSPER.

BLANC, adjectif souvent pris substantivement, et qui, dans le style vulgaire, est considéré comme une couleur, tandis qu'en physique le *blanc* est le résultat de la lumière la plus éclatante. C'est-à-dire que les corps blancs sont ceux qui réfléchissent la lumière sans lui faire subir aucune décomposition, tandis que les corps colorés ne réfléchissent que les rayons rouges ou les rayons bleus, suivant leur nature. Il est facile de rendre cette proposition sensible au moyen d'un appareil simple. Ayez un grand cercle de carton sur lequel se trouvent piquées les sept couleurs prismatiques, qui sont le rouge, l'orangé, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo et le violet, puis adaptant à ce carton un ressort avec une manivelle, afin de lui donner facilement une rotation très prompte, on verra, suivant la rapidité du mouvement, disparaître quelques-unes des couleurs, puis quelques autres se trouveront décomposées ;

en augmentant la rapidité du mouvement, on n'apercevra plus que quelques traces de gris blanc, et enfin, en la portant au plus haut point, le carton ne présentera plus qu'un corps entièrement blanc. — Le *blanc* offre encore un autre phénomène fort curieux, c'est de réfléchir aussi le calorique avec beaucoup de perfection, tandis que le noir absorbe avec plus de facilité les rayons de la chaleur. On commet donc une grande erreur en peignant en noir ou en gris l'intérieur d'une cheminée. L'expérience a démontré que peinte en blanc elle donne bien plus de chaleur. — Considéré matériellement sous le rapport de la peinture, le *blanc* est une couleur, et c'est celle qui est le plus employée, puisqu'on la mélange avec toutes les autres, suivant que l'on veut qu'elles soient plus ou moins d'intensité. C'est avec le blanc que l'on produit le mieux l'éclat le plus brillant de la lumière, lorsqu'elle se réfléchit sur quelques points d'une surface extrêmement lisse, telle que l'eau légèrement agitée, l'acier ou quelques autres substances dures et polies ; mais ce blanc ou cet éclat de lumière, loin d'être prodigué dans la nature, ne s'y montre que rarement ; et lorsqu'un artiste veut imiter ces sortes d'effets, ce n'est qu'avec bien du ménagement qu'il doit employer des touches de *blanc pur*, qui rappellent l'idée de la lumière. Si, au contraire, croyant rendre son tableau plus lumineux, l'artiste prodigue trop sa prétendue lumière, c'est-à-dire le *blanc* de sa palette, son coloris, au lieu d'être lumineux, devient fade et blafard. — Parmi les animaux dont le poil varie de couleur, il s'en trouve qui sont habituellement blancs, tels que les moutons. Les chevaux blancs sont assez communs ; les bœufs blancs sont au contraire assez rares ; on voit très peu de biches blanches, et les daines le sont presque toutes. On a cru quelquefois que les animaux à poil blanc étaient plus faibles que les autres individus de la même espèce, c'est une erreur ; mais on doit faire remarquer que dans l'état sauvage les quadrupèdes à

poil blanc sont assez rares, tandis qu'il s'en trouve fréquemment parmi les animaux domestiques. Dans une portée de dix ou douze lapins, il s'en trouve souvent un blanc; quelques mères offrent même la singularité d'en avoir habituellement un de cette couleur. Dans le Nord, on voit quelques animaux dont la fourrure devient blanche en hiver: c'est ainsi que l'on trouve des lièvres blancs, des renards blancs. Il n'en est pas ainsi de l'ours blanc, qui est une espèce tout-à-fait distincte de l'ours noir. Le cygne, originaire du Nord, est remarquable par sa blancheur; il est pourtant gris dans la première année. On trouve aussi quelques autres oiseaux blancs dans le Nord; dans la zone tempérée, ils sont habituellement gris; ce n'est que dans la zone torride que l'on voit des oiseaux de couleurs variées et très brillantes; cependant les kakatoès sont entièrement blancs. — Dans la peinture d'impression, c'est-à-dire dans celle que l'on applique sur les parois d'un appartement, le *blanc* est encore la couleur le plus en usage: l'emploi en est si fréquent que les autres couleurs rénnies n'entrent que pour 4 ou 5 pour 100 dans la masse du poids général. — Le blanc le plus commun est celui que l'on désigne dans le commerce sous le nom de *blanc d'Espagne*: c'est une marne très soluble dans l'eau; sa fabrication est des plus simples; il suffit, lorsqu'elle a été bien remuée dans une grande quantité d'eau, de la laisser reposer quelques instants pour que le gravier et les matières hétérogènes tombent au fond de la cuve, après quoi on tire cette eau blanche pour la laisser reposer dans un autre vaisseau; lorsque l'eau est devenue parfaitement claire, on l'enlève avec soin sans troubler le sédiment déposé au fond du vase; puis, lorsque cette matière est devenue une pâte assez épaisse, on la met en pains, qu'on laisse sécher à l'air. Il s'en fabrique beaucoup à Bughival, à Meudon, et dans d'autres endroits des environs de Paris. — Le *blanc de craie* est à peu près de la même nature, mais un peu plus dur et plus compacte que le

blanc d'Espagne; on l'emploie quelquefois pour bâtir; plusieurs ouvriers s'en servent aussi pour tracer leur ouvrage; on s'en sert aussi pour dessiner, et c'est par suite de son usage que l'on a donné le nom de *crayon* à toutes les pierres tendres et colorées dont se servent les dessinateurs. Le blanc de craie sert aussi comme couleur, mais après une première préparation semblable à celle du blanc d'Espagne; on fait ensuite passer la pâte liquide dans un moulin semblable à celui qu'emploient les fabricants de moutarde. Cette craie se tire abondamment de Villeloup, à 4 lieues de Troyes; il est connu dans le commerce sous le nom de *blanc de Troyes*. — On trouve aussi à Cavereau, à 9 lieues d'Orléans, sur les bords de la Loire, une espèce de craie que l'on vend sous le nom de *blanc d'Orléans*. On tire encore de Bourgogne et de Rouen une craie qui se vend sous les noms de *blanc de Bourgogne* et de *blanc de Rouen*. Toutes ces espèces de blanc sont d'un prix assez modique; ils se vendent de 2 fr. 50 à 4 fr. 50 les 100 kilogrammes, mais ils ne peuvent servir que pour peindre à la colle ou à la détrempe. Cependant on en introduit aussi dans le blanc de céruse, mais cette fraude est facile à apercevoir. — Le *blanc de céruse* ou *blanc de plomb*, que l'on emploie dans la peinture à l'huile, est un oxyde ou carbonate de plomb, que l'on obtient en enfermant dans des vases entourés de fumier des feuilles de plomb roulées en spirales, ayant soin de placer au fond du vinaigre avec de la chaux, du marc de raisin, ou d'autres matières qui puissent produire de l'acide carbonique. Après un séjour d'un mois environ, à une température de 30 à 35 degrés, on retire ces vases, on déroule les feuilles de plomb, et on enlève la croûte blanchâtre dont ils sont couverts: ce carbonate de plomb est ce que, dans l'usage habituel, on nomme *blanc de céruse*. Cette croûte forme souvent de petites écailles, que l'on met à part, comme étant plus pures que le reste: cette portion se vend sous le nom de *blanc d'écailles* ou

blanc d'argent. On fabrique aussi, sous le nom de *blanc de Krems*, un blanc qui est supérieur à la céruse ordinaire, mais, qui n'en diffère que par le soin et la perfection que l'on met dans sa fabrication. — Le blanc dont on se sert comme fard est aussi un blanc de plomb, broyé et purifié avec beaucoup de soin, et dans lequel on introduit de l'eau d'orge, de l'eau de riz ou de l'amidon, soit pour le faire tenir davantage, soit aussi, dit-on, pour diminuer sa mauvaise impression sur la peau. — La céruse se fabrique abondamment en Hollande; cependant on en faisait aussi en France, mais elle était inférieure. La société d'encouragement ayant proposé un prix pour le perfectionnement des céruses en France, après huit années de travaux et d'expérience multipliées, MM. Brechoz et Lesueur, alors établis à Pontoise, montrèrent des échantillons si beaux que la société leur décerna le prix. Depuis, de nouveaux perfectionnements ont été apportés à ces procédés, dans un vaste établissement formé à Clichy, sous la direction de M. Rouard. La céruse fabriquée à Clichy est d'un blanc plus beau que celui de la céruse de Hollande, mais, ses molécules étant plus fines, elle couvre moins que cette dernière, c'est-à-dire que trois couches l'une sur l'autre de céruse de Clichy laissent encore apercevoir les taches du bois, tandis que deux couches de céruse de Hollande suffisent pour faire disparaître entièrement la trace de ces taches. Quant aux procédés employés à Clichy pour la fabrication de la céruse, ils sont entièrement différents de ceux que l'on emploie en Hollande, et l'on obtient un résultat beaucoup plus prompt et plus certain en formant avec du gaz acide carbonique un précipité dans une dissolution sursaturée de protoxyde de plomb. Cette dissolution se fait en agitant à froid de la litharge et du vinaigre; lorsqu'elle est au degré convenable de concentration, on fait passer au travers un courant de gaz acide carbonique, qui se combine avec la plus grande partie de l'oxyde de plomb dissous; on recueille alors le pré-

cipité, on le lave avec soin, on le fait sécher et on le livre au commerce. — Un grave inconvénient de l'usage de cette couleur pour ceux qui la fabriquent et l'emploient, c'est d'occasionner de fortes coliques, désignées sous le nom de *coliques de plomb* ou *coliques des peintres*. Malgré les progrès qu'ont faits la chimie et la médecine depuis plusieurs années, on n'a pu découvrir encore aucun procédé pour éviter ce grave inconvénient de l'usage de la céruse. — Il existe un autre blanc métallique désigné sous le nom de *blanc de bismuth* ou *blanc de perles*: on s'en servait autrefois pour le fard, mais son usage a été abandonné à cause du danger qu'offrait la portion d'arsenic qui se trouve dans cette composition, et aussi parce que la présence la plus légère du gaz hydrogène sulfuré dans les appartements lui faisait à l'instant acquérir une couleur jaune et ensuite noirâtre. — Les doreurs sur bois emploient, comme préparation pour recevoir l'or, un blanc qui n'est autre chose que du plâtre broyé et passé dans un tamis très fin, et ensuite séché et mis en pain. — Le *blanc de Sentis* ou *blanc des carmes*, est de la chaux réduite en poudre très fine, et que l'on applique à cinq ou six couches l'une sur l'autre, puis que l'on frotte ensuite, soit avec une brosse, soit avec la main, pour lui faire prendre un luisant qui est son seul mérite. — Dans les fabriques de faïence, on dit *passer au blanc*, donner le blanc: cette opération consiste à passer dans une eau chargée d'émail blanc la pièce sur laquelle on veut mettre une couverte, avant de la faire passer au feu. — Le *blanc de baleine* est une substance grasseuse qui se trouve dans le cerveau des cétacés, et qui est fort abondante dans les baleines et les cachalots. Cette matière est extrêmement onctueuse et douce au toucher; sa consistance est ferme et sa fusion facile; en se refroidissant, elle prend une configuration régulière semblable à des cristaux. Depuis longtemps, on en faisait des bougies dont on faisait usage à Bayonne et à Saint-

Jean-de-Lux. Depuis quelques années, on s'en sert également à Paris, et ces bougies, d'un très beau blanc, ont l'avantage de ne causer aucune brûlure lorsque l'on en répand sur la peau, et si quelques gouttes tombent sur les vêtements, on peut, lorsqu'elles sont refroidies, les enlever par un simple frottement, sans qu'il reste aucune tache sur l'étoffe. — Le *blanc d'œuf* est une substance qui, dans les ovipares, sert à la nourriture du fœtus dès l'instant où l'incubation lui a donné la vie. Cette matière gélatineuse contient de l'albumine, du phosphate de chaux et du soufre; c'est la présence de cette dernière substance qui cause sur l'argenterie des tâches noires irisées si difficiles à faire disparaître. — Le *blanc d'œuf* battu est souvent employé pour mettre sur un tableau peint à l'huile, lorsqu'il n'est pas assez sec pour le vernir. Les relieurs en font usage en en mettant avec une éponge sur les parties où ils doivent ensuite appliquer de l'or. On s'en sert aussi pour clarifier les vins, les sirops, les sucres, etc. C'est le meilleur remède à employer lorsqu'il y a eu empoisonnement par le vert-de-gris. — Le *blanc* (ou *frei*) de *champignon* est une espèce de terre blanche qui contient de longues fibres, lesquelles paraissent être autant de germes; placé dans du fumier humide, il acquiert promptement une végétation d'où naissent successivement pendant 5 ou 6 semaines des champignons que l'on recueille tous les 3 ou 4 jours. — *Blanc* est le nom que l'on donne dans l'imprimerie à la petite pièce de fonte que l'on place entre chaque mot, et qui, étant plus basse que les lettres, laisse un espace blanc; on dit, suivant leur épaisseur, un *blanc*, un *demi-blanc*. Les fondeurs en caractères disent qu'une lettre a *blanc dessus* et *dessous*, comme la lettre *m*, ou bien *blanc dessus*, comme un *p*, ou *blanc dessous*, comme un *d*. — Dans les eaux et forêts, on distingue les *blancs-bois* et les *bois blancs*; on comprend sous le nom de *blancs-bois* tous ceux d'une texture légère et peu solide, mais qui

croissent promptement. Ils ne doivent entrer que pour un tiers tout au plus dans le bois à brûler; les *blancs-bois* sont le saule, l'aulne, le tremble et le bouleau; les *bois blancs* sont le tilleul, le frêne, le peuplier et le châtaignier, ainsi que le sapin. — Il existe à Paris une rue et même un quartier qui portent le nom de *Blancs-Manteaux*: pourtant les religieux qui l'habitaient lors de la révolution de 1789 étaient des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, qui étaient vêtus de noir. Ces religieux avaient succédé, en 1618, aux gullemites, également vêtus de noir. Mais ceux-ci, en 1298, avaient remplacé les frères servites, ou serviteurs de la Vierge, qui à cause de cela étaient vêtus de blanc, et leur monastère avait conservé le même nom, quoique la couleur du manteau eût changé du blanc au noir. (V. l'article spécial *BLANCS-MANTEAUX*.) — *Blanc* a été aussi le nom d'une petite monnaie dont l'existence se trouve rappelée par l'expression de *six blancs* donnée à une valeur de deux sous et demi, ou 30 deniers, ce qui indique que le blanc valait cinq deniers. — Dans la pratique, on dit donner un *blanc-seing*, pour désigner un papier blanc signé et remis à un mandataire dans lequel on a confiance, et qui devra le remplir des conditions qu'il jugera convenables, sans avoir besoin de recourir à celui qui le lui a confié. — *Blanc* est aussi la marque que l'on fait pour s'exercer à tirer l'arc ou le fusil. Ainsi on dit: *tirer au blanc*, pour dire tirer à la cible. — Le mot *blanc* se trouve encore employé dans différentes expressions proverbiales, telles que celles-ci: *manger son pain blanc le premier*, pour dire d'un homme qu'il a été plus heureux d'abord qu'il ne l'est maintenant; un homme *se fait blanc de son épée*, pour dire qu'il se vante de faire des choses à quoi il ne pourra réussir; *ils se sont mangé le blanc des yeux*, pour désigner des ennemis qui se font le plus grand tort; un homme *est dans de beaux draps blancs*, pour annoncer qu'il est dans un grand embarras; un homme *est réduit au bâ-*

ton blanc, quand il a perdu toute espèce de ressource.

DUCHESNE aîné.

BLANCHARD VELOUTÉ, *Holcus lanatus* ou *houque laineuse*. Cette herbe vivace est l'une de celles qui se trouvent le plus abondamment répandues dans beaucoup de prairies naturelles en sol moyen, et surtout dans les prairies qui reposent sur un sable frais, dont elle compose souvent les deux tiers; elle est tellement hâtive que cultivée seule elle forme un pré qu'on peut faucher vingt jours avant les prairies ordinaires; sa hauteur est de 18 à 24 pouces; elle est touffue; on peut en faire deux coupes pour faner en foin et obtenir un bon pâturage pour troisième récolte. En l'associant au ray-grass d'Italie, *lolium aristatum*, ou bien au ray-grass d'Angleterre, *lolium perenne*, on fera également une bonne prairie, surtout en adjoignant à ce mélange du trèfle blanc en petite quantité et de la minette dorée, également en petite proportion: ce procédé est inmanquable. On associera le blanchard avec avantage au trèfle ordinaire, si on se propose de convertir en prairie graminée le champ semé en trèfle, et toujours, comme je l'ai dit, en ajoutant une petite quantité, soit de trèfle blanc, de minette dorée, de trèfle-fraise ou de lotier. Le blanchard velouté ou houque est sans contredit l'une des meilleures herbes de prairie, soit qu'on le sème seul ou avec d'autres plantes pour prairies à faucher ou pour prairies de dépaissance, pour ces dernières surtout, qui sont destinées à être pâturées par les bêtes à cornes; cette plante se trouve souvent dans la proportion de plus de 75 parties sur cent dans le mélange naturel des herbes qui composent les herbages si célèbres du pays de Brai, d'où le beurre le meilleur qu'on puisse trouver est apporté chaque semaine à Paris; c'est aussi à la présence de la houque ou blanchard velouté qu'il faut rapporter la qualité supérieure, comparativement à beaucoup d'autres fromages de tant de pays différents, des fromages de Neufchâtel, qui se fabriquent non seulement aux envi-

rons de cette ville, mais encore, et tout aussi délicats, aux environs de Gournai en Brai. La qualité supérieure des pâturages où domine le blanchard velouté est d'autant plus marquée que cette plante est immédiatement suivie en plus grande quantité par le trèfle blanc, et cette remarque est d'accord avec un fait pareil observé et mentionné il y a long-temps par les écrivains agronomes de l'Angleterre, qui attribuent la qualité supérieure des prairies si célèbres du duc de Bedford à la présence de plusieurs sortes de *trifolium*, et notamment du *trifolium repens* ou trèfle blanc. — On sème la graine de houque en tout temps, dans la proportion de quarante à cinquante kilogrammes par hectare. C. TOLLARD aîné.

BLANCHE DE BOURGOGNE, fille d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne, fut unie en 1307 au comte de la Marche, le plus jeune des trois fils de Philippe-le Bel, roi de France. — Jeanne, sœur de Blanche, avait épousé le comte de Poitou, second fils du roi. L'aîné, héritier présomptif de la couronne de France, était déjà roi de Navarre; il était marié à Marguerite de Bourgogne. — Il y eut entre ces trois princesses communauté de goûts, de passions, de vices, de scandales et de malheurs. Il est juste de faire remarquer que c'est par un inexcusable anachronisme qu'on les a signalées, dans un drame fameux, comme les héroïnes des criminelles orgies de la tour de Nesle. Cet anachronisme n'était point nécessaire aux combinaisons de l'action dramatique. Ce n'est pas la tour de Nesle, mais bien le couvent de Maubuisson qui fut le théâtre des amours adultères de Marguerite et de Blanche de Bourgogne; la princesse Jeanne ne fut que soupçonnée. L'auteur des *Galanteries des rois de France*, qui a moins écrit l'histoire que la satire des mœurs privées des familles royales, distingue la princesse Jeanne des deux autres. Ces trois princesses, dit-il, avaient toutes les grâces du corps et de l'esprit, et comme elles étaient d'une humeur gaie, leur cour était toujours fort nombreuse; elles attiraient

auprès d'elles tous les jeunes gens d'un rang distingué, et faisaient leur divertissement le plus ordinaire de la chasse, où elles allaient quelquefois avec les princes leurs maris, et le plus souvent accompagnées des officiers de leur maison et des dames qui avaient accoutumé d'être de leurs plaisirs. — Philippe et Gantier de Launoï, dont l'un était écuyer du roi de Navarre (mari de Marguerite de Bourgogne), et l'autre du comte de la Marche (mari de Blanche de Bourgogne), ne les quittaient guère dans ces occasions; ils pouvaient passer pour les deux seigneurs de la cour les mieux faits et les plus spirituels..... Tous deux furent aimés de Marguerite et de Blanche..... Il ne leur fut pas difficile de gagner l'huissier de la chambre et les dames d'honneur des princesses, qui les introduisirent dans leur chambre dans le temps que tout le monde était retiré. Tout favorisait leurs desirs...—Les princesses, craignant d'être surprises par leurs maris, leur demandèrent la permission d'aller passer la belle saison à Maubuisson, près de Pontoise : elles n'y reçurent que des personnes qui étaient dans leur confiance... — Les deux amants passaient chaque nuit par-dessus les murailles du jardin et se glissaient dans leur chambre. — Les princesses n'avaient rien fait connaître de leurs amours à leurs filles d'honneur, dont elles redoutaient l'inexpérience et l'indiscrétion. Cependant leur secret fut découvert par celle qui pouvait en faire le plus funeste usage. — Mademoiselle de Morfontaine, fille d'honneur de la reine de Navarre, était en intrigue galante avec Philippe de Launoï, qui lui avait promis mariage. Depuis longtemps elle n'avait plus rien à lui refuser, et la jeune imprudente portait déjà dans son sein le fruit d'un amour malheureux, et qui n'était plus partagé; elle résolut de tout tenter pour découvrir sa rivale. Un escalier secret conduisait des appartements au jardin; la jeune fille s'y glisse furtivement, et dès la première nuit elle aperçoit un cavalier franchir la muraille, traverser le jardin et s'élancer dans le petit

escalier : elle l'a suivi, elle l'a vu entrer chez la reine Blanche; il était attendu, et la porte de la chambre à coucher s'est refermée sur lui. La jeune fille était trahie, abandonnée; elle ne peut se plaindre sans compromettre la reine, sans perdre celui qu'elle aime encore; elle comprime sa douleur : elle n'exposait qu'elle seule en gardant le silence; mais une religieuse, sa parente, lui arracha son secret. La nonne ne voit que la profanation de la maison du Seigneur; elle se charge de mettre fin à ce scandale abominable, et ses mesures sont si bien combinées que les deux frères de Launoï sont surpris dans les bras de leurs maîtresses, et arrêtés.—Les coupables restèrent prisonniers dans le convent jusqu'à ce que l'on eût reçu des ordres du roi, qu'on s'était hâté de faire avertir. Philippe et Gantier furent traduits devant le parlement, condamnés à être écorchés vifs, à une cruelle mutilation, et à être traînés à la queue de chevaux fougueux sur un pré nouvellement fauché. L'huissier de la chambre de Marguerite de Bourgogne fut pendu, les deux princesses enfermées au château Gailhard; Marguerite y fut étranglée par ordre de son mari; Blanche obtint sa liberté après que son mari eut fait casser son mariage, sous prétexte qu'il était fils de Mathilde d'Artois, mère de la princesse. Jeanne fut plus heureuse; son mari vint lui-même lui rendre la liberté et tous ses droits d'épouse et de princesse. Le titre de reine la consola bientôt de ses chagrins passagers. Elle fut mère de cinq filles, et c'est à celles-ci que l'histoire attribue les *orgies de la tour de Nesle*. — Blanche de Bourgogne, après la cassation de son mariage, s'était retirée au convent de Maubuisson, où elle prit le voile; elle y mourut en 1325.

D—Y.

BLANCHE DE CASTILLE, fille d'Alfonse dit le Noble et le Bon, roi de Castille, et d'Aliénor ou Léonor d'Angleterre, née en 1185, épousa, le 25 mai 1200, à Purnon en Normandie, le prince Louis, fils de Philippe-Auguste, qui succéda à son père le 25 juillet 1223,

et prit, en montant sur le trône, le nom de Louis VIII. Ce mariage, qui avait été négocié par Éléonore de Guyenne son aïeule, fut une des conditions de la paix entre Philippe-Auguste et Jean-sans-Terre. Il fut célébré sous les plus heureux auspices. Les fêtes nuptiales se confondirent avec celles de la paix si vivement désirée. Après un siècle de guerres continuelles entre l'Angleterre et la France, Philippe-Auguste avait repris les armes; il avait voulu profiter des troubles qui agitaient l'Angleterre, et cette nouvelle guerre avait eu les plus heureux résultats pour la France. La Normandie, depuis 300 ans au pouvoir des Anglais, avait été reconquise et réunie à la France. La Touraine, l'Anjou, le Maine, avaient été enlevés à la domination étrangère: il ne restait plus aux Anglais que la Guyenne. La paix garantit à Philippe-Auguste toutes ses conquêtes. Elle avait été conclue dans une conférence entre les deux rois, près Gaillon et les Andelys, à la fin de l'année 1199. — Éléonore de Guyenne, après avoir amené sa petite-fille à Bordeaux, se retira à l'abbaye de Fontevrault, où elle finit ses jours. Philippe-Auguste mourut en 1223. Son fils, Louis VIII, ne régna que huit ans. Blanche avait été couronnée à Reims le même jour que son époux. Louis VIII aurait pu chasser les Anglais de la Guyenne, la seule province où ils dominaient encore; mais, entraîné par les sollicitations du nonce du pape, il s'était mis à la tête d'une croisade contre Raymond, comte de Toulouse. Cette guerre des albigeois était impie et impolitique. Blanche ne l'avait pas accompagné dans cette désastreuse expédition, qui échoua par la retraite de Thibault, comte de Champagne, qui se retira avec ses troupes, après les 40 jours de service qu'il devait au roi: Thibault était dans son droit; il avait satisfait au devoir que la loi féodale imposait au vassal envers son suzerain. Louis VIII lui refusa le congé demandé: il avait besoin des troupes du comte pour s'emparer d'Avignon, qu'il assiégeait. Thibault partit sans le congé

du roi. Louis, furieux de cette défection, jura qu'il se vengerait du comte; mais il ne put réaliser ses menaces: il mourut peu de temps après. On accusa Thibault de l'avoir fait empoisonner, pour prévenir l'effet des menaces du roi et pour se débarrasser d'un rival. On le disait hautement. On ne pouvait douter qu'il n'aimât éperdument Blanche de Castille. Il s'était rendu en hâte à Paris. On attribuait ce retour précipité au désir de revoir la reine, dont il ne pouvait plus supporter l'absence. On ne s'arrêta pas à ces premiers soupçons, et la reine elle-même fut accusée de complicité. Cette accusation grave n'est pas même vraisemblable. Si, comme on l'assurait, Louis VIII eût été jaloux du comte Thibault, s'il eût soupçonné Blanche d'infidélité, l'aurait-il nommée tutrice de ses enfants et régente du royaume? il suffit qu'il ne l'ait pas exclue de la tutelle de ses enfants et du gouvernement pour prouver qu'elle avait conservé toute sa tendresse et toute sa confiance. La cause de la mort de Louis VIII était toute naturelle. Il était atteint de la maladie qui fit périr sous les murs d'Avignon une grande partie de son armée. — La mort de Louis VIII laissait la France à la merci d'une femme et d'un roi de 12 ans. La régence fut vivement disputée: aucune clause du testament du feu roi ne la conférait à sa veuve. On crut y suppléer par une déclaration de quelques évêques, qui avaient assisté Louis VIII dans ses derniers moments; ces évêques affirmaient que ce prince avait nommé sa veuve régente et lui avait confié l'éducation de leurs enfants. Mais cette déclaration était sans force devant l'opposition des princes du sang royal et des grands vassaux, qui prétendaient au gouvernement du royaume pendant la minorité du jeune roi. Blanche ne se dissimulait pas la gravité des obstacles que l'ambition des grands lui opposait: elle craignait même que les droits de son fils ne fussent attaqués. Elle se hâta de réunir le plus de troupes possible et d'aller le faire sacrer à Reims. Le siège était alors va-

cant; la cérémonie n'en est pas moins lieu, et le 1^{er} décembre 1226, Louis IX fut sacré par Jacques Bazoche, évêque des Soissons. Tous les seigneurs, les grands dignitaires de la couronne, avaient été invités : la plupart refusèrent d'assister à la cérémonie, et bientôt ils manifestèrent hautement leur opposition. A la tête des mécontents était Thibault, comte de Champagne. Il croyait avoir plus que tout autre de justes droits à la confiance de Blanche par son dévouement à cette princesse et par son rang. Le comte de Boulogne, fils de Philippe-Auguste et d'Agnès de Méranie, prétendait à la régence, et regardait comme un affront qu'elle eût été déferée à une *Espagnole d'étrange pays*. Pierre de Bretagne et Robert son frère, comte d'Évreux, se voyaient avec le plus vif chagrin exclus de l'administration du royaume. — Tels furent les chefs de la ligue redoutable formée contre Blanche. A ces princes se joignirent bientôt Enguerrand de Couci, Henri de Bar, Hugues de Lusignan, comte de la Marche, Hugues de Châtillon, comte de Saint-Pol. Tous demandaient « que la reine, comme étrangère, donnât caution de l'administration de la tutèle du roi son fils; qu'on rendit aux grands les biens qui avaient été confisqués sous les deux derniers règnes; qu'on brisât les fers des prisonniers d'état, suivant l'ancien usage à l'avènement des rois, et, en particulier, que Férand, comte de Flandre, et Regnaud de Boulogne fussent élargis. » Mais quelle autorité pouvait spécifier et recevoir la caution exigée? ces biens dont les seigneurs ligués réclamaient la restitution n'avaient-ils pas été usurpés par eux? Férand, comte de Flandre, et Regnaud, comte de Boulogne, n'avaient pas été emprisonnés par ordre de Louis VIII, mais par ordre de Philippe-Auguste. Blanche, sans vouloir s'engager dans une controverse diplomatique, marcha avec le roi son fils sur la Bretagne. Elle se fit accompagner d'un nombreux corps de troupes. Le duc de Bretagne et son frère n'étaient pas assez forts pour lui résister : ils n'avaient pas

eu le temps de se concerter avec les autres seigneurs; et après le *défi* du roi, formalité alors en usage avant de commencer les hostilités, ils proposèrent la voie des négociations. Le comte Thibault s'était constitué médiateur entre Blanche et les princes confédérés. Avait-il reçu des insinuations secrètes de la reine, ou n'avait-il cédé qu'à la crainte de compromettre ses propres intérêts? c'est ce qu'on a toujours ignoré. Sa médiation fut acceptée, et il fut convenu que « les conjurés seraient mandés pour comparaître devant le roi, qui les entendrait par eux-mêmes. » Ils reçurent en conséquence l'ordre de se rendre en personne à Chinon; le jour et l'heure avaient été fixés : aucun ne comparut. Une autre assignation pour comparaître à Tours fut également sans effet. Un troisième rendez-vous fut indiqué à Vendôme. — Cependant Blanche s'était empressée de faire rentrer quelques seigneurs dans les domaines qui avaient été confisqués; et pour éluder la question de la régence, elle fit déclarer par le roi *qu'il voulait gouverner par lui-même*. Il n'avait que 13 ans. Cette déclaration ne changeait rien : Blanche n'avait pas besoin du titre de régente pour conserver le pouvoir. Les princes ligués étaient toujours unis et armés. Blanche n'hésita pas à faire le voyage de Vendôme. Elle avait déjà arrêté toutes ses dispositions. Elle sentit combien il lui importait de détacher le comte Thibault de la ligue du duc de Bretagne; ses lettres et ses agents affidés l'assurèrent de toute sa reconnaissance s'il se déclarait pour le roi. Jamais elle ne s'était trouvée dans un plus grand danger. Les princes ligués, informés que le roi, en se rendant à Vendôme, ne serait accompagné que par une escorte peu nombreuse, avaient posté de fort détachements à Chartres et sur divers points de la route. Il leur eût été facile d'enlever le roi, de le séparer de sa mère. Ils eussent réussi peut-être si le comte de Champagne, qu'ils avaient cru prudent de ne pas mettre dans la confiance de leur projet, ne l'eût découvert. Soit pour se venger de leur

défañce, soit par le seul désir de plaire à Blanche, le comte Thibault s'empres-
 sâ d'informer cette princesse de toutes les
 circonstances du complot. Le roi était
 déjà en route pour Vendôme : il s'arrêta
 à Montlhéri. — La reine n'avait pas le
 choix des moyens de salut : elle se décida
 sur-le-champ à faire un appel au dévoue-
 ment et au courage des Parisiens. Les mi-
 lices se réunirent avec une étonnante ra-
 pidité, et cette armée improvisée vint
 chercher le roi à Montlhéri, et le rame-
 na en triomphe dans la capitale. « Je lui
 ai entendu dire plusieurs fois, dit Join-
 ville, que depuis Montlhéri jusqu'à Pa-
 ris, les chemins étaient remplis d'une
 multitude innombrable de peuple, soute-
 nu des deux côtés d'une file de gendar-
 mes (nom commun à toute la cavalerie),
 et que tous criaient à haute voix : *Dieu
 sauve le roi et confonde ses ennemis !* »
 Les princes ligués, furieux de leur dés-
 appointement, s'en prirent au comte de
 Champagne : ils l'accusèrent d'une in-
 fâme défection et de félonie. Ils le mena-
 cèrent de lui enlever ses seigneuries. Ils
 lui reprochaient non seulement d'avoir
 révélé leur projet, mais d'avoir, sous le
 prétexte d'enlever l'arrière-garde du roi,
 réuni ses troupes à celles du prince, et
 d'avoir ainsi assuré son retour à Paris.
 Aucun des seigneurs ligués n'était seul
 en état de réaliser ces menaces, et ne
 pouvait compter sur le concours des au-
 tres ; mais ces menaces pouvaient du
 moins rendre le comte suspect au roi et
 à sa mère. Le duc de Bretagne, chef de
 la ligue, voulut s'assurer du comte Thi-
 bault en l'associant à ses intérêts : il lui
 fit proposer la main de sa fille Yolande,
 jeune et belle. Thibault accepta. Il hâta
 de tous ses vœux l'heureux jour de la cé-
 lébration nuptiale ; tout était disposé
 pour la cérémonie au Val-Secret, près
 Château-Thierry. Blanche ne fut avertie
 que par les préparatifs de la fête. Sans
 perdre un instant, elle dépêcha au com-
 te Thibault le sire de la Chapelle, grand-
 pnnnetier de France. La lettre de Blan-
 che est remarquable : Sire Thibault de
 Champagne, j'ai entendu que vous avez

convenance et promis prendre à femme
 la fille du comte Pierre de Bretagne.
 Pourtant vous mande que *si chier que
 avez tout tant que aures* an royaume
 de France, que ne le fairez pas ; la raison
 pourquoi, *vous savez bien*. Je jsmâs
 n'ay trouvé pis qui mal m'eût voulu faire
 que lui. » (*Hist. F.*, La Hode, t. 2, liv. 3, p.
 68). — Cette lettre n'est pas d'une souve-
 raine qui comande, mais d'une femme
 assurée de son empire sur un homme qui
 l'aime. Ces mots, *vous savez bien*, sem-
 bleraient indiquer que Blanche n'était
 pas insensible à l'amour de Thibault. Ce
 n'est encore qu'un doute : il peut n'y
 avoir là qu'un intérêt politique. Dans la
 situation où elle se trouvait, elle devait,
 à tout prix, s'opposer au mariage proje-
 té. Thibault ne pouvait se dissimuler que
 son refus était un outrage pour le duc
 de Bretagne et pour sa fille : un tel af-
 front ne pouvait se laver que dans le sang.
 Tous les seigneurs ligués s'associèrent à
 la vengeance de Pierre de Bretagne. Le mo-
 tif qui avait déterminé Thibault à manquer
 à un engagement d'honneur fut bientôt
 connu. Il fut résolu d'attaquer la Champa-
 gne avec toutes les forces de la ligue. La ré-
 gente vint au secours de celui qui avait tout
 bravé pour lui plaire, et rédnisit ces pro-
 jets d'éclat et de vengeance à de simples
 négociations. — Cependant, cet événe-
 ment avait ramené l'attention sur la con-
 duite politique et privée de la reine. On lui
 reprochait d'avoir confié au légat toute
 l'autorité de premier ministre. Le cardinal
 était de fait régent. « Une Espagnole,
 disait-on, et un prêtre italien disposent de
 la France et gouvernent les Français !
 Que doit-on espérer d'une pareille admi-
 nistration ? » Et l'on attribuait à une hon-
 teuse intimité l'ascendant du cardinal
 sur la reine. Il est du moins certain qu'il
 abusa de son influence au préjudice de
 l'état et au profit du clergé. Blanche n'i-
 gnorait pas tout ce que l'ambition déçue
 des grands vassaux faisait pour la diffâ-
 mer ; elle n'en continuait pas avec moins
 de persévérance le plan de conduite
 politique qu'elle s'était tracé. Mais elle
 ne pouvait pas toujours suivre ses

propres inspirations : elle voyait l'Angleterre prête à unir ses forces à celles de la ligue ; elle s'assura de la neutralité de cette puissance pour un an. Ce n'était qu'une trêve , mais cette trêve lui laissait le temps de pacifier l'intérieur.—En 1227, elle confirma l'alliance qui subsistait entre la France et l'empereur Frédéric II. Assurée plus que jamais de l'empereur dévouement du comte de Champagne, elle se concilia Pierre de Bretagne et les seigneurs confédérés par un seul traité, dont l'objet unique en apparence était le mariage de la princesse Yolande de Bretagne avec le prince Jean, frère de Louis IX. Elle fut remise au roi avec des otages et des sûretés pour l'exécution du traité, signé à Paris au mois d'octobre 1227. L'archevêque de Reims, le comte de Boulogne, le connétable Mathieu Montmorency, le comte de Dreux, Enguerrand de Couci, s'obligèrent, par le traité, à garder la princesse Yolande jusqu'à son mariage avec le prince Jean, et en cas de décès de ce prince avant l'âge de 14 ans, avec tel autre des fils de la reine Blanche qu'il plairait au roi. Blanche avait, par ce traité, donné la paix à la France. Mais le cardinal-légat voulait à tout prix la conversion ou l'extermination des albigeois. Il parlait au nom du ciel, de la religion : Blanche céda aux sollicitations de son premier ministre. Raimond VII, comte de Toulouse, protecteur alors plutôt qu'à chef des albigeois, était son cousin germain. L'humanité, les maximes mêmes de la religion, exigeaient qu'avant de recommencer cette guerre impie on essayât les voies de conciliation. Ce fut une grave faute que de confier les intérêts de la France à un ministre étranger. Nous ne pouvons concevoir aujourd'hui que l'ambassadeur d'un prince étranger puisse occuper la première place dans le conseil d'un roi de France, en qualité de premier ministre : la raison repousse une aussi choquante anomalie. Mais alors la cour de Rome affectait la suzeraineté universelle : le pape se prétendait au-dessus des rois, et tous les sceptres s'abaissaient

devant la tiare. La religion n'était encore que le prétexte de cette guerre.—Le pape convoitait Avignon et le comtat Venaissin. L'événement a prouvé que la véritable cause de cette guerre était la conquête de ce pays, acheté au prix du sang de la France. Le pape avait tout à gagner et rien à perdre. Il trouvait encore dans le succès de cette guerre, qui ne pouvait être douteux, une nouvelle occasion d'humilier un prince souverain, et de faire éclater aux yeux des peuples la suprématie du saint-siège. Le père du comte Raimond était mort en 1222, frappé d'excommunication, et ses plus fidèles serviteurs n'avaient pas osé l'inhumer en terre bénite. L'excommunication avait été aussi fulminée contre son fils et contre tous ses co-religionnaires ; et la bulle d'extermination armait contre eux toutes les puissances et toutes les populations : ils étaient mis hors la loi commune des nations. C'en était déjà trop de l'armée royale de France pour les vaincre ; le commandement fut déferé au sire Imbert de Beaujeu. Les belles campagnes du Languedoc furent ravagées, et l'armée victorieuse, gorgée de butin et de sang, arriva sous les murs de Toulouse, appelée naguère la ville sainte. Toutes les communications furent interceptées. La population de Toulouse et des environs périssait de misère et de faim. Le comte Raimond implora la clémence et la pitié des vainqueurs. Il fut dépouillé de ses biens et de ses titres. Sa succession fut donnée à sa fille, la princesse Jeanne, enfant de huit ans, à condition qu'elle épouserait Alfonso, l'un des frères de Louis IX. La principauté de Toulouse devait être réunie à la couronne de France en cas de décès de la princesse sans postérité mâle. Ce traité de spoliation avait été dicté par le cardinal-légat, en 1228. Il était écrit en latin. La ville d'Avignon et le comtat Venaissin furent donnés au saint-siège, et pour l'honneur de la religion. Le comte Raimond fut contraint de prendre l'engagement de poursuivre à outrance et à ses dépens les hérétiques appelés al-

bigeois. C'était peu pour le cardinal-légal d'avoir fait doter le saint-siège du comtat Venaissin, d'avoir réduit un prince souverain à faire amende honorable, pieds nus, la corde au cou et la torche à la main, au parvis Notre-Dame à Paris; il l'accompagna en Languedoc, il y établit le tribunal de l'inquisition; et pendant longtemps les échafauds et les bûchers furent en permanence. L'inquisition siégeait à la place du Salins, près le palais de Justice; on lisait encore, il y a quelques années, sur la porte d'une maison qu'avait occupée ce tribunal de sang : *Sacro-sancta inquisitionis domus*. On fut étonné de la faiblesse du comte Raimond; mais si l'on examine les lieux, les temps, on n'éprouve qu'un sentiment d'indignation et de pitié. Tout s'explique par l'influence d'un ministre pontifical dans le conseil de la reine régente de France. — On avait voulu effrayer par le terrible *châtiment* du comte de Toulouse tous les autres grands vassaux de la couronne. Cette considération avait séduit Blanche, mais elle fut bientôt cruellement désabusée. Les princes et les seigneurs ligüés se réunirent et dirigèrent toutes leurs forces contre le comte Thibault, auquel ils ne pouvaient pardonner sa défection, et qu'ils considéraient comme favori de la reine régente. Le plan de la ligue était habilement combiné. Le duc de Bretagne et les autres chefs entraînèrent dans leur parti Robert, comte de Dreux, Philippe, comte de Boulogne, oncle du roi, auquel ils promirent la couronne de son neveu; le duc de Bourgogne, et d'autres puissants seigneurs. Ils avaient fait intervenir Alix, reine de Chypre, fille d'Henri, frère aîné de Thibault, et par conséquent héritière du comté de Champagne. La légitimité de la naissance d'Alix pouvait être contestée; mais, pour rendre sa cause plus favorable, ils ajoutèrent une accusation plus grave à celles qu'ils avaient déjà élevées contre Thibault; ils lui reprochèrent d'avoir empoisonné Louis VIII, de connivence avec Blanche. Philippe de Boulogne offrit la preuve par le duel. La loi, ou plutôt l'usage, qui tenait

lieu de loi, autorisait ce genre de preuve, même dans les accusations capitales. Le comte Thibault refusa le duel. On le crut coupable par le seul fait de ce refus. Tous ses partisans et ses vassaux l'abandonnèrent, et se réunirent à ses ennemis. Il implora le secours de Blanche, qui fit marcher contre les princes ligüés une armée commandée par le roi son fils. Elle les fit sommer en même temps de se présenter à la cour du roi s'ils avaient quelques demandes à faire. La réponse des princes ligüés ne se fit pas long-temps attendre. Ils déclarèrent « qu'ils avaient pris les armes pour se faire justice eux-mêmes, et non pas pour l'attendre d'une femme qui se déclarait la protectrice de l'assassin de son mari. » Ils ne s'arrêtèrent pas à cette déclaration, et, agissant comme si le trône eût été vacant, ils élurent pour roi le sire de Couci, seigneur sage et juste, et généralement estimé. Blanche, toujours habile à saisir les chances de succès que pouvaient lui offrir les circonstances les plus désespérées, se prévalut de l'élection même pour détacher de la coalition des grands vassaux le comte de Boulogne, que la ligue avait flatté de l'espoir de monter sur le trône où elle venait d'appeler un simple gentilhomme. — C'était dans les crises politiques les plus violentes et les plus dangereuses que Blanche montrait le plus d'adresse et de fermeté; son courage et son habileté semblaient grandir avec les obstacles. Elle fit partir le roi avec l'armée, dont elle confia le commandement au connétable Mathieu Montmorency. L'armée, après avoir balayé quelques troupes et enlevé plusieurs villes des confédérés, arriva en Bretagne. Le duc avait appelé à son secours Henri III, roi d'Angleterre; mais déjà l'armée royale s'était emparée de Bellesme, que l'on considérait comme la plus forte place de la province. Le siège fut poussé avec une vigueur extraordinaire, malgré la rigueur d'un hiver très rude. Le froid faisait périr beaucoup d'hommes et de chevaux. Blanche était au milieu des assiégeants: elle fit faire de grands abatis

de bois et entretenir de grands feux dans le camp. Après deux assauts, la ruine d'une grande tour décida du sort de la place. Blanche ne négligeait aucun moyen de succès ; et les négociations secrètes qu'elle eut elle-même avec le roi d'Angleterre, par l'intermédiaire de Robert Dubourg, déterminèrent la retraite de ce prince. La paix ne fut qu'une suspension d'hostilités. Le duc de Bretagne reprit les armes au commencement de la campagne suivante (1230). Le roi d'Angleterre repassa la mer, mais ne put s'opposer aux nouvelles conquêtes de l'armée de Louis IX. Le duc de Bretagne, resserré étroitement dans sa ville de Nantes, demanda à capituler, et offrit au roi l'hommage-lige de son duché. L'ordre du roi qui l'avait déclaré déchu de ses droits fut révoqué. — Le comte Thibault, qui avait rendu à la régente de signalés services, et qui avait exposé pour elle son honneur, sa vie et ses états, fut moins bien traité que le duc de Bretagne ; ses services furent oubliés dès qu'il cessa d'être nécessaire, et la régente prit le parti d'Alix, reine de Chypre, contre son oncle Thibault. Et au nom du roi, qui, à titre de souverain, venait de garantir les états du comte Thibault, il fut ordonné à ce seigneur de donner à Alix, à titre d'indemnité, 2,000 livres de rente, assise sur ses domaines, et 40,000 marcs d'argent. Blanche se montrait peu généreuse envers un seigneur qui l'avait si constamment, si utilement servie ; elle devait être généreuse, et ne fut qu'ingrate. On peut dire, pour sa justification, qu'en affaiblissant la puissance des grands vassaux, elle agissait dans l'intérêt de la couronne ; mais pourquoi commencer l'application de son système politique au préjudice du seul grand vassal qui lui était resté fidèle, qui par les plus grands sacrifices, lui avait montré un dévouement à toute épreuve ? pourquoi n'avait-elle pas agi de même envers les ducs de Bretagne et de Bourgogne, et les autres grands vassaux, qui étaient restés en état d'hostilité permanente contre l'autorité royale ? Mais cette sévérité si tardive, si

inexcusable, contre le comte Thibault, n'est-elle pas l'effet de la jalousie du cardinal-légit contre un seigneur en faveur, du moins apparente, auprès de la souveraine ? Car Blanche régnait de fait. Tous les actes étaient au nom du roi ; mais ce roi était mineur, et, sous ce simple titre de tutrice, Blanche était véritablement reine de France, et disposait de tous les pouvoirs. D'ailleurs, en se montrant sévère et même injuste envers le comte Thibault, Blanche avait pu croire, sinon détruire, du moins atténuer les soupçons d'intimité que ses ennemis supposaient exister entre elle et lui. — Blanche avait donné tous ses soins à l'éducation de l'aîné de ses fils. Elle avait rempli à son égard tous les devoirs que lui imposait la nature ; elle l'avait nourri de son lait ; elle était jalouse de ses droits maternels. L'on sait à quel point elle portait cet amour de mère. « La reine, dit Fillaud de la Chaise, étant un jour dans l'ardeur d'un accès de fièvre qui dura long-temps, une dame de qualité, qui, suivant l'usage, et pour imiter l'exemple de la reine, nourrissait aussi son fils, donna la mamelle au petit prince. La reine, au sortir de son accès, demanda son fils et lui présenta le sein : mais, étant rassasié, il n'en voulut point. Blanche en soupçonna la cause, et demanda qui avait donné à têter à son fils. La dame s'étant avancée, la reine, au lieu de la remercier, la regarda avec dédain, mit son doigt dans la bouche de l'enfant, et lui fit rejeter le lait qu'il avait pris. Comme cette action, un peu violente, étonnait ceux qui étaient présents : « Eh quoi ! leur dit-elle, prétendez-vous que je souffre qu'on m'ôte la qualité de mère que m'a donnée la nature ! » Blanche était sous beaucoup de rapports au-dessus de son siècle ; mais elle n'avait pu s'affranchir de tous les préjugés d'alors. Sa tendresse inquiète honore son cœur, et on peut attribuer à ses craintes de mère la direction qu'elle donna à l'éducation de son fils. Elle ^{l'élève} voulait avant tout qu'il fût *bon chrétien*. « J'aimerais mille fois mieux, lui répétait-elle sou-

vent, vous voir mourrir, tout roi que vous êtes, et quoique je vous chérissse par-dessus toutes les choses du monde, que de savoir que vous fussiez tombé dans une faute qui pût vous priver de la grace et vous mériter l'indignation du ciel. »

— Le règne de Louis IX ne fut en effet que le règne de Blanche de Castille, et ce règne eût été une époque de bonheur pour elle, pour ses enfants et pour la France, si, par un sentiment d'excessive dévotion, elle n'eût pas accordé une aveugle confiance aux conseils du cardinal-légat, qu'elle fit l'arbitre des destinées du pays. La guerre des albigeois, qui fut un grand scandale et une déplorable calamité sous les règnes précédents, et qui se perpétua avec la même intensité, et d'une manière plus désastreuse encore sous le règne de Blanche, n'eût pas affligé la France si un ministre du pape, qui, par conséquent, ne pouvait être celui du roi de France, n'eût usurpé toute l'autorité. Ce fut une faute grave; mais il convient, avant de condamner la faiblesse de la reine-régente, de faire la part des circonstances. — Les troubles de Bretagne paraissaient tout-à-fait apaisés. Tibibault avait supporté sans murmure tous les sacrifices qui lui avaient été imposés. Mais de nouvelles victimes de l'intolérance religieuse étaient encore chaque jour livrées au fer des bourreaux ou aux feux des bûchers, par les tribunaux de sang établis en Languedoc et en Provence par le cardinal-légat. Le droit d'excommunication était alors attribué aux cardinaux et aux prélats, de simples prêtres s'arrogeaient ce pouvoir. L'université de Paris ne pouvait être excommuniée en corps, sans une permission du saint-siège. Cette exception avait été consacrée par une bulle du pape Honorius en 1218. Les privilèges de l'université de Paris reçurent une grande extension sous la domination de la reine Blanche, et les écoliers en abusèrent souvent. Le cardinal-légat était devenu l'objet de leur animadversion, l'université de Paris s'était servie jusqu'alors du sceau de l'évêque pour sceller ses actes; elle crut devoir

renoncer à cet usage, et se fit faire un sceau qui lui était propre. L'évêque protesta contre cette innovation; le cardinal légat l'appuya; il fit rompre le nouveau sceau de l'université, et la menaça de l'excommunication si elle osait renouveler cette tentative. Les écoliers s'insurgèrent en masse; leurs maîtres ne purent les retenir; ils jurèrent de venger les privilèges des écoles, violés par le cardinal-légat; ils investirent sa maison, et c'en était fait du cardinal lui-même s'il n'eût réclamé et obtenu de prompts et puissants secours. Ce fut à cette occasion que le pape Honorius publia une bulle portant : « Que quiconque osera poursuivre un cardinal à main armée sera déclaré infâme, criminel de lèse-majesté, excommunié, banni, ses maisons rasées, ses biens confisqués. » Il s'agissait d'un délit ordinaire; l'ordre public avait été troublé; le cardinal-légat était en même temps premier ministre du royaume; à l'autorité royale seule, aux magistrats de Paris, appartenait le droit de constater le délit et de faire punir les coupables. Le pape n'avait rien à voir dans cette affaire; aussi les protestations ne manquèrent point, mais elles n'émanaient point de l'autorité supérieure. Les écoliers, dont un grand nombre furent contraints de s'expatrier, les maîtres qui avaient favorisé leurs désordres, s'associèrent à leur ressentiment. Des épigrammes, des satires, des libelles sérieux ou malins contre le cardinal et la régente circulèrent en France et dans l'étranger. « Il s'élève, dit Mathieu Paris, un bruit *inénarrable* et sinistre, que ce légat se conduisait avec elle autrement qu'il n'est décent, bruit qu'il serait impie de croire, car c'étaient des rivaux qui le répandaient. » Ces satires étaient la plupart écrites avec un cynisme qui trahissait l'irritation délirante des auteurs :

Meu morimur, strati, fracti, vincti, spolii :
Mentula legati nos facit iano pati.

On ne peut, sans se rendre complice de l'indécence hardiesse de l'auteur original, se permettre de traduire ce disti-

que. Varillas, plus romancier qu'historien, affirme que le cardinal-légat romain de Saint-Ange « était très bien fait ; que personne ne l'égalait en bonne mine ; qu'il avait de la délicatesse dans l'esprit, qui passait pour merveilleux, et qu'on n'avait point encore vu en Europe un si parfait courtisan. » Deux passions occupaient le cœur de Blanche, l'amour maternel et l'ambition, et n'y laissaient point de place pour une autre. Sa piété était sincère, sa croyance était toute de conviction. Ses relations avec le cardinal, comme légat du saint-siège et premier ministre de la régence, ont duré long-temps. Tous les grands seigneurs étaient jaloux de l'autorité de cet étranger, et aucun fait n'a confirmé les soupçons hasardés par quelques écoliers de l'université de Paris. — La majorité des rois était alors fixée à 21 ans, et la régence de Blanche touchait à son terme en 1235. Elle voulut signaler les derniers temps de son autorité en assurant l'avenir de son fils par un mariage honorable pour la maison de France. Elle choisit la princesse Marguerite de Provence, fille du comte Raimond-Bérenger III. Son éducation avait été aussi soignée qu'elle pouvait l'être. A cette époque, la cour du comte Bérenger était brillante : c'était le rendez-vous des galants et joyeux troubadours. Blanche avait chargé d'en faire la demande officielle Gantier, archevêque de Sens, et Jean de Nesle. Le comte Bérenger promit à sa fille une dot de 20,000 fr. Les plus grands honneurs furent rendus à la jeune fiancée dans toutes les villes. A Sens, elle fit son entrée royale. Le mariage fut célébré dans cette ville le 27 mai 1234. Les noces furent marquées par une rare magnificence. Toute la dépense s'éleva à 2,600 livres (le marc d'argent valait alors 80 sols ou 4 livres). (*Voyez MARGUERITE DE PROVENCE.*) La régence avait cessé, mais Blanche n'en conserva pas moins le souverain pouvoir. Elle fut jalouse de l'ascendant de la jeune reine sur son époux, et elle se conduisit à leur égard comme s'ils n'eussent été que des enfants. Elle les tenait l'un et

l'autre dans un isolement presque absolu. Il me suffira de citer le naïf et véridique Joinville : « Blanche ne pouvoit pas souffrir que le roi hantast ny fust en la compagnie de sa femme, mais le défendoit à son pouvoir. Et quand le roy chevauchoit aucunes fois par son royaume, et qu'il avoit la royne Blanche, sa mère, et la royne Marguerite, sa femme, la royne Blanche les faisoit séparer l'un de l'autre, et n'estoient jamais logés ensemblement. Et advint un jour qu'eux estant à Pontoise, le roy estoit logé au-dessus du logis de la royne sa femme, et avoit instruit des huissiers de salle en telle façon que quand il vouloit aller coucher avec la royne sa femme, et que la royne Blanche vouloit venir en la chambre du roy ou de la royne, ils battoient les chiens afin de les faire crier ; et quand le roy l'entendoit, il se mussoit (cachait) de sa mère. Si trouva ce tuy jour la royne Blanche en la chambre de la royne, le roy, son mary, qui l'estoit venu veoir, parce qu'elle estoit en grand péril de mort, à cause qu'elle s'estoit blessée, d'un enfant qu'elle avoit eu, et le trouva caché derrière la royne, de peur qu'elle ne le vist ; mais la royne sa mère l'aperçut bien, et le vint prendre par la main, lui disant : « Venez-vous en ! car » vous ne faites rien ici, » et le sortit hors la chambre. Quand la royne vist que la royne Blanche séparoit son mary de sa compagnie, elle s'écria à haute voix : « Hélas ! ne me laisserez-vous pas veoir » mon seigneur ny à la vieny à la mort ! » Et, ce disant, elle se paama, et euydoit-on qu'elle fust morte, et le roy, qui ainsi le cuydoit, y retourna la veoir, et la fit revenir de pamoison. » — Louis IX conserva toute sa vie cette déférence, cette docilité d'enfant aux volontés de sa mère. Elle fut aussi puissante après la majorité de son fils qu'elle l'avait été auparavant. Elle était aussi jalouse de sa réputation que du pouvoir. Il lui suffisait de témoigner la plus froide indifférence pour le comte Thibault, de ne payer d'aucune faveur les importants services qu'il lui avait rendus. Il est

plus que probable que sans le généreux dévouement du comte, Louis n'eût pu résister aux forces réunies des princes ligués; et le comte, son libérateur, ne fut malheureux que de l'amour qu'il avait pour elle. Amour de poète; Blanche était pour le prince *chansonnier* un culte; c'était la divinité qu'il avait imaginée, et à laquelle il s'était dévoué. Blanche fut-elle insensible aux hommages de l'homme le plus spirituel, le plus galant de son époque? C'était son secret. Mais elle craignait par-dessus tout qu'on ne la soupçonnât de partager la passion qu'elle lui avait inspirée. La lettre qu'elle lui écrivit pour empêcher son mariage avec la fille du duc de Bretagne ne permet pas de croire à son indifférence. Mais alors le comte lui était nécessaire; le mariage projeté l'attachait pour toujours au parti de la ligue des grands vassaux. Mais dès que la ligue fut rompue, dès que Blanche n'eut plus d'intérêt politique à flatter la passion du comte Thibault, elle se montra son ennemie, uniquement pour faire croire qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle ne l'avait jamais aimé. Il eût été à souhaiter, pour le bonheur de la France et pour la réputation de Blanche, qu'elle eût pris le même soin de se justifier de l'amour qu'on lui supposait pour le cardinal romain de Saint-Ange, et elle l'avait fait premier ministre! La guerre impie des albigeois, l'établissement de l'inquisition dans le Languedoc et la Provence, la cession d'Avignon et du Comtat-Venaissin au saint-siège, avaient soulevé la France contre cet étranger, et justifié la ligue des grands vassaux, et Blanche ne sembla tenir au pouvoir suprême que pour le partager avec lui! On a pu, avec quelque vraisemblance, ne pas croire irréprochables ses relations avec le cardinal-légat; mais l'histoire ne peut admettre comme vrais que les faits démontrés, et l'absence de preuves positives est ici évidente. L'amour du comte Thibault n'était qu'une monomanie chevaleresque, et sa merveilleuse fidélité pour la dame de ses pensées, toujours belle, toujours ingrate

et toujours inflexible, a réalisé toutes les fictions des vieux romanciers. Il avait été contraint de vendre au roi Louis IX ses comtés de Blois, de Chartres et de Sancerre, et le vicomté de Châteaudun, pour payer à Alix de Champagne, reine de Chypre, l'énorme indemnité qu'ils s'étaient laissés imposer. Depuis 1234, il était monté sur le trône de Navarre après le décès de Sanche-le-Fou; il avait trouvé dans le trésor de son prédécesseur 17,000 livres en espèce (à peu près 16 millions), somme immense à cette époque. Il voulut racheter les domaines qu'il avait vendus à Louis IX; il prétendait même ne les avoir qu'engagés. Il offrit de rendre les 40,000 marcs qu'il avait reçus, non comme prix d'une vente, mais à titre d'emprunt. Son offre fut refusée. Il mit une armée sur pied, et, pour déterminer le duc de Bretagne à faire cause commune avec lui, il lui offrit de marier sa fille unique Blanche de Champagne au prince Jean, héritier de Bretagne; mais Louis IX, toujours dirigé par Blanche, ne donna pas le temps à la nouvelle ligue de réunir ses forces; il marcha sur la Champagne. Thibault n'osa plus tenter la chance des combats. Le duc de Bretagne s'empressa de traiter, et vint lui-même faire sa soumission envers le roi, *son très cher et redoute seigneur, et envers madame Blanche, reine de France, sa mère*; il confirma, par un traité solennel de novembre 1234, la cession du fort Saint-Jacques de Beuvron, et de tout ce qu'il tenait de la libéralité du roi dans les comtés du Maine et d'Anjou, avec Bellesme, La Perrière et leurs dépendances. Le malheureux Thibault paya cher sa velléité de guerroyer. Il se vit forcé de renoncer à toutes ses prétentions sur les domaines aliénés, il ratifia la vente, et céda au roi Montereau-Faut-Yonne et Brai-sur-Seine, pour les frais de la guerre, et prit l'engagement de partir pour la Palestine, et de ne pas revenir en France avant sept ans. « A cette besogne, dit *La Grande Chronique*, étoit la royne Blanche, laquelle dit au comte qu'il ne devoit point prendre les

armes contre le roy son fils, et se devoit aoubvenir qu'il estoit allé le secourir jus-qu'en sa terre, quand les barons le vindrent guerroyer. Le comte regarda la royne, qui estoit tant belle et saige, de sorte que, tout esbahi de sa grande beauté, il lui répondit : « Par ma foi, madame, » mon cœur, mon corps et toute ma terre » est à vostre commandement. Il n'est » rien qui vous pût plaire que ne fisse » volontiers. Jamais, si à Dieu plaist, » contre vous ni les vostres je n'irai... » D'illec se partit tout pensif, et luy venoit en soubvenance le doux regard de la royne et sa belle contenance. Lors si entroit en son cœur la douceur amoureuse; mais quand il luy soubvenoit qu'elle estoit si haulte dame et de si bonne renommée, et de sa bonne vie et nette, qu'il n'en pourroit ja jouir, si muoit sa douce pensée amoureuse; et grande tristesse, et pour ce que profondes pensées engendrent mélancolies, il luy fust dit d'aulcuns saiges hommes qu'il s'estudiasse en beaux sons et donlx chants d'instruments; et si fist-il, car il fist les plus belles chansons et les plus délitables et mélodieuses qui onc furent oyées en chansons et en instruments, et les fist escrire en sa salle à Provins et en celle de Troyes, et sont appelées *Les Chansons du roi de Navarre*. » Avant de quitter la cour de France, Thibault y fit distribuer de nombreuses copies de ses chansons. Il voulut prouver à tous que c'était moins par dévotion que par amour qu'il s'était croisé.

Amor le veult, et madame m'en prie,
Que je m'en parti, et monté je l'en merci.
Quand par le gré, madame m'en chasti,
Meillor reason ne voi s ma partie.

.....
Empereur ne roy n'ostul poeoir
Envers amour, de ce mos bien venter,
Ils purent bien donner de leur avoir,
Terres et fies et fourbes pardonner,
Mais amours puet hommez de mort garder,
Et donner joye qui dure
Pleines de bonne aventure.

L'amour de Thibault pour Blanche est un fait démontré; les preuves surabondent. Et c'est en présence de tant de docu-

ments authentiques, et dans le recueil même des chansons du roi de Navarre, qu'un membre de l'académie des inscriptions, l'abbé de la Baralières, s'évertue pour contester l'amour de ce prince pour Blanche. Le docte critique était évêque; il s'était fait un cas de conscience de prouver que Blanche n'avait jamais aimé Thibault, et que Thibault n'avait jamais aimé Blanche. C'était trop de moitié. — Thibault, le duc de Bretagne et d'autres grands vassaux partirent en Palestine. Blanche reprit la régence. Quelques historiens graves ont prétendu qu'elle s'était fortement opposée au départ de son fils; il est permis d'en douter. Blanche avait tout pouvoir sur lui; il n'avait jamais eu d'autre volonté que la sienne. La reine Marguerite voulut suivre son époux. Les lettres-patentes données à Corbeil, en juin 1248, conféraient à la reine mère et régente « un plein pouvoir de disposer de toutes choses, d'instituer les officiers, de recevoir les hommages des prélats et des barons, de conférer les dignités et les bénéfices, et de restituer les régales aux prélats. » Il faut entendre le mot *officiers* dans sa plus large acception. On appelait ainsi tous les fonctionnaires militaires et civils. Blanche se considéra dès lors, non comme mandataire du roi son fils, mais comme souveraine, et, le 2 mai 1249, elle ordonna de frapper une nouvelle monnaie qui serait appelée *reine d'or*, et représentant une reine tenant une couronne. Blanche avait accompagné jusqu'à Lyon Louis IX, son époux et ses deux frères Charles et Robert. Le pape Innocent IV s'était rendu à Lyon et y donna solennellement sa bénédiction aux princes croisés. — Le régime féodal avait été fortement ébranlé par l'affranchissement des communes, par l'établissement des grands bailliages, et ces améliorations avaient été progressives sous le règne de Louis IX. Blanche avait toujours conservé une grande influence dans tous les actes de ce long règne. Les grands vassaux, les autres seigneurs laïcs, avaient, moyennant finance, restitué aux communes

leurs droits ; mais le clergé opposait toujours une opiniâtre résistance. Blanche n'hésita point à réprimer cette opposition par un coup d'éclat, et l'occasion ne se fit pas long-temps attendre. Les *officiers* du chapitre de Paris avaient encombré les prisons de l'église de Châte-nai de malheureux serfs qui n'avaient pas payé la taille qui leur était imposée. Ces infortunés, entassés dans les cachots, périssaient de faim et de misère. Leurs plaintes parvinrent à la régente ; elle fit demander au chapitre leur liberté sous caution ; elle descendit jusqu'à la prière. Le chapitre répondit « que personne n'avait à voir sur ses sujets, et qu'il pouvait les faire mourir si bon lui semblait. » Et ses officiers firent emprisonner les femmes, les enfants qu'ils avaient épargnés ; un grand nombre avait déjà péri dans les cachots... Le même sort menaçait toute cette population entassée dans des réduits infects et humides. Blanche se transporta avec une forte escorte aux prisons du chapitre, ordonna d'enfoncer les portes, et porta le premier coup avec un bâton. Des flots de malheureux sortent par toutes les issues : tous, pâles, livides, exténués de douleur et de faim, tombent aux pieds de leur libératrice, et la supplient de les prendre sous sa protection et de les garantir du ressentiment de leurs oppresseurs. Blanche fit saisir le temporel du chapitre jusqu'à ce qu'il eût payé ce qu'il devait au roi. Elle obligea les chanoines à affranchir leurs *paysans* moyennant une rétribution annuelle, dont la quotité fut convenue. — Cependant chaque courrier lui apportait des nouvelles de nouveaux désastres en Palestine. Louis IX et les croisés avaient été contraints d'abandonner leur première conquête ; les infidèles avaient repris Damiette ; le roi, les princes ses frères et les principaux seigneurs étaient tombés en leur pouvoir. Blanche mit tout en œuvre pour obtenir leur liberté et payer leur rançon. Elle conçut l'espoir de leur délivrance par la force des armes. Elle accepta l'offre des *pastoureux*. Cette nouvelle secte avait pour fondateur

et pour premier chef un moine apostat de l'ordre de Cîteaux, qui se faisait appeler *Jacob* ou le maître hongrois. Il se disait prophète ; il avait commencé sa mission par organiser une croisade d'enfants. Plus tard, il réunit une foule de paysans. Il parlait toutes les langues du Nord ; la réformation du clergé et de la cour de Rome était la cause ou le prétexte de sa prise d'armes ; ses partisans augmentaient à chaque pas. Il avait sous lui deux autres maîtres et d'autres chefs en sous-ordre. *L'agneau pascal* figurait sur ses cinq cents bannières. Les pasteurs parurent en France au nombre de 100 mille, tous armés de haches, de poignards, de saulx, etc. Aux paysans, entraînés par un zèle religieux, s'étaient joints des vagabonds, des voleurs, des brigands de grands chemins. Blanche avait accepté les services de cette cohue d'ignorants et de malfaiteurs. Ils s'étaient cantonnés dans les environs de Paris ; et les futurs libérateurs du saint roi signalaient partout leur passage par le pillage, le viol et la dévastation. Blanche reconnut la faute qu'elle avait commise en acceptant de tels auxiliaires ; elle l'avoua hautement, et donna les ordres les plus sévères pour dissiper les bandes du prêtre hongrois. Poursuivis, traqués par les troupes et les populations irritées, les pasteurs furent détruits et chassés sans pouvoir se réunir. (*Voy. PASTOUREAUX.*) La captivité de ses fils, tant de malheurs si grands et si imprévus, avaient épuisé le courage et les forces de Blanche ; une fièvre ardente et continue la minait depuis trois mois ; elle succomba le 1^{er} décembre 1252. Elle avait 64 ans. Quelques jours avant sa mort, elle prit l'habit de l'ordre de Cîteaux, et fit ses vœux entre les mains de l'abbesse de Maubuisson. Déjà elle s'était fait agréer à l'ordre de Saint-François avec le roi son fils. C'était alors l'usage, et le clergé régulier lui devait ses plus riches dotations. Le corps de Blanche fut transporté à l'abbaye de Maubuisson, qu'elle avait fondée ; il fut porté par les principaux seigneurs de la cour.

La reine défunte était placée sur un trône d'or, le visage découvert. Le manteau royal couvrait l'habit de religieuse. Le corps fut déposé au milieu du chœur de l'église abbatiale. Elle avait donné le jour à onze enfants, neuf princes et deux princesses. — Elle avait plus de 60 ans lorsque Thibault partit pour la Palestine, et les éloges de ce prince sur la beauté, les graces de Blanche, ne pouvaient être qu'un rêve de son imagination. — Les vieux chroniqueurs n'ont fait de l'histoire du moyen âge qu'un chaos informe, où l'ordre des temps et des faits est enveloppé d'épaisses ténèbres. Il faut en excepter le naïf et judicieux Joinville, le seul des annalistes de cette époque qui mérite le titre d'historien. (*Voyez* LOUIS IX, MARGUERITE DE PROVENCE, et THIBAUT, comte de Champagne.)

DUFY (de l'Yonne).

BLANCHIMENT. L'art du blanchiment a pour but, comme le mot l'indique assez, de donner la couleur blanche aux matières qui ne l'ont pas, ou qui ne l'ont qu'imparfaitement. — On peut diviser cet art en deux parties principales bien distinctes : 1^o en séparant des substances qui sont blanches par elles-mêmes les matières qui les colorent, but que l'on atteint le plus souvent par des moyens chimiques, comme lorsqu'on blanchit le linge, les toiles, la soie ; 2^o en appliquant des substances blanchissantes sur des corps plus ou moins ternes : on peut citer, parmi une foule d'exemples, les enduits que l'on étend sur les murs, les vernis dont on enduit certaines poteries, les étamages, etc. Le célèbre Berthollet est auteur d'un procédé remarquable pour blanchir les toiles au moyen du chlore. T.

BLANCHIR, rendre blanc. Ce verbe est tantôt neutre, tantôt actif : les cheveux blanchissent et l'on blanchit une muraille, du linge, etc. Dans certains métiers, on emploie le mot *blanchir* d'une manière plus ou moins détournée : le menuisier blanchit une planche brute en la rabotant, le serrurier blanchit une barre de fer qui sort de la forge en la limant ;

on dit d'un vieux soldat qu'il a *blanchi sous le harnais*. T.

BLANCHISSAGE. Il y a cette différence, dit Roland de la Platière, entre *blanchiment* et *blanchissage*, que dans le premier on lutte perpétuellement contre la nature pour dissoudre et expulser d'un végétal filamenteux des corps muqueux, huileux, incorporés dans ces matières, et que dans le second il n'est question que de le purger d'un corps gras, purement, accidentellement et mécaniquement additionnel. Ainsi, par le mot *blanchiment*, on peut entendre l'art de rendre blanc, et par celui de *blanchissage* l'art de reblanchir ce qui était blanc. — De cette définition il résulte qu'une foule d'objets, tels que le papier, l'albâtre, l'ivoire, le marbre blanc, etc., sont susceptibles de blanchissage, mais on ne trouvera dans cet article que quelques considérations générales sur le blanchissage du linge. La sueur et surtout la transpiration continuelle du corps produisent les matières grasses qui forment ordinairement la presque totalité des saletés dont le linge est imprégné ; un simple lavage dans de l'eau pure ne pourrait donc suffire pour détacher ces matières, attendu que les graisses, les huiles, ne se combinent pas avec l'eau. Mais les graisses se combinent aisément avec les alkalis (la potasse, la soude et l'ammoniaque) et forment des composés appelés *savons*, solubles dans l'eau. Or, les cendres de tous les végétaux contiennent de la potasse : voilà l'origine des *lessives*. En effet, le hasard a pu faire qu'on se soit aperçu que du linge sale se nettoyait plus facilement quand on le lavait dans des eaux qui avaient filtré à travers une certaine quantité de cendres. Les meilleures cendres sont celles qui proviennent des plantes et des bois neufs, celles que produisent les bois flottés n'ont aucune vertu, par la raison que le sel que contenait le bois s'est dissous dans l'eau. Une lessive trop forte altère les fils du linge et les ternit ; si elle est trop faible le blanchissage est imparfait. Il faut donc trouver un terme moyen, ce qui est fort

difficile aujourd'hui, pour les blanchisseuses des grandes villes, qui sont obligées, faute de cendres, d'employer de la potasse ou de la soude du commerce. Or, ces matières sont difficilement fabriquées de la même manière, ou sont falsifiées. La lessive réussit encore mal si elle est trop chaude; les impuretés s'attachent alors au tissu avec plus de force. La chaleur convenable est celle que la main peut supporter. Il y a des maisons qui ont coutume d'essanger le linge (le passer à l'eau) avant de le lessiver; ce lavage enlève toutes les impuretés qui sont solubles dans l'eau sans le secours des alkalis: la lessive est moins dispendieuse et les effets en sont plus satisfaisants. Curaudeau prétend avec raison qu'il y a de l'avantage à laisser sécher le linge essangé avant de le passer à la lessive. — **BLANCHISSAGE A LA VAPEUR.** Quoique ce procédé soit de beaucoup supérieur, et pour l'économie et pour la perfection du résultat, à la manière ordinaire de blanchir le linge, il n'est pas encore adopté généralement, tant s'en faut; on a lieu de s'en étonner. Il est vrai qu'il ne peut être pratiqué qu'au moyen d'appareils

particuliers, mais ils sont peu coûteux: une maison aisée, un blanchisseur en grand, pourraient aisément se les procurer sans faire des dépenses onéreuses. Le blanchissage à la vapeur est pratiqué de temps immémorial chez les Orientaux, qui l'emploient au blanchissage du coton. Chaptal est le premier qui l'ait pratiqué en Europe, et qui ait conseillé de l'appliquer au blanchissage du linge. L'appareil qu'on emploie se compose d'une chaudière dans laquelle se produit la vapeur par la chaleur qui se développe dans un fourneau placé dessous. Après avoir trempé le linge dans de la lessive, on le dispose dans un cuvier placé sur la chaudière, avec laquelle il communique par une ouverture pratiquée dans son fond; puis, on ferme l'ouverture supérieure du cuvier avec un couvercle, ou même une pierre ronde; la vapeur monte de la chaudière dans le cuvier, pénètre la masse de linge, et au bout de huit heures l'opération est terminée; on retire le linge pour le rincer dans l'eau claire. Le blanchissage est aussi parfait qu'il soit possible de le désirer, sans qu'il soit besoin d'employer de savon.

Tableau des différentes dimensions du cuvier et de la chaudière, relativement au poids du linge sec.

Poids du linge en kilo.	Diamètre du cuvier en mètr. et cent.	Hauteur du cuvier en mètr. et cent.	Diamètre de la chaudière.	Profondeur de la chaudière.
			mètres.	mètr. et cent.
1,500	2, 66	1, 33	1, 33	» 50
1,000	2 »	1, 33	1 16	» 40
500	1, 66	1 »	1 »	» 33
250	1, 33	» 90	» 84	» 28
100	1 »	» 90	» 64	» 28
50	» 84	» 90	» 55	» 25
	» 50	» 90	» 40	» 23

Composition de la lessive en poids.

Pour 50 kilog. de linge sec et très sale		kilog.
<i>id.</i>	<i>id.</i>	
<i>id.</i>	<i>id.</i>	
Sel de soude		3
Potasse de Russie		1,250
Soude brute		4

Quantité d'eau pour la dissolution des sels.

	Linge non passé à l'eau.	Linge passé à l'eau.
Pour 3 kilog. de sel de soude	45 litres.	25 litres.
— 1,250 potasse de Russie	45	25
— 4 soude brute	45	25

Tableau indiquant les degrés que l'aréomètre doit marquer étant plongé dans les lessives propres à chaque espèce de linge, soit sec, soit mouillé.

LINGE PASSÉ A L'EAU AUPARAVANT.		LINGE NON PASSÉ A L'EAU.	
Linge grossier.	Linge de corps.	Linge grossier.	Linge de corps.
Lessive avec le carbonate de soude. 6°	5	2 ¹ / ₂	2
— avec la potasse. 6°	5	2 ¹ / ₂	2
— avec la soude brute. 6°	5	2 ¹ / ₂	2
— avec la cendre. 7°	6	3	2 ¹ / ₂

TRYSSÈRE.

BLANCHISSEURS D'ÉDIFICES PUBLICS. Long-temps on avait respecté les temples, les palais, les monuments publics : on n'y touchait que pour y faire les réparations indispensables, et l'on avait soin de leur laisser la surface d'un gris noirâtre que les ans accumulés avaient imprimée sur leurs murailles. Cette teinte vénérable, empreinte sur les voûtes de nos églises, cet aspect sombre qui inspirait le respect et le recueillement, témoignaient aussi que nos pères avaient prié dans ces mêmes lieux, ou que leurs cendres y reposaient. Les palais, les hôtels-de-ville (tels que celui de Bourges, l'ancienne maison du fameux Jacques Cœur, argentier du roi Charles VII), bien d'autres maisons notables, monuments de notre ancienne

histoire, en conservant leur couleur rembrunie, rappelaient de tristes ou intéressants souvenirs des événements dont ils avaient été le théâtre. — Des barbouilleurs italiens arrivèrent à Paris, il y a une cinquantaine d'années, et la religieuse obscurité de ces augustes demeures disparut sous leur enluminure blanchâtre. Comment les prêtres n'ont-ils pas senti qu'en demandant, ou du moins en autorisant cette profane restauration, ils détruisaient eux-mêmes ce prestige d'antiquité vénérable qui pour beaucoup d'esprits est la base de la considération dont ils jouissent aujourd'hui ? Comment n'ont-ils pas compris qu'en dépouillant nos temples de ces ténèbres majestueuses qui retraçaient les sombres caveaux où les premiers chrétiens célé-

braient clandestinement les mystères de leur religion, en changeant pour ainsi dire nos églises en théâtres, ils dégradèrent leur saint ministère, et s'assimilèrent sans s'en douter aux habitués de ces édifices mondains? Faut-il s'étonner, après cela, que le vandalisme et la *bande noire* aient si peu ménagé les couvents et les églises pendant et depuis la révolution? Ce n'est pas eux qui ont porté le premier coup de marteau. — L'hôtel des Invalides avait été reblanchi à la même époque. On lui a donné depuis une nouvelle couche sous Napoléon, et l'on a, dans cette circonstance, doré son dôme, sorte de luxe oriental qu'il avait rapporté d'Égypte. On a encore gratté d'autres monuments, la colonnade du Louvre, la façade de Saint-Sulpice, la porte Saint-Martin (qui, ne l'ayant été qu'à moitié, est restée bicolore); le Palais-Royal, etc., et tout récemment une partie des Tuileries. On ne saurait s'élever avec trop de force contre cette ridicule et barbare manie, contre ces rhabillages de mauvais goût. Autant vaudrait peindre en couleur de chair la Vénus de Médicis, ou en bleu de ciel le manteau de l'Apollon du Belvédère, et travestir ainsi deux chefs-d'œuvre de la sculpture antique en figures plâtrées de jardins bourgeois. C'est un anachronisme, c'est un plagiat, c'est un vol fait à la reconnaissance nationale et à l'admiration du peuple, que de chercher à rajeunir les édifices publics par un vernis moderne; que de s'en attribuer la gloire, en faisant oublier leur origine et le nom de leur fondateur. Quand je vois un antique monument dépoillé de son costume séculaire, et mesquinement ravalé, par un barbouillage grotesque, au niveau de nos kiosks et de nos pavillons champêtres, je le compare involontairement à ces vieilles douairières qui cachent leurs cheveux gris sous d'énormes perruques blondes, et les rides de leur visage sous des couches de céruse et de carmin. Espérons qu'il ne viendra pas dans l'idée à nos bureaucrates des travaux publics de faire gratter et blanchir les obélisques de Luxor et de transformer

deux graves monuments de l'antique Égypte en gentils biscuits de porcelaine de Sèvres.

H. AUDIFFRANT.

BLANCS. Sectaires ou imposteurs qui parurent à Rome en 1499, sous le pontificat de Boniface IX. On les nommait *blancs* parce qu'ils portaient des robes de couleur blanche. Ils montraient au peuple des croix artistement fabriquées, dont ils faisaient découler du sang, ou qu'ils faisaient suer suivant l'occasion. L'un d'eux se disait le prophète Élie, descendu du ciel pour annoncer aux hommes la fin du monde, qui allait arriver prochainement par un tremblement de terre. Des gens de tout sexe et de toute condition, prêtres, clercs, laïcs, et jusqu'à des cardinaux, se revêtirent de sacs ou chemises blanches, et parcoururent, à la suite de ces nouveaux prêcheurs, les villes et les campagnes, chantant des vers arrangés en litanies. Ces pèlerinages duraient treize jours, pendant lesquels, dépouillant et dévastant tout ce qui se rencontrait sur leur passage, les pèlerins se livraient à des désordres d'une autre nature; car ils couchaient pêle-mêle dans les églises et les monastères, et comptaient dans leurs rangs un grand nombre de femmes et de jeunes filles. Le scandale fut poussé si loin que la cour de Rome se décida à sévir. Un des prophètes fut saisi et appliqué à la torture, où il confessa ses fourberies. Condamné à la peine du feu, sa mort effraya ses complices, qui s'éloignèrent et disparurent en peu de temps. Il est probable que cette aventure ne fut que la conséquence d'un événement qui eut lieu antérieurement, et dans la même année. On vit dans toute l'Italie les habitants quitter leurs demeures, et parcourir, revêtus d'habits blancs, les villes et les campagnes, chantant des cantiques et demandant paix et miséricorde. L'entrée des villes était accordée à tout venant, et les guerres si fréquentes entre les cités cessèrent comme par enchantement. Les ennemis se visitaient et se traitaient mutuellement. Plus de crimes, plus de discordes; on eût dit que l'âge d'or allait renaître. Par

malheur, cette ère de félicité ne dura que deux mois, et les passions, quelque temps comprimées, reprirent toute leur puissance. Des imposteurs essayèrent de profiter de cette disposition des esprits pour satisfaire des vues d'ambition ou de cupidité. De là vint sans doute la secte dont nous avons tracé l'histoire au commencement de cet article.

SAINT-PROSPER jeune.

BLANCS, nom d'une faction opposée aux *noirs*, qui, née à Pistoia, s'étendit jusqu'à Florence, qu'elle remplit de troubles au commencement du *xiv^e* siècle. L'histoire des républiques anciennes, si fécondes en agitations, n'offre rien de comparable aux orages qui signalèrent l'existence des républiques italiennes du moyen âge. Quoique tranchée par le traité de Constance en 1183, la querelle entre les guelfes, qui soutenaient la cause des papes, c'est-à-dire l'indépendance de la Péninsule, et les gibelins, défendant les droits des empereurs, ne cessait de désoler la Lombardie et la Toscane. Pistoia, ville située au pied des Apennins, avait été déchirée durant tout le *xiii^e* siècle par deux familles, les Cancellieri et les Panciaticchi. Les premiers étaient guelfes; ils chassèrent leurs adversaires. Quoiqu'exclus par un décret, ainsi que tous les nobles, du gouvernement de la ville, ils n'en étaient pas moins puissants par leurs richesses, leurs alliances et le grand nombre de forteresses qu'ils possédaient, lorsqu'une rixe amenée par le hasard fit éclore tout à coup une importante révolution. Plusieurs jeunes gens de la famille des Cancellieri jouaient dans une hôtellerie; comme ils étaient pris de vin, l'un d'eux, Carlino, fils de Godefroi, insulta et blessa un autre Cancellieri, Amadore ou Dore, fils de Guillaume. Haineux et féroces par nature, les habitants de Pistoia professaient, pour ainsi dire, le fanatisme de la vengeance, qu'ils poussaient jusqu'au raffinement. Aussi, Dore pensa qu'il ne devait pas se borner à punir l'agresseur, mais que l'injure ayant atteint un innocent, il fallait que la puni-

tion retombât sur un innocent. En conséquence, le soir du même jour, il se mit en embuscade, et voyant passer un frère de celui qui l'avait attaqué, il se jeta brusquement sur lui, le frappa au visage et lui abattit la main d'un coup d'épée. Loin d'approuver cette action, Guillaume livra son fils au père du blessé, qui, peu touché d'un procédé si loyal, fit saisir Dore par ses domestiques, et ordonna en signe de mépris de lui trancher la main sur une mangeoire, en disant: « Retourne vers ton père et apprends-lui que les blessures se guérissent avec le fer et non avec les paroles! » Guillaume, saisi de rage, assembla ses amis, arma ses vassaux et courut assaillir son ennemi. — Toute la ville se partagea entre les deux adversaires. Le premier ancêtre des Cancellieri avait eu deux femmes, dont l'une s'appelait Blanche; les descendants de cette dernière prirent alors le nom de *blancs*; les autres, par opposition, se nommèrent les *noirs*. On se battit avec acharnement dans les maisons, dans les rues; un juge, même, fut assassiné sur son tribunal. N'ayant pu réussir à calmer ces affreux désordres, le podestat, magistrat chargé de rendre la justice, posant à terre sa baguette en présence du conseil des *Anziani*, abdiqua ses fonctions et quitta la ville. Ceux-ci, qui formaient le pouvoir exécutif, rendirent un décret, lequel confiait pendant trois ans la seigneurie de la ville aux Florentins, afin qu'ils avisassent aux moyens d'y rétablir la paix. Cet usage particulier à presque toutes les républiques d'Italie, de confier la souveraine puissance à des étrangers, n'atteignait pas toujours son but, et ne servait souvent qu'à créer une tyrannie pire encore que celle des factions. L'histoire de ces temps en offre de nombreux exemples. Quoi qu'il en soit, les Florentins envoyèrent à Pistoia un podestat et un capitaine du peuple, qui ordonnèrent aux chefs des deux partis de s'éloigner, en leur assignant Florence pour lieu d'exil. Parmi les familles les plus riches de la ville et les plus distinguées par la naissance, les

Donati et les Cerchi occupaient le premier rang. Les *noirs* de Pistoia, alliés avec les Donati, furent accueillis avec bienveillance par Corso Donato, chef de cette puissante maison. De leur côté, les *blancs* se mirent sous la protection de Veri de' Cerchi, qui ne le cédait en rien à Donato, sous le rapport de Populace et de l'ancienneté de sa race. — Cet incident accrut la haine qui existait déjà entre eux. Le gouvernement de Florence, purement démocratique, divisait les citoyens en corps de métiers ou arts majeurs et mineurs, armés et commandés par des capitaines de leur choix. Six prieurs, présidés par un magistrat suprême, le gonfalonnier de justice, exerçaient le pouvoir : ils étaient remplacés tous les deux mois. Mais les nobles, quoique exclus de ces emplois, n'en conservaient pas moins une grande influence, surtout les Donati et les Cerchi, qui se disputaient la direction des affaires. Prévoyant qu'une crise allait éclater, les prieurs s'adressèrent au pape, pour qu'il mandât près de lui Veri de' Cerchi. Le pontife le conjura d'entrer en accommodement avec son rival, mais Veri répondit que puisqu'il n'y avait pas guerre il ne voyait pas la nécessité de faire la paix. Peu de temps après son retour de Rome, quelques jeunes Donati, se promenant à cheval dans une fête publique, accompagnés de leurs amis, s'arrêtèrent pour voir danser des paysannes; des Cerchi survinrent et poussèrent par mégarde les Donati, qui se trouvaient au premier rang de la foule. Une querelle violente s'éleva; les épées furent tirées, et il y eut un grand nombre de blessés des deux côtés. Ainsi qu'à Pistoia, toute la ville prit parti. Une foule de bourgeois, quelques nobles et tous les gibelins alors à Florence soutenaient les Cerchi, qui étaient à la tête des *blancs*. Aussi, tenant entre leurs mains le gouvernement, ils avaient un avantage marqué sur les Donati, dont les partisans appartenaient pour la plupart au corps de la noblesse. Sur ces entre faites, le pape Boniface VIII envoya à Florence

en qualité de légat le cardinal Mathieu d'Acquasparta, qui, traversé dans ses vues par les *blancs*, s'éloigna bientôt en frappant la ville d'un interdit. Après son départ, les Cerchi et les Donati en vinrent aux mains de nouveau, mais Donato, reconnaissant que son parti était le plus faible, tint un conseil avec ses amis, où il fut convenu de demander au pape un prince étranger, que l'on chargerait d'opérer une réforme dans l'état. Informés de ce projet, les *blancs* le dénoncèrent aux prieurs comme une conspiration contre la liberté. La seigneurie, excitée par le célèbre Dante, qui était un des prieurs, appela aux armes le peuple de la ville et de la campagne et bannit par un décret Corso Donato, ainsi qu'un grand nombre de *noirs*. Quelques *blancs* furent aussi exilés, mais ne tardèrent pas à se faire amnistier. Corso se rendit à Rome et supplia le pape d'envoyer en Toscane, comme son vicaire, Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel. Boniface venait d'attirer ce prince en Italie, en lui offrant le royaume de Sicile, alors possédé par Frédéric d'Aragon, à qui le pontife voulait l'arracher. Autorisé par le saint-siège, Valois consentit à servir les projets de Corso et se mit en marche, à la tête de huit cents cavaliers. Les *noirs* restés à Florence rassemblèrent une somme de 70,000 florins pour payer les troupes, et introduisirent dans la ville 1,200 gendarmes à leur solde. A peine reçu dans Florence, Charles fit rentrer les exilés en leur livrant une des portes, puis il exigea que les chefs des *noirs* et des *blancs* se remissent à sa discrétion. Dès qu'il les eut en son pouvoir, il relâcha les *noirs* et jeta les *blancs* dans les enchots. En vain les prieurs sonnèrent la cloche du palais pour appeler le peuple aux armes. Le peuple resta immobile. Les *noirs* livrèrent au pillage pendant six jours les maisons de leurs adversaires, les massacrant sans pitié, et mariant de force les plus riches héritières à leurs partisans. Ils élurent ensuite pour podestat un étranger, le comte Gabrielli

d'Agobbio, qui, appuyé par Charles de Valois, avec lequel il partageait le fruit de ses exactions, exila plus de 600 personnes, en les soumettant à des amendes de 6 à 8,000 florins. Parmi les bannis, on compte plusieurs illustres personnages, tels que Guido-Cavalcanti, et surtout le Dante. Leurs biens furent confisqués et leurs maisons démolies. Cette horrible tyrannie dura cinq mois, jusqu'au départ de Charles pour la Sicile, dont il fut chassé par son rival, qui trouva moyen de s'accommoder avec le pape. — Corso-Donato, qui avait été l'ame de cette révolution, voulait seul en recueillir les fruits, et ne tarda pas à se brouiller avec les chefs de sa faction, jaloux de la puissance qu'il s'attribuait. Pour les abattre plus sûrement, il se déclara contre le parti de la noblesse et s'associa avec les Bondoni et les Medici. Ces derniers, les Medici, commençaient à figurer dans les affaires, et jouissaient déjà d'un grand crédit auprès du peuple. Corso s'attira promptement la faveur de la multitude par ses déclamations contre la vénalité de ceux qui administraient la république; mais ces derniers, profitant de son mariage avec la fille d'Ugguccione della Fuggiola, l'accusèrent d'aspirer à la tyrannie par le moyen de son beau-père, seigneur puissant de la Toscane, et chef des gibelins et des *blancs*. Cette accusation, soutenue avec adresse, perdit Donato. Cité devant le podestat, par le capitaine du peuple, il refusa de comparaître et fut déclaré rebelle par contumace. Deux heures seulement s'écoulèrent entre l'accusation et la sentence. Corso prit le parti, en attendant d'être secouru par Ugguccione, de fortifier sa maison et les rues qui y conduisaient. Attaqué avec furie, il se défendit vaillamment : il fallut s'emparer des maisons voisines pour pénétrer dans la sienne. Alors il se fit jour à la tête de quelques amis et parvint à sortir de la ville par la porte *della Croce*, mais, atteint à Roverzano, par des cavaliers catalans envoyés à sa poursuite par la seigneurie, il fut ramené sur ses pas et massacré en

chemin par un de ses conducteurs. Ainsi périt Corso. Sa mort, arrivée en 1308, porta un coup mortel au parti dont il avait été si long-temps le chef le plus influent. — Cependant un nouvel empereur, Henri VII, venait de descendre en Italie, et menaçait Florence de ses armes; pour la punir de s'être déclarée contre lui. Il avait promis aux exilés de les faire rentrer dans leur patrie. Les chefs du gouvernement résolurent de le prévenir et rappelèrent un grand nombre de bannis, à l'exception de quelques-uns, parmi lesquels se trouvaient les fils de Veri de' Cerchi, et l'auteur de la *divine Comédie*, puis ils offrirent à Robert, roi de Naples, la souveraineté pendant cinq ans, s'il s'engageait à les défendre contre les attaques de l'empereur et d'Ugguccione. — En 1323, Castruccio-Castracani, tyran de Lucques et chef des gibelins, envahit la Toscane et mit le siège devant Prato. La seigneurie, redoutant un pareil ennemi, non moins entreprenant qu'habile, fit publier que les guelfes bannis qui viendraient au secours de la patrie seraient rétablis dans leurs droits. Il s'en présenta quatre mille, et Castruccio se retira. Mais les exilés ayant refusé de poursuivre l'ennemi, le peuple, qui les crut d'intelligence avec lui, se souleva, et obligea la seigneurie de retirer la promesse faite aux bannis. Ceux-ci essayèrent plusieurs fois de s'introduire dans la ville par ruse ou par force, mais ils furent toujours repoussés. A partir de cette époque, les blancs et les noirs cessent d'occuper l'attention, et de paraître dans l'histoire; ils se fondirent dans les rangs des guelfes et des gibelins, qui continuèrent encore long-temps à ensanglanter l'Italie au nom de l'église et de l'empire. L'une des plus illustres victimes de ces funestes dissensions, le Dante, erra loin de sa patrie, sans pouvoir jamais y rentrer; de magistrat d'une république qu'il avait été, il cessa même d'être citoyen. Triste condition qui a inspiré à sa muse ces vers si touchants : « Tu quitteras les objets de ta plus chère tendresse; c'est le

premier trait qui part de l'arc de l'exil ; tu sentiras combien est amer le pain de l'étranger, et combien il est dur de descendre et de monter l'escalier d'un autre. » SAINT-PROSPER jeune.

BLANCS-BATTUS, confrérie religieuse instituée par Henri III, roi de France, en 1583. Il la composa de ses mignons, des grands de sa cour et de beaucoup de gentilshommes ; il y fit entrer aussi les présidents et un nombre choisi de conseillers du parlement, de la chambre des comptes et autres cours de juridiction, ainsi que certains bourgeois, les plus notables de Paris. Comme Henri professait une dévotion particulière pour la vierge Marie, il plaça les nouveaux frères sous son invocation en leur donnant le nom de pénitents de l'association de Notre-Dame. Il fit dresser et imprimer les statuts de l'ordre, qui étaient, dit-on, assez rigoureux ; aussi furent-ils mal observés. Ces nouveaux moines étaient vêtus d'une robe blanche de toile de Hollande en forme de sac, et portaient à la ceinture une discipline. Le vendredi, 25 février 1583, ils vinrent en procession, dit le *Journal de l'Étoile*, sur les quatre heures de l'après-midi, au couvent des Augustins, marchant deux à deux, et de là se rendirent en la grande église de Notre-Dame. Le roi suivait à son rang, sans gardes, ni différence aucune des autres confrères. Le cardinal de Guise portait la croix ; le duc de Mayenne était maître de cérémonies, et frère Auger, jésuite, et batteur de son premier métier, avec un nommé Dupeirat, Lyonnais, conduisaient le demeurant. — Arrivés à Notre-Dame, ils chantèrent tous à genoux le *Salve, regina* en très harmonieuse musique, et ne les empêcha la grosse pluie, qui dura tout le long du jour, de faire et achever avec leurs sacs tout mouillés et percés leurs mystères et cérémonies encommencés. Sur quoi on fit ce quatrain :

Après avoir pillé la France,
Et tout le peuple dépouillé,
N'est-ce pas belle pénitence
De se couvrir d'un sac mouillé !

Toutes ces manifestations religieuses,

TOME VI.*

qui avaient peut-être un but politique, loin de persuader les esprits de l'attachement de Henri au catholicisme, ne servaient qu'à l'avilir aux yeux du peuple, en l'exposant aux brocards lancés contre lui-même du haut de la chaire, où certains prédicateurs ne l'épargnaient pas : l'un d'eux, nommé Poncet, prêchant le carême à Notre-Dame, traita les nouveaux confrères d'hypocrites et d'athéistes, et qu'il ne soit vrai, dit-il en propres mots, « j'ai été adverti de bon lieu qu'hier au soir, qui était le vendredi de leur procession, la broche tournait pour le souper de ces bons pénitents, et qu'après avoir mangé le gras chapon, ils eurent pour collation de nuit le petit tendron qu'on leur tenait tout prêt. Ah ! malheureux hypocrites, vous vous moquez donc de Dieu sous le masque, et vous portez par contenance un fouet à votre ceinture. Ce n'est pas là, pardieu ! où il le faudrait porter, c'est sur votre dos et sur vos épaules, et vous en étriller très bien ; il n'y a pas un de vous qui ne l'ait bien gagné. » Le roi, à qui l'on rapporta ces insolentes paroles, dit que c'était un fol, et se contenta de faire conduire en coche Poncet à son abbaye de Saint-Pierre, à Melun. Ce fut toute la vengeance qu'il en tira ; il n'en continua pas moins ses processions, même la nuit, comme il fit un jeudi-saint, vêtu en pénitent et suivi d'un grand nombre de confrères qui se fouettèrent durant la marche. Comme Henri n'avait pas d'enfants de sa femme Louise de Lorraine, il faisait aussi des pèlerinages à Notre-Dame de Cléry, près de Chartres, allant à pied pendant tout le chemin, revêtu d'un sac et chantant des hymnes. Au reste, cette dévotion pouvait être sincère ; car alors il n'était pas rare d'allier la débauche à la superstition. La Mole, jeune gentilhomme célèbre par ses bonnes fortunes, et qui avait péri quelques années avant pour une conspiration de cour, entendait plusieurs messes chaque jour, ce qui fit dire à Henri de Navarre, depuis Henri IV, qu'on pouvait compter les débauches de La Mole par le nombre de ses messes.

C'était l'esprit du temps, où beaucoup d'hommes trouvaient plus facile d'accomplir les pratiques de la religion que d'en suivre la morale. De là viennent tant de perfidies et d'assassinats, qui n'empêchaient pas ceux qui s'en étaient souillés d'user des sacrements. Quelques-uns allaient se renfermer momentanément dans les couvents pour y faire pénitence, et en sortaient contrits, mais non corrigés de leurs vices. Quant à la confrérie des *blancs-battus*, elle dura à peine autant que le monarque qui l'avait fondée : la ligue l'étouffa. Un cordelier breton nommé Cheffontaine a publié l'apologie de cette confrérie. Ce livre, qui est très rare, ne se trouve pas à la bibliothèque du roi.

SAINT-PROSPER jeune.

BLANCS-MANTEAUX. Ce nom, très significatif, parle aux yeux et semble n'avoir pas besoin d'explication ; et pourtant depuis plusieurs siècles il n'a plus aucun sens, ou pour mieux dire sa signification avait changé du blanc au noir, lorsqu'elle devint nulle par suite de la révolution de 1789. Cela prouve qu'en France, et à Paris surtout, en donnant aux choses des mots impropres, on s'attache moins aux choses qu'aux mots ; que ceux-ci deviennent vides de sens, et qu'un tel abus appauvrit la langue de jour en jour. — La rue de Paris qu'on nomme aujourd'hui des *Blancs-Manteaux*, s'appelait autrefois rue de la *Vieille-Parcheminerie*. Des religieux mendiants, qui suivaient la règle de saint Augustin, et qui avaient pris le nom de *serfs* ou *serviteurs de la vierge Marie*, institués à Marseille en 1223, vinrent s'établir à Paris en 1252 ou 1258. Comme ils étaient vêtus de blanc, on que leur manteau était de cette couleur, le peuple leur donna le nom de *blancs-manteaux*, ainsi qu'à leur couvent et à la rue où il était situé. Quoiqu'on attribue à saint Louis la fondation de cet ordre, auquel il accorda une protection marquée, il survécut peu à la mort de ce monarque : il fut compris dans l'abolition de plusieurs ordres mendiants prononcée en 1274 par le second concile de Lyon, que présidait

le pape Grégoire X, et qui n'en conserva que quatre, qui depuis se subdivisèrent encore. Le dictionnaire de Moréri et celui de Trévoux ont eu tort de confondre ces religieux *serfs* ou *serviteurs* avec les *servites*, qui furent fondés en 1239 à Florence, qui suivaient aussi la règle de saint Augustin, mais qui, vêtus d'abord en gris, prirent ensuite la robe ou manteau noir, furent expressément maintenus par le concile de Lyon, se multiplièrent beaucoup en Italie, et n'ont jamais en d'établissement en France. C'est à ce dernier ordre *servite* qu'appartenait Fra-Paolo, Vénitien, devenu fameux par son *Histoire du concile de Trente*. Philippe-le-Bel, en 1298, donna le monastère des Blancs-Manteaux aux Guillemites ou ermites de Saint-Guillaume, établis à Montrouge, et qui suivaient la règle de saint Benoît. La maison conserva le nom de Blancs-Manteaux, quoique ses nouveaux hôtes fussent entièrement habillés de noir. Ce nom convenait beaucoup mieux à un couvent voisin, assez vaguement appelé des *Billettes*, qui n'étaient autres que des carmes, dont le manteau était blanc, ce qui ajoute à la bizarrerie de la première dénomination. En 1618, les Guillemites furent incorporés aux bénédictins de Cluni, qui cédèrent depuis cette maison à la congrégation du même ordre, dite *gallicane et de Saint-Maur*. Ce monastère fut rebâti en 1685 : la première pierre fut posée par le chancelier Le Tellier et sa femme, qui donnèrent 3,000 francs. L'église construite à côté de l'ancienne, dont l'emplacement devint un jardin, est d'ordre corinthien ; mais elle est trop longue pour sa largeur, et son architecture est incorrecte. — La maison des Blancs-Manteaux, possédée jusqu'à la révolution de 1789, avec titre de prieuré, par les bénédictins, toujours vêtus de noir, est une de celles qui ont produit le plus de savants et d'hommes de mérite, tels que dom Morice, dom Clément, dom Poirier, dom Clément, dom Brial, etc. Il en est sorti aussi plusieurs ouvrages fort estimés et fort utiles : l'*Art de vérifier*

les Dates, la *Nouvelle Diplomatie*, la collection des *Historiens de France*, etc. Leur bibliothèque, qui contenait des matériaux précieux pour l'histoire de France, et surtout pour celle de Bretagne, a été réunie en grande partie à la Bibliothèque royale. La décoration de l'église des Blancs-Manteaux, consacrée à Notre-Dame, est fort simple, et l'on n'y remarque qu'un tableau d'André, représentant la multiplication des pains et des poissons, et une très bonne copie du saint Michel, d'après Raphaël. Cette église est la première succursale de la paroisse Saint-Méri. Elle a conservé le nom de *Blancs-Manteaux*, ainsi que la rue où elle est située, et qui est moins fréquentée par les dévots que par les joueurs et les indigents, qui vont y déposer leurs effets au Mont-de-Piété.

H. AUDIFFRET.

BLANDICES, en latin *blanditiæ*, fait de *blandiri*, flatter; caresses artificieuses, cajoleries, flatteries pour gagner le cœur, d'où l'on a fait *blandir* et *blanditeur*, qui sont peu usités.—*Blandiloquus* était chez les anciens un surnom de Mercure, dieu de l'éloquence, au langage flatteur. E. H.

BLANGINI (JOSEPH-MARC-MARIE-FÉLIX), né à Turin le 8 novembre 1781, a fait ses études sous la direction de l'abbé Ottani, maître de chapelle de la cathédrale de cette ville. Dès l'âge de douze ans, il accompagnait sur l'orgue le chœur de cette église; à quatorze ans, il y fit exécuter une messe à grand orchestre. Chanteur et compositeur, il réussit dans cette double carrière. Il vint à Paris en 1799, et fut chargé de terminer *La Fausse Duègne*, opéra en trois actes, que Della-Maria avait laissé inachevé. Il écrivit ensuite plusieurs opéras parmi lesquels on distingue *Nephtali*, en trois actes, représenté avec beaucoup de succès à l'Académie-Royale de musique.—Blangini s'est signalé par ses pièces fugitives: ses romances, ses nocturnes à deux voix, ont eu long-temps un succès de vogue. Appelé en 1805 à Munich, il y fit exécuter *Traiano in Dacia*; le roi de Ba-

vière lui confia la direction de sa chapelle. La princesse Pauline Borghèse le nomma directeur de sa musique et de ses concerts l'année suivante. En 1809, il passa au service du roi de Westphalie en qualité de maître de musique de la chapelle, du théâtre et de la chambre. La révolution de 1830 a enlevé à M. Blangini les places qu'il avait à la cour de France; il était compositeur et accompagnateur de la chambre du roi et de la duchesse de Berri.—M. Blangini a composé dix-huit opéras. *Les Gondoliers*, tel est le titre de l'ouvrage qu'il a fait représenter en 1833 sur le théâtre de l'Opéra-Comique. Il a publié plus de deux cents romances ou nocturnes, dont un grand nombre ont été adoptés par les auteurs de vaudevilles.—Sa sœur aînée, maîtresse de chant de la reine de Bavière, s'est signalée par un talent très remarquable sur le violon. Elle a composé pour cet instrument, et n'a publié qu'un trio pour deux violons et violoncelle. Sa sœur cadette brillait dans les concerts, et chantait fort agréablement les jolies productions de son frère. CASTIL-BLAZE.

BLANQUE, de l'italien *bianca*, en sous-entendant *carta*; espèce de loterie, sorte de jeu de hasard, composé de plusieurs billets blancs et d'un petit nombre de billets noirs, qui a été introduit en France du temps de Pasquier, et dont on trouve la description dans ses *Recherches* (liv. VIII, chap. XLIX). E. H.

BLANQUETTE, *vinum album*, sorte de vin blanc, assez renommé, que l'on fait dans la Gascogne et dans le Bas-Languedoc avec une espèce de raisin qui a reçu le même nom à cause du duvet blanc et cotonneux qui recouvre sa feuille par dessous, et le même que le *malvoisie* du Lyonnais et le *meunier* des provinces septentrionales, dont le grain est petit, plus long que rond, arrondi à ses deux extrémités, et dont la couleur, à sa maturité, tire sur le roux. La chair de ce raisin est cassante, et chaque grain renferme communément deux pépins; son suc est doux, sucré, assez aromatisé; mais il faut attendre sa complète matu-

rité avant de le couper pour faire la blanquette. Ce vin, du reste, est doux, assez spiritueux, et de l'espèce de ceux qu'on nomme *vins de femme* ; il s'éclaircit difficilement, et par conséquent a besoin d'être collé et fouetté. La *blanquette de Limoux* est en réputation auprès des gourmets. — La *BLANQUETTE* ou le *blanquet* est aussi une espèce de poire d'été, musquée, de forme ronde, un peu courbée et alongée vers la queue, dont la peau, fort lisse et fort blanche, se colore faiblement au soleil, et dont la chair, cassante et fine, contient en grande quantité une eau sucrée et fort agréable, mais qui a le défaut de la plupart des poires d'été, qui est de devenir pâteuse quand on les laisse trop mûrir. Elle réussit également bien en buisson et en tige. — On appelle encore *BLANQUETTE* un mets ou espèce de fricassée blanche, faite ordinairement de veau ou d'agneau découpés par tranches, et qui ne se sert guère que sur la table de la petite propriété. — *BLANQUETTE* est enfin le nom vulgaire de l'enserine maritime (*chenopodium maritimum*). Z.

BLAPS, genre d'insectes de l'ordre des coléoptères, dont le nom grec signifie *animal nuisible*, qui est de couleur noire, marche lentement, vit dans les lieux obscurs, humides et sales des habitations, et répand quand on le touche une odeur fort désagréable. Z.

BLASIE, *blasia*, genre de la famille des hépatiques et de la cryptogamie de Linné, et qui renferme principalement une très petite espèce des montagnes, nommée par les botanistes *jonc germanne*. Z.

BLASON (art héraldique), connaissance et explication méthodique des armoiries. C'est à l'amour de la gloire, à la galanterie, passions chères à nos aïeux, et qui tiennent une si grande place dans notre histoire, que la science héraldique doit son invention et ses emblèmes ; c'est au besoin de rendre intelligibles aux yeux les gages de l'amour et les signes de la valeur que se rapporte l'origine du blason. Les étymologistes ne sont pas

d'accord sur ce mot. Les versions les plus vraisemblables sont celles qui le dérivent de l'anglais *blasing*, publication, ou de l'allemand *blasen*, sonner du cor. En effet, lorsqu'un chevalier se présentait à la barrière d'un tournoi, son écuyer ou son page sonnait du cor pour avertir les hérauts d'armes de son arrivée. Ceux-ci allaient alors reconnaître les armes du champion ; ensuite, rentrant dans l'enceinte, ils sonnaient de la trompette pour obtenir un moment d'attention et de silence, et décrivaient à haute voix ses armoiries, sans omettre le nom ou le surnom du chevalier, ni les faits d'armes à sa louange. Cette formalité remplie (elle s'appelait *blasonner*), le chevalier était admis. Celui qui avait assisté deux fois à un tournoi solennel était suffisamment blasonné et publié, et l'on assure (ce que nous ne garantissons pas) qu'il pouvait alors mettre en cimier deux trompes sur son casque. — L'origine du blason se confond avec celle des armoiries, car le premier qui, par de simples lignes ou hachures, imagina d'exprimer les diverses couleurs des emblèmes empreints sur les boucliers, sur les cottes d'armes et les bannières des preux, peut être considéré comme l'inventeur des armoiries et le législateur du blason. Les principes de cette science ont eu leur longue enfance comme toutes les autres institutions. Consacrés par l'usage et transmis par la tradition, ce ne fut qu'après un laps de temps considérable que le désir d'en rendre l'interprétation fixe et plus générale les fit réunir en une espèce de code qui eut son vocabulaire spécial et devint l'une des bases de l'éducation de la jeune noblesse. Depuis lors, il se fit des milliers d'armoriaux, de registres de tournois et de carrousels, et de méthodes héraldiques. Jusqu'à la renaissance des lettres, on ne connut dans le monde que trois choses en vogue : la guerre, les joutes militaires, le blason et les romans de chevalerie. Quoique dépouillé du prestige que lui donnaient les mœurs et les préjugés du temps, le blason n'a pas cessé

de captiver cette sorte d'intérêt et de curiosité qu'excitent toujours les choses extraordinaires. Pour satisfaire à l'obligation qu'impose le plan de ce *Dictionnaire*, nous donnerons une analyse succincte des principes fondamentaux du blason, qui complètera la notice insérée dans le tome III, p. 153, sur les Armoiries. — Trois éléments concourent à constituer le blason : l'écu, les émaux et les pièces et meubles.

DE L'ÉCU.

L'écu représente l'ancien bouclier ; il en a toutes les formes diverses dans les vieux sceaux. Quelquefois il est rond comme les monnaies, ou de forme oblongue comme une navette, mais le plus communément il a la forme d'un carré long, s'effilant en pointe à la partie inférieure. C'est sur cette configuration plus générale et plus régulière qu'on a basé la dimension géométrique de l'écu. Pour en avoir les proportions, on divise sa largeur en sept parties égales, on en ajoute une en sus pour la hauteur, ce qui forme un carré. Les angles inférieurs s'arrondissent d'un quart de cercle dont le rayon est d'une demi-partie ; deux quarts de cercle de même proportion au milieu de la ligne horizontale du bas se joignent en dehors de cette ligne et forment la pointe. Il y a des exemples, mais extrêmement rares, d'écus tout-à-fait carrés, c'est-à-dire sans pointe : ce sont ceux qu'on appelle écus en banrière. L'écu en losange, attribué aux dames et aux demoiselles nobles, est une invention assez moderne. Il est vrai que nombre d'anciens sceaux de femmes ont la forme oblongue des navettes, mais cette forme n'était pas particulière au sexe, car dans les *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire de Bretagne*, par Dom Morice, tom. 1, planche 5 des sceaux, n° XLV, on voit l'écu d'Adam de Hèreport, qui vivait à la fin du XII^e siècle, d'une forme absolument semblable, c'est-à-dire allongée en pointe aux deux extrémités. D'un autre côté, il y a une foule d'exem-

ples d'écussons de femmes entièrement conformes à ceux des chevaliers et écuyers. Tels sont les sceaux de Constance, dame de Pont-Château, en 1225 (pl. 13, n° CXLII) ; d'Yolande de Bretagne, dame de Penthievre et comtesse d'Angoulême en 1247 (pl. 8, n° LXXIX) ; de Sibylle d'Alais ; femme de Raimond Pelet en 1257 (*Histoire générale de Languedoc*, t. 5, pl. V, n° 46) ; de Marguerite de Béarn, comtesse de Foix en 1281 (pl. IV, n° 23) ; d'Isabelle, comtesse de Foix en 1400 (pl. 3, n° XXVII), et de Jeanne d'Albret, comtesse de Foix en 1432 (pl. III, n° 31). Le plus ordinairement l'écu oblong et en navette était adopté pour représenter l'effigie des nobles ; l'écusson en forme de bouclier, chargé des armoiries, accompagnait souvent le premier. (*Voyez* t. 2 des *Preuves de l'histoire de Bretagne*, sceau d'Yolande d'Écosse, duchesse de Bretagne (1311), pl. 7, n° CXXIX.) Quant à l'écu parfaitement en losange, on le voit adopté dès 1306, par Alain de Châteaugiron, évêque de Redon (*Mémoires pour servir à l'histoire de Bretagne*, t. 1, pl. 16, n° CLXXXV), sans qu'on puisse inférer que cette forme fût celle des ecclésiastiques et des prélats, car Hervé de Léon, seigneur de Châteauneuf (1276), et Pierre de Rostenan, chevalier (1279), portaient aussi leurs écus en losange (*Id.*, t. 1, pl. 10, n° LXXXIV, LXXXV.) D'ailleurs, tous les sceaux des autres évêques gravés, t. 2 du même ouvrage, pl. 7, n° CXXXIV ; pl. 11, n° CXC ; pl. 12, n° CCVII, CCVIII, CCIX, CCX, CCXIII, ont la forme de ceux de la noblesse. Ce n'est guère qu'à partir de la fin du XV^e siècle que l'écu en losange a été adopté par les femmes. Tel était celui d'Isabeau d'Écosse, duchesse de Bretagne, en 1482. (*Id.*, pl. 12, n° CCVI.) Ce sceau offre une autre particularité : les armes paternelles de la duchesse sont placées à gauche et celles de son mari à droite. Il y en a un exemple plus ancien, c'est le sceau de Jeanne de Navarre, vicomtesse de Rohau (1400), t. 2, pl. 3, n° LVI ; les armes de Rohan y occupent la droite,

celles de Navarre - Évreux la gauche. Ce sceau, parfaitement carré, semble indiquer la forme d'écu qui fut depuis posé en losange. Ce sont probablement les hérauts d'armes qui ont réglé cette forme d'écu, et établi vers la fin du XIV^e siècle que les armes des maris occuperaient la droite et celles des femmes la gauche, même dans les propres sceaux des femmes nobles. Antérieurement, les femmes ne portaient souvent que leurs armes paternelles, quelquefois les seules armes de leurs maris. Lorsqu'elles portaient les deux écussons réunis, celui de leurs familles occupait la droite, celui de leurs maris la gauche. On peut voir dans l'ouvrage précité, tome 1, pl. 9, n^o LXXXI, le sceau de Blanche de Champagne-Navarre, femme de Jean-le-Roux, duc de Bretagne (1263), et pl. 2, n^o CXII, celui d'Anne de Laval, dame de Coëtmen (1298). L'écu des veuves était environné d'une cordelière, cordon entrelacé de nœuds en forme de trèfles évidés, dont les deux bouts s'étendent en chevron et se terminent par une houppe (sceau de Jamète Guignart, de l'année 1340, t. 1, du même ouvrage, pl. 17, n^o CCXXXI). — L'écu tracé dans les proportions géométriques s'appelle *écu d'attente*, tant que le fond n'en est pas chargé d'émaux ou de meubles. Mais un seul émail, sans le concours d'aucune figure, le constitue armoiries. Ainsi, par exemple, l'ancienne maison de Bretagne portait d'*hermine*, et celle de Narbonne de *gueules*, sans autres emblèmes intérieurs que le champ de l'écu. Celui-ci se divise en quatre partitions et se subdivise en 17 répartitions. Les partitions sont la division de l'écu par un seul trait en deux parties égales. Quelques vieux armoriaux les appellent les *quatre coups guerriers*. Ce sont : le *parti*, qui se forme par une ligne perpendiculaire, le *coupé* par une ligne horizontale, le *tranché* par une ligne diagonale à droite, et le *taillé* par une ligne diagonale à gauche. Les répartitions sont la division de l'écu en plusieurs lignes ou partitions. Ce sont : l'*écartelé*, formé du parti et du coupé ; l'

cartelé en sautoir, du taillé et du tranché ; le *tiercé*, le *gironné*, les *points équipolés*, le *fascé*, le *burelé*, le *bandé*, le *barré*, le *cotisé* (ou bande et en barre), le *chevronné*, le *palé*, le *vergeté*, l'*échiqueté*, le *fuselé*, le *losangé*, le *vairé* et l'*émanché*. Il y a des écus contre-fascés, contre-bandés, contre-palés, contre-burelés, contre-cotisés, contre-chevronnés, contre-vairés, etc. Ce sont les mêmes répartitions, divisées par des traits qui coupent les figures en deux parties égales et les opposent l'une à l'autre par l'alternation des émaux. Il convient d'observer que toutes les fois que l'écu est divisé par des traits en émaux de diverses espèces, mais en nombre égal, il n'y a pas de champ, l'écu étant réparti, c'est-à-dire subdivisé également ; mais si le nombre des émaux est inégal, la portion la plus nombreuse forme le champ, le surplus forme les pièces, dont alors on désigne le nombre. — L'écu a quelquefois au centre de ses écartelures un petit écusson qu'on appelle *sur-le-tout*. Si celui-ci est également écartelé, et qu'il soit surchargé à son tour d'un autre plus petit écusson, ce dernier se nomme *sur-le-tout-du-tout*.

DES ÉMAUX.

On donne ce nom collectif à tous les métaux, couleurs et fourrures qui entrent dans la composition des armoiries. L'or et l'argent sont les seuls métaux énoncés dans le blason. La gravure exprime le premier par un grand nombre de petits points ; les écus d'argent, quand ils ne sont point enluminés de ce métal, n'ont aucune hachure ni aucun signe qui les distingue des écus blancs ou d'attente. Il n'y a peut-être en France qu'une seule famille, celle de Pellejay, qui porte un écu d'argent sans aucune pièce ni meuble qui le charge. S'il se trouve dans l'écu des objets de cuivre, de fer ou d'acier, comme des canons, des casques, des cuirasses, des épées, on les désigne *au naturel*. Les couleurs sont : l'*azur* ou bleu, figuré dans les gravures par des lignes

horizontales (le mot *azur*, avec sa signification propre, est emprunté des Persans et des Arabes); le *gueule* ou rouge (terme également emprunté aux Occidentaux), représenté par des lignes perpendiculaires; le *sinople* ou vert, qui tire son nom de la ville de Sinope dans l'Asie-Mineure; il est exprimé par des lignes diagonales à droite; le *sable* ou noir, emprunté du *sabellina pellicis*, animal commun dans les pays que traversèrent les croisés. La gravure le représente par le croisement de lignes perpendiculaires et horizontales, comme les fils d'une toile claire; enfin, le *pourpre* ou violet, figuré par des lignes diagonales à gauche. (Les Anglais ont de plus le *tané*, l'*orangé* et la *sanguine*, et les Allemands le *brun*.) Le blason n'admet que deux fourrures, le *vair* et l'*hermine*. Une opposition de figures dans la première et une inversion d'émaux dans la seconde produisent le *contre-vair* et le *contre-hermine*. Le *vair* est figuré par un champ d'azur chargé de 4 rangées (tires) de petites pièces d'argent en forme de clochettes renversées. Il y a quatre cloches aux première et troisième tires, et trois cloches et deux demies aux deuxième et quatrième tires. Les variétés du *vair* sont, outre le *contre-vair*, le *menu vair* (plus petit et plus nombreux en clochettes) et le *menu contre-vair*. Si le champ n'est pas d'azur, ou si les cloches ne sont pas d'argent, il n'y a plus de fourrures de *vair*, mais seulement l'imitation: on l'exprime par les mots *vairé*, *contre-vairé*, *menu vairé*, *menu contre-vairé*, en spécifiant les émaux. La fourrure de *vair* est composée de la dépouille d'un rat de Sarmatie et de Russie, dont le dos est gris-bleu, et le ventre blanchâtre. L'*hermine* est représenté par un fond d'argent ou blanc, semé de mouchetures de sable ou noires, semblables à celles dont les pelleriers parsement la dépouille de l'*hermine* pour en faire ressortir la blancheur et l'éclat. A ces neuf émaux, on ajoute la couleur de chair, dite *carnation* pour les parties du corps humain, et la *couleur naturelle* pour les animaux, ar-

bres, plantes, fruits, etc., lorsqu'ils paraissent tels que la nature les produit. On lit dans la grande collection de Fontanieu à la Bibliothèque du roi (tom. 1, pag. 9), que l'échiqueté et le losangé peuvent être considérés comme fourrures. On appuie cette opinion d'un procès dans lequel (1446), pour justifier la noblesse de Jean Bureau de Tas, on dit qu'il était communément vêtu de robes à lambeaux en échiqueté, en habits de gentilhomme. On en voit encore, ajoute-t-on, dans les habits des figures peintes sur les vitraux et sur plusieurs anciens monuments. Ces exemples ne paraissent nullement concluants, car la noblesse était généralement dans l'usage de faire broder ses armoiries sur ses manteaux d'appareil. Or, l'échiqueté dont on parle était ou les armes propres de la famille ou une fourrure de *vair* mal rendue par la vieille peinture et la vieille sculpture. Ce qu'il y a de certain, c'est que les hérauts d'armes et les méthodes de blason ont toujours rangé l'échiqueté et le losangé parmi les répartitions de l'écu. — Une des règles fondamentales de l'art héraldique est d'alterner les émaux dans la composition des armoiries, de manière à ne pas placer métal sur métal, couleur sur couleur, ni fourrure sur fourrure. Quand cette règle est violée, on en fait l'observation, en disant que telles armoiries sont à *enquerre*, c'est-à-dire qu'on doit s'enquérir du motif qui les a fait constituer contrairement aux règles. Il n'y a de dérogation qu'en faveur du *chef* et de la *champagne* et de toute figure héraldique qui serait mouvante des bords de l'écu. On les dit alors *cousues*, pour faire entendre qu'elles sont ajoutées au champ et non posées dessus. Les émaux mixtes ne sont pas non plus astreints à la règle générale. Ainsi, le *pourpre* se place indifféremment sur tous les émaux. Il en est de même de la *carnation* et de tous les objets au naturel. Les fourrures se posent indistinctement sur la couleur et le métal; il n'y a que fourrure sur fourrure qui ne soit pas admis.

DES PIÈCES ET MEUBLES.

On distingue dans le blason neuf pièces principales qu'on appelle *honorables*, soit par rapport à leur ancienneté, soit plutôt par leurs caractères symboliques et la place qu'elles occupent dans l'écu. Ce sont : le chef, la fasce, le pal, la croix, la bande, le chevron, le sautoir, la harre et le pairle. Toutes ces pièces, quand elles ne sont pas multiples, doivent avoir en largeur deux parties des sept de la largeur de l'écu, dont leurs extrémités touchent ordinairement les bords. Le *chef* occupe la partie supérieure de l'écu. Quelquefois il est abaissé (sous le chef de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem), ajouré, bandé, harré, bastillé, cannelé, chargé, coupé, denché, denticulé, écartelé, échiqueté, émanché, engrêlé, fretté, fuselé, losangé, palé, parti, retrait (moins large), semé, soutenu (par un filet), tiercé, treillissé, vergeté. Il y a aussi des chefs-bandes, des chefs-barres, des chefs-chevrons et des chefs-pals. *En chef* est une locution extrêmement fréquente. Elle ne dit pas que les objets dont on parle soient sur le chef, elle signifie seulement qu'ils sont vers le chef ou même à la place qu'il occupe ordinairement, mais jamais dessus. — La *fasce* est posée horizontalement au milieu de l'écu. Il y a quelquefois deux ou trois fascées (elles diminuent alors proportionnellement de largeur). Quand elles sont au nombre de plus de trois, elles changent de dénominations. En nombre pair, on les nomme *barèles*; en nombre impair, *tringles*. Il y a des fascées (ceci est commun à la bande, à la barre, à la croix et au chevron) abaissées, accompagnées, accostées, alésées, bandées, bastillées, bordées, brochantes, cablées, composées, crénelées, denchées, diaprées, échancrées, échiquetées, écotées, émanchées, engoulées, engrêlées, faillies, frettées, fuselées, gironnées, losangées, nébulées, ondées, papelonnées, pliées, raccourcies, remplies, resarcelées (c'est-à-dire chargées

d'un orle dont la largeur est égale à celle de l'espace du bord), retraites, surmontées, treillissées, vairées, vivrées, etc. — Le *pal*, qui tient le troisième rang parmi les pièces honorables, occupe perpendiculairement le milieu de l'écu. Quand il y a plus de trois pals, ils prennent le nom de *vergettes*. Indépendamment des acceptions précédentes, qui la plupart sont propres au pal, il en a de particulières, comme pal adextré, aiguisé, comété, coupé, fiché, flamboyant, maçonné, etc. Ces termes expriment des figures semblables, qui ne changent de nom qu'à raison de la position ou d'une légère différence; il est facile de les confondre si on ne sait pas les distinguer. Effilé à sa partie supérieure, le pal est aiguisé; à sa partie inférieure, il est fiché. Si l'effilement est onduleux en haut, c'est flamboyant; en bas, c'est comété. Il se rencontre aussi, mais très rarement, des pals-bandes, des pals-harres, des pals-fascées, des pals-chevrons. — La *croix* est formée de la fasce et du pal réunis. Il peut y avoir deux croix dans l'écu : en plus grand nombre, on les appelle *croisettes*. La croix s'approprie beaucoup des significations précédentes. Celles qui lui sont propres (avec le sautoir) sont celles de croix ancrée, anglée, anillée (ouverte carrément au centre), hourdonnée, cablée, cantonnée, enhendée, équipolée, fleurdelisée, fleuronée, fourchée, fourchetée, gringolée, guivrée, nillée (plus étroite), ombrée, patée, recercelée (croix ancrée, dont les huit pointes circulaires sont tournées en spirales, et ont chacune deux circonvolutions), tréflée, vidée, etc. Il y a aussi la croix de Calvaire, à degrés, cramponnée, de Jérusalem, de Malte, patriarcale, potencée et de Toulouse (c'est-à-dire vidée, cléchée et pométée). — La *bande* se reconnaît à sa position diagonale de droite à gauche, à l'opposé de la *barre*. Deux bandes ou deux harres ont chacune deux septièmes de largeur de l'écu; trois n'ont chacune qu'une partie et demie des sept de cette même largeur. Quand il y a plus de trois

de ces pièces, on les appelle *cotices*, en observant, pour le dernier cas seulement, de dire qu'elles sont posées en barres. — Le *chevron* se compose de la bande et de la barre réunies à leur extrémité supérieure. Ses acceptions particulières, outre celles qu'il partage avec la plupart des pièces honorables, sont celles-ci : *chevron brisé*, *contre-pointé*, *couché*, *écimé*, *renversé*, *tiercé*, etc. Il peut y avoir jusqu'à 8 ou 9 chevrons dans un écu. Quel qu'en soit le nombre, ils conservent leur nom, pourvu qu'ils soient échelonnés les uns au-dessus des autres ; mais s'ils sont répandus dans le champ, on les appelle *étaies*. — Le *sautoir*, ou croix de Saint-André, est formé du croisement de la bande et de la barre. Anciennement, c'était un cordon de soie ou de chanvre couvert d'une étoffe précieuse, attaché à la selle d'un cheval, et servant d'étrier. Les petits sautoirs en nombre de deux, trois ou plus, prennent le nom de *flanchis*. Les conquêtes des peuples des Pyrénées sur les Maures d'Espagne, et l'adoption de la croix de Saint-André par les partisans de la maison de Bourgogne durant les querelles de cette maison avec celle d'Orléans ont beaucoup multiplié les sautoirs et les flanchis dans les armoiries. — Le *pairle*, dernière des neuf pièces honorables, se compose du chevron renversé et du pal abaissé. Sa forme est exactement celle de l'Y. — On se sert fréquemment de ces spécifications : en fasce, en pal, en croix, en bande, en barre, en chevron, en sautoir, en pairle, pour dire que les objets dont on parle sont posés dans le sens de la direction des pièces qu'on désigne, et non dans l'attitude ordinaire que leur assigne le blason. Les autres pièces et figures héraldiques classées après celles dites honorables sont le *franc-canton* (carré long placé à l'angle dextre supérieur), le *canton* (plus petit), l'*orle*, espèce de bordure détachée, le *trêcheur* (on prononce *trêqueur*), orle plus étroit, qui très souvent est fleuroné et contre-fleuronné ; le *crancelin*, espèce de bande fleuronée en forme de

diadème ; le *giron*, la *champagne*, la *plaine* (champagne plus étroite). Elles sont mouvantes du bas de l'écu, parallèlement au chef ; la *pointe* (mouvante du bas de l'écu), la *pile* (mouvante du haut), l'*émanche*, le *gousset* (espèce de pal élargi en triangle vers le haut), le *chape*, le *chaussé*, le *vêtu* (grande lonsange qui touche aux quatre côtés de l'écu), le *flanqué*, l'*enté en pointe*, le *mantelé*, l'*embrassé*, etc. ; et parmi les brisures, le *lambel*, la *bordure*, la *filière*, l'*engrêlure*, le *bâton péri* et le *filet* en bande ou en barre (dans ce dernier cas marque de bâtardise). — Passons maintenant aux *meubles*. Cette dénomination embrasse toutes les figures qui entrent dans l'écu, soit qu'elles paraissent seules, soit qu'elles chargent ou accompagnent les pièces honorables. Les figures sont innombrables, car, indépendamment de celles dont le caractère est essentiellement héraldique, il en est une foule produites par la nature et par l'art que le blason admet parmi ses emblèmes. La connaissance technique de toutes ces figures, dont la seule couleur ou la seule position change souvent les noms, est une des plus grandes difficultés de cette matière. Peut-être aussi, comme pour beaucoup d'autres sciences, l'inielligibilité du blason est-elle le secret de sa haute faveur pendant tant de siècles, et de la curiosité qui s'y attache encore. La nomenclature de tous les meubles du blason ne pouvant entrer dans le cadre de cette notice, nous nous bornerons à citer ceux qui se distinguent par quelques particularités. Les figures humaines et les parties du corps humain, telles que la tête, le cœur, le bras, les mains, paraissent assez fréquemment dans les armoiries. La tête est dite *chevelée*, lorsque les cheveux sont d'un émail différent. Si c'est l'œil qui diffère, la tête humaine est dite *éclairée*. Dans le même cas, celles du cheval et de la licorne sont *animées*, celles des autres animaux *allumées*. La main paraît ordinairement droite, la paume en dehors. Deux mains qui se tiennent et se serrent s'appellent

une *foi*. Le bras droit est un *dextrochère*, le bras gauche un *senestrochère*. Il y en a de *parés* (vêtus) et d'*armés* (bras-sardés) d'émaux différents. Parmi les animaux, le *lion* tient le premier rang dans le blason comme dans l'histoire naturelle. Il est représenté levé, ayant toujours la tête de profil, c'est-à-dire ne montrant qu'un œil et qu'une oreille. Sa langue sort de sa gueule, recourbée et arrondie à l'extrémité. Sa queue, levée droite et un peu onduleuse, a le bout et la touffe retournés vers le dos. Quelquefois la queue du lion se partage en deux ; alors elle est fourchée : il est rare qu'elle ne soit pas en même temps *nouée* et *passée en sautoir*. Assez souvent le lion paraît marcher : alors on l'appelle *lion-léopardé*. Celui qui n'a ni langue, ni griffes, ni dents, est *morné* ; il est *diffamé* quand il n'a pas de queue (ce terme s'emploie dans le même sens pour d'autres animaux). On appelle aussi *écu diffamé* celui d'un noble condamné pour quelque crime à une peine infamante. Son écusson était alors biffé et suspendu à la renverse.) Si le lion paraît assis sur le derrière, droit et s'appuyant sur ses jambes de devant, il est *accroupi* ; couché sur ses 4 pattes, il est *baroqué* (ce lion est commun dans les supports). On remarque, mais très rarement, des lions dont la partie inférieure se termine en queue de dragon ou de poisson ; ce sont alors des lions dragonnés ou marins. Le lion, le griffon, l'ours et le taureau sont *vilenés* quand leur verge est d'émail différente ; si elle manque, ils sont *évirés*. Quand il y a plus de deux lions dans l'écu, ce sont des *lionceaux*. Le *léopard* se distingue du lion plus encore par son attitude que par sa structure plus déliée et plus allongée. Sa position ordinaire est d'être *passant*, ayant toujours la tête de front, c'est-à-dire montrant les deux yeux. Sa queue, retroussée sur son dos, a le bout et la touffe retournés en dehors. S'il paraît dressé, dans l'attitude du lion, on l'appelle *léopard-lionné*. Le *lévrier* ou chien, le *porc*, le *sanglier*, l'*écureuil*, qui empruntent la position du lion, sont énoncés *rampants*

(terme entièrement opposé à la signification vulgaire). Dans la même position, le *cheval* est *effaré* (quelques vieux armoiristes disent *cabré*, *forcené* dans la même acception), le *taureau* *furieux*, le *loup ravissant*, le *chat effarouché*, le *bélier sautant*, la *licorne*, le *cerf*, le *bouc*, la *chèvre*, le *mouton*, *saillants*. Ceux des animaux qui paraissent marcher sont *passants*. Quelquefois ils sont *courants*, ce qu'on exprime toujours, excepté à l'égard du lévrier, parce que c'est son attitude ordinaire. Le *mouton* est communément *passant* ; la *brebis* est toujours *paissante*. On ne les distingue que par leur position respective. Il en est de même du *bœuf* et du *taureau*, qu'on ne distingue que par leur queue : celle du premier paraît pendante ; celle du second est dressée sur le dos, le bout tourné à sénestre. Le cerf courant est dit *élané*. Sa ramure est un *massacre* quand une partie du crâne y reste attachée, ce qui s'applique également au taureau et au buffle. Un cheval nu, sans bride ni licou, est *gai*. S'il paraît avec tous ses harnais, il est *bardé*, *housé* et *caparaçonné*. Le lévrier a un collier, le lévrier n'en a pas ; du reste, c'est le même animal. Les animaux à pied fourchu sont *onglés*, ceux à griffes sont *armés*. Lorsque la langue de ceux-ci diffère d'émail, ils sont *lampassés* ; les oiseaux et les reptiles sont *langués*. La licorne est *acculée* quand elle est droite sur son séant, les pieds de devant levés. Le lièvre arrêté et assis sur ses pattes est *en forme*. La trompe de l'éléphant, seule dans l'écu ou comme cimier, se nomme *proboscide*. La tête humaine et particulièrement celle des Maures paraît quelquefois ornée d'un turban. On la dit *tortillée*, du nom de ce turban, qui s'appelle *tortil*. Dans quelque position que soit la tête de l'homme, elle ne change pas de nom, non plus que celle des oiseaux. Mais celle des quadrupèdes s'appelle tête quand elle est de profil, et *rencontre* lorsqu'elle paraît de front montrant les deux yeux, qui se rencontrent avec les vôtres. Les têtes du sanglier (reconnaissable à sa défense), du

saumon et du brochet, sont des *hures*. Les têtes d'enfant ailées s'appellent *chérubins*. Celles qui semblent souffler avec violence sont des *aquillons*. Le *griffon* forme la transition entre les quadrupèdes et les oiseaux. Le plus noble de ceux-ci, l'*aigle*, paraît montrant l'estomac, les ailes étendues et la tête tournée vers la droite. Si le bout de ses ailes tend vers le bas de l'écu, elle est au *vol abaissé*. L'aigle à deux têtes est dite *éployée*. Elle est souvent couronnée, quelquefois diadémée. Les aigles au nombre de plus de deux sont des *aiglettes*. Viennent ensuite les *éperviers* (reconnaissables à leurs chaperons, leurs longes et leurs grillets ou grelots), les *faucons*, les *milans*, les *alérions*, les *merlettes*, les *oiseaux de paradis*, les *hirondelles*, les *coqs*, les *canettes*, les *aigrettes*, les *paons rouants* (faisant la roue avec leur queue), les *autruches*, les *ducs*, les *hibous*, les *chouettes*, etc., etc. (C'est ici le cas d'observer que la paire d'ailes d'un oiseau, si ces ailes ne sont point séparées, s'appelle un *vol*. Une seule aile ou plusieurs séparées sont des *demi-vols*.) Le phénix paraît de profil sur son bûcher, qu'on nomme *immortalité*, et semble avec ses ailes essorantes en exciter la flamme pour s'y consumer, sûr de renaître plus radieux de ses cendres. Le coq, symbole du courage et de la vigilance, que les Dardaniens avaient empreint sur leurs enseignes, pour montrer qu'ils savaient vaincre ou périr dans un combat, mais qu'ils étaient incapables de fuir, le coq, disons-nous, est figuré de profil dans l'écu. S'il a le bec ouvert, il est *chantant*; si sa patte dextre est levée, il est *hardi*. Le *pelican*, emblème des rois qui ont mérité le surnom de pères de la patrie et des hommes puissants qui les ont imités envers leurs vassaux, est représenté sur son aire, se becquetant la poitrine pour nourrir ses petits, au nombre de trois. Si les gouttes de sang qui paraissent sortir de l'ouverture dans laquelle il plonge le bec sont d'un autre émail que son corps, on explique cette différence en disant que sa *piété* est de telle couleur. La grue, posée de profil, se

distingue par le caillou qu'elle tient dans sa patte dextre levée, et qu'on nomme *vigilance*, parce qu'au moindre bruit, à son tour de guet, elle laisse tomber ce caillou, pour avertir ses compagnes endormies du danger qui les menace, et se soustrait par une prompte fuite à toute surprise. La *harpie* du blason ne ressemble pas à celle de la Fable. Ce n'est plus ce corps de vautour à visage de vieille femme et à oreilles d'ours, ni ces mamelles hideuses et pendantes, ni ces mains armées de griffes redoutables. Dans l'écu, la harpie a la tête et la gorge d'une jeune femme; le reste du corps est semblable à l'aigle; et, comme elle, elle paraît de front, les ailes étendues. Parmi les autres monstres empruntés à la fable, on distingue le *sphinx*, l'*hydre*, la *sirène*, le *dragon*. L'hydre est de profil. Six de ses sept têtes sont dressées et menaçantes, la septième est abattue et ne tient plus qu'à un seul filament. Les maisons de Belsunce et de Joyeuse portaient des hydres dans leurs armoiries. La *sirène* est posée indistinctement de front ou de profil. Elle tient de la main dextre un miroir ovale à manche, et de la senestre un peigne. Sa queue de poisson est ordinairement simple; quelquefois elle est double. Lorsque la sirène paraît dans une cuve, elle perd son nom et devient *Mellusine*, ou *Merlusine*. C'était le nom d'une dame de l'illustre maison de Lusignan, sur laquelle les vieilles traditions rapportent beaucoup de fables. En réalité, cette femme s'était acquise par son esprit et la fermeté de son caractère un tel ascendant sur ses vassaux et sur ses voisins qu'ils la considéraient comme magicienne. Elle avait fait graver sur ses sceaux une sirène à double queue se baignant dans une cuve: il n'en fallut pas davantage pour donner à cette sirène le nom de *Mellusine*. (La maison de la Rochefoucauld, issue de celle de Lusignan, porte cette Mellusine pour cimier de ses armes, de même que celle de Pons-d'Asnières, par héritage d'une branche de Lusignan.) Le *dragon*, animal également mixte et transitaire, est placé de profil dans l'écu. Sa poitrine et ses deux

pattes, sur lesquelles il s'appuie, sont assez semblables à celles du griffon, mais différent, ainsi que sa gueule et sa langue, qui se termine en dard. Ses ailes, pareilles à celles de la chauve-souris, sont étendues; le reste de son corps se termine en queue de poisson tournée en volute, le bout dressé. L'*amphistère* a les pattes et les ailes du dragon, mais elle en diffère par la tête, qui est celle d'un gros serpent, et parla queue, qui, tournée de même en volute, se termine toujours en une tête de serpent plus petite, et quelquefois en plusieurs. (Dans ce dernier cas, on dit que la queue est *gringolée* de tant de pièces.) — Les poissons et les crustacés paient aussi leur tribut au blason. On y voit des *dauphins*, des *bars* (barbeaux), des *saumons* (armes parlantes des princes de Salm), des *remoras*, des *brochets*, des *lamproies*, des *truites*, des *chabots* (rougets), des *tortues*, des *écrevisses*. On dit du dauphin qu'il est *peautré*, de sa gueule, et *lorré*, de ses nageoires, lorsqu'elles diffèrent d'émail avec son corps. S'il paraît la gueule béante, édenté et comme près d'expirer, il est *pâmé*; enfin, si sa tête et sa queue tendent vers le bas de l'écu, il est *couché*. Son attitude ordinaire est d'être *vif*, c'est-à-dire dressé de profil et arrondi en demi-cercle, la face et la queue tournées à dextre. — Les *reptiles* ne sont pas aussi nombreux dans le blason qu'on pourrait le croire. Le serpent est nommé *bisse*; mais s'il paraît dévorer un enfant, il devient *guivre*, et lorsque l'enfant est d'émail différent, la guivre est dite *issante*. Ainsi, le duché de Milan portait un écu d'argent, à la *guivre* d'azur, couronnée d'or, *issante* de gueules, c'est-à-dire engoulant un enfant de gueules. Enfin, on voit aussi dans les armoiries quelques insectes, tels que les papillons, les abeilles, les taons, etc. Lorsque les taches du papillon sont d'émail différent du corps, on le dit *mirail-lé*. On se sert du mot *bigarré* dans le même sens pour le hérisson et le porc-épic. — Nous faisons grâce au lecteur du caractère symbolique de tous ces animaux, parce qu'il est presque toujours puisé

dans la nature, ou interprété dans le sens le plus favorable, car on s'imagine bien que le blason n'a pas été institué pour mettre en honneur les mauvaises inclinations de quelques espèces : aussi, il n'y a pas jusqu'à l'ours, au loup, au renard, au sanglier, qui ne s'y recommandent par quelques qualités éduantes ou aimables. Peut-être l'adoption de ces sortes d'emblèmes se rattache-t-elle à ces temps de barbarie où la haute noblesse, affectant de se rendre redoutable à ses vassaux plus qu'à ses ennemis mêmes, allait chercher ses patrons, non plus dans la légende, mais dans les cavernes et les forêts, comme le prouvent une foule de chartes des XI^e, XII^e, et XIII^e siècles, où les nobles ont pour noms de baptême ceux de Loup, d'Ours, de Faucon, etc. (soit dit en passant, ces noms, alors éminemment aristocratiques, valaient bien ceux de Panais, de Carotte, d'Oignon, et tous ceux analogues dont se composait le calendrier républicain). — Les autres meubles principaux, créés par l'imagination ou empruntés à la nature, sont les *besants* et les *tourteaux* (même figure, plate et ronde; on ne les distingue que parce que les besants sont toujours de métal, et les tourteaux toujours de couleur ou de fourrure), les *rocs d'échiquier*, les *quintefeilles*, les *tiercefeilles*, les *trèfles*, les *molettes d'éperon*, les *billetes*, les *croissants* (quelquefois *tournés*, *contournés*, *versés*), les *étoiles*, les *soleils*, les *ombres de soleil*, les *comètes*, les *châteaux* et les *tours* (*ouverts*, *ajourés*, *maçonnés*, *hersés*, *essorés*), les *lances*, les *fers de lance*, les *épées*, les *badelaires*, les *flèches* (qui sont *empennées* quand les plumes sont d'émail différent, et *encochées* lorsqu'elles sont placées sur l'arc tendu), les *arbres*, les *roses* (qui paraissent ordinairement sans tige, mais qui sont quelquefois *tigées*), les *lis* et *fleurs de lis*, les *ancolies*, les *tournesols*, les *grenades*, les *coquerelles*, les *otelles*, etc., etc. On distingue les meubles suivants : le *huchet*, espèce de cornet à bouquin, devient *cor de chasse* dès qu'il a une cor-

de. Souvent il est *lié*, *embouché* et *viré* d'un autre émail. Les *annelets* s'appellent *vires* quand ils sont enclos l'un dans l'autre, de manière que les plus petits sont au centre des plus grands. La *losange*, en s'allongeant un peu, devient *fusée*. La même losange percée au centre en losange est une *mâcle*; mais si le trou est rond, c'est un *rustre*. Le *rangier* est un fer de faux sans manche; le *renchier* est un cerf de la plus haute taille ayant la ramure aplatie et courbée vers le dos. Les animaux qui paraissent au centre de l'écu n'ayant que la partie supérieure du corps sont *naissants*, parce qu'ils sont censés sortir, naître du fond de l'écu. Mais s'ils touchent au bord inférieur de l'écu ou d'une pièce quelconque, ils sont *issants*. Il y a des meubles posés de l'un à l'autre, et d'autres de l'un en l'autre : c'est toujours lorsque l'écu est parti, coupé ou écartelé. Les meubles ont les mêmes émaux que les partitions, mais ils sont réciproquement transposés. Le premier terme exprime les meubles qui sont partagés par les filets de la partition; le second indique ceux qui sont en plein champ sur chaque canton ou chaque division de l'écu. — La position ordinaire des meubles, que leur nombre seul explique, est celle-ci : nn, au centre de l'écu; deux, l'un sur l'autre (excepté les meubles de longueur, comme lances, épées, faux, etc., qui se placent l'un à côté de l'autre); trois, deux en chef et un en pointe (ce qu'on appelle quelquefois *bien ordonnés*, par opposition à *mal ordonnés*, qui s'entend de trois meubles posés un en haut et deux en bas); quatre, aux quatre cantons; cinq en sautoir; six, 3, 2 et 1; sept, 3, 3 et 1; huit, en orle, c'est-à-dire 3 en haut, 2 vers le milieu, 2 plus bas, et 1 à la pointe de l'écu; neuf, 3, 3 et 3; dix, 4, 3, 2 et 1. En blasonnant, on observe de désigner d'abord le champ de l'écu, ensuite les pièces honorables ou meubles principaux, et, en dernier lieu, les autres meubles qui les chargent ou les accompagnent. Quoique le chef soit la première des

neuf pièces honorables, on ne le nomme qu'après tout ce qui peut indistinctement charger l'écu, excepté dans le cas où il se trouve des pièces ou meubles brochant à la fois sur le champ et sur le chef : dans ce cas seulement, les pièces brochantes sont énoncées les dernières.

DES ORNEMENTS EXTÉRIEURS.

— Nous terminerons cette notice par l'indication des ornements extérieurs de l'écu. Ce sont : le casque, les lambrequins, le cimier, la couronne, les tenants et supports, le cri de guerre ou la devise et le manteau. — Le *casque*, considéré seulement comme ornement d'armoiries, est placé sans ordre et sans distinction dans les plus anciens sceaux des rois, des princes, des grands et de la noblesse. Les classifications suivantes sont une invention moderne, qui ne remonte pas au-delà du x^v siècle. On convint alors que le casque des empereurs et des rois devait être taré (c'est-à-dire posé) de front, entièrement ouvert et sans grilles, pour marque du pouvoir absolu. Celui des princes et celui des ducs, également d'or, était aussi taré de front et sans grilles, la visière presque ouverte. Les marquis eurent un casque d'argent taré de front, à onze grilles d'or, les bords et les diaprures de même. Celui des comtes et des vicomtes fut d'argent, taré au tiers, à neuf grilles d'or, les bords de même. Les barons le portaient d'argent, taré à demi-profil, à sept grilles d'or et les bords de même. Enfin, les gentilshommes non titrés portaient le casque d'acier poli, taré de profil à cinq grilles ou à trois, selon leur plus ou moins d'ancienneté. Les anoblis auraient dû porter le casque d'acier poli, taré, de profil et sans grilles, la visière presque baissée, et les bâtards, ce même casque retourné à senestre, la visière entièrement baissée, mais on pense bien qu'ils n'ont eu garde de se soumettre à cette grave jurisprudence du blason : il n'y a peut-être pas eu un seul gentilhomme en sabots qui n'ait timbré son écu du casque de prince.

— Les *lambrequins* étaient des étoffes précieuses découpées en festons et attachées au casque. On trouve dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de Bretagne* (t. 1, pl. 6 des sceaux, n° L), celui de Hoel IV, comte de Nantes en 953. A son casque est attachée une espèce d'étoffe non découpée, et semblable à un grand voile pendant par derrière. Telle était probablement la forme des lambrequins dans l'origine. Toutefois, soit que les lambrequins ne fussent d'abord portés que par les princes souverains, soit qu'il y ait eu une longue interruption dans cet usage, soit enfin que les anciens graveurs eussent éprouvé de la difficulté à les rendre sur les sceaux, il est constant qu'on n'en trouve aucune trace sur ceux de la noblesse jusqu'au xiv^e siècle. Depuis, on a posé pour règle que cet ornement du casque devait avoir les mêmes émaux que l'écu et les pièces qui le chargent. — Quoi qu'en disent les héraldistes, le cimier joue un plus grand rôle dans les poèmes d'Homère, de Virgile et du Tasse que dans les annales du blason. Les plus anciens sceaux de la chevalerie, et jusqu'au milieu du xiii^e siècle, ne fournissent aucun vestige de cimier. Quelque moine, sans doute, aura expliqué à des seigneurs ignorants les passages des anciens où cet ornement guerrier est décrit avec les circonstances les plus attachantes. De ce moment, les grands et les chevaliers, transportés par ces récits, se sont empressés d'imiter les héros de l'antiquité; et de là cette multitude de cimiers qu'on voit sur les armoiries, à partir du milieu du xiv^e siècle. Sur beaucoup d'anciens sceaux de la maison de France, on distingue en cimier une double fleur de lis, adoptée par les ducs de Bourgogne et par plusieurs autres princes du sang. Charles, roi de Navarre, lieutenant-général en Languedoc, en 1367, avait pour support un aigle et un cerf, et pour cimier une tour fleurdelisée, de laquelle sort une queue de paon. — La *couronne*. Les plus anciennes monnaies représentent les rois et les souverains

couronnés. A partir de Hagues-Capet jusqu'à Charles VIII la couronne des rois de France paraît ouverte, ayant le cercle sommé de différentes sortes de fleurons, mais le plus souvent fleurdelisé. Charles VIII fut le premier qui porta la couronne fermée. Ce fut probablement à raison du titre d'empereur de Constantinople, que le pape Alexandre VI lui conféra à Rome en 1496; car le roi Louis XII, son successeur au trône de France, la porte ouverte et semblable à celle qu'ont portée depuis les princes du sang. Il y a des sceaux du roi François I^{er} où sa couronne est tantôt ouverte, tantôt fermée. Elle est demeurée constamment fermée à partir de 1540. Le roi Jean fut le premier qui surmonta son casque de la couronne royale. Son exemple fut imité par la haute noblesse. Suivant les héralds d'armes, nul ne devait porter la couronne sur son timbre (casque) qu'il ne fût gentilhomme de nom, d'armes et de cri (c'est-à-dire banneret). Les anciennes couronnes des princes du sang sont ornées de feuilles d'ache, comme celles portées depuis par les ducs. Dans la suite, ils ont entremêlé ces fleurons de fleurs de lis, et, à la fin, les fleurs de lis seules ont orné leurs couronnes. On a observé que Robert de France, seigneur de Bourbon, mort en 1317, chef de la maison royale, ne portait sur son écu que le cercle de baron. — Les couronnes de la noblesse sont : la *couronne de duc*. C'est un cercle d'or, enrichi de pierres précieuses, à huit grands fleurons refendus (feuilles d'ache). Les princes ou ceux qui prétendent descendre d'une maison princière placent cette couronne sur une toque de velours de gueules, terminée par une croix, une houppe ou une perle. La *couronne de marquis*. C'est un cercle d'or à quatre fleurons, alternés chacun de trois perles en forme de trèfle. La *couronne de comte* est un cercle d'or à seize grosses perles au-dessus. La *couronne de vicomte* est un cercle d'or sommé de quatre grosses perles. La *couronne de baron* est un cercle entrelacé, en six espaces égaux, de rangs de perles, trois à trois en ban-

des. La couronne de vidame avait son cercle sommé de quatre croisettes patées, marque de la juridiction de ces officiers, comme avoués ou défenseurs des droits des églises. — Les tenants et supports ne paraissent sur les sceaux qu'à partir de la fin du XIII^e siècle. Ils sont même assez rares jusqu'au milieu du XIV^e. L'un des exemples les plus anciens qu'on puisse citer est le sceau d'Alain de Beaumont, chevalier, apposé à un acte de l'année 1298. Son écu a pour supports un léopard-lionné et un griffon. Son casque est sommé d'une couronne à quatre fleurons en forme de fleurs de lis, et il a pour cimier une aigle (*Preuves de l'histoire de Bretagne*, t. 1, planche 15 des sceaux gravés, n° CLXXXII). Les tenants sont des figures humaines, comme génies, anges, Maures, sauvages, chevaliers, femmes, etc. Les supports sont les animaux. On classe parmi les supports les sirènes, tritons, satyres, centaures, etc., parce que ces êtres fabuleux ne sont, à proprement parler, que des animaux. L'origine des tenants et supports vient, dit-on, des anciens tournois; on prétend que les chevaliers y faisaient porter leurs armes par des valets déguisés en Maures, sauvages, dieux de la Fable, lions, ours, aigles, etc. Ce qu'il y a de positif, c'est que ce n'a été que fort tard qu'on a songé à joindre ces sortes d'ornements aux sceaux armoirés des chevaliers. — Le cri de guerre était fort anciennement en usage. Les seigneurs en état de lever bannière avaient leur cri aussi bien que les princes et les rois.

Ces cris étaient ou des invocations au ciel, ou des excitations à bien combattre, ou de simples noms de terre. Dans tous les cas, ils servaient de signes de reconnaissance et de ralliement dans la mêlée, lorsque les bannières étaient perdues ou écartées. Le cri des rois de France était *Mont-Joie Saint-Denis*, et celui de la branche de Bourbon *Bourbon Notre-Dame* ou *Espérance*. Il est fait mention du premier et de ceux de plusieurs peuples et princes au XI^e siècle dans le roman de *Rou* (Rollon), premier duc de

Normandie, dont nous citerons ce passage :

*François crie Mont-Joie, et Normand Dieux-oyez
Flandre crie Arras et Angouin belliez
Et li comtes Thiebaut Chartres et Passavant.*

Originellement, le cri était, en quelque sorte, inhérent à la possession du fief : c'est pourquoi les cadets n'avaient pas le droit de le porter. Dans un écu où il y a cri et devise, le cri se place au-dessus du casque ou de la couronne, et la devise au bas de l'écu. — La devise est une sentence de peu de mots ou une espèce de proverbe qui, par allusion au nom d'une famille, en fait connaître la noblesse ou les actions mémorables. — Le manteau, comme ornement extérieur de l'écu, n'est devenu propre aux princes et ensuite aux ducs que fort tard. Mais le manteau de l'écu des rois est ancien. On voit aussi sur leurs sceaux leurs armes placées sous un pavillon, espèce de tente ronde ornée de franges et de riches broderies. Jean I^{er}, vicomte de Rohan, est représenté, dans un sceau de 1387, debout sous un pavillon, tenant d'une main son épée et de l'autre l'écu de ses armes. Plusieurs sceaux de Jean V, duc de Bretagne (1408, 1417, 1435), le représentent tantôt assis, tantôt debout sous un pavillon, tenant également l'écu des armes de Bretagne. Le manteau et la couronne ducal sont encore les insignes réels de dignité et de haute noblesse que les usurpateurs de titres n'ont jamais osé, ou du moins très rarement, s'approprier. — Nous ne parlerons ici ni des ornements extérieurs de dignités ecclésiastiques ou de magistrature, ni de ceux qui distinguaient les grandes charges civiles et militaires de la couronne, insignes dont il ne survit aujourd'hui que les seuls bâtons de maréchal de France. A l'exception de ces détails connus de tout le monde, nous croyons avoir donné, à peu de chose près, un précis exact de l'art du blason, appelé jadis la science héraldique, et résumé les nombreux ouvrages qu'on a publiés jusqu'à ce jour sur cette matière. LAINE.

BLASPHEME, mot composé de deux mots grecs, *blasphō* et *phēmī*, qui

signifie atteinte à la réputation. Notre mot blâme, qu'on écrivait autrefois *blasme*, a la même racine. L'église grecque lui a donné un autre sens : elle appela blasphème l'injure contre Dieu, et les lois canoniques ont classé le blasphème au rang des plus grands crimes ; elles se sont appuyées d'un texte de la loi des Juifs : « *Tu ne prendras pas le nom de Dieu en vain* ! Ce texte ne s'appliquait qu'au parjure. Les Juifs juraient par le Dieu vivant, *Dominus vivit*. La gravité du délit doit être calculée sur l'importance du préjudice qu'il cause à la société. Quelques criminalistes ont pensé qu'elle devait être aussi calculée d'après la dignité de la personne offensée. — « D'autres enfin, dit Beccaria, considérant la question sous le rapport religieux et civil, ont pensé que la gravité du péché entraînait dans la mesure du délit. La fausseté d'une telle opinion est manifeste pour qui voudra examiner sans prévention les vrais rapports de l'homme avec Dieu. Il ne peut y avoir égalité que dans les premiers. La nécessité seule a fait naître du choc des passions et de l'opposition des intérêts l'idée de l'*utilité commune* : c'est la base de la justice humaine. Les seconds sont au contraire en rapports de dépendance envers l'être parfait et créateur. A lui seul appartient le droit d'être à la fois législateur juge, parce que lui seul peut être l'un et l'autre sans inconvénient ; il a établi des peines éternelles contre celui qui désobéit à sa toute-puissance. Quel serait l'insecte insolent qui oserait suppléer à la justice divine ! Qui voudrait venger le grand être qui se suffit à lui-même, sur lequel la douleur et le plaisir ne peuvent rien, qui seul de tous les êtres agit sans réaction ? La gravité du péché dépend de l'inextricable malice du cœur. Des êtres bornés ne peuvent sonder la profondeur de cet abîme sans le secours de la révélation : où trouveraient-ils une règle pour punir quand Dieu pardonne, pardonner quand Dieu punit ? S'ils ne peuvent, sans l'offenser, se mettre en contradiction avec Dieu, s'arroger le droit de le venger serait un sacrilège plus

grand encore. » (*Traité des Délits et des Peines*, chap. xxiv, traduction de Dufey de l'Yonne). Nul doute qu'une telle prétention ne soit une usurpation sacrilège, et cependant elle n'en a pas moins été consacrée par la législation d'une longue suite de siècles et chez les peuples les plus vantés par leur piété et leur civilisation. Les lois canoniques, les ordonnances des rois, ont qualifié le blasphème, crime capital ; elles en ont distingué trois espèces : la première ; appelée *énonciation*, c'est quand en affirmant ou niant quelque chose on fait injure à Dieu, soit qu'on lui attribue ce qui ne lui convient pas, soit qu'on s'efforce de lui ôter ce qui lui convient ; la seconde est le *blasphème* avec imprécation ou exécution contre Dieu, en le maudissant : c'est le *péché du démon et des désespérés* ; la troisième, quand on parle de Dieu et de ses attributs avec outrage, mépris ou moquerie. Ces trois définitions ont été érigées en principe aux conférences d'Angers. Les docteurs ont encore étendu la criminalité à d'autres cas qu'il est heureusement inutile de rappeler. Il suffira de savoir que donner à une créature une qualité qui n'appartient qu'à Dieu, c'était commettre un blasphème. Ainsi, suivant l'esprit et la lettre des définitions canoniques, c'était blasphémer que d'appeler une maîtresse divine, adorable, et un roi divin ou tout-puissant, et le pape sa sainteté. Les amants et les courtisans ont été, sans s'en douter, de grands et d'incurables pécheurs dans le sens des conférences d'Angers. Jeanne d'Arc avait été déclarée coupable de *blasphème* au premier chef, parce qu'elle aurait dit que Dieu, sainte Catherine et sainte Marguerite haïssaient les Anglais, et que son étendard avait un caractère divin qui assurait la victoire aux guerriers qui le suivaient. Jeanne avait pour juges quarante prêtres, prélats ou docteurs en théologie. — L'inquisition n'a été en France qu'un fléau passager ; elle n'a pu y dresser ses bûchers qu'à de rares intervalles ; mais ses attributions impies, son code de pro-

scription et de sang, ont passé dans notre législation criminelle et dans nos juridictions ordinaires; les parlements, les tribunaux subalternes, les officialités, se sont substitués aux inquisiteurs de la foi. C'est sous le poids d'une accusation de blasphème, dénuée de preuves et même de vraisemblance, que le jeune de la Barre a péri sur un échafaud en 1766. — Nos lois civiles et criminelles avaient été réformées par les états-généraux tenus à Orléans, et ces réformes avaient été maintenues par les fameuses ordonnances de Louis XIV, qui n'ont été rédigées que pour effacer le caractère originaire des premières, y substituer la formalité du bon plaisir et transformer en ordonnances royales les lois délibérées par les états-généraux de 1560. Mais, loin de rien changer à la législation du ^{xiii}e siècle sur le blasphème, les conseillers de Louis XIV l'ont fait sanctionner par une nouvelle ordonnance. — Cette législation exceptionnelle a été introduite en France par le successeur de Charlemagne; elle avait été empruntée aux *Novelles* de Justinien. Un capitulaire de Louis-le-Débonnaire porte que les blasphémateurs du saint nom de Dieu seront condamnés au dernier supplice par le principal magistrat de la ville, et que celui qui, connaissant le coupable, ne l'aura pas dénoncé, sera également puni de mort; que le magistrat qui aura négligé de poursuivre et de faire punir le coupable encourra l'indignation du prince et en sera responsable au jugement de Dieu. Philippe-Auguste, dès le commencement de son règne, avait aussi publié une ordonnance contre ceux qui auraient prononcé les mots *tête bleue*, *corbleu*, *ventre bleu*, *sang bleu*. Les coupables, s'ils étaient nobles, devaient être condamnés à une amende, et à être mis dans un sac et jetés à la rivière s'ils étaient roturiers. Qualifier d'outrages envers Dieu les mots incriminés était une absurdité, et la différence de peine suivant la qualité des coupables une stupide atrocité; mais cette loi barbare ne peut être attribuée qu'aux conseillers d'un roi de 14 ans.

Louis IX n'est donc pas l'auteur de la première loi contre le blasphème; il n'a fait que maintenir les ordonnances de ses prédécesseurs. Sa mère, avant qu'il s'embarquât pour la Palestine, avait fait *écheller*, nu en chemise, un orfèvre de Saint-Césaire, accusé d'avoir *juré*. On plaçait alors le condamné sur une échelle, c'était la forme du pilori de l'époque. Il y avait à Paris l'échelle des Templiers, celle de l'abbaye Saint-Martin et du Louvre, etc. — A son retour en France, Louis IX fit publier une ordonnance portant que tous ceux qui profèreraient quelque blasphème seraient marqués d'un fer chaud au front, et, en cas de récidive, qu'ils auraient la lèvre et la langue percées aussi d'un fer chaud. Cette ordonnance, peu de mois après avoir été rendue, fut appliquée à un bourgeois de Paris. Il importe de remarquer que le pape Clément IV, par un bref du 12 juillet 1264, en félicitant le roi de son ordonnance, l'exhorte à modérer les pénalités qu'elle prescrit, et de n'imposer aux blasphémateurs condamnés que des peines corporelles, sans *mutilation ou flétrissure des membres*. Le pape adressa les mêmes conseils au comte de Champagne, roi de Navarre. Louis IX, par une nouvelle ordonnance, substitua aux mutilations une amende au profit du roi, du seigneur, de l'église et du dénonciateur. Philippe-le-Hardi, au parlement de l'Ascension (1274), accorda aux juges la faculté de substituer les peines corporelles aux amendes prescrites par la dernière ordonnance de son père. Philippe-de-Valois fut plus sévère que ses prédécesseurs, et, par lettres-patentes du 22 février 1347, il ordonna que celui ou celle qui profèrerait le *vilain serment*, ou qui dirait des paroles injurieuses contre Dieu et la sainte Vierge, serait, pour la première fois, attaché au pilori depuis *prime* jusqu'à *none*, avec permission aux assistants de lui jeter aux yeux des ordures, qui néanmoins ne pussent le blesser; qu'ensuite il jeûnerait un mois au pain et à l'eau; que pour la seconde fois il serait remis au pilori un

jour de marché, où la lèvre de dessus lui serait fendue d'un fer chaud; la troisième fois, celle de dessous; la quatrième fois, que les deux lèvres lui seraient coupées, et en cas de cinquième récidive, la langue entière lui serait coupée, *afin que dorénavant il ne pût dire de Dieu ni d'aucun autre*. Celui qui entendrait proférer des blasphèmes sans venir sur-le-champ le déclarer en justice serait condamné en l'amende de 6 livres, et, au cas qu'il ne se trouvât pas en état de payer cette amende, tiendrait prison en jeûnant au pain et à l'eau jusqu'à ce qu'il eût satisfait par cette pénitence à la faute par lui commise, au lieu de l'amende qu'il aurait dû payer s'il eût été en état de le faire. Ces pénalités furent modifiées par Charles VI, Charles VII et Charles VIII. Ce prince ne pouvait cependant pas avoir oublié que le roi son père jurait vingt fois par jour par la *Pâque-Dieu* et *Notre-Dame de Saint-Lô*. Louis XII, par un édit du 9 mars 1510, réduisit les pénalités à l'amende et à l'emprisonnement. Le pilori ne devait être infligé que dans le cas de récidive. On remarque une disposition spéciale qui assujettit aux mêmes peines les ecclésiastiques séculiers et réguliers, qui étaient renvoyés devant les juridictions épiscopales; en cas de récidive, les coupables devaient être privés de leur bénéfice. — François I^{er} renouvela ces dispositions par une ordonnance du 30 mars 1514. Le parlement de Paris, par arrêt du 8 août 1523, condamna un ermite clerc à être conduit au parvis Notre-Dame dans un tombeau servant à l'enlèvement des immondices de la ville, pour y faire amende honorable, et de là au marché aux porcs, où il fut brûlé vif. Ce malheureux, accusé de blasphème, avait vainement demandé, en sa qualité d'homme de clergie, à être renvoyé devant l'autorité ecclésiastique. Le même prince, dans le règlement qu'il fit pour les huit légions qu'il venait de former, défendit « aux soldats et à tous gens de ses légions de blasphémer le nom de Dieu et de la sainte Vierge, à peine d'être mis au carcan pen-

dant 6 heures pour la première fois, et en cas de double récidive d'avoir la langue percée d'un fer chaud et d'être chassé des légions. » Les soldats de ces légions étaient Français et composés de jeunes gens recrutés dans la province dont la légion portait le nom. On ne comptait que huit légions; les autres corps de l'armée, beaucoup plus nombreux, étaient en grande partie composés d'étrangers qui ne se faisaient faute de jurer et blasphémer. Ils eussent abandonné le service de France si l'ordonnance leur avait été applicable. François I^{er} aurait dû faire par un sentiment de justice et d'humanité pour les soldats français ce qu'il faisait par politique pour les soldats étrangers, ou du moins réduire pour tous le cbâtiment à une peine disciplinaire. L'excessive sévérité des peines rend leur exécution impossible, et la loi tombe en désuétude. François I^{er} publia deux autres ordonnances sur le même sujet, et maintint dans leur exorbitante sévérité celles de ses prédécesseurs. Henri II, son fils et son successeur, les confirma à son tour par une déclaration du 5 avril 1546; et, en 1558, Maurice Pleissard, portefaix, fut dénoncé au cbâtelet par le commissaire de police de son quartier. Il avoua avoir juré dans un accès de colère; il fut condamné à deux jours de prison, au pain et à l'eau, et banni de la ville. La peine qui lui fut infligée était au-dessous du *minimum* de celles que prescrivaient les ordonnances. Les juges se montrèrent alors plus humains que la loi. L'année suivante, 27 juillet 1559, un cabaretier, pour le même fait, fut condamné à 16 sols *parisis* d'amende; on voit que les mutilations, les flétrissures, la peine capitale, prescrites par tant d'ordonnances maintenues de règne en règne n'étaient plus appliquées. Trois autres ordonnances furent rendues sous le règne de Charles IX, qui, formé à l'école de Gondi et de Duperron, « avait, dit Brantôme, appris d'eux ce vice et s'y accoutuma si fort qu'il tenait que blasphémer et jurer estait plutôt une forme de parole et devis de braveté et de gentillesse que de péché. »

Aussi, ce roi, à tous propos, répétait-il son juron ordinaire : *Par la mort Dieu !* Henri III et Henri IV ont, par diverses ordonnances, modifié les pénalités; ils n'ont maintenu les peines corporelles que pour les cas de récidive. Mais les juges ne tenaient aucun compte de ces ordonnances, et prononçaient arbitrairement. Le parlement de Paris était plus que sévère. Ainsi, sous l'empire de deux ordonnances qui ne prescrivait qu'une amende et l'emprisonnement, en cas de récidive, il condamna, le 27 janvier 1599, N. Lemesle pour avoir blasphémé le nom de Dieu et de la Sainte-Vierge, à faire amende honorable, et à avoir la langue percée avec un fer brûlant, les deux lèvres fendues et au hannissement. On cite deux autres ordonnances de Louis XIII, des 10 novembre 1617 et 7 août 1631. Louis XIV termine cette longue série pénale contre les *jureurs* et *blasphémateurs* par les ordonnances de 1666 et 1681, qui disposent : « Que ceux qui seront convaincus d'avoir juré et blasphémé le saint nom de Dieu, de sa très sainte mère et de ses saints, seront condamnés, pour la première fois, à une amende; pour la deuxième, troisième et quatrième fois, à une amende double; pour la cinquième au carcan, pour la sixième au pilori et à avoir la lèvre supérieure coupée; enfin, pour la septième, la langue coupée *tout juste*. » Le temps a fait justice de cette législation, qui confondait les jurements et les actes d'impiété; de pareils faits ne sont justiciables que du tribunal de la pénitence; ils sont en dehors du droit commun. — Notre code pénal actuel a tout prévu quant aux actes qui troublent le libre exercice des cultes; il n'a qualifié délit que les faits qui troublent l'ordre public et qui outragent les mœurs, et ses dispositions ont environné les ministres des cultes et leur co-religionnaires de toutes les garanties avouées par la justice et la raison. — La loi fameuse du *sacrilège*, proposée il y a quelques années, n'a pu soutenir l'épreuve de la discussion; elle est tombée devant la raison publique. (F. SACRILÈGE.) D—r.

BLASTOCYSTE, terme d'embryogénie, du grec *blastos*, germe, et de *kustis*, vessie, vésicule, signifiant vésicule du germe. Ce nom a été proposé par le traducteur du mémoire de M. Bauer sur la formation de l'œuf de l'espèce humaine et des mammifères, et du commentaire sur ce mémoire, pour remplacer celui de *vésicule de Purkinjé*, anatomiste allemand, qui a fait la découverte de cette vésicule. Quel que soit le nom sous lequel on voudra désigner cette partie, voici les notions qu'il convient d'en donner d'abord pour revenir, en temps plus opportun, sur son histoire anatomique et physiologique. — Libre primitivement dans la masse de la matière jaune de l'œuf, la vésicule du germe, ou le *blastocyste*, s'en dégage par l'effet de l'acte fécondateur, et se place sur un point de la surface du jaune ou *vitellus* (voyez ce mot), pour y devenir, dit-on, le siège de tous les phénomènes subséquents. La sortie, ou plutôt le déplacement de cette vésicule détermine, dit M. Bauer, sur le disque prolifère une ouverture, au travers de laquelle on aperçoit le jaune de l'œuf. C'est à tort que MM. Prévost et Dumas ont pris cette lacune pour un trou existant dans la membrane d'enveloppe; celle-ci n'est nullement perforée. Mais nous craignons d'affaiblir l'intérêt que doit exciter l'étude de cette partie importante de l'œuf en tronquant le texte même de l'habile investigateur M. Bauer, qui nous paraît être celui qui a observé cette vésicule sur le plus grand nombre d'œufs de divers animaux, et nous le laisserons parler lui-même. « Il paraît, dit-il, que tous les œufs vrais ont, dans les premiers temps, la vésicule qui a été décrite par Purkinjé, dans l'œuf de poule, et que nous désignerons ici, pour plus de brièveté et de concordance avec les autres dénominations, sous le nom de *vésicule du germe* (keimbläschen). Jusqu'ici je l'ai trouvée dans tous les animaux, excepté dans l'échinorhyncus-gigas et l'ascaride lombricoïde; mais, comme dans plusieurs insectes et annélides elle se dérobe de très bonne heure

à l'observation, et que je n'ai pu examiner ces entozoaires qu'une seule fois à l'état frais, ce résultat négatif ne peut pas être considéré comme une exception à la règle commune. Cette vésicule manque au contraire aux gemmules des méduses, autant que je puis me le rappeler de mes recherches précédentes. Cette année encore, je l'ai cherchée en vain dans les germes des éponges d'eau douce, qui ont une ressemblance extrême avec ceux des éponges de mer. — Il est vraisemblable que la vésicule du germe est la première partie de l'œuf. En ce qui concerne les animaux inférieurs, je crois pouvoir soutenir cela en toute assurance. Cela est également vraisemblable pour les animaux vertébrés; mais il est très difficile de constater la chose par l'observation. Dans les premiers temps, elle est toujours située vers le milieu de l'œuf, d'où elle se porte ensuite à sa surface. L'époque à laquelle elle se montre à la surface de l'œuf varie considérablement; cela se fait de bonne heure dans les oiseaux, plus tard dans les lézards et les serpents, et plus tardivement encore chez les écrevisses et les batraciens. Elle disparaît vers l'époque de la maturité de l'œuf, sort tout-à-fait du vitellus (comme j'en ai fait la remarque particulièrement sur les grenouilles), et crève alors sans doute, puisqu'on n'en trouve plus de traces par la suite. Dans les animaux inférieurs, cette vésicule m'a paru être simple, formée d'une membrane unique, le plus souvent absolument diaphane et renfermant un liquide transparent, qui contient néanmoins de très petits granules. Chez les oiseaux eux-mêmes, cette vésicule ne m'a offert également qu'un feuillet, quoiqu'il semble, comme Purkinj en a fait aussi la remarque, que la masse qu'il avoisine soit retenue par une membrane. Dans les lézards et les serpents au contraire, particulièrement dans les espèces vivipares, il y a une membrane granuleuse, obscure, qui est située à l'intérieur d'une tunique externe, entièrement transparente. Dans l'eau, ces deux lames se séparent et l'intérieur s'affaisse

sur elle-même. La masse qui entoure la vésicule du germe diffère presque toujours du reste de la masse du vitellus; ordinairement elle est moins colorée; quelquefois elle l'est davantage. Je dois dire que je n'ai pas pu reconnaître cette masse environnante dans quelques œufs d'animaux inférieurs; mais comme elle est très grande dans beaucoup d'helminthes (vers), dans des mollusques acéphales et gastéropodes, ainsi que dans les crustacés, je ne puis m'empêcher de croire qu'elle ne soit une partie constitutive de l'œuf vrai, d'autant plus que pendant la maturation de celui-ci elle semble subir des changements qui font qu'on ne la reconnaît plus par la suite d'une manière distincte. — Je ne doute pas de l'existence générale d'une masse particulière qui entoure la vésicule du germe. Je suis moins certain des rapports que cette masse peut avoir avec la formation du *blastoderme*. (Voyez ce mot.) Cette incertitude tient à une différence sensible qui existe, à cet égard, dans les divers œufs, et qui réclame des recherches attentives et prolongées; mais, en attendant, il est nécessaire de donner un nom à cette partie. — M. Bauer compare ensuite la vésicule du germe avec l'ovule dans les animaux inférieurs, chez les vertébrés ovipares avec les mêmes parties dans les mammifères ou vertébrés vivipares, et conclut que, dans ces derniers, c'est la vésicule du germe qui se convertit en œuf et devient le berceau de l'embryon, tandis que, dans les ovipares, cette vésicule disparaît dans l'œuf. Quels que soient l'habileté, la patience, le talent d'observation et le haut degré d'instruction des investigateurs dans ces sortes de recherches, on doit toujours se prémunir contre les illusions et les déterminations erronées qu'elles pourraient entraîner. λ.

BLASTODERME, nom composé des mots grecs *blastos*, germe, et *derma*, peau, membrane : c'est-à-dire *membrane du germe*. Il a été introduit dans la nomenclature de l'embryogénie par Pander (*Mémoire sur le développement du*

poulet dans l'œuf, in-fol., Wurtzbourg, 1817, fig.). Les traductions de ce mémoire ont été insérées dans le *Journal complémentaire des sciences médicales*, dans les *Archives générales de médecine* et dans le *Journal des progrès des sciences et institutions médicales*. — Le blastoderme est une partie de la cicatrice (*voyez* ce mot). Celle-ci est dans le langage ordinaire la tache blanche dans laquelle le poulet se forme. Pander y distingue deux parties : « 1° un disque rond, dans lequel et duquel se développe le fœtus, et qu'on peut par conséquent appeler *blastoderme*; 2° la petite masse située au-dessous de cette membrane, qui subit certaines métamorphoses comme toutes les parties contenues dans l'œuf, et que j'appellerai désormais *noyau de la cicatrice*. » D'après les déterminations que cet auteur a données sur le blastoderme, cette membrane est formée dans l'œuf non couvé d'une couche de grains adhérents les uns aux autres; son tissu est par conséquent globuleux. Mais, après que l'œuf a été exposé à la chaleur de l'incubation, le blastoderme ne reste pas dans cet état de simplicité. Vers la 12^e heure de l'incubation, il se compose de deux lamelles tout-à-fait distinctes, l'une interne plus épaisse, grenue et opaque, l'autre externe, plus mince, unie et transparente. Pour les distinguer, Pander désigne la première sous le nom de *feuille muqueux* et la seconde sous celui de *feuille séreux*. Il prétend ensuite avoir constaté par l'observation la plus minutieuse un fait qui avait échappé à Wolf, c'est qu'il se forme entre les deux feuillets du blastoderme une troisième membrane moyenne, dans laquelle se développent les vaisseaux, et qu'il nomme *membrane vasculaire*. Par l'effet des changements que l'incubation produit de bonne heure dans le blastoderme, et principalement dans son feuille muqueux, on aperçoit deux zones : une intérieure, dite *champ transparent*, *aire transparente*, *aire du germe*; une extérieure, qu'on a nommée *champ opaque*. L'aire du germe, d'abord petite, cir-

culaire, grandit ensuite, devient ovale, puis insensiblement pyriforme; enfin ses extrémités s'allongent encore; elle prend, au bout d'environ 18 heures, la forme d'un biscuit. La transparence de l'aire du germe permet d'apercevoir au-dessous de lui les premiers rudiments de l'embryon, que l'opacité primordiale de cette partie du blastoderme cachait primitivement. La zone obscure ou le champ opaque du blastoderme est partagée en deux autres zones concentriques par un cercle blanc qui forme la limite de la membrane vasculaire, en sorte que celle-ci n'est pas aussi grande que les feuillets séreux et muqueux entre lesquels elle est placée. Pander fait remarquer encore que, pendant que le blastoderme s'agrandit la membrane vasculaire s'étend proportionnellement, mais qu'elle est toujours dépassée par les bords larges des feuillets séreux et muqueux. — Après avoir indiqué la composition du blastoderme et les aspects sous lesquels il se présente, l'auteur de ces recherches a cru devoir dériver de cette membrane du germe trois sortes de plis : les uns primitifs, destinés à envelopper les rudiments de la moelle épinière, les autres secondaires, formant les parois de la grande cavité splanchnique ou viscérale, et les troisièmes, qui, par leur convergence, finissent par envelopper le fœtus. Ces trois sortes de plis, d'abord libres, se développant progressivement, se réunissent sur les lignes médianes. Les deux premières sortes de plis circonscrivent le corps du nouvel individu. Les plis de la 3^e espèce formeraient les enveloppes de l'embryon. Cette détermination très contestable est bien loin de paraître un fait positif aux yeux même de Pander, qui s'exprime à ce sujet dans les termes suivants : « On peut considérer sous deux aspects différents la manière dont l'animal vivant et ses diverses parties naissent du blastoderme : ou ce dernier produit les germes du système nerveux et du système sanguin, qui se chargent ensuite de continuer l'opération vitale, devenue alors individuelle, ou bien lui-même forme seul le corps et

les viscères de l'animal par le simple mécanisme du plissement. Un filament délié, qui représente la moelle épinière, s'applique à cette membrane, et à peine ce phénomène a-t-il lieu que le blastoderme, produisant les *premiers plis* destinés à envelopper ce précieux filament et à lui assigner sa place, jette ainsi le premier fondement du poulet. Il donne ensuite de *nouveaux plis*, qui, opposés aux premiers, produisent les cavités pectorales et abdominales avec tout ce qu'elles contiennent. Pour la troisième fois enfin, il jette de *nouveaux plis*, destinés à envelopper le fœtus formé par lui et tiré de sa propre substance. » — A ces notions sur l'anatomie et la physiologie du blastoderme, nous pourrions ajouter les résultats des recherches encore plus récentes que nous devons à M. Bauer, professeur de zoologie à l'université de Königsberg, mais ces détails nous entraîneraient trop loin, et l'ordre naturel de l'étude nous prescrit de les renvoyer à l'article CICATRICULE. — Nous terminerons en faisant remarquer qu'on ne doit pas confondre les feuillets séreux et muqueux du blastoderme avec les membranes vitellines externe et interne de Wolf, sur lesquelles Haller a glissé très rapidement. Les procédés anatomiques pour la préparation extemporanée du blastoderme sont les suivants : 1° après avoir enlevé le blanc de l'œuf, on enlève avec précaution la membrane vitelline, et le blastoderme reste étendu sur le jaune : on le détache aisément sous l'eau du noyau sous-jacent de la cicatricule ; 2° lorsqu'on veut isoler les feuillets séreux et muqueux, il faut plonger le blastoderme pendant 12 ou 24 heures dans l'eau froide pour le ramollir ; après cette macération on les sépare aisément par une légère traction, et leur séparation s'opère d'autant plus facilement qu'ils sont plus développés. Non seulement on n'y parvient que très difficilement dans les premiers temps, mais encore on est exposé à voir le feuillet muqueux détruit par la macération. λ.

BLATIER ou **BLADIER**, en latin,

frumentarius, marchand de blé, mots faits tous deux de la basse latinité *bladum*, dérivé du saxon *blad*, ou, selon d'autres, du grec *blastos*, *blastê*, c'est-à-dire germe ou naissance des herbes. C'est proprement celui qui va acheter du blé dans les campagnes, pour le transporter et le revendre sur les marchés des villes et gros bourgs. Il y avait à Paris, du temps de saint Louis, une communauté de *blatiers*, et le prince leur donna, comme à tous les autres corps de marchands et artisans, des statuts que l'on trouve rapportés dans le *Traité de la Police*, par Delamare (tom. 2, liv. v, chap. 2.) Ceux qui composaient cette communauté furent restreints, par la suite, à ne vendre des grains qu'à la petite mesure, et furent nommés dans les règlements *revendeurs de grains*, *regrattiers* ou *grainiers*, et ceux qui avaient reçu le droit de faire le commerce en grand prirent le nom de *marchands de grains*. Ainsi, le nom de *blatier* est resté aux petits marchands forains qui vont chercher le blé dans les campagnes, et le transportent sur les marchés de proche en proche, jusqu'à ce qu'il soit arrivé jusqu'aux lieux où il s'en fait une grande consommation, ou bien sur le bord des rivières, où ils le vendent aux marchands qui chargent pour l'approvisionnement des grandes villes.

BLATTA BYZANTIA. C'est ainsi que l'on nomme l'opercule de la coquille appelée *pourpre* (en grec, *blattos*). Elle est d'une odeur agréable, qui lui vient de l'animal qu'elle renferme ; sa teinte est d'une couleur rougeâtre comme celle de la châtaigne, sa longueur et sa forme sont semblables à la moitié du petit doigt, d'où elle a pris aussi le nom d'*unguis odoratus*. On l'a quelquefois ordonnée en médecine contre l'épilepsie, l'hystérie et les obstructions de la rate ; mais sa vertu est rangée aujourd'hui dans le nombre des choses fort douteuses.

BLATTE (*blatta orientalis*, L.), du grec, *blaptô*, je nuis. Genre d'insectes orthoptère, dont plusieurs espèces, éta-

blies dans nos habitations, y causent des dégâts considérables, dévorant les aliments, le sucre, les étoffes, les cuirs, le coton, etc. Les blattes répandent une odeur fort désagréable; elles sont *lucifuges*, c'est-à-dire qu'elles fuient la lumière, et font leurs expéditions dans le calme de la nuit. Elles ont le corps ovale ou orbiculaire, aplati, et sont d'une très grande agilité. — La *blatte des cuisines* ou *des greniers* (qui est la même) est de couleur brune, comme brûlée; ses antennes, longues et unies, surpassent d'un tiers la longueur du corps, et sont composées d'une infinité d'anneaux courts. La tête est petite et presque entièrement cachée sous la platine du corselet, qui est large et ovale. Les étuis, qui ont la même couleur que le reste du corps, sont transparents, membraneux, et plus courts d'un tiers que le ventre. Du haut de chacun partent trois stries principales, presque toutes trois du même point. La femelle n'a ni étuis ni ailes, mais seulement deux moignons au commencement des uns et des autres. Aux deux côtés du dernier anneau du ventre sont deux appendices vésiculaires, débordant le ventre, longs d'une ligne, qui paraissent striés transversalement, à cause des anneaux dont ils sont composés. Leurs jambes sont velues ou épineuses. Cette variété de la blatte, qui est la plus commune, se trouve surtout autour des cheminés et des fours de boulangers. Sa larve se nourrit de farine ou de pâte, et occasionne un très grand dégât, ce qui l'a fait nommer dans beaucoup d'endroits la *panetière*. On lui a donné quelquefois aussi le nom de *bête noire*. — Les *moyens préservatifs* employés avec succès contre cet insecte destructeur sont les odeurs fortes et pénétrantes, telles que le camphre; les huiles acres et volatiles produisent le même effet, et sont en usage dans l'Inde, non seulement contre les blattes, mais contre les fourmis, qui sont excessivement nombreuses dans les climats chauds. Mais le procédé qui paraît le plus sûr pour détruire les blattes est celui qui a

été indiqué par un fermier saxon nommé Hendl; il consiste à prendre un peu de suie de poêle, que l'on mêlera avec une égale quantité de pain émié, ou avec une poignée de pois cuits, dont les blattes sont très friandes: cet appât est un poison pour les blattes, ainsi que pour les grillons, qui sont bien moins malfaisants; et tous ceux qui en mangent périssent presque instantanément.

BLAUDE, espèce de blouse (voyez ce mot), habillement de dessus, surtout de charretier, fait de grosse toile, que nos pères appelaient *bliaud*, et qui était chez eux un vêtement commun aux deux sexes. Ce mot vient de la basse latinité *blialdus*, d'où les Provençaux ont fait *blisaud*, les Languedociens *brisaud*, les Lyonnais *blauda*, les Comtois *biauda*, les Normands *plaud*, et les Picards *bleude*.

BLÉ, FROMENT. On désigne sous ces noms les fruits de plusieurs espèces de plantes appartenant au genre *triticum* et à la famille des graminées. — On les nomme aussi *grains de blé*, quoique ce ne soit pas des grains, mais de véritables fruits, dont le péricarpe, mince, indurécé, monosperme, est intimement soudé avec le tégument de la graine ou spermodermis. Ce fruit, en botanique, porte le nom de *cariopse*. — Ces fruits ou grains de blé sont pour l'homme, et en général pour toutes les nations, d'une importance immense, puisqu'ils forment la base de leur nourriture, et, chose remarquable, plus un peuple est civilisé, plus il consomme de blé, c'est-à-dire que la partie essentielle de sa nourriture est le blé converti en pain, sauf les exceptions dépendantes des localités, des influences atmosphériques et de la latitude, qui ne permettent pas de cultiver le *triticum* dans toutes les parties de l'univers.

Caractères généraux. Épillets solitaires sur chaque dent de l'axe de l'épi et opposés à cet axe; glume à 2 valves, renfermant plusieurs fleurs; glumelle ou balle à 2 valves.

1^{re} espèce. Froment cultivé, *triticum sativum*, Lam., *Dict. encyclop.*, 2, p. 554.

— *Triticum aestivum* et *triticum hyber-*

um, Linn., *Spec.*, 126.—Le froment est tellement connu qu'une description spécifique serait superflue, mais un tableau des différentes races cultivées en France offrira de l'intérêt.

Races à épis glabres, munis de barbes.

1° *Froment à barbes caduques*. Epi roux ou quelquefois blanchâtre, perdant ses barbes vers l'époque de la moisson; grains assez gros; chaume presque plein; cultivé en Anjou, etc.; semé en automne.—2° *Blé de Providence*. Epi blanc, gros, presque carré; barbes blanches, quelquefois caduques; chaume plein; grains gros et jaunâtres; semé en automne.—3° *Froment à barbes divergentes*. Epi blanc, large; barbes blanches, quelquefois rousses; chaume fistuleux ou creux; épi quelquefois velu; semé en automne, et quelquefois au printemps.—4° *Froment à barbes serrées*. Epi rougeâtre; glumelles ou balles rouges, rapprochées et serrées; grains gros et ternes.—5° *Froment à grains ronds*. Epi blanc, compacte; barbes noires, un peu caduques; chaume demi-fistuleux; grains blancs, bombés, arrondis; cultivé près d'Avignon.—6° *Froment d'Italie*. Epi blanc, étroit; barbes noires; grains ternes; chaume grêle, plein; cultivé près d'Avignon.—7° *Froment de Sicile*. Diffère du précédent par son chaume fistuleux.

Races à épis glabres, dépourvus de barbes.

8° *Froment d'automne à épis blancs*. Glumelles ou balles blanches; grains dorés; chaume creux.—9° *Froment d'automne à épis dorés*. Glumelles rousses; grains jaunes; chaume creux; cultivé en Picardie.—10° *Froment à grains de riz*. Paille, barbes et grains blanchâtres; chaume creux; grains courts; cultivé dans le nord de la France; semé en automne.—11° *Froment touzelle*. Diffère du précédent par ses grains longs et transparents; cultivé dans le midi de la France.—12° *Froment trémois sans barbes*. Ne diffère du froment d'automne

à épis dorés que parce qu'on le sème au printemps, et qu'il devient par conséquent moins gros.—13° *Froment de Phalsbourg*. Ne diffère du précédent que par son chaume grêle; cultivé à Phalsbourg, mêlé avec le suivant.—14° *Froment d'Alsace*. Epi court, roux, quadrilatéral; chaume creux; grains petits; semé au printemps; cultivé en Alsace.

Races à épis velus, garnis de barbes.

15° *Froment gris de souris*. Epi étroit, d'un gris bleuâtre; grains gros et bombés; chaume plein; barbes noires, grises ou cendrées; cultivé en Anjou.—16° *Pétanielle roux, ou froment renflé, ou gros blé*. Epi roux, court, presque carré; barbes rousses; grains gros, ternes, bombés; chaume plein; cultivé en Gascogne: c'est le *tritium turgidum*, Linn.—17° *Pétanielle blanc*. Diffère du précédent par son épi et ses barbes blanches; glumelles ou balles entassées; épi court; grains cornés; cultivé près d'Avignon, de Grenoble. On le nomme *moutin blanc, blé d'abondance*, ou quelquefois, mais à tort, *blé du miracle*. C'est le *tritium turgidum*, Vill.—18° *Froment de Barbarie*. Epi barbu, gris, épais; grains cornés, un peu allongés; chaume plein; barbes fort longues. Rapporté de Barbarie par M. Desfontaine, et décrit par ce naturaliste sous le nom de *tritium durum*.

Races à épis velus, dépourvus de barbes.

19 *Froment grisâtre*. Epi velouté; grains dorés, velus à un bout; chaume creux; se cultive dans le pays d'Auge.—On ignore la patrie du froment; cependant on le croit originaire d'Asie; M. Dureau de la Malle pense qu'il est originaire des environs de Jérusalem, et qu'il y croît spontanément. On le sème en automne ou au printemps; et dans ce dernier cas, on le nomme *froment marsais* ou *blé trémois*; mais cette différence dans la culture ne provient point d'espèces différentes.—2° *Triticum compo*.

mitus, L. f. *Froment à épis rameux*. Cette espèce n'est peut-être qu'une variété du *tritium sativum*, Lam., et s'en distingue surtout par son épi rameux à sa base. On le croit originaire d'Égypte ou de Barbarie. Cultivé quelquefois en Picardie. — 3^e *Triticum spelta*, Linn., ou *froment épautre*. L'épautre ou la grande épautre diffère des deux espèces précédentes par ses glumelles ou balles adhérentes autour de la graine mûre, par ses glumes cartilagineuses, tronquées et un peu pointues, et que sur quatre fleurs qu'elles renferment deux ou trois seulement sont fertiles. Originaire de la Perse; cultivé dans la partie de la France voisine de la Suisse. On en distingue plusieurs variétés : a. épautre barbu à épi blanc; b. épautre barbu à épi rouge; c. épautre sans barbes à épi blanc; d. épautre sans barbes à épi rouge; e. épautre serré; glumelles ou balles serrées. Toutes ces variétés ont le chaume creux et les grains allongés : on les sème au printemps. Pour les applications, voyez les articles FARINE, GLUTEN, PAIN, SON, etc.; et pour les nombreuses généralités ou particularités du même sujet, concernant l'agriculture, le commerce et l'économie politique, les articles BATAILLE, CÉRÉALES, GRAINS, MOISSON, SEMAILLES, SILOS, etc. CLARION.

Origine du blé.

Il faut être pyrrhonien outré, a dit Voltaire, pour douter que *pain* vienne de *panis*. Mais, pour faire du pain, il faut du blé. Les Gaulois avaient du blé du temps de César, où avaient-ils pris ce mot *blé*? On prétend que c'est de *bladum*, mot employé dans la latinité du moyen âge.... Mais les mots latins de ces siècles barbares n'étaient que d'anciens mots celtiques ou tudesques latinisés. *Bladum* venait donc de notre *blead*, et non pas notre *blead* de *bladum*. Les Italiens disent *biada*, et les pays où l'ancienne langue romaine s'est conservée disent encore *blia*. On serait curieux de savoir où les Gaulois et les Teutons avaient trouvé du blé pour le semer. On vous

répond que les Tyriens en avaient apporté en Espagne, les Espagnols en Gaule et les Gaulois en Germanie. Et où les Tyriens avaient-ils pris ce blé? chez les Grecs probablement, dont ils l'avaient reçu en échange de leur alphabet. Qui avait fait ce présent aux Grecs? C'était autrefois Cérès sans doute; et quand on a remonté à Cérès, on ne peut guère aller plus haut. Il faut que Cérès soit descendue exprès du ciel pour nous donner du froment, du seigle, de l'orge, etc. Mais, comme le crédit de Cérès, qui donna le blé aux Grecs, et celui d'Isbeth ou Junon, qui en gratifia l'Égypte, est fort déchu aujourd'hui, nous restons dans l'incertitude sur l'origine du blé. Sanehoniaton assure que Dagon ou Dagan, l'un des petits-fils de Thans, avait en Phénicie l'intendance du blé. Or son Thans est à peu près du temps de notre Zared. Il résulte de là que le blé est fort ancien, et qu'il est de la même antiquité que l'herbe. Peut-être que ce Dagon fut le premier qui fit du pain, mais cela n'est pas démontré. Chose étrange! Nous n'avons positivement que l'obligation du vin à Noé, et nous ne savons pas à qui nous devons le pain... Un juif m'a assuré, ajoute Voltaire, que le blé venait de lui-même en Mésopotamie, comme les pommes, les poires sauvages, les châtaigniers, les nêfles, dans l'Occident. Je le veux croire jusqu'à ce que je sois sûr du contraire, car enfin il faut bien que le blé croisse quelque part. — *La Biographie universelle*, à l'article Chin-Nong, dit que les Chinois attribuent à ce second des neuf empereurs de la Chine qui précédèrent l'établissement des dynasties la découverte du blé, celle du riz, du miel et des pois. Chin-Nong s'était appliqué, dit-on, depuis long-temps à observer un grand nombre de plantes, et à examiner la nature des graines qu'elles produisent. Après avoir fait quelques essais qui justifiaient ses conjectures sur la propriété nutritive de ces céréales, il fit recueillir une quantité suffisante de ces différents grains. De vastes terrains furent ensuite défrichés par son ordre; les premiers

champs furent tracés, et ils offrirent pour la première fois le coup d'œil agréable de la culture. Le prince, ravi de ce succès, inventa plusieurs instruments aratoires, parmi lesquels est la charrue qui porte son nom et dont on fait encore usage en Chine.

BLÉ (Chambre à). Voyez pour la construction d'une chambre à blé l'article ARCHITECTURE RURALE (tom. 2, p. 20).

BLÉ DE TURQUIE, *blé d'Inde*, *maïs*, *blé d'Espagne*, *Zea maïs*. Cette céréale est si anciennement cultivée que les traces de son origine se sont effacées du souvenir des hommes. Inconnue dans son état primitif, puisqu'elle n'a été rencontrée en aucun lieu de l'univers à l'état de nature, croissant et se reproduisant sans culture et sans aucun secours de l'homme, on est réduit à savoir que, cultivée de temps immémorial dans diverses parties de l'Amérique méridionale, elle a été apportée du Pérou en Europe sur la fin du ^{xv}^e siècle, et à supposer que sa semence est primitivement de couleur jaune et beaucoup plus petite que celle d'aucune des variétés cultivées de nos jours. Partant en effet on a pu faire cette observation sur le blé de Turquie, que soit les variétés qui ne s'élèvent qu'à un pied, soit les variétés qui s'élèvent à dix ou douze pieds, soit enfin les espèces intermédiaires, étant toutes abandonnées aux seules forces de la nature, délaissées entièrement par le cultivateur, donnent, avant de cesser de vivre, de petites graines jaunes, conservant très en petit la forme des semences du blé de Turquie jaune; d'où on a conclu que le blé de Turquie primitif produit des semences jaunes et moins grosses que celles du blé de Turquie jaune cultivé. — Tous les écrivains, en tête desquels il est juste de placer Parmentier, auteur d'un ouvrage spécial sur le blé de Turquie, sont d'accord pour célébrer l'excellence de cette plante, comme aliment pour l'homme qui consomme sa semence sous toutes formes de mets; comme aliment pour les animaux qui consomment ses feuilles, sa tige et ses semences. Tous reconnaissent que

le maïs est tellement approprié à la constitution de l'homme que jamais il n'y a eu de maladies produites par l'usage de cet aliment. Cette innocuité du blé de Turquie a fixé d'une manière particulière l'attention des observateurs depuis que des expériences directes de laboratoire, des expériences chimiques, sont venues en donner une explication rationnelle et mathématique, et ont ramené les esprits à la recherche des causes pour lesquelles les habitants de la France qui se nourrissent de blé de Turquie paraissent exempts d'un grand nombre de maladies qui existent dans les pays où le blé de Turquie ne constitue pas la base de la nourriture publique, telles par exemple que les maladies vésicales et rénales, si cruelles et si douloureuses. — Le blé de Turquie ou maïs étant une des plantes les plus anciennement cultivées dans l'Amérique méridionale, il est vraisemblable que cette partie du Nouveau-Monde possède un nombre beaucoup plus grand de variétés de cette plante que n'en possède l'Europe, qui en cultive néanmoins beaucoup de variétés et de sous-variétés, parmi lesquelles nous allons mentionner succinctement les meilleures, qui sont : le *gros maïs jaune ordinaire*, le plus généralement cultivé en France, en Espagne et en Italie; le *gros maïs blanc ordinaire*, cultivé dans le midi de la France; le *gros maïs rouge ordinaire*, moins cultivé à cause de sa couleur, mais aussi alimentaire que les deux précédents : ces trois maïs ont la semence d'une grosseur moyenne entre les maïs à très gros grains, et les maïs quarantains; le *maïs jaune à très gros grains*, le *maïs blanc à très gros grains*, le *maïs rouge à très gros grains* remarquables tous trois par le volume de leurs graines, beaucoup plus grosses que celles des maïs ordinaires, et par l'abondance de leur feuillage et par leur hauteur, qui est de huit à douze pieds; le *maïs jaune à longs épis*, le *maïs blanc à longs épis* et le *maïs rouge à longs épis*, dont le caractère est d'avoir un épi plus long d'un tiers que tous les autres blés de Turquie;

le *maïs quarantain rouge*, le *maïs quarantain blanc* et le *maïs quarantain jaune*, qui ont l'avantage de mûrir en deux mois en France, même dans le nord, et qui sont extrêmement précieux, en ce qu'ils n'ont jamais rien à craindre de la température : les graines de ces trois derniers maïs sont plus petites que celles des maïs ordinaires. Le *maïs quarantain* a une sous-variété plus petite dans toutes ses parties, dite *maïs à poulet*, dans laquelle on retrouve également les couleurs blanche, rouge et jaune. Tous les autres maïs, sous quelques dénominations qu'ils se présentent, rentrent dans les différents groupes que nous venons de citer : ainsi, le *maïs lie de vin de Bourgogne* rentre dans le *gros maïs rouge ordinaire*, le *maïs de Pensylvanie* n'est que le *maïs quarantain rouge*, le *maïs ridé* ou *sucré* est une sous-variété nouvelle, non sans importance peut-être, du *maïs blanc* à très longs épis ; le *maïs perlé* rentre dans le *maïs blanc quarantain*, dont il n'est qu'un accident très fugitif ; les trois maïs noirs, gros, moyen et petit, sont des jeux des maïs rouges. Mais le mélange des poussières fécondantes et l'hybridisme tendent incessamment à établir une telle confusion dans le maïs et les autres plantes que les expressions finiront par manquer pour décrire tant d'accidents, de jeux, de métamorphoses, qui augmentent chaque jour nos richesses en plantes cultivées. On trouver une langue assez riche pour établir désormais d'un seul mot, ainsi que le prescrivent les sévères, mais justes lois botaniques, la différence réelle et constante qui sépare une plante d'une autre dans autant de productions végétales nouvelles, ayant des caractères, une physionomie, je dirais presque une existence aussi fugitive que les circonstances imprévues et incalculables qui leur ont donné naissance, ainsi que nous le voyons journellement dans les nombreuses espèces, variétés, sous-variétés, sortes et races de choux, de laitues, de pommes, de poires, de haricots, etc., dont quelques-uns changent entièrement de forme et de couleur

en une seule année, et dont les autres modifications et métamorphoses sont sans fin ! — Le maïs était connu depuis longtemps, même en France ; cependant le nom de *Parmentier* est à jamais en honneur, pour avoir, le premier, appelé avec persévérance l'attention publique sur l'utilité de cette céréale, qu'il a beaucoup contribué à multiplier et à répandre en France et ailleurs. Ce philanthrope n'eut d'abord en vue que le gros maïs jaune ; sur la fin de sa vie, il attacha une grande importance au maïs blanc, qui paraît destiné à remplacer le maïs jaune dans ses plus utiles applications, et dont au reste la culture prend une grande faveur partout. — Le blé de Turquie se mange sous la forme panair, mais plus souvent en bouillie, qui porte en Italie le nom de *polenta* et en France le nom de *gaude* : cette bouillie, presque sèche, se coupe en Italie avec un fil de fer en autant de parts qu'il y a de convives ; elle est d'autant meilleure qu'elle est faite avec du lait au lieu d'eau, et qu'on emploie de meilleure farine. C'est un mets agréable. La chair des animaux nourris de maïs a une qualité supérieure, ainsi que l'observation l'a confirmé pour la volaille, dont la chair est beaucoup plus délicate ; pour le porc, dont le lard a plus de qualité ; pour les carpes, que le maïs engraisse rapidement, et dont il augmente singulièrement le volume, la qualité et la saveur de la chair. — Le temps favorable pour confier les semences de maïs à la terre est le printemps, quand la gelée n'est plus à craindre.

C. TOLLARD aîné.

BLÉ DE VACHE ou **MÉLAMPYRE**, de deux mots grecs, *mélas*, noir, et *pur*, feu, genre de plantes, placé par Tournefort dans la quatrième section de la troisième classe, qui comprend les herbes à fleur d'une seule pièce, irrégulière, terminée par un muet à deux mâchoirs, et appelée par lui *melampyrum purpurascens* *comé*. Linnée le nomme *melampyrum arvense*, et le classe dans la didynamie gymnospermie. Ce genre renferme plusieurs espèces distinctes, communes

dans les bois et dans les prés; nous parlerons seulement ici de celle qui a reçu spécialement le nom de *blé de vache*. C'est une plante annuelle qui croît dans les champs, au milieu des blés. Sa racine est dure et fibreuse, sa tige haute d'environ un pied, rougeâtre, carrée, rameuse, feuillée; ses feuilles sont longues, étroites, quelques-unes entières et d'autres découpées; les florales sont dentées. Ses fleurs naissent au sommet de la tige, où elles sont disposées en épi; elles sont coniques et lâches, rougeâtres et tachetées de jaune. Son calice est d'une seule pièce, en forme de tube, à demi fendu, divisé en quatre et accompagné d'une feuille rougeâtre. La corolle est d'une seule pièce, le tube oblong, recourbé; la lèvre supérieure en forme de casque aplati, et les bords recourbés; l'inférieure est droite, fendue en trois lobes égaux, marquée au milieu de deux éminences. Les étamines, au nombre de quatre, dont deux plus courtes et deux plus longues, sont cachées sous la lèvre supérieure. Le fruit est une capsule oblongue, dont le bord supérieur est convexe, et le bord inférieur droit; il est composé de deux loges, renfermant des semences dont la forme approche de celle d'un grain de blé, mais plus petites et noires. — Les bœufs et les vaches mangent avec plaisir cette plante et son grain, ce qui lui a fait donner le nom de *blé de vache*. Dans le besoin, on peut faire du pain avec sa graine. Quelques auteurs, dit l'abbé Rozier, prétendent que ce pain cause des pesanteurs à la tête; d'autres, au contraire, le regardent comme très sain, et même agréable. Il est facile de concilier leurs opinions: le grain étant encore trop frais, trop rempli de l'eau de végétation, il peut très bien arriver qu'il produise des effets funestes: cette première eau est toujours dangereuse, comme on l'a remarqué dans le manioc, et même dans le meilleur froment; mais si une forte exsiccation a fait disparaître cette eau, alors le pain est sain. Ce qu'il y a de certain, ajoute l'abbé Rozier, c'est que dans les pays où

cette plante abonde dans les blés, en Flandre, par exemple, le paysan ne sépare pas ce grain de celui du blé ordinaire, et le pain qui en résulte ne produit aucun mauvais effet.

BLÈCHE, *blaische*, ou *blesche*, ancien mot peu usité, dérivé du grec *blax*, qui signifie timide, mou, sans fermeté. On a dit *blaque* avant de dire *blèche*, et c'était le surnom que l'on avait donné autrefois aux Valaques, que Froissard présente comme de fort mauvaises gens. — De *blèche* on a fait **BLËT** et **BLËTTE**, qui se disent du fruit devenu mou par excès de maturité. — **BLÈCHE** est aussi le nom d'un genre de plantes formé de trois espèces des crustolles de Linnée.

BLÈGNE, en latin *blechnum*, du grec *blechnos*, nom que Théophraste a donné à une plante que les uns croient être la fougère et d'autres le pouillot; genre de plantes de la famille des fougères et de la cryptogamie de Linnée, qui renferme beaucoup d'espèces étrangères. Celle qu'on trouve en France est le *B. spicant*, ou *osmunda spicant* de Linnée.

BLEIME, meurtrissure ou rougeur qui survient quelquefois à la sole des talons du cheval, et qui est suivie d'épanchement de sang ou de formation de pus. On en distingue de deux espèces, l'une naturelle et spontanée, l'autre accidentelle. — La *bleime naturelle et spontanée* se montre sous des formes diverses, qui se rapportent à cinq variétés, dont la première prend le nom de *bleime sèche*, et les quatre autres se réunissent sous l'appellation commune de *bleime encornée*. — La *bleime accidentelle* est produite par un défaut de la ferrure, soit que les talons bas portent sur le fer et en soient meurtris, soit qu'un caillou s'introduise entre l'éponge du fer et le talon.

BLÉMYES (Les) ou **BLEMYES**, que l'on a appelés en latin *Blemia*, *Blenæ* et *Bleptæ*, étaient un peuple de l'Éthiopie sur lequel on a fait plusieurs contes, et dont on a dit entre autres qu'ils étaient sans tête et qu'ils avaient

les yeux et la bouche placés sur la poitrine. Quelques auteurs ont trouvé la raison de cette fable dans l'habitude qu'ils avaient de s'enfoncer la tête entre les deux épaules, qu'ils élevaient beaucoup, et Bochart (*Phaleg.*, liv. iv, chap. 29) prétend que leur nom vient de deux mots hébreux, dont l'un signifie *néga-tion*, *privation*, et l'autre *cerveau* ; d'où il croit pouvoir tirer la conclusion rigoureuse que les *Blémyes* étaient, au moral, des gens sans cervelle et sans tête. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils habitaient les déserts voisins des frontières de l'Égypte, et qu'ils commencèrent à se faire remarquer pendant le III^e siècle de l'empire. Ils servaient en Égypte le tyran Firmus ; et Aurélien, après les avoir vaincus, les fit paraître à son triomphe. Sous Probus, ils se répandirent dans l'Égypte méridionale, et prirent Coptos et Ptolémaïde ; mais ils furent domptés par Florus, lieutenant de l'empereur Marcien, l'an de J.-C. 450.

BLÉNDE, minéral, autrement appelé sulfure de zinc ; substance de couleur jaune ou brune, très éclatante, tendre et lamelleuse, remarquable par son clivage sextuple, qui donne pour noyau un dodécaèdre rhomboïdal ; elle accompagne presque constamment la galène dans les mines de plomb.

BLÉNDE (BARTHÉLEMI), né à Bruges en 1675, d'une famille distinguée, après avoir fait des études brillantes dans la maison des jésuites de Malines, se consacra aux missions de l'Amérique et passa en Espagne, d'où il s'embarqua pour le Paraguay. Arrivé à Buénos-Ayres, son premier soin fut d'apprendre la langue des Guaranis, qu'il fut chargé par ses supérieurs d'aller convertir au christianisme. La réputation qu'il acquit en cette circonstance engagea le père provincial, qui avait la direction spirituelle du Paraguay, à le charger d'une entreprise qui avait été jusque là tentée sans succès. Il s'agissait de remonter le Paraguay et de découvrir un chemin plus court que la route du Pérou pour parvenir aux missions des Chiquitos. On lui associa un

autre missionnaire non moins distingué que lui par son zèle et son courage, le père Arce, qui avait découvert la nation des Chiquitos. Les deux religieux s'étant embarqués le 24 janvier 1715, à la ville de l'Assomption, arrivèrent au pays des Guayeuréens et des Layaguas, qui, après avoir d'abord paru écouter leurs prédications, ne tardèrent pas à les massacrer avec tous les gens de l'équipage.

BLENNIE ou **RAYEUSE**, *blennius*, genre de poissons de l'ordre des acanthoptérygiens et de la famille des gobioides, ainsi nommés à cause de la mucosité qui couvre leur corps ; il y en a un très grand nombre d'espèces, mais ils sont trop petits pour servir d'aliment. Ils habitent les rivages ou les rochers de la mer, où ils sautillent avec légèreté. Les yeux des blennies sont placés de chaque côté de la tête, et non à sa face supérieure ; leurs ventrales ont deux rayons, leur corps est aplati de haut en bas, et ils n'ont qu'une seule dorsale.

BLENNORRHAGIE ou **BLENNORRIË**. (Voy. SYPHILIS).

BLÉPHARITE, en latin *blepharophtalmia*, ou *blepharitis*, du grec *blepharos*, paupière ; inflammation des paupières, que l'on distingue en *aiguë générale*, quand elle intéresse la totalité des paupières, et *chronique partielle*, lorsqu'elle n'occupe que le bord libre de ces organes, ou les follicules muqueux ou pileux qui les garnissent. La première, produite ordinairement par l'action d'agents extérieurs, par des coups, des piqures d'insectes ou le voisinage d'un érysipèle de la face ou du cuir chevelu, a pour caractère une tuméfaction d'une rose plus ou moins pâle des téguments de la paupière, qui sont comme translucides, accompagnée d'un larmoiement suivi de suppuration et même de la gangrène, si on la néglige. Le traitement de cette affection consiste tout entier dans l'emploi des saignées générales ou locales proportionnées à son intensité, des applications et des boissons émollientes, des pédiluves excitants et de la

diète. La *blépharite chronique* est caractérisée par la coloration en rouge du bord libre des paupières, avec augmentation des sécrétions des follicules sébacés, et de légers picotements, augmentant par la fatigue, les excès ou l'action d'émanations irritantes. Son traitement consiste d'abord dans la cessation des causes reconnues, dans des lotions mucilagineuses, telles que l'eau de guimauve ou de gomme avec addition de quelques gouttes d'acétate de plomb, de sulfate de zinc, ou d'une petite quantité de laudanum, quand les picotements sont très forts. On emploie encore, avec les malades jeunes et sanguins, les pédiluves, les boissons émollientes, le repos et un régime adoucissant; avec les personnes lymphatiques et faibles, les boissons amères et un exercice modéré; enfin, si le mal persiste, on a recours à l'application d'un vésicatoire à la nuque. — On appelle *bléphariques* les collyres employés aussi dans ces deux cas de maladie des yeux, et qui consistent en grande partie dans la pommade stimulante de Desault, mitigée avec une proportion plus ou moins grande d'axonge ou de pommade de rosat; et *blépharoptélie*, la paralysie des paupières.

BLÉSITÉ. On donne le nom de blésité à ce vice de la parole par lequel sont radoucis à contre-temps certains mots que l'i, le j et le g concourent à former. C'est, au reste, la manière de parler des peuples méridionaux, Espagnols, Italiens, Portugais ou Brésiliens, qui immigrent chez nous. Les personnes dont nous parlons prononcent *s'aime*, *Zulie*, *zéranium*, *Zalomon*. Cette prononciation vicieuse est particulièrement familière aux jeunes enfants, dont les muscles ont encore trop peu de force pour faire vibrer l'air entre la langue et le palais. Il n'est pas non plus très rare de rencontrer des femmes délicates et ce qu'on appelloit du temps de Condé, des petites-maitresses (par analogie aux *petits-mâtres* qui entouraient ce grand homme à son glorieux retour de Rocroi) conserver cette prononciation enfantine,

soit dans la crainte de déformer une jolie bouche, soit pour mieux jouer la faiblesse et l'ingénuité. C'est un défaut que les *précieuses* de Molière et les *abbés* de Boursault et de Sédaine ont acablé de ridicule, sans le corriger entièrement. Il était assez commun dans les commencements du règne de Louis XIV, moins cependant que sous les ministères de Richelieu et de Mazarin. On avait alors la fureur de la poésie et des romans espagnols, tendance littéraire que la jeune reine, épouse de Louis XIV, ne fit qu'accroître : c'est à cette époque que parurent et le *Cid* de Corneille et la *Zaïde* de madame de Lafayette. De l'espagnol on passa bientôt à l'italien, que Catherine de Médicis et Mazarin avaient déjà mis à la mode : on citait l'Arioste, on admirait le Tasse, malgré le courroux de Boileau; et, tout en enrichissant notre idiome, ces nouvelles études corrompaient le langage de quelques beaux esprits du temps. Mademoiselle de Seudéri, ainsi que Ménage et Pellisson, prononçaient le français et l'italien comme Boecace et Guarini auraient pu faire. Cette petite mademoiselle Duplessis, dont madame de Sévigné, qu'elle ennuyait, se moquait si agréablement aux *Rochers*, avait aussi cette manie, qui heureusement a presque disparu de nos jours. C'est maintenant vers l'Angleterre que nous inclinons, et notre prononciation s'en ressent déjà. Remarquons, au reste, que les mêmes personnes qui substituent le z au g et au j ont souvent aussi le défaut de mettre des l où il faudrait des r, et de ne point prononcer l'h de certains mots : elles disent *décire* pour *déchire*, et *Sarles* pour *Charles*. (Voyez JOTACISME et LALLATION).

ISID. BOURDON.

BLÉSOIS ou **BLAISOIS**, *Blesensis* *ager* ou *tractus*, pays de vingt lieues modernes de longueur sur onze de large, borné au nord par le Vendômois, le Dunois et l'Orléanais propre, au sud par le Berri, à l'est par la Sologne et à l'ouest par la Touraine. Ce pays, qu'on divise en haut et bas Blésois, et dont Blois est la capitale (voy. la notice sur cette ville),

est situé dans la contrée la plus heureuse et la plus fertile de France, et arrosé par la Loire, le Beuvron, la Soudre, la Cisse, la Raire, etc. Le magnifique château de Chambort et la belle forêt du même nom en font partie.—À l'époque où Jules César entreprit la conquête des Gaules, environ soixante ans avant l'ère chrétienne, le Blésois faisait partie du territoire des *Carnutes*. Les habitants prirent part aux diverses conjurations formées par les Gaulois pour secouer le joug de la puissance romaine. Ce pays était incorporé à la quatrième Lyonnaise lors du dénombrement des provinces de l'empire fait sous Honorius, au commencement du cinquième siècle. Soumis par les Francs, le Blésois échet en partage (511) à Clodomir, roi d'Orléans, second fils de Clovis. Ce pays suivit la destinée du royaume d'Orléans, et devint ensuite province neustrienne. Sous les rois carlovingiens, des comtes furent établis dans la capitale du Blésois pour administrer la justice et les finances et commander les troupes. Le plus ancien de ces comtes de Blois (car ils prirent leur dénomination du chef-lieu de leur département) fut Guillaume, tué vers l'an 834, dans les guerres de Louis-le-Débonnaire contre ses fils révoltés.—Eudes, son successeur, gouverna le Blésois jusqu'en 865. À sa mort, ce comté fut donné à Robert-le-Fort, comte d'Anjou, bis-aïeul de Hugues-Capet. Blichilde, fille de Robert, ayant épousé Thibaud, comte de Tours, proche parent de Rollon, premier duc de Normandie, le rendit père de Thibaud, premier comte héréditaire de Blois et de Chartres, à qui la fourberie et la duplicité de son caractère ont mérité le surnom de *Tricheur*. Ce ne furent ni l'éclat des vertus guerrières ni les calculs d'une noble ambition qui élevèrent si haut la fortune de ce fondateur d'une dynastie célèbre dans l'histoire. Il dut tout à l'illustration de son origine et au dangereux crédit que lui donnaient ses grandes alliances. Celle qu'il contracta en 943 avec Leutgarde, fille d'Herbert II, comte de Vermandois, le rendit

redoutable au roi Louis d'Outremer, par le rôle qu'il joua dans la confédération de ce comte avec Hugues-le-Grand, duc de France, pour le saccagement et l'usurpation des terres de la couronne. Thibaud I^{er} n'était pas de ces ambitieux qui savent faire un choix parmi les moyens de s'agrandir. Tous ceux que le hasard lui offrait, quels qu'ils fussent, étaient à sa convenance et saisis avec avidité. En 946, Hugues-le-Grand, ayant retiré des mains des Normands la personne de Louis-le-Gros, cherchait un geolier assez digne de sa confiance pour retenir le monarque captif au gré de ses desseins et de ses ressentiments personnels : le comte Thibaud s'offrit pour cette mission ; mais l'occasion paraissant bonne à celui-ci pour lui-même, il donna la liberté au roi moyennant la cession qu'il en exigea de la ville et du territoire de Laon, dont, au surplus, il ne jouit pas long-temps. On sait quels désordres et quelles cruautés Thibaud exerça sur les terres de l'archevêque de Reims, et quels conseils perfides il suggéra au jeune Lothaire contre Richard, duc de Normandie : il n'en recueillit que de la haine sans considération et sans avantages. Thibaud fut le premier comte de Blois qui fit revivre le titre de *comte palatin* (comte du palais), tombé depuis long-temps en désuétude, et qui passa sans interruption à l'aîné de ses descendants. Eudes I^{er}, son fils et son successeur dès 978, réunissait sur sa tête les comtés de Blois, de Chartres, de Tours, de Beauvais, de Meaux (ou Brie) et de Provins. Aussi se qualifie-t-il lui-même de *très riche comte*, dans une chartre de cette année, approuvée d'une donation faite par sa mère à l'abbaye de St-Père de Chartres. Eudes fit la guerre avec succès contre Adalbert, comte de la Marche, et Foulques-Nerra, comte d'Anjou.—Thibaud II et Eudes II, ses fils, ont gouverné les comtés de Blois, de Chartres et de Tours, le premier depuis 995 jusqu'en 1004, le second jusqu'en 1037. L'ambition de celui-ci l'entretenant dans une guerre continuelle avec ses voisins. Sa puissance était telle que Ri-

chard II, duc de Normandie, n'osant passer mesurer avec lui, appela à son secours les Danois. Mais le roi Robert, alarmé pour lui-même de la tournure que prenait cette querelle, parvint à l'apaiser. Gautier, châtelain de Melun, gagné par l'or du comte de Blois, lui avait livré cette place. Bouchard, comte de Paris, assisté du roi, la reprit presque aussitôt. La trahison de Gautier fut punie par un supplice ignominieux, et la perfidie d'Eudes par la perte d'une bataille rangée. Une leçon plus forte encore lui fut donnée le 6 juillet 1016, dans la plaine de Pont-le-Voi, par Foulques-Nerra, comte d'Anjou, auquel il avait enlevé de vive force quelques possessions pendant le séjour de ce comte à la Terre-Sainte. En 1019, Eudes réunit à son domaine la Champagne et la Brie, comme héritier du dernier comte Étienne. Cet accroissement de territoire ne tarda pas à réveiller ses projets de conquêtes. En 1026 il reprend les armes contre le comte d'Anjou. Attaqué à l'improviste par Herbert, comte du Maine, et mis en déroute le 6 août comme il revenait triomphant dans ses états, il ne resta pas moins possesseur des places qu'il avait conquises, et dont le nombre s'accrut par la continuation active de cette guerre. Celle qu'Eudes entreprit contre Henri I^{er} pour lui substituer au trône Robert de France, son frère puîné, n'eut pas le résultat qu'en espérait la reine Constance. Mais après bien des hostilités, le comte de Blois en recueillit un grand avantage, la cession de la moitié de la ville de Sens (1034). Ce fut ce comte qui imposa lui-même les conditions du traité, car le comte de Sens, son allié, était resté maître de la ville, malgré tous les efforts du roi pour la reprendre durant deux années de siège. Débarrassé de toute inquiétude du côté de la France, Eudes hâta les préparatifs d'une guerre plus juste et plus importante. Rodolfe III, roi d'Arles ou de la Bourgogne transjuranne, était mort sans enfants, le 6 septembre 1032. Il avait eu deux sœurs, Berthe, mère du comte de Blois, et Gerberge, mère de

Conrad-le-Salique, roi de Germanie. Celui-ci s'était mis en possession du royaume de Bourgogne, non pas au droit de sa mère, puisqu'elle était cadette, mais en vertu d'une donation de Rodolfe, de l'année 1024. Déjà Conrad s'était fait couronner à Soleure, en 1033, avec l'assentiment des grands et du peuple. Eudes, prétendant qu'une transaction arrachée à la faiblesse de Rodolfe ne pouvait éteindre ni primer le droit que lui avait transmis sa mère, leva une nombreuse armée et fit de rapides progrès dans la Bourgogne. Après avoir soumis toutes les places jusqu'au mont Jura, Eudes vint camper devant Vienne et s'y faire reconnaître par un traité conclu avec les habitants. Ébloui par des succès qui semblent tenir du prodige, le comte de Blois ne songe pas un moment au soin de s'affermir dans la possession encore incertaine de la Bourgogne. Il sourit au téméraire projet de surcharger son front d'une double couronne, et marche aussitôt à la conquête de la Lorraine (1037). Il échoue complètement devant Toul, mais il lave cet affront par la prise d'assaut de Bar-le-Duc. Confirmé par ce succès dans ses illusions, Eudes croyait avoir enchaîné la fortune à sa destinée. Déjà il songeait à se rendre à Aix-la-Chapelle pour s'y faire couronner roi de Lorraine, lorsque Gothelon I^{er}, duc de la Basse-Lorraine, réuni au comte de Namur et à plusieurs autres puissants alliés vint à sa rencontre au mois de novembre. Les deux armées se trouvent en présence non loin de Bar-le-Duc. L'action fut terrible et la victoire long-temps disputée. À la fin, entraîné dans la déroute de son armée, Eudes fut tué dans sa fuite par un chevalier lorrain, qui lui coupa la tête. Cette circonstance rendant aussi difficile que douteuse la recherche de son cadavre pour s'assurer positivement de son sort et lui rendre les honneurs dus à son rang, on ne parvint à le distinguer sur le champ de bataille qu'à la faveur d'une verrue qu'il avait à une partie secrète, et qu'indiqua Ermengarde d'Avvergne, sa femme, laquelle s'était rendue sur les lieux

pour le reconnaître (avis aux dramaturges modernes). Ce prince alliait à une bravoure et à une résolution à toute épreuve la plupart des défauts qui ont terni la mémoire de Thibaud-le-Tricheur, son aïeul. Du moins, chez Eudes l'ambition se justifiait par de grandes vues, et la ruse ne manquait jamais de courage. Sa réputation guerrière s'était répandue dans toute l'Europe, et les grands d'Italie, séduits par ses triomphes, lui avaient fait offrir cette couronne qu'Eudes se flattait de réunir à celles de Bourgogne et de Lorraine. Toutes ces illusions s'évanouirent dans une seule bataille. Eudes laissa deux fils, Étienne II, comte de Champagne et de Brie, et Thibaud III, comte de Blois. Ces deux comtes s'unirent dans le but de détrôner le roi Henri et de placer la couronne sur le front du prince Eudes, son frère. Ils débutèrent par un refus de prêter serment de fidélité à Henri. Celui-ci se ligue avec le comte d'Anjou, qui bat complètement les deux frères à Noet, près St-Martin-le-Beau, le 21 août 1042. Fait prisonnier et enfermé au château de Loches, Thibaud n'en sortit qu'après avoir fait l'abandon de Tours, Chinon et Langcy au comte d'Anjou. Après la mort du comte Étienne II (vers 1047), Thibaud dépouilla Eudes, fils légitime de ce prince et son neveu, des comtés de Champagne et de Brie. (*Voy.* dans le troisième volume de ce *Dictionnaire*, page 383, l'article des comtes d'AUMALE, auxquels Eudes de Champagne a donné origine.) Dès que Thibaud III vit son autorité reconnue et affermie dans toutes ses possessions, il recommença la guerre contre Geoffroi Martel, comte d'Anjou. Elle ne fut remarquable que par les ravages et les cruautés qui l'ont signalée, sans autre satisfaction pour les deux partis. Thibaud vécut jusqu'en 1089. On a conservé une charte dans laquelle il se qualifie comte des Français, *comes Francorum*. Alix de Crépi, sa seconde femme, l'avait rendu père de quatre fils : Eudes, qualifié comte du vivant de Thibaud, qu'il paraît avoir précédé dans la tombe; Hugues I^{er},

comte de Troyes, mort à la Terre-Sainte dans la milice du Temple; Étienne, comte de Blois et de Chartres, puis de Champagne, et Philippe, évêque de Châlons. — Étienne, appelé quelquefois Henri, avait porté du vivant de son père le titre de comte de Meaux et de Brie. Il recueillit, avec une majeure portion de son héritage, le titre de comte palatin, et devint si puissant que les anciennes chroniques, pour en donner une idée, disent qu'il possédait autant de châteaux qu'il y a de jours dans l'année. Étienne eut aussi quelques démêlés avec le roi de France. Fait prisonnier par Philippe I^{er}, il se réconcilia avec ce monarque, jura de lui être dévoué et fidèle, et tint loyalement cette promesse. Ce fut lui qui dissipa cette conjuration de plusieurs grands du royaume, formée par Bouchard II, comte de Corbeil, qui n'aspirait à rien moins qu'au titre de roi de France, et qu'Étienne tua de sa propre main. Partit pour la croisade, en 1096, la haute opinion qu'on avait conçue de sa valeur et de son expérience, et que ses exploits au siège de Nicée (1097) semblaient confirmer, le fit nommer par les princes chrétiens chef du conseil de guerre chargé de la direction de toutes les opérations de l'armée. Mais, élevé dans les jouissances du luxe et les habitudes de la mollesse, Étienne ne savait briller qu'en un jour de combat, pourvu qu'il en trouvât deux pour chanter la gloire et se livrer au plaisir. Accablé sous le fardeau des devoirs que lui imposait sa nouvelle dignité, il se montra d'abord incapable et finit par se rendre indigne, non seulement en désertant l'armée chrétienne sous les murs d'Antioche, deux jours avant la prise de cette place, mais encore en détournant l'empereur Alexis, qu'il rencontra sur sa route à la tête de cent mille hommes, de secourir les croisés, assés à leur tour dans leur conquête. Cette conduite inexplicable excita une telle surprise et une telle indignation, même dans sa famille, qu'Adèle d'Angleterre, sa femme, ne cessa de le poursuivre de ses reproches et de ses prières qu'il n'eût

consenti à retourner en Orient (1101) pour effacer la honte attachée à son nom. Ce comte et Raimond de St-Gilles, auquel il sauva la vie dans une bataille, ayant vu décimer par le fer et le feu des infidèles une armée de plus de cent mille combattants, qu'ils avaient conduite en Asie, s'en revinrent à Constantinople, d'où Étienne passa à la Terre-Sainte. Fait prisonnier à la bataille de Ramla (27 mai 1102) et conduit à Ascalon, il y périt, criblé de flèches par les Sarrasins. Ce prince était aimé pour sa libéralité et estimé comme poète. Il n'en fallut pas davantage aux flatteurs de son temps pour le comparer à César et à Virgile. Étienne laissa, entre autres enfants, Guillaume, que les artifices de sa mère parvinrent à faire déshériter du droit d'aînesse, sous prétexte qu'il était bègue, contrefait et imbécille, mais en réalité parce qu'elle avait eu à se plaindre de la violence de son caractère (il épousa Agnès, dame de Sully-sur-Loire, et fut la tige de la seconde race des sires de Sully, dont la postérité s'est continuée jusqu'à la fin du xvi^e siècle); Thibaud IV, dont nous allons parler; Étienne, comte de Mortain et de Boulogne, couronné roi d'Angleterre le 22 décembre 1135, mort le 25 octobre 1154, après avoir combattu pendant 18 ans, pour se maintenir sur ce trône, contre l'impératrice Mathilde, fille et héritière du roi Henri I^{er}, oncle d'Étienne, contre David, roi d'Écosse, oncle de cette princesse, et contre Henri Plantagenet, comte d'Anjou, fils de la même impératrice et successeur d'Étienne à la couronne d'Angleterre. Henri, troisième fils du comte de Blois, fut évêque de Winchester. Les auteurs de *l'Art de vérifier les dates* en ajoutent un quatrième, Philippe, évêque de Châlons; mais ils se trompent, et confondent ce dernier, qui n'a jamais existé, avec Philippe, fils de Thibaud III. — Thibaud IV, surnommé le Grand, comte de Blois, de Chartres et de Brie, par l'exclusion de son frère Guillaume, partagea pendant près de 20 ans le gouvernement de ses états avec sa mère. Il ne fut pas heureux

dans la guerre qu'il fit, en 1108 et 1111, au roi Louis-le-Gros, qui le força à lui demander la paix. En 1124, Thibaud secourut ce prince contre l'empereur Henri V, qui menaçait d'envahir la Champagne. (Cette province échu l'année suivante à Thibaud par vente ou cession du comte Hugues, son oncle). Il y eut deux nouvelles ruptures entre le comte de Blois et Louis-le-Gros, en 1135 et 1142. Toujours vaincu, mais indomptable de caractère, ce comte reparaissait toujours plus dangereux à la tête de toutes les ligueurs qui se formaient contre son souverain. Ce fut durant ces troubles et dans la dernière expédition de Louis-le-Gros en Champagne, que l'église de Vitry fut livrée aux flammes par les troupes du roi. Treize cents habitants y avaient cherché un asile pour se soustraire à la fureur du soldat; tous périrent par le feu. Les libéralités de Thibaud envers les moines, l'amitié de St.-Bernard et la protection qu'il accorda à l'illustre et malheureux amant d'Illecoise contre ses puissants ennemis, ont plus contribué que ses actions politiques et ses exploits à faire honorer sa mémoire. Elle est restée chère à la ville de Troyes, dont il créa, en quelque sorte, les manufactures et le commerce. Ce fut lui qui, pour la commodité des manufacturiers, fit partager la Seine en mille petits canaux qui conduisaient les eaux dans tous les ateliers. Thibaud IV mourut le janvier 1153 (v. st), laissant de son mariage avec Mahaut de Carinthie quatre fils: Henri I^{er}, qui a continué la branche aînée des comtes de Champagne et de Brie, devenus rois de Navarre (*Voyez l'article CHAMPAGNE*); Thibaud V, comte de Blois, dont nous allons parler; Étienne, comte de Sancerre en Berry (sa postérité a subsisté jusqu'en 1419); et Guillaume archevêque de Reims et cardinal de Sainte-Sabine. — Thibaud V eut en partage les comtés de Blois et de Chartres, à la charge de l'hommage envers le comte de Champagne, son aîné. Cette disposition est assez remarquable, car jusqu'à cette époque (1152), le comté de Blois avait

relevé immédiatement de la couronne. La reine Éléonore, répudiée par Louis-le-Jeune, passant à Blois pour se rendre en Guienne, Thibaud V l'attira à sa cour. Mais cette princesse ne tarda pas à deviner son dessein et sut échapper par la fuite à la contrainte de l'épouser. La conduite atroce de ce comte envers Sulpice d'Amboise, seigneur de Chaumont, l'un de ses riches vassaux, qu'il surprit par trahison et qu'il fit périr dans des tourments affreux (1153), prouve combien la notoriété contemporaine, qui lui a donné le surnom de *Bon*, est parfois mensongère sur le caractère des princes. En 1154, la guerre éclate entre le comte de Blois et Henri, comte d'Anjou et duc de Normandie. Thibaud est victorieux dans une grande bataille où Geoffroi, frère du duc, est fait prisonnier. Mais quatre ans après il perd tous les avantages qu'il avait recueillis de cette guerre. D. Estiennot (*Fragments manuscrits*, t. xv. p. 44), cite une charte de ce comte de Blois de l'année 1156, dans laquelle il se qualifie régent de France, quoiqu'alors le roi Louis-le-Jeune eût 36 ans. En 1164, Thibaud épouse Alix, fille de ce monarque et de cette même Éléonore, dont il avait convoité la main. Ce fut à l'occasion de ce mariage que le comte de Blois fut établi grand-sénéchal héréditaire de France, charge qui lui fut confirmée en 1169, par le comte d'Anjou, dans la maison duquel elle avait existé jusqu'alors, et qui s'est éteinte à la mort de Thibaud V, tué au siège de Saint-Jean-d'Acre, en 1191. — Louis I^{er}, son fils, comte de Blois, échappa au ressentiment de Philippe-Auguste, contre lequel il s'était révolté en 1193, en prenant part à la croisade. Il se signala au siège de Constantinople. Le duché de Nicée en Bithynie lui échut dans le partage que les croisés firent des fiefs de l'empire. Au siège d'Andrinople, méprisant les conseils de la prudence, et les ordres exprès de l'empereur Baudouin, sa bravoure impétueuse le fit sortir du camp pour tomber sur l'armée de Joannice, roi des Bulgares.

Celui-ci, par une feinte retraite, attire les chrétiens dans un pays inconnu et désavantageux, les enveloppe et en fait un horrible carnage. Baudouin tomba au pouvoir des Barbares. Quant au comte de Blois, il ne voulut ni se rendre ni survivre à sa funeste témérité. Quelques instances qu'on fit pour l'arracher de la mêlée, il voulut périr les armes à la main et racheter sa faute par une mort héroïque. — Thibaud VI, comte de Blois et de Chartres, succéda au comte Louis, son père, sous la tutelle de Constance, comtesse de Clermont en Beauvaisis, sa mère. Etant décédé sans enfants en 1218, sa succession fut partagée entre ses tantes, Marguerite et Elisabeth, filles de Thibaud V. La première eut le Blésois, la seconde le pays Chartrain. Marguerite était alors mariée en troisièmes noces avec Gautier d'Avesnes, qui périt devant Damiette en 1249. Marie d'Avesnes, comtesse de Blois, issue de leur mariage, succéda à sa mère en 1230, avec Hugues de Chastillon, comte de Saint-Pol, qu'elle avait épousé en 1225. Celui-ci fut la souche de la dernière race des comtes de Blois, aussi remarquable par sa constante fidélité à la France que la première l'avait été par ses révoltes continuelles. Marie d'Avesnes eut entre autres enfants Jean, comte de Blois et de Chartres (1241), subrogé par le roi Philippe-le-Hardi (1271) à la tutelle de ses enfants mineurs, et à la garde et défense du royaume dans le cas où le comte d'Alençon viendrait à mourir. Jean ne laissa d'Alpaïs de Bretagne qu'une fille, Jeanne de Chastillon, comtesse de Blois, de Chartres et de Dunois, femme de Pierre de France, comte d'Alençon. A la mort de cette princesse (1291), le comté de Blois passa à Hugues de Chastillon, son cousin germain, fils de Gui III, comte de Saint-Pol. — Hugues servit très utilement le roi Philippe-le-Bel dans la guerre de Flandre en 1297. Ce comte cultivait les lettres et leur accordait de généreux encouragements. — Son fils Gui I^{er} de Chastillon, son successeur en 1303, beau-frère par Marguerite de France, sa femme, du roi Phi-

lippe de Valois, rendit des services importants contre les Anglais. De lui sont issus Louis II, dont on parlera tout à l'heure, et Charles de Blois, duc de Bretagne en 1341, du chef de sa femme, tué à la bataille d'Aurai le 29 septembre 1364, perdue par lui contre Jean de Montfort, son compétiteur. Les comtés de Penthievre et de Périgord et le vicomté de Limoges ont été possédés par les descendants de Charles de Blois jusqu'à Françoise de Bretagne (ils avaient pris ce nom), mariée, en 1470, avec Alain-le-Grand, sire d'Albret, père de Jean d'Albret, roi de Navarre. — Louis II (I) de Chastillon parvint au comté de Blois en 1342. Jean de Hainaut, son beau-père, avait embrassé avec ardeur le parti de l'Angleterre contre la France dans l'assemblée de Hall. Pour faire voir sans doute jusqu'à quel point une divergence d'opinion politique peut rendre une ame froidement atroce, il s'était jeté de préférence sur les terres de son gendre, limitrophes de ses possessions, passant tout par le fer et par le feu, sans que les larmes et les instantes supplications de sa fille (Jeanne de Hainaut), enfermée dans le château de Guise, pussent le fléchir. Louis de Chastillon se trouvait alors à l'armée du roi Philippe de Valois. Profitant d'une suspension d'armes momentanée, il va trouver son beau-père, lui reproche son ingratitude envers la France et l'oubli de tous les sentiments de la nature, et parvient à lui faire rompre un engagement doublement sacrilège. Le retour de Jean de Hainaut eut des suites importantes, car il sauva la vie au roi Philippe de Valois à la bataille de Créci (1346). Le comte de Blois y trouva une mort glorieuse. Ses trois fils, Louis III (II) Jean II et Gui II de Chastillon ont gouverné successivement les comtés de Blois, de Dunois et de Soissons, le premier jusqu'en 1372 (mort célibataire), le second jusqu'en 1381. Celui-ci, aux droits de sa femme, Mathilde de Gueldre, avait été proclamé duc de Gueldre par la faction des Hekerains (1371). Celle de Bronckhorst lui opposa Guillaume de Ju-

hers, fils de Marie de Gueldre, et après bien des combats elle finit par l'emporter. Le comte Jean II n'a eu que des enfants naturels qui, sous les noms de Blois-Treton et de Hæften, ont fait souche aux Pays-Bas. — Long-temps avant son avènement au pouvoir, Gui II avait signalé sa valeur contre les Lithuaniens et les Russes à la bataille de Rudau (1370), ensuite contre les Anglais dans la Guienne. Chef de l'arrière-garde française à Rosebeke, il contribua particulièrement à cette éclatante victoire (1382), puis l'année suivante à l'expulsion des Anglais de la Flandre, où les Gantois les avaient appelés. Lors du projet de descente en Angleterre, conçu par le roi Charles VI (1386), Gui de Chastillon fut adjoint au duc de Touraine, frère du roi, dans l'administration et le gouvernement du royaume. Ce comte est dépeint par les historiens du temps comme un modèle de générosité et de vaillance. Lors de l'insurrection des Gantois, Gui de Ghiselles, dépouillé de ses biens et obligé de s'expatrier, ayant rencontré sur son passage Gui de Chastillon, celui-ci, non content d'offrir à son malheur toutes sortes d'adoucissements et de consolations, lui donna de ses propres biens l'équivalent de la fortune que ce seigneur avait perdue. Mais cette libéralité, poussée à l'excès dans beaucoup d'autres circonstances, porta un grand préjudice à la famille de ce comte, car, ayant perdu son fils (Louis de Chastillon, comte de Dunois, mort sans enfants en 1391), il vendit sous réserve d'usufruit, et sans égard à ses héritiers, les comtés de Blois et de Dunois à Louis de France, duc d'Orléans. Gui de Chastillon mourut le 22 décembre 1393. Un seul trait eût suffi pour honorer sa mémoire : il fut le protecteur de Froissart, et c'est sous ses auspices que fut faite l'immense et précieuse compilation de cet historien. — Louis de France, duc d'Orléans, comte de Valois, de Blois et de Dunois, eut pour successeur après sa mort tragique (1407) son fils aîné Charles, duc d'Orléans, père du roi Louis XII. La réu-

nion du Blésois à la couronne date de l'avènement de ce dernier prince (1498). Cependant elle ne fut définitive qu'en 1515, sous Henri II, fils de Claude de France, à laquelle le roi Louis XII avait donné le comté de Blois en dot, en la mariant au comte d'Angoulême (depuis François I^{er}). LAIXÉ.

BLESSE (art militaire), mot qui, suivant Voltaire, serait dérivé de l'aoriste du verbe grec *blaptô*, origine au moins douteuse. Au x^v siècle, on écrivait *blécé*, comme le témoigne Bonnor, en 1431; cette orthographe dérange les suppositions étymologiques. Dans les siècles un peu plus anciens du moyen âge, on ne se servait, au lieu de ces termes, que des expressions *méhaigné*, *navré*. — Les bouges, les coutelas, les mails, les masses, ont eu jadis pour principale destination le massacre des blessés; cela s'appelait les *achever*. — Le mot *blessé* donne quelquefois l'idée d'écloppé, mais il s'applique plus communément aux militaires blessés les jours d'action; il désigne aussi quelquefois, en langage d'hôpital, des militaires auxquels un événement, quel qu'il soit, a occasionné une blessure, ou bien qui sont affectés d'une maladie chirurgicale spontanément survenue. Ainsi, les hommes atteints de la pierre, d'un furoncle volumineux ou d'un mal apparent, sont traités dans les hôpitaux militaires par les soins d'un chirurgien; ils sont considérés à part des fiévreux ou des vénéreux: c'est du mot *blessé* qu'on timbre leur billet d'entrée à l'hôpital et leur billet de sortie. — Le nombre des blessés à la guerre se serait autrefois, si l'on en croit Chennevières, qui écrivait en 1750, supputé, après une campagne vive, à raison d'un homme sur dix; mais une estimation si positive n'a jamais été possible. — On a dirigé, dans le siècle passé, contre un grand prince, une accusation bien grave, mais probablement calomnieuse; on a prétendu que, par des procédés occultes et concertés avec les chefs de ses hôpitaux, il dévouait à une mort calculée ceux de ses blessés que la gravité de l'accident rendait à jamais ou pour

long-temps impropres au service. Ce prince, qui suivait le culte protestant, s'imposait du moins des formes et un mystère qu'avait dédaigné un prince catholique et mitré. Nous voulons parler de l'évêque Vangalen, qui, forcé de lever le siège de Groningue, en 1672, fit égorger sous ses yeux tous les blessés que sa propre armée abandonnait sur le champ de bataille. — Henri IV a laissé d'autres souvenirs: depuis son règne, les soldats estropiés ont trouvé secours et asile. Ils n'étaient pas réduits, après leur guérison, à solliciter, comme en d'autres milices, la faveur de mendier par brevet. Henri IV a fait faire un grand pas à l'administration militaire en créant les ambulances; Louis XIV a institué l'hôtel des Invalides. Cet établissement n'a pas été fermé de nos jours aux mutilés qui ont survécu à Waterloo. — A la guerre, les premiers secours sont administrés aux blessés par le chirurgien major du corps, par les officiers de santé des ambulances volantes, par les chirurgiens des ambulances ordinaires. A cet effet, les uns et les autres doivent être accompagnés de caissons d'ambulance, et pourvus des appareils nécessaires; les commissaires des guerres étaient chargés d'y veiller; cette fonction de surveillance est maintenant confiée aux officiers d'intendance. — La disposition où sont les soldats d'abreuver de liqueurs spiritueuses leurs camarades blessés et laissés sur le champ de bataille est charitable dans ses motifs et pernicieuse par ses effets, car l'eau-de-vie allume en eux une fièvre souvent mortelle. — Des règlements et différents ordres du jour ont défendu aux soldats de quitter le combat pour transporter les blessés. C'est une pensée sage et surannée, renfermée dans un ordre ridicule et barbare; il sera superflu de renouveler cette défense quand une organisation complète et un code philanthropique auront attaché aux armées agissantes des brancards, des hommes porte-brancards, des caissons à blessés. L'idée de ces secours n'est pas nouvelle; on retrouve des soins analogues dans ce qu'on lit des des-

potes byzantins et de la gendarmerie d'armée de la milice autrichienne. — La milice française aurait accueilli des usages plus conformes à une civilisation perfectionnée, si le corps des officiers de santé militaires, et si leurs vues, en général pleines d'humanité, eussent eu plus d'influence sur les déterminations prises par les dépositaires du pouvoir administratif, mais notre ministère de la guerre n'a su évaluer ni l'importance des fonctions chirurgicales, ni le but où devait tendre le progrès des études. — La formalité des billets d'entrée à l'hôpital étant incompatible, les jours d'action, avec la promptitude des secours que réclame l'état des blessés, ils sont admis aux hôpitaux sur le vu de leurs blessures; mais, dans l'intérêt de l'état civil, non moins que dans l'intérêt de l'administration des corps, il doit être pris par les administrateurs et les chirurgiens d'hôpitaux toutes les mesures propres à suppléer les renseignements qu'eût procurés un billet d'entrée, et à constater les noms, le corps, etc., du malade entrant. En cas de capitulation conclue à l'issue d'un siège, les soins que réclame l'état des blessés, des jambes de bois, des estropiés, la quantité d'officiers de santé et d'infirmiers laissés près d'eux, le nombre de chariots couverts destinés au transport des hommes incapables de marcher, doivent être l'objet de conventions et d'arrangements soigneusement débattus. — Une loi de l'an 3 (14 fructidor) voulait que les blessés, passant devant les postes ou sentinelles, y reçussent le salut du port d'armes; ce genre d'honneurs n'a pas été maintenu et ne pouvait l'être, puisqu'il eût fallu, pour que la disposition fût raisonnable, qu'un signe distinctif annonçât que les blessures étaient du fait de l'ennemi. Il est à regretter, il est blâmable qu'un tel signe n'ait pas été institué en Europe, il serait plus positif, plus honorable que telles ou telles décorations, qui, en bien des pays, ne sont qu'une aumône mal répartie, un brevet de vieillesse ou une attestation de présence à une affaire.

Dans plus d'une milice, la manière d'administrer, à la guerre, les premiers soins aux blessés, est restée une des parties les moins avancées de l'art militaire. A la bataille de Francfort-sur-l'Oder, dans la guerre de 1756, le major prussien Kleist, renversé par deux blessures, et dépouillé par les maraudeurs, resta nu sur le champ de bataille et s'y débattit pendant vingt-quatre heures, au milieu de quelques aumônes jetées par des cosaques que sa position avait émus de pitié. Poète célèbre, il justifia le lendemain ce vers d'une de ses odes: *Peut-être, un jour, mourrai-je pour la patrie!* Les universités voisines accoururent relever et honorer son cadavre. — Le sort des blessés sur le champ de bataille, le dépouillement, les mutilations qui les y attendent, les insultes qu'ils ont à redouter des courcurs, les améliorations vainement proposées, ont été exposées par Colomblér (1772), par Sancassini, et décrits dans la relation d'Austerlitz (*Journal des sciences militaires*, tom. 22, p. 227): où après quarante-huit heures, les blessés n'étaient pas encore pansés; les amputés de Smolensk, quinze jours après l'action, n'étaient pas encore tous relevés du champ de bataille. M. le général Philippe de Segur (28 octobre 1812) a peint ce malheureux, qui, privé de deux cuisses à Borodino, et se traînant sur un lit de cadavres, avait vécu depuis cinquante jours sans secours d'aucune espèce. On peut enfin parcourir dans l'*Encyclopédie par ordre de matières*, au mot *Champ de bataille*, la relation que fait le chevalier de Feuquerolles. Il s'est vu de nos jours mille événements aussi inouïs que les faits rapportés par Feuquerolles, mais il ne s'est jamais tracé de peinture plus attendrissante que celle d'un guerrier qui se réveille nu et aveugle sur un champ de bataille, abandonné et silencieux. On ne pourrait y comparer que le récit des aventures d'un soldat (Sylvain Dubois) devenu sourd-muet sur le champ de bataille de Leipzig; le récit s'en trouve dans le *Spectateur militaire*, VI^e volume, 31^e livraison.

G^{al} BARDIN.

BLESSURE, *vulnus*. Ce mot, dans le langage commun, est synonyme de *plaie* (*voy.* ce mot); mais, envisagé sous le point de vue de la médecine légale, il s'applique à tous les désordres occasionnés dans les organes par des agents extérieurs; ainsi, les brûlures, les contusions, les fractures, les luxations, sont des blessures aussi bien que les incisions et les piqûres. Infinitement variées, dans leurs degrés de gravité comme dans leurs formes, les blessures peuvent être légères, dangereuses ou mortelles: celles-ci sont distinguées en blessures mortelles *de nécessité*, et en celles qui ne le sont que *par accident*. On conçoit combien cette appréciation exige de science et de jugement, surtout si l'on considère que des décisions de l'expert dépend la condamnation ou l'absolution de l'accusé, innocent ou coupable. Nous n'entrerons point dans le détail des particularités minutieuses que doit comporter un rapport médico-légal, nous bornant à présenter l'état de la législation française à l'égard des blessures: le meurtre avec préméditation ou guet-apens est puni de mort (code pénal, art. 296 à 302); l'homicide volontaire sans préméditation entraîne la peine des travaux forcés à perpétuité (art. 304); l'auteur de blessures volontaires avec préméditation ou guet-apens, et qui entraînent une incapacité de travail de plus de vingt jours, est passible de la peine des travaux forcés à temps (art. 310); les mêmes blessures commises volontairement, mais sans préméditation, entraînent seulement la réclusion (art. 309); lorsque les blessures n'entraînent pas une incapacité de travail de plus de vingt jours, elles sont punies, dans le cas de préméditation ou de guet-apens, d'un emprisonnement de deux à cinq ans, et d'une amende de 50 à 500 fr. (art. 311); et dans le cas où la préméditation n'existe pas, d'un emprisonnement d'un mois à deux ans, et d'une amende de 16 à 200 fr. (même art.); l'homicide involontaire, par maladresse, imprudence ou défaut de précaution, entraîne un emprisonnement de trois mois à deux

ans, et une amende de 50 à 600 fr. (art. 319); les blessures ou les coups résultants de défaut d'adresse ou de précaution sont punis d'un emprisonnement de six jours à deux mois, et d'une amende de 16 à 100 fr. (art. 320). Il est des circonstances accessoires qui aggravent ou atténuent la peine. F.

BLESSURE (au moral). Dans ce sens particulier, les assurances sont une atteinte profonde portée à l'homme, soit dans ses affections les plus tendres, soit dans ses sentiments les plus délicats: on en guérit sans doute, mais il est rare qu'il n'en reste pas quelque trace. Un père reçoit une cruelle blessure de la mauvaise conduite de ses enfants, surtout lorsqu'elle devient publique; le cœur d'une mère saigne si sa fille bien-aimée ne récompense tous ses soins que par l'ingratitude la plus noire. Après des sacrifices sans nombre et des promesses sacrées, celle que nous aimons nous trompe-t-elle, c'est une blessure qui peut ne jamais se refermer. On se console des pertes d'argent au moyen de certaines privations qu'on s'impose; l'étude procure quelquefois des instants délicieux à l'ambition trompée ou déçue de sa puissance; mais il est des blessures que tout aigrit, la société comme la solitude, parce qu'on manque de force pour s'isoler de ses propres souvenirs. Aux époques où tous les rangs entrent en rivalité, les plus terribles blessures sont celles que l'on fait à l'amour-propre; alors, ce n'est pas une personne, une famille que l'on désole, c'est souvent une classe tout entière; mais la vengeance voit tôt ou tard se lever le jour de son triomphe, et elle est impitoyable, parce qu'elle mesure ses coups à la longueur de ses souffrances. Dans les capitales, où l'on ne se rencontre qu'en passant, on est froissé dans son amour-propre; c'est une sensation pénible, mais qu'on oublie vite au milieu du mouvement qui entraîne tout. Dans les petites villes, au contraire, comme le rapprochement est continu, les rivalités sont, par conséquent, toujours en pré-

sence, c'est donc à désespérer l'amour-propre que de part et d'autre on vise sans cesse ; on se connaît trop bien pour ne pas frapper juste : tout coup porte *bles-sure*. SAINT-PROSPER.

BLET, BLETTE, en latin *fracidus*. (Voyez *BLÈCHE*.)

BLÈTE, BLÉTIE et BLETTE. La *blète*, en latin *blitum*, est un genre de la famille des atriplicées et de la monandrie digynie, qui renferme des herbes annuelles qui croissent en Europe et dans les régions tempérées de l'Asie. On emploie en médecine comme émollient le *blitum capitatum*, qui a une étamine et deux styles, et dont les fleurs, ramassées en pelotons tout le long de la plante, deviennent en mûrissant d'une couleur rouge qui fait ressembler chaque peloton à une fraise. — La *blétie*, *blétia*, est un genre de la famille des orchidées et de la gynandrie, qui renferme des plantes du Pérou encore peu connues. — La *blette*, ou *betterave pînée*, en latin *blitum spicatum*, est une plante potagère, rafraîchissante, qui a peu de saveur, ce qu'exprime son nom, dérivé de *blitos*, qui signifie en grec vil, commun, insipide. Elle croît naturellement partout, et se sème d'elle-même dans les jardins. Sa racine est blanchâtre, longue d'environ quatre à cinq pouces, épaisse à son collet de quelques lignes, et divisée en fibres chevelues ; les tiges qui en partent sont en partie couchées sur terre et en partie droites, branchues, longues d'environ un pied, cannelées, rougeâtres le plus souvent, pleines de suc, garnies de feuilles alternes, semblables à peu près à celles de la pariétaire, mais moins longues, lisses et relevées d'une nervure qui parcourt toute leur longueur et qui donne des branches latérales, qui vont se terminer à son contour. La *blette* est du nombre des plantes émollientes.

BLÉTERIE (JEAN-PHILIPPE-RENÉ de la), né à Rennes d'un pharmacien (1696), non moins instruit dans la médecine que dans sa profession, entra fort jeune à l'Oratoire. Placé d'abord à Soissons comme professeur d'humanités, puis

à Nantes dans la chaire de rhétorique, il fut appelé ensuite à Montmorency pour enseigner la théologie dans cette école normale, où l'Oratoire formait ses jeunes maîtres. Là, dans un cours d'histoire ecclésiastique, où il réunissait des auditeurs en nombreuse affluence, il sentit combien la connaissance de l'hébreu importait à l'étude approfondie de l'Écriture, et se mit à l'étudier sans relâche ; mais une maladie ayant affecté sa vue d'une manière déplorable, il quitta l'enseignement et se retira à Saint-Honoré de Paris, où la congrégation avait son administration centrale et sa maison de retraite. Comme les membres de l'Oratoire n'étaient liés par aucune espèce d'engagement, il en sortit, à cause d'un règlement contre les perruques, mais sans détacher ses affections d'une société où l'on put dire jusqu'à la fin, suivant l'expression de Bossuet : *Ici chacun obéit, et personne ne commande* — Il était sans fortune ; néanmoins sa délicatesse ne voulut point accepter d'autre asile que la maison d'un ami, dont il reconnut l'hospitalité en soignant l'éducation de ses deux fils. Admis à l'académie des Inscriptions et Belles lettres, il était désigné pour une place vacante au sein de l'académie française, et ses prétentions l'eussent emporté sur celles du fils du grand Racine, mais le jansénisme était alors au fort de ses discussions les plus vives, et La Bléterie, soupçonné d'attachement aux opinions défendues, échoua dans sa poursuite. La même cause ferma les portes de l'académie au poète de *La Religion*, tandis que l'ex-oratorien n'en conserva pas moins sa chaire au collège de France, comme si « l'orthodoxie était plus nécessaire dans un des quarante que dans un professeur d'éloquence. » Il mourut en 1772. — On a loué son empressement à servir ses amis, sa complaisance, qui rendait son cabinet accessible et son érudition tributaire ; ses réparties vives, ses saillies ingénieuses, qu'on aimait à recueillir et à répandre ; mais, dans ses dernières années, ce sel, ayant pris l'amertume d'une humeur chagrine,

avait dégénéré en sarcasme et même en une susceptibilité impatiente de toute contradiction. — La Bléterie a donné au public les ouvrages suivants : 1° *Vindictæ methodi masceflancæ*, défense d'une mauvaise cause dans une élégante latinité. Mascelef prétendait faciliter la lecture de l'hébreu en débarrassant cette langue des signes et des points masorétiques; mais il avançait que les lettres aspirées avaient jadis fait l'office de véritables voyelles dans le texte sacré, et ce point de vue ouvrait un vaste champ aux hérésies. 2° Une *Vie de l'empereur Julien*. Cette histoire, intéressante et bien écrite, fit la réputation de La Bléterie; mais il eût peint son héros plus ressemblant s'il avait osé attribuer les causes de son apostasie moins à une absurde croyance qu'à des considérations politiques. 3° Une *Vie de l'empereur Jovien*, suivie d'une copie un peu flattée de quelques œuvres et des épîtres de Julien. 4° Des *Lettres sur la relation du quétisme de M. Phelippeaux*; brochure rare, où les mœurs de madame Guyon sont défendues. 5° Quatre *Dissertations* insérées dans les mémoires de l'académie, où l'auteur établit que la puissance impériale était élective à Rome, non patrimoniale ou héréditaire; les empereurs soumis aux lois comme les autres citoyens, et le nom d'*Auguste* une dénomination personnelle, non un titre de puissance et d'autorité. La manière habile et victorieuse avec laquelle il a traité cette question donne à regretter qu'il n'ait pas conduit son développement jusqu'à l'empereur Augustule, comme il en avait dessein. 6° Une traduction de Tacite appelait son attention : *Je lui dois tout*, disait-il; *n'est-ce pas une obligation de vouer à sa gloire les derniers temps de ma vie?* Il avait donné déjà, avec la *Vie d'Agricola* et les *Mœurs des Germains*, une *Vie préliminaire de Tacite*, et la justesse de ses vues sur l'historien latin annonçait un esprit bien pénétré de son modèle; mais les *Annales*, après dix années de travail, n'aboutirent qu'à une version pâle, sans force, dépourvue de

noblesse, assez bien caractérisée dans cette épigramme :

Des dogues de Quamel un triste procyte
En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.

H. F.

BLEU. Cette couleur si douce à l'œil est une de celles dont la nature aime le plus à revêtir ses productions. L'atmosphère lui emprunte ses nuances délicates, la mer ses reflets inconstants, l'arc-en-ciel quelques-unes de ses harmonies. Elle donne à plusieurs minéraux un brillant qui les fait rechercher; nous l'admirons dans un grand nombre de fleurs, dans les plumes des oiseaux, les écailles des poissons, les ailes et la tunique des insectes, les coquilles des mollusques. Elle se montre souvent dans l'iris de l'œil humain et y caractérise ou une bonté touchante ou l'instinct des molles voluptés. Dans l'œil de quelques animaux et principalement parmi les espèces du genre félin, elle prend au contraire un éclat menaçant. Les peintres ont peine à reproduire sa grace lorsqu'elle court en rameaux déliés sous une peau transparente. Les médecins redoutent son apparition sur la face humaine comme un symptôme de souffrance et de mort. Les sociétés et les partis en ont fait un signe de ralliement. Il n'est pas jusqu'à la cuisine où son nom ne soit en honneur. Enfin, son emploi pour l'embellissement de nos demeures et de nos vêtements, son extraction de ses gangues naturelles et sa production par des agents chimiques, constituent des branches intéressantes de la technologie. — Le bleu est une couleur simple, un des sept principaux rayons du spectre solaire. Quoique parmi toutes les couleurs dont la réunion forme la lumière blanche, les rayons bleus ne soient pas les plus réfrangibles, ils ont cependant la propriété particulière d'être réfléchis de préférence à tous les autres par la seule résistance mécanique des molécules des corps qui peuvent transmettre la lumière. On remarque ce phénomène et dans les grandes masses de fluide transparents comme l'air et l'eau, et dans les corps opaques de petite

dimension demi-transparente, comme les opales, enfin dans les corps opaques, blancs ou colorés, réduits en lamelles très minces, comme la peau ou l'ivoire. — C'est au mélange des vapeurs d'eau avec l'air que le ciel doit sa couleur bleue. La teinte varie avec la nature et la densité des vapeurs, et moins il y en a de suspendues dans l'atmosphère, plus elle se fonce. Au yeux du voyageur qui s'élève dans une montagne, le bleu du ciel va se rembrunissant, et le firmament a paru noir aux observateurs qui sont parvenus sur les plus hautes sommités du globe. C'est aussi par suite de la moindre quantité de vapeurs que dans les pays méridionaux et dans les saisons chaudes le ciel paraît bien plus bleu que dans les pays septentrionaux et pendant les saisons froides ou humides. — Les eaux limpides, lorsqu'elles ont assez de profondeur pour que la réflexion du fond n'ait pas leur couleur, offrent une belle teinte bleue que les poètes ont célébrée dans leurs chants. Mais le plus souvent le miroitement de la surface masque complètement la couleur intérieure. Cette couleur est plus sombre que celle du ciel, parce qu'elle n'est pas mêlée de lumière blanche. Ainsi le Rhône, à sa sortie du lac de Genève, ressemble à une forte teinture d'indigo. On peut également citer l'eau rassemblée dans les crevasses des glaciers, et surtout la fameuse grotte de Caprée (voyez CAPRÉE). — La couleur bleue dans le règne minéral a pour base un petit nombre de corps; les minéraux la doivent presque tous au fer, au cuivre et au sodium. Les arts l'empruntent soit à ces métaux, soit au cobalt, au molybdène, au bismuth. — Son origine est moins connue dans les végétaux. Elle paraît se former soit par la combinaison d'une substance particulière incolore avec l'oxygène de l'air, comme dans l'indigo et le pastel, soit par l'action d'un alcali qui neutralise un acide libre sous lequel était masquée la couleur bleue, comme dans le tournesol. A ce dernier mode de formation, on peut rapporter certains fruits qui passent du

rouge au bleu en mûrissant, c'est-à-dire à mesure que la quantité d'acide libre diminue. D'après ces faits, quelques chimistes disent que le bleu des végétaux est une couleur desoxydée. On la trouve principalement dans les feuilles, les fleurs et les fruits, quelquefois dans le bois et l'écorce, et très rarement dans les racines. Les couleurs bleues végétales sont plus communes dans les pays méridionaux que dans le nord. — On ignore quelle opération organique amène des nuances bleues plus ou moins vives à la surface de certaines parties des animaux. Sur le corps humain, la présence du bleu caractérise presque toujours un état de maladie. Il en est une qui a reçu spécialement le nom de *maladie bleue* ou *ictère bleu*. Tout le monde sait que la mort causée par asphyxie, par strangulation ou par l'action de poisons narcotiques, laisse sur le corps humain une teinte bleue horrible. On a pu remarquer aussi que dans les affections catarrhales les accès de toux amènent sur la face un bleu passager. Enfin, dans cette maladie dont le cours torrentueux a récemment balayé tant d'hommes de la surface du globe, une période, la plus terrible, est devenue célèbre sous le nom de *choléra bleu*. — On a fait du noir le signe du deuil, le signe de la mort, mais certes le bleu aurait plus de droits à ce triste privilège. Voyez dans les végétaux la mort, la décomposition, produire la couleur bleue, témoin l'indigo, le pastel. De la décomposition des matières animales naît le cyanogène, élément du bleu de Prusse; dans les animaux, dans l'homme, le bleu est en quelque sorte la condition et le cachet du trépas. Et si nous considérons la vie sociale des hommes, n'a-t-il pas aussi trop souvent rempli de fatales fonctions? Tantôt il colore l'étendard bleu qui conduit les nations au combat, tantôt l'uniforme qui désigne leurs soldats aux coups de l'ennemi. « Les bleus ! les bleus ! » c'était le cri des chouans quand ils apercevaient les citoyens de la république ou les soldats de Louis-Philippe, Malheur au bleu qui s'é-

cartait un instant du gros des bataillons. Il périssait sous les coups d'hommes qui lui auraient tendu une main amie et hospitalière si la couleur de son vêtement eût été différente! — Le bleu, il faut le dire, n'est pas toujours consacré à ces cruels usages. Dans les solennités religieuses, il rassemble sous sa bannière de beaux essaims de jeunes filles ou de pacifiques processions de pénitents. Une secte un instant fameuse, aujourd'hui presque oubliée, les saint-simoniens, avait arboré le bleu pour la couleur de ses vêtements symboliques. — Les femmes savent merveilleusement en accommoder toutes les nuances aux besoins de leur teint ou de leur âge. Qu'une peau blanche ressort avec avantage dans une robe sous un chapeau bleu! — Mais qu'elles se gardent bien de chausser les bas bleus! car c'est sous le nom de *bas bleus* que les Anglais désignent ces coteries de femmes qui aspirent à régenter la littérature, coteries où l'on prend la prétention pour du savoir, la pédanterie pour du bon goût. Lord Byron les a fouettées en Angleterre de son vers archiloquien, et Molière les a monétisées en France sous les titres célèbres de *Précieuses ridicules* et de *Femmes savantes*. Avant eux déjà, Juvénal s'était pris d'indignation contre un travers qui déplace les conditions de la vie sociale, en ôtant aux femmes les vrais organes de leur influence, la modestie et l'amabilité. — Après les grands noms que je viens d'invoquer, le tien, ô Brillat-Savarin, a droit encore à l'attention des lecteurs. Que n'ai-je ton génie pour chanter la gloire du bleu culinaire et pour dire comment la truite du lac de Genève et le brochet du Rhône, après avoir bouilli dans nos vins blancs de France, au milieu des épices de l'Inde et des Moluques, peuvent satisfaire les exigences du palais le plus délicat et le plus aristocratique! Ton livre vivra autant que la gourmandise, autant que la civilisation des hommes. Faut-il que la postérité puisse lui reprocher d'avoir omis, parmi les moyens de victoire que la nature et l'art mettent

aux mains de nos hommes d'état dans les luttes parlementaires, le poisson au bleu!

BLEU DE COBALT. Le bleu de cobalt est une des richesses que la chimie a livrées aux arts de coloration. Vauquelin avait remarqué que les oxydes et les sels de cobalt soumis à une douce chaleur prenaient une teinte bleue très brillante. M. Thenard, poussant plus loin cette observation, parvint à fabriquer un bleu qui, pendant long-temps, a tenu lieu aux peintres du bleu d'outremer. Il l'obtenait en calcinant légèrement de l'arséniate ou du phosphate de cobalt avec de l'alumine; on l'a rendu plus moelleux en remplaçant l'alumine par du phosphate de chaux. Ce bleu a l'avantage de résister à tous les agents qui peuvent altérer les couleurs. Il est plus solide que l'indigo et le bleu de Prusse, plus facile à diviser que le smalt. Avec l'huile, il se comporte comme l'outremer, mais avec la gomme il a moins d'intensité. On lui reproche de prendre des teintes violettes, surtout aux lumières.

BLEU DE CUIVRE, BLEU DE MONTAGNE. Le cuivre est la matière colorante de plusieurs minéraux : tels certains spinelles et quelques turquoises, le bleu de montagne, l'azur de cuivre, les pierres d'Arménie. — Le bleu de montagne est l'objet d'une exploitation régulière dans un grand nombre de lieux; on le trouve dans la plupart des mines de cuivre. En France, les mines de Chessi et de Baïgori enrichissent les cabinets de minéralogie de beaux groupes de cristaux bleus. C'est une combinaison d'oxyde de cuivre et d'acide carbonique, quelquefois unie à la silice et à la chaux, et presque toujours mélangée de quartz et de calcaire. Pour extraire la couleur des pierres, il suffit de les broyer à l'eau et de les soumettre à une suite de lavages et de décantations qui finissent par entraîner toutes les impuretés. La peinture et les arts font grand usage de ce bleu à cause de sa douce nuance et de son bon marché; mais il a l'inconvénient d'être facilement altérable et de passer au vert et au noir. (*Voyez CENDRES BLEUES.*)

BLEU D'OUTREMER. Cette couleur, célèbre par son emploi dans la plupart des chefs-d'œuvre de la peinture, a reçu son nom du voyage trans-méditerranéen que fait pour venir d'Asie en Europe la pierre d'où on l'extrait. Cette pierre, les anciens la connaissaient sous le nom de saphir et les minéralogistes modernes l'ont appelée lapis-lazuli. Pour séparer la précieuse couleur de sa gangue, on broie le lapis, on le mêle avec de la cire et des substances résineuses en fusion, et l'on verse le tout dans l'eau, où se dépose une poussière qu'on affine par plusieurs lavages, et qui, selon son degré de ténacité, constitue diverses qualités d'outremer. Les peintres donnent en général la préférence à ce bleu sur tous les autres; ils aiment le moelleux et la vigueur de ses tons. Aussi était-ce un des plus grands services que la chimie pût rendre aux arts que de reproduire artificiellement et à bas prix une couleur trop chère pour être beaucoup employée. Long-temps les matières nombreuses toujours mêlées à l'outremer dans le lapis-lazuli ont donné le change sur sa véritable composition. Vauquelin attribuait sa coloration à la présence du fer. Cependant, comme on en avait trouvé plusieurs fois dans des fours à soude, on en était venu avec raison à penser que l'outremer pourrait bien n'être qu'une combinaison du soufre avec le métal de la soude, le sodium, lorsque la Société d'encouragement, toujours prompte à pourvoir aux besoins des arts, ouvrit, en 1827, un concours pour la fabrication de l'outremer, et couronna M. Guimet, qui s'est réservé l'exploitation de sa découverte, mais qui livre aux peintres et même aux fabricants de papiers peints de l'outremer à un prix très-modique. Depuis, MM. Gmelin, Robiquet et Persoz se sont occupés de la même question et en ont donné des solutions qui laissent peu de chose à désirer. Essayé dans les plafonds du Louvre, l'outremer factice a offert sous le pinceau de M. Ingres des tons plus riches encore que celui du commerce; c'est donc un nouveau gage d'éclat et de durée

donné par la chimie aux travaux de nos artistes.

BLEU DE PRUSSE. — (Hydro-ferro-cyanate de fer, ferro-cyanure de fer des chimistes). Les arts ne tirent du règne animal qu'une seule couleur bleue: c'est le bleu de Prusse, matière doublement intéressante, et par les services qu'elle rend aux arts et par les progrès que son étude a fait faire à la chimie. On doit sa découverte au hasard. En 1710, un fabricant de couleurs de Berlin, nommé Diesbach, ayant jeté dans sa cour des eaux sales, vit avec étonnement se développer sur les pavés une magnifique couleur bleue. Il en rechercha les éléments et parvint à la reproduire. Mais il se réserva le secret de cette fabrication, et ce ne fut qu'en 1724 que l'Anglais Woodward, après de longues recherches, publia un procédé qui réussit bien, mais qu'on a beaucoup modifié depuis sous le rapport de l'économie et de l'avivage de la couleur. Cependant c'est toujours en calcinant des matières animales, telles que le sang de bœuf desséché, ses cornes, les sabots, les peaux, les chiffons de laine, avec un sel de potasse et un sel de fer, qu'on obtient le bleu de Prusse. Le sang est employé de préférence à cause de la grande quantité de fer qu'il contient. Dans chaque atelier, on le prépare par une méthode particulière. Et qu'on ne s'étonne pas de la diversité des procédés: l'incertitude dans l'application témoigne ordinairement du vague de la théorie, et il faut dire que, malgré des hypothèses et des expériences nombreuses, les circonstances de la formation du bleu de Prusse sont encore imparfaitement connues. Mais si les travaux des chimistes n'ont pas conduit à connaître la manière dont les éléments du bleu de Prusse se groupent entre eux, au moins leur doit-on deux des plus belles découvertes de la chimie moderne, celle de l'acide prussique par Scheele et celle du cyanogène par M. Gay-Lussac. Aujourd'hui, il est constant que le bleu de Prusse est essentiellement formé de cyanogène et de fer, combinés en diverses proportions. L'al-

cali, qui est, ainsi qu'une haute température, nécessaire à la formation du cyanogène, est enlevé ensuite par le lavage. Cependant, les bleus les mieux lavés retiennent toujours une petite quantité de cyanure de potassium. Il paraît qu'en France nous sommes encore inférieurs à l'étranger pour les bleus de qualité supérieure. Presque tous nos bleus deviennent verdâtres par la dessiccation, inconvénient que n'ont pas les beaux bleus de Berlin. Aussi la Prusse est-elle en possession d'en exporter de grandes quantités en France, dans le nord et l'Italie; l'Angleterre paraît se suffire à elle-même et même alimenter les ateliers d'Amérique. La consommation du bleu de Prusse est immense. On l'a d'abord appliqué sur les papiers; la peinture à l'huile s'en est également emparée; mais il faut éviter de le mêler à des couleurs où entrerait la chaux, car elle le détruirait promptement. Le beau bleu d'Angleterre nommé *platt-indigo* n'est qu'un mélange de bleu de Prusse et de mucilage de riz ou de quelque autre substance gommeuse. Maintenant on emploie avec succès le bleu de Prusse à teindre les étoffes de toute nature, surtout depuis la belle découverte de M. Raimond, qui a eu l'heureuse idée de former la couleur sur l'étoffe elle-même. — Le bleu de Prusse n'appartient pas seulement à la technologie, il fait aussi partie de l'organisation animale dans certaines circonstances. Les anciens avaient remarqué que l'urine a par fois une couleur bleue; ils la désignaient sous le nom d'*isrinée*. Fourcroy ayant eu occasion d'examiner le sang d'une femme atteinte d'une affection nerveuse, qu'accompagnaient de fréquentes et fortes convulsions, y trouva le bleu de Prusse. En 1824, M. Julia-Fontanelle constata la présence du même corps dans certaines urines. M. Braconnot vint après, qui attribua cette coloration à une substance particulière, qu'à cause de ses propriétés alcalines et colorantes, il appela cyanourine. M. Mojon plaïda de nouveau pour le bleu de Prusse; enfin la question vient d'être résolue en

1832 par le pharmacien Cantu, qui a déconvert dans une urine la présence simultanée du bleu de Prusse et d'une substance bleue sucrée. Il reste à spécifier dans quelles circonstances morbides et par quelle opération organique ces substances prennent naissance.

BLEU DE PRUSSE NATIF ou **BLEU MARTIAL**, FOSSILE. — C'étaient les noms qu'on donnait autrefois à un minéral qu'on appelle maintenant à meilleur droit *phosphate de fer*. Cette substance est d'un bleu foncé, quelquefois cristallisée, plus souvent en masse compacte, en grains, ou terreuse et mêlée d'argile: dans ce dernier cas, on la nomme aussi *ocre bleue*. On s'en sert comme couleur d'email.

A. DES GENÈVES.

BLIN, terme de marine; pièce de bois carrée, munie de plusieurs barres clouées de travers à angles droits, qui sert à pousser des coins de bois sur la quille du vaisseau lorsqu'on veut le mettre à l'eau. — *Blinder* un vaisseau se dit quand on l'emboîte pour soutenir une batterie ou défendre une passe. Ce *blindage* est fait de ballots de laine ou d'étaupe de câbles. On blinde aussi les ponts des vaisseaux dans un port où l'on craint un bombardement, en les couvrant de câbles et d'étaupe jusqu'à une certaine épaisseur pour amortir l'effet de la chute d'une bombe. — Les *blindes*, employées également dans la défense par terre et par mer, sont des morceaux de bois dont on couvre les tranchées, ou des morceaux de vieux câbles dont on couvre les flancs d'un vaisseau pour les préserver des boulets. Les blindes dont on se sert sur terre sont ordinairement faites de bois ou de branches entrelacées, qu'on enferme entre deux rangs de pieux debout ou de claies. Ces pieux sont de la hauteur d'un homme et distants de quatre à cinq pieds. On les emploie principalement à la tête des tranchées, quand on veut les pousser de front vers les glacis, ou lorsqu'elles sont enfilées, pour mettre à couvert les travailleurs.

BLINDAGE, mot dont l'expression *blinde* est la racine; autrefois le mot

cattus y répondait. Il exprime un travail de siège, un abri ménagé contre les projectiles d'artillerie, et surtout contre les projectiles creux ou les ricochets. Un blindage est un assemblage de blindes; cependant on a donné le nom de *blindage* à des défenses exécutées sans blindes, parce qu'on avait obtenu par des procédés particuliers des résultats analogues. Tout moyen d'intercepter le passage aux mobiles de l'ennemi et d'en amortir les effets a donc été exprimé par le verbe *blinder*. G^{al} BARDIN.

BLOC. Lafontaine, dans sa fable du *Statuaire*, dit :

Un bloc de marbre était si beau
Qu'un statuaire en fit emplette;
Qu'en fera, dit-il, mon cirque ?
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette ?
Il sera dieu, etc.

Un bloc est, en effet, un morceau de pierre ou de marbre dont la forme et la dimension sont souvent l'effet du hasard, lorsque le carrier le détache du banc auquel il appartient. C'est ainsi qu'on les emploie maintenant dans les fondations des grands monuments. Pour ne rien perdre de la matière, on change très peu leur forme primitive, ayant seulement soin de les réduire à une hauteur uniforme pour chaque assise, tandis que dans les constructions hors de terre les pierres sont toujours équarries bien régulièrement. On donne à la première de ces méthodes le nom de *construction cyclopéenne*, parce que d'anciens monuments, offrant cette irrégularité dans leur construction, ont été regardés comme faits à l'époque même où vivaient les cyclopes. — Les blocs sortent donc ordinairement de la carrière sans aucun travail; quelquefois cependant ils sont équarris grossièrement, ou bien, enfin on leur donne une forme demandée, et, dans ce cas, ils reçoivent la dénomination de *blocs d'échantillon*; mais on ne fait usage de pareils blocs que pour procurer plus de solidité à certaine partie d'un monument, et seulement dans des cas assez rares, à cause de la difficulté qu'entraîne le placement de blocs d'un grand

volume, et aussi pour éviter la dépense que cela occasionne. C'est ainsi que, dans le temple de la Gloire à Paris, les chapiteaux de la colonnade ont tous été faits d'un seul bloc, qui, en place, a coûté 3,000 fr. Au Panthéon, les angles du fronton du péristyle sont aussi d'un seul bloc, ayant 9 pieds en carré sur 5 pieds de hauteur, ce qui produit plus de 400 pieds cubes, pesant environ 52 milliers, et une dépense de 10,000 francs pour chacun. Le fronton de la colonnade du Louvre est aussi recouvert par deux pierres tirées des carrières de Mendon; chaque bloc avait 52 pieds de long sur 8 de large et un pied et demi d'épaisseur. — Le plus extraordinaire de tous les blocs pour son volume et pour son poids est celui qui a été employé pour la base de la statue de Pierre I^{er}, élevée à Saint-Petersbourg par ordre de l'impératrice Catherine II, et exécutée en bronze par le statuaire Falconnet. Ce bloc immense était une roche de granit trouvée dans un marais de la Finlande, à 5 lieues de Saint-Petersbourg; il avait 42 pieds de long, 27 de large et 24 de haut, ce qui donnait un poids d'environ 4 millions de livres. On le transporta dans toute son intégrité, mais, lorsqu'il fut arrivé à Saint-Petersbourg, on en retrancha quelques parties, qui diminuèrent son poids d'un quart environ. Ce travail se fait ordinairement dans la carrière même, pour diminuer le volume et le poids du bloc afin d'économiser les frais de transport. Anciennement, lorsqu'un sculpteur était chargé de faire une statue, le gouvernement lui livrait un bloc de marbre dont le cubage était calculé sur les parties les plus élevées de la figure; et l'artiste, en la faisant épanneler, c'est-à-dire en faisant enlever à la scie toutes les portions inutiles pour exécuter son modèle, trouvait souvent dans les rognures d'une statue colossale de petits blocs dont il faisait emploi pour son compte, et dans lesquels il trouvait un buste de grandeur naturelle ou même une statue de petite proportion. On a senti depuis qu'il était trop coûteux de payer le transport de ces parties de marbre, et

pour les statues colossales du pont Louis XVI on a envoyé à Carrare des modèles qui ont donné avec exactitude la forme du bloc dont on avait besoin pour chacune d'elles. Par ce moyen, on a obtenu une économie d'un tiers environ sur les frais de transport. — On donne aussi le nom de *bloc* à une forte pièce de bois qui, dans les vaisseaux, sert de support aux mâts. — La même dénomination s'emploie également pour désigner une pièce de fer ronde et creuse dans laquelle les graveurs sur métaux fixent, au moyen de 4 vis, le coin ou le cachet qu'ils veulent graver, et qui serait trop petit pour être tenu seulement à la main. — Dans le commerce, on dit aussi *vendre en bloc*, lorsqu'une partie de marchandises est vendue dans son intégrité sans avoir rien débalté, et même sans donner aucune désignation de poids ou d'aunage. DUCH. A.

BLOCAGE ou **BLOCAILLE**, diminutif de *bloc*; nom donné, en maçonnerie, à de petites pierres brutes, irrégulières, qu'on emploie sans préparation pour la construction de certaines fondations ou dans l'eau. On les jette pêle-mêle avec le mortier. On les emploie aussi pour garnir le milieu des murs et des gros massifs. — En termes d'imprimerie, *blocage* se dit de l'emploi d'une lettre retournée sur son œil, et mise à la place d'une autre qui manque dans la casse.

BLOCKHAUS, mot qui se prononce en français *blocausse*, et qui a produit les mots italien *blocco* et anglais *blockhouse*; il est dérivé de l'allemand *haus*, maison, et *block*, bloc, billot, tronc d'arbre, et il signifie boulevard formé de troncs d'arbres. On l'a d'abord traduit par les mots *bloca*, *bloca*, *bloca*, que mentionne Pierre Borel; il a, suivant Ménage, donné naissance au mot *bloca*. — Un *blockhaus* est une pièce détachée, un pâté, une redoute, un fort, un fortin, ordinairement construits en bois, n'ayant pas d'issue apparente, et communiquant sous terre à un ouvrage principal dont le *blockhaus* est un poste avancé et défendu. — Suivant Gassendi, un *blockhaus* était, en 1778, un corps-de-garde

palissadé et blindé. — M. le général Marion rattache à cette même année l'usage des *blockhaus* convertis: le premier aurait été construit en Silésie, à Schedelsdorf. Maintenant, c'est, en général, une palanque à ciel ouvert, à fossés, à meurtrières. — Au siège de Dantzic, en 1807, un *blockhaus* exigea, presque à lui seul, les efforts d'un siège. Dans la guerre de 1830, il a été construit, en Afrique, des *blockhaus* à machicoulis et sans fossé. Le *Spectateur militaire* (tom. 10, pag. 200) en donne l'image. — Il a été traité théoriquement des *blockhaus* par MM. Hauser et Meciszanski. Gd BADDIN.

BLOCUS. (V. ci-dessus l'article **BLOCKHAUS**, pour l'étymologie de ce mot, et l'article **BLOQUER**, ci-après, pour les détails stratégiques.) — *Ménage*, dans son *Dictionnaire étymologique*, fait dériver ce mot de l'allemand *blockhaus*, qui signifie une maison de bois pour placer du canon, et qui est composé de *block*, billot, et de *haus*, maison. — Vingt-cinq années de guerre européenne ont rendu ce mot populaire, et personne ne se méprendra sur sa véritable acception. On compte peu de sièges dans cette longue période de guerres continuelles. Nos armées ne s'arrêtaient pas, comme un seul homme, devant une place forte, elles n'y laissaient que le nombre de troupes nécessaires à en faire le blocus, et marchaient en avant. L'effet du blocus est d'intercepter les communications de la place, d'arrêter les convois qui lui seraient destinés, ou de s'opposer aux troupes qui pourraient être envoyées à son secours. La conversion du siège en blocus n'avait lieu jadis que dans les campagnes d'hiver. On fait aussi le blocus d'un port pour empêcher l'entrée ou la sortie d'une escadre ennemie. Il était réservé à l'Angleterre de déclarer en état de blocus des ports devant lesquels elle n'avait pas même de navires stationnaires. Cette mesure, tout à fait insolite, fut provoquée par le fameux décret impérial de Berlin (21 novembre 1806), qui déclarait les îles Britanniques en état de blocus. L'empereur Napoléon avait ré-

soin d'employer tous les moyens possibles pour entraver le commerce de l'Angleterre. Ce décret n'était que l'acte préparatoire de son système continental. Le 7 janvier suivant, un ordre du conseil publié en Angleterre, par forme de représailles, défendit aux bâtimens neutres de naviguer d'un port à l'autre, soit de la France, soit de tout autre pays allié de cette puissance. Le décret de Napoléon et l'arrêt du conseil d'Angleterre jetèrent une grande perturbation dans les relations commerciales des diverses nations. La Suède, surtout, souffrait beaucoup de cette double restriction. Bernadotte, devenu prince royal de Suède, avait, dans l'intérêt de sa nouvelle patrie, vivement sollicité l'empereur de se relâcher à l'égard de la Suède des rigueurs de son décret de Berlin. Je lis dans une réponse de l'empereur Napoléon à ce prince, en date du 8 mars 1811 : « Vous appréciez sans doute mal les motifs de mon décret du 21 novembre 1806 ; il ne prescrit point de lois à l'Europe, il trace seulement la marche à suivre pour arriver au même but ; les traités que j'ai signés font le reste. Le droit de blocus que s'est arrogé l'Angleterre nuit autant au commerce de Suède, est aussi contraire à l'honneur de son pavillon et à sa puissance maritime qu'il nuit au commerce de l'empire français et à la dignité de sa puissance.... Le maintien, l'observance ou l'adoption du décret de Berlin est donc plus dans l'intérêt de la Suède, de l'Europe que de la France... L'Angleterre ne veut pas la paix, elle s'est refusée à toutes les ouvertures que je lui ai fait faire : la guerre ayant agrandi son commerce et sa domination, elle craint les restitutions. Elle ne veut pas consolider le système politique de l'Europe par un traité parce qu'elle ne veut pas que la France soit puissante.... Je veux la paix, je la veux durable, entière, je veux qu'elle assure les nouveaux intérêts créés par la conquête.... J'ai des vaisseaux, je n'ai point de marins ; je ne puis lutter avec l'Angleterre, je ne puis la forcer à la paix qu'avec le système continental. Je n'é-

prouve en cela aucun obstacle de la Russie et de la Prusse. Leur commerce n'a qu'à gagner par les prohibitions. » — L'exécution du décret de Berlin, son adoption par les puissances alliées de l'empire français, avaient réduit l'Angleterre au plus triste isolement ; elle périssait si elle ne fût pas parvenue par le sacrifice désespéré de ses dernières ressources à renouer la coalition. La France pouvait se passer des produits étrangers ; elle avait créé dans son intérieur un commerce considérable et conservé de nombreux moyens d'importation et d'exportation. Le décret de Berlin devint pour les puissances qui s'étaient alliées à elle par des traités solennels, sinon la cause, du moins le prétexte de leur défection. L'Angleterre fut sauvée par un concours de circonstances tout-à-fait imprévues ; mais qu'ont-elles gagné à ce marché ? Les événements de 1814 et 1815 étaient au-dessus de toutes les prévisions humaines. Le maintien du blocus ordonné par le décret de Berlin eût ramené l'Angleterre à la nécessité de souscrire un traité de paix européenne. (V. SYSTÈME CONTINENTAL.) D—Y.

BLOIS, *Blesse*, *Blesense castrum*, autrefois capitale du *Blésois* (voyez ce mot), avec titre de comté, aujourd'hui chef-lieu de préfecture du département de *Loir-et-Cher* (voyez ce mot), avec un évêché, une cour d'assises, des tribunaux de première instance et de commerce, est une ancienne ville de France, située en amphithéâtre sur le penchant d'une colline baignée par la rive droite de la Loire, qu'on y passe sur un beau pont en pierre, commencé dès 1711, et orné d'une pyramide légère de 100 pieds de haut. Ses rues sont étroites, tortueuses et très escarpées ; mais on y remarque plusieurs monuments, tels que l'ancien château, célèbre par la naissance de Louis XII et par la résidence de François I^{er}, de Charles IX et de Henri III ; l'église des jésuites, construite sur les dessins de Jules Mansard ; l'hôpital, un superbe aqueduc, ouvrage des Romains, qui traverse la ville dont il reçoit toutes les eaux ; enfin, l'hôtel de la préfecture, le plus bel

édifice moderne de Blois, bâti sous Louis XIV, avec des jardins en terrasses. Elle possède, en outre, une bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle et de physique, un collège, un séminaire, un dépôt d'étalons, une société d'économie rurale, un théâtre et de belles promenades. L'industrie de cette ville consiste en bonneterie, ganterie, coutellerie, faïence, corroierie, et son commerce principal en excellent vinaigre, en vins, eaux-de-vie, bois et merrain, qu'elle tire d'une vaste forêt qui l'avoisine. — Blois faisait autrefois partie du diocèse de Chartres; mais le pape Innocent XII l'érigea en évêché, en 1694, à la sollicitation de Louis-le-Grand. Cette ville, qui avait été nommée *la ville des rois*, parce que l'air pur qu'on y respire l'avait fait choisir plusieurs fois pour y élever les enfants de France, a été deux fois le siège des états-généraux sous Henri III, en 1577 et en 1588; ce fut pendant cette dernière réunion que le duc de Guise et le cardinal, son frère, furent massacrés par les ordres du roi. Marie-Louise s'y retira momentanément lorsque les alliés menacèrent Paris en 1814, et c'est de cette ville que furent datés et expédiés les derniers actes de la régence et du gouvernement impérial. C'est la patrie de Louis XII, de Favras, du célèbre médecin et voyageur Bernier et de Pierre de Blois, l'un des meilleurs écrivains ecclésiastiques du ^{xii}^e siècle, précepteur, puis secrétaire de Guillaume II, roi de Sicile, et mort archidiacre de Londres, sous Henri II, vers l'an 1200. — Sa distance de Paris est de 44 l., et sa population de 15,000 habitants. E.

BLOND, BLONDE, en latin *blundus*, ou *flavus*, mot dérivé d'*ablunda*, qui signifie paille, couleur de paille, ou plus directement encore, selon Ménage, de *bladum*, blé, s'applique à une couleur de cheveux qui approche de celle des épis de blé, et qui est en général celle des peuples du Nord. Il est également qualificatif des personnes, et se dit aussi par extension, ainsi que *blondin*, des jeunes gens efféminés, qui s'occu-

pent plus de leur toilette et de futilités que d'objets utiles et sérieux. On désigne encore quelquefois, et par ironie, un homme fort brun, ou un noir, par la qualification de *blond* d'Egypte. — La **BLONDE** est une sorte de dentelle de soie, qui ne diffère de la dentelle ordinaire que par la matière. On fait aussi avec du fil une espèce de blonde que l'on nomme *blonde de fil*.

E. H.

BLONDEL, serviteur fidèle, confident et maître de musique du roi Richard I^{er} d'Angleterre, dit Cœur-de-Lion, qui vivait en 1190. Pendant la captivité de son maître, prisonnier du duc d'Autriche, Blondel voyagea par toutes les contrées d'Allemagne pour tâcher de le délivrer. Il apprit par la voie publique qu'on gardait soigneusement un prisonnier de distinction dans le château de Lowenstein, et se hâta de s'y rendre. Aussitôt qu'il eut remarqué une tour bien défendue par des grilles et des barreaux de fer, il se mit à chanter une des romances françaises qu'il avait autrefois composées avec le roi Richard. A peine avait-il achevé le premier couplet qu'une voix sortie du fond de la tour se mit à chanter le second, et continua jusqu'à la fin de la romance. C'est ainsi qu'il découvrit son roi, qu'il le délivra, et qu'il mérita le surnom de *fidèle Blondel*. Cette anecdote a fourni le sujet d'un des meilleurs opéras de Sedaine et de Grétry, *Richard Cœur-de-Lion*.

E.

BLONDEL (FRANÇOIS), littérateur, architecte et ingénieur, né à Ribemont, en Picardie, en 1617, et mort en 1696, était fils d'un professeur de mathématiques, qui, n'ayant pas de fortune à lui laisser, voulut du moins lui donner les moyens de s'en faire une par ses connaissances, et prit grand soin de sa éducation. Après avoir voyagé plusieurs années comme gouverneur du jeune comte de Brienne, fils du ministre Loménie, Blondel se consacra aux études et à la profession d'architecte avec assez de succès pour mériter la place de directeur de l'académie d'architecture, lorsqu'elle fut créée par Colbert. Un seul ouvrage a suffi pour lui

faire un grand nom. C'est l'arc de triomphe de la porte Saint-Denis, monument du plus beau style, et qui ne nous laisse rien à envier dans ce genre aux anciens. Littérateur instruit, il composa lui-même les inscriptions latines gravées sur les faces de l'arc de triomphe. Il a fait preuve encore de goût et de hardiesse dans son parallèle d'Horace et de Pindare, en élevant le premier au-dessus du second. Pour apprécier le mérite de cette opinion, il faut se rappeler que la littérature en était à une époque de servilisme aveugle pour l'antiquité, et surtout pour l'antiquité grecque. Chose singulière ! tandis que Blondel et les Perrault s'inspiraient dans leurs monuments des plus beaux modèles de l'antiquité grecque et romaine, ils se constituaient, en littérature, les défenseurs de la liberté de penser et d'écrire. — Blondel était lecteur de mathématiques au collège de France ; il les avait étudiées dans toutes leurs applications, et surtout dans leurs rapports avec l'art de la guerre. Il pensa qu'il serait utile à son pays en composant deux traités, l'un sur l'art de tirer les bombes, l'autre sur l'art de fortifier les places, et les présenta à Louis XIV, qui applaudit à leur mérite, mais ne voulut pas en permettre la publication, dans la crainte, flatteuse pour l'auteur, que les ennemis de la France n'y puisassent des armes contre elle. Blondel n'en fut pas moins récompensé par le grade de maréchal-de-camp. Il était déjà conseiller d'état, titre que lui avaient valu des services importants, rendus dans diverses négociations.

A. DES GENEVEZ.

BLOOMFIELD (ROBERT), poète distingué, né le 8 décembre 1766, à Honington, était fils d'un tailleur de campagne, qui, après l'avoir mis à l'école du village, l'envoya ensuite à Londres pour apprendre l'état de cordonnier chez son frère. La fréquentation de quelques sociétés politiques, des visites à l'oratoire et au théâtre de Covent-Garden, la lecture de quelques livres, l'introduisirent bientôt dans un monde nouveau, où il trouva peu à peu les éléments de sa

véritable vocation. Ainsi, il devint poète presque sans le savoir : un jour, il récitait devant son frère une chanson populaire, qu'il avait composée sur un sujet ancien ; celui-ci lui proposa de l'offrir à l'éditeur du *London Magazine*, qui l'accepta. Ce petit poème était intitulé *The milk maid* (La Laitière). Le suivant, *The sailor's Return* (Le Retour du navigateur), trouva également place dans le même recueil. *Les Saisons* de Thomson, *Le Paradis perdu* de Milton, et d'autres bons ouvrages, étaient la lecture favorite et habituelle de Robert, et en firent le créateur d'un genre de poésie que les Anglais mettent pour l'ensemble, à côté de celle de Thomson, mais bien au-dessus pour les détails. Il conçut à la campagne, où il s'arrêta pendant quelque temps en 1786, l'idée de son poème *The farmer's Boy* (Le Valet du fermier), qui porte le cachet de l'humeur aimable et gaie de l'auteur. Il n'y travailla cependant pas dans des circonstances très favorables, car il était encore compagnon cordonnier, et habitait une petite chambre sous les toits. Un docteur en droit, nommé Capel Loft, qui lut ce poème en 1799, en fut tellement satisfait qu'il résolut de le faire imprimer, en société avec un de ses amis nommé Gill. L'impression eut lieu en effet l'année suivante, en 1800. Voici le jugement qu'un critique anglais a porté sur ce poème : « Des vers qui coulent gracieusement, de la sensibilité, de la piété, une grande chaleur poétique, des images bien choisies et bien représentées, un sentiment profond et vrai de ce qui peut émouvoir l'âme, de la force dans la pensée, et de la vivacité dans l'imagination, telles sont les qualités communes à Thomson et à Bloomfield ; mais il faut avouer qu'il règne chez ce dernier une plus grande simplicité que dans les poésies de Thomson, et le mot d'Horace, *molle atque facetum*, peut à bon droit lui être appliqué. » On a encore de Bloomfield un recueil de poésies pastorales, qui ont été traduites en français, sous le titre de *Contes et chansons champêtres*, par

E. de Lavaisse, et publiées à Paris en 1802 (in-12). Nous avons une traduction du *Valet du fermier* par E.-F. Alard (Paris, 1800, in-12), et une autre, par T.-P. Bertin, de l'*Histoire du chapeau neuf du petit Davy* (Paris, 1818, in-18), publiée par le libraire Louis, ainsi qu'une édition anglaise de l'original. C. L.

BLOQUER. Dans la langue gauloise, *bloc* signifiait également une masse de forme ronde, une figure circulaire. Le verbe *bloquer*, qui en dérive, désignait ainsi l'action de resserrer, comprimer, entourer circulairement. C'est dans ce sens qu'il est employé dans l'art militaire.—On bloque une place, un fort, un camp, un port ennemi, lorsqu'on l'a entouré, qu'on en resserre les défenseurs dans le plus petit espace possible, qu'on leur ôte toute communication avec le pays environnant. Le mot technique *blocus* indique la situation réciproque des défenseurs d'une place forte, d'un camp, etc., et des ennemis qui les entourent. *Faire le blocus* est synonyme de *bloquer*.

—Le blocus diffère du siège en ce que ce dernier est une opération active, par laquelle on attaque de vive force les retranchements dont l'ennemi est couvert, afin de hâter le moment de sa reddition, tandis que le blocus est une opération inerte et quasi défensive, par laquelle on cherche à empêcher l'ennemi de recevoir aucun secours d'hommes, de vivres, de munitions, afin de l'obliger à se rendre lorsqu'il aura consommé toutes ses ressources de défense ou de subsistance. — Cette définition indique déjà, d'une manière générale, quelles sont les mesures qu'on doit prendre pour former un blocus. Vouloir donner, pour tous les cas possibles, toutes les règles de détail relatives au placement des troupes destinées au blocus serait une entreprise puérile : d'un côté, il faut supposer que le général qui en sera chargé connaît assez les éléments de l'art de la guerre pour n'avoir pas besoin d'une instruction qui prévienne jusqu'aux cas les plus ordinaires ; de l'autre, ceux qui se présentent étant le résultat d'éléments variables, tels

que la configuration du terrain, la force et la position des troupes qui peuvent chercher à inquiéter le bloqué, etc., leurs combinaisons sont tellement multiples que l'esprit humain ne saurait les embrasser toutes à la fois. — Il est cependant quelques règles générales qui trouvent leur application dans tous les cas, et que nous croyons utiles de rapporter aussi brièvement que possible, afin de nous renfermer dans les limites imposées au présent ouvrage. Nous prendrons pour exemple une ville fortifiée de quelque étendue, ayant, par conséquent, une garnison assez nombreuse.—Le blocus d'une place forte peut avoir deux objets différents : il peut arriver que le but de l'armée assaillante soit de détruire d'abord l'armée qui lui est opposée, et de commencer à envahir le pays contre lequel elle est employée, en dépassant les places fortes, afin de remplir ce but. Alors il lui suffit de paralyser les garnisons des places qu'elle laisse derrière elle, afin de les empêcher de lui nuire. Elle doit même employer à cette opération le moindre nombre possible de troupes, afin d'en conserver assez pour assurer le succès de son opération principale. Le blocus alors est moins resserré, et son objet unique est d'empêcher que les garnisons fassent des sorties à une distance un peu prolongée. Cette manière de bloquer s'appelle *masquer*, parce que les troupes qui en sont chargées forment par leur disposition un masque derrière lequel les mouvements de l'armée principale et de ses accessoires peuvent se faire sans être reconnus, ni, par conséquent, empêchés. C'est ce qui a eu lieu pendant les deux invasions de la France, en 1814 et en 1815. — Il peut également arriver que, par des circonstances qui tiennent à la force de l'armée assaillante, à la difficulté de réunir les moyens nécessaires pour un siège, à la situation de la place, etc., elle soit obligée de se contenter de bloquer la place dont elle veut se rendre maîtresse. Son but doit être alors d'empêcher que la garnison reçoive du dehors des moyens de prolonger sa défense, afin de

l'obliger à se rendre lorsqu'elle aura consommé ceux que la place renferme dans son sein. Dans ce cas, le blocus doit être aussi resserré qu'il est possible ; et il faut y employer assez de troupes pour que les efforts que pourrait tenter la garnison afin de se procurer les subsistances puissent constamment être déjoués. C'est ainsi qu'en 1796 le mouvement de Wurmsers ayant fait perdre à l'armée française d'Italie toute l'artillerie employée au siège de Mantoue, le général en chef Bonaparte, revenu devant cette place, après la bataille de Castiglione, se contenta de la tenir étroitement bloquée, et la prit six mois plus tard. — Le nombre de troupes qu'on doit employer au blocus d'une place est en raison combinée de la force de la garnison et de la disposition du terrain. Il faut que chacun des points qu'il est important de garder, afin de couper toutes les communications extérieures de la place, soit occupé par un corps de troupes suffisant par sa force et sa position pour résister aux efforts de l'ennemi pour l'en chasser. Il faut au moins que cette résistance soit assez prolongée pour donner le temps aux corps de blocus les plus voisins de secourir celui qui est attaqué. Les grandes sorties que peut faire la garnison d'une place située dans un terrain où la communication entre les quartiers des troupes employées au blocus est facile, et où la sortie peut elle-même être attaquée en flanc ou coupée, ne peuvent guères employer plus d'un quart de la garnison. Ces sorties, ayant besoin d'être échelonnées par une ou deux réserves, et étant exposées à de grandes pertes d'hommes, un revers affaiblirait trop la garnison si elles étaient plus fortes. Il faut donc, dans ce cas, que le corps employé au blocus soit assez fort pour avoir, à chacun des points qu'il lui importe de garder, un détachement au moins égal au quart de la garnison, soit par le nombre d'hommes qui le composent, soit par les défenses naturelles ou artificielles dont il peut se couvrir. Dans ce cas le corps du blocus s'établit à une assez grande distance de la place pour

que les sorties de la garnison aient à craindre de se voir couper la retraite ; et on détruit ou enlève tous les moyens de subsistance qui se trouvent entre la place et le cordon du blocus. — Si la place qu'on veut bloquer n'a qu'un petit nombre de communications extérieures par lesquelles elle puisse recevoir du secours, il est évident que la force relative du corps de blocus peut être diminuée sans danger. Elle peut alors être égale et quelquefois même inférieure à la garnison de la place. La place de Mantoue, en Italie, offre sous ce rapport une combinaison mixte qui tient des deux cas que nous venons d'indiquer. Elle n'a que cinq communications extérieures par lesquelles elle puisse être secourue : celle des portes de Pradella, de Cérèse, de Pietoli, de Saint-Georges et de la Citadelle. Les trois premières sont séparées par des obstacles naturels, formés par les marais et l'inondation qui couvrait la place de ce côté. Il suffit donc d'occuper, par une position retranchée, les têtes des digues qui aboutissent à ces trois points pour en empêcher toutes les sorties. Le village de Saint-Georges est situé à la tête d'un pont fort long, qui traverse le lac inférieur. Dès que le corps du blocus en est maître, il peut, en le couvrant de retranchements, opposer une petite forteresse à la grande, et rendre toute sortie impossible par là. Il ne reste donc plus que la citadelle, qui rentre dans le premier cas, et c'est de ce côté où doit être la force principale du corps de blocus. C'est ce qu'on a vu dans la campagne de 1796. — Si la place forte, assez étendue par elle-même, et ayant une garnison nombreuse, est située sur une grande rivière, ou au confluent de deux, le blocus devient plus difficile, et exige des forces bien plus considérables. Telle est la situation de Metz, dont la périphérie extérieure, agrandie par l'île du Poligone, le fort de Belle-Croix, l'inondation et les ouvrages de la plaine de Montigni, est coupée en trois grandes sections, par la Moselle et la Seille. Un blocus complet exige un corps cinq ou six fois aussi fort que la garnison. — Dans

les blocus accidentels et temporaires, qui n'ont pour objet que d'empêcher les garnisons d'une ou plusieurs places de nuire aux mouvements ou aux communications d'une armée qui passe entre elles, on a besoin d'un moins grand nombre de troupes. Le but qu'on se propose n'étant pas d'affamer la garnison, ni de l'empêcher de recevoir des secours, qu'elle ne peut plus attendre de l'armée à laquelle elle appartient, et qui se trouve trop éloignée, il suffit d'empêcher que ses sorties ne deviennent nuisibles. Il suffit, pour cela, qu'à une ou 2 lieues de la place, les troupes du cordon du blocus puissent se réunir en assez grand nombre pour arrêter les sorties. Il importe peu qu'elles soient forcées de quitter leur première position pour se retirer plus en arrière, jusqu'à ce que la sortie soit repoussée.—Tels sont à peu près les préceptes généraux relatifs au blocus des places fortes, et qui s'appliquent également au blocus des camps ou des positions occupées par l'ennemi. Leur application rencontre un nombre infini de combinaisons, que le génie du général et son habitude de la guerre peuvent seuls apprécier pour y apporter les mesures convenables. Il nous suffisait d'en donner une idée générale; de plus grands détails appartiennent aux ouvrages didactiques.

G^N DE VAUDONCOURT.

BLOT, instrument dont on se servait autrefois dans la navigation pour estimer le chemin que fait un vaisseau. C'était une pièce de bois, longue d'un demi-pied, large de deux pouces, et coupée par les bouts en forme de nacelle. Il était chargé de plomb pour qu'il pût se tenir immobile sur la mer. On le jetait derrière la poupe, attaché à une corde, et, à mesure que le vaisseau avançait, on filait cette corde, et l'on voyait combien il en fallait filer de toises pendant un certain nombre de minutes ou de secondes; ce qui donnait la mesure de la vitesse avec laquelle le vaisseau s'éloignait du blot, et par conséquent du chemin qu'il faisait. (Voy. l'article LOCA. — Blot est aussi, en termes de fauconnerie, le che-

valet où se repose l'oiseau. C'est de là sans doute qu'a été fait le verbe *se blottir*, employé pour s'accroupir, se ramasser, se rouler sur soi-même, que d'autres font venir de *pila*, pelotte, parce que, disent-ils, *se blottir*, c'est se mettre en pelotte. E. H.

BLOUSE (vêtement), c'est le *sayon* des Gaulois. Il a conservé son nom originaire dans quelques contrées de la France méridionale. Depuis 20 siècles, le sayon ou blouse n'a pas cessé d'être l'habillement ordinaire des voituriers et des hommes de peine; seulement il se composait de peaux chez les Gaulois : il est maintenant d'étoffe; et les montagnards des Pyrénées, les villageois du Médoc, le portent encore tel que le portaient les Gaulois. L'usage de la blouse s'est beaucoup étendu depuis quelques années : c'est le vêtement de travail des artistes, et les ouvriers appellent *borgerons* des demi-blouses qui ne descendent qu'aux reins. La blouse est l'uniforme national des milices citoyennes dans les campagnes; elles sont bleues, avec le parement et le collet des uniformes de la garde nationale des villes; elles sont plus commodes que l'habit. Elles sont bordées dans la partie inférieure par une bande rouge, et serrées sur les reins par une ceinture tricolore. Napoléon, qui, pendant le long cours de ses victoires, n'avait voulu de garde nationale que sur le papier, rétablit dans sa détresse cette grande et utile institution, et la modeste blouse fut adoptée pour la milice citoyenne des campagnes et pour les ouvriers dans les villes. Mais il était trop tard; et cependant les soldats de l'empire et leurs chefs dorés trouvèrent d'utiles et valeureux auxiliaires dans ces soldats citoyens, qu'ils avaient naguère appelés insolemment *pékins*. L'étranger a gardé le souvenir des gardes nationales en blouse et en habit bourgeois de nos départements et de la capitale.—Pendant l'hiver, il est dans l'usage ordinaire que les villageois, les voituriers, remplacent la blouse de toile par une *limousine*, espèce de manteau d'é-

toffe de laine commune , froncé dans sa partie supérieure, et sans autre façon. La limousine, moins ample que le manteau, ne diffère de la blouse que parce qu'elle est ouverte dans toute sa longueur par devant. D.—7.

BLUCHER (LEBRECHT DE), de la maison de Grossen-Rensow, dans le Mecklenbourg, prince de Wahlstadt, feld-maréchal de Prusse et chevalier de presque tous les ordres militaires d'Europe, naquit à Rostock le 16 décembre 1742. Son père, capitaine de cavalerie au service de Hesse-Cassel, l'envoya, à l'âge de 14 ans, à l'île de Rugen, où la vue des hussards suédois lui inspira le désir d'embrasser l'état militaire. En vain ses parents cherchèrent à l'en détourner. Le jeune Blucher, ne prenant conseil que de sa passion naissante, prit du service en qualité de cadet dans le régiment dont l'aspect avait décidé de sa vie entière. Il fit sa première campagne contre la Prusse, et fut fait prisonnier par le même régiment de hussards prussiens qu'il commanda dans la suite avec tant de distinction. Le colonel Belling, alors chef de ce régiment, le détermina à entrer au service de la Prusse, et par suite d'un échange de prisonniers, Blucher fut nommé lieutenant dans ce même régiment. Victime d'un passe-droit, le jeune lieutenant ne tarda pas à donner sa démission; et alors, prenant, suivant l'usage établi dans les armées du nord de l'Europe, le titre du grade immédiatement supérieur à celui qu'il avait rempli, il se retira dans ses foyers comme capitaine de cavalerie en retraite, pour se vouer désormais exclusivement à l'économie agricole. Il devint plus tard conseiller provincial, et acheta une terre avec les produits de son industrie, que des circonstances heureuses avaient favorisée. — Après la mort de Frédéric II, il reprit du service comme major dans son ancien régiment. Il en fut nommé commandant, et se distingua en cette qualité, en 1793

1794, sur les bords du Rhin. Orchies, L.embourg, Franckenstein, Oppenueim (16 janvier 1794), Kirweiler, Edes-

heim, dans le Palatinat, furent tour à tour témoins de sa bravoure. Après l'affaire de Leystadt (18 septembre 1794), si glorieuse pour lui, il passa à l'armée d'observation du Bas-Rhin en qualité de général-major. En 1802, il prit possession d'Erfurt et de Mülhausen au nom du roi de Prusse. La guerre qui éclata en 1806 le conduisit sur le champ de bataille d'Auerstadt (14 octobre). Il accompagna, avec la plus grande partie de la cavalerie, le prince de Hohenlohe, dont il formait le flanc gauche, dans sa retraite en Poméranie. La distance qui séparait les deux corps d'armée étant devenue trop considérable pour pouvoir être franchie, même par des marches forcées de jour et de nuit, le prince de Hohenlohe se vit forcé de mettre bas les armes à Prenzlau. Blucher, à qui par là la route de Stettin se trouva coupée, fut obligé de se jeter dans le Mecklenbourg, où il opéra, près de Dambeck, sa jonction avec le corps d'armée du duc de Weimar, que commandait le prince Guillaume de Brunswick-Oels; mais toutes ces différentes troupes étaient trop fatiguées pour tenter rien de décisif. Ayant sur son flanc gauche le corps du grand-duc de Berg, en face la division du prince de Ponto-Corvo, et sur sa droite celle du maréchal Soult, Blucher ne vit rien de mieux à faire que de se retrancher derrière la Trave pour garantir aussi longtemps que possible l'Oder de l'approche des troupes françaises. C'est ainsi qu'il envahit le territoire de la ville libre de Lubeck; mais cette ville, fortifiée à la hâte, fut emportée d'assaut par l'armée française, et Blucher, contraint de se retirer promptement avec ses troupes, n'ayant aucun moyen de se défendre et de faire une plus longue retraite, fut contraint de capituler le 6 ou le 7 novembre, aux environs de Ratkau, village de la principauté de Lubeck. Il n'en vint toutefois à cette extrémité qu'après avoir obtenu, non sans peine, que la capitulation contiendrait la clause expresse : Qu'il n'avait accepté la capitulation qui lui était offerte par le prince de Ponte-

Corvo que réduit à la dernière extrémité par le manque absolu de vivres, de fourrages et de munitions. » Blücher fut donc fait prisonnier de guerre, mais il fut bientôt échangé contre le général Victor, et nommé, aussitôt après son arrivée à Königsberg, au commandement d'un corps d'armée qu'on embarqua immédiatement pour aller défendre Stralsund, et secourir les entreprises de la Suède. Après la paix de Tilsitt, Blücher fut employé au département de la guerre. Il obtint ensuite le commandement supérieur de la Poméranie, mais fut bientôt mis à la retraite, ainsi que d'autres hommes de mérite, sur la demande expresse de Napoléon. Il ne prit aucune part à l'expédition du corps d'armée auxiliaire prussien envoyé contre la Russie pendant l'été de 1812; mais lorsque la nation prussienne se leva en masse pour combattre l'oppression de Napoléon, Blücher, déjà âgé de 70 ans, fut l'un des instigateurs les plus ardents de cet élan patriotique. Il obtint le commandement général des troupes prussiennes et du corps d'armée russe du général Winzingerode, corps qui, dans la suite, fut détaché de son commandement. Alexandre récompensa la rare valeur dont il fit preuve à la bataille de Lutzen, le 2 mai 1813, par la décoration de l'ordre de Saint-Georges. Les journées de Bautzen et de Haynau ne furent pas moins glorieuses pour lui; il fut aussi l'un des principaux acteurs de la bataille de Leipzig; Blücher y battit le maréchal Macdonald et fit évacuer aux Français la Silésie. Son corps d'armée prit dès lors le nom d'armée de Silésie. Napoléon chercha vainement à arrêter dans ses succès le *vieux général de hussards*, comme il l'appelait. Le 3 octobre, Blücher passa l'Elbe près de Warthembourg, et, par cette manœuvre hardie, força la grande armée de Bohême, aux ordres du prince de Schwarzenberg, et l'armée du nord, commandée par le prince royal de Suède, à déployer plus d'activité. — Les journées mémorables de Leipzig approchaient. Le 16 octobre 1813, Blücher remporta des

avantages signalés sur le maréchal Marmont, près de Mœckern, et s'avança jusqu'aux faubourgs de Leipzig. La défaite des Français dans la journée du 18 est due en grande partie à ses efforts réunis à ceux du prince royal de Suède, et le 19 ce furent les troupes du général Blücher qui donnèrent le premier assaut à la ville. La promptitude remarquable et l'art particulier avec lesquels il dirigeait ses attaques lui avaient déjà valu de la part des troupes russes, au commencement de la campagne, le surnom de maréchal *Vorwärts* (en avant)! Dès lors, ce fut son glorieux surnom dans toute l'Allemagne. Le 1^{er} janvier 1814, il se porta sur le Rhin à la tête de l'armée de Silésie, composée de deux corps prussiens, deux russes, un hessois, et d'un corps de troupes de différentes nations. Il occupa Nancy le 17 janvier, remporta le 1^{er} février un avantage marqué à la Rothière, et marcha audacieusement sur Paris. Cependant les corps d'armée qu'il commandait furent momentanément dispersés par Napoléon; mais il n'en reprit pas moins sa marche sur Châlons, malgré les pertes considérables qu'il avait essuyées. Il se porta ensuite sur l'Aisne, par Soissons, opéra sa jonction avec l'armée du Nord, gagna la bataille de Laon sur l'empereur en personne, et vint prendre position devant Paris avec Schwarzenberg. — La journée de Montmartre (30 mars 1814) couronna cette mémorable campagne, et le 31 mars 1814 Blücher entra en triomphateur dans la capitale de l'empire français. — Le roi de Prusse lui donna alors le titre de prince de Wahlstadt, en mémoire de la victoire qu'il avait remportée près de cette ville, et accompagna cette nomination d'une dotation appropriée à l'importance de la dignité. Il suivit les monarques alliés, au mois de juin suivant, en Angleterre, et y fut reçu avec enthousiasme. L'université d'Oxford le nomma solennellement docteur en droit; ridicule honneur que le vieux général accepta naïvement et qu'il partagea d'ailleurs avec Platof, l'hetman des cosaques. En 1815, il conduisit rapidement son armée

dans les Pays-Bas. Le 15 juin Napoléon l'attaqua avec vigueur, et le lendemain Blucher perdit contre le grand capitaine la célèbre bataille de Ligny. Il y fut en grand danger de perdre la vie, on tont au moins la liberté, par la chute de son cheval, sous le corps duquel il se trouva comprimé un instant. Au moment le plus décisif de la journée du 18, Blucher se présenta sur le champ de bataille avec ses Prussiens, et tomba sur les derrières et le flanc de l'armée française, que Grouchy était chargé de couvrir. On peut dès lors lui assigner la plus grande part de la victoire de *Waterloo*. (V. ce mot.)—Après l'entrée des alliés dans Paris, Blucher montra contre les vaincus une animosité qui a beaucoup nui à la justice que tôt ou tard les Français lui eussent rendue comme général. Ils ne virent en lui qu'un chef de hordes barbares, l'emportant encore sur ses subordonnés par son ignoble férocité et sa ridicule arrogance; et c'est justice que de reconnaître qu'il sembla prendre plaisir lui-même à justifier ce jugement sévère et partial en affichant hautement les sentiments les moins nobles et les moins généreux. Blucher évidemment n'était pas habitué à la victoire, car il en usa comme le sauvage use de l'eau-de-vie que le hasard fait tomber entre ses mains.— Afin de lui témoigner sa reconnaissance, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, créa uniquement pour Blucher déjà en possession de tous les honneurs, un ordre particulier, dont les insignes consistaient en une croix de fer entourée de rayons d'or.—Après la paix de Paris, le prince Blucher se retira dans ses terres. Il mourut le 12 septembre 1819, après une courte maladie, dans son domaine de Kriblowitz, à l'âge de 77 ans. Le roi de Prusse lui a fait ériger à Berlin une statue de 12 pieds de haut, modelée par Rauch, et fondue par Reisinger et par un Français nommé Lequine. Le piédestal qui la supporte a 14 pieds de haut, et est orné de bas-reliefs représentant ses principaux faits d'armes. Une statue a été pareillement érigée en son honneur à Breslau, en 1827. C. L.

BLUET, BLEUET, BLAVET, BLAVÉOLE, ou BARBEAU (en latin *Cyanus*), mot fait de la basse latinité, *blaveus* ou *blavus*, ou de l'allemand *blau*, qui signifient *bleu*; genre de la famille des cynarocéphales et de la syngénésie polygamie frustanée. Le bluet commun, auquel Tournefort a donné le nom de *Cyanus segetum* et Linnée celui de *centaurea cyanus*, est une plante annuelle à fleurs bleues, qui pousse naturellement et se resème d'elle-même parmi les blés, qu'elle étouffe souvent.—Le seul moyen de la détruire est de faire succéder à la culture des céréales une récolte de légumes, qui permet de l'arracher à mesure qu'elle paraît, ou d'y semer du trèfle, qui l'étouffe à son tour.—Le bluet n'est pas sans agrément dans les jardins, où la culture et les soins en augmentent la beauté naturelle. On employait autrefois l'infusion de ses fleurs contre l'hydropisie; la décoction de ses feuilles dans la bière, était administrée comme apéritive contre la jaunisse; et son eau distillée des feuilles seulement ou des feuilles et des fleurs ensemble, contre l'amaurose et les maladies des paupières, d'où cette plante avait reçu même le surnom de *casse-lunettes*; mais c'était, dans ce dernier cas surtout, un préjugé fondé sur l'ignorance, car il faut qu'on sache que la distillation de toute plante inodore produit une eau qui n'a pas plus de propriétés que l'eau ordinaire. Z.

BLUETTE. On appelle ainsi une légère et petite composition dont l'esprit seul fait tous les frais; on doit donc n'y chercher ni abondance d'idées ni chaleur de sentiment; un plan, quel qu'il soit, n'est pas même indispensable: il ne s'agit que d'amuser ou d'éblouir un instant. A la naissance d'une littérature, les bluettes ne sont pas entièrement à dédaigner; si elles ne contribuent pas à donner au goût une direction élevée, elles piquent, elles éveillent du moins la curiosité; elles mettent enfin sur la route des plaisirs intellectuels. On cite quelques bluettes qui, venues à propos, ont une place imperceptible dans les bibliothèques.

ques et se sont conservées pendant quelque temps dans la mémoire des amateurs. Les femmes aiment les bluettes; souvent elles les inspirent. Les jeunes gens partagent ce penchant, mais ils s'en corrigent plus tard. A une époque comme la nôtre, les bluettes proprement dites n'ont aucun prix : le public ne saurait les comprendre; son attention est trop vivement préoccupée par le débat des plus hautes questions. Les écrivains, de leur côté, qui sont forcés d'obéir au goût général, ont perdu l'habitude des bluettes, pour composer des articles de journaux, des brochures ou des romans; on peut, dans ces genres différents, se montrer grave ou utile.

SAINT-PROSPER.

BLUTEAU, ou **BLUTOIR** et **BLUTERIE**, mots faits du latin *volutare*, vanner. Le *bluteau* ou *blutoir* est un instrument qui sert à séparer le son de la farine. On a d'abord employé simplement à cet objet un sas de crin, d'étamine ou de toile; puis on y a ajouté un cylindre composé de feuilles de fer-blanc, trouées comme des râpes, et de fils de fer placés circulairement les uns à côté des autres et à une distance assez rapprochée pour ne pas laisser écouler le grain, mais donner seulement passage aux ordures. En 1813, M. Régnier a inventé un blutoir de nouvelle forme, composé d'une petite roue en bois, de 16 pouces de diamètre, montée sur un petit arbre de fer. Cette roue forme un boîte circulaire, revêtue sur la circonférence d'une large bande en fer-blanc, criblée de petits trous très rapprochés les uns des autres comme ceux d'un arrosoir. Sur la bande circulaire qui forme le tamis du blutoir est pratiquée une petite porte de même métal, qu'on peut fermer et ouvrir pour introduire dans la roue la farine qu'on veut bluter. La roue est traversée intérieurement par de petites bandes de bois, qui, au moyen du mouvement de rotation, battent la farine pour en séparer le son. La même roue, mue par une manivelle, est renfermée dans une caisse carrée, au bas de laquelle est une

boîte qui sert de socle au blutoir, et de récipient à la farine blutée. Sur un des côtés de la caisse est fixé un ressort à cliquet, qui frappe successivement sur la roue lorsqu'on la fait mouvoir; par ce moyen, le tamis reçoit continuellement des chocs qui facilitent le passage de la farine. Au moyen de ce procédé, un enfant peut tamiser dix litres de farine en dix minutes (*Gullet. de la Soc. d'encouragement*, n° 109). On nomme **BLUTAGE** le lieu où se fait cette opération, que nous proposerions d'appeler **BLUTAGE**, quoique ce mot ne se trouve dans aucun dictionnaire. — Les corroyeurs se servent aussi du mot **BLUTEAU**, pour désigner un paquet de laine avec lequel ils essuient les cuirs qu'ils ont chargés de bière aigre. Z.

BOA. Les Romains désignaient ainsi certains grands serpents d'Italie, probablement la couleuvre à quatre raies ou le serpent d'Épidaure, et ce nom leur avait été donné, selon Pline, parce qu'ils venaient sucer le pis des vaches pour se nourrir de leur lait, opinion populaire qui, malgré sa fausseté évidente, subsiste encore dans plusieurs pays. Aujourd'hui les naturalistes comprennent sous la dénomination de *boas* tous les serpents dépourvus de crochets venimeux, ainsi que d'éperon ou de sonnette au bout de la queue, et qui se distinguent d'ailleurs par leurs mâchoires très dilatables, leur tête couverte de petites écailles, au moins à sa partie postérieure, leur occiput plus ou moins renflé, leur langue fourchue et très extensible, le crochet qu'ils ont de chaque côté de l'anus, les bandes écailleuses, transversales et d'une seule pièce qui garnissent le dessous de leur corps et de leur queue; leur corps comprimé, plus gros dans son milieu, et terminé par une queue prenante, c'est-à-dire susceptible de s'enrouler autour des objets, de manière à soutenir tout l'animal. Quoique dépourvus de venin, les boas n'en sont pas moins redoutables, à cause de leur force extraordinaire, qu'accompagne une agilité non moins remarquable. C'est parmi eux que

l'on trouve les plus grands de tous les serpents : certaines espèces atteignent trente et quarante pieds de longueur, et parviennent à avaler des chiens, des cerfs, et même des bœufs, à ce que disent quelques voyageurs, après les avoir écrasés dans leurs replis, les avoir enduits de leur salive, et s'être énormément dilaté la gorge et le gosier. Tantôt ils poursuivent leur proie, tantôt ils se cachent pour la guetter et la saisir à l'improviste. Tapis sous l'herbe, suspendus par la queue aux branches des arbres, ils attendent, comme à l'affût, sur le bord des fontaines, ou dans quelque autre lieu de passage, que l'occasion leur amène quelque animal propre à satisfaire leur appétit, et dès qu'ils en aperçoivent un qui passe à leur portée, ils s'élancent sur lui, l'entourent, le pressent de leurs replis tortueux, l'écrasent et le broient pour ainsi dire, puis l'engloutissent après l'avoir enduit de leur salive muqueuse et fétide. Comme leur proie est souvent très volumineuse, et qu'ils ne la mâchent point, la déglutition d'abord, et ensuite la digestion, sont pour eux des opérations longues et pénibles. Quand on surprend un boa occupé à introduire dans sa gueule énormément distendue un corps qu'elle peut à peine recevoir, il est facile alors de lui donner la mort, car il ne peut ni fuir dans l'état où il est, ni se débarrasser de cette masse, qui, retenue par ses dents recourbées en arrière, et par la disposition même des mâchoires, ne peut plus cheminer que dans le sens où elle est entrée. Une fois la déglutition achevée, les boas se retirent dans un lieu écarté, où ils demeurent presque immobiles, jusqu'à ce que leur estomac soit déchargé; et comme leur digestion dure fort long-temps, la putréfaction qui s'empare de leurs aliments avant qu'elle soit achevée, et qui concourt même à la faciliter, répand autour d'eux une odeur épouvantable, qui révèle au loin leur présence. Parmi les espèces de boas, qui sont encore assez mal distinguées par les naturalistes, nous nous bornerons à en signaler trois,

qui atteignent une très grande taille, et qui se trouvent dans les lieux marécageux des parties chaudes de l'Amérique, savoir : Le *névin* (*boa constrictor*, Linnée), ainsi nommé par les voyageurs, de ce qu'on lui a mal à propos attribué ce qui est dit de certaines grandes couleuvres, dont les nègres de Juda font leurs fétiches. Sa tête est en forme de cœur; sa lèvre supérieure est bordée d'écaillés imitant des dentelures; son corps est élégamment varié de gris, de blanc, de noir et de rouge, et on le reconnaît surtout à une large chaîne, régnant tout le long de son dos, formée alternativement de grandes taches noires, irrégulièrement hexagones, et de taches pâles, ovales, échancrées aux deux bouts. — L'*anacondo* (*boa scytale* et *boa murina* Linnée), brun, avec une double suite de taches rondes et noires le long du dos, et des taches brunes ocellées de blanc sur les flancs. — L'*aroma* (*boa cenchris*, Linnée), fauve, portant une suite de grands anneaux bruns le long du dos, et des taches variables sur les flancs. D—L.

BOAISTUAU (Piknar), natif de Nantes, mort à Paris en 1586. Il a traduit, en société avec Belleforest, les *Nouvelles* de Bandello, Paris, 1559, et une suite d'histoires prodigieuses, tirées de différents auteurs, Paris, 1598, 6 vol. in-16, et une suite d'histoires tragiques, Lyon, 7 vol. in-16. Deux de ces nouvelles ont fourni, l'une à Shakspeare le sujet de *Roméo et Juliette*, l'autre à madame de Fontaine le sujet de *La Comtesse de Savoie*. (Voy. BELLEFOREST.) BERTON.

BOBAC, espèce de marmotte, distinguée par les teintes rousses qu'elle porte sur la tête, et qui habite le Nord, où on la rencontre depuis la Pologne jusqu'au Kamchatka. Z.

BOBÉCHE. Il est des célébrités de tous les genres et des renommées de toutes les tailles. Un farceur de boulevard, n'exerçant même qu'à l'extérieur, un simple *paradiste*, obtint, il y a quelques années, dans la capitale, une de ces illustrations populaires dont plus d'un acteur de nos grands théâtres, peut-être

même des personnages plus importants, auraient pu être jaloux. Bobèche avait paru d'abord sur les tréteaux de Versailles et de quelques fêtes publiques des environs de Paris. On le remarqua bientôt quand il vint y débiter en plein vent devant un spectacle de funambules. Un masque précieux pour son emploi, son jeu empreint d'une bêtise naïve, le firent bientôt distinguer entre tous les *niais* de la capitale; et sans avoir, comme plus tard Debureau, un *cornac* spirituel pour appeler sur lui l'attention, Bobèche vit son nom beaucoup plus répandu. Sa vogue s'augmenta encore par quelques traits d'une maligne naïveté, sur lesquels la censure impériale et celle de la restauration n'avaient point passé leur éponge. C'est sous ce dernier régime qu'il disait, dans une de ses improvisations : « On prétend que le commerce ne va pas : j'avais trois chemises, j'en ai déjà vendu deux. » Croyez-vous que nos auteurs dramatiques ne lui auraient pas emprunté ce mot et plusieurs autres, s'ils eussent espéré les sauver du *velo* censoral ! Bobèche aussi était auteur, et presque toujours se composait ses rôles. Je lui ai vu jouer telle scène où il y avait plus de comédie que dans maint ouvrage en 5 actes de nos jours. Indiquons-en seulement une. Le maître ou le compère arrive, une lettre à la main : « Bobèche, voici une lettre de l'un de tes amis que je vais te lire, attends que tu aies oublié de l'apprendre. Écoute ! (il lit) Mon cher ami, je dois vous annoncer que votre sœur a, depuis votre départ, commis quelques inconséquences : elle en est depuis six mois, à son douzième amant. — Ah ! la misérable ! interromp Bobèche, je pars sur-le-champ ; je vais la tuer pour l'honneur de la famille. — Attendez un instant, répond le maître, et il continue de lire : Par cette conduite légère, elle a gagné une dizaine de mille francs, et vous en a destiné la moitié. (Bobèche sourit.) — Dans le fond, c'est une bonne fille, et qui a des qualités. — Attendez encore, mon ami (le maître lit) : Par malheur, des voleurs ont pénétré chez elle

en son absence, et ont enlevé toute la somme. — Ah ! la scélérate ! ah ! l'infâme ! Monsieur, ne me retenez plus ! il faut que j'aille la punir... — Écoutez donc encore... (il lit) Heureusement les brigands ont été arrêtés le lendemain, et on a retrouvé sur eux la somme entière... — Au fait, répond Bobèche, on l'a peut-être calomniée, cette pauvre fille. — (Le maître continue de lire.) Il est vrai que les 10,000 francs ont été déposés au greffe, et qu'on ne sait trop quand ils en sortiront. — Tenez, Monsieur, pour former mon opinion, je vois que le plus sûr est d'attendre. » Molière, qui ramassa plus d'une fois quelques traits comiques des bouffons italiens, n'eût peut-être pas laissé échapper une scène si vraie dans sa trivialité ; au reste, les parents de *La Fille d'honneur* de M. Duval le sont un peu aussi du personnage principal de cette parade. Étonnez-vous, après cela, de la réponse faite, sous l'empire, par un directeur général, homme d'esprit, à l'un de ses employés, qui s'excusait d'arriver tard au bureau, parce qu'ayant à traverser le boulevard du Temple, il s'arrêtait souvent à écouter les *lazzis* de Bobèche : « Vous me trompez, Monsieur, je ne vous y ai jamais vu. » Parvenu, sous Louis XVIII, à l'apogée de sa gloire, Bobèche fut appelé fréquemment à jouer ses parades dans les fêtes de Tivoli, qui réunissaient encore une brillante société, et il ne manquait pas de prendre sur l'affiche le titre de *premier bouffon du gouvernement*, assez bonne épigramme, qu'il faisait peut-être sans s'en douter. — Enivré de sa renommée, il voulut enfin, comme nos comédiens de première ligne, aller donner des représentations en province. Un fâcheux échec l'y attendait. Dans une ville du nord, à Douai, je crois, il avait fixé le prix des places au taux des représentations *extraordinaires*, ce qui indigna les spectateurs contre lui. Les Normands se seraient peut-être contentés de lui jeter des pommes cuites ou non ; les Flamands voulurent tout simplement l'assommer. Bobèche se sauva ; j'ignore s'il

sauva aussi la recette. Attéré sans doute de ce revers, il s'éclipsa entièrement depuis cette époque. Toutefois, son rival *Galimafré*, auquel il avait laissé le champ libre, ne put le faire oublier ; et s'il n'est plus vivant, son nom l'est encore dans les souvenirs parisiens. Je dois avouer que, malgré toutes mes recherches, je n'ai pu découvrir le nom de famille et le lieu de naissance de cet homme fameux. On doit s'en consoler en songeant qu'il n'est pas encore bien certain que le chantre de l'Iliade s'appelât Homère, et que, dans les sept villes qui se le disputèrent, on ne saura jamais au juste celle qui lui donna le jour. OUBRY.

BOBINE, en latin *fusus*, sorte de fuseau, petit morceau de bois tourné en rond, cylindrique, avec des rebords à chaque bout, percé, et que l'on rend mobile en le plaçant sur une verge de fer; il sert à filer au rouet ou à dévider du fil, de la soie, de la laine, etc. Ce mot est fait du latin *bombyx*, ver à soie, et selon d'autres du verbe *volvere*, tourner. — On appelle *bobineuses*, dans les manufactures de laine, des femmes ou filles qui dévident sur des bobines le fil destiné à former la chaîne des étoffes. — La *bobinière* est la partie supérieure du rouet à filer l'or. E. H.

BOCAGE, en latin *sylvula*, *nemus*, est un bouquet de bois, planté dans la campagne et non cultivé, en quoi il diffère du *bosquet*. On appelle *bocagers* et *bocagères* (*sylvosus*) les hommes ou les plantes qui se plaisent dans les bocages, mais il ne s'emploie guère dans la première acception que dans le style poétique : les *nymphes bocagères*, etc. Ce mot vient de l'italien *bosco*, formé lui-même, ainsi que le mot *bois*, du grec *boskein*, qui signifie paître, sans doute parce que les bois et les bocages sont propres au pâturage. — Le **BOCAGE** (*nemorensis tractus*) est le nom particulier d'un petit pays de la Basse-Normandie, dans le diocèse de Lisieux, qui avait autrefois pour capitale la petite ville de Vire, et qui fait aujourd'hui partie du département du Calvados. C'est de ce pays que

le linge ouvré qui se fait en Basse-Normandie, particulièrement aux environs de Caen, a reçu le nom de *bocage*. — On appelle encore **BOCAGE** une partie de la Bretagne, célèbre dans les malheureuses guerres civiles de la Vendée. E.

BOCAL, en latin *lagenā vitrea*, vase en verre, long, cylindrique et sans tubes, à col court ou sans col, et à bouche large, dont le nom est fait de l'italien *boccale*, dérivé lui-même du grec *baucalis*, ou *boucalion*, et qui sert à mettre du vin, des liqueurs et toute espèce de liquide; à conserver des fruits dans de l'eau-de-vie, ou des matières animales dans de l'esprit-de-vin, ou en fin des poudres et des matières sèches dans les laboratoires des chimistes et des pharmaciens. — On appelle *bocal électrique* un bocal en verre, garni en dedans et en dehors de feuilles d'étain jusqu'à un pouce de son bord, qui remplace quelquefois le *caveau magique* ou *fulminant* (voy. ce mot) dans les expériences ou les jeux de l'électricité. — Les bijoutiers et quelques autres ouvriers se servent d'une grosse bouteille ronde de verre blanc, remplie d'eau et montée sur un pied de bois, pour rassembler sur leur ouvrage la lumière d'une bougie ou d'une chandelle placée derrière, et qui s'appelle aussi *bocal*. E.

BOCANE, ancienne danse grave et figurée, ainsi appelée de son inventeur *Bocan*, maître à danser de la reine Anne d'Autriche, qui l'introduisit à la cour en 1645, et dont il ne reste plus aujourd'hui que le nom. E.

BOCARD, **BOCARDAGE**, etc. Le *bocard* est un appareil de cassage ou de pilage des substances très dures. Son emploi principal est pour le cassage des minerais et des scories des hauts-fourneaux ou autres. — Le *bocardage* est l'emploi du bocard, qui se fait ou à sec ou à l'eau. Dans ce dernier cas, l'opération est une combinaison du cassage et du lavage. — Les *bocqueurs* sont les ouvriers qui travaillent au bocardage. — la *bonde du bocard* est un morceau de bois qui sert à boucher l'ouverture par

laquelle le minéral sort du bocard. — La *huche du bocard* est une auge ou cuve demi-circulaire qui reçoit le minéral au sortir du bocard. — Les *jumelles d'un bocard* sont deux pièces de charpente qui s'élèvent perpendiculairement, et qui sont séparées par un intervalle entre deux lignes parallèles. — Le *mentonnet du bocard* est composé de pièces de bois fixées sur les poteaux des pilons, et qui soulèvent les cammes. — Les *pilons du bocard* sont de grands pilons de bois ferrés et mus par des cammes. — La *semelle du bocard* est une pièce de bois qui en fait la base. — Le plus simple de tous les bocards, mais celui dont les inconvénients sont trop évidents pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter, consiste en un gros marteau, ordinairement en fonte de fer, qui tombe sur une grande *masse* ou *tas* également en fonte, entourée de planches, et en forme de caisse. Ce marteau est mu à l'aide d'une roue hydraulique à laquelle, selon les localités, on pourrait substituer tout autre moteur que l'eau. L'expérience a fait connaître qu'un marteau de cette espèce, fonctionnant dans des circonstances très favorables, sous l'action d'un cours d'eau puissant, ne peut guère casser en vingt-quatre heures que vingt-cinq mille kilogrammes de minéral médiocrement dur. Il faut, pour la conduite de l'opération, un homme de jour et un autre de nuit. — Le bocard le plus généralement en usage est composé de plusieurs pilons; suivant la puissance du moteur que l'on a à sa disposition, on peut en varier le nombre depuis deux jusqu'à six, et plus. Ces pilons consistent ordinairement en une pièce de bois d'environ 10 pieds de long sur 5 ou 6 pouces d'équarrissage, terminée par une grosse botte de fonte, qui reste fixée sur l'extrémité inférieure, et est taillée en pointe de diamant. Ainsi garnis, ces pilons pèsent chacun de soixante à soixante-quinze livres. On les place entre des liteaux, et on les y maintient verticalement. A quatre pieds de hauteur environ, on fixe sur ces pilons un mentonnet, sous lequel passe

une camme pour les enlever. Ce mécanisme est très analogue à celui du moulin à effiloche, dit à *mailloches*, de nos anciennes papeteries. Les pilons tombent dans une auge de bois, sur le fond de laquelle, dans le sens de la longueur, courent de puissantes bandes de fer forgé de la meilleure qualité. On fait choix pour cela du fer le plus dur et le plus élastique. On place au-dessus de l'auge, vers le milieu de son prolongement, une caisse que l'on entretient constamment pleine du minéral à bocarder. Cette caisse porte sur ces côtés des échancrures par lesquelles un choc un peu violent peut faire passer du minéral, qui vient tomber dans l'auge, et cela arrive toutes les fois que l'auge s'étant vidée il s'exerce une action sur un levier, qui communique au pilon par un mentonnet; le choc imprimé agite la caisse, et le minéral s'échappe. Sur le devant de l'auge se trouve un grillage formé de plusieurs barreaux triangulaires de fonte, éloignés entre eux d'environ douze ou treize lignes, pour donner passage au minéral bocardé. — Voilà la forme du bocard le plus généralement usité en France, en Allemagne et en Suède. Mais ni en Angleterre, ni même dans les États-Unis, on ne s'en est pas tenu à cette forme consacrée par la routine. Divers moyens plus expéditifs, et susceptibles surtout de procurer plus d'égalité dans la grosseur des fragments (ce qui est essentiel pour la fusion), ont été tentés avec plus ou moins de succès. Forcé de nous restreindre, il nous est impossible de décrire tant d'appareils divers; nous ferons donc le choix qui nous paraît le meilleur. et nous allons offrir un bocard que nous avons vu en usage aux forges de Springfield (état de Massachusetts), où nous avons été employé. Cet appareil, mu à la vérité, par un cours d'eau puissant et très favorable, donnait par heure, terme moyen, dix milliers (5,000 kilogrammes environ) de minéral cassé avec une égalité de grosseur assez grande. — La machine consiste en un grillage de 8 pieds et demi de diamètre, ajusté sur un plan

circulaire de bois placé sur un arbre vertical. Les pilons, au nombre de dix, sont alternativement soulevés par des cammes fixées sur un arbre horizontal, et retombent sur ce grillage, où ils écrasent le minéral. Le plan de bois dont il vient d'être parlé reçoit un mouvement circulaire, afin que la chute des pilons s'effectue successivement sur tous les points de la surface couverte de minéral. Les fragments, réduits généralement à la grosseur d'un petit œuf de poule, passent au travers des ouvertures pratiquées à cet effet entre les grilles. Une roue à aubes, mue par l'eau, fait tourner un arbre sur lequel sont emmanchées deux lanternes; la seconde lanterne engrène dans une roue horizontale très grande, portée par un arbre vertical, qui communique le mouvement circulaire au grillage, la première lanterne engrène aussi dans une roue dentée qui fait mouvoir un autre arbre vertical. Une seconde roue dentée, liée à cet arbre, engrène dans une autre lanterne, et communique le mouvement à l'arbre porteur des cammes élévatrices des pilons. — Le plus grand inconvénient qu'offre le bocardage à l'aide de mécaniques quelconques est la quantité de poussier ou fragments trop petits quise forment par leur action. Dans quelques cas, cet inconvénient est peu senti, tels, par exemple, que pour les minerais dont la fusion n'est pas retardée, et souvent même est avancée ou rendue plus facile par leur pulvérisation; mais il est d'autres cas, malheureusement trop fréquents, où cette pulvérisation est un obstacle considérable à la fusion, et nuit même à la qualité des fers. Elle a presque toujours l'inconvénient de causer des *enrochements* ou *chambrures* dans les fourneaux, principalement quand ils ont une grande élévation. — Le bocardage peut avoir lieu dans deux cas différents : 1° on soumet le minéral à l'action du bocard uniquement pour favoriser la séparation des substances étrangères, et ce avant le grillage; 2° après le grillage, et dans la vue seulement de réduire les fragments

à un volume peu considérable, et rapproché autant que possible de l'uniformité, conditions qui toutes deux accélèrent et régularisent considérablement les fondages.

PELOUZE père,

(Ancien directeur des forges et fonderies du Creusot.)

BOCARDO, mot barbare par lequel on désigne, en logique, une sorte d'argument ou de syllogisme, par exemple : *Quel animal n'est pas homme; tout animal a un principe de sentiment; donc, quelque chose qui a un principe de sentiment n'est pas homme.* — *Bocardo* est le cinquième mode d'argument de la troisième figure. Dans un syllogisme en *bocardo*, la première proposition est particulière et négative, la seconde est universelle et affirmative, et le moyen terme est sujet dans les deux premières propositions. — Que de bons esprits ont été faussés peut-être par toutes ces subtilités de l'école, et combien il faudrait savoir gré à ceux qui auraient le courage et le pouvoir de nous en débarrasser, pour nous ramener à l'observation des simples lois du sens commun et de la logique naturelle! E. H.

BOCCACE (JUAN), naquit à Paris, dans l'année 1313. Il était fils naturel d'un Florentin appelé *Boccacio di Chellino*, qui était venu habiter Paris, autant à cause des affaires de son commerce qu'à cause des liaisons d'amour qu'il y avait formées. On le conduisit encore enfant à Florence, où il fut confié aux soins d'un certain Giovanni da Strada, célèbre grammairien de cette époque, qui lui inculqua les premières notions et commença son éducation. — Boccace annonça de bonne heure ce qu'il serait un jour. Dès l'âge de sept ans, bien qu'il n'eût encore aucune connaissance des règles de la versification, il composait déjà des fables et des récits en vers pour amuser ses camarades, ce qui lui valut de leur part le surnom de *Poète*. — Quoique ces brillantes dispositions dussent flatter l'amour-propre de son père, il les trouvait cependant si contraires aux plans qu'il avait formés pour l'avenir de son fils qu'il songea bientôt à en arrêter l'essor : mar-

chand, il voulait que son fils le fût aussi. Il le mit donc, à l'âge de 10 ans, dans le comptoir d'un négociant, pour y apprendre la tenue des livres et les quatre règles. Cette première contrariété, comme c'est assez l'ordinaire, loin de décourager le jeune Boccace, ne fit qu'irriter son génie, et lui rendre plus chers ses livres et ses études. Il mit à profit les six années qu'il passa chez ce négociant, non pour apprendre le commerce, il s'en souciait fort peu, mais pour apprendre à connaître les hommes. Il passa ces six années à Paris, le lieu de sa naissance, au bout desquelles son maître, voyant que ses efforts étaient inutiles, et qu'il ne pourrait jamais rien en faire, le renvoya à la maison paternelle. — Cependant le père de Boccace ne se découragea pas encore. Croyant que si on lui faisait envisager le commerce d'un point de vue plus élevé, on finirait par lui en inspirer le goût, il le fit voyager dans les différentes villes de l'Italie, et surtout dans le royaume de Naples, dont le souverain était alors gouverneur de Florence. — On pense bien que cet expédient eut un résultat fort différent de celui que le bon père Boccaccio di Chellino en attendait. Envoyer un jeune homme doué, comme notre Boccace, d'une imagination ardente, à Naples, précisément à Naples, sur cette terre classique de la poésie, au milieu des ruines de tant de monuments célèbres, sous un ciel inspirateur, au pied de la tombe de Virgile, le mettre en présence des flammes du Vésuve et de tout ce qu'une nature, toujours jeune et puissante, a de plus enivrant, n'était-ce pas de quoi le rendre cent fois plus poète qu'il n'était auparavant, le rendre poète jusqu'à la folie? On conçoit qu'un pareil voyage puisse poétiser jusqu'à l'âme d'un marchand... mais qu'il puisse matérialiser l'âme d'un poète... c'est ce qui ne pouvait entrer que dans la tête de notre honnête Florentin, Boccaccio di Chellino. — Que fit donc Boccace? Il planta là toute idée de commerce et d'affaires, et se mit à étudier Virgile, Horace, Ovide et le Dante. Il lut ce dernier

poète tant et tant de fois, il s'en empara si bien, qu'il en fit quelque sorte de la *Divine Comédie* la propre substance de son âme, qu'il se l'incorpora, et que, plus tard, il emprunta presque toujours, quoique involontairement, à ce grand poète, la forme et l'expression dont il habillait ses pensées. — Le père de Boccace, convaincu à la fin de l'inutilité de ses efforts pour arrêter le penchant naturel qui l'entraînait vers la littérature, lui permit de continuer ses études, mais à la condition qu'il y joindrait l'étude du droit canon, qui, à cette époque, était un moyen presque certain d'arriver aux emplois et à la fortune. Mais l'étude des décrets de l'église n'avait guères plus de charmes pour Boccace que le commerce. Aussi, après quelques tentatives faites pour prouver sa bonne volonté et son obéissance, il abandonna cette nouvelle tâche, pour reprendre ses études littéraires. — Depuis huit ans, Boccace était fixé à Naples, lorsqu'il fut témoin d'un spectacle bien fait pour exciter son enthousiasme : c'est à cette époque qu'eut lieu la visite de Pétrarque au roi Robert. Boccace assista à l'examen que subit Pétrarque en présence de toute la cour du roi Robert, et fut émerveillé de la manière éloquentes avec laquelle ce grand maître (c'est l'expression dont se sert Boccace, toutes les fois qu'il veut parler de Pétrarque) fit l'éloge de la poésie, et exposa les règles de cet art divin. — L'amour, qui, d'ordinaire, joue un si grand rôle dans la vie des poètes, devait avoir une grande part d'influence dans le talent et la destinée de Boccace. Il vit dans une église la jeune princesse Marie, fille naturelle du roi Robert. Elle était aussi belle qu'elle était spirituelle et instruite. Boccace était, lui aussi, beau, jeune et séduisant. Il aima la princesse et en fut aimé... ce qui était fort naturel assurément, mais fort peu édifiant, car Marie était mariée depuis huit ans à un gentilhomme napolitain. C'est elle qu'il a souvent désignée sous le nom de Fiammetta, et c'est pour elle qu'il composa le poème de ce nom, et celui qui est intitulé *Filicopo*. Au reste, les

amours de Boccace avec la fille du roi Robert eurent un succès trop réel pour avoir conservé le vernis poétique qui fait le charme des amours de Dante et de Pétrarque. Fiammetta ne pouvait inspirer comme Laure et Beatrice ; elle avait trop accordé aux sens pour laisser quelque place à la rêverie et à l'imagination. — En 1432, son père, devenu vieux et infirme, le rappella auprès de lui. Florence gémissait alors sous la tyrannie du duc d'Athènes ; mais Boccace ne prit aucune part aux agitations populaires qui en furent la conséquence ; et, comme pour s'arracher aux préoccupations du présent, il composa un roman mêlé de prose et de vers, connu sous le titre d'*Admète*. — Il alla encore une fois à Naples ; mais il revint bientôt se fixer dans sa patrie, où son père venait de mourir. — Cette année fut marquée dans la vie littéraire de Boccace par un grand événement. Car c'est à cette époque que Boccace se lia d'une étroite amitié avec Pétrarque, auquel il avait adressé quelques vers latins, et qu'il s'empressa d'accueillir lors de son passage à Florence. Pétrarque sentit le prix d'une pareille liaison, et se conduisit toujours à son égard avec la noblesse et la générosité que l'on devait attendre d'un homme à la fois poète et philosophe. — Boccace renonça à la poésie, et jeta au feu tous ses sonnets quand il lut ceux de Pétrarque. Si cet excès de modestie nous a fait perdre un poète qui n'aurait peut-être été que médiocre, il nous a valu un grand écrivain, un orateur du premier ordre ; il nous a valu la découverte de la langue italienne. — En effet, la publication du *Décameron*, qui eut lieu l'année suivante, prouva que Boccace avait eu raison de renoncer à la poésie, et de s'attacher à écrire dans l'idiome national, dans la langue vulgaire. Car dès lors cette langue fut fixée ; son génie et ses ressources furent connues. La langue vulgaire fut ennoblie. Sous ce rapport on ne saurait assez louer Boccace. Le service qu'il rendit à son pays est inappréciable. Les poésies de Pétrarque ont eu moins d'influence dans cette ré-

génération de la langue italienne que la prose de Boccace. Aussi, tous les écrivains du XVI^e siècle en parlent-ils avec une admiration qui va jusqu'au fanatisme. Un autre service que nous a rendu la publication des *Contes* de Boccace, c'est qu'à part le mérite du style, qui est immense, ils ont encore le mérite de peindre fidèlement les mœurs et les habitudes du peuple florentin à cette époque de son histoire ; mérite peu apprécié alors, et aujourd'hui si important, si supérieur. — Le *Décameron*, commencé à Naples, et terminé à Florence, est un recueil de cent nouvelles racontées dans l'espace de dix journées par sept jeunes femmes, et trois jeunes gens, retirés, pendant la peste, dans une campagne située aux environs de Florence. Boccace fait lui-même la description de cette peste qui venait de désoler Florence. Elle commence son livre du *Décameron*. C'est le portique majestueux d'un admirable et immortel édifice. — Mais continuons la biographie de Boccace. La préférence qu'il avait pour la langue vulgaire n'empêchait pas Boccace de payer à la science et à l'érudition le tribut de son temps et de ses recherches. Boccace joignit ses efforts à ceux de Pétrarque pour exhumer les anciens manuscrits et les rendre à la lumière. Il transcrivit de sa main un si grand nombre de manuscrits anciens qu'il est à peine croyable que sa vie tout entière ait pu y suffire. Son admiration pour le Dante l'engagea à faire lui-même une copie de la *Divine comédie*, qui, sous le rapport de l'art calligraphique et la perfection des dessins et des enluminures, rivalise avec les plus beaux manuscrits. Cette copie, dont Boccace avait fait présent à son ami Pétrarque, est maintenant précieusement conservée dans la bibliothèque publique de Florence. — La langue grecque était alors une nouveauté : on l'aimait, comme dirait une précieuse de Molière, à la folie. Ceux qui pouvaient comprendre cette langue étaient regardés comme des hommes précieux, et recherchés par tout ce qu'il y avait de riche et de puissant. C'est ce qui explique la vogue

qu'eut un moment une espèce de pédant, nommé Léonce Pilate, fort malpropre, fort laid, mais qui pouvait lire Platon et Xénophon. Boccace se servit de cet habile interprète pour apprendre la langue grecque. C'est à cette passion pour le grec que l'Europe moderne doit les nombreuses collections d'auteurs anciens qui ornent ses bibliothèques. Ne nous moquons donc pas de la manie de Boccace! Ce qui doit la rendre surtout respectable, c'est que, loin de voir dans la science un moyen de spéculation, comme de nos jours, il sacrifia tout son patrimoine pour subvenir aux dépenses que lui occasionnait son amour pour elle. Pétrarque offrit généreusement à son ami le secours de sa fortune; mais Boccace eut le noble orgueil de refuser. — Cependant la santé de Boccace se ressentait des privations qu'il était obligé de s'imposer, et, il faut bien le dire aussi, des excès de sa jeunesse; sa tête n'était plus aussi forte. Un prêtre, un religieux, nommé Pétroni, crut que le moment était venu de convertir notre nouvelliste, tant soit peu libertin. Il réussit par-delà ses espérances; car notre bon Boccace eut peur de la damnation éternelle; il se confessa, se convertit, et, chose qu'on ne croirait pas si l'on ne connaissait jusqu'où peut aller notre faiblesse, il prit l'habit ecclésiastique. Cette conversion fut, au reste, de peu de durée, et son amour pour la théologie se calma aussi vite qu'il était venu. Profitant du conseil de Pétrarque, il reprit le cours de ses travaux. Mal reçu à Naples par le grand sénéchal du royaume qui cependant l'avait fait venir auprès de lui, il alla à Venise se consoler de ce dédain de la sottise dans les bras de son ami Pétrarque. De retour à Florence, il alla chercher dans le village de Certaldo, qui avait été le berceau de sa famille, un refuge contre les importunités du monde, et un air plus pur. C'est là qu'il composa un grand nombre d'ouvrages latins, qui lui valurent pendant deux siècles l'admiration des érudits de Florence et de tout le monde savant. On voit encore avec intérêt la petite mai-

son qu'il habita, et qui est encore pour le village de Certaldo un monument précieux, que l'on montre avec orgueil aux étrangers. Quelques siècles après, la famille des Médicis fit sculpter sur une tour qui dépendit de cette maison l'inscription suivante :

Has olim exiguus coluit Boccacius ades,
Nominis qui terras occupet, astra, polum,

que l'on pourrait traduire ainsi : Un grand homme habita ce modeste logis. — Une maladie interne, qui menaçait depuis long-temps son existence, lui laissait peu de forces. Cependant il en eut encore assez pour faire un dernier effort en l'honneur du Dante, ce maître à tous. Une chaire spéciale venait d'être fondée pour la lecture de la *Divine Comédie*. Elle appartenait de droit à Boccace, cet admirateur si éclairé, si passionné du Dante. Il consacra à l'étude de ce divin auteur les restes d'une vie qui s'éteignait. Les derniers accents de sa voix furent comme un dernier hommage rendu au poète dont les écrits avaient fait l'admiration de toute sa vie. Ses derniers moments furent précipités et comme préparés et attristés par la nouvelle qu'il reçut de la mort de son frère en Apollon, de son émule de gloire, de son ami, du vénérable Pétrarque. Boccace mourut sous l'impression de cette triste nouvelle, le 21 décembre 1375, à l'âge de 62 ans. — Son fils naturel, qu'il paraissait avoir oublié, présida à ses funérailles, et fit inscrire sur son tombeau une épitaphe dont le dernier vers mérite d'être conservé :

Patris Certaldum, studium fuit alma poesis.

— Les ouvrages de Boccace qui lui valurent le plus de gloire et de réputation sont précisément ceux que nous estimons le moins, et que nous ne lisons jamais. Son *Traité de la généalogie des dieux* obtint de son vivant un succès prodigieux. Toutes les bibliothèques en eurent des copies. Ce phénomène s'explique facilement lorsqu'on se reporte à l'état des connaissances humaines à cette époque, et lorsqu'on réfléchit à l'avi-

dité avec laquelle les savants s'emparent de tous les débris de l'antiquité. L'empressement que nous mettons à être témoins de l'ouverture d'un sarcophage égyptien, du dépouillement d'une momie ou de l'arrivée sur nos rivages d'un obélisque d'Alexandrie, peut seul donner une idée approximative, quoique bien affaiblie, de l'émotion et de l'avidité curieuse avec lesquelles le peuple florentin accueillait, à cette époque de renaissance et d'exhymation, les ouvrages qui traitaient de l'antiquité grecque et romaine. — Boccace composa plusieurs traités dans le but de mettre la science à la portée du plus grand nombre, et sur le plan des traités de Plutarque. Au nombre de ces traités est celui *De montibus, sylvis, fontibus*, etc., etc.; un autre sur les infortunes des femmes illustres, etc., etc. On a conservé de lui seize églogues en vers, qui ne méritent guère d'être lues. Son poème connu sous le nom de la *Théséide*, et qu'il composa dans sa jeunesse à Naples pour plaire à sa chère Fiametta, sera toujours lu avec quelque intérêt, parce qu'il offre le premier exemple de l'application d'un rythme dont Boccace est regardé généralement comme l'inventeur. Je veux parler de l'*ottava rima*, qui est une forme plus harmonieuse et plus délicate que celle qui avait été employée jusqu'alors. Le mérite de cette invention est cependant contestée à Boccace; on l'attribue à un auteur français, à Thibault, comte de Champagne. Un autre mérite de la *Théséide*, c'est d'avoir le sens commun, ce qui n'était pas un mérite très commun dans les poèmes publiés à cette époque, même dans ceux de Boccace. Son poème *Il Filostrato* est rempli d'anachronismes choquants, et de réminiscences homériques du plus mauvais goût. Le style seul rappelle quelquefois l'auteur du *Décameron*, et lui valut d'être mis par l'académie de la Crusca au nombre des livres qui font autorité. — Deux autres poèmes, *Ninfale Fiesolano*, *L'Amorosa Viscone*, participent aux mêmes défauts et aux mêmes qualités; la conception en est mauvaise,

le style est assez bon. Son roman de *Filicopo*, farci de citations mythologiques, et rempli d'aventures romanesques dans le goût du temps, eut un grand succès, et fut regardé par Boccace comme le meilleur de ses ouvrages: on ne pourrait de nos jours en lire dix pages de suite. — *La Fiametta*, autre roman, divisé en sept livres, n'est qu'un long et ennuyeux récit des amours de Fiametta et de Pamphile. On croit que Boccace a voulu se désigner sous ce nom. — *Le Corbaccio* ou *Laberinto d'amore* est une espèce de satire allégorique contre une veuve dont Boccace était devenu amoureux à Florence, à l'âge de plus de 40 ans, et qui s'était moquée de sa passion. *L'Ameto*, l'Admète, est une pastorale mêlée de prose et de vers, genre qui avait alors le mérite de la nouveauté, et qui fut imité depuis par Sannazar dans son *Arcadie*, et le Bembo dans son *Asolani*. — *L'Urbano* est un roman qui a au moins le mérite d'être court. — La vie du Dante par Boccace (*Origine, vita e costumi di Dante Alighieri*) est un ouvrage qui, bien qu'entaché de quelque déclamation, est cependant du plus grand intérêt, car il nous fait connaître une foule d'anecdotes sur la vie de ce poète, et renferme quelques passages, comme, par exemple, celui où Boccace reproche aux Florentins leur ingratitude envers la mémoire de leurs grands hommes, empreints de la plus haute éloquence. Ce livre est un monument précieux de la littérature italienne. Les lectures de Boccace sur la *Divine Comédie* furent recueillies et publiées seulement en 1724, à Naples, sous le titre de *commentaires des seize premiers livres de l'Enfer du Dante*. Ces commentaires eurent sans doute un grand succès; mais ce qui en faisait le mérite principal, lorsque Boccace les émettait devant le public florentin, est précisément ce qui nous empêcherait de les lire aujourd'hui. Les observations, les critiques, qui pourraient nous rendre certains passages du Dante plus intelligibles, sont tellement noyés dans un fatras d'érudition pédantesque

que nous croirions les acheter trop cher si nous prenions la peine de les y chercher. Boccace, il faut le dire, cherchait moins dans ses leçons sur le Dante à faire connaître les beautés de ce poète qu'à faire parade de son érudition et à flatter le mauvais goût de son auditeur. Cependant ces commentaires prouvent que Boccace était un grammairien profond, et qu'il n'était étranger à aucune des connaissances de son siècle. *Le Décaméron*, dont nous avons déjà dit quelques mots, est de tous les nombreux ouvrages de Boccace celui qui de son vivant lui valut le moins de réputation, et c'est cependant aujourd'hui le seul qui justifie à nos yeux l'admiration que ses contemporains avaient pour lui, et que nous regardons comme son véritable titre à l'immortalité. Boccace partageait tellement le goût de son siècle, bien qu'il lui fût supérieur, qu'il attachait lui-même très peu d'importance à un ouvrage en apparence aussi futile qu'un recueil de contes, et que s'il revenait au monde il serait probablement fort étonné de le voir hautement préféré à ses romans chevaleresques, à ses traités scientifiques, à ses élégies sentimentales, et en un mot à tous ses autres ouvrages, qui obtinrent de son vivant un succès d'enthousiasme, parce qu'ils étaient écrits dans l'esprit du siècle. — Pour nous *Le Décaméron* est le seul des ouvrages de Boccace que nous nous plaisions encore à lire. Il a été pour tous les novellistes une source abondante où ils ont largement puisé. En France La Fontaine et Voltaire, en Angleterre Chaucer, Shakspeare et Dryden, lui ont emprunté le sujet de leurs plus gracieuses compositions, quoique rarement ils aient pu égaler l'élégance et la pureté de son style. Qu'on ne s'y trompe pas, les contes de Boccace, comme les drôleries de Rabelais, sous une apparence de frivolité, cachent un sens philosophique très profond, une satire très incisive des mœurs de l'époque, et une connaissance très intime du cœur humain. Une observation frappe en lisant tant de récits ingénieux, où le clergé

n'est pas épargné. On se demande comment il se fait que l'église catholique romaine, alors toute puissante et armée du glaive de l'inquisition, ait permis qu'en l'attaquât aussi effrontément, aussi impunément. La cour de Rome elle-même n'est pas ménagée dans ces piquantes satires, et plus d'un trait d'une mordante ironie, qui est décoché contre elle, aurait encore de nos jours le mérite de la hardiesse. Et cependant ce livre fut publié sans obstacle à cette époque, et ce ne fut qu'après une succession de vingt-cinq papes environ qu'il fut mis à l'index, et qu'on fut même obligé d'en publier des éditions purgées de toute impureté, c'est-à-dire de toute attaque contre la religion. La raison de cette anomalie est facile à trouver. Au temps de Boccace, les mœurs dont il fait la peinture, les abus qu'il critique, étaient choses si naturelles, si vulgaires, que personne n'y faisait guère attention, et, d'un autre côté, l'église, forte et puissante, dédaignait alors ces piqûres d'épingle, qui, aujourd'hui qu'elle est vieille et chancelante, lui font grand peur et lui semblent de nature à pouvoir compromettre son existence même. — L'occasion qui donna naissance au *Décaméron* n'était rien moins que gaie, et ne semblait pas devoir fournir la matière de contes badins. En 1348, une peste terrible, une espèce de choléra asiatique, dévasta l'Europe, et exerça particulièrement ses ravages sur la population de Florence; la ville était jonchée de cadavres. Dans cette situation critique, quelques jeunes gens et quelques jeunes dames, sages et de bonne maison, se réunirent à l'église de Santa-Maria-Novella, où ils s'étaient réfugiés, et, après s'être entretenus du fléau qui ravageait la ville, ils proposèrent de se retirer tous ensemble à la campagne pour y fuir la contagion et pour s'y distraire du spectacle de tant de calamités. Les préparatifs furent bientôt faits. Le lendemain, dès la pointe du jour, notre caravane se dirigea vers une charmante villa, située à Poggio-Gherardi, à

une lieue environ de Florence. Là, ces jeunes gens ne pensèrent plus qu'aux moyens de passer leur temps joyeusement, et de vivre en francs épicuriens, comme pour jouir complètement d'une existence qui allait leur échapper, et ne rien laisser au lendemain. Il fut convenu que la bande joyeuse serait tenue de choisir chaque jour un roi ou une reine qui gouvernerait arbitrairement, dresserait le programme des fêtes, des repas, des concerts et des amusements de la journée, et réglerait en général l'emploi du temps, le genre et l'ordre des histoires à raconter. La société était composée de dix personnes, chacune desquelles devait payer son tribut tous les jours. Comme elles sont censées rester dix jours à la campagne dans ces agréables divertissements, l'ouvrage se trouve naturellement divisé en dix journées, dont chacune contient dix nouvelles : c'est ce qui a fait donner à cet ouvrage le titre de *Décaméron*, formé de deux mots grecs qui signifient dix journées. Ce cadre simple et ingénieux a été adopté par presque tous les conteurs de nouvelles qui sont venus après Boccace. — On a prétendu, pour disputer à Boccace le mérite de l'originalité, qu'il avait emprunté ses contes à nos anciens fabliaux. Il est plus juste de dire que, comme tous les grands écrivains, il a pris son bien où il l'a trouvé, et qu'il s'est en quelque sorte approprié ses emprunts par la forme dont il les a revêtus. Quand Boccace entreprit d'écrire ses nouvelles pour plaire à la princesse Marie, il recueillit toutes les traditions, et puisa dans toutes les sources. Les mœurs de son siècle et la vie licencieuse des moines lui fournissaient d'abondants matériaux. La description de la peste, qui sert d'introduction à son ouvrage, est l'un des plus beaux morceaux de la littérature italienne. Elle égale, si elle ne surpasse celle de Thucydide, Boccace avait été témoin du spectacle affreux que présentait Florence dans ce moment, et son imagination ayant été vivement frappée, il n'est pas étonnant qu'il nous en ait retracé le tableau avec

tant de vérité et à si grands traits. Nous regrettons donc de ne pouvoir offrir à nos lecteurs la traduction de cette partie de l'ouvrage de Boccace. Elle aurait suffi pour donner une idée de son style, que l'on a comparé à celui de Cicéron, mais qui dans cet endroit nous paraît encore supérieur, et se rapprocher plutôt de la manière de Tacite. La fin du *Décaméron*, c'est-à-dire la dernière journée, et surtout la dernière histoire de cette journée, sont dignes du préambule. La nouvelle de Titus et Gisippe et celle de Griseldis, qui la suit, sont généralement regardées comme des chefs-d'œuvre du genre, et ont été imitées dans toutes les langues. — Comme nous l'avons déjà observé, la publication du *Décaméron* n'éprouva aucun obstacle au moment de sa naissance; les copies s'en répandirent de toutes parts, et se multiplièrent à l'infini. Chacun voulait avoir le *Décaméron* dans sa bibliothèque. L'imprimerie, qui vint bientôt après, s'en empara. Venise, Florence et Mantone, en publièrent différentes éditions. Mais bientôt après, la colère des moines, jusqu'alors endormie, se réveilla et s'accrut avec le succès du livre. En 1497, le fanatique Savonarole échauffa si bien les têtes des Florentins qu'ils apportèrent eux-mêmes sur la place publique leurs exemplaires du *Décaméron*, du *Dante* et de *Pétrarque*, et les brûlèrent avec tout ce qu'ils avaient de tableaux ou de dessins un peu libres. — Cependant l'ouvrage continuait à s'imprimer; mais d'édition en édition il était devenu méconnaissable, tant le texte original avait été peu respecté. En 1527, quelques jeunes lettrés de Florence, ayant rassemblé les éditions les moins incorrectes, publièrent, après de grandes recherches pour rétablir les passages altérés, la fameuse édition connue sous le nom d'édition des héritiers des Junles. Les censures et prohibitions du concile de Trente et des papes Paul IV et Pie V portèrent un nouveau coup au *Décaméron*, et en arrêtaient la publication, jusqu'à ce que Cosme 1^{er} entamât avec le pape Pie V une négociation en

règle pour faire lever l'interdit qui pesait sur ce livre. L'affaire fut traitée avec toute la gravité d'une affaire d'état. Une commission, composée d'académiciens et de lettrés florentins, fut nommée pour examiner le livre, et lui faire subir les corrections nécessaires. Le maître du sacré palais et le confesseur du pape devaient présider aux débats, et soutenir les intérêts du clergé. On envoya à Rome un bel exemplaire de l'édition d'*Alde Manuce*, sur lequel devaient être indiqués les passages à retrancher ou à changer. Pendant quatre années et plus on batailla sur ce sujet. Les commissaires florentins défendirent les passages de leur grand écrivain que l'on voulait supprimer, pied à pied, et avec autant d'insistance qu'ils auraient pu le faire s'il se fût agi des limites de leur territoire. Une correspondance conservée à la bibliothèque Laurentienne, et qui eut lieu à cette occasion entre les commissaires florentins et les délégués du pape, est un des monuments les plus curieux de l'époque, et celui qui atteste le plus avec quelle passion, quel esprit de nationalité, le petit peuple de Florence défendait sa gloire littéraire. Rien ne rappelle mieux les débats de l'antiquité grecque.

Le livre fut enfin imprimé sept années après, en 1573 : c'est l'édition dite des *Députés*. Quoique cette édition soit plus conforme que les autres au texte original, elle ne contenta pas encore le peuple florentin, qui demanda à grands cris une seconde correction, ce que Sixte V lui accorda, en 1582, et ce qui ne le satisfait pas encore, comme on le pense bien ; mais les nombreuses éditions imprimées librement et sans retranchements en Hollande, en Angleterre et en France, le dispensèrent de demander une nouvelle fois la permission de lire son divin prosateur dans une édition un peu moins revue, corrigée et surtout diminuée que celles qui lui avaient été octroyées par sa très infaillible, très sainte, très orthodoxe, mais très scrupuleuse, très chatoilleuse, très intolérante personne, Notre Saint Père le Pape. F. DUBIER.

BOCCAGE (MARIE-ANNE-LEPAGE ; femme de Fiquet du), dont les œuvres ont en plusieurs éditions, était née à Rouen le 22 octobre 1710, et mourut à Paris le 8 août 1802, âgée de près de 92 ans. Est-ce un bonheur pour l'écrivain dont les succès furent beaucoup au-dessus de son talent de pousser si loin sa carrière ? Non, sans doute, puisque, assistant, en quelque sorte, au jugement de la postérité, il voit, pendant de longues années, décroître sa renommée littéraire et l'admiration irréflechie qu'il avait inspirée. Tel fut le sort de madame du Boccage. Jamais Sapho, Corinne, dans l'antiquité, jamais les femmes célèbres des temps modernes ne se virent l'objet d'un pareil enthousiasme ; mais bien avant son décès il était entièrement éteint : et aujourd'hui y a-t-il beaucoup de personnes qui aient lu un seul de ses ouvrages ? La biographie de cette femme de lettres n'en mérite pas moins d'être tracée avec quelque détail : c'est un exemple utile pour se préserver de l'enivrement des succès contemporains. Élevée à Paris, au couvent de l'Assomption, la jeune Lepage avait montré des dispositions précoces pour la poésie. Toutefois, ce fut seulement plusieurs années après son retour dans sa patrie qu'elle hasarda un premier essai. Son début fut un poème sur les sciences et les lettres, que couronna l'académie de Rouen. La mort de son mari, receveur des tailles à Dieppe, la laissa, jeune encore, en possession d'une assez belle fortune, et libre de se livrer entièrement à son goût pour la littérature. Encouragée par sa première réussite, la muse neustrienne entreprit des travaux qui avaient plus d'importance et d'étendue : elle traduisit en vers le poème de Gessner, *La Mort d'Abel*, et ne craignit pas d'aborder une composition d'une tout autre portée, *Le Paradis perdu*, de Milton. Mais bientôt la dame poète sentit la nécessité de rapetisser à sa taille cette haute conception, et n'en donna qu'une imitation abrégée en six chants. Assez fidèle à la grâce de l'original dans la peinture des amours de nos premiers parents, comme

elle avait assez bien rendu dans l'autre traduction celle des mœurs pastorales des premiers temps, son pinceau reproduisit bien faiblement tous les détails empreints de force et d'énergie, et surtout cette grande figure de Satan, admirable création du génie, dont plus d'un ouvrage de Byron n'est que le commentaire. Le poème de madame du Bocage n'en fut pas moins accueilli avec une faveur marquée, et cette miniature, considérée comme un tableau. Belle, riche, affable et bonne, comment n'aurait-elle pas exercé sur ses juges une puissante séduction ? La scène, cependant, lui fut, quelque temps après, moins favorable, à cette époque, où l'art d'enlever les succès au théâtre, comme on tempore une victoire, par le nombre des bataillons et l'habileté des manœuvres, était encore inconnu : difficilement on abusait le public sur le mérite d'un ouvrage dramatique. La tragédie des *Amazones*, que madame du Bocage fit représenter en 1749, fut reçue par lui avec froideur. Le sujet était ingénieusement choisi pour être traité par une femme ; mais l'action et le style manquaient de cette énergie virile, de cette vigueur *cornélienne*, de ces qualités enfin qu'exige la tragédie, et qu'un homme d'esprit résumait par un mot tant soit peu cynique. Au surplus, cet échec, déguisé sans doute à l'auteur sous le nom de succès *d'estime* (car le zèle de ses amis poussa l'ouvrage jusqu'à onze représentations), ne l'empêcha point d'entreprendre plus tard une œuvre d'une plus grande importance, un poème épique. Il n'en est guères qui pût offrir une plus haute conception au génie, au talent un plus vaste champ, que la découverte de l'Amérique, restituée à son véritable auteur, par le titre de *La Colombiade*. Mais le génie n'était pour rien dans le plan, et les détails révélaient trop souvent l'insuffisance du talent. Sorti de la plume d'une femme, ce poème épique n'en fut pas moins prôné comme une production extraordinaire. La critique eût été réputée malveillance ou jalousie, en prétendant que le sexe ne faisait rien à l'affai-

re, lorsqu'un engouement, à peu près unanime, protégeait l'ouvrage et le poète féminin. Non seulement les lecteurs vulgaires, mais les gens de lettres les plus distingués, faisaient brûler l'encens en son honneur. Fontenelle l'appela sa fille ; La Condamine quittait un travail scientifique pour lui adresser un madrigal ; Voltaire, en la recevant à Ferney, la couronnait de lauriers ; des admirateurs enthousiastes plaçaient au-dessous de son portrait ces mots flatteurs : *Forma Venus, arte Minerva*, que Guichard traduisait dans ces deux vers :

Ce portrait te séduit, il te charme, il t'abuse ;
Tu crois voir une Grace, et tu vois une Muse.

Ce fut bien un autre concert d'éloges lorsque madame du Bocage visita l'Italie : un volume entier put à peine contenir tous les sonnets et les vers récités à sa gloire lors de sa réception solennelle à l'académie des Arcades de Rome. Bologne et Padoue la nommèrent également à leurs académies ; Lyon et Rouen en avaient donné l'exemple ; et, sans la loi salique littéraire, qui exclut les femmes des trônes académiques fondés par Richelieu, nul doute qu'elle n'eût siégé aussi sur un de ceux-là. Dans la froide Hollande, dans la dédaigneuse Angleterre, où elle voyagea ensuite, la Sapho française recueillait aussi des hommages poétiques, trop complaisamment reproduits dans ses *Lettres* sur les trois pays qu'elle avait parcourus : exemple trop bien imité par certaine femme auteur de nos jours. Cet enthousiasme, qui n'avait aucune base solide, ne tarda pas à décroître, et finit par s'éteindre : et chez notre nation oublieuse, bien peu de gens, à coup sûr, se doutaient que madame du Bocage existât encore, lorsque, comme je l'ai dit, cette femme, qui avait commencé sa carrière avec le XVIII^e siècle, la termina dans la seconde année du XIX^e.

OUBRY.

BOCCHERINI (LUIGI), né à Lucques, le 14 janvier 1740, reçut les premières leçons de musique et de violoncelle de l'abbé Vannucci, alors maître

de musique de l'archevêché. Dès son enfance, il montra les plus heureuses dispositions. Son père, habile contre-bassiste, les cultiva et l'envoya à Rome suivre le cours de ses études. Il y acquit bientôt une grande réputation ; la fécondité de son génie, l'originalité de ses productions, le firent également remarquer. Peu d'années après, il revint à Lucques, et voulut donner un témoignage éclatant de sa reconnaissance à Vannucci, son maître, et au séminaire, où tant de moyens d'instruction lui avaient été offerts, bien qu'il n'eût point embrassé l'état ecclésiastique. Il fit entendre ses plus belles compositions. Filippino Manfredi, élève de Nardini, compatriote de Boccherini, était à Lucques en ce moment ; ils jouèrent ensemble les sonates de violon et de violoncelle qui forment l'œuvre VII, et l'auditoire fut émerveillé de la beauté de l'ouvrage et de la perfection des exécutants. Ces deux maîtres se lièrent de l'amitié la plus tendre et quittèrent l'Italie pour se rendre en Espagne, où le roi se plaisait à réunir les premiers talents. Devancés par la renommée, ils furent accueillis avec distinction. Leur caractère n'était pas le même : Manfredi était venu à Madrid dans l'unique intention de s'enrichir, tandis que Boccherini, plus occupé de sa gloire, consentait à se faire entendre des grands qui le sollicitaient. Boccherini resta en Espagne : admis chez le roi, il s'en fit aimer. Bientôt après, il fut attaché à l'académie royale de ce prince, et comblé d'honneurs et de présents. La seule obligation qu'on lui imposa fut de donner chaque année neuf morceaux de sa composition à l'académie. Boccherini accepta les conditions du traité et les remplit avec exactitude. Il est mort à Madrid en 1806, âgé de 66 ans, et vivement regretté de tous les amis des arts ; une partie de la cour assista à ses funérailles. — Les compositions qu'il a fait graver forment 58 œuvres de symphonies, sextuors, quintettes, trios, duos, sonates, pour le violon, le violoncelle, le piano, avec accompagnement de violon. Il existe des quintettes de Boccherini et des morceaux

de musique vocale entre les mains de M. Pleyel et de quelques amateurs. Son *Stabat mater* est le seul œuvre de musique sacrée qu'il ait publié. Comme Durante, il n'a point travaillé pour le théâtre. Boccherini s'arrêta à Paris, en 1768, lorsqu'il se rendait en Espagne, et y reçut l'accueil que méritaient sa personne et ses talents. On l'entendit souvent aux concerts que donnait le fermier-général La Ponplinière à Passy. Il y faisait les délices de la société brillante qui s'y réunissait. Madame Dillon-Lee, claveciniste amateur, jouait souvent à ses concerts ; elle y fut applaudie par Boccherini, qui rendit hommage à son habileté en lui dédiant un œuvre de sonates qu'il composa pour elle. Il fit paraître alors dans notre capitale son premier œuvre de six quatuors pour violon, viole et violoncelle. — Boccherini a précédé Haydn. Le premier, il a fait des quatuors ; Haydn, Mozart, Beethoven, ont donné des formes plus grandes à ce genre de composition, ils ont suivi une autre route, mais Boccherini brille encore auprès de ces nobles rivaux. Sa musique est naïve, mélodieuse, simple dans ses modulations, d'un caractère suave et religieux. On l'exécute encore dans tous les concerts où le quatuor et le quintette sont admis avec les bonheurs dus à cette musique de chambre, que tous les amateurs ne savent pas apprécier. M. Baillot et ses dignes adjutants commencent assez ordinairement leurs concerts par un quatuor, un quintette de Boccherini, et préparent la transition par Haydn et Mozart pour arriver à Beethoven.

CASTIL-BLAZE.

BOCCHORIS ou **BOCCHYRIS**, roi et législateur d'Égypte, monta sur le trône l'an 781 avant J.-C., et régna 44 ans. Selon Diodore de Sicile, il imita Salomon par son incorruptibilité, qui donna même lieu au proverbe : C'est le jugement de Bocchoris (*Bocchyridis iudicium*), dont on se servait quand on voulait indiquer un jugement intègre. On conservait encore du temps de Diodore de Sicile plusieurs de ses décisions et de

ses jugements. Il régla les droits et les devoirs du souverain et tout ce qui regardait la forme des contrats. On lui attribue plusieurs lois sages, une entre autres qui portait que : « Lorsqu'il n'y aurait point de titres par écrit, le défendeur serait cru sur son serment. » Ayant aussi voulu réformer les mœurs de son peuple, comme il avait réformé ses lois, il fut victime de son zèle : les Égyptiens appelèrent Sabacus, roi d'Éthiopie, qui lui livra bataille, mit ses troupes en fuite, saisit sa personne, le fit brûler vif et s'empara de son royaume. On croit que Béchoris est le même que Pharaon. (V. ce mot.) E.

BOCCONE, *bocconia*, genre de la famille des papavéracées et de la dodécandrie monogynie, dont la chélidoine (*B. frutescens*) fait partie. Z.

BOD, déesse hindoue, est invoquée par les femmes enceintes ou par celles qui veulent le devenir. Quand une femme est devenue mère d'une fille par la faveur de Bod, elle doit consacrer la jeune enfant jusqu'à l'âge de nubilité à la déesse qui la lui a donnée ; puis, avant de quitter le sanctuaire qui lui a servi d'asile, la jeune fille doit stationner à la porte du temple et y mettre ses faveurs à l'enchère. L'argent qui résulte de cette prostitution pieuse appartient à la pagode.

A. S—a.

BODIAN, *bodianus*, genre de poissons de la famille des sparoides et de la division des thoraciques, qui ont des opercules épineux et non dentelés. Toutes les espèces sont étrangères, et leur chair est d'une saveur exquise. Z.

BODIN (JEAN), publiciste du xvi^e siècle, naquit à Angers, en 1530, étudia le droit à Toulouse, puis l'enseigna dans cette même ville, et se rendit ensuite à Paris, où il exerça la profession d'avocat. Ne pouvant réussir à se faire un nom dans la carrière qu'il avait choisie, il se consacra à des travaux littéraires. La renommée que lui avaient acquise son érudition et son esprit le fit appeler à la cour de Henri III, mais des rivaux l'ayant supplanté dans la faveur du prince, il s'attacha à

François, duc d'Alençon et d'Anjou, frère du roi. Le duc le prit pour secrétaire intime et l'emmena dans ses voyages d'Angleterre et de Flandre. A Cambridge, Bodin fut très flatté d'entendre expliquer son livre *De la République*, qu'il avait composé en français, puis traduit lui-même en latin. Après la mort du duc, se voyant déçu dans ses espérances, il se retira à Laon, où il se maria et obtint une place de juge. En 1579, il fut député aux états de Blois par le tiers-état du Vermandois. Il y défendit les droits du peuple et la liberté de conscience, ce qui lui fit un grand nombre d'ennemis à la cour. Ce fut encore à son instigation que la ville de Laon se déclara pour la ligue, en 1589, car il soutenait que le soulèvement de tant de villes et de tant de parlements en faveur du duc de Guise ne devait pas s'appeler une *révolte* mais une *révolution*. Cependant il finit par se soumettre lui-même à Henri IV, et mourut à Laon, de la peste, en 1596. Son livre *De la République, ou Traité du gouvernement*, que nous avons déjà cité, peut être considéré comme le premier ouvrage complet où la politique soit envisagée comme une science ; son expérience le détermina à garder un juste milieu entre les partisans de la monarchie et ceux de la démocratie. Sa *Démonomanie* et son *Theatrum universæ naturæ* (Lyon, 1596) prouvent que chez lui la superstition s'alliait au savoir. E.

BODMER (JEAN-JACQUES), célèbre poète et littérateur allemand, naquit à Greifensee, près de Zurich, le 19 juillet 1698. Son père, qui était pasteur, le destina d'abord à l'état ecclésiastique, puis au commerce ; mais ces deux carrières ne purent fixer le jeune Bodmer, qui se livra tout entier à son penchant pour la poésie et pour les études historiques. Il avait fait connaissance de bonne heure non seulement avec les poètes grecs et latins, mais encore avec les chefs-d'œuvre littéraires de la France, de l'Angleterre et de l'Italie. Cette étude lui fit sentir de plus en plus toute la pauvreté,

toute la fadour de la littérature allemande de son époque, et il pensa que ce qu'il avait de mieux à faire, et pour son pays et pour sa gloire, c'était de se charger du rôle de réformateur. A cette fin, il se liguait avec Breitinger (voyez ce nom) et avec d'autres jeunes savants, et débuta, en 1721, par un écrit périodique, qui avait pour titre : *Entretiens des peintres*, et dans lequel plusieurs poètes allemands, qui jouissaient alors d'une très grande considération, se virent cités devant le tribunal d'une critique toute nouvelle. Les vues des jeunes novateurs étaient parfois hasardées; ils allaient, par exemple, jusqu'à proscrire entièrement la rime; leurs jugements étaient souvent faux et légers; Bodmer se montrait évidemment injuste envers les Allemands et leur vieille littérature, puisqu'il condamnait Hans Sachs sans pitié. Mais cependant la franchise et la hardiesse alors inouïe de leurs jugements, le coup d'œil qu'ils avaient jeté en arrière sur l'ancienne poésie allemande, firent une grande impression, et invitèrent à de nouvelles recherches. Gottsched, cet Aristarque fameux, qui prétendait donner le ton en littérature, se prononça d'abord pour les jeunes Suisses; mais bientôt après, lorsqu'il se vit lui-même en butte à leurs coups, il se mit à la tête de leurs adversaires. De là ces deux partis, l'école de Gottsched et l'école suisse, qui luttèrent ensemble pendant plusieurs années avec une sorte d'acharnement. Les deux camps eurent à se reprocher bien des chicanes et des puérilités; mais pourtant cette guerre eut des suites fort utiles, et prépara les voies à l'époque brillante de la littérature allemande. L'école suisse surtout exerça une influence très heureuse et très efficace par son goût décidé pour la poésie anglaise, par son retour à Opitz, à Flemming, à Gryphius, etc., et par ses efforts constants pour renverser les théories françaises, qui étaient l'idole des partisans de Gottsched. En 1725, Bodmer fut chargé dans sa patrie d'enseigner l'histoire de la Suisse. En 1737, il fut

nommé membre du grand conseil de Zurich, où il consacra son influence au bien général. Après la mort de sa femme et de ses enfants, il se retira dans une de ses propriétés, et se démit en 1775 de ses fonctions de professeur. Il mourut à Zurich le 2 janvier 1783. Ecrivain infatigable, ses travaux furent très variés. Non content de paraître sur la scène comme critique et comme théoricien, il voulut encore y paraître comme historien et comme poète. C'est dans ce dernier genre qu'il s'est le moins distingué, comme le prouvent suffisamment sa *Noachide*, ses œuvres dramatiques, ses traductions d'Homère, d'Apollonius et de Milton, etc. Il s'est fait beaucoup plus d'honneur en publiant plusieurs anciens poètes allemands, en particulier la collection des Minnesinger de Manesse, de Boner, d'Opitz dont il n'a donné qu'un volume, de Wernicke, etc., et en composant sa *Poétique critique*, qu'il opposa à l'ouvrage de Gottsched, qui a le même titre. Les mœurs de Bodmer étaient sévères et patriarcales; mais on lui reproche de n'avoir pu voir sans jalousie le mérite d'autrui. Cependant les services importants qu'il a rendus à la littérature lui assurent une mémoire honorable, et son nom se rattache aux plus grands noms de l'Allemagne, aux noms de Klopstock et de Wieland, dont il sut deviner et encourager le talent. C. L.

BODONI (JEAN-BAPTISTE), habile et savant imprimeur, qui revoyait lui-même les épreuves de ces belles et solides éditions des classiques grecs et latins, si recherchées des amateurs des chefs-d'œuvre de la typographie, et qui l'ont placé si haut parmi nos modernes Plantins. Bodoni naquit à Saluces, en 1740, d'un père imprimeur, qui, le destinant à sa profession, et pensant avec raison que plus qu'on ne croit elle exigeait des connaissances étendues et variées, ne négligea rien pour son éducation. A dix-huit ans, il fut envoyé à Rome, où il travailla pendant quelque temps dans la célèbre imprimerie de *Propagandâ fide*. Ce fut là qu'il conçut la pensée de

faire faire à la typographie des progrès analogues à ceux qu'avaient faits la peinture et la statuaire. Il ne tarda pas à pouvoir commencer la réalisation de son projet, ayant été nommé peu après directeur de l'imprimerie ducale de Parme, laquelle eût mérité quelques années plus tard, à bien plus juste titre, d'être appelée l'imprimerie bodonienne de Parme. C'est de là que sont sortis ces magnifiques livres, où la beauté et l'éclat du caractère, l'élégance dans la distribution des pages et des matières, la pureté du papier et surtout la correction, le disputent aux meilleures productions de la typographie anglaise et française, auxquelles l'Italie n'avait eu, sous ces divers rapports du moins, rien à comparer jusque là. Les éditions des Aldes, en effet, si belles et si nettes avec leurs admirables italiques, et malgré la qualité du papier, sont inférieures néanmoins et ne peuvent soutenir la comparaison, quant à l'exactitude du texte et la régularité de la composition. Bodoni surveillait lui-même la fonte des caractères employés dans son imprimerie; il en calculait avec soin la dimension pour que l'effet général fût satisfaisant à l'œil. Actif et instruit, artiste aussi à sa manière, il souffrait des moindres imperfections de son œuvre; une faute d'impression dans un livre sorti de ses presses, et qui devait porter son nom, était pour lui un sujet de douleur. Aussi l'excellence de ses éditions est-elle incontestée. — Bodoni fut décoré des ordres de la Réunion et des Deux-Siciles; il obtint une médaille d'honneur, sur laquelle il est fait mention de l'inscription de son nom sur la liste des gentilshommes de Parme. Il reçut en outre le titre d'imprimeur du roi d'Espagne. Toutes choses qui ajoutent fort peu à sa gloire, établie sur des titres plus solides. Il mourut à Parme le 30 novembre 1813, âgé de 64 ans.

C. R.

BODRUCHE. (*Voy.* BAUDRUCHE.)

BOECE (ANICIUS MANLIUS TORQUATUS SEVERINUS BOETIUS ou), naquit à Rome, en 470, d'une famille noble et

riche. Il reçut dans cette ville une éducation très soignée, dont ses dispositions naturelles assurèrent le succès, et alla ensuite à Athènes, qui était encore le centre du goût et du savoir. De retour à Rome, il fut l'objet de la bienveillance et de la confiance de Théodoric, roi des Ostrogoths, qui régnait alors en Italie, et qui l'éleva en peu de temps aux premières dignités de l'état. Son père avait été trois fois consul; il fut aussi trois fois revêtu de cet honneur, la dernière en 510, sans qu'on lui désignât de collègue, et il vit ses deux fils, jeunes encore, désignés consuls pour l'année 522, honneur réservé aux fils des empereurs. Théodoric estimait beaucoup les lumières de Boèce, et, au rapport de Cassiodore, il le loua dans une lettre de s'être enrichi dans Athènes des dépouilles des Grecs, et d'avoir fait connaître les livres de Pythagore le musicien, de Ptolémée l'astronome, de Nicomaque l'arithméticien, d'Euclide le géomètre, de Platon le théologien, d'Aristote le philosophe, et d'Archimède le mathématicien, par des traductions si fidèles qu'elles valent les originaux. Son influence sur le gouvernement de Théodoric fut telle qu'elle assura le bonheur des nations soumises à ce prince. Il fut long-temps l'oracle du roi et l'idole du peuple. Mais lorsque Théodoric fut devenu vieux, les Goths, à la faveur de son caractère sombre et soupçonneux, firent souffrir toutes sortes d'oppressions au peuple vaincu. En vain Boèce employa son crédit pour les adoucir et mettre un terme à leur injustice; il ne parvint qu'à augmenter la haine que lui portaient des rivaux jaloux de sa gloire, et irrités de sa probité. Théodoric, ayant soupçonné le sénat d'intelligence avec l'empereur d'Orient Justin, fit arrêter Boèce, qui avait eu le courage de prendre la défense de ce corps, et son beau-père Symmaque, comme ses plus illustres membres. Boèce fut renfermé à Pavie, où l'on montre encore la tour qui lui servit de prison. Après une captivité de six mois, qu'il subit avec une admirable patience, il périt le 23

octobre 526, dans d'affreux tourments, par ordre du prince qu'il avait fidèlement servi. Les catholiques enlevèrent son corps, et l'enterrèrent religieusement à Pavie. Les bollandistes, savants jésuites d'Anvers, qui se sont occupés d'éclaircir plusieurs faits de l'histoire ecclésiastique, lui donnent le nom de saint. Il est honoré comme tel dans quelques églises d'Italie le 25 octobre. Les ouvrages de Boëce sont nombreux et savants. Ils se composent de quelques dialogues et de plusieurs livres de commentaires sur divers fragments de Porphyre, traduits, soit par Boëce lui-même, soit par d'autres. Il y examine tout ce qui concerne le genre, la différence, l'espèce, le propre et l'accident, d'après la méthode aristotélique, avec une subtilité souvent minutieuse, mais qui montre un esprit profond et exercé. Ces mêmes qualités se retrouvent dans ses quatre livres de commentaires sur les célèbres catégories d'Aristote. Quels que soient les progrès que nous ayons pu faire sur ce sujet, un pareil travail ne saurait être sans importance dans l'histoire de la philosophie, depuis que les Allemands ont, à commencer par Kant, attribué une grande valeur aux catégories, et consacré beaucoup de travail à en donner un système complet. Mais la sagacité de l'esprit de Boëce est moins heureuse dans ses autres commentaires sur différentes parties de la doctrine d'Aristote, et en particulier sur le syllogisme, où elle dégénère en subtilité pédantesque et sans profondeur véritable. Ses ouvrages de dialectique et de rhétorique sont : un livre sur la division, et un autre sur la définition ; la traduction des huit livres des *Topiques* d'Aristote, et de deux livres *Elenchorum* de ce philosophe, de six livres de commentaires sur les *Topiques* de Cicéron, et quatre livres de Boëce lui-même sur les mêmes questions. Dans un fragment sur l'unité de personne et la qualité de la nature du Christ contre Eutychès et Nestorius, il appuie l'opinion orthodoxe sur une philosophie qui n'est pas à mépriser ; il est beaucoup

moins rigoureux dans son fragment sur l'unité et la trinité de Dieu ainsi que dans quelques autres sur divers sujets moraux et religieux ; mais le livre qui lui fait le plus d'honneur, et dont la forme élégante et le style varié le placent au rang des écrivains les plus distingués de Rome chrétienne, c'est le *Traité de la consolation*, en cinq livres, qu'il écrivit dans sa captivité de Pavie. Cet opuscule, composé alternativement de vers et de prose, est l'expression d'une âme éclairée par une saine philosophie, qui supporte les maux avec patience, parce qu'elle a mis son espoir dans une providence qui ne saurait la tromper. « Ce n'est pas en vain que nous espérons en Dieu, dit Boëce en terminant, on que nous lui adressons nos prières. Quand elles partent d'un cœur droit, elles ne sauraient demeurer sans effet. Fuyez donc le vice, et cultivez la vertu ; qu'une juste espérance soutienne votre cœur, et que vos humbles prières s'élèvent jusqu'à l'Éternel ! Il faut marcher dans la voie droite, car vous êtes sous les yeux de celui aux regards duquel rien n'échappe. » Ce petit traité a été souvent réimprimé. La meilleure édition est celle de Leyde, *cum notis variorum*, 1771, in-8°. Il a été souvent traduit. La plus ancienne traduction française est attribuée à Jean de Meun, auteur du roman de *La Rose*, Lyon, 1483. Elle passe pour la première traduction du latin en français. La meilleure édition et la plus complète des œuvres de Boëce, parmi lesquelles se trouvent, indépendamment de ce que nous avons indiqué, des traités d'arithmétique, de musique et de géométrie, et celle de Bâle, 1570, in-fol., donnée par H. Loritius Glareanus. L'abbé Gervaise a publié en 1715 une *Histoire de Boëce*. H. BOUCHÉ.

BOECKH (Auguste), un des plus célèbres hellénistes vivants, membre de l'académie des sciences de Berlin, associé étranger de l'institut de France (3^e classe), etc., est né à Carlsruhe, le 27 mai 1785. Après avoir fait de brillantes études à Halle, il entra au séminaire pé-

dsogolque de Berlin , devint ensuite professeur de philologie à l'université de Heidelberg , et, en 1811, professeur de langue et de littérature grecque à celle de Berlin, fonctions qu'il cumule actuellement (1833) avec celles de directeur des séminaires pédagogique et philologique de la même ville. Doué d'un esprit éminemment philosophique, M. Boeckh a dédaigné ces vaines subtilités grammaticales qui ne font que rapetisser la science en lui enlevant l'intérêt et la vie. Il ne s'est point borné, comme la plupart des philologues, à entasser de savantes et laborieuses recherches, dans le seul but de faire parade d'érudition; mais il a su en tirer des résultats qui ont puissamment contribué à éclaircir quelques-uns des points les plus controversés de l'histoire politique et morale des peuples anciens. Parmi ses nombreux ouvrages, nous nous contenterons d'indiquer les trois suivants, dont la réputation est européenne : 1° une édition de *Pindare* (Leipzig, 1811-1821, 3 vol. in-4°), où l'on admire la saine critique et le goût qui ont présidé au choix des différentes leçons et à la restitution des passages perdus ou corrompus. Cette édition est accompagnée de toutes les scholies, d'une traduction latine, d'un commentaire et de nombreuses notes. A la fin du premier volume, se trouve un traité de la métrique grecque, qu'on regarde comme ce qu'il y a de plus complet et de mieux écrit sur cette matière. 2° *Économie politique des Athéniens*, Berlin, 1817, 2 vol. in-8° (traduction française par M. Laligant, Paris, 1828, 2 vol. in-8°). Cet ouvrage, unique en son genre, car c'est jusqu'ici le seul où l'économie politique d'un peuple ancien soit présentée dans tous ses détails, se compose de quatre livres. Le premier est consacré à un examen approfondi de l'industrie et du commerce des Athéniens, et contient à ce sujet une multitude de faits relatifs à la vie privée de ce peuple, qui présentent d'autant plus d'intérêt que les historiens les ont presque entièrement négligés. Le livre deuxième a pour objet l'adminis-

tration des finances. L'auteur y décrit la hiérarchie des innombrables agents du fisc, et, arrivant au chapitre des dépenses publiques, il traite successivement de la police, de la célébration des fêtes, des sacrifices, des distributions faites au peuple, du salaire du sénat et des tribunaux, et des secours donnés aux indigents. Le livre troisième indique les sources auxquelles les Athéniens puisaient les revenus publics, et parmi ces sources nous voyons figurer au premier rang la confiscation et les tributs imposés aux alliés. S'il existait encore des illusions sur l'excellence des gouvernements de l'antiquité, et sur le bonheur réservé aux diverses classes de la société, rien ne serait plus propre à les dissiper que les faits rapportés dans ce troisième livre, car ils prouvent jusqu'à l'évidence que quand les citoyens ne vivaient pas des produits arrachés aux travaux des hommes faits esclaves, ils trouvaient des moyens d'existence dans la confiscation et dans l'extorsion exercée contre les peuples alliés. Le quatrième livre traite particulièrement des mesures extraordinaires auxquelles le gouvernement athénien avait recours en de certaines circonstances pour remplir le vide des caisses publiques. 3° *Corpus inscriptionum græcarum*, vol. 1^{er} et cahier 1^{er} du vol. 2^e, Berlin, 1828-1832, grand in-folio. Cet ouvrage, que M. Boeckh fait paraître sous les auspices et aux frais de l'académie des sciences de Berlin, sera composé de trois volumes, qui contiendront non seulement toutes les inscriptions grecques publiées jusqu'à présent, mais encore un grand nombre d'autres qui sont inédites ou récemment découvertes. L'auteur a adopté l'ordre géographique, et se propose de terminer cet immense recueil par un traité de paléographie. Le volume et le cahier déjà imprimés renferment au total 2,378 inscriptions, toutes accompagnées de notes et de commentaires qui révèlent dans M. Boeckh une érudition, un zèle et une patience dont les temps modernes n'offrent malheureusement que de trop rares exemples. C. L.

BOÉDROMIES, fête athénienne célébrée au mois de *boédromion* (le 3^e de l'année athénienne, correspondant avec la fin de notre mois d'août et le commencement de septembre), en mémoire du secours que Ion, fils de Xuthus, fournit aux Athéniens contre Eumolpe, fils de Neptune, qui avait envahi l'Attique sous le règne d'Érechthée. Mais suivant Plutarque elle fut établie pour rappeler la victoire de Thésée sur les Amazones. On célébrait cette fête avec de grands cris, qui avaient, dit-on, décidé la victoire (*Boë*, cris et secours, *sdramein*, courir). Ces fêtes se nommaient aussi *Boidia*; du moins, suivant la remarque du président de Maussac, on les trouve sous ce nom dans une des Philippiques de Demosthène. D.

BOEHME ou **BOEHM** (JACOB), célèbre théosophe et mystique de l'Allemagne, naquit en 1575, dans une petite ville de la haute Lsace, nommée *le Vieux-Seidenburg*, près de *Gœrlitz*, d'une famille de pauvres paysans. Jusqu'à l'âge de dix ans, il resta sans aucune instruction, occupé à garder les bestiaux. La contemplation d'une nature riche, bien que sans attraits empruntés, élevant son imagination, développa dans son cœur un profond sentiment religieux, un enthousiasme calme et réfléchi pour les choses mystérieuses, au point que dans l'influence de la nature sur lui, il trouva une révélation de Dieu, et crut participer à une inspiration particulière. Ses parents, pour cultiver ces dispositions peu communes, l'envoyèrent à l'école, où il apprit à lire et à écrire, et fut instruit dans le christianisme selon la doctrine de la communion luthérienne. Ils lui firent ensuite apprendre le métier de cordonnier. Son apprentissage fini, il voyagea. Pendant son voyage, la tranquille contemplation à laquelle il aimait à s'abandonner fut souvent troublée par les disputes sur le crypto-calvinisme, qui dominait alors en Saxe; mais il sut s'élever au-dessus de l'esprit orgueilleux et querelleur des sectaires de son temps. Il revint à *Gœrlitz*, où il était maître

cordonnier, en 1594; il y épousa la fille d'un boucher, avec laquelle il vécut trente ans dans une union sainte et heureuse. Sa vocation au profond mysticisme, qui caractérise ses écrits, avait précédé son établissement. Voici comment un de ses contemporains rapporte le fait : « Il me raconta lui-même, dit-il, que pendant qu'il était en apprentissage, son maître et sa maîtresse étant absents pour le moment, un étranger vêtu très simplement, mais ayant une belle figure et un aspect vénérable, entra dans la boutique, et, prenant une paire de souliers, demanda à l'acheter; mais Boehme n'osa pas les vendre : l'étranger insistant, il les lui fit un prix excessif, espérant par là se mettre à l'abri de tout reproche de la part de son maître, ou dégoûter l'acheteur. Celui-ci donna le prix demandé, prit les souliers, et sortit. Il s'arrêta à quelques pas de la maison, et là, d'une voix haute et ferme, il dit : Jacob, Jacob, viens ici ! Le jeune homme fut d'abord surpris et effrayé, d'entendre cet étranger qui lui était tout-à-fait inconnu, l'appeler ainsi par son nom de baptême; mais, s'étant remis, il alla à lui. L'étranger, d'un air sérieux, mais amical, porta ses yeux sur les siens, fixa sur eux un regard étincelant, le prit par la main droite, et lui dit : « Jacob, tu es peu de chose, mais tu seras grand, et tu deviendras un autre homme, tellement que tu seras pour le monde un objet d'étonnement. C'est pourquoi, sois pieux, crains Dieu, et révere sa parole ! surtout, lis soigneusement les écritures saintes, dans lesquelles tu trouveras des consolations et des instructions, car tu auras beaucoup à souffrir; tu auras à supporter la pauvreté, la misère et des persécutions; mais sois courageux et persévérant, car Dieu t'aime et t'est propice. » Sur cela, l'étranger lui serra la main, le regarda encore avec des yeux perçants, et s'en alla sans qu'il y ait d'indices qu'ils se soient jamais revus. » (Notice sur Boehme, par le baron Abraham de Frankenberg). Le premier de ses écrits fut rédigé en 1610, et a pour titre : *I. L'aurore nais-*

sante. Dans cet ouvrage, il essaya de faire connaître ses révélations et ses intuitions sur Dieu, l'humanité et la nature. Le clergé de Gœrlitz se déclara contre lui, et Georges Richter, pasteur de la cathédrale, sous les yeux duquel une copie de son ouvrage était tombée, le persécuta, le traîna devant le juge et confisqua son livre, ne pouvant rien trouver de punissable dans sa personne. J. Boëhme recommença à écrire et rédigea successivement, en 1619 : II. *Les trois principes*, avec un appendice de la triple vie de l'homme. — 1620, III. *De la triple vie de l'homme*. — IV. *Réponse aux quarante questions de l'ame*. — V. *De l'incarnation du Christ, de sa passion, de sa mort et de sa résurrection, et de l'arbre de la foi*. — VI. *Des six points*. — VII. *Du mystère céleste et terrestre*. — VIII. *Des derniers temps*. — 1621, IX. *De l'empreinte des choses*. (*De signaturâ rerum*). — X. *Des quatre complexions*. — XI. *Apologie de Balthazar Tilken*. — XII. *Réflexions sur les bottes d'Isaïe*. — 1622, XIII. *De la vraie repentance*. — XIV. *De la vraie résignation*. — XV. *De la régénération*. — XVI. *De la pénitence*. — 1623, XVII. *De la Providence et du choix de la grace*. — XVIII. *Le grand mystère, sur la Genèse*. — XIX. *Une table de principes*. — XX. *De la vie sursensuelle (sur-céleste)*. — XXI. *De la contemplation divine*. — XXII. *Des deux testaments de Christ*. — XXIII. *Entretien d'une ame éclairée et non éclairée*. — XXIV. *Apologie contre Grégoire Richter*. — XXV. *De 177 Questions théosophiques*. — XXVI. *Extrait du grand mystère*. — XXVII. *Petit livre de prières*. — XXVIII. *Table de la manifestation divine des 3 mondes, faisant partie de la 47^e épître*. — XXIX. *De l'erreur d'Ezéchiel Meth*. — XXX. *Du jugement dernier*. — XXXI. *Des lettres adressées à plusieurs personnes*. Les idées qu'il expose, dans cette suite de traités, sur Dieu, la création, la nature, la révélation, le péché, sont fondées sur la Bible et les écrits des apôtres.

Ce sont les différents dogmes du christianisme, tels que la chute d'Adam, la rédemption, l'incarnation, la résurrection, etc., présentées sous une forme instructive, dont les diverses parties sont fortement liées, et avec la vivacité de l'imagination la plus pittoresque, la plus féconde et la plus élevée. C'est sans doute cette dernière qualité qui l'a fait considérer par quelques littérateurs allemands comme un des plus grands poètes de leur patrie. Il emploie souvent la manière et les termes des écrits mystiques et alchimiques, et l'on reconnaît dans son style des traces de l'étude qu'il avait faite de Paracelse, de Valentin Weigel et d'autres auteurs de ce genre. L'obscurité que l'on rencontre fréquemment dans les écrits de Boëhme, et qui en rend la lecture très laborieuse, tient à la solitude en quelque sorte de la pensée de l'auteur, à cette habitude de voir en lui-même et pour lui-même, jointe à l'expérience du talent d'écrire, résultat de son défaut d'éducation. Ses ouvrages sont en général assez mal composés ; les mêmes idées y sont fréquemment reproduites, les mêmes principes répétés assez longuement, lorsque l'auteur veut en tirer de nouvelles conséquences. Mais ces défauts disparaissent devant la profondeur sublime des idées, la grandeur et la puissance des images. — Les auteurs de la *Biographie universelle* ont répété sur Boëhme le jugement de Mosheim : « qu'on ne saurait trouver nulle part plus d'obscurité qu'il n'y en a dans ces pitoyables écrits. » En Allemagne, où la profondeur d'un ouvrage n'empêche pas de l'examiner consciencieusement, l'opinion des savants est bien différente sur les écrits de Boëhme. Il a eu surtout pour admirateurs tous ceux des partisans de la philosophie dont Schelling a posé les bases, qui apportent dans leurs études plus d'imagination que d'esprit systématique. L'opinion des esprits élevés sur Boëhme en Allemagne est unanime, et ceux-là mêmes qui croient qu'il n'a pas ouvert la véritable route aux vérités nécessaires à la vie de l'hu-

manité reconnaissent la supériorité de son génie, et applaudissent à la poésie religieuse de ses ouvrages—Toutes sortes de haines troublèrent les dernières années de Boehme : on eut recours à la calomnie pour le poursuivre jusqu'à sa mort. La principale occasion en fut vraisemblablement un livre sur la pénitence, que ses amis firent imprimer à son insu. Il éveilla tellement l'attention générale que, d'après le désir de quelques personnes de la cour et à la prière de ses amis, Boehme alla à Dresde pour y faire examiner ses principes. Ce voyage eut lieu en 1624. Boehme trouva à la cour et même dans le consistoire beaucoup d'approbateurs et de protecteurs. Il en sortit à son honneur, et l'électeur lui-même, qui eut plusieurs conférences secrètes avec lui, le congédia comblé de bontés. A son retour, Boehme mourut dans la foi chrétienne le 13 novembre de cette même année. Il avait eu de son mariage quatre garçons, à l'un desquels il enseigna son métier de cordonnier.—Abraham, baron de Frankenberg, son biographe et son admirateur, a publié et éclairci ses écrits. La première édition complète a été imprimée en Hollande, 1675, par les soins de Henri Belke. La plus complète est celle d'Amsterdam 1682 (10 vol. in-8°.) L'éditeur, G. Gichtel, était un de ses disciples les plus avancés, et c'est de lui que les sectateurs de Boehme prirent le nom de gichtéliens. Une autre édition parut à Amsterdam en 1730, sous le titre de *Theologia revelata*, 2 vol. in-4°. Ses écrits furent admirés en Angleterre aussi bien qu'en Hollande et en Allemagne. William Lawen donna une traduction en 2 vol. in-8°. On a aussi de ce traducteur une exposition en dialogues de la doctrine de Boehme, traduite en français sous le titre de *La voie de la science divine*. Il se forma aussi en Angleterre une secte selon la doctrine de Boehme en 1697. Jeanne Lead, admiratrice de Boehme, fonda une société dans le but d'éclaircir ses ouvrages. Elle existe encore. John Pordage, médecin anglais, s'est fait connaître comme commentateur

de Boehme. Le fameux théosophe français Claude de Saint-Martin, mort au commencement de ce siècle, a publié les traductions de l'*Aurore naissante*, *Des trois principes*, *De la triple vie*, *Des quarante questions*, Paris, Migneret. On a encore deux traductions françaises : une de *La clé de Boehme*, Paris, Migneret, et l'autre des deux livres de *La vraie repentance* et de quelques autres petits traités ; Berlin, Gothard Schlechtiger, 1722.

H. BOUCHITTÉ.

BOERHAAVE (HERMAN), l'un des princes de la médecine, et le plus célèbre des médecins modernes, fut l'esprit le plus vaste et le plus influent (je ne dis pas le plus profond) des savants de son siècle. Contemporain, à deux années près, de l'académie des sciences de Paris, fondée par Louis XIV, Boerhaave eut pendant un temps plus de renommée qu'elle : le nom de Fontenelle, si célèbre en France, n'était pas aussi européen que le sien. Il eut l'immense avantage de venir après Galilée, après Descartes et Bacon ; avant Voltaire, Buffon et D'Alembert : les premiers l'avaient éclairé, les autres l'eussent peut-être éclipsé. Il vécut dans un temps où il aurait pu profiter de la découverte de la circulation du sang sans en abuser, et sa mort arriva assez tôt pour qu'il ne vit point sa doctrine chimique renversée par la science nouvelle de Lavoisier et de Priestley. On le comprit plus promptement que le grand Newton lui-même, trop profond et trop vrai pour faire école de son vivant. Ce fut lui qui termina l'âge des croyances dociles, et qui commença l'époque, non encore finie, de la philosophie interprétative. Il eut cet autre avantage d'avoir pour maîtres des hommes médiocres, comme Drelincourt et Gronovius, qu'il lui fut facile de surpasser, et pour disciples des esprits supérieurs, tels que Haller, Van-Swiéten et Linné, dont les premiers travaux et les hommages ajoutèrent à sa gloire.—Boerhaave naquit le dernier jour de 1668 à Woorhout, petite bourgade de Hollande presque aussi rapprochée de Leyde que

Passi l'est de Paris. Son père , homme érudit et ministre protestant du lieu , s'occupa avec sollicitude de la première éducation de ce fils , qu'il destinait à lui succéder , de sorte qu'à dix ans Herman comprenait le grec d'Hippocrate et le latin de Celse presque aussi bien que le français de Descartes , et ce succès des leçons paternelles rendait en lui l'obéissance plus méritoire. Boerhaave le père avait un autre fils nommé Jacques : celui-ci devait être médecin , mais les dispositions de ces deux jeunes gens trahirent les vœux de leur premier maître : le médecin devint ministre , et le ministre médecin. On raconte que notre Herman fut atteint , à l'âge de dix ans , d'un ulcère qu'aucun remède ne pouvait guérir : il garda cette plaie maligne durant 7 ans , et ce fut la puberté qui seule l'en délivra. Cet insuccès de l'art persuada Boerhaave non de l'impuissance de la médecine , mais de l'inhabileté des médecins de son temps , et lui fit augurer pour lui-même un brillant avenir. D'ailleurs , une maladie de 7 ans , à un âge si tendre , disposa nécessairement Boerhaave à l'investigation , et rendit son esprit plus recueilli ; elle le préserva du moins contre le premier élan de ces passions qui énervent souvent les plus heureux génies avant la maturité.—Boerhaave pouvait d'autant mieux suivre ses goûts qu'il eut le malheur de perdre son père dès l'âge de 15 ans ; mais le juste respect qu'il conservait pour sa mémoire le retint encore long-temps dans la carrière que ce bon père lui avait choisie. Resté alors sans fortune , Van Alphen le protégea avec noblesse et pourvut à ses besoins ; de manière que le jeune Herman put reprendre ses études , et les continuer à l'université de Leyde vers le but assigné par sa famille. Au latin et au grec qu'il avait appris de son père , il joignit bientôt beaucoup d'hébreu , un peu de chaldéen , des études historiques diversifiées , mais surtout beaucoup de mathématiques , et un cours complet de métaphysique. Ses thèses ou discours de philosophie eurent l'orthodoxie qu'on pouvait

attendre d'un homme destiné à un ministère sacré. Après s'être habilement servi des arguments de Cicéron contre la doctrine d'Épicure , il combattit de lui-même , avec sa vive logique de 20 ans , le système alors si fameux de Spinoza. Sa réfutation fut assez brillante pour que la ville de Leyde se crût obligée de récompenser ce solide plaidoyer contre le panthéisme , par une médaille d'or expressément frappée à cette occasion ; et même il est permis de penser que Louis Racine et Bernis ne consultèrent pas infructueusement pour leurs poèmes le discours dont nous parlons. Docteur en philosophie à 20 ans (1688) , et livré ensuite à des études de théologie , Boerhaave n'échappa à la misère qu'en donnant des leçons de mathématiques. Sa fière intelligence dut ensuite s'abaisser à collationner les catalogues de la riche bibliothèque de Vossius , que la ville de Leyde venait d'acquérir. Enfin , ce ne fut qu'à 22 ans qu'il put commencer l'étude de la médecine , sans renoncer encore à la vocation sacerdotale , tant il conservait la mémoire des promesses et des bienfaits. — Sorti à peine de la métaphysique (par laquelle il aurait mieux valu finir) , mais de plus déjà physicien instruit , on doit croire que Boerhaave ne débuta pas à la manière des étudiants ordinaires. Les leçons de ses maîtres , il les suivit peu : il se sentait distrait en les écoutant ; son esprit allait plus vite que leurs paroles , et toujours au-delà. C'étaient des cours fastidieux dont on aurait pu retrouver la tradition dans des cahiers contemporains des préjugés , et que les professeurs de Leyde s'opiniâtraient à répéter d'après leurs maîtres. Boerhaave eut donc raison de ne point perdre l'habitude d'étudier seul. Il aurait dû disséquer , car quoi de vrai , quoi de certain en médecine sans l'anatomie ? Cependant , il s'abstint de ces études d'abord si repoussantes de l'amphithéâtre ; il lut Vésale , consulta les admirables injections de Ruisch , assista à quelques dissections de Nuck , à peu près comme Buffon , 50 ans après , assista de loin aux

explorations de Daubenton et aux expériences de Needham. Peu soigneux des minces détails, qui cependant sont les seuls qui puissent suggérer une science durable et certaine, il ne vit que le but final, et il se hâta d'y courir. Présageant bien que son avènement dans l'art de guérir deviendrait pour la postérité une des époques les plus mémorables de la médecine, il fit précisément ce qu'a fait parmi nous M. G. Cuvier, à cela près qu'il procéda d'une manière opposée : loin de négliger, comme Bichat, les auteurs anciens, il résolut de les parcourir tous l'un après l'autre. Commencant par les écrivains les plus modernes, il redescendit (car il faut bien supposer que la science est progressive) jusqu'aux auteurs de l'antiquité. Il ne négligea sur sa route ni Sydenham, ni Van Helmont, ni Paracelse, ni les Arabes, ni Galien, les découvertes d'Érasistrate non plus que les opinions d'Hérophile ; et lorsqu'enfin il arriva à Hippocrate il se sentit moins d'estime pour beaucoup de médecins modernes, ou plutôt il proportionna cette estime au respect que chacun d'eux avait montré pour les préceptes si sages de ce grand médecin philosophe. Il procéda de même quant à la botanique et à la chimie, ce qui n'avait plus à beaucoup près le même degré d'utilité, puisque ce sont là des sciences nouvelles ou renouvelées. Après trois années de ces recherches d'érudition, il se fit recevoir docteur en médecine, non pas à Leyde, il s'en garda bien ; il n'aurait pas voulu tenir son diplôme de ceux-là mêmes qu'il se sentait prédestiné à faire oublier : ce fut à Harderwich qu'il prit ses degrés. Le sujet seul de sa thèse prouvait assez que la médecine était l'état de son choix, et qu'il l'aimait avec passion : cette dissertation avait en effet pour titre : *Disputatio de utilitate explorandorum excrementorum in ægris*, etc. (1693). — Médecin à 25 ans, Boerhaave était encore trop jeune pour pratiquer son art avec le succès et la distinction qu'il ambitionnait ; il reprit en conséquence, durant 8 années, ses recherches d'érudition et ses études de phy-

sique et de chimie, et ce ne fut qu'en 1701 qu'on le nomma adjoint ou répétiteur de Drelincourt, son premier maître, dont plus tard il édita les œuvres, comme Bichat plus récemment a publié celles de Desault. Il lui fut aussi facile de surpasser son chef d'emploi qu'il le fut depuis à M. Cuvier d'effacer l'anatomiste Mertrud, qui, après avoir eu la simplicité de lui donner accès dans sa chaire, s'imaginait avec bonhomie que Cuvier n'était que son remplaçant ou son adjoint. Remarquons à ce sujet qu'il est des hommes auxquels le destin semble réserver toutes ses faveurs. Si Boerhaave fût venu du temps de Bergmann et de Linné, ou du temps de Foncroy et de Bichat ; si M. Cuvier eût trouvé au Jardin-des-Plantes Buffon au lieu de Mertrud, et Vicq-d'Azir au lieu de Portal, pense-t-on que ces hommes, quoique d'un savoir éminent, fussent parvenus d'un vol aussi rapide à la renommée, à la fortune ? Non, certainement ; il est même probable qu'ils auraient dû échanger de dessein, et peut-être même de carrière. — Boerhaave débuta par un discours remarquable dans lequel il préconisait l'étude assidue d'Hippocrate, qu'il élevait judicieusement au-dessus de tous les médecins ; après quoi il professa d'abondance, et ce fut avec éclat. Sa figure expressive et majestueuse, le ton imposant de ses manières et de sa voix, sa parole rapide et puissante, la pureté soutenue de sa diction, la sûreté comme l'étendue de sa mémoire, la précision de ses opinions et la fécondité de sa pensée, et l'exact enchaînement des faits, et l'abondance autant que la nouveauté des aperçus, et, plus encore que tout le reste, l'immense trésor de son érudition, joint à l'universalité des connaissances contemporaines ; ce don précieux de caractériser chaque auteur par ses opinions, chaque idée par une expression heureusement adaptée ou par une définition nette et vive, chaque mot par un accent, par un geste assorti, firent de Boerhaave le professeur le plus accompli de l'Europe, et le plus brillant médecin du temps. — Les étudiants de Leyde se rendirent

tous aux leçons de Boerhaave comme à un lien de plaisir autant que d'instruction; chaque élève ensuite en renvoya 20 de sa ville ou de sa province, tant l'enthousiasme est contagieux; et ces premiers succès ne firent qu'accroître en Boerhaave ce talent magique qui les lui méritait. Bientôt il n'eut plus de simples élèves, c'étaient plutôt des prosélytes et des apôtres fervents; sa réputation dès lors se répandit dans l'Europe entière. Non seulement il fallut agrandir son auditoire, mais on se vit obligé d'élargir (et à plusieurs reprises) l'enceinte de Leyde, alors trop rétrécie pour l'affluence des auditeurs et des consultants. Cette ville avait encouragé les premiers efforts de Boerhaave; Boerhaave en retour fut cause de son agrandissement, et il lui donna part à son illustration et à ses richesses. Son nom retentit bientôt à l'égal du nom des souverains: beaucoup de personnes ignoraient le nom des rois de Pologne ou de Suède, qui n'ignoraient pas celui d'Herman Boerhaave, ce jeune homme qui, quelques années auparavant, fût mort de pauvreté sans le secours de ses mathématiques et sans le généreux appui de Van Alphen. — Enfin, titulaire d'une chaire de médecine théorique, Boerhaave y joignit successivement la botanique, la chimie, puis la médecine clinique ou d'hôpital; à lui seul il composait presque une faculté entière. Chaque fois qu'il inaugurait une chaire ou qu'il quittait le rectorat, qui lui échut deux fois, il prononçait un discours d'apparat; et ses brillantes oraisons se trouvaient souvent en plein désaccord avec la substance du cours. Il vantait toujours les médecins grecs dans ses prologues éloquents, et il y rendait hommage à la méthode d'observation; mais on pense bien que Boerhaave, nonobstant son profond respect pour Hippocrate, ne put professer simultanément la médecine spéculative et la chimie sans que bientôt l'un de ces cours n'influencât l'autre. Il était naturel, en effet, que les sciences mathématiques, qu'il avait long-temps étudiées dans sa jeunesse, lui suggérassent des hypothèses

ses mécaniques et hydrauliques. D'ailleurs, la réflexion suivante dut souvent se présenter à son esprit: Tout admirable que soient la simplicité et la candeur d'Hippocrate, il faut convenir que son *naturisme* n'apprend pas grand'chose, si ce n'est cette sage réserve qu'il a lui-même consacrée par son exemple. Son *Enormon* et son *Phusis* ne rendent pas mieux raison des actes de la vie que les faux éléments de Galien, l'*Archétype* de Paracelse ou le *Blas* de Van Helmont. Dire que tel phénomène maladif est dû à la *nature*, qu'il est le produit de son génie, un attribut de sa puissance, c'est comme si l'on expliquait sérieusement les événements du monde par l'aveugle pouvoir du deslin ou par l'intelligente intervention de la Providence. Cette philosophie de résignation peut sans doute conduire au ciel comme au bonheur, mais non pas à la vérité. Harvey, certes, a eu besoin d'une curiosité plus vive et moins soumise pour découvrir le cours du sang; de telles lumières laisseraient pour toujours à la médecine sa profonde obscurité. Respectons donc Hippocrate et suivons la route qu'indiquent ses traces, mais marchons par-delà les limites qu'il s'est prescrites! Partageons son culte pour l'observation, mais sachons enchaîner les faits observés, et fécondons-les par les sciences accessoires. — Malheureusement, Boerhaave abusa beaucoup de ces sciences accessoires. Il tenta de rattacher les actes de la vie tantôt à la science déjà faite de la mécanique, tantôt aux lois alors mal établies de la chimie ou de la physique. Les premiers chimistes avaient renversé la doctrine de Galien en détruisant les éléments sur lesquels elle était fondée; Boerhaave résolut de la remplacer. Il avait étudié les ouvrages de Bellini, médecin-poète autant que mécanicien, dont la *Dissertation sur les reins et la filtration des urines* exerçait à son insu une grande influence sur son esprit; il connaissait aussi trop bien Sylvius, et il fit de malheureuses applications de ses opinions au sujet des *acretés*, des *halitus*

et des *acides*. — Boerhaave créa donc des hypothèses hydrauliques pour expliquer le libre cours on le cours entravé des liquides vivants, et des hypothèses chimiques pour rendre raison de l'altération des humeurs. Il supposa dans nos liquides des globules appropriés aux vaisseaux qui les renferment ou leur livrent passage ; et lorsqu'il survenait une fluxion, une inflammation ou tumeur quelconque, Boerhaave expliquait ces anomalies en disant qu'il y avait en *erreur de lieu*, voulant dire par là qu'un globule, s'étant apparemment trompé de vaisseau, avait passé dans un conduit destiné à des globules d'une autre espèce. S'agissait-il par exemple d'une ophtalmie, Boerhaave attribuait cette inflammation de l'œil au passage malencontreux des globules rouges dans des vaisseaux à globules incolores. — D'ailleurs, Leeuwenhoek s'empresse de venir au secours de ces idées systématiques si peu dignes du grand Boerhaave. Comme on peut voir à l'aide du microscope tout ce que révèle l'imagination de l'observateur, Leeuwenhoek découvrit aisément dans les globules incolores pour les vaisseaux incolores, des globules blancs pour les vaisseaux blancs, des globules rouges pour les vaisseaux rouges, etc. ; il eût de même découvert des globules bicolores s'il eût existé des vaisseaux de cette sorte, car le microscope a toute la docilité et la courtoisie des ambitieux du second ordre et des flatteurs. — Ce fut aussi Boerhaave qui inventa les *acrimonies*, les *obstructions*, les *attractifs*, les *fondants*, et tous ces termes ambigus qu'on ne prononce déjà plus dans nos écoles, mais qu'on trouve encore dans quelques livres, et qui surtout se rencontrent fréquemment dans le langage plaintif des hypochondriaques, aussi bien que les *vices d'humeurs* de Sydenham, la *tension des nerfs* de Macbride, les *esprits vitaux* de Vieussens ou de Morton, le *fluide nerveux* d'Hoffmann, les *nerfs irritables* de Glisson, l'*âcreté de la bile* ou le *sang calciné* de Sylvius, le *sec* et l'*humide* de Galien, et mille autres folies de différents

siècles, toujours accolées à quelque nom célèbre qu'on aurait peut-être oublié sans ce cortège d'erreurs. — Ces systèmes de Boerhaave, aujourd'hui si dédaignés, concoururent puissamment à ses éclatants succès. Ses élèves s'applaudissaient de trouver réunis dans un même cours de médecine le résumé ainsi que l'utile application de toutes leurs études ; cela soutint leur ardeur et avivait leur enthousiasme. Il faut remarquer que Boerhaave ne se pressa ni de professer ni d'écrire. Il avait 33 ans lorsqu'il fut nommé répétiteur de Drelincourt, et il en avait 40 quand il publia ses deux principaux ouvrages de médecine, résumant tous ses autres travaux ; je veux dire les *Institutions* et les *Aphorismes*, ouvrages savamment commentés, le premier par Haller et le second par Van Swiéten, deux de ses disciples les plus célèbres. Chacun de ces livres eut plus de 12 éditions en Europe dans l'espace de 40 ans. — L'histoire naturelle et la botanique participèrent aussi à cette grande activité de Boerhaave. A la vérité, il concourut peu par lui-même à leurs progrès, mais son seul assentiment excita une émulation générale et servit d'encouragement aux savants. Quant à lui, il distribua les plantes du jardin de Leyde, moitié par caprice ou par routine, à l'exemple de son prédécesseur Herman, et moitié d'après les idées alors si répandues et si applaudies du célèbre Pithon de Tournefort. Il eut d'ailleurs le mérite de tenir compte des étamines des fleurs dans la description des végétaux et leur arrangement par familles, 50 ans avant que Linné envoyât à l'académie de Pétersbourg son beau *Mémoire sur les sexes et les mariages des plantes*. Il connaissait, à ce qu'il paraît, les découvertes antérieures de l'Anglais Millington et de l'Italien Malpighi (1675). Non seulement il publia plusieurs catalogues des plantes du jardin de Leyde, qu'il avait agrandi et beaucoup enrichi, mais il décrivit et fit figurer quelques plantes nouvelles, et créa de nouveaux genres. Le botaniste Vaillant, qui lui avait dédié un genre

nouveau, qu'on nomme encore le *Boerhaavia*, lui adressa de son lit de mort, comme au seul légataire méritant confiance, le manuscrit de sa *Botanique parisienne*; et Boerhaave, noble soutien d'une science en deuil, fit religieusement imprimer cet ouvrage, auquel il joignit des planches magnifiques d'Aubriet, qu'il confia au burin de Vander Laawe. Boerhaave eut aussi le bonheur de protéger le jeune Linné et son ami Artédi, studieux et pauvres tous les deux, comme lui-même il l'avait été trente années auparavant. Il leur donna pour patrons, Chifford à Linné (qui depuis a illustré le nom de son hôte) et Séba à Artédi, qui peu de temps après se noya par étourderie dans le Zuyderzée. Ensuite, les puissantes recommandations de Boerhaave accompagnèrent Linné dans ses voyages en d'autres pays. Sa générosité était infatigable : il fit imprimer avec magnificence, à ses frais, l'*Histoire physique de la mer*, par le comte de Marsigli, auquel il succéda à l'académie des sciences de Paris, aussi bien que le célèbre ouvrage de Swammerdam, *Biblia naturæ*, qu'il enrichit d'une éloquente préface. — De toutes les parties de la médecine, l'anatomie fut la seule qu'il négligea véritablement ; elle ne lui dut ni découvertes ni accroissements notables, et toutefois, tel était l'ascendant de ses ouvrages, de ses leçons et de sa doctrine, qu'il exerça une influence réelle sur les anatomistes de France et d'Italie qui florissaient de son temps. Ses explications mécaniques et hydrauliques portèrent Winslow, Valsalva, Morgagni et plusieurs autres à décrire et à représenter plus précisément qu'on ne l'avait fait la forme des organes, la direction des muscles, leurs insertions, le calibre et les orifices des vaisseaux, leurs éperons et valvules. Il donna d'ailleurs d'exactes éditions des ouvrages d'anatomie de Vésale, d'Eustache et de Bellini, et il prit parti dans une discussion entre Ruisch et Malpighi sur la structure des glandes, donnant tort, comme de raison, à son compatriote Ruisch, qu'au reste il dédommagea par

une lettre affectueuse. — Quant à ses travaux en chimie, ils auraient suffi à la gloire comme à l'activité d'un autre savant. Le premier, il sut donner à cette science une allure vive et franche, l'asseoir sur des faits évidents, sur des expériences précises, en exposer les principes avec méthode et clarté, la dégageant des mystères et des préventions puériles des alchimistes ses devanciers. Bien qu'il ignorât la doctrine du phlogistique de Stahl et de Becher, ainsi que la théorie de la combustion, déjà plus d'à moitié trouvée par Bayle, et qu'il ait eu l'inconcevable malheur de méconnaître la pesanteur de l'air, ses *Éléments de chimie* n'en eurent pas moins le succès le plus brillant et la plus grande influence. Cet ouvrage, tout suranné qu'il nous paraisse aujourd'hui, n'en fut pas moins le plus remarquable du temps ; il fut le précurseur et apparemment aussi le promoteur de la nouvelle révolution chimique. Les analyses de Boerhaave sont étonnantes pour le temps, et ses expériences ont souvent beaucoup d'exactitude et de finesse. Après Scheele et Bergmann, ses auteurs favoris, M. Vauquelin prisa infiniment Boerhaave ; je lui ai souvent vu aux mains l'édition de 1732, qui est la meilleure. Plusieurs opuscules sur la chimie, entre autres trois *Mémoires sur le mercure*, furent insérés dans les recueils de l'académie des sciences de Paris et de la société royale de Londres (1734), et cela même le porta à étudier profondément les maladies dont le mercure est le spécifique par excellence. Ces sortes d'affections étaient alors et plus vives et moins bien connues que de nos jours ; le traitement en était non seulement plus mystérieux, mais moins parfait. Il y eut donc à-propos de la part de Boerhaave à publier un ouvrage *Sur les maladies vénériennes* l'année même qui suivit ses mémoires chimiques sur le mercure. Il faut même remarquer que la première édition de ce traité parut à Londres et en anglais, ce qui dut servir encore à la haute fortune du médecin de Leyde. — Sa chaire de médecine clinique ajouta

beaucoup à son expérience et à sa réputation; il y fit voir une grande sagesse. Jamais Bidloo, son prédécesseur, n'avait montré autant d'éloignement pour les idées systématiques que Boerhaave en montra lui-même au lit des malades. Il oubliait alors toutes ses théories et sa chère chimie pour ne voir que les symptômes des maladies, leurs différents caractères, leur tendance vers la guérison ou la mort; il s'attachait aussi à en découvrir le siège, et il en discutait le traitement avec une rare prudence. D'ailleurs, Boerhaave possédait pour l'observation une heureuse aptitude. Il n'a malheureusement laissé que deux histoires pratiques tracées de sa main : l'une d'elles est relative à la rupture soudaine de l'œsophage sur un personnage éminent; mais il sersit difficile de concevoir rien de plus hippocratique ou de plus achevé. Boerhaave était également doué d'une grande sagacité, à laquelle il savait joindre, quand il en était besoin, une volonté ferme et un caractère très décidé. Un jour il s'aperçut, en traversant une salle d'hôpital remplie de jeunes filles, qu'un grand nombre d'entre elles avaient des convulsions, à l'exemple d'une malade leur voisine, qui était réellement atteinte d'épilepsie. Boerhaave vit aussitôt qu'il ne pourrait maîtriser ce déplorable effet de l'imitation qu'en frappant d'une terreur soudaine l'imagination de ces jeunes filles : il se fit donc apporter au milieu même des malades un fourneau rempli de charbon ardent; lui-même y fit rougir de ces tiges de fer dont se servent les chirurgiens pour cautériser des caries ou des plaies, et, saisissant ensuite la poignée d'un de ces métaux brûlants, il dit aux convulsionnaires : « Vous voyez ce fer rouge, la première d'entre vous qui aura le malheur d'avoir des convulsions je le lui appliquerai sur la figure. » L'effet fut subit : aussitôt les convulsions cessèrent; on aurait pu se croire à l'un de ces enchantements si familiers dans les siècles d'ignorance et de crédulité. Voilà de la médecine morale, et c'est assurément la meilleure. —

Quelle vie que celle de de Boerhaave! quatre chaires différentes, glorieusement remplies par le même homme, n'occupent encore qu'une faible partie de ses instants. Dans l'espace de vingt années, vous le verrez composer 10 discours fameux, plusieurs dissertations, 5 mémoires originaux; attacher son nom à 27 ouvrages remarquables, dont 4, quoique en latin, sont traduits en divers idiomes, même en arabe, et plus de 50 fois réimprimés durant un quart de siècle. Cependant, il trouve encore assez de loisirs pour publier 11 ouvrages antérieurement connus, entre autres ceux de Prosper Alpin et d'Arétée, et il a la générosité de tenir lieu de libraire à trois auteurs trop peu célèbres pour en trouver d'accessibles, ou trop pauvres pour pouvoir s'en passer. Remarquez pourtant que Boerhaave sait six langues, qu'il est bon mathématicien, physicien ingénieux, savant naturaliste, métaphysicien subtil; il sait la théologie, il sait l'histoire. Il passe ses matinées à l'hôpital, et son laboratoire de chimie obtient les plus belles heures de chacun de ses jours; il expérimente, il professe, il observe; ensuite il compose, ensuite il traduit, il consulte, il converse, il herborise, et il ne dédaigne pas même d'inventer des recettes nouvelles. Il instruit des milliers d'élèves, traite ou conseille des malades venus vers lui, leur dernier espoir, de toutes les contrées de l'Europe; correspond avec dix académies qui voudraient se le concilier, et avec autant de rois qui songent à le séduire. Quel est donc le génie qui multiplie ainsi le même homme, et qui concentre dans 20 années de sa vie l'ample matière à cent existences communes; qui le rend propre à tout et supérieur en toutes choses à chacun de ses rivaux? Quel est ce savant qu'attirent à elles les plus célèbres académies, malgré des jaloux qui voudraient les en dissuader, pour qui l'indifférent Fontenelle devient tout à coup chaleureux, que l'illustre Haller n'hésite point à commenter, et à l'occasion duquel on agrandit des villes, trop resserrées pour la foule de ses admirateurs? Quel est cet hom-

me que viennent visiter de 500 lieues des empereurs puissants, à qui l'on écrit de la Chine! : « A Boerhaave, médecin en Europe; » pour lequel ses compatriotes illuminent spontanément leurs édifices et leurs demeures en apprenant qu'une attaque de goutte vient de le quitter, et qui, nonobstant l'existence la plus noble, la mieux remplie de louables actions et de pensées généreuses, laisse encore à sa famille plus de 4 millions de fortune, afin sans doute d'obtenir d'elle un pardon pour cette vie studieuse et cette renommée qui lui inspira tant de déplaisir et tant de courroux! — Si nous recherchions les causes de cette grande destinée de Boerhaave, nous en découvririons plusieurs dans les circonstances de sa vie: sa maladie d'enfance le rendit chaste, appliqué, prématurément réfléchi; son indigence le préserva de la dissipation et des plaisirs: elle lui enseigna de bonne heure le prix du temps et les bienfaits du travail et de la vigilance; son apparente désobéissance aux vœux d'un père vénéré lui prescrivit d'expier son insoumission par de la renommée; son intelligence pleine d'ardeur féconda l'érudition paternelle, les mathématiques lui suggérèrent l'habitude de l'ordre et de la précision, et les leçons qu'il en donna si jeune lui apprirent à surmonter les difficultés de l'enseignement et à s'insinuer par degrés dans l'esprit d'un auditoire. Il n'y a pas jusqu'à l'exiguïté de la ville de Leyde qui n'ait été propice à Boerhaave: outre que cette circonstance concentra mieux ses devoirs comme ses études, elle dut le rendre plus soigneux de sa conduite, plus esclave de l'opinion et plus certain d'obtenir en confiance le prix dû à son application et à sa ponctualité. C'est même pour des raisons semblables que les villes d'une médiocre étendue sont généralement fécondes en bons médecins: Leyde, Halle, Lausanne, Pavie, Genève, l'île de Cos et Montpellier ont fourni proportionnellement plus de grands praticiens que Londres, Rome, Moscou, Paris ou Madrid. Voilà pour l'aptitude. Quant aux succès, Boerhaave joignait à une science

précoce une mémoire aussi prompte qu'interminable, un discernement judicieux, la connaissance des hommes et l'habitude du monde, une physionomie comme celle de Desgenettes ou de Broussais, des moyens d'expressions admirables, et, comme pour combler la mesure de tant de dons célestes, une santé à l'abri des infirmités et plus forte que les fatigues. D'ailleurs, Boerhaave écrivit tard et toujours brièvement, par sommaires, réservant le surplus pour les leçons orales et pour ses commentateurs. Sa réputation une fois établie, sa nation, alors reine des mers, la répandit avec enthousiasme parmi tous les peuples civilisés, outre qu'il habitait un pays que les étrangers ont toujours fréquenté avec une sorte de prédilection, à raison de ses lumières et de sa liberté. Toutefois, Boerhaave, si glorieux pendant sa vie, n'est plus admiré de nos jours que par tradition et sur parole; personne ne lit ses écrits. Notons à ce sujet une observation assez importante pour ceux dont la vie se dévoue au culte de l'esprit: c'est qu'il n'y a que trois sortes d'ouvrages que le temps respecte, qu'on ne cesse de lire avec délices, et que l'on prise d'autant plus qu'on les a lus davantage; ce sont d'abord les grandes conceptions de poésie destinées à vivifier des scènes historiques ou à émouvoir les passions humaines par des tableaux créés à leur ressemblance sous leur inspiration; c'est, en second lieu, l'exacte notion des choses ainsi que le récit fidèle des faits intéressants, joint à leur sincère et judicieuse interprétation, sans le faux alliage des suppositions ou du mensonge; c'est enfin l'histoire morale de l'homme, dont on puise les matériaux essentiels dans sa conduite et dans son cœur. Hors de là, tout passe; et voilà pourquoi les livres de Boerhaave sont, non pas oubliés, mais délaissés. Il écrivit peu, et ce fut un malheur, il expliqua tout arbitrairement, comme par improvisation, et embrassa trop d'objets pour les étreindre. Il eut le tort de négliger l'anatomie, sans laquelle il faut renoncer à bien concevoir la na-

ture de l'homme et son histoire; il ignora les faits les plus importants de la chimie, l'existence des gaz et le principe de la combustion. Enfin, les sciences, depuis lui, sont totalement changées, et il serait possible d'en dénombrer consciencieusement et les fondateurs et les riches sans mentionner le nom de Boerhaave dix fois. Sa réputation comme professeur fut gigantesque et pourtant méritée, mais ce n'est presque qu'une gloire traditionnelle, comme celle d'un avocat ou d'un acteur, et dont il serait même permis de douter après plusieurs générations, puisque rien alors ne l'atteste, ni témoins ni monuments. — Disons donc que Boerhaave, jadis si grand et si universellement renommé, est réduit aujourd'hui à la gloire de Talma et de Roscius, de Gerbier et de Patru : on ne le lit plus, c'est à peu près comme s'il n'avait rien écrit. Il est maintenant traité comme on traite un roi détrôné dans ses propres états, gouvernés par d'autres princes : on le cite dans l'histoire, mais on ne voit plus son nom dans le code des lois ni son effigie sur les monnaies récentes. Cependant les grands poètes contemporains de Boerhaave sont aussi renommés de nos jours qu'ils le furent jamais. Son *Discours sur les théories chimiques*, si réputé dans le temps est totalement oublié, tandis que l'*OEdipe* de Voltaire, qui parut la même année, est toujours aussi goûté qu'à sa première apparition au théâtre. — Lavoisier a donc ôté à Boerhaave le sceptre de la chimie; Linné, ainsi que Jussieu et Lamarck, celui de la botanique; Bordeu, Barthez, et surtout Bichat, ont remplacé avec bonheur ses théories médicales; Corvisart, praticien incontestablement moins érudit, fut en revanche plus exact et plus infailible, enfin, quant à l'universalité des connaissances, quant à l'activité, quand au travail, Cuvier a été son digne et très heureux rival. Ajoutons toutefois que ce n'est pas une gloire médiocre pour Boerhaave de voir ainsi partagé entre tant d'illustrations modernes, et près de cent ans après sa mort (1738), un vaste état qu'il gou-

verna seul pendant 30 ans sans contestation ni partage. ISID. BOURDON.

BOÉTIE (ÉTIENNE de La), né en 1530 à Sarlat, petite ville du Périgord. — Quoique son enfance eût été célèbre, que ses ouvrages précoces eussent fait grand bruit en France, et qu'il eût été considéré comme l'oracle du parlement de Bordeaux, dont il était l'un de conseillers, La Boétie serait aujourd'hui totalement oublié si Montaigne n'eût fait connaître quelques-uns des ouvrages de son ami, dont il fut légataire, et surtout s'il n'eût, dans un petit nombre de pages aussi touchantes que sublimes, manifesté le sentiment qui l'unissait à La Boétie. Il n'est personne qui ne connaisse le livre des *Essais* et le chapitre de l'*Amitié*. Ce qui est moins connu, ce sont les motifs qui ont déterminé Montaigne à devenir l'éditeur des œuvres de son ami. Dans l'épître dédicatoire des *Règles de mariage*, traduites de Plutarque, par La Boétie, Montaigne dit : « Ayant aimé plus que toute autre chose feu M. de La Boétie, je penserois lourdement faillir à mon devoir, si à mon escient je laissois évanouir et perdre un si riche nom que le sien et une mémoire si digne de recommandation, et si je n'essayoys pas ces parties-là de le ressusciter et remettre en vie. Je croy qu'il le sent aulcunement, et que ces miens offices le touchent et resjouissent; de vray, il se loge encore chez moy si entier et si vif que je ne puis le croire ny si lourdement enterré, ni si entièrement esloigné de nostre commerce. » Celui qui dix ans après sa mort inspirait encore de tels regrets ne pouvait être un homme ordinaire. Plus loin Montaigne ajoute : « Ayant été surpris de sa destinée à la fleur de son aage, et dans le train d'une très heureuse et très vigoureuse santé, il n'avoit pensé à rien moins qu'à mettre au jour des ouvrages qui deussent témoigner à la postérité quel il estoit en cela, et à l'aventure estoit-il assez brave, quand il y eust pensé, pour n'en estre pas fort curieux. Mais enfin j'ay prins party qu'il seroit bien plus excusable à luy d'avoir enseveli avec soy tant de ra-

res faveurs du ciel, qu'il ne seroit à moy d'ensevelir encore la cognoissance qu'il m'en avoit donnée. » — Nous devons donc à Montaigne tout ce qui nous reste des œuvres de La Boétie. Ils se composent : 1° d'un traité intitulé *De la servitude volontaire*, qui fut l'occasion de la liaison intime entre Montaigne et La Boétie. « Il l'escrivit par manière d'essay en sa première jeunesse (à l'âge de seize ans), à l'honneur de la liberté contre les tyrans. » Ce sont les expressions de Montaigne. Ce traité est joint à plusieurs des éditions des *Essais*. 2° De traductions : la *Mesnagerie de Xénophon*, les *Règles de mariage de Plutarque*, *Lettre de consolation de Plutarque à sa femme*, réunies en un seul volume avec des vers latins et français, publiés par les soins de Montaigne lui-même, en 1572, à Paris, de l'imprimerie de Frédéric Morel. — Le traité de la Servitude volontaire est un ouvrage politique où apparaissent déjà quelques étincelles républicaines. C'est évidemment l'expression d'un jeune homme nourri des préceptes de l'antiquité, car il ne procède que par citations; son style est d'ailleurs d'une pureté et d'une élégance qui le disputent à celui de Montaigne. « Le tyran n'est jamais aimé ny n'ayme. L'amitié, c'est un nom sacré, c'est une chose sainte : elle ne se mest jamais qu'entre les gents de bien, ne se prend que par une mutuelle estime; elle s'entretient non tant par un bienfait que par la bonne vie. Ce qui rend un amy assésur de l'autre, c'est la cognoissance qu'il a de son intégrité; les respondants qu'il en a, c'est son bon naturel, sa foy et sa constance, il n'y peult avoir d'amitié là où est la cruauté, là où est la déloyauté, là où est l'injustice. Entre les méchants, quand ils s'assemblent, c'est un complot, non pas compagnie; ils ne s'entretiennent pas, ils s'entrecraignent; ils ne sont pas amys, ils sont complices. » C'est bien certainement ce passage, rempli d'énergique concision et de sentiment, qui fit désirer à Montaigne d'avoir La Boétie pour ami. — On

jugerait difficilement du talent de La Boétie pour les vers par les vingt-neuf sonnets que rapporte Montaigne. La Boétie n'étoit pas poète dans l'acception élevée de ce mot : c'étoit un homme sage, droit, éclairé, mais nullement lyrique; il réussit infiniment mieux dans la poésie légère. Une pièce d'envoi qui précède la traduction d'un épisode de l'Arioste, et où La Boétie soutient que l'on ne peut traduire un poète en vers, est un petit chef-d'œuvre d'esprit, de grâce et de facilité. — La Boétie mourut à trente-deux ans et quelques mois, dans les bras de son ami Montaigne. La relation de cette mort est consignée dans une lettre écrite par celui-ci à son père. Elle fait partie du petit volume fort rare des œuvres de La Boétie, et elle a été recueillie dans la dernière édition des *Essais* donnée par M. J.-V. Leclerc. VIOLLET-LÉDUC.

BOEUF (*bos*, Linné), genre d'animaux mammifères, appartenant à l'ordre des ruminants (*voy.* ce mot), et caractérisés par des cornes dirigées de côté et revenant vers le haut ou en avant, en forme de croissant. Ils sont remarquables par la grandeur de leur taille, la force de leurs membres, leur large muse, le fanon ou large repli de la peau qui pend sous leur cou, l'existence des cornes dans les deux sexes. Ils ne vivent que d'herbes, ainsi que tous ceux de leur ordre; mais, loin d'être timides et fugitifs, comme les cerfs et les antilopes, ils se défendent contre les carnassiers de la plus grande taille, résistent à l'homme, ou même l'attaquent lorsqu'il s'offre à leur vue, le percent de leur cornes et le foulent aux pieds. Dans l'état sauvage, ils vivent par troupes; ils sont polygames, et ne produisent qu'un petit à chaque portée. Plusieurs espèces de ce genre, réduites à la domesticité, servent à l'homme pour le trait et le portage, et lui fournissent leur lait. Il n'est presque aucune de leurs parties qui ne soit utile. Leur chair est bonne à tous les âges; leur suif, leur peau, leurs cornes, leurs os, sont employés par les différents arts; et

ce sont sans contredit, de tous les animaux ceux dont l'homme a su tirer le plus grand parti. Ce genre contient huit espèces, dont nous allons faire connaître les particularités les plus intéressantes.

Le BOËUF ORDINAIRE (*bos taurus*, Linné) a pour caractères spécifiques un front plat, plus long que large, et des cornes rondes placées aux deux extrémités de la ligne saillante qui sépare le front de l'occiput. Il n'est personne qui ne connaisse cet animal, sans lequel la société humaine aurait peine à subsister au moins dans nos climats. On le trouve dans toute l'Europe, dans la plus grande partie de l'Asie et de l'Afrique, et il s'est prodigieusement multiplié en Amérique depuis que les Européens l'y ont transporté; car il n'existait pas dans cette partie du monde lorsque les Espagnols y abordèrent. Ses races ont été prodigieusement modifiées, tant par l'influence de la domesticité que par de si grandes diversités de climats. Aussi le bœuf varie-t-il considérablement pour la taille et la couleur; les cornes mêmes varient en grandeur ou en direction, et manquent tout-à-fait dans quelques variétés. Il paraît que la couleur naturelle à l'espèce est le fauve; et c'est en effet la plus commune; mais elle passe quelquefois à d'autres nuances, tantôt plus ou tantôt moins vives: il y a des bœufs rouges et bays; il y en a aussi de noirs, de bruns, de blancs, de gris, de pomelés et de pies. On distingue sous le nom particulier de bœufs à bosse, ou zébus, ceux qui portent sur les épaules une loupe de graisse: ce sont presque les seuls que l'on trouve aux Indes, sur la côte orientale d'Afrique et à Madagascar. Il y a parmi les zébus des différences de taille et de couleur aussi marquées que parmi les bœufs ordinaires ou sans bosse. Il y en a de la grandeur de nos plus forts taureaux, et d'autres qui surpassent à peine un cochon ordinaire; la plupart sont d'un gris cendré, mais on en voit aussi de bruns, de blancs, de noirs et de roux; quelques-uns ont de grandes

cornes, d'autres en sont tout-à-fait privés, ou n'offrent qu'une petite plaque cornée, à peine adhérente à la peau. On en trouve à Surate qui ont deux bosses. Un avantage particulier que présentent les zébus, c'est de pouvoir être employés à trainer des voitures ou à porter des hommes, et de parcourir rapidement de longs chemins. On ne se sert presque pas d'autres bêtes de trait aux Indes, et les petites variétés servent à trainer les enfants. On ferre et l'on enharnache les zébus comme nos chevaux, et l'on guide ceux qu'on monte avec une petite corde qu'on leur passe dans la cloison des narines. Des expériences ont prouvé que les zébus produisent avec nos bœufs, et l'on a même vu leur bosse s'effraser au bout de quelques mélanges. — Le bœuf a douze dents molaires à chaque mâchoire, six de chaque côté, point de canines, et, à la mâchoire inférieure seulement huit incisives, dont celles du milieu sont minces et tranchantes. Sa langue est toute hérissée de petits crochets plus ou moins fermes, pointus, dirigés en arrière, et qui la rendent très rude. Il mange vite et prend en assez peu de temps toute la nourriture qu'il lui faut; après quoi il cesse de manger, et se couche (ordinairement sur le côté gauche) pour ruminer et digérer à loisir. — On appelle *mugissement* la voix des animaux de cette espèce. Ces mugissements sont plus forts dans les mâles entiers, ou *taureaux*, que dans les autres individus. « Le taureau, dit Buffon, ne mugit que d'amour, la vache mugit plus souvent de peur et d'horreur que d'amour; et le veau mugit de douleur, de besoin de nourriture et de désir de sa mère. » Les mamelles sont au nombre de quatre. Quelques vaches ont un cinquième et même un sixième mamelon; mais ces parties surabondantes sont dépourvues d'usage, puisqu'elles n'ont ni conduit ni ouverture. Dans nos climats, la chaleur de la vache commence d'ordinaire au printemps; mais elle n'a point d'époque constante, et l'on voit des vaches dont la chaleur tardive n'a lieu qu'en juillet. Toutes sont en état de produire

à l'âge de dix-huit mois, au lieu que le taureau ne peut guère engendrer qu'à deux ans. Tous deux éprouvent avec une extrême violence les désirs de l'amour : le mâle devient indomptable et souvent furieux, toujours prêt à disputer à ses rivaux, par un combat à mort, la possession d'une femelle. La femelle mugit très fréquemment et plus violemment que dans les autres temps; elle saute sur les autres vaches, sur les bœufs, et même sur les taureaux. Il faut profiter du temps de cette forte chaleur pour lui donner le taureau. « Il doit être choisi, dit Buffon, comme le cheval étalon, parmi les plus beaux de son espèce; il doit être gros, bien fait et en bonne chair; il doit avoir l'œil noir, le regard fier, le front ouvert, la tête courte, les cornes grosses, courtes et noires, les oreilles longues et velues, le mufle grand, le nez court et droit, le cou charnu et gros, les épaules et la poitrine larges, les reins fermes, le dos droit, les jambes grosses et charnues, la queue longue et bien couverte de poil, l'allure ferme et sûre, et le poil rouge. » Dès que la vache est pleine, le taureau refuse de la couvrir. Elle porte neuf mois, et met bas au commencement du dixième. Ces animaux sont dans leur plus grande force depuis trois ans jusqu'à neuf. La durée naturelle de leur vie est de quatorze à quinze ans; mais ordinairement on les engraisse à dix pour les livrer au boucher. C'est à dix-huit mois ou deux ans qu'on doit couper le mâle. « La nature a fait cet animal indocile et fier..... mais par la castration l'on détruit la source de ces mouvements impétueux, et l'on ne retranche rien à sa force; il n'en est que plus gros, plus massif, plus pesant, et plus propre à l'ouvrage auquel on le destine; il devient aussi plus traitable, plus patient, plus docile. » (Buffon). — On connaît l'âge des bœufs par les dents et les cornes. Les premières dents de devant tombent à dix mois, et sont remplacées par d'autres, qui sont moins blanches et plus larges; à seize mois, les dents voisines de celles du milieu tombent, et sont aussi remplacées par d'autres, et à trois

ans toutes les dents incisives sont renouvelées, elles sont alors égales, longues et assez blanches; à mesure que l'animal avance en âge, elles s'usent, noircissent et deviennent inégales. Ces cornes croissent toute la vie; on y distingue aisément les bourrelets ou nœuds annulaires qui indiquent les années de croissance, et par lesquels l'âge peut se compter en prenant pour trois ans la pointe de la corne jusqu'au premier nœud, et pour un an de plus chacun des intervalles entre les autres nœuds. Ces cornes sont des armes puissantes et redoutables : lorsque l'animal veut en faire usage, il en présente en baissant la tête, la pointe à son adversaire, le perce, le déchire, et, s'il n'est pas de trop grande taille, le rejette au loin en le lançant en l'air. Les bœufs donnent aussi de violents coups de pieds. Si un loup vient à rôder autour d'un troupeau de vaches, elles forment une enceinte, au-dedans de laquelle se tiennent les veaux et les jeunes taureaux dont la tête n'est point encore armée; l'animal féroce n'ose approcher de ce rempart hérissé de cornes, et s'il ne s'éloigne pas, on voit souvent un taureau sortir des rangs et lui donner la chasse. — Quoique massifs, les bœufs courent assez vite et nagent assez bien. Ils reconnaissent très bien l'habitation où on les nourrit et les personnes qui prennent soin d'eux. Comme ces animaux sont fort habitués à se lécher, ils enlèvent leur poil avec la langue, et l'avalent en grande quantité. Ce poil forme dans leur quatrième estomac, connu sous le nom de *caillette* (voy. RUMINANTS), des pelottes rondes, ordinairement revêtues d'une croûte formée de mucus endurci et de phosphate de chaux, et auxquelles on a donné le nom d'*égagrophiles*. Les anciens attribuaient à ces *égagrophiles* des propriétés à peu près semblables à celle des *hézoards*. (Voy. ce mot.) Mais les progrès de la science ont fait rayer de la liste des médicaments toutes ces matières, qui sont à peu près inertes, et qui, si l'on en pouvait obtenir quelque effet salutaire, seraient facilement remplacées par

des substances formées de toutes pièces dans nos laboratoires de chimie.

L'AUROCHS des Allemands, *zubir* des Polonais, *bison* des anciens naturalistes (*bos uras*, Gmêlin), passe d'ordinaire, mais à tort, pour la souche de nos bêtes à cornes. Il s'en distingue par son front plus bombé, plus large que haut ; par l'attache de ses cornes au-dessous de la ligne occipitale, par la hauteur de ses jambes, par une paire de côtes de plus, par une sorte de laine crépue qui couvre la tête et le cou du mâle, et lui forme une barbe courte sous la gorge ; par sa voix grognante et analogue à celle du porc. L'aurochs est le plus grand des quadrupèdes propres à l'Europe : le mâle a jusqu'à dix pieds de long sur six de hauteur au garrot ; la femelle n'a guère que sept pieds de longueur. Le poil est d'un brun plus ou moins foncé. C'est un animal farouche, qui a vécu long-temps dans toutes les forêts de l'Europe tempérée, où il a diminué à mesure que la population humaine s'est accrue : on le trouvait en Allemagne du temps de César ; il est aujourd'hui confiné dans les grandes forêts marécageuses de la Lithuanie, des Krapacs et du Caucase, où il se nourrit d'herbes, de feuilles d'arbres, de bourgeons et d'écorces. Il s'accouple au mois de septembre, et les mâles se livrent à cette époque des combats acharnés. La femelle porteur neuf mois ; le jeune croît jusqu'à six ou sept ans ; les femelles, dit-on, n'atteignent guère que la trentième ou quarantième année, tandis que les mâles vont souvent jusqu'à cinquante. Leurs dents s'usent avec l'âge, et ils finissent par ne plus pouvoir mâcher ; ils maigrissent alors, et ne tardent pas à mourir. Dans l'âge de sa force, l'aurochs terrasse les ours, et à plus forte raison les autres animaux voraces. Pris jeune, il s'apprivoise ; mais il est toujours prudent de s'en défier. La couleur rouge le met en fureur. Sa chair est bonne à manger.

Le BISON D'AMÉRIQUE (*bos americanus*, Gmêlin), qui habite les parties tempérées de l'Amérique septentrionale, est

intermédiaire pour la taille entre l'aurochs et notre espèce domestique, avec laquelle il s'accouple sans difficulté. « Le bison, dit Châteaubriand dans son Voyage en Amérique, porte basses ses cornes noires et courtes ; il a une longue barbe de crin ; un toupet pareil pend échevelé entre ses deux cornes jusque sur ses yeux ; son poitrail est large, sa croupe effilée, sa queue épaisse et courte ; ses jambes sont grosses et tournées en dehors ; une bosse (cette bosse, qui n'est formée que d'une masse graisseuse, comme celle du zébus, varie en grosseur dans les différents individus, selon leur embonpoint) d'un poil roussâtre et long s'élève sur ses épaules ; le reste de son corps est couvert d'une laine noire, que les Indiens filent pour en faire des sacs à blé et des couvertures. Cet animal a l'air féroce, et il est fort doux. Il a y des variétés dans les bisons, ou, si l'on veut, dans les *buffaloes*, mot espagnol *anglicisé*. Les plus grands sont ceux que l'on rencontre entre le Missouri et le Mississipi. Dans cette espèce, le nombre des femelles surpasse de beaucoup celui des mâles. Le taureau fait sa cour à la génisse en galopant en rond autour d'elle. Immobile au milieu du cercle, elle mugit doucement. Les sauvages imitent, dans leurs jeux propitiatoires, ce manège, qu'ils appellent la *danse du bison*. — Le bison a des temps irréguliers de migration : on ne sait trop où il va ; mais il paraît qu'il remonte beaucoup au nord en été, puisqu'on le retrouve aux bords du lac de l'Esclave, et qu'on l'a rencontré jusque dans les îles de la mer polaire. Peut-être aussi gagne-t-il les vallées des montagnes Rocheuses à l'ouest, et les plaines du Nouveau-Mexique au midi. Les bisons sont si nombreux dans les steppes verdoyantes du Missouri que quand ils émigrent leur troupe met quelquefois plusieurs jours à défiler comme une immense armée : on entend leur marche à plusieurs mille de distance, et l'on sent trembler la terre. Les Indiens tannent supérieurement la peau du bison avec l'écorce du bouleau ; l'os de l'épaule de

la bête tuée leur sert de gratoir. La viande du bison, coupée en tranches larges et minces, séchée au soleil ou à la fumée, est très savoureuse ; elle se conserve plusieurs années comme du jambon ; les boîtes et les langues des vaches sont les parties les plus friandes à manger fraîches. La fiente du bison brûlée donne une braise ardente ; elle est d'une grande ressource dans les savannes, où l'on manque de bois. Cet utile animal fournit à la fois les aliments et le feu du festin. Les Sioux trouvent dans sa dépouille la couche et le vêtement. Le bison et le sauvage, placés sur le même sol, sont le taureau et l'homme dans l'état de nature : ils ont l'air de n'attendre tous les deux qu'un sillon, l'un pour devenir domestique, l'autre pour se civiliser. »

Le *BURLE* (*bos bubalus*, Linn.) ressemble beaucoup au bœuf ordinaire par la figure et la stature ; cependant sa tête est plus grosse, son front plus bombé ; ses cornes ont une forme et une courbure différentes ; elles sont plus penchées en arrière, plus courtes et moins arquées, aplaties sur deux faces et striées circulairement ; il n'a presque point de fanon ; sa queue est très mince ; ses oreilles sont larges et pointues ; son corps, très large par devant, se rétrécit par derrière ; ses jambes sont courtes et épaisses ; et ses mamelles, au lieu d'être rangées, comme à l'ordinaire, sur deux lignes longitudinales et parallèles, sont placées sur une seule ligne transversale. Son poil est ordinairement en entier d'une couleur noirâtre, à l'exception d'un toupet frisé qu'il porte sur le front, et d'une touffe qui termine la queue, et qui sont d'un blanc jaunâtre. Cet animal, originaire de l'Inde, a été amené pendant le moyen âge en Égypte, en Grèce et en Italie, où il est demeuré domestique. Il est farouche, difficile à dompter, mais très vigoureux ; il aime les lieux marécageux et les plantes grossières dont on ne pourrait nourrir le bœuf. Sa voix est semblable à celle du taureau, mais plus forte et plus grave. Il entre souvent en fureur, surtout à l'aspect de la couleur

ronge ; mais comme il voit mal de jour il est, avec de l'habitude, assez facile de lui échapper. Malgré sa stupidité apparente, il fait souvent preuve d'une excellente mémoire, et on l'a vu retourner seul à son troupeau de plus de 50 milles de distance. Comme il est plus fort que le bœuf, on l'emploie pour le labourage, et comme bête de trait : deux buffles attelés à un chariot tirent autant que quatre forts chevaux. D'ailleurs sa chair, noire et dure, répugne en outre par son odeur musquée ; son lait est plus abondant, mais moins agréable que celui de la vache, surtout à cause d'une odeur de musc, qui toutefois n'empêche pas de le boire et d'en faire du beurre et du fromage. Mais ce que le buffle fournit de plus précieux, c'est son cuir, qui est à la fois léger, solide et presque imperméable. Ses cornes sont aussi fort estimées. Les objets de tabletterie qu'on en fabrique sont partout très recherchés. Les mâles sont ardents en amour ; ils combattent pour leurs femelles. Celles-ci produisent deux années de suite et se reposent la troisième, pendant laquelle elles demeurent stériles, quoiqu'elles reçoivent le mâle. Elles commencent à être fécondes à quatre ans et demi, et cessent de l'être à 12 ; elles mettent bas au printemps un seul petit, qu'elles ont porté 10 mois. La durée de la vie du buffle est de vingt et quelques années. C'est à quatre ans que l'on coupe les mâles dont on veut se servir ; et comme cette opération ne leur ôte pas toute leur férocité, on leur perce la cloison des narines, et on y passe un anneau de fer, auquel on attache une corde pour les conduire. Il y a aux Indes une race de buffles dont les cornes s'allongent extraordinairement, et peuvent acquérir plus de cinq pieds de long. On les connaît sous le nom d'*arni*.

Le *GYALL* ou *bœuf des Jongles* (*bos frontalis*, Lambert) ressemble au bœuf domestique par la plupart de ses caractères, mais ses cornes sont aplaties d'avant en arrière, et sans arrêtes anguleuses. Elles se dirigent de côté, et plus ou moins vers le haut, et non pas en arrière.

re. Son pelage est ras, noir, excepté au front et sur une ligne le long du dos, où il est gris ou fauve, et aux jambes, où il est blanc. C'est une race domestique dans les contrées montagneuses du nord-est de l'Inde, et qui provient peut-être du mélange du buffle avec l'espèce commune.

LE YACK OU BUFFLE A QUEUE DE CHEVAL, VACHE GROGNANTE DE TATARIE (*bos grunniens*, Pallas), quoique soumis de temps immémorial à la domesticité, et élevé en troupeaux considérables dans quelques contrées de l'Asie, n'est encore qu'imparfaitement connu des naturalistes. C'est une espèce de petite taille, originaire des montagnes du Tibet, qui porte une longue crinière sur le dos, et dont la queue, garnie d'un crin long et élastique comme celui du cheval, fin et lustré comme la plus belle soie, sert à faire les étendards en usage chez les Turcs, pour distinguer les officiers supérieurs. Les yacks ne servent point à la culture des terres, mais sont d'excellentes bêtes de somme. Les femelles donnent une grande quantité de lait, avec lequel on fait de fort bon beurre.

LE BUFFLE DU CAP (*bos caper*, Sparmann), très nombreux dans la partie méridionale de l'Afrique, et jusqu'en Guinée, est un animal très féroce, assez semblable au buffle, mais dont le corps est plus gros et plus massif, les jambes plus courtes et plus épaisses, le fanon plus apparent. Ses cornes sont noires, très grandes, dirigées de côté et en bas, remontant de la pointe, et tellement larges à leur base qu'elles couvrent presque tout le front, ne laissant entre elles qu'un espace triangulaire, dont la pointe est en haut. Son cuir est presque aussi épais et aussi fort que celui du rhinocéros, et les colons du cap de Bonne-Espérance le préfèrent à tout autre pour faire des traits et des harnais. Mais la chasse de cet animal est périlleuse, et sa rencontre même devient souvent funeste.

LE BUFFLE MUSQUÉ D'AMÉRIQUE (*bos moschatus*, Gmélin) a, dans le sexe mâle, les cornes rapprochées et dirigées com-

me le précédent, tandis que la femelle les a plus petites et écartées. Son front est bombé, son museau couvert d'un poil fin jusqu'aux lèvres, comme dans les moutons, en sorte qu'il diffère de tous les autres bœufs par l'absence de mufle, ce qui a engagé M. de Blainville à en faire un genre nouveau sous le nom d'*ovibos*. Il est d'ailleurs d'une taille moindre que notre bœuf, et surtout très bas sur jambes. Sa queue est très courte et se distingue à peine à travers le poil. Celui-ci est très touffu, et si long qu'il pend jusqu'à terre. Il vient de plus en hiver à cet animal une belle laine épaisse, qui garnit la racine de tous les poils, et qui tombe en été : cette laine est cendrée ; l'autre poil est d'ordinaire noir. Cette espèce répand avec plus de force l'odeur musquée commune à tous les bœufs. On ne la voit que dans les parties les plus froides de l'Amérique septentrionale, où elle vit en troupes de 80 à 100 individus, parmi lesquels il n'y a qu'un petit nombre de mâles. Les Esquimaux se font des bonnets avec sa queue, dont le poil, retombant sur leur visage, les garantit des mousquites.

DENEZIL.

BOEUF-GRAS. La religion chrétienne n'a pas si bien détruit le paganisme qu'il n'en soit resté des traces dans nos mœurs et dans nos usages ; les fêtes populaires surtout n'ont fait que changer de nom et d'objet, car il faut toujours que le peuple s'amuse, et les plus graves législateurs n'ont pas dédaigné de tolérer ses plaisirs les plus fous. Ainsi les Parisiens consentiraient à perdre quel qu'un de leurs droits plutôt que la procession du bœuf-gras. — Cette coutume singulière, qui mêle, pour ainsi dire, la mascarade de la brute avec celle de l'homme, est susceptible d'une foule d'explications également probables ou ingénieuses. Il suffit de passer en revue les différentes opinions des savants, qui dépensent volontiers tant de lumières en pure perte, pour éclaircir ce qui n'a pas besoin d'être éclairci. Ceux qui voient dans le bœuf-gras une allégorie ne se trompent point ; mais ils ont peine à en

trouver le véritable sens. — Les uns ont vu dans le bœuf-gras un reste du culte astronomique, parce que cette fête a lieu ordinairement à l'équinoxe du printemps, et sous le signe du Taureau, époque vénérée dans les religions antiques, à cause de la nature qui entre en sève. — Le zodiaque a joué en effet un grand rôle chez les anciens peuples, et les Gaulois, nos pères, adoraient, parmi leurs divinités, le taureau revêtu de l'étole sacerdotale, et surmonté de trois grues prophétiques, comme on le trouve représenté sur une des pierres druidiques découvertes à Notre-Dame. — On peut alors remonter au bœuf Apis, symbole de la fécondité de la terre, et chercher notre bœuf-gras dans les temples de l'Égypte des Pharaons. Par malheur, la ressemblance n'est pas complète, car tuer le bœuf Apis était un sacrilège, que se permirent les soldats de Cambyse à Memphis. — Il est aussi raisonnable de rendre le bœuf-gras aux Chinois, qui, dans la fête du printemps, promènent un bœuf et l'immolent après pour le dépecer en morceaux, que l'empereur envoie à ses mandarins. — Les bœufs n'étaient pas moins estimés dans la mythologie grecque, car Jupiter se métamorphosa en taureau pour enlever Europe; Cybèle et Triptolème attelaient leurs chars avec des taureaux. Les Romains inventèrent même une déesse des bouchers, nommée *Bovina*. — En France, les bœufs furent en honneur sous les rois de la première race, qui adoptèrent l'attelage de Cybèle et de Triptolème; ces princes faibles estimaient la lenteur endormante des bœufs de leurs écuries. Saint-Marcel, évêque de Paris, dompta par ses prières un taureau furieux, et le souvenir de ce miracle fut consacré par un bas-relief en pierre qu'on plaça dans l'église dédiée sous l'invocation de ce saint. L'église de Saint-Pierre-aux-Bœufs, dans la Cité, offrait pareillement deux bœufs sculptés sur le portail. — Le bœuf-gras me paraît figurer le carnaval, temps où l'on mange de la chair; et, si je puis m'exprimer ainsi, le triomphe de la bou-

cherie. La mort de ce bœuf, qu'on tue la veille du mercredi des cendres, se rapporte bien à la fin des jours gras, auxquels va succéder le carême, qui était autrefois si rigoureux que les boucheries étaient fermées. N'est-il pas vraisemblable que les garçons bouchers aient célébré la fête de leur confrérie, de même que les clercs de la basoche plantaient le mai à la porte du Palais de Justice? Ensuite, les bouchers de Paris ayant eu jadis plusieurs querelles et procès avec les bouchers des templiers, il est fort naturel qu'ils aient témoigné leur reconnaissance des privilèges que le roi leur accorda en dédommagement, par des réjouissances publiques qui se sont perpétuées jusqu'à nous. Cette idée est d'autant plus admissible que le bœuf-gras paraît de l'Apport-Paris, ancien emplacement des boucheries hors des murs de la ville, et qu'il était conduit en pompe chez les premiers magistrats du parlement. — Toujours est-il certain que cette fête existe depuis des siècles : on nommait le bœuf-gras *bœuf-villé*, parce qu'il allait par la ville; ou *bœuf-viellé*, parce qu'il marchait au son des vielles; ou enfin *bœuf-violé*, parce qu'il était accompagné de violes ou violons. Les enfants avaient imaginé un jeu de ce nom qui consistait à couronner de fleurs un d'entre eux, et à le conduire en chantant comme au sacrifice : ce jeu-là, cité dans plusieurs vieux auteurs, s'appelait encore *le bœuf-mori*. — Les premières descriptions, qui s'étendent sur les détails de cette cérémonie, sont à peu près telles qu'on les ferait encore; il doit en être parlé dans les registres du parlement, où l'on consignait, jour par jour, les moindres événements. La procession de 1739 est la plus mémorable dont les historiens fassent mention : le bœuf partit de l'Apport-Paris la veille du jeudi-gras, par extraordinaire; il était couvert d'une housse de tapisserie, et portait une aigrette de feuillage, à l'instar du bœuf-gaulois. Sur son dos on avait assis un enfant nu avec un ruban en écharpe; et cet enfant, qui tenait dans une main un

sceptre doré, et dans l'autre une épée nue, était appelé : *Le roi des bouchers*. Jusqu'alors les bouchers n'avaient eu que des *maîtres*, et sans doute ils voulaient rivaliser avec les merciers, les barbiers et les arbalétriers, qui avaient des *rois*. Le bœuf-gras de 1739 avait pour escorte quinze garçons bouchers vêtus de rouge et de blanc, coiffés de turbans de deux couleurs; deux le menaient par les cornes, à la façon des sacrificateurs païens ou juifs. Les violons, les fifres et les tambours précédaient cette marche triomphale, qui parcourut les quartiers de Paris pour se rendre aux maisons des prévôts, échevins, présidents et conseillers à qui cet honneur appartenait. Le bœuf fut partout le bien-venu, et ses gardes-du-corps largement payés. — Mais le premier président du parlement n'étant pas à son domicile, on ne le priva pas de la visite du bœuf-gras, qui fut amené dans la grande salle du palais par l'escalier de la Sainte-Chapelle, et qui eut l'avantage d'être présenté au président en plein tribunal. Le président, en robe rouge, accueillit bien le pauvre animal, qui s'étonnait de cette promenade dans les salles du Palais, au milieu des procureurs et des avocats : c'était outrepasser la licence du carnaval. — La révolution de 91 ne respecta pas plus le bœuf-gras qu'elle ne fit le trône et l'autel; avec le carnaval disparurent le bœuf, la musique et la gaité. Tout était déguisé en deuil, et on égorgeait des victimes humaines. — Napoléon, qui avait à cœur d'occuper le peuple pour que le peuple ne s'occupât point de lui, rétablit par ordonnance le carnaval et le bœuf-gras; mais long-temps la police seule fit les frais de ces bacchanales de rues et de places. Le roi des bouchers s'était changé en Amour, et avait quitté sceptre, épée, pour un carquois, pour un flambeau. L'empire, qui rajeunissait la noblesse, ramassait les friperies mythologiques. La police devint philanthrope après la mort de plusieurs enfants, qui s'étaient enrhumés à la pluie et au froid : on supprima le roi du bœuf-gras, c'est-

à-dire qu'on le relégua dans un char olympique, à la queue du cortège. Il est étrange que Napoléon, qui régna par l'épée, ait ôté l'épée de la main d'un enfant : craignait-il les allusions? — Depuis cette rénovation d'une coutume nationale, le bœuf se promène tous les ans, le dimanche, le lundi et le mardi-gras, visitant, dans sa tournée, les fonctionnaires publics, les pairs, les députés et le roi, entouré de la cour de Jupiter, sale et crottée, à cheval et en voiture. Les Égyptiens, les Chinois, les Gaulois, reconnaîtraient-ils, dans cette parade misérable, l'emblème commémoratif de la fécondation de la terre?

P.-L. JACOB, bibliophile.

BOEUF MARIN et VACHE MARINE. (*Voy. LAMANTIN.*)

BOG. Les Antes et les Slaves, dit l'historien de la Russie, Karamzine (tom. 1^{er}, pag. 100 de la trad.), ne croyaient point au destin; mais, selon leur opinion, tous les événements dépendaient de la volonté d'un régulateur du monde (Procope, *Mém. pop.*, tom. 2, pag. 28). Sur les champs de bataille, au milieu des périls, dans les maladies, ils tâchaient de le fléchir par des vœux et en lui immolant des taureaux ou d'autres animaux, dans l'espérance qu'il leur sauverait la vie. Ils adoraient aussi les fleuves, les nymphes et les génies, et aimaient à pénétrer l'avenir. Dans les temps moins reculés, les Slaves avaient beaucoup d'idoles, persuadés que la sûreté des mortels était en raison du grand nombre de leurs dieux, et que la véritable sagesse consistait principalement à savoir connaître les noms et les attributs de ces protecteurs. Ils ne considéraient pas les statues comme l'image, mais comme le corps des dieux, animés par eux (Gebhardi, *Geschichte der Wenden und der Slaven*, tom. 1, pag. 23), et le peuple se prosternait la face contre terre, devant un morceau de bois ou un lingot de métal, dont il attendait son salut et sa félicité. — Cependant au milieu de leurs folles superstitions, les Slaves avaient une idée d'un dieu unique et tout-puissant, à qui

l'immensité des cieux, embellis de la lumière étincelante des astres, formait un temple digne de sa grandeur suprême, qui n'était occupé que des choses célestes, tandis qu'il avait consacré à des dieux subalternes, ou à ses propres enfants, le gouvernement de la terre. C'est lui apparemment qu'ils appelaient *Beli-Bog* (le dieu blanc), et auquel ils n'érigaient aucun temple, persuadés que les mortels ne pouvaient point communiquer avec lui, et que, dans leurs besoins, ils devaient recourir aux dieux du second ordre, chargés de venir au secours de tout homme qui, vertueux pendant la paix et courageux à la guerre, mettait son plaisir dans les devoirs de l'hospitalité, et qui consacrait généreusement une partie de ce qu'il possédait à la subsistance du malheureux. (Helmold, *Chron. slav.*, liv. 1, chap. 84, et Gebhard, *loco citato*, pag. 21 et 24.) — Embarrassés de concilier les malheurs, les maladies et tous les maux qui affligent l'espèce humaine avec la bonté de ces régisseurs du monde, les Slaves de la Baltique attribuaient le mal à un être particulier, ennemi perpétuel des hommes, auquel ils donnaient le nom de *Tcherno-Bog* (dieu noir). Ils lui offraient des sacrifices pour l'apaiser, et, dans les assemblées du peuple, ils buvaient dans un vase consacré à lui et aux dieux bienfaisants. Ils le représentaient sous la figure d'un lion, ce qui a fait croire à quelques auteurs que les Slaves avaient emprunté ce symbole aux chrétiens, qui comparaient le diable à cet animal, mais il est plutôt à présumer que leur haine pour les Saxons, les ennemis les plus redoutables des Vendes du nord, et dont les drapeaux portaient un lion, leur fit naître l'idée de représenter le dieu du mal sous cette forme (Helmold, liv. 1, chap. 53). Ils croyaient que cet esprit malin effrayait les hommes par d'horribles visions et d'épouvantables fantômes, et que sa colère ne pouvait être apaisée que par des sorciers ou devins, odieux au peuple, mais respectés en raison de leur science imaginaire (*Prem. épît. de l'apôtre saint*

Pierre, chap. 5, pag. 8 et Gebh., tom. 1, pag. 23). Semblables aux chamans de Sibérie, ces sorciers, dont Nestor parle aussi dans ses Annales, employaient la musique pour agir sur l'imagination des superstitieux, et, comme ils jouaient de la harpe, ils portaient dans quelques pays slaves le nom de *gousliari*, ou joueurs de harpe. (Nestor, pag. 33, et Gebh. tom. 1, pag. 22.) — Ainsi se retrouvent dans le *Beli-Bog* et le *Tcherno-Bog* des Slaves le génie du bien et le génie du mal des anciens, l'Oromaze et l'Ahrimane des Perses, l'Osiris et le Typhon des Égyptiens, croyance aussi vieille que le monde, partagée en effet par les deux principes opposés que ces dieux représentent.

Bog, Bug ou Boug, est aussi le nom d'une grande rivière de Russie, qui a sa source en Podolie, coule au sud-est, traverse le gouvernement de Kherson et se jette dans le Dniéper ou Borysthène, vis-à-vis de Fédorowka, après un cours tranquille d'environ 175 lieues, pendant lequel elle arrose de ses eaux jaunâtres Bratslaw, Bohopol, Olviopol, Vosnésensk et Nikolaïefsk. D'après le traité de paix de 1774 avec la Turquie, elle formait la frontière des deux empires, en commençant depuis l'embouchure de la Siniackha jusqu'à la mer Noire; actuellement elle est enclavée dans les frontières de l'empire russe. — Le *Bog* est l'*Hypanis* des anciens, et il tenait chez eux le premier rang parmi les divinités des eaux. On n'approchait de ses bords qu'avec un saint frémissement et de grandes marques de respect; c'est probablement du nom de ce fleuve que les Slaves ont tiré celui de leur dieu principal. Chez les Russes d'aujourd'hui, le mot *bog*, comme chez nous le mot *dieu*, est resté l'appellation commune du vrai Dieu, du Dieu des chrétiens, et tout à la fois des faux dieux, ou des dieux de la Fable; c'est enfin l'arbitre suprême, le grand régulateur des destinées humaines, auquel tous les peuples ont foi, et que chacun d'eux a revêtu de formes et d'attributs divers, selon ses besoins, ses passions et ses lumières. E. H.

BOGAHA, l'arbre dieu dans la mythologie des houdhistes, traversa les airs pour se rendre dans l'île de Ceylan, où il devait abriter de son ombre Boudha, et enfonça de lui-même ses racines en terre à la place qu'il occupe encore parmi les ruines d'Annarodjpouran. 99 nababs et radjahs, qui furent des boudhistes fervents et prodiges d'hommages et d'offrandes envers le sage qu'ils adoraient, ont été enterrés au pied du divin bogaha : devenus des anges, ils veillent à la sûreté des pèlerins, et les préservent du joug des Européens. Autour de l'arbre sont un grand nombre de huttes sous lesquelles les pèlerins vont loger. Des gardiens ont soin d'éloigner de l'arbre toute souillure. Les Chingulais ont planté plusieurs bogahas en différents endroits ; mais ils sont secondaires : la vénération se porte surtout sur le grand bogaha d'Annarodjpouram. A. S.—a.

BOGARMITES, **BOGARMILES**, **BONGOMILES**, et mieux **BOGOMILES**, de deux mots bulgares, *bog*, Dieu, et *miloi*, qui répond au verbe latin *misericordari*, avoir pitié ; nom d'une secte d'hérétiques qui parurent à Constantinople au commencement du XII^e siècle, sous le règne d'Alexis-Comnène. Ils niaient le mystère de la sainte Trinité, et disaient que le monde avait été créé par les mauvais anges ; que Jésus-Christ n'avait eu qu'un corps fantastique, et que l'archange Michel s'était incarné ; ils rejetaient les livres de Moïse et ne reconnaissaient que sept livres de la sainte Écriture. Ils méprisaient les croix et les images, soutenaient que l'oraison dominicale, qui était leur seule prière, était aussi la seule eucharistie ; que le baptême de l'Église catholique était celui de saint Jean, et que le leur était celui de Jésus-Christ ; que tous ceux de leur secte concevaient le Verbe comme la sainte Vierge ; enfin, qu'il n'y avait point d'autre résurrection que la pénitence. Ces abominables gens, comme dit ironiquement un écrivain moderne (M. Ch. Nodier), qui se confiaient à la miséricorde de Dieu, ainsi que le constate leur nom même, ne pouvaient

payer trop cher des erreurs aussi coupables, et Basile, un de leurs chefs, médecin de profession, ayant refusé de les abjurer, fut brûlé publiquement à Constantinople, pour le plus grand bien d'une religion qui ne devrait procéder, à l'exemple de son divin maître, que par la douceur et la persuasion. On trouvera les motifs de cette condamnation dans Baronius (*ad an.* 1118) et dans l'histoire de ces sectaires, écrite par un professeur de Wirtemberg, en 1711. Dans la suite, ces hérétiques se confondirent avec les Bulgares. (*Voy.* ce mot).— Cette secte des *bogomiles* ou gens aimant Dieu existe encore aujourd'hui en Russie, où elle est une des nombreuses divisions des *raskolniks*, ou hérétiques grecs. Ses adhérents sont accusés de se livrer à tous les excès de la sensualité et de se dispenser du travail, comme les *messaliens*, pour être plus aptes à recevoir le Saint-Esprit, qui doit venir les éclairer. E. H.

BOGDANOVITCH (HIPPOLYTE-FÉDOROVITCH), surnommé l'Anacréon russe, naquit en 1743 à Pérévolotchna, dans la Russie-Blanche. Il était fils d'un médecin, qui le destina d'abord au génie : c'est dans ce but qu'il vint à Moscou en 1754, et entra dans une école de cette ville ; mais les poésies de Lomonossof et une brillante représentation théâtrale à laquelle il assista éveillèrent en lui la passion de la poésie. Il voulait d'abord se faire acteur, mais Kheraskof, directeur du théâtre, l'en dissuada, et d'après ses conseils il se mit à étudier les règles de l'art et plusieurs langues étrangères. Son caractère plein de candeur et de bonté lui attira des protecteurs et des amis, dont le plus distingué fut le comte Michel-Ivanovitch Dachkof. En 1761, il fut nommé inspecteur à l'université de Moscou, puis attaché comme traducteur au collège des affaires étrangères. En 1762, il accompagna le comte Beloselski à Dresde, avec le titre de secrétaire de légation, et s'y consacra tout entier jusqu'en 1768 à l'étude des arts et de la poésie. Les chefs-d'œuvre de peinture du musée de cette ville lui inspirèrent le

poème de *Psyché* (Douchenka), qui parut en 1775, et commença à établir sa réputation sur de solides fondements. Il vécut ensuite dans la retraite à Saint-Petersbourg, tout entier à la musique et à la poésie, jusqu'au moment où Catherine le tira de sa solitude. Alors il fut chargé de composer divers ouvrages dramatiques et historiques. En 1780, il fut nommé membre du conseil des archives de l'empire, et en 1788 président de ce même conseil. En 1795, il se démit de ses fonctions, et vécut sans emploi dans la Petite-Russie. Alexandre le rappela à St-Petersbourg, où il mourut en 1803. Sa modestie égalait son talent, et à la candeur la plus naïve il alliait toute la bonté, toute la loyauté d'une belle âme. C. L.

BOGOTA. C'est à la fois le nom d'une des principales rivières et de la ville principale de la Colombie. (*Voy.* ce mot.) La première prend sa source dans le lac de Guatavita, se jette dans la Magdalena, après un cours d'environ 57 lieues, et va former à 4 ou 5 lieues de la ville à laquelle elle a donné son nom la belle cascade de Tequendama. — La ville de Bogota ou *Santa-Fe-de-Bogota*, ancien chef-lieu du département de Cundinamarca, est aujourd'hui la capitale de la république de Colombie et le siège des administrations et tribunaux supérieurs. Elle est située sur un vaste plateau à 8,196 pieds au-dessus du niveau de la mer, au pied d'une chaîne de montagnes élevées, et est traversée par les petites rivières de San-Francesco et de San-Augustino, que l'on passe sur sept ponts, dont six en pierre et un seul en bois. Elle est en général bien bâtie, et ses rues, larges et tirées au cordeau, sont garnies de trottoirs. Elle renferme sept places publiques, dont une très grande, une université, un archevêché, 4 paroisses, 12 églises, 4 collèges, 16 couvents de femmes et d'hommes, un bel hôpital, un hospice pour les pauvres, 2 casernes (une d'infanterie et une de cavalerie), un hôtel des monnaies et un théâtre. On remarque surtout la cathédrale. Elle possède aussi une bibliothèque, un observatoire et tous les

éléments nécessaires pour devenir l'une des villes les plus belles et les plus agréables du Nouveau-Monde. Malheureusement, elle est exposée au plus irrésistible des fléaux, aux tremblements de terre, et le dernier (celui de 1826), l'a presque entièrement détruite. On y jouit du reste d'une température très douce, qui ressemble à un printemps continu. Le thermomètre de Réaumur n'y varie que du 11° au 16° degré au-dessus de 0. On y fait double moisson et double récolte des mêmes fruits. E.

BOHÈME, royaume qui fait partie des états allemands-autrichiens.

Géographie, statistique.

La Bohême (en allemand *Böhmen*, en langue bohème *Cesky*) tire son nom d'un ancien peuple, les Boïens, qui habitaient les bords de la Moldau, ainsi que les contrées où l'Elbe prend sa source, long-temps avant les Tschèques (*Zechen* ou *Czechen*) ; elle est située entre les 29° 59' 26" et 34° 26' 45" de longitude orientale et les 48° 33' 58" et 51° 2' 39" de latitude septentrionale. Elle occupe un espace d'environ 110 milles d'Allemagne de long sur 70 de large, et sa superficie est estimée à 951 $\frac{1}{2}$ milles. Ses limites sont au nord-ouest la Saxe, au nord-est la Prusse, au sud-ouest la Moravie, au sud l'Autriche, et à l'ouest la Bavière. Tout le pays est comme encaissé par les montagnes qui l'entourent. Au nord-ouest sont celles des Géants et de la Lusace, à l'est celles de Heuschen et d'Habel-Schwert, au sud-est celles de Bohême et de Moravie, et au sud-ouest celles du Böhmerwald. Les plus hautes montagnes du Böhmerwald offrent, même à leur sommet, quelques buissons et quelques plantes : la montagne des Géants seule, dont la cime forme les frontières de la Silésie et de la Bohême, ne présente aucune apparence de végétation ; le sol en est extrêmement aride, et le versant de Silésie renferme des glaciers couverts de neiges éternelles. Le Marienberg, près Grulich, qui dépend des glaciers de Glats, s'élève

à une hauteur de 4,266 pieds au-dessus du niveau de la mer. L'intérieur du pays est une plaine ondoïante, au milieu de laquelle surgissent çà et là des montagnes d'une grande élévation, dont presque tous les versants s'abaissent graduellement vers l'intérieur du pays, dont la vallée la plus profonde, appelée l'Elbthal, se dirige vers le nord. Tous les fleuves de la Bohême ont leur source ou dans le pays ou sur ses frontières. L'Elbe, le plus grand de ces fleuves, prend sa source au versant sud de la montagne des Géants, non loin des glaciers de la Silésie, et reçoit dans son cours toutes les autres rivières qui arrosent le pays. Les principales sont l'Isar, l'Adler ou l'Orlitz, la Moldau et l'Eger. La Sazawa, la Beraunka et une grande quantité d'autres rivières latérales suivent le cours de la Moldau. Comme toutes les eaux de la Bohême s'écoulent par l'Elbe, l'opinion générale est que ce vaste bassin, entouré de hautes montagnes, était autrefois un immense lac. Il n'y a d'autre canal en Bohême que le fossé de Schwarzenberg, qui traverse le Boëmerwald, joint la Moldau au Mühlfluss, et dont la seule destination est le flottage des bois. On n'y voit également aucun lac qui mérite d'être cité; mais il n'y trouve un nombre considérable d'étangs de diverses grandeurs, particulièrement dans les cercles de Kœnigingrätz et de Bidschow. La Bohême est riche en eaux minérales; ce sont les plus célèbres de toute l'Europe : les plus renommées sont celles de Tepplitz, Carlsbad, Bitin, Seidschütz, Sedlitz; la fontaine de Saint-François à Eger, etc. Dans les plaines de l'intérieur, le climat est agréable, l'air chaud et salubre, la température constante et régulière. Mais l'air devient de plus en plus vif à mesure qu'on avance vers les frontières, qui sont, comme il a été dit, de hautes montagnes. Le sol est généralement d'une nature grasse et argileuse, et par conséquent très productif. Les nombreuses montagnes de forme circulaire que renferme la Bohême sont le plus souvent surmontées de ruines

d'anciens châteaux, qui donnent au pays un aspect pittoresque et romantique. Les productions du règne animal en Bohême sont le gros et le menu bétail, le cheval, la volaille domestique et sauvage, le gibier et le poisson en abondance, les abeilles; ses productions végétales consistent en bois de chauffage et de construction, fruits de toute espèce, grains, houblon, vins (le plus renommé est celui de Melnick), pâturages et plantes médicinales. La Bohême n'est pas moins riche en productions minérales, qui sont la poudre d'or, l'argent, le cuivre, l'étain, le plomb, le fer et les demi-métaux. On y trouve également du vitriol, de l'alun, du marbre, du jaspe, du porphyre, du granit, des pierres précieuses, etc. Il y a aussi quelques mines de sel fossile, mais elles ne sont pas exploitées. La population de la Bohême peut être estimée à 3,500,000 habitants. On y compte 277 villes, 136 faubourgs, 284 bourgs et 11,917 villages, sans comprendre plus de 40 villes et villages et 320 châteaux en ruines. — La race principale de la Bohême, les Tschèques, est d'origine slave; elle a conservé en général son caractère primitif, tant dans le langage que dans les mœurs et les usages. Les véritables Bohêmes n'entendent pas un mot d'allemand, particulièrement dans les cercles qui avoisinent la Moravie, comme Tabor, Czaslau, Chrudim, etc. Les Tschèques composent à eux seuls les deux tiers de la population générale; l'autre tiers se compose d'Allemands, sans y comprendre environ 60,000 Juifs. La noblesse est nombreuse et possède de grands biens territoriaux. On compte 10 principautés, 100 comtés, 82 baronnies et 288 familles nobles, dont les possessions terriennes sont estimées à 400 millions de florins. La servitude féodale, qui autrefois opprimait le pays, a été abolie par Joseph II. Cependant il existe encore certaines corvées ou charges féodales, appelées *roboten*, ainsi qu'une race de paysans libres qui possèdent en propre des biens territoriaux, et ne sont assujettis qu'à la haute juridiction pro-

vinciale. Leurs possessions sont situées particulièrement dans les cercles de Prachin et de Klattau : on en compte 159. — La religion catholique est dominante depuis que, vers le xv^e et le xvii^e siècle, les husites et les protestants ont été persécutés et obligés de s'expatrier. Néanmoins, les autres sectes religieuses sont tolérées depuis Joseph II. On compte 35,000 réformés, 11,000 luthériens et 7,000 husites et mennonites. L'église catholique est sous la direction d'un archevêque, qui réside à Prague, et de trois évêques, qui siègent à Leitmeritz, Kœnigingrätz et Budweis. Les établissements publics pour l'enseignement, et particulièrement les écoles allemandes, se sont considérablement augmentées depuis le règne de Joseph II. Il existe en Bohême une académie des sciences, une société d'économie politique, une société patriotique des amis des arts, une association philharmonique pour l'enseignement et les progrès de la composition musicale, une école de philosophie, 24 gymnases, une école normale, une école anglaise pour les jeunes demoiselles nobles, et une quantité considérable d'écoles de toutes espèces, sans y comprendre 2,000 écoles du dimanche et 92 pour l'industrie. Ces dernières sont particulièrement remarquables en ce qu'on y enseigne, indépendamment des autres choses utiles, à filer le lin et le coton, à condre, à tricoter, et tout ce qui a rapport à la culture des jardins et des vergers. Le fonds principal de ces écoles provient des biens des jésuites, qui furent chassés du pays après l'abolition de leur ordre. La jeunesse israélite possède également des écoles spéciales et une espèce d'université à Prague. — La Bohême récolte beaucoup plus de blé que n'en exige sa consommation habituelle; aussi en exporte-t-elle en Saxe et au nord de la Bavière. Le lin n'y croît pas en quantité suffisante. Le houblon y est excellent et très abondant; on en exporte également des quantités considérables, outre ce qui est employé par les nombreuses brasseries du pays. Le bois fait la richesse fonda-

mentale de la Bohême. L'éducation des bestiaux est aussi très importante et très suivie; les races de chevaux indigènes sont améliorées par les étalons des haras de la couronne, et les races de moutons par des mérinos espagnols. Les plumes d'oie sont aussi l'objet d'un très grand commerce. Les faisans y sont très nombreux et très beaux; le poisson est une des principales richesses du pays : on y compte 22,000 étangs plus ou moins considérables, qui sont tous abondamment peuplés de toutes sortes de poissons. On y recueille une grande quantité de peaux de lièvre. La Bohême possède un trésor immense dans ses productions minérales, qui sont très considérables, tant en métaux précieux qu'en pierres précieuses; elle possède en outre une grande quantité de manufactures et de fabriques. Le siège principal de ces établissements industriels est dans les cercles montagneux des frontières de la Saxe et de la Silésie, particulièrement dans les bourgs et les campagnes. Les manufactures de toiles et les filatures occupent seules environ un septième de la population. On compte 16 grandes manufactures de drap et de nombreuses fabriques de rubans et d'étoffes de soie, beaucoup de mégisseries et de fabriques de chapeaux de feutres et de paille, une grande quantité de forges, 22 fabriques de fil de fer et 7 manufactures d'armes. L'orfèvrerie de Prague et les aciers polis de Carlsbad sont très renommés. — La Bohême est surtout célèbre pour ses verreries et ses manufactures de glaces; on en compte 70, et leurs produits, célèbres à l'étranger, y sont recherchés avec empressement. Il y a en outre 5 fabriques de smalte (espèce de porcelaine bleue très transparente), 6 de poterie de grès, 4 de porcelaine, et beaucoup d'autres d'objets en étain. On y fabrique aussi des instruments de musique qui sont très renommés et beaucoup d'objets de menuiserie fine et d'ébénisterie. Il y a une manufacture royale des tabacs, des moulins à poudre, des papeteries et une raffinerie royale de sucre. Les brasseries

sont une des principales branches de l'industrie bohème, et la bière qu'on y fait passe pour la meilleure de toute l'Allemagne.—Les articles d'exportation de la Bohême sont les blés, le houblon; les chevaux, la volaille, les fruits, les peaux de lièvres (les fabriques de chapeaux de Vienne en tirent tous les ans 450,000). Le pays reçoit en échange du sel, du vin, des produits des Indes, de la soie écrue, du coton brut, du vif-argent, des modes, des bois de teinture et des articles de fer grossièrement travaillé. Prague est la seule ville où se fasse le commerce en gros et la banque. La Moldau est navigable à Budweis pour des charges de 250 quintaux, et à partir de Moldautein pour des charges de 1,000 quintaux. Le fossé de Schwarzenberg porte le bois de chauffage à Vienne, par la Mühl et le Danube. L'état des grandes routes n'est pas encore très satisfaisant; cependant celles qui mènent de Vienne à Prague, par Iglau et Budweis, à Carlsbad, à Tœplitz, à Zittau et à Ratisbonne, sont fort bien entretenues. La Bohême est liée intimement à la couronne impériale d'Autriche, par droit héréditaire dans les lignes masculine et féminine. Malgré le pouvoir illimité du chef de l'empire, les états provinciaux de la Bohême jouissent de certaines prérogatives, et ont, ainsi que les autres provinces allemandes de la monarchie impériale, une administration particulière appropriée aux localités. Le pouvoir supérieur politique est le gouvernement de Prague, auquel sont soumises les autorités locales des autres cercles de la Bohême. Les revenus publics sont estimés à 20 millions de florins. Tout le royaume est divisé en 16 districts ou cercles, sans y comprendre celui de Prague: ce sont Kaurzim, Beraun, Rakonitz, Saatz, Leitmeritz, Bunzlau, Bidschow, Kœnigingrætz, Chrudim, Czaslau, Tabor, Budweis, Prachin, Klattau, Pilsen, Ellbogen, avec le domaine d'Eger et la seigneurie d'Asch.

Histoire de la Bohême.

Le nom allemand de cette contrée,

Bœhmen, dérivé incontestablement de l'ancienne dénomination *Boïohemum*, prouve assez que cette partie de la Germanie fut, ainsi que la Bavière actuelle, habitée de très bonne heure. C'est un fait historique avéré que les Boïens, après avoir quitté l'Italie et le sud de l'Allemagne, particulièrement la Bavière, vinrent s'établir dans une contrée qu'ils nommèrent d'après eux *Boïohemum*, c'est-à-dire *patrie des Boïens*, et qu'ils y fondèrent une résidence principale appelée *Boïasmum*, dont il est fait mention plusieurs fois dans l'histoire. On ne sait rien de précis sur les peuples qui étaient en possession du pays avant l'arrivée des Boïens; ni sur le temps que ces derniers y demeurèrent. On présume seulement que déjà avant la naissance de J.-C. ils eurent des luttes sanglantes à soutenir contre les Marcomans pour le maintien de leurs possessions, et que peu de temps après la naissance de J.-C. ils en furent chassés par un chef de Marcomans nommé Marbod, le même qui ne prit aucune part à la lutte acharnée des Chérusques contre les légions romaines sous la conduite de Varus. Depuis cette époque (l'an 12 ou 15), jusqu'à l'apparition du despote Attila (432-452), les Marcomans demeurèrent en possession de la Bohême, combattant les armes romaines, souvent avec succès, et dans leurs revers, s'unissant tour à tour aux différents peuples qui traversaient la Bohême pour se rendre en Italie, objet de leur convoitise. C'est ainsi qu'ils furent tour à tour soumis aux Goths, aux Vandales et aux Huns. Ils combattirent avec ces derniers les Ostrogoths, les Visigoths, les Romains, et périrent en même temps qu'eux. — Après l'extinction des Boïens et des Marcomans, le pays ne resta pas long-temps inhabité, et (toujours selon des présomptions historiques) un autre peuple (les Tschèques), qu'on croit être issu des anciens Sarmates, vint s'y établir. Le chef de ce peuple énigmatique s'appelait *Czech*; on présume qu'il était sorti des contrées du nord-est, pays originaire de toutes les races sar-

mates. L'établissement des *Tschèques* ou *Csechen* en Bohême, qui eut lieu vers l'an 480, est, dans les anciennes chroniques et les traditions populaires, accompagné de détails étranges et fabuleux qui ne sauraient faire partie de l'histoire. Mais il ne peut rester aucun doute sur l'authenticité historique de l'arrivée de ce peuple en Bohême, si l'on fait attention que sa langue est encore parlée dans quelques parties de ce beau pays, surtout chez les peuples qui sont considérés comme Bohèmes purs. On ne sait rien de précis sur les usages et les mœurs des *Tschèques* : si l'on s'en rapporte aux traditions populaires, ils reconnaissaient les gouverneurs francs comme leurs souverains, mais n'en pouvaient obtenir aucune protection ni aucun secours contre la rapacité et le brigandage des *Avares*, auxquels ils furent bientôt assujettis; et, tandis que les femmes et les filles étaient conduites en captivité, les hommes furent forcés de servir dans les armées de leurs oppresseurs. Un homme énergique, nommé *Samo*, mit fin à cette humiliante servitude : selon quelques-uns, il était d'origine franque, et selon d'autres, d'origine tschèque. Il battit les *Avares* et fut élu roi par le peuple. Cette action d'éclat de *Samo* eut lieu vers l'an 629, dans le même temps que *Dagobert* régnait sur les Francs. *Samo* joignait au courage une rare prudence et un esprit d'organisation fort au-dessus de son siècle : il en donna des preuves en réunissant sous son gouvernement toutes les tribus slaves qui vivaient éparées. Ainsi, indépendamment des *Tschèques*, sa domination s'étendait aussi sur les peuples qui habitaient la Moravie, la basse Silésie, la Lusace et la Misnie. Étant ainsi devenu puissant, il eut le désir de contracter un traité d'alliance avec *Dagobert*. Ce dernier, comme chrétien, refusa les offres de *Samo*, en le traitant de païen et de chien. Cette injure fut suivie d'une guerre dans laquelle les Francs eurent le dessous. Les *Tschèques* firent un butin considérable, et depuis renouvelèrent chaque

année leurs incursions dans le domaine des Francs. Mais l'envie et la jalousie détruisirent l'union que *Samo* avait établie entre les différentes peuplades slaves. Cinq d'entre elles se détachèrent des autres et allèrent s'établir en Croatie, en Serbie, en Bosnie et en d'autres contrées; celles qui restèrent reconnurent *Samo* pour juge et pour roi, elles lui donnèrent même une grande preuve de vénération et d'attachement en choisissant pour son successeur l'un de ses vingt-deux fils, nommé *Krok*. Cette circonstance eut le double avantage de resserrer les liens sociaux des peuplades restantes, et d'offrir en même temps les premières traces de renseignements historiques, ainsi que le témoignent les chroniques du temps. — C'est sous le règne de *Krok* (680) que les *Tschèques* (que nous appellerons désormais Bohèmes) commencèrent à quitter leurs misérables huttes pour se bâtir des maisons dans des lieux agréablement situés et arrosés par des rivières, à brûler les forêts pour en livrer le sol à la culture du blé. Ainsi s'élevèrent les premiers villages de la Bohême, le château de *Budecz*, et plus tard, une résidence plus forte encore, sans doute *Wischehrad*. *Krok* peut donc être considéré comme le bienfaiteur de son peuple. Lorsqu'il mourut en 700, sa fille *Libussa* fut librement élue pour lui succéder dans les importantes fonctions de juge et de souverain. *Libussa* gouverna avec sagesse et fermeté l'espace de 22 ans; mais une femme n'ayant pas la force nécessaire pour dompter la rudesse de ces peuples encore sauvages, les plus sages du pays la sollicitèrent vivement de prendre un époux qui serait revêtu de la dignité ducale. *Libussa* s'y refusa long-temps, leur représentant qu'ils se repentiraient peut-être un jour de la détermination qu'ils voulaient lui faire prendre; qu'il ne serait pas facile d'enlever la puissance à un maître bien affermi, qui pourrait à son gré opprimer le peuple et lui ravir la liberté, la fortune et même la vie. Enfin, pressée toujours plus vivement, elle se rendit à

leurs désirs, et fit choix, pour son époux, d'un lebboureur nommé *Przémysl*, ce qui signifie *homme qui aime à réfléchir*. Ce *Przémysl* devint duc; il fut la tige d'une race illustre de princes et de rois de Bohême. *Przémysl* justifia pleinement le choix de *Libussa* par sa conduite; il rendit heureux le peuple, qu'il consultait toujours dans des assemblées publiques quand il s'agissait de la construction de villages, de villes ou de forteresses. Sous son règne et sous celui de *Libussa*, on commença à exploiter les mines. C'est aussi vers ce temps que la première monnaie de la Bohême, frappée à l'effigie de *Przémysl* et de son épouse, fut mise en circulation. Il bâtit *Lybodium* et *Przémysl* pour *Libussa* et son fils, et fonda plus tard, d'après le conseil de la première, la ville de Prague, en langue tchèque *Praha*, ce qui signifie *seuil*. C'est après la mort de *Libussa* qu'éclata cette singulière guerre des femmes si célèbre dans l'histoire de la Bohême, dans laquelle se distingua l'héroïne *Wlasta*, et qui, après avoir duré 7 ans, fut enfin terminée par la soumission des rebelles féminines. Après la mort de *Przémysl*, les sages prévisions de *Libussa* se réalisèrent : son fils *Němisl* eut à combattre ses peuples révoltés, et le fils de ce dernier, *Mnata*, quoique librement élu par le peuple, fut obligé de sévir rigoureusement contre des traîtres qui voulaient le renverser. En 803 éclata une révolte générale contre *Wogen*, fils de *Mnata*, qui ne put être calmée que par une assemblée générale du pays en armes. Ces scènes de désordre se renouvelèrent sans cesse jusqu'en 874, sous le gouvernement des trois ducs idolâtres, *Krásomysl*, *Necklan* et *Hostiwit*. Charlemagne, après une lutte sanglante, dans laquelle les Bohêmes eurent le dessous, les contraignit à lui payer un tribut annuel. Alors l'influence franque devint si grande que *Hostiwit* alla jusqu'à solliciter de Louis le Débonnaire la confirmation de son titre ducal. Mais les Bohêmes ne tardèrent pas à secouer le joug des Francs, dont la puissance diminuait de jour en jour. — Ce-

pendant ils furent cruellement défaits par les Allemands dans une bataille meurtrière qui eut lieu l'an 872 : trop faibles alors pour soutenir la lutte, ils se jetèrent dans les bras de *Swatopluk*, prince des *Marahans* (*Moraves*), qui à la vérité leur fut utile, comme allié, en opposant une barrière aux invasions des Allemands, mais qui, en même temps, conserva sur eux une certaine autorité. Quelque nuisible que dût devenir pour l'indépendance de la Bohême l'influence des *Moraves* en durant plus longtemps, elle ne fut pas moins d'une grande importance pour la civilisation de ces contrées, en ce qu'elle fut le ressort principal qui propagea les lumières du christianisme. — Avant de passer à cette époque si importante pour les progrès intellectuels des habitants de la Bohême, il est utile de jeter un coup d'œil sur leurs usages religieux, leurs institutions et les particularités de leur caractère national, avant que le christianisme eût répandu ses bienfaits parmi eux. — Les Bohêmes adoraient un être suprême nommé *Bog*, (v. ce mot.) qu'ils se représentaient blanc ou noir selon que son influence était bonne ou mauvaise. De cette première idée religieuse étaient nées diverses sectes qui adoraient de bons et de mauvais esprits, comme *Belbog*, *Zernibog*, etc. Le culte de ces divinités, qui étaient représentées par des statues de métal qu'on logeait soigneusement dans des cavernes secrètes, était accompagné de beaucoup de pratiques superstitieuses; on leur offrait en sacrifice, au temps de la nouvelle lune, de la poix et des cheveux, qu'on brûlait devant elles sur des charbons ardents. Les Tchèques croyaient que ces divinités opéraient des miracles de toute sorte, qu'elles prédisaient l'avenir et rendaient des oracles. L'âme, selon eux, survivait au corps, mais seulement pendant un temps déterminé; elle allait alors en enfer ou au ciel, en raison des bonnes ou mauvaises actions de la vie. Les sacrifices humains n'étaient pas rares chez ces peuples idolâtres. Leur prince portait le nom de *kniaz*, leur juge celui de

kral. Leur justice était fort simple : selon les chroniques , les fonctions de juge suprême étaient exercées par la reine Libussa , qui était assistée par douze sages appelés *Zemane* ; plus tard , dix jeunes vierges furent choisies pour juger des contestations entre femmes ; les châtimens infligés aux criminels étaient très cruels ; les sorciers étaient brûlés vifs. Sur une table de chêne qui servait aux assemblées publiques , on inscrivait l'état des biens , des revenus , les arrêts de la justice et les statuts de la religion. Les ducs souverains regardaient les fiefs comme leur propriété , et ce n'est que par la suite qu'ils furent rendus héréditaires. La franchise et la gaieté étaient les traits distinctifs du caractère national des Tschèques : à leurs yeux , l'hospitalité était un devoir sacré. — L'établissement du christianisme en Bohême ne date , comme nous l'avons dit plus haut , que de l'époque où les Moraves eurent de l'influence sur les Bohêmes , bien qu'auparavant quelques nobles aient pratiqué la religion chrétienne. Il se répandit généralement par les soins de Borziwog I^{er} , fils de Hostiwit , élevé à la cour de Moravie , et par la puissante intercession de sainte Ludmilla son épouse. Néanmoins , la nouvelle religion fit beaucoup de mécontents , et les Bohêmes chassèrent leur duc Borziwog , qui fut ensuite remplacé sur le trône ducal par Swatopluk , après une lutte sanglante. C'est alors qu'il fonda la première église bâtie en Bohême. Il avait régné de 874 à 905. Spitignew I^{er} (906-915) , fils et successeur de Borziwog , chercha à concilier les païens et les chrétiens en déclarant que , quoique chétien , il était également le prince des païens , et n'avait nulle intention de les opprimer. Cette déclaration eut pour effet d'amener la décadence des Moraves et de réunir leur pays à la Bohême. Il ne fut pas aussi heureux à l'égard des Magyares , mais il ne reconnut pas la suzeraineté des Allemands , et ne fut jamais leur tributaire. Après sa mort , le pays fut administré par une régence (915-925) , son fils aîné Wratiaslas I^{er} étant mort prématurément , et

son second fils Wenceslas n'étant pas encore majeur. Il s'éleva des contestations entre la mère et l'aïeule du futur prince régnant au sujet de la religion. Drabomira , la mère , voulait rétablir l'idolâtrie , et Ludmilla , l'aïeule , travaillait à l'affermissement du christianisme. Ces dissensions ayant affaibli la Bohême , ce fut pour Henri I^{er} , empereur d'Allemagne , une excellente occasion d'opprimer les Bohêmes. Il s'avança à la tête d'une armée jusqu'à Prague , où Wratiaslas I^{er} , quoique non encore régnant , lui promit un tribut annuel. Ce dernier parvint au pouvoir l'an 925 , et régna jusqu'en 936. Il mena une vie agréable à Dieu , se maintint en bonne intelligence avec les Allemands ; mais pour cette raison , et parce que l'idolâtrie avait encore beaucoup de partisans dans le peuple , il se rendit odieux à celui-ci , qui l'accusa de faiblesse ; il fut ensuite assassiné par son propre frère , Boleslas I^{er} , dans une visite qu'il lui rendit à son château de Boleslaw (Bunzlau). Boleslas gouverna de 936 à 967 , et bien qu'il snt réduire les grands qui opprimaient le peuple , il ne fut pas assez puissant pour se soustraire à la domination de l'empereur Othon , qui le contraignit à lui payer un tribut et à lui fournir un contingent de troupes. Malgré cet état de dépendance , Boleslas combattit avec les Allemands contre les Magyares , et prit part à la célèbre victoire remportée à Augsburg en 955 contre ces ennemis communs de l'Allemagne et de la Bohême. Christianus , frère de Boleslas , passe pour le premier historien des Bohêmes. Un de ses ouvrages , qui s'est conservé jusqu'à nos jours , est l'histoire de la vie de sainte Ludmilla et de celle de Wenceslas son époux. Sous Boleslas II , surnommé le *Pieux* , successeur du fratricide Boleslas , qui régna de 967 à 1000 , les chrétiens et les païens se livrèrent une bataille sanglante qui n'eut d'autre cause que l'esprit aveugle de prosélytisme des premiers et la dénomination injurieuse de *chiens de païens* , qu'ils donnaient aux seconds. La défaite complète des chefs idolâtres fournit à Boleslas II

l'occasion de poursuivre avec vigueur ses projets de réforme et de conversion religieuse. Sa sœur ayant pareillement travaillé avec zèle à la propagation du christianisme en Pologne, il acquit par-là une partie de la Silésie. Son fils naturel, Boleslas III, se rendit odieux par les cruautés qu'il exerça pendant 5 ans que dura son règne. Il fit assassiner ses amis et même son gendre; enfin, il fut chassé ignominieusement par ses sujets, qui lui crevèrent les yeux. Jaromir, frère du précédent, que ce monstre avait fait mutiler, gouverna de 1005 à 1013. Il devint par sa faiblesse victime de son autre frère, Udalrich, qui le fit jeter en prison, et lui réserva le même sort que celui qui avait frappé Boleslas III. Les mêmes moyens qu'avait employés Udalrich pour s'emparer du pouvoir souverain lui servirent pour réduire et opprimer la noblesse, qui ne l'aimait pas. Après avoir répudié sa femme, dont il ne pouvait avoir d'enfants, il prit pour concubine la sœur d'un paysan, dont il eut un héritier. Pendant son règne, qui dura 24 ans (1013-1037), il conquit sur les Polonais, devenus puissants, la Moravie et la Lusace, acquit beaucoup de considération à la cour d'Allemagne, gagna l'amitié de saint Étienne de Hongrie, et parvint à obtenir une voix à la diète impériale, ce qui par la suite fit ériger la Bohême en électorat. Sous son règne et même sous ceux de ses prédécesseurs, les bénédictins déployèrent une activité au-dessus de tout éloge pour la propagation du christianisme. Une révolte de la noblesse le contraignit à fuir, et la mort le frappa à son retour en Bohême. Ses plans ne furent pas pour cela abandonnés, ils furent continués par son fils Brzétislas I^{er}, qu'il avait eu de sa concubine. Ce prince était un vaillant guerrier, qui joignait à la bravoure d'un chevalier beaucoup de prudence et de sagesse. Il battit les Polonais, enleva d'assaut Cracovie et menaça même Gnesen. Il ne fut pas aussi heureux avec l'empereur Henri III : il fut obligé de se reconnaître son vassal, de lui payer un tribut et de lui fournir

des troupes. Il est célèbre par l'édit qu'il publia relativement à l'hérédité de la couronne, en vertu duquel la souveraineté dut appartenir désormais aux premiers nés de la branche Przémysl exclusivement. Il régna 18 ans, de 1037 à 1055, et avait épousé la belle Judith de Ratisbonne, dont il eut plusieurs fils. L'un d'eux, Spitignew II, régna 6 ans (1055-1061), et se distingua par sa haine contre les Allemands, et par conséquent contre sa mère, qu'il chassa de ses états. Il allait en faire autant de ses frères, qui, contre l'édit de leur père, prétendaient avoir des droits à la couronne, lorsque la mort le surprit. Son frère Wratisslas II lui succéda (1061-1092); il profita des troubles de l'Allemagne pour ériger son duché en royaume, et fut assez adroit pour se faire reconnaître par l'empereur Henri IV, en faisant valoir les services qu'il venait de lui rendre contre les Saxons. Cependant cette nouvelle élévation de la Bohême ne diminua pas la haine des habitants pour les Allemands, et n'empêcha pas le nouveau roi d'être assassiné. Ses plus proches parents se révoltèrent, et même ses quatre fils conspirèrent contre lui. Ainsi finit ce prince, après un règne de 31 ans. Il eut pour successeur son frère, Conrad I^{er} (1092), qui ne porta la couronne que 7 mois. Les souverains se succèdent rapidement dans un pays où chacun se croit appelé à gouverner. C'est ce qui avait lieu alors en Bohême, où, depuis l'édit du chevaleresque Brzétislas, par lequel la couronne était dévolue au premier né de la maison Przémysl, régnaient, à la place de l'union, de l'amour et du droit, la discorde, la haine et la violence, comme si ces trois monstres fussent les premiers nés de la maison souveraine. Conrad fut bientôt vaincu par ces trois ennemis de l'humanité, et dut abandonner le trône au jeune Brzétislas II, premier né de Wratisslas II. Ce prince était un héros, mais il ne put conserver la couronne pendant plus de 7 ans. Environné de parents qui prétendaient avoir des droits, et qui conspirèrent avec les nobles rebelles et or-

gueilleux, il fut assassiné à la chasse. Un fait très remarquable, c'est qu'il ne portait pas le titre de roi, mais celui de duc : ce qui fait présumer que la postérité de Wratias II n'attachait pas beaucoup d'importance à une dignité conférée par l'empereur : on ignore si ce fut par haine pour la nation allemande, ou par un effet de la nullité dans laquelle le pouvoir était tombé. Borziwog II parvint au trône ducal en marchant sur le cadavre de son frère assassiné; il fut reconnu par l'empereur, ce qui ne consolida pas beaucoup sa puissance, car dans l'espace de 6 ans (1101-1107) il fut trois fois chassé par les nobles. Son frère Swatopluk éprouva le même sort deux ans plus tard (1107-1109). Wladislas I^{er}, comme aîné de la branche, fut appelé au trône et régna 16 ans (1109-1125) : son règne fut une époque de terreur, et forme une chaîne non interrompue des cruautés les plus atroces, suscitées par les révoltes fréquentes qu'il voulut anéantir. Ses parents mêmes s'unirent à la noblesse contre lui, et donnèrent aux mécontents le signal de la révolte. Wladislas les punit tous également et leur infligea les supplices atroces qui, dans ces temps de calamités, étaient à l'ordre du jour, tels que les mutilations de membres et la privation des yeux. L'innocence n'était même pas à l'abri du soupçon et devenait souvent victime de la cupidité de puissants brigands. Ainsi régna 16 ans Wladislas, qui mourut couvert de honte et d'opprobre. Sous plusieurs rapports, le règne de 15 ans (1125-1140) de son frère Sobieslas I^{er} fut plus tranquille; celui-ci crut trouver son salut dans une alliance étroite avec l'Allemagne, se reconnut feudataire de l'empereur, assista aux assemblées de la diète, et concourut à des expéditions contre l'Italie. Pour assurer la tranquillité de son pays pendant son absence, il conclut avec la Hongrie et l'Autriche des traités d'alliance et d'amitié, et obligea les Polonais à s'humilier devant les armes de la Bohême. Mais il commit un grand acte de faiblesse en inféodant d'avance à l'empereur Conrad III son fils aîné

Wladislas II, héritier de la couronne de Bohême. Celui-ci était un brave chevalier, qui accompagna Frédéric I^{er}, son seigneur, en Italie, et s'y comporta si vaillamment qu'il en revint avec la couronne et les armoiries royales. Mais l'empereur se trouva blessé de ce que Wladislas eût brigué la souveraineté concurrentement avec son fils Frédéric, et, pour s'en venger, il plaça sur le trône de la Bohême un descendant de Prémysl, et attira par-là de nouveaux malheurs sur le pays. Le noble Wladislas mourut après avoir gouverné de 1140 à 1174. Son successeur, Sobieslas II, créature de l'empereur, gouverna 4 ans, au bout desquels il fut chassé comme usurpateur. Frédéric régna alors de 1178 à 1189 : cet espace de temps était trop court pour tirer du chaos les affaires de la Bohême, rétablir l'ordre dans les différentes branches du gouvernement et pour soumettre aux lois l'esprit sauvage et indompté des Bohêmes. Ce furent encore les proches parents du souverain qui mirent des entraves à l'exécution de ses plans de réforme, conçus dans l'intérêt du pays. Un d'entre eux, l'évêque Henri de Prague, rejeton de la dynastie régnante, l'accusa même auprès de l'empereur; mais au grand déplaisir du clergé allemand et bohême, ce monarque ne voulut pas l'entendre et le déclara au contraire vassal du duc de Bohême. Ainsi le noble Frédéric ne put pas réussir à procurer au pays le repos et le bonheur dont il avait tant besoin; ses efforts furent inutiles et ses projets restèrent sans résultat. Après lui Conrad II parvint à la souveraineté (1190), mais il mourut au bout d'un an, et fut remplacé par Wenceslas II, qui fut renversé en 1194 par les intrigues de l'évêque Henri de Prague. Ce prélat hypocrite monta enfin sur le trône ducal; quelques-uns prétendent qu'il avait acheté de l'empereur à prix d'argent le droit de s'emparer de la Bohême et de la Moravie, au préjudice de leurs souverains légitimes; mais ce fait est douteux. Quoi qu'il en soit, les furies de la haine et de

l'anarchie se déchainèrent sous le règne de l'évêque Henri avec plus de rage que jamais. Mais bientôt Przemysl-Ottokar de Bohême et Wladislas de Moravie, dont il s'était approprié les héritages par perfidie, vinrent les lui disputer; la contestation fut heureusement terminée tout d'un coup par la mort de ce prêtre infâme. Wladislas III avait seul le droit de régner, comme l'aîné, mais un parti puissant s'était formé en faveur de Przemysl-Ottokar, et la guerre allait de nouveau ensanglanter le sol de la Bohême, lorsque le noble Wladislas prévint la lutte en déclarant dans une assemblée convoquée à cet effet, qu'il cédait le trône de Bohême à son frère, et se réservait seulement la Moravie. Ainsi se termina le xii^e siècle pour la Bohême. Le xiii^e sembla s'annoncer sous des auspices plus favorables à ce malheureux pays. — Avec Przemysl-Ottokar I^{er} (1198-1230) commence, à proprement parler, la série des rois de la Bohême; car pendant les débats de Philippe-Hohenstaufen et d'Othon de Brunswick pour la couronne d'Allemagne, Ottokar obtint des Hohenstaufen la couronne de Bohême, et alla se faire sacrer à Mayence par l'évêque de Tarente. Il obtint plus tard l'assentiment d'Othon à Mersebourg, où son sacre fut confirmé par un légat du pape. Hohenstaufen et Othon avaient déjà déclaré la couronne royale de Bohême héréditaire : ainsi fut reconnu comme droit légitime ce qui auparavant n'était qu'un effet de la faveur spéciale des empereurs d'Allemagne. Ottokar sut si bien se ménager la bonne intelligence des deux parties contendantes pour la couronne d'Allemagne que lorsque Hohenstaufen l'eut emporté sur son compétiteur, il reconnut d'une manière éclatante les services d'Ottokar, lui conféra des droits qui devaient amener en peu de temps le bonheur du pays et établir d'une manière solide l'indépendance et l'influence du souverain. Il fut accordé au roi, affranchi de tout tribut étranger, de réunir à sa couronne les possessions qui en avaient été déta-

chées, de nommer les évêques de son royaume, de faire seulement acte de comparution aux diètes de Nuremberg, Bamberg et Mersebourg; enfin, de n'envoyer aux tournées de l'empereur en Italie que 300 cavaliers, ou de payer à son choix autant de marca d'argent. A toutes ces prérogatives concédées à Ottokar par l'empereur, il en ajouta une autre de sa propre autorité, profitant de la haute influence que lui donnaient ses prospérités et son caractère sacré : ce fut l'abolition du droit d'élection des rois en Bohême. Ce droit n'avait plus, à la vérité, qu'une existence nominale; mais comme le nom d'une chose tombée en discrédit peut quelquefois rappeler le souvenir de son ancienne efficacité, que ce souvenir peut devenir un puissant levier pour rétablir ce que l'indifférence d'un siècle a laissé périmier, ce nom même fut anéanti. L'abolition du droit d'élection entraîna celle de l'édit de Brzétislaw I^{er} (voyez plus haut), d'après lequel la couronne appartenait de droit au premier né et au plus ancien de la dynastie. Toutes les contestations qui auraient pu survenir à ce sujet furent décidées d'avance par une loi, qui déclara la succession au trône au premier né du roi actuellement régnant. Par cet acte, l'hérédité du trône fut définitivement assurée, et le choix d'un successeur ne fut plus soumis à l'intrigue des grands du royaume. Wladislas de Moravie donna en cette circonstance une grande preuve de désintéressement : il adhéra le premier au nouvel édit d'Ottokar, et fit par cela même une généreuse abnégation de ses droits éventuels au trône de Bohême. Malgré la fermeté et la bonne administration d'Ottokar, il trouva dans l'évêque André un ennemi acharné, parce qu'il avait établi des impôts sur le clergé. Ce prélat vindicatif mit le royaume en interdit; et il fallut recourir à l'autorité du pape pour le faire cesser. La réunion des possessions dont il vient d'être parlé, qui s'étendaient depuis la Bohême jusqu'aux bords du Danube, occasionna entre le royaume et l'Autriche une guerre qui nuisit beau-

comp aux projets d'amélioration d'Ottokar ; et ce ne fut que sous son successeur que la contestation fut terminée, encore le fut-elle de manière à attirer de nouveaux malheurs sur le pays. De son vivant, Ottokar avait fait sacrer et couronner à Prague, par l'archevêque de Mayence, son fils aîné Wenceslas. Celui-ci monta sur le trône sous le nom de Wenceslas I^{er}, au milieu de circonstances critiques, qui l'entraînèrent dans des luttes fréquentes et acharnées. Il mit tous ses efforts à réaliser la réunion des pays riverains du Danube à la Bohême, et à obtenir de l'empire l'inféodation de l'Autriche et de la Styrie, Frédéric d'Autriche, dit le Courageux, n'ayant point d'enfants. Malheureusement, ces grands projets furent la source d'une suite de contestations sanglantes, qui ne cessèrent que par le mariage de Wenceslas avec une nièce de Frédéric. — Une désolation générale accompagna l'irruption des Mongols en Bohême. Cependant ils furent repoussés par les mesures excellentes qu'avait prises le roi et par le courage de Jaroslaf de Sternberg. Mais la paix ne fut pas pour cela rétablie. Wenceslas, poursuivant ses projets d'agrandissement, s'unit à Béla IV, roi de Hongrie, qui devait entrer en Styrie, tandis que lui ferait une invasion en Autriche. Frédéric le - Courageux fut battu et perdit la vie dans une bataille. Les plans de la Bohême et de la Hongrie auraient infailliblement réussi si l'empereur Frédéric II ne les avait pas prévenus en s'emparant des pays en litige, à titre de fiefs vacants. Wenceslas voulut se venger : l'occasion s'offrait d'elle-même en ce que le pape était en ce moment l'ennemi déclaré de l'empereur, et avait même déjà lancé l'excommunication sur Hohenstaufen. Le roi de Bohême pouvait donc, en prenant parti pour le pape, satisfaire ses désirs de vengeance, d'autant plus qu'aux yeux de bien des gens il n'aurait passé que pour l'exécuteur des volontés du pape, mais il avait contre lui les états de la Bohême et son propre fils, qui s'empara du trône,

après l'en avoir chassé. Cependant il n'eut besoin que de quelques serviteurs à gages pour réduire les révoltés. Il pardonna généreusement à son fils, mais les complices de l'attentat périrent dans les tortures. Wenceslas mourut quelque temps après. Les partisans du fils cachèrent la mort du père, firent assembler les grands à Prague et la contraignirent de rendre à l'héritier du trône tous les gages qu'ils avaient en leur possession. Ottokar II monta ensuite sur le trône comme successeur naturel de son père, et régna de 1253 à 1278. Il est le plus puissant monarque qu'ait donné au pays la dynastie des Przemysl. Il porta la splendeur du royaume à un haut degré, mais elle s'éteignit presque aussitôt. Il reprit à la noblesse tout ce qu'elle avait gagné dans la funeste guerre civile qui avait précédé son avènement au trône. Il menaça les mécontents de sa colère, qui, en effet, pouvait avoir pour eux des conséquences fâcheuses, en ce que, comme roi, il avait une armée à ses ordres. Il entra avec la Hongrie dans un accommodement en forme, qui lui facilita les moyens de s'emparer de l'Autriche. Ces avantages ne le satisfirent pas entièrement. Voulant étendre sa gloire au-delà des frontières de son royaume, il conçut le plan vraiment gigantesque d'une croisade contre les infidèles de la Prusse. En société avec les ducs de Silésie et de Pologne, ainsi que le margrave Othon de Brandebourg, il entreprit cette étrange expédition, qui lui réussit à souhait et qu'il couronna en jetant les fondements de la ville de Königsberg. Ces actions éclatantes mirent le comble à la gloire d'Ottokar, et si plus tard il refusa la couronne impériale, c'est parce qu'il se croyait plus puissant comme roi de Bohême que comme empereur d'Allemagne. Il contribua aussi puissamment à l'extension du commerce et à l'activité de l'industrie, et lorsqu'après quelques combats victorieux il eut joint à ses états la Styrie, la Carinthie, la Carniole, le Frioul et Portenau, rien n'égalait en Europe l'éclat de la couronne de Bohême.

me, ni la gloire du monarque, qui, de sa résidence de Prague, étendait sa domination depuis la Baltique jusqu'à la mer Adriatique. Jusqu'où ne seraient pas allées la puissance et l'influence de la Bohême si elle avait possédé seulement pendant un siècle une si vaste étendue de pays ! Mais la désunion qui régnait dans la maison du roi fut le prélude du démembrement du royaume. Ottokar s'était entièrement séparé de sa femme, Marguerite d'Autriche, veuve du roi d'Allemagne Henri VII, dont il ne pouvait avoir d'enfants, pour épouser Cunégonde, fille du roi de Hongrie, qui lui donna un héritier. Malgré cette alliance, le roi de Hongrie était son ennemi ; les deux monarques en vinrent bientôt, à Raab, à un combat sanglant, dont le résultat fut l'abaissement de la Hongrie. Dès ce moment Ottokar parut posséder d'un mauvais génie qui le poussa vers toutes sortes d'excès et d'injustices, particulièrement envers ses sujets allemands de la Styrie et de l'Autriche, ainsi que contre la noblesse mécontente. Et, comme il avait refusé pour la seconde fois la couronne impériale, il ne voulut pas reconnaître Rodolphe de la maison de Habsbourg, qui venait d'être élu sur son refus, et s'opposa formellement à reconnaître le droit de suzeraineté de l'empire sur les fiefs d'Autriche, de Carniole, de Carinthie et de Styrie, de l'administration desquelles il ne voulut pas rendre compte. Le nouvel empereur, irrité contre lui, déclara alors ces quatre fiefs vacants et propriété de l'empire. Il en fit autant à l'égard de la Bohême et de la Moravie, et, aidé de la Hongrie et de la Bavière, il entra en Bohême à la tête d'une armée considérable. Ottokar, après la prise de Vienne par l'empereur, fut obligé d'acquiescer à une paix honteuse qui lui fit perdre en un moment sa gloire et sa haute réputation de prudence. La Bohême perdit par ce traité, conclu en 1272, non seulement l'Autriche, la Carinthie, la Carniole et la Styrie, ainsi que tout le pays qu'elle avait conquis sur la Bavière, mais Ottokar fut encore obli-

gé de reconnaître son royaume comme fief de l'empire. Malgré ces dures conditions, l'empereur agit généreusement avec lui, car il donna sa fille en mariage à Wenceslas, fils et successeur d'Ottokar. Ce dernier ne fut néanmoins pas satisfait, et, à l'instigation de son infidèle épouse, il commença contre l'empereur la guerre la plus malheureuse qu'il eût jamais entreprise ; elle se termina par la bataille de Marchek (1278), où Ottokar perdit la vie. Ce prince, malgré ses passions, son despotisme, sa perfidie et la soif de conquête qui le dominait, n'en avait pas moins rendu la Bohême grande et puissante. — Après la mort d'Ottokar, l'état tomba dans une épouvantable confusion, due en partie aux intrigues des princes voisins, et favorisée par la noblesse de la Bohême, à laquelle de semblables circonstances convenaient parfaitement, soit pour ressaisir le pouvoir qui lui avait été enlevé, soit pour satisfaire sa cupidité. Tout ce qu'Ottokar avait créé d'utile fut bientôt détruit. Les deux écoles de Vienne et de Prague, qui jouissaient déjà d'une situation prospère, furent désertées ; les autres établissements créés pour les progrès de la civilisation furent abandonnés ; les nouvelles villes qu'on avait commencé à bâtir furent dévastées et incendiées par les Autrichiens, les Hongrois, les Polonais et autres ; les habitants furent ou étranglés ou chassés : en un mot, le pays tomba dans un tel état de désolation et de pillage que les habitants furent pour ainsi dire réduits à se mettre volens de grands chemins. Pour comble de misère, l'administration fut confiée à une régence composée de l'évêque de Bohême et d'Othon de Brandebourg, qui achevèrent de dévorer par leurs exactions le peu de ressources qui restaient encore. Cet état de choses dura jusqu'à l'avènement du jeune Wenceslas II, qui eut lieu en 1283. Elevé par le digne évêque Tobie de Prague, ayant sans cesse devant les yeux l'exemple de l'intègre Rodolphe de Habsbourg, il cicatriza les plaies de l'état, et pendant la durée de son règne (1283-1305) de 22

ans, il répandit un nouvel éclat sur le pays par la sagesse de son gouvernement. L'empereur, dont il était gendre, lui confirma la dignité d'électeur, et le nomma grand échanson de l'empire. Il rentra en possession de la Moravie, de la Misnie, de la Lusace, de Cracovie et de Sandomir; enfin les ducs de Silésie le reconnurent pour suzerain. Ainsi la Bohême brillait de son ancienne splendeur; en outre, d'immenses progrès avaient été faits dans l'agriculture, le commerce, l'industrie, les sciences et les arts. Cependant le roi Wenceslas ne jouit pas long-temps de son bonheur, car son épouse, l'excellente Gatha de Habsbourg, mourut en couches : c'est elle qui avait maintenu la bonne intelligence entre son époux et son frère l'empereur Albert I^{er}; mais après sa mort ce dernier poursuivit l'accomplissement de ses plans ambitieux, par jalousie de ce que les Hongrois et les Polonois avaient choisi Wenceslas II pour roi. Celui-ci n'avait accepté que la couronne de Pologne et avait envoyé son fils aux Hongrois. Albert voulait qu'on lui cédât ces deux royaumes, exigeait une dime de la Bohême, et demandait avec hauteur qu'on lui abandonnât Meissein et Egra : toutes prétentions auxquelles Wenceslas ne pouvait ni ne voulait souscrire. A ces injustices de l'empereur vint se joindre l'inimitié du pape. La Bohême fut mise en interdit, et le roi excommunié parce qu'il portait deux couronnes sans l'agrément du saint siège; enfin le royaume de Wenceslas fut mis au ban de l'empire; et bientôt après une armée considérable fut envoyée pour réduire le roi et ravager la Bohême; mais les Bohêmes ne firent aucun cas de l'excommunication du pape ni des ordres de l'empereur; au contraire, ils soutinrent si bien leur prince qu'il sortit triomphant de la lutte injuste dans laquelle on l'avait engagé, et qu'après avoir défait l'armée impériale il demeura roi de Pologne et son fils souverain de Hongrie, quoiqu'il fût mineur. Wenceslas mourut trop tôt pour le bonheur de la Bohême (1305). Son fils, âgé de 7 ans, lui succéda. Il avait cédé

la couronne de Hongrie à Othon de Bavière, et mourut assassiné à Olmütz par un certain Pottenstein, après un règne d'une année. Ainsi périt le dernier descendant mâle de cette maison des Przémysl, qui avait régné sur la Bohême l'espace d'environ 600 ans, depuis 720 jusqu'en 1305, et fait tant de bien au pays, particulièrement pendant les derniers temps. Il y avait cinq prétendants à la couronne de la maison de Przémysl, parmi lesquels trois sœurs du dernier monarque assassiné. La diète se déclara, entre ces prétendants, pour Rodolphe, frère de l'empereur Albert. Mais cette élection ne fut pas libre; bien au contraire, elle fut influencée par l'empereur, qui était aux portes de Prague avec une puissante armée. — Rodolphe I^{er}, roi de la branche de Habsbourg, fut généralement haï, et se conduisit de manière à augmenter le mécontentement des Bohêmes. Déjà en 1307 il s'éleva contre lui une sédition: pendant qu'on était occupé à l'apaiser, Rodolphe mourut inopinément après n'avoir régné que l'espace d'une année. La diète s'assembla de nouveau, et, après une discussion orageuse, elle se prononça pour le duc Henri de Carinthie, qui épousa Anna, sœur aînée de Wenceslas III, et régna de 1307 à 1311. A peine était-il monté sur le trône que l'ennemi acharné de la Bohême, l'empereur Albert, commença la guerre contre lui, pour donner la couronne à un autre de ses fils, mais il fut complètement battu, et assassiné l'année d'ensuite par Jean le Parricide. Quoique délivré de son plus mortel ennemi, Henri conçut des craintes sérieuses à l'égard des grands du royaume, qu'il soupçonnait de vouloir lui enlever sa couronne et peut-être la vie. Pour échapper au sort dont il se croyait menacé, il s'entoura de gardes, établit un vaste système d'espionnage, institua des châtimens sévères, enleva les vases sacrés des églises, et se permit contre le peuple les exactions les plus criantes. Sa fureur se tourna contre la princesse Elisabeth, sœur cadette du dernier des Przémysl, en qui le peuple avait mis toute sa confiance.

Il la fit jeter dans une prison, d'où elle s'échappa et se rendit à Nymphenbourg sur l'Elbe. Entourée des mécontents, elle demanda du secours à l'empereur Henri de Luxembourg, qui la recueillit et lui donna en mariage son fils Jean : celui-ci vint en Bohême à la tête d'une armée. Prague lui ouvrit ses portes, et, le roi Henri ayant été obligé de fuir, il fut élu roi l'an 1311. Il est le 1^{er} de la maison de Luxembourg qui régna sur la Bohême. — Les avantages extérieurs de Jean, son affabilité, mais surtout sa haute réputation de brave chevalier, lui concilièrent d'abord la confiance du peuple et de la noblesse. Il montra sur-le-champ ses intentions en ordonnant que tous les biens distracts ou obtenus de la couronne, dans les temps de trouble antérieurs à son avènement, seraient réunis immédiatement, sous peine de mort, sans distinction de rang ni d'état. Il ne réalisa pas cependant les espérances qu'on avait mises en lui, et son goût pour les aventures le détourna de ses devoirs, et lui fit abandonner le soin des affaires à des gouverneurs. C'est ainsi qu'il aida le duc Louis de Bavière à s'emparer de la couronne d'Allemagne, et qu'il voulait venger la mort de son père sur les Italiens, quand il en fut empêché par l'invasion des Hongrois. Les gouverneurs nommés par lui s'attirèrent la haine du peuple par leurs malversations. Le mécontentement se fit bientôt jour, et il se forma même un parti contre la noble reine Élisabeth, qui avait part à l'administration ; le roi, dans les mesures qu'il prit pour réduire les mécontents, se montra surtout sévère à l'égard de la noblesse. L'ordonnance qu'il avait rendue au sujet des restitutions à faire à la couronne avait indisposé tous les esprits ; à peine s'était-il éloigné qu'il éclata une révolte générale, secrètement fomentée par Frédéric d'Autriche. Henri de Lippe, gouverneur destitué par Jean pour abus de pouvoir, était à la tête des révoltés. Le roi, accouru sur la première nouvelle, trouva une résistance si bien organisée et si opiniâtre qu'il fut obligé d'en venir à

un accommodement avec Lippe. Il s'engagea donc par serment à le réintégrer dans son emploi de gouverneur, à congédier les soldats étrangers qu'il avait pour gardes et à ne prendre pour administrateurs du royaume que des indigènes. Ces conditions, auxquelles il dut forcément souscrire, l'exaspérèrent au plus haut degré. Il conçut bientôt des soupçons même sur ses proches, accusa la vertueuse Élisabeth d'avoir des vues ambitieuses sur la couronne pour elle et son jeune fils, qui portait le nom de Wenceslas, et, nouveau Néron, il incendia sa résidence de Prague. Il quitta ensuite la Bohême pour chercher des aventures, ne reparaissant jamais que lorsqu'il avait besoin d'argent. Il vécut ainsi quelque temps, mais bientôt sa haine et sa fureur ne connurent plus de bornes. Il exila en Bavière la reine Élisabeth, vers laquelle le peuple tournait ses regards suppliants, et lui enleva son fils, dont il fit faire à Paris l'éducation, sous le nom de Charles. Il conçut à la chute de la maison de Habsbourg, en prenant parti pour la Bavière à la bataille de Mühldorf, puis s'abandonna sans retenue à toutes ses passions, sans se soucier le moins du monde du gouvernement de la Bohême : bien au contraire, il pressurait le peuple et dissipait à l'étranger des sommes énormes. — La Bohême tomba alors dans un état déplorable : les lois étaient méconnues, le faible opprimé par le fort ; le vol et le meurtre se commettaient journellement avec la plus complète impunité ; le droit de propriété était un mot vide de sens ; le commerce et l'industrie étaient anéantis, et ceux qui échappaient aux brigandages de leurs voisins périssaient victime de la faim ou de la peste. Indépendamment de toutes ces misères, le roi était en guerre continue avec l'Autriche, la Hongrie, la Pologne, la Prusse et l'Italie, et le sang des Bohêmes teignait partout le sol étranger. Ce que le roi Jean ne pouvait obtenir par la force des armes, il cherchait à se le procurer par d'autres moyens : ainsi il crut acquérir la Carinthie et le Tyrol

en mariant son 2^e fils à l'héritière de ces deux pays, Marguerite de Maultasche, connue sous des rapports désavantageux. Il parut ne pas comprendre qu'il aurait pu employer pour le bien de son pays les rares talents et les moyens dont il était doué, et ne songea qu'à la gloire des armes : aussi la coalition de l'Autriche avec la Bavière, la Hongrie, la Pologne, le Brandebourg et la Misnie contre la Bohême offrit-elle un vaste champ à son humeur belliqueuse. Il se montra à la vérité en cette occasion guerrier et homme d'état, en ménageant à la Bohême un traité de paix fort avantageux. Mais ce qu'il entreprit ensuite ne fut qu'un tissu d'erreurs et de fautes qui affligèrent profondément la reine Élisabeth et ternirent sa gloire. — Après avoir fiancé sa fille Gutha à l'héritier du trône de France, il épousa lui-même une princesse de Bourbon et consacra le reste de sa puissance dont il jouissait aux intérêts de la maison régnante de France et à l'abaissement de la Bavière. Cependant la Bohême avait trouvé un sauveur dans le prince Charles, élevé à Paris. Il était devenu gouverneur du royaume et montrait déjà dans l'administration des affaires une haute prudence, ainsi qu'une probité et une bienveillance exemplaires. Il avait reçu une éducation brillante, parlait latin, allemand, italien et français, et entretenait le peuple dans sa langue maternelle. Il entreprit des voyages dans tous les états de son père pour se convaincre par lui-même des besoins du peuple, soutenant le faible et humiliant l'opprimeur. Cette conduite exemplaire éleva des soupçons indignes dans l'âme de son injuste père. Il lui retira le gouvernement de ses états, mais il fut bientôt obligé de le lui remettre, affligeant sans cesse son vertueux fils par toutes sortes d'excès. — Il devint aveugle, soit par son imprévoyance, soit par l'ignorance des médecins ; ce qui ne l'empêcha cependant pas de soutenir avec gloire une nouvelle guerre contre la seconde coalition de l'Autriche, de la Bavière, de la Hongrie et de la Pologne. Il conquit ce

dernier royaume, incendia une partie des faubourgs de Cracovie, et anéantit l'alliance de ses ennemis, mais il perdit le Tyrol. Il eut, avant sa mort, la satisfaction de voir son fils, le prince Charles, élu empereur d'Allemagne, de préférence au prince Louis de Bavière son concurrent. Ses vœux les plus chers s'étaient donc accomplis, à savoir l'élévation de la Bohême et l'humiliation de la Bavière. Mais à peine son fils avait-il ceint la couronne impériale qu'il partit avec lui pour aller soutenir les Français contre les Anglais, au lieu de s'apprêter à maîtriser les troubles qui allaient infailliblement surgir en Allemagne par suite de l'élection de son fils. Il combattit, tout aveugle qu'il était, à Creci (1346) avec beaucoup d'acharnement ; et lorsqu'on vint lui apprendre que les Français commençaient à plier, il se jeta dans la mêlée comme un furieux, portant des coups terribles à tout ce qu'il rencontrait, et périt massacré par les Anglais. — Telle fut la fin de ce monarque, premier roi de la maison de Luxembourg. Il fut amèrement regretté par son noble fils, qui avait aussi été blessé à Creci, et pleuré par le peuple, quoiqu'il eût volontairement trompé toutes ses espérances. C'est sous son règne que l'inquisition, cette arme exécrable du despotisme religieux, fut introduite en Bohême, par quatre moines, deux dominicains et deux franciscains. Elle fut principalement employée à l'oppression et à l'extermination des béguins et des bégards en 1317. (*V. ces mots.*) L'ordre des templiers qui possédait de grands biens, fut également persécuté de la manière la plus cruelle, plutôt par avidité que par conviction de son hérésie ; et l'exemple infâme donné par la France dans le procès injuste qu'elle soutint contre ces chevaliers fut suivi en Bohême non moins cruellement. On inventa d'affreux supplices pour les juifs, qu'on faisait périr sous les prétextes les plus futiles, afin de leur ravir les richesses qu'ils possédaient. C'est encore sous le règne du premier prince de la maison de Luxembourg que

la nationalité commença à subir des altérations : les mœurs, les usages et les costumes se ressentirent du contact des étrangers, que le roi avait accueillis en Bohême. Le luxe s'introduisit peu à peu, mais les sciences, les arts et la littérature ne firent que de très faibles progrès, quoique déjà quelques hommes instruits eussent écrit des relations historiques sur les hauts faits des Tschèques et se fussent efforcés de graver dans la mémoire de leurs contemporains les événements des siècles passés. Le germe d'une foule d'améliorations avait été étouffé sous le règne turbulent du roi Jean, et ne devait se développer que plus tard sous l'administration bienfaisante de son fils. — Le prince Charles, soigneusement élevé à Paris, et nourri de ce que les sciences et les arts offraient alors de plus précieux, avait déjà gagné l'affection des Bohèmes lorsqu'il n'était encore que prince royal et gouverneur. Après la mort de son père, à la bataille de Crécy, et lorsqu'il fut guéri de ses blessures, il revint dans son pays natal, comme roi et empereur d'Allemagne, à la plus grande joie des Tschèques, qui, dans la grandeur de leur souverain, voyaient aussi la leur. — La mort vint le délivrer de son compétiteur à l'empire, Louis de Bavière. Avec le talent d'un diplomate habile, il sut alors amener un autre concurrent, le loyal comte Günther de Schwarzbouurg, à un désistement en règle, et ne fut pas moins heureux à l'égard des difficultés suscitées par l'Autriche et le Brandebourg. De cette manière, il fut solennellement reconnu comme empereur d'Allemagne, sous le nom de Charles IV, et comme roi de Bohême sous celui de Charles I^{er}. Il sentit qu'il ne pouvait dignement porter le poids de ces deux couronnes s'il ne retirait promptement la Bohême de la confusion où l'avait plongée le règne de trente-cinq ans de son père. La paix lui parut un plus sûr moyen que la guerre pour rendre ses états prospères ; l'impartiale et équitable administration de la justice, l'observation et l'amélioration des lois, et la liberté fondée

sur la légalité, la meilleure manière de gagner l'amour du peuple pour un souverain. Sachant bien quelle est la source de ce sentiment, il s'engagea par serment à maintenir en honneur la constitution politique de la Bohême, à consulter ses représentants dans toutes les occasions, et à n'employer que des indigènes dans l'administration des affaires. De leur côté, les états assemblés s'obligèrent à maintenir l'hérédité de la couronne en faveur de sa descendance mâle ou féminine, en ligne directe ou collatérale, et en raison de la priorité des tiges. Ayant ainsi fixé les relations respectives du roi et des états, il commença son grand œuvre de l'affranchissement des bourgeois et des paysans, les délivra des exactions de la noblesse et obligea celle-ci, par l'entremise de l'archevêque, à lui prêter serment de foi et hommage. On vit alors la propriété du citoyen faible et obscur cesser d'être à la merci du fort et du puissant ; que si les mesures prises par le roi n'eurent pas toujours le résultat qu'il s'en était promis, au moins les progrès de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, la renaissance du goût pour les arts et les sciences, témoignèrent assez que du haut du trône un génie puissant influait efficacement sur le pays. — Il divisa la Bohême en douze cercles, administrés chacun par un juge de paix nommé par lui, et chargé de rendre la justice et punir sévèrement quiconque troublerait la paix publique, sans distinction de rang ni de personne. — Il accorda aux villes qu'il avait agrandies ou nouvellement fondées des privilèges importants, et aux bourgeois la libre disposition de leurs biens. Il fit entourer la plupart des villes de remparts et de fossés. Prague fut considérablement agrandie et embellie ; la nouvelle ville fut fondée par le roi lui-même. Charles accorda de grandes libertés au commerce intérieur et extérieur ; il appela à Prague des Hambourgeois, des Vénitiens et des Nurembergeois pour y fonder des établissements industriels, et fit un grand pas vers la tolérance reli-

gieuse en faisant venir de la Turquie des ouvriers en tapisseries, qui durent nécessairement avoir des relations multiples avec les chrétiens. Les arts et les sciences furent puissamment encouragés; une université par lui fondée à Prague en 1348, contribua beaucoup aux progrès de la littérature et des sciences. Il s'occupa du perfectionnement de la langue bohême, et excita puissamment l'émulation de ses sujets, en invitant publiquement comme empereur tous les princes de l'Allemagne réunis à faire instruire leurs fils dans cette langue. Il n'est pas besoin de dire que dans de telles circonstances la prospérité de la Bohême et son importance politique à l'extérieur s'accrurent prodigieusement. Charles voulait surtout agrandir le territoire de la Bohême et consolider sa puissance : c'était là son idée favorite. Il poursuivait ce projet avec une constance opiniâtre; et l'on doit admirer les moyens dont il se servit pour atteindre son but, quoiqu'ils ne soient pas tous exempts de reproches. Les principaux agrandissements qu'il désirait étaient la Lusace et le Brandebourg. Pour s'approprier ce dernier pays, Charles eut recours à tous les moyens possibles, et il devait d'autant moins facilement manquer son but qu'il en était déjà suzerain comme empereur d'Allemagne. Les descendants de Louis de Bavière, Othon-le-Romain et Othon-le-Finlandais ou le Fainéant, étaient les principaux obstacles qu'il avait à écarter, surtout à cause des héritiers légitimes qu'ils pouvaient laisser. Othon-le-Romain mourut prématurément; quant à Othon-le-Finlandais, dissipateur et voluptueux, Charles lui persuada facilement de lui vendre à l'avance ses états pour n'en jouir que dans le cas où il viendrait à mourir sans enfants. Il lui donna ensuite en mariage sa sœur, dont la stérilité devait bientôt réaliser ses souhaits et ses plans. Ainsi, le Brandebourg, après une contestation sans importance, passa à la Bohême, ou plutôt à la maison de Luxembourg, qui, à la vérité, ne le garda pas long-temps après la mort de Charles IV. Il contracta en outre des allian-

ces d'hérédité réciproque (*Erbverbrüderung*) avec le Brabant, le Limbourg, et même avec la maison de Habsbourg, son ennemie. Il porta ses vues jusque sur la Hongrie, non seulement pour une alliance, mais pour en augmenter quelque jour la Bohême, et maria dans ce dessein son second fils, Sigismund, à la princesse royale Marie de Hongrie. — Tout ce que Charles a fait comme empereur appartient plus à l'histoire d'Allemagne qu'à celle de Bohême. La seule chose qui nous reste à mentionner est le célèbre édit qu'il publia pour prévenir le démembrement du royaume, et par lequel la souveraineté de tous les états de la Bohême devait appartenir au seul chef de la maison régnante, et les autres membres de la famille royale rester subordonnés à celui-ci. Mais comme l'empereur lui-même avait environné tous les princes de la maison de Luxembourg de beaucoup de puissance et d'éclat; que par-là il avait excité en eux l'ambition et la soif de régner, cet édit eut plutôt pour résultat de hâter que de prévenir le démembrement de la Bohême. — Charles mourut au château de Prague, à l'âge de 63 ans, après un règne de 32, avec la gloire d'avoir rendu la Bohême l'état le plus florissant de l'Europe. A quel degré de splendeur ne se fût pas élevé ce pays, si favorisé de la nature, si les deux fils de Charles eussent marché sur les traces de leur père! Un contemporain de ce monarque, le florentin Mathieu Villani, en trace le portrait suivant dans ses *Istorie fiorentine* : « Il était d'une taille moyenne et un peu contrefait, de manière que la tête et le cou se portaient beaucoup en avant. Il avait le visage large, les yeux grands, les joues saillantes et épaisses, la barbe et les cheveux noirs, le front chauve. Ses vêtements étaient faits de bon drap; il portait un habit descendant jusqu'aux genoux, sans broderies ni ornement, qu'il tenait toujours entièrement boutonné. Sa bonne santé continuelle ne fut troublée qu'une seule fois par une courte maladie. Dans la 56^e année de son âge, il perdit sa première dent, qui lui repoussa tout aus-

sitôt après. Lorsqu'on lui adressait un discours, une harangue, il avait coutume de rompre en petits morceaux des baguettes d'osier, promenant alternativement ses regards d'un assistant à l'autre, sans jamais les fixer sur l'orateur, dont cependant il ne perdait pas une seule parole. » Au rapport de Pelzel, il avait une grande aptitude pour la sculpture en bois, et l'on voit encore au château de Karlstein plusieurs objets confectionnés de ses propres mains, tels que prie-Dieu, images de la vierge, croix, etc. Il était également fort versé dans la Bible, et l'on a même encore de lui plusieurs commentaires de ce livre. Quand il voulait se délasser du poids des affaires, il avait coutume de visiter le *collegium carolinum* de Prague, dont il était le fondateur, et assistait aux exercices scientifiques des professeurs et des élèves. Les successeurs de ce roi honnête homme ne surent pas conserver le sublime édifice qu'il avait pour ainsi dire tiré du chaos. Les événements désastreux qui, peu de temps après sa mort, désolèrent, non seulement la Bohême, mais encore l'Allemagne, et continuèrent jusque vers le milieu du x^e siècle, auraient pu être évités en partie, si les deux rois de Bohême, qui furent en même temps empereurs d'Allemagne, Wenceslas et Sigismond, tous deux fils de Charles, n'avaient pas mené une vie honteuse, l'un plongé dans la fainéantise la plus ignoble, l'autre dans les voluptés les plus sales et dans les prodigalités. Wenceslas IV monta sur le trône à l'âge de 18 ans, et fut en même temps élu empereur d'Allemagne sous le nom de Wenceslas I^{er}. Il eût fallu la force et la maturité d'un homme pour porter deux couronnes dans des circonstances aussi difficiles. La division déplorable qui avait éclaté dans le sein de l'église appelait alors toute l'attention des princes à cause des maux incalculables qui en pouvaient résulter pour leurs sujets. Wenceslas n'était pas de taille à maîtriser de semblables dissensions. Il se mit en hostilité ouverte avec le clergé, se conduisit

avec si peu de ménagement, avec tant d'insolence et de cruauté envers les prêtres, les nobles et les bourgeois, qu'on songea à mettre un terme à sa tyrannie. On s'empara un jour de sa personne, et on l'enferma d'abord au château de Prague, plus tard à celui de Wischehrad. Ce fait important n'en demeure pas moins un acte de violence, en ce qu'il n'avait pas reçu l'assentiment du peuple réuni en diète; mais, si cet assentiment manquait à cet acte d'audace, il avait été sanctionné par les plus proches parents de Wenceslas, par son frère Sigismond et par Jobst de Moravie son cousin, qui, ainsi que les princes voisins de Saxe et d'Autriche, eurent connaissance de la conjuration, et la favorisèrent par tous les moyens à leur disposition. La captivité de Wenceslas resta un secret pour son peuple, qui n'en eut pas le moindre soupçon, parce que tous les actes publiés au nom du monarque pendant son emprisonnement ne manquaient jamais de parler de sa liberté. A la fin, il fut tiré de son cachot par ses cousins Jean de Lusace et Procope de Moravie. Si avant sa captivité Wenceslas s'abandonnait sans frein à la cupidité, à la vengeance et à son humeur sanguinaire, ce fut bien pis après : sa rage et sa fureur ne connurent alors plus de bornes, et il fit du bourreau son compagnon. Il devint donc un objet de haine pour son peuple et de mépris pour toute l'Allemagne, et ces sentiments ne tardèrent pas à se manifester à l'assemblée des princes de l'empire à Lahnstein, par-devant laquelle il fut cité. N'ayant pas obéi à la citation, Wenceslas fut déclaré indigne de la couronne et remplacé par l'électeur palatin Ruprecht (1401). Il voulut alors, lui faible, plongé dans la fainéantise et la débauche, défendre les armes à la main ses droits aux deux couronnes impériale et royale, et crut pouvoir s'appuyer de ses parents et particulièrement de son frère Sigismond, qui, pour s'assurer la couronne de Hongrie, avait engagé le Brandebourg à Jobst de Moravie. Sigismond parut en effet, mais au lieu de seconder les efforts de son frère, il le fit prisonnier par

trahison, le traîna d'abord à Prague, puis à Vienne, où il le tint renfermé pendant dix-huit mois. Délivré par les efforts de quelques serviteurs dévoués, Wenceslas revint à Prague, où il fut accueilli au milieu des acclamations du peuple, non qu'il en fût aimé, comme on sait, mais les Bohèmes s'estimaient heureux d'être délivrés du perfide Sigismond, qui, au rapport des historiens du temps, avait agi encore plus cruellement que lui pendant le peu de temps qu'avait duré son gouvernement. On pouvait d'autant moins supporter ses cruautés que sa trahison envers son frère avait exaspéré les esprits chez ce peuple à demi sauvage et en proie, par suite de la confusion générale, aux plus honteuses passions. — L'arrivée de Wenceslas fut donc saluée comme un heureux événement par les Bohèmes, quoique cependant il ne méritât nullement les témoignages d'affection qu'il en reçut; car, après sa seconde captivité et son troisième avènement au trône, il tomba dans un état presque complet d'apathie et de stupidité, et devint un véritable misanthrope, sans doute par suite des chagrins cruels qu'il avait essayés. — L'usage immodéré du vin, des débauches nocturnes, et une vie des plus irrégulières, ravirent à ce monarque jeune encore presque toute son énergie morale, à tel point que, semblable à une ombre impuissante, il vit désormais avec indifférence les entreprises de ses proches parents, sans seulement tenter d'y opposer la moindre résistance. Son frère Sigismond, qui, indépendamment de la couronne de Hongrie, portait enfin celle d'empereur d'Allemagne, donna le Brandebourg (après y avoir prélevé des sommes considérables) au hurgave de Nuremberg, Frédéric de Hohenzollern; acte qui détachait cette province des possessions de la maison de Luxembourg. Mais comment Wenceslas aurait-il pu s'opposer à cette violation de la loi fondamentale de la monarchie, lui qui ne pouvait maîtriser les troubles qui désolaient son royaume héréditaire? — C'est alors que commencèrent à Prague des scènes qui,

bien que les acteurs ne s'y combattissent d'abord qu'avec les armes de la parole, devaient plus tard faire tirer l'épée du fourreau, pour donner aux mots un cachet saillant d'infailibilité. Ces événements, graves dans leurs conséquences, eurent leur cause principale dans l'apparition de l'enthousiaste Jean Huss (voyez ce nom). Ce recteur de l'université de Prague voulut d'abord assurer à ses concitoyens la prépondérance dans cet établissement en accordant trois voix aux Bohèmes et une seulement aux étrangers. Il prêcha ensuite énergiquement contre la luxure et l'immoralité des prêtres et des nobles, appela le pape ennemi de l'église (l'influence romaine à cette époque diminuait considérablement, en raison du scandale qu'offrait la lutte de deux compétiteurs au saint-siège), se déclara partisan de la doctrine de Wicléf, professeur à l'université d'Oxford, et gagna un si grand nombre d'adhérents parmi le peuple par la publication de ses sept *Maximes Principales*, que l'archevêque Zbinko et d'autres prélats crurent devoir sévir enfin contre cet ennemi acharné de l'église. — L'archevêque accusa Huss en cour de Rome, et fit en même temps brûler publiquement une quantité considérable d'ouvrages du professeur Wicléf, acte qui eut précisément un résultat contraire à celui qu'en espérait, car Huss et ses partisans y puisèrent un redoublement de zèle et de fanatisme. Et lorsque cet homme extraordinaire fut chassé de Prague, il traversa la Bohême, transformant son exil en un cortège de triomphe, que le peuple venait grossir de tous les côtés pour entendre la parole de vérité de la bouche même du grand homme. — Notre siècle, en apparence si tolérant et si sensé dans les jugements qu'il porte sur les choses passées, trouvera sans doute beaucoup à blâmer dans la manière dont Jean Huss propagea sa doctrine; et de fait, les écarts de son zèle ne peuvent en aucune façon être justifiés, et encore moins les discours dans lesquels il s'efforçait d'abaisser et de livrer au ridicule des institutions et des

personnes qui , à cette époque , étaient considérées comme inviolables et sacrées , et ne pouvaient être blâmées qu'en raison des faiblesses de l'humanité. Si , au lieu des passions , la prudence et la modération l'avaient guidé dans la propagation de la vérité , peut-être que 100 ans plus tôt il aurait porté près de la perfection l'œuvre de la régénération spirituelle , vaincu le génie de l'ignorance dès le commencement du xv^e siècle , et évité de périr martyr sur un bûcher , pour sceller de son sang la vérité de ses préceptes. Le faible Wenceslas , ennemi déclaré des riches notabilités ecclésiastiques , ne s'opposa pas aux entreprises du réformateur ; au contraire , il fit une réponse frivole aux prêtres chargés de porter plainte devant lui , ne déguisant pas même sa joie de ce qu'eux aussi connussent enfin la persécution. Si par cette conduite Wenceslas eut l'intention d'encourager la réforme naissante , sa faiblesse et sa paresse lui ôtèrent tout moyen de lui prêter un appui vigoureux. Peut-être Wenceslas doit-il être considéré comme la seule cause des maux incalculables et des désordres affreux dont la Bohême fut si long-temps le théâtre , et qui causèrent la ruine de ce pays si florissant sous Charles IV^e. L'empereur d'Allemagne Sigismond , le perfide frère de Wenceslas , se mêla des troubles causés en Bohême par la lutte des opinions religieuses , et , sous sa promesse impériale d'un sauf-conduit , fit citer Jean Huss à comparaître devant un concile réuni à Constance en 1414. Là on ne lui laissa d'autre alternative qu'entre une rétractation formelle de ses principes et la mort. L'enthousiaste Jean Huss choisit ce dernier parti , et périt , malgré la parole impériale , victime d'un clergé irrité , l'an 1415. Son noble ami Jérôme de Prague , disciple de Wiclef , le suivit au tombeau un an plus tard. La mort de ces deux héros de la foi protestante fut le signal d'un soulèvement général de leurs nombreux partisans , qui commença par le vol , l'incendie et le meurtre , et se termina par une guerre générale , connue en Bohême et en Allemagne sous le nom de *guerre des*

hussites. Jean Zizka de Troitznow , guerrier au cœur d'airain , se mit à la tête des hussites , et le faible Wenceslas , qui n'avait plus du roi de Bohême que le nom , ne sut plus alors à qui s'adresser ni quels moyens employer pour mettre un frein à la révolte. Quand cet état de choses eut duré quelque temps , Wenceslas se laissa persuader par ses conseillers d'appeler aux armes le peuple en masse ; mais il fut obligé de retirer son édit presque aussitôt après qu'il eut été publié , en voyant que cette mesure ne remplirait nullement les intentions qui l'avaient dictée. Tandis qu'on délibérait sur ce sujet à l'hôtel-de-ville de Prague , un hussite , qui passait , fut blessé d'une pierre lancée d'une des fenêtres de l'hôtel : ce fut le signal d'une révolte générale. Le farouche Zizka assiégea l'hôtel avec les siens , s'en rendit maître , et fit jeter par les fenêtres un grand nombre des conseillers présents à la délibération. On croit que le roi Wenceslas périt dans cette bagarre (1419). Quelque déplorable qu'ait été le règne de ce monarque , on peut dire que les maux qui affligèrent la Bohême commencèrent seulement après que l'empereur Sigismond eut réuni cette couronne à la sienne. Les partisans de J. Huss regardaient ce prince comme le meurtrier de leur maître. Les catholiques ne le détestaient pas moins comme un débauché , et comme un homme qui n'avait ni foi ni honneur. Comme guerrier , il n'était pas plus avantageusement connu , car il s'était laissé battre par les Turcs à Nicopolis ; en un mot , Sigismond n'avait aucune qualité qui militât en sa faveur. Comment dès lors lui aurait-il été possible de tenir tête aux hussites , dont le fanatisme et la fureur étaient maintenant poussés jusqu'à l'aveuglement ? Ces sectaires formaient , à proprement parler , trois partis qui se distinguaient soigneusement entre eux par leurs opinions et leurs prétentions. Au parti des calixtins ou utraquistes (*voy. ce mot*) appartenaient en général les bourgeois , hommes qui , en raison de leurs professions et de leurs habitudes

paisibles, n'élevaient pas leurs prétentions trop haut, et les exposaient d'une manière modérée. Après ceux-ci venaient les taborites, pour la plupart manouvriers sans profession fixe. Chez eux s'annonçait déjà un certain esprit d'insubordination et de violence; ils voulaient arriver promptement, et par la force des armes, à leur but. Les plus sauvages et les plus indomptables de tous étaient les horebites, composés en grande partie de paysans qui voulaient satisfaire leur désir héréditaire de vengeance et laver dans le sang de leurs oppresseurs les humiliations qu'ils avaient endurées jusqu'alors. — Les forces des hussites, composées de ces éléments si hétérogènes, se mirent en mouvement sous les ordres du héros borgne Zizka, sur la nouvelle que l'empereur Sigismond allait envoyer contre eux d'Allemagne une armée de croisés. Le bruit s'étant répandu que les papistes tenaient renfermés dans les sombres cavernes de Tabor des milliers de prisonniers hussites, la soif de la vengeance s'accrut dans l'armée de Zizka, à tel point qu'elle battit l'armée impériale supérieure en nombre. Après cette victoire, les hussites se livrèrent à toute espèce d'excès. Les couvents, les églises, les villages et les villes devinrent la proie des flammes. Les cruautés les plus atroces furent exercées envers les prisonniers, et il y a d'autant moins lieu d'en douter que les historiens qui les rapportent étaient partisans des hussites. La défaite de l'armée impériale et par suite les traitements cruels dont les catholiques étaient l'objet firent naître, chez quelques princes allemands et chez l'empereur Sigismond, le désir d'en venir à un accommodement, dans le cas où les propositions des hussites seraient admissibles. Ceux-ci réduisirent leurs prétentions à quatre articles principaux : 1^o liberté de prédication ; 2^o communion sous les deux espèces ; 3^o abandon des biens du clergé ; 4^o punition publique par le pouvoir temporel des péchés mortels, aussi bien chez les laïcs que chez les ecclésiastiques. Ces quatre principaux articles, et surtout le

dernier, parurent aux catholiques des prétentions par trop exagérées. Après des négociations infructueuses, Sigismond se sauva de Bohême, en abandonnant le pays à Zizka, unique général des hussites après la mort de Krussnín et de Husynecz. L'empereur d'Allemagne, accompagné de son futur gendre et successeur, Albert V, pénétra de nouveau en Bohême à la tête d'une armée considérable ; mais il fut battu une seconde fois près de Deutschbrod. Cette ville fut incendiée deux jours après avoir été prise d'assaut par Zizka, et tellement dévastée par les hussites qu'elle resta inhabitée pendant 15 ans. Malgré sa défaite, Sigismond n'en célébra pas moins le mariage de sa fille unique Élisabeth avec Albert. Il lui promit tous les pays soumis à sa domination s'il voulait l'aider à rentrer en possession de la Bohême, son royaume héréditaire. Il s'offrit alors une excellente occasion, si l'empereur eût su profiter des avantages que lui préparait la situation actuelle de ses ennemis. Des dissensions de plus d'un genre se manifestèrent chez les hussites : elles avaient pour cause la fortune des armes de Zizka et la jalousie qu'elle excitait. La secte des picards, qui niaient la transsubstantiation (dont l'impossibilité avait été prêchée par l'Anglais Peter Payne, disciple de Wiclef, récemment arrivé à Prague), ayant surgi, ces sectaires furent tous atteints par le bras vengeur de Zizka, et massacrés sans pitié comme des novateurs dangereux. A peine cette secte fut-elle anéantie qu'il s'en forma aussitôt une nouvelle, les *adamites* (voyez ce mot), qui, pour suivre l'exemple du premier couple, se dépouillaient de leurs vêtements, allaient tout nus, prétextant qu'ils vivaient dans un état complet d'innocence. On sévit contre ceux-ci avec la dernière rigueur : ils furent soumis à la torture et livrés au bûcher. Mais ils étaient tellement aveuglés par leur croyance fanatique que pour elle ils enduraient les tourments les plus atroces sans proférer une seule plainte. Enfin, les moins mo-

dérés des hussites, les taborites, s'élevèrent contre les utraquistes, prétendant que, parce qu'ils interprétaient la Bible autrement qu'eux, ils étaient des hérétiques, et méritaient d'être punis. Cependant Zizka, chef des taborites, triompha de toutes ces difficultés; il soumit en grande partie toutes les opinions divergentes, punit les dissidents et traita les calixtins de samaritains. Il lui arriva de perdre l'œil qui lui restait, mais cela ne l'empêcha pas de conduire ses hordes furieuses en Moravie, en Autriche et ailleurs, pour y répandre l'épouvante et la dévastation. Pendant que le général aveugle portait à l'étranger la terreur de ses armes, les calixtins se soulevèrent à Prague. Il résolut aussitôt d'accourir pour réduire en cendres la ville samaritaine. Sur les instances des utraquistes, le prince Sigismond Koributh de Lithuanie, [neveu du grand-duc Witold, était arrivé avec 5,000 cavaliers pour seconder les hussites modérés, non seulement contre les catholiques, mais encore contre les farouches taborites. L'expédition de Zizka contre la ville de Prague et son projet de la réduire en cendres trouvèrent dans son armée même tant d'opposition qu'il fut obligé d'employer toute son autorité pour apaiser la révolte. Le député de Prague, le jeune prédicateur Rokyczana, négocia la paix, et Zizka fit son entrée à Prague à la tête de ses taborites (14 septembre 1424). Le 11 octobre suivant, Zizka mourut de la peste au siège de Przbislaw, précisément dans le même temps que des ambassadeurs de l'empereur Sigismond venaient lui offrir le gouvernement général de la Bohême, avec le titre de généralissime et un traitement annuel considérable, pourvu qu'il voulût reconnaître l'empereur comme souverain du pays. Zizka en mourant ordonna qu'après sa mort on enlevât la peau de son corps pour en recouvrir un tambour, afin que le son de cet instrument guerrier animât les hussites au combat et les conduisit à la victoire. Ceux-ci lui firent de terribles funérailles. Ils prirent d'assaut Przbis-

law et la détruisirent par le fer et par le feu. Ils conduisirent son corps à Czeslau, et lui élevèrent un superbe monument. On trouve des détails sur le caractère et la tactique de Zizka dans *Hist. Bohem.* d'Eneas Sylvius, dans *Balbini epitome*, et dans l'*Histoire des Allemands* (*Geschichte der Deutschen*), par Menzel, tom. 6 : nous y renvoyons nos lecteurs. Après sa mort, deux disciples de cet ange exterminateur se mirent à la tête des hussites : ce furent Procope-le-Grand, appelé aussi le *Tonsuré*, parce qu'il avait été moine, et Procope-le-Petit, dont les partisans se faisaient appeler les *orphelins*, parce qu'ils disaient avoir perdu leur père dans la personne de Zizka. A la tête des horebites était depuis long-temps Hynko Krussina de Lichtenburg ; les calixtins, composés en grande partie des bourgeois de Prague, avaient choisi pour chef le prince Sigismond Koributh. Ces quatre sectes se dirigèrent sur différentes contrées. Tandis que les taborites, sous la conduite de Procope-le-Grand, ravaquaient l'Autriche, les horebites, sous Hynko, la Lusace ; et les orphelins, sous Procope-le-Petit, la Silésie, les calixtins, sous les ordres de Koributh, se dirigèrent vers la Moravie. Le passage de ces hordes meurtrières était marqué par la plus cruelle dévastation, et le butin considérable qu'elles faisaient devenait ensuite entre elles des sujets de discorde et de désunion. La misère affreuse que les phalanges hussites traînaient après elles par leurs continuelles rapines augmentait de jour en jour. Une croisade fut ordonnée contre elles par une bulle du pape, mais elle fut annulée par la sanglante bataille de Bichani (1426), gagnée par les taborites, sous les ordres de Procope-le-Grand. Plus de 15,000 hommes furent tués du côté de l'armée allemande. L'année suivante, les chefs des taborites se coalisèrent pour marcher sur Prague contre les calixtins, ainsi que l'avait voulu faire Zizka trois ans plus tôt, mais la nouvelle d'une quatrième croisade, ainsi que l'absence du prince

Koributh de la ville de Prague, donnèrent lieu à un arrangement entre les calixtins et les taborites, qu'on jugea d'autant plus nécessaire que l'armée croisée s'élevait cette fois à 160 mille combattants, commandés par trois électeurs. Cependant cette puissante armée fut mise en déroute par les hussites, et complètement battue à Mies : l'armée de l'empereur Sigismond et de son gendre eut le même sort ; les deux Procope pénétrèrent même jusqu'à Presbourg, et réduisirent en cendres la capitale de la Hongrie. Après ces dernières dévastations, de nouvelles dissensions parurent s'élever parmi les différents partis des hussites ; ils sortirent de Bohême par quatre chemins opposés, détruisirent une partie de la ville de Dresde, mirent le feu à Torgau, et ravagèrent principalement les villages de la Marche de Brandebourg. Il arriva alors que le nombre de leurs partisans s'augmenta considérablement, non à cause de l'excellence de leurs principes, mais bien du butin immense qu'ils faisaient. — Toutes ces raisons engagèrent l'empereur à renouer des négociations ; mais elles n'eurent aucun résultat, parce qu'il ne voulait pas reconnaître les quatre articles des hussites, ni accepter Procope-le-Grand pour gouverneur-général. Les hussites choisirent celui-ci pour généralissime de toutes leurs forces militaires. A ce titre, Procope les réunit et ravagea, à leur tête, la Franconie, la Saxe, la Moravie, la Silésie, l'Autriche, la Thuringe, la Misnie et le Brandebourg. Il mit en suite la nouvelle armée impériale, et porta les choses à ce point que les hussites déclarèrent unanimement qu'ils ne se soumettraient plus aux décisions du concile de Bâle. Ce concile avait été convoqué pour le printemps de 1431, sur les instances du clergé, avec l'agrément du pape Martin V (qui mourut en février 1431). Pour témoigner de son obéissance aux princes et au roi, le concile adressa enfin une invitation aux hussites. Ceux-ci envoyèrent une députation à Bâle (1432), composée de quatre religieux et quatre laïcs, accompagnés

de 300 cavaliers. Procope-le-Grand faisait partie de cette députation. Son nom redouté excita la terreur dans la ville de Bâle. Les négociations principales rotulèrent sur les quatre articles de Prague. Mais comme des deux côtés on ne pouvait parvenir à s'entendre, les Bohèmes se retirèrent. Cependant le concile leur envoya des députés, qui leur présentèrent un concordat, dans lequel les quatre articles de Prague étaient sanctionnés, mais avec quelques légères modifications. Les calixtins, comme les plus modérés, acceptèrent ce concordat, et eurent à ce sujet avec les taborites et les horebites une violente contestation, qui fut enfin décidée par un combat sanglant qui eut lieu à Böhmischbrod, le 30 mai 1434, et dans lequel les taborites furent entièrement défaits. Les deux Procope perdirent la vie dans ce combat. On présume avec beaucoup de vraisemblance que les taborites furent trahis dans cette circonstance par un de leurs chefs de cavalerie, nommé Czapek. On se délivra des prisonniers taborites de la manière la plus cruelle, pensant que, habitués qu'ils étaient depuis 14 ans au meurtre et au pillage, ils ne se corrigeraient jamais. On promit de grandes récompenses à ceux qui voudraient se ranger sous la bannière des calixtins et combattre leurs anciens frères d'armes, et un congé en forme à ceux qui, las de la guerre, voudraient se retirer dans leurs foyers. On tint parole à ces derniers. Quant aux premiers, au nombre de plusieurs mille, sous le prétexte de leur donner des armes et des ordres, on les attira perfidement dans des granges vides, on en mura les portes, et on livra ensuite aux flammes ces bâtiments remplis d'hommes. Cette scène effroyable termine à proprement parler le drame sanglant qui se joua en Bohême sous le nom de guerre des hussites ; car les combats partiels qui après la mort des deux Procope furent livrés en différents lieux aux taborites fugitifs n'eurent plus la même importance, bien qu'ils eussent encore ce même caractère d'inhumanité qui dis-

tingua tous les combats livrés à cette époque. Après leur victoire sur les taborites, les calixtins, surtout ceux de Prague, entrèrent en négociation par l'entremise du chancelier Meinhard de Neubaus et de Jean de Rokyczana avec l'empereur Sigismond et son gendre Albert V d'Autriche. Les Bohêmes présentèrent un projet de capitulation en quatorze articles, dont le premier était la confirmation des quatre principaux articles de Prague. Après que Sigismond et les chefs des hussites eurent signé la capitulation et prêté serment au concordat, l'empereur et Albert d'Autriche firent leur entrée solennelle à Prague au milieu de la jubilation des bourgeois, qui croyaient avoir enfin obtenu une paix durable, et la tranquillité après laquelle ils soupiraient depuis long-temps. Mais Sigismond ne jugea pas à propos de tenir les promesses qu'il avait faites, prétextant qu'on les lui avait arrachées par la violence. Il appela de nouveau les moines et les nonnes dans le pays, leur assigna des couvents, entre tint le clergé catholique avec les deniers de l'état, et refusa d'assister au service divin des calixtins. Ces premières mesures de Sigismond furent payées de la faveur du pape; mais elles excitèrent le mécontentement des Bohêmes. La ville de Koenigingratz, et un noble hussite, nommé Rohacz de Duba, se déclarèrent ouvertement à ce sujet, disant hautement que le roi était un traître et un parjure, auquel on n'était pas obligé de garder la foi promise. La ville fut bientôt forcée de se soumettre malgré la défense héroïque de Rohacz de Duba. Son château, qu'il appelait une nouvelle Sion d'où devait sortir de nouveau le salut de la Bohême, fut enlevé d'assaut. Lui et les braves qui l'avaient secondé dans son entreprise furent pendus sous les yeux de l'empereur. Après la répression de cette révolte, Barbara de Cilley, épouse de Sigismond, voulant profiter du mécontentement des Bohêmes, au sujet de l'observation du concordat par le concile de Bâle, ourdit une conjuration dont le

but était de faire passer la couronne de Bohême sur la tête de son neveu, le roi de Pologne, Wladislas, âgé de 14 ans. Elle fut secondée dans ce projet par les principaux chefs des hussites, tels que Georges de Podiebrad, Alexis de Sternberg et Henri Praczek. L'affaiblissement toujours croissant de l'empereur (il avait alors 69 ans) et sa fin prochaine semblaient favoriser le complot. Cependant il le découvrit, évita, à force de dissimulation, les embûches de sa femme, et la fit arrêter par son gendre Albert d'Autriche. Il confirma le choix qu'il avait fait de ce dernier pour successeur, et chargea son fidèle chancelier, Gaspard Schlick, de le faire sanctionner par la diète. Peu de temps après, il mourut (9 décemb. 1437), après avoir régné 17 ans sur la Bohême, mais seulement de nom. — Avec lui s'éteignit la branche de Luxembourg, après avoir fourni quatre rois à la Bohême, dont un seul, Charles I^{er}, avait su faire le bonheur du pays. Conformément aux ordres de son défunt maître, Schlick s'efforça de faire agréer aux états de la Bohême la nomination d'Albert, déjà empereur d'Allemagne et roi de Hongrie. Il n'eut pas de difficultés à surmonter de la part du parti catholique et des six villes, Prague, Pilsen, Kuttenberg, Budweis, Leimeritz et Schlan. Il n'en fut pas de même du côté des calixtins, qui savaient à quoi s'en tenir sur la bienveillance du nouvel empereur à leur égard, depuis la capitulation si bien jurée par Sigismond. — Un grand nombre de villes refusèrent leur consentement à l'élection d'Albert d'Autriche; à l'inspiration des chefs hussites dont nous avons parlé plus haut, les Bohêmes élurent même pour roi le prince polonais Casimir, âgé de 13 ans, et frère du roi de Pologne Wladislas. Plusieurs milliers de cavaliers polonais devaient donner une certaine importance à cette élection, qui eut lieu à Tabor, au mois de mai 1438; mais, en dépit de ce renfort envoyé par les Polonais, Albert n'en fut pas moins couronné roi de Bohême à Prague au mois de juin de la même année par l'archevê-

que d'Olmütz. Alors commença nne guerre intestine, conséquence naturelle de l'élection de deux rois dans un même pays. Cette guerre fut accompagnée d'une affreuse épidémie qui enleva le vicaire de l'archevêché de Prague, Philibert, évêque de Coutance, et le chef du consistoire des calixtins, Chrétien de Prachaticz. Cette circonstance disposa les esprits des deux partis à un accommodement qui rétablit en quelque sorte la tranquillité publique. Cependant, l'empereur Albert était passé en Hongrie pour livrer bataille aux Turcs; mais, attaqué d'une violente dysenterie, causée par l'usage immodéré des melons, il mourut en 1439. Après sa mort, son épouse Elisabeth mit au monde une princesse de la maison de Luxembourg et un prince, Ladislas, auquel on donna le surnom de Posthume. Les Bohèmes refusèrent obstinément de le reconnaître pour roi.—La Bohême se vit de nouveau exposée à l'anarchie : tandis que les grands du royaume tournaient leurs espérances vers quelque prince voisin, Barbara de Cilley, épouse du défunt Sigismond et aïeule du prince nouveau-né, s'adressait à tous les partis et cherchait à se créer une influence puissante, même à s'emparer de la couronne en fomentant secrètement des dissensions entre les catholiques et les calixtins. Georges de Podiebrad, guerrier distingué, homme d'état et chef principal des hussites, sortit triomphant de ce chaos, herceau ordinaire des grands génies. A la vérité, la proposition qu'il fit d'élire un roi fut directement repoussée par les catholiques; le légat du pape, qui s'était enfui avec le concordat, mais qui fut rattrapé, exaspéra les esprits par ses menaces. Cependant, au milieu de la révolte, Georges Podiebrad réussit à se faire nommer à Kutteneburg par son parti gouverneur-général du royaume. Il s'avança alors contre Prague à la tête d'une armée, pour réduire les bourgeois excités à la révolte par Rokyczana, et fut assez heureux pour chasser de la ville les catholiques, faire prisonnier leur chef, Meinhard de Neubaus, réconcilier les dif-

férents partis, et les conduire ensuite au combat dans la Saxe. Chacun reconnaissant en lui un génie puissant et habile, il fut de nouveau nommé gouverneur du royaume par la diète réunie en assemblée générale à Prague. A peine la voix du peuple lui avait-elle confirmé cette dignité importante qu'il montra au grand jour son caractère noble et désintéressé. Il redemanda impérieusement le jeune prince royal Ladislas, qu'on avait jusqu'alors gardé en Autriche, en le faisant passer tantôt pour très malade et tantôt pour mort.—Le prétexte apparent qu'on fit valoir pour éluder la demande des Bohèmes fut que son séjour en Bohême serait une injure pour l'Autriche et la Hongrie. Enfin, au bout de quelques années, ce prince arriva en Bohême comme roi (1453), confirma la nomination de Georges Podiebrad, mais montra beaucoup d'éloignement pour le prédicateur Rokyczana. Ce monarque avait 18 ans lorsqu'il demanda et obtint la main de la princesse Magdeleine, fille de Charles VII de France. Après beaucoup de discussions entre la Hongrie, l'Autriche et la Bohême, il choisit enfin la ville de Prague pour la célébration de son mariage. Il y fit donc son entrée solennelle, mais en cette occasion il montra peu d'égards aux calixtins, et trahit par là la haine qu'il leur portait. Sa mort, arrivée subitement le 23 novembre 1457, fit penser que Rokyczana, chef spirituel des calixtins, n'y était pas étranger. Il ressort clairement des écrits d'Æneas Sylvius, (*Hist. Bohem.*, ch. 71) que Ladislas lui-même crut qu'il était empoisonné; et il paraît qu'il en fit la confidence à ses médecins en leur recommandant le secret pour leur propre sûreté. Cependant il est plus vraisemblable d'attribuer cette mort prématurée à une maladie, qui, à cette époque, décima les habitants de Prague; c'est du moins ce qu'assurent Théobald et Balbin (*V. l'Histoire de la Bohême* par Pelzel [*Pelzel's Bohmische geschichte*, s. 373]). Georges de Podiebrad avait su gagner l'amitié de Matthias Corvin, nouvelle-

ment élu roi de Pologne, lorsque ce dernier était prisonnier d'état à Prague. Georges le rendit à la liberté sans rançon et l'accompagna jusqu'à la frontière du royaume en lui rendant les plus grands honneurs. Après la mort du jeune Ladislas, Georges Podiebrad fut élu roi par la diète, en mars 1458 ; le zélé Rokyczana parla pour lui et sut évincer les autres prétendants , qui étaient pour la plupart des têtes couronnées ou des princes ayant droit plus ou moins à la couronne de Bohême. Pour maintenir intacte l'amitié qui l'unissait à Matthias Corvin, il lui donna en mariage sa fille Catherine. Il se soumit ensuite à la volonté du pape avec réserve expresse du concordat, subjuguait la Moravie, la Silésie et la Lusace, fut reconnu solennellement par l'empereur, se fit couronner par un catholique et maintint en même temps les libertés et les privilèges des calixtins. De cette manière, la paix intérieure fut rétablie pendant quelque temps ; mais, du moment où le cardinal Æneas Sylvius monta sur le trône pontifical sous le nom de Pie II, les troubles recommencèrent et durèrent presque sans interruption jusqu'à la mort de Georges. Ce Pie II, ennemi personnel de Georges, le déclara hérétique et exigea l'abolition du concordat, prétention que celui-ci pouvait d'autant moins admettre que les conséquences naturelles en eussent été l'irritation des calixtins et le déchaînement des catholiques. Georges fit au pape des représentations énergiques, et cependant mesurées, l'assura de son dévouement, mais ne put le déterminer à rien céder de ses prétentions. Au contraire, le pape lança contre lui l'excommunication, et le somma de venir à Rome rendre compte de sa conduite. L'empereur et d'autres princes d'Allemagne essayèrent de déterminer le souverain pontife à un accommodement, mais en vain ; ce prêtre entêté refusa toute concession, et mourut le 14 août 1464 avec sa colère contre Georges Podiebrad. — Son successeur dans la chaire de saint Pierre, Paul II, n'héritait pas seulement de sa haine, il renchérit encore sur l'in-

flexibilité de son prédécesseur. Sous le prétexte que le concordat n'avait jamais reçu la sanction d'un pape, il prêcha ouvertement une croisade contre la Bohême, insulta Georges des noms d'hérétique et de roi sans foi, et l'accusa de vouloir la ruine de l'église et de l'humanité. — La croisade eut réellement lieu, mais Georges triompha de ses ennemis avec beaucoup d'habileté. Les villes de Pilsen et Budweis seules prirent le parti du pontife romain et se firent les échos des injures adressées à Georges par le pape. — La position du roi de Bohême empirait de jour en jour, car il n'avait pas à combattre seulement des ennemis extérieurs ; à l'intérieur, d'autres ennemis non moins dangereux s'étaient déclarés contre lui, cherchant à attenter à sa vie par tous les moyens possibles, et présentant sous un jour défavorable même ses plus belles actions. Il dut être profondément affligé lorsqu'il reconnut que l'empereur d'Allemagne avait des vues intéressées sur la Bohême, et que son ancien ami Matthias Corvin était devenu son plus cruel ennemi, s'offrant volontairement d'exécuter à son égard les volontés du pape. Victorin, fils de Podiebrad, ne fut pas heureux dans la lutte qu'il soutint contre le roi de Hongrie, Georges lui-même ne le combattit pas avec plus de succès. — Une suspension d'armes fut conclue par l'intervention du roi de Pologne, Casimir, pendant laquelle Matthias Corvin se fit couronner roi de Bohême à Olmutz par les évêques d'Olmutz et de Breslau (1469), et ensuite prêter serment à Breslau le 31 mai de la même année. Alors commença une horrible guerre d'extermination, dans laquelle les sujets traîtres à Podiebrad durent, pour seconder leur nouveau souverain, faire plus qu'il n'était en leur pouvoir : ce à quoi ils étaient d'autant moins disposés que celui-ci n'en agissait pas bien à leur égard et n'accordait pas la moindre considération aux fauteurs de troubles qui s'étaient promis de grands avantages d'un changement de roi. La désolation répandue en Bohême pendant

l'année 1470 par le roi de Hongrie ne cessa que lorsque Corvin fut contraint de se rendre en toute hâte dans ses états pour apaiser une révolte qui venait d'y éclater. Cette circonstance lui fournit un moyen honorable de se soustraire au combat singulier auquel Podiebrad l'avait provoqué pour vider entre eux une querelle qui ne pouvait tourner qu'au malheur des peuples. Après la retraite de Corvin, Georges songea sérieusement aux moyens qu'il emploierait pour calmer la colère du pape. Il lui fit faire, par l'entremise de son gendre le duc Albert de Saxe et son frère l'électeur Ernest, des offres de soumission, qui furent acceptées par le pontife devenu plus traitable, mais dont les négociations traînèrent en longueur. Tandis que ces arrangements étaient encore pendants, Georges songea également à apaiser le mécontentement de ses sujets. En conséquence, il convoqua les états à Prague en 1471 et les invita à lui nommer un successeur. — Les états remplirent ses désirs, mais vraisemblablement pas ainsi qu'il avait espéré : ils choisirent en effet Wladislas, fils de Casimir, roi de Pologne, sans toutefois en donner directement connaissance à Georges Podiebrad, qui, malade d'une hydroplisie, touchait à ses derniers moments. Lorsque celui-ci vit que sa famille n'avait aucune chance d'élection, il songea à lui assurer un sort indépendant. Il fit transporter à son château de Podiebrad tous les trésors dont il pouvait disposer, et mourut en mars 1471, sans s'être entièrement réconcilié avec le pape. Quatre semaines auparavant le zélé défenseur de ses droits, Jean Rokyczana, l'avait précédé dans la tombe. — Au mois de mai suivant, les états de la Bohême appelèrent au trône Wladislas, malgré les prétentions que faisait valoir Matthias Corvin. Wladislas jura la capitulation et confirma le concordat ; néanmoins, il trouva un adversaire redoutable dans le pape Sixte IV, qui se servit contre ce Jagellon de tout son pouvoir spirituel pour lui ravir la couronne et la donner au roi de Hongrie, Matthias Corvin. L'inimitié du pape

sembla à celui-ci une raison suffisante ou plutôt lui fournit un prétexte pour porter de nouveau la guerre en Bohême, jusqu'à ce qu'enfin l'approche menaçante des Turcs, qui s'avançaient de plus en plus en Hongrie, déterminâ le pape à négocier la paix, qui eut lieu en effet l'an 1474. Pour consolider la paix intérieure, le jeune Wladislas obtint l'investiture impériale avec la dignité d'électeur et la couronne de Bohême, et toutes les difficultés qui auraient pu troubler la tranquillité du pays parurent ainsi levées. Mais malheureusement ce bonheur n'était pas réservé au faible Wladislas, et les dérèglements et les débauches de sa cour furent tels qu'ils soulevèrent contre lui ses propres sujets. Le bas peuple se permit contre lui les injures les plus grossières et le menaça plusieurs fois sous les fenêtres de son palais de le chasser du royaume. Ceci n'apporta aucun changement dans les habitudes de Wladislas ; au contraire, il augmenta le mécontentement du peuple par des actes qui donnaient une violente secousse à son pouvoir. On le vit en effet, pour maintenir la paix avec la Hongrie, céder à Corvin la Silésie et la Moravie, croyant par-là s'assurer une possession bien plus importante en ce que, à l'exception d'un fils naturel, Matthias Corvin n'avait pas d'héritier au trône. Cette conduite augmenta la haine des Bohêmes pour lui ; il s'en aperçut et ne se comporta pas à leur égard avec plus d'adresse, tantôt confiant l'administration à des étrangers, tantôt laissant le champ libre aux catholiques, qui profitaient volontiers de la permission pour assouvir leur vengeance envers les calixtins. L'irritation des esprits alla toujours en augmentant, et lorsque le roi quitta la Bohême (1483), la révolte éclata avec tant de fureur qu'on jeta par les fenêtres le bourgmestre et plusieurs conseillers, et qu'on dévasta l'église de la cour et le palais du roi. Wladislas revint à Prague, mais, trop faible pour maîtriser de pareils désordres, il fut réduit à endurer les insultes du peuple. Les

états rétablirent en apparence la tranquillité et invitèrent les esprits à la modération; mais les grands du royaume ne tenant aucun compte de l'invitation, les troubles continuèrent et dégénérent souvent en scènes sanglantes. Wladislas se trouvait dans cette situation critique lorsque Mathias Corvin étant venu à mourir à Vienne d'une attaque d'apoplexie le 14 avril 1490, les magnats de Hongrie le choisirent pour lui succéder au trône. — Il saisit avec empressement cette occasion de s'éloigner de la Bohême, ce qu'il ne fit cependant pas avant d'avoir restitué à ce royaume la Silésie et la Moravie, acte dont il espérait d'heureux effets pour la tranquillité publique. Le choix des magnats avait été fait fort légèrement, ce qui rendit assez difficile à Wladislas la conservation de sa nouvelle couronne, d'autant plus que Jean Corvin, fils naturel du feu roi de ce nom, l'empereur romain Maximilien, fils de l'empereur d'Allemagne Frédéric IV, et le prince Albert de Pologne son propre frère, la lui disputaient vivement et l'entraînèrent dans une guerre de plusieurs années. On remarquera ici une preuve de la versatilité de l'opinion populaire. Les Bohèmes, qui antérieurement étaient violemment irrités contre Wladislas, souhaitèrent maintenant son retour avec ardeur; aussi se vit-il à son arrivée saluer des plus vives acclamations. Il organisa tout selon ses vues bornées, installa un gouverneur-général, se procura d'argent et retourna en Hongrie après un court séjour en Bohême. Sa seconde absence dura cinq ans, jusqu'en 1502, et quoique cet espace de temps soit assez court, il suffit cependant pour transformer le feu qui couvait sous la cendre en un effroyable incendie. A son second retour, il empira encore l'état de choses déplorable qui existait; il nomma cinq gouverneurs qui, pendant qu'il était retourné en Hongrie, assistèrent la Bavière dans sa querelle avec Maximilien d'Autriche, sacrifiant ainsi aux étrangers le sang des enfants de la Bohême plutôt que de l'employer utilement à étouffer les séditions

sans cesse renaissantes. L'esprit de férocité qui animait encore le peuple bohème, en dépit de ses malheurs, se montra au grand jour par les cruautés sans exemple qui furent exercées sur les prisonniers ennemis. Au milieu de ces calamités dans lesquelles la Bohême était plongée, on soupirait après le retour de Wladislas, qui reparut enfin. Ce n'était pas pour faire renaître l'ordre au milieu de la confusion générale, ni pour détruire les éléments de haine et de discorde qu'il était revenu en Bohême, mais uniquement pour faire couronner son fils Louis, âgé de 3 ans, et à son défaut pour assurer le trône à sa fille aînée Anna. Il mit lui-même pour condition que Louis ne deviendrait roi que lorsqu'il se serait rendu digne de cette haute destinée par ses actions, et que sa fille ne pourrait jamais se marier sans le consentement des états. Après cet arrangement, qu'il jugea propre à esmer les esprits, Wladislas quitta la Bohême, accompagné de ses deux enfants, et alla se mêler aux querelles sanglantes qui s'agitaient toujours dans l'intérieur de la Hongrie. Dans ces circonstances, les Bohèmes montrèrent jusqu'à quel point ils étaient attachés à leur roi, quoiqu'il n'eût absolument rien fait pour eux. Ayant appris qu'en Hongrie il courait de plus grands dangers que jamais, ils envoyèrent à son secours une armée de 12,000 hommes. Peu de temps avant sa mort, Wladislas revint en Bohême et fit contracter à ses enfants une alliance avec la maison de Habsbourg. Il maria son fils Louis à Marie, petite-fille de l'empereur Maximilien, et promit à celui-ci sa fille Anna sous la condition de ne la considérer pendant un an que comme sa fiancée, sauf à la prendre pour femme à l'expiration de ce terme, ou de la donner en mariage à l'un de ses petits-fils, Charles et Ferdinand. Par ce singulier contrat de mariage, la Bohême et la Hongrie furent réunies; cependant, les deux pays passèrent plus tard à la maison d'Autriche, comme on le verra ci-après. Louis, qui avait déjà été couronné roi de Bohême à l'âge de 3 ans, suivit son père.

Ce n'est qu'en 1522 qu'il vint se faire couronner à Prague avec son épouse, sans prêter au sein des états assemblés le serment d'usage à la capitulation et au concordat; il se crut dès lors autorisé à gouverner selon son bon plaisir. Dans l'année qui suivit son couronnement, il commença par exiger des grands du royaume la restitution de tous les biens que la couronne leur avait engagés pour les avances pécuniaires qu'ils lui avaient faites, ou de ceux dont ils s'étaient emparés dans les temps antérieurs de troubles et de confusion. Tant à cause de cet acte inique que pour avoir destitué tous les employés bohèmes, il se rendit odieux au peuple : cette conduite était d'autant plus folle et imprudente que, se trouvant en Hongrie, serré de plus en plus par les Turcs, il ne pouvait raisonnablement espérer aucun secours de ses sujets de la Bohême. Cependant il tenta de s'opposer aux succès du sultan Soliman-le-Grand, mais la malheureuse bataille de Mohacz (1526) décida de son sort. Il fut battu, et, dans sa fuite, trouva une fin déplorable au fond d'un marais où il fut englouti, ainsi que beaucoup de nobles bohèmes, qui avaient accompagné leur extravagant souverain. La Bohême et la Hongrie, qui étaient alors l'héritage de la princesse Anna, passèrent à la maison de Habsbourg, parce que cette princesse avait épousé par inclination Ferdinand d'Autriche, petit-fils de Maximilien, qui possédait déjà l'Autriche et la Styrie. — A la mort de Louis, se termine à proprement parler l'histoire de la Bohême, puisque, à partir de cette époque, l'indépendance de ce royaume alla toujours en s'affaiblissant, jusqu'à ce qu'enfin l'esprit de fanatisme ayant triomphé, il fut dépeuplé, ravagé et incorporé définitivement à la maison d'Autriche. Cet événement d'une si importante gravité arriva immédiatement après la guerre de 30 ans, dont la fin, quoique généralement favorable à l'Allemagne protestante, fut, toutefois, grâce à la paix de Westphalie, la mort politique de la Bohême. — Une fois encore cependant ce pays fit des

efforts pour reconquérir son indépendance : c'était au commencement de la guerre dont nous venons de parler. La Bohême nomma un roi de son propre choix, le malheureux Frédéric du Palatinat, qui, beaucoup trop faible pour tenir tête à l'orage, fut renversé par le succès des armes catholiques, et banni non seulement de la Bohême, mais encore de l'Allemagne. Cette catastrophe fut le résultat de la fameuse bataille livrée sur la montagne Blanche (*dem weissen Bergen*) le 8 novembre 1620. Elle décida pour toujours du sort de la Bohême, lui ravit ses libertés, notamment la liberté de conscience, la plaça sous l'arbitraire de l'Autriche; et ce n'est que dans ces derniers temps, sous le règne du magnanime Joseph II, qu'elle parvint à regagner, sinon son existence politique, du moins une partie de son existence morale. Que si l'on recherche la source d'où sont sortis les maux incalculables qui affligèrent ce beau pays depuis le commencement du xv^e siècle, on trouvera pour première cause de ce grand drame l'apparition du rhéteur Jean Huss. Du haut du bûcher sur lequel il immortalisa ses préceptes, l'incendie de l'erreur et du fanatisme étendit ses flammes sur toute la Bohême, où les passions lui offrirent un puissant aliment, jusqu'à ce qu'enfin il fut lui-même étouffé par un autre incendie plus violent, qui devait nécessairement prendre le dessus, attisé qu'il était par l'habileté jointe à la prudence. Cette fin de l'existence politique de la Bohême, amenée seulement par des querelles religieuses, prouve en faveur de ce précepte important, quoique bien souvent méconnu, qu'une vérité qu'on veut établir par les passions et le fanatisme ne sort jamais triomphante de la lutte, et que ce beau nom de *vérité* lui est ravi si l'esprit de modération ne la purifie du contact de l'erreur. — D'après le traité dont nous avons parlé plus haut, la Bohême fut le partage de la princesse Anna, fille de Wladislas de la tige des Jagellons. Elle l'apporta en mariage à Ferdinand I^{er}, archiduc d'Autriche, qui, indépendam-

ment des deux couronnes de Bohême et de Hongrie et de la couronne ducale d'Autriche, réunissait encore sur sa tête celle de l'empire d'Allemagne. Il avait donc à tripler son activité s'il voulait faire le bonheur des trois puissants états dont il était le souverain. Tant que vécut son frère, le fameux Charles-Quint, empereur d'Allemagne, il n'eut à s'occuper que des affaires de son archiduché, de la Bohême et de la Hongrie, mais le gouvernement seul de ces trois états était déjà pour lui un lourd fardeau, car les éléments de son caractère et de son humeur, dont l'amalgame ne conviendrait même pas à notre temps, pouvait encore moins convenir au sien. Il n'était donc pas de force à maintenir la réunion de ces différents états à la couronne impériale. Sorti de l'école du cardinal espagnol Ximénès, il devait, conformément à son éducation, s'opposer fortement aux tentatives des Bohêmes pour reconquérir leurs libertés religieuses; tentatives d'autant plus à redouter pour les catholiques qu'elles puisaient une nouvelle vigueur dans les progrès notables de la réforme en Allemagne. Cependant, Ferdinand ne balança pas de se servir de l'argent et des soldats de la Bohême pour l'exécution de ses plans, sans avoir égard aux droits particuliers du pays. Ils combattirent bravement pour lui au siège de Vienne par les Turcs; et si, à la bataille d'Essek, en 1537, ils furent de ceux qui abandonnèrent les premiers le champ de bataille, on ne peut l'attribuer raisonnablement qu'à la conduite absurde de Ferdinand ou à la supériorité numérique des Turcs, puisque beaucoup d'entre eux se battirent avec une valeur admirable. Depuis cette dernière bataille, l'éloignement des Bohêmes pour Ferdinand s'était singulièrement accru. Comme ils tardaient dans l'envoi des renforts contre les Turcs, et qu'ils s'unissaient de plus en plus à l'Allemagne protestante, le roi, persuadé par ses conseillers, consentit à payer aux Turcs un tribut en échange duquel ils lui accordèrent une suspension d'armes. Par-là on espérait reprendre des

forces du côté du parti catholique pour s'opposer aux progrès de la réforme. Les Bohêmes découvrirent à temps le projet des catholiques, et s'unirent alors à la ligue de Schmalkalde, à laquelle ils fournirent une armée pour agir contre la ligue catholique. Ils avaient positivement refusé leurs concours au roi contre les protestants, alléguant qu'ils ne pouvaient se battre contre leurs coreligionnaires. Ils furent cruellement punis de cette désobéissance. Après la bataille de Muhlberg, gagnée par les catholiques (en 1547), quoiqu'ils se fussent rendus à discrétion, plusieurs centaines des plus nobles perdirent leurs biens, la liberté et la vie. Beaucoup moururent de faim dans les prisons, et ceux qui s'étaient soustraits par la fuite à des condamnations infamantes furent mis au ban de l'empire, persécutés et réduits à errer comme des vagabonds. Après ce procès terrible, une assemblée spéciale fut convoquée : elle est connue dans l'histoire de la Bohême sous le nom de diète de sang (*blutige Landtag*). — Ce tribunal ne dissimula nullement les intentions du roi et de ses conseillers, et peut à bon droit être considéré comme l'avant-coureur de cet autre tribunal infâme qui, 80 ans plus tard, sous Ferdinand II, fit gémir la Bohême sous le poids de ses arrêts iniques et sanguinaires, et transforma pour ainsi dire le pays en un vaste désert. Cette cour de justice réputa crime toute alliance faite sans l'aveu du roi ou contre lui avec la ligue de Schmalkalde; toute correspondance avec l'électeur de Saxe, mis au ban de l'empire; toute levée d'hommes de guerre, la nomination de généraux ainsi que l'établissement de nouveaux impôts et l'abolition de ceux ordonnés par le roi, le refus d'envoyer des troupes contre les protestants, enfin toute assistance directe ou indirecte prêtée à ces derniers, tous actes par lesquels on s'était déclaré en révolte ouverte contre le roi et la sainte église. Le tribunal, en réputant crime tout ce que nous venons d'énumérer, donna la mesure de sa cruelle et sangui-

naire juridiction. On anéantit le pacte que des milliers de nobles chevaliers avaient signé pour le maintien de leurs libertés civiles et religieuses; sous le prétexte de leur faire grâce, on imposa aux villes des amendes si fortes qu'un grand nombre de bourgeois laborieux furent réduits à la mendicité, tandis que des moines paresseux vivaient dans la débauche et la rapine. La ville de Prague fut plus particulièrement maltraitée; on lui enleva non seulement ses franchises, mais encore ses armoiries; on la contraignit en outre de céder au roi ses biens, ses obligations et ses droits hypothécaires, et de plus on la frappa d'un fort droit sur la consommation de la bière. Jamais la Bohême n'avait été si cruellement traitée. Toutes ses forces furent anéanties par cette cruelle politique; et de tous les droits que s'assura l'Allemagne par la paix d'Augsbourg et le traité de Passau (1555), rien ne profita à ce malheureux pays : tout au contraire, l'introduction des jésuites fut pour lui le signal d'une oppression plus insupportable. — Après l'abdication de Charles-Quint (1556), Ferdinand monta aussi sur le trône impérial, mais il ne resta pas long-temps sur ce sommet de la puissance terrestre : il mourut en 1564, après être devenu plus traitable sur ces dernières années, à ce qu'on assure. Son fils Maximilien lui succéda comme roi de Bohême et empereur d'Allemagne. (Comme empereur, il était le 2^e, et comme roi le 1^{er} de ce nom). C'était un excellent prince, qui gagna tous les cœurs en accordant aux Bohêmes la liberté de conscience selon la confession d'Augsbourg, sans pour cela s'attirer la haine des catholiques, aux réclamations desquels il fit droit par les seules voies de la douceur. L'attachement et la fidélité des Bohêmes envers Maximilien se montrèrent principalement dans les combats sanglants qu'il eut à soutenir contre les Turcs, quoiqu'il n'ait pas dépendu d'eux d'épargner à la maison d'Habsbourg les nombreuses humiliations dont les sectateurs de Mahomet l'abreuvaient. Maxi-

milien aussi fut obligé de consentir à un traité en vertu duquel les Turcs se considérèrent comme suzerains de la moitié de la Hongrie, et reçurent de lui un tribut annuel de 30,000 ducats. Maximilien mourut à Ratisbonne en 1576, après avoir régné 12 ans comme empereur d'Allemagne et roi de Bohême, et beaucoup trop tôt pour le bonheur de ce dernier pays. Son fils, Rodolphe II, lui succéda. C'était un homme d'une humeur sombre, élevé à la cour du fanatique Philippe II, roi d'Espagne, précisément dans le même temps que les Pays-Bas soutenaient contre ce despote de la Péninsule une guerre terrible pour leur foi religieuse et leur liberté. Élevé à l'école des jésuites, son esprit s'était façonné à la bigoterie et au soupçon. Ce dernier défaut devint plus prononcé lorsque Rodolphe eut remarqué l'éloignement de ses quatre frères, Matthias, Ernest, Maximilien et Albert, pour sa personne, et qu'il conçut des craintes pour sa propre sûreté. Ajoutons à cela que son humeur sombre s'augmentait encore des soins qu'il donnait aux sciences fallacieuses de la magie, de l'alchimie et de l'astrologie. Cette disposition d'esprit le rendait peu propre à l'administration des affaires publiques, et quoiqu'il ne fût pas insensible aux charmes de l'amour, il ne voulut cependant pas se marier et détourna même ses frères de le faire. Parmi ses quatre frères, Matthias, dont l'humeur était diamétralement opposée à la sienne, était celui qui excitait le plus sa défiance. Cette défiance avait sa source dans la haine invétérée qu'ils avaient toujours eue l'un pour l'autre. L'occasion montra bientôt que les craintes de Rodolphe à l'égard de Matthias étaient fondées. Mais, abstraction faite des événements qui avaient amené les Turcs dans les états autrichiens, sous le faible Rodolphe, la condescendance avec laquelle il prêta l'oreille aux conseils des jésuites attira sur lui-même et sur la Bohême de nouveaux malheurs. A l'instigation de ces derniers, Rodolphe II avait consenti à ce que les points de doctrine que l'église

catholique avait voulu garantir en Autriche des innovations des protestants, fussent remis en vigueur en Bohême, contrairement à l'édit du noble Maximilien. Le but principal de ces points de doctrine, au nombre de sept, était l'ancêtrement des nouveaux dogmes pour la réintégration des anciens, les jésuites étaient les instruments qui devaient exécuter cette haute conception, aidés de tous les moyens que pourraient nécessiter les circonstances. Dire de quel œil ces absurdes projets furent vus par les Bohèmes, et avec quels sentiments ils furent accueillis, serait tout-à-fait superflu si l'on se souvient que Maximilien, pendant son règne, malheureusement trop court, leur avait accordé liberté pleine et entière sur un objet qu'ils regardaient comme ce qu'ils avaient de plus sacré au monde. Rodolphe laissa sans réponse les plaintes qui lui furent portées à ce sujet; ses conseillers déclarèrent même que la concession faite par Maximilien était l'effet d'une grâce spéciale, et que comme telle elle ne pouvait durer éternellement. Cette injustice criante plongea de nouveau la Bohême dans la confusion, et son souverain dans une inactivité complète, conséquence naturelle des scènes qu'il avait volontairement provoquées. Il ne s'occupa plus des affaires publiques, se retira tout-à-fait de la société, passant sa vie dans une chambre de son palais de Prague, absorbé dans son humeur sombre et presque en démence. L'état des choses devenait de jour en jour plus alarmant; les droits et la sûreté des particuliers étaient sérieusement menacés. Les héritiers de la maison d'Autriche s'assemblèrent, déclarèrent Rodolphe atteint d'aliénation mentale, et choisirent l'archiduc Matthias pour chef et régent. Cet acte de son frère tira Rodolphe de son apathie, et afin que les Bohèmes défendissent ses droits, il publia le célèbre édit de tolérance connu sous le nom de *Majestats Brief* (1609), par lequel il leur accordait la liberté de conscience et le droit de se bâtir des églises spéciales. Pour le

moment, Rodolphe avait beaucoup gagné dans l'esprit des Bohèmes par la publication de cet acte; cependant la nation redoutait l'inconstance de son caractère et sa prédilection pour l'église catholique et les jésuites. Matthias, qui connaissait bien l'opinion des Bohèmes à cet égard, en profita pour perdre son frère. Il confirma pour son compte l'édit de tolérance, et força Rodolphe à signer un acte par lequel il renonçait à la couronne. Ceci se passait en 1611, et un an après Matthias succédait à son frère au trône de l'empire. Ce dernier mourut, dit-on, dans un état complet de misère. — La souveraineté des états autrichiens, de la Bohême et de l'empire d'Allemagne, était donc entre les mains de Matthias, mais les moyens qu'il avait employés pour y parvenir lui avaient aliéné l'amour et la confiance de ses peuples, principalement des Bohèmes, qui pensaient, avec juste raison, que celui qui n'avait pas su respecter les droits de son frère aurait encore moins d'égards pour ceux des autres. Matthias comprit lui-même qu'il ne pouvait passer aux yeux de ses sujets pour un modèle de fidélité, et que chaque séditieux pourrait s'autoriser de sa propre conduite. Pour parer à ce mal, qui était peut-être près de se réaliser, il résolut de convoquer une assemblée générale de tous les états des pays soumis à sa domination. Les menaces des Turcs, les divisions de l'église, qui continuaient toujours au mépris de l'édit de tolérance, lui étaient un prétexte pour donner à cette convocation une apparence spéciale, et donner à la réunion une importance solennelle; il convoqua en même temps tous les archiducs de l'empire. Ainsi eut lieu à Linz (1614) une assemblée générale des états, où cependant rien ne fut décidé, parce que Matthias, qui, comme empereur d'Allemagne, roi de Bohême et de Hongrie, cherchait à faire prévaloir ses droits et ses prétentions, ne parut nullement disposé à prêter l'oreille aux représentations des états. Les Bohèmes surtout furent surpris et irrités de ne recevoir aucune mar-

que d'attention du roi, lorsqu'ils lui rappelèrent la concession de l'édit de tolérance. Ils prévirent dès lors à quels dangers ils seraient exposés si, comme du temps de Rodolphe II, les jésuites parvenaient à ressaisir la haute main; et de fait leurs craintes n'étaient que trop fondées; car à peine Matthias se fut-il opposé avec quelque succès à l'invasion des Turcs, et eut-il obtenu, sur l'offre de ceux-ci, un armistice de 20 ans, que les querelles religieuses se renouvelèrent avec plus de force que jamais, à l'instigation des conseillers de la couronne, des catholiques et surtout des jésuites. Ceux-ci déclarèrent que l'édit de tolérance était un décret arraché par la violence, que conséquemment il ne devait point avoir d'effet; que l'empereur Matthias était trop faible, et que son cousin et successeur Ferdinand de Styrie agirait plus efficacement, parce qu'il était animé de l'esprit vivifiant de l'église. Ces discours étaient répandus à dessein par les jésuites, et comme ils stimulaient l'orgueil et l'insolence des catholiques, ils excitaient au même degré le mécontentement des protestants et des hussites. L'irritation existait même parmi les grands du royaume et les fonctionnaires supérieurs. Ce furent nommément Martinitz et Slawata du côté des catholiques, et les comtes Thurn et Schlick du côté des protestants, qui les premiers montrèrent au grand jour leur animosité. Le comte Thurn ne put contenir son trop juste mécontentement; il se plaignit hautement et perdit son emploi de burgraf (1617); mais cela ne le contraignit pas au silence; au contraire, il parla plus haut encore, disant qu'il se souciait peu du burgraviat, et qu'il tenait pour beaucoup plus honorable d'être le défenseur des protestants; et ce qui prouve qu'il méritait ce titre, c'est qu'il prit en main la défense des deux églises protestantes nouvellement bâties, quoique cependant il ne put empêcher ces deux églises d'être d'abord fermées et ensuite démolies. Cela excita la colère des protestants, exaspérés par les discours de Thurn;

mais avant de recourir à la force, ils résolurent d'exposer leurs griefs dans une supplique. Il était alors encore au pouvoir du roi de conjurer l'orage qui grondait déjà sourdement; mais, excité par son successeur, Ferdinand, ainsi que par ses conseillers ordinaires, les jésuites, il publia une lettre sévère en réponse à la supplique, et attisa ainsi lui-même le feu de la révolte. Les gouverneurs royaux s'assemblèrent enfin au château de Prague, où se réunirent aussi les chefs armés des protestants. Les négociations furent si orageuses qu'on en vint bientôt à la violence, et que selon le vieil usage des Bohèmes, on jeta par les fenêtres les deux conseillers impériaux, Martinitz et Slawata, ainsi que le secrétaire particulier Plater. Ce fut par miracle qu'ils n'en perdirent pas la vie; alors ceux qui s'étaient rendus coupables de cette violence virent bien qu'il n'y avait plus à reculer. Ils établirent en conséquence un nouveau gouvernement, le directoire des trente; chassèrent les jésuites, prononcèrent contre eux la peine de mort, s'ils reparaissent dans le pays, et déclarèrent crime de lèse-patrie toute tentative de faciliter leur retour. Tout cela se passait en l'année 1618, et doit être considéré comme le prélude de cette guerre d'extermination, qui, pendant trente ans, désola la Bohême et l'Allemagne, et finit par être le tombeau de l'existence politique de la Bohême. Matthias, bien qu'autrefois fort et courageux, était maintenant affaibli par l'âge; il craignait une coalition générale de tous les protestants, et penchait volontiers vers un accommodement; mais Ferdinand de Styrie s'y opposa formellement, en disant que la force devait être repoussée par la force, surtout lorsqu'il s'agissait du bien de l'église: son opinion prévalut. D'après son conseil, on leva précipitamment une armée dont on confia le commandement à deux généraux espagnols, Dampierre et Boucquoi. Cependant ils furent tous deux battus par le comte Thurn, qui se lia avec l'aventureux duc de Mansfeld et Bethlen-Gabor de Transylvanie, lesquels amenèrent

rent des renforts considérables. Leur jonction s'opéra devant Vienne en 1619, et le débile Matthias, qui se vit si dangereusement menacé, voulut encore une fois recourir à des voies conciliatrices; mais Ferdinand s'y opposa encore avec force, et alla même jusqu'à attenter aux droits de son impérial cousin. Ce dernier acte de violence du successeur au trône, ainsi que la maladie de Matthias, empirée par les remords de son injustice à l'égard de son frère Rodolphe, hâtèrent ses derniers moments et placèrent sur les trônes d'Allemagne et de Bohême l'archiduc Ferdinand, second du nom, et si zélé pour les intérêts de l'église catholique. L'ardeur de prosélytisme, l'esprit de domination et d'intolérance, et le sot orgueil des catholiques, avaient seuls poussé les Bohêmes à la révolte: cependant un grand nombre d'entre eux souhaitaient un arrangement qui terminât leur querelle à l'amiable. Avec la mort de Matthias, les espérances qu'ils avaient conçues à cet égard s'évanouirent. Ils n'ignoraient pas avec quel zèle Ferdinand s'était constamment opposé à toute réconciliation des deux partis; maintenant qu'il était empereur et maître du gouvernement, pouvaient-ils espérer qu'il écoutât jamais les conseils de la douceur, et qu'il usât de ménagements envers eux! On résolut donc de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et quoique Thurn, qui assiégeait vigoureusement l'empereur à Vienne, fût obligé de se retirer précipitamment pour accourir à la défense de Prague, cela n'empêcha pas les Bohêmes d'élire roi, à la place de Ferdinand, qu'ils ne voulaient pas reconnaître, l'électeur palatin, Frédéric V, gendre du roi d'Angleterre. Ce prince n'avait ni la capacité ni la force nécessaires à la défense de sa couronne; il ne possédait qu'une qualité pour tenir lieu de toutes celles qui lui manquaient: c'était d'être calviniste. Après ce dernier acte de souveraineté du peuple (1619), Thurn mit de nouveau le siège devant Vienne, et quoiqu'il réunit à ses forces celles de Bethlen-Gabor de Transylvanie, qui s'é-

taient emparés de la couronne de Hongrie, tous deux furent obligés de céder à la rigueur de l'hiver, et de se retirer après des pertes considérables. Cependant Maximilien de Bavière s'était préparé à porter secours à l'empereur, et avait pénétré en Bohême. Arrivé devant Prague, il attaqua le roi Frédéric, le 8 novembre 1620, sur la montagne Blanche (*der Weisse Berg*). La victoire se déclara pour l'armée catholique; le sort de Frédéric fut décidé, et la Bohême livrée à une cour de justice spéciale, qui sévit avec toute la cruauté qu'on pouvait attendre de la nature de la querelle. L'électeur palatin prit la fuite, abandonnant même les insignes de sa dignité royale. Les papiers qui contenaient ses traités d'alliance avec la Bohême et d'autres princes tombèrent également entre les mains du vainqueur, et servirent merveilleusement l'animosité des catholiques en leur fournissant des documents précieux pour la recherche des révoltés et de leurs complices dans les états impériaux. La conséquence immédiate de la victoire remportée par les catholiques fut la punition de la Bohême. Et après que les juges institués à cet effet eurent passé des mois entiers à la recherche des coupables, il fut établi à Prague, le 21 juin 1621, une haute cour de justice royale, qui envoya à la mort tous les chefs de la révolte, ou ceux qui furent déclarés tels. Maximilien gagna à la victoire qu'il avait remportée par procuration la dignité d'électeur; le gouverneur impérial, prince de Lichtenstein, et le général des catholiques comte Ilserlas de Tilly, furent récompensés splendidement; mais la Bohême perdit plusieurs cent milliers d'habitants, et fut pour ainsi dire transformée en une vaste solitude; le fugitif Frédéric V, le comte Mansfeld et le duc de Brunswick, comme partisans du premier, furent mis au ban de l'empire; on leur opposa Maximilien de Bavière et Tilly. Plus tard, Wallenstein combattit en Allemagne pour l'empereur. Toutefois le théâtre de la guerre ne fut plus la Bohême, mais le nord de l'Allemagne. Son armée était à

la vérité composée en grande partie de Bohèmes, mais le pays ne put plus se relever après l'édit cruel de l'empereur Ferdinand II, publié en 1626, qui contenait en quinze articles l'anéantissement du protestantisme. Plus tard, lorsqu'après avoir été une première fois cassé, Wallenstein revint à Ratisbonne, comme généralissime de l'armée impériale, la Bohême fut encore horriblement pressurée par lui; elle retomba ensuite au pouvoir des Suédois, qui la pillèrent et la dévastèrent sans pitié. Ferdinand mourut en 1637, avec la gloire d'avoir victorieusement défendu les prérogatives de l'église. Nous ne pensons pas que cette gloire, quelque brillante qu'elle soit, puisse compenser la malédiction justement attachée à son nom abhorré, comme ayant diminué de moitié le nombre des villes de la Bohême (environ 732), proscrit 30 mille familles nobles, laissé intact seulement le sixième des 35,000 villages qui existaient avant lui, et réduit à 1,000,000 une population, qui, auparavant, s'élevait à 3,000,000. Son successeur, Ferdinand III, fut vigoureusement pressé par les Suédois, et, pendant que le combat continuait encore dans les rues de Prague, dont le général suédois Kœnigsmark s'était emparé, la paix se signait à Osnabruck (1648). Ce traité reconnaissait la vérité de l'Allemagne protestante, l'indépendance de la Suisse et celle des Pays-Bas, mais il joignait en même temps et pour toujours la Bohême aux états autrichiens, et conférait à l'empereur le droit d'y maintenir la suprématie de l'église catholique par tous les moyens de sévérité qu'il jugerait convenable d'employer contre les opposants. Depuis ce temps, la Bohême est demeurée partie intégrante de l'empire d'Autriche, de sorte que depuis la paix de Westphalie, ou, si l'on veut, depuis la mort de Ferdinand III, arrivée en 1657, jusqu'à nos jours, l'histoire de la Bohême est entièrement liée à celle de l'Autriche, à laquelle nous renvoyons nos lecteurs. (V. *Quellen der Böhmischen Geschichte*; Aeneas Sylvius, *Hist. Bohem.*,

Romæ, 1475; les Chroniques de Wenceslas Hagek, que le père Victorin a traduites en latin et Sandel en allemand, publiées à Prague; Johannes Dubravius, *Hist. Bohem.*, Hanovre, 1602; Bohuslaus Balbinus, *Miscellanea, Hist. reg. Bohemiae*, Pragæ, 1680, in-folio; *Histoire chronologique de la Bohême*, par Franz Pubitscha, Prague, 1770, 10 vol. in-4°; *Hist. de la Boh.*, par Martin Pelzel, Prague et Vienne, 1782; *Guerre des Hussites*, par Théobald, etc.)

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

Division.

1^{re} ÉPOQUE. Contient la tradition de l'établissement des Tschèques, et leur histoire depuis leur migration jusqu'à l'installation des premiers ducs chrétiens, c'est-à-dire depuis les temps les plus reculés jusqu'en 874.

2^e ÉPOQUE. Souveraineté de la maison de Przemysl.

1^o Ducs, de 874 à 1198.

2^o Rois, de 1198 à 1306.

3^e ÉPOQUE. Souveraineté de rois de différentes maisons.

1^o Gouvernement des deux rois électifs Rodolphe-le-Jeune de Habsbourg, et Henri de Carinthie, de 1306 à 1311.

2^o Rois de la maison de Luxembourg, 1311-1437.

4^e ÉPOQUE. Souveraineté de rois de différentes maisons.

1^o Maison de Habsbourg, 1437-1457.

2^o Georges Podiebrad, roi électif, 1457-1471.

3^o Rois de la maison des Jagellons, 1471-1526.

5^e ÉPOQUE. Souveraineté de la maison de Habsbourg ou d'Autriche, 1526-1657.

Depuis cette époque, la Bohême est réunie à l'empire d'Autriche par le traité de Westphalie.

480. Établissement des Tschèques.

630. Samo délivre les Tschèques des Avars, et triomphe des Francs, après avoir réuni les différentes tribus slaves.

722. Libussa, petite-fille de Samo, choisit pour époux le laboureur Przemysl, qui

devient chef de la branche qui porte son nom.

874. Borziwog s'efforce d'introduire le christianisme en Bohême.

1037-1055. Règne de Brzétislas I^{er}; il rend un édit en vertu duquel l'aîné de la maison de Przémysl a seul le droit de régner.

1061-1092. Règne de Wratisslas II, élevé à la dignité de roi, par l'empereur Henri IV, pour services à lui rendus.

1199-1230. La Bohême est élevée par les deux empereurs, Philippe de Hohenstaufen et Othon de Brunswick à la dignité de royaume héréditaire. — Ottokar I^{er}, de la maison de Przémysl, premier roi héréditaire. Il abolit le droit d'élection, établit l'hérédité par droit de primogéniture, et élève le royaume à une grande splendeur.

1230 à 1253. Règne de Wenceslas I^{er}; il triomphe des Mongols.

1246. Wenceslas I^{er} s'empare de l'Autriche. — Il se bat contre l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen, puis, contre son propre fils Ottokar, qui s'était révolté contre lui.

1255. Ottokar II entreprend une croisade contre la Prusse et fonde Königsberg.

1256. Les princes allemands offrent la couronne impériale à Ottokar II.

1260. Il force les Hongrois par la bataille de Kressenbrunn à lui céder la Styrie.

1278. Ottokar II est battu par Rodolphe de Habsbourg à Marchek et y meurt.

1278-1283. Othon, margrave de Brandebourg, et l'évêque de Bohême administrent comme régents.

1283-1305. Règne de Wenceslas II; les Polonais et les Hongrois le choisissent pour leur roi.

1306. Extinction de la maison de Przémysl, en ligne masculine, par la mort de Wenceslas III. Les Bohêmes élisent roi Rodolphe de Habsbourg, le jeune fils de l'empereur Albert; il ne règne qu'un an.

1307. Henri de Carinthie est élu roi de

Bohême. Mécontentement général. Elisabeth de Przémysl échappe à la captivité par la fuite.

1311. Jean de Luxembourg parvient au trône par son mariage avec Elisabeth de Przémysl. Son caractère sauvage et aventurier, ses fréquentes absences du royaume, ainsi que la mauvaise administration de ses gouverneurs, excitent le mécontentement général.

1318. Les grands du royaume se révoltent contre Jean.

1319. Jean prend les armes contre sa femme, incendie Prague, et va à l'étranger dissiper les trésors de l'état.

1332. Il anéantit la coalition formée contre la Bohême par l'Autriche, la Bavière, la Hongrie, la Pologne, la Misnie et le Brandebourg; et les grands du royaume font la paix. — Charles, fils de Jean, élevé à Paris, administre les états de son père à la satisfaction générale.

1346. Charles de Bohême, fils de Jean, est élu empereur d'Allemagne sous le nom de Charles IV, de préférence à Louis de Bavière, son concurrent. Jean meurt à la bataille de Creci. Charles monte sur le trône de la Bohême, sous le nom de Charles I^{er}. Il commence son règne par publier des édits remplis de sagesse.

1348. Il fonde l'université de Prague.

1350. Promulgation de l'édit fondamental qui étend aux lignes collatérales l'hérédité du trône. — Charles cherche à agrandir la Bohême par des contrats d'hérédité.

1373. La marche de Brandebourg passe à la maison de Luxembourg.

1378. Mort de Charles I^{er}. Il fit le bonheur de la Bohême par la sagesse de son gouvernement et le maintien de la paix. — Peu avant sa mort, il rend un édit qui déclare les états de son royaume héréditaires indivisibles. Son fils, Wenceslas IV, devient empereur d'Allemagne, sous le nom de Wenceslas I^{er}. Il ruine la Bohême. Il est plusieurs fois déclaré déchu de ses deux couronnes, et ne règne plus que de nom. Sous son règne s'opère la réforme religieuse de Jean Huss.

1415. Jean Huss meurt brûlé vif à Con-

stance. Sa mort afflige son ami Jérôme de Prague, disciple de Wiclef.

1419. Wenceslas trouve la mort dans une révolte des hussites. Commencement de la guerre des hussites.

1419-1437. Règne de Sigismond, frère de Wenceslas. Il est à la fois empereur d'Allemagne, roi de Hongrie et de Bohême.

1420. Il est battu sur le Zizkaberg par Zizka, général des hussites.

1421. Établissement des quatre articles de Prague par les hussites.

1422. Ils incendient Deutschbrod, après avoir battu une seconde fois Sigismond et Albert V d'Autriche. Les calixtins de Prague donnent au prince Sigismond Koributh de Lithuanie le gouvernement de la ville.

1424. Zizka meurt au siège de Prsibislawa.

1425. Les hussites, divisés en quatre bandes, ravagent l'Autriche, la Silésie, la Moravie et la Lusace.

1426. Procope-le-Grand, général des hussites, triomphe des Saxons et des Misniens à Biehani.

1427. Koributh abdique la couronne de Bohême, et retourne en Lithuanie. Les deux Procope, à la tête des hussites, battent l'armée croisée à Mies.

1428 à 1430. Les hussites ravagent Presbourg, la marche de Brandebourg, la Moravie, la Franconie, la Silésie et la Saxe.

1432. Ils envoient une députation au concile de Bâle.

1434. Divisions des hussites : les deux Procope meurent à la bataille de Lipan.

1436. L'empereur Sigismond et Albert V font leur entrée à Prague.

1437. Mort de Sigismond, et avec lui extinction de la branche de Luxembourg.

1438. Les hussites élisent pour roi le prince polonais Casimir. Nouveaux troubles en Bohême.

1453. Avènement de Ladislas-Posthume, fils d'Albert de Habsbourg.

1457. Les Bohêmes élisent roi Georges de Podiebrad. Ses différends avec le pape Pie II.

1470. Le prince Wladislas de Pologne, de la branche des Jagellons, est élu roi.

1471. Mort de Georges Podiebrad.

1472-1474. Matthias Corvin dévaste la Bohême.

1483. Révolte de Prague. Le bourgeois-mestre et plusieurs conseillers sont jetés par les fenêtres.

1490. Wladislas de Bohême devient roi de Hongrie.

1526. Le roi Louis de Bohême, fils de Wladislas, meurt. Sa sœur Anne Jagellon apporte la Bohême à l'Autriche par son mariage avec le grand-duc Ferdinand d'Autriche et de Styrie.

1547. Ferdinand I^{er}, roi de Bohême et de Hongrie, empereur d'Allemagne et grand-duc d'Autriche, remporte une victoire sur les protestants à Muhlberg, et établit une juridiction sanguinaire sur la Bohême. La diète de sang (*blutige Landtag*) ruine entièrement le pays.

1564-1576. Règne bienfaisant de Maximilien II, fils de Ferdinand I^{er}. Il concède aux Bohêmes le libre exercice de leur religion, d'après les principes de la confession d'Augsbourg.

1609. Rodolphe II, fils de Maximilien, publie l'édit de tolérance dit *Majestätsbrief*.

1611. Il est forcé de renoncer à la couronne.

1618. Révolte de Prague. Établissement du gouvernement directorial. Commencement de la guerre de 30 ans.

1619. Les Bohêmes élisent roi l'électeur Palatin sous le nom de Frédéric V.

1620. Bataille de la montagne Blanche, près de Prague ; Frédéric perd la couronne.

1621. Établissement d'une justice royale exceptionnelle à Prague. Ferdinand II fait juger les Bohêmes avec une rigueur atroce.

1626. Promulgation de l'édit de restitution pour l'oppression des protestants. État déplorable de la Bohême.

1648. Paix de Westphalie, par laquelle la Bohême perd son existence politique, et est incorporée à l'empire d'Autriche.

LISTE DES SOUVERAINS DE LA BOHÈME.

1^o Rois et ducs païens.

Samo, roi vers 680.	
Krok, son fils, vers 700.	
Libussa, fille de Krok, grand juge.	
Przémysl, époux de Libussa, vers 722.	
Nézamysl,	746.
Mnata,	783.
Wogen,	805.
Krzésomysl, Nékian et Hosti-	
wit,	805 - 874.

2^o Ducs chrétiens de la maison de Przémysl.

Borziwog I ^{er} ,	874	905.
Spitignew I ^{er} ,	906	915.
Wratislas I ^{er} . meurt prématurément,		
régence de	915 à 925.	
Wenceslas I ^{er} ,	925	936.
Boleslas I ^{er} ,	936	967.
II,	967	1000.
III,	1000	1005.
Jaromir,	1005	1013.
Udalrich,	1013	1037.
Brzétislas I ^{er} ,	1037	1055.
Spitignew II,	1055	1061.
Wratislas II,	1061	1092.
Conrad I ^{er} ,	1092	
Brzétislas II,	1092	1100.
Borziwog II,	1101	1107.
Swatopluk,	1107	1109.
Wladislas I ^{er} ,	1109	1125.
Sobieslas I ^{er} ,	1125	1140.
Wladislas II,	1140	1174.
Sobieslas II,	1174	1178.
Frédéric,	1178	1189.
Conrad II,	1189	1190.
Wenceslas II,	1191	1194.
Henri, évêque de Prague,	1194-1198.	
Wladislas III abdique en	1198.	

3^o Rois héréditaires de la maison de Przémysl.

Ottokar I ^{er} ,	1198	1230.
Wenceslas I ^{er} ,	1230	1253.
Ottokar II,	1253	1278.
Interrègne,	de 1278 à 1283.	
Wenceslas II,	1283	1305.
Wenceslas III,	1305	1306.
Extinction de la maison de Przémysl.		

4^o Rois électifs.

Rodolphe I^{er}, de Habsbourg, 1306-1307.
Henri de Carinthie, 1307 1311.

5^o Maison de Luxembourg.

Jean, de 1311 - 1346.
Charles I^{er} (comme empereur d'Allemagne, Charles IV), 1346 1378.
Wenceslas IV (comme emp^r d'Allemagne, Wenceslas I^{er}), 1378 1419.
Sigismond, empereur d'Allemagne et roi de Hongrie, 1419 1437.

6^o Maison de Habsbourg.

Albert, 1437 1439.
Ladislav, 1439 1457.
Georges de Podiebrad, roi électif, 1457 1471.

7^o Maison des Jagellons, en même temps rois de Hongrie.

Wladislas, 1471 1516.
Louis, 1516 1526.

8^o Princes autrichiens, en même temps empereurs d'Allemagne, rois de Hongrie et archiducs d'Autriche.

Ferdinand I^{er}, de 1526 à 1564.
Maximilien II, 1564 1576.
Rodolphe II, 1576 1611.
Matthias, 1611 1619.
Ferdinand II, 1619 1637.
Ferdinand III, 1637 1657.

(A partir de cette époque, mêmes souverains que l'Autriche.)

Langue et littérature bohème.

Parmi les divers dialectes de la grande et ancienne nation des Slaves, le dialecte tschèque (bohème) fut le premier qui reçut une forme savante. On parle la langue bohème dans la Bohême, dans la Moravie, dans la moitié de la Hongrie, dans l'Esclavonie; et, avec quelques modifications, dans la Silésie autrichienne. Que l'idiome tschèque, comme dialecte du slaxon, ait été fort répandu, c'est ce que prouvent son ancienneté, son degré de culture et l'étendue des pays où

il est parlé. Les idées ne sont pas toujours exprimées par des mots entiers, mais souvent aussi par des syllabes qui font partie d'un mot (telles sont, par exemple, les affixes et les préfixes) : plus une langue se prête à rendre de cette manière les diverses nuances de la pensée, plus elle est riche, plus elle est cultivée. Si nous considérons sous ce point de vue la langue bohème, nous reconnaitrons qu'elle est d'une richesse admirable. Cette richesse consiste, 1^o dans la variété des inflexions des syllabes initiales et finales. Par exemple, de la seule racine *byti*, être, on peut dériver plus de 110 mots; de la racine *dége se* (*é* se prononce comme *i long*), *il arrive*, on peut en former plus de 95, sans compter les verbes fréquentatifs, les substantifs verbaux et les adjectifs. Il suffit de faire précéder un verbe des lettres *s, v, w, z*, pour en modifier le sens : *s-razyti* signifie *decidere*; *v-razyti*, *abcidere*; *w-razyti*, *incidere*. Aussi les Bohèmes n'ont-ils pas été obligés de recourir à d'autres langues pour les divers mots techniques de la théologie, de la jurisprudence et de la philosophie; leur propre langue, pour chaque idée nouvelle, leur fournit des mots nouveaux. Une autre preuve de sa richesse, c'est le grand nombre de ses synonymes : par exemple *psyce* (le *c* se prononce comme dans la langue italienne), *kubka*, *tjsta*, la chienne; *hodnost*, *dustognost*, la dignité; *hnug*, *mrwa*, le fumier; *wes*, *wesnice*, *dédina*, le bourg. Que l'on compare la plupart des racines de la langue bohème avec les racines d'un autre idiome, que l'on considère avec quelle facilité elle se prête à rendre toutes les idées avec leurs nuances les plus délicates, et l'on ne pourra assez admirer la supériorité que le grand nombre de ses inflexions et de ses dérivations lui donne sur toutes les autres langues. Cette merveilleuse flexibilité, elle la doit en grande partie à la variété de ses déclinaisons, de ses participes et des temps de ses verbes. Sous ce rapport, on ne peut lui comparer aucune langue moderne, si ce n'est les autres dialectes

slavons. Par ses déclinaisons, qui généralement ont une voyelle pour désinence, et s'emploient sans article, ne distinguant les cas que par l'inflexion finale (*voj*, la grammaire de Négedly, Prague, 1821), le Bohème se rapproche de la précision du latin. Par exemple, *muzi* (le *z* se prononce comme le *ch* français), répond à l'ablatif du mot latin *vir*; *zene* à celui de *femina*, etc. Ses participes lui donnent encore beaucoup de souplesse : ce sont autant d'adjectifs verbaux qui, tout en exprimant l'attribut, précisent le temps de l'action, et qui, remplissant à la fois les fonctions d'adjectifs et de verbes, donnent beaucoup de concision au langage, et rendent inutiles tous ces mots relatifs et conjonctifs, *qui, lorsque, comme, après que, pendant que*, etc., par l'emploi desquels nos phrases deviennent si longues et si trainantes. — Un autre avantage, qui prouve jusqu'à quel point cet idiome est flexible, c'est la facilité avec laquelle les mots se réunissent pour former des composés : par exemple, *samowladie*, le souverain seigneur; *hromowladny*, gouvernant le tonnerre, etc. Cependant les Bohèmes traduisent souvent les mots composés de la langue grecque et de la langue allemande par une forme particulière d'adjectifs, et par des substantifs simples, comme *kostnic*, en allemand *das Beinhaus*, le charnier, *chmelnice*, en allemand *der Hopfgarden*, la houblonnière; *daha*, en allemand *der Regenbogen*, l'arc-en-ciel. Remarquons encore comme un caractère distinctif du dialecte tchèque, la grande variété de ses diminutifs, qui servent non seulement à rapetisser les objets, mais qui sont encore des termes de tendresse, et désignent des choses agréables, comme *panacek*, le petit seigneur; *milenka*, la bien-aimée; *panenka*, la petite vierge, la fillette, etc., etc. Ils ont aussi une espèce de fréquentatif tout particulier, qui renferme l'idée de répéter souvent, comme, par exemple, *frantiskowati se* (*s* se prononce comme *ch*), répéter souvent le nom de François; *macechowati se*, répéter souvent le nom de la belle-

mère; des noms patronymiques, comme *kràlowec*, le fils du roi; une forme très concise pour exprimer la fin d'une action, comme *dopsati*, écrire jusqu'à la fin; des verbes initiatifs, comme *hrbatjm*, je deviens bossu, etc., etc.—2^o Un autre avantage, qui rend la langue bohème très nerveuse et très expressive, c'est qu'elle est débarrassée de cette foule d'articles, d'auxiliaires, de relatifs et de conjonctions, qui donnent aux autres langues je ne sais quoi de lâche et de traînant, et que sa concision lui permet d'exprimer en traits plus rapides, plus vigoureux, et plus vifs les diverses images et les divers sentiments qui inspirent et exaltent l'âme du poète et de l'orateur. D'ailleurs, sa construction est très libre, et tantôt, par des tournures pleines de hardiesse, elle peut rapprocher et resserrer dans un même membre de phrase les mots les plus expressifs, pour mettre la période en harmonie avec le sentiment qu'elle doit rendre; tantôt suivre une marche beaucoup plus calme et plus réglée. En même temps, elle est riche en mots imitatifs, dont l'harmonie représente l'objet qu'ils expriment: par exemple, un certain nombre d'animaux sont désignés par des mots qui rappellent le son de leur voix, comme *kruta*, la poule d'Inde; *kac-hna*, le canard; plusieurs plantes tirent leur nom de leurs vertus ou de leur forme, comme *bolehlaw*, la ciguë, ainsi nommée du mal de tête qu'elle occasionne; etc. Il nous serait facile de multiplier les exemples. La concision et la vigueur dont nous avons parlé tiennent en partie à l'absence des verbes auxiliaires dans la conjugaison de la plupart des verbes: par exemple, à la troisième personne du singulier et du pluriel du prétérit indéfini, où la terminaison exprime en même temps si le sujet est du masculin, du féminin ou du neutre, comme *psal*, *psala*, *psalo*, il, elle a écrit (*ille*, *illa*, *illud scripsit*); *psali*, *psaly*, *psala*, ils, elles ont écrit (*illi*, *illæ*, *illa scripserunt*); *narozan*, *narozena*, *narozeno*, il est né, elle est née (*ille natus est*, *illa nata est*, *illud natum est*). La suppres-

sion des pronoms personnels devant les verbes, des articles devant les substantifs, et le fréquent emploi des participes, donnent au dialecte tschèque cette force d'expression et cette brièveté nerveuse qui distinguent la langue latine. L'instrumental, qui correspond à l'ablatif latin, dispense bien souvent d'employer des prépositions et des périphrases: par exemple, *secenjm mece hlawu mu s'al* (*l'* se prononce comme *ti*), *d'un coup d'épée il lui a abattu la tête*. Par suite de ces divers rapports, le bohème est plus propre que toute autre langue à traduire les chefs-d'œuvre des latins, en conservant l'énergie et l'allure facile de l'original. Au moyen du participe parfait actif, le dialecte bohème peut, comme la langue grecque, indiquer avec précision quel est l'auteur de l'action exprimée dans la phrase incidente; tandis que le latin, qui est obligé de recourir à ses ablatifs absolus et à des participes passifs, n'indique jamais ce rapport du substantif avec le verbe que d'une manière vague et peu précise. Prenons pour exemple la phrase suivante; Πενδαρος Πασικλεα αποδειξας επιτροπον και του παιδος και των χρηματων απηρεν εις Πελοποννησον; en bohème: *Pindarus ustanowił Pasikleā za porucznika syna swého a geho gmenj, tahl do Peloponesu*; en latin: *Pindarus, constituto Pasicle tūm filiū tūm bonorum tutore, in Peloponesum abiit*. Ce dernier avantage nous amène naturellement à parler de la clarté et de la précision de la langue tschèque. Chaque idée, chaque nuance d'idée, est exprimée par un mot propre: par exemple, les verbes *zjti*, *strjhati*, *krageti*, *rezati*, que nous traduisons tous en français par le seul verbe *couper*, signifient *couper avec la faucille*, *avec les ciseaux*, *avec le couteau*, *avec la faux*. Pour la finesse et la précision des formes grammaticales, le bohème se rapproche du grec, et l'emporte incontestablement sur le latin et peut-être sur toutes les autres langues. Quand il s'agit de deux mains, de deux yeux, il emploie le duel: *ruce*, *oci* *dc*. Il a aussi

un passé indéfini semblable à l'aoriste grec, qui exprime le moment de la durée d'une action passée; par exemple, il est impossible de traduire littéralement en français la phrase suivante : *kupowal dum, alenekaupil ho*, car les verbes *kupowati* et *kaupiti* signifient tous deux acheter, et, en traduisant mot pour mot, on aurait : *il acheta la maison et ne l'acheta pas*, ce qui serait un non-sens; on pourrait dire tout au plus : *il allait acheter la maison, mais il ne l'acheta pas*; et encore la traduction ne serait pas exacte, car l'action était déjà commencée, il était déjà en train d'acheter. En général, le bohème a un grand nombre de temps passés qui diffèrent les uns des autres par des nuances très fines : *praet. sing. unit.* (le temps une fois passé) : *kaupil*, il a une fois acheté *plusquam perf. primum*, *kupowal*, il avait acheté pendant long-temps; *plusquam perf. secundum*, *kupowawal*, il avait auparavant plusieurs fois acheté; *plusquam perf. tertium*, *kupowawawal*, il avait autrefois rarement acheté; et par l'addition de l'auxiliaire *byl*, on pourrait exprimer un temps passé encore beaucoup plus ancien : *byl kupowawal*, il avait acheté il y a très long-temps; mais on a fort rarement l'occasion d'employer cette dernière forme. On compte aussi un grand nombre de futurs qui expriment non seulement l'époque, mais encore la durée et la répétition plus ou moins fréquente de l'action : *futurum simplex*, *kaupjm*, j'achèterai une fois; *futurum durativum*, *budu kupowati*; j'achèterai pendant long-temps; *fut. frequentativum*, *budu kupowawati*, j'achèterai plusieurs fois; *fut. iterativum*, *budu kopowawati*, j'aurai coutume d'acheter plusieurs fois. Les participes ont des sens non moins variés, et distinguent les époques avec des nuances non moins fines; et comme les participes, au moyen des désinences, expriment en même temps le genre et le nombre, l'idiome tschèque a encore sous ce rapport un grand avantage sur la plupart des autres langues. Les Bohèmes peuvent exprimer le commande-

ment avec autant de délicatesse, de courtoisie et en même temps de concision que les Grecs à l'aide de l'optatif : par exemple, *nechula toho*, laissez cela, *veinil to*, veuillez donc le faire. Les nombreuses particules conjonctives, ce qui est encore un trait de rapport du bohème avec le grec, peuvent être considérées comme autant de coups de pinceau propres à fondre, à nuancer les idées et à mieux déterminer l'effet de l'ensemble. Les particules grecques *alla*, *men*, *gar*, *de*, *te*, correspondent aux particules bohèmes *ele*, *pak*, *wsak*, *li*, *z*, *t*; toutefois, les trois dernières sont toujours jointes à un mot précédent. Enfin, un dernier avantage, qui contribue beaucoup à la clarté, c'est la liberté presque illimitée de la construction; car, sous ce rapport, la langue bohème est soumise à moins d'entraves, à moins de règles fixes et déterminées que toutes les autres langues modernes. — Un heureux mélange des voyelles et des consonnes, et la combinaison de ces dernières, combinaison très favorable à la prononciation, donnent au dialecte tschèque beaucoup d'harmonie. Je sais qu'on lui a reproché d'être dure par suite de l'emploi fréquent de l'r (prononcez *rf*); mais la dureté ou la douceur de la prononciation ne dépendent pas du son de quelques lettres, mais de l'harmonie de l'ensemble du mot. D'ailleurs, comme on a à exprimer des sentiments de diverse nature, qui demandent une harmonie tantôt douce et tantôt dure, il faut que chaque langue ait à la fois des lettres dures et des lettres douces. Ne suffit-il pas d'entendre les mots suivants : *brinkot mecu*, *treskot bubnu*, *krik wijtezycych* (le cliquetis des épées, le roulement des tambours, les cris des mourants), pour se trouver transporté au milieu du bruit terrible des combats! — La plupart des désinences des verbes ainsi que des substantifs et des adjectifs, dont les déclinaisons sont si variées, se terminent par une voyelle ou par une consonne adoucie. Du reste, la succession des brèves et des longues don-

ne au bohème une mélodie rythmique qui imite celle de la langue grecque ; car la voye s'arrête plus long-temps sur les syllabes qui renferment une des voyelles longues *a, é, j, y, u*, que sur celles qui contiennent une voyelle brève. L'alphabet bohème compte 42 lettres, et se rapproche par là, de même que le russe, de l'alphabet sanscrit ; on y trouve tous les sons produits par les diverses lettres des autres langues. Le *z* allemand est exprimé par le *c*, le *j* par le *g*, l'*sch* par *ss* ou par *s*, le *ce* et le *ci* italiens (*tehe, tchi*) par le *c* ; le *j* français ainsi que *ge* et *gi* par *z*, l'*u* par *y*, le *gn* par *n*, comme dans *bazen*, la crainte ; le *w* anglais par *w*, surtout à la fin des mots. De là vient que les Bohèmes, à l'aide de leur alphabet, peuvent reproduire avec une exactitude rigoureuse, soit par l'écriture, soit de vive voix, tous les mots des autres langues ; qu'ils les apprennent et les parlent avec une facilité et une perfection étonnantes, et que des Français, des Italiens, des Allemands, les prennent souvent pour des compatriotes. Jamais ils ne confondent les lettres dures avec les lettres douces ; aussi leur chant est-il très coulant et très agréable, et l'opéra bohème charme autant l'oreille que l'opéra italien, parce qu'on n'y élide aucune lettre, et qu'on n'y trouve que des sons pleins. Il est rare qu'on rencontre dans les dialectes slaves une combinaison de consonnes dures ; et encore la liberté de la construction donne le moyen d'adoucir ce qu'il peut y avoir de choquant dans ce concours. Voilà pourquoi les Bohèmes occupent le premier rang pour la musique après les Italiens. Dans toute l'Europe on trouve des musiciens de cette nation ; la plupart des virtuoses autrichiens sont Bohèmes. Le sentiment de la musique est toujours en rapport avec l'harmonie même de la langue. — La littérature bohème a cinq âges. Le premier commence au temps des mythes, et s'étend jusqu'en 1409. Il est certain que parmi les diverses tribus slaves, les Tschèques furent les premiers qui cultivèrent leur langue, et la soumièrent à certaines

règles. Voyez, au sujet de la civilisation des anciens Slavons, les articles SLAVONS et LANGUE SLAVE.) Nous n'avons pas de monuments écrits qui remontent à cette antiquité reculée, à moins que nous n'admettions que l'écriture runique fût connue avant le christianisme. Cependant nous savons que la langue à cette époque était semblable à celle que l'on parle aujourd'hui, et nous en trouvons la preuve dans les noms des idoles, des ducs, des fleuves, des villes, des montagnes, comme : *Perun, Prcemysl, Borziwog, Wltawa, Bjla, Praha, Tetjn, Krkonose*. Par l'entremise de Methodius, apôtre des Slavons, et du philosophe Constantin, autrefois nommé Cyrille, les Slavons furent initiés aux dogmes du christianisme dans la grande Moravie ; de là ils passèrent en Bohème sous la conduite du duc Borziwog, et c'est ainsi qu'ils adoptèrent le culte greco-slavon (en 845). Ce Constantin, dont nous venons de parler, inventa, pour représenter les divers sons de la langue slavonne, l'alphabet cyrillico-slavon : *az, guky, wiedi, Glagol, dobro*, etc., dont les caractères pour la plupart sont empruntés à la langue grecque. Plus tard, on imagina aussi l'alphabet glagolitique, mais on s'en servit moins fréquemment. Lorsque le culte romain prit la place du culte grec en Bohème, en Moravie et en Pannonie, l'alphabet latin succéda aussi à l'alphabet cyrillique. En Bohème, les moines du rite slavon, qui se trouvaient à Sazawa, employaient seuls les caractères cyrilliques, et lorsque le roi Wratislas voulut introduire ce rite ailleurs, et en demanda l'autorisation au pape Grégoire VII, il en reçut un refus péremptoire, quoique sa demande s'appuyât sur des motifs très plausibles. Comme d'ailleurs les Latins visaient à détruire tous les livres du rite slavon, et que la langue latine cherchait à s'introduire dans le pays au préjudice de la langue slavonne, on peut dire que cette époque causa à la littérature bohème un dommage incalculable ; aussi ne nous reste-t-il des siècles précédents qu'un

très petit nombre de monuments insignifiants de cette ancienne écriture slave. Au x^e siècle, les Bohèmes avaient déjà à Kudec une école où l'on enseignait le latin. Leur plus ancien monument littéraire est une chanson intitulée : *Hospodine Pomiluyny*, qui se chante encore aujourd'hui même en Russie et en Pologne, et qu'on attribue à l'évêque Adalbert (Wegtech), Bohème de naissance; d'autres la font remonter encore plus haut. Nous n'avons aucun ouvrage complet du xi^e siècle; seulement un assez grand nombre de mots slaves se rencontrent dans les documents latins de cette époque. Le xii^e et le xiii^e siècle furent plus féconds. Lorsque le roi Wladislas donna le signal de la fameuse expédition contre Milan, la ville de Prague retentit des chants guerriers des jeunes et vaillants chevaliers de la Bohème; mais aucun de ces morceaux lyriques ne s'est conservé. Zawis z Rozmberka écrivit en 1290 plusieurs poèmes remarquables. Les Bohèmes ont un recueil de chants nationaux dans le genre héroïque et lyrique, en vers non rimés, qui surpassent tous les anciens monuments poétiques qu'on a découverts jusqu'à présent; mais de tout ce recueil on n'a conservé que deux feuillets de parchemin dans le format in-12, et deux petites bandes fort étroites. C'est M. Han-ka, conservateur du musée national de Bohème, qui eut le bonheur de découvrir ces fragments précieux dans une chambre attenante à l'église de Kœniginhof, au milieu d'un tas de papiers de rebut. A en juger par l'écriture, ces vers remontent à 1290 et à 1310; quelques-uns peuvent même être plus anciens. C'est ce qui doit rendre plus déplorable encore la perte de la plus grande partie de cette collection. Les titres des chapitres du troisième livre qu'on a retrouvés, et qui sont le vingt-sixième, le vingt-septième et le vingt-huitième, nous prouve que le recueil entier formait trois livres. Ces trois chapitres conservés contiennent quatorze poèmes; et d'après cela il paraîtrait qu'on n'a perdu que cinquante poèmes du troisième livre. (*Poy. l'ou-*

vrage de Rukopi, qui a pour titre : *Kralodworsky wydany od swac, Hanky*, 1819.) Ce qui nous reste du premier poème, intitulé *Boleslas*, ne suffit pas pour donner une idée du sujet qui y était traité; le second, *Wyhori Dub*, invite le duc Udalrich à chasser les Polonais de Prague (1003); le troisième, *Benes* (prononcez *Benesch*), célèbre l'expulsion des Saxons, qui s'étaient avancés de Gœrlitz; le quatrième chante Zaroslas Sternberg, qui remporta la victoire sur les Tartares près d'Olmütz (1241), etc., etc. Ces chants nationaux avaient excité d'une manière toute particulière l'admiration de Goethe, et ils méritent de prendre place à côté des poèmes d'Ossian. On a encore un psautier en langue bohème, et une légende des douze apôtres en vers rimés; mais malheureusement il ne reste de ce dernier ouvrage qu'un feuillet contenant un fragment de 70 vers, qui se trouve à la bibliothèque impériale à Vienne. Il faut joindre à ces restes précieux un écrit en prose qui a pour titre : *Plaintes d'un amant sur les bords de la Moldau* (Weltawa), un fragment d'une histoire de la passion de Jésus-Christ en vers rimés, un chant d'église intitulé *Swaty waclawe*, et une foule de poèmes, de chansons, de fables et de satires en vers rimés de quatre pieds. Le xiv^e siècle est déjà beaucoup plus riche. C'est sous l'empereur Charles IV, qui remit en honneur la langue bohème, que fut fondée l'université de Prague (1348). Dans la bulle d'or, il ordonna aux fils des électeurs allemands d'apprendre le Bohème. Sous son fils l'empereur Wenceslas, tous les décrets, qui précédemment étaient écrits en latin, furent rédigés en langue bohème. A cette époque, Prague était la ville la plus peuplée de toute l'Allemagne, et en même temps les habitudes de magnificence de la cour, qui y résidait, et l'aisance des bourgeois, en faisaient le centre des arts et des sciences. Dalemil Mezericky composa une histoire de Bohème en vers; Ondreg z Dube publia un recueil de lois bohèmes en trois volumes, Wawrinec z Brezowa, une histoire

des empereurs romains et une traduction des voyages de Mandeville; Pribjk Pul-kawa, une histoire de Bohême et une histoire de l'empire jusqu'à Wenceslas. On a encore de la même époque une foule de vocabulaires, de poèmes et de morceaux lyriques; de plus, une traduction de la vie d'Alexandre-le-Grand, une vie de l'empereur et roi Charles IV, une description des actions héroïques d'un certain Plichth de Zerotin et du combat de Creci (1346), un poème sur la mort du roi Jean, poème qui éternisa sa gloire et celle des héros bohêmes ses compagnons; une description du tournoi de 1315, le récit de l'expédition du roi Jean contre le comte Matthias de Trenchin, etc., etc. — La seconde période commence à Huss en 1409, et se termine à l'an 1500. C'est à cette époque que la langue et la nation bohême prirent un essor beaucoup plus élevé. Quel dut être l'étonnement des Pères réunis à Constance et à Bâle, lorsqu'ils virent que la nation bohême, dont la noblesse et la bourgeoisie étaient si célèbres dans toute l'Allemagne pour leur valeur et pour leur héroïsme, renfermait encore dans son sein des docteurs qui savaient expliquer avec une éloquence solide et persuasive les dogmes de la religion! Les nobles, non contents de défendre avec valeur les droits de la nation, et de porter au loin la terreur et la gloire de leurs armes, tenaient aussi le premier rang dans les sciences et les lettres. Les conférences religieuses que les docteurs tenaient dans le *Carolinum* excitaient le peuple à lire et à étudier généralement la Bible. Æneas Sylvius, qui depuis fut pape sous le nom de Pie V, dit à ce sujet: *Pudeat Italiæ sacerdotes, quos ne semel quidem novam legem constat legisse; apud Taboritas vix mulierculam invenies, quæ de novo Testamento et veteri respondere nesciat.* (Com. in dict. Alph. reg. sect II, 17.) Huss d'Hussinetz traduisit en langue bohême le *Trilogus* de Wiclef, et en fit présent aux laïques. Il fit écrire en caractères bohêmes sur les murs de la chapelle de Beth-

léem le traité des six erreurs. Il composa son premier sermonnaire dans le château de Kozy (1413); plus tard, il publia un appel au pape, une explication des dix commandements, qu'il envoya de Constance aux prêtre Havlik et André; un ouvrage dirigé contre un prêtre nommé Kuchenmeister, une explication des douze articles, deux sermons sur l'Antechrist, un livre intitulé *La triple cordelette*, et plusieurs chants d'église fort remarquables. Les lettres qu'il adressa aux Bohêmes du fond de sa prison de Constance furent traduites du bohême en latin par Luther, qui les accompagna d'une préface, et les fit imprimer à Wittenberg en 1536. Huss, Jacobellus et Jérôme de Prague retouchèrent les Bibles en langue bohême, et en répandirent un plus grand nombre parmi le peuple; plusieurs exemplaires en sont venus jusqu'à nous. On ignore combien d'ouvrages de ce sectaire furent détruits par les jésuites. Le supplice des religionnaires bohêmes, Huss et Jérôme de Prague, fut aux yeux des Bohêmes un outrage fait à toute la nation; leur indignation s'exhala en plaintes amères et en satires mordantes contre les juges de ces martyrs de leur croyance. Tous se crurent provoqués et tous se firent un devoir de se défendre. Parmi les apologies qui parurent à cette époque, la plus remarquable est écrite en langue bohême et a pour auteur une femme. On a encore quelques lettres et un ouvrage de stratégie de Zizka de Trocnow, le farouche défenseur du calice, qu'on a cherché tant à décrier, et qui est cependant l'un des généraux les plus distingués dont l'histoire ait conservé le nom. Parmi les monuments de cette époque, il faut placer aussi quelques chansons de Prague et quelques chants de guerre des taborites, comme: *Kdoz gste bozj bogowinjoja zakon geho* (Qui êtes-vous, guerriers du seigneur et de la loi? etc.). *Nuz mniskowé poskakugte* (Or ça, mes petits moines, dansez! etc.), et d'autres semblables. Martin Lupac s'associa quelques savants avec lesquels il entreprit de retoucher toute la traduction du Nouveau-Testament

pour lui donner et plus d'exactitude et plus de clarté. L'office divin fut célébré entièrement en langue bohême. L'évêque taborite Nicolas de Pelhrimow composa un traité de théologie en bohême et en latin. La langue bohême ne fut pas sans influence même sur l'élection des rois, car on défera la couronne à Albert duc de Bavière parce qu'il connaissait l'idiome du pays. Après la mort de Wladislas, en 1458, on éleva sur le trône de Bohême Georges de Podiebrad, et après la mort de ce dernier en 1471, Wladislas, roi de Pologne, parce que les états exprimèrent l'espérance de les voir rehausser la gloire de la nation et de la langue slave. Kristan Prachatzki écrivit dans le même temps un traité de médecine; Martin Kabatnjik, la relation d'un voyage à Jérusalem; P. Prespole, le livre, devenu plus tard si fameux, sur les droits des mines de Kutteneberg et d'Iglau. Jean Rokiczana, H. Litomericky, W. Koranda et plusieurs autres, composèrent divers ouvrages de religion. P. Chelcieky publia une explication des évangiles du dimanche, un livre intitulé : *Le flet de la foi*; Syt Wjzy, un sermon sur le xiii^e chapitre de l'Apocalypse, au sujet de la bête et de sa figure, *o selma obrazu gegjm*, et un traité de l'amour de Dieu. De tous ses écrits, le plus fameux est celui qui a pour titre : *Kopyta*, formes de souliers. Parmi le grand nombre d'ouvrages polémiques qu'enfanta cette époque, on distingue l'attaque dirigée contre le goupillon, par le prêtre M. Lupac, et la question suivante proposée par un auteur spirituel : *Maître, dites-moi quels sont les meilleurs oiseaux, ceux qui boivent et qui mangent, ou ceux qui mangent et ne boivent pas? Et pourquoi ceux qui mangent et ne boivent pas en veulent-ils à ceux qui mangent et qui boivent?* Bohuslas de Cechtic a composé un livre qui est intitulé *du Zrcadlo wscho krestanstwa*, Miroir de toute la chrétienté, et qui a été réimprimé à Iéna. Diverses gravures, accompagnées de citations bohêmes, y font ressortir l'opposition qui existe entre la conduite des

apôtres et celle des évêques de Rome; trois autres gravures représentent les prédications et le supplice de Huss, et elles sont accompagnées de seize feuillets de texte qui contiennent la vie et les lettres de ce sectaire. Puis vient la lettre satirique de Lucifer, à la suite de deux peintures, dont l'une représente l'office divin des hussites, l'autre les expéditions des taborites; plus loin est représenté le héros aveugle Zizka, à la tête de son armée; au dessous on lit des fragments du chant de guerre des taborites : *Nepratel se ne le keyte. — Na kozistek se nez a stawugne.* (Ne craignez pas les ennemis. — Ne vous arrêtez pas à piller); enfin, un dialogue où un père raconte à ses fils comment le calice et la loi de Dieu sont venus en Bohême. Tout l'ouvrage consiste en cent-dix-huit feuillets, dont quatre-vingt-huit sont ornés de peintures. Stibor de Cimbouurg et de Towacow publia un traité fort remarquable sur les biens des ecclésiastiques, qu'il dédia au roi Georges en 1467, et un recueil des franchises et des droits du margraviat de Moravie. Waleowsky z Knezmosta écrivit sur les vices et l'hypocrisie des ecclésiastiques; P. Zidek composa trois volumes sur la manière de gouverner 1471 (*Zprawa Kralowska*). Le premier volume traite des devoirs du roi par rapport à ses sujets et au bien général; le second, des devoirs du prince par rapport à lui-même; le troisième contient un aperçu général de l'histoire du monde depuis la création jusqu'au temps de l'auteur, qui saisit chaque occasion d'avertir les princes de ce qu'ils doivent faire et éviter. W. Cornelius de Wschrd consacra neuf livres à la jurisprudence, aux emplois de judicature et à la géographie de la Bohême. Le roi Georges publia un règlement sur les mesures, les monnaies et les poids, et d'autres actes administratifs du même genre. V. de Mladienowic, qui était à Constance lors de l'exécution de Huss, et qui en fut témoin à titre de notaire, composa une vie de ce docteur célèbre, dont on faisait habituellement la lecture

dans les églises de Bohême. Procope continua la chronique rimée de Dalemil. J. de Lobkowicz donna une relation de son voyage au saint-sépulchre. Sasek de Mezhor publia un récit des aventures intéressantes du baron Bohême Lœw de Rozmítal et de Vlatna, et de ses voyages en Allemagne, en Angleterre, en France, en Espagne, en Portugal et en Italie; l'auteur l'avait accompagné dans ces diverses contrées. Cet ouvrage fait partie de l'histoire politique et morale du xv^e siècle; Jos. Edm. Horki en a donné une traduction allemande. (Brunn 1824.) M. Gallus, Albík, Christann, Zidek, J. Cerný, J. Blowick et Sindel ont écrit des traités de médecine, d'astrologie et d'économie rurale. Nous avons de l'an 1447 une instruction sur la greffe des arbres, sans nom d'auteur. De plus, on a conservé une légende rimée des 10,000 chevaliers, une traduction des Fables d'Ésope, le Conseil des quadrupèdes et des oiseaux, en prose et en vers, en trois livres (*ptacy rada*): chacun des conseils donnés en vers par les animaux est précédé d'une morale et de l'histoire naturelle du quadrupède ou de l'oiseau. Cet ouvrage fut réimprimé trois fois en langue bohême, et en 1521 il en parut une traduction en vers latins à Cracovie, in-4°. Enân, il nous reste une satire en cent-trente-deux vers, sur la persécution des prêtres taborites; le *Rêve du mois de mai*, par Hlynek de Podiebrad, fils cadet du roi Georges; plusieurs dictionnaires et plusieurs romans, dont l'un, intitulé *Tkadlecck*, a été traduit en allemand et publié à Vienne. Des traductions de la Bible, quatorze sont venues jusqu'à nous, ainsi que dix traductions du Nouveau-Testament. La plus ancienne, qui remonte à l'an 1400, se trouve à Dresde. L'imprimerie fit des progrès rapides en Bohême. Le premier ouvrage qu'on imprima, c'est la lettre écrite de Constance, par Huss, 1459; le second, la guerre de Troie, 1468; le troisième, un Nouveau-Testament, 1474; puis une Bible complète, 1486, et le premier calendrier, 1489. — La troi-

sième période, qui commence à l'an 1500 et s'étend jusqu'à l'an 1620, peut s'appeler à juste titre l'âge d'or; car c'est à cette époque que la langue bohême arriva au plus haut point de perfection et de gloire. Dans ces temps affreux de troubles et de révolutions, qui bouleversèrent cette contrée et les pays voisins, où des villes florissantes furent réduites en cendres, et où des villages entiers disparurent, malheurs que rappelle encore l'expression proverbiale allemande: *bœhmische Dörfer* (villages bohêmes), dans ces jours de désolation et de ruine, on ne vit pas s'arrêter cet élan irrésistible qui entraînait la nation bohême dans la voie des progrès, et elle cultiva toujours avec la même ardeur les sciences et les lettres. En Bohême, toute la nation avait part à la culture intellectuelle, dont le clergé avait le monopole, à quelques exceptions près, dans les autres pays. Dans le cœur des Bohêmes brûlait la passion de la gloire et le noble désir d'égaliser les grandes actions des héros de l'antiquité; puis, lorsqu'à force d'exploits et de victoires ils eurent conquis une paix de 200 ans, lorsque leur valeur invincible eut donné lieu à ce glorieux proverbe: *Les Bohêmes ne peuvent être vaincus que par des Bohêmes*, ils se mirent à célébrer les hauts faits de leurs ancêtres et de leurs contemporains. Ils se livrèrent avec succès à toutes les branches des connaissances humaines et les portèrent à un degré de culture inconnu jusqu'alors. Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de citer tous les auteurs de cette époque: sous le règne du seul Rodolphe II, on compte plus de cent-soixante savants. Nous ne parlerons que des plus célèbres. Grégoire Hruby de Gelleny traduisit les livres de Pétrarque, sur les remèdes de la bonne et de la mauvaise fortune, et plusieurs autres ouvrages; W. Pjsekki, le discours d'Isocrate à Démétrique; W. Cornelius de Wschrđ écrivit sur les droits des habitants de la Bohême; Lobkowicz de Hasenstein donna une traduction du traité composé par Erasme de Rotterdam, sur

la manière dont l'homme doit se préparer à la mort, et une relation de son voyage à Jérusalem, etc. M. Konac de Ilodiskow, entre plusieurs autres ouvrages, traduisit du grec en Bohême les dialogues de Lucien; M. Klaudian, le traité de Lactantius Firmianus, intitulé *De la vraie religion*, et le traité de la colère, de Sénèque; Kdal Welenski de Mniehow, les ouvrages de Lucien, et le livre d'Erasme qui a pour titre: *Du chevalier chrétien*, etc.; Joh. Waitowsky de Warta traduisit toute la Bible sur le texte hébreu; Brykey de Lieka fit paraître *Les droits des cités*, etc.; Jean de Puchow, une cosmographie bohême; Bohuslas Bilegowsky, une histoire de Bohême, etc.; M. Kuthen composa aussi une histoire de Bohême, et de plus une vie de Zizka, etc.; G. Crabice de Weitmille publia le traité de médecine de Jean Kopp; W. Hagek de Liboean, une histoire de Bohême, etc.; Benes Optat fut le premier qui écrivit une grammaire de la langue bohême, Paul Worlicny traduisit les sept livres de Flavius Josèphe, sur la guerre des Juifs; parmi les autres ouvrages de Thad. Hagek J Hagku, nous nommerons celui qui a pour titre *Herbarium*; Thom. Resel composa un dictionnaire latin-bohême et bohême-latin, etc.; Jean Blahoslas traduisit le Nouveau-Testament grec, etc.; Dan. Adam de Welleslalojn, le plus célèbre écrivain de la Bohême, surpassa ses devanciers, non seulement par le grand nombre de ses écrits, mais encore par leur mérite; Simon Lomnicky, poète illustre, écrivit dix-huit ouvrages; Bart. Paprocky, gentilhomme polonais, et auteur de quatorze écrits dont les plus remarquables sont: *Le miroir du margravia de Moravie*, et *La suite des ducs et des rois de Bohême*; W. Wratisslas de Mitrowec publia une relation de son voyage à Constantinople; Abraham de Ginterod, la *Vie de Cyrus*, traduite du grec; Harant de Poleic un voyage à Venise et dans diverses contrées de l'Orient; Jean Amos Comenius (voy. ce nom) composa cinquante-quatre ouvrages presque tous remarquables.

Herder dit au sujet de cet auteur: « Comenius fut le dernier évêque des frères bohêmes. Dans toute l'Allemagne il n'est pas, que je sache, de communauté qui ait travaillé, combattu et souffert avec un zèle aussi pur pour son idiome, pour son ancienne discipline, ses coutumes nationales et ses mœurs domestiques; et ce zèle s'étendait aux progrès de toutes les sciences nécessaires et utiles. C'est de là qu'est partie cette étincelle qui dans ces temps si obscurs traversa, comme un éclair, l'Italie, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas et l'Allemagne, et réveilla les peuples de ces contrées. » Les deux ouvrages qui portent, l'un, le nom de *Janua*, l'autre celui d'*Orbis pictus*, et dont Comenius est l'auteur, furent de son vivant traduits en onze langues; depuis, ils ont été réimprimés très fréquemment, et on ne peut pas dire qu'ils aient été surpassés jusqu'à présent. Car, pouvons-nous citer, nous qui vivons cent-cinquante ans après cette époque, un seul ouvrage qui ait pour notre siècle la même valeur que ces deux ouvrages avaient pour le leur? Comenius éveilla sur l'éducation de la jeunesse l'attention de tout le nord de l'Europe; les états de Suède, le parlement d'Angleterre, entrèrent dans ses vues. Les chants d'église de cette période et des temps antérieurs, que Luther lui-même a traduits en partie, peuvent être considérés comme des chefs-d'œuvre auxquels aucune autre langue n'a rien à comparer. On peut juger de la grande quantité de livres bohêmes qui furent imprimés à cette époque par le nombre même des imprimeries qui existaient dans cette contrée: dans la seule ville de Prague on en comptait dix-huit; il y en avait sept dans le reste de la Bohême et autant en Moravie; outre cela, on imprimait un grand nombre d'ouvrages bohêmes dans les pays étrangers, à Venise, à Nuremberg, en Hollande, en Pologne, à Dresde, à Wittemberg, et à Leipzig. — La quatrième période commence à l'an 1620 et finit à l'an 1774. Après la bataille de la Montagne-Blanche en 1620, la nation bohême fut comme

anéantie physiquement et moralement. Les habitants de la plupart des villes et de quelques contrées tout entières émigrèrent pour ne pas abjurer leur foi. Plus de 70,000 hommes, presque toute la noblesse, tout le clergé non catholique, des savants, des artistes et en général la partie la plus cultivée de la nation, abandonnèrent leur patrie et formèrent le noyau principal de l'armée de Mansfeld, qui ravagea si souvent la Bohême pendant la guerre de trente ans, parce que ces émigrés espéraient à chaque attaque de reconquérir leur patrie. Mais rien ne fut plus préjudiciable à la littérature bohême que l'invasion d'un grand nombre de moines venus principalement d'Italie, d'Espagne et du sud de l'Allemagne, qui condamnèrent au feu comme entachés d'hérésie tous les ouvrages bohêmes; ils s'en emparaient dans des visites domiciliaires, et quelques uns se sont vantés d'en avoir brûlé près de 60,000. Ce qui échappa au feu fut conservé dans des couvents et relégué dans des appartements inaccessibles, fermés avec des barreaux de fer, des portes garnies de verrous, de serrures et de chaînes de fer; et même, pour comble de précaution, le dessus de la porte était souvent décoré, en forme d'avertissement, de l'inscription suivante : *L'enfer*. Et à la place de tous ces chefs-d'œuvre des temps classiques, on donna aux Bohêmes, non pas des ouvrages d'une saine théologie, mais des recueils d'absurdités et de fables sur l'enfer et sur le purgatoire, qui firent tourner la tête à un grand nombre de malheureux, dont l'esprit faible était incapable de distinguer la vérité au milieu de tous ces contes ridicules. Aussi la plupart de ces écrits superstitieux ont-ils été brûlés, et la lecture en a-t-elle été interdite sous les peines les plus sévères. Il est vrai que les émigrés établirent des imprimeries bohêmes à Amsterdam, à Dresde, à Berlin, à Breslau et à Halle, et qu'ils envoyèrent une grande quantité de livres à ceux de leurs frères qui étaient restés en Bohême, en Moravie et en Hongrie; mais

on se contentait d'imprimer de nouvelles éditions des ouvrages déjà célèbres, et la littérature ne fit aucun progrès à cette époque. Quelques Bohêmes, qui déploraient la décadence de leur bel idiome, firent des efforts pour le relever : parmi eux nous citerons Pesina z Cechorodu, Zoh, Beckowsky, qui continua l'histoire de Bohême jusqu'en l'année 1620; W. Wescly, qui composa une géométrie et une trigonométrie en langue bohême, etc., etc.; mais le mouvement qu'ils voulaient arrêter était trop violent, et rien ne secondait leurs efforts : la noblesse était étrangère, le gouvernement n'encourageait que la littérature allemande; aussi, à partir de cette époque, les Bohêmes ont-ils presque toujours écrit en allemand. — Dans la cinquième période, qui s'étend de 1774 à nos jours, un nouveau rayon d'espérance vint ranimer la littérature bohême. Car des députés bohêmes qui suivaient en secret la religion protestante se déterminèrent par suite de la confiance que leur inspirait la générosité de Joseph II, à lui faire connaître combien était grand le nombre de ceux qui partageaient encore leur croyance; et l'empereur ayant reconnu la nécessité d'introduire dans cette contrée la tolérance religieuse et la liberté de conscience, on vit des milliers de protestants se montrer tout à coup en Bohême et en Moravie; ils réimprimèrent les ouvrages qu'ils avaient secrètement conservés, et la langue nationale fut remise en honneur et cultivée de nouveau. L'empereur François II, qui règne aujourd'hui en Autriche et à qui la Bohême est soumise, ne se contenta pas de suivre les traces de Joseph II; mais, convaincu de la nécessité et de l'utilité de la langue slave, qui est parlée par quatorze millions d'habitants dans l'empire d'Autriche, et en particulier de la langue bohême, qui est le dialecte savant et littéraire du slavons, il a cru qu'il ne pouvait assez en encourager la culture. D'ailleurs, il devait bien cette reconnaissance à cette partie de ses sujets qui s'étaient distingués par leur fidélité, leur valeur et leur

dévouement au jour du danger ; car la population de la Bohême et de la Moravie semblait se renouveler et se rajeunir sans cesse pour fournir de nouveaux renforts à l'armée. En 1809, la Bohême et la Moravie équipèrent à elles seules une armée de 300,000 hommes, composée d'artillerie, de grosse cavalerie, de cavalerie légère et de fantassins, et lors de l'affaire de Znaïm, au moment où le danger était plus menaçant que jamais, des cercles entiers étaient prêts à sacrifier leur vie à la cause de leur prince. A l'ombre de cette protection si chèrement achetée, des hommes de talent, animés par le souvenir de la gloire de leurs ancêtres, s'exercent dans tous les genres de littérature et de science, et s'efforcent d'atteindre les nations voisines, qui ont fait des progrès si rapides dans les derniers siècles. Nous citerons en particulier avec éloge les membres de l'académie des sciences de Bohême, du musée national et des autres sociétés savantes ou littéraires, et surtout le comte de Kollowrath-Liebsteinsky et le savant comte Gaspard de Sternberg. — Les Bohêmes ont en général des dispositions fort heureuses pour les mathématiques, comme le prouvent Copernic, Vega, Strnad, Wydra, Littrow, etc. Les corps d'artillerie fournis par la Bohême et par la Moravie ont toujours compté dans leur sein des mathématiciens fort distingués. La philologie et la musique sont aussi cultivées avec succès par les Bohêmes. Mozart eut pour maître un Bohême nommé Kluck. Dans ces dernières années, à partir de 1822, Adalbert Sedlacek s'est fait connaître par des ouvrages élémentaires de physique et de mathématiques en langue bohême ; et l'érudit Dobrowsky (voyez ce nom) par ses nombreuses recherches. Thaddæus Hænke ne s'est pas moins distingué comme naturaliste, que comme voyageur et comme botaniste. Il en est de même de F. W. Sicher. Le comte de Bucquoy et beaucoup d'autres, se sont fait un nom dans les mathématiques et dans l'économie politique. Voy. pour plus de détails

l'histoire complète de la littérature Bohême, par le professeur Jungmann. (Prague, 1825, 2 vol.) C. L.

BOHÊMES (Frères), nom d'une association religieuse qui se forma vers le milieu du xv^e siècle des débris des hussites de la Bohême. (Voy. HUSSITES). Mécontents de la tendance au catholicisme par lequel les calixtins (voy. ce mot) étaient parvenus à assurer la prépondérance à leur parti en Bohême, ils refusèrent d'accepter les *compactata*, espèce de compromis passé avec les calixtins au concile de Bâle (30 novembre 1433). Dès l'année 1457, ils commencèrent sous la direction d'un curé, Michel Bradacz, à former une communauté séparée, à tenir des assemblées particulières, et à se distinguer du reste des hussites par le nom de frères ou frères de l'unité. Leurs adversaires les confondaient souvent avec les picards et les vaudois, et leur donnaient le nom de *caverniers* (*grubenheimer*), à cause du mystère qu'ils apportaient à l'exercice de leur culte. Malgré la dure oppression des calixtins et des catholiques, et sans opposer de résistance à la force, ils propagèrent si bien leurs doctrines par la persévérance dans leur foi et la pureté de leurs mœurs, qu'en 1500, le nombre de leurs communautés s'élevait à 200, ayant toutes des temples élevés à leurs frais. Quant aux particularités de leur croyance, elles sont exposées dans leurs écrits apostoliques, qui traitent surtout de la communion, dans laquelle ils n'admettent pas la transsubstantiation, ne croyant à la présence de Jésus-Christ que d'une manière mystique et spirituelle. Du reste, leur confession est appuyée de force textes de l'Écriture-Sainte : c'est pour cela, et surtout à cause des statuts réglementaires de leurs communautés et de leur discipline religieuse, qu'ils trouvèrent beaucoup de partisans parmi les réformateurs du xvi^e siècle. Ces statuts étaient modelés sur l'organisation apostolique des premières communautés chrétiennes. Ils cherchaient à rétablir l'ancienne pureté du christianisme ; et, pour atteindre ce but,

ils excluaient de leurs communautés les gens adonnés aux vices, avaient un régime pénitentiaire à trois degrés, veillaient soigneusement à la séparation des sexes, divisaient les membres de leurs communautés en trois classes : les commençants, les progressifs et les parfaits. Ils exerçaient leur surveillance jusque dans l'intérieur de la vie privée au moyen d'une foule d'employés de tout rang. Ces employés étaient des évêques conférant les ordres, des *seniores* et *conseniores*, des prédicateurs, des diacres, des édiles et des acolytes, qui se partageaient l'administration sous les rapports religieux, moral et civil. Leur premier évêque était consacré par un évêque vaudois, quoique cependant leurs communautés fussent distinctes de celles des vaudois, dont toutefois elles partagèrent le sort. Comme, selon leurs principes, ils ne devaient faire aucun service militaire, ils refusèrent de prendre part à la ligue de Schmalkalde comme aussi de combattre les protestants : le roi Ferdinand, pour les punir, leur prit leurs églises et exila environ 1,000 frères bohèmes en Pologne et en Prusse, où ils s'établirent à Marienbourg. Le traité que ces exilés conclurent à Sandomir avec les luthériens et les réformés de Pologne le 14 avril 1570, et plus encore la paix des dissidents des états polonais en 1572, leur assura une certaine liberté religieuse en Pologne, où ils s'allièrent plus étroitement aux réformés à cause des persécutions du roi Sigismond. Par cette alliance, ils conservèrent et conservent encore aujourd'hui les statuts de leur ancienne constitution ; leurs coreligionnaires restés en Bohême et en Moravie jouirent de nouveau de quelque liberté religieuse sous Maximilien II. Ils avaient leur siège principal à Fulneck en Moravie, et de là étaient appelés *frères moraves*. La guerre de 30 ans, dont l'issue fut si fatale aux protestants de Bohême, amena la ruine totale de leur confession ; et leur dernier évêque, Comenius, qui rendit tant de services à l'instruction de la jeunesse, fut obligé de fuir. Depuis, ils émigrèrent fréquemment : la plus importante de ces

émigrations fut celle de 1722, qui amena la fondation d'une communauté nouvelle par les soins de Zinzendorf. Sur l'histoire des anciennes communautés, voyez, indépendamment de *Brüder historie* de Cranzen, l'ouvrage clair et impartial de Schulze : *Von der Entstehung und Einrichtung der evangelischen Brüdergemeinde* (De l'origine et de l'organisation des communautés évangéliques, Gotha, 1822).— Quoique l'ancienne association des frères bohèmes et moraves soit presque éteinte, elle n'en passe pas moins parmi les protestants pour avoir été le soutien de la vérité chrétienne et de la piété à une époque où la société luttait avec peine contre la barbarie du moyen âge, pour la conservation des mœurs pures que la réformation du 16^e siècle ne sut pas inculquer à ses sectateurs, et elle sera toujours célèbre pour avoir donné naissance à l'association des frères hernutes, dont la constitution est calquée sur la sienne. (*Voy. HERNUTES.*)

BOHÉMIENS. Les doutes qui ont toujours environné l'origine des Bohémiens n'ont pas fait place encore à une complète certitude, mais on a généralement adopté l'opinion de Pasquier, qui les fait remonter, dans son ouvrage, jusqu'au x^e siècle, en 1427, et nous montre, dans douze prétendus chrétiens, quittant la basse Egypte pour l'Europe, le premier anneau de cette longue chaîne de Bohémiens, la première génération de toutes ces générations qui se perpétuent depuis quatre siècles en Europe et y promènent leur charlatanisme nomade dans tous les lieux où le caprice du moment les conduit. C'est donc bien loin de nous qu'aurait pris naissance cette race unique dans le monde, qui, comme les Arabes du désert, ne dort jamais le soir là où le matin elle s'est réveillée ; race stupide, qui prophétise l'avenir et croit naïvement à ses propres oracles ; race sauvage, qui vit depuis quatre siècles en face de la civilisation sans que la civilisation ait pu encore la compter au nombre de ses conquêtes. — On raconte que lorsque ces douze premiers vagabonds, germe de cette

grande famille de vagabonds, parurent à Paris pour la première fois, ils y devinrent l'objet d'une ardente curiosité. Le pape les avait, disait-on, condamnés, en expiation de leurs fautes, à errer çà et là en Europe pendant 7 ans entiers, sans prendre de domicile fixe et sans jamais s'y reposer. Ils portaient, dit Pasquier, des boucles d'oreilles comme en portent quelques peuplades sauvages; et leurs cheveux crépus, leur teint noir ou olivâtre, la laideur, et même la difformité de la plupart de leurs femmes, les haillons qu'ils portaient, et pour lesquels ils semblaient nés, leur donnaient je ne sais quelle physionomie étrange, surnaturelle, qui devait frapper bien vivement l'ignorante curiosité des Parisiens. Aussi, dès leur arrivée à Paris, l'archevêque de cette ville s'empessa de demander leur expulsion; il menaça de ses excommunications tous ceux dont la crédulité impie invoquerait leurs prédictions mensongères. Or, on sait la puissance qu'exerçait à cette époque une semblable menace; on sait que les rois eux-mêmes ne bravaient pas impunément celle des papes, et que les peuples ignorants fuyaient avec effroi, comme un pestiféré, l'individu frappé d'un semblable anathème, le malheureux portait-il la couronne. Le séjour de ces Bohémiens en France agita donc, comme un grand événement, les esprits les plus graves du temps, et les états généraux, convoqués en 1560, les condamnèrent, eux et leur postérité, à un bannissement perpétuel. Cette injuste proscription ne doit pas étonner ceux qui se rappellent que plus tard, vers 1620, on imputait à la magie l'influence que la maréchale d'Ancre (v. ce nom) exerçait sur la faible veuve de Henri IV, et que l'infortunée mourait sur l'échafaud comme sorcière. Ces premières rigueurs d'un gouvernement superstitieux n'ont pas peu contribué sans doute à la formation de ces mœurs, de ce sauvage esprit de corps qui les anime tous et les isole du reste de la société comme de nouveaux parias. Du reste, une longue habitude, de vieilles traditions, les attachent toujours à leurs

mœurs, à leur position exceptionnelle dans le monde; la plupart d'entre eux, si on leur laissait la liberté du choix, n'échangeraient pas leur vagabondage contre notre bien-être, leurs privations de tous les jours et leur insouciance du lendemain contre les commodités nombreuses et certaines que la civilisation nous prodigue. On pourrait les comparer à ces animaux immondes qui n'aiment à se rouler qu'au milieu de la boue. — C'est sur l'inspection des mains, de ces lignes capricieuses qui les traversent et y serpentent en tous sens, que les Bohémiens prophétisent l'avenir de ceux qui les consultent. On en trouve encore un grand nombre dans nos contrées méridionales, et surtout en Espagne, mais on en voit peu dans le Nord. L'ignorance profonde et les grossières superstitions qui règnent encore dans le Midi attirent leur vagabond charlatanisme, qui trouve là une large curée; tandis que le Nord, plus éclairé, plus libre de préjugés stupides et de traditions ridicules, ne leur présente guère une mine exploitable. Dans nos provinces du Midi, en Espagne, on voit de ces Bohémiens, qui, comme presque tous les charlatans, ne se contentent pas de lire dans l'avenir de l'homme; ils guérissent encore toutes sortes de maladies, ou du moins ils s'en vantent. Leur panacée universelle, ce sont deux ou trois mots d'un jargon barbare qu'ils prononcent tout bas; ce sont ensuite deux ou trois pratiques sacramentelles, inventées par leur bizarre imagination. Moyennant quoi, les malades dont ils ont promis la guérison meurent dans leurs mains aussi facilement que dans celles d'un docteur sorti d'une de nos facultés. Quelquefois aussi ces pauvres vagabonds, au milieu des rues, se donnent en spectacle aux passants, dont ils amusent la curiosité par leurs chants et leurs danses bizarres, en invoquant la charité publique. Enfin, pour compléter la ressemblance du portrait que nous venons de tracer, ajoutons que le vol est aussi une de leurs nombreuses industries, non pas ce vol audacieux, à main armée,

avec effraction, commis en plein jour, qui annonce l'énergie et le courage, mais ce vol timide, furtif, et presque toujours nocturne, que nous flétrissons du nom d'*escroquerie*. — A. GUY D'AGDE.

BOHÉMOND (MARC), prince de Tarente, était fils du fameux Robert Guiscard, aventurier normand, qui devint duc de la Pouille et de la Calabre. Dès sa plus tendre jeunesse, Bohémond porta les armes, et son père lui confia de bonne heure le commandement d'une armée. Envoyé avec quinze vaisseaux pour s'emparer de l'île de Corfou, il trouva le rivage couvert de tant de troupes qu'il revint joindre Robert, sans avoir débarqué. Ayant réuni leurs forces, ils soumièrent ensuite toute l'île en peu de jours. Dans un combat naval contre les Vénitiens, alliés de l'empereur Alexis, le vaisseau de Bobémond fut coulé à fond, et ce prince eut peine à se sauver. Dans un autre combat livré devant Duras, Bobémond, avec 50 Normands, chargea cinq cents cavaliers grecs, et les tailla en pièces. Robert, retournant en Italie, laissa à son fils le commandement de son armée d'Illyrie, et Bobémond vainquit Alexis à Janina près d'Arta, entra en Thessalie par les monts Camburniens, se rendit maître de la Pélagonie tripolitaine, prit d'emblée plusieurs villes et vint mettre le siège devant Larisse. Mais Alexis l'obligea de retourner à Salerne; car, n'ayant pu arrêter sa marche par la force, il lui débancha une partie de ses soldats par ses intrigues. Robert répara cette disgrâce en remportant sur la flotte vénitienne une victoire habilement disputée. Mais en 1083 la mort l'enleva à Céphalonie. Il avait donné le duché de la Pouille et celui de la Calabre à Roger, fils de sa seconde femme, qui lui avait inspiré un attachement plus vif que sa première, mère de Bohémond. Cette injuste prédilection indigna celui-ci. Une guerre sanglante éclata entre les deux frères. Roger fut à la fin forcé de céder à son aîné la principauté de Tarente. — En 1095, Bohémond, faisant avec Roger le siège d'A-

malfi, dont les habitants s'étaient révoltés, rencontra plusieurs croisés qui se rendaient en Palestine, et se sentit tout à coup enflammé du même enthousiasme que ces guerriers. A la vue de toute l'armée, il quitte son manteau, le fait dé-couper en plusieurs croix qu'il distribue à ses officiers, et en place une sur ses habits. Roger se voit abandonné de la plupart de ses soldats, qui prennent la croix. Bohémond se trouva bientôt à la tête de dix mille cavaliers, d'un plus grand nombre de fantassins, de l'élite des nobles de la Sicile, de la Calabre, de la Pouille et des seigneurs normands, dont le plus remarquable était son cousin-germain, le brave Tancrede. Cette armée, débarquée en Epire, arriva à la rivière Vardari, sur les bords de laquelle elle campa quelques jours. La rapidité du courant s'opposait au passage des croisés, et les deux rives, qui étaient couvertes d'ennemis, effrayaient une partie de l'armée. Tancrede, voyant qu'on hésitait, s'exposa le premier, et traversa le fleuve, accompagné d'un petit nombre d'hommes. Son épée lui ouvrit un passage à travers les Grecs, qui furent renversés. L'armée de Bohémond, voyant les ennemis en fuite, n'hésite plus à passer le fleuve. Après quelque résistance, elle resta maîtresse du pays. L'empereur Alexis, apprenant que Bobémond avait traversé l'Adriatique, et s'était emparé de la Macédoine; que toute l'Italie s'était jointe à lui, que depuis les Alpes jusqu'à l'Illyrie aucun pays ne lui avait refusé des armes, et qu'en outre Tancrede et ses frères Guillaume et Robert accompagnaient ce redoutable chef, médita de nouvelles ruses et de nouveaux stratagèmes. Il députa vers Bohémond des hommes chargés de le surprendre par des caresses, et lui écrivit une lettre remplie des promesses les plus séduisantes. Bobémond fut en effet séduit plus encore par l'éloquence des envoyés que par la lettre de l'empereur. Les richesses de Constantinople le tentèrent. Il se rendit dans cette ville avec un petit nombre de croisés, laissant le commandement de l'armée à Tancrede : il fut

présenté à Alexis, et se soumit, malgré sa fierté et son dédain pour les Grecs, à lui rendre hommage. L'empereur étala devant lui tous ses trésors, lui en fit accepter une partie, et lui donna un fief dans la Romanie. D'après le caractère que les historiens contemporains attribuent au prince de Tarente, on doit croire que la facilité qu'il montra à se laisser séduire était plutôt un effet de sa politique et de sa prévoyance que de sa faiblesse. Il alla même jusqu'à jurer hommage à Alexis pour son cousin Tancerède, dont l'empereur redoutait le courage et l'inflexible fierté. Ce fut pour ainsi dire au prix de ces sacrifices faits à l'amour-propre, que Bohémond obtint la liberté de suivre les autres chefs croisés au siège de Nicée, qui fut attaquée, réduite et remise ensuite aux troupes grecques. Cette première conquête des soldats de la croix fut suivie de la bataille de Dorylée, qui manqua leur devenir funeste, et dans laquelle Bohémond se vit forcé de plier. Mais la valeur de Tancerède, le courage de Hugues-le-Grand, frère du roi de France, le sang-froid de Godefroi de Bouillon, fixèrent enfin la victoire de leur côté, et les troupes du Turc Soliman furent culbutées et mises en fuite. Les croisés, poursuivant alors leur marche triomphante, allèrent mettre le siège devant Antioche, capitale de la Syrie. — Nous ne ferons point le récit de ce siège fameux, dont on peut lire les détails intéressants dans l'*Histoire des Croisades* par M. Michaud. Nous nous bornerons à dire que l'armée chrétienne était depuis huit mois autour de cette place, que les plus illustres guerriers s'y étaient distingués par de brillantes actions, et que les soldats croisés souffraient beaucoup de la disette et des sorties que faisaient tous les jours les assiégés, quand la trahison vint tout à coup les rendre maîtres d'Antioche. Comme ce fut à Bohémond que le traître s'adressa, et que le prince eut l'adresse de la faire servir à son ambition, nous entrerons ici dans quelques détails que nous devons à Raoul de Caen, qui a écrit les gestes de Tan-

cerède, dont il fut le témoin oculaire. Il y avait dans Antioche, dit-il, un riche Arménien qui avait renoncé à la foi du Christ pour embrasser le mahométisme, et qui avait une famille nombreuse et beaucoup de blé chez lui pour la nourrir; Baghi-Syan, gouverneur de la place, en fut informé. Quoiqu'il eût déjà fait à toutes les familles un premier enlèvement de provisions, il força une seconde fois l'Arménien à lui livrer la moitié de ce qui lui restait. L'Arménien, que les auteurs arabes nomment *Zarad*, et les écrivains latins *Phirous*, va trouver le gouverneur, se jette à ses pieds, et lui représente sa misère et celle de ses enfants, à qui il a enlevé tout moyen de vivre. Baghi-Syan, loin d'être touché de ses prières et de ses larmes, le repousse avec mépris et dérision. Zarad avait depuis le commencement du siège la garde d'une tour. Réduit au désespoir, il ne consulte plus que son propre salut, et se décide à venger son injure personnelle aux dépens de tous les assiégés. Au milieu de la nuit, il descend de la tour au moyen d'une corde et se rend secrètement à la tente de Bohémond. Ce prince, par la réputation qu'il s'était faite en Orient, y était regardé alors comme le chef de toutes les croisades. Zarad offre de lui livrer la ville; il fixe le jour, l'heure, et indique l'endroit favorable pour y entrer. Pour garant de sa parole, il offre encore de lui-même un de ses enfants, qu'il envoya le lendemain à Bohémond. Le prince de Tarente, au comble de la joie, confie son secret à l'évêque du Puy, légat du pape auprès de l'armée. Celui-ci convoque les chefs croisés, et dans un discours adroit et pathétique leur propose de donner la ville à celui par le secours duquel la ville aura été prise. Le conseil approuve cet avis. Alors Bohémond découvre son projet et fait connaître ses moyens d'exécution. La nuit étant arrivée, il se rend à pied à la tour qu'on avait promis de lui livrer. Au signal convenu, il trouve une corde suspendue, y attache ses gens, et Zarad les attire à lui. Un assez grand nombre de soldats étant ainsi montés et

toute crainte étant dissipée, les croisés tuent tous les gardes qui étaient dans la tour, poussent de grands cris, qui jettent partout l'alarme, descendent ensuite aux portes, en massacrant toutes les sentinelles qu'ils rencontrent, et les ouvrent aux autres croisés, qui attendaient le succès de l'entreprise. Au point du jour, la ville se trouva ainsi, comme par surprise, au pouvoir de l'armée chrétienne. Cet événement, si important pour les croisés, eut lieu au mois de juin 1098. Bohémond, pour récompense du service qu'il venait de rendre, fut déclaré prince d'Antioche. Il fut le premier des chefs de ces guerres saintes appelées croisades qui obtint en Orient ce que tant d'autres comme lui allèrent y chercher par la suite, un état à gouverner et des terres à conquérir. (*Voyez pour le reste de l'histoire de Bohémond l'article ANTIOCHE [PRINCES LATINS D']*). DELBARE.

BOIAR. C'était autrefois le titre des seigneurs, en Russie. Celui de *boyarine*, que les paysans russes donnent encore généralement à leurs maîtres ou possesseurs, et qui n'est qu'une forme du mot *boïar*, doit, ainsi que lui, son origine au mot *boï*, combat. Ce fut la première dignité concédée en Russie, la première noblesse; et l'on voit que l'origine de celle-ci fut la même chez presque tous les peuples, où les services rendus par les armes furent mis de tous temps au premier rang. Les *boïars* entouraient le prince dans les batailles et commandaient ses troupes. Plus tard, ils occupèrent aussi les premières dignités civiles et composèrent principalement le conseil du prince. Les oukases ou ordonnances commençaient alors par la formule suivante : « Le grand prince a ordonné, les *boïars* ont approuvé. » Toutefois, ce contrôle était plus nominal que réel, et Pierre-le-Grand eut peu de peine à s'y soustraire entièrement, surtout lorsqu'il eut transféré de Moscou à Saint-Petersbourg le siège de son gouvernement, translation, ajoute l'écrivain auquel nous empruntons cette remarque (Schnitzler : *Statistique de la Russie*, p.

222), à laquelle le dégoût que lui inspirait une pareille tutèle paraît avoir contribué.—*Déli boïarskié*, ou les enfants de *boïars*, formaient la garde d'honneur du prince, et les titres de *boïarinia* et de *boïarichnia* étaient ceux des femmes et des filles de *boïars*. E. II.

BOÏELDIEU (ADRIEN), né à Rouen en décembre 1775, apprit la musique et la composition d'un organiste de cette ville, nommé Broche. Boïeldieu devint très habile sur le piano; il écrivit d'abord pour cet instrument : ses concertos de piano, ses duos pour piano et harpe, obtinrent un succès de vogue. Plusieurs romances, qu'il publia peu de temps après son arrivée à Paris, en 1795, le firent connaître dans le monde musical, où le célèbre chanteur Garat l'avait produit. Garat affectionnait beaucoup les compositions de Boïeldieu; il chantait ses romances; les personnes qui l'ont entendu ont gardé le souvenir du *Ménéstrel*, de *S'il est vrai que d'être deux*, etc. Le virtuose avait choisi Boïeldieu pour son accompagnateur. Nommé professeur de piano au Conservatoire, Boïeldieu y forma un grand nombre d'élèves d'un grand talent, parmi lesquels on distingue MM. Zimmermann, Dourlen, Champcourtois. Il débuta à l'Opéra-Comique par la *Famille suisse*, opéra en un acte, qui fut bientôt suivi de *Zoraïme et Zulnar*, ouvrage en trois actes, qui le plaça au premier rang parmi les compositeurs français. *La dot de Suzette*, *Le Calife de Bagdad*, *Béniowsky*, *Matante Aurore*, et plusieurs autres opéras, avaient encore accru sa renommée. Lorsqu'il fit le voyage de Saint-Petersbourg, en 1803, l'empereur de Russie, Alexandre I^{er}, le nomma maître de sa chapelle, chargé de composer pour le théâtre et les fêtes de la cour. Après un séjour de huit ans environ, pendant lesquels il avait fait représenter *Atine*, *Abder-Kan*, *La Jeune femme colère*, *Les deux paravents*, *Amour et mystère* les chœurs d'*Athalie*, *Télémaque*, *Les Voitures versées*, plusieurs pièces de circonstance et beaucoup de musique militaire, Boïel-

dieu revint à Paris en 1811. *Les deux paravents, La Jeune femme colère, Les Voitures versées*, parurent bientôt sur le théâtre de l'Opéra-Comique, pour lequel il composa de nouveaux opéras, tels que *Jean de Paris, La Fête du village voisin, Le nouveau seigneur de village, Le Chaperon-Rouge, La Dame blanche*, son chef-d'œuvre, en 1824, *Les Deux Nuits*, en 1829. Depuis lors, atteint d'une affection au larynx, Boïeldieu a été forcé de suspendre ses travaux. Il s'occupait d'un opéra en trois actes, paroles de M. Scribe, dont un acte seulement est mis en musique. Il revient maintenant d'un voyage entrepris pour sa santé dans le midi de la France et dans l'Italie. Après une absence de deux ans, ce maître est rentré à Paris en juillet 1833. Espérons que son état, qui s'est amélioré sensiblement, lui permettra de terminer sa partition commencée, et d'en écrire d'autres encore. Ses dernières productions ont prouvé que son génie n'avait rien perdu de sa grace et de sa fécondité. — Boïeldieu n'a point travaillé pour notre grande scène lyrique; mais plusieurs deses ouvrages pourraient y figurer avec honneur. Il a réussi dans le genre comique: *Ma Tante Aurore, Jean de Paris*, l'attestent; il s'est élevé jusqu'à la hauteur de la tragédie lyrique dans *Béniowsky, Télémaque*, les chœurs d'*Athalie*. Dans le demi-caractère, ses succès n'ont pas été moins éclatants: témoins *Zoraimé et Zulnar, Le Chaperon-Rouge, La Dame blanche*. L'opéra-comique français, traité comme l'a fait Boïeldieu, est une œuvre d'art et d'imagination; la phrase de ce compositeur est d'une mélodie gracieuse et distinguée; son style est clair, d'une rare élégance, et les forces de son orchestre se sont acérées suivant les exigences de chaque époque. Ce maître a suivi les progrès de la musique. Il s'est montré d'abord rival de Grétry, et c'est au moment des plus beaux triomphes de Rossini que sa *Dame blanche* a fait une immense explosion. Musicien spirituel, il sait donner aux paroles l'expression, le coloris qu'elles réclament,

sans s'attacher à jouer sur les mots, à faire des rébus comme plusieurs de ses prédécesseurs, rébus que les hommes de lettres du temps prenaient pour des traits de génie. Il a déclamé sans dégrader les contours de la mélodie. L'air du page de *Jean de Paris: Lorsque mon maître est en voyage* et le trio de *La Jeune femme colère: La clé! la clé!* sont des chefs-d'œuvre de déclamation musicale. Celui du sénéchal, dans le premier de ces opéras: *Qu'à mes ordres ici tout le monde se rend!* est le plus bel air que l'on ait écrit pour Martin. Le finale de *La Dame blanche*, le quatuor de *Matante Aurore*, le chœur de *Béniowsky: Jurons! jurons!* et beaucoup d'autres que je pourrais citer, sont des morceaux concertés du premier mérite. Boïeldieu est un des plus illustres maîtres dont notre école puisse s'honorer. Ses opéras ont réussi partout: l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, les ont traduits et représentés; l'Italie même, qui adopte si difficilement les compositions étrangères, a reçu *La Donna bianca* de la manière la plus flatteuse.

CASTIL-BLAZE.

BOIENS, nation nombreuse de la Gaule. Ils habitaient la partie connue sous le nom de Celtique. On ne saurait fixer avec précision la demeure de ce peuple, qui paraît avoir pris une part importante à presque toutes les grandes expéditions des Celtes gaulois dans l'Italie, l'Asie et le nord de l'Europe. Les premiers Boïens gaulois étaient compris dans la première Lyonnaise, entre l'Allier et la Loire; ils habitaient le pays qui plus tard forma le Bourbonnais. Ces Boïens étaient les restes d'une colonie de la grande nation celtique, qui avait passé en Italie peu après l'expédition de Bellovèse dans ce pays, et s'était établie dans la partie méridionale de la Gaule cisalpine. Vers la fin du IV^e siècle de la fondation de Rome, ces Boïens tentèrent de s'avancer dans l'Italie; mais, ayant été battus dans la plaine de Préneste, ils furent chassés de leur ancien établissement, et obligés de se retirer sur le Danube, vers les confins de l'Illyrie et de

la Pannonie. Là, ils furent affaiblis par quelques guerres; cependant, on les retrouve encore au temps de Jules-César, faisant avec les Helvétiens une irruption dans la Gaule contre ce général. César, après avoir battu les uns et les autres, chassa les Helvétiens; mais il retint dans la Gaule les Boïens, sur les instances des Eduens, ses alliés, qui peut-être reconnurent dans leur langue et leurs usages quelques traces d'une origine commune. Il les établit dans la première Lyonnaise. — Les autres Boïens de la Gaule étaient dans la Novempopulanie, près de l'Océan, à l'orient des Vasates; leur territoire forme aujourd'hui le pays de *Buch* dans les Landes. On ne connaît pas l'époque de leur migration dans ce lieu. — Les Boïens de la Germanie avaient émigré, dit-on, lors de l'irruption d'une autre colonie de Boïens en Italie, environ cinq siècles avant Jésus-Christ. Ils s'établirent d'abord, au-delà du Danube, dans le pays qui formait la partie orientale de la Germanie, et auquel ils ont laissé le nom de *Boiohemum*, dont on a fait Bohême. Chassés de cette contrée par les Marcomans, ils traversèrent le Danube, et s'établirent dans le Noricum. Le pays qu'ils habitaient reçut le nom de *Boaria* ou *Boñaria*, dont on a fait par corruption *Bavière*. — Les Boïens d'Italie étaient dans cette portion septentrionale de l'Italie qu'on désigne par le nom de *Cispadane*. Leurs limites, assez indécises à cause de leurs fréquentes invasions chez les peuples voisins, ne peuvent guère être fixées; on sait seulement qu'ils avaient au sud les Ligures toscans, au nord les Ananians et le Pô, à l'orient la Ligurie proprement dite, et à l'est les Lingones. Bononie était leur ville principale. — Les Boïens de l'Asie-Mineure, d'origine celtique comme les précédents, faisaient partie des Gaulois qui, sous la conduite du *brenn* ou chef militaire, auquel les Grecs et les Romains ont donné par erreur le nom de Brennus, parvinrent jusque dans la Grèce et dans la Thrace, et passèrent enfin en Asie, où ils ont laissé leur nom à la province appelée Galatie. A. S.—a.

BOILEAU-DESPRÉAUX (NICOLAS).

La tourbe de nos poètes modernes demande l'ustracian de Pope, parce qu'ils sont, comme l'Athénien, fatigués de l'entendre nommer le *Juste*. — Ils ont élevé une mosquée à côté d'un temple grec de la plus magnifique architecture. (LORD BYRON.)

L'analogie frappante qui existe entre Pope et Boileau, considérés comme poètes, moins encore que celle de leur destinée littéraire, nous a porté à mettre en tête de cet article ces paroles de Byron sur les détracteurs de Pope, paroles de tout point applicables à ceux de l'auteur de l'*Art poétique*. Cette épigraphe fera mieux entendre notre pensée qu'un long développement, auquel d'ailleurs ce *Dictionnaire* ne saurait prêter un assez grand nombre de colonnes. J'y renonce donc, et sans entrer dans une question de littérature qui m'entraînerait trop loin malgré moi, en repassant en quelque sorte la vie de Boileau avec les lecteurs de ce recueil, je basarderai quelques réflexions sur ses ouvrages, et surtout sur les injustes critiques dont ils ont été l'objet plus particulièrement dans ces derniers temps. — Nicolas Boileau, que, pour le distinguer de ses frères, on surnomma Despréaux, naquit selon quelques-uns à Cosne, et selon la plupart à Paris, dans la maison qui fait le coin du quai des Orfèvres et de la rue du Harlai, le 1^{er} novembre 1636, trois ans avant Racine. Il était le plus jeune des enfants de Gilles Boileau, greffier de la grand'chambre du parlement de Paris. Son père, devenu veuf un an après la naissance de ce fils, négligea beaucoup la première éducation de Nicolas, et celui-ci, à ce qu'il paraît, ne montra pas de bonne heure ce qu'il devait être un jour, du moins si l'on en juge par ce mot de son père: *Pour Collin, c'est un bon garçon qui ne dira jamais de mal de personne*. Il achevait sa quatrième au collège d'Harcourt, lorsqu'il fut atteint de la pierre et obligé de suspendre quelque temps ses études. On le tailla, mais l'opération fut mal faite, et il s'en ressentit toute sa vie. Ce fut là, dit-on, la cause de son humeur chagrine, et il lui dut sans doute cette expres-

sion remarquable de mélancolie qui paraît sur son visage dans les bons portraits de lui que nous ont laissés ses contemporains, et qui l'empreint de tristesse au milieu même de la noblesse et de la fine malice de ses traits.—Nous ne chargerons pas ces pages de dates nombreuses. Raconterons-nous d'ailleurs ce que tout le monde sait? Il nous suffira de dire ici qu'à peine sorti du collège, où il s'était fait remarquer par son ardeur au travail et surtout par un goût très vif pour la lecture, goût qu'il appelait lui-même une fureur, il étudia en droit; qu'il montra peu d'inclination pour cette étude si barbare à cette époque, et l'abandonna pour se tourner vers la théologie. Le voilà donc suivant un cours en Sorbonne. Mais, dégouté bientôt de cette lourde scolastique, il n'y persista pas davantage, et renonça formellement à prendre ce qu'on appelle un état. Dès lors, il ne fit plus que des vers. Il avait trouvé sa vocation : *Son astre, en naissant, l'avait formé poète*. Il en fallut subir la loi. Aussi griffonnait-il des vers jusque sous les yeux de son père, qu'il aidait dans ses travaux de greffier.

La famille en pâlit, et vit en frémissant
Dans la poudre du greffe un poète naissant...

Elle en prit cependant son parti de bonne grâce, et souffrit ce qu'elle ne pouvait empêcher. Dès lors la carrière de Boileau fut tracée, et il écrivit satires, épîtres et poèmes, en sûreté de conscience. En 1666, à l'âge de trente ans, il publia pour la première fois un recueil de huit satires, qu'il augmenta successivement de nouveaux ouvrages jusqu'à sa mort, arrivée le 13 mars 1711. Il était âgé de soixante-quatorze ans et quelques mois.—Sa vie, comme on voit, fut douce et unie. Elle ne fut marquée ni par une profonde misère et de romanesques aventures, comme celle du Tasse ou du Camoëns, ni par une fortune éclatante comme celle de Voltaire ou d'Alfieri. Il la passa sans trouble, constamment occupé de son art, dans l'intimité de Racine, choyé et aimé de tout ce qu'il y avait alors d'esprits distingués. Molière, La Fontaine et Chapelle, formaient, avec

son cher Racine, sa société habituelle, et allaient souvent le visiter dans son jardin d'Auteuil, où il passait la belle saison. Qui n'a été voir, au moins une fois au printemps, ce charmant village consacré par tant de souvenirs, et cette maison si humble, à un seul étage, aux murs tapissés de vignes, où Boileau fit ses meilleurs vers?

Auteuil ! lieu favori, lieu saint pour les poètes !
Que de rivaux de gloire unis sous tes berceaux !
C'est là qu'en milieu d'eux l'élegant Despreux,
Législateur du goût, au goût toujours fidèle,
Enseignait le bel art dont il offre un modèle.
Là, Molière esquisse ses comiques portraits,
De Chrysale ou d'Arnolphe a dessiné les traits.
Dans la forêt ombreuse et le long des prairies,
Le Fontaine égarait ses douces rêveries.
Là, Racine évoquait Andromaque et Pyrrhus,
Contre Néson pulvérait le tonner d'EURYPIDE,
Priguait de Phèdre au pleurs le tragique délire....
Ces pleurs harmonieux que modulait sa lyre
Ont mouillé le rivage, et de ses vers sacrés
La flamme saïnt encor les échos inspirés !

(CHÉNIER, *La Promenade*)

C'est là, dans cette retraite d'Auteuil, entouré de ces grands écrivains, qui tous étaient ses amis, que Boileau a passé les heures les plus fortunées de sa vie, avec trois compagnes charmantes, la nature, l'amitié et la poésie. Car cet homme, qu'on s'est plu à dire si froid, goûtait ces trois biens avec transport. Il manifeste ces goûts vifs et simples en cent endroits de ses écrits, mais notamment avec un singulier bonheur d'expression et une vivacité toute poétique dans ses délicieuses épîtres à Lamoignon et à son jardinier d'Auteuil. Quoi de plus franchement campagnard que la première, où respire à chaque vers l'amour d'une solitude occupée et du recueillement dans le silence d'une humble retraite? Certes, il n'y a rien là d'extravagant, rien qui ne soit pris dans la nature réelle; mais tout cela est senti et passionné à un degré remarquable, autant du moins qu'il convenait au caractère grave du poète. Je ne sais pourtant où j'ai lu que Boileau n'a jamais montré de goût pour la campagne. On ne le voit nulle part, dit l'ingénieur critique, s'écrier comme Horace :

O rus, quando te respiciam !

Où bien encore avec Virgile :

O fortunatos nimium sua si bona norint
Agricolae !...

Que sais-je encore ?—Singulière méthode de critique, et commode en vérité pour faire des phrases spirituelles, qui consiste à reprocher à celui-ci de n'avoir pas dit, en propres termes apparemment, ce qu'un autre a dit avant ou après lui ! Mais quoi ! deux hommes peuvent aimer un même objet avec une égale passion : s'ensuivra-t-il qu'ils ne puissent exprimer leurs sentiments diversement ? non sans doute ; et chacun le fera à sa façon, d'après son caractère et suivant son tour d'esprit. Comme on sent on s'exprime. Aussi Boileau, qui n'affecte jamais rien et ne prend la peine d'exprimer que ce qui le touche, ne va-t-il point chanter à tout venant les forêts, les prairies et les champs :

Et dans son cabinet, oisif au pied des bûches,
Faire dire aux échos des sottises champêtres ;
Pour une Iris en l'air faire le longoureux.

Il rime selon qu'il est inspiré, au gré de sa verve et de ses préoccupations du moment.— Il y a peu de passion dans l'épître au jardinier Antoine, si l'on entend par ce mot un grand élan désordonné vers quelque chose ; mais quel charme ! elle sent le village pour ainsi dire. Et dans cet admirable passage sur le travail du poète, comparé à celui du jardinier Antoine :

Antoine, de nous deux tu crois donc, je le vois,
Que le plus occupé dans ce jardin, c'est toi ?

quel naturel et quel abandon ! puis, remarquez cette coupe heureuse, que l'école moderne ne désavouerait pas :

Antoine, de nous deux tu crois donc, je le vois,
Que le plus occupé dans ce jardin, c'est toi.
Oh ! que tu changerais d'avis et de langage,
Si deux jours seulement, libre du jardinage,
Tout à coup devenu poète et bel esprit,
Tu t'allowais engager...

Mais il faudrait tout citer. Il vaut mieux relire l'épître d'un bout à l'autre dans votre Boileau. Voyez comme il y revient amoureuxment, quoique avec gravité, aux difficultés de l'art, à cet infatigable soin que le poète consciencieux, qui ne se satisfait pas d'une facile médiocrité,

apporte aux moindres détails de son œuvre. Rien n'y manque.

La cadence exacte, le rime, la césure,
La riche expression, la nombreuse mesure,

tout y est à son point, et notre admiration sérieuse pour de tels vers ne peut guère s'exprimer. Douze vers d'une de ces savantes épîtres ont peut-être plus coûté de temps et de travail à Boileau qu'à tel ou tel tout un poème épique ; mais douze vers ainsi faits le sont pour toujours et ne périssent plus.— Ainsi la campagne, les vers, l'étude des anciens étaient à la fois pour lui un délassement et une sérieuse occupation. C'étaient ses délices et ses amours... ses seules amours. Aussi s'est-il trouvé un critique qui lui en a fait le reproche. Du moins lui a-t-il fait un crime de n'y avoir pas ajouté l'amour, l'amour des femmes, l'amour physique, l'amour sentimental, que sais-je ? — Salirons-nous ces pages de l'anecdote par laquelle on prétendit expliquer l'éloignement du poète pour les femmes ? Dirons-nous à quelles basses idées sont descendus ses détracteurs pour rendre raison de sa prétendue insensibilité ? Qui croirait qu'une haine systématique ait pu égarer à ce point des hommes d'ailleurs estimables et graves ? Ils en vinrent à avancer, sans appuyer leur assertion d'aucune preuve, sans apporter le moindre témoignage contemporain, que si Boileau avait fait sa dixième satire contre les femmes, c'était parce qu'un coq d'Inde l'avait mutilé dans son enfance. Helvétius s'empara de cette anecdote, dont on n'avait jamais entendu parler jusque-là et que, par parenthèse, l'*Année littéraire* eut l'insigne honneur de publier la première, comme d'une bonne fortune, et sut en tirer maintes belles conséquences contre le génie de Boileau, et en faveur de l'amour physique qu'il avait pris à tâche de préconiser. Conséquences bien vaines ; car c'était le fait même qu'il aurait fallu d'abord constater, pour ne pas ressembler à ces savants qui dissertèrent si bien et si longuement sur un enfant né, leur avait-on fait dire par la *Gazette de Hollande*, avec une dent

d'or. Les mémoires les meilleurs à ce sujet allèrent pleuvant. Aussi Frédéric, qui avait inventé la nouvelle pour compromettre les sages de son académie des sciences, s'amusa-t-il fort des bonnes raisons que ces savants hommes ne manqueraient pas de trouver pour l'explication de ce phénomène extraordinaire. Il n'y avait qu'une petite difficulté : le phénomène extraordinaire n'existait pas. Du moins y avait-il de la bonne foi chez MM. les académiciens du roi de Prusse. Je soupçonne au contraire l'anecdote du coq d'Inde d'être un mensonge prémédité et accrédité à plaisir. J'en juge à l'ardeur avec laquelle il fut propagé depuis Helvétius jusqu'à Mercier, par tous ceux qui voulaient l'ostacisme du poète irréprochable. — La manie de dénigrer Boileau n'est pas, comme on voit, chose bien nouvelle. Elle prit dans la première moitié du dernier siècle à quelques gens de lettres, que le normand Fontenelle, qui avait été plus d'une fois en butte aux traits malins de notre poète, soutenait dans cette entreprise par un vilain esprit de rancune contre le satirique qui l'avait si cruellement harcelé. Ce fut dès lors comme une mode que ne craignirent pas de suivre quelques esprits d'un ordre élevé. Voltaire lui-même eut le tort d'y prêter les mains. Mais, parmi les hommes de lettres du temps, l'un d'eux surtout se signala dans cette guerre par un zèle d'une inconcevable âpreté, dont ne lui savait pas toujours très bon gré son illustre maître. Nous voulons parler de Marmontel. Voltaire en fut fâché. Voltaire, en effet, l'esprit le plus judicieux peut-être en matière de goût, quelque sévère qu'il se soit montré envers Boileau, dans ces vers si souvent cités :

Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
Zélateur de Quinault, et flatteur de Louïs,

Voltaire s'est plu mille fois à rendre au poète du *Lutrin* de sincères et éclatants hommages ; et même dans cette épître dont nous venons de citer les deux premiers vers, que, par parenthèse, on s'obstine toujours à citer ainsi isolés, se hâte-

t-il d'ajouter ceux-ci, qui achèvent sa pensée, et adoucissent, du moins en partie, ce que les deux autres ont de trop dur :

Mais oracles du goût dans cet art difficile
On s'égarait Horace, où travaillait Virgile.

On le voit, Voltaire, jusque dans ses accès de mauvaise humeur, finit toujours par être juste envers Boileau. Quant à Marmontel, ni reproches ni raisonnements, rien ne purent le ramener. Il persista dans son système de dénigrement. En vingt endroits de ses *Eléments de littérature*, dans son *Épître aux poètes*, partout enfin il ne cesse de l'attaquer et d'insister sur son peu de penchant à l'amour, et sur son défaut de sensibilité. Sur ce grief cependant, il n'a pas plus raison que sur les autres. Boileau, sans doute, se livra peu aux sentiments tendres ; mais, qu'en faut-il conclure ? S'il ne fut pas très sensible à l'amour, il le fut à tout ce qu'il y a de bon, de beau et de grand dans l'âme humaine. Son art fut sa passion, une passion vraie et forte : cette passion lui inspira dès quinze ans la *haine d'un sot livre*, et remplit sa vie entière. Dans son invincible répugnance pour ce qui sort de la nature, il souffrait de toute recherche, de tout clinquant ; il n'aimait que le vrai. Citons ce vers tant cité :

Bien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Citons aussi ces autres vers, meilleurs peut-être :

Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant ;
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent,
.....
Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur.

Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût, a dit Vauvenargues. Et qui, plus que Boileau, avait du goût ? ses épîtres et ses satires sont animées d'une verve que ne saurait avoir l'homme qui manque de sensibilité. On sent, en le lisant, combien le faux goût de son temps l'offensait ; combien il en était affecté cruellement. Aussi, était-ce moins, à ce qu'il semble, pour briller que pour se venger du mal que lui faisaient Cotin et Pradon par leurs écrits, qu'il les poursuivait si rudement de ses amers sarcasmes. On aime ces franches et involontaires boutades de

colère auxquelles il se livre si naïvement contre eux. Non, cet homme qui ne pouvait lire de sang-froid *La Pucelle* ou *Jonas*; dont la raison murmurait de toute affectation, de toute fausse élégance; qui voulait qu'on parlât comme la nature, n'était pas un rhéteur, un arrangeur de mots, un homme enfin,

Sans feu, sans verve et sans fécondité,

comme il a plu à Marmontel de le dire.

Jamais un vers n'est parti de son cœur,

dit-il encore. C'est l'éternel reproche. Il est vrai que Boileau n'a échanté aucune femme; mais, encore une fois, est-ce donc une indispensable obligation pour un poète de parler d'amour? Que si nous voulons des chants pleins de cette passion, lisons Tibulle ou nos modernes élégiaques. Ne demandons pas à l'olivier la fleur du jasmin. — Que l'olivier fasse l'ombre menue, et que son feuillage soit triste, c'est de sa nature : Dieu l'a fait ainsi. Mais l'olivier donne l'olive, qui est bonne à l'homme, et au moins pour l'olive j'aime l'olivier. Ne disons pas que ce serait un arbre fort agréable s'il portait des oranges, et que nous l'aimerions fort s'il en était ainsi; car ce serait dire la plus bizarre, sinon la plus ridicule chose du monde. — C'est pourtant sur des préférences absolues ou sur des exclusions de ce genre qu'a vécu long-temps la critique, et encore dans ces derniers temps elle s'est trouvée sur ce terrain. Pour nous, nous adresserions volontiers à ces grands esprits, qui voient si bien après coup comment et par quoi tel auteur eût pu être admirable s'il avait eu le bonheur de les avoir pour amis, ce que La Fontaine dit familièrement et avec son ordinaire bonhomie au bon Garau, ce grand critique des œuvres de Dieu :

C'est dommage, Garau, que tu n'es point entré

Aux conseils de celui qui prêche ton curé :

Tout en eût été mieux, car pour quoi, par exemple... etc.?

— Que Marmontel se soit montré d'une si grande animosité contre Boileau, cela tenait à la petitesse de son génie, et peu importe!

Laissons là Marmontel pour la dernière fois.

Mais comment concevoir de nos jours

cet esprit de système qui porte tant de littérateurs estimables, tant d'hommes d'esprit, graves, et studieux amateurs de l'art, à dénigrer non seulement Boileau, mais encore presque sans restriction toutes les célébrités des deux derniers siècles? « Quelques esprits stationnaires ont peine à s'expliquer, dit spirituellement à ce sujet M. H. Delatouche, que ce soit une bien bonne action que de nous rendre la risée de l'Europe savante, en dénonçant chaque jour nos antiques réputations de poésie comme étant toutes usurpées. Les étrangers ne sont que trop disposés déjà à humilier les fondateurs de notre gloire. Les Anglais, par exemple, nient obstinément le mérite des auteurs d'*Athalie* et du *Lutrin*, et refusent à toute cette pauvre nation gauloise une seule tête épique et même lyrique : sommes-nous chargés de leur fournir des arguments et des preuves? » Devrions-nous, en effet, pour prendre un air étranger, et qui tranche un peu avec le commun des gens solides de notre pays, nous joindre aux ennemis de notre gloire nationale, qui ne date pas d'hier, comme on affecte trop de le croire, et qui se compose de celle de chacun des hommes qui ont brillé en France, dans tous les temps et sous tous les régimes? Nous aurons beaucoup fait, et il nous en reviendra grand honneur et grand profit, quand, faisant bénévolement cause commune avec les ennemis du nom français, avec des étrangers qui, comme lady Morgan, jugent intrépidement nos poètes, sans connaître même la partie mécanique de leur art, et à peu près en aussi grande connaissance de cause qu'un sourd jugeant Rossini; quand, dis-je, nous serons parvenus à effacer tout ce qui a brillé dans notre patrie durant ces deux derniers siècles écoulés! Jusqu'à ce que notre gloire moderne ait éclipsé celle-là, convenons-en, nous ferions mieux de ne pas montrer tant de légèreté dans nos jugements sur les morts, et de songer un peu plus à produire nous-mêmes quelque chose de digne d'occuper le présent et de vivre dans l'avenir. Quel plaisir ou quelle raison peut-on trouver, en effet, à rabais-

ser des hommes qui ont porté la France au rang éminent où nous la voyons entre les nations lettrées? Rien de mieux, sans doute, que cette ardeur qui pousse nos jeunes écrivains à tenter des voies nouvelles. A Dieu ne plaise que je voulusse la voir s'éteindre parmi nous! Certes, s'il est une vérité incontestable en littérature, surtout en poésie, c'est celle que renferment ces deux mots : *Invente, tu vivras*. La gloire est à ce prix. Nul ne s'est acquis une véritable renommée sans être nouveau. Faire autrement on mieux, sans quitter la nature, c'est de l'invention, c'est la condition *sine qua non* de la célébrité dans les arts. Mais que de manières d'inventer! Un homme qui peint les passions, les vices ou les travers d'un état de société donné, qui s'est fait un style nouveau et original, dont les formes tiennent à la nature même de son esprit, et dans lequel il sait exprimer avec chaleur et clarté, énergie et grâce, à sa manière toutefois, et suivant son humeur, ce qu'il pense et ce qu'il sent, les autres l'eussent-ils pensé et senti mille fois avant lui, celui-là aussi est inventeur et poète. Tel fut Boileau. C'est dans le style surtout que se déploya son génie. Sous ce rapport, il a aussi son individualité, pour me servir d'un mot fort à la mode aujourd'hui; c'est par là qu'il s'est montré réellement poète. Oui, Boileau est poète, quoi qu'on en ait dit, parce qu'il peint, parce qu'il frappe, parce qu'il communique à ceux qui le lisent les sentimens qui l'animaient au moment où il écrivait, et nous fait partager aujourd'hui même, après plus de cent ans, ses vives colères satiriques contre ces ridicules auteurs de son temps que l'hôtel Rambouillet avait mis en faveur, et qui vendaient à Colbert l'esprit qu'ils n'avaient pas. — Nous ne saurions en finissant mieux formuler, et en moins de mots, un plus digne jugement sur Boileau que ne l'a fait un habile et savant critique, dans la chaleur même d'un zèle d'école qui le faisait parfois s'échapper, à cette époque, en vives et pittoresques saillies contre nos vieilles gloires littéraires. La ferveur anticlassique qui animait l'auteur au moment

où ce jugement fut écrit, en 1829, au plus fort de la guerre des *classiques* et des *romantiques*, ajoute encore, ce nous semble, à l'autorité de ces judicieuses et graves paroles. « Boileau, selon nous, écrivait alors M. Sainte-Beuve dans *La Revue de Paris*, est un esprit sensé et fin, poli et mordant, peu fécond, d'une agréable brusquerie, religieux observateur du vrai goût, bon écrivain en vers, d'une correction savante, d'un enjouement ingénieux, tel qu'il fallait pour imposer aux jeunes courtisanes, pour agréer aux vieux, et pour être estimé de tous : honnête homme et d'un mérite solide. » Nous n'en voulons pas davantage. Il est impossible, en effet, de mieux caractériser Boileau. — Que conclure de ce qui précède? qu'il ne faille jurer que par le *législateur du Parnasse*? qu'on doive le suivre en tout, l'imiter servilement, si l'on écrit, dans ses formes, dans ses tours et jusque dans l'allure de son vers, comme l'ont fait nos prétendus classiques modernes? Non, certes. Mais tout simplement que le vieux satirique tant dénigré vaut bien qu'on ne le passe pas à la légère dans l'étude de notre littérature française; et qu'après tout, c'est à plus d'un titre qu'il se recommande à l'attention des hommes sérieux. Il sera, d'ailleurs, toujours bon et profitable, quoi qu'on en puisse dire, de se mettre en intime rapport avec les esprits distingués de toutes les époques, quel qu'ait été leur genre de mérite. — Cu. ROMEY.

BOIRE, en latin *bibere*. Ce verbe, que l'on emploie aussi quelquefois substantivement, en disant le *boire*, comme on a fait de plusieurs autres verbes, le *manger*, le *dîner*, le *souper*, etc., exprime l'action de prendre ou de recevoir une liqueur quelconque dans la bouche, pour la faire entrer dans le gosier et la conduire de là dans l'estomac. La nature bienfaisante, qui a voulu ajouter un plaisir à la satisfaction de chacun de nos besoins, a fait de celui-ci le plus vif et le plus universellement répandu, plaisir que ne peut émousser la jouissance, et qui se renouvelle fréquemment, comme le besoin auquel il répond. Si quelques

peuples différent entre eux sur la préférence à donner à telle ou telle liqueur, à telle ou telle boisson, moins sans doute par divergence de goût que par l'impossibilité ou la difficulté de se procurer celle qui eût fixé leur choix, ils sont tous d'accord sur le plaisir que l'on trouve à étancher sa soif et à la voir renaître pour l'apaiser de nouveau, et tous l'ont célébré dans leurs ebants, depuis Anacréon, qui en a fait l'objet d'une de ses odes charmantes (ode xix^e), dont voici le sens : « La terre *boit* l'onde qui la brunit, l'arbre *boit* la terre, la mer *boit* les airs, le soleil *boit* la mer, et la lune le soleil : amis, pourquoi combattre mon goût quand je veux *boire* ? », jusqu'à Panard, qui disait avec esprit dans une de ses gaies chansons :

Comme les fleurs de mon jardin,
Je prends racine où l'on m'arrose.

— Cependant l'exercice de cette jouissance, comme de toutes les jouissances en général, a pour résultat inévitable d'énervier l'homme et de l'abrutir, en le rendant l'esclave d'un besoin qui, de naturel qu'il était, devient quelquefois factice, et, sans pouvoir jamais être satisfait, finit par user toutes ses facultés physiques et altérer ses facultés morales ; et si l'on a dit qu'il faut manger pour vivre, et non vivre pour manger, on pourrait, avec non moins de raison, appliquer cet axiome à ceux qui semblent ne vivre que pour boire. En général, il s'est opéré dans les mœurs un changement notable à cet égard : nos aïeux buvaient *plus* que nous, est-ce à dire qu'ils buvaient *mieux* ? il est permis d'en douter ; mais, du moins, on peut affirmer que l'on prise beaucoup moins aujourd'hui le triste mérite de tenir autant de vin qu'une cruche, et qu'oublier sa raison dans des excès de table n'est plus une recommandation même auprès de la belle, ou, si l'on veut, de la bonne compagnie. Sans se restreindre absolument à ne boire, à l'exemple des dames, qu'un doigt de vin à ses repas, sans refuser de boire un rouge bord, ou de boire rasade, dans l'occasion, avec

ses amis, et surtout de boire frais, ce qui, bien certainement, centuple le plaisir, ou si l'on préfère boire chaud, comme les Chinois, dont le grand régal est le thé ou le vin de riz, qu'ils ont toujours sur le feu près d'eux ; si l'on permet même de boire à longs traits ou de boire sec à celui qui n'en est pas incommodé, c'est-à-dire qui ne s'enivre point facilement, personne n'est plus jaloux de boire comme un trou, ni même de boire en chantre, en sonneur, en musicien, ou comme un templier, toutes qualifications synonymes, plus ou moins fondées, on plutôt dénuées de fondement et de justesse ; car on n'a guère de preuves bien réelles à apporter, quoi qu'on ait dit, d'une plus grande disposition à boire chez ces diverses classes de la société que chez les autres, et il faut se défier, en général, de tous ces dictons populaires, fondés bien souvent sur la légèreté ou sur la jalousie et la rivalité des peuples entre eux ou des diverses fractions d'un peuple. Nous lisons, par exemple, dans l'*Examen critique des Dictionnaires de la langue française*, par M. Ch. Nodier (p. 386), que le proverbe boire comme un templier ne vient point des mauvaises mœurs de cet ordre, mais du grec *tendeuô*, je mange, et de *tenthês*, un glouton, un templier. Les gens qui s'occupent d'étymologies savent très bien, ajoute-t-il, que le *p* est étymologique entre le *nu* et la plupart des consonnes, et c'est cette rencontre qui a fourni matière à une mauvais équivoque. D'autres étymologistes ont prétendu que, au lieu de templier, il fallait dire temprier, qui est l'ancien nom des ouvriers employés à la fabrication du verre ; ce qui donnerait plus de fondement au proverbe, à cause de la grande chaleur à laquelle ces ouvriers sont exposés, et qui doit exciter leur soif, raison qui a donné aussi naissance au proverbe des Italiens, qui disent : boire comme un moissonneur. — On dit aussi boire à tire larigot, c'est-à-dire à longs traits, comme un homme qui souffle dans le larigot, espèce de flûte,

dont les verres à patte ont imité depuis la forme, et d'où est venue l'expression *flûter*, employée quelquefois dans le langage vulgaire pour exprimer l'action de boire. Quelques étymologistes, notamment l'académicien Morrelet, font dériver *larigot* du grec *larugx*, dont nous avons fait *larynx*, pour désigner la partie antérieure du gosier, vulgairement le nœud de la gorge. *Boire à tire larigot* signifierait, d'après cette origine, boire de façon à distendre le gosier. Nous ne devons pas omettre une autre interprétation, toute populaire, de ce dicton, qui ne se rapporte aucunement à celles que nous venons de donner, qui en changerait l'orthographe et la physionomie, et qui ne nous paraît guère fondée, mais qui motiverait cependant l'expression de boire comme un sonneur, que nous avons mentionnée plus haut; la voici: En 1286, dit Taillepieu (*Recueil des Antiquités et des Singularités de la ville de Rouen*) fut fondue une cloche donnée par Odo Rigault, archevêque de Rouen; cette cloche était d'un poids énorme, et, pour se préparer à bien la sonner et se donner des forces, celui qui devait la mettre en branle était obligé de bien boire, d'où est venu le proverbe *boire à tire la Rigault*. A l'appui de cette opinion vient une pièce d'Olivier Basselin, poète normand de la fin du xiv^e siècle, dans ses *Vaux de Vire* (dont M. Louis Dubois a donné une nouvelle édition à Caen, en 1821), et qui se compose de quatre couplets, dont voici le second :

Il n'est pas encor temps de sonner la retable;
Quand on s'en va sur soif, ce n'est un bon écot.
En rinçant nos goisiers, avalons nos miettes:
Et vide le pot !
Tierce la Rigault !

— On dit encore, assez communément, *boire à l'allemande*, ou *boire comme un Suisse* pour dire boire beaucoup, et nous voyons dans les *Proverbes et Dictons populaires du moyen âge* (Paris, 1831, in-8°), que *li buveor d'Aucerre* étaient signalés par la voix publique, ainsi que *li mieldre* (les meilleurs) *buveor en Engleterre*. Pour les premiers,

on conçoit que la qualité du vin que produit l'Auxerrois, fort estimé déjà dès le xiii^e siècle, a pu leur faire donner cette dénomination; quant aux Anglais, ils apprécient sans doute nos vins de France; mais comme la cherté de ces vins ne peut permettre au peuple d'en faire sa boisson, et qu'il doit s'en tenir à la bière, au porter ou à l'ale, qui du reste peuvent lui plaire tout autant, on ne voit pas trop pourquoi on l'aurait choisi comme type des meilleurs buveurs. D'autres peuples encore ont eu la réputation de bons buveurs, les Polonais, par exemple, chez lesquels plus d'un prétendant au trône a, dit-on, échoué pour n'avoir pu tenir tête aux palatins dans les banquets d'élection, et pour lesquels a été fait ce vers devenu proverbe :

Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre.

Mais nous ne voyons pas réellement qu'on puisse faire d'une manière spéciale à aucune nation le reproche de s'être adonnée plus particulièrement à un culte qui a été généralement en honneur depuis Bacchus et Noé, et dont l'excès, toutefois, serait plus excusable chez les peuples du Nord, qui ont plus souvent besoin que nous de réveiller, de ranimer leurs forces par des liqueurs ou par des boissons alcooliques. Il serait plus excusable aussi, peut-être, chez les individus que la pauvreté ou des chagrins portent à chercher dans la boisson l'oubli momentané de maux qui ne renaissent bientôt, il est vrai, que plus vifs et plus cuisants. Enfin, il est à remarquer aussi que le penchant à l'ivrognerie se trouve en rapport avec le plus ou le moins de lumières, le plus ou le moins d'éducabilité des peuples. Ceux qui ne connaissent d'autre plaisir que la boisson, s'y livrent avec plus d'abandon, et pour ainsi dire avec une espèce de fureur; ceux auxquels la civilisation a révélé des plaisirs plus nobles, plus délicats, tels que la lecture et les jeux de la scène, sont, en général, beaucoup plus sobres; et le *pour-boire*, que les ouvriers et les hommes de peine sont dans l'usage de demander après quel-

que travail ou quelque service, et qui est presque d'obligation, reçoit bien souvent aujourd'hui, disons-le à leur louange, une destination toute différente de celle que semble indiquer son étymologie. — Cette pratique, du reste, se retrouve dans tous les usages de la vie : entre gens de commerce ou d'affaires, *on boit le vin du marché*, quand on l'a conclu ; entre voyageurs, *on boit le vin de l'étrier*, ou le *coup de l'étrier*, quand on se sépare. — Quant à la coutume de *boire à la santé*, elle est si ancienne qu'Homère et d'autres auteurs de l'antiquité en font mention. Le terme dont les anciens se servaient, à cet égard était un signe d'amitié pour s'exciter à boire : *philotésie*, en grec, signifie *amitié et salut*. Les auteurs qui sont venus après Homère ont pris ce terme dans la même acception, ainsi que le *propino* des Grecs, adopté par les Romains, et qui ne signifiait pas non plus, dit Voltaire : « Je bois afin que vous vous portiez bien » ; mais : « Je bois avant vous, afin que vous buviez », ou : « Je vous invite à boire ». Dans la joie d'un festin, on buvait aussi pour célébrer son ami ou sa maîtresse, et non pas pour qu'ils eussent une bonne santé, et l'usage voulait qu'on bût autant de coups qu'il y avait de lettres dans le nom de la personne qu'on voulait célébrer. Il paraît naturel, en effet, qu'on boive pour sa propre santé, mais non pas pour la santé d'un autre, ou cela ne peut se faire que comme souhait, et c'est ainsi qu'il faut l'entendre généralement aujourd'hui. Sous le règne d'Auguste, à Rome, on but pour le retour de la santé de cet empereur, comme on buvait à ses victoires, et Dion Cassius rapporte qu'après la bataille d'Actium le sénat décréta que, dans les repas, on lui ferait des libations au second service. C'est, ajoute Voltaire, un étrange décret, que l'on dut à la plus basse flatterie. Quoi qu'il en soit, cette direction donnée à un usage aussi ancien que le monde remonte beaucoup plus haut. Homère nous apprend qu'à l'arrivée d'un ami, en le recevant dans la maison, on répandait du vin en l'honneur des

dieux, et on lui présentait à boire avec une certaine formule consacrée, pour le féliciter sur son heureuse arrivée. On congédiait les hôtes avec les mêmes cérémonies, afin que les immortels les accompagnassent dans leur voyage, et le leur rendissent heureux. Cette coutume, si l'on en croit Athénée, ne se pratiquait qu'à la fin du repas et quand on était près de se lever de table ; alors on sacrifiait au bon génie, à Jupiter conservateur, et aux dieux qui présidaient particulièrement à l'amitié ; et l'on commençait les chansons, toujours remplies de choses agréables pour les assistants, et surtout d'heureux souhaits. En buvant les uns aux autres, les Grecs et, après eux, les Romains prononçaient ces paroles : « Je souhaite que vous et nous, ou toi et moi, nous nous portions bien ! » Cette formule variait quelquefois ; ainsi, nous voyons dans le *Banquet de Lucien* qu'Alcidas, après avoir bien bu, demanda quel était le nom de la mariée, et qu'il but à sa santé, en disant : « Je bois à vous, Cléanthis, au nom d'Hercule dominant. » Au reste, ajoute le *Dictionnaire des Origines*, auquel nous empruntons ce passage, il n'était pas permis de boire à la santé de tous ceux qui étaient à table ; il n'y avait que les étrangers et les hôtes qui pussent boire à la femme d'un autre, et cette permission s'étendait aux seuls parents de cette femme. Si quelqu'un sortait d'un repas sans qu'on eût bu à sa santé, et sans avoir été provoqué à boire par son ami, Pétrone dit qu'il regardait cet oubli comme un affront et qu'il se croyait dégradé du nom d'ami ; d'où l'on peut inférer que c'était le signe d'une amitié singulière que de présenter la coupe à quelqu'un après l'avoir approchée de ses propres lèvres. — Les premiers chrétiens pratiquaient quelque chose d'à peu près semblable en recevant leurs hôtes, ce qui se voit dans un passage de St-Ambroise sur Élie et sur le jeûne, dont voici la traduction : « Que dirai-je des protestations que se font ceux qui boivent ensemble ? Qu'est-il besoin de parler de leurs serments, qu'il n'est jamais

permis de violer, à ce qu'ils pensent? Buvoins, disent-ils, à la santé de l'empereur, et que celui qui ne boira pas soit regardé comme un homme peu affectionné à son prince! car ce n'est pas aimer l'empereur que de refuser de boire pour sa santé, témoignage d'une pieuse dévotion; buvoins pour la santé de l'armée, pour la prospérité de nos compagnons, de nos enfants! et ils croient que Dieu est touché de ces sortes de vœux. » On ne voit pas trop si saint Ambroise, par ces paroles, a le dessein d'approuver ou d'improver une coutume dont il paraît se borner à constater l'existence; mais elle a été attaquée bien positivement par quelques fanatiques, entre autres, en Angleterre, par le presbytérien Prymne, qui, au rapport de Voltaire, a fait un gros livre contre l'usage impie de boire à la santé des chrétiens; puis, en France, par un nommé Jean Geré, curé de la paroisse Sainte-Foi, qui publia: « *La divine potion pour conserver la santé spirituelle par la cure de la maladie invétérée de boire à la santé*; avec des arguments clairs et solides contre cette coutume criminelle; le tout pour la satisfaction du public; à la requête d'un digne membre du parlement, l'an de notre salut 1648 »; enfin, de nouveau en Angleterre, en 1702, par un tory nommé Brown, évêque de Cork, en Irlande, qui, grand ennemi du roi Guillaume, à la mémoire duquel les wighs buvaient après sa mort, dit qu'il mettrait un bouchon à toutes les bouteilles qu'on viderait à la gloire de ce monarque (en faisant allusion au mot *Cork*, qui, en anglais, signifie *liège*), et qui, ne s'en tenant pas à ce fade jeu de mots, publia une brochure (ou un mandement), pour faire voir aux Irlandais que c'est une impiété atroce de boire à la santé des rois, et surtout à leur mémoire, et que c'est une profanation de ces paroles de Jésus-Christ: « Buvez-en, tous! faites ceci en mémoire de moi! » On sait, ajoute Voltaire, de quelle importance il est en Angleterre de boire à la santé d'un prince qui prétend au

trône; c'est se déclarer son partisan, et il en a coûté cher à plus d'un Écossais et d'un Irlandais pour avoir bu à la santé des Stuarts.—Des Grecs et des Romains la coutume de boire à la santé passa chez presque tous les autres peuples de la terre, et d'abord aux Celtes et aux Germains, qui, lorsqu'ils se mettaient à table, avaient auprès d'eux la cruche de vin ou de bière, qui circulait bientôt de main en main. Celui qui buvait saluait son voisin et lui remettait la cruche; celui-ci en usait de même. Ainsi, les conviés ne pouvaient boire que lorsque la cruche ou la coupe, qui faisait le tour de la table, parvenait jusqu'à eux, et, quand elle leur était présentée, ils ne pouvaient la refuser. Cette coutume, qui, disons-nous, a été long-temps universelle parmi les diverses nations répandues sur la terre, a insensiblement disparu en France, où elle est aujourd'hui presque exclusivement abandonnée au peuple, avec la gaieté qu'elle excitait et la cordialité dont elle était le gage; et à une certaine époque de l'année principalement, le jour des Rois, on le voit fêter par de nombreux vivats, et par ce cri répété: *Le roi boit!* une royauté éphémère et improvisée, mais bien réellement de son ehoix, la seule, selon notre poète Béranger, qui soit restée populaire aujourd'hui. (Voyez FÈVE [ROI DE LA]) Cependant, on retrouve encore des traces de la coutume de boire à la santé dans certaines provinces, voire même en certains pays où la vraie politesse n'a pas encore pénétré dans les masses, et où la cordialité dégénère souvent en une espèce d'importunité fâcheuse, et même de violence. Il n'est pas rare d'y voir un maître de maison, pour faire honneur à ses hôtes, leur porter et leur faire porter des toasts successifs, jusqu'à ce qu'ils succombent à l'enivrement, et regarder comme une marque de mépris et comme un outrage de leur part le refus de boire ainsi à la santé de tout l'univers, au détriment de la leur propre. De pareilles gens pourraient bien dire à la lettre, quand ils boivent ainsi à ceux qui ne

peuvent leur tenir tête, ce que les Anglais ont coutume de dire par pure ellipse : *I drink your health*, c'est-à-dire, *Je bois votre santé*. — Cette réflexion nous conduit tout naturellement à faire remarquer que *boire* s'emploie aussi poétiquement, ou dans le sens figuré, en une foule de phrases et de locutions. On dit d'abord que la terre *boit* l'eau ; le papier *boit* lorsqu'il offre assez peu de corps ou qu'il est assez peu collé pour que l'encre le pénétre ; une couturière *boit* quand elle coud une frange, un passement, ou les deux parties d'une étoffe ensemble, de manière à ce que l'une soit plus lâche, et en quelque sorte plissée. On dit, en termes de manège, *boire* la bride, quand le mors remonte trop haut et se déplace de dessus les barres, où doit être son point d'appui ; les tanneurs font *boire* leurs peaux, c'est-à-dire les font tremper, avant de les mettre en œuvre ; en termes d'eaux et forêts, on dit qu'une mare, un fossé, ou une chante — pleur *boivent* en rivière, quand ils ont quelque communication avec elle ; on dit, en chimie, que les alcalis *boivent* les acides, pour dire qu'ils s'en imprègnent, qu'ils s'en imbibent et qu'ils s'incorporent ensemble pour former de nouvelles substances. On dit, en poésie, ceux qui *boivent* le Gange, l'Indus, le Rhin ou la Seine, pour indiquer les peuples qui habitent sur les rives de ces fleuves ; *boire* le *Styx*, ou *boire* le *fleuve d'oubli*, c'est quitter la vie, c'est, pour nous servir d'une autre métaphore non moins fleurie, aller *voir* les *sombres bords*, où tout s'oublie, dit-on, peines et plaisirs d'ici-bas. *Boire* l'eau de la fontaine de Jouvence, exprime une idée toute contraire, c'est rajeunir, secret que les femmes aimables trouvent quelquefois bien plus sûrement que les coquettes avec tous les cosmétiques et toutes les préparations les plus habiles de leurs parfumeurs. *Boire*, ou plus trivialement, avaler le calice, *boire* une folie, une injure, un affront, une raillerie, une honte, etc., sont toutes choses fort peu agréables, mais auxquelles nous exposent parfois la légèreté, l'ir-

réflexion ou le manque de cœur et de courage : dans la première de ces acceptions, on fait allusion aux souffrances de notre Seigneur, supportées par lui avec résignation pour racheter l'humanité. Enfin, un proverbe que nous avons eu besoin de nous rappeler plus d'une fois, en nous occupant de la rédaction de cet article, dit que *quand le vin est versé, il faut le boire*, c'est-à-dire que quand une chose est commencée il faut l'achever. Et en appliquant ce proverbe à l'obligation où nous nous trouvons de remplir l'engagement que nous avons contracté ici, nous voulons parler de la peine que nous avons eue à rassembler toutes les acceptions du mot qui nous occupe, à essayer d'en donner l'origine ou la raison, et surtout de les classer dans un ordre convenable ; toutes choses qui, peut-être, n'eussent pas paru à un autre la *mer à boire*, ni même bien difficiles, mais qui l'étaient réellement pour nous. Au sujet de cette dernière acception du mot *boire*, nous n'avons rien trouvé dans aucun auteur qui pût se rapporter à son origine ; le *Dictionnaire des proverbes français* (Paris, 1821, in-8°) dit seulement que « c'était la coutume des anciens de se proposer des questions embarrassantes, et qu'ils mettaient beaucoup d'honneur à les résoudre. » Une particularité bien connue de la *Vie d'Ésope* par Planude, que l'on aimera d'autant plus, sans doute, à retrouver ici qu'elle entre parfaitement dans notre sujet, était cependant bien propre à mettre sur la voie. Un jour que son maître faisait la débauche avec ses disciples, Ésope, qui les servait, vit que les fumées du vin leur échauffaient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit Ésope, a trois degrés : le premier de volupté, le second d'ivrognerie, et le troisième de fureur. On se moqua de son observation et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il *boirait* la mer ; à l'appui de ce qu'il avançait, il offrit de parier sa maison, et déposa en gage l'anneau qu'il

avait au doigt. On sait comment l'esclave phrygien tira encore une fois son maître d'embarras dans cette difficile conjoncture. Le jour pris pour l'exécution de la gageure, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer, pour être témoin de la bonte du philosophe. Déjà celui des disciples de Xantus qui avait parié contre lui triomphait, lorsque celui-ci, sur le conseil d'Ésope, dit qu'il s'était engagé à boire la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans; qu'il demandait donc qu'on commençât par les détourner, et qu'il achèverait son entreprise. On ne peut révoquer en doute que ce ne soit là l'origine de cette dernière acception du mot *boire*, qui est au nombre de celles qui reçoivent un emploi fréquent dans la *conversation*, et qui doivent, par conséquent, trouver place dans ce *Dictionnaire*. E. H.

BOIS [Aménagement des]. (*Voyez* AMÉNAGEMENT.)

BOIS (Essence des). A la tête des bois durs est, sans contredit, le roi des forêts, le *chêne*, qui ne trace ni ne drageonne, mais qui, par l'abondance de ses fruits, est très propre à remplir les vides des bois; qui pousse plus vigoureusement peut-être qu'aucun autre arbre sur les vicilles cépées, dont la vie est de près de deux siècles; qui offre la première des charpentes et le plus parfait des tans. Quoiqu'il pivote, il pousse mieux les premières années en mauvais terrain qu'en bonne terre; mais cette fécondité n'est pas de longue durée. Il offre l'inconvénient d'être sujet à la gelée; c'est pour cela qu'il a besoin de société pour l'en garantir; et il lui faut, pour monter aussi haut qu'il peut s'élever, l'aide d'un taillis ou d'un gaulis de 30 à 40 ans, qui le fasse filer en détruisant les branches basses, et le contraigne à porter sa tête fort haut. — Le *frêne* est le second arbre de la première classe. Il est plus difficile que le chêne sur la qualité du terrain; il lui faut un sol profond et un peu humide; sa tige s'élève beaucoup plus en massif qu'isolé. Il ne drageonne ni ne pivote; mais il pousse de grandes racines latéra-

les, avec lesquelles il détruit plusieurs espèces de bois blancs, et il ne sympathise qu'avec le tremble et le peuplier, dont la végétation est hâtive. — Le *hêtre* ne prospère pas sur un mauvais terrain comme le chêne. Il lui faut un sol profond, limoneux, ou composé de sable mêlé avec de la terre franche. Son bois convient à la boissellerie, parce qu'il a la fibre souple, et qu'il est susceptible de prendre un beau poli. La tête du hêtre se dessèche ordinairement à 40 pieds de hauteur, mais il se forme bientôt une nouvelle tête par-dessus la première. Les hêtres ne pivotant pas comme le chêne, leurs racines s'entendent si bien entre elles, qu'on voit quelquefois ces arbres s'accoler l'un contre l'autre, et élever leurs tiges comme si elles sortaient de la même cépée. — L'*orme* détruit les bois blancs, et il finirait par faire périr le chêne s'il était en grand nombre dans un taillis. Son instinct est de pivoter en bon terrain; mais, si le sol n'est pas profond, il trace à de grandes distances, il se reproduit par des milliers de graines, et finirait par s'emparer de toute une forêt si on le laissait faire. On doit le considérer comme arbre d'alignement, et il vient à merveille au milieu des haies et des buissons. On compte beaucoup de variétés dans cette espèce: la plus commune est l'orme auquel la science a donné le nom de *pyramidal*. Son grand avantage dans le charnage provient de ce que sa fibre se resserre lorsqu'il a 5 pieds de tour. Plus vieux et plus gros, il est moins recherché. Il produit beaucoup de graines; mais on le multiplie par les drageons et les marcottes. — Le *châtaignier* ne doit pas être admis en plein bois: il ne convient qu'en taillis, pour former les meilleurs cercles que l'on connaisse; il est plus sujet que les autres essences à la gelée, il lui faut un terrain limoneux et sablonneux: il veut croître en pleine liberté. En plein bois, il acquiert rarement 6 pieds de circonférence, tandis qu'abandonné à lui-même sa circonférence acquiert jusqu'à 16 pieds. Quarante ou cinquante châtaigniers d'une belle venue peuvent couvrir un ar-

pent, produire chacun 15 francs de revenu par année, et payer, en une seule récolte de fruits la valeur du sol. Le châtaignier est meilleur comme bois de charpente que le chêne, parce que les vers ne l'attaquent point. — Voici quels sont les inconvénients du *charme* : il trace beaucoup trop, il pousse une grande quantité de rejetons depuis sa racine, il fait périr tous les bois blancs qui viennent au milieu de ses rejets, et même les bois durs. L'ypréau et l'orme lui résistent seuls; ses racines ne poussent pas de drageons; mais ses cépées sembleraient impérissables si les mulots ne l'attaquaient pas. Il n'y a que les souris qui soient avides de ses graines. — Ce n'est que depuis fort peu d'années qu'on trouve l'ypréau en plein bois. Il n'est bien que là, ou dans des friches. Planté en avenue, et le long des terres arables, il couvre les terres de ses drageons, et il finirait par les envahir et détruire toute culture. Il s'empare de toutes les clairières de bois comme les trembles. Coupé à 4 ou 5 ans, les rejets d'une seule cépée couvrent un cercle de 25 pieds de diamètre. Trente arbres ainsi coupés suffisent pour peupler un arpent. Il lui faut un terrain un peu humide; ses bois vaut mieux que celui du tremble et du tilleul; il sympathise fort bien avec les bois durs. — Le *bouleau* ne se reproduit ni par ses racines ni par ses drageons, mais il rend une immense quantité de graines que les vents dispersent, et qui conservent leur vitalité durant bien des années. Planté avec le tremble et l'ypréau, il est très utile pour repenler un bois en décadence; il vit 40 à 50 ans; mais il est toujours utile de couper le taillis à 20 ans : il donne beaucoup de bois à l'éclaircie. — Les *saules* sont fort utiles dans le Nord : outre le chauffage qu'ils procurent, ils y donnent du tan, des écorces avec lesquelles on fabrique des filets et même des étoffes. La monographie de cet arbre est très difficile à faire, parce qu'il y en a de beaucoup d'espèces. Le *salix caprea*, ou marsaule, vient dans les bois. Il est réputé arbre forestier de la troisième grandeur ;

il s'élève jusqu'à 30 pieds, et il vit 30 à 40 ans. Il produit beaucoup de graines; il vient de boutures, de drageons, de racines, et en conséquence il est très bon pour repeupler avec le bouleau les bois humides; il repousse très bien en cépée, mais non en têtard comme les saules des prés; sa feuille est plus large, plus cotonneuse en dessous, plus lisse en dessus et d'un vert plus tendre; son bois est rougeâtre, plus dur, plus plein, meilleur pour le chauffage et pour le charbon, et pour former des échelas, que le saule ordinaire. La seconde espèce de marsaule ne s'élève que de 6 à 10 pieds; ses racines poussent et tracent comme les ronces. Cette espèce, appelée *pourpre*, est très vivace, et elle est une teigne dans les bois. — Le *tilleul* est très nuisible dans les taillis. Il détruit les bois blancs et les bois durs, il graine et drageonne beaucoup; on doit toujours chercher à le détruire, ainsi que le charme et le coudrier; il offre cependant l'avantage d'un beau poli dans son tissu, et d'un cordage médiocre dans ses écorces. — Le *tremble* vient moins grand que l'ypréau; il dépérit à 50 ans, et il donne beaucoup de châblis durant son existence; l'orme et le charme le font périr; il vient partout excepté sur les sols brûlants. — L'*aune*, qui est très pittoresque, ne vient qu'en alignement le long des rivières, des étangs et des mares. — Le *peuplier* indigène ne prospère pas sur les glaises et les marnes. Il ne vient bien qu'en terrain frais et humide; le *peuplier* suisse et le *peuplier* d'Italie n'appartiennent pas aux forêts : ce sont des arbres d'alignement. Le *peuplier* d'Italie, ou pyramidal, est le plus mauvais de tous les bois, soit pour le sciage, soit pour le chauffage; il ne vaut pas le saule, qui pèse, le pied cube sec, 27 livres, ni le *peuplier* suisse, qui pèse 39 livres, tandis que le poids de cette première espèce est de 25 livres. — Parmi les arbres à fruit, on distingue le *merisier* comme étant de seconde grandeur, et s'élevant jusqu'à 30 ou 40 pieds de hauteur. Il entrait jadis comme partie essentielle dans la menuiserie; mais

depuis qu'on a trouvé le moyen de débiter l'acacia en feuilles, et de l'appliquer sur le chêne avec une colle plus adhérente encore que les fibres du bois entre elles, le merisier a beaucoup déchu de sa valeur. — L'*alisier* est un arbre de seconde grandeur : les oiseaux aiment beaucoup son fruit, et il se transporte partout ; son bois est très dur, et l'on en fait des vis de pressoir. — L'*érable*, qui résiste aux plus fortes gelées, et qui se défend contre les arbres les plus exigeants, deviendrait le tyran et l'envahisseur des bois, si la nature lui avait accordé plus de moyens de reproduction qu'il n'en a. — On a donné le nom de teigne des bois au *coudrier*, qui détruit toutes les essences, tant ses racines sont fortes et nombreuses, et tant ses cépées sont abondantes en rejets, qui étouffent toutes les essences. — On voit encore dans les grandes forêts des pruniers, pomniers, poiriers, néliers, amelanchiers, azéroliers, guaiers, griottiers ; et parmi les arbrisseaux on trouve l'aubépine, l'épine noire, l'églantier, la bourdaine, les cornouillers, fusains, nerpruns, sureaux, troènes, chèvre-feuilles, épine-vinettes, framboisiers, groseilliers, houx, viornes, genévriers, bruyères et genêts. — Tous les arbres et arbrisseaux désignés ci-dessus doivent être rigoureusement arrachés. Sur bon terrain à bois, de première et deuxième qualité, ayant 2 pieds de bonne terre sur fond d'argile, il faut planter le frêne, le chêne, le hêtre, mêlé avec le tremble, le bouleau, l'ypreau, le peuplier indigène, et le marsaule de première qualité. — Les arbres à fruit appartiennent à la classe des bois durs et à la famille naturelle des rosacées. Les bois blancs appartiennent généralement aux amentacées. On dirait que la nature prend un malin plaisir à se moquer de la science et à échapper aux nomenclatures. Le comte FRANÇAIS DE NANTES,

pair de France.

BOIS (Exploitation des). On ne doit jamais couper les vieux arbres en pivot ni en pot, ni les jeunes taillis en bec de bûte. La *taille en pivot* consiste à fouil-

ler jusqu'à la racine et à couper le tronc à sa naissance, afin de gagner quelques pieds ou quelques pouces sur la longueur de la pièce. La *taille en forme de pot* consiste à pousser la hache verticalement, au lieu de la porter horizontalement, et à former ainsi dans le tronc qui demeure en terre une cavité qui retient l'eau, pourrit les racines, et arrête la pousse des rejets. L'abattage du taillis en bec allongé, au lieu de la coupe transversale, rend la plaie de l'arbre plus étendue, et conséquemment plus difficile à cicatriser, ce qui nuit considérablement à la reproduction des rejets. La meilleure manière de couper les futaies sur taillis, c'est la coupe entre deux terres, immédiatement au-dessus du collet, parce que cette enveloppe terrestre empêche le tronc de pourrir trop rapidement. Les plaies du tronc, soumises alternativement à l'action du soleil, de la pluie, du gel et du dégel, guérissent difficilement. Le tronc se gerce, se fendille, et donne lieu à une si grande déperdition de sève qu'il n'en reste plus assez pour alimenter les rejets. Il serait à désirer qu'il fût possible de couper dans le moment qui précède la sève du printemps, parce que cette sève, qui s'extravase, forme sur les plaies une couche qui se coagule, cicatrise la blessure et favorise le développement. Les bois coupés l'automne ou l'hiver se gercent ; l'écorce se sépare du liber, les pluies ou les neiges altèrent le tissu cellulaire, et font souvent mourir les racines. Il faudrait, s'il était possible, imiter les jardiniers, qui placent du mastic sur les tiges qu'ils ont attaquées avec la serpe. Il faudrait les imiter encore dans les opérations de l'éclaircie, et détruire les drageons et brins inutiles. La beauté des rejets sur les vieilles cépées est toujours en raison inverse de leur nombre. Ne laisser sur chaque cépée qu'un ou deux rejets les mieux venants est une opération utilement pratiquée par quelques propriétaires forestiers qui vivent sur leur domaine. — C'est lorsqu'on exploite un bois qu'il faut purger le sol de tous les bois trainards et pe-

rasites, et notamment des coudriers et des charmes, réduire le nombre des ormes, qui, en se multipliant par leurs racines et leurs graines, finissent par s'étouffer les uns les autres. On doit abattre de préférence ceux d'entre les anciens qui ont pris tête trop tôt, qui sont fourchus ou pommiers, ou bien trop rapprochés les uns des autres, ou percés à la bifurcation du tronc par des pieux qui y pratiquent des ouvertures, qui, en se remplissant d'eaux pluviales, carient la pièce d'un bout à l'autre. Parmi les baliveaux de l'âge, on doit choisir les arbres les plus droits, les plus vigoureux, ceux qui viennent de brin, et non pas ceux qui poussent sur les vieilles cépées, alors même qu'ils paraissent plus vigoureux au moment de la coupe. Il est évident que cet état de vigueur ne sera pas de longue durée, et que le brin qui a sa racine propre aura une plus grande longévité que celui qui se reproduit sur une souche déjà affaiblie par plusieurs coupes. Les rejets de cépées ne sont bons que pour former un taillis bien fourré. Les baliveaux de l'âge et les anciens sont fort utiles, comme porte-graines, remplissant les vides, et propres à recueillir une forêt déjà vieillie. Dans un langage moitié forestier, moitié vétérinaire, on donne à ces arbres le nom d'*étalon*. — Durant la coupe et les quatre ou cinq années qui la suivent, on ne doit jamais souffrir l'enlèvement des glands, des faines, des châtaignes, avec quelque abondance que la nature les prodigue. Quand le taillis a pris de la hauteur, cet enlèvement n'a pas de grands inconvénients, parce que les plants qui pourraient naître seraient étouffés par les branches. — Je dois signaler, comme les plus grands ennemis des taillis, les troupeaux de bêtes à laine et à cornes, et les chevaux de labour et de charroi. Un bois n'est pas une prairie destinée au pâturage. Le propriétaire qui permet le parcours dans les allées de ses bois bordés de taillis, et quelque larges qu'elles puissent être, perd à toutes les parties les mieux venantes d'un bois, parce qu'elles prennent mieux l'air. La permission, accordée

aux propriétaires des chevaux ou mules, qui voiturent les bois et les charbons, de faire paître dans les coupes de bois est la source de grands dommages. Toutes les bêtes ruminantes préfèrent les bourgeons aux herbes, et les chevaux particulièrement affectés au service des bois ont un instinct semblable à celui des chèvres. La permission de couper de l'herbe dans les bois, ou de la faucher dans les elairières un peu étendues, entraîne toujours avec elle de grands dommages, parce que, en coupant l'herbe, on détruit les jeunes plants et les brins naissants de bois blanc et de bois dur. — Tant que l'exploitation de vos bois durera, il est de votre devoir de veiller à ce que les bûcherons ne renversent pas les vieux arbres sur les baliveaux et sur les autres arbres réservés; à ce qu'ils dirigent leur chute sur des taillis destinés à être coupés; à ce que les voituriers de charbon, qui fréquentent vos bois durant six mois, ne mettent pas leurs chevaux en pâture dans votre bois; à ce que les charrettes passent dans les routes usitées et battues, n'en fassent pas de nouvelles et n'endommagent pas les lisières; à ce que la charpente soit promptement équarrie et débardée sur la route, ainsi que les tas de fagots et les bois d'industrie, qui, demeurant invendus, ne peuvent être enlevés durant la belle saison; à ce que les bois et bourrées de bûcheron soient, ainsi que les copeaux d'équarrissage, enlevés avant la moisson, ou immédiatement après (et si ces charrois sont renvoyés au printemps prochain, qui est ordinairement pluvieux dans tout le nord de la France, ces marchandises passeront l'hiver et la belle saison suivante dans votre bois, et vous serez obligé d'attendre les beaux jours d'été pour opérer une évacuation complète); à ce que les grands fossés de pourtour et d'écoulement, les sangsues et rigoles, les ponceaux et les gargouilles, soient promptement relevés durant l'automne, aux frais de l'adjudicataire, et que les nouveaux moyens d'écoulement que l'expérience vous aura montrés nécessaires soient faits à vos frais

dans le même délai; à ce que tous les troncs des jeunes taillis et les cépées des vieux arbres soient recouverts d'un ou deux pouces de terre; à ce que les barraques en terre ou en torchis élevées par les charbonniers, les abris destinés aux ouvriers qui travaillent les bois d'industrie, les demeures passagères bâties par les garde-bois et les garde-ventes, soient démolies et rasés, la terre disséminée sur les jeunes taillis, les ramées, bardeaux et solives enlevés et portés hors du bois. Avec ces moyens employés durant le printemps, l'été et les premiers jours d'automne, vous aurez gagné un an, et même deux ans; et vous devez calculer la feuille d'un an, en sol médiocre, à raison de 30 francs l'hectare, et de 60 francs en sol de première qualité. — Le principe est qu'il faut planter en lignes régulières, et suffisamment espacées, des plants de deux années, enlever avec beaucoup de précaution les parties endommagées des racines, leur laisser la totalité de leurs chevelus, faire le moins de plaies possible, et étendre de la terre sur les plaies comme on met de l'onguent sur une blessure, rejeter les plants dont les racines sont sèches ou chancées, placer la terre de la superficie et la plus meuble au fond du trou, et ensuite plomber la terre extérieure à coup de sabot afin que l'air n'y pénètre pas, donner un labour deux fois par an durant trois ans, sarcler, biner, buter, etc. — Quant au semis de graines, on doit les faire stratifier durant tout un hiver, et les semer durant les premiers jours du printemps, parce qu'en terre humide elles courraient le risque de se pourrir ou d'être mangées par les pies, les corbeaux et les petits quadrupèdes granivores ou fructivores. La grosseur de la graine est la juste mesure du degré de profondeur suivant lequel on doit l'enterrer. Les glands et les châtaignes doivent être couverts de 12 à 15 lignes de terre; les graines de bouleau, orme, platane, tilleul, peuplier et saule, de 6 lignes. On sème quelquefois à graine perdue dans les clairières des bois; mais il faut semer sur les herbes et avant qu'el-

tombent, afin que les graines ne soient pas étouffées sous leur poids. On sème aussi des glands, des faines et des graines de bouleau au milieu des épines, des genêts et des bruyères, qui garantissent les jeunes plants de la gelée et du hâle; et quand le terrain est bon, il arrive ordinairement que les plants, en grandissant, étouffent les mauvaises essences qui les ont abrités; mais la croissance de ces bois est beaucoup plus lente que celle qui est opérée sur planches avec de bons labours. — En terre légère, on peut planter dans des trous d'un ou deux pieds de diamètre, sans qu'on soit obligé de défricher la totalité du terrain; mais si le sous-sol est argileux le trou se remplit d'eau et les racines pourrissent. On peut former aussi une forêt de bois blanc en plantant deux cents boutures de tremble, et deux cents racines d'ypreau par arpent. On les laisse se développer pendant quatre ans, après quoi on les recèpe pour leur donner une vigueur nouvelle. — L'automne est l'époque la plus favorable pour les plantations en terre légère, et le printemps en terre humide.

LE COMTE FRANÇAIS DE NANTES,
Pair de France.

BOIS (Semis des). On ne peut trop insister sur les avantages que les semis procureraient aux propriétaires des bois, à l'agriculture et aux arts, dans les pays où cette méthode serait suivie avec persévérance. Les forêts se peupleraient peu à peu d'arbres plus utiles que plusieurs de ceux qui les composent actuellement. La liste des acquisitions que l'on peut faire presque partout est bien plus longue qu'on ne le pense communément : voici l'indication de quelques espèces qui s'accommoderaient très bien du sol et du climat de la France. — La famille des conifères n'a pas encore fourni tout ce qu'on peut lui demander. Le *pin de Corse* (*pino laricio*), dont l'accroissement est si rapide, est plus répandu dans les parcs et les jardins d'agrément que dans les forêts, où il rendrait de si grands services à la marine et aux constructions civiles. Il n'est pas moins à désirer que

le *pin silvestre*, mieux recommandé par la dénomination de *pin de Riga*, soit semé abondamment partout où il peut réussir, et aucun arbre n'est moins difficile sur le choix du terrain ; on en sera convaincu dès que l'on saura qu'il pousse avec vigueur dans les craies de la Champagne, et dans les sables de la Sologne. — Veut-on réunir l'agréable à l'utile, même en sacrifiant quelque peu l'utilité, que l'on sème des *pins du lord Weymouth* (*pinus strobus* des botanistes). Quoique sa végétation soit moins rapide que celle du pin de Corse, il fait un si bel effet dans les paysages qu'on regretterait de le voir remplacé par aucun de ses congénères. — Enfin, trouvons une place pour l'*alvies*, *pin Cimbrot*, ou *cembro*. On lui reproche avec raison l'extrême lenteur de son accroissement ; mais sa beauté, sa longue durée et la saveur de ses fruits le recommandent assez pour qu'on lui livre les sols tourbeux et marécageux, où il semble se plaire, et où très peu d'autres arbres peuvent subsister. — L'ancienne renommée du *cèdre du Liban* assignait à cet arbre une place remarquable dans les plantations d'agrément ; il est temps de l'élever à des fonctions plus importantes. Il semble que les soins de l'homme lui sont nécessaires pour qu'il puisse quitter le sol natal, et se répandre assez promptement dans les lieux où l'on veut l'établir. Ses fruits ne mûrissent pas dans le cours d'une année ; ils restent long-temps sur l'arbre après leur maturité, et lorsqu'enfin ils ont touché la terre, des années s'écouleront encore avant que les cônes puissent s'ouvrir, et que les amandes réunissent toutes les conditions nécessaires pour la germination. Ces délais multiplient les chances défavorables, et donnent à d'autres végétaux plus de temps qu'il ne leur en faut pour s'emparer de tout l'espace autour des cèdres, dont les semences viennent toujours trop tard, et quelquefois hors de saison. Il n'est donc pas étonnant que ces arbres aient été confinés dans les montagnes où la nature les avait placés, et que même ils n'aient pu

s'y maintenir, car on assure que le Liban n'en conserve presque plus. L'art du jardinier viendra très efficacement à leur secours ; les cônes seront cueillis à l'époque de leur maturité ; les amandes en seront extraites malgré l'extrême dureté des loges ligneuses où elles sont emprisonnées ; on les déposera dans une terre préparée pour les recevoir, et on les distribuera convenablement pour que les germes se développent librement, que les plantes grandissent et se disposent à dominer un jour les arbres inférieurs qui auront protégé leur enfance. Sans cette application de l'industrie humaine, le cèdre du Liban aurait probablement disparu, comme beaucoup d'autres végétaux gigantesques dont le monde fossile nous révèle aujourd'hui l'ancienne existence. — Les *sapins* ont autant de droits que les pins à être répandus dans les bois, au milieu des arbres dont la verdure se renouvelle. Employés autrefois exclusivement dans la construction des édifices, ils obtiennent encore aujourd'hui la préférence, lorsqu'on peut s'en procurer facilement. Les deux espèces indigènes ne sont pas les seules qu'il faille faire descendre des montagnes, et contraindre à vivre dans les plaines, dont il est bien prouvé que l'air et le sol ne leur sont pas défavorables : nous appellerons aussi les *baumiers*, *abies balsamea*, tant celui d'Amérique, déjà transporté en France, que celui du nord de l'Asie, encore peu connu, et sur lequel Pallas lui-même s'est trompé dans sa *Flora rossica*. L'arbre que les Russes nomment *pichta*, et qu'ils préfèrent à tous les autres sapins pour les plantations d'agrément, n'est point, comme le dit ce naturaliste, l'*abies excelsa* qui couvre les Vosges et plusieurs autres montagnes de France et d'Allemagne, mais un baumier peu différent de celui de Gilead, bien caractérisé par son odeur, son feuillage, ses fruits très courts, et dont les écailles tombent en automne avec les semences, tandis que l'axe du cône reste seul sur les branches. Rien de plus agréable, au printemps, que ce sapin lorsqu'il est

chargé de ses jeunes fruits d'un poudre brillant, répandus avec profusion sur un feuillage d'un vert sombre.—Mais avant de s'occuper avec diligence de peupler les bois de nouvelles espèces de sapin, il conviendra peut-être d'attendre de plus amples informations concernant le *sapin de la Caroline* ou *des monts Alléghany*, arbre merveilleux qui s'élève à plus de soixante mètres, porte des fruits d'un demi-mètre de longueur, et produit un sucre préférable à celui qu'on tire de l'ébène, dans les mêmes contrées. Si tout ce que l'on rapporte de ce sapin n'est pas beaucoup trop au-dessus du vrai, hâtons-nous de le naturaliser en France. L'Allemagne, toujours attentive à ce qu'une grande utilité recommande, possède déjà de grandes plantations d'érables à sucre, tandis que chez nous le même arbre n'est pas encore sorti des jardins des curieux, ou de ceux qui sont consacrés à l'étude de la botanique. Ce sera peut-être de l'Allemagne que nous tirerons quelque jour les semences du sapin de la Caroline. Au reste, quelque parti que nous prenions relativement aux sapins exotiques, commençons par multiplier les indigènes dans toutes les stations où ils peuvent se plaire : quand nous aurons terminé ce travail, l'œuvre de la régénération de nos forêts sera déjà fort avancée.—*Mélèze*. On a presque tout dit sur cet arbre, et cependant les éloges qu'on lui a prodigués demeurent stériles. A l'exception de quelques forêts dans les Alpes, aucune partie de la France ne pourrait fournir assez de mélèzes pour des constructions de quelque importance. Cependant rien ne serait plus facile que de les propager partout, dans les landes aussi bien que dans les forêts, en se conformant aux conseils que Malesherbes a donnés pour assurer le succès des semis de ces arbres.—L'Amérique du nord est la pépinière qui a fourni jusqu'à présent à l'Europe le plus grand nombre d'arbres forestiers, et ses envois continueront encore long-temps. Quand ils seront terminés, on pourra s'adresser à l'Australasie, où tant de

nouveautés ont étonné les botanistes, où l'immense *eucalyptus* surpasse le géant des arbres d'Afrique, l'énorme *baobab*. —En introduisant les conifères dans les forêts qui en sont dépourvues, on les embellit en même temps qu'on les rend plus utiles et plus productives. En été, le vert sombre des sapins contraste agréablement avec le feuillage des autres arbres; l'œil est satisfait d'une plus grande variété de formes et de couleurs, etc. Dans plusieurs forêts de montagnes, les chênes et les hêtres, le châtaignier même, sont associés aux sapins; pourquoi les plaines n'offriraient-elles pas aussi ce mélange, qui réunit si bien ce qu'il faut pour nos besoins et nos plaisirs? Dans les jardins d'agrément, les pins et les sapins forment la plus grande partie des bosquets d'hiver; il ne tient qu'à nous de multiplier indéfiniment cette verdure que l'on recherche en l'absence de toute autre, qui adoucit l'austérité d'un paysage dépouillé de presque tous ses charmes, qui fixe dans nos contrées quelques habitants des forêts qui n'y sont plus privés d'asile et de subsistance pendant la saison rigoureuse. Mais afin de pouvoir encore mieux aux besoins de ces aimables hôtes, semons avec profusion des noyaux et des pépins d'arbres fruitiers. Parmi les sauvageons qui naîtront en foule, quelques variétés précieuses viendront un jour enrichir les vergers : on sait que la pomme d'api subsista long-temps ignorée dans les bois avant d'attirer l'attention et d'obtenir les soins du jardinier. Plus on aura semé, plus ces trouvailles deviendront fréquentes, et les forêts seront de vastes pépinières où l'horticulture viendra faire de fructueuses investigations. — Mais en ne considérant les arbres fruitiers que par rapport aux qualités de leurs bois, en les réduisant à n'être que des arbres forestiers, nos intérêts bien compris nous engageront encore à étendre la propagation de ces précieux végétaux. Tous sont recherchés, soit pour les arts, soit pour le chauffage, ou pour l'un et l'autre emploi. L'acajou a trouvé dans le mérisier

un dangereux rival; le noyer eommence à s'introduire dans les ameublements somptueux; le prunier et le poirier seront toujours travaillés par les tourneurs, etc. — Nos arbres fruitiers, transportés dans le Nouveau-Monde, y ont été plus que l'équivalent de tout ce que la Flore de ce continent a donné à l'Europe et de ce qu'elle lui promet encore. Accoutumés, comme nous le sommes, aux jouissances que ces arbres nous procurent annuellement, la continuité du bienfait le dérobe, en quelque sorte, à notre reconnaissance. Pour estimer équitablement le mérite du produit de nos vergers, ce sont les Américains qu'il faut interroger. L'amiral Anson porta la guerre sur les côtes du Chili et du Pérou, il pillait la ville de Païta, prit un galion espagnol richement chargé, mais, en relâchant à l'île de Juan-Fernandez, il y planta quelques noyaux d'abricots: cet arbre y prospéra, se répandit dans les forêts de l'île, et les Espagnols estiment eux-mêmes que ce service, dont ils sont redevables à un ennemi, ne fut pas payé

trop cher. — Si les propriétaires de forêts s'occupaient du soin de les améliorer par des semis, ils parviendraient bientôt à les débarrasser des arbrisseaux épineux qui y tiennent tant de place, au préjudice de productions plus utiles. Un semis est préparé par un défrichement, et lorsque les jeunes plantes commencent à élever leur tige, il faut les préserver de l'invasion d'une foule d'ennemis qui viennent leur disputer la possession du sol nourricier. Ainsi, la forêt reçoit une culture dont ses produits paient bientôt les frais, non seulement par l'accroissement de leur valeur, mais aussi parce qu'ils deviennent plus abondants. — La méthode des semis impose aux propriétaires l'obligation de se mettre en état de se passer de coupes trop fréquentes; elle tend à substituer les futaies aux taillis, et par conséquent à les rapprocher du *maximum* de produit: c'est encore un service qu'elle rendrait aux pays où elle serait généralement pratiquée, et celui-ci n'est pas le moins digne d'attention.

FERRY.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.



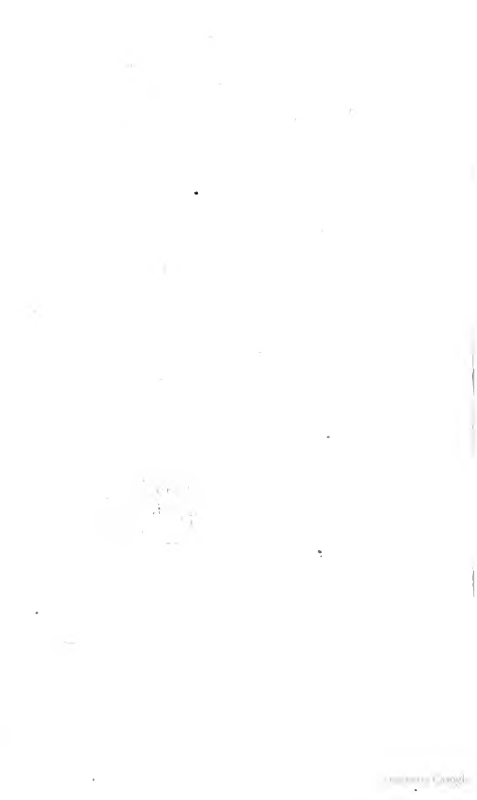


TABLE DES MATIÈRES.

B

Bessarion (Jean).	1	Beverninck (Jérôme de).	35	— chaldéennes.	63
Besses.	2	Bévue.	37	— syriaques.	»
Bessières.	»	Bey.	»	— arabes.	»
Bessin.	6	Bezborodko (prince de).	»	— eophes.	64
Besson.	»	Bèze (Théodore de).	38	— arméniennes.	65
Bestiaire.	»	Bezenval (baron de).	45	— éthiopiennes.	»
Bessus.	7	Bezard.	»	— persanes.	»
Bestiaux.	»	Bhadrakali.	46	— gothiques.	»
Bétail.	»	Bhagavad-gita.	47	— moscovites.	66
Bête.	»	Bhavani.	49	— en langues vulgaires.	»
Bétel.	10	Bia.	50	Biblia.	67
Bêtes (ame des).	»	Bi-acuminé.	»	Bibliognoste.	»
Beth.	15	Biaim.	»	Bibliographie.	»
Béthanie.	16	Biais.	»	Bibliolithes.	70
Béthel.	»	Bianor.	52	Bibliologie.	71
Béthesda.	»	Biari.	»	Bibliomaneie.	»
Bethléem.	»	Biarque.	»	Bibliomanie.	»
Bethlen (Gabor).	17	Bias (le philosophe).	»	Bibliomappe.	73
Bethsamithe.	18	Bias (princes de ce nom).	»	Bibliophile.	»
Béthulie.	19	Biasse.	»	Bibliopole.	»
Béthyle.	»	Bibars.	»	Bibliotacte.	»
Béthyles.	»	Bibasis.	53	Bibliotaphe.	»
Bétique.	»	Bibby.	54	Bibliothécaire.	74
Bétis.	»	Biberach (batailles de).	»	Bibliothèques (principales—du monde).	76
Bétise.	»	Bibéron.	56	— de Bourgogne.	94
Betoine.	22	Bibésie.	57	— du roi (histoire de la).	95
Béton.	»	Bibiane.	»	— (département des imprimés).	108
Bette maritime.	24	Bibi Mariam.	»	— (département des manuscrits).	113
Bette commune.	»	Bibion.	»	— (département des médailles et antiquités).	123
Bette à larges feuilles.	»	Bibitorius musculus.	»	— (département des estampes, cartes et plans).	126
Betterave.	25	Bible.	»		
— des jardins.	26	— hébraïques.	58		
— à sucre.	»	— grecques.	60		
— champêtre.	28	— latines.	61		
Beugnot (le comte).	30	— orientales.	62		
Beurre.	31				
Beurré.	35				
Beuve (Sainte).	»				
Bévérien.	»				

TABLE.

Bibliques (sociétés).	129	Biez.	178	Billon (monnaie).	214
Biblis.	128	Bifère.	»	— (agriculture).	216
Biblis et Caunus.	»	Bifide.	»	Billot.	217
Bibliste.	129	Bifore.	»	Bilobé.	»
Bibracte.	»	Biformis.	»	Biloculaire.	»
Bibus.	»	Biforé.	»	Bimaculé.	»
Bicaudalis musculus.	»	Bifrons.	»	Bimane.	»
Bicephalum.	»	Bifurcation.	»	Bimater.	218
Biceps.	»	Bigaille.	»	Bimbelotier.	»
Bicêtre.	130	Bigamie.	»	Binage.	»
Bichat (Xavier).	135	Bigarrade.	180	Binaire (arithmétique).	219
Biche.	140	Bigarradier.	»	— (chimie).	»
Bichenage.	»	Bigarreau.	»	Binet.	»
Bicherée.	141	Bigarrure.	181	Bingesloch.	220
Bichet.	»	Bigat.	»	Bingley.	»
Bichir.	»	Bigaye.	»	B-nocle.	»
Bicho.	»	Bigé.	»	Binocles.	»
Bichon.	»	Bigle.	»	Binome.	221
Bichot.	»	Bigne.	»	Binot.	»
Bicia.	»	Bignon.	»	Biocolytes.	222
Biconjugué.	»	Bignone.	182	Biographie.	»
Bicoque.	»	Bigorre.	»	Biologie.	224
Bicorne.	142	Bigot.	»	— (considérations	
Bicotylédone.	»	Bigotelle.	186	sur le développe-	
Bicuspidé.	»	Bigourneau.	»	ment biologique,	
Bidactyle.	»	Bigre.	»	ou les forces de la	
Bidassoa (passage de		Bigucs.	»	vie.	225
la).	»	Bihai.	»	Biolychnion.	231
Bidauct.	»	Bijon.	190	Biométrie.	»
Bident.	143	Bijou.	»	Bion (philosophe)	232
Bidentales.	»	Bijoutier.	»	— (poète grec).	233
Bidet.	»	Bijugé.	»	Biotbanate.	234
Bidigité-penné.	»	Bilabié.	»	Biparti.	»
Bidon.	»	Bilamellé.	»	Bipède.	»
Bidpai.	»	Bilan.	»	Bipenne.	»
Bien.	145	— d'entrée.	191	Bipinnatifide.	235
— (homme de).	147	— de sortie.	»	Bipinné.	»
Bien-dire.	»	Bilatéral.	»	Bique.	»
Bien-être.	148	— (droit).	»	Biquet.	»
Bienfaisance.	»	Bilbao.	192	Birague (René de).	»
Bienfaits de Dieu.	149	Bilboquet.	»	Bird-grass.	237
Bienheureux.	150	Bilderdyk.	»	Birème.	240
Bienne (lac de).	»	Bile.	193	Biren (Ernest-Jean).	»
Bienne.	151	Biledulgerid.	194	Biribi.	241
Bien public (ligue et		Biliaires (calculs).	»	Birman (empire).	»
guerre du)	»	— (voies).	»	Birmingham.	246
Biens.	152	Bilieux (tempéra-	195	Biron (le duc de).	248
— communs.	153	ment).	195	Birostrite.	252
— ecclésiastiques.	158	Bill.	198	Bis.	»
— fonds.	167	Billard.	200	Bisaille.	253
— nationaux.	168	Billard du Monceau.	201	Bisannuel.	254
Bienséance.	173	Billardière sarmen-	»	Biscaino.	»
Bienvveillance.	»	teuse.	202	Bis cantare.	»
Bienvenue.	174	Billaud-Varennes.	203	Biscaye.	»
Bière.	»	Billaud (maître	»	Biscaien.	255
Bierre (fabrication		Adam).	212	Biscuit.	»
de la).	»	Bille.	213	— de mer.	256
Blèvre.	176	Billet.	»	— médicameneux.	»
Blèvre (marquis de).	»	Billevesée.	214		

TABLE.

Bise.	259	Blanchisseurs d'édi-	— (de Prusse).	364
Biseau.	»	fices publics.	Blin, blinder et	»
Biselliaire.	260	Blancs (sectaires).	blindes.	365
Bisect.	»	— (faction).	Blindage.	»
Bishop.	261	Blancs battus.	Bloc.	366
Bismuth.	»	Blancs-Manteaux.	Blocage ou blocaille.	367
Bison.	262	Blandices.	Blokhaus.	»
Bisque.	»	Blangini (Joseph-	Blocus.	»
Bissac.	»	Marc-Marie Félix).	Blois.	368
Bissérule.	»	Blanque.	Blond, blonde.	369
Bissexile (année).	»	Blanquette.	Blondel (maître de	»
Bissus.	263	Blaps.	musique du roi	»
Bistorte.	»	Blasie.	Richard I ^{er}).	»
Bistouri.	264	Blason.	Blondel (Fr.), arch.	»
Bistournage.	»	— (de l'écu).	Bloomfield (Robert).	370
Bistre.	»	— (des émaux).	Blouer.	371
Bitulce.	»	— (des pièces et	Blot et se blottir.	373
Bitaubé.	»	meubles).	Blouse.	»
Biterné.	267	— (des ornements	Blucher.	374
Bitihis.	»	extérieurs).	Bluet, bleuet, bla-	»
Biton et Cléobis.	»	Blasphème.	vet, blavéole ou	»
Bitnynie.	»	Blastocyste.	barbeau.	376
Bittaque.	»	Blastoderme.	Bluette.	»
Bittern.	»	Blatier ou bladier.	Bluteau ou blutoir,	»
Bitterspath.	»	Blatta byzantia.	bluterie et blutage.	377
Bitume.	268	Blatte.	Boa.	»
Bituriges.	271	Blaude.	Boaistuaa.	378
Bivac.	»	Blé, froment.	Bobac.	»
— (scènes de).	273	— (scs caractères gé-	Bobèche.	»
Bivalve.	279	néraux).	Bobine.	»
Biventer.	»	— (espèces diverses).	Bocage.	380
Bivia, biviaire, bi-	»	— (son origine).	Bocane.	»
vial et bivoie.	»	— (chambre à).	Bocard, bocardage.	»
Bizarrerie.	»	Blé de Turquie.	Bocardo.	382
— (maladives).	280	Blé de vache.	Boccace.	»
— (de l'esprit).	281	Blèche.	Bocage (madam. du).	389
Blacas (Blacas de).	284	B. ègne.	Boccherini.	390
Black.	»	Bleime.	Bocchoris.	391
Black-drops.	285	Blémyes.	Boccone.	392
Blackstone.	»	Blende (minrai).	Bod.	»
Bladage.	286	Blende (Barthélemi).	Bodian.	»
Bladie.	»	Blennic ou laveuse.	Bodin (Jean).	»
Blair (Hugues).	»	Blennorrhagie.	Bodmer.	»
Blaircau.	287	Blépharite, bléphari-	Bodoni.	393
Blairie.	288	que et blépharo-	Bodruche.	394
Blaise.	»	plégie.	Boëce.	»
Blake (Robert).	»	Blésité.	Boeckh.	395
— (William).	292	Blésois ou Blaisois.	Boédromies.	397
Blakouel.	296	Blessé.	Boehm (Jacob).	»
Blâme.	»	Blessure.	Boerhaave.	399
Blanc (ses diverses	»	— (au moral).	Boétie (de La).	407
acceptions).	297	Blet, blette.	Bœuf.	408
Blanchard velouté.	301	Blète, blétie et blette.	— (ordinaire).	409
Blanche de Bourgo-	»	Bléterie (de la).	— (aurochs).	411
gue.	»	Bleu.	— (bison).	»
— de Castille.	302	— (de cobalt).	— (buffle).	412
Blanchiment.	314	— (de cuivre).	— (gyall).	»
Blanchir.	»	— (de montagne).	— (yack).	413
Blanchissage.	»	— (d'outre mer).	— (buffle du Cap).	413

TABLE.

— (buffle musqué d'Amérique). »	Bogdanovitch. »	Bohémiens. 467
Bœuf-gras. »	Bogota. 418	Bohemond. 469
Bœuf marin. 415	Bohème. »	Boïar. 471
Bog (divinité). »	— (géographique et statistique). »	Boïeldieu. »
Bog, bug ou boug (fleuve). 416	— (histoire). 421	Boïens. 472
Bogaha. 417	— (résumé chrono- logique). 452	Boileau. 473
Bogarnites, bogar- miles, bongomiles ou bogomiles. »	— (langue et litté- rature). 455	Boire. 478
	Bohèmes (frères). 456	Bois (aménagement). 484
		— (essence des) »
		— (exploitation des) 485
		— (semis des). 490

PIN DE LA TABLE.

N. B. Nous avons pris des mesures efficaces pour arriver désormais à la plus grande correction possible. Aux trois lectures d'imprimerie que recevait déjà chacune de nos feuilles, sans compter celle des auteurs, nous venons d'en ajouter deux autres, confiées à un homme non moins instruit que zélé.

On concevra cependant qu'en raison même de l'extrême variété de notre *Dictionnaire*, il devra toujours nous échapper quelques fautes inséparables de la rapidité sans exemple avec laquelle doit s'exécuter notre travail.

Nous continuerons donc à signaler à la fin de chaque volume les fautes que nous aurons aperçues, persuadé que nos lecteurs nous sauront gré de cet acte de loyauté.

ERRATA.

Pag. 31, col. 1. M. Brugnot n'est point pair de France, comme on l'a dit par erreur, à la fin de cet article.

Pag. 34, col. 2, lign. 5, l'opération, lisez : l'évaporation.

Pag. 181, col. 2, lign. 2, bigat ou quadrigatus, lisez : bigatus ou quadrigatus.

Pag. 195, col. 1, lign. 21, mouvements brusques, ardents, et l'esprit, lisez : mouvements brusques, ardent est l'esprit.

Pag. 197, col. 2, lign. 23, eriotemou, lisez : eriotemou;

— Ibid., lign. 25, les adenanthos, les stokes, lisez : les ade-

nanthos, les stakes; — Ibid., lign. 27, les Scenels, lisez : les Scenels.

Pag. 216, col. 1, lign. 15 d'en bas, killa, boule, lisez : killa ou boule,

Ibid. col. 2, lign. 7, red.vante, lisez : redondance.

Pag. 216, col. 2, lign. 16, ne seront-ils pas encore des lit-
teuses ? lisez : ne seront-ils pas peut-être, etc.

Pag. 216, col. 1, lign. 28, metrier, lisez : moucier.

Pag. 226, col. 1, lign. 46, la mort, lisez : leur mort.



